







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Revue comme "l'Écho des Feuilletons":
publiant par livraisons des romans
déjà parus provenant d'auteurs le
plus souvent secondaires -







REVUE PITTORESQUE

MUSÉE LITTÉRAIRE

RÉDIGÉ PAR LES PREMIERS ROMANCIERS

ET ILLUSTRÉ PAR LES PREMIERS ARTISTES

— ANNÉE 1848 —



PARIS

FERDINAND SARTORIUS, ÉDITEUR

17, QUAI MALAQUAIS

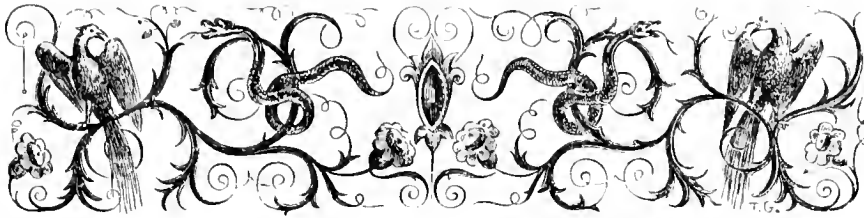


TABLE DES MATIÈRES DE 1848.

		Page.
ARSENE HOUSSAYE	Une Déesse d'Opéra	1
ALEXANDRE DUMAS.	Palerme l'heureuse.	11
JULES JANIN	Rosette.	49
GEORGE SAND.	La Prima dona.	28
***	Histoire du Mois.	33
ANNE RADCLIFF.	Marguerite	49
***	Jacqueline aux Cheveux d'or	39
SAINTE-BEUVE.	Christel	62
JULES JANIN	Paris	69
× ALPHONSE ESQUIROS	<u>Le Musée de Gall</u>	72
***	Histoire du Mois.	80
ARSÈNE HOUSSAYE.	Les Girondins et les Montagnards.	89
ALEXANDRE DUMAS.	Catane.	100
SAINTE-BEUVE.	Histoire du Théâtre-Français au xv ^e siècle.	108
LORD PILGRIM	La Fontaine aux Loups.	113
***	Caroline Vanloo.	117
ARSÈNE HOUSSAYE.	La Vertu de Rosine.	127
CHARLES MONSELET	M. de Cupidon, I.	144
CASIMIR DELAVIGNE	Les Ames du Purgatoire.	152
***	Le Salon de 1848	153
***	Histoire du Mois.	153
× VICTOR HUGO.	Claude Gueux.	158
LORD PILGRIM	Comment vivent et meurent les Femmes.	165
H. DE SAUCLÈRES.	Mathéo Gomez	168
CHARLES MONSELET	M. de Cupidon, II.	173
ARSÈNE HOUSSAYE.	La Lune de Miel en 1848.	182
***	Histoire du Mois.	186
ARSÈNE HOUSSAYE.	Béatrix, roman du temps de la Royauté, I.	189
***	Scènes de l'Inquisition.	215

	Pages.
H. DE BALZAC.	Un épisode de la Terreur, I. 218
ARSÈNE HOUSSAYE.	Béatrix, roman du temps de la Royauté, II. 221
H. DE BALZAC.	Un épisode de la Terreur, II. 244
HÉGÉSIPPE MOREAU.	L'Anniversaire 249
***.	Histoire du Mois. 250
***.	Le Palais de Fontainebleau. 253
ARSÈNE HOUSSAYE.	Béatrix, roman du temps de la Royauté, III. 255
LÉON GOZLAN.	L'Hôtel de Rambouillet 276
***.	Histoire du Mois. 281
ARMAND BARTHET.	Le Nid d'Irondelle 285
ARSÈNE HOUSSAYE.	Béatrix, roman du temps de la Royauté, IV. 293
MÉRY.	Les Enfants de 1848 290
HÉGÉSIPPE MOREAU.	Marie Rose 305
LÉON GOZLAN.	Le Château de Monte-Christo. 310
***.	Histoire du Mois. 314
***.	Ruffon au Jardin des Plantes. 317
x M ^{me} CHARLES REYBAUD.	Dona Mariana, I. 320
THÉOPHILE GAUTIER.	Colletet et Claudine. 340
***.	Les Peupliers sibylliques d'Ermenonville. . 347
ARSÈNE HOUSSAYE.	Histoire amoureuse de M ^{lle} de Camargo . . 349
x M ^{me} CHARLES REYBAUD.	Dona Mariana, II 357
LORD PILGRIM.	Un Amour méconnu 381
HENRI MURGER.	Entre quatre Murs. 394
JULES JANIN.	Le Haut-de-Chausses 397
COMTESSE DASIL.	Toute la Vie pour un Jour. 401
***.	Un Prétexe. 406





UNE DÉESSE D'OPÉRA.

Le XVIII^e siècle est inépuisable pour le conteur. Celui qui ne s'arrête qu'à la surface le juge d'un seul regard : mythologie surannée dans les arts, amourettes licencieuses dans le beau monde, jours filés de clinquant à la cour; mais celui qui descend un peu dans les ténèbres de ce passé tout palpitant encore, celui qui secoue résolument la poussière des livres qui ont cent ans, qui va étudier à Versailles et ailleurs les physionomies de la cour de Louis XV, qui cherche à lire dans ces cœurs que cachaient les roses du corsage, celui-là découvre tout une comédie à cent actes divers qui se joue sous le soleil en mille scènes curieuses, l'éternelle comédie humaine, mais plus naïvement folle que jamais. Jusqu'ici j'ai tenté de peindre les plus intelligents de la troupe, ceux qui font rayonner la poésie par toutes ses faces : il me reste encore plus d'une étude à faire; et, puisque j'ai parlé de comédie, ne puis-je pas crayonner le profil de quelques-unes de ces comédiennes qui, depuis la Camargo jusqu'à la Guimard, forment une chaîne perfide ou une guirlande d'amour,

comme disaient les Gentil-Bernard? On verra que, loin d'être déplacés dans la comédie humaine, les badadins y tenaient comme de nos jours les plus belles places par le bruit et l'argent. Au temps où Boissy mourait de misère, non pas comme Malfilâtre, qui du moins mourait seul, mais avec sa femme et ses enfants, la comédienne qui jouait ses pièces élaboussait vingt poètes par ses équipages. Au temps où Grètry, Lantara, Jean-Jacques Rousseau, vivaient à la condition de dîner en ville, M^{lle} Guimard avait un palais

et donnait à souper à un prince et à un duc : je n'ai pas besoin d'ajouter que le musicien, son compagnon de gloire à l'Opéra, n'était pas invité au souper. Mais tout ce faux bruit et tout ce faux éclat ont fini par s'apaiser et s'effacer devant une gloire plus digne ; le temps où la mort vient mettre tout le monde à sa place. Aujourd'hui, le poète ou le musicien nous charme encore ; mais qui se souvient de la danseuse ou de la chanteuse qui l'éclaboussait ? Un grand exemple : Il n'y a pas un mois que mademoiselle Thévenin, — qui connaît aujourd'hui mademoiselle Thévenin, la rivale de la Duthé ? — vient de mourir à Fontainebleau, âgée de quatre-vingt-douze ans. Une foule de grands seigneurs et de financiers s'étaient ruinés pour elle au gré de ses caprices. Elle est morte millionnaire et avare sans penser à Dieu

ni aux pauvres. Elle n'avait pas d'héritier et elle n'a pas fait de testament, comme si la seule idée de donner après sa mort lui eût trop coûté. Mademoiselle Thévenin laisse 50,000 livres de rentes à l'État. Il est vrai que l'État est le premier pauvre du royaume.

Dieu me garde de jamais m'arrêter à un tel portrait. Si j'ai reproduit cette horrible mort, c'est pour venger au grand jour les pauvres que cette femme a déshérités durant sa vie et après sa mort. Je choisis mieux mes modèles. Plus d'une figure aimable est à détacher de la galerie de l'Opéra. A côté de mademoiselle Thévenin, qui fut avare, on trouve mademoiselle Guimard, qui fut généreuse.

Mademoiselle Guimard joua un grand rôle dans sa vie, à l'Opéra, à la ville, à la cour. D'abord elle dansa, ensuite elle fit des passions, encore des passions, tou-



jours des passions. Cent marquis se ruinèrent pour elle ; mais ce qui semblera beaucoup plus surprenant, c'est qu'elle ruina presque un fermier-général. Un fermier-général ! Vous savez qu'ils étaient tous riches comme cent marquis. Je ne vous dirai point le nom de ses amants, il me faudrait du temps et de la place ; sachez seulement qu'elle comptait parmi les plus persévérants des ducs et des princes : ainsi le duc d'Orléans, ainsi le prince de Soubise. Celui-ci surtout fut très-opiniâtre ; il persista à lui donner beaucoup d'argent. La Guimard se résignait à toucher de çà, de là, par ci, par là, 3 à 400,000 francs de revenu, sauf à en faire bon usage. Tantôt elle bâtissait un palais, tantôt elle faisait elle-même large aumône aux pauvres de son quartier. Grimm raconte une de ses charités. Durant les grands froids de 1768, elle prend de l'argent sans compter,

8,000 francs à peu près ; elle se met en marche toute seule sans rien dire à personne, elle monte dans les mansardes de son voisinage, elle s'informe de tous ceux qui souffrent de la rigueur de la saison ; elle donne à chaque famille sans pain de quoi vivre pendant un an. N'était-ce pas la rosée bienfaisante dont parle l'Écriture ? Voilà qui ennoblit ses entrecœurs. Touché jusqu'aux larmes de cette bonne œuvre, Marmontel adressa à la danseuse une longue épître : il faut dire qu'il dinait souvent chez M^{lle} Guimard. Cette action fit beaucoup de bruit ; un prédicateur en parla dans un sermon, ne manquant pas d'évoquer à ce propos la sublime figure de Madeleine repentante. « Ce n'est point encore Madeleine repentante, s'écria-t-il ; mais c'est déjà Madeleine charitable. La main qui fait si bien l'aumône ne sera pas méconnue de saint Pierre quand elle ira frapper

à la porte du paradis.» Grimm, voyant tout le monde attendri, dit dans son journal : « Et moi, j'ai envie de faire ici le rôle de ce bon curé de village, qui, ayant prêché à ses paysans la passion de notre Seigneur, et les voyant tous pleurer de l'excès de ses souffrances, eut quelque pitié de les renvoyer chez eux si affligés, et leur dit : « Mes enfants, ne pleurez pourtant pas tant; car tout cela n'est peut-être pas vrai. » L'histoire est vraie de point en point; d'au-

tant plus vraie que la Guimard n'en a jamais dit un mot; c'est la police qui a constaté tous les bienfaits. Du reste, Grimm a été un des lointains adorateurs de la Guimard. « Je l'ai toujours tendrement aimée, écrit-il au roi de Prusse. On dit qu'elle a le son de voix rauque et dur; c'est un furieux tort à mes oreilles; mais, comme je ne l'ai jamais entendue parler, ce défaut n'a pu diminuer ma passion pour elle. »

On a le droit de s'étonner des merveilles con-



quêtes de cette danseuse; mais à propos d'amour il ne faut s'étonner de rien. Sitôt qu'on veut raisonner sur ce chapitre, on déraisonne. Non-seulement la Guimard n'était pas belle, mais elle n'était pas même jolie. Il faut dire qu'elle avait ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui séduit sans que l'esprit et le cœur sachent pourquoi. L'amour n'est pas aveugle pour rien. Mademoiselle Guimard avait plus qu'aucune autre de sa trempe l'art de mettre un bandeau sur les yeux qui la regardaient. Elle était maigre comme une danseuse, à ce point que ses charitables compagnes la surnommaient *l'Araignée* : il est vrai que sa danse rappelait un peu les gambades des faucheux. Outre les gambades, elle excellait dans les rigodons, les tambourins, les loures, dans tout ce qu'on appelait les grands airs. Plus d'une fois elle a fait fureur dans la gargouillade; elle pirouettait à merveille; mais son vrai triomphe était la danse capricieuse, et ce fut pour elle que l'on fit *les Caprices de Galathée*. Ce qui la distinguait encore, c'était l'afféterie; elle dansait comme Sterne écrivait; aussi Sterne, qui la vit à son voyage en France, la déclara la plus fausse, la plus agaçante, la plus maniérée des danseuses. Heureusement pour elle que tout le monde n'était pas de l'avis de Sterne. Ses admirateurs disaient d'elle, tout simplement : « C'est la volupté en per-

sonne. A elle seule elle représente les trois Grâces. Mademoiselle Arnould, qu'on écoutait comme un oracle dans ce monde pervers, contrebalançait un peu ces éloges par des épigrammes. M. de Jarente, plus ou moins évêque d'un diocèse où il n'a jamais paru, aimait mademoiselle Guimard. Grâce à lui, elle était entrée dans les ordres, suivant son expression, et elle avait *la feuille des bénéfices*. De là ce mot de mademoiselle Arnould : « Je ne conçois pas comment ce petit ver-à-soie est si maigre, il vit sur une si bonne feuille. » Mademoiselle Guimard répondit à cette méchanceté par une lettre d'injures où Sophie Arnould était accusée d'avoir commis sept fois par jour les sept péchés capitaux. Sophie Arnould répliqua par ces quatre mots : *fait double entre nous*.

La Guimard, du reste, se moquait avec esprit des compliments et des satires. Elle était bien plus préoccupée d'un équipage à changer, d'un palais à bâtir, d'une aumône à faire. Tous les journaux du temps s'entretinrent de sa maison surnommée *le temple de Terpsichore*. L'histoire ancienne parle de la courtisane Rhodope, qui faisait bâtir une des plus fameuses pyramides d'Égypte avec l'argent de ses adorateurs : la Guimard fit bâtir un palais, dans la Chaussée-d'Antin, où se sont engloutis plus de trésors qu'il n'en eût fallu pour élever vingt pyramides. Le tem-

ple de Terpsichore renfermait, outre les grands et les petits appartements de la déesse, un jardin d'été et un jardin d'hiver, une bibliothèque de mauvais livres, une galerie de tableaux galants, un théâtre où venaient jouer avec délices les comédiens ordinaires du roi et tout ce qu'il y avait de talents dans les troupes vagabondes. On y trouvait aussi un petit temple à Paphos, et il y avait toujours quelqu'un à la porte. Les folies anciennes fournissent-elles un pareil exemple? Il a fallu une défense des gentilshommes de la chambre, dit un journal, pour empêcher les coryphées des comédies françaises et italiennes d'aller jouer chez mademoiselle Guimard, parce que ensuite ils se reposaient et ne jouaient pas pour le public. La danseuse brava la défense, habituée qu'elle était à commander en reine; elle fut menacée de par le roi, elle répondit à la menace en donnant chez elle la parodie d'une fête de la cour. Quoiqu'un roi de France sût alors jeter à pleines mains l'argent par les fenêtres, la parodie de la fête fut plus brillante encore que la fête même. Spectacles, danses, festins, folies de tous les temps et de tous les pays, rien n'y manqua, le scandale moins que toute autre chose.

Le croira-t-on? la reine Marie-Antoinette, qui comme tant d'autres avait touché de ses lèvres la coupe fatale où s'envrait ce siècle étourdi et pirouettant, spirituel et volage, appelait sans façon et sans y regarder à deux fois la Guimard à ses conseils de toilette. Il arrivait le plus souvent que la Guimard était la présidente du conseil, même en présence de la dame d'honneur, la princesse de Chimay, de la dame d'atours, la comtesse d'Ossun, et de la dame du palais, la marquise de la Roche-Aymon. La surintendante même, chef du conseil, comme on disait alors, n'avait pas un mot à dire quand la Guimard paraissait à Versailles. La reine avait une confiance aveugle dans le bon goût de la danseuse. Mademoi-

selle Guimard par-ci, mademoiselle Guimard par-là; mes cheveux sont-ils bien échafaudés? ces roses fleurissent-elles bien à mon corsage? La danseuse répondait sans balancer, à peu près comme si elle eût parlé à Sophie Arnould; elle savait que l'étiquette était bannie de la cour de France depuis que madame Dubarry avait passé sur le trône. D'ailleurs elle traitait presque avec la reine de puissance à puissance. Tous les seigneurs qui papillonnaient à la cour n'avaient-ils point pirouetté chez elle? Le luxe de Trianon égalait-il celui du temple de Terpsichore? La reine avait-elle, comme la danseuse, que dis-je comme la danseuse, comme la déesse de la danse, un jardin d'hiver où s'épanouissaient les plantes les plus rares?

La Guimard n'ignorait pas le prix que la reine attachait à ses conseils. Ainsi, un jour qu'elle allait au fort l'Évêque, elle dit à sa *dame d'honneur* : Ne pleure pas, Gothon; j'ai écrit à la reine que j'avais découvert une nouvelle façon d'échafauder les cheveux, je serai libre avant ce soir.

Un journal du temps dit, en parlant de l'hôtel de la Guimard, que l'amour en fit les frais et que la volupté en dessina le plan. Jamais, ajoute ce journal, ces divinités n'eurent en Grèce un temple plus digne de leur culte. La danseuse avait son peintre ordinaire. Ce peintre était Fragonard. Il fut décidé entre la déesse et l'artiste que le salon serait tout en peinture, panneaux, plafond, portes, glaces. Fragonard prit sa palette la plus fraîche et la plus séduisante, son pinceau le plus léger et le plus spirituel. Après deux ans de travail, il n'était point encore au bout de cette œuvre galante; mais il avait fait son chemin dans le cœur de la Guimard; il est vrai que c'était une raison de n'en pas finir. Voulant peindre Terpsichore sous toutes ses faces et sous tous ses attributs, il avait bien des fois demandé audience à la danseuse, qui posait toujours avec la meilleure grâce du monde. « Hé bien, Fragonard, qu'allons-nous



peindre aujourd'hui? — Votre sourire, vos lèvres, toutes les grâces de votre bouche. — Flatteur! —

Voyons, ne perdons pas de temps, un sourire s'il vous plaît? — Ma foi, je ne suis guère en train aujourd'hui. — Il faut pourtant bien en arriver là. — Vous croyez qu'on sourit sans raison? — Quand vous dansez la gargouillade, il me semble... — C'est tout autre chose : à l'Opéra je fais mon métier, je suis bien sûre que mes jolis airs ne sont pas perdus. — Qui sait s'ils seraient perdus ici? — Vous m'y faites songer! ma foi, mon cher, faites-moi sourire, cela vous regarde. — Si je vous racontais une méchanceté contre Sophie Arnould? — Dites toujours. — Non, ce n'est pas ce sourire-là qu'il me faut; car c'est la bouche de la volupté que je veux peindre tout à l'heure. — J'imagine que je n'ai pas la bouche de la vertu. »

L'histoire n'a pas enregistré le reste de cette conversation entre le peintre et la danseuse. L'histoire saute toujours à pieds joints sur les moments critiques. Ce que je puis dire, c'est que, le lendemain, Fragonard, éperdument amoureux, espérait prendre une bonne séance; mais le lendemain, un prince, un duc, un marquis, un fermier-général, que sais-je? vinrent demander audience à la Guimard. Le peintre eut le mauvais esprit d'être jaloux; il s'imaginait avoir des droits sur ce cœur volage; non-seulement il fut jaloux, mais, pour achever le ridicule, il s'avisa de le dire à la danseuse. « Jaloux! s'écria-t-elle; jaloux à propos de moi! voilà qui est trop original. Mon cher, vous me faites mourir de rire. Amoureux, passe encore, mais jaloux? quelle folie! — Oui, je suis jaloux, dit le peintre avec dépit. Je vous aime, vous m'aimerez, ne fût-ce que pendant une semaine. — Une semaine! vous ne savez pas ce que vous dites; jamais un de mes amants n'a affiché une telle prétention. Une semaine! autant vaudrait se marier. Vous avez voulu un sourire (pour faire un joli portrait), n'ai-je pas souri? — Oui, mais un sourire, ce n'est pas assez. Je veux... »

La Guimard se leva fièrement, prit de grands airs de reine et dit à son peintre ordinaire : « Vous voulez? Ce mot n'est pas connu ici, il n'est pas admis dans mon dictionnaire. Vous croyez donc avoir affaire à un *espalier* de l'Opéra? Je vous conseille, monsieur Fragonard, de ramasser vos pinceaux et d'aller peindre ailleurs. Bon voyage! Pour l'argent qui vous est dû, vous parlerez à mon intendant. — Adieu, madame la déesse, » dit le peintre avec dignité. Il prit son feutre et s'inclina d'un air moqueur. « Que les ris et les jeux vous accompagnent; soyez toujours fraîche et souriante. Mais dites-moi, qui donc fera sourire ce portrait? — Grâce à Dieu, monsieur Fragonard, je ne suis pas au bout de mes sourires. — Rira bien qui rira le dernier. »

Il partit très-convaincu que la Guimard le rappellerait; car qui trouverait-elle, si ce n'est Greuze, pour achever dignement ce portrait? Or, Greuze a

bien autre chose à faire. Le lendemain, Fragonard se mit vingt fois à la fenêtre, croyant toujours entendre venir le carrosse de la danseuse. Elle ne le rappela point. Le bruit de sa disgrâce à peine répandu, trois ou quatre peintres s'étaient présentés pour terminer le salon, sinon le portrait. La danseuse avait choisi le pinceau le plus délicat et le plus coquet; c'était un autre élève de Boucher, créant des amours et semant des roses comme par enchantement. Peut-être n'avait-il pas toute la grâce de Fragonard, mais la danseuse, un peu habituée aux décors d'opéra, n'y regardait pas de si près. Elle se contenta si bien de son nouveau peintre, qu'elle lui ordonna d'achever le portrait. « Je n'oserai jamais vous demander de poser pour le sourire. — Osez toujours. » Le jeune peintre ne prit pas le sourire pour lui comme avait fait Fragonard, il le prit pour le portrait; il réussit tant bien que mal à peindre cette bouche qu'avaient chantée tous les madrigalistes du temps.

Pendant Fragonard, dont la passion n'était plus qu'une colère contrainte, ne se tint pas pour battu. Un jour, de plus en plus dominé par cette colère, il se hasarda jusque dans le temple de Terpsichore, résolu à tout braver, même l'altière danseuse. Comme il allait entrer, il vit sortir le carrosse de la déesse. Il entra sans façon; la valetaille, en pleine liberté, abandonnait son poste pour jaser dans le voisinage ou dans l'office. Fragonard, qui savait bien le chemin, n'appela personne pour guider ses pas dans ce labyrinthe d'amour où tout le monde trouvait du fil à retordre. Il arriva jusqu'au salon sans avoir fait la moindre rencontre. Le jeune peintre venait de passer au jardin, qui était un vrai jardin d'Armide. En entrant, Fragonard fut désagréablement frappé par le joli sourire du portrait qui était encore sur le chevalet. « En vérité, elle est charmante, je n'aurais pas saisi plus de grâce et de volupté. »

Il regardait avec quelque surprise; le portrait semblait prendre vis-à-vis de lui un air moqueur. Il se promena un peu dans le salon en proie à mille idées de vengeance. Il y avait là une palette et des pinceaux; sa vengeance est trouvée : il efface le sourire en trois ou quatre coups de pinceau; il trouve l'expression de la colère et de la fureur sans nuire à la ressemblance du portrait. Jamais sacrilège ne fut plus soudainement consommé. A peine a-t-il donné le trait final, qu'il s'éloigne plus content que s'il eût produit une œuvre de maître. Il s'arrête avec terreur; il a entendu le bruit d'un carrosse : c'est la Guimard qui revient avec deux amants et une amie, ce qui était plus rare. La danseuse, ravie de son portrait, a voulu juger du ravissement des autres. Elle entre dans le salon toute victorieuse; Fragonard, éperdu, n'a que le temps de se blottir derrière le chevalet.

« Voyez, prince, voyez comme ce portrait... » — La danseuse pâlit. — Charmant, dit le prince de Soubise, qui n'avait pas encore vu. — Voyons, reprit la Guimard, est-ce que je suis folle? est-ce que je ne vois plus clair? — Très-ressemblant en vérité, ma chère amie, dit Sophie Arnould. — Mais vous ne voyez donc pas? Vous voilà bien, vous autres; vous feriez des compliments aux trois Parques. Ce petit barbouilleur a tout gâté. Fut-on jamais défigurée à ce point! — Qu'est-ce que tout cela veut dire? demanda le marquis de Bièvres. — Je n'y comprends rien. Tout à l'heure je souriais avec toutes les grâces du monde, maintenant... — Mais, ma chère, dit Sophie Arnould, je t'assure que tu ressembles beaucoup à ton portrait; c'est la même colère et la même fureur, vois plutôt dans cette glace. Qui sait si ce portrait n'a pas la vertu de changer de physionomie comme l'original? — Ce qu'il y a de plaisant, dit le marquis en baisant la main de la danseuse, c'est que c'est là

le seul portrait ressemblant que j'aie vu de ma vie. Voyez s'il n'a pas l'air d'éclater de colère; j'ai eu plus d'une fois l'insigne avantage de vous voir sous cette face de votre talent. Ne me parlez pas d'un portrait qui sourit, on sourit à tout le monde : le sourire est la plus émue des flèches de l'amour, mais, vrai Dieu! on n'accorde qu'à bien peu de gens la faveur de se montrer dans sa colère. »

L'histoire ne dit pas si le peintre retoucha au portrait¹.

Vous avez vu la Guimard à la cour et dans son palais, voulez-vous la voir à Longchamps le 29 mars 1768? Il faisait par hasard, ce jour de la sombre semaine sainte, le plus beau soleil de printemps. Toute la magnificence de Versailles et de Paris s'éta-
lait splendidement à la promenade; mais, parmi tous les carrosses, le plus admiré fut celui de la Guimard trainé par quatre chevaux; c'était moins un carrosse qu'un char « digne, dit un journal, de



contenir les grâces exquises de la moderne Terpsichore. » Rien ne manquait à cet équipage, ni les chevaux les plus fringants et les plus fiers, ni les peintures les plus jolies, ni les adorateurs les plus enthousiastes; rien n'y manquait, pas même les armes : au milieu de l'écusson on voyait un marc d'or d'où sortait un gui de chêne, les Grâces servaient de support, et les Amours couronnaient le cartonche. « Tout est ingénieux dans cet emblème, » ajoute le journal.

Ce n'était point assez pour mademoiselle Guimard d'avoir un temple à Paris; la reine avait des maisons de plaisance, la déesse de l'Opéra se fit bâtir une maison de plaisance à Pantin. Écoutez Bachaumont :

« 12 décembre 1768. On parle beaucoup des spectacles magnifiques que donne, à sa superbe maison de Pantin, mademoiselle Guimard, si renommée par l'élégance de son goût, son luxe inouï, les philosophes, les beaux esprits, les gens à talents de toute espèce qui composent sa cour et la rendent l'admi-

¹ Cette aventure a eu une seconde édition. Girodet avait fait le portrait de mademoiselle Lange, autre Guimard un peu moins brillante. La comédienne refusa le portrait, disant qu'il ne ressemblait pas. « Jamais on ne me reconnaitra dans cette mauvaise figure. — Très-bien, mademoiselle, je vais trouver le moyen de vous faire reconnaître. » Le peintre, irrité, se remit à l'œuvre. Il

ration du siècle. C'est à qui, parmi nos bons auteurs, sera joué sur son théâtre et pour son amusement; c'est à qui, parmi nos comédiens célèbres, jouera pour lui plaire. M. le prince de Soubise est toujours au rang des spectateurs. On n'est admis à ces fêtes qu'après avoir été admis à la cour. Les fêtes de Néron n'étaient pas à la hauteur de celles-ci. »

Entre autres raisons, mademoiselle Guimard était renommée pour ses soupers, qui étaient les plus merveilleux de Paris. Elle en donnait trois par semaine: le premier composé des plus grands seigneurs de la cour; le second, de poètes, d'artistes et de savants qui avaient mal soupé la veille chez madame Geoffrin; le troisième n'était plus un souper, mais une orgie composée de comédiennes de toute espèce et de gens de toute qualité. Ainsi le mardi cette danseuse trônait sans façon au milieu des plus beaux noms de la France; le jeudi elle avait une cour de savants qui lui parlaient de Sapho et de Ninon, d'artistes qui la peignaient sous toutes les faces (Boucher la métamorphosait en bergère, et Fragonard en Diane chasseresse), de poètes comme Derat et Marmontel, qui chantaient ses grâces de la même voix qu'ils chantaient la reine. Le samedi elle se faisait déesse de la volupté, elle présidait au banquet de la folie.

Or, *les destins et les flots sont changeants*. Six mois après toutes ces merveilles, Bachaumont inscrit sur ses tablettes: « Mademoiselle Guimard, dont les talents pour la danse sont les délices de Paris, est à la veille de faire banqueroute, elle a suspendu... ses fêtes. » Le prince de Soubise, ayant à se plaindre d'elle parce qu'elle avait trois ou quatre soupirants de plus que de coutume, venait de supprimer la pension de mille écus par semaine qu'il lui servait depuis longtemps. « Et quand on songe, disait la célèbre danseuse avec dépit, qu'il ne me manque guère que quatre cent mille livres pour apaiser un peu mes créanciers! » Bachaumont termine ainsi sa page sur ce grand événement qui occupait tout Paris. « On espère que quelque milord ou quelque baron allemand viendra au secours de Terpsichore. Nouvelle honte pour les Français si un étranger leur donnait cet exemple! »

peignit mademoiselle Lange en Danaé; mais, au lieu d'une pluie d'or, c'était une pluie de petits écus qui parsemait le boudoir de cette autre Danaé. Dans un coin du tableau un dindon faisait la roue. « Êtes-vous ressemblante, cette fois? dit le peintre, qui avait fort embelli son modèle. — Très-ressemblante, » dit la comédienne, qui n'entendait rien aux allégories. Elle accrocha le portrait dans son salon, et, comme la Guimard, elle alla demander l'avis de ses camarades. « Très-ressemblant, » s'écria la joyeuse bande en éclatant de rire.

Nous ne sommes pas à la fin de l'histoire. Mademoiselle Guimard ne pouvait se consoler du départ du prince de Soubise; dans sa douleur elle se plaignait aux hommes qui papillonnaient à l'Opéra autour de ses grâces. Elle n'eut pas longtemps à se plaindre, elle avait dit un soir: « Si j'avais seulement demain cent mille livres! » Le lendemain un magnifique carrosse attelé de quatre chevaux s'arrêta à son hôtel; un personnage inconnu se présente devant la souveraine. « Mademoiselle, les cent mille livres sont là, dans mon carrosse; il y a, en outre, trente mille livres pour l'imprévu. — A merveille, monseigneur, s'écrie mademoiselle Guimard; je n'avais plus de chevaux, faites entrer les vôtres dans mes écuries. » Bachaumont ne manque pas d'insérer cette aventure sur ses tablettes. Il ajoute: « On ne dit point encore le nom de ce magnifique personnage bien digne d'être inscrit dans les fastes de Cythère. On le croit étranger, ce qui est injurieux pour la galanterie française. » Bachaumont aurait bien dû terminer ici, comme plus haut, par un point d'exclamation.

Ce personnage demeuré inconnu poussa la folie jusqu'à vouloir épouser mademoiselle Guimard. Jamais femme ne se montra aussi effrayée d'une pareille proposition. Il est vrai que l'amoureux, ne pouvant la décider de bon gré, voulut la contraindre en pistolet à la main. Elle ne trouva d'autre parti à prendre que d'envoyer ses puissants amis chez le lieutenant de police pour le prier de la mettre à l'abri d'une telle violence. Le lieutenant de police fut dans un grand embarras: si l'amoureux se portait à quelque extrémité envers la déesse de l'Opéra, tout Paris serait en révolution. Il se rendit en toute hâte chez mademoiselle Guimard. « Quoi, mademoiselle, il se trouve un insolent?... — Oui, monsieur, un insolent qui a l'audace de me demander en mariage. Est-ce que je m'appartiens? — Non, vous êtes à toute la France. Et comme pour vous marier il faudrait abandonner l'Opéra, le diable, ses pompes et ses œuvres... Ne vous effrayez pas, mademoiselle, nous veillerons sur vous. — Mais, monsieur le lieutenant de police, songez que ses pistolets sont chargés. C'est à peine s'il m'accorde six semaines pour me décider à ce parti extrême. — Comptez sur nous; dans six semaines cet homme mal élevé sera privé de vous voir même à l'Opéra. » Le dénouement fut tragique. Ayant reçu l'ordre de retourner sur-le-champ en Allemagne, cet envoyé prince allemand, qui osait prétendre à la main d'une danseuse française, partit, mais enleva la Guimard, que, sans doute, on n'aurait jamais revue à l'Opéra si le prince de Soubise n'eût poursuivi le ravisseur en appareil de guerre. L'attaque fut vive, la défense héroïque. Trois morts restèrent sur le champ de bataille; le ravisseur fut blessé grièvement, mais

la Guimard fut sauvée ! Le prince de Soubise se rendit maître du carrosse où elle était évanouie.



Le prince de Soubise lui revint donc plus éperdument amoureux que jamais ; il se montra même jaloux au point que M. de Bordes, qui s'était ruiné pour le plaisir d'être le chef d'orchestre et le maître de chapelle de la danseuse, fut invité à ne se plus présenter chez elle après le soleil couché.

Ici, en forme de pièces justificatives, ne puis-je pas reproduire, à l'orthographe près, ces deux lettres inédites, la première au prince de Soubise, la seconde à M. de Bordes.

« SEIGNEUR ET MAÎTRE,

» Est-ce donc là, cruel, le prix de tous mes sacrifices ? Qu'ai-je fait pour vous, ou plutôt que n'ai je pas fait ? Quoi, vous parlez de m'abandonner ! Est-ce que je pourrai vivre sans vous, car ne m'avez-vous pas habituée à des dépenses royales ? C'était bien la peine de vous sacrifier des lords et des barons qui voulaient se ruiner pour moi. Cher Soubise, croyez-le, je vous ai aimé, je vous aime encore, je vous aimerai toujours, comme dit la chanson. Vous avez beau faire, je ne crois pas à un mot de votre lettre, ni vous non plus, vous n'y croyez pas. Vous avez voulu vous rire de mes chagrins ; soyez content, j'ai pleuré. Oui, j'ai pleuré, et vous savez que je ne suis pas une fontaine de larmes. Quels sont vos griefs ? Ne me suis-je pas faite l'esclave de vos ca-

prices ? Un soir, souvenez-vous-en, vous avez voulu (j'allais m'endormir) que je danse une gargonillade dans le plus simple appareil : c'était ridicule pour moi plus encore que pour vous, pourtant j'ai dansé. Est-ce que vous seriez jaloux de quelqu'un ? Votre rang ne vous met-il pas au-dessus de ce préjugé ? D'ailleurs, vous le savez, si je danse pour tout le monde, mon cœur ne danse que pour vous. Vous voyez M. de Bordes d'un mauvais œil, vous avez bien tort ; M. de Bordes n'est pas un homme, c'est un musicien. M. Marmontel vous offusque ; un poète ? Allons donc ! Nous ne rimons pas ensemble. Pour en revenir à M. de Bordes, n'oubliez pas que pour vous plaire je lui ai défendu ma porte une fois le soleil couché ; je lui avais même signifié un congé en bonne forme, mais le pauvre homme en serait mort de douleur ; il est venu, il s'est jeté à genoux, il a pleuré comme un enfant ; moi, tout attendrie, j'ai éclaté de rire, et je ne me suis pas sentie assez barbare pour le chasser, car il m'avait dit : chassez-moi comme un chien, si vous voulez ne plus me revoir. Vous êtes bien difficile à vivre, mon cher Soubise. Si vous saviez comme ce pauvre homme jouait bien du violon ! Rien que d'y penser, voilà mes pieds qui commencent un menuet. N'en parlons plus, je sens que je redeviens triste. Venez me voir, je n'ai plus de cœur à rien : je suis capable de me

porter à quelque extrémité. Croiriez-vous que je pense quelquefois à me cacher dans un couvent? Ah! cruel, comme il me serait plus doux de me cacher dans tes bras!

GUIMARD.

» P. S. Si vous ne voulez pas venir pour me voir, venez au moins chercher vos lettres et votre bourse. Hélas! votre bourse est comme votre cœur : il n'y a plus rien dedans. »

« MON CHER ORPHÉE,

» Je vous avais bien dit que le prince se fâcherait, le voilà qui vous prend au sérieux. Tu comprends, mon cher, que ton cœur n'est pas inépuisable comme la bourse de Soubise. Ainsi, restons-en là; remettons notre amour à des temps meilleurs. En attendant, cherche à te consoler; et, comme je t'ai peut-être un peu ruiné, je viens de t'inscrire pour une pension de 4,200 livres pour tes menues dépenses. Pour le reste, je suis tranquille, tu es un homme trop bien élevé pour ne pas dîner et souper en ville. D'ailleurs, un homme qui joue si bien du violon n'est jamais en peine. Dans nos vieux jours, si la fortune nous tourne le dos, nous réunirons nos talents et nos misères. Il faut s'attendre à tout, c'est la loi du sage; mais, dans la crainte de bien parler, comme je n'y suis pas habituée, je dépose la plume. GUIMARD. »

Le prince de Soubise était redevenu le très-humble serviteur de toutes les fantaisies de la danseuse. Elle voulut avoir un droit de chasse, pour sa table et pour ses amis, dans les plaisirs du roi. Le prince, capitaine des chasses royales, lui accorda un des meilleurs cantons. Elle se fit peindre en Diane chasserresse et s'amusa à délivrer aux plus grands seigneurs des permis de chasse.

A la réouverture de son théâtre de ville, elle trouva de grands obstacles dans le duc de Richelieu et l'archevêque de Paris; mais, comme elle avait plus d'amis que ces deux grands personnages, elle parvint à rouvrir. On devait donner *la Vérité dans le vin*, l'archevêque obtint cependant que cette pièce ne serait point représentée. « Il paraît, dit la danseuse, que monseigneur ne veut pas que la vérité sorte du tonneau plus que du puits. »

Peu de jours après, elle daigna danser dans un petit ballet donné au roi. Le roi lui offrit une pension de quinze cents livres : « J'accepte, dit-elle, à cause de la main dont elle vient; car, ajouta-t-elle en s'éloignant du roi, c'est une goutte d'eau dans la mer. C'est à peine de quoi payer le moucheur de chandelles de mon théâtre. »

Si vous voulez pénétrer dans les mystères de l'Opéra au xviii^e siècle, daignez jeter encore un regard sur cette épître à mademoiselle Guimard et aux sirènes de cette mer toute pleine de dangers.

C'est un effrayant tableau des mœurs de la cour et de la ville en 1775, signé par un Turc, de toutes les académies mahométanes. « Ce n'est qu'avec admiration que j'envisage le haut point de gloire où vous et vos compagnes êtes parvenues. Nous ne sommes plus, heureusement, dans ces temps de barbarie où la vertu sévère régnait à l'ombre des lois. La douce licence, sous le nom de liberté, a ouvert enfin la carrière à nos vastes désirs; vous triomphez, divines enchanteresses, et vos charmes séducteurs ont changé la face de la France. Nos palais, nos hôtels, ne sont plus aujourd'hui que la triste retraite du lugubre hymen, où d'indolentes épouses languissent dans l'ennui, sous la garde d'un Suisse chamarré, qui, comme le marbre de sa porte, n'indique que l'hôtel du maître et la prison de sa triste moitié, tandis que la sémillante jeunesse, en foule dans vos petites maisons, y fixe l'amour et les jeux, et vos petits soupers font partout le désespoir des grands. Souveraines des modes, n'est-ce pas vous encore qui les donnez? Votre goût en décide; vos plumes toisées deviennent la mesure commune. Telle n'ose vous imiter en grand qui s'étudie à son miroir à vous copier en détail pour plaire ou prendre de plus beaux modèles. Siècle divin, qui fais fouler aux pieds les préjugés, les lois, et qui, confondant tous les états, tous les âges, consacres tous les excès, tu seras à jamais célèbre dans l'histoire! C'est à vous et à vos amies que l'on doit cette heureuse révolution dans nos mœurs; à vous toutes en est la gloire, et vous en jouissez. Soit que, traînées dans des chars élégants, vous embellissiez les boulevards poudreux, soit que, nymphes emplumées, la tête échafaudée et couverte de mille pompons, vous éclipsiez, dans une première loge, la modeste citoyenne, ou qu'au monotone Colysée, le front levé, l'œil assuré, vous étaliez vos grâces et fixiez sur vos pas une foule empressée, tous les regards ne sont-ils pas tournés sur vous? Moderne Panthéon, tu réunis toutes nos divinités et tous nos hommages! Vos privilèges, déités du jour, sont aussi grands que sacrés, et comment ne le seraient-ils pas? Depuis cette heureuse révolution, rien ne vous arrête. Plus d'obstacles! L'hymen, tourné en ridicule, ose à peine se montrer: vous paraissez publiquement dans les voitures de vos amants, vous portez leurs livrées, leurs couleurs, souvent les diamants de leurs épouses; vos petites maisons s'élèvent partout des débris des grandes, et forment, par leur nombre, dans les faubourgs de la capitale et sur les boulevards, une espèce d'enceinte, de circonvallation, qui, la tenant bloquée, vous en assurent à jamais l'empire. Vous prenez le plaisir en général pour but, tous les hommes pour objet, et le bonheur public pour fin de vos sublimes spéculations. Oui, mesdemoiselles, vous êtes le véritable luxe, essen-

tiel à un grand État, l'appât puissant qui lui attire les étrangers et leurs guinées : vingt modestes citoyennes valent moins au trésor royal qu'une seule d'entre vous : aussi êtes-vous hors de tous les rangs, à côté de tous les états, et les femmes par excellence de tous les hommes. »

En 1777, mademoiselle Guimard menait encore le même train de vie ; écoutez un journal. « 12 octobre. La parodie de l'opéra d'*Érucide*, jouée chez mademoiselle Guimard, l'a été une seconde fois à Choisy, la veille du départ pour Fontainebleau. Le roi en a été si content, qu'il a donné une pension à l'auteur, Despréaux, danseur de l'Opéra. On peut juger par cette faveur combien sa majesté a encore l'ingénuité du bel âge et aime à rire. » Ce bon Louis XVI !

« 4^{er} décembre. On a encore donné lundi, chez mademoiselle Guimard, la même parodie. On a commencé sur les dix heures, devant la plus auguste assemblée, composée de princes du sang, de plusieurs ministres et d'un nombre de grands du royaume. »

Je vous le demande, qu'y avait-il de plus à la la cour, si ce n'est un roi ennuyeux ?

En 1779, on retrouve mademoiselle Guimard conduisant une révolution à l'Opéra, plus grave encore que celle des jupons courts, qui eut lieu sous la Camargo. Il s'agissait d'interdire la maternité aux danseuses. « C'est mademoiselle Guimard qui a empêché les partis violents, et qui disait, dans les assemblées : Surtout, mesdames et messieurs, point de démissions combinées, c'est ce qui a perdu le parlement. »

Elle eut pourtant une passion sérieuse : un pauvre officier de fortune, qui jouait la comédie sur son théâtre, la séduisit par sa belle tête intelligente et triste. Elle n'eut pas le temps de l'aimer, mais elle le pleura avec des larmes d'amour : il s'était fait tuer en duel par un de ses amants. Quand celui-ci vint annoncer à la Guimard qu'il venait de tuer un drôle qui lui avait soutenu qu'il n'était pas aimé, elle tomba dans une douleur sans bornes et lui dit avec fureur : « Non, je ne vous aime pas, c'est lui que j'aimais. »

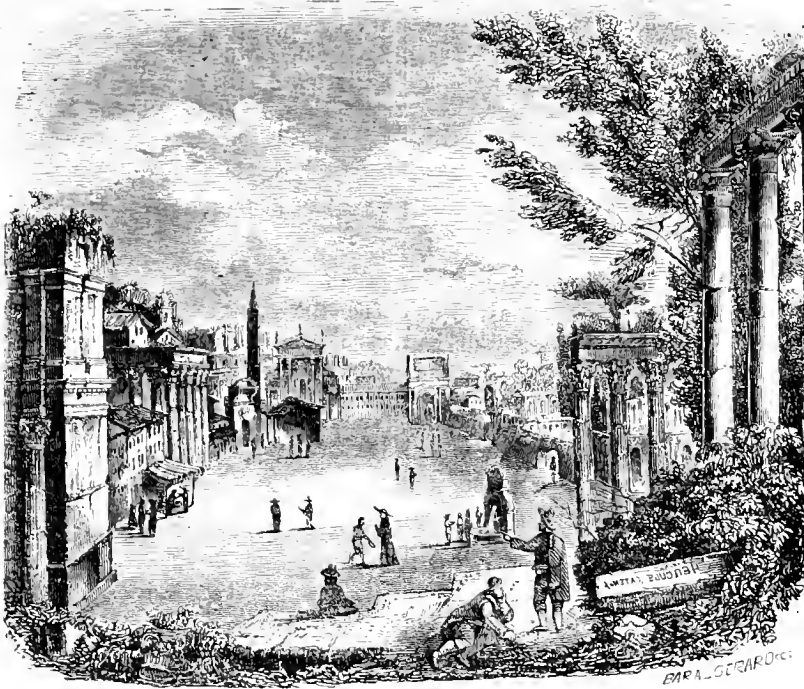
Vers 1780, mademoiselle Guimard tombe à peu près dans l'oubli. Ça et là, les gazettes parlent en

passant de sa belle manière de danser au théâtre et de pirouetter dans la vie. Mais c'est un sujet passé de mode ; on cesse de se ruiner pour ses caprices, elle est trop connue de toutes les façons pour exciter encore la curiosité. Ainsi va la renommée : on la regarde venir avec ardeur ; on jette des branches de laurier sur son chemin et des couronnes d'immortelles sur son front. Une fois venue, on ne la traite plus que comme un vieil ami qui ne vous apprend rien de nouveau. On la voit partir sans regret, à peine si on prend le temps de lui dire adieu.

Que devint la Guimard après ses fabuleux triomphes ? Ces bohémiennes de l'Opéra apparaissent sans dire d'où elles viennent et disparaissent sans dire où elles vont. S'éteignit-elle en silence à la porte d'une église, comme une de ses brillantes compagnes ? Gardait-elle pour mourir un peu de sa scandaleuse fortune et de sa triste gloire ? Se réveilla-t-elle éfrayée, comme Fragonard, son peintre ordinaire, dans un autre monde, c'est-à-dire sous la république une et indivisible ? Ce qu'on peut dire sans doute, c'est qu'elle mourut seule, sans emporter une larme ni un regret, ni un souvenir, si ce n'est celui des enfants prodiges qu'elle avait ruinés. Cependant, comme Dieu n'oublie pas les aumônes faites à deux mains, la main de la fortune et la main du cœur, il lui sera beaucoup pardonné là-haut. Faire l'aumône, c'est faire pénitence, c'est se souvenir de Dieu, c'est prendre le chemin du ciel.

J'aurais voulu toujours ignorer la fin de cette destinée galante. Or, celle qui se disait la rivale d'une reine et qui luttait de magnificence avec un roi ; celle qui, en sa qualité de déesse¹, trouvait le mariage trop au-dessous d'elle, finit par épouser, au lieu d'un prince allemand, le sieur Despréaux, professeur de grâces au Conservatoire, près de qui elle mourut silencieusement, dans un vertueux intérieur du Marais, après avoir longtemps pleuré les beaux jours de sa jeunesse !

¹ Un sculpteur a moulé son pied que j'ai là sous la main. C'est le pied de Diane chasseresse, fier, délicat, divin ! Praxitèle n'a pas taillé dans le marbre un pied plus noble et plus passionné.



PALERME L'HEUREUSE.

Plus favorisée du ciel que Girgenti, Palerme mérite encore aujourd'hui le nom qu'on lui donna il y a vingt siècles; aujourd'hui, comme il y a vingt siècles, elle est toujours Palerme l'heureuse.

En effet, s'il est une ville au monde qui réunisse toutes les conditions du bonheur, c'est cette insoucieuse fille des Phéniciens qu'on appelle *Palermo-Felice*, et que les anciens représentaient assise comme Vénus dans une conque d'or. — Bâtie entre le monte Pellegrino, qui l'abrite de la *tramontana*, et la chaîne de la Bagherie, qui la protège contre le sirocco; couchée au bord d'un golfe qui n'a que celui de Naples pour rival; entourée d'une verdoyante ceinture d'orangers, de grenadiers, de cédrats, de myrtes, d'aloès et de lauriers-roses qui la

couvrent de leurs ombres, qui l'embaument de leurs parfums; héritière des Sarrasins, qui lui ont laissé leurs palais, des Normands, qui lui ont laissé leurs églises, des Espagnols, qui lui ont laissé leurs sérénades, elle est à la fois poétique comme une sultane, gracieuse comme une Française, amoureuse comme une Andalouse. Aussi, son bonheur à elle est-il un de ces bonheurs qui viennent de Dieu et que les hommes ne peuvent détruire. Les Romains l'ont occupée, les Sarrasins l'ont conquise, les Normands l'ont possédée, les Espagnols la quittent à peine, et à tous ses différents maîtres, dont elle a fini par faire ses amants, elle a souri du même sourire: molle courtisane, qui n'a jamais eu de force que pour une éternelle volupté.

L'amour est la principale affaire de Palerme ; partout ailleurs on vit, on travaille, on pense, on agit, on spéculé, on discute, on combat : à Palerme, on aime. La ville avait besoin d'un protecteur céleste ; on ne pense pas toujours à Dieu, il faut bien un fondé de pouvoir qui y pense pour nous. Ne croyez pas qu'elle ait été choisir quelque saint morose, grondeur, exigeant, sévère, ridé, désagréable. Non pas ; elle a pris une belle vierge, jeune, indulgente, fleur sur la terre, étoile au ciel ; elle en a fait sa patronne. Et pourquoi cela ? Parce qu'une femme, si chaste, si sainte qu'elle soit, a toujours un peu de la Madeleine ; parce qu'une femme, fût-elle morte vierge, a compris l'amour ; parce qu'enfin c'est d'une femme que Dieu a dit : « Il lui sera beaucoup remis parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Aussi, lorsqu'après une route rude, fatigante, éternelle, au milieu de solitudes brûlées par le soleil, dévastées par les torrents, bouleversées par les tremblements de terre, sans arbres pour se reposer le jour, sans gîte pour dormir la nuit, nous aperçûmes, en arrivant au haut d'une montagne, Palerme assise au bord de son golfe, se mirant dans cette mer azurée, comme Cléopâtre aux flots du Cyrénaïque, on comprend que nous jetâmes un cri de joie : c'est qu'à la simple vue de Palerme, on oublie tout. Palerme est un but ; c'est le printemps après l'hiver, c'est le repos après la fatigue ; c'est le jour après la nuit, l'ombre après le soleil, l'oasis après le désert.

A la vue de Palerme toute notre fatigue s'en alla ; nous oubliâmes les mules au trot dur, les fleuves aux mille détours ; nous oubliâmes ces auberges dont la faim et la soif sont les moindres inconvénients, ces routes dont chaque angle, chaque rocher, chaque carrière, recèlent un bandit qui vous guette ; nous oubliâmes tout pour regarder Palerme et pour respirer cette brise de la mer qui semblait monter jusqu'à nous.

Nous descendîmes par un chemin bordé d'un côté d'immenses roseaux, et baigné de l'autre par la mer ; le port était plein de bâtiments à l'ancre, le golfe plein de petites barques à la voile ; une lieue avant Palerme, les villas couvertes de vignes se montrèrent, les palais ombragés de palmiers vinrent au devant de nous : tout cela avait un air de joie admirable à voir. En effet, nous tombions au milieu des fêtes de Sainte-Rosalie.

A mesure que nous approchions de la ville, nous marchions plus vite ; Palerme nous attirait comme cette montagne d'aimant des *Mille et une Nuits*, que ne pouvaient fuir les vaisseaux. Après nous avoir montré de loin ses dômes, ses tours, ses coupoles, qui disparaissaient peu à peu, elle nous ouvrait ses faubourgs. Nous traversâmes une espèce de promenade située au bord de la mer, puis nous arrivâmes à une porte de construction normande ; la sentinelle, au lieu de nous arrêter, nous salua, comme pour nous dire que nous étions les bienvenus.

Palerme avait un air de fête qui faisait plaisir à



voir. Des drapeaux flottaient à toutes les fenêtres, de grandes bandes d'étoffes pendaient à tous les balcons; des portiques et des pyramides de bois recouvertes de guirlandes de fleurs se prolongeaient d'un bout à l'autre de chaque rue. Salvatore nous fit faire un détour, et nous passâmes devant le palais épiscopal. Là était une énorme machine à quatre ou cinq étages, haute de quarante-cinq à cinquante pieds, de la forme de ces pyramides de porcelaine sur lesquelles on sert les bonbons au dessert; toute drapée de taffetas bleu, avec des franges d'argent, surmontée d'une figure de femme tenant une croix et entourée d'anges. C'était le char de sainte Rosalie.

Nous arrivâmes à l'hôtel; il était encombré d'étrangers. Par le crédit de Salvatore, nous obtînmes deux petites chambres, que l'hôte réservait, disait-il, pour des Anglais qui devaient arriver de Messine dans la journée, et qui d'avance les avaient fait retenir. Peut-être n'était-ce qu'un moyen de nous faire payer le triple de ce qu'elles valaient; mais, telles qu'elles étaient, et au prix qu'elles coûtaient, nous étions encore trop heureux de les avoir.

Nous interrogeâmes notre hôte sur l'emploi de la journée; il n'y avait rien à faire jusqu'à cinq heures du soir, qu'à nous baigner et à dormir; à cinq heures, il y avait promenade sur la Marine; à huit heures, feu d'artifice au bord de la mer; toute la soirée, illumination et danses à la Flora; à minuit, corso.

Nous demandâmes deux bains, nous fîmes préparer nos lits, et nous arrêtâmes une voiture.

A quatre heures, on nous prévint que la table d'hôte était servie: nous descendîmes, et nous trouvâmes une table autour de laquelle étaient réunis des échantillons de tous les peuples de la terre. Il y avait des Français, des Espagnols, des Anglais, des Allemands, des Polonais, des Russes, des Valaques, des Turcs, des Grecs et des Tunisiens. Nous nous approchâmes de deux compatriotes, qui, de leur côté, nous ayant reconnus, s'avançaient vers nous; c'étaient des Parisiens, gens du monde et surtout gens d'esprit, le baron de S... et le vicomte de R...

Comme il y avait déjà huit jours qu'ils étaient à Palerme, et qu'une de nos prétentions, à nous autres Français, c'est de connaître au bout de huit jours une ville, comme si nous l'avions habitée toute notre vie, leur rencontre en pareille circonstance était une véritable trouvaille. Ils nous promirent dès le soir même de nous mettre au courant de toutes les habitudes palermitaines. Nous leur demandâmes s'ils connaissaient le signor Mercurio: c'était leur meilleur ami. Nous leur racontâmes comment il était venu au-devant de nous et comment nous l'avions mal reçu; ils nous blâmèrent fort et nous assurèrent que c'était un homme précieux à connaître, ne fût-ce

que pour l'étudier. Nous avouâmes alors que nous avions commis une faute, et nous promîmes de la réparer.

Après le dîner, que nous trouvâmes remarquablement bon, on nous annonça que nos voitures nous attendaient; comme ces messieurs avaient la leur, et que nous ne voulions pas cependant nous séparer tout à fait, nous nous dédoublâmes. Jadin monta avec le vicomte de R..., et le baron de S... monta avec moi.

La Marine est la promenade des voitures et des cavaliers, comme la Flora est celle des piétons. Là comme à Florence, comme à Messine, tout ce qui a équipage est forcé de venir faire son *giro* entre six ou sept heures du soir; au reste c'est une fort douce obligation: rien n'est ravissant comme cette promenade de la Marine adossée à une file de palais, avec son golfe communi quant à la haute mer, qui s'étend en face d'elle, et sa ceinture de montagnes qui l'enveloppe et la protège. Alors, c'est-à-dire depuis six heures du soir jusqu'à deux heures du matin, souille le *greco*, fraîche brise du nord-est qui remplace le vent de terre, et vient rendre la force à toute cette population qui semble destinée à dormir le jour et à vivre la nuit; c'est l'heure où Palerme s'éveille, respire et sourit. Réunie presque entière sur ce beau quai, sans autre lumière que celle des étoiles, elle croise ses voitures, ses cavaliers, ses piétons; et tout cela parle, babille, chante, comme une volée d'oiseaux joyeux, échange des fleurs, des rendez-vous, des baisers; tout cela se hâte d'arriver, les uns à l'amour, les autres au plaisir; tout cela boit la vie à plein bord, s'inquiétant peu de cette moitié de l'Europe qui l'envie, et de cette autre moitié de l'Europe qui la plaint.

Naples la tyrannise, c'est vrai; peut-être parce que Naples en est jalouse. Mais qu'importe à Palerme la tyrannie de Naples? Naples peut lui prendre son argent, Naples peut stériliser ses terres, Naples peut lui démolir ses murailles, mais Naples ne lui prendra pas sa Marine baignée par la mer, son vent de greco qui la rafraichit le soir, ses palmiers qui l'ombragent le matin, ses orangers qui la parfument toujours, et ses amours éternelles qui la bercent de leurs songes quand ils ne l'éveillent pas dans leur réalité.

On dit: Voir Naples et mourir. — Il faut dire: Voir Palerme et vivre.

A neuf heures, une fusée s'élança dans l'air, et la fête s'arrêta. C'était le signal du feu d'artifice, qui se tire devant le palais Butera.

Le prince de Butera est un des grands seigneurs du dernier siècle qui ont laissé le plus de souvenirs populaires en Sicile, où, comme partout, les grands seigneurs commencent à s'en aller.

Le feu d'artifice tiré, il y eut scission entre les

promeneurs ; les uns restèrent sur la Marine , les autres tirèrent vers la Flora. Nous fûmes de ces derniers, et au bout de cinq minutes nous étions à la porte de cette promenade, qui passe pour un des plus beaux jardins botaniques du monde.

Elle était magnifiquement illuminée, des lanternes de mille couleurs pendaient aux branches des arbres, et dans les carrefours étaient des orchestres publics, ou dansaient la bourgeoisie et le peuple. Au détour d'une allée, le baron me serra le bras ; une jeune femme et un homme encore jeune passaient près de nous. La femme était une petite bourgeoise avec laquelle il avait philosophé la veille ; son cavalier était le mari de la dame qui n'y regardait pas de si près. Ni l'un ni l'autre ne firent mine de le reconnaître, ils avaient l'air de s'adorer.

Nous restâmes à la Flora jusqu'à dix heures ; à dix heures les portes de la cathédrale s'ouvrent pour laisser sortir des confréries, des corporations, des châsses de saints, des reliques de saintes, qui se font des visites les uns aux autres. Nous n'avions garde de manquer ce spectacle : nous nous acheminâmes donc vers la cathédrale, où nous arrivâmes à grande peine à cause de la foule.

C'est un magnifique édifice du XIII^e siècle, d'architecture moitié normande, moitié sarrasine, pleine de ravissants détails d'un fini miraculeux, et tout découpé, tout dentelé, tout festonné comme une broderie de marbre ; les portes en étaient ouvertes à tout le monde, et le chœur, illuminé de haut en bas par des lustres pendus au plafond et superposés les uns aux autres, jetait une lumière à éblouir : je n'ai nulle part rien vu de pareil. Nous en fîmes trois ou quatre fois le tour, nous arrêtant de temps en temps pour compter les quatre-vingts colonnes de granit oriental qui soutiennent la voûte, et les tombeaux de marbre et de porphyre où dorment quelques-uns des anciens souverains de la Sicile¹. Une heure et demie s'écoula dans cette investigation ; puis, comme minuit allait sonner, nous remontâmes dans notre voiture, et nous nous fîmes conduire au Corso, qui commence à minuit, et qui se tient dans la rue del Cassero.

C'est la plus belle rue de Palerme, qu'elle traverse dans toute sa longueur, ce qui fait qu'elle peut bien avoir une demi-lieue d'une extrémité à l'autre. Lorsque les émirs se fixèrent à Palerme, ils choisi-

¹ Ces tombeaux sont ceux du roi Roger et de Constance, impératrice et reine ; de Frédéric II et de la reine Constance, sa femme ; de Pierre II d'Aragon et de l'empereur Henri VI. En 1784, on ouvrit ces divers monuments pour y constater la présence des ossements royaux qu'ils devaient renfermer. Le corps de Henri, revêtu de ses ornements impériaux et d'un costume brodé d'or, était parfaitement intact et à peine défiguré.

rent pour leur résidence un vieux château situé à l'extrémité orientale, qu'ils fortifièrent, et auquel ils donnèrent le nom de *el Cassaer* : de là la dénomination moderne de *Cassero*. Elle s'appelle aussi, à l'instar de la rue fashionable de Naples, rue de Tolède.

Cette rue est coupée en croix par une autre rue, ouvrage du vice-roi Macheda, qui lui a donné son nom, qu'elle a perdu depuis pour prendre celui de Strada-Nova. Au point où les deux rues se croisent, elles forment une place dont les quatre faces sont occupées par quatre palais pareils, ornés des statues des vice-rois.

Qu'on se figure cette immense rue del Cassero, illuminée d'un bout à l'autre, non pas aux fenêtres, mais sur ces portiques et ces pyramides de bois que j'avais déjà remarqués dans la journée ; peuplée d'un bout à l'autre des carrosses de tous les princes, ducs, marquis, comtes et barons dont la ville abonde ; dans ces carrosses, les plus belles femmes de Palerme sous leurs habits de grand gala ; de chaque côté de la rue, deux épaisses haies de peuple, cachant sous la toilette des dimanches les hailons quotidiens ; du monde à tous les balcons, des drapeaux à toutes les fenêtres, une musique invisible partout, et l'on aura une idée de ce que c'est que le Corso nocturne de Sainte-Rosalie.

Ce fut pendant de pareilles fêtes qu'éclata la révolution de 1820. Le prince de la Cattolica voulut la réprimer, et fit marcher contre le peuple quelques régiments napolitains qui formaient la garnison de Palerme. Mais le peuple se rua sur eux, et, avant qu'ils eussent eu le temps de faire une seconde décharge, il les avait culbutés, désarmés, dispersés, anéantis. Alors les insurgés se répandirent dans la ville en criant : Mort au prince de la Cattolica. A ces cris, le prince se réfugia à trois lieues de Palerme, chez un de ses amis qui avait une villa à la Baghera ; mais le peuple l'y poursuivit. Le prince, traqué de chambre en chambre, se glissa entre deux matelas. Le peuple entra dans la chambre où il était, le chercha de tous côtés, et sortit sans l'avoir vu. Alors le prince de la Cattolica, n'entendant plus aucun bruit et croyant être seul, se hasarda à sortir de sa retraite ; mais un enfant, qui était caché derrière une porte, le vit, rappela les assassins, et le prince fut massacré.

C'était, comme le prince de Butera, un des derniers grands seigneurs de Palerme, mais il était loin d'être populaire et aimé comme celui-ci ; tous deux étaient ruinés par les prodigalités sans nom que tous deux avaient faites ; mais le prince de Butera ne s'en aperçut jamais, et très-probablement mourut sans s'en douter, car ses fermiers, d'un accord unanime, continuèrent de lui payer une énorme redevance ; et quand, malgré cette énorme rede-

vance, l'intendant du prince leur écrivait ces seules paroles : Le prince manque d'argent, — les caisses se remplissaient comme par miracle, ces braves gens vendant dans cette circonstance jusqu'à leurs bijoux de mariage. Le prince de la Cattolica, tout au contraire, était toujours aux prises avec ses créanciers ; de sorte qu'à la suite d'une fête magnifique qu'il venait de donner à la cour, le roi Ferdinand, voyant qu'il ne savait où donner de la tête, lui accorda, par ordonnance royale, quatre-vingts années pour payer ses dettes. Muni de cette ordonnance, le prince de la Cattolica envoya promener ses créanciers.

Comme le prince de Butera était mort depuis quelques années, il ne fallut rien moins que le vieux prince de Paterno, l'homme le plus populaire de la Sicile après lui, pour apaiser les esprits et arrêter les massacres. Bien plus, comme le général Pepe et ses troupes s'étaient présentés, au nom du gouvernement provisoire, pour entrer à Palerme, le prince fit tant que, de part et d'autre, il obtint qu'un traité serait signé. Les Palermitains, pour conserver à cet acte la forme d'un traité, et afin qu'il ne pût jamais passer pour une capitulation, exigèrent que le traité fût rédigé et signé hors de l'île. En effet, les conditions furent discutées, arrêtées et signées sur un vaisseau américain à l'ancre dans le port. Un des articles portait que les Napolitains entreraient sans battre le tambour. A la porte de la ville, le tambour-major, comme par habitude, fit le signe ordinaire, et aussitôt la marche commença ; en même temps un homme du peuple qui se trouvait là se jeta sur le tambour le plus proche de lui et creva sa caisse d'un coup de couteau. On voulut arrêter cet homme, mais en un instant la ville entière fut prête à se soulever de nouveau. Le général Pepe ordonna aussitôt de remettre les baguettes au ceinturon, et l'article imposé par les Palermitains eut, moins cette infraction de quelques secondes, son entière exécution.

Mais le traité ne tarda pas à être violé non-seulement dans un de ses articles, mais dans toutes ses parties ; d'abord le parlement napolitain refusa de le ratifier, puis bientôt, les Autrichiens étant rentrés à Naples, le cardinal Gravina fut nommé lieutenant-général du roi en Sicile, et, le 5 avril 1824, publia un décret qui annulait tout ce qui s'était passé depuis que le prince héréditaire avait quitté l'île ; alors les extorsions commencèrent pour ne plus s'arrêter, et l'on vit des choses étranges. Nous citerons deux ou trois exemples qui donneront une idée de la façon dont les impôts sont établis et perçus en Sicile.

La ville de Messine avait un droit sur les contributions communales, et sur ce revenu elle payait un excédant de contributions foncières ; le roi s'empara de ce droit, et exigea que la ville continuât de

payer l'excédant, quoiqu'elle n'eût plus la propriété.

Le prince de Villa-Franca avait une terre qu'il avait mise en rizière, et qui, rapportant 6,000 onces (72,000 francs à peu près), avait été taxée sur ce revenu : le gouvernement s'aperçut que les irrigations que l'on faisait pour cette culture étaient nuisibles à la santé des habitants, il fit défense au prince de Villa-Franca de continuer cette exploitation ; le prince obéit, mit sa terre en froment et en coton ; mais, comme cette exploitation est moins lucrative que l'autre, le revenu de la terre tomba de 72,000 francs à 6,000. Le prince de Villa-Franca continue de payer le même impôt, 900 onces, c'est-à-dire 3,000 francs de plus que ne lui rapporte la terre.

En 1831, des nuées de sauterelles s'abattirent sur la Sicile ; les propriétaires voulurent se réunir pour les détruire ; mais, les réunions d'individus au-dessus d'un certain nombre étant défendues, le roi fit savoir qu'il se chargeait, moyennant un impôt qu'il établissait, de la destruction des sauterelles. Malgré les réclamations, l'impôt fut établi. Le roi ne détruisit pas les sauterelles, qui disparurent toutes seules après avoir dévoré les récoltes, et l'impôt resta.

Ce sont ces exactions dont nous venons de raconter les moindres qui ont produit cette haine profonde qui existe entre les Siciliens et les Napolitains, haine qui surpasse celle de l'Irlande et de l'Angleterre, celle de la Belgique et de la Hollande, celle du Portugal et de l'Espagne.

Cette haine avait, quelque temps avant notre arrivée à Palerme, amené un fait singulier.

Un soldat napolitain avait, je ne sais pour quel crime, été condamné à être fusillé.

Comme les soldats napolitains, près des Siciliens surtout, ne jouissent pas d'une grande réputation de courage, les Siciliens attendaient avec une vive impatience le jour de l'exécution pour savoir comment ce Napolitain mourrait.

Les Napolitains, de leur côté, n'étaient pas sans inquiétude : braves autant que peuple qui soit au monde lorsque la passion les exalte, les Napolitains ne savent pas attendre la mort de sang-froid ; si leur compatriote mourait lâchement, les Siciliens triomphaient, et ils étaient tous humiliés dans sa personne. La situation était grave, comme on le voit, si grave, que les chefs écrivirent au roi de Naples pour obtenir une commutation de peine. Mais il s'agissait d'une grave faute de discipline, d'insulte à un supérieur, je crois, et le roi de Naples, bon d'ailleurs, est sévère justicier de ces sortes de délits : il répondit donc qu'il fallait que la justice eût son cours.

On se réunit en conseil pour savoir ce qu'il y avait à faire en pareille circonstance. On proposa

bien de fusiller l'homme dans l'intérieur de la citadelle, mais c'était tourner la difficulté et non la vaincre, et cette mort cachée et solitaire, loin de faire taire les accusations que l'on craignait, ne manquerait pas au contraire de les motiver. Dix autres propositions du même genre furent faites, débattues et rejetées; c'était une impasse dont il n'y avait pas moyen de sortir.

Il est vrai de dire que le malheureux se conduisait, de son côté, non-seulement de manière à augmenter cette appréhension, mais encore de façon à la changer en certitude. Depuis que son jugement lui avait été lu, il ne faisait que pleurer, que demander grâce et que se recommander à saint Janvier. Il était évident qu'il faudrait le traîner au lieu du supplice, et qu'il mourrait comme un capucin.

Sous différents prétextes on avait reculé le jour de l'exécution; mais enfin tout sursis nouveau était devenu impossible. Le conseil était réuni pour la troisième fois, cherchant toujours un moyen et ne le trouvant pas. Enfin on allait se séparer, en remettant tout à la Providence, lorsque l'aumônier du régiment, se frappant le front tout à coup, déclara que ce moyen si longtemps et si vainement cherché par les autres, il venait de le trouver, lui.

On voulut savoir quel était ce moyen; mais l'aumônier déclara qu'il n'en dirait pas le premier mot à personne, la réussite dépendant du secret. On lui demanda alors si le moyen était sûr; l'aumônier dit qu'il en répondait sur sa tête.

L'exécution fut fixée au lendemain, dix heures du matin. Elle devait avoir lieu entre monte Pellegrino et Castellamare, c'est-à-dire dans une plaine qui pouvait contenir tout Palerme.

Le soir l'aumônier se présenta à la prison. En l'apercevant, le condamné jeta les hauts cris, car il comprit que le moment de faire ses adieux au monde était venu. Mais, au lieu de le préparer à la mort, l'aumônier lui annonça que le roi lui avait accordé sa grâce. « Ma grâce! s'écria le prisonnier, ma grâce! en saisissant les mains du prêtre. — Votre grâce. — Comment! je ne serai pas fusillé? comment! je ne mourrai pas? comment! j'aurai la vie sauve? demanda le prisonnier, ne pouvant croire à une pareille nouvelle. — Votre grâce pleine et entière, reprit le prêtre; seulement sa majesté y a mis une condition, pour l'exemple. — Laquelle? demanda le soldat en pâlisant. — C'est que tous les apprêts du supplice devront être faits comme si le supplice avait lieu. Vous vous confesserez ce soir comme si vous deviez mourir demain, on viendra vous chercher comme si vous n'aviez pas votre grâce, on vous conduira au lieu de l'exécution comme si on allait vous fusiller; enfin, pour conduire la chose jusqu'au bout et que l'exemple soit complet, on fera feu sur vous, mais les fusils ne seront char-

gés qu'à poudre. — Est-ce bien sûr, ce que vous me dites là? demanda le condamné, à qui cette représentation semblait au moins inutile. — Quel motif aurais-je de vous tromper? répondit le prêtre. — C'est vrai, murmura le soldat. Ainsi, mon père, reprit-il, vous me dites que j'ai ma grâce? vous m'assurez que je ne mourrai pas? — Je vous l'affirme. — Alors, vive le roi! vive saint Janvier! vive tout le monde! cria le condamné en dansant tout autour de sa prison.

« Que faites-vous, mon fils? que faites-vous? s'écria le moine; oubliez-vous que ce que je viens de vous découvrir était un secret qu'on m'avait défendu de vous dire, et qu'il est important que tout le monde ignore que je vous l'ai révélé, le geôlier surtout? A genoux donc, comme si vous deviez toujours mourir, et commencez votre confession. »

Le condamné reconnut la vérité de ce que lui disait le prêtre, se mit à genoux et se confessa. L'aumônier lui donna l'absolution. Avant que le prêtre ne le quittât, le prisonnier lui demanda encore de nouveau l'assurance que tout ce qu'il lui avait dit était vrai. Le prêtre le lui affirma une seconde fois; puis il sortit. Derrière le prêtre le geôlier entra, et trouva le prisonnier sifflottant un petit air. « Tiens, tiens, dit-il, est-ce que vous ne savez pas qu'on vous fusille demain, vous? — Si fait, répondit le soldat; mais Dieu m'a accordé la grâce de faire une bonne confession, et maintenant je suis sûr d'être sauvé. — Oh! alors, c'est différent, dit le geôlier. Avez-vous besoin de quelque chose? — Je mangerais bien, » dit le soldat.

Il y avait deux jours qu'il n'avait rien pris. On lui apporta à souper; il mangea comme un loup, but deux bouteilles de vin de Syracuse, se jeta sur son grabat, et s'endormit. Le lendemain, il fallut le tirer par les bras pour le réveiller. Depuis qu'il était en prison, le pauvre diable ne dormait plus. Jamais le geôlier n'avait vu un homme si déterminé. Le bruit se répandit par la ville que le condamné marcherait au supplice comme à une fête. Les Siciliens doutaient fort de la chose, et, avec ce geste négatif qui n'appartient qu'à eux, ils disaient: Nous verrons bien.

A sept heures, on vint chercher le prisonnier. Il était en train de faire sa toilette. Il avait fait blanchir son linge, il avait brossé à fond ses habits: il était aussi beau qu'un soldat napolitain peut l'être.

Il demanda à marcher jusqu'au lieu de l'exécution et à garder ses mains libres. Les deux choses lui furent accordées.

La place de la Marine, sur laquelle est située la prison, était encombrée de monde. En arrivant sur le haut des degrés, il salua fort gracieusement le peuple. Il n'y avait point sur son visage la mou-

dre marque d'altération. Les Siciliens n'en revenaient pas.

Le condamné descendit les escaliers d'un pas ferme, et commença de s'acheminer par les rues, gardé par le caporal et les neuf hommes chargés de l'exécution. De temps en temps, sur sa route, il rencontra des camarades, et, avec la permission de son escorte, leur tendait la main; et quand ceux-ci le plaignaient, il répondait par quelque maxime consolante, comme : la vie est un voyage, — ou bien par quelque vers équivalent à ces deux beaux vers du *Déserteur* :

Chaque minute, chaque pas,
Ne mène-t-il pas au trépas?

puis il reprenait sa route.

Les Napolitains triomphaient.

A la porte d'un marchand de vin, il aperçut deux de ses camarades montés sur une borne pour le regarder passer; il alla à eux. Ils lui offrirent de boire un dernier verre de vin ensemble. Le condamné accepta, tendit son verre et le laissa remplir jusqu'au bord; puis, le levant sans que sa main tremblât, sans qu'il se répandît une seule goutte de la précieuse liqueur qu'il contenait : « A la longue et heureuse vie de sa majesté le roi Ferdinand! » dit-il d'une voix ferme et dans laquelle il n'y avait pas le plus léger tremblement. Et il vida le verre. Cette fois, Siciliens et Napolitains applaudirent, tant le courage est chose puissante, même sur un ennemi.

On arriva au lieu de l'exécution. Là, pensaient les Siciliens, ce courage factice, résultat d'une exaltation quelconque, s'évanouirait sans doute. — Tout au contraire : en voyant le lieu marqué, le condamné parut redoubler de courage. Il s'arrêta de lui-même au point désigné; seulement il demanda à n'avoir pas les yeux bandés et à commander le feu lui-même.

Ces deux dernières faveurs se refusent rarement, comme on le sait; aussi lui furent-elles accordées.

Alors son confesseur s'approcha de lui, l'embrassa, lui fit baiser le crucifix, lui offrit quelques paroles de consolation, qu'il parut recevoir fort légèrement; puis il lui donna l'absolution et s'écarta pour laisser achever l'œuvre mortelle.

Le condamné se posa debout, le visage regardant Palerme et le dos tourné au monte Pellegrino. Le caporal et les neuf hommes reculèrent jusqu'à ce qu'ils fussent à dix pas de lui; alors le mot halte se fit entendre, et ils s'arrêtèrent.

Aussitôt le condamné, au milieu de ce silence profond, religieux, solennel, qui plane toujours au-dessus des choses suprêmes, commanda la charge, et cela d'une voix calme, ferme, parfaitement divisée dans ses commandements.

Au mot feu! il tomba percé de sept balles, sans dire un mot, sans pousser un soupir; il avait été tué roide.

Les Napolitains jetèrent un grand cri de triomphe : l'honneur national était sauvé.

Les Siciliens se retirèrent la tête basse, et profondément humiliés qu'un Napolitain pût mourir ainsi.

Quant au prêtre, son parjure resta une affaire à régler entre lui et Dieu.

Cependant cette grande haine entre les deux peuples s'était un peu calmée dans les derniers temps. Je parle des années 1833, 1834 et 1835. Le roi de Naples, lors de son avènement au trône, était venu en Sicile et avait fait précéder son arrivée à Messine de la grâce de vingt condamnés politiques; aussi, lorsqu'il mit le pied sur le port, les vingt graciés l'attendaient vêtus de longues robes blanches et tenant chacun une palme à la main. La voiture qui devait conduire le roi au palais fut alors dételée et le roi traîné en triomphe au milieu d'un enthousiasme général.

Quelque temps après, il acheva d'accomplir les espérances des Siciliens en envoyant son frère à Palerme avec le rang de vice-roi.

Le comte de Syracuse était non-seulement un jeune homme, mais même presque un enfant; il avait, à ce que je crois, dix-huit ans à peine. D'abord cette extrême jeunesse effraya ses sujets; quelques espiègleries augmentèrent les inquiétudes; mais bientôt, au frottement des affaires, l'enfant se fit homme; il comprit quelle haute mission il avait à remplir en réconciliant Naples et Palerme; il rêva pour cette pauvre Sicile ruinée, abattue, esclave, une renaissance sociale et artistique. Deux ans après son arrivée, l'île respirait comme si elle s'éveillait d'un sommeil de fer. Le jeune prince était devenu l'idole des Siciliens.

Mais il arriva ce qui arrive toujours en pareille circonstance : les hommes qui vivaient du désordre, de la ruine et de l'abaissement de la Sicile, virent que leur règne était fini si celui du prince continuait. La bonté naturelle du vice-roi devint dans leur bouche un calcul d'ambition, la reconnaissance du peuple une tendance à la révolte. Le roi, entouré, circonvenu, tirillé, conçut des soupçons sur la fidélité politique de son frère.

Sur ces entrefaites, le carnaval arriva. Le comte de Syracuse, jeune, beau garçon, aimant le plaisir, était de toutes les fêtes, et saisit avec empressement l'occasion de profiter de celles qui se présentaient. Napolitain, et par conséquent habitué à un carnaval bruyant et animé, il organisa une magnifique cavalcade dans laquelle il prit le costume de Richard-Cœur-de-Lion, et invita tous les seigneurs siciliens qui voudraient lui être agréables à se dis-

tribuer les autres personnages du roman d'*Ivanhoë*. Le comte de Syracuse n'était point encore en disgrâce, par conséquent chacun se hâta de se rendre à son invitation. La cavalcade fut si magnifique, que le bruit en arriva jusqu'à Naples. « Et comment était déguisé mon frère? demanda le roi. — Sire, répondit le porteur de la nouvelle, son altesse royale le comte de Syracuse représentait le personnage de Richard-Cœur-de-Lion. — Ah! oui, oui, murmura le roi, lui Richard-Cœur-de-Lion, et moi Jean-Sans-Terre! Je comprends. »

Huit jours après, le comte de Syracuse était rappelé.

Cette disgrâce lui avait donné une popularité nouvelle en Sicile, où chacun, l'ayant vu de près, rendait justice à ses intentions et où personne ne le soupçonnait du crime dont on l'avait accusé pres de son frère.

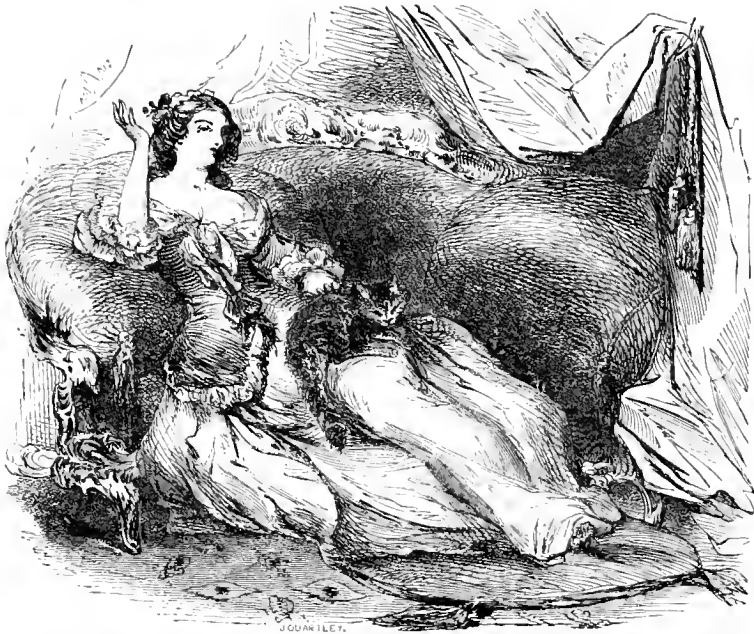
De son côté le roi Ferdinand, sachant qu'il avait perdu par cet acte une partie de sa popularité en Sicile, boudait ses sujets insulaires. Pour la première fois depuis son avènement au trône, il laissait passer la fête de sainte Rosalie sans venir assister dans la cathédrale à la messe solennelle qu'on célèbre à cette époque.

Voilà au milieu de quels sentiments je trouvais la Sicile sans que ces préoccupations politiques nuisissent cependant d'une manière ostensible à sa propension vers le plaisir.

Le Corso dura jusqu'à deux heures. A deux heures du matin nous rentrâmes au milieu des illuminations à moitié éteintes et des sérénades à moitié étouffées.

ALEXANDRE DUMAS.





ROSETTE.

Êtes-vous comme moi? Les romans contemporains me sont à charge. Toutes ces histoires maussades de passions finies me trouvent froid à la dixième page. Que si, pour rajeunir son sujet, l'auteur se fraie un chemin sanglant jusqu'à la guillotine, cet instrument rouge me cause des nausées sans frissons. Que si, pour animer ses héros, il les conduit en mauvaise compagnie, par une nuit d'été calme et claire, cette compagnie devient tout à coup de si mauvais ton, qu'il est impossible, même à votre frère de dix-huit ans, de s'y complaire. Aujourd'hui, c'est pitié de voir comme on se plonge dans le ruisseau et dans le sang. Aussi avons-nous perdu le secret des petites histoires si amusantes, si joviales, si brodées, si roses, d'autrefois, blasés que nous sommes!

Autrefois c'était le bon temps pour les petites his-

toires; le roman en quatre volumes sales et mal imprimés, délassement favori des cuisinières, des femmes d'huissiers et des crocheteurs, marchandise de coriace et huileuse digestion, qui se rencontre sur le quai aux volailles, aurait fait reculer d'horreur même les laquais et les femmes de chambre. Un auteur qui se respectait faisait paraître son histoire à distance, et en plusieurs parties séparées, quand cette histoire était trop longue. *Candide* était la mesure la plus excellente de ces petits contes. Madame de Pompadour, qui s'y connaissait, aimait les petits volumes qu'on lit tout bas, dans le creux de la main, d'un coup d'œil, et qui se cachent sous le pli d'une dentelle quand arrive quelque roi importun. Littérairement parlant, je pleure encore madame la marquise de Pompadour; elle a emporté dans sa tombe le secret du joli.

Le joli ! quelque chose de frisé, de musqué, de mignard, en nœuds, en pantoufles, à jambes petites, à pieds étroits ; quelque chose de vicieux et d'élégant à la fois ; un faux brillant très-aimable, dont l'éclat ne fatigue pas ; il arrive, il entre, il se pose, il rit dans la glace, il s'assied à table avec vous, il chante, il minaude, il écrit de petits billets, il aime les opéras et les belles danseuses, il s'occupe de petite musique, de petits vers, de petites intrigues, de tout ce qui est petit et mignon. Vive le joli ! C'est le joli qui a taillé les verres à facettes, qui a inventé la poudre à poudrer, les mouches et les ballets ; c'est le joli qui a fixé les amours aux plafonds, qui a jeté son fard à la joue. Pauvre petit monstre ! il est parti avec monsieur Voisenon, et monsieur Dorat, et monsieur Crébillon fils. Il est parti ; on croyait que le beau allait venir à sa place, mais le beau n'est pas venu ; et nous autres, oisifs de transition, nous sommes restés par terre, entre le beau et le joli, à peu près comme l'art dramatique de nos jours, entre les deux théâtres français.

Mais, en attendant le beau, qui doit venir bien certainement, qui nous rendra le joli que nous avons perdu ? Jamais. Je regrette le joli, comme les amateurs de boston ou de reversi regrettent le reversi et le boston. Des jeux plus modernes ont remplacé les jeux de leur enfance, et les jeux qu'on leur fait jouer, ils les jouent mal, ils les jouent en se rebiffant. Pauvres bonnes gens ! leur histoire est l'histoire de nos faiseurs du moyen âge ou de nos fabricants de terreurs révolutionnaires. Ils font du moyen âge ou de la terreur comme les autres jouent le visk ou l'écarté, faute de mieux : ils auraient si bien fait le joli !

A ce propos, je veux vous raconter l'histoire de Rosette en style joli. Vous aurez de jolies aventures, de jolis boudoirs, un joli héros, une jolie femme. En fait de romans jolis, aimez-vous *Angola* ? Dites que oui ; car, voyez-vous, j'ai mon histoire à raconter.

Bien entendu que c'est le héros de mon histoire qui parlera souvent en son propre et privé nom. Il n'y a pas de meilleure entrée en matière que celle de *Gil Blas* : — *Je suis né de parents, etc.*

Laissez donc parler mon marquis toutes les fois qu'il voudra parler, et moi, laissez-moi me dégager de toute responsabilité envers vous. Vous voilà face à face avec mon marquis écrivant à un autre marquis ; de tout ce qui doit s'ensuivre, joli ou beau, je me lave parfaitement les mains avec de la pâte d'amandes, de l'eau rose, dans une porcelaine de vieux Sèvres, et une dentelle de Malines pour essuie-mains.

« Enfin, marquis, j'ai possédé la belle Rosette. » Je vous fais remarquer ce commencement classique en ce temps-là, et ce ton leste et piquant, et cette expression qui va droit au fait, *j'ai possédé* ! Notre

marquis commence positivement, comme Desgrieux, comme Saint-Preux, et tant d'autres ont commencé. Mais revenons à cette narration, qui déjà doit vous intéresser.

« Voici son portrait, marquis (le portrait de Rosette) : Elle a de l'esprit, du jugement, de l'imagination, des talents ; extérieur éveillé, démarche légère, bouche petite, grands yeux, belles dents, grâces sur tout le visage. Rosette entend au premier coup d'œil, elle part à votre appel, et vous rend aussitôt votre déclaration. Voilà celle qui a fait mon bonheur. »

Ainsi était faite Rosette au dix-huitième siècle. Aujourd'hui Rosette est pâle, mélancolique, courbée ; elle n'entend pas le coup d'œil, et ce n'est qu'au bout de trois cents pages qu'elle vous rend votre déclaration, si encore elle n'est pas noyée ou pendue dans l'intervalle. Vive la Rosette d'autrefois !

« Voilà comme ce bonheur me vint, cher marquis. Il y a huit jours, en allant au Palais-Royal, je vis arriver le président de Mondonville : il était pimpant à son ordinaire, la tête élevée, l'air content ; il s'applaudissait par distraction et se trouvait charmant par habitude. Il badinait avec une boîte d'un nouveau goût et y prenait quelques légères couches de tabac, dont, avec certaines minauderies, il se barbouillait le visage. — Je suis à vous, me dit-il, je cours au méridien. » Ce dernier trait du président Mondonville est le seul qui puisse s'appliquer aux présidents de cette époque : régler sa montre au méridien ou au canon du Palais-Royal est, en effet, une occupation convenable à un magistrat ; mais l'air pimpant, où est-il ? Les minauderies, que sont-elles devenues ? c'est à peine si nos magistrats de vingt ans osent sourire. Cependant suivez, s'il vous plaît, le président Mondonville et son ami le marquis.

« Mon cher marquis, dit le conseiller, voulez-vous une prise d'Espagne ? c'est un marchand arménien qui est là-bas sous les arbres qui me l'a vendu (nous avons vu revenir les marchands arméniens). Vous voilà beau comme l'amour ! on vous prendrait pour lui si vous étiez aussi volage. Votre père est à la campagne, divertissons-nous à la ville. Quel désert que Paris ! il n'y a pas dix femmes ! Aussi celles qui veulent se faire examiner ont des yeux à choisir. » Ainsi parle le conseiller à notre marquis.

« Touchez là, ajoute le conseiller ; je vous fais dîner avec trois jolies filles ; nous serons cinq, le plaisir sera le sixième : il sera de la partie puisque vous en êtes. J'ai renvoyé mon équipage, et Laverdure doit me ramener une remise. »

Ainsi dit le président. C'est, comme vous voyez, un bon vivant et prêt à tout, improvisant le plaisir comme Antony improvise un meurtre, descendant de voiture pour marcher en remise ; et puis, comme on

disait dans ce temps-là : *Il a du génie et de l'honneur, mais il tient furieusement au plaisir.* C'est une belle vie que la sienne : la nuit au bal, à sept heures du matin au Palais; il n'est ni pédant en partie fine ni dissipé à la Chambre; charmant à une toilette, intègre sur les fleur de lis, sa main joue avec les roses de Vénus et tient toujours en équilibre la balance de Thémis (je erois, sans vanité, que j'attrape assez bien le style précieux).

A la proposition du président, le marquis dit *oui* tout aussitôt, et voilà les deux amis qui sortent gravement du Palais-Royal. Ils traversent la place, jetant de côté et d'autre un regard modeste sur les fenêtres du voisinage, toutes garnies de vestales *parées comme des mystères*; ils passent devant le café de la Régence, veuf de la femme de comptoir dont la fuite a tant excité la verve des chansonniers; au coin de la rue, ils trouvent Laverdure sans livrée, et une remise. « Tout est prêt, dit Laverdure; mademoiselle Laurette et mademoiselle Argentine vous attendent; mais mademoiselle Rosette est indisposée, et vous fait ses excuses, » Quel malheur que mademoiselle Rosette soit indisposée! Cette nouvelle rend notre marquis tout pensif.

Cependant ils montent en voiture; le marquis est muet; en revanche, le président ne déparle pas!

« Voyez, dit-il, ce grand Flamand qui passe: il est au-dessus et au-dessous de nous de toute la tête! Voyez passer le sage Damis; à le voir, on le dirait ingénieux et spirituel; sa physionomie est menteuse: cet homme-là n'est bon qu'à être son portrait. » En passant dans la rue Saint-Honoré, devant la boutique du bijoutier: « Je n'ose, dit-il, regarder la porte d'Hébert; il me vend toujours mille bagatelles malgré moi; il donne des colifichets pour des lingots d'or. » Ainsi médissant, ainsi parlant d'amour et de luxe, ils arrivent à la porte de ces demoiselles.

Bien que ces demoiselles ne ressemblent pas à nos héroïnes de romans, blanches, pâles, ternes, dont chaque mouvement est une mélodie, elles sont cependant dignes d'intérêt et d'attention. Laurette et Argentine montent en voiture, on lève les stores, et puis fouette cocher! La voiture ne s'arrête qu'à la *Glacière*.

A la *Glacière* est située la petite maison du président. L'extérieur n'en est pas brillant, mais l'intérieur vous dédommage; au dehors c'est la forge de Vulcain, mais au dedans c'est le palais de Vénus.

Ces petites maisons-là sont d'une idée charmante; le mystère en est l'inventeur, le goût les construit, la commodité les dispose, et l'élégance en meuble les cabinets (style du temps). On ne rencontre là que le simple nécessaire, mais c'est ce nécessaire cent fois plus délicieux que tous les superflus. La sagesse est consignée à la porte, et le secret, qui fait sentinelle,

ne laisse entrer que le plaisir... (toujours style du temps).

Alors on dîne. Passons sous silence la description du dîner: imaginez seulement tout ce que peut la volupté quand la faim vous sert à petits plats. Le dîner se prolonge longtemps. Dans l'intervalle qui sépare la *bisque* du repas, on parle longuement et chaleureusement de l'opéra de *Dardanus*. En ce temps-là, parmi les sujets sérieux de conversation, l'Opéra tenait la première place; la cour n'avait que le second rang. Au beau milieu de la conversation, on présente aux convives deux entrées. Ce spectacle calme la dispute, et remet tout le monde *dans son assiette et sur son assiette*.

Dans notre sotte année de 1832, les romanciers sont prodigues de portraits, et surtout de portraits de femmes. Ils vont vous faire, et très-facilement, vingt-cinq pages sur une brune et quarante sur une blonde. Autrefois les portraits de femmes étaient plus vifs et mieux sentis, et plus courts surtout. Déjà vous avez eu celui de Rosette en trois mots; écoutez ceux de *Laurette* et d'*Argentine*.

Laurette est encore jeune, mais moins qu'elle ne le dit, et aussi moins qu'elle ne le pense; c'est une grande fille bien découplée, à l'œil noir, à la jambe grêle, née danseuse, et qui pourrait se faire un voile avec ses épais cheveux noirs.

Argentine est une grosse maman, la main blanche et potelée, le sourire excitant, l'œil fermé à demi, grand pied bien fait et nez retroussé; toutes deux belles personnes, et chantant le couplet à ravir, car on chantait beaucoup le couplet dans ce temps-là.

Quant à l'ajustement de ces dames, le voici tel que je le sais: ce jour-là Argentine était en robe détournée de moire citron; Laurette, au contraire, était parée et avait du rouge. Toutes les deux étaient ajustées par la *Duchapt*.

Tout à coup, à la fin du repas, le vin de Champagne débouché, et au bruit des bouchons, légère et riante, entre Rosette, qui se disait malade. Après un salut de joie, Rosette fait le tour de la table, et embrasse la société sur le front, comme on embrassait alors, avec un petit bruit des lèvres très-agaçant, sonore et délicieuse musique que la nation française n'a pas retrouvée depuis.

Rosette est sans paniers, avec le plus beau linge *du monde*, une chaussure fine et le plus petit pied qui se puisse voir. Le dessert arrive; on profite du dessert, on boit, on casse les bouteilles, et les verres, et les assiettes, on jette les meubles par les fenêtres; ces dames s'amuseut comme des marquises: c'était la mode chez les grandes dames, depuis le départ des officiers pour l'armée, de casser les porcelaines, de briser les miroirs, en un mot, de *faire carillon* après souper.

Après le repas, on se promène dans le jardin;

après la promenade, *on fait un médiateur*. Le président jouit d'un bonheur sans égal; Rosette est outrée, et répète souvent qu'elle est en péché mortel, parce qu'elle ne voit pas un as noir. Ces dames trichent tant qu'elles peuvent; puis, la nuit venue, on monte en voiture, chacun rentre chez soi. Voilà, je l'espère, un petit roman bien préparé.

Moi, j'aime ce roman, et je continue; d'ailleurs il me semble qu'il est dans les bornes de la plus stricte décence. Je vous défie de me citer un conte drôlatique, fantastique ou romantique, plus décent que celui-là. Donc je continue :

Le lendemain, le marquis n'a rien de plus pressé que d'envoyer savoir des nouvelles de Rosette; à midi, il monte dans son carrosse, et se fait conduire au Luxembourg. Au sortir du jardin, il a soin de n'être pas aperçu; il monte dans une chaise à porteur, il arrive chez Rosette. Rosette est à sa fenêtre, qui le regarde en souriant d'en haut. Il entre; Rosette est coiffée en négligé; elle est vêtue d'un *désespoir couleur de feu*, elle porte un corset de satin blanc et une robe brodée des Indes. Le second mot de Rosette est celui-ci : — « Dînez-vous avec moi, marquis? »

Le marquis, qui le matin a fait des armes chez Dumouchelle, accepte le dîner de Rosette; et puis cet honnête dix-huitième siècle avait ce grand et poétique avantage sur le nôtre, c'était d'être un très-grand mangeur, et grand buveur encore plus.

Après le dîner, le marquis se souvient qu'il n'a pas encore salué son père; c'est un devoir auquel, tout passionné qu'il est, il ne voudrait pas manquer; aussi il se rend sur-le-champ à son devoir.

Ici, afin qu'il y ait une moralité à cette histoire, je vous ferai remarquer la toute-puissance paternelle de cette époque. Les héros des livres et des histoires de ces temps-là ont toujours leurs parents présents à leur pensée. C'est une autorité qui domine toute leur vie. Héloïse est renversée à terre par un coup de poing de son père; Desgrieux est à genoux devant son père, implorant vainement sa pitié; Faublas, le beau jeune homme, est emprisonné par son père; que sais-je? l'autorité paternelle est partout dans les livres. Vous ne me éitez pas un roman moderne, à trois ans de date, où le héros parle de son père ou de sa mère; il n'y a qu'Antony qui parle de cela, et par la très-bonne raison qu'Antony est un bâtard. Ne soyez donc pas si fiers, romans modernes, de votre prétendue moralité. Je reviens à mon marquis.

Le marquis va donc chez son père. Il fait sa cour. Il lui raconte une foule d'anecdotes, il l'amuse. C'est à peine s'il se donne le temps d'envoyer à Rosette une navette d'or, et de lui demander à souper pour le soir.

Rosette, qui aime à faire des nœuds, accepte la

navette d'or et accorde le souper. Neuf heures sonnées, le marquis donne le bonsoir à son père en lui baisant la main, puis il se fait conduire en voiture derrière l'hôtel de Soubise; derrière l'hôtel il prend un fiacre, qui fait quelques difficultés pour marcher. Ce fiacre est marqué au n° 71 et à la lettre X.

Il y avait alors en France une espèce de jeu fort répandu dans les rues, qui rendait souvent un fiacre fort dangereux pour celui qui avait besoin de l'incognito. Des oisifs, arrêtés à la porte des cafés, jouaient à pair ou non sur le chiffre des premiers fiacres qui passaient. Cet accident, si commun, arriva justement au fiacre du marquis.

Le marquis arrive chez Rosette, où il a fait porter à l'avance sa robe de chambre de taffetas. Ce soir-là la robe de Rosette était de taffetas bleu, et, selon l'expression du temps, *elle flottait au souffle des zéphirs*.

Pendant que Rosette fait mille grâces, danse et saute, joue avec son chat, boit des liqueurs à petites gorgées, et se livre à toutes les folâtreries de sa jeunesse, un orage s'élève au dehors contre la pauvre fille. Le bruit était, au Marais, d'une méchante affaire arrivée à un jeune homme de famille, dans une maison de jeu. Le père du marquis apprend que son fils, qui s'est retiré de si bonne heure, n'est pas dans son appartement; le noble père s'inquiète et s'alarme. Où est mon fils! Un ami de la maison, nouvelliste de profession, lui apprend qu'on a vu passer devant tel café un fiacre n° 71—X, dans lequel était le marquis. Sur-le-champ le père fait appeler le commissaire de police. Le commissaire, qui sait son monde et qu'il a affaire à un homme de la cour, arrive sur-le-champ. On cherche le fiacre 71; on le trouve, on le saisit, on ne lui donne pas le temps de mettre ses chevaux à l'écurie; on l'interroge; le pauvre diable se croit perdu. Après bien des questions, le cocher sait enfin ce qu'on lui demande. Il monte sur son siège, et il conduit droit chez Rosette le commissaire et le père irrité.

Alors Rosette, malheureuse fille, voyant entrer le guet chez elle, dans sa chambre si coquette et si calme tout à l'heure, demande tristement ce qu'on veut d'elle. Le père du marquis lui répond que sa destination est marquée sur un ordre qu'on lui fait voir. La douleur accable Rosette; elle se roule aux pieds de son bourreau à demi nue; la pauvre fille! le père est inflexible. Rosette demande du secours à son ami le marquis; mais le marquis reste soumis à son père. Ils se soumettent donc tous les deux aux plus grands pouvoirs de cette époque, le marquis à son père, l'infortunée Rosette à la lettre de cachet.

Je vous prie, une fois pour toutes, vous qui faites des romans, de ne pas comparer votre époque à

celle dont je parle ; la perte des lettres de cachet nous a ruinés , nous autres romanciers. Le peuple, en entrant à la Bastille , a chassé la folle du logis , de son logis le plus commode. Savez-vous , je vous prie , dans les tragédies grecques , un dieu , quel qu'il soit , qui intervienne plus à propos et plus nettement que le lieutenant criminel dans les romans du dix-huitième siècle ? Savez-vous une péripétie plutôt prête , et plus terrible , et plus facile à trou-

ver qu'une lettre de cachet ? Manon Lescaut , ce grand chef-d'œuvre , ce type élégant , mais impur , de la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre et de l'Atala de M. de Chateaubriand , Manon Lescaut n'existerait pas.

Donc Rosette s'en va dans une prison , uniquement parce qu'elle a donné à souper à un beau jeune homme. Pauvre Manon ! pauvre Rosette ! pauvres jolies et tendres femmes hors la loi , qui obéis-



siez si facilement , si simplement à l'arbitraire ! Va donc rejoindre , ma jolie Rosette , va rejoindre à son couvent la maîtresse de Mirabeau !

La Bastille forme d'ordinaire la deuxième et dernière partie des romans du dix-huitième siècle. Le boudoir est l'antichambre de la Bastille. Pendant la première partie , le héros ou l'héroïne sont occupés uniquement à se faire mettre en prison. Je ne ferai donc aucun changement à la marche ordinaire de ces romans ; au contraire , fidèle à l'usage , nous allons employer toutes nos ressources à tirer Rosette de la malheureuse position où elle est tombée.

Le marquis , soumis à son père , rentre à l'hôtel tout pensif ; ne pouvant se servir de la force , il emploie la ruse pour sauver sa maîtresse. Dans toutes les grandes maisons de ce temps-là , il y avait un directeur en titre , quelque abbé maître de la maison , qui servait d'intermédiaire entre le fils et le père , quand ce dernier était irrité. D'ordinaire , dans les romans , cet abbé s'appelle Ledoux ; il est gourmand , dormeur , entêté , vaniteux , accessible à la pitié ; pour peu qu'on le flatte , on est sûr de lui.

Le premier soin du marquis est de faire appeler M. Ledoux. Il fait entrer M. Ledoux dans sa bibliothèque , et il lui montre ses livres défendus ; dans la chambre à coucher , il lui montre ses miniatures et ses gravures pour plus de 200 louis ; puis il lui fait accepter plusieurs pots de confitures , dont M. Ledoux est très-friand. Puis l'ayant ainsi intéressé , il lui parle de ses amours et de Rosette. Il la représente telle qu'elle était cette nuit-là , bondissante , échevelée , agenouillée , les mains jointes ! Et voilà M. Ledoux , bon et simple ecclésiastique , qui s'en va , promettant de s'intéresser à Rosette , et s'y intéressant déjà du fond de son cœur.

Hélas ! hélas ! pendant ce temps , que fait Rosette ? la pauvre fille est enfermée à Sainte-Pélagie *par ordre du roi et pour son bien* ; Sainte-Pélagie un port de salut , où les bons exemples ne lui manqueraient pas. A peine arrivée , toutes les religieuses viennent voir Rosette. Dans ce temps-là une fille était une chose si importante ! On plaint Rosette ; elle pleure , elle est encore à demi nue , pleine de chagrin , les yeux baignés de larmes , la coiffure

chiffonnée, et bien triste. Bref, Laverdure, le valet de chambre, découvre Rosette : il se déguise en femme, et sous ce déguisement il entre au couvent, il voit la pauvre captive. Il lui donne un louis de la part du marquis, il prend la lettre du marquis, et il revient porteur de bonnes nouvelles. Digne Laverdure ! aujourd'hui le laquais est encore un moyen qui nous manque. Ni laquais, ni soubrette ! comment faire pour nouer un drame ? comment remplir, sans le secours de ces acteurs secondaires, les intervalles que laisse entre ses diverses parties la comédie la mieux faite ? Autrefois, le laquais était un personnage indispensable, inhérent à l'action. Aujourd'hui, c'est à peine si, dans un roman, l'on se permet un commissionnaire pour porter une

lettre d'un quartier à l'autre : nous dansons sur le fil d'archal sans balancier et les deux pieds dans un panier aujourd'hui.

Dans la lettre de Rosette à son marquis, il y a nécessairement une phrase ainsi conçue : — « Faut-il que je sois malheureuse, pour avoir adoré un homme qui mérite si fort de l'être ! » Et une autre phrase pour finir, comme celle-ci : « — Adieu. Je vais pleurer mon malheur. Je vous aimerai éternellement ! ROSETTE. » Que si ce ton de passion subite vous étonne chez Rosette, qui a été jusqu'alors si réservée et si polie avec son marquis, je vous répondrai que c'était là un des avantages de la persécution et des cachots appliqués à l'amour. Ils ennoblièrent la passion la plus vulgaire ; ils faisaient



d'une malheureuse fille un héros, un martyr ; ils la mettaient tout d'un coup au niveau de son amant, quel qu'il fût ; ils lui donnaient le droit de lui parler de son amour, et d'un amour éternel, encore ! Telle qui n'eût pas osé regarder son amant en face..... une fois en prison, elle lui parlait d'égal à égal. J'imagine que ces pauvres filles ont beaucoup perdu en considération, en amour, en bonheur même à la suppression des lettres de cachet.

Quand le marquis a découvert le couvent qui renferme Rosette, il invite l'abbé Ledoux à prendre le

chocolat avec lui le matin. Tout en prenant le chocolat, ils lisent le journal du temps, *les Nouvelles ecclésiastiques*, pleines d'injures contre les évêques constituaires. Le déjeuner fini, le marquis conduit l'abbé chez le président Mondonville. Montés en voiture, M. l'abbé prie instamment M. le marquis de ne pas aller à toute bride dans la rue, ajoutant que les lois ecclésiastiques lui ordonnent à lui, abbé, d'aller au pas. Le marquis enrage, cependant il va au pas dans la rue. Ils se rencontrent plusieurs seigneurs trainés par de mauvais chevaux, qui se

font un honneur infini par leur course rapide. En passant devant l'Opéra, M. Ledoux fait le signe de la croix; un ecclésiastique ne manquait jamais à cette formalité dans ce temps-là; c'était le bon temps de l'opéra. A la fin, cependant, ils arrivent chez le président Mondonville. Le président les reçoit d'un air grave, et après avoir forcé M. Ledoux à prendre des rafraîchissements, il demande de quoi il s'agit. Alors le chevalier parle de Rosette, il se plaint de la lettre de cachet, il atteste M. Ledoux comme témoin de ses bonnes intentions; il a beau dire, le président reste froid et impassible. « Le cas est grave, dit Mondonville, je n'y peux rien : Dieu et ma conscience me défendent de me mêler de cette affaire; ne m'en parlez plus, mon cher marquis. Il est vrai, ajoute-t-il négligemment, que cette fille-là pense bien sur les affaires du temps; et même elle a eu des convulsions en conséquence! »

A ce mot, *filie qui pense bien*, et *convulsions en conséquence*, l'abbé prête une oreille attentive. Rosette prend tout à coup un grand ascendant sur l'esprit de l'abbé. Dans ce temps-là, les controverses religieuses tenaient la place des controverses politiques chez nous. Chaque faction avait ses saints et

ses martyrs. L'Église était divisée en deux camps. L'abbé Ledoux, en sa qualité de convulsionnaire, s'intéresse à Rosette janséniste, et du parti anti-constitutionnaire. Voilà qui va bien.

Lorsqu'il s'agit du soulagement de leurs frères, tous les gens du parti sont très-ardents. M. l'abbé Ledoux, qui veut protéger religieusement Rosette, s'en va chez une de ses pénitentes, une dame de la *sous-ferme*, dévote de cinquante ans, *qui a eu l'orgueil* d'abandonner le rouge et les mouches, et qui s'est mise sous sa direction. Cette dame suit assidûment les sermons du père Regnault, qui a choisi, tout exprès, une petite église à l'extrémité de la ville, afin *d'y faire foule*. C'est à cette dame que s'adresse l'abbé Ledoux pour délivrer Rosette; aussitôt toute la troupe des bigots et bigotes se met en campagne. M. Ledoux obtient par ses amis un ordre de M. le lieutenant de police pour parler à Rosette à sa volonté. Le soir, le marquis, impatient d'apprendre des nouvelles de la pauvre fille, *va faire un médiateur* chez mademoiselle de l'Écluze, la femme soi-disant d'un officier, qui donne à jouer pour l'amusement des autres et pour son profit personnel. Mademoiselle de l'Écluze tient une de ces



maisons décentes où il ne se passe rien, mais qui est commode, parce qu'on y voit aisément de jolies

femmes sans scandale, sans avoir la réputation de les chercher en ce lieu. Le marquis imagine de se déguiser et d'aller voir Rosette; mademoiselle de l'Écluze, dont le frère est abbé, lui prête un des habits de son frère, une soutane, un manteau long, un rabat et le reste de l'ajustement; la perruque était modeste et arrangée comme par les mains de la régularité; la calotte était très-luisante et brillait avec affectation; enfin tout l'extérieur du marquis était uni et recherché comme il était convenable à la représentation d'un directeur, jeune à la vérité, mais qui n'en est que plus chéri des bonnes âmes. (Style du temps.)

Dans cet équipage, notre ami monte en chaise, et il se rend à Sainte-Pélagie. A Sainte-Pélagie on le reçoit comme un docteur en Sorbonne; toutes les portes lui sont ouvertes: il voit Rosette, il parle à Rosette, il la console; il entre dans la chambre de la supérieure, qui veut se confesser à lui; quelle chambre que cette chambre monastique! Tous les récits et toutes les descriptions de monastères et d'abbayes dans la *Reine de Navarre*, le dix-huitième siècle les a encore embellis et enjolivés à son usage. Le marquis trouva l'abbesse à sa toilette; les dévotes en ont une moins brillante que les coquettes du monde, mais plus choisie et mieux composée. Les odeurs qui remplissaient les boîtes n'étaient pas fortes et en grande quantité; mais elles étaient douces, et répandaient un parfum suave qui embaumait légèrement la chambre et flattait délicieusement l'odorat; son linge de nuit, garni d'une dentelle petite mais fine, était travaillé avec goût; sa robe de perse blanche, son jupon de satin violet, ses bas extrêmement fins ainsi que sa chaussure, tout son déshabillé accompagnait bien sa taille et sa figure; ses yeux étaient tendres et sa bouche rose. Je m'arrête sur la description de l'appartement: c'était une cellule, moitié boudoir, fort bien entendue pour la prière et la volupté, la méditation et le plaisir. (Style joli.)

Je m'arrête; ce pastiche vous fatigue peut-être autant que moi; je vous raconterai tout simplement la fin de l'histoire de Rosette. Rosette a fini par être une honnête femme comme beaucoup de femmes équivoques de ce temps-là. C'était un des privilèges les plus aimables de l'aristocratie du XVIII^e siècle, d'employer à son usage les belles et les jeunes, de se ruiner avec elles et pour elles, de leur faire partager ses jours de délire, ses nuits de débauche, son luxe, son jeu, toutes ses passions délirantes et ruineuses. C'était l'aristocratie des belles qui s'associait, pour une heure de délire, avec l'aristocratie des nobles et des riches: ces deux mondes se reconnaissaient et se comprenaient au premier coup d'œil; ils faisaient ensemble une alliance de quelques années, qui durait tant qu'il y avait richesse d'une

part, et de l'autre jeunesse et beauté; après quoi, quand la dernière bougie du boudoir était éteinte, quand la dernière bouteille de vin de Champagne était vidée, quand la dernière couronne était tombée de la tête de Glycère ou de Rosette, ce pacte de plaisir et d'amour se rompait à l'amiable; chacun de ces deux mondes rentrait dans ses limites naturelles, le jeune seigneur redorait son écusson de comte, et prenait en justice, ou à la cour, la place de son père; la jolie fille dépouillait ses habits de grande dame, quittait son air rieur et évaporé, retenait ses éclats de rire, et, laissant sous le seuil de son hôtel les grâces folâtres de sa jeunesse, redevenait une simple bourgeoise, se mariait à un commis aux gabelles ou à un procureur, et tout rentrait dans l'ordre accoutumé; et deux ans plus tard, à voir le grand seigneur à la cour ou le magistrat sur son siège, vous n'auriez pas dit que c'était là le Clitandre qui passait sa vie dans les duels, ou dans les bals, ou dans les soupers le soir; et deux ans après, à voir la femme de l'officier aux gabelles, réservée et sage, économe et janséniste effrénée, élevant sa fille dans les principes de la plus austère vertu, en attendant que sa fille fasse comme elle, vous n'auriez jamais dit que c'était là Cidalise que vous aviez connue en falbalas et sans mouchoir, l'âme, l'esprit, le cœur, la tête et la gorge au vent.

Rosette donc, après bien des larmes, et bien des intrigues, et bien des transports de haine et d'amour, quitte la fatale prison; elle est rendue enfin, grâce à l'abbé, à ses jours si longs, à ses nuits si courtes, à ses fêtes et à son luxe, et à tout ce qui faisait sa vie; puis quand elle a repris toute sa liberté, et qu'elle en est sûre, Rosette se marie, et elle se marie selon ses mérites; elle trouve un mari bon, fidèle, honnête, travailleur, qui est entré un des cent mille premiers à la Bastille. Notre marquis aussi, pour obéir à son père et un peu à son cœur, s'est marié après avoir doté Rosette; il a épousé une jeune et belle fille venue tout exprès de Normandie, une blonde presque anglaise, mademoiselle de Lurzaï, qui lui a apporté deux cent bonnes mille livres de rente en fonds de terre, et un tabouret à la cour. Le père du marquis, heureux de voir son fils devenu plus grave, l'a grondé beaucoup moins depuis le jour de son mariage; cependant il le grondait encore la veille de sa mort.

Voilà toute ma jolie histoire! Oh! qui nous rendra ces temps heureux de belles histoires! qui nous rendra ces petits boudoirs ombrés, ces vastes salons tout dorés, ces soupers de la nuit, ces conversations du matin, ces abbesses coquettes, ces abbés charmants, ces conseillers petits-maitres, ce monde de bon ton et de bonne compagnie, ces jolies femmes si abandonnées, si rieuses, si patientes dans le chagrin? Qui nous rendra la Bastille, Saint-Lazare et

M. le lieutenant criminel ? qui nous rendra les coates de Voisenon ?

D'ailleurs, si vous êtes d'une morale tellement austère que vous ne puissiez pardonner à la folle jeunesse ses moments d'emportement et de plaisir, j'ai un second dénouement à mon histoire qui vous touchera peut-être, et qui vous fera pardonner à Rosette sa légèreté et au marquis son amour. Cette société si corrompue, elle a été sévèrement punie, vous le savez, de sa corruption ; ces jolis petits romans ont été suivis d'une terrible histoire ; c'était un singulier successeur à Voisenon que M. de Robespierre !

Notre marquis, un matin, au plus fort de sa sagesse, brave et honoré gentilhomme qu'il était, un peu goutteux cependant, fut amené devant le tribunal révolutionnaire, et là, il se déclara innocent ; en conséquence il fut condamné à mort.

Huit jours après, Rosette, estimable bourgeoise de la ville de Paris, excellente mère, chère à son époux, estimée de ses voisins, ayant donné asile à son curé proscrit, fut amenée devant le tribunal révolutionnaire, et condamnée à mort.

Ils moururent tous les deux le même jour ; et traînés sur la même charrette, ils ne se reconnurent ni l'un ni l'autre, tant il y avait eu de naïveté dans les débauches de leurs premières années, et de sincérité dans leur réforme.

Pauvre Rosette ! pauvre marquis ! Je ne suis pas

sanguinaire ; pourtant, si vous me dites qu'ils sont morts innocents, je vous dirai : non, ils ne sont pas morts innocents ni l'un ni l'autre ; le crêpe noir a expié les scandaleuses et transparentes tentures de rose de leur jeunesse ; ils ont abusé, lui de sa fortune et de sa noblesse, elle de sa jeunesse et de sa beauté ; ils ont fomenté le désordre dans ce monde de désordres ; ils ont poussé de toutes leurs forces à la décomposition morale de cette société dont la chute les a entraînés ; ils sont coupables, elle et lui : les ruines amoncelées par eux retombent sur leur tête, voilà tout. Ainsi donc, jeunes gens de notre époque, je me rétracte ; faites vos romans comme vous l'entendez, donnez-nous beaucoup de héros en habit noir et en gants jaunes, traînez-vous dans cette société monotone et sans couleur. Vos romans sont insipides, c'est bon signe pour la société ; vos héros sont plats et fades, tant mieux, c'est que nous sommes moins pervers ; vos femmes sont sans intérêt, je les estime à cause de cela justement : si elles sont sans intérêt, c'est qu'elles sont sans vices et sans passion. Vous-mêmes vous écrivez mal, c'est que vous n'avez rien à dire : tant mieux encore, nous serons plus vite délivrés de vous !

J'ai acheté à une vente publique, au milieu de vieux meubles et de vieux livres, le portrait de Rosette peint au pastel par un élève de La Tour.

JULES JANIN.





LA PRIMA DONA.



Dans une des principales hôtelleries de Vérone on vit un soir un mouvement extraordinaire ; des groupes se formaient dans la salle et jusque dans la cour, on parlait avec chaleur : un étranger eût pu croire qu'il s'agissait d'un grand événement politique ; car pour ce peuple restreint à la passion des arts le début d'un chanteur ou le succès d'un opéra sont d'aussi puissants motifs d'intérêt que chez nous le renvoi d'un ministre ou une déclaration de guerre.

Or il ne s'agissait rien moins à Vérone ce soir-là que de la rentrée de la signora Gina, jadis les délices de la ville, mais éloignée du théâtre durant plusieurs années ; son nom partait de toutes les bouches accompagné des épithètes de *diva*, de *benedetta*.

Un grand silence succéda aux transports. Tous

les yeux se tournèrent vers un jeune homme qui venait d'entrer sans rien dire à personne, et qui s'était jeté sur une chaise demi brisée.

Il était beau, mais étrange. Près de lui, sur une table, il avait posé son manteau roulé autour d'une épée, et sa main droite était cachée dans son sein. « Valterna ! » lui cria quelqu'un en lui frappant sur l'épaule. Il ne bougea pas, seulement ses grands yeux noirs se tournèrent lentement vers le cadran de la pendule. « Il n'est pas temps encore », dit-il. Et son regard, un instant animé, se voila de nouveau des longs cils de sa paupière. « Quel est cet homme ? demanda un Français arrivé depuis une heure à Vérone. — C'est Valterna, lui répondit-on. — Un officier ? dit le Français en regardant l'épée et les

moustaches du jeune homme. — Non, reprit-on, un dilettante. — Un voyageur autour du monde, dit un autre. — Un furieux, un fou, ajouta un troisième en s'éloignant. — Peut-être pas si fou qu'on le pense, dit le premier qui avait parlé; mais qui peut savoir la vérité?... — C'est une histoire singulière et que nul que lui ne peut raconter.

Le Français, frappé profondément de l'aspect de Valterna, céda à un sentiment d'intérêt irrésistible en poursuivant ses questions. Les uns lui dirent que c'était l'amant disgracié de la cantatrice Gina, d'autres que c'était l'amant heureux de la duchesse de R**. — Écoutez, lui dit-on, si vous êtes curieux de le connaître, essayez de le faire parler; peut-être vous montrera-t-il plus de confiance qu'à un ancien ami, peut-être aussi vous tournera-t-il le dos sans vous répondre; car il est bizarre, inégal, inexplicable, mais il n'est pas méchant. Avant sa folie c'était un grand cœur. Allez, parlez-lui de Gina. Si une fois vous le mettez en train de raconter, il vous dira beaucoup; mais on ne peut que médiocrement se fier à ses récits, car il ne sait pas toujours lui-même ce qu'il doit penser de sa vie.»

Le Français s'assit à la même table que Valterna: c'est alors seulement qu'il crut ne pas contempler ses traits pour la première fois. Il se demanda à quelle époque de sa vie le vague souvenir de cet homme devait le reporter, lorsque celui-ci, avec autant d'assurance que s'il l'eût quitté la veille, se jeta dans ses bras en l'appelant son ami, son camarade, son cher Numa. A ce nom, le Français tressaillit; il crut se retrouver enfant au collège de Montpellier, et serra contre sa poitrine un ancien compagnon dont la figure et le nom s'étaient presque effacés de sa mémoire, mais dont le caractère enthousiaste et sombre marquait comme un trait ineffaçable dans la vie de ceux qui l'avaient une fois rencontré.

« Vous me voyez bien changé, dit-il à son ami après ces premières effusions délicieuses pour deux cœurs qui trouvent l'un dans l'autre le témoignage d'un bonheur perdu; le chagrin et la maladie m'ont vieilli plus que les années. »

Numa l'interrogea avec cette réserve délicate qui inspire la confiance sans l'exiger. « Gina! répondit le Véronais; et un sourire infernal sillonna sa bouche flétrie. Gina! c'est toute mon histoire. — Quelle est donc cette Gina dont le nom trouve ici tant d'échos? dit le Français. — Vous ne le savez pas? dit Valterna avec amertume, c'est la duchesse de R**.»

Numa fit un mouvement de surprise. « Oui, reprit Valterna, la femme du duc de R**, votre compatriote. N'avez-vous pas entendu dire qu'il s'était marié ici avec une chanteuse? — Il est vrai; je m'en souviens à présent. — Gina! pauvre Ginetta! dit le Véronais; on a vanté son bonheur, elle fut seule à ne pas y croire. Certes elle pourrait dire

tout ce qu'il y a de maux vivants sous l'éclat des richesses... Elle était si belle autrefois, jeune fille chantant chaque soir sur le théâtre de Vérone, puisant le bonheur et la vie dans les applaudissements d'un public qu'elle enivrait de sa voix magique, et qui l'épuisait à son tour des transports de son enthousiasme; jeune fille si belle à voir et si ravissante à entendre, qu'on ne pouvait la voir et l'entendre à la fois! Oh! si vous l'aviez vue paraître, froide d'abord et belle comme une statue antique, absorbant dans son regard toute une foule muette et pâlisante! si vous aviez vu ses narines se gonfler, ses lèvres frémir, son sein



s'agiter aux premiers accords! puis comme tout à coup sa voix, sortant à flots harmonieux, coulait douce et sonore, ou éclatait forte et passionnée! Voix du ciel, voix de l'enfer, remuant tous les cœurs, vibrant dans toutes les âmes, les rafraîchissant de suaves mélodies ou les torturant sans pitié d'accents cruels et déchirants! Moi, je l'ai vue, cette femme, comme un lutteur épuisé de sa victoire, s'arrêter, les bras pendants, les yeux éteints, et l'on eût pu entendre son haleine embrasée s'échapper inégale et pressée de sa gorge haletante; et la foule était là sans force, sans voix, osant à peine aspirer l'air... Puis c'était comme un rêve dont on sortait par un coup de tonnerre; il n'y avait qu'un seul cri, qu'un seul enthousiasme, et la jeune fille souriait; ses mains tremblantes se croisaient sur sa poitrine,

et des larmes de bonheur brillaient à ses cils abaissés. »

Valterna laissa tomber sa tête sur son sein.

« Vous l'aimez ! dit le Français en lui pressant la main avec un sentiment d'affection sympathique.

— Oui, elle était ma vie, répondit le jeune homme. La voir et l'entendre, c'était toute ma joie. Avant elle mes jours coulaient tristes et nonchalants, j'existais sans passions, sans tourments, sans désirs : je la vis, je l'entendis, et mes jours se passèrent à désirer le soir, et le soir je sentis à mes larmes que j'étais né pour le bonheur. Les autres l'admiraient, je la bénissais en secret ; ils avaient pour elle l'enthousiasme, pour elle mon âme avait un culte ; elle n'était que le soir de leurs jours, elle était mes jours tout entiers. Oh ! vous ne savez pas ce que c'est que cette existence fade et monotone à laquelle on se laisse aller, vide d'émotions, de sourires et de peines. C'était mon existence à moi, et Gina m'apparut, bienfait et bénédiction ! ma vie s'alluma à son regard, et mon âme engourdie se réveilla aux accents enchanteurs de sa voix. Le croirez-vous ? Jamais ma main n'avait pressé la sienne, je croyais que mon regard n'avait jamais arrêté le sien ; mais elle m'avait donné les émotions qui envirent et qui tuent ; elle devint un besoin pour moi. Il fallut que chaque soir me rendit le bonheur de la veille. C'était comme une religion que je portais dans mon cœur, une religion à laquelle je vouais la vie qu'elle m'avait donnée. Gina m'avait-elle remarqué ? le bruit de mon admiration fanatique était-il parvenu jusqu'à elle ? son âme d'artiste, son âme enthousiaste et neuve avait-elle résé quelquefois à celle qui lui devait ses joies et ses délices ? Je l'ignorai longtemps : mais, étrange bizarrerie de ma destinée ! j'étais heureux, je me disais que l'amour de la gloire remplissait sa vie tout entière et qu'il n'y avait plus en elle de place pour les autres passions. Elle pleurait aux applaudissements d'une foule idolâtre, elle riait à une parole d'amour ; je n'avais donc pas de rival à craindre. Après le bonheur de l'aimer il n'y avait rien de plus enivrant que le bonheur d'être aimé d'elle, je n'y croyais pas, et, persuadé qu'elle dépensait tout son cœur dans ses chants, qu'elle le jetait tout entier sur la scène, je puisais dans l'activité qu'elle avait fait éclore en moi le sentiment exquis et pur d'une félicité sans mélange. Après vous avoir dit mes premières joies sur la terre, je ne vous parlerai ni du bruit que fit dans Vérone mon amour romanesque pour Gina ni des étranges commentaires que chacun hasarda sur mon compte. Le vulgaire ne comprendra jamais ce qui tranche hardiment avec le commun de la vie ; et, comme pour se venger de ne pouvoir comprendre, il s'en rit comme d'une sottise ou s'en étonne comme d'une folie.

« Cependant deux seigneurs étrangers voyageant

par manie et s'ennuyant partout, arrivèrent à Vérone. Le plus jeune, le comte de C**, fat par principes, sceptique par ton, doutant de tout, excepté de sa beauté et de ses moyens de séduction ; le plus vieux, le duc de R**, profondément égoïste, saturé de plaisirs, prêt à tout faire, à tout sacrifier pour colorer un peu la vie pâle et morne qu'il promenait depuis dix ans.

» Il n'était bruit alors que de la prima dona. Ne pouvant la partager, les deux seigneurs la tirèrent au sort. Elle échut au duc de R**. Gina se rit et du duc et du sort. Le duc amusa tout Vérone. Son amour-propre fut cruellement blessé. — Je l'aurai ! s'écria-t-il un matin. Le soir elle était à lui ; Gina était duchesse.

» Ne me demandez pas les raisons qui la déterminèrent à échanger son bonheur contre un titre et de l'opulence : je les ai toujours ignorées. Pensa-t-elle s'élever plus haut dans l'opinion en joignant un faux éclat à tant d'éclat solide et réel dont l'entourait son talent ? Eut-elle la faiblesse de se croire au-dessus de ces femmes qui l'applaudissaient tout haut et qui l'enviaient en secret ? Hélas ! elle était plus qu'elles toutes ; elle préféra devenir la dernière d'entre elles.

» Vérone perdit ses soirées de délices. Une fièvre brûlante s'empara de moi, et je n'échappai à la tombe que pour me sentir agité de tous les tourments de l'enfer. Le barbare ! il avait désenchanté ma vie ; et cette femme que j'idolâtrais, cette femme que j'avais respectée jusque dans mes rêves les plus doux, elle était à lui, il l'avait à lui seul ; je voulus mourir.

» Je n'eus pas même la consolation de la savoir heureuse pour adoucir la douleur qui consumait mes jours. Pauvre Gina ! la plante qui croît sur la montagne périt à l'ombre des vallons. Son mariage fut splendide et triste. On enviait le bonheur de Gina ; elle s'y laissa trainer en tremblant. Dès le premier jour elle se sentit à l'étroit dans cette destinée nouvelle. Adieu cette vie d'artiste si pleine et si brûlante ; adieu les agitations du théâtre, les enivres de la gloire ! Vint le positif de la vie, froid et sec comme le cœur du riche ; celui de Gina s'y brisa. Pauvre femme ! le luxe et l'opulence ne lui allaient pas ; il fallait à ses larges poumons un air et plus âpre et plus libre. Ses joues se cavèrent, et ses grands yeux bleus se marbrèrent de noir. Triste sans chagrin, on la vit d'abord joyeuse sans gaieté. Si le soir, dans ses salons brillants qui réunissaient toute la noblesse de Vérone, elle s'abandonnait à la verve de son talent, si elle retrouvait ses brûlantes inspirations, vous eussiez vu ses joues se colorer, ses yeux s'animer, quelque chose d'inspiré briller dans ses regards. Qu'elle était belle encore ! On l'entourait alors, on la complimentait, mais son regard s'éteignait tout à coup, et sa tête s'affaissait tristement sur son sein. Ce n'étaient plus cette extase

immobile, ce silence contemplatif, ces trépignements frénétiques; ce n'étaient plus ces femmes brûlant de sa passion et pleurant de ses larmes, ces mouchoirs qui s'agitaient, ce lustre étincelant sous la voûte retentissante, cette pluie de fleurs qui tombait à ses pieds; ce n'étaient plus ces cris qui la rappelaient sur la scène : dans ses salons tout était froid et morne. En vain chercha-t-elle à vaincre cette rêverie amère qui la consumait; en vain essayait-elle des chants vifs et joyeux : si elle venait à laisser courir ses doigts sur le piano, si elle forçait sa voix à des mesures vives et pressées, bientôt, seule au milieu de la foule étonnée, elle revenait aux noires pensées qui l'assiégeaient sans cesse; ses doigts erraient lentement sur les touches plaintives, sa voix s'affaiblissait, des phrases d'une harmonie poignante sortaient sourdement de sa poitrine, et les chants commencés dans la joie allaient mourir dans la douleur.

» Bientôt son état empira. En vain son mari l'entourait de tout le bien-être de la vie extérieure, la berçait de toutes les molles aisances que peut donner la fortune : chaque jour emportait un débris de sa beauté; depuis longtemps c'en était fait de son bonheur. »

Valterna s'interrompit, passa à plusieurs reprises sa main sur son front découvert, regarda la pendule, et continua après quelques instants de silence. Sa voix était altérée; quelques éclairs de joie traversaient parfois son visage, son cœur semblait bondir d'impatience.

« Je voyageai dans l'espoir de me distraire : je revins plus malheureux que jamais. L'image de Gina m'avait suivi partout comme un génie de malheur attaché à mes pas, comme un remords cramponné à mon cœur; partout je l'avais retrouvée, partout j'avais entendu sa voix, dans le bruit des vents, dans le murmure des vagues, dans le silence du désert. Gina ! le soleil des sables brûlants m'avait consumé de tous ses feux, j'avais gravi tout sanglant les rochers, j'avais dormi sur la neige des monts, et je n'avais jamais été torturé que de son souvenir. Mon âme s'ulcéra, mon caractère s'aigrit; je revins à Vérone, mort aux émotions douces. Je ne sentis que colère et fureur au théâtre, à cette place solitaire où j'avais goûté la vie; dans ces lieux où elle m'avait versé des torrents de délices je n'éprouvais que rage et jalousie.

» La tête de l'infortunée Gina s'était égarée. Malheureuse, son mari l'avait accusée de folie; folle, il l'accusa d'ingratitude. Il était dans sa nature de s'indigner de tout ce qui froissait son tiède bonheur, de s'irriter des maux d'autrui, non par pitié, mais par égoïsme. Il vint un temps où la pauvre femme se levait toutes les nuits, pâle et silencieuse, s'habillait lentement, bouclait avec soin ses longs che-

veux noirs, et, après avoir contemplé avec un sourire mélancolique la glace qui l'avait autrefois réfléchi si fraîche et si belle, elle parcourait les vastes appartements de son palais; et tout à coup elle s'arrêtait, se croyant sur la scène, pensant avoir un public à remuer, des couronnes à recevoir; elle était tour à tour Anna, Juliette, Aménaïde; sa voix s'élevait sous la voûte sonore, les modulations les plus suaves sortaient de ses lèvres, et les phrases harmonieuses coulaient, douces et cadencées, comme l'eau murmurant sur les cailloux polis. On dit que parfois, lorsque ses chants avaient cessé, ses yeux inquiets et hagards semblaient interroger la foule, qu'elle répondait par un long cri au silence de mort qui régnait autour d'elle, et qu'elle tombait alors, froide comme la pierre qu'allait frapper sa tête échevelée.

» On assure qu'à cette époque ma raison se troubla. Il est certain qu'une étrange rêverie s'empara de mon cerveau : je ne sais par quelle fatalité je vins à croire que Gina m'aimait, qu'en des temps plus heureux ma tête avait reposé sur son sein, qu'elle m'appelait encore dans le silence embrasé de ses nuits. Que vous dirai-je ? J'étais fou, fou de malheur. Je ne sais ce que je résolus, mais, un soir que le duc de R** donnait une fête aux seigneurs de Vérone, je me mêlai à la foule élégante qui se pressait dans la cour de son palais, et je glissai inaperçu à travers les colonnes de marbre. Bientôt la fraîcheur parfumée du soir caressa mon visage, et je me trouvai dans les allées ombreuses d'un jardin immense et désert. J'errai longtemps, sombre et soucieux, aux sons de la mandoline, aux refrains de la *Tarentaise*; et, lorsque je secouai les idées vagues et pénibles qui m'oppressaient comme un cauchemar, les chants de fête avaient cessé, les flambeaux étaient éteints, et le palais s'élevait devant moi, silencieux comme une tombe. Rafraîchi par la brise, qui m'apportait les parfums des cytises, la tête plus calme et les sens reposés, j'en contemplai la façade d'architecture composite sans chercher à me rendre compte de l'endroit où je me trouvais et des motifs qui m'y avaient conduit, lorsque j'aperçus à travers les larges carreaux l'éclat d'une lumière qui tremblait, blanche et triste, sur des rideaux de velours cramoisi. Une voix s'éleva dans le silence de la nuit, et l'air vint en frémissant se briser sur les vitres, qui, frappées en même temps des rayons de la lune, brillaient de mille facettes d'argent. Je tressaillis : c'était sa voix céleste ! Je sentis mon cœur rajeuni s'épanouir comme en ses beaux jours : c'était Gina ! je l'entendais encore ! Plusieurs portes de glace roulerent sur leurs gonds; la voix s'approcha, plus grave et plus sonore; l'herbe fraîche léchit en criant, un frôlement de robe agita le feuillage, et à travers les citronniers et les myrtes je vis Gina s'avancer len-

tement, pâle, les cheveux séparés sur le front en deux bandeaux noirs et luisants et éclairés par la lune, qui, bizarrement découpée par les nuages, jouait de ses rayons capricieux avec les plis de son vêtement blanc. Son aspect me fascina, et je restai immobile, les mains tendues vers elle.

Ses bras étaient nus, ses épaules à moitié découvertes, et sa robe fine et légère dessinait la maigreur diaphane de ce corps que depuis si longtemps l'âme fatiguait et brisait sans cesse. Elle alla s'asseoir sur un tertre de gazon humide, et là, appuyée sans art, presque sans grâce, d'une voix triste et plaintive elle chanta la romance du *Saule*. C'était Desdemona, la Desdemona de Shakspeare, mélancolique comme la nuit, qui semblait gémir avec elle, pressentant sa terrible destinée, la prédisant dans chacun de ses accents, la racontant dans chacun de ses regards. Je l'écoutais dans une muette extase; tout à coup elle poussa un cri délirant, et je frissonnai. Elle avait vu dans l'ombre surgir une figure froidement atroce : elle venait d'apprendre qu'il fallait mourir ! Oh ! il fallait la voir, naïve comme la peur d'un enfant ou amère comme le mépris, passer de la crainte qui supplie à l'indignation qui foudroie, et se dresser, grande et terrible, dans sa fierté de femme outragée ! et puis, comme une pauvre fille qui a besoin d'amour et de pardon, il fallait la voir arrondir ses bras souples et blancs comme pour enlacer le cou rude et basané du barbare, le menacer, le prier encore, et, glacée de terreur, tomber à ses pieds, palpitante comme la colombe sous la serre cruelle du vautour ! et ses larmes mélodieuses, ses énergiques protestations, ses lamentables cris, si vous les aviez entendus !... Pleure, pleure, pauvre Vénitienne ! C'était bien la peine de quitter ta patrie et ton père et ta gloire pour ce monstre altéré de sang ! Ton heure est venue ; le poignard est bien luisant, la nuit est bien sombre... Pauvre Vénitienne, il faut mourir ! — Mourir ! elle fuyait, pâle, les yeux égarés, sublime... et au moment où l'amour de la vie déployait dans toute sa vigueur la puissante énergie de ses moyens, au moment où sa voix poignait l'âme de toute l'harmonie déchirante de ses accents, elle s'arrêta, comme frappée d'une commotion électrique, le regard fixe, le cou tendu, immobile et froide comme une statue de marbre. — L'orchestre ne va pas, murmura-t-elle lentement, les lumières pâlissent ; tout est muet autour de moi !... Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle avec désespoir, lui aussi ! — et sa main semblait indiquer une place où ses yeux se reposaient tristement. — Lui aussi il se tait ! lui dont j'étais la vie ! ajouta-t-elle d'une voix mystérieuse... Pourquoi donc ?... Je brûlais : je m'élançai vers elle, je voulus l'attirer sur mon sein ; mais à peine eus-je touché son vêtement qu'elle frissonna de la tête aux pieds et ses traits peignirent

une souffrance physique qui me glaça d'effroi. — Reste ! oh ! reste, m'écriai-je, Gina ! j'ai tant souffert ! Oh ! viens ! plus près encore, ma Gina, mon amour ! Souffrances, tourments, peines amères, un chant de ta voix a tout emporté !... Elle me regarda d'un air étonné ; une de ses mains s'appuya sur son cœur, l'autre sur son front, et elle eut l'air de chercher à se ressouvenir. — Oh ! je te connais bien ! dit-elle... Mon regard était étincelant, ma voix forte et brève ; la terre fuyait sous mes pieds. Je voulus saisir Gina dans mes bras ; mais elle poussa un cri perçant, et, s'arrachant à mes étreintes, elle glissa comme une ombre à travers le feuillage. Je courus vainement sur ses pas ; mais la lune n'éclairait plus, la nuit était noire. Furieux, égaré, après avoir escaladé le mur du jardin et parcouru longtemps les rues désertes de Vérone sans savoir où j'allais, sans chercher à le savoir, je rentrai chez moi, j'eus la fièvre. J'ignore ce que je devins, et les jours s'écoulèrent sans que j'en marquasse le cours.

» Rendu à la vie et à la raison, cette nuit de délire me poursuivit d'abord de paroles vagues et mystérieuses. Je me rappelais qu'autrefois tout Vérone avait parlé de la passion sympathique que la prima dona nourrissait pour moi. Inérodile comme autrefois, je souriais de mes souvenirs ; mais au moins j'avais marqué dans la vie de Gina, je n'avais point traversé son existence comme une joie qui passe et qu'on oublie, comme un jour qu'un autre jour efface. Puis une incertitude effrayante me plongea dans mille tourments. Je songeai à mes jours de folie : je me crus abusé par les rêves fantasques de la fièvre qui m'agitait alors ; cette nuit de délices disparut dans un lointain douteux ; ma tête, trop faible pour tant de bonheur, le rejeta bientôt sans y croire ; et cependant, ange déchu, je ne sais quelle idée confuse du ciel vivait en moi ; j'ignore à quels souvenirs du passé mon sang refluait violemment vers mon cœur. Je fus longtemps souffrant et faible. Dès que j'eus retrouvé des forces, je voulus revoir encore ce théâtre où j'allais autrefois pour vivre. Je m'y traînai avec peine, et je tombai accablé de fatigue sur le dernier banc. Gina remplissait encore cette salle déserte, et le passé se dressa tout vivant devant moi. Hélas ! je ne vous dirai ni ma joie ni mes peines. Qui n'a pas revu, après des jours de tourmente et d'orage, les lieux où s'écoula la fraîche matinée de la vie ? qui n'a pas eu à y pleurer sur des souvenirs et des tombes ?

» Le rideau n'était pas levé, les premiers accords de l'ouverture n'avaient pas encore fait passer le frisson sur toutes les âmes, lorsqu'un mouvement semblable se communiqua à l'assemblée : tous les regards se portèrent avec intérêt, avec une admiration mêlée de pitié vers une loge d'avant-scène où venait d'apparaître une femme voilée. Je n'eus pas besoin

d'entendre prononcer son nom pour la reconnaître ; son apparition apportait dans le cœur comme un souvenir des mélodies du ciel. Je n'écoutai pas le *Don Juan* qu'on jouait sur la scène, et pourtant toutes les émotions de cette œuvre sublime passèrent dans mon cerveau exalté. Je m'étais approché jusqu'au banc adossé contre cette loge, où Gina s'enivrait douloureusement des triomphes d'autrui. Là, tout près d'elle, je respirais ses parfums, je comptais les palpitations de son sein. La cantatrice qui remplissait le rôle de dona Anna fut applaudie avec transport : je secouai tristement la tête, et je fus froissé de dépit ; j'étais jaloux comme si la gloire de Gina m'eût appartenu, comme si c'eût été me voler que d'en donner à une autre qu'elle. Mais Rosetta était l'amie de Gina ; plus jeune qu'elle de quelques années, elle avait reçu ses leçons ; elle lui devait son talent, son succès, et peut-être aussi le sentiment élevé d'une reconnaissance généreuse et délicate. Gina l'encourageait de ses regards et de ses gestes. Le triomphe de la jeune débutante fut complet ; elle fut redemandée et couronnée à la fin de la pièce. Alors, modeste et touchante, elle s'approcha de la loge d'avant-scène et tendit la couronne à son amie, qui la refusa. Je la ramassai comme elle tombait des mains de Rosetta, et, me penchant vers celle dont une faible barrière me séparait, je la posai sur sa tête en m'écriant : « A Gina, à la reine du chant ! » Un tonnerre d'applaudissements me répondit. Gina s'était levée, faible, émue, malade, mais radieuse de joie. Elle appuya une main sur mon épaule ; au milieu de l'enivrement de sa gloire, elle eut un regard pour moi ; sa bouche murmura faiblement mon nom. Aussitôt elle fut entraînée par le duc de R**, qui s'élança, sombre et mécontent, au milieu de cette scène de délire, et vint arracher sa femme aux rapides instants de joie qu'elle venait de retrouver.

» Ce n'était donc pas un songe, une vision de mes nuits agitées : Gina savait mon nom, mon amour ; peut-être aussi se rappelait-elle confusément m'avoir parlé dans une de ses nuits de fièvre et d'égarement. Une rapide espérance me rendit la raison : je fis des projets comme eût pu les faire un homme dans son bon sens, je prêtai intérêt aux choses extérieures, je compris ce qui se passait autour de moi. Gina se mourait : je passai mes jours et mes nuits à songer aux moyens de lui rendre la vie. J'entendis parler d'un célèbre médecin qui venait d'arriver de Londres et qui était descendu dans cette hôtellerie : je vins le trouver. — Si vous la sauvez, lui dis-je, je suis à vous. Ce n'est pas seulement ma fortune que je vous donnerai, c'est mon sang, c'est mon cœur, c'est ma vie qui vous appartiendront. — Le médecin m'interrogea. On l'avait déjà fait appeler auprès de la duchesse de R** : il

l'avait trouvée au dernier période d'une maladie de langueur dont il ignorait la cause. Ce n'est pas le duc de R** qui la lui aurait apprise : je m'en chargeai pour lui. — Ne voyez-vous pas, lui dis-je, que cette âme d'artiste, avide de secousses et d'émotions, languit et meurt dans la fastueuse indolence des grandeurs où on l'a reléguée ? La cantatrice est devenue duchesse, et l'on demande pourquoi Gina se meurt d'ennui et de dégoût ! C'est la gloire qu'il lui faut : qu'on la rende à son élément, et vous la verrez re fleurir.

» Le médecin parla. Le duc repoussa d'abord cette idée avec hauteur. Il vit sa femme près de mourir ; elle était nécessaire à son bonheur : il fit pour lui-même ce qu'il n'eût pas fait pour elle, il promit tout. L'espoir et la joie ont donné un peu de force à Gina. Ce soir elle est rendue au théâtre, à Vérone, à la vie ; dans un instant je vais l'entendre... Mon ami, dites-moi, pensez-vous qu'on meure de bonheur ? »

La pendule sonna sept heures : la foule se précipita hors de l'hôtellerie et se porta vers le théâtre. Valterna agrafa son épée, jeta son manteau sur lui, saisit convulsivement le bras du Français et fut s'asseoir à l'orchestre.

L'ouverture de *Romeo e Giuletta* finie, le rideau se leva lentement, l'orchestre se tut ; et tel fut le religieux silence qui régnait dans la salle qu'on put entendre frémir longtemps les derniers accords s'élevant légers comme un nuage, planant sur la foule immobile, et se brisant sur la voûte comme les ondulations de l'eau agitée contre la pierre du bassin qui l'enferme. Lorsque Gina parut tous les fronts se découvrirent, et d'un mouvement spontané la foule se leva comme un seul homme. Pas un cri, pas un murmure, elle était muette. Il n'y eut alors ni joie ni enthousiasme, il n'y eut qu'attendrissement et pitié ; et ce fut un touchant spectacle que de voir tous ces visages empreints d'une commune douleur au milieu de cette salle parée de luxe et d'élégance. Gina s'avança à pas lents, les bras maigres, les yeux éteints et les joues caves, mais plus belle que jamais de la beauté qu'elle avait perdue, belle de ses longues souffrances, de son long veuvage de gloire, belle comme la jeune épouse qui sort de ses habits de deuil, pâle et les yeux brûlés de larmes. Mais lorsqu'elle fut arrivée sur le bord de la scène et que, simple et naïve, elle se fut inclinée, alors, comme la bombe tombant avec fracas sur les pavés d'une ville endormie, la foule éclata tout à coup. La clarté des lumières vacilla au bruit des longs cris d'enthousiasme ; les fleurs pleuvaient, les loges étincelaient de pierreries, les écharpes blanches et roses s'agitaient dans l'air embaumé. Gina était sublime alors : les yeux brillants, dévorée d'inspiration, victime haletante sous le génie qui la pressait, les

ressorts de son âme ardente reprenaient toute la verve, toute la hardiesse de la jeunesse, plus énergiques, plus brûlants que jamais, comme la force élastique qui, longtemps comprimée, ne bondit qu'avec plus de violence. Qu'elle était belle avec sa figure pâle et passionnée, avec son sein qui palpait, impatient d'harmonie ! Elle chanta comme jamais elle n'avait chanté en ses plus beaux jours. Dans tout le cours de la pièce, exaltée par les applaudissements frénétiques, elle s'éleva au-dessus de tout ce que l'Italie avait produit de génie et de mélodie. Surprise elle-même de la puissance de ses moyens, elle dit à Rosetta, dans le dernier entr'acte, qu'il lui semblait qu'une autre voix que la sienne, une voix magique s'exhalait, mâle et pleine, de ses poumons élargis. Rosetta remplissait le rôle de Roméo. Sa belle voix de contralto, grave et sonore, avait été cultivée par les soins de la duchesse de R** : maintenant elle partageait son triomphe, son enthousiasme et ses inspirations. Elle-même l'arrangea dans le cercueil qui renferme, au dernier acte, Juliette endormie, sous les fausses apparences du trépas. Elle détacha ses longs cheveux noirs, arrangea la couronne de roses blanches sur son front, et, l'embrassant avec tendresse : « Heureuse et guérie ! » lui dit-elle. Et Gina lui sourit en la pressant sur son cœur.

La foule attendait : le rideau se releva aux accords lugubres d'un chant de mort. Roméo parait, chante le beau récitatif du dernier acte, ôte le couvercle du sépulcre, y trouve son amante à la place de l'ennemi qu'il a tué, se tord les bras avec une pathétique énergie d'effroi et de désespoir, boit le poison qui doit le réunir à Juliette, revient à elle pour lui adresser un dernier adieu, la soulève dans ses bras...

Ici le public interdit se leva. Rosetta avait poussé un cri de terreur, et le corps qu'elle avait soulevé retomba lourd et roide dans le cercueil où Juliette devait se réveiller... Juliette ne se réveilla pas.

Tant d'émotions longtemps perdues, longtemps désirées, retrouvées et senties avec tant de puissance avaient brisé ce corps épuisé de maladie : Gina était morte aux accords suaves et religieux de Zingarelli, au milieu du dernier et du plus beau de ses triomphes.

Deux hommes comprirent les premiers la vérité : ils s'élançèrent sur la scène par deux côtés différents. Le second fut le duc de R** ; le premier avait été Valterna, qui, rugissant de douleur, alla s'éteindre aux pieds de Juliette.

GEORGE SAND.





HISTOIRE DU MOIS.

Désormais ces pages de la REVUE PICTORESQUE seront toujours consacrées à l'histoire familière du monde politique et littéraire. Toutes les curiosités intelligentes trouveront ici matière à des études tout à la fois sérieuses et attrayantes. Nous suivons toujours avec sollicitude le mouvement quotidien du monde, de la peinture, de la statuaire, de la musique, de la littérature, en un mot de tous les arts qui font la vie de l'intelligence et du cœur ; toutes les luttes, toutes les passions, toutes les idées auront ici leur écho.

Cette histoire du mois sera simple, intime, familière et satirique. Il y a bien assez longtemps qu'on abuse des phrases, nous n'en abuserons pas. Nous irons partout et nous aurons l'esprit de tout le monde, sinon le nôtre. Comme autrefois Jules Janin en commençant ses chroniques dans l'ARTISTE, nous dirons : *un peu de tout.*

LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

Y a-t-il une société des gens de lettres ? y a-t-il une société des peintres et sculpteurs ? — Oui, vous répondront leurs présidents, vice-présidents et présidents honoraires. — Non, vous répondront les gens de lettres et les artistes. Et les gens de lettres

et les artistes ont raison. S'il y avait en effet une société solidement et largement instituée pour défendre les droits des ouvriers de la pensée, et non pour s'inquiéter d'une aumône à faire, les gens de lettres et les artistes, — la fleur et le froment de la nation, — auraient à cette heure un palais dans les Champs-Élysées pour y exposer leurs œuvres. Le

public, qui les aime et qui donne, après tout, quelques millions par an aux œuvres de la pensée, les payerait directement d'une main plus royale que celles de Charles-Quint et de François I^{er}. Enfin, ils pourraient passer les premiers avec la dignité de cet homme de cœur, — Alexis Piron, — devant qui on disait à je ne sais plus quel comte oublié : « Eh ! monsieur le comte, ne faites pas tant de façons, c'est un poète. — *Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang.* »

Il est temps d'y songer. Ceux qui passent maintenant les premiers, ce ne sont — ni les hommes de naissance, ni les hommes de pensée, ni les hommes de cœur, — ce sont les hommes d'argent. Et cependant, s'il faut en croire les gazettes et les discours des orateurs à 500 francs de contributions, nous sommes dans le siècle du progrès. Ils ont oublié que tout ce qui fait la gloire et la joie du pays, — les arts, — n'ont jamais été plus dédaignés. Ils ne savent pas que si la France moderne domine encore le monde, c'est par ses poètes et ses artistes. Qu'est-ce que tout le bruit qu'ils font, ces orateurs du budget ? — un bruit de carrefour. — La Renommée a les ailes trop blanches pour descendre vers eux. Elle s'attarde plus volontiers devant une ébauche de Delacroix ou une strophe de Hugo.

Siècle de progrès ! Où es-tu siècle de Léon X, que nos réformateurs appellent un siècle barbare ? siècle du roi Michel-Ange, du roi Raphaël, du roi Titien !

Cette idée d'un palais dans les Champs-Élysées n'est pas un château de cartes de l'imagination des rêveurs. On y croit aujourd'hui, il s'élèvera demain.

Un dimanche, chez M. Victor Hugo, après avoir discuté les plus graves questions de la politique et de la poésie, on s'est amusé à donner ces bouts-rimés à Méry qui les a remplis au courant de la plume. C'est une curiosité dont nous ne louerons pas Méry, qui est un poète et non un faiseur de bouts-rimés.

Un critique enfoui comme un vieux	CRYPTOGAME
Dans les bouquins moisés de Dresde et de	GOTHIA,
Et qui ne savait pas deux notes de la	CAMME,
Fit l'oratorio nommé le	GOLGOTHA.
Sa bannière en musique était haut	AÉROBÉE :
Menaçant ses rivaux d'un air	VINDICATIF,
Enflant sa double joue à l'instar de	BORLE,
Et montrant à l'orchestre un doigt	INDICATIF ;
Empruntant son fracas à la	LOCOMOTIVE,
Il nûit le vent, la foudre et la pluie en	TRIO.
Ce bruit qui nous secoue, et que rien ne	MOTIVE,
Éclatant sur le Rhin peut s'entendre à	RIO.
C'est un pauvre maçon qui se croit	PIRANÈSE.

Il est après ce qu'il était	AUPARAVANT ;
C'est comme un tapisserie qui se croit	VÉRONÈSE
En peignant des magots sur un vieux	PARAVENT.

Il y a cent cinquante ans, on abusait un peu de ce jeu puéril. Un jour qu'on imposait à Dufrény ces rimes difficiles, il les remplit ainsi :

Visages que Bacchus a teints en	ÉCARLATE,
Esprits nés pour le joug à l'exemple du	BOEUF,
Des fades bouts-rimés vantez le	MITBRIDATE,
Et vantez votre drogue aux chalandes du Pont	NEUF ;
J'aime mieux les concerts des amans d'une	CHATTE,
Où le chant de la poule après qu'elle a fait	OEUF :
Le Français par cet art va devenir	SARBATE,
Sa muse est expirante et son Parnasse	VEUF.

A propos de bouts-rimés, citons ce tour de force.

« On fait chanter cette musique par les damnés »

UT	Utinam montes nos obruerent !
RE	Repleta est enim malis anima nostra,
MI	Miserabiles facti sumus.
FA	Faciem enim nostram operuit caligo.
SOL	Sol autem justitie nunquam orietur nobis.
LA	Lassatis itaque nobis nulla datur requies.
SI	Sine dolore nunquam erimus.
UT	Utinam nunquam extitissemus !

« Plût à Dieu que les montagnes tombassent sur nous ; car notre âme souffre toutes sortes de maux. Nous sommes devenus misérables ; les ténèbres nous entourent de tous côtés ; nous sommes sans repos, et nous ne serons jamais sans douleur. Plût à Dieu que nous n'eussions jamais été ! »

DIDEROT.

Quelques journaux ont annoncé que l'auteur d'un article sur Diderot publié récemment dans une Revue avait prouvé le premier que ce grand homme n'était pas athée. Cette annonce est au moins singulière : Diderot avait prouvé cela lui-même il y aura bientôt un siècle. Mais pour ne pas retourner si loin dans le passé, rappelons que l'ARTISTE, en septembre 1844, publiait une étude sur Diderot par M. Housaye où l'on pouvait lire cette page :

« Étrange nature ! Dieu lui a tout donné, la grandeur, l'enthousiasme, la poésie, les idées qui jaillissent du front comme des éclairs, les sentiments qui fleurissent dans le cœur comme les lis du divin rivage ; c'est l'homme fait à l'image de Dieu ; la grâce accompagne la force, rien ne manque à cette création, rien, si ce n'est Dieu lui-même. L'enfant prodigue a fui la maison paternelle sans en garder un souvenir — un pieux souvenir pour les mauvais jours.

» Mais pourquoi l'accuser d'athéisme ? Athée ! aimer ici-bas n'est-ce pas aimer Dieu là-haut ? Diderot a aimé toute sa vie l'œuvre de Dieu. Un homme doué comme lui a pu tomber, en ses heures de doute, dans l'erreur d'un matérialisme sans danger, parce qu'il aimait la matière de toute sa poésie. Pour lui, la matière avait une âme ; il disait avec les enfants : « Dieu est partout, sur la terre comme au ciel. » Il n'a jamais nié la divinité ; seulement il s'en formait une idée vague, une image changeante. Son Dieu lui apparaissait en diverses métamorphoses. Il le voyait surtout sous la forme d'une belle femme, pure encore, aimant déjà, le pied sur la terre, le regard élevé au ciel. Tantôt il croyait l'entendre dans les mille voix de la forêt profonde. Il n'avait pas, comme Cabanis, le tort de vouloir tout expliquer. C'est là le tort de la science et Diderot ne se donnait pas les torts d'un savant. Il désavouait le matérialisme impur de La Mettrie ; il avait dressé un autel à la morale publique et à la vertu privée. Il aimait sa famille ; il parlait avec effusion de son vieux père, le coutelier de Langres ; il pleurait en pensant à sa fille. S'il avait le cœur ouvert à toutes les passions bonnes et fatales, il avait aussi le cœur ouvert à toutes les charités. Il ne chantait pas la nature, l'œuvre de Dieu, comme tous les poètes et les philosophes de son temps, mais il l'aimait. Nul n'avait à un si haut degré le profond sentiment de la vie universelle. Cet homme qui savait tant, qui savait tout, moins l'origine et la fin, se surprenait étonné comme un enfant, à la vue des bois qui pensent et qui s'agitent, des eaux qui vont toujours, des moissons qui, chaque année, viennent redorer la terre. Il cueillait un épi et un bluet, il regardait le ciel, il interrogeait son cœur : « Que faites-vous là, mon ami Diderot ? lui demanda Grimm un jour que le philosophe était pensif en pleine campagne. — J'écoute, répondit-il. — Qui est-ce qui vous parle ? — Dieu. — Eh bien ? — C'est de l'hébreu ; le cœur comprend, mais l'esprit n'est pas assez haut placé. »

» Un soir, tous les philosophes attendaient chez Helvétius l'heure du souper. Ils en revenaient, comme toujours, à cette fameuse question : Qu'est-ce que l'âme ? Quand chacun eut gaiement ou gravement dit un beau mensonge, Helvétius frappa du pied pour obtenir un peu de silence. Il alla fermer la fenêtre. « Voilà qu'il fait nuit, dit-il, qu'on m'apporte du feu. » On lui apporta un charbon ardent. Il prit les pincettes, s'approcha d'une console et souffla sur le charbon. Une bougie s'alluma. « Rempportez ce Dieu, dit-il en montrant le charbon, j'ai l'âme, j'ai la vie du premier homme. Or, le feu qui m'a servi est partout, dans la pierre, dans le bois, dans l'atmosphère. L'âme c'est le feu, le feu c'est la vie. La création du monde est une hypothèse beaucoup plus merveilleuse que celle que je cherche à vous

expliquer. » Disant ces mots, Helvétius alluma une seconde bougie : « Vous voyez que mon premier homme a transmis la vie sans l'existence d'un Dieu. — Vous ne vous apercevez pas, lui dit alors Diderot, que vous avez prouvé l'existence de Dieu en la voulant nier, car je veux bien que la vie soit sur la terre, mais encore a-t-il fallu quelqu'un pour allumer le feu. J'imagine que le charbon ne se serait pas allumé tout seul. »

CHEZ UNE MARCHANDE DE FLEURS.

Voici ce qu'on raconte, — entre deux portes, — au château des Tuileries. Madame la duchesse de Montpensier est un peu comme le calife Haroun-al-Raschid : elle aime beaucoup sortir à pied ; — mais le grand malheur est qu'elle ne sait pas marcher : aussi lui arrive-t-il souvent de rentrer chez elle avec ses brodequins constellés de boue. En revanche, la royale madrilène danse comme un ange, — comme un ange espagnol, entendons-nous.

Jeudi ou vendredi, madame la duchesse et M. le duc, sortis à pied, se sont rendus, entre chien et loup, chez une très-célèbre marchande de fleurs de la rue Richelieu. Madame de Montpensier étoit vêtue si simplement, que la reine du comptoir ne jugea pas à propos de se déranger pour elle, et confia les honneurs de son magasin à une de ses demoiselles. — La princesse adore les bouquets, elle choisit donc les plus riches et les plus beaux ; cela fit ouvrir les yeux à la marchande, qui, relevant enfin la tête, demanda avec un demi-sourire : — A quelle adresse faut-il porter ces fleurs ? — Madame, répondit le duc avec un sourire tout entier, il faut les porter à leur destination naturelle, au pavillon de Flore.

La reine de comptoir faillit tomber de son trône : elle avait reconnu M. de Montpensier. Ses lèvres, pâlies comme deux feuilles de camélia, s'entr'ouvrirent pour prononcer quelques excuses ; — mais déjà le doigt du prince tournait le bouton de cristal de la porte, et la duchesse, gagnant le trottoir, étouffait un éclat de rire dans son mouchoir brodé.

HISTOIRE ET ROMAN.

A propos des scandales soulevés par mademoiselle de Luzzi, on vient de trouver un rapprochement bizarre avec le drame le plus sanglant de notre époque, dans la publication d'un vieux roman de madame de Genlis, édité il y a trente ans, *l'Île des Tombeaux et la veuve de Luzzi, dédié à madame la comtesse de Choiseul*. — N'y a-t-il pas là-dedans une prédestination étrange, et n'est-ce pas parfois avec

du sang que le destin inscrit certains noms sur le grand rouleau dont parle Diderot le fataliste ?

LE PAPE ET LES ORANGES.

Puisque j'ai parlé de la cour, disons que la reine vient de faire présent au pape d'une superbe tiare enrichie de diamants. Heureux pape ! rien ne manque à sa gloire, — si ce n'est un autre Voltaire pour lui dédier une nouvelle tragédie du *Fanatisme*. Son portrait court les rues et les salons ; son buste se trouve jusque dans les boudoirs de la Boule-Rouge ; ou l'a mis en tabatière, en mouchoir de poche et en serre-papier. Bosisio en fait un quadrille, Verdier une pomme de cravache et Galabert une perruque. Tout le monde aujourd'hui veut être coiffé à la Pie IX.

Eh bien ! cela n'est rien encore. Un marchand de sardines qui demeure à côté de la Madeleine a imaginé de mettre le pape en réclame. Force est de s'incliner devant cette idée triomphale. — Pour peu que vous doutiez, lisez ce morceau de style, copié mot à mot : Pendant que le Très-Saint-Père fait, dans la capitale du monde chrétien, des réformes, des améliorations, par de nouvelles et sages institutions, une grande amélioration va aussi s'offrir dans la capitale du monde civilisé. *L'usage commande d'offrir l'orange pour étrennes de la nouvelle année* ; or, nous nous empressons d'annoncer l'arrivée dans nos magasins de ce roi des fruits, confit dans sa chair et conservé dans son sirop... »

. . . . On ne s'attendait guère
A voir le pape en cette affaire.

LA STATUE D'OR AU PIED D'ARGILE.

L'Alboni vient de se faire extirper un cor qui lui a coûté 200 francs. Nous parlons sans périphrase. Le *Constitutionnel*, qui rapporte ce fait, peu galant pour les pieds de la jeune cantatrice, se récrie avec juste raison sur l'énormité de cette somme. Mais est-il bien assuré de l'aventure, au moins, et ne serait-ce point par hasard un nouveau genre de réclame, — la réclame par cor ?

ÉCRIT SOUS UN ACACIA EN FLEURS, AU MOIS DE
DÉCEMBRE.

Quand les équipages ne stationnent pas à la porte de Giroux, vous pouvez être sûr de les rencontrer dans les parages du jardin d'hiver, depuis le rond-point jusqu'à la rue de Chaillot. On s'étouffe à la porte pour entrer dans ce bizarre et fastueux établis-

sement ; mais à l'intérieur, c'est bien pire : un événement est d'une nécessité absolue pour aider à supporter les tièdes brises de mai qui vous attendent sur le seuil, en rappelant le *printemps éternel* de la grotte de Calypso.

Cette température a quelque chose en elle
Qui me produit l'effet d'un gilet de flanelle,

comme dit un poète marseillais. — Les arbres mêmes ont chaud, les tulipes suent, et je me suis surpris à essayer charitablement le front d'un tournesol. Nul doute que le Jardin d'Hiver n'obtienne un grand succès de vogue, — surtout les jours de neige et de verglas.

Bien entendu que l'inventeur breveté (sans garantie du gouvernement) se propose de le convertir en *jardin froid* au mois de juin.

LES VIEILLES CHANSONS.

On assure que c'est à Sa Majesté qu'est due la reprise de *Félix* ou *l'Enfant trouvé* au théâtre de l'Opéra-National. Les vieilles chansons se réveillent souvent dans le cœur des rois ; et pour ceux qui pésoient les destinées des empires, j'imagine qu'il doit être doux de sentir sa pensée traversée par un refrain de jadis, — petit feu follet voltigeant sur la tombe d'un opéra. Grâce à ce désir souverain, la pièce de Sédaine-le-maçon et du musicien Monsigny a été jouée mercredi, pour la première fois, au boulevard du Temple ; littérature honnête et musique facile, ou a fait des succès avec moins que cela. — *Félix* sera donc bienvenu entre *Gastibelza* et la *Reine de Golconde*, et l'on doit savoir gré à M. Adam de remettre en éclat les chefs-d'œuvre du temps passé ; ces vieilles mélodies gardent bien encore un peu de poussière sur leurs ailes, mais elles n'en réveillent pas moins tout un monde de souvenirs. — Or, ce sont les vieux souvenirs qui rajeunissent le cœur.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Une foule nombreuse se pressait dans l'enceinte trop étroite réservée aux solennités littéraires de l'Institut, pour assister à la réception de M. Empis. On était à bon droit curieux de voir l'élu aux prises avec la gravité d'un discours *académique*.

Mais M. Empis n'a pas fait de discours *académique*. Au reste, la mode s'en passe un peu. Le pupitre du récipiendaire a cessé d'être une tribune aux harangues, dont la forme convenue est arrêtée d'avance.

Successeur de M. de Jouy, ce disciple fervent de Voltaire, M. Empis, après l'éloge du grand génie

dans lequel se résume tout son siècle, et avant d'apprécier le mérite littéraire de l'auteur des *Ermîtes*, nous a raconté sa vie. Cette biographie remplit au moins la moitié du discours, et ce n'était pas, à coup sûr, lui donner plus de place qu'il n'en était dû. Peu d'existences ont été plus agitées par les aventures que celle de M. de Jouy. « Dans cette merveilleuse odyssée, on taillerait sans peine vingt romans et cinq cents volumes, » a dit M. Empis. Le chiffre paraît sans doute exagéré; mais la vie de M. de Jouy est une mine si féconde !

A treize ans, M. de Jouy sait déjà Voltaire par cœur, il est amoureux, il a obtenu un brevet d'officier, il a visité l'Amérique méridionale, il a reçu une balle à l'épaule dans un combat naval contre un corsaire; puis il est revenu s'asseoir, blessé, le bras en écharpe, sur les bancs du Collège de Versailles, à la rentrée des classes, comme l'écolier pour qui les vacances sont finies. C'est là, certes, un début qui promet. A dix-huit ans, il échappe à un grand danger: il est sur le point d'épouser une vieille fille riche, offerte par son père, un bourgmestre d'Amsterdam. Le cas était grave. Heureusement il fait voile pour le pays des bayadères, où il gagne les faveurs de Tippo-Saeb après une course à fond de train vers un précipice, sur les bords duquel il faut arrêter tout court le cheval toujours au galop, — d'où l'on peut conclure que M. de Jouy était excellent écuyer. Chasse au lion, au tigre, à l'hyène, M. de Jouy triomphe de tous les périls. Une jeune fille de Ceylan lui plaît; il est aimé, on le conçoit, M. de Jouy était un des plus beaux comme un des plus braves cavaliers de son temps. Mais voilà qu'un Lascars, à qui cette jeune fille est chère, prétend l'enlever à M. de Jouy, et la fait renfermer dans un temple. Aidé de quatre officiers de ses amis, M. de Jouy la délivre sous les yeux même du Lascars. Grand scandale parmi les Indiens. Ils accourent, la menace à la bouche, l'arc tendu: on se bat. M. de Jouy et ses amis, adossés à une rivière, se défendent avec courage; mais, pendant la lutte, le Lascars s'empare de la jeune fille et l'entraîne avec lui dans les flots. M. de Jouy les suit à la nage; près d'être atteint, le Lascars poignarde la jeune fille, et il ne reste à son amant d'autre consolation que de la venger, à quoi il ne manque pas: le Lascars est étranglé et noyé. Faut-il ajouter que M. de Jouy, enfermé dans un cachot et destiné au supplice des profanateurs, est délivré par ses amis, qu'il s'embarque sur une chaloupe qui chavire, mais qu'admirable nageur (il vient de le prouver), il gagne un vaisseau anglais et peut être conduit sain et sauf à Madras? Une jeune veuve indienne, arrachée par lui au bûcher sur lequel la malheureuse voulait se faire brûler pour honorer la mémoire d'un mari sexagénaire, une condamnation à mort prononcée contre M. de Jouy

par le tribunal révolutionnaire, son entrée comme élève dans l'étude d'un procureur pour se dérober à la proscription, ses entrevues avec Louis XVIII au retour de 1814, ses condamnations politiques, son séjour et sa mort au château de Saint-Germain: tels sont les principaux événements pour lesquels M. Empis promettait matière à vingt romans. Hâtons-nous de dire que sous sa plume, malgré la concision du récit, la sobriété des détails, ces événements se succèdent et s'expliquent sans lacune et sans obscurité. Nous ne comprenons pas ce qu'ils auraient gagné à être plus longuement racontés, à coup sûr ils ne pourraient l'être mieux.

Ce récit a été écouté avec le plus vif intérêt; les applaudissements qui l'ont accueilli ont pu donner à M. Empis la mesure de la sympathie qu'il éveillait dans son auditoire.

Quant à l'examen des ouvrages de M. de Jouy, M. Empis s'est acquitté de cette tâche, rendue si difficile et si délicate par l'obligation de tout louer, avec cette justesse d'aperçus, cette sûreté de jugement, cette finesse de goût auxquelles d'ailleurs l'auteur dramatique nous avait habitués, et que chacun s'attendait à rencontrer au même degré dans le discours du nouvel académicien.

M. Viennet, dans sa réponse à M. Empis, a dépensé beaucoup de l'esprit que tout le monde a, et naturellement un peu aux dépens de tout le monde.

UN DUC AU VIOLON.

Au violon! Quelle discrète et souriante périphrase pour ne pas dire au corps de garde! Comme cet esprit français a toujours eu le grand art de tisser la gaze autour des mots trop nus et de nicher partout un brin de métaphore! — Corps de garde est odieux, violon est ravissant; violon sent sa haute origine; violon affecte les airs d'un grand seigneur au sortir du cabaret; violon enfin est un mot dont je raffole, et qui suffirait seul à me réconcilier avec la rhétorique, — cette vieille houpe à poudre de notre idiome national.

Or, un duc a été conduit cette semaine au violon. Qu'avait-il donc fait ce duc? Avait-il cassé les vitres de sa maîtresse avec des poignées de pistoles, ou coupé les oreilles à des bourgeois attardés? Mon Dieu! non; il sortait tout simplement d'un bal au petit écu, du bal Valentino, s'il faut le désigner par son nom. Ce qu'il avait été faire dans cette galère, la chronique ne le dit point; il faut supposer à ce duc une passion violente pour les chaconnes de Musard et les sarabandes du XIX^e siècle.

Tant est-il cependant que, le bal fini, pour une raison ou pour une autre, notre duc voulut se passer la fantaisie de rosser le guet dans la personne

d'un sergent de ville. — Sergent de ville n'est pas aussi joli que violon. — Il le turlupina d'abord en lui fouettant les chausses du bout de son jonc ; et, comme l'exempt se fâchait tout cramoisi, ma foi, le duc se ganta, et du revers de la main il lui fit sauter son tricorne à quinze pas comme s'il eût fait sauter le bouchou d'une bouteille insolemment coiffée.

Monsieur, fâtez plutôt :

Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud.

Ce qui fait que le duc fut conduit au violon, pompeusement entre deux soldats, comme un consul romain précédé de deux joueurs de flûte ; il n'eut pas même le temps de faire avancer sa chaise, et il *imprima ses souliers en boue*, comme le marquis de Mascarille. — Le violon est une chose tout à fait réjouissante, folâtre et morale à la fois, devant laquelle sont égaux ducs et débardeurs. On ferait un volume rien qu'avec l'histoire des nuits célèbres passées au violon et des hauts personnages qui y ont été renfermés — par hasard.

Depuis l'épisode du bal Valentino, — un musicien connu se prépare, dit-on, à dédier au duc de*** une grande *fantaisie pour violon*.

ELLEVIU.

On voit depuis quelque temps, sur le boulevard des Italiens, une mine de plomb représentant un vieux monsieur, coiffé d'un tiers de perruque rousse à la Jocrisse, vêtu d'une houppelande et chaussé de souliers épais, qui se tient assis auprès d'un poêle de café, dans une attitude mélancolique et pensive. C'est feu Elleviou, le chanteur de l'Empire, — un don Juan d'alors, — que plus d'une femme se rappelle en soupirant. Sur ce papier de Bristol, c'est un vieillard aussi laid qu'Odry et dont le nez a de funèbres aspirations ; sa main remue insouciantement une cuiller dans une demi-tasse ; son œil est fixé sur le tuyau du poêle ; tout à l'heure il va demander la *Gazette*. Rien de plus triste que ce croquis en deux ou trois coups de crayon, et surtout que ce nom amoureux, — Elleviou ! — au-dessous de ce rentier barbouillé de tabac. On songe malgré soi à cette immense réputation évanouie, à cette existence d'artiste étoilée de si doux noms de femmes, blondes et brunes, folles et dépeignées ; les pâles et les roses, elles reviennent toutes se grouper autour de ce vieillard fantastique — qui tire gravement de sa poche un mouchoir de couleur.

PUBLICATIONS DE MARIAGE.

La semaine dernière, c'était M. de Boissy ; aujourd'hui c'est M. Pasquier, le chef de file de M. de

Boissy, le président de la chambre des pairs. M. Pasquier a déjà épousé l'Académie, mais comme ce mariage est resté stérile et menace de le rester longtemps, il s'est décidé à convoler en secondes noces avec madame de Bellefonds, une noble veuve du fanbourg Saint-Germain. — *Première guitare*, comme dit V. Hugo.

Ensuite M. de Balzac, l'auteur de la *Femme de Trente ans* et de la *Femme de soixante ans*, en a épousé une de quarante. — Nous ne prenons pas cette dernière nouvelle sous notre chapeau ; nous l'empruntons aux feuilles politiques, qui en ont fait des gorges chaudes dans leur feuilleton. Madame de Balzac est, dit-on, une comtesse viennoise, belle comme le *lis dans la vallée*, opulente comme un vaudeville de M. Scribe. — *Seconde guitare*.

Il y a promesse de mariage...

LE PRINCE DE JOINVILLE ET SON CHIEN.

C'est pis que saint Roch. — M. de Lamartine, si fanatique des lévriers, et l'auteur des *Guépes*, tant de fois dévoré dans ses romans par son terre-neuve, ne vont pas à la cheville de son altesse royale. — Le prince de Joinville ne peut faire un pas sans son chien, et *vice versa* ; de sorte que pour renouveler une vieille plaisanterie, on ne sait si c'est le prince qui conduit le chien, ou le chien qui mène le prince en laisse. Cet amour est poussé si loin, dit-on, que le chien va même jusqu'à accompagner son maître au bal, et que le prince, interrogé une fois, à la porte d'un salon, sur ses noms et qualités, répondit en souriant : — Annoncez M. de Joinville et son *chien*.

MELPOMÈNE ET LUCINE.

Il ne manquait qu'un genre de gloire à M. Alexandre Dumas pour en faire le Titan de la littérature ancienne et moderne ; c'était de voir avorter les femmes à ses représentations comme Eschyle à ses tragédies. Ce fait monstrueux s'est renouvelé avant-hier à l'*Hamlet* du Théâtre-Historique, où une dame s'est trouvée tout à coup atteinte des douleurs de l'enfantement. L'ombre de Crébillon-le-Triste a dû en tressaillir d'envie au fond de son tombeau. — La mère et l'enfant se portent bien.

Il paraît que M. Chasles et M. Nisard se présentent aussi devant l'Académie pour la succession de M. Guiraud. Il n'y aura qu'une voix pour nommer M. Chasles. Peut-être M. Nisard en aura-t-il deux. Qui sait, après tout, si l'un de ces candidats sérieux qui n'ont guère en littérature que le tort d'être pro-

fesseurs de littérature, ne violeront pas la majorité au grand ébahissement de ceux qui veulent doter l'Académie d'hommes politiques, de bons chrétiens, de vaudevillistes, de diplomates, d'économistes, et même d'hommes de lettres? On va recevoir M. Ampère.

Qui le croira? c'est M. Picot (?), M. Picot tout seul (!) qui va faire les peintures de Saint-Vincent-de-Paul. Que va dire M. Hittorff l'architecte qui possède dans son cabinet deux merveilles de M. Ingres? Nous aimerions mieux un peintre en décors que M. Picot l'académique, M. Picot, qui ne trouvera ni feu ni flamme au bout de son pinceau embourbé.

L'AMOUR AU COUVENT.

On racontait ceci dans un salon célèbre :

C'était en 1793. Les cloîtres étaient détruits, les églises saccagées. Les confessionnaux servaient de guérites aux soldats ; la chaire religieuse se changeait en tribune révolutionnaire ; le pasteur était sans-culotte, et les brebis insurgées mettaient tout à feu et à sang. Le sacerdoce aboli, les religieuses s'étaient dispersées. Quelques-unes n'avaient peut-être pas été fâchées de voir intervenir le diable dans les affaires du bon Dieu. Elles avaient pris leur parti, songeant après tout que, faute d'être nonnes, elles étaient encore femmes. Rien n'était donc perdu. Trois seulement de ces pénitentes, que la solitude semblait avoir rendues froides comme les dalles du cloître, ne purent retrouver d'ailes pour voler dans le monde. Elles restèrent étonnées, mais calmes au milieu du désastre général. Le couvent brûlé, elles prièrent sur les décombres.

Près de là demeurait une vieille châtelaine qui n'avait pas émigré : sa noblesse venait plutôt de son âme que de ses titres. Elle fut touchée du sort de ces recluses. Madame B... leur offrit une retraite chez elle. D'un autre côté, cette bonne dame recueillait un vieux prêtre qui refusait de prêter serment. Voilà donc le pasteur au milieu du troupeau. Il se forma comme un petit couvent dans la maison de madame B... La cloche du dîner servait à sonner la messe. Le prêtre, en robe de chambre (aucun tailleur n'osait plus fabriquer de soutane), officiait devant une commode qu'on était convenu de prendre pour un autel. Une timbale servait de calice : on y versait le meilleur vin de la cave ; mais l'austère curé ne le buvait jamais qu'après l'avoir changé au corps et au sang de Notre Seigneur. Rien ne manquait aux saints ornements : quelques bougies tenaient lieu de cierges, une Vénus sanctifiée faisait le rôle de la Vierge, et de petits amours s'étaient bien vite transformés en chérubins. Comme on manquait

de prie-Dieu, on avait entouré l'église de sofas et de causeuses. Les pauvres sœurs se plaignaient bien un peu de ce bien-être, mais dans ce temps de terreur il ne fallait pas se montrer trop difficile. Le soir, elles consentirent aussi à se coucher dans des lits, madame B... les ayant priées d'attendre qu'elles fussent mortes pour avoir des cercueils.

Quant au prêtre, c'était un saint homme : il pensait que de toutes les vertus la première est l'obéissance ; aussi le vit-on s'accommoder au confortable de la maison. Ses traits avaient la béatitude des élus du Seigneur. Le vendredi, il ne mangeait que du saumon, destruffes, quelques oranges et des confitures. Son occupation ordinaire était la méditation.

On ne recevait au château que deux ou trois personnes amies. Le soir, toute la communauté se réunissait près d'un bon feu. Les heures se passaient en conversations fort intéressantes pour celui qui parlait. Chacun n'avait-il pas à faire ses confidences? L'un des hôtes, vieux soldat, disait ses campagnes : il comptait ceux qu'il avait tués et le nombre en augmentait tous les jours. Le prêtre parlait de ses miracles, des consciences qu'il avait ressuscitées ; madame B... de ses victoires, des cœurs battus en brèche ou enlevés d'assaut. Vint le tour des religieuses. Les deux premières ne tenaient guère note que de leurs péchés. Elles en avaient des véniels, des mortels, des capitaux et des originaux. L'une avait regardé trop tendrement quelque chérubin joufflu ; l'autre, plus coupable, avait succombé à l'amour... des confitures. La troisième, moins âgée que ses compagnes, avait une de ses figures douces et souffrantes qui attirait la sympathie. Des rides précoces couvraient son front, et ses yeux brillaient encore d'un feu mal éteint. — Pour moi, dit-elle avec humilité, je n'ai exterminé personne, je n'ai pas fait de miracles, et mes péchés ne sont pas assez drôles pour vous faire rire. Si je vous racontais mes bonnes fortunes? — La pauvre sœur était si connue pour son austérité, elle portait sous ses cheveux gris une candeur si mortifiée, que cette proposition ne scandalisa personne.

— On aime donc au couvent? demanda madame B... — Où n'aime-t-on pas? dit la religieuse avec un soupir. Ce beau temps est si loin de moi, il me semble que je n'y suis plus pour rien. Si mon cœur était encore jeune, je n'oserais pas le montrer à nu ; mais, vieux et ridé, il n'est plus bon qu'à démontrer l'anatomie du sentiment. J'entraî au couvent toute petite ; un peu plus, j'allais vous dire que j'y étais née. J'étais orpheline ; n'avoir pas de parents, c'est ne pas avoir de racines sur la terre. Je ressemblais à ces fleurs qui, transportées sous un ciel étranger, vivent toujours dans leur ancienne patrie. Une barrière idéale s'élevait entre moi et les choses extérieures. En me jetant sur cette planète, il semblait

que pour moi Dieu s'était trompé de monde. Tout me paraissait étrange, et dans chaque chose je cherchais une âme. Notre amour est en nous-mêmes, qu'importe l'objet sur lequel nous le posons? Au rebord de ma fenêtre était une pervenche sentimentale, je me plaisais à la regarder. Je lui disais : « Pauvre fleur, tu es triste ; comme moi tu es dans l'attente ! » La pervenche inclinait son front plein de pensées. « Tu es encore à l'entrée de la route : que cette route est longue pour aller à Dieu ! Que ne puis-je te soutenir et te consoler ? Moi, déjà chargée du fardeau de plusieurs vies, j'aurais de la force pour toi. » La pervenche attendrie pleurait des larmes de rosée.

Mon idéal s'élevait avec l'âme. Bientôt ce fut une étoile. Après la fleur de la terre, la fleur du ciel, ou plutôt c'était la même fleur qui avait grandi. Le soir, que de douces causeries avec cette âme errante ! « Comme tu es pâle ! tu souffres donc beaucoup ? » L'étoile avait des regards désolés. « Dans ta course lointaine, que rencontres-tu ? Si haut, ne vois-tu pas Dieu ? » L'astre scintillait en signe d'espoir. « Tu souris, je te comprends : l'infini contient un mystère affreux et sublime. Après les ténèbres la lumière, la vie après le néant. » L'étoile, triste et silencieuse, reprenait sa route.

Bientôt cet amour pâlit. La matière inerte ne me suffisait plus. Une vague inquiétude me disait : Cherche plus haut. J'avais seize ans ; j'étais sur le point de prononcer mes vœux. Cette cérémonie exigeait un redoublement de ferveur. Il me fut ordonné de passer les journées dans la contemplation et la prière. Après beaucoup de saintes extases, je remarquai avec étonnement que le ciel m'apparaissait sous la figure d'un beau jeune homme blond. Il avait les yeux bleus et l'air sentimental. Son image s'était décalquée en moi, je la reflétais sur tout. Quand je croyais penser à Dieu, c'était à mon idéal que je pensais : n'était-ce pas la même chose ? Chaque jour je lui écrivais des lettres tendres et passionnées ; à peine si je m'apercevais que ces lettres restaient sans réponse. La nuit, quand il était dans ma cellule... Le curé tressaillit. Les religieuses firent un signe de croix. Madame B... sourit en rougissant, et le vieux soldat écouta avec plus d'intérêt. — J'oubliais de vous dire que ce beau jeune homme était un saint placé près de l'autel. Je touchais au dernier échelon de l'amour platonique quand un jour... ô malheur ! Je me rendais en soupirant à notre rendez-vous, que vois-je ! Mon idéal faisant une grimace effroyable. De vilaines moustaches lui donnaient un air furibond. Jugez de ma stupeur. Je ne pus articuler qu'un éclat de rire... Cette affreuse mutilation était l'ouvrage d'une jeune nonne. Comme j'eus sujet de maudire son espièglerie ! Ce pauvre saint, qui naguère édifiait tout le couvent, devint

un sujet de scandale. Après être mort pour moi, il fut chassé honteusement de l'église. Que de regrets me coûta la perte de cet amour ! Ce qu'il y eut de plus triste, c'est qu'en songeant à la chute funeste de mon idéal, il m'était impossible de le pleurer sans rire.

De désespoir, je me jetai dans les bras... d'un confessionnal. Heureusement j'avais un nouveau directeur, ce fut une petite distraction : on est capricieux en religion comme en amour.

LE MARQUIS DE BOISSY MARIÉ.

Le président de la chambre des pairs espérait bien pourtant que M. de Boissy ne reviendrait pas de Naples, — et que la politique du gouvernement allait enfin avoir son cours pendant la session prochaine sans les coups de griffe au visage du turbulent marquis. Vain espoir ! M. de Boissy est revenu, et il est revenu doublé d'une femme, d'une Italienne en cheveux blonds, — rareté moins rare qu'on ne pense, — découverte par lui dans quelques strophes amoureuses et inédites de lord Byron. En un mot, il a épousé la comtesse Guiccioli, l'ambitieux ! Le pair de France a voulu recoudre une rime au poème inachevé du pair d'Angleterre ; et déjà, comme font les coureurs en avant des carrosses, les conjectures se sont mises à galoper et à caracoler au-devant de ce mariage pompeusement traîné à six journaux. — Est-ce la comtesse qui s'est subitement éprise de la politique, ou le marquis qui s'est enamouré tout à coup de poésie ? se demande le président au Luxembourg. — Il me semble voir l'épigramme donnant le bras au madrigal, dit M. Viennet, autre pair de France. — Et, pendant ce temps-là, M. de Boissy et

Celle qu'il nommera dès lors sa Guiccioli

se promènent en souriant, la main dans la main, sous les rayons attendris d'un clair de lune de miel.

LA PRINCESSE DE BELGIOJOSO.

L'Almanach de Gotha, — car il y a toujours des almanachs de Gotha, — ne lui donne pas encore quarante ans. Son nom de famille est Christine de Trivulee ; elle descend en droite ligne des géants de Marignan. Un sang fécond et riche court dans ses veines : c'est à la fois une femme politique, une femme du monde et un homme de lettres.

Sa tête a quelque chose de la profonde mobilité de celle de Listz ; ses traits sont fièrement accusés ; l'œil est noir, la lèvre se rebrousse avec énergie. — Gracieuse avec vivacité, sa voix conserve toujours l'accent âpre et délibéré des montagnes.

La princesse de Belgiojoso passe ordinairement l'été à Paris et l'hiver en Italie, dans son palais près de Turin. L'été dernier, elle habitait dans la rue du Mont-Parnasse, au milieu des arbres, une maison somptueuse, — flanquée d'une petite tourelle en fer où elle s'enfermait pour travailler.

Sa vie est un roman étrange, philosophique et passionné comme les plus beaux romans de George Sand...

Son style a de la force et de l'éclat. Elle a fondé à Paris la revue italienne *Ausonio*, — et elle compte au premier rang parmi les rédacteurs du *Constitutionnel* et de la *Démocratie pacifique*.

Laissez faire le pape et la princesse Belgiojoso ; à eux deux ils auront bientôt émancipé l'Italie.

Tout Paris a passé par le salon de la princesse ; au nombre des hôtes les plus assidus, il faut citer : Balzac, l'éblouissant ; Henri Heine et Ary Scheffer, les deux frères d'Allemagne ; M. Thiers quelquefois ; Bou-Maza souvent, et Augustin Thierry toujours. — Restée seule avec quelques intimes, la princesse fait apporter son narguilé, et la causerie, devenue plus vive et plus bondissante, se prolonge alors très-avant dans la nuit.

Son écriture, — chose étonnante ! — n'a rien de celle d'une femme du monde ; ses pleins et ses déliés, au contraire, offrent la gravité pesante d'un professeur de l'Université.

On a un fort beau portrait de la princesse de Belgiojoso par Lehmann, — et un pastel délicieux par Vidal.

UN HÉRITAGE.

Certains poètes, — le nombre en est malheureusement trop restreint, — semblent nés coiffés par la fortune et ont toujours été traités par elle en véritables enfants gâtés. A eux les oncles d'Amérique, les successions inattendues, les femmes qui traversent les mers pour venir les épouser, les honneurs et les ovations de toute sorte. De ce nombre est l'heureux auteur des *Girondins*, l'expression la plus resplendissante de la poésie au XIX^e siècle ; barde couronné de lauriers d'or, à la naissance duquel assistèrent sans doute toutes les fées belles et bonnes, réunies, pour le douer, autour de son berceau. Un nouvel exemple ajoute encore aujourd'hui à cette inaltérable prospérité ; la veuve de Bernardin de Saint-Pierre et d'Aimé Martin vient de léguer sa fortune à M. de Lamartine. Cet élan d'enthousiasme généreux n'a pas besoin de commentaire ; il n'aurait besoin seulement que de plus nombreux imitateurs. — « L'argent est le fumier des arts, » disait Champfort. Or, en France comme partout, le fumier ne se donne guère ; il se vend, — surtout ce fumier-là.

MANON LESCAUT.

Il vient de paraître la *Suite de l'Histoire de Manon Lescaut* (livres III, IV, et V), attribuée à l'abbé Prévost.

Cette suite du plus beau roman français est une trouvaille littéraire très-précieuse, déjà on a pu l'apprécier. Tout l'intérêt excité par les deux premiers livres se continue dans ceux-ci. C'est pour ainsi dire la philosophie du roman. Manon enterrée n'était pas morte, et Desgrieux la retrouve dans un couvent où elle va prendre le voile ; mais, en la retrouvant, il ne retrouve pas sa jeunesse ; Manon elle-même a perdu cette ivresse de cœur qui était sa beauté et sa séduction. Après beaucoup d'aventures curieuses, ils finissent par s'épouser ; mais ils sont bientôt malheureux de leur bonheur, comme autrefois ils étaient heureux de leur malheur. Manon était née pour toutes les charmantes folies de la terre, et... le roman se termine par ce cri de douleur arraché à Desgrieux : « Ah ! Manon, pourquoi n'es-tu pas restée enterrée sous le sable du désert ! »

Cette édition, format anglais, a été presque épuisée à la mise en vente.

Elle est précédée de quelques pages sur Manon Lescaut par MM. Sainte-Beuve et Jules Janin ; elle est suivie d'une étude de M. Arsène Houssaye : *Manon Lescaut a-t-elle existé ?*

LA REINE POMARÉ.

A la date des dernières nouvelles, Taïti et ses dépendances jouissaient d'une grande tranquillité. La frégate la *Calypso*, qui a relevé le *Grampas*, autre bâtiment anglais, à la station de Taïti, est allée faire un tour dans ces îles pour porter à chacune un pavillon *national*, dont la couleur et les insignes ont été choisis et arrêtés entre Palmerston et M. de Jarnac. Ces joujoux ont été reçus avec joie et reconnaissance à Huahiné et à Borabora. Mais à Raiatéia, où le sceptre est tombé en quenouille dans la personne de la fière Arapeia, tante de Pomaré, qui a voué une haine inflexible à la France, il a suffi que celle-ci eût participé au cadeau pour qu'il eût été refusé par cette héroïne en *langouti*. « Heureusement, ajoute le *Journal du Havre*, qui nous fournit ces détails, elle a un mari moins difficile et que l'aspect du riche et bariolé tissu a rendu plus traitable. Sur l'offre du commodore anglais, il a accepté, en cachette de sa femme, l'emblème de l'indépendance ; qui sait ? le digne homme ! en signe de révolte peut-être, et pour s'en faire une paire de culottes !

» Mais, si la tante garde à la France un ressentiment que rien ne peut adoucir, la nièce est plus accommodante et commence à trouver qu'elle n'a

pas fait un mauvais marché en revenant vivre sous le protectorat. S. M. et son royal époux ont pris possession de leur nouveau palais et y tiennent une existence alimentée par la rente que leur fait le gouvernement français jointe à quelques milliers de dollars qu'ils reçoivent, toujours de la France, pour le loyer des *domains de la couronne*.

» C'est, dit un narrateur anglais parlant de Pomaré, une personne affable, pleine de naturel, qui a été jolie et est encore fort avenante. Son mari n'est pas moins bel homme, et ils vivent ensemble très-amiablement. Ils ont cinq enfants, et les apparences annoncent une prochaine addition à la famille. On les voit souvent se promener dans les rues de Papeïti, sans bas ni souliers, mais parés de la plus vive allégresse. Cependant, aux grandes occasions, la reine se couvre avec profusion de dentelles et de soie, ornant de brocart, de satin et de franges, un bonnet tressé avec les fibres d'une plante nationale, et se montre sous les atours d'une superbe *lady*. Quant à son mari, par goût et par habitude, il affectionne les vêtements de l'âge d'or, et faisait triste figure à la cour avant que les autorités françaises l'eussent habillé de pied en cap d'un brillant uniforme. N'ayant ni le titre de roi, ni de prétentions à la couronne, on comprend qu'il ne revendique pas le droit de porter, comme sa femme, la magnifique coiffure que nous avons décrite. A tout seigneur tout honneur. »

» La Société des gens de lettres crée un Album littéraire et artistique, in-folio oblong composé de 200 feuilles d'autographes et de 100 feuilles de dessin : chaque feuille est entourée d'un encadrement chromolithographique en or et en couleurs. Une magnifique reliure en maroquin, avec ornements et fermoirs d'orfèvrerie, sera digne de l'œuvre fraternelle de tous les littérateurs et de tous les artistes contemporains. Ceux-ci, peintres, sculpteurs et architectes, ont exécuté, exprès pour cet album, des aquarelles, des gouaches, des sépias, des croquis à la plume ou au crayon ; et ceux-là, écrivains, poètes, hommes politiques, orateurs, ont écrit et signé des fragments inédits en prose et en vers dans lesquels se résume le genre de leur talent. — Les compositeurs ont fourni des morceaux de musique autographes. Outre ces pages individuelles, il y a des pages collectives, destinées à rassembler les signatures des principaux rédacteurs de chaque journal et des principaux acteurs de chaque théâtre de Paris. L'Album présentera, en un mot, la physionomie la plus complète et la plus fidèle de la littérature, de l'art musical, de l'art dramatique et des arts du dessin au XIX^e siècle. »

Voilà ce que dit la commission ; elle ajoute que ce monument de l'intelligence durera aussi longtemps

que les monuments de bronze et de pierre élevés à la gloire des arts et des lettres. Mais qui paiera cet Album ? Il n'y a plus que des banquiers, et le seul homme dont ils recherchent les autographes, c'est M. Garat, directeur de la banque de France.

A propos de cet Album, il faut rappeler la célèbre *Guirlande de Julie*, que le duc de Montausier offrit à Julie d'Angennes, le jour de ses noces. Cette guirlande ne renferme que trente pièces de vers, composées, il est vrai, par les premiers poètes du temps, mais écrites toutes de la main de l'habile calligraphe Jarry en regard des peintures de fleurs exécutées par un seul artiste. Ce modèle des albums a été vendu 45,000 livres, à la vente de la bibliothèque du duc de La Vallière. M. le duc de Luynes a offert 50,000 fr. de l'album de la société des gens de lettres. C'est peu et beaucoup.

La Comédie-Française, déjà riche de son passé de trois mois, prépare pour les trois mois qui viennent des comédies hors ligne. Il paraît qu'on va engager les beaux yeux de mademoiselle Melcy ; ce sont là des acteurs de premier ordre. On a repris, avec beaucoup d'ensemble, le *Don Juan d'Autriche* de Casimir Delavigne, ce vrai poète déjà trop oublié. Heureusement pour lui qu'un grand sculpteur, David d'Angers, vient de lui consacrer son beau talent dans une statue impérissable où l'on reconnaît toute la poésie de celui qui criait aux héros de la liberté : *Qui vivra sera libre, et qui meurt l'est déjà!*

Mademoiselle Rachel va nous quitter pour quelques mois. A merveille ! car on ira à la Comédie-Française pour la Comédie-Française.

LE CAPRICE.

Caprice est le mot. — Dans son boudoir mignon, une jeune femme brode une bourse rouge à glands d'or pour son mari. — Pouah ! le rouge ! M. de Chavigny ne peut pas sentir cette couleur. D'ailleurs on lui a fait justement cadeau la veille d'une bourse bleue. Ah ! le bleu ! voilà une nuance divine ; c'est la couleur du ciel. — Qui vous a donné cette bourse, mon ami ? — Que t'importe, chère belle ? — Y tenez-vous bien fort ? — C'est selon. — Donnez-la-moi. — Bon ! quel caprice ! — Et le mari remet la bourse bleue dans sa poche, puis il s'en va au bal sur la pointe du pied, laissant sa jeune femme toute confite en jalousie. Ainsi commence ce pastel bleu et rouge, dans le plus petit des salons du Théâtre-Français, coquet réduit de fleurs et de soie, petite boîte à merveilleux orviétan, qui n'aurait pas de peine à tenir entre les six branches d'un paravent de douairière.

En ce moment tombe des nues une madame de Léry, une des plus jolies femmes du monde parisien, gracieuse, vermeille, adorable, qui fait de l'esprit avec ce qui lui vient sous la main, et qui vous met de suite en belle humeur par son sourire à tout bout de champ et son babil en queue de fusée. Elle pose ses lèvres sur le front de madame de Chavigny et lui fait conter son gros chagrin. — Ma chère, il m'a refusé cette bourse bleue, quand je la lui ai demandée... à genoux. — A genoux! — Et il est allé au bal, comprenez-vous? — Parfaitement; votre mari est un monstre, c'est clair. Il faut vous moquer de lui, c'est simple. Je m'en charge, c'est arrangé. — Comment? — Donnez-moi votre bourse rouge. — La voici. — Elle est d'un goût délicieux. Maintenant, ma voiture est en bas; un brin de fleuriette dans vos cheveux et allez au bal. — Au bal? — Pas d'explication; partez vite, toute belle, et ne revenez que dans deux heures. Madame de Léry, restée seule, s'arrange sur le sofa et se prend de belle lecture pour un article de George Sand sur les oranges-outangs.

Le mari revient alors, soucieux sur cravate, tourmenté par ses remords conjugaux et mis à sec par un lansquenet. Il est fort surpris de ne plus trouver sa femme, et il s'en informe à madame de Léry. — Où donc est Ernestine? — Au bal, je crois. — C'est étrange. Toute seule? — Toute seule. — Ah!... — Et le mari de s'étendre dans un fauteuil d'un air contrarié. Après une seconde de silence: — Monsieur de Chavigny? — Madame? — Donnez-moi un soupçon de thé avec un nuage de lait. — Voici. — Un peu plus de sucre. — Voilà. — Posez sur ce meuble. — C'est fait. — Les détails finement ciselés de cette scène ne peuvent se décrire; bref, le thé est détestable, on le jette par la fenêtre; et le public rompt ses gants à applaudir une chose si naturellement ravissante.

Un valet remet mystérieusement une boîte à M. de Chavigny; cette boîte contient une bourse rouge à glands d'or. Singulier envoi! d'où peut-il venir? — Devinez! dit madame de Léry sans avoir l'air d'y toucher. — Le mari la regarde en dessous. — Hum! vous êtes dans le secret. — Peut-être. — Alors confiez-moi le nom de la personne à la bourse rouge. — Volontiers, mais à une condition. — Laquelle? — Vous ne voudrez pas. — Essayez toujours. — Donnez-moi la bourse bleue. — M. de Chavigny se gratte l'oreille, hésite un instant, sourit avec impertinence, et, prenant le bout des doigts à madame de Léry, il la conduit vers le sofa en lui disant: — Causons caprice.....

Toute la pièce est là, dans ce joli mot, qui vaut tous les coups de pistolet des mélodrames du monde, tous les soi-disant effets de théâtre. Après les plus spirituels marivaudages du cœur, ma-

dame de Léry finit par jeter la bourse bleue au feu, et lorsque par ses séductions elle a enfin amené M. de Chavigny à ses genoux, elle lui dit en riant: — La bourse rouge est de votre femme. Cette leçon vaut bien une bourse, sans doute. — Voilà la pièce de Musset: ne la trouvez-vous pas coquette et galante au possible, et n'êtes-vous pas comme moi fort étonné de ce qu'elle n'ait pas été sifflée vertement pour l'esprit et la fleur de poésie qu'elle renferme?

LES COMÉDIES DE M. ROSIER.

M. Rosier est, de temps à autre, un écrivain de beaucoup de grâce et d'esprit, que l'on a le tort de prendre uniquement pour un vaudevilliste. Déjà nous avons eu l'occasion de signaler *Un mousquetaire gris* comme une fantaisie très-lestement menée et infiniment plus littéraire que tout ce qui se joue au théâtre des Variétés. — Aujourd'hui c'est la *Dernière cocquette*, comédie légèrement musquée, représentée jeudi ou vendredi, que nous louerons sans restriction et de tout notre cœur. Les pièces de bonne compagnie sont ordinairement si bêtes, que c'est un hasard charmant d'en rencontrer une qui fasse exception à la règle. — M. Lafont joue avec grande élégance un rôle de baron, et mademoiselle Delphine Marquet avec une grande coquetterie un rôle de baronne; inutile de dire qu'ils ont rencontré tous les deux un grand succès.

UNE NOTE.

La Prima Dona, que publie aujourd'hui la REVUE PITTORESQUE, on pourrait la signer du nom de Jules Sandeau comme du nom de George Sand. Elle fut écrite au temps où George Sand et Jules Sandeau n'avaient qu'un nom à deux. N'y reconnaît-on pas les deux nuances qui caractérisent l'auteur d'*Indiana* et l'auteur de *Marianna*: la séduction et le charme, la rêverie du cœur et de l'esprit?

QUELQUES SALONS.

Dans le siècle dernier, madame Geoffrin et madame Dudeffant rassemblaient autour d'elles les plus grands écrivains du temps, les savants et les hommes distingués de tous les pays. Mais c'étaient des esprits forts, des philosophes et non des femmes de lettres. Le bagage littéraire de madame Dudeffant se réduit à sa correspondance, à des chansons et à quelques épigrammes. Madame Geoffrin n'a rien laissé.

Des trois salons que nous allons essayer d'esquisser, celui de madame Récamier se rapprocherait le plus de ces salons célèbres vers la fin du dix-

huitième siècle, à l'impiété près, qui était alors à l'ordre du jour chez madame Dudeffant et madame Geoffrin, et qui est proscrite de l'Abbaye-aux-Bois.

Aux matinées littéraires de l'Abbaye-aux-Bois, se pressent toutes les célébrités contemporaines. Madame Récamier a su ce que tant de femmes ignorent, elle a su vieillir; et les grâces de son esprit, le charme de ses manières continuent l'empire qu'elle devait autrefois à la séduction de sa beauté. Mademoiselle Rachel a, pour ainsi dire, débuté à l'Abbaye-aux-Bois. C'est de là que lui sont venus ses grands succès de salon, et son admission dans un monde qui n'appartient pas au théâtre.

M. Mérimée, pur et sobre écrivain, est l'un des lions de lettres de l'Abbaye-aux-Bois. Sa plume, si fine et si sage, n'eût pas suffi à lui ouvrir les portes de l'Académie, si sa candidature n'eût eu madame Récamier pour marraine. La reine de l'Abbaye-aux-Bois traite de puissance à puissance avec l'Académie qui n'oserait repousser des candidats si bien appuyés.

Mais toutes les gloires passées, présentes et futures, pâlisent devant une gloire plus éblouissante, un soleil plus éclatant, devant M. de Chateaubriand, le génie, le dieu de l'Abbaye-aux-Bois, et de madame Récamier. C'est une admiration sans bornes, un enthousiasme de tous les instants, c'est du fanatisme à haute dose. Certes, l'auteur des *Martyrs* tiendra toujours une des places les plus éminentes parmi les écrivains français; mais, pour l'embaumer, attendez qu'il ait cessé de vivre; pour en faire un fétiche, attendez qu'il ait passé à meilleure vie. Ne lui rendez pas un culte qu'on ne rend qu'aux morts, car cette apothéose deviendrait une épigramme.

Honneur à M. de Chateaubriand, l'un des plus nobles caractères, l'un des plus beaux talents de notre époque; mais pas de ces adorations musulmanes, auxquelles même n'a pas droit le génie dans toute sa force, dans toute sa jeunesse.

Depuis quelques années, madame de Girardin a déserté la rue Lafitte pour les Champs-Élysées. Quand on demeure si loin de Paris, il faut être bien sûre de soi pour oser dire que l'on recevra ses amis tous les soirs; mais, partout où elle va, madame de Girardin a autant de visites qu'elle veut, plus de visites qu'elle ne veut. Poète rêveur, insouciant et mobile, madame de Girardin ne peut qu'obéir à son impression du moment. Aujourd'hui d'une gaieté charmante, d'un esprit étincelant, demain il lui prendra des découragements profonds, des tristesses amères. D'une haute question politique, elle passe à une histoire touchante, et elle trouve de ces mots, de ces inflexions de voix qui partent du cœur et vont droit au cœur de ceux qui l'écoutent. Hier, elle aimait la solitude. Cette mobilité d'esprit ne nuit ni à ses amitiés personnelles, ni à ses affections litté-

raires. Elle change d'impressions, mais elle ne change pas d'amis; à ceux-ci, elle fait le sacrifice de ses gaietés sans prétexte, ou de ses douleurs sans motif. Sa parole sans prétention revêt peu à peu des formes poétiques, qui relèveraient les plus humbles conversations. Madame de Girardin possède au plus haut degré l'art de causer, de bien dire; elle tiendra tête à Méry, le plus brillant conteur, le plus ravissant hâbleur qui existe; elle aura autant d'esprit, autant d'imagination que lui. Théophile Gautier, lui-même, ce poète distrait et naïf, qui oublie de vous répondre pour causer avec sa pensée, subira son heureuse influence: elle le forcera d'écouter, de riposter, de livrer les trésors de son esprit.

Victor Hugo et Lamartine complètent le merveilleux quatuor qui possède les sympathies de madame de Girardin. Quelquefois ces soirées de famille, d'intimité littéraire, de causeries politiques se changent en solennités à grand spectacle: quelque lecture de tragédie.

Quel nom donner au salon de madame de ***, à ce petit entresol, ouvert tous les soirs à l'amitié et à si bonne compagnie? Il est littéraire au plus haut degré avec Victor Hugo, et avec un degré bien inférieur avec M. Jasmin, le poète *charabia* d'Agen; il est politique avec M. Dumont, qui récite dans leur patois original les prétendus vers de son compatriote; politique encore avec M. Guizot, M. Molé et M. de Salvandy; il est diplomate avec M. Billing, le gendre du salon et ministre de France à Copenhague; avec le général Faggel, ministre de Hollande, avec M. de Glücksberg, avec M. de Tschann, chargé d'affaires de Suisse, et naguère encore avec le comte de Luxbourg, de Bavière; enfin il est élégant avec la comtesse de Nansouty, la belle madame Baring, la comtesse de La Redorte et la comtesse de Montessuis.

Quoiqu'à l'entresol, on a de l'air, on respire: les meubles sont d'une simplicité riche et commode, et, du premier coup d'œil, on comprend qu'on est dans un salon où l'on cause. Canapés, divans abondent, et les *à parté* ont été ménagés avec art. Presque toujours malade, madame de *** passe de son lit à son canapé. Elle se lève à sept heures du soir. A huit heures du soir, elle est dans son salon; aujourd'hui il est fermé par suite d'une indisposition qui se prolonge et l'éloigne de ses amis. La consternation est dans le camp et dans le cœur de tous ses fidèles. Ils s'étaient fait une douce habitude de la visiter chaque soir, et de lui serrer la main. Le pauvre M. de Tschann surtout fait peine à voir: il maigrit, il pâlit, il jaunit; si la maladie de madame de *** ne cède, il est homme. par amitié et par désœuvrement, à tomber malade comme elle. Depuis quinze ans, quand dix heures sonnaient, on était sûr de le voir arriver; maintenant, pauvre âme en peine, que va-t-il faire de ses

soirées ? Puisse le ciel rendre bientôt madame de *** à la santé, et M. de Tschann à ses chères causeries et à sa tasse de thé bien chaude et bien sucrée !

Un autre ami de madame de ***, le comte de Luxbourg, joue cette année de malheur. Il a des procès, il est remplacé à Paris par le prince de Wallerstein. Comme fiche de consolation, on lui promet l'ambassade de Vienne.

LE HAREM.

J'ai mis la main, hier, sur un journal nouveau intitulé *le Harem*. Cette découverte a failli me faire monter la rougeur au front. Heureusement ce journal, qui n'a de musulman que le titre, portait pour épigraphe : — *Les harems ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.* — Entre nous, je n'ai pas été fâché de me faire une autre opinion des harems.

Le Harem se publie rue Cadet, et est spécialement affecté aux placements conjugaux. — J'y ai lu des lettres fort originales, entre autres celle qui débute de cette façon : « Je suis un bel homme, on assure que les moustaches relevées me vont très-bien ; je voudrais une femme qui ne fût ni bossue ni contrefaite. » Certes on ne peut nier la modestie d'une semblable prétention ; elle contraste singulièrement avec la suivante que voici : « Mon cher du V..., je vous prie de me procurer tout de suite une jeune personne de vingt à vingt-deux ans, pouvant avoir de 480 à 200,000 francs de dot ; c'est pour un *journaliste bien posé qui fait de l'opposition.* »

Ce petit chapitre de nos mœurs me semble fort plaisamment jeté. — Ajoutons que chaque personne qui prend un abonnement au *Harem* a le droit d'y rédiger elle-même sa demande en mariage et de s'y peindre, soit en pied, soit en buste. C'est ainsi que, dans le dernier numéro, on voit une jeune blonde de dix-neuf ans, ouvrière, seule au monde, avouer en rougissant qu'on la trouve très-jolie, et demander à être *casée* le plus tôt possible. — Un peu plus loin, une femme de trente ans, mère d'une petite fille, veuve et brune, « qui porte des anglaises et dont le caractère est un peu volontaire, » annonce qu'elle sera difficile dans un second choix, *vu son âge.*

Le Harem n'est pas seulement un journal. C'est aussi et véritablement un harem, un gynécée authentique, placé sous le patronage de madame la baronne de B... qui, dans une lettre au directeur, met gracieusement son hôtel à sa disposition pour faciliter les rencontres de ses clients et de ses clientes. — En conséquence, je me suis empressé d'aller me faire inscrire chez la baronne, pour être, dès l'inauguration, un des habitués les plus fervents du *Harem parisien.*

UN BANQUET.

On a un peu abusé des banquets en ces derniers temps. Les étudiants ont failli donner le leur à la barrière, en vrais démocrates. Mais M. le préfet de police les a priés d'aller, comme de coutume, dîner chez Viaud.

Les étudiants du département de l'Aisne sont parvenus à dîner ensemble au Palais-Royal ; mais ils n'ont pas crié à la réforme. Ils se sont contentés d'avoir beaucoup d'esprit, sous la présidence de M. Arsène Houssaye.

M. Arsène Houssaye, dans un discours très-éloquent, a salué toutes les gloires du département. Il nous a ainsi prouvé que M. de Balzac ne savait pas ce qu'il disait quand il affirmait que tous les grands hommes étaient du Midi, — ou du moins au midi de Paris. En effet, dans le seul département de l'Aisne on rencontre un grand homme à chaque pas : saint Remy, Anselme, La Hire, Ramus, Racine, Saint-Simon, La Fontaine, La Tour, Condorcet, Saint-Just, Camille Desmoulins, et quelques autres de la même taille.

Il nous semble que M. Arsène Houssaye a oublié que cette locomotive toute de feu, de flamme et de fumée, qui s'appelle Alexandre Dumas, est de Villers-Cotterets.

Nous avons remarqué dans le discours du président un beau passage sur Saint-Just : « Beau comme un marbre antique, impitoyable comme la logique, éloquent comme le tonnerre et comme l'Évangile. Conduisant un navire dans la tempête, il ne voyait pas les angoisses des passagers, parce qu'il était ébloui à l'horizon par le radieux soleil du monde futur. »

CONFESSIONS DE GEORGE SAND.

Un livre va paraître qui fera autant de bruit que les *Girondins*, un beau livre tout brûlant de passion, tout constellé de philosophie, tout éclatant de style.

Ce livre aura, dit-on, pour titre : *Histoire de ma vie*, et sera signé du beau nom de George Sand ; il n'aura pas moins de vingt volumes. — Vingt... volumes !...

On disait de Jean-Jacques Rousseau : Il a bien fait de ne pas mourir sans confessions ; nous dirons le même mot quand nous aurons lu l'histoire de la vie de George Sand. Ce sera l'histoire d'un beau roman.

LES BALS MASQUÉS.

Nous sommes en pleine saison des bals masqués, saison des folles amours et des folles aventures. On

rencontre à l'Opéra des femmes qui ont vingt-neuf ans — depuis douze ou quinze ans — et qui vous montrent, si vous voulez, leur pied fin, leur cou blanchi, leur épaule peinte, mais jamais leur figure. — L'autre nuit, un grave et austère savant de la Sorbonne citait saint Jérôme pour décider une jolie coquette à se démasquer : « *Speculum mentis est facies, et taciti oculi mentis latentur arcana.* » C'est-à-dire, en langue vulgaire : Ne me parlez pas, madame, mais montre-moi ton nez. — Tu sais le latin,

lui dit la dame ; tant pis ! le latin, c'est le masque de l'esprit. Quand on n'a pas de figure, on met un masque. Disant ces mots, la dame se démasqua pour prouver qu'elle avait de la figure.

On raconte tout bas qu'on a surpris dans une loge de l'Opéra une marquise bien connue, déguisée en marquise du dix-huitième siècle, avec une autre marquise du dix-huitième siècle qui avait coupé le matin, pour la circonstance, sa jeune moustache de capitaine de dragons.





MARGUERITE,

ROMAN INÉDIT D'ANNE RADCLIFF.

1.

C'était en 1753 près de Munich. Adolphe Rennberg voyait déjà poindre le clocher du beau village où l'attendaient sa mère et ses sœurs.

Il rencontra au détour du chemin, dans un vieux carrosse, Marguerite, la jolie Marguerite, qu'il avait aimée quand il était encore écolier chez maître Stephan.

Elle n'était plus gaie comme autrefois : en reconnaissant Adolphe elle tomba évanouie dans le carrosse. Un beau jeune homme, grand seigneur de la tête aux pieds, qui n'avait qu'un tort, non pas de

l'aimer, mais de l'enlever pour lui dire qu'il l'aimait, la soutint dans ses bras.

Adolphe Rennberg s'élança vers Marguerite pour la secourir : il reconnut bientôt que son ravisseur était une femme.

Marguerite revint à elle, se jeta dans les bras d'Adolphe et le conjura de la sauver.

L'étrange ravisseur n'étant pas de force à lutter contre Adolphe, s'éloigna en toute hâte. Il rejoignit dans un petit bois à peu de distance un chasseur qui l'attendait, mais qui ne l'attendait pas seul.

Adolphe conduisit Marguerite à son père et courut à la maison natale retrouver le seuil embaumé de sa eunesse.

Il avait remarqué avec surprise que Marguerite ne s'était pas montrée très-reconnaissante. La plus vertueuse entre toutes les femmes n'est pas fâchée d'être enlevée une fois en sa vie.

Il arriva tristement à cette conviction que Marguerite s'était laissé enlever avec assez de bonne volonté, et qu'il avait eu tort de passer par là pour la reconnaître.

Adolphe était médecin : c'était un esprit insouciant, naïf et enthousiaste, se laissant aller au cours de la vie comme une feuille au cours du ruisseau, aimant sa famille par-dessus tout, mais n'aimant guère moins son chien et sa pipe, le sentier désert et le bocage odorant ; ce qui ne l'empêchait pas de se plaire passablement dans la taverne enfumée, avec les paysans endimanchés et les buveurs de chaque jour. Durant ses études à Munich, il s'était nonchalamment accoutumé au bruit et au parfum de la taverne ; il trouvait un charme singulier dans le tableau joyeux des buveurs ; peintre, il fût devenu un des plus gais écoliers de Téniers, dont il aimait jusqu'aux plus mauvaises copies. Malgré ces penchants pour le cabaret, il cultivait dans son âme les fleurs bleues des pures amours ; jamais poète allemand n'éveilla de plus souriantes rêveries. Il avait plus que tout autre l'instinct des contrastes : c'était souvent au fond de la taverne, au tintement des verres, dans la fumée du tabac, que lui apparaissaient les plus belles images de l'amour.

Il devint éperdûment amoureux de Marguerite ; Marguerite, toute fraîche et toute blonde, avait vingt ans depuis l'automne ; elle vivait dans le silence avec son père : on la voyait à peine au village une fois par semaine. La chronique des lavandières racontait sur elle bien des histoires incroyables. On disait qu'un chasseur inconnu avait tenté de l'enlever par une belle nuit de mai ; on disait même que, de son côté, elle n'avait guère résisté ; mais son père veillait sur elle avec la plus austère sollicitude. C'était un homme de caractère antique, un franc Virginius, qui eût tué sa fille pour l'arracher au déshonneur. Il la voulait marier à un neveu des environs de Mons, et le diable n'aurait pu le détourner de ce dessein.

Cependant Adolphe aimait Marguerite avec toutes les espérances du monde et avec toute l'ardeur d'une âme poétique. Adolphe était dans la belle saison de l'amour ; l'heure solennelle était venue. Il craignit d'abord d'amener tout seul : mais quelques œillades surprises dans le chemin de la ferme et dans l'église de Hartz l'avertirent un peu que la belle Marguerite était touchée de son culte et de sa promenade. Un plus savant que lui sur ces choses-là eût peut-être découvert que ce regard de la jeune

fille voulait dire ceci, ou à peu près : Si je n'en aimais un autre, je vous aimerais. La femme la plus fidèle a toujours un second amant dans le chemin du cœur.

Marguerite tomba malade, on ne sut ni pourquoi ni comment. Le bruit s'en répandit aussitôt. Son père venait de partir pour la Flandre. Le médecin du fermier restait à deux lieues de la ferme : Adolphe espéra qu'on n'irait pas si loin ; mais le jour même il vit passer à Hartz le vieux médecin de Wesel. « C'est étonnant, dit-il, voilà un médecin nouveau. » Il voulut le suivre à la ferme ; la vanité l'arrêta en chemin. « Ils m'appelleront, » dit-il en retournant. Le lendemain l'amour l'entraîna encore vers la ferme ; au moment où il se décidait à entrer, il vit sortir le vieux docteur qui, sur sa demande, lui apprit la mort de la pauvre fille. « Elle est morte ! s'écria Adolphe. — Eh ! mon Dieu oui, dit le docteur en éperonnant son cheval, la science n'y pouvait rien. — Je l'aurais sauvée, murmura le pauvre amoureux dans son désespoir. — Vous eussiez fait comme moi, dit sèchement le docteur, vous l'auriez sauvée de la vie. »

Il disparut au même instant sous l'avenue.

Adolphe s'en retourna chez sa mère tout éploré et tout gémissant. Il passa le reste du jour au coin du feu, accablé sous sa douleur, ne voyant pas, ne disant rien, presque mort comme Marguerite. La nuit, il dormit à peine ; à son réveil, le désir lui vint de voir de ses yeux et de toucher de ses mains le corps de cette femme aimée avant de l'abandonner aux fossoyeurs : un doute, un pressentiment, une espérance, comme il en vient souvent aux amants, l'avait vaguement poursuivi depuis la veille. Mais quand il arriva à la ferme, on lui dit que la morte était ensevelie et couchée à jamais. Quatre jeunes filles vêtues de blanc priaient agenouillées devant le cercueil.

Adolphe ne voulut point profaner le dernier refuge de Marguerite ; il s'avoua que l'amour seul l'avait amené, il s'inclina religieusement devant le cercueil et reprit le chemin de Hartz. Sans savoir pourquoi, il entra en passant à l'église et reposa son front sur la pierre d'un pilier. Longtemps il demeura seul, écoutant la funèbre sonnerie des cloches et les tristes battements de son cœur, laissant tomber dans la nef un morne regard sur la draperie larmée qui allait couvrir le cercueil de Marguerite, cette dernière parure de ceux qui s'en vont. Un bruit de pas retentit sous les voûtes silencieuses ; il tourna la tête et vit un jeune homme en costume de chasse, qui descendait alors l'escalier du portail. Il fut frappé de sa figure sombre, de sa pâleur mortelle et de son air inquiet. Il le suivit des yeux avec une curiosité passionnée. Le chasseur, qui avait déposé son fusil et sa gibecière sous le portail à la garde de son chien, s'avança vers le chœur, le front incliné, en proie à

quelque rêve profond, à quelque pensée infinie. Après avoir dépassé le bénitier, il revint subitement sur ses pas, trempa le bout des doigts dans l'eau bénite et fit le signe de la croix. Adolphe vit bien que le chasseur n'était pas accoutumé à cette œuvre de dévotion ; une pensée de deuil, une souvenance, une crainte l'avaient seules rappelé à ce devoir, sans doute oublié depuis longtemps. Le chasseur passa en s'inclinant devant la draperie des morts, et traversa l'église de plus en plus perdu dans sa pensée ; il s'arrêta enfin dans une chapelle et s'agenouilla devant une vierge antique couronnée de blanches immortelles. Adolphe ne cessa de le regarder qu'au moment où le convoi descendit dans l'église. Dès qu'il vit les jeunes filles s'avancer avec le cercueil, à la suite des chantres, il ne pensa plus qu'à son fatal amour, qui n'avait pu mourir avec Marguerite. Bientôt les chants des psaumes le chassèrent de l'église ; il s'enfuit dans la campagne pour apaiser les battements de son cœur. Il gravit le versant de la colline et se reposa sur une roche moussue à l'ombre d'un mûrier sauvage, où souvent il s'était arrêté pour regarder dans la cour et dans le jardin de la ferme. Cette fois, hélas ! ce fut pour voir dans le cimetière. Les fossoyeurs, assis sur l'herbe, attendaient, en devisant, la fin de la messe. Un homme vint à eux et leur dit quelques paroles après avoir contemplé la profondeur de la fosse. Adolphe crut reconnaître le chasseur qui l'avait troublé dans l'église. Cet homme disparut quand le convoi s'avança. L'étudiant souffrit plus que jamais à la vue de ce triste tableau des vivants dans les champs des morts, à la vue de ces blanches filles allant enterrer une de leurs compagnes. Peu à peu le convoi se dispersa, après avoir prié et pleuré sur la fosse ; le cimetière redevint désert et silencieux. Le ciel était serein, légèrement voilé ; le vent ne jetait guère qu'un sourd gémissement au travers des arbres. Ce calme et cette mélancolie de la nature apaisèrent le cœur d'Adolphe : il fit aussi sa prière pour le repos de l'âme de Marguerite, et Dieu sans doute eut pitié de lui, car, après avoir prié, il pleura.

II.

À la nuit tombante, Adolphe rentra dans le village et voulut s'arrêter devant la maison de sa mère, qui était une pauvre femme vivant dans l'amour de Dieu et de ses enfants. Mais, en passant devant la porte, il lui vint une fumée odorante du souper qui le chassa plus loin. Au détour de la rue, il revit le chasseur et son chien, qui gambadait devant lui. En arrivant à la porte d'un mauvais cabaret, le chasseur sembla réfléchir ; il franchit lentement le seuil. Poussé par la curiosité, Adolphe le suivit. Le ca-

baret regorgeait d'ivrognes : c'étaient les sonneurs, le maître d'école, les fossoyeurs, le sacristain, tous les serviteurs de l'église paroissiale de Hartz, qui se consolaient de la mort de Marguerite. En entrant, Adolphe ne vit d'abord qu'un nuage de fumée ; peu à peu il distingua une vingtaine de figures épanouies respirant les parfums enivrants du vin et du tabac. Dans un coin de la salle étaient le chasseur et son chien ; le chasseur renversé contre le mur, et son chien nonchalamment étendu à ses pieds. Adolphe chercha du regard quelque table déserte : n'en trouvant pas une seule, il alla s'asseoir à celle du chasseur. Ce fut un singulier contraste que ces deux nobles têtes, pâles et tristes, à côté des plus joyeux buveurs du village. En se retournant pour demander une bouteille de vin, Adolphe marcha sur la queue du chien, qui, déjà jaloux de voir un étranger à la table de son maître, releva ses lèvres et montra deux magnifiques rangées de dents. Le chasseur l'arrêta et l'apaisa d'un seul mot ; le médecin lui tendit une main caressante et la bête mutine se recoucha en grognant. Grâce à cette aventure, les deux jeunes gens commencèrent à se parler. L'un offrit de son vin, l'autre de son tabac, et en moins de rien le médecin, le chasseur et le chien étaient ensemble comme trois amis. L'heure du souper fit partir peu à peu tous les buveurs et nos trois amis demeurèrent seuls dans la salle avec la cabaretière, qui se délassait en filant sa quenouille. « Monsieur le docteur, dit après un silence le chasseur à Adolphe, le bruit court que mademoiselle Marguerite a succombé à une maladie nerveuse ; ne l'avez-vous pas vue mourir ? — Oui, monsieur, à une maladie nerveuse ; mais je ne l'ai pas vue mourir. — Il me semble, dit le chasseur en pâlisant, que mademoiselle Marguerite a été enterrée bien vite. — Oh ! oui, s'écria avec empressement la cabaretière ; on n'attend jamais assez. Je me ressouviens toujours de cette dame de Munich, morte subitement un jeudi vers le soir et enterrée le lendemain avant midi : ce qui ne l'a pas empêchée d'en revenir, grâce à un fossoyeur qui a été la nuit suivante la déterrer pour lui dérober un diamant qu'elle avait au doigt. Elle existe encore à cette heure ; voyez plutôt l'almanach de l'an passé. »

Le chasseur sourit d'un air de doute.

« Malgré l'almanach, cette histoire est vraie, dit Adolphe, et j'en sais de plus singulières. Ces vieux contes de revenants et de vampires n'ont-ils pas pris leur source dans les funestes méprises qui ont enterré des vivants ? On ferait là-dessus un beau roman. — À propos de roman, dit le chasseur, je me souviens que le baron de Waldstein est mort victime d'une de ces funestes méprises. — Bien d'autres personnages célèbres en furent victimes, un empereur d'Orient, un consul romain. Vous n'avez qu'à feuil-

leter les écrits dignes de foi de Lancisi, de Bruhier, de Winslow, vous trouverez de terribles exemples ; l'histoire elle-même en a recueilli un grand nombre. Il n'y a pas un mois qu'un numéro du *Journal des Savants* m'étant, par aventure, tombé dans les mains, j'y lus ce que je vais vous raconter.

La cabaretière déposa sa quenouille, et prit un petit chat dans ses mains en écoutant. Le chasseur versa à boire d'un air distrait.

« Milady Roussel, mariée à un colonel anglais qui l'aimait d'une grande tendresse, succomba à une syncope causée par je ne sais quel mal caché. Le colonel, ne voulant point la croire morte malgré des apparences terribles, la laissa dans son lit comme une dormeuse, la face découverte, bien au delà du temps prescrit par la coutume du pays. Vainement on lui représenta qu'il la fallait enterrer : il repoussa les officieux, et déclara qu'il briserait la tête à tous ceux qui essaieraient de lui enlever le corps de sa femme. La reine d'Angleterre, ayant appris sa douleur profonde et sa singulière obstination, envoya devers lui un homme de sa suite pour lui faire des compliments, et surtout des remontrances sur son refus d'accorder à sa femme les honneurs de la sépulture. Le colonel répondit qu'il était sensible aux condoléances de la reine, mais qu'il la priait de lui laisser le corps de sa femme. Huit jours s'étaient passés, milady Roussel ne donnait aucun signe de vie ; le colonel, désespéré, lui pressait les mains et les baignait de ses larmes, quand, au son des cloches d'une église voisine, elle se réveilla comme au sortir d'un songe, se souleva sur l'oreiller, et s'écria : *Voilà le dernier coup de la prière, il est temps de partir.* » — Au moins, dit la cabaretière en ramassant sa quenouille, celle-là n'a pas souffert au fond d'un cercueil, comme la pauvre dame de Munich. — Je me sens frémir à la seule idée du réveil dans un cercueil, dit le chasseur ; c'est un supplice digne des temps barbares. Renaître dans une pareille prison, sous la terre, enveloppé d'un linceul, criant et se débattant en vain ; renaître pour mourir de la mort la plus épouvantable !...

Le chasseur se leva, comme pour repousser cette idée qui le glaçait. « Jean Scott, reprit Adolphe, fut trouvé dans son tombeau les mains rongées et la tête brisée. N'avez-vous pas appris... »

A cet instant le petit chat du cabaret, qui s'était approché en sournois, par jalousie ou par curiosité, du chien de chasse, grinça les dents et souffla vers lui sa colère. Le chien, irrité, le poursuivit jusque sous une vieille étagère, où il ne put passer que la patte et le museau. Le petit chat, qui était lâche et méchant, comme beaucoup de ses pareils, se vengea tout à son aise. Chaque fois que le pauvre chien, de plus en plus irrité, avançait la dent pour mordre, il recevait trois ou quatre coups de griffe du chat

inhospitalier. Le pauvre chien aboyait, jappait, se lamentait, mais ne pouvait se résoudre à lâcher prise. A la fin son maître, lui voyant au nez quelques taches de sang, eut pitié de son infortune : il alla vers lui pour arrêter le combat. Adolphe, entendant alors sonner dix heures, pensa que sa mère devait l'attendre avec inquiétude ; il dit adieu au chasseur, et sortit du cabaret. Le chasseur le suivit presque au même instant. A quelques pas du cabaret, Adolphe, ayant tourné la tête, vit qu'il prenait le chemin du grand bois de Nebelstein. Il retourna jusqu'à la porte du cabaret ; la cabaretière allait fermer les contrevents, il lui demanda d'où venait et quel était ce chasseur. La cabaretière lui répondit que, depuis un an, à peu près, il venait quelquefois boire un cruchon de bière ; il était presque toujours silencieux, il lui avait une seule fois parlé de Marguerite : voilà tout ce qu'elle savait.

Adolphe rentra au logis. Sa jeune sœur l'attendait au coin du feu ; il appuya son front contre la cheminée, et demeura silencieusement en contemplation devant les flammes mourantes qui ranimèrent ses douloureuses rêveries. Sa sœur lui offrit son front à baiser, lui dit bonsoir en sommeillant et disparut dans l'escalier de sa chambre. Adolphe demeura devant le feu jusqu'au moment où la douzième heure sonna à une grande horloge accrochée entre le lit de sa mère et une armoire du temps passé. Cette sonnerie réveilla en lui des souvenirs funèbres : au lieu d'aller se coucher, il ressortit, en proie à la plus violente agitation, et, comme par entraînement, il s'enfuit vers le cimetière. Tout dormait au village ; l'église seule frissonnait encore aux douze coups de sa cloche ; la lune avançait son front d'argent sur un drapeau flottant, suspendu au coq du clocher ; quelques nuages perdus fuyaient à l'aventure. Adolphe regardait toutes ces choses d'un œil distrait et effaré. Les nuages se transformant sans cesse, le drapeau que le vent agitait par intervalles, le front pâle et mélancolique de la lune, éveillaient tous les fantômes de son imagination. Quand il fut devant le mur du cimetière, il vit avec surprise la porte entr'ouverte. A cet instant, un des nuages couvrit la lune et vainement il regarda dans le cimetière : la nuit était partout, il ne vit que la nuit. Le nuage s'éclaircit ; une demi-teinte traversa l'ombre ; il distingua des formes confuses : le grand Christ, veillant au-dessus des morts ; les débris d'une chapelle, quelques tombes éparses. Il chercha des yeux la fosse où dormait Marguerite : son cœur se glaça bientôt à la vue d'une ombre s'agitant au-dessus comme un démoniaque. Il se sentit jaloux et son premier élan fut de courir vers cette ombre ; mais, au même instant, il la vit disparaître comme si la terre se fût ouverte sous lui. Le nuage passa et la lune éclaira tout le cimetière. Adolphe crut sortir d'un songe, et, pour

ne plus y retomber, il s'enfuit sans oser retourner la tête, effrayé du bruit de ses pas, effrayé de son ombre qui le poursuivait.

III.

Le lendemain, à son réveil, il retourna au cimetière; il alla jusqu'à la fosse de Marguerite, cherchant d'un œil avide des traces de son apparition de la nuit. Il vit une multitude de pas aux alentours; mais n'étaient-ce point ceux du convoi? Le sable de la fosse offrait des empreintes profondes; mais n'était-ce point sur la fosse que s'étaient agenouillées les compagnes de la défunte? D'ailleurs, la croix formée par la bêche du fossoyeur n'était qu'à demi effacée. Il ne douta plus des jeux de son imagination.

Quelques jours se passèrent. Peu à peu il oublia sa douleur dans la consolation de sa mère; l'image de Marguerite s'effaça souvent dans sa pensée, bientôt son amour alla rejoindre ses autres souvenirs.

Il reprit ses livres de médecine et poursuivit ses études trop souvent abandonnées. Il n'avait nulle autre distraction que la promenade au bord d'une petite rivière, sur la montagne, dans les bois environnant la ferme. La vue de cette ferme, singulièrement attristée par quelques pans de mur servant de limite aux vergers, avait pour lui un charme douloureux: il demeurait de longues heures en contemplation devant le colombier dont le toit rouge s'élevait au-dessus des ormes de l'avenue; il écoutait en rêvant le caquètement des poules, le bavardage des canards, le glouglou des coqs d'Inde, toutes les prosaïques rumeurs de la ruche en travail. Perdu dans ses rêves, il oubliait que Marguerite n'était plus là; et quand, par aventure, son œil errant découvrait quelque jeune servante au travers du feuillage ombrageant la petite république, son cœur s'éveillait avec violence, en dépit de la jupe grossière et du chapeau de paille de la jeune servante. Dans ses promenades, il emportait toujours un livre de médecine qui n'était jamais ouvert, mais qui lui donnait un air studieux aux yeux des gens qu'il rencontrait: c'était beaucoup dans un pays où la paresse n'est permise qu'aux ivrognes. Par malheur, avec ce livre il emportait sa pipe noire, qui faisait murmurer tous les dignitaires du village.

Un soir, Adolphe, armé de son livre et de sa pipe, s'en fut au bois de L'Étang: le temps était calme, le ciel était serein, et jamais le bois n'avait répandu tant d'harmonie et tant de parfums; le rossignol jetait aux échos sa note perlée; le vent secouait indolemment les fleurs des tilleuls et des marronniers; toute la nature s'endormait dans l'amour. Adolphe

suivait lentement un sentier vert coupé çà et là par une eau dormante parsemée de touffes de joncs et d'oseraies: c'était la première fois qu'il suivait cette route; il lui fallait l'agilité d'un cerf pour franchir les mares d'eau sans s'y baigner les pieds; à chaque instant le sentier devenait plus humide; mais, loin de se rebuter, Adolphe poursuivait sa pénible promenade, entraîné par l'amour du mystère. Il voyait de temps en temps sur l'herbe l'empreinte du pied de quelque passant; cette seule vue lui donnait du courage: il allait, il allait en songeant que le chemin de la vie était comme ce sentier, dont les abords si charmants s'étaient changés peu à peu sous les eaux croupissantes. La nuit venait, les bruits du soir s'apaisaient, et Adolphe, n'entendant plus que le frissonnement des feuilles, regrettait presque de s'être aventuré si loin, quand, après avoir dépassé une grande touffe de noisetiers, il vit tout à coup la campagne par une échappée de bois; il fut à la lisière en moins d'une minute. Les derniers feux du jour tombaient sur un petit village éparpillé sous ses yeux, et sur un vieux château dont l'architecture saxonne avait perdu son beau caractère sous les embellissements frivoles des architectes de ce temps. Adolphe n'avait jamais vu ce château; il s'approcha d'un paysan qui ébrauchait un pommier et lui demanda si c'était le Niedersteinschlos, dont on lui avait souvent parlé. Le paysan inclina la tête, et se mit à ramasser les branches qu'il venait de couper. Adolphe se retourna vers le château, en proie à des souvenirs confus; dans tous les pays il y a un lieu destiné à servir de scène aux contes de fées ou de revenants. Mille fables, plus merveilleuses les unes que les autres, avaient pris leur source au Niedersteinschlos et avaient enflammé l'imagination d'Adolphe dans son enfance. Involontairement il s'approcha du parc qui se perdait dans le bois; il découvrit un petit pavillon à demi caché dans la verdure: c'était l'œuvre de quelque artiste ignoré du dernier siècle; jamais Adolphe n'avait rien vu d'aussi coquet et d'aussi capricieux; la nature avait achevé l'œuvre en lui formant une ceinture variée de jasmins, de chèvre-feuilles et de clématites; la brise la plus légère en détachait une pluie d'étoiles et de clochettes qui blanchissaient le parterre pendant la saison fleurie.

Adolphe grimpa sur un arbre à demi renversé contre la muraille du parc, pour mieux voir le pavillon: à peine arrivait-il à la dernière branche, qu'une tête aimée, la tête de Marguerite, lui apparut à l'une des fenêtres; dans son émoi, il s'attacha à la branche pour ne pas tomber; il se crut la proie d'un rêve. Cependant il ne cessait de voir la tête adorée, qui, mollement penchée en dehors du pavillon, semblait regarder le couchant rougi; dans son égarement, il ne put arrêter un cri de surprise. Celle qui était à la fenêtre du pavillon se troubla, dispa-

rut soudainement et ferma la croisée. Adolphe demeura perché sur la branche, abîmé sous les idées les plus étranges. Était-ce une vision? mais cette croisée qui venait de se refermer; était-ce un rêve? mais ce paysan qui ramassait encore son bois; était-ce Marguerite? mais la maladie, la mort, le cimetière! Adolphe cherchait dans un dédale.

Il retourna vers le bûcheron. « Quelles gens habitent ce château? » lui demanda-t-il d'une voix troublée.

Le paysan le regarda en silence. « Vous êtes donc sourd? reprit-il avec impatience. — J'ai deux bonnes oreilles, murmura le bûcheron. — Si vous m'entendez, répondez moi donc! — Je n'en sais rien. »

A cet instant, un enfant en jaquette, à peine âgé de six ans, arriva dans le champ des Pommiers. « D'où viens-tu, marmot? » lui cria le paysan, qui était son père. « Je viens du château. » Et l'enfant fit siffler une pierre vers l'avenue. « Maman vous attend pour souper, » reprit-il en bondissant sur l'herbe.

Le paysan se prit à fredonner une vieille chanson et s'en alla aussitôt en regardant Adolphe du coin de l'œil. Puis, atteignant l'enfant, il le jeta sur ses épaules. Adolphe avait eu la tentation de saisir une des branches qui couvraient le champ et de la briser sur le dos du paysan, mais la mine sauvage et moqueuse de cet homme avait distrait son bras. Il le perdit bientôt de vue; durant quelques minutes encore, il entendit sa chanson, qui coupait le morne silence de la vallée.

Il demeura plus d'une heure sous les pommiers, regardant sans cesse le pavillon, écoutant de toutes ses oreilles; mais nul bruit ne se fit entendre, nulle lumière n'apparut en ce lieu désert du parc. Il s'en revint, ne rêvant que chimères et fantômes, caressant avec plus d'amour que jamais l'image de Marguerite, qui se ranimait en lui. La nuit était profonde, il s'égara souvent; il traversa un pré marécageux où il s'était imprudemment aventuré; enfin, il arriva à Hartz dans l'état piteux d'un homme qui a failli se noyer. En passant devant le cabaret, il s'arrêta à la vue de plusieurs ombres qui se dessinaient sur le rideau rouge de la salle; il pensa qu'il lui valait mieux se sécher là que chez sa mère, qui devait être couchée. Sa marche rapide et fatigante l'avait d'ailleurs fort altéré, et la cabaretière était renommée pour un vin clair et pétillant dont le souvenir seul le rafraîchissait déjà. Il entra donc au cabaret.

Il n'avait pas refermé la porte qu'un chien vint lui sauter sur les bras en aboyant avec joie; et comme il le repoussait d'une main caressante, il vit le jeune chasseur décrochant sa gibecière d'une des noires solives du plancher : il alla à lui la main tendue et le cœur ouvert; le jeune chasseur lui pressa

la main et déposa sa gibecière en se rasseyant. « Ah! je vous retrouve donc enfin! dit-il d'une voix animée. Madame la cabaretière, un peu de complaisance : tout au fond de la cave. — Dans quel pitoyable état vous êtes, mon jeune ami! — J'ai traversé les bois et les marais; je me suis baigné comme une grenouille; j'espérais voir ici un feu d'auberge, mais voilà tout au plus un feu d'étudiant ou de couturière. »

Le jeune chasseur se leva en souriant, sortit par la porte de la cour, et rentra au même instant avec un grand fagot de branches dans les bras; sans prendre la peine de le dénouer, il le déposa dans l'âtre, et répandit une douzaine d'allumettes sur les restes du feu. Avant le retour de la cabaretière, une flamme ardente s'élançait jusqu'au manteau de la cheminée. Tout en séchant ses pieds, Adolphe, presque sourd aux paroles bienveillantes du chasseur, aux reproches de la cabaretière, qui craignait un incendie, ne songeait qu'à l'étrange vision du parc; il revoyait cette ombre étrange penchée sur la fosse de Marguerite le soir de l'enterrement; et puis il pensait aux alentours mystérieux de Niedersteinschloz, à la mine singulière du paysan qui ébranchait les pommiers. Et ses songes et ses pensées l'entraînaient plus avant dans le dédale.

Le chasseur, las de lui parler en vain, le rappela à la raison en lui frappant sur l'épaule. « Dormez-vous, mon jeune ami, ou plutôt êtes-vous mort? Par Dieu! vous êtes lugubre comme un revenant. A quoi rêvez-vous donc? — Je rêve, dit lentement Adolphe, à un revenant que j'ai vu ce soir. »

La cabaretière sourit d'un air moqueur, mais Adolphe avait dit ces mots d'une voix si funèbre qu'elle se rapprocha du feu en frissonnant. Le chasseur prit les pattes de son chien et se mit à valser avec insouciance. « Un revenant, s'écria-t-il en valsant toujours. Vous a-t-il parlé de l'autre monde? »

Adolphe ne répondit point et retomba dans ses rêves. « Dites-nous au moins, reprit le chasseur, si c'était un beau revenant. — Oui, répondit nonchalamment Adolphe : c'était l'image de Marguerite. »

La cabaretière poussa un cri, et le chasseur, qui ne valsait plus, regarda l'étudiant avec inquiétude. « Et c'est au cimetière que vous l'avez eue, cette vision? lui dit-il en pâlisant. — Non, c'est au vieux Niedersteinschloz, à la fenêtre d'un pavillon perdu dans le parc. »

Le chasseur éclata de rire. « L'aventure est charmante, dit-il en retroussant ses moustaches. Vous avez un prisme dans les regards, mon jeune ami, car vous avez vu tout simplement une filleule de ma mère, une pauvre orpheline qu'elle a recueillie. »

Adolphe regarda le chasseur d'un air de doute. « Si vous l'avez vue dans le pavillon qui me sert de

logis depuis les beaux jours, c'est qu'elle attachait des rideaux à la fenêtre. »

Adolphe semblait entendre une langue étrangère. « Je me suis toujours doutée, dit la cabaretière avec empressement, que vous étiez le fils de M. le baron de Niederstein ; je connais votre mère, je l'ai servie autrefois et je sais votre nom de baptême. Édouard, n'est-ce pas ? — Édouard de Niederstein, » reprit le chasseur. Et s'adressant à Adolphe : « Quand vous retourneriez au château, ne m'oubliez pas ; je vous ferai voir en chair et en os votre revenant de ce soir. »

Adolphe inclina silencieusement la tête. « En voyant cette fille, qui ressemble si prodigieusement à Marguerite, reprit le chasseur, je ne puis m'empêcher de penser à la métépsychose ; dans mes songes insensés, je me demande si, trompée par la ressemblance, l'âme de la pauvre Marguerite ne s'est point envolée au corps de cette fille... Mais les chemins sont mauvais... »

Le chasseur s'approcha de la fenêtre et détourna le rideau : « Le ciel est noir, la lune va se coucher, adieu ; un bois à traverser, adieu, adieu ! »

Il tendit sa main à Adolphe et siffla son chien : « Low ! en avant ! » Il endossa sa gibecière, paya son écot, et partit en laissant Adolphe à ses songes. « Pardieu ! dit tout à coup ce dernier, c'est trop rêver ! » Il passa la main sur son front comme pour en chasser les idées, et se mit à rire avec la cabaretière pour mieux oublier sa charmante vision.

Le surlendemain il reprit sa promenade vers le bois de L'Étang. On touchait à l'automne ; les derniers feux du soleil rougissaient le fruit des sorbiers et brunissaient les mûres sauvages. Adolphe entendait çà et là le cri du coucou, la clochette des troupeaux dispersés au bord du bois, la voix claire et gaie des chercheurs de noisettes. Il avança lentement, à demi perdu dans la rêverie, cueillant des cornouilles, égrenant le sorbier, effeuillant les branches tombantes. Et, tout en avançant ainsi, il arriva, sans y penser le moins du monde, devant la muraille ébréchée du parc de Niedersteinschlosz. Dès qu'il entrevit, à travers le feuillage flottant, la flèche du pavillon, son cœur s'agita violemment au souvenir de Marguerite. D'abord il voulut aller au château voir le chasseur son ami ; mais bientôt, tout en réfléchissant, il franchit sans trop de peine le vieux mur du parc et marcha en silence vers le pavillon, par les bosquets touffus, se détournant à chaque pas pour aller dans l'ombre. Il s'arrêta sous une charmille, tout en face d'une fenêtre, et regarda avec anxiété durant quelques minutes : le pavillon lui sembla désert ; cependant, comme il allait sortir de là, il vit ou s'imagina voir passer une ombre sur les vitres. La nuit s'élevait, déjà la brume voilait les dernières lueurs du couchant, le bois devenait plus

sombre. Adolphe demeurait sous la charmille, ne sachant que faire et ne sachant que penser. Tout à coup l'image de Marguerite reparut à la fenêtre, demi-rêveuse et demi-souriante, comme l'amante qui poursuit un souvenir d'amour. Elle leva les yeux au ciel et chercha les premières étoiles. Et bientôt ses regards se perdirent dans le sombre horizon du bois de L'Étang, vers Hartz : alors une triste pensée chassa son demi-sourire ; elle baissa la tête et soupira. A cette vision, Adolphe agita toute la charmille avec ses bras ; il ne doutait plus que ce ne fût Marguerite ; il ouvrit la bouche pour l'appeler, mais il étouffa sa voix dans la crainte de chasser la ressuscitée de la fenêtre. Les jappements d'un chien coupèrent le silence, ou plutôt les rumeurs languies du soir. La vision disparut pendant qu'Adolphe tournait la tête vers le donjon. Il sortit de la charmille et s'en alla à la porte du pavillon. La porte était ouverte, il s'élança dans l'escalier, pâle, chancelant, éperdu. — Marguerite, murmura-t-il d'une voix mourante. Il étendit les bras dans l'ombre, Marguerite n'y vint pas. Il regarda partout, il écouta sans cesse : il ne vit rien, il n'entendit rien. En vain il passa une demi-heure à chercher la trépassée ; il s'égara de plus en plus dans les profondeurs de ce mystère funèbre. Enfin il redescendit dans le parc, franchit quelques palissades et s'aventura du côté du château. Une grande salle du rez-de-chaussée était éclairée par une petite lampe de cuivre et par les flammes ardentes de lâtre. Deux femmes se trouvaient aux deux coins de la cheminée, la maîtresse du logis et la gouvernante. La maîtresse du logis lisait avec distraction, tout en tisonnant le feu ; la gouvernante, besicles sur le nez, nouait du lin à son fuseau et sautillait du pied sur un rouet vénérable comme elle. Avec son bonnet rond, son chignon formidable, sa brassière rouge, elle avait l'air de quelque fée Carabosse oubliée là depuis la chute des fées. Adolphe, s'élevant sur la pointe des pieds, admirait toutes les singularités de cette vieille, quand son ami le chasseur parut dans le fond de la salle avec trois ou quatre chiens bondissant autour de lui. Madame de Niederstein appela une jeune servante pour servir le souper et embrassa tendrement son fils, tout en se plaignant du laisser-aller des chiens. Le chasseur fit la sourde oreille à ces plaintes ; il se coucha sur une vieille tapisserie, au beau milieu de la salle, et joua indolemment avec ses bêtes affolées. La jeune servante vint servir un lièvre rôti, une perdrix aux choux, une bouteille ensablée et des raisins jaunissants. A la vue de toutes ces choses, Adolphe, qui avait faim, malgré le trouble de son cœur, se détacha de la fenêtre en pensant que le château de Niederstein n'était point un gîte à revenants. Il repassa devant le pavillon : la porte était toujours ouverte. Il s'arrêta

sur le seuil; mais bientôt les gémissements de la bise le chassèrent de là tout frissonnant de peur : l'esprit est faible quand le cœur est en scène. Il sortit du parc et retourna à Hartz au milieu d'une troupe de fantômes, qui se métamorphosaient en pierres, en buissons, en nuages, dès qu'il les voulait saisir.

IV.

Les jours suivants ce fut la même promenade, mais Adolphe passa en vain des heures d'angoisses à regarder la fenêtre du pavillon. La fenêtre déserte lui semblait triste comme un vieux cadre sans portrait. Son imagination, naguère si gaie et si fleurie, n'était plus qu'un sombre dédale, où sans cesse il se perdait au milieu des images lugubres. Il n'allait plus folâtrer avec l'agaçante cabaretière, il n'allait plus trinquer avec les buveurs; à peine s'il supportait les caresses de sa mère et le babil semillant de ses petites sœurs : il vivait seul, toujours seul, si ce n'est avec les morts.

Il voulut enfin tout savoir. Il partit un matin pour e Niedersteinschloz, résolu de tout braver pour voir Marguerite ou celle qui avait son image. Ses doutes agitants ne pouvaient durer un jour de plus sans abattre son âme. Depuis le soir des funérailles, il avait pâli; il était ravagé au point qu'on disait à Hartz : — Quel est donc le diable qui le possède, ce n'est plus que son ombre qui passe.

Ce matin-là, tout en traversant le bois de L'Étang, il se remit, dans la solitude et le silence, à balancer dans son esprit tous ses doutes cruels. — Est-elle morte? mais n'est-ce pas elle-même qui deux fois lui est apparue dans le parc du château. — Vit-on jamais deux figures pareilles animées du même sourire et du même regard? Pourquoi cette rencontre avec le chasseur le jour de l'enterrement? — Mais comment l'eût-il enlevée? — Était-elle morte ou vivante? Ce vieux médecin, cette bière, ce *De profundis*, cette fosse lugubre, tout cela n'était-il que la mise en scène de quelque mystérieuse comédie? — A quoi bon cette comédie? On ne fait pas tant de façons aujourd'hui pour suivre son amant; il n'y a plus d'enlèvements parce qu'on ne fait plus l'amour à cheval comme au beau temps de la chevalerie. Cependant cette jolie fille était étrange en tout; pour elle la vie devait se passer étrangement. Adolphe en était là de ses rêveries nuageuses, quand il entendit sonner la cloche du hameau de Waldstein : la sonnerie était lente et triste comme pour un enterrement. Il retourna avec plus d'ardeur à ses souvenirs des funérailles de Marguerite. — Oui, oui, dit-il tout d'un coup, il y a là un mystère que je finirai par dévoiler.

Il arrivait au bout du bois : il était à peine dix heures; le soleil, jusque-là caché par le brouillard d'automne, répandait depuis un instant une pure lumière dans la solitaire vallée; le vent d'est, s'élevant par bouffées capricieuses, dispersait les derniers lambeaux du brouillard. C'était une de ces mélancoliques et douces matinées d'octobre, qui versent plus de charme peut-être dans l'âme des voyageurs que les fêtes brillantes du printemps; la nature avait un dernier sourire qui attristait, mais qui rappelait des jours meilleurs. Le souvenir du bonheur passé ne vaut-il pas mieux que le bonheur lui-même?

Adolphe allait atteindre l'avenue du château, il entendit tout d'un coup chanter un psaume dans la cour du château; au même instant il vit, par la grande porte ouverte à deux battants, un curé qui jetait de l'eau bénite à l'assistance, c'est-à-dire aux desservants de son église, aux enfants de chœur, à quelques serviteurs du château. Le convoi se mit en marche : alors Adolphe découvrit un cercueil. — C'est sans doute la mère d'Édouard de Niederstein, dit-il en se détournant un peu. Le convoi arriva bientôt dans l'avenue : il se rapprocha de l'avenue et distingua une couronne sur le cercueil. — Mon Dieu ! si c'était...

On lui frappa sur l'épaule; il se retourna et vit Édouard en costume de chasse, qui suivait le convoi à distance. « Qui est-ce donc qui est mort au château? — A propos, c'est la jeune fille qui nous rappelait Marguerite. Elle est morte hier de je ne sais quelle fièvre. »

En disant ces mots, le chasseur avait pâli. « Morte ! dit Adolphe avec un accent de désespoir. Je ne saurai donc rien ! Il saisit la main du chasseur. — De grâce, dites-moi toute la vérité : quelle est celle qu'on enterre aujourd'hui? — Vous êtes fou, dit le chasseur plus pâle encore. Adieu, on m'attend sur la montagne pour chasser, revenez une autre fois. »

Il s'éloigna sans dire un mot de plus; seulement au bout de l'avenue il murmura entre ses dents : *Il ne faut pas jouer avec la mort.*

Adolphe le suivit des yeux : le chasseur ne s'écarta guère du convoi; il penchait tristement la tête, il semblait accorder un regret à celle qui s'en allait pour jamais. Adolphe fut un peu distrait par une jeune servante qui l'effleura au passage; comme elle s'éloignait, il l'appela et la pria de lui dire ce que c'était que la filleule de madame de Niederstein, qu'on allait enterrer. « Je n'en sais rien, dit la servante; il y a six mois qu'elle nous est venue de Munich ou d'ailleurs, elle vivait en sauvage au point que je ne l'ai presque jamais vue. »

Là-dessus la servante partit pour rejoindre le convoi. « Plus je vais, plus le mystère est sombre, » dit Adolphe.

Le lendemain, sur le soir, il revint encore au Niedersteinschloz. « Cette fois, disait-il avec colère, je tuerais le chasseur s'il ne me dit pas la vérité. » Il entra au château en homme résolu. Il traversa un vestibule et un salon sans rencontrer personne; enfin, dans une grande chambre à coucher, il vit deux vieilles femmes qui pleuraient. Il apprit bientôt de ces femmes qu'Édouard s'était tué la veille à la chasse. « Par accident, s'empressa de dire sa mère. »

V.

Adolphe ne put jamais dévoiler cet étrange mystère. Six mois durant, son cœur demeura dans la nuit de la tombe, son âme s'attacha au fantôme de Marguerite. Deux ans après, son maître en médecine l'appela à Munich, voulant faire sa fortune. Adolphe, après bien des luttes douloureuses, finit par quitter Hartz avec sa mère et sa jeune sœur; l'autre était mariée depuis peu dans le voisinage. Une fois à Munich, les distractions bruyantes,

l'envie de faire fortune dans le monde et la science, le détachèrent peu à peu de son lugubre amour. Il se maria à une jeune fille assez jolie et assez raisonnable, qui le mit tout à fait sur un chemin prosaïque. A part quelques vagues échos, quelques souvenirs attiédés, il avait presque oublié Marguerite, quand un songe, digne de couronner cette singulière histoire, vint le frapper et le ramener à son fantôme.

Au milieu d'une nuit d'hiver, il entend tout d'un coup le bruit de pas funèbres de la mort ou du spectre; il regarde dans l'ombre, il voit apparaître Marguerite secouant son linceul, et, comme par métamorphose, reprenant tout à coup sa fraîche figure, rehaussée encore par une parure de bal, comme il l'avait entrevue une fois à une fête à un château voisin. Il la suivit par un entraînement irrésistible. Il s'aperçut bientôt qu'il était poursuivi par l'inévitable chasseur, qui, cette fois, était armé de la faux de la mort. Elle s'appuya sur son cœur toute tremblante et le supplia de la sauver. Il entra avec elle en toute hâte dans une sombre maison, — la maison de la mort, — et ferma la porte sur eux.



A peine eut-il fermé la porte qu'il reconnut qu'il venait d'entrer dans un cimetière; — hurra! les morts vont vite! — Marguerite l'entraînait avec une puissance surnaturelle. La tombe était ouverte, il

fallait y tomber. Il s'y jeta tout éperdu et tout glacé d'épouvante.

La tombe se changea en un vaste fleuve. Il alla jusqu'au fond, toujours entraîné par Marguerite. Il

parvint à la soulever sur les flots et à l'attirer sur le rivage. Des rameurs vinrent à eux.

C'était toujours le chasseur. Marguerite était éten-

due sans mouvement sur le rivage. — Marguerite! Marguerite! avant qu'il n'arrive pour ressaisir sa proie, dites-moi tout.



Elle ouvrit ses beaux yeux, et, d'une voix sépulcrale, elle parla ainsi :

« Oui, mon ami, je suis Marguerite, traînant partout les remords qui me possèdent ; tu m'as aimée, je viens près de toi reposer mon cœur qui souffre même dans la mort. — De grâce, Marguerite, reprit Adolphe en prenant les mains glacées du fantôme, de grâce, dites-moi le secret qui tourmente ma vie : vous avez aimé Édouard de Niederstein ?

Marguerite n'était plus qu'un fantôme.

« Oui, j'ai aimé Édouard de Niederstein. Mon père était ruiné ; pour réparer sa fortune, il voulait me marier à un vieux cousin de la Flandre ; il était parti pour cela. J'aimais Édouard, qui venait depuis trois mois presque tous les jours chasser autour de la ferme : hélas ! le savez-vous ? Édouard était marié, il ne pouvait m'épouser ; d'ailleurs son rang dans le monde l'en eût empêché : malgré tout je l'aimais. Dès que je fus seule, il voulut m'enlever ; mais par là c'était jeter le déshonneur sur un pauvre homme qui n'avait plus que l'honneur pour lui. Misérable enfant que j'étais ! pour sauver l'honneur de son nom, j'ai joué la comédie de la mort, et la mort... »

Adolphe s'éveilla à un cri de sa femme tout effrayée des agitations du rêve.

Ce ne fut pas le seul rêve lugubre.

Une nuit, entre autres, il rêva qu'il passait de-

vant le cimetière, et que, suivant sa coutume, il jetait un regard sur la fosse de Marguerite. Il vit le fossoyeur qui allait se mettre à l'œuvre : il alla à lui et le regarda faire en lui parlant politique. Au bout d'une heure et demie, le lit du dernier mort était assez profond et assez bien fait. Il alla prendre au jardin de sa mère une bêche et un hoyau ; il revint dans le cimetière, et creusa la fosse de Marguerite avec une ardeur sauvage. La nuit était sombre : çà et là cependant la lune montrait sa corne enflammée au travers des nuages rapides. Il ne fut pas une heure sans toucher le cercueil, mais le couvercle résista longtemps à ses coups. Il était tout défaillant ; et quand enfin le cercueil s'ouvrit, il crut qu'il allait y tomber pour l'éternité. Avant de regarder les restes de sa chère défunte, il leva les yeux au ciel comme pour demander à Dieu le pardon de cette profanation. S'étant penché au-dessus du cercueil, il jeta un regard ardent et effaré : il ne vit que l'ombre ; il aventura sa main tremblante, il ne saisit que l'ombre. A cet instant suprême, la lune vint comme un rayon du ciel jusqu'au fond de la tombe : tout ébloui, il s'imagina voir l'âme de Marguerite ; mais en même temps il s'aperçut que le cercueil était vide.

ANNE RADCLIFF.



JACQUELINE AUX CHEVEUX D'OR.

En ce temps-là, près de l'abbaye, non loin de Moulins en Bourbonnais, était une fontaine.

Une petite fontaine qui coulait, coulait, coulait dans l'oseraie, l'ajonc et l'herbe fleurie.

Dans la fontaine un grand saule baignait ses cheveux verts; sous le grand saule Jacqueline venait tous les soirs à l'heure où les fleurs de nuit ouvrent leur calice.

Jacqueline ne venait pas sous le grand saule pour boire à la fontaine.

Car, à l'heure où les fleurs de nuit ouvrent leur calice, son ami Pierre était sous le grand saule. Son

ami Pierre, un forgeron du pays, le beau forgeron au regard fier et doux.

Tous les soirs ils cueillaient de la même main des petites fleurs bleues qui émaillaient les bords de la fontaine.

Et quand les fleurs étaient cueillies, l'ami Pierre les baisait et les cachait dans le sein de la belle Jacqueline.

Ah! jamais sous le ciel où est Dieu, jamais on ne s'était aimé avec une pareille joie.

Quand Jacqueline arrivait sous le grand saule, il devenait pâle comme la mort. « Ami, disait-elle,

jure-moi d'aimer ta Jacqueline aussi longtemps que coulera la fontaine. »

A quoi l'ami Pierre répondait : « Aussi longtemps que coulera la fontaine, aussi longtemps j'aimerai la belle Jacqueline aux cheveux d'or. »

Il jura, mais un jour elle se trouva seule sous le grand saule.

Elle cueillit des petites fleurs bleues en l'attendant; mais il ne vint pas cacher le bouquet dans la brassière rouge.

Elle jeta les fleurs dans la fontaine et elle s'imagina que la fontaine pleurait avec elle.

Le lendemain elle vint un peu plus tôt et s'en alla un peu plus tard.

Elle attendit; les rossignols chantaient dans les bois, les bœufs mugissaient dans la vallée.

Elle attendit; la cloche de l'abbaye sonnait l'Angelus, la mouinière de Moulins chantait sa joyeuse chanson.

Huit jours encore Jacqueline vint. « C'est fini, dit-elle, c'est fini! »

Les soldats du roi passaient par la rivière. « Ah! oui, dit-elle, il est parti pour aller à la guerre. »

Le soir un jeune soldat demandait au capitaine la grâce d'aller à la guerre.

Il était si pâle et si triste, tant de beauté rayonnait sur sa figure que le capitaine le prit sous sa protection.

Lui-même l'arma de l'épée et de l'arquebuse, et le conduisit au premier combat.

Il tomba sur l'heure frappé d'un arc aveugle des Bourguignons.

On se pressa autour de lui pour le secourir. Trop tard on s'aperçut que ce beau soldat si triste était une femme. C'était Jacqueline aux cheveux d'or.

Le capitaine l'embrassa et la renvoya sous bonne escorte à Moulins, comme si c'eût été sa sœur, sa petite sœur Claudine.

Mais à Moulins, quand arriva Jacqueline, l'ami Pierre n'était pas encore revenu.

« C'est fini, dit-elle, c'est fini! » Elle alla frapper à la porte de l'abbaye : C'est une pauvre fille qui veut n'aimer que Dieu.

On coupa ses beaux cheveux d'or, on renvoya à sa mère sa brassière rouge et son anneau d'argent.

Cependant il revint, lui, le forgeron. « Où es-tu, Jacqueline, Jacqueline où es-tu! La fontaine coule toujours, voilà l'heure où les pigeons blancs s'en vont au colombier, l'heure où les fleurs de nuit ouvrent leur calice. Où es-tu, Jacqueline, où es-tu? »

L'ami Pierre vit un jour passer Jacqueline sous la robe noire des religieuses.

« Pauvre Jacqueline, elle a perdu ses cheveux d'or! »

Il s'approcha d'elle : « Jacqueline, Jacqueline, qu'as-tu fait de notre bonheur? pendant que j'étais

prisonnier de guerre, te voilà descendue au tombeau. Jacqueline, Jacqueline, que ferai-je à ma forge sans toi?

» Toi qui m'aurais donné ton cou pour reposer mes bras, ton front pour embaumer mes lèvres.

» Toi qui m'aurais donné des petits enfants jolis comme des anges pour égayer le coin de mon feu.

» Je les voyais déjà en songe jouant avec leurs petits pieds roses et souriant au sein de leur mère.

» Adieu, Jacqueline, j'irai ce soir dire adieu à la fontaine, au grand saule, aux petites fleurs bleues.

» Et quand j'aurai dit adieu à tout ce que j'ai aimé, je couperai un bâton dans la forêt pour m'en aller en d'autres pays. »

Le soir, quand l'ami Pierre vint à la fontaine, le soleil argentait d'un pâle rayon les branches agitées du saule.

C'était un jour de chasse, l'aboiement des chiens et le hallali des chasseurs retentissaient gaiement sur la Marne.

Quand l'ami Pierre arriva sous le grand saule, il tressaillit et porta la main à son cœur.

Il avait vu une religieuse couchée dans l'herbe, la tête appuyée sur la pierre de la fontaine.

« Jacqueline! Jacqueline! » dit-il en tombant agenouillé.

L'écho des bois répondit tristement : Jacqueline, Jacqueline!

Il la souleva dans ses bras avec effroi et avec amour.

« Adieu, mon ami Pierre, lui dit-elle doucement; depuis que je suis à prier Dieu dans le couvent, je me sens mourir d'heure en heure.

» Je suis morte, ami; si mon cœur bat encore, c'est qu'il est près du tien.

» J'ai une grâce à te demander, tout à l'heure enterrer-moi ici; je ne veux pas retourner au couvent, où l'on a le cœur glacé.

» Enterre-moi ici, mon ami Pierre, j'entendrai encore couler la fontaine et gémir les branches du saule.

» Dans les beaux soirs du mois de mai, quand le rossignol chantera ses tendresses, là-bas dans les bois, je me souviendrai que tu m'as bien aimé.

Quand elle eut dit ces paroles, il s'écria : « Ma belle Jacqueline est morte! »

La lune, qui s'était levée au-dessus de la montagne, vint éclairer la fontaine d'une douce et triste clarté.

Pierre reprit son amie dans ses bras, lui disant mille paroles tendres, croyant toujours qu'elle allait lui répondre.

Elle ne l'écoutait plus. Qu'elle était belle encore en penchant sa pâle figure sur l'épaule de l'ami Pierre!

Durant toute la nuit il pria Dieu pour l'âme de sa

chère Jacqueline, tantôt à genoux devant la trépassée, tantôt la pressant sur son cœur.

Au point du jour il creusa une fosse tout en sanglotant. Quand la fosse fut profonde, il y sema de l'herbe toute brillante de rosée.

Sur le lit funèbre il coucha Jacqueline pour l'éternité; une dernière fois il lui prit la main et la baisa.

Sur Jacqueline il jeta toutes les fleurs sauvages qu'il put cueillir au bord du bois et de la prairie.

Sur les fleurs sauvages il jeta de la terre, terre bénite par ses larmes

Il s'éloigna lentement. Les religieuses à leur réveil entendirent les sanglots de l'ami Pierre.

Depuis ce triste jour, jamais le forgeron n'a battu le fer à la forge.

Depuis ce triste jour, Jacqueline a dormi au bruit de la fontaine, bruit doux à son cœur.

Dans les soirs du mois de mai, quand le rossignol chante ses tendresses, là-bas dans les bois, elle se souvient que l'ami Pierre l'a bien aimée.

Et l'en voit tressaillir les petites fleurs bleues qui parsèment sa tombe toujours verte.

Ici finit l'histoire de l'ami Pierre et de la belle Jacqueline.

Toutes les jeunes filles vous content cette légende quand vous traversez Moulins en Bourbonnais.



CHRISTEL.

Durant l'hiver de 1819, vers la fin de février, dans une petite ville du Perche, arrivèrent, pour s'y établir, une mère et sa fille; elles venaient tenir le bureau de poste aux lettres, que de graves plaintes portées contre le prédécesseur avaient rendu vacant. Elles arrivèrent le soir, et, dès le lendemain, elles occupaient, dans la rue qui continue la place, la petite maison où, depuis bien des années, était situé le bureau. Le loyer de cette maison leur avait été cédé; la pièce du rez-de-chaussée sur la rue devant leur résidence habituelle.

Après qu'elles eurent fait exécuter quelques légers changements, la distribution du bureau se présentait ainsi : la pièce, avec deux fenêtres, n'avait point d'entrée par la rue; la porte extérieure était celle de l'ancienne allée, dont la cloison, du côté de la chambre, avait été à moitié abattue, et où l'on avait placé une grille de bois à travers laquelle se faisaient les échanges de lettres. Comme suite à la grille, vers le fond de l'allée, une porte grillée aussi, et non fermée, donnait entrée dans le bureau.

Les deux personnes qui venaient occuper cette humble et assujettissante position, et passer de longues journées sans murmure à ces fenêtres monotones et en vue de cette grille de bois étaient bien loin de s'y trouver accoutumées par leur vie anté-

rieure. La baronne M..., veuve d'un chef d'escadron, mort en 1815 de chagrin et de fatigue après les désastres des Cent-Jours, était Allemande de naissance. Rencontrée à Lintz, aimée et enlevée de son gré par M. M..., alors lieutenant sous Moreau, elle s'était brouillée pour la vie avec sa très-noble famille, et avait suivi partout son mari dans les di-

verses contrées. Sa fille, née en Suisse, dans le frais Appenzel, avait plus tard doré son enfance au soleil d'Espagne. Cette jeune personne, qui avait atteint dix-huit ans, faisait l'unique soin de sa mère. A la mort de M. M..., sans fortune, sans pension, la fière et noble veuve avait vécu, durant deux années, de quelques économies, de la vente de quelques bijoux, des restes enfin d'une situation qui avait pu sembler brillante. Elle préférait tout à la seule idée de renouer communication avec sa famille d'Allemagne à dix quartiers, qui, même après le mariage de Marie-Louise, avait été pour elle sans pardon. La détresse me-

naçante, la vue surtout de sa fille, allaient la forcer peut-être à écrire. L'arrivée du général Dessoles au ministère fut un éclair d'espérance; son mari avait servi sous lui. Le général, en attendant mieux, fit aussitôt accorder ce bureau de poste, et c'est ainsi qu'elles arrivaient.

Il y avait deux mois environ que la mère et la fille



remplissaient l'office qui devenait leur unique ressource dans le présent, et même leur dernière perspective d'avenir (on disait déjà que M. Dessoles se retirait); leur vie était établie telle, ce semble, qu'elle devait demeurer longtemps. Elles ne sortaient pas, elles n'avaient fait aucune connaissance dans la ville; une ancienne domestique amenée avec elles les servait. La mère malade et à jamais brisée au dedans, ne bougeait guère du fauteuil placé près de la fenêtre, au fond. Dès que la porte de la rue s'ouvrait et qu'un visage paraissait à la grille, la jeune fille était debout, élancée, polie, prévenante pour chacun (comme si elle n'avait été élevée qu'à cela), recevant de sa main blanche les gros sous des paysans qui affranchissaient pour leurs *pays* ou *payses* en condition à Paris. Les jours de marché particulièrement, elle répondait à tous et les aidait quelquefois à écrire l'adresse de leurs lettres ou même la lettre tout entière. Elle fut bientôt connue et respectée de ces gens des environs, bien qu'ils fussent d'une fibre en général ingrate, d'une nature revêche et dure.

Un jour, une après-midi, pendant que sa mère, au sortir du dîner, sommeillait dans son fauteuil, comme il lui arrivait souvent (et c'étaient ses meilleures heures de repos), la jeune fille, Christel, rêveuse, attentive au rayon du premier printemps qui perçait jusqu'à elle ce jour-là et jouait dans la chambre, rangeait d'une main distraite les lettres reçues, la plupart à distribuer, quelques-unes (pour les châteaux des environs) à garder poste restante. Parmi ces dernières, il lui arriva d'en remarquer jusqu'à trois à la même adresse, à celle du comte Hervé de T....., et toutes les trois de la même main, d'une main qui semblait élégante, et de femme, et comme mystérieuse. Parmi ces autres papiers grossiers, la netteté du pli les séparait, et disait qu'un ongle délicat y avait passé. L'odeur fine qui s'en exhalait sentait encore le lieu embaumé d'où le triple billet coup sur coup était sorti. Ces traces légères remirent Christel aux regrets de la vie élevée et choisie pour laquelle elle était née. Fille simple, généreuse, capable de tous les devoirs et de tous les sacrifices, elle avait un fonds de distinction original, plus d'une goutte de sang des nobles aïeux de sa mère, qui se mêlait, sans s'y perdre, à toutes les franchises d'une nature ingénue et aux justes notions d'une éducation saine. Sa soumission au sort dissimulait seulement l'intime fierté, comme sa simplicité courante permettait toutes les grâces, comme sa douceur recérait des flammes. Christel souffrait; ce jour-là elle souffrait plus. Elle se cachait soigneusement de sa mère, et, de peur de se trahir, elle tâ-

chait de ne se l'avouer à elle-même que durant l'heure de ce sommeil de chaque après-dinée, qui la laissait comme seule à sa tristesse.

Christel n'avait aimé encore ni pensé à aimer que sa mère; elle ne l'avait jamais quittée que pendant une année pour aller à Écouen, et c'avait été la dernière année de cette maison.

Les douleurs de sa patrie française tenaient une grande place dans sa jeune âme et couvraient pour elle le vague des autres sentiments. Pourtant, les frais souvenirs d'enfance qu'elle évoquait à cette heure, les beaux lieux qu'elle avait traversés, et qui s'étaient peints si brillants en elle, tel bosquet d'Alsace, tel balcon de Burgos, les mille échos d'une militaire fanfare dans le labyrinthe gazonné d'un jardin des camps, n'étaient là, sans qu'elle le sût, que comme un prélude sans cesse recommençant, comme un cadre en tous sens remué pour celui qu'elle ignorait et qui ne venait pas. Christel prit les trois petites lettres et les mit à part sur un coin du bureau, comme pour ne pas les mêler aux autres: Quel bonjour empressé, se disait-elle, quel appel impatient et redoublé, quel gracieux chant d'avril devait-il en sortir pour celui qui les lirait! Elle achevait à peine de les poser, qu'un jeune homme entra, et, se découvrant respectueusement derrière la grille, demanda si l'on n'avait pas de lettres à l'adresse qu'il nomma. Christel, au moment où la porte de la rue s'était ouverte, avait brusquement quitté sa place et était déjà debout, à demi élancée comme elle faisait pour tous (craignant toujours, la noble enfant, de ne pas assez faire). A la question de l'adresse, elle répondit *oui* vivement, sans avoir besoin de regarder au bureau, et avant d'y songer: puis, s'apercevant peut-être de sa promptitude, elle remit les trois lettres en rougissant.

Le comte Hervé était trop occupé de ce qu'il recevait pour s'apercevoir d'autre chose, il sortit en saluant; et lorsqu'il passa devant les fenêtres, Christel vit qu'il avait déjà brisé l'un des cachets, et qu'il commençait à lire avidement ce qui semblait si pressé de l'atteindre.

D'autres lettres vinrent les jours suivants; il revint lui-même, poli, silencieux, tout entier à ce qu'il recevait. Un singulier intérêt s'y mêlait pour Christel: évidemment ce jeune homme aimait, il était aimé. Le comte Hervé n'avait pas vingt-cinq ans; il était beau, bien fait; il avait servi quelque temps dans les gardes d'honneur, puis dans les mousquetaires, je crois, en 1814. Depuis plusieurs mois, il avait quitté le service, Paris et le monde, pour vivre dans la terre de son père, à une lieue de là. C'était une des plus anciennes et des grandes familles du pays. Christel n'apprit ces détails que successivement et sans rien faire pour s'en enquérir; mais, quoiqu'elle et sa mère ne reçussent habituellement personne du

(1). *Christel*, dans les ballades du Nord, quelque chose de plus doux que *Christine*.

lieu, les simples propos des voisines, la plupart du temps en émoi, si l'on voyait le jeune homme arriver au galop du bout de la place, puis mettre son cheval au pas en approchant, auraient suffi pour instruire. Cet *intérêt* de Christel pour une situation qu'elle devina du premier coup fut-il, un seul instant, purement curieux, attentif, sans retour, et, si l'on peut dire, désintéressé? Un certain trouble et la souffrance ne s'y joignirent-ils pas aussitôt? Elle-même l'a-t-elle jamais su? Ce qui est certain, c'est qu'un jour, en agitant dans ses mains quelque-une de ces lettres mignonnes, odorantes, et transparentes presque sous la finesse du pli, elle se sentit saigner comme d'une soudaine blessure; elle se trouva empoisonnée comme dans le parfum. En les remettant ce jour-là, une rougeur plus brûlante lui monta au front, elle pâlit aussitôt; elle aimait.

Amour! amour! qui pourra sonder un seul de tes mystères? Depuis la naissance du monde et son éclosion sous ton aile, tu les suscites toujours inépuisés dans les cœurs, et tu les varies. Chaque génération de jeunesse recommence comme dans Éden, et l'invente avec le charme et la puissance des premiers dons. Tout se perpétue, tout se ranime chaque printemps, et rien ne se ressemble, et chaque coup de tes miracles est toujours nouveau. Le plus incompréhensible et le plus magique des amours est encore celui que l'on voit, et, s'il est possible, celui que l'on sent. Ne dites pas qu'il ne naît qu'une seule fois pour un même objet dans un même cœur, car j'en sais qui se renflamment comme de leur cendre, et qui ont eu deux saisons. Ne dites pas qu'il naît ou qu'il ne naît pas tout d'abord décidément d'un seul regard, et que l'amitié une fois liée s'y oppose, car un poète qui savait aussi la tendresse a dit :

Ah! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Aussitôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le ciel, en naissant, a destiné les âmes!

(MOLIÈRE. *Princesse d'Élide*, acte 1^{er}, scène 4^{re}.)

Dante, Pétrarque, ces mélodieux amants, ont pu noter l'an, et le mois, et l'heure, où le dieu leur vint; ils ont eu l'étincelle rapide, sacrée, le coup de tonnerre lumineux. Un autre, aussi sincère, après deux années de lenteur, a pu dire :

Tout me vint de l'aveugle habitude du temps :
Au lieu d'un dard au cœur comme les combattants,
J'eus le venin caché que le miel insinue,
Les tortueux délais d'une plaie inconnue,
La langueur irritante où se bercent les sens,
Tourments moins glorieux, moins beaux, moins innocents,
Mais plus réels au fond pour la moëlle qui crie,
Qu'une resplendissante et prompte idolâtrie!

Chacun à son tour se croit le mieux aimant et le plus frappé. La jeunesse va penser que ces chers orages ne sont complets que pour elle; attendez! l'âge mûr, en son retard, s'il les rencontre, les accusera plus violents et plus amassés. Ainsi, chacun aime d'un amour souverain et parfait, s'il aime vraiment. Mais, de tous ces amours, le plus parfait pourtant et le plus simple, à les bien comparer, sera toujours celui qui est né le plus *sans cause*.

Pourquoi Christel aimait-elle le comte Hervé? Pourquoi, du second jour, l'admira-t-elle si passionnément? Il vient, il entre et salue, et n'est que froidement poli; pas une parole inutile, pas un regard. Elle ne le connaît que de nom et par une simple information dérobée aux propos voisins. Elle l'admire par ce besoin d'admirer qui est dans l'amour. Qu'a-t-il donc fait pour cela? Comme si, pour être aimé, il était besoin de mériter. Il est beau, jeune, ému, fidèle évidemment, et peut-être malheureux: que faut-il de plus? Il a de la grâce à cheval quand il repasse devant les fenêtres, et qu'elle le voit monter. Il lui semble qu'elle connaisse tout de lui. Oh! combien elle compterait fermement sur lui, si elle était celle qu'il aime!

Ces lettres perpétuelles faisaient comme un feu qui circulait par ses mains et qui rejaillissait dans son cœur. Le courrier de Paris arrivait vers deux heures et demie, à l'issue du dîner: bien peu après, dès que sa mère, lassée, commençait à sommeiller, Christel s'approchait sans bruit du bureau et faisait rapidement le départ; puis elle prenait la lettre pour Hervé, mise tout d'abord de côté, et la tenait longtemps dans sa main, et non pas sans trembler, comme si elle se fût permis quelque chose de défendu. Elle la tenait quelquefois jusqu'à ce que sa mère s'éveillât ou que lui-même il vint, ce qu'il faisait d'ordinaire vers quatre heures. Elle avait fini par lire couramment la pensée du cachet qui se variait sans cesse avec caprice, facile blason de coquetterie encore plus que d'amour, et qui ne demande qu'à être compris. Le cachet du jour lui disait donc assez bien la nuance de sentiment qu'elle allait transmettre, et fixait en quelque sorte son tourment.

Elle voulait quelquefois s'abuser encore: l'empreinte de cire rose ou bleue lui montrait-elle une fleur, une pensée haute et droite sur sa tige comme un lis (le lis était alors fort régnant): C'est peut-être un lis et non une pensée, se disait-elle. Mais, le lendemain, le *lévrier* fidèle et couché ne lui laissait aucun doute et la poursuivait de tristes et amères langueurs. Le *lion* au repos la faisait rêver; à de certaines fois où il n'y avait autour du cachet que le nom même des jours de la semaine, elle respirait plus librement. Un jour, y considérant avec surprise une tête de mort et deux os en croix, elle se dit :

Est-ce sérieux, n'est-ce qu'un jeu? s'affiche-t-elle donc ainsi, la douleur?

Elle n'avait pas tardé non plus à distinguer entre toutes, les lettres qu'il écrivait, tantôt mises dans la boîte par lui-même, qui revenait exprès pour cela, tantôt apportées par un domestique qu'elle eut vite reconnu. Son coup d'œil saisissait, sans qu'un seul mot fût dit. Ses lettres, à lui, étaient simples, sous enveloppe, sans cachet, adressées à Paris, poste restante; à un nom de femme qui ne devait pas être le véritable; il semblait qu'elles fussent au fond bien plus sérieuses. Avec quelle émotion elle les pressait, quand elle y imprimait le timbre voulu!

Quel était-il, cet amour qui occupait tant le comte Hervé, qui l'avait arraché aux plaisirs d'une vie brillante, et le reléguait, depuis près de six mois, aux champs dans une unique pensée? Peu nous importe ici, et le récit en serait trop semblable à celui de tant de liaisons incomplètes et avortées. Une femme du grand monde, à laquelle il avait rendu de longs soins, avait paru l'accueillir, lui promettre quelque retour; elle avait même semblé lui accorder, lui permettre sans déplaisir quelqu'un de ces gages qui ne se laissent pas effleurer impunément. Elle avait fait semblant de l'aimer un peu, ou elle l'avait cru. Des obstacles survenus dans leur situation l'avaient décidé, lui, à partir, à se confiner pour un temps dans cet exil fidèle. Elle lui témoigna d'abord qu'elle lui en savait gré, eut l'air de l'en aimer mieux, et se multiplia à le lui dire. Mais, peu à peu, les obstacles ou les distractions aidant, elle se rabattit à l'*amitié* (grand mot des femmes, soit pour introduire, soit pour congédier l'amour), et elle en vint le plus ingénument du monde à oublier de plus douces promesses si souvent écrites, et même faites à lui parlant, et non-seulement de la voix.

On n'en était pas là encore; pourtant, il y avait quelquefois des ralentissements dans la correspondance. Hervé semblait s'y attendre en ne venant pas, ou, par moments, il venait en vain.

Quand la correspondance allait bien, quand les cachets de Paris marquaient une *pensée* (car décidément, si royalistes qu'on les voulût faire, cela ne pouvait ressembler à un lis), quand chaque courrier avait une réponse d'Hervé, Christel le sentait avec une anxiété cruelle, et il lui semblait que le courrier qui emportait cette réponse lui arrachait, à elle, le plus tendre de son âme, le seul charmant espoir de sa jeunesse.

Mais, si les lettres de Paris tardaient, s'il revenait plus d'une fois sans rien trouver; si poli, discret, silencieux toujours, se bornant avec elle à l'indispensable question, il avait pourtant trahi son angoisse par une main trop vivement avancée, par quelque mouvement de lèvres impatient, elle le plai-

gnait surtout, elle souffrait pour lui et pour elle-même à la fois; pâle et tremblante en sa présence, sans qu'il s'en doutât, elle lui remettait la missive tant attendue, à lui pâle et tremblant aussi, mais de ce qu'il redoute d'un seul côté ou de ce qu'il espère. Elle voudrait la lettre heureuse pour lui, et elle la craint heureuse; elle est déchirée si elle l'a vu sourire aux premières lignes (car, en ces cas d'attente, il décachetait brusquement), et, s'il lui semble plus triste après avoir parcouru, elle demeure triste et déchirée encore.

Oh! si alors, un peu après, quelque pauvre jeune fille paysanne venait apporter, en la tournant dans ses mains, une lettre de sa façon pour un soldat du pays, et la remettait, pour l'affranchir, avec toute sorte d'embarras, et rongissant jusqu'aux yeux, elle aussi, tout bas, rongissait en la prenant, et se disait: *C'est comme moi!*

Vers ce temps, un jeune homme, fils d'un riche notaire de l'endroit, pour lequel madame M... avait eu, en arrivant, quelque lettre, mais qu'elle n'avait pas cultivé, parut désirer d'être présenté chez elle, et d'obtenir le droit de la visiter. L'intention était évidente. Madame M... en toucha un soir quelque chose à sa fille; dès les premiers mots, celle-ci coupa court, et se jetant dans les bras de sa mère, la supplia avec un baiser ardent de ne jamais lui en reparler ni de rien de pareil. La mère n'insista pas; mais à la chaleur du refus et à mille autres signes que son œil silencieux depuis quelque temps saisissait, elle avait compris.

Pourtant, depuis des mois déjà que le comte Hervé venait plusieurs fois par semaine, il ne s'était rien passé au dehors entre Christel et lui, rien qui fût le moins du monde appréciable, sinon à la sagacité d'un cœur tout à fait intéressé. Pour deviner qu'une passion était en jeu, il aurait fallu être un rival, ou il fallait être une mère, une mère prudente, inquiète et malade, qu'éclaire encore sur l'avenir secret de sa fille, la crainte affreuse de la trop tôt quitter. Lui-même, Hervé, avait à peine distingué, dans cette chambre où il n'entrait jamais, la jeune fille, messagère passive de son amour. Elle en eut un jour la preuve bien cruelle. C'était un dimanche; elle était sortie avec sa mère pour une promenade, ce qui leur arrivait si rarement. Toutes deux suivaient à pas lents la grande route, à cet endroit, fort agréable, d'où la vue s'étend sur des champs arrosés et coupés comme de plusieurs petites rivières, et par delà encore,

Sur ce pays si vert, en tout sens déroulé
Où se perd en forêts l'horizon ondulé.

Il y avait assez de monde le long de la route; de loin, on vit venir, à cheval, le comte Hervé; c'était

L'heure ordinaire de sa visite, et une lettre au bureau l'attendait. Christel trembla; elle pria, à ce moment, sa mère de s'appuyer plus fort sur son bras, sans crainte de la lasser. Hervé passa bientôt sur la chaussée devant elle au petit trot; il les regarda d'une façon assez marquée; mais, ne les ayant jamais vues au dehors, ne s'étant jamais demandé apparemment ce que pouvait être Christel avec sa souple et fine taille en plein air, il ne les reconnut pas à temps, et ne les salua pas. Dix minutes après, au retour, les rencontrant encore, et ayant deviné, sans doute (à ne voir que la domestique au bureau), que ce pouvait être elles, il les salua. Juste image du degré d'attention de sa part et d'indifférence!

Que fait donc à certains moments le cœur, et quelles sont ses distractions étranges?... Absorbé sur un point et comme aveugle, tout à côté il ne discerne rien. Mille fois, du moins dans ces vieux romans tant goûtés, on voit le page, messenger d'amour, dans sa grâce adolescente, faire oublier à la dame du château celui qui l'envoie. Les brillants ambassadeurs des rois, près des belles fiancées qu'ils vont querir aux rivages lointains, ont souvent touché les prémices des cœurs. Ici, c'est près du jeune homme qu'une belle jeune fille est messagère; élégante, légère, demi-penchée, émue et alarmée, lisant depuis des mois la mort ou la vie dans son regard, et il ne l'a pas vue. Il est vrai qu'elle ne lui apparaît qu'en toilette simple, sans autre fleur qu'elle-même, derrière des barreaux non dorés, dans une chambre étroite, que masque un bureau obscur: mais est-ce qu'elle ne l'éclaire pas?

Christel avait d'affreux moments, des moments durs, humiliés, amers; la langueur et la rêverie premières étaient bien loin; le souvenir de ce qu'elle était la reprenait et lui faisait monter le sang au front; elle se demandait, en se relevant, pour qui donc elle se dévorait ainsi. Elle faisait appel, dans sa détresse, oh! non plus à ses goûts anciens, à ses gracieuses amours de jeune fille, à ses lectures chéries (tout cela était trop insuffisant et dès longtemps flétri pour elle), mais à des sentiments plus mâles et plus profonds, comme à des ressources désespérées, — à son culte de la patrie par exemple. Elle se représentait son père, le drapeau sous lequel il avait combattu, le deuil de l'invasion; elle excitait, elle provoquait en elle l'orgueil blessé des vaincus; elle cherchait à impliquer dans l'inimitié de ses représailles le jeune noble royaliste, le mousquetaire de 1814, mais en vain; le ressort sous sa main ne répondait pas; l'amour, qui aime à brouiller les drapeaux, se riait de ces factices colères. L'empereur, évoqué en personne sur son rocher, n'y pouvait rien. — Elle voulait voir du mépris de la part d'Hervé, de la fierté insolente dans cette inattention soutenue, et tâchait de s'en irriter; mais non, c'é-

tailt moins et c'était pis, elle le sentait bien; ce prétendu dédain s'enfonçait plus cruel, précisément, en ce qu'il était plus involontaire; c'était de l'oubli.

Comment donc oublier à son tour? Comment se fuir elle-même, s'isoler contre l'incendie intérieur qui s'acharnait? Elle jetait dans un coin ces lettres odieuses, et se jurait de ne plus les voir ni les toucher. Si elle avait pu du moins sortir, se distraire par le monde, vivre de la vie de bal, et s'étourdir comme la plus frivole dans le tourbillon insensé, ou mieux, s'échapper et courir par les bois, biche légère, et chercher, s'il en est, le dictame dans les autres secrets, au sein de la nature éternelle!

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

Mais non, encore non; sa cage la tient; il faut qu'elle y reste enfermée, sous cette grille, près du poison lent qui passe par ses mains et qui la tue elle-même, devenue jusqu'au bout l'instrument docile et muet de son martyr. Des larmes d'impuissance, de jalousie, d'humiliation et de honte, brûlent ses joues, et, versées au dedans de son âme, y dévastent partout la vie, l'espérance, la fraîcheur des bosquets du souvenir. — S'il entre pourtant, s'il a paru au seuil, en ce moment même, avec sa simple question habituelle, tête découverte et strictement poli, la voilà touchée; tout cet assaut de fierté s'amollit en humble douleur, et le reste n'est plus.

Six longs mois s'étaient écoulés depuis la première visite; on atteignit à la mi-octobre. Depuis quelque temps, les lettres devenaient plus rares; une fois, deux fois, il s'était présenté sans en trouver. Il avait peine à y croire. A la seconde fois, déjà sorti à demi, il revint sur ses pas, et insista pour qu'on voulût bien chercher encore. Elle le fit pour le satisfaisant, sachant elle-même trop bien le résultat.

Elle apporta le paquet entier des lettres restantes, sur la petite tablette en dedans de la grille, et là, tous deux penchés, dans leur inquiétude si diverse, suivaient une à une les adresses; leurs têtes s'effleuraient presque à travers les barreaux; mais, même ce jour-là, il n'eut pas l'idée de franchir la porte tout à côté pour chercher plus près d'elle, avec elle.

La pauvre mère sommeillait-elle alors? Elle se taisait dans son fauteuil du fond, et palpait à en mourir autant que sa chère enfant. Que faire? plus souffrante depuis quelques jours, elle était dans une presque impuissance de se lever. Un mouvement brusque eût éclairé sa fille, l'eût avertie qu'elle s'était trahie, eût, pour ainsi dire, donné de l'air à cet incendie secret, qui, autrement, toute issue fermée, avait chance de s'étouffer peut-être. La sage mère s'en flattait encore, et elle contint au dedans toute pensée.

Une troisième fois il revint, et il n'y avait pas de

lettres davantage. Il insista de nouveau, lui, si convenable toujours, comme un homme que l'inquiétude égare un peu et qui ne prend pas garde de dissimuler. Elle, au milieu de la chambre, debout, plus pâle que lui, répondait par monosyllabes, sans comprendre, lorsque tout à coup, ne pouvant soutenir une lutte si inégale, elle se sentit chanceler, fit un geste comme pour se prendre à la grille; et tomba évanouie. La mère, qui, dès le commencement, n'avait rien perdu de ce trouble, s'arrachait précipitamment de son siège, où la clouait jusque-là la douleur, et essayant de soulever la défaillante :

« Oh ! monsieur, s'écria-t-elle elle-même égarée; ma chère fille! ma pauvre fille! qu'en avez-vous fait? Quoi? monsieur... vous ne devinez pas? »

Il s'était avancé pourtant; il avait franchi la grille, et était entré dans la petite chambre pour la première fois — trop tard!

Bien souvent, entre les sentiments humains qui se pourraient compléter et satisfaire dans un mutuel bonheur, il y a pour obstacle... Quoi? ni murailles, ni cloisons, ni grille de fer, mais une simple grille de bois comme ici, et entr'ouverte encore, et on ne devine pas, et on meurt ou on laisse mourir!

Christel reprit ses sens avec lenteur; elle vit, en rouvrant les yeux, Hervé près d'elle, comme s'il eût attendu son retour à la vie, et elle répondit à ce premier regard par un indéfinissable sourire. Il revint tous les jours suivants; il ne demanda plus de lettres, et il n'en vint plus (du moins de cette main-là.)

Un singulier et touchant concert tacite s'établit entre ces trois êtres. Nulle explication ne fut demandée ni donnée. La mère ne parla point en particulier à sa fille. Hervé, attentif et discret, vint, revint, et s'y trouva naturellement assis, chaque après-midi, pour de longues heures. Il apprécia, dès qu'il eut tourné son regard, ces deux personnes si distinguées, si nobles vraiment. La faiblesse de Christel continuait; la pâleur et le froid du marbre n'avaient pas quitté ses joues; seulement elle souriait désormais; et ses yeux, d'un bleu plus céleste, semblaient remercier d'un bonheur. Son mal réel l'obligeant à garder le repos, on ne se tenait guère plus dans la pièce du devant; une personne qu'Hervé avait indiquée, une ancienne femme de charge, capable et sûre, y passait le jour, à des conditions modiques, et, tout en suivant son travail d'aiguille, répondait aux venants. C'était dans une chambre du fond, proche de celle de madame M..., qu'on vivait retiré. La fenêtre donnait sur un petit jardin dont le mur, très-bas et assez-éloigné, laissait voir au delà, bien loin, les prairies et les collines, mais toujours dépouillées; c'était maintenant l'hiver. Que cette chambre d'une simple et virginale élégance, qu'ornaient en un coin le portrait du père, et, au-dessous, la harpe (hélas! trop muette) de Christel, eût été riante l'été,

devant cette nature becagère, près de ces hôtes chéris! Hervé se le disait pour la première fois aux premières neiges.

La dure saison ne fut cependant pas dénuée, pour eux, d'intimes douceurs. Sans s'interroger, ils se racontaient insensiblement leur vie jusque-là, et elle se rejoignait par mille points. Oh! souvent, combien d'îles charmantes et variées à ce confluent des souvenirs! Hervé et Christel n'avaient pas besoin de confronter longuement leurs âmes, de s'en expliquer la source et le cours :

On s'est toujours connu du moment que l'on aime,

a dit un poète; mais il est doux de se reconnaître, de faire pas à pas des découvertes dans une vie amie comme dans un pays sûr; de jouir jour par jour de ce nouveau, à peine imprévu, qui ressemble à des réminiscences légères d'une ancienne patrie et à ces songes d'or retrouvés du berceau. En peu de temps ils mirent ainsi bien du passé dans leur amour. La famille d'Hervé avait des alliances en Allemagne; lui-même en savait parfaitement la langue. Quelle joie pour Christel, quel attendrissement pour la mère de s'y rencontrer avec lui comme en un coin libre et vaste de la forêt des aïeux! La petite bibliothèque de Christel possédait quelques livres favoris, venus de là-bas par sa mère; il leur en lisait parfois une ode de Klopstock, quelque poème de Matthisson, une littérature allemande déjà un peu vieillie, mais élevée et cordiale toujours. Un livre alors tout nouveau, et qu'il leur avait apporté, enchanta fréquemment les heures: c'était les *Méditations poétiques*; plus d'une fois, en lisant ces élégies d'un deuil si mélodieux, il dut s'arrêter par le trop d'émotion et comme sous l'éclair soudain d'une allusion douloureuse. Cette harpe immobile dans un angle de la chambre attirait aussi son regard, et il eût désiré que Christel y touchât; mais la faiblesse de la jeune fille ne le lui eût pas permis sans une extrême fatigue. On se disait que ce serait pour le printemps, et qu'elle le saluerait d'un chant plus joyeux après tant de silence. Ils eurent ainsi des soirs de bonheur, sans rien presser, sans trop prévoir.

Hervé, certes, aimait Christel: l'aimait-il de ce véritable amour, c'est-à-dire de ce qui n'est ni voulu ni motivé, de ce qui n'est ni la reconnaissance, ni la compassion, ni même l'appréciation profonde, raisonnée et sentie de tous les mérites et de toutes les grâces? Car l'amour en soi n'est rien de tout cela, et, en de certains moments étranges, il s'en passerait. Je n'ose affirmer tout à fait pour Hervé: mais il l'aimait avec tendresse, il la chérissait plus qu'une sœur; il est certain que, dès le second jour de cette intimité, il agita de naturels, de délicats et loyaux projets. Mieux il connut madame M... et ses origines, et moins il prévit d'obstacles insurmontables à ses

désirs dans sa propre famille à lui. Bien des fois déjà les propositions d'avenir avaient erré sur ses lèvres, et la seule timidité, cette pudeur de toute affection sincère, avait fait ses paroles moins précises qu'il n'aurait voulu. Un soir qu'on avait plus longuement causé de guérison et d'espérance, qu'on avait projeté pour Christel des promenades à cheval au printemps, qu'on s'était promis de se diriger sur les domaines d'Hervé, vers un bois surtout de hêtres séculaires qu'avaient habité les fées de son enfance, et dont il aimait à vanter la royale beauté, il crut le moment propice; et, après quelques mots sur sa mère, à laquelle il avait parlé, disait-il, de cette visite désirée : « Il est temps, ajouta-t-il d'un ton marqué, qu'elle connaisse celle qui lui vient. » Christel tressaillit et l'arrêta; ce fut un simple geste, un signe de tête accompagné d'un coup d'œil au ciel, le tout si résigné, si reconnaissant, si négatif à la fois, avec un sourire si pâle et dans un sentiment si profond et si manifeste du néant de pareils projets à l'égard d'une malade comme elle, que la mère navrée ne put qu'échanger avec Hervé un lent regard noyé de larmes.

Le printemps revenait; avril, dès le matin, perçait avec sa pointe égayée, et les rayons autour des bourgeons, et les oiseaux à la vitre se jouaient comme au jour où Christel, il y avait juste un an, avait remarqué les lettres fatales pour la première fois. L'horizon champêtre du petit salon s'arrangeait au loin déjà vert, et présageait peu à peu l'ombrage et les fleurs. Christel ne quittait plus cette chambre; on y avait placé à un bout son lit si modeste, qui, sans rideaux, sous un châle jeté, paraissait à peine. Elle se levait pourtant, et restait sur sa chaise toute l'après-midi et les soirs comme auparavant. Malgré sa faiblesse croissante, depuis quelques jours, elle semblait mieux; je ne sais quel mouvement de physiologie et de regard, plus de couleurs à ses joues, avaient l'air de vouloir annoncer l'influence heureuse de la jeune saison. Hervé se disait qu'il fallait croire, ses discours aussi le disaient, et depuis deux heures, aux rayons du soleil baissant, on parlait de l'avenir. Christel s'était prêtée à l'illusion et en avait tiré parti pour tracer à Hervé, avec un détail rempli tout bas de vœux et de conseils, une vie de bonheur et de vertu, où lui, qui l'écoutait, la supposait active et présente en personne, mais où elle se savait d'avance absente, excepté d'en haut et pour le bénir : « Vous vivrez beaucoup dans vos terres, lui disait-elle; Paris et le monde ne vous rappelleront pas trop: il y a tant à faire autour de soi pour le bien le plus durable et

le plus sûr. Vous prendrez garde à toutes ces haines de là-bas, et vous tâcherez surtout de concilier ici. » Et la famille, et les enfants, elle venait aussi à en parler, et embellissait pour eux les devoirs : « Ils auront les mêmes fées que vous sous vos mêmes ombres. » Hervé n'essayait plus de comprendre, il nageait dans une sainte joie; le jour tombant et de si franches paroles l'enhardissaient; il exprima nettement ce désir prochain d'union; et cette fois, soit qu'elle fût trop faible après tant d'efforts, ou trop attendrie, elle le laissa s'expliquer jusqu'au bout sans l'interrompre. Il avait fini, lorsqu'il vit dans l'ombre une main qui s'avancait comme pour chercher la sienne; il la donna et sentit qu'après une tremblante étreinte, celle de Christel ne se retirait qu'après lui avoir remis celle même de sa mère. Un long silence d'émotion suivit, le jour était tout à fait tombé; on n'entendait qu'un soupir. Après un certain temps, tout d'un coup la domestique entra, sans qu'on l'eût appelée, apportant un flambeau : mais la brusque lumière éclaira d'abord le front blanc de Christel, renversé en arrière, et ses yeux calmes à jamais endormis.

Dès le lendemain, Hervé emmena la mère et la conduisit au château de sa famille avec une tendresse filiale. Ce ne fut pas pour longtemps, et, avant la fin du prochain automne, elle avait rejoint, sous les premières feuilles tombantes du cimetière, l'unique trésor qu'elle avait perdu.

Et qu'est devenu Hervé? Oh! ceci importe moins; les hommes, même les meilleurs, souvent, et les plus sensibles, ont tant de ressources en eux, tant de successives jeunesse! Il a souffert, mais il a continué de vivre. Le monde l'a repris; les passions politiques l'ont distrait, peut-être aussi d'autres passions de cœur, si ce n'en est profaner le nom que de l'appliquer à des attraites si passagers. Quoi qu'il soit devenu, et quoi qu'il fasse, il se ressouvient éternellement, du moins, de cette divine douleur de jeune fille, et, à ses bons et plus graves moments, sous cette neige déjà que le bel âge enfui a laissé par place à son front, il en fait le refuge secret de ses plus pures tristesses et la source la plus sûre encore de ce qu'il lui reste d'inspirations désintéressées.

« C'est trop vrai, dit alors une jeune et belle femme, et déjà éprouvée, qui avait écouté jusque-là en silence toute cette histoire; ô hommes, combien vous faut-il donc ainsi de ces existences cueillies en passant pour vous tresser un souvenir! »



PARIS.

A les entendre, ces tristes historiens de nos mœurs changeantes de chaque jour, ne dirait-on pas, en effet, que cette ville des beaux esprits, des grands noms, des belles personnes, des enchantements et des fêtes, ce monde du luxe, de l'imagination, de l'amour, des beaux-arts, de tous les arts, n'a jamais su mettre à profit que l'hiver, le triste hiver, et encore un mois ou deux tout au plus, de décembre à janvier, et que ceci fait, la belle ville déchire ses habits de bal, ses robes de gaze, ses voiles, ses dentelles, ses féeries! Ne dirait-on pas que l'hiver, c'est toute la vie parisienne! Écoutez-les, nos Parisiennes

ne sont belles, parées, charmantes que l'hiver. Pour l'hiver, elles mettent en réserve leurs diamants du plus beau feu, leurs perles et leur sourire de la plus belle eau. Paris n'a un peu d'esprit, un peu de gaieté, un peu de beauté, un peu d'élégance que l'hiver. Au printemps déjà cette grâce s'efface, cette élégance disparaît; déjà nos plus belles dames ne portent plus que des haillons ou des modes de l'an passé! Plus de fêtes, plus de musique, plus de poésie, plus de rêverie, plus de passion aussitôt que le rossignol a chanté! — Voici l'été! fuyons vite; Paris est plus qu'un désert, c'est une four-

naïse. Rester à Paris, du mois de juin au mois de novembre, fi donc ! et qui l'oserait ? On n'y laisse que les grisettes, les cochers de fiacre et les faiseurs de feuilletons !... Là, voyons, de bonne foi, toute femme qui se respecte, tout homme qui s'estime un peu ne peut pas avouer qu'il n'a pas quitté la ville de boue et de fumée. — La boue ! la fumée ! le bitume ! Voilà de leurs cris, et ils ont tout dit quand ils ont dit : Le bitume ! Mais vous qui parlez ainsi du fond de vos domaines, vous, détracteurs du bitume, si la pluie tombe une heure sur votre luzerne brûlée, vous êtes trois jours sans sortir, ou bien vous emportez à vos sabots une bonne partie de votre terre ! Ils se plaignent de la fumée ! comme si le chemin de fer, en passant, ne leur jetait pas toutes les heures sa noire empreinte de soufre et de cendres ! Paris l'été n'a pas de fumée ; quant au bitume, respectez-le, c'est la joie de Paris ! c'est notre fête de toutes les heures, c'est le tapis de Perse tendu dans tous les alentours de la ville heureuse. Grâce au bitume, vous marchez à l'ombre des arbres d'un pas plus tranquille et plus calme que dans vos sillons, dont le chaume coupé ras briserait les pieds les plus durs. Ne calomniez pas le bitume ; ceux qui savent bien toute sa valeur ne le changeraient pas contre vos prétendus tapis de fleurs. Il favorise la rêverie, il favorise le discours à deux le soir ; point de cahots, point de bruits, mais une promenade facile et à pied sec à travers toutes sortes de merveilles. Mais, dites-vous, grands campagnards, la nature ! la grande nature ! Eh ! avec leur nature, ne dirait-on pas que le ciel de Paris n'a plus d'étoiles, que le fleuve de Paris n'est pas rempli de mélodies et de chansons ! Ou bien ils s'écrient : Les plaines ! les montagnes ! Eh ! quelle plaine plus pittoresque et plus ornée que le Champ-de-Mars, quelle plus sublime montagne que l'Arc-de-Triomphe ? — Les jardins ! Nous n'avons pas de jardins à Paris, pas un buisson, pas une fleur, pas un brin de gazon ! — O jardin du Luxembourg ! ô jardin des Tuileries ! que dites-vous de ces blasphèmes ? En même temps ils demandent avec cette petite ironie qui leur va si bien si le Parisien a jamais vu une vache dans les prés, une perdrix dans les champs ? — comme si nous n'avions pas au Jardin-des-Plantes toutes les œuvres de la création divine, depuis l'hysope jusqu'au cèdre du Liban, depuis le faisan doré jusqu'au moineau franc, cet enfant de Paris ! Entendez-vous rugir le lion ? Voyez-vous s'avancer à pas comptés la girafe, cette reine du désert ? que de cris ! que d'images ! que de plumages aux mille couleurs ! que d'harmonies ! Et vous voulez me prouver que votre petit tas de blé livré aux charaçons, vos trois ou quatre paniers de pommes de terre malades, ce pourrissoir où se fait votre piquette, ce fumier ingrat où vos trois poules se

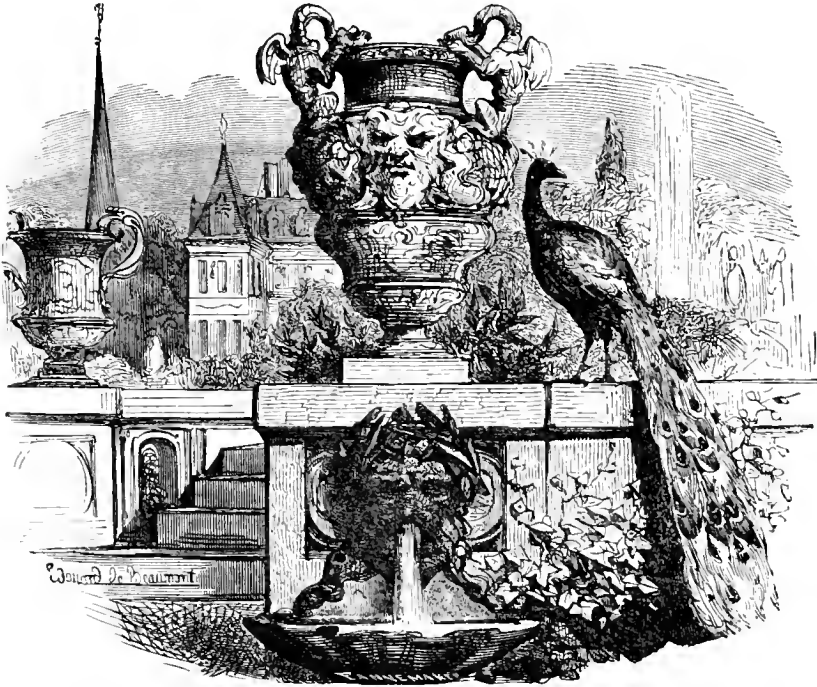
disputent un coq transi, votre petite maison carrelée, froide, suintante, votre girouette qui grince des dents sur votre toit vermoulu, tout cela c'est la vraie campagne, la grande nature, la grande poésie, la grande vérité, la grande vie ! Allez donc vous cacher dans ces quatre planches d'un vert-bouteille qui représentent votre bosquet de roses et de jasmin !

Comptez d'ailleurs, si vous les pouvez compter, les domaines de Paris, les magnificences qui sont à ses portes, les ombrages, les eaux, les palais, les cités, les miracles ! Tous ces jardins dans leur éclat ! tous ces cygnes dans leurs bassins de marbre ! toutes ces eaux qui chantent en dansant ! le bois de Boulogne, quelle fête ! et tout ce frais rivage que bordent ces calmes hauteurs ! Le Palais de Saint-Cloud, — les hauteurs de Bellevue, — les bois charmants de Fleury, — ce beau paysage d'alentour, qui donc en est le maître, je vous prie, sinon le Parisien ? A qui ces forêts, ces campagnes, ces frais sentiers, ces bruits, ces silences ? Au Parisien ! Pour le Parisien et pour lui seul ces belles maisons ont fait leur parure en dehors ; pour lui ces charmilles ont été taillées ; pour lui seul ces grilles dorées restent entr'ouvertes, afin qu'il ait la joie de contempler le dedans et le dehors de cette décoration d'opéra-comique. — Ces belles dames en brodequins neufs, en beaux gants frais, parées simplement et à ravir, est-ce donc pour charmer le paysan qu'elles se promènent dans le lieu le plus découvert de leur chalet ? — C'est pour être vues par le Parisien qui passe ! Le piano vivement touché, la romance chantée là-bas, c'est qu'il faut que le Parisien nous entende ! Ainsi, Paris, l'été, reste encore le Paris de l'hiver ! Les gens sages et les grandes coquettes, les ambitieux et les philosophes, tous les habiles qui savent leur métier ne s'éloignent guère de la grande ville ! Ils savent que c'est là le centre et la vie de tout ce qui brille, de tout ce qui charme : la Parisienne craint le bâle, le Parisien craint l'oubli. — Si je perdais la délicatesse de mon teint ! dit celle-ci ; — si je perdais le bruit de mon nom ! dit celui-là. Croyez-moi, Parisiennes et Parisiens, si vous voulez voyager, que ce soit aux rives prochaines, pas plus loin que les bois de Viroflay ou le lac d'Enghien : pas plus loin que la douce colline de Sceaux ou la vallée de Montmorency. On vous permet l'Île-Adam quinze jours tout au plus ; on vous permet Compiègne vingt-quatre heures, Fontainebleau trois jours. — Rouen et le Havre... c'est bien près, oui, mais aussi c'est bien loin. Et puis, quand ils ont passé quelques heures à mourir de faim dans les villages de la Picardie, à mourir d'ennui dans les villages de la Normandie, à se lamenter en Bretagne, à courir le monde en Provence, voyez-les revenir tout animés de joie, d'orgueil, de bonheur. — Oh ! te voilà enfin, Paris, Paris, ma ville princière ! te

voilà. Mais quels sont les gens qui se sont emparés, moi absent, de ma ville éternelle? Ces heureux maîtres de Paris, les rois de nos fêtes, ces heureux qui figurent dans nos promenades, dans nos théâtres, dans nos jardins, dans nos palais, dans nos musées, ces jeunes filles au regard éveillé et curieux, ces jeunes gens qui veulent du jour au lendemain tout avoir, tout voir et tout savoir, — ce sont justement les propriétaires légitimes de ces campagnes reculées, de ces châteaux lointains, de ces mêmes forêts, de ces mêmes déserts, de ces maisons que célèbrent en faux-bourdon nos champêtres Pa-

risiens dans leurs idylles peu champêtres. Quand te reverrai-je, ma chère campagne? s'écrie l'usurier d'Horace, et au bout de vingt-quatre heures notre usurier Alfius revient à Rome pour y placer son argent au denier vingt. Le Parisien campagnard ressemble beaucoup à cet homme d'Horace; il n'a pas plutôt mis sa blouse et son chapeau de paille, que son chapeau lui brûle le crâne, que sa blouse de Déjanire le dévore jusqu'aux os. — O ma belle campagne! Mais qu'un fiacre vienne à passer, — *Cocher, allez-vous à Paris?*

JULES JANIN.





x LE MUSÉE DE GALL.

Le mouvement de la science, qui la renouvelle sans cesse, imprimera sans doute à la découverte de Gall de nombreuses modifications; peut-être même la transformera-t-il tout entière; mais, quoi qu'il arrive, son principe restera. Ceux qui soutiennent que l'intelligence n'a aucune marque visible dans la conformation de la tête manquent à coup sûr du sens observateur. Dieu n'a pas jeté dans le même moule le cerveau de l'homme de génie et celui de l'idiot. Pour peu qu'on regarde autour de soi, on est frappé de la différence des crânes humains, aussi dissemblables entre eux que le sont les feuilles des bois. Or la nature, économe de ses peines, quoique si

riche en créations innombrables, ne produit guère de formes spéciales sans y attacher une fonction particulière. Elle emploie bien à la construction de la tête, chez tous les individus, les mêmes matériaux; mais sa féconde main les arrange selon des variétés inépuisables. C'est dans cette perpétuelle métamorphose que réside le secret des divers degrés de l'intelligence chez l'homme et chez les animaux. Que le cerveau soit un organe unique, comme la science incline de nos jours à le penser, ou une réunion d'organes composés entre eux, comme le croyait Gall, la localisation inventée par lui, vraie ou fausse, n'en aura pas moins rendu quelques services à la

science de l'homme, en contribuant à déterminer les formes de la tête qui sont en rapport avec certaines dispositions de l'esprit.

Le docteur Gall faisait remarquer sur la tête de l'Apollon du Belvédère, regardée de son temps comme le type de la beauté antique, que le front était trop bas et trop étroit pour loger une âme divine. L'artiste, ajoutait-il, aurait dû donner au dieu de la poésie une capacité cérébrale où l'intelligence fût au moins possible. Il pensait de même de la Vénus de Médicis. Aucune femme, si elle est sage, n'enviera cette figure charmante, terminée par une petite tête incompatible avec les dons sévères de l'esprit. Tout ce qu'il y a à dire, c'est que ces formes de tête sont en rapport avec l'idéal sensuel et borné que les païens se faisaient de la beauté même chez les dieux. Tous les poètes anciens parlent de la petitesse du front comme d'une perfection singulière chez leurs maîtresses. Winckelmann, qui voulait appliquer les principes de l'antiquité à l'art moderne, reprochait aux peintres et aux statuaires de son temps de donner trop de front à leurs figures. Or ces artistes ne faisaient que suivre en cela la nature qu'ils avaient sous les yeux. Le front paraît s'être élevé avec le spiritualisme chrétien. Gall avait coutume de comparer cette tête de l'Apollon grec aux images de la beauté nouvelle, et notamment à la tête de Jésus-Christ, dont la tradition semble avoir conservé le caractère. Il faisait voir sur les portraits du Sauveur des hommes l'élévation prodigieuse des régions affectées à la justice, au sentiment religieux et à la croyance d'un monde surnaturel. Le front du Christ, tel que nous le retrouvons sur les plus anciennes peintures et tel que la tradition nous l'a conservé d'âge en âge, depuis saint Luc, est d'une forme ovale qui convient admirablement au type de beauté évangélique. Ce modèle, inconnu de l'antiquité, passa peu à peu dans l'art. Le docteur Gall aurait pu dire que l'idéal et la nature avaient changé depuis tantôt deux mille ans ; le Christ a imprimé la forme de sa tête à l'humanité. L'ampleur et l'élévation des contours du crâne, loin de sembler maintenant une difformité, sont devenues chez l'homme et même chez la femme le signe visible de l'intelligence, sans laquelle il n'existera jamais de beauté parfaite.

La tête de tous les hommes remarquables, à notre connaissance, est jetée sur de grandes proportions. Dans tous les portraits de MM. Villemain, Arago, David (d'Angers), Quinet, Michelet, Thiers, Cousin, de Rémusat, où la ressemblance a été conservée, le crâne présente un volume considérable. Quelques artistes, entraînés à voir par les idées de Gall, ont, il est vrai, exagéré dans ces derniers temps les formes raisonnables et possibles de la nature. Le front qu'on donne à M. Victor Hugo, non-

seulement sur ses charges, mais même sur ses portraits sérieux, ne serait pas devant la science le front d'un grand homme, mais celui d'un hydrocéphale. Un cerveau enflé à ce point ne contiendrait pas du génie, mais de l'eau. Le poète, Dieu merci n'a pas la tête construite sur ces dimensions extravagantes et maladives. Son front d'un beau style, bien ouvert, haut, sans excès, décrit une légère inclinaison en arrière qui est surtout visible de profil. En science, le front n'est d'ailleurs pas cette partie découverte de cheveux qui surmonte la figure ; de beaux développements des lobes antérieurs du cerveau s'étendent quelquefois sous la végétation qui les couvre. Qui ne devine chez M. Léon Gozlan de vastes contours dissimulés par l'épaisse forêt de cheveux noirs qui ombragent toute sa figure ? Souvent le siège de la pensée se plait à se couvrir ainsi d'un voile : le talent aurait-il donc sa pudeur comme la beauté ? Le docteur Gall voulait voir une intention morale dans le soin que prend la nature de découvrir avec les années les parties nobles et élevées du crâne, tandis que chez les vieillards elle maintient toujours le derrière et la base de la tête, sièges des penchans animaux, cachés sous un reste de cheveux blancs. La tête de l'homme ne se dépouille avec le temps que pour mieux révéler aux yeux les plans sévères et intellectuels qui la constituent à l'image de Dieu. On voit luire un reflet de cette majesté sénile sur la voûte immense du crâne chauve de Béranger.

Le front de Paganini présentait, dit-on, un tel développement à l'endroit où le docteur allemand avait placé le siège de la musique, que les enfants eux-mêmes en étaient étonnés et lui demandaient naïvement s'il ne s'était pas fait en tombant cette bosse-là. MM. Eugène Delacroix et Decamps ont l'organe du *coloris* très-accusé ; M. Ingres prononce, au contraire, celui de la *configuration*, qui produit, comme on sait, les grands dessinateurs. Le docteur Gall avait rencontré, de son vivant, le sens de l'espace fortement indiqué sur la tête de Meyer, auteur du roman de *Diana Sore*. Tantôt cet homme allait d'une maison de campagne à l'autre, tantôt il s'attachait à quelque homme riche pour faire des voyages de long cours. La vie sédentaire et fixe lui était insupportable. Dans ses accès d'humeur vagabonde, il lui arrivait même quelquefois de partir soudainement, poussé qu'il était dans l'espace par le démon de sa nature. Il rapportait, à son retour, un souvenir extraordinaire des lieux qu'il avait vus. Ce Meyer revit dans notre charmant voyageur, Gérard de Nerval. Le talent de quelques jeunes écrivains s'explique très-bien par la forme de leur tête. M. Théophile Gautier est remarquablement organisé pour recevoir et pour traduire les impressions du monde extérieur. La faiblesse du sens auquel

cette disposition s'adresse pour se mettre en rapport avec les objets contribue encore à en modifier le caractère. L'organe de la *mémoire des lieux et des choses*, en grande puissance, coïncide chez lui avec une vue faible et troublée. Il en résulte que les objets sensibles prennent au fond de son cerveau certaines formes exagérées et fantastiques dont l'effet passe ensuite dans le style. Le siège du *coloris*, très-indiqué sur l'arc du sourcil, achève de donner à sa manière une tournure originale qui tient autant du peintre que de l'écrivain, et, comme l'organe de la *configuration* est fort, autant du statuaire que du peintre. La mémoire, ou, pour mieux dire, le sens des mots, a déterminé, par un développement considérable, sa vocation du côté de la littérature.

Quand le front est amené en avant, il y a, selon Gall, prédominance des facultés réfléchives. Cette conformation est frappante chez M. de Lamennais, ce petit grand homme tout en tête. La masse du front roide et escarpé comme un mur laisse entrevoir, sous de puissantes facultés philosophiques, les grâces sévères d'une imagination toujours soumise au jugement. La tête serrée aux coins indique l'absence des sentiments égoïstes, en même temps que la prodigieuse élévation du sommet annonce un caractère inflexible, une probité ombrageuse et une austère croyance des choses à venir. Le peu d'élévation et de volume de ce corps frêle, de ce roseau pensant, que le vent de la maladie abaisse et relève tour à tour, ajoute encore à la force d'exercice du cerveau qui se trouve porté d'un seul élan vers le travail continu de l'esprit. Ceux qui connaissent M. de Lamennais ne sauraient trop s'étonner de cette infatigable activité de tête qui lui permet de suivre sans relâche le fil de ses pensées à travers les sentiers les plus âpres et les plus divers. Une sensibilité nerveuse extrême, qui va dans certains cas jusqu'à l'irritabilité, accentue toutes les nuances de ce caractère puissant, et donne à son style une empreinte tour à tour si onctueuse et si amère. Quelqu'un s'étonnait, un jour, de voir de telles pages attendrissantes et poétiques sortir de la tête de ce petit homme sec. Nous lui répondîmes de considérer la vigne dont le bois frêle, aride et nu, donne le plus beau et le plus succulent des fruits. La littérature paraît aujourd'hui divisée entre deux écoles rivales et intolérantes, dont l'une représente surtout le spiritualisme, et l'autre le matérialisme dans le style. On peut préjuger, par la seule organisation de M. de Lamennais, la place qu'il tient dans cette lutte. L'auteur de *l'Essai sur l'indifférence* voit la nature en lui-même : il la voit dans cette création intérieure que la pensée de l'homme réalise ; vaste et idéale comme elle, comme elle flottante entre l'âme et Dieu. Les impressions du milieu extérieur

se gravent lentement et tardivement dans le cerveau de M. de Lamennais presque sans le secours des sens et par le mouvement même de ses idées. En 1833, M. de Lamennais était passé devant l'Italie comme devant un songe : il n'avait vu dans cette contrée du soleil, de monuments et de splendeurs profanes, qu'une grande question religieuse. Dix ans plus tard, étant en prison, il repassait dans ces lieux enchantés avec ravissement : « Je commence à voir l'Italie, disait-il à ses amis ; c'est un pays admirable ! » Il est à remarquer d'ailleurs que M. de Lamennais a de mauvais yeux ; sa faible vue ne soulève qu'à la longue et par un sens interne le voile abaissé entre lui et le monde extérieur. L'absence de tous les instincts charnels sur le cerveau amené en avant achève d'expliquer cette austère chasteté de style qui emprunte toujours ses images à la nature morale. Nous ne reparlerons pas du sentiment religieux que Gall avait constaté et dont le siège domine toute cette forte tête comme ces églises dont le clocher ardu couronne les anciennes villes du moyen âge.

De l'organisation de M. de Lamennais il est curieux de rapprocher celle de M. Victor Hugo. Ces deux hommes ne se touchent guère que par des contrastes. Nous retrouvons précisément dans leur nature différente le caractère particulier de leur génie. La tête de M. Victor Hugo, à part la puissance lyrique, dont Gall n'aurait pas manqué de trouver l'empreinte dans l'élévation de l'organe des idées poétiques, et qui existe en effet à un degré si supérieur chez l'auteur des *Rayons* et des *Ombres*, indique surtout la prédominance des organes qui, toujours selon Gall, s'emparent du monde visible. Quoique le haut du front ne manque certes ni de grandeur, ni d'idéal, ni de rêverie, on sent que la grande puissance est à la base. Selon le maître de la phrénologie, l'auteur de *Notre-Dame de Paris* devrait à l'avancement de l'arcade sourcilière, modelée chez lui par les organes de la *configuration*, de la *mémoire des lieux* et du *coloris*, cette incroyable et souveraine faculté de description que nul ne lui conteste. Cette force intérieure du cerveau est secondée encore par une vue extraordinaire. M. Victor Hugo, encore enfant, allait se promener avec son père sur les buttes de Montmartre ; du haut de ces entassements naturels, il suivait avec ses yeux, mieux qu'avec un télescope, les détails les plus éloignés de la grande ville étendue à ses pieds. A cette rare intensité de lumière visuelle se rapporte sans aucun doute l'art, quelquefois minutieux, avec lequel il décrit d'une manière vive et frappante les objets extérieurs, sans faire grâce des moindres détails. Un tel regard illimité, joint à la faculté primitive du cerveau très-forte pour saisir les tableaux de la nature, explique surtout le style éclatant,

sculptura et pittoresque de l'auteur des *Orientales*. Cette faculté dominante a imprimé son caractère à toutes les autres ; dans l'ode, dans le roman et sur la scène, M. Victor Hugo est toujours demeuré le poète de la forme par excellence. Dans ses drames et dans ses livres, M. Victor Hugo fait en outre sur une grande échelle un usage très-fréquent d'un procédé de style que les anciennes rhétoriques nomment *accumulation*. Il enrôle au service de ses intentions une masse d'idées et de mots : anciens, nouveaux, nobles, vulgaires, graves, comiques, il les prend tous, il les concentre tous sur un point culminant de son œuvre. Ceci fait, il s'avance en belliqueux contre le spectateur dérouteré ; après une première attaque, il en tente une seconde, puis une troisième, et revient encore à la charge avec toutes ses forces, comme dans la fameuse scène de *Lucrece Borgia*, jusqu'à ce que le spectateur, écrasé, soumis et irrité à la fois, se rende malgré lui aux applaudissements. C'est dans la fermeté, dont le siège est très-prononcé sur la tête de M. Victor Hugo, que Gall aurait placé cette puissance morale qui rassemble à un moment donné ses satellites et convoque pour ainsi dire dans le cerveau de l'homme le congrès de toutes ses facultés.

Les créations de l'homme sont, comme celles de Dieu, à son image. C'est une loi reconnue par Gall lui-même qu'on peut refaire dans plus d'un cas la tête d'un poète sur le caractère des êtres imaginaires dont il a inventé le type. Un grand artiste de nos amis n'avait jamais vu M. de Châteaubriand, lorsqu'après une lecture de *René* il dessina lui-même d'inspiration les principaux contours de la tête de cet écrivain célèbre. La faculté de l'idéal combinée avec le dogme chrétien en souffrance a produit chez le père de l'école moderne ce vague de passions, ce sentiment mélancolique, inquiet, sans but, qu'on peut appeler le mal de l'avenir et de l'infini. Notre artiste eut occasion de comparer plus tard la tête qu'il avait pressentie avec celle qui était l'ouvrage de la nature, et il la trouva d'accord sur tous les points essentiels. Un argument en faveur de la phrénologie, c'est que le front des hommes supérieurs qui ont entre eux des rapports d'intelligence est jeté à peu près sur le même modèle. La tête de M. de Lamartine offre des traits de parenté avec celle de M. de Châteaubriand. C'est la même noblesse dans les lignes du front, la même élévation, la même poésie. Il y a des frères selon le sang et des frères selon l'intelligence : l'auteur du *Génie du Christianisme* et celui de *Jocelyn* se tiennent par les liens d'une organisation vaguement semblable. Ce sont les deux frères de lait d'une même muse. Il faudrait d'ailleurs bien se garder de juger la tête de M. de

Châteaubriand par ce qu'elle est à présent. Le temps, qui détruit tout, déprime et détériore avec l'âge les formes les plus solides du crâne. De toutes les ruines, la tête de l'homme est la plus précoce et la plus méconnaissable. La masse du cerveau s'affaïsse en vieillissant, se racornit, s'altère, en un mot, avec le crâne, que Gall définit une empreinte du cerveau. « A mon âge, écrivait M. de Châteaubriand, ayant la conscience de cette caducité des organes, la tête de l'homme ne conserve plus assez de vie pour qu'on puisse la confier à la toile. » M. de Lamartine est au contraire dans toute la verdeur de son été littéraire ; il doit à son heureuse organisation de réunir ces deux titres, regardés jusqu'ici comme solitaires : grand poète, grand orateur. Ce qui domine comme caractère singulier dans le front de M. de Lamartine, c'est la ligne infinie de l'idéal unie à une personnalité flottante. Cette tête fait pour cela même le désespoir des sculpteurs, qui échouent presque tous à la faire passer dans le marbre. Un autre front de vrai poète conçu par Dieu à peu près sur le même modèle, avec un développement très-fort des plans horizontaux d'où dérive la fantaisie, c'est celui de M. Alfred de Musset. On peut encore rapprocher de cette famille poétique M. Jules Sandeau, ce délicat penseur, cet écrivain charmant. Les lignes de son crâne, découvert de si bonne heure par le hâle des travaux littéraires, sont aussi pures que les lignes de son style. Je n'ai jamais vu jusqu'ici le vrai talent séparé d'une tête intelligente et bien construite : M. Arsène Houssaye porte le caractère de sa poésie sur son front d'une coupe aussi rêveuse qu'élégante et fine. On trouve un curieux exemple d'analogie entre l'organisation d'un homme et le caractère de ses ouvrages sur le crâne de Jean La Fontaine, conservé dans l'ancien cabinet de Gall. Notre grand fabuliste unit à des facultés intellectuelles et poétiques très-fortes une masse d'instincts animaux qui expliquent la nature des acteurs qu'il met en scène dans ses compositions. Les mêmes plans, modifiés par d'autres organes, se rencontrent sur la tête de l'auteur des *Iambes*, dont la brutalité lyrique excelle surtout dans les hyperboles du genre de *la Curée*. Cette conformation n'est pas moins sensible sur la tête du sculpteur Barrye, qui présente avec la tête des animaux dont il reproduit si admirablement le caractère quelques traits de ressemblance indubitable. Le docteur Gall ajoutait que tous ces artistes transforment les penchants des êtres inférieurs et les élèvent jusqu'à l'intelligence au moyen des facultés qui leur ont été données en plus : il y a de l'animal chez l'homme, mais il n'y a pas de l'homme chez les animaux.



PHYSIOLOGIE DU GOUT

GRAVURES D'APRÈS BERTALL PAR GEOFFROY ET MIDDERIGH.

Les animaux se repaissent, l'homme mange,
l'homme d'esprit seul sait manger.
Dis moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es.

La destinée des nations dépend de la manière dont
elles se nourrissent.
On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur.



ÉLÉGIE.

Que je vous plains! — Aspasia, Chloé, Laïs,
Phryné, vous dont le ciseau des Grecs éternisa les
formes savoureuses pour le désespoir des belles d'au-
jourd'hui, jamais votre bouche charmante n'aspira

la suavité d'une meringue à la vanille ou à la rose.
A peine vous élevâtes-vous jusqu'au pain d'épice. —
Que je vous plains!



La table est le seul endroit où l'on ne s'ennuie jamais pendant la première heure.

Ceux qui s'indigèrent ou qui s'enivrent ne savent ni boire ni manger.

Prétendre qu'il ne faut pas changer de vins est

une hérésie; après le troisième verre la langue se sature.

Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous votre toit.



Méditation des méditations! Après avoir aimé celles de Lamartine, il faut aimer celles de Brillat-Savarin : le premier parle au cœur, le second parle à la bouche; le premier est un poète idéal, le second un poète panthéiste. Il y a certaines heures où

j'aime mieux le poète panthéiste. Quel merveilleux style il a sous la main! Quel poème tout parfumé de pampre et de chevreuil faisandé! C'est la fumée de la gloire!



L'éditeur, qui a eu la bonne idée d'inspirer à Grandville son dernier bouquet : les *Fleurs animées*, un des livres les plus charmants et les plus heureux de ce temps, si peu fécond en livres heureux, sinon en livres charmants, publie aujourd'hui une édition

de la *Physiologie du goût* avec des gravures de Geoffroy, d'après ce très-spirituel dessinateur qui s'est révélé dans le *Diable à Paris* : Bertall. Nous donnons un spécimen éloquent de ces illustrations sur acier et sur bois. En voyant toutes ces manières de boire,



depuis celui qui boit au sein de sa mère jusqu'à ce philosophe impatient qui boit un dernier coup dans la rivière, on peut dire que le lait, le café, le thé, le nectar, l'ambrosie, l'eau (du Léthé) en viennent à la bouche.

Ce beau livre, écrit pour tous ceux qui se mettent à table (il y en a quelques-uns), est devenu l'encyclopédie des gens du monde qui se piquent de savoir vivre.

Lord PILGRIM.

MIETTES DE PENSÉES.

I. L'étoile polaire, comme l'expérience, ne guide l'homme que le soir et se lève lorsqu'il va se coucher.

II. L'hypocrite arrive parfois à se persuader d'avoir les vertus qu'il affecte; ainsi le charlatan, à force de prôner l'efficacité de sa pommade, finit par y croire jusqu'à s'en froter lui-même.

III. Le plus léger incident peut mettre à découvert la trame la mieux ourdie, comme un brouillard tombé sur la toile d'araignée en fait apparaître les moindres fils.

IV. Les personnes toujours en mouvement, sans qu'on sache à quoi elles servent, sont des montres qui vont, mais qui n'ont que la grande aiguille.

V. On tient mieux les hommes par le mal qu'on peut leur faire que par le bien qu'on leur a fait.

VI. L'amour-propre dilate le milieu où nous vivons, il agrandit le tout dont nous faisons partie.

VII. Il y a autant d'exagération dans le dénigrement de ce qu'on marchandé que dans l'éloge de ce qu'on vend.

VIII. Jadis c'était la qualité, aujourd'hui c'est la quantité de leurs œuvres qui fait le mérite des écrivains; on en voit de la force de quatre cents volumes comme des paquebots de la force de quatre cents chevaux.

IX. Il y a des gens propres à tout, sauf à ce qu'ils font, et qui ne se trouvent déplacés qu'à leur place.

X. Nous nous honorons de l'estime des grands, mais celle des petits nous honore.

XI. Le pédant tient plus à nous instruire de ce qu'il sait que de ce que nous ignorons.

XII. On se trouve plus spirituel en songeant à ce qu'on aurait pu dire qu'en se souvenant de ce qu'on a dit.

XIII. Si vite que l'on s'aperçoive qu'un parvenu est riche, on reconnaît plus vite encore qu'il ne l'a pas toujours été.

XIV. Ne nous étonnons point des félicités du méchant et des revers du juste : la vie est un livre, les *errata* sont après la fin.

XV. Nous apprécions mieux les services que nous rendent les autres par ce qu'ils nous valent que pour ce qu'ils leur coûtent.

XVI. La neige ne prend pas sur la fange, de même rien ne peut blanchir un traître.

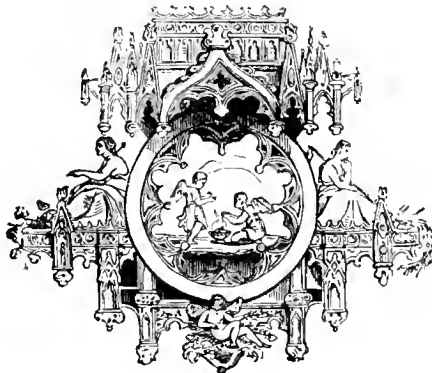
XVII. Le génie dans les arts et la truffe dans les champs s'affranchissent des règles de la culture; on les trouve sans pouvoir les reproduire.

XVIII. Le crésus avare qui se voit pauvre rêve, dans son sommeil, qu'il ne dort pas.

XIX. Qui se confie au bavard et prête au prodige retrouve son secret partout, mais son argent nulle part.

XX. Nous sommes toujours fort reconnaissants des services qu'on va nous rendre.

XXI. Dans l'amour le plus pur il y a plus de fumée que de flamme vive.





VOYAGE AU JARDIN D'HIVER.

I. — Le Jardin d'hiver est le paradoxe à la mode, la mille et deuxième nuit des contes arabes ; c'est l'Orient au cœur de Paris. On dit maintenant : Allons au Jardin d'hiver, comme on dirait : Allons à Bade, à Naples, à Florence. C'est un pays étrange et fantastique, pays de fées et de poètes, superbe comme une échappée des jardins du Généralife, fleuri comme un chapitre du *Télémaque*, mais inhabitable comme une salle de bain. L'or et l'argent, voilà le premier merveilleux d'où sont éclos ces caprices splendides ; telle giroflée a poussé sur un billet de banque, telle pervenche a fleuri sur un napoléon.

II. — Voici les personnes qui composent le conseil de surveillance du Jardin d'hiver : — mademoiselle Flore, M. Pommier, M. Champfleury, M. Rosier, M. Hyacinthe, M. Bocage, M. Trognon, M. Bouton, M. Duvert, M. Duprez, M. Dunoyer et mademoiselle Duverger.

La présidence a été offerte à M. Merle.

III. — Il y a dans un coin du Jardin d'hiver, à quelques pas d'une cheminée monumentale où ronfle un énorme feu de coke, et derrière un saule pleureur, — il y a, disons-nous, une charmante volière, toute remplie d'oiseaux voletant, sautillant et gazouillant, — qui ont l'air de se croire en Italie ou au moins dans les îles d'Iyères. Une seule chose semble

les incommoder, et vraiment il y a de quoi, c'est le voisinage... la cheminée.

Ce matin, on a ramassé un moineau tout cuit.

LE MODÈLE DES FEMMES

Madame Dugat pose dans les ateliers ; elle a apporté cela en dot à son mari. Elle est jolie, elle est jeune, elle est spirituelle. Pourquoi est-elle appelée devant le tribunal correctionnel avec ce jeune homme aux yeux bleus qui voudrait bien s'en aller ?

Elle a posé devant lui, à ce qu'il paraît.

Elle répond au président que c'est son métier ; mais le mari, qui est présent, lui fait remarquer qu'elle a posé devant quelqu'un qui n'est pas artiste.

Le prévenu assure au contraire qu'il aime beaucoup les arts, et que, s'il n'est pas artiste, il est en train de le devenir.

« Oui, dit le mari furieux, grâce aux leçons de ma coquine de femme. Je ne serais pas surpris, monsieur le président, qu'il fit avec elle des bons hommes.

— Quand tu m'as épousée, homme de peu de valeur, il a été convenu que je poserais devant tous les peintres, quels qu'ils soient, devant M. Phidias comme

devant M. Cabrion, devant M. Delacroix comme devant M. Gros Claude.

— Oui, mais tu promettais de poser pour les sainte Cécile ou les sainte Thérèse, et c'est en Danaé ou en Vénus que le commissaire t'a surprise, c'est-à-dire habillée de peu.

— Une honnête femme n'est jamais toute nue, murmura la dame, elle est habillée de sa vertu. »

Ce beau mot avait été soufflé par l'avocat.

La conversation devenait de plus en plus curieuse, mais le président y mit un terme, craignant de perdre lui-même sa dignité devant cette comédie.

L'avocat, qui est un homme d'esprit, s'est borné à dire en raillant : « Messieurs, vous acquitterez la prévenue, afin que votre jugement établisse qu'une femme modèle est toujours le modèle des femmes. »

Ce modèle — des femmes modèles — a été condamné, avec son Raphaël futur, à trois mois de prison.

ÉPIGRAMME REMISE A NEUF.

Il est convenu depuis longtemps que l'Académie est un thème inépuisable de plaisanteries; l'Odéon ne passe qu'en seconde ligne; — mais là-dessus, comme sur beaucoup d'autres choses, on en revient presque toujours aux bons mots de nos pères, faute de mieux.

Donc avant-hier, dans un salon du faubourg Saint-Honoré, mi-parti dansant, mi-parti causant, la conversation s'égara sur le dernier académicien, — que plusieurs appellent le dernier des académiciens; — et, comme on s'entretenait de son futur discours, M. Dupin rappela en souriant, à propos de M. Vatout, l'homme qui est *tout*, une épigramme de l'homme qui ne fut *rien* sur les cérémonies de réception.

Plus de ces longs discours dans votre Académie;
Tout naturellement, il serait mieux, je crois,
Que le sujet reçu dit : — Je vous remercie,
Et qu'on lui répondit : — Il n'y a pas de quoi.

Il est entendu que nous laissons à M. Dupin la responsabilité des rimes nonchalantes dont il a habillé la prose de Piron.

JARDIN D'HIVER. AUTRE POINT DE VUE.

Nous allions au Jardin d'Hiver sur la foi d'un feuilleton de Théophile Gautier, — défions-nous des feuilletonistes qui n'ont pas été au Jardin d'Hiver. — Jardin! ce mot-là résonne si bien au mois de janvier! Mais *serre chaude* eût été le mieux choisi. Or, après avoir traversé une galerie de tableaux, qui ne sont pas même signés du nom de génies refusés, on

T. IV.

pénètre dans une immense case de verre où siffle la vapeur, où fume l'eau chaude, où tout, fleurs, promeneurs, livres, semble imprégné d'une humidité froide : tout un monde en transpiration, une atmosphère d'établissement de bains. — Les visiteurs paraissent désappointés; les fleurs paraissent malheureuses; il n'en est pas une qui n'ait son étiquette : c'est une exposition d'étiquettes de fleurs; ce sont des fleurs que vous allez voir, c'est le nom du jardinier que vous trouvez. — Pour sol, du bitume; pour verdure, ces plantes grasses dont la verdure n'a pas de charme, puisqu'elles l'auraient sans le Jardin d'Hiver. J'oubliais une petite pelouse de maigre gazon, où il est défendu de s'étendre. — Heureusement qu'on n'en a pas même la tentation.

Maintenant, deux vastes cheminées, beaucoup de feu, — de journaux de province; — beaucoup d'architecture, de galeries, de colonnettes, de rideaux, d'industries. — Voilà le Jardin d'Hiver. — On y rencontre pourtant des jardiniers..

Les bourgeois admirent surtout une imitation en miniature de quelque montagne Rocheuse. Une douzaine de cailloux artistement enlacés avec de la mousse produisent un effet saisissant.

Enfin, l'on sort du Jardin d'Hiver en se faisant la réflexion banale, mais sage, qu'il vaut mieux attendre l'été véritable des fleurs et dire adieu au printemps artificiel.

THÉÂTRES.

Réglons nos comptes avec les théâtres, les bons comptes font les bonnes critiques. D'abord les quatre Opéra.

Opéra I^{er} répète avec ferveur le ballet des *Cinq Sens*, quelque chose de mythologique, de féerique et d'érotique;

Mais, comme ils auraient dit, les poètes sacrés,
Quand serons-nous enfin de la Jérusalem délivrés?

(Ce dernier vers a trois pieds de trop, mais nous nous sommes décidé à les lui laisser pour ne pas détruire la belle image qu'ils renferment.)

Opéra II joue un opéra de M. Mérimée, tiré d'une nouvelle de M. Scribe, et mis en musique par M. Auber.

Opéra III danse et chante à la lois; rien n'égale le succès de ses représentations, si ce n'est la vogue de ses bals. — Il pleut de l'or dans les mains de M. Adam.

Opéra IV essaie la *Donna del Lago*, aidé de l'Alboni, — *Ah! l'beau nid!* comme disaient les farceurs du Palais-Royal, — qui continue à faire rompre tous les gants des Italiens du boulevard.

Pour la Comédie-Française, qui n'avait plus depuis longtemps que son *Caprice* en tête, elle joue

une comédie sociale de M. Scribe, sociale quoiqu'il n'y soit question que d'argent. — L'Odéon odéonne. — Le Théâtre-Historique fait succéder les pièces de M. Dumas aux pièces de M. Dumas, ce qui est plus monotone qu'un plat d'anguilles.

Aux Variétés, Déjazet se grise avec du champagne, et grise le public avec le succès de *Lauzun*.

Arnal, — qui est toujours le premier comique de l'époque, — déride le Gymnase, qui en avait besoin.

Le Vaudeville promet le *Nain John* et fait faillite.

Frédéric Lemaître a clos magnifiquement les représentations de ce grand drame appelé le *Chiffonnier de Paris*, que la direction a remplacé par une revue de fin d'année, qui n'est autre chose que la *Fin du Monde*. Après la *Belle aux Cheveux d'or*, c'est Ossa sur Pélion. Les frères Cogniard ont escaladé l'Olympe du succès.

Enfin, une œuvre posthume de Frédéric Soulié et un mélodrame américain par un débutant défraient l'Ambigu-Comique et la Gaité.

On assure que M. Liadières est le Colomb de cette dernière œuvre, dont M. H. Deschènes ne serait que le Vespuce.

Je crois que c'est tout.

LA GRIPPE.

Ne vous désolez pas trop d'avoir la grippe; le docteur Marjolin affirme que c'est un excellent préservatif contre le choléra. Ayez au contraire la grippe, si vous pouvez; non pas une coqueluche de salon ou un coriza de société, mais une bonne grippe bien réelle et bien authentique, quelque chose de robuste en fait de grippe. Et puis regardez-vous alors comme invulnérable; du sein de votre chaise longue, entre vos laits de poule et vos pâtes de lichen laissez venir à vous le fléau destructeur. Le choléra ne vous fera seulement pas l'honneur de vous entamer. Par exemple, une fois la grippe partie, le docteur Marjolin ne répond plus de rien.

Ah! n'a pas la grippe qui veut. Cet inestimable avantage est seul réservé aux femmes à la mode qui ont un médecin de vingt-cinq ans, et aux professeurs de l'Université qui ne font plus leur cours qu'en pantomime, — au grand plaisir de M. Champfleury. C'est peu d'être enrhumé comme une brigade de gendarmerie, le rhume ne constitue pas plus la grippe que la santé ne constitue le bonheur. La grippe est un composé des *vapeurs* du dix-huitième siècle, de la *migraîne* de l'empire et des *nerfs* de Juillet. C'est la grippe enfin. — Moi qui vous parle, j'ai beau l'implorer de toute mon horreur du choléra, les pieds dans l'eau et le chef découvert, *la cruelle qu'elle est se bouche les oreilles*, et c'est tout au plus si j'arrive au vulgaire éternement: Dieu me bénisse!

ABD-EL-KADER.

Abd-el-Kader, toujours Abd-el-Kader, encore Abd-el-Kader. Il vient, il est arrivé, il va passer sur le boulevard de Gand. Cette fois, le lion du jour, c'est le lion du désert. Encore une poésie qui s'en va, encore une grandeur déchuë! Il ne restera bientôt plus de glorieux ici-bas que Rotschild, le prêteur à la petite semaine de tous les rois de la terre.

Il y a un an Bou-Maza était adoré dans tous les salons politiques. Quel culte va-t-on créer pour Abd-el-Kader? Et si Bou-Maza et Abd-el-Kader se rencontrent, quel est celui des deux qui fuira devant l'autre comme un nuage de poussière chassé par le simoun?

L'ACADÉMIE.

Cette bonne Académie — française! elle a fini l'année 1847, recevant — solennellement — M. Empis, — et elle commence l'année 1848 en nommant M. Vatout.

M. Vatout a eu dix-huit voix, M. Alfred de Musset en a eu... deux. M. Vatout est donc neuf fois digne plus que M. de Musset, selon l'Académie.

En songeant à M. Émile Deschamps, le charmant poète toujours en verve, qui, aux précédentes nominations, a obtenu successivement quelques voix de moins et qui, cette fois-ci, n'en a pas eu du tout, M. Arsène Houssaye s'est écrié: — Ce pauvre Émile Deschamps, qui a une extinction de voix!

Il paraît qu'à l'Académie tout le monde a voté pour M. Alfred de Musset. Chaque académicien s'évertue à faire entendre que c'est un crime de lèse-académie de n'avoir pas élu le poète. — Vous avez donc voté pour lui? — Pour qui voulez-vous que j'eusse voté? — C'est fort bien! D'après ce que j'entends dire, il a eu la voix de M. Hugo, — de M. Sainte-Beuve, — de M. Mérimée, — de M. de Rémusat, — de M. Vitet, — de M. de Vigny, — de beaucoup d'autres encore; — total: deux voix.

LOLA MONTÈS.

La faveur de Lola Montès se consolide. La reine de Bavière lui témoigne de l'amitié, elle lui a conféré l'ordre de Sainte-Thérèse, elle l'appelle *ma chère comtesse*, et l'admet dans son intimité. Aussi les dames de la cour croient-elles de leur devoir de se rapprocher de la favorite, qui voit tout le monde à ses pieds. Le luxe de Lola Montès passe les bornes de toute folie. Nous allons dire seulement l'arrangement de sa chambre à coucher. Tout y est en gui-

pure sur du satin rose : les murs, le plafond, les couvre-pieds. La cheminée est en porcelaine de Sèvres peinte par les premiers artistes ; la toilette est garnie en guipure et en satin rose ; les meubles Louis XV, recouverts en brocatelles d'argent avec fils d'or ; le tapis qui couvre tout le parquet est en hermine du plus beau choix. Nous ne dépeindrons pas la salle à manger, car la description pourrait bien ressembler à un conte fantastique des *Mille et une Nuits*. Mais nous dirons seulement que tout le service est en or massif avec les armes et la couronne de la comtesse, qui appuie son blason sur 450,000 fr. de rente attachés à son titre et que rien ne peut lui enlever.

On assure qu'elle avait d'abord pensé à faire graver une cravache sur son blason, car elle a fait la plupart de ses conquêtes et enlevé sa position à la pointe de la cravache. Il y a longtemps que cette fameuse cravache s'est illustrée ; d'abord elle a été exposée au Salon de 1844, et en 1845 L'ARTISTE imprimait cette nouvelle à la main, écrite par un des mille mortels attachés à son char :

« Après les fêtes de Bonn, M^{lle} Lola Montès avait à tenter la fortune de la polka et de la mazourka à Spa. L'aventureuse Andalouse avait pour compagne de voyage la femme d'un médecin de Paris, dont l'imagination s'était laissé séduire par ses romanesques folies. Or les villes de bain ont une législation à elles, toute de circonstance, et d'un absolutisme tel, que les états de siège et les *bando* de l'Espagne n'en sauraient donner une idée. Pour être une petite cité, Spa, avec sa géronstère et son porchon qui garde le souvenir de l'empereur Alexandre, n'en est pas moins un endroit fort susceptible sur le chapitre des mœurs et de la contredanse. Il faut croire qu'une polka trop échevelée, un mouvement de cravache peu réfléchi alarma le collègue échevinal ; toujours est-il que M. le bourgmestre, sans expliquer autrement ses motifs, pria M^{lle} Lola Montès et sa compagne de quitter Spa le lendemain, si mieux elles n'aimaient que la gendarmerie belge leur fit les honneurs du territoire jusqu'à la frontière. La femme du médecin est revenue à Paris, stupéfaite de l'aventure. M^{lle} Lola Montès, qui ne s'inquiète pas pour si peu de chose, est allée se consoler à Bade des procédés malhonnêtes du collège des échevins et de la conduite indélicate du bourgmestre de Spa. »

On voit que c'était armée d'une cravache que Lola Montès partait pour la conquête des sept châteaux du roi... de Bohême.

On vient de vendre un manuscrit de Dangeau : *Considérations sur la grammaire*, le prix d'un mauvais livre imprimé. Pourquoi Nodier n'était-il pas là ?

L'étude de la grammaire était la passion dominante de l'abbé de Dangeau. On parlait de quelque révolution à craindre dans les affaires publiques. « Cela se peut, dit l'abbé ; mais, quoi qu'il arrive, je suis toujours bien aise d'avoir dans mon portefeuille au moins trente-six conjugaisons parfaitement complètes. » Cette naïveté ressemble au profond désespoir avec lequel je ne sais plus quel grammairien s'écriait un jour : « Non ! les participes ne sont point encore connus en France ! »

Ce furent le zèle et le crédit de l'abbé de Dangeau qui firent échouer le projet que l'on avait eu de faire recevoir à l'Académie française, comme aux autres académies du royaume, des membres honoraires. D'Alembert, en exaltant les obligations que lui avait à cet égard l'Académie, s'est engagé dans une censure des plus vives contre ces grands qui, ne trouvant plus de rôles à jouer ailleurs, essayaient encore de satisfaire leur ambition impérieuse dans une société dévouée uniquement aux lettres et à l'égalité. Il comparait cette prétention puérile à celle du tyran de Syracuse, qui, chassé de son trône, se fit maître d'école à Corinthe pour retrouver encore dans cet exercice quelque ombre de sa puissance passée. Cette philippique ne réussit pas également aux yeux de tout le monde, et l'Académie même jugea que sa dignité se trouvait un peu compromise dans la comparaison du tyran devenu maître d'école :

. . . *Non nostrum est tantas componere lites.*

QUELQUES SALONS.

Rouvert avec éclat en 1843, le salon de M. Molé est le plus conservateur des salons de l'opposition, et le plus opposant des salons conservateurs : le comte Molé n'a pas encore repris le cours de ses mardis politiques. Le reprendra-t-il ? Habitué à la foule des courtisans qui se pressaient autour du ministre possible, l'ex-président du conseil du 15 avril craint-il de compter le petit nombre d'amis désintéressés et restés fidèles au ministre peu probable ? Le salon Molé a bien le caractère grandiose et sévère qui convient au descendant de tant de nobles magistrats. Pour traiter les hautes questions d'honneur national, où serait-on mieux qu'en présence du portrait de M. le duc d'Orléans, ce prince si regrettable et si Français ? Chef-d'œuvre de Scheffer, ce portrait a été légué à M. Molé par M. le duc d'Orléans. Audessous et en lettres d'or sont inscrites ces paroles extraites textuellement du testament :

A M. le comte Molé, qui m'a marié et qui a attaché à la naissance de mon fils le grand acte de l'amnistie.

Elevée par une mère qui avait vécu au milieu de tous les beaux esprits du dix-huitième siècle, auteur elle-même de romans qui ne sont point oubliés, pendant sa vie madame la comtesse Molé aimait à réunir autour d'elle une sorte de cour littéraire.

En ce temps-là florissaient aussi *Edouard*, *Ourika* et la duchesse de Duras, la princesse de Salm, la princesse de Craon, qui faisaient de la littérature, des arts, de la morale et du sentiment.



M. Molé, il faut l'avouer, ne s'est jamais prêté que médiocrement aux travaux littéraires de madame Molé. Il ne se passionnait guère alors pour les œuvres purement de l'esprit. Alors il n'était pas de l'Académie.

M. Molé cumule deux salons : le sien d'abord, qui est le salon en chef, et un autre, qui est comme la doublure du premier, salon littéraire autant que politique, spirituel, élégant, qui fait et défait les académiciens et les ministères, mais les académi-

ciens plus souvent que les ministères : là M. Molé règne en oracle; on croit à ses projets, à ses prédictions, à sa résurrection ministérielle. Il n'y a que la foi qui sauve.

M. Pasquier, qui n'a pas su rester baron comme ses pères et dont on a voulu amuser la vieillesse avec un titre de duc, M. Pasquier n'a pas, à bien dire, de salon politique, mais des diners politiques. Il a la spécialité de réunir à sa table les ennemis déclarés, M. Thiers et M. Guizot.

Trop âgé lui-même pour prétendre à un portefeuille, il ne troquerait pas d'ailleurs son existence calme, son titre et sa riche dotation de chancelier contre la vie militante de ministre, contre cette vie sans sommeil, toujours à la brèche ou à la tribune. A chaque variation ministérielle, les diners de M. Pasquier acquièrent une nouvelle importance. Plus la crise est difficile, plus ils se succèdent rapidement; et plus d'une fois M. le grand-chancelier a eu l'honneur d'emporter un ministère à la fourchette. Quelle que soit la combinaison qui triomphe ou qui succombe, M. Pasquier est également bien avec tout le monde; car il ne tient pas aux hommes, mais aux principes. Avant tout il est gouvernemental, et tous les partis apprécient à leur juste valeur cette tradition vivante de tant de gouvernements divers, et cette vieille expérience qui ne leur a jamais fait défaut. Dans le trio politique dont M. Molé peut être considéré comme le passé et M. Thiers comme l'avenir, M. le duc Pasquier est le présent: position sûre, excellente, qui lui convient merveilleusement,

car son grand âge ne lui permettrait pas de beaucoup compter sur l'avenir.

M. Pasquier a plus d'un point de ressemblance avec M. Molé. Comme M. Molé, il est de l'Académie; comme M. Molé, il jouit d'un double salon; toujours comme M. Molé, qui porte une tendresse de père à son chien *Mouton*, M. Pasquier hérite tendrement son chien *Moriaut*. *Mouton* et *Moriaut* ont des courtisans contre lesquels ils peuvent aboyer impunément. Pour plaire à M. Molé, il faut avoir plu à *Mouton*; et l'on serait à jamais perdu dans l'estime de M. Pasquier, si l'on ne se laissait mordiller et même mordre par le belliqueux *Moriaut*.

Les prêtres romains lisaient l'avenir dans les entrailles d'un poulet; pourquoi des chiens, que M. de Buffon doit mettre à cent pieds au-dessus des poulets, n'auraient-ils pas l'instinct, le don de flairer le mérite et le dévouement de certaines gens à leurs patrons?

Grâce à la présence de madame Dosne, de madame Thiers et de quelques amies intimes de haute



volée, le salon de M. Thiers offre un aspect élégant et mondain. On est introduit, annoncé, servi par une riche livrée; on marche sur des tapis épais, on s'étend sur de bons fauteuils; les yeux se reposent sur de gracieux visages, sur de fraîches toilettes; enfin on n'a pas à subir la lourde et intarissable faconde de certains bavards, qui, ne pouvant ou n'o-

sant aborder la tribune parlementaire, se vengent et se dédommagent au salon. M. Thiers parle trop bien, trop volontiers pour laisser à d'autres le monopole de la parole; et quand il ne parle pas, il dort, et alors chacun de respecter le sommeil du grand orateur et du maître de la maison.

M. Thiers n'a pas l'honneur de descendre de Ma-

thieu Molé, ni d'Étienne Pasquier. M. Thiers ne descend que de lui-même; mais le talent ne se mesure ni à l'illustration, ni à l'antiquité des aïeux. Au talent et à la jeunesse, M. Thiers joint la supériorité d'être chez lui, dans son salon, tous les soirs; tandis que MM. Molé et Pasquier ne sont tout au plus chez eux qu'une fois par semaine. Quel avantage pour un futur ministre d'avoir un salon, un club, où chaque jour, chaque soir, des amis, des conjurés peuvent se réunir, se concerter, préparer pour le lendemain une manœuvre décisive! Mais comprend-on un salon hebdomadaire? La guerre de portefeuille, pas plus que la guerre de champ de bataille, n'a le temps d'attendre huit jours: huit jours! mais en politique c'est l'éternité! Un homme d'État actif, entreprenant, ambitieux, qui a une semaine devant lui, peut et doit bouleverser le monde, si le ministère est à ce prix. M. Thiers réunit toutes les qualités nécessaires à un chef de parti, l'amour du pouvoir, l'éloquence et un salon quotidien. On ne sait pas assez quelle est l'importance d'un salon à Paris. Il suffit d'un salon pour faire un homme politique. Le brave M. Fulchiron, le meilleur des hommes, n'était certes pas né pour devenir jamais un personnage important, un meneur; mais il avait un salon, et plus d'un ministère chancelant a dû son salut à M. Fulchiron, ou plutôt au salon de M. Fulchiron.

Et cependant, depuis plus de six ans M. Thiers, malgré son salon, se trouve éloigné des affaires. Là git une question, un mystère qui n'est pas de notre compétence.

Un mot sur le salon Sauzet. L'opinion politique du salon Sauzet est de ne pas avoir d'opinion et d'accueillir toutes les opinions. La chambre des députés est généreuse; elle offre à son président 80 à 100,000 francs par an, et, à son tour, le président offre à la chambre des députés quelques verres d'eau sucrée toutes les semaines et un bal tous les ans. On danse chez M. Sauzet, mais on polke peu; il n'est pas très-sûr non plus qu'on y valse. Le bal de la présidence est consacré à l'amusement de mesdames les femmes et de mesdemoiselles les filles des députés, et les mères de province n'ont jamais professé un grand amour pour la valse.

BOULEVARD DE LA MADELEINE.

On ne saurait décider si M. A. B. C. est plus jaloux qu'il n'est laid; — ce qu'il y a de certain, c'est que M. D. E. F. est cousin par alliance de madame A. B. C.

Le mari s'est fait le raisonnement suivant, — que nous livrons aux *Compagnies d'assurance* contre les sinistres conjugaux :

« En ne prévenant ma femme qu'un quart d'heure auparavant de ce que j'ai à faire, je lui ôte tous moyens de se concerter avec nos ennemis communs; — il lui sera plus difficile de profiter de mon absence. »

C'était un vendredi! — Cinq heures du soir allaient sonner. — M. A. B. C. annonce à sa femme qu'il dine chez un ministre — et qu'il va la conduire chez une amie, — à quoi madame A. répond tout bas : « Ah! mon Dieu, comment prévenir Anatole? »

Je ne sais par quel pressentiment elle prépare immédiatement un petit billet de trois mots : « A ce soir. » — On sort. On se trouve bientôt sur le boulevard de la Madeleine. Chemin faisant, on se croise avec le cousin D. E. F. — Un regard de madame A. l'avertit qu'il doit se passer *quelque chose*. — Il la suit. — Mais comment remettre le billet? — M. A. B. C. regarde de tous ses yeux; il est jaloux jusque dans la rue.

Tout à coup, un petit savoyard se met à poursuivre le mari. — Un petit sou, monsieur, s'il vous plaît. — Va-t'en. — Mon bon monsieur! — Laisse-nous tranquilles. — *Cela portera bonheur à votre mariage!*

Impatiente, M. A. B. C. se retourne. — Il est gentil ce petit bonhomme, lui disait déjà madame A. B. C. — M. D. E. F. avait disparu. — Et c'était la première soirée.

DANS UN CAFÉ A BRESCIA.

Il paraît que les Italiens modernes se rappellent que leurs ancêtres étaient des Romains : à Brescia, le commandant de la place avait dit dans un café : « A Cracovie, la tête d'un homme valait cinq florins; à Milan, elle ne vaut que cinq sous. » Il a été tué à coups de poignard par des gens qui lui ont dit : « Cela se donne ici pour rien. »

Madame Anaïs Segalas est reconnue, à bon droit, dans le monde des poètes, pour un charmant esprit en prose et en vers. Elle a gardé précieusement à son front tous les chastes lys de sa couronne de jeune fille. Elle a parfumé d'un discret amour le seuil sacré de la famille. Aussi, quand on rencontre sa poésie, on la salue avec respect comme une amie austère et douce qui vous enseigne les mystérieuses retraites du paradis idéal des rêveurs.

Aujourd'hui, madame Anaïs Segalas publie sous ce titre : *la Femme*, un recueil de poésies où l'on retrouve le charme des rêveries nuageuses et la gravité de la pensée. L'auteur des *Oiseaux de passage* ne tourne pas brusquement à la philosophie; mais puurtant, après avoir secoué les branches en floraison, elle y va cueillir le fruit doré de la pensée.

Même quand on est jeune, même quand on est femme, on est toujours un peu philosophe, ne fût-ce que par le cœur.

Dans sa préface, madame Segalas commence par avertir qu'elle n'est pas de celles qui font de leur écharpe un drapeau. Elle a cherché quel rôle devait jouer la femme ici-bas. C'est une pauvre reine constitutionnelle qui règne et ne gouverne pas. Tant mieux pour elle, — sinon pour nous. Elle a reconnu que sa mission est de spiritualiser le monde. C'est une grande voyageuse qui, partant tous les jours pour le pays des rêves, revient embaumer le foyer par le cœur et par la vertu, comme une légende d'or que Dieu nous chante en hébreu.

La Société des gens de lettres a réélu pour son président M. le comte de Salvandy. Il faut la louer de cet acte de justice. En nommant à la présidence M. de Salvandy, on ne s'est pas fait le courtisan du ministre, on a voulu saluer hautement celui qui se glorifie d'être un homme de lettres sous la robe du grand-maître de l'Université. M. de Salvandy n'a pas encore fait tout ce qu'il voudrait faire pour les lettres; mais son ministère est pavé de bonnes intentions.

M. Marquis, marchand de chocolat, — le fameux Marquis, — le seul Marquis bien connu aujourd'hui, — s'est fait l'éditeur responsable de la plupart des poètes modernes. Vous entrez chez lui et lui demandez du chocolat, et en vous en allant, tout compte fait, vous découvrez que vous avez acheté des vers de M. Hogo ou de M. Sainte-Beuve, — ou plutôt vous découvrez que Marquis vous a donné ces vers pour rien. Et encore y a-t-il ajouté, lui Marquis, de la prose de sa façon. Ainsi vous prenez un bonbon et vous lisez ces vers de Théophile Gautier, avec cette épigraphe de Marquis :

UN VOYAGE NOUS DONNE L'IDÉE DE CE QUE NOUS
LAISSERONS QUAND NOUS NE SERONS PLUS.

Le voyage est un maître aux préceptes amers :
Il vous montre l'oubli dans les cœurs les plus chers,
Et vous prouve, — ô misère et tristesse suprême ! —
Qu'ingrat à votre tour, vous oubliez vous-même !
Pauvre atome perdu, point dans l'immensité,
Vous apprenez ainsi votre inutilité.
Votre départ n'a rien dérangé dans le monde ;
Déjà votre sillon s'est refermé sur l'onde.
Oublié par les uns, aux autres inconnu,
Dans des lieux où jamais votre nom n'est venu,
Parmi des yeux distraits et des visages mornes,
Vous allez sur la terre et sur la mer sans bornes

Par l'absence à la mort vous vous accoutumez.
Cependant l'araignée à vos volets fermés
Suspend sa toile ronde, et la maison déserte
Semble n'avoir plus d'âme et pleurer votre perte ;
Et le chien, qui s'ennuie et voudrait vous revoir,
Au détour du chemin va hurler chaque soir.

MARQUIS, THÉOPHILE GAUTIER.

L'ARTISTE.

L'Artiste, fondé à la Révolution de juillet, est la première Revue à gravures en France et même en Europe. Depuis sa fondation il a paru un pareil recueil à Londres, à La Haye, à Madrid, à Rome; mais ces recueils ne sont publiés qu'une fois par mois, tandis que *L'Artiste* paraît chaque dimanche.

C'est aujourd'hui le journal le plus cher, c'est peut-être aussi le meilleur marché. En effet, il coûte 60 francs par an; mais il publie par an *cent gravures sur acier* représentant une valeur de 400 fr. Il publie en outre trois magnifiques volumes petit in-folio, renfermant plus de matière inédite qu'un journal quotidien dans toute l'année. Avec la *Revue des Deux Mondes*, c'est le seul recueil qui ait prospéré.

L'Artiste, qui a publié, en 1847, entre autres belles gravures, l'*Orgie romaine* de Couture, l'*Odalisque* de Delacroix, la *Femme piquée par un serpent* de Clesinger, fait graver, pour 1848, les plus beaux tableaux de la prochaine exposition, sous la direction de MM. Houssaye et Metzmacher.

AU BAL MASQUÉ DE L'OPÉRA-NATIONAL.

Un pierrot philosophique — où la philosophie ne va-t-elle pas se nicher ? — était assis dimanche dernier sur le bord d'une loge et laissait pendre mélancoliquement ses jambes blanches sur la foute qui dansait. Il était pâle comme Hamlet. Les tuyaux d'une fraise élégante n'empêchaient point sa tête de s'incliner sur son épaule, à la manière des rêveurs célèbres et des poitrinaires inédits. D'énormes boutons couraient de distance en distance sur sa souquenille, aussi gros que des boules d'escamoteur et de couleurs diverses; le moindre mouvement suffisait à les mettre en branle. Son feutre pointu, légèrement avarié dans la perpendiculaire de sa pyramide, avait les tristesses ineffables de la tour de Pise. Pour ses rubans, quoiqu'ils fussent de la veille et du goût le meilleur, on eût dit qu'ils avaient traîné depuis une semaine environ du bal des Variétés à celui de l'Ambigu-Comique; tant ils étalaient un air

chagrin et une allure peu flottante. Les bouts de ses souliers eux-mêmes regardaient avec une insouciance vague le sol de têtes qui se renouvelait sous eux. Ses gants avaient le spleen. — Pauvre Pierrot ! — Il était là comme un poème d'Alfred de Musset, pensée douloureuse et forme pimpante. Sans doute un dédain profond l'animait pour toute cette turbulence et tout cet éclat ; quelque drame déroulait silencieusement ses anneaux de couleuvre au fond de son cœur mordu. C'était l'ironie qui l'avait pris par la main et qui l'avait conduit justement à cet endroit et à cette place, d'où il embrassait le bal d'un seul regard, qui était une longue réflexion. De près, il figurait quelque chose comme une moralité sculptée. — Après un galop, sur lequel avait toujours plané son immobilité solennelle, il sentit une petite main se poser sur son épaule. Il leva lentement la tête. C'était une femme en jupe italienne, avec les bras nus et nombre d'épingles d'or dans les cheveux. — A quoi penses-tu ? lui demandèrent un sourire et deux éclairs sous un loup de velours. Le pierrot répondit : — Je ne pense pas ; j'ai une indigestion.

Le bal de l'Opéra fut fondé à une époque que

nous ne pouvons pas préciser, mais qui est suffisamment reculée.

Il n'est pas né d'hier, c'est un bal noble.

Longtemps on n'y fut admis qu'en domino ; on n'y dansait point, mais on causait, et l'on ne manquait jamais d'avoir beaucoup d'esprit ; c'est du moins ce que disent les réclames du temps, et ce que répètent les beaux jadis beaux, aujourd'hui laids, qui sont par leur âge et par leurs souvenirs *laudatores temporis acti*.

Il était décent de ne se point amuser : ce fut le règne de l'intrigue.

C'est au bal de l'Opéra que se nouaient et se dénouaient quelques liaisons dangereuses que les femmes du monde affichaient avec mystère, afin de faire penser qu'elles étaient sages le reste de l'année.

Ce temps magnifique s'en est allé avec la dernière dynastie.

La mode a passé de s'ennuyer en public. Cependant, cet ennui se produisait avec une solennité qui avait son côté drôle.

Désormais on s'ennuie chez soi, d'où il suit qu'on va s'ennuyer dehors.





LES GIRONDINS ET LES MONTAGNARDS.

1.

Le sentiment du réalisme et de l'idéal dans la poésie, dans le roman, dans l'histoire, est une conquête du génie moderne. Jusqu'à la seconde période du xviii^e siècle Molière et La Fontaine furent les seuls poètes français qui cueillirent cette fleur de réalisme et d'idéal qui est l'âme des œuvres immortelles. On la voit enfin refleurir chez deux poètes en prose, Jean-Jacques et Bernardin ; peut-

être apparaît-elle çà et là chez Lesage et Prévost. Mais c'est surtout aujourd'hui qu'elle est en plein épanouissement. Au xvii^e et au xviii^e siècle, la France a eu de grands poètes et de grands historiens, mais de grands poètes et de grands historiens — de convention. Ils n'écrivaient ni pour les hommes ni pour les dieux. Ils étaient aussi loin de la terre que du ciel ; ils n'avaient ni la saveur

agreste de la nature, ni les battements passionnés du cœur, ni les rêves hardis qui s'élèvent plus haut que les ailes de l'aigle, ni le feu tout vivant que le génie dérobe aux dieux, même depuis que Prométhée pleure le ciel sur son rocher sanglant.

II.

Nous sommes en pleine révolution française depuis un an; les figures des Montagnards et des Girondins, ranimées au souffle éloquent de la passion, de la poésie et de l'histoire, sont là toutes rayonnantes qui vivent de notre âme, ou plutôt nous vivons de leur vie. N'ont-ils pas soufflé l'air que nous respirons? Nous l'avons dit ailleurs, la révolution est notre mère; c'est à ses mamelles fécondes que nous avons puisé notre force. Les enfants de la vieille monarchie étaient toujours des enfants, à part les précurseurs; les enfants de la révolution sont des hommes.

La révolution compte déjà plus d'un historien. M. Thiers, en écrivant ses dix volumes, avait le pressentiment de sa fortune politique. Si la république était revenue, il pouvait porter son livre sur l'autel de la nation. Sous la monarchie il est devenu ministre. M. Mignet n'est pas moins flottant. M. Blanc et M. Michelet ont commencé chacun une histoire de cette grande époque. M. de Lamartine a fini l'histoire des Girondins. M. Alphonse Esquiros publie l'histoire des Montagnards. Quel sera le véritable historien? Charles Nodier a laissé sur la révolution des pages d'une simplicité antique. Mais Nodier avait vécu sous la terre sans respirer la passion des Montagnards. On sent, dans ses *Souvenirs de la révolution*, qu'il en voulait beaucoup à M. de Robespierre de lui avoir fait couper la tête vers 1793.

M. de Lamartine, parti Girondin avec Vergniaud et M^{me} Roland, est arrivé Montagnard avec Robespierre; M. Alphonse Esquiros n'a pas varié; je l'ai connu Montagnard il y a quinze ans; il était parti avec la Bible et l'Évangile; la révolution était sa mère bien-aimée; Saint-Just était son frère et son maître.

III.

M. de Lamartine a voulu écrire l'histoire des Girondins en moraliste et en philosophe qui possède toutes les magiques ressources de l'art et de la poésie. Le poète commence par faire le tour de lui-même et par chanter les hymnes amoureuses des vingt ans; il finit, quand il est grand poète, par faire le tour du monde moral et par animer des battements de son cœur les destinées de son pays.

Le penseur et l'historien n'ont pu détruire le poète. Le chêne garde son luxe de feuillage alors que

novembre, le mois sévère, tout radieux des moissons et des vendanges, découvre la forêt pour montrer que sous la folle verdure il y a des arbres.

C'est l'histoire de tous les hommes forts. Voltaire avait débuté par un madrigal à Pimpette; il s'écriait saintement à ses derniers jours: Dieu et la liberté. Jean-Jacques débutait par les Charmettes et finissait par la folie du bien.

IV.

La révolution française a été l'œuvre posthume du Christ. Sa parole divine, qui avait passé dans les cœurs comme une source d'eau vive, éclata comme le tonnerre: c'était l'orage de la vérité. L'idée du Christ avait pris toutes les formes pour nous frapper dans notre aveuglement. Elle venait à nous tantôt comme un pèlerin, tantôt comme un poète, tantôt comme un soldat. Diderot, qui porte le XVIII^e siècle sur ses épaules, comme le vieil Atlas portait le ciel, a créé l'arsenal de la vérité, l'Encyclopédie, d'où la révolution est sortie tout armée.

Pourquoi M. de Lamartine a-t-il oublié la grande figure de Diderot, Diderot qui était fils de Fénelon comme Voltaire était fils de Bayle; Diderot, tête de Montagnard, cœur de Girondin, celui-là qui a dépassé de si loin ses frères d'armes, qu'il pourrait se réveiller aujourd'hui parmi nous sans avoir vieilli; Diderot, le cri avant-coureur déjà tout retentissant de la révolution, le premier mot de Mirabeau, le dernier mot des rêveurs contemporains? Celui-là était un vrai révolutionnaire qui se passionnait pour le culte des idées avec toutes les magnificences de la tempête. Les philosophes du XVIII^e siècle, les capitaines de l'Encyclopédie étaient plus préoccupés des lauriers que de la victoire, Diderot ne songeait pas aux lauriers.

La liberté en face du roi, la liberté en face de Dieu! disaient-ils, ces philosophes du XVIII^e siècle, qui, depuis la mort de Fénelon, portaient dans leur cœur la pensée antique: « Dieu nous a donné deux ailes pour aller à lui, l'amour et la raison. » Platon, qui avait dit cela, a nié les poètes; mais la poésie n'est-elle pas fille de l'amour et de la raison?

V.

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

La liberté frappait aux portes du royal palais. « N'ouvrez pas, » disait la royauté caduque. Mais la liberté brisait la porte; la liberté, renversant à son passage toute la cohue des courtisans, jetait par les fenêtres le trône de France, qui n'était plus qu'un trône d'impures amours.

En recueillant la royauté pleine d'orages, Louis XVI en fut le martyr ; il fallait de la force, il eut de la vertu. A quoi bon la vertu dans la tempête, si ce n'est à bien mourir ! Louis XVI mourut bien : voilà toute sa vie,

La révolution avait tué la royauté ; Louis XVI n'était plus roi : on n'a pas tué le roi. Mais la reine Marie-Antoinette d'Autriche était toujours la reine, même sur l'échafaud. Blanche de Castille la sainte et Marie-Antoinette la martyre, l'une par son sang comme l'autre par ses prières, ont sanctifié ce trône où s'étaient nonchalamment couchées madame de Pompadour et madame Dubarry.

VI.

Après les poètes qui ont illustré le xvii^e siècle, vinrent les philosophes, qui semèrent au xviii^e les idées de délivrance dont nous recueillons, — dont nous recueillerons la moisson. Au xvii^e siècle on étudia les arts : l'arbre était en fleurs ; au xviii^e, on étudia l'humanité : l'arbre donnait des fruits. L'heure de la science était venue, c'était l'heure de la liberté : l'heure solennelle et terrible qui s'écoula durant une pluie de sang et de larmes.

M. de Lamartine raconte éloquemment la marche de l'idée révolutionnaire en France dans le siècle moderne.

« Bossuet, ce génie sacerdotal de l'ancienne synagogue, avait entremêlé ses adulations orgueilleuses à Louis XIV de quelques-uns de ces avertissements austères qui consolent les peuples de leur abaissement. Fénelon, ce génie évangélique et tendre de la loi nouvelle, avait écrit ses instructions aux princes et son *Télémaque* dans le palais d'un roi et dans le cabinet de l'héritier du trône. La philosophie politique du christianisme, cette insurrection de la justice en faveur des faibles, s'était glissée, par ses lèvres, entre Louis XIV et l'oreille de son petit-fils. Le roi s'en était aperçu trop tard, et avait chassé la séduction divine de son palais. Mais la politique révolutionnaire y était née. Les peuples la lisaient dans les pages du saint archevêque. Versailles devait être à la fois, grâce à Louis XIV et à Fénelon, le palais du despotisme et le berceau de la révolution. Montesquieu avait sondé les institutions et analysé les lois de tous les peuples. En classant les gouvernements, il les avait comparés ; en les comparant, il les avait jugés. Ce jugement faisait ressortir et contraster à toutes les pages le droit et la force, le privilège et l'égalité, la tyrannie et la liberté. Jean-Jacques Rousseau, moins ingénieux, mais plus éloquent, avait étudié la politique, non dans les lois, mais dans la nature. Ame libre, mais opprimée et souffrante, le soulèvement généreux de son cœur avait soulevé tous les cœurs ulcérés par l'inégalité odieuse

des conditions sociales. C'était la révolte de l'idéal contre la réalité. Il avait été le tribun de la nature, le Gracchus des philosophes ; il n'avait pas fait l'histoire des institutions, il en avait fait le rêve ; mais ce rêve venait du ciel et il y remontait. Pour passionner les peuples, il faut qu'un peu d'illusion se mêle à la vérité : la réalité seule est trop froide pour fanatiser l'esprit humain ; il ne se passionne que pour des choses un peu plus grandes que nature ; c'est ce qu'on appelle l'idéal, c'est l'attrait et la force des religions, qui aspirent toujours plus haut qu'elles ne montent ; c'est ce qui produit le fanatisme, ce délire de la vertu. Rousseau était l'idéal de la politique, comme Fénelon avait été l'idéal du christianisme. Voltaire avait eu le génie de la critique, la négation railleuse qui flétrit tout ce qu'elle renverse. Il avait fait rire le genre humain de lui-même ; il l'avait abattu pour le relever. L'un avait été l'avocat heureux et élégant de l'aristocratie, l'autre était le consolateur secret et le vengeur aimé de la démocratie. Son livre était le livre des opprimés et des âmes tendres. Malheureux et religieux lui-même, il avait mis Dieu du côté du peuple ; ses doctrines sanctifiaient l'esprit en insurgant le cœur. Il y avait de la vengeance dans son accent ; mais il y avait aussi de la piété : le peuple de Voltaire pouvait renverser des autels ; le peuple de Rousseau pouvait les relever ; l'un pouvait se passer de vertu et s'accommoder des trônes, l'autre avait besoin d'un Dieu et ne pouvait fonder que des républiques. »

VII.

Ce qui frappe de prime abord dans ce tableau grandiose, ce sont les portraits ; ils se détachent peut-être avec trop de relief de l'action qu'ils conduisent ou qui les conduit ; mais tous ces portraits, bâtons-nous de le dire, sont vivants, passionnés, héroïques. L'historien les juge par interprétation plutôt que sur leurs œuvres ; armé d'une lumière hardie, il descend dans le dédale de leurs âmes et nous montre, comme il les voit, leurs vertus, leurs faiblesses, leurs crimes. Mais n'est-ce pas d'une main partielle que M. de Lamartine promène sa lumière ? Répand-il toujours à propos l'ombre et le rayonnement ? Louis XVI, Marie-Antoinette, Dumouriez, Robespierre, Vergniaud sont des portraits franchement accusés, d'une touche hardie et magistrale ; mais Mirabeau, mais Danton, mais Camille Desmoulin ! ceux-là n'ont-ils donc pas la sympathie de l'historien ?

Le retour de Varennes, « ce calvaire de soixante lieues dont chaque pas était un supplice, » est un beau récit qui eût attendri Marat lui-même, ce qui n'eût pas empêché Marat de faire guillotiner M. de Lamartine.

Marat est bien jugé : « il aurait voulu niveler la création ; l'égalité était sa fureur , parce que la supériorité était son martyr ; il était le délire de la révolution. »

Camille Desmoulin est , selon M. de Lamartine , « l'Aristophane d'un peuple irrité. Il l'accoutumait à bafouer même la majesté , le malheur , la beauté. Un jour vint où il eut besoin pour lui-même et pour la jeune femme qu'il adorait de cette pitié qu'il avait détruite dans le peuple ; il n'y trouva que le rire brutal de la multitude , et il mourut triste pour la première fois. »

Il y a un autre Camille que celui-là , un enthousiaste passionné des grandes idées et des grandes choses , un poète insouciant comme La Fontaine , héroïque comme un soldat français de 1792. Aristophane n'aimait pas : Camille aimait la France et Lucile jusqu'à l'enivrement.

Le Danton de M. de Lamartine n'est pas le nôtre , mais nous signalons en passant ces quatre lignes si énergiques. « Danton s'enivrait du vertige révolutionnaire comme on s'enivre du vin ; il portait bien cette ivresse. Il agitait le peuple et le faisait bouillonner à la surface , prêt à s'embarquer sur toute mer , fût-elle de sang. »

Sans admettre ce jugement , répétons-le pour l'amour de l'éloquence sinon de la vérité : « Il ne lui manqua rien d'un grand homme , excepté la vertu. Il en eut la nature , la cause , le génie , l'extérieur , la destinée , la mort ; il n'en eut pas la conscience. Il joua le grand homme ; il ne le fut pas. Il n'y a pas de grandeur dans un rôle ; il n'y a de grandeur que dans la foi. Danton eut le sentiment , souvent la passion de la liberté , il n'en eut pas la foi , car il ne professait intérieurement d'autre culte que celui de la renommée. »

Robespierre est souvent bien jugé. « Robespierre était à Barnave ce que Barnave avait été pour Mirabeau ; mais Barnave n'avait eu qu'une faction derrière lui , Robespierre avait tout un peuple. » Oui , la vraie force de Robespierre était dans sa mission. C'était peut-être un prêtre sans héroïsme et sans grandeur , mais il portait Dieu dans ses mains.

La peinture de l'Europe à l'heure suprême de la révolution est un morceau de maître d'une touche large , accentuée et lumineuse : « Les grands génies de l'Allemagne et de l'Italie chantaient déjà l'ère nouvelle dans leurs vers aux enfants de la Germanie. Goëthe , le poète sceptique , Schiller , le poète républicain , Klopstock , le poète sacré , enivraient de leurs strophes les universités et les théâtres ; chaque secousse des événements de Paris avait son contre-coup et son écho sonore , multiplié par ces écrivains sur toutes les rives du Rhin. La poésie est le souvenir et le pressentiment des choses ; ce qu'elle célèbre n'est pas encore mort , ce qu'elle chante

existe déjà. La poésie chantait partout alors les espérances confuses , mais passionnées , des peuples. C'était un augure certain. L'enthousiasme était là , puisque sa voix s'y faisait entendre. La science , la poésie , l'histoire , la philosophie , le théâtre , le mysticisme , les arts , le génie européen sous toutes les formes avait passé du côté de la révolution. »

M. de Lamartine dit que « dans Marie-Antoinette on sentait la femme sous la reine , la tendresse du cœur sous la majesté du sort. » Ce que l'on sentait surtout quand elle fut jetée en bas du trône , c'était la reine sous la femme. Que ces trois lignes sont éloquentes ! « Marie-Antoinette fut à la fois le charme des malheurs et le génie de la perte de Louis XVI ; elle le conduisit pas à pas jusqu'à l'échafaud , mais elle y monta avec lui. » Quels mots touchants quand les municipaux lui enlevèrent madame de Lamballe ! « De ce jour seulement Marie-Antoinette se sentit captive : on venait de lui enlever l'amitié. »

Théroigne de Méricourt , cette Jeanne d'Arc impure « qui lavait sa honte dans du sang , » mérite pourtant une place entre les Girondins et les Montagnards. Elle avait l'éloquence du tumulte. « Ses images , dit Camille Desmoulin , étaient empruntées de Pindare et de la Bible. C'était le patriotisme d'une Judith. » Elle était née pour le bruit ; ne pouvant obtenir l'immortalité de la vertu , elle chercha , comme elle l'a dit , l'immortalité de la malédiction.

Quel tableau digne d'Homère que celui où Guadet , neuf mois avant de voter la mort du roi , baise en pleurant le front du dauphin devant la reine qui l'éclaire ! « Quel abîme que le sort ! quelle nuit que l'avenir ! quelle dérision de la fortune que ce baiser de Guadet ! »

Vergniaud est bien compris par son historien ; il s'enivrait de sa jeunesse. « Comme s'il eût eu le pressentiment qu'elle serait sitôt cueillie , il polissait son éloquence à loisir , comme le soldat polit son arme au repos. Il ne voulait pas seulement que ses coups fussent mortels , il voulait qu'ils fussent brillants ; car il était aussi envieux de l'art que de la politique. Le coup porté , il en abandonnait le contre-coup à la destinée , et s'abandonnait de nouveau lui-même à la mollesse. Ce n'était pas l'homme de toutes les heures , c'était l'homme des grandes journées. Quand l'âme se répandait sur sa physionomie , comme la lumière sur un buste , l'ensemble de sa figure prenait par l'expression l'idéal , la splendeur et la beauté qu'aucun de ses traits n'avait en détail. Il s'illuminait d'éloquence. C'était la transfiguration du génie. Le jour de Vergniaud , c'était la parole ; le piédestal de sa beauté , c'était la tribune. Quand il en était descendu , elle s'évanouissait : l'orateur n'était plus qu'un homme. »

Les Girondins n'eurent que le génie de la parole

et le génie de la mort. Bien parler et bien mourir, ce fut leur destinée.

Cette page est éloquente comme un cri du cœur. « La Saint-Barthélemy a plus affaibli le catholicisme que n'eût fait le sang d'un million de catholiques. Les journées de septembre furent la Saint-Barthélemy de la liberté. Machiavel les eût conseillées, Fénelon les eût maudites. Il y a plus de politique dans une vertu de Fénelon que dans toutes les maximes de Machiavel. Les plus grands hommes d'État des révolutions se font quelquefois leur martyr, jamais leur bourreau. »

L'échappée familière sur la vie intime de Robespierre est bien vivement peinte. Jamais la vérité n'a si heureusement franchi le seuil de la vie privée. Dans la vie la plus sérieuse, le roman se glisse toujours comme à l'improviste. Le chêne ambitieux ne cache-t-il pas sous son ombre austère la fraîche églantine? L'amour est comme la pariétaire, qui fleurit partout, jusque sur les ruines.

Quel beau portrait que celui de madame Roland, cette Héloïse future du XVIII^e siècle, qui, en montant sur l'échafaud, savait bien qu'elle montait à la gloire! « Il y a des jours où la plus haute place du monde est un échafaud. — Elle se vengea de sa destinée, qui lui refusait le bonheur pour elle-même, en se consumant pour le bonheur des autres. »

Quelquefois l'historien est rapide comme le vol de l'aigle. « Le duc d'Orléans franchit ce jour-là les Girondins et passa aux Jacobins; il ne se rencontra plus que dans les partis extrêmes, qu'il suivit sans hésiter ni reculer un seul jour, en silence, partout, jusqu'à la république, jusqu'au régicide, jusqu'à la mort. »

Il y a dans ce livre des portraits peints pour ainsi dire entre parenthèses, et qui sont des portraits achevés, témoin celui de M. de Talleyrand. « L'amitié de Mirabeau mourant avait jeté sur M. de Talleyrand un de ces reflets posthumes que les grandes renommées laissent après elles sur ce qui les a seulement approchées. Son silence, plein de réflexion et de mystère, comme le silence de Sieyès, imprimait un certain prestige sur sa personne à l'assemblée. C'est la puissance de l'inconnu, c'est l'attrait de l'énigme pour les hommes qui aiment à deviner. »

VIII.

M. de Lamartine, parce qu'il a beaucoup d'idées, est accusé de ne pas avoir une pensée bien décisive sur la révolution. Cependant n'a-t-il pas dit en peu de lignes : « La pensée humaine, comme Dieu, fait le monde à son image. La pensée s'était renouvelée par un siècle de philosophie. Elle avait à transformer le monde social. La révolution française était donc au fond un spiritualisme sublime et passionné.

Elle avait un idéal divin et universel. Voilà pourquoi elle passionnait au delà des frontières de la France. Ceux qui la bornent la mutilent. Elle était l'événement de trois souverainetés morales : la souveraineté du droit sur la force; la souveraineté de l'intelligence sur les préjugés; la souveraineté des peuples sur les gouvernements. Révolution dans les droits : l'égalité. Révolution dans les idées : le raisonnement substitué à l'autorité. Révolution dans les faits : le règne du peuple. Un évangile des droits sociaux. Un évangile des devoirs. Une charte de l'humanité. La France s'en déclarait l'apôtre. »

J'avoue que la coupe est si belle, en si beau marbre tout vivant de bas-reliefs, que les yeux sont souvent détournés de la flamme qui brûle. Le sentiment et la doctrine, la poésie et la raison, le cœur et la tête sont toujours en lutte dans l'*Histoire des Girondins*. L'auteur a voulu arriver à l'enseignement humain comme à l'enseignement politique. On sent déjà Thucydide dans Homère, on sent encore Homère dans Thucydide. Mais le sentiment finit toujours par l'emporter sur la doctrine dans l'*Histoire des Girondins*. Après l'émotion humaine, l'esprit reprend ses forces et arrive plus victorieusement à la lumière.

IX.

Un philosophe ancien a écrit : « Le vaisseau de l'histoire sera lourd et sans mouvement, si le vent de la poésie ne souffle pas dans ses voiles. »

M. de Lamartine est tour à tour et tout à la fois un savant historien et un poète épique dans les *Girondins*. Ses portraits sont vivants comme ceux de Van Dyck; il ne les étouffe pas sous ses draperies comme Rigault; l'amour de la ligne ne lui fait pas dédaigner la couleur, l'amour de la vérité ne lui défend pas d'y laisser tomber un rayon de poésie. Il s'élève au réalisme puissant et mystérieux sans jamais s'abaisser au trompe-l'œil. Il ose être vrai par interprétation comme par tradition. Tous les esprits qui composent son livre, — j'allais dire son poème, — ont passé par son âme, vaste foyer qui a ravivé pour longtemps ces héroïques citoyens que la mort a pris dans leur verte saison.

Jusqu'ici on n'avait guère élevé qu'un froid monument à la révolution, œuvre d'un architecte savant, mais non d'un artiste passionné. M. de Lamartine vient de bâtir en marbre un temple impérissable à l'idée révolutionnaire, temple si beau et si grandiose que Dieu lui-même pourrait y entrer. Comme les architectes de l'antiquité, M. de Lamartine, tout contenu qu'il fût par la sévérité des lignes, n'a pas dédaigné l'ornementation sculpturale des colonnes et des corniches; les bas-reliefs et les statues, les mosaïques et les peintures. Devant un tel monu-

ment, les maçons déjà se sont écriés : Quel abus de l'hyperbole !

X.

Avec son accent poétique et pittoresque, M. de Lamartine encourt le blâme des annalistes et annotateurs incolores qui ont peur de l'éloquence. Ce sont ceux-là qui l'accusent de trahir la vérité. Mais quel est l'historien qui n'a subi de pareilles accusations ? Combien d'esprits querelleurs qui ont soutenu que la vérité n'avait jamais mis le pied sur la terre depuis Dion, qui affirme que la ville de Troie ne fut jamais prise par les Grecs ! « L'impartialité de l'histoire n'est pas celle du miroir qui reflète seulement les objets, c'est celle du juge qui voit, qui écoute et qui prononce. Des annales ne sont pas de l'histoire : pour qu'elle mérite ce nom, il lui faut une conscience ; car elle devient plus tard celle du genre humain. Le récit vivifié par l'imagination, réfléchi et jugé par la sagesse, voilà l'histoire telle que les anciens l'entendaient. »

Ce beau livre, c'est la vérité couronnée de poésie, le réalisme qui palpète sous le rayon de soleil. Si la critique n'était trop éblouie par ces beautés éclatantes, par ces magies du style et de la couleur, elle avertirait peut-être l'historien que sa palette est trop somptueuse ; elle lui rappellerait le divin contour d'Euphonor qui arrivait à la suprême éloquence par la seule poésie de la ligne. Mais M. de Lamartine me répondrait victorieusement par Corrège, Titien ou Rubens. Ces trois grands peintres ne sont-ils pas des historiens aussi graves que Lebrun ou David ? Nous avons en France trop d'historiens comme ces deux faux grands maîtres, qui ne sont demeurés en deçà du génie que parce qu'ils ont nié l'heure de l'inspiration.

XI.

Il faut se reconnaître fils de 1789, croire à la révolution, à ses pompes, à ses œuvres, comme on croit à sa mère. La révolution est la mère du monde nouveau.

Si on m'accorde que les Girondins sont tout entiers dans madame Roland et Vergniaud, que les Montagnards sont tout dans Danton et Saint-Just, je dirai : les Girondins sont l'âme de la révolution, les Montagnards en sont le cœur : l'âme avec ses rêves vers l'infini et vers l'idéal, — le cœur avec ses tempêtes et ses colères.

Les hommes de la révolution se croyaient à la fin du vieux monde, au commencement du monde nouveau, — un monde où il y aurait du pain pour tous, une âme intelligente pour tous, une place au soleil pour tous. Dieu lui-même avait été rejeté d'abord dans les ruines du vieux monde. Heureusement que

Robespierre avait fini par le reconnaître dans le monde nouveau, mais sous le nom de l'Être-Suprême. Quelle jolie satire que cette lettre de Roucher à sa fille : « Tu iras cueillir en pensant à moi des marguerites ci-devant reines. » C'était la révolution dans les esprits, dans les cœurs, dans la langue française !

Un académicien vivant a, dit-on, porté sur une pique la tête de madame de Lamballe (quelle faute de français pour un académicien ! me disait un poète). Sous la restauration, à un bal de la cour, l'académicien voulait entamer la conversation avec un duc et pair, qui, fidèle par le cœur au souvenir des vieux règnes, regardait fièrement avec un mouvement de tête dédaigneux l'homme de 93. L'académicien, piqué, dit avec un certain laisser-aller : « Monsieur le duc, vous portez la tête bien haut. — C'est la mienne, monsieur. »

XII.

La France tombait en ruines sous le règne des maîtresses d'un roi couronné de roses : les philosophes agitèrent le bras du peuple pour relever la France. Adieu les luttes impies des religionnaires ; voilà enfin une belle et grande lutte ! — Quand finira-t-elle ? Voilà Abel qui se réveille pour combattre Caïn ! Voilà Prométhée qui brise ses chaînes et précipite dans le néant les dieux surannés de l'Olympe !

Les prophètes du grand siècle ont parlé : entendez-vous ce terrible écho qui leur répond de tous les coins de la France ? le peuple s'arme de leurs paroles formidables. Louis XV est encore roi de France, mais Voltaire règne sur les Français. Jean-Jacques vient régner avec Voltaire. Voltaire avait parlé avec ironie, il fut écouté par l'esprit ; Jean-Jacques parla avec angoisses, il fut écouté par le cœur.

Silence ! entendez-vous ces clameurs menaçantes ? Dites adieu au soleil, nous voilà dans l'ombre des grandes nues et déjà le ciel est sillonné d'éclairs ; l'horizon est noir, l'horizon est rouge ; est-ce le déluge ou l'enfer ? Le xviii^e siècle ne s'épanouira plus au bruit des folles chansons, l'hymne de la douleur va résonner en lui. Il effeuille tristement ses bouquets de roses fanées, il secoue avec une subite vergogne la poudre blanche de ses cheveux. Il a commencé par des ariettes comme celle-ci : *Allons danser sur la fougère* ; il va finir par des chansons comme celle-là : *Dansons la Carmagnole* !

La révolte est partout : à Paris le peuple s'est levé ; il est sans armes, mais il secoue ses haillons et les maîtres s'inclinent avec terreur ; dans toutes les provinces le peuple s'éveille au bruit orageux qui vient de Paris ; il menace, et les couvents sont dépeuplés, et les châteaux sont déserts ; Dieu seul de-

meure en son église. Nobles et prêtres, prêtres et moines sont balayés par le peuple comme les feuilles flétries par le vent d'orage; ils fuient, ils fuient tout désolés de laisser derrière eux leurs couvents et leurs châteaux, qui, suivant le mot de Camille Desmoulins, ne représentent plus que *la carcasse et les ossements de grandes bêtes féroces*. Le peuple des provinces n'a point encore taché ses guenilles menaçantes : il n'avait plus de bois pour les feux de la Saint-Jean, il a brûlé tous les sacrilèges parchemins des couvents et des châteaux, il a rendu à son tour la souveraine justice. Mais peu à peu la grande ville se répand dans toute la France : Danton souffle son audace, Camille verse son ivresse, Marat jette son venin, et la France, en mal de liberté, n'est plus qu'une simple prison, un vaste échafaud. Et ce n'est point un orage passager, c'est une tempête infinie qui soulève le monde. Le peuple en délire ne s'arrête plus; sa vengeance n'a plus d'obstacles; il promène partout ses colères de lion déchainé. Depuis qu'il a teint ses haillons, il rugit, il écume, il cherche le carnage; il n'a plus de distractions que dans l'incendie et le meurtre, il s'en va hurlant partout ces prophétiques paroles : « Nous ferons un enfer de vos châteaux et un déluge de votre sang ! »

Les dieux ont soif! les dieux ont soif! voilà le cri des apôtres sanglants qui lâchent la bride à leurs violentes passions. *Les dieux ont soif!* le roi Charles IX l'a dit à son peuple le jour de la Saint-Barthélemy, et le peuple de 93 le dira à son roi le 21 janvier : *Les dieux ont soif!* Danton l'a dit aux Girondins, Robespierre l'a dit à Danton, les thermidorien vont le dire à Robespierre. En vain le sang coule sans relâche, il n'apaise point la soif des dieux! en vain le carnage est partout : il faut une grande moisson à la guillotine, cette grande faucheuse qui se promène sur toute la France. Mirabeau a dit que l'arbre de la liberté ne verdrait que sur une terre fécondée par le sang et les larmes, et des ploies de larmes et de sang arrosent la terre de France.

Le ciel chasse à toute heure un nouveau nuage, la tempête verse sans cesse un nouveau torrent. Mirabeau était arrivé comme la foudre : le roi du peuple avait été dépassé par le peuple; les Girondins apparaissent : les Jacobins s'élèvent au-dessus d'eux comme la montagne sur la colline; Danton, pareil au lion du désert, règne par sa force et par son audace; Marat, comme l'hyène, vient régner par sa furie; les Cordeliers ont pris la bannière, Robespierre les dépasse par Saint-Just. Où s'arrêtera la tempête? le ciel est plus noir, les bruits sont plus grands; les femmes, devenues veuves, s'agenouillent et prient; et bientôt les enfants, devenus orphelins, pleurent dans leurs berceaux.

Que de cœurs allumés par l'amour se glacent sur

la planche sanglante du bourreau! que de bras ouverts par la volupté se ferment sans étreintes sur la mort, la mort de 93, qui n'avait pas le temps d'en-sevelir ses victimes!

Voilà donc comment devait finir ce XVIII^e siècle qui s'était éveillé dans toutes les joies de la terre. La France s'était jetée dans le plaisir, le dernier refuge des nations; elle allait mourir, une rose à la bouche, après un petit souper, en délaçant son corsage mille fois profané; elle allait mourir dans l'ivresse de la débauche, en fille de joie qui a tout perdu. Mais c'étaient la cour, la noblesse, le clergé, qui prenaient leurs joyeux ébats; et la France était mère, — la marâtre! d'un enfant qui depuis douze siècles n'avait pas bu de son lait. Cet enfant était le peuple; celui-là se levait pour le travail et ne se reposait que dans la mort. La France s'indigna d'elle-même aux sarcasmes de Voltaire; elle s'émut aux accents de l'âme de Jean-Jacques; elle parla au peuple par la grande voix tonnante de Mirabeau, et le peuple régénéra sa mère à l'agonie.

XIII.

On a comparé la révolution à Saturne qui dévorait ses enfants. La révolution n'a pas dévoré ses enfants. Il fallait plutôt dire que la révolution était une femme amoureuse et passionnée jusqu'au sublime et jusqu'au délire, qui lassait tous ses amants, qui les étrennait jusqu'à la mort, qui s'enivrait de leur sang, qui les couchait dans le tombeau, et qui courrait au nouveau venu, — jusqu'à ce nouveau venu, Bonaparte, qui la surprit dans son sommeil, comme Dalilah surprit Samson.

XIV.

M. Esquiros, le premier entre tous les historiens, cherche à prouver que jamais le sentiment religieux n'a été banni de l'idée et du mouvement révolutionnaire. En effet, tout Paris, toute la France alla remercier Dieu dans son église après la chute de la Bastille. L'abbé Fauchet le janséniste fit à Notre-Dame un sermon sur ces paroles de saint Paul : *Vocati estis ad libertatem, fratres*. L'abbé Fauchet conduisit ses auditeurs à l'origine de l'idée chrétienne alors que cette idée tombait du ciel sur l'esclave, le pauvre, le faible. « Il y avait dans l'église, dit M. Esquiros, une telle déviation des principes mêmes de l'Évangile, que cette alliance du christianisme et de la démocratie parut après dix-huit siècles une nouveauté! » On avait foi dans la révolution, on la croyait fille de Dieu. La ferveur de l'esprit public reculait jusqu'aux formes les plus superstitieuses et les plus naïves. « On mit la révolution naissante sous la protection de sainte Geneviève. On la voua au blanc.

Chaque jour, des processions ; le bataillon de quartier avec de la musique, les femmes, les jeunes filles, allaient porter des actions de grâces et un bouquet à la patronne de Paris. La révolution participe de la nature même des éléments qui la composent. Ce qu'elle a de faillible et de fini lui vient de l'homme, ce qu'elle a d'infailible et d'infini lui vient de Dieu. »

XV.

Oui, c'était Dieu qui, de ses mains invisibles, conduisait les mains visibles des hommes. Le fils de Dieu était parmi les révolutionnaires. — Sans-culotte, disait Camille Desmoulins. — Montagnard, disait Barrère. — Homme-Dieu, dit Lamartine.

Les hommes de la révolution se sentaient des apôtres plus inquiets de la postérité que des applaudissements de 1793. Dans leur mort noblement théâtrale, ils voyaient autour d'eux accourir en foule les générations futures saintement illuminées de leur idée.

Le véritable apôtre c'était Saint-Just. Beau comme un marbre antique, brave jusque devant la mort, éloquent comme le tonnerre et comme l'Évangile, pur comme un symbole, il marchait le front haut, fier de porter *comme un saint-sacrement*, suivant le mot de Camille Desmoulins, la vérité chrétienne, la lumière de Dieu.

Jusqu'ici les historiens ont éteint la figure de Saint-Just dans l'ombre de Robespierre comme un disciple né de son maître. Saint-Just ne doit rien à Robespierre ; Robespierre avait retrempe son âme dans l'âme de feu de ce jeune homme qui portait en lui les destinées de la république française ; Robespierre n'a eu de véritables éans d'éloquence qu'après avoir vécu en familiarité avec celle de Saint-Just (1).

(1) Impitoyable ! direz-vous. Je répondrai : Comme la logique. A Strasbourg, il retrouve un ami de collège, un officier qu'il surprend coupable contre la discipline. Il le presse sur son cœur et s'écrie : « Le ciel soit loué doublement, puisque je t'ai revu et que je puis donner, dans un homme qui m'est si cher, un grand exemple de justice en t'immolant au salut public. » Disant ces mots, il se tourne vers son escorte : « Soldats, faites votre devoir. » L'officier l'embrassa sans se plaindre et donna le signal du feu en criant : Vive la liberté !

Qu'on vienne encore nous parler des mots héroïques de l'antiquité ! Marceau avait perdu ses chevaux, ses armes, ses équipages, en sortant de Verdun. « Que voulez-vous que la nation vous rende ? lui dit un représentant du peuple en mission. — Mon sabre. » répondit Marceau. Ce mot n'est-il pas digne de cette action sublime du commandant de Verdun qui prit un pistolet au lieu d'une plume pour signer la reddition de la ville. Ce paraphe saignant d'un homme qui voulait mourir libre est déjà accueilli par la postérité.

Saint-Just encore enfant s'était attaché à Robespierre, — parce que Robespierre était pauvre et ne vivait que pour la république future, — parce que Robespierre, comme le chêne de la forêt, subissait sans secousses tous les orages et toutes les tempêtes. Mais le jeune arbre qui s'élançait de toute sa sève sous les branches amies allait bientôt les dépasser et les étouffer par sa cime impérieuse. C'était l'opinion de tous les conventionnels. Six mois plus tard, Saint-Just, audacieux comme Danton, qui n'était plus là, éloquent comme une idée et comme un symbole, courageux comme un général de la république, aimé du peuple comme Robespierre, couronné, — il faut toujours une couronne, — par sa jeunesse et sa beauté, six mois plus tard, Saint-Just eût régné sur la Convention, sur la France, sur le monde. La chute de Robespierre l'avait entraîné ; mais six mois plus tard, qui eût osé voter la mort de Saint-Just ? Les Collot-d'Herbois et les Fouché, les monstres et les lâches eussent été précipités de la Montagne comme indignes de respirer l'air vif de la république. Les autres Montagnards auraient salué Saint-Just comme un sauveur ; en face de Saint-Just Bonaparte n'eût pas osé étouffer sa mère, la république.

XVI.

M. Esquiros amène éloquentement Molière parmi les révolutionnaires. « La révolution regarda en arrière et retrouva toute une chaîne de grands hommes qui l'avaient annoncée et préparée. Il y en a surtout un qu'elle reconnut pour sien, c'est Molière. Jusqu'en 89 Molière n'était guère connu que de l'aristocratie ; elle le révéla au peuple. Lisez les journaux du temps : le comédien, le valet de chambre de Louis XIV se trouve sur-le-champ porté aux nues ; sa comédie est jugée ce qu'elle est réellement, une vengeance. On frappe avec ses vers toutes les prospérités et tous les ridicules des grands seigneurs déchus. Le peuple du XVIII^e siècle aime à mesurer la distance qui le sépare de Sganarelle, intelligent, plein de mépris envers la noblesse, mais gagé pusillanime, cauteleux, servile, n'osant pas regarder son maître en face, ni lui dire tout haut ce qu'il pense tout bas. La catastrophe du cinquième acte de *Don Juan* est comprise de tous et appliquée aux événements. Cette statue du Commandeur, qui, à la fin du souper, saisit avec une majesté sombre et terrible le bras du libertin, c'est la révolution après la régence ; entendant les pas lourds de ce fantôme de marbre, le peuple dit : C'est moi qui viens ! »

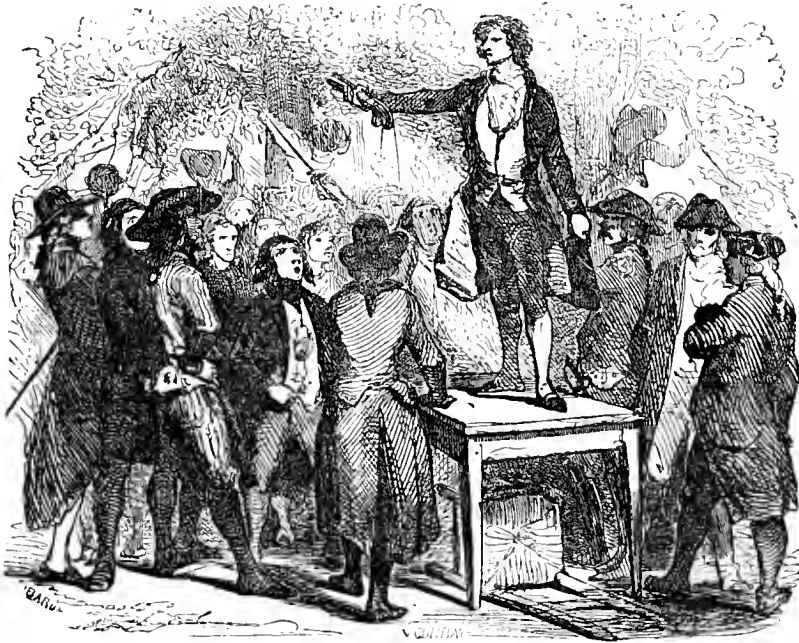
XVII.

M. de Rémusat a écrit un fragment digne d'étude sur la révolution, son origine, sa pensée, son ave-

nir. Reproduisons cette page si vraie. « La révolution française ne fut point un accident, mais le résultat nécessaire de tout le siècle passé. On la voit, dès les dernières années du règne de Louis XIV, poindre dans les opinions de quelques philosophes, s'annoncer ensuite dans la littérature, gagner ainsi l'opinion publique, et s'emparer bientôt de la société tout entière. Sa marche, comme on l'a dit, était de substituer partout les idées aux croyances. Ainsi, dans la religion, la foi non raisonnée; dans les lettres, l'imitation servile des anciens; dans la politique, l'obéissance passive, furent altérées par l'esprit de critique et de discussion. On a beaucoup parlé des dangers de cet esprit. Il semble cependant qu'il ne pouvait être à craindre pour la vérité. Soumis à une inquisition sévère, les usages établis, les préjugés

reçus, en conservant une puissance de fait, ne régnèrent bientôt plus de droit. On continua de s'y conformer par habitude et bienséance; mais on ne s'y soumit plus de cœur et d'âme; on ne cessa point de s'astreindre à de certaines formes en leur refusant un assentiment intime; et, dans la conversation ou dans les livres, l'esprit ne laissa échapper aucune occasion de protester contre la conduite extérieure. »

Oui, ce fut l'esprit de critique personnifié à l'aube du XVIII^e siècle par Bayle, qui commença à réformer l'opinion en répandant sa lumière hardie sur Rome et sur Versailles, sur l'église profanée par le prêtre, l'église où n'était plus Dieu, sur le trône où n'était plus le roi, bien longtemps avant que Camille Desmoulins ne proclamât la France libre en plein Palais-Royal.



VIII.

Après Bayle, Montesquieu avait apporté sa lumière calme, Voltaire sa passion et sa colère, Jean-Jacques ses larmes. Les premiers journaux de 1789 semblaient rédigés par ces hommes qui avaient légué leur esprit au monde. La cour seule n'avait pas compris le mouvement des idées. Pendant que tant de cœurs ardents commençaient une lutte d'amour, de haine et de désespoir dans les journaux, pendant que tant d'âmes brûlantes se répandaient comme le tonnerre dans la grande ville en émoi, dans la pro-

vince haletante, Louis XVI, roi de France et de Navarre, écrivait aussi son journal, œuvre éloquentte qui témoigne des inquiétudes de sa pensée. Voici un fragment de journal de Louis XVI reproduit par M. Esquiros :

« Mercredi, le 1^{er} juillet 1789, rien. Députation des états. — Jeudi, 2, monté à cheval à la porte du Maine pour la chasse du cerf à Port-Royal. Pris un — Vendredi, 3, rien. — Samedi, 4, chasse du chevreuil au butard. Pris un et tué vingt-neuf pièces — Dimanche, 5, vespres et salut. — Lundi, 6, rien. — Mardi, 7, chasse du cerf à Port-Royal. Pris deux.

— Mercredi, 8, rien. — Jeudi, 9, rien. Députation des états. — Vendredi, 10, rien. Réponse à la députation des états. — Samedi, 11, rien. Départ de M. de Necker. — Dimanche, 12, vespres et salut. Départ de MM. de Montmorin, Saint-Priest et de la Luzerne. — Lundi, 13, rien. » Cependant le roi avait pris médecine.

Or, le lendemain c'était la prise de la Bastille. Le roi dormait du sommeil des enfants, il ne s'est même pas réveillé aux éclats du tonnerre.

XIX.

Rivarol ne doit pas être oublié parmi les hommes politiques de la révolution. Rivarol avait élevé ou abaissé la noblesse jusqu'à lui; il s'était créé comte sans que nul s'avisât de réclamer; aussi tonnait-il avec violence contre « cette égalité chimérique que des têtes exaltées voulaient établir dans la plus belle contrée de l'Europe. En berçant le peuple de l'âge d'or, vous lui rivez des chaînes plus dures pour l'avenir, vous lui donnez l'ardeur du lion sans lui donner sa force. L'égalité absolue parmi les hommes sera toujours le mystère des philosophes. Du moins l'église édifiait sans cesse; mais les maximes des novateurs ne tendent qu'à détruire; elles ruineront les riches sans enrichir les pauvres. Au lieu de l'égalité des biens, nous n'aurons bientôt que l'égalité des misères. » Pour peindre Mirabeau d'un seul mot, il disait : « Ce Mirabeau est capable de tout pour de l'argent, même d'une bonne action. »

Le duc d'Orléans lui dépêcha le duc de Biron pour le gagner à sa cause : il refusa. Le roi lui-même eut recours à Rivarol. Un matin que cet homme d'esprit ôgrenait avec sa maîtresse la grappe des folles passions, on lui annonça M. de Malesherbes. Rivarol se leva avec respect. « Je viens, dit l'ex-ministre, de la part du roi vous proposer un rendez-vous avec sa majesté, pour ce soir à neuf heures. Le roi, plein d'estime pour vos talents, a cru, dans les circonstances difficiles où l'État se trouve, pouvoir les réclamer. — Monseigneur, lui répondit Rivarol, le roi n'a peut-être déjà eu que trop de conseils; pour moi, je n'en ai qu'un seul à lui donner. S'il veut régner, *il est temps qu'il se fasse roi : sans cela plus de roi.* »

On le voit, Rivarol gardait son franc parler. Il fut exact au rendez-vous. « Sire, dit-il à ce roi qui ne savait qu'écouter, qui ne savait pas même écouter, pardonnez-moi si j'ose dire la vérité. » Et, après ce préambule, Rivarol regarda autour de lui comme si devant le trône de Louis XVI la vérité eût été mal à l'aise. « L'État est appauvri, c'est là son côté faible. M. Necker est un charlatan; son compte-rendu est un trébuchet où la confiance se laisse prendre sans qu'il en résulte rien pour le bien de l'État. Les notables sont convoqués; voilà bien des zéros pour

une simple soustraction à faire. Songez-y bien, sire, quand une vaste monarchie prend une mauvaise pente, il faudrait d'abord s'arrêter sur les dépenses de toutes sortes, parce qu'en tout il vaut mieux dépendre de soi que des autres. Un roi économe est toujours le maître de ses sujets et l'arbitre de ses voisins : un roi débiteur n'est qu'un esclave qui n'a ni puissance au dedans, ni influence au dehors. Ensuite, lorsqu'on veut empêcher les horreurs d'une révolution, il faut la vouloir et la faire soi-même. Les parlements et les philosophes ont commencé le mal, les parlements surtout; ils formaient par esprit de corps un faisceau d'égoïsme qui contrariait presque toujours la puissance royale. Si j'avais été roi de France, je n'aurais pas exilé ces membres du parlement, mais je les aurais fait conduire à Charenton. Il vaut mieux, lorsqu'on est condamné à commander à un grand peuple, commettre une injustice apparente que de voir briser dans ses mains le sceptre du pouvoir. La faiblesse est pire pour les rois qu'une tyrannie qui maintient l'ordre. Pour vous, sire, il en est temps encore : *faites le roi.* »

Louis XVI ne comprit pas un mot à ces paroles, parce que Louis XVI n'était pas le roi.

XX.

Les portraits de M. Esquiros, touchés avec hardiesse, sont couronnés d'un rayon de poésie. Mais son histoire est avant tout un tableau et non une galerie de portraits. Il ne s'arrête pas longtemps aux traits de la figure. Voyez ce portrait de Lucile Desmoulins : « Elle était bien de la race des femmes de la révolution, douce et terrible, la grâce du cygne avec des réveils de lionne. » Il y a quelques pages charmantes sur l'intérieur de Camille : « Soulevons-nous ici les voiles du sanctuaire domestique? Oh! le charmant nid risqué au milieu de l'orage! On jouait avec la politique comme les enfants des pêcheurs d'Étretat avec la mer. Quelle douce insouciance de la terrible Montagne, qui allait tout bouleverser en se soulevant! Et moi qui transcris ces choses, j'éprouve le mélancolique plaisir du voyageur qui jette des fleurs dans la bouche du volcan. »

« Marie-Joseph Chénier, dit M. Esquiros, avait un mouvement de tête admirable, les sourcils tragiques, les yeux d'une douceur profonde, le nez magnanime, la bouche généreuse et noblement ouverte aux affections du cœur. Il mêlait à la passion du beau l'amour de la patrie régénérée. Par instants, on lisait dans ses yeux la mélancolie de l'avenir. »

Tous ces hommes ardents et énergiques avaient commencé comme des poètes élégiaques, témoin Mirabeau et Barbaroux, « qui épanchaient leurs âmes dans des poésies amoureuses comme le midi, vagues comme l'horizon de la mer; » témoin Saint-Just, Ro-

bespierre et — Fouquier Tinville, — qui avaient débüté par des madrigaux à Chloris et des stances à Erato.

Mirabeau avait du génie, Barnave n'avait que du talent; mais il s'éleva sur son cœur jusqu'au génie de Mirabeau. Mirabeau se vendit, Barnave se donna.

Singulière opposition! Selon M. de Lamartine, les fils de Danton ne se sont point mariés pour que leur nom fût enterré avec eux; la sœur de Marat, selon M. Esquiros, n'a pas voulu se marier pour ne pas perdre son nom.

XXI.

Esquiros est plutôt dans l'idée chrétienne que Lamartine; le poète des *Méditations* est un païen éloquent attendri par le sentiment moderne, Esquiros est un plébéien qui a puisé sa poésie dans la Bible et dans l'Évangile. M. de Lamartine lave, comme l'a dit la critique, chaque goutte de sang par une larme; M. Esquiros pense et ne s'attendrit pas. Pleurons pieusement ceux qui sont morts pour le passé et ceux qui sont morts pour l'avenir, Marie-Antoinette et Saint-Just; n'outrageons ni les martyrs ni les victimes, car tous ont été martyrs et victimes.

M. Esquiros reconnaît avec raison que les femmes tiennent beaucoup de place dans les révolutions. « Ne serait-il pas temps de prévenir les projets sinistres de la nuit et de commencer l'attaque? Dans ces conjonctures difficiles, les femmes (c'est-à-dire l'initiative) se chargent du salut de la patrie. Ève ne délibère pas, elle cueille. » Oui, comme le dit encore l'historien, les femmes sont comme ces nymphes délicates taillées par Coysevox dans le parc de Versailles, qui passent gracieusement et amoureusement la main sur le cou des monstres de bronze pour flatter et caresser les passions les plus meurtrières.

Deux des grandes figures de la révolution aux deux points les plus opposés sont celles de Marie-Antoinette et de Théroigne de Méricourt. M. Esquiros est d'une sévérité inflexible pour la reine: « N'est-ce pas là cette étrangère dont la bouche a des sourires de miel et des paroles séduisantes, mais dont les pieds, dit la Bible, conduisent aux souterrains de la mort. » L'historien n'est pas effrayé par la folie de Théroigne de Méricourt, il va à elle et la salue dans sa jeunesse, dans sa fierté, dans ses enivrements d'amour et de haine. En effet, pourquoi ne pas couronner d'un furtif rayon cette héroïne du combat et du carnage qui ne reculait ni devant le canon ni de-

vant l'assassinat. « Comme les pythoïsses de l'antiquité, qui avaient besoin, pour rendre leurs oracles, d'avoir les pieds sur un sol chargé d'influences volcaniques, elle s'inspirait montée sur une révolution. » Théroigne de Méricourt était le poète du délire, mais on ne peut pas nier sa poésie toute biblique: « Je suis la reine de Saba, dit-elle un jour dans une séance des Cordeliers. Où est Salomon? c'est à lui qu'il est réservé de bâtir un temple, un temple à l'assemblée nationale. Le pouvoir législatif, comme la colombe de Noé, n'a point où reposer le pied. Le terrain de la Bastille est vacant, cent mille ouvriers n'attendent qu'un signal. Invitez-les au travail, appelez les plus célèbres artistes; coupez les cédres du mont Liban, les sapins du mont Ida! Ah! si jamais les pierres ont dû se mouvoir d'elles-mêmes, ce n'est pas pour bâtir les murs de Thèbes, mais pour élever le temple de la liberté. »

Charlotte Corday, — l'ange de l'assassinat, dit M. de Lamartine, Charlotte Corday, — qui s'indigna jusqu'au crime, dit un historien, est une des figures radieuses de cette tragédie héroïque digne du vieux Pierre-Corneille, son aïeul, — tragédie en cent actes, qui avait pour théâtre la France et le monde pour spectateurs. — Charlotte a bien plus songé à l'effet de la tragédie qu'à l'idée de la tragédie. Elle a demandé un peintre, l'orgueilleuse fille, plus préoccupée de signer de son nom sa part de l'œuvre que du bien ou du mal qui résulterait de son meurtre.

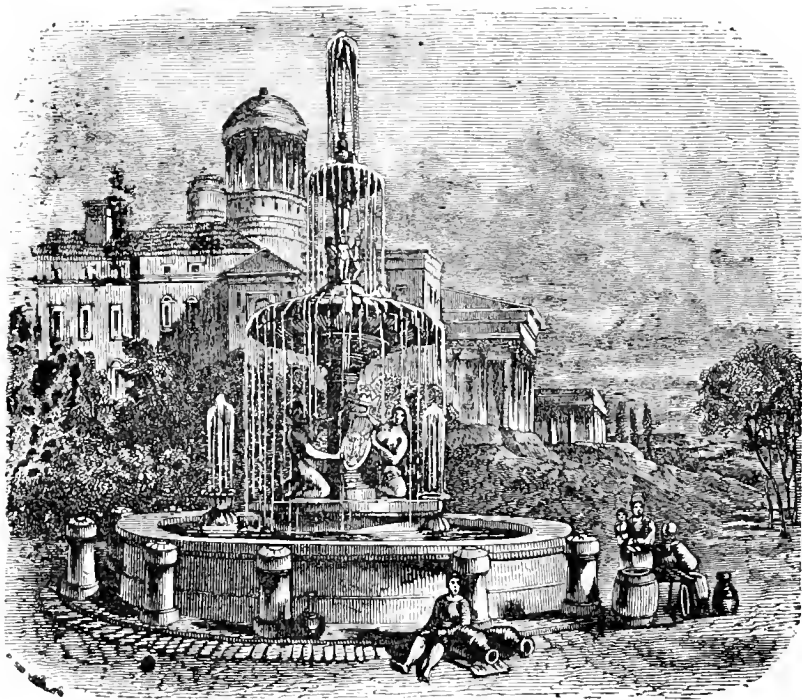
XXII.

Il y a pourtant une figure que le jeune historien a peinte avec trop de sollicitude, c'est la figure de Marat. M. Esquiros a vu la sœur de Marat, pauvre vieille abandonnée qui vivait religieusement dans le souvenir de l'ami du peuple. Cette fraternité a touché l'historien et a répandu sur le front de celui qu'il avait à peindre un rayon trop vif et trop doux. Marat n'est peut-être que le Diogène de la révolution. C'était à Saint-Just qu'il eût fallu s'arrêter, parce que Saint-Just, « muet comme un oracle, sentencieux comme un axiome, surnommé le saint Jean du Messie du peuple, » est plus que tous les autres le symbole radieux de l'idée révolutionnaire.

La révolution, d'ailleurs, Lamartine l'a dit, n'a pu être résumée par un homme, parce qu'elle portait une pensée divine. Cavale indomptée, tempétueusement lancée vers l'avenir, la révolution ne souffrait aucun frein. Que lui faisait le mors fragile d'un homme, à elle qui sentait l'éperon d'or de Dieu?

ARSÈNE HOUSSAYE.

Ces pages, écrites en juillet 1846, ont paru pour la première fois dans l'ARTISTE, livraisons des 8 et 15 août.



CATANE.

L'aspect de Taormine nous plongea en extase. A notre gauche, et bornant l'horizon, s'élevait l'Etna, cette colonne du ciel, comme l'appelle Pindare, découpant sa masse violette dans une atmosphère rougeâtre tout imprégnée des rayons naissants du soleil. Au second plan, en se rapprochant de nous, étaient accroupies, aux pieds du géant, deux montagnes fauves qu'on eût dit recouvertes d'une immense peau de lion, tandis que, devant nous, au fond d'une petite crique, et se dégageant à peine de l'ombre, s'élevaient au bord de la mer, pareilles à un miroir d'acier bruni, quelques chétives maisons dominées à droite par l'ancienne ville naxienne de Tauromenium. La ville est dominée elle-même par une mon-

tagne, ou plutôt par un pic au haut duquel se groupe et se dresse le village sarrasin de la Mola, auquel on n'arrive que par un escalier en pierre.

Lorsque nous eûmes bien considéré ce spectacle si grand, si magnifique, si splendide, que Jadin ne pensa pas même à en faire une esquisse, nous nous retournâmes vers l'est. Le soleil se levait lentement et majestueusement derrière la pointe de la Calabre, et enflammait le sommet de ses montagnes, tandis que tout leur versant occidental demeurait dans la demi-teinte, et que, dans cette demi-teinte, on distinguait les crevasses, les vallées et les ravins à leur ombre plus foncée, et les villes et les villages, au contraire, à leur teinte blanche et mate. A mesure qu'il

s'élevait dans le ciel, tout changea de couleur, montagnes et maisons; la mer brune devint éclatante, et lorsque nous nous retournâmes, le premier paysage que nous avons vu avait perdu lui-même sa teinte fantastique pour rentrer dans sa puissante et majestueuse réalité.

Nous mîmes pied à terre, et après une montée d'une demi-heure, assez rapide, et par un chemin étroit et pierreux, nous arrivâmes aux murailles de la ville, composées de laves noires, de pierres jaunâtres et de briques rouges. Quoique, au premier aspect, la ville semble mauresque, l'ogive de la porte est normande. Nous la franchîmes et nous nous trouvâmes dans une rue sale et étroite, aboutissant à une place au milieu de laquelle s'élève une fontaine surmontée d'une étrange statue; c'est un buste d'ange du *xiv^e* siècle greffé sur le corps d'un taureau antique. L'ange est de marbre blanc, et le taureau de granit rouge. L'ange tient de la main gauche un globe dans lequel on a planté une croix, et de l'autre un sceptre. Une église placée en face présente deux ornements remarquables : d'abord les six colonnes en marbre qui la soutiennent, ensuite les deux lions gothiques qui, couchés au pied des fonts baptismaux, supportent les armes de la ville, qui sont une centauresse : cette seconde sculpture donne l'explication de celle de la place.

En sortant de l'église, nous rencontrâmes un malheureux qui de son état était tailleur, et que la munificence du roi de Naples avait élevé aux fonctions de cicerone. Aux premiers mots que nous échangeâmes avec lui, nous vîmes à qui nous avions affaire; mais comme nous avions besoin d'un guide, nous le primes à ce titre afin de ne pas être volés. En effet, il nous conduisit assez directement au théâtre, tout en nous faisant passer devant une maison qu'une ceinture de lettres gothiques faisant corniche désignait comme ayant servi de retraite à Jean d'Aragon après la défaite de son armée par les Français. A quatre-vingts pas de cette maison à peu près, sont les ruines d'un couvent de femmes, dont il ne reste qu'une tour carrée percée de trois fenêtres gothiques et dominée par un mur de rocher, au pied duquel poussent des grenadiers, des orangers et des lauriers-roses. Du milieu de ce groupe d'arbres s'élancent deux palmiers qui donnent à toute cette petite fabrique un air africain qui ne manque pas d'une certaine apparence de réalité sous un soleil de trente-cinq degrés.

Nous arrivâmes enfin aux ruines du théâtre; avant qu'on eût découvert ceux de Pompéïa et d'Herculanum, et quand on ne connaissait pas celui d'Orange, c'était, disait-on, le mieux conservé. Comme à Orange, on a profité de l'accident du terrain en faisant une incision demi-circulaire dans une montagne, pour tailler dans le granit les degrés sur lesquels

étaient assis les spectateurs : le théâtre de Tauromenium pouvait en contenir vingt-cinq mille.

Au reste, ce théâtre bâti en briques n'offre que des ruines sans grandeur; le voyageur venu là pour visiter ces ruines s'assied, et ne voit plus que l'immense horizon qui se déroule devant lui.

En effet, à droite l'Etna se développe dans toute l'immensité de sa base, qui a soixante-dix lieues de tour, et dans toute la majesté de sa taille, qui a dix mille six cents pieds de haut, c'est-à-dire deux mille pieds de moins seulement que le Mont-Blanc, et six mille deux cents pieds de plus que le Vésuve. A gauche, la chaîne des Apennins va s'abaissant derrière Reggio, et, pareille à un taureau agenouillé, étend sa tête et présente les cornes à la mer, qui se brise au cap dell'Armi. A l'horizon, la mer et le ciel se confondent; puis, en ramenant par la droite ses regards de l'horizon le plus éloigné à la base du théâtre, on découvre un rivage tout échancré de ports, tout parsemé de villes, et de villes qui s'appellent Syracuse, Augusta et Catane.

Quand on a vu ce magnifique spectacle une heure, la curiosité, je l'avoue, manque pour tout le reste: aussi fut-ce par acquit de conscience que, pendant que Jadin faisait un croquis du théâtre et du paysage, je visitai la naumachie, les piscines, les bains, le temple d'Apollon et le faubourg du *Rabatto*, mot sarrasin qui constate l'occupation arabe en lui survivant.

Après deux heures de course dans les rochers, les vignes, et qui pis est dans les rues de Taormine, après avoir compté cinquante-cinq couvents, tant d'hommes que de femmes, ce qui me parut fort raisonnable pour une population de quatre mille cinq cents âmes, je revins à Jadin, tourmenté d'une faim féroce, et le retrouvai dans une disposition qui, malgré sa maladie récente, ne le cédait en rien à la mienne. Comme il ne me restait à visiter, pour compléter mon excursion archéologique, que la voie des tombeaux, et que la voie des tombeaux était juste au-dessous de nous, au lieu de retraverser toute la ville, nous descendîmes moitié glissant, moitié roulant, par une espèce de précipice couvert d'herbes desséchées sur lesquelles il était aussi difficile de se maintenir que sur la glace; contre toute attente, nous arrivâmes au bas sans accident, et nous nous trouvâmes sur la voie sépulcrale.

C'est le même système d'enterrement que dans les catacombes : des sépulcres de six pieds de long et de quatre pieds de profondeur sont creusés horizontalement, et de petits murs, en façon de contre-fort, séparent ces propriétés mortuaires les unes des autres; il y a quatre étages de tombeaux.

On comprend qu'il n'était nullement question de déjeuner dans les infâmes bouges qui s'élèvent, sous le nom de maisons, au bord de la mer. Nous fîmes

signe au capitaine, que nous reconnaissons sur le pont, et qui ne nous avait pas perdus de vue, de nous envoyer la chaloupe. Nous soldâmes notre cicérone, et nous retournâmes à bord.

Décidément, Giovanni était un grand homme : il avait deviné qu'après une excursion de cinq heures dans des régions fort apéritives, nous ne pouvions manquer d'avoir faim. En conséquence, il s'était mis à l'œuvre, et notre déjeuner était prêt.

Voyageurs qui voyagez en Sicile, au nom du ciel, prenez un spéronare. Avec un spéronare, et surtout, si cela est possible, celui de mon ami le capitaine Arena, dans lequel on est mieux que dans aucun autre, avec un spéronare, vous mangerez toutes les fois que vous n'aurez pas le mal de mer ; dans les auberges, vous ne mangerez jamais. Et que l'on prenne ceci à la lettre : en Sicile on ne mange que ce qu'on y porte ; en Sicile ce ne sont point les aubergistes qui nourrissent les voyageurs, ce sont les voyageurs qui nourrissent les aubergistes.

En attendant, et tandis que le capitaine allait chercher à terre sa patente, nous fîmes un excellent déjeuner. A midi, le capitaine étant de retour, nous levâmes l'ancre. Nous avions un joli vent qui nous permettait de faire deux lieues à l'heure, de sorte qu'au bout de trois heures à peu près, nous nous trouvâmes à la hauteur d'Acì-Reale, où j'avais dit au capitaine que je comptais m'arrêter. En conséquence, il mit le cap sur une espèce de petite crique d'où partait un chemin en zigzag qui conduisait à la ville, laquelle domine la mer d'une hauteur de trois à quatre cents pieds.

Ce fut une nouvelle patente à prendre, et un retard d'une heure à souffrir ; après quoi nous fûmes autorisés à nous rendre à la ville. Jadin me suivit de confiance, sans savoir ce que j'allais y faire.

Acì me parut assez belle et assez régulièrement bâtie. Ses murailles lui donnent un petit air formidable dont elle semble toute fière ; mais je n'étais pas venu pour voir des murailles et des maisons, je cherchais quelque chose de mieux, je cherchais le fils de Neptune et de Thoosa. Je pensais bien qu'il ne viendrait pas au-devant de moi, je m'adressai à un monsieur qui suivait la même rue dans un sens opposé au mien. J'allai donc à lui ; il me reconnut pour étranger, et, pensant que j'avais quelques renseignements à lui demander, il s'arrêta. — Monsieur, lui dis-je, pourrais-je sans indiscrétion vous demander le chemin de la grotte de Polyphème ? — Le chemin de la grotte de Polyphème ? Ho ! ho ! dit le monsieur en me regardant, le chemin de la grotte de Polyphème ? — Oui, monsieur. — Vous vous êtes trompé, monsieur, de trois quarts de lieue à peu près. C'est au-dessous d'ici en allant à Catane. Vous reconnaîtrez le port aux quatre roches qui s'avancent dans la mer et que Virgile appelle *cyclopea sava* et Pline sco-

puli cyclopum. Vous mettrez pied à terre dans le port d'Ulysse, vous marcherez en droite ligne en tournant le dos à la mer, et entre le village d'Acì San Filippo et celui de Nizeti, vous trouverez la grotte de Polyphème.

Le monsieur me salua et continua son chemin. — Eh bien, mais voilà un monsieur qui me semble posséder assez bien son cyclope, me dit Jadin, et ses renseignements me paraissent positifs. — Aussi, à moins que vous n'ayez quelque chose de particulier à faire ici, nous retournerons à bord si vous le voulez bien. — Apprenez, mon cher, me dit Jadin, que je n'ai jamais rien à faire là où il y a quarante degrés de chaleur, que je ne suis venu que pour vous suivre, et que désormais, quand vous ne serez pas plus sûr de vos adresses, vous me rendrez service de nous laisser où nous serons, moi et Milord. N'est-ce pas, Milord ?

Milord tira d'un demi-pied une langue rouge comme du feu, ce qui, joint à la manière active dont il se mit à souffler, me prouva qu'il était exactement de l'avis de son maître.

Nous redescendîmes vers la mer, et nous nous rembarquâmes. Au bout d'une demi-heure, je reconnus parfaitement, à ses quatre rochers cyclopéens, le lieu indiqué ; d'ailleurs je demandai au capitaine si la rade que je voyais devant moi était bien le port d'Ulysse, et il me répondit affirmativement. Nous jetâmes l'ancre au même endroit que l'avait fait Énée.

Ignarique viæ, cyclopum allabimur oris.

Telle est la puissance du génie, qu'après trois mille ans ce port a conservé le nom que lui a donné Homère, et que là, pour les paysans, l'histoire d'Ulysse et de ses compagnons, perpétuée comme une tradition, non-seulement à travers les siècles, mais encore à travers les dénominations successives des Siciens d'Espagne, des Carthaginois, des Romains, des empereurs grecs, des Goths, des Sarrasins, des Normands, des Angevins, des Aragonais, des Autrichiens, des Bourbons de France et des ducs de Savoie, semble aussi vivante que le sont pour nous les traditions les plus nationales du moyen âge.

Aussi le premier enfant auquel je demandai la grotte de Polyphème se mit à courir devant moi pour me montrer le chemin. Quant à Jadin, au lieu de me suivre, il se jeta galamment à la mer, sous le prétexte d'y chercher Galathée.

Au reste, on retrouve tout, avec des proportions moins gigantesques sans doute que dans les poèmes d'Homère, de Virgile et d'Ovide ; mais la grotte de Polyphème et de Galathée est encore là après trente siècles ; le rocher qui écrasa Acis est là, couvert et protégé par une forteresse normande qui a pris son nom. Acis, il est vrai, fut changé en un fleuve qu'on appelle aujourd'hui le *Aque grandi*, et que je cher-

chai vainement ; mais on me montra son lit, ce qui revenait au même. Je supposai qu'il était allé coucher autre part, voilà tout ; quand il fait 35 à 40 degrés de chaleur, il ne faut pas être trop sévère sur la moralité des fleuves.

Je cherchai aussi la forêt dont *Enée* vit sortir le malheureux *Achémenide*, oublié par *Ulysse*, et qu'il recueillit quoique Grec ; mais la forêt a disparu ou à peu près.

La nuit commençait à descendre, et le soleil, que j'avais vu lever derrière la Calabre, disparaissait peu à peu derrière l'*Etna*. Un coup de fusil tiré à bord du *spéronare* et qui me parut s'adresser à moi, me rappela que, passé une certaine heure, on ne pouvait plus s'embarquer. Je me souciais peu de coucher dans une grotte, fût-ce dans celle de *Galathée* ; d'ailleurs je ressemblais trop peu au portrait du beau berger *Acis* pour qu'elle s'y trompât. Je repris le chemin du *spéronare*.

Je trouvai *Jadin* furieux. Le dîner était brûlé ; il m'assura que, si je continuais à voir aussi mauvaise compagnie que les cyclopes, les *néreïdes* et les bergers, il se séparerait de moi, et voyagerait de son côté.

Nous étions écrasés de fatigue ; entre *Taormine*, *Acireale* et le port d'*Ulysse*, nous avions fait une rude journée ; aussi la veillée ne fut pas longue. Le souper fini, nous nous jetâmes sur nos lits et nous nous endormîmes.

Notre réveil fut moins pittoresque que la veille : je me crus en face d'une église tendue de noir pour un enterrement. Nous étions dans le port de *Catane*.

Catane se lève comme une île entre deux rivières de lave. La plus ancienne, et qui enveloppe sa droite, est de 4381 ; la plus moderne, et qui presse sa gauche, est de 1669. Saisie par l'eau, qu'elle a commencé par refouler à la distance d'un quart de lieue, cette lave a enfin fini par se refroidir comme une immense falaise pleine d'excavations bizarres et sombres qui semblent autant de porches de l'enfer, et qui, par un contraste bizarre, sont toutes peuplées de colombes et d'hirondelles. Quant au fond du port, il a été comblé, et les petits bâtiments seuls peuvent maintenant y entrer.

Pendant que le capitaine allait prendre patente, nous montâmes dans la barque, et, nos fusils à la main, nous allâmes faire une excursion sous ces voûtes. Il en résulta la mort de cinq ou six colombes qui furent destinées à servir de rôti à notre dîner.

Le capitaine revint avec notre permission d'aller à terre ; nous en profitâmes aussitôt, car je comptais employer le jour du lendemain et du surlendemain à gravir l'*Etna*, ce qui, au dire des gens du pays même, n'est point une petite affaire ; dix minutes après, nous étions à la *Corona d'Oro*, chez le seigneur *Abbate*, que je cite par reconnaissance ;

contre l'habitude, nous trouvâmes quelque chose à manger chez lui.

Catane fut fondée, suivant *Thucydide*, par les *Chalcidiens*, et selon quelques autres auteurs, par les *Phéniciens*, à une époque où les irrptions de l'*Etna* étaient non-seulement rares, mais encore ignorées, puisque *Homère*, en parlant de cette montagne, ne dit nulle part que ce soit un volcan. Trois ou quatre cents ans après sa fondation, les fondateurs de la ville en furent chassés par *Phalaris*, celui, on se le rappelle, qui avait eu l'heureuse imagination de mettre ses sujets dans un taureau d'airain, qu'il faisait ensuite rougir à petit feu, et qui, juste une fois dans sa vie, commença l'expérience par celui qui l'avait inventée. *Phalaris* mort, *Gelon* se rendit maître de *Catane*, et, mécontent de son nom, qui, en supposant qu'il soit tiré du mot phénicien *caton*, veut dire petite, il lui substitua celui d'*Ætna*, peut-être pour la recommander par cette flatterie à son terrible parrain, qui commençait à cette époque à se réveiller de son long sommeil ; mais bientôt les anciens habitants, chassés par *Phalaris*, étant revenus dans leur patrie, grâce aux victoires de *Duceius*, roi des Siciles, la religion du souvenir l'emporta, et ils lui rendirent son premier nom. Ce fut alors que les Athéniens rêvèrent de conquérir cette Sicile qui devait être leur tombeau. *Alcibiade* les commandait ; sa réputation de beauté, de galanterie et d'éloquence marchait devant lui ; il arriva devant *Catane*, et demanda à être introduit seul dans la ville, et à parler aux *Catanais* : peut-être, s'il n'y eût eu que les *Catanais*, sa demande lui eût-elle été refusée, mais les *Catanaises* insistèrent. On conduisit *Alcibiade* au cirque, et tout le monde s'y rendit. Là l'élève de *Socrate* commença une de ces harangues ioniennes si douces, si flatteuses, si éloqu coastes, si terribles, si colorées, si menaçantes. Aussi les gardes des portes eux-mêmes abandonnèrent leur poste pour venir l'écouter. C'est ce qu'avait prévu *Alcibiade*, qui ne péchait point par excès de modestie, et c'est ce dont profita *Nicias*, son lieutenant : il entra avec la flotte athénienne dans le port, qui, à cette époque, n'était point encore comblé par la lave, et s'empara de la ville sans que personne s'y opposât. Cinquante ou soixante ans plus tard, *Denis l'Ancien*, qui venait de traiter avec *Carthage* et de soumettre *Syracuse*, atteignit le même but, non point par l'éloquence, mais par la force. *Mamercus*, mauvais poète tragique et tyran médiocre, lui succéda, fournissant à la postérité des sujets de drame dont *Timoléon* devait être le héros. Puis vinrent les Romains, ces grands envahisseurs, qui apparurent à leur tour vers l'an 549 de la fondation, et qui commencèrent par piller : *Valerius Messala* fut sous ce point de vue le prédécesseur de *Verrès*. Seulement, du temps de *Valerius Messala*, on pillait pour la ré-

publique, tandis que, du temps de Verrès, la chose s'était perfectionnée, on pillait pour soi. Le vainqueur envoya donc les dépouilles à Rome; c'était encore la Rome pauvre, la Rome de terre et de chaume: aussi fut-elle on ne peut plus sensible au présent. Il y avait surtout dans le butin une horloge solaire, que l'on plaça près de la colonne Rostrale, et à laquelle, pendant un demi-siècle, le peuple-roi vint regarder l'heure avec admiration. Chacune de ses heures était alors comptée par des conquêtes. Ces conquêtes enrichissaient Rome, et Rome commençait à devenir généreuse. Marcellus résolut alors de faire oublier aux Siciliens la façon dont les Romains avaient débuté avec eux; Marcellus avait la rage de bâtir, il bâtissait partout où il se trouvait, des fontaines, des aqueducs, des théâtres. Catane avait déjà deux théâtres, Marcellus y ajouta un gymnase et probablement des bains. Aussi Verrès trouva-t-il la ville dans un état assez florissant pour qu'il daignât jeter les yeux sur elle: il s'informa de ce qu'il y avait de mieux dans ce qu'y avait laissé Messala et dans ce qu'y avait ajouté Marcellus. On lui parla d'un temple de Cérés, bâti en lave et élevé hors de la ville, lequel renfermait une magnifique statue, connue seulement des femmes, car il était défendu aux hommes d'entrer dans ce temple; Verrès, qui de sa nature était peu galant, prétendit que les femmes avaient déjà bien assez de privilèges sans qu'on respectât encore celui-là, puis il entra dans le temple et prit la statue. Quelque temps après, Sextus Pompée pilla Catane à son tour, sous prétexte qu'elle avait été fort tiède pour son père dans ses discussions avec César, de sorte qu'il était grand temps que vint Auguste, lorsque effectivement Auguste vint.

Celui-là, c'était le réédificateur général et le pacificateur universel. Dans sa jeunesse, emporté par l'exemple, il avait bien proscrit quelque peu, pour faire comme Lépide et Antoine; mais il avait pris de l'âge, s'était fait nommer tribun du peuple et non pas *imperator*, comme le disaient les républicains du temps. Il aimait les bucoliques, les géorgiques et les idylles, les chants des bergers, les combats de flûte et le murmure des ruisseaux. C'était enfin le dieu qui faisait le repos du monde. Catane ressentit les bienfaits de ce doux règne. Auguste releva ses murs et lui envoya une colonie qui, sous Théodose encore, était restée une des plus florissantes de la Sicile; mais, à partir de la mort de ce dernier, les tribulations de Catane recommencèrent; les Grecs, les Sarrasins et les Normands se succédèrent les uns aux autres et la traitèrent à peu près comme avaient fait Messala, Verrès et Sextus Pompée. Enfin, pour couronner toutes ces déprédations successives, un tremblement de terre, arrivé en 469, la renversa sans lui laisser une seule maison; quinze mille habitants y périrent. Le tremblement de terre calmé, ceux

qui s'étaient sauvés revinrent à leurs ruines comme des oiseaux à leurs nids, et, avec l'aide de Guillaume-le-Bon, reconstruisirent une ville nouvelle. Elle était à peine sur pied, que Henri VI, dans un mouvement de mauvaise humeur, y mit le feu et passa les habitants au fil de l'épée. Heureusement il s'en sauva quelques-uns. Ceux qui étaient échappés au père conspirèrent contre le fils. Frédéric Barberousse était dans les principes de son digne père; il rebrûla de rechef, et repassa de nouveau au fil de l'épée. Après Henri et Frédéric, il n'y avait de pis que la peste: elle vint en 438, et dépeupla Catane. Cette ville commençait enfin à se remettre de tous les fléaux successifs qui l'avaient dévastée, lorsqu'en 469 un fleuve de lave de dix lieues de longueur et d'une lieue de large sortit du Monte-Rosso, descendit jusqu'à elle, couvrait trois villages dans sa course, et, la sapant dans sa base, la poussa dans son port, qu'il combla avec ses ruines.

Voilà l'histoire de Catane pendant vingt-six siècles, et cependant la ville obstinée a constamment repoussé au même endroit, enfonçant chaque fois davantage dans ce sol mouvant et infidèle ses racines de pierre. Il y a plus: Catane est, avec Messine, la ville la plus riche de la Sicile.

Aussitôt le déjeuner terminé, nous nous mîmes en route à travers la ville. Notre cicerone nous mena tout droit à ses deux places; j'ai remarqué que ce sont les places que les cicerone vous font généralement voir tout d'abord. Je leur en sais gré, en ce qu'une fois qu'on les a vues, on en est débarrassé.

Les places de Catane sont, comme toutes les places, de grands espaces vides entourés de maisons: plus l'espace est grand, plus la place est belle; c'est convenu dans tous les pays du monde. Une de ces places est entourée d'insignifiantes constructions à portiques. Je ne sais pas comment s'appellent ces sortes de fabriques: ce ne sont point des maisons, ce ne sont point des monuments; on prétend que ce sont des palais; grand bien leur fasse.

L'autre place est un peu plus pittoresque, en ce qu'elle est un peu plus irrégulière. Au milieu s'élève une fontaine de marbre blanc, surmontée d'un éléphant de lave, qui porte lui-même sur son dos un obélisque de granit. Cet obélisque est-il ou n'est-il pas égyptien? telle est la grave question qui partage les archéologues de la Sicile. Tel qu'il est, égyptien ou non, un point sur lequel il n'y a pas de conteste, c'est qu'il servait de *spina* au cirque découvert en 4820.

Ce fut sur cette place que je demandai à mon guide s'il connaissait M. Bellini père. A cette demande, il se retourna vivement, et, me montrant un vieillard qui passait dans une petite voiture attelée d'un cheval: — Tenez, me dit-il, le voilà qui va à la campagne.

Je courus à la voiture, que j'arrêtai, pensant qu'on

n'est jamais indiscret quand on parle à un père de son fils, et d'un fils comme celui-là surtout. En effet, au premier mot que je lui en dis, le vieillard me prit les mains en me demandant s'il était bien vrai que je le connusse. Alors je tirai de mon portefeuille une lettre de recommandation qu'au moment de mon départ de Paris Bellini m'avait donnée pour la duchesse de Noja, et je lui demandai s'il connaissait cette écriture. Le pauvre père ne me répondit qu'en me la prenant des mains et en baisant l'adresse; puis, se retournant de mon côté : — Oh ! c'est que vous ne savez pas, dit-il, comme il est bon pour moi ! Nous ne sommes pas riches : eh bien ! à chaque succès, je vois arriver un souvenir de lui, et chaque souvenir a pour but de donner un peu d'aisance et de bonheur à ma vieillesse. Si vous veniez chez moi, je vous montrerais une foule de choses que je dois à sa piété. Chacun de ses succès traverse les mers et m'apporte un bien-être nouveau. Cette montre, c'est de *Norma* ; cette petite voiture et ce cheval, c'est une partie du produit des *Puritains*. Dans chaque lettre qu'il m'écrivit, il me dit toujours qu'il viendra ; mais il y a si loin de Paris à Catane, que je ne crois pas à cette promesse, et que j'ai bien peur de mourir sans le revoir. Vous le reverrez, vous. — Mais oui, répondis-je, car je croyais le revoir ; et si vous avez quelque commission pour lui... — Non. Que lui enverrais-je, moi ? ma bénédiction ? Pauvre enfant ! je la lui donne le matin et le soir. Vous lui direz que vous m'avez fait passer un jour heureux en me parlant de lui ; puis, que je vous ai embrassé comme un vieil ami. — Le vieillard m'embrassa. — Mais vous ne lui direz pas que j'ai pleuré. D'ailleurs, ajouta-t-il en riant, c'est de joie que je pleure. Et c'est donc vrai qu'il a de la réputation, mon fils ? — Mais une très-grande, je vous assure. — Quelle étrange chose ! Et qui m'aurait dit cela quand je le grondais de ce qu'au lieu de travailler, il était là, battant la mesure avec son pied et faisant chanter à sa sœur tous nos vieux airs siciliens ? Enfin, tout cela est écrit là-haut. C'est égal, je voudrais bien le revoir avant de mourir. Est-ce que votre ami le connaît aussi, mon fils ? — Certainement. — Personnellement ? — Personnellement. Mon ami est lui-même le fils d'un musicien distingué. — Appelez-le donc alors ; je veux lui serrer la main aussi, à lui.

J'appelai Jadin, qui vint. Ce fut son tour alors d'être choyé et caressé par le pauvre vieillard, qui voulait nous ramener chez lui et voulait passer la journée avec nous. Mais c'était chose impossible : il allait à la campagne, et l'emploi de notre journée était arrêté. Nous lui promîmes d'aller le voir si nous repassions à Catane ; puis il nous serra la main, et partit. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il me rappela. Je courus à lui. — Votre nom ? me dit-il, j'ai oublié de vous demander votre nom.

Je le lui dis, mais ce nom n'éveilla en lui aucun souvenir. Ce qu'il connaissait de son enfant même, ce n'était pas l'artiste, c'était le bon fils. — Alexandre Dumas, Alexandre Dumas, répéta-t-il deux ou trois fois. Bon, je me rappellerai que celui qui portait ce nom-là m'a donné de bonnes nouvelles de mon.... Alexandre Dumas, adieu, adieu ! Je me rappellerai votre nom, adieu !

Pauvre vieillard ! je suis sûr qu'il ne l'a pas oublié, car les nouvelles que je lui donnais, c'étaient les dernières qu'il devait recevoir !

En le quittant, notre guide nous conduisit au Musée. Ce Musée, tout composé d'antiquités, est de fondation moderne. Il se trouva pour le bonheur de Catane un grand seigneur riche à ne savoir que faire de sa richesse, et de plus artiste. C'était don Ignazio de Patarno, prince de Biscari. Le premier, il se souvint qu'il marchait sur une autre Herculanium, et des fouilles royales commencèrent, faites par un simple particulier. Ce fut lui qui retrouva un temple de Cérès, qui découvrit les thermes, les aqueducs, la basilique, le forum, et les sépultures publiques. Enfin ce fut lui qui fonda le Musée, et qui recueillit et classa les objets qui en font partie ; ces objets se divisent en trois classes : les antiquités, les produits d'histoire naturelle et les curiosités.

Parmi les antiquités ou compte des statues, des bas-reliefs, des mosaïques, des colonnes, des idoles, des pénates et des vases siciliens.

Les statues appartiennent presque toutes à une époque de mauvais goût ou de décadence, et n'offrent de réellement remarquable qu'un torse colossal qui vient, dit-on, d'une statue de Jupiter Éleuthère, une Penthésilée mourante, un buste d'Antinoüs, et une centauresse ; encore ce dernier morceau est-il plus précieux comme curiosité que comme art, toutes les statues de centaures que l'on ait trouvées étant des statues mâles, et les centauresse n'existant ordinairement que sur les bas-reliefs et les médailles.

Les vases siciliens composent, sans contredit, la collection la plus intéressante du Musée, en ce qu'ils sont de formes variées à l'infini, et presque tous d'une élégance parfaite.

Quant aux idoles, pénates, lampes, etc., c'est ce qu'on voit partout.

Les produits d'histoire naturelle appartiennent aux trois règnes de la Sicile, et demandent des appréciateurs spéciaux. Ce qui me parut curieux et remarquable pour tout le monde, c'est une collection des laves de l'Etna. Ces laves, beaucoup moins belles et beaucoup moins variées que celles du Vésuve, sont presque toutes rousses ou mouchetées de gris ; cela tient à ce que l'Etna renferme le fer et le sel ammoniac en quantité beaucoup plus grande que le soufre, les marbres et les matières vitrifiables, tandis que

le Vésuve, au contraire, contient ces derniers objets en grande abondance.

Enfin, la collection des *curiosités* consiste en armures, cuirasses, épées sarrasines, normandes et espagnoles, dont quelques-unes sont fort riches et d'un très-beau travail.

On montrait aussi autrefois un médailler, dans lequel était renfermée une collection complète des médailles de la Sicile; mais, à force de le montrer, le gardien s'aperçut un beau jour qu'il en manquait cinq des plus précieuses : depuis ce temps, le médailler est fermé.

Du Musée, nous allâmes à la cathédrale en traversant la rue Saint-Ferdinand. J'appelai vivement Jadin; il se retourna. — Retenez Milord, lui dis-je. — Pourquoi? — Retenez-le d'abord, je vous dirai pourquoi ensuite.

Jadin appela Milord, et lui passa son mouchoir dans son collier. — Maintenant, lui dis-je, regardez sur la fenêtre de cet opticien.

Sur la fenêtre de l'opticien, il y avait un chat dressé à regarder les passants à travers une paire de lunettes, qu'il portait fort gravement sur son nez. — Peste! dit Jadin, vous avez eu là une bonne idée; celui-là rentre dans la classe des chats savants, et nous aurait coûté plus de deux pauls.

Milord, en sa qualité de bouledogue, était en effet un si grand étrangleur de chats, que nous avions jugé utile, on se le rappelle, de prendre des mesures à ce sujet. En conséquence, à partir de Gènes, ville dans laquelle Milord avait commencé à exploiter en Italie la race féline, nous avions débattu le prix d'un chat bien conditionné, et il avait été arrêté avec les propriétaires des deux premiers étranglés, qu'un chat de race ordinaire, gris-pommelé, gris-blanc, ou moucheté de leu, valait deux pauls, au maximum; étaient exceptés de ce tarif, bien entendu, les angoras, les chats savants, enfin les chats à deux têtes ou à six pattes. Nous nous étions fait donner un reçu en règle des deux chats génois; nous avions fait ajouter successivement à ce reçu les reçus subséquents, de manière à nous faire un titre indiscutable. Toutes les fois que Milord commettait un assassinat nouveau, et qu'on nous demandait pour la victime plus de deux pauls, nous tirions notre titre de notre poche, nous prouvions que deux pauls étaient le dédommagement que nous étions habitués à donner en pareil cas, et il était bien rare alors que le propriétaire ne se contentât point de l'indemnité dont s'étaient contentées la plupart des personnes à qui nous avions eu affaire. Mais, comme nous l'avons dit, il y avait des exceptions à notre tarif, et un chat qui portait des lunettes d'une façon si majestueuse devait naturellement rentrer dans les exceptions. Jadin avait donc dit une chose pleine de sens, lorsqu'il avait dit qu'on nous ferait payer le chat de l'opticien plus de

deux pauls, et il avait agi avec une louable prudence lorsqu'il avait fait une laisse de son mouchoir.

Grâce à cette précaution, nous traversâmes la rue Saint-Ferdinand sans encombre, et sans que Milord eût paru s'apercevoir autrement que par sa captivité d'un instant de notre inquiétude momentanée. En entrant dans l'église, nous le lâchâmes. Il n'y avait plus rien à craindre.

L'église est sous l'invocation de sainte Agathe, qui y est enterrée, comme on le sait. Son martyre fut d'avoir la gorge coupée et tenaillée; aussi, comme Didon, la sainte a appris à compatir aux maux qu'elle a soufferts, elle est surtout miraculeuse pour les maladies de sein. Une multitude d'ex-voto en argent, en marbre et en cire, représentant tous des mamelles, font foi de son pouvoir sanitaire et de la confiance que la population catanaise a dans la belle et chaste vierge qu'elle a choisie pour sa patronne.

Dans le chœur, de beaux bas-reliefs de chêne, qui datent du xv^e siècle, représentent toute l'histoire de la sainte depuis le moment où elle refusa d'épouser Quintilien jusqu'à celui où l'on rapporta son corps de Constantinople. Les plus curieux de ces bas-reliefs sont ceux où la sainte est frappée de barres de fer, où on lui coupe les seins, où on la brûle, et où, visitée dans sa prison par saint Pierre, elle est guérie par lui. Puis vient la seconde période de la légende : après la martyre l'éluë, après le supplice les miracles. Alors, et en suivant toujours les bas-reliefs, on voit la sainte apparaître à Guibert, et lui ordonner d'aller chercher son corps à Constantinople, Guibert obéit et trouve son tombeau. Embarrassé alors pour emporter cette précieuse relique, il coupe le cadavre par morceaux et en met un morceau dans le carquois de chacun de ses soldats, et le rapporte ainsi jusqu'à Catane sans qu'il s'en égarât autre chose qu'un sein, qui heureusement est retrouvé et rapporté par une petite fille, de sorte que la bienheureuse Agathe, à la honte des infidèles, se retrouve au grand complet.

Tous ces bas-reliefs sont charmants de naïveté. Personne n'y fait attention, aucun livre n'en parle, nul cicerone ne pense à les faire voir, et cependant c'est à coup sûr une des choses les plus curieuses qu'on renferme l'église.

J'oubliais le voile de sainte Agathe que l'on conserve dans la cathédrale. Ce précieux tissu, comme on dit dans les tragédies classiques, a le privilège d'arrêter les laves qui descendent de l'Etna, on n'a qu'à leur présenter le voile, et le torrent s'arrête, se refroidit et se coagule. Malheureusement il faut que cette action soit accompagnée d'une foi tellement forte, que presque jamais le miracle ne réussit complètement; mais alors ce n'est pas la faute du voile, c'est la faute de celui qui le porte.

En sortant de l'église, notre guide nous conduisit

à l'amphithéâtre, dont il est presque impossible de mesurer la grandeur, enterré qu'il est presque entièrement dans la lave. C'est de cet amphithéâtre que fut tiré, comme nous l'avons dit, en 1821, l'obélisque qui s'élève sur la place de l'Éléphant; mais les fouilles nécessitaient des dépenses énormes, et l'on fut obligé de les cesser.

Au-dessus de l'amphithéâtre se trouve un bâtiment qu'on nous assura être la prison où mourut la sainte. A la porte de cette prison est une pierre qui conserve l'empreinte de deux pieds de femme. Au moment où sainte Agathe marchait à la mort, Quintilien lui fit offrir une fois encore la vie si elle consentait à abjurer et à devenir sa femme. — Ma volonté, répondit la sainte, est plus ferme que cette pierre. — Et la pierre s'affaissa sous ses pieds, dont, depuis cette époque, elle a gardé la marque.

De l'amphithéâtre nous allâmes au théâtre. Mais, pour reconnaître l'un et l'autre, il faut encore plus de foi que pour présenter le voile de la sainte à la lave. Nous avons déjà dit que c'était dans ce théâtre qu'Alcibiade haranguait les Catanais lorsque Catane fut prise par Nicias.

Si l'on veut, au reste, voir de près et dans toute sa terrible variété l'effet des laves, il faut monter sur une des tours du château Orsini, bâti par l'empereur Frédéric II, roi de Sicile. L'irruption de 1669 a enveloppé ce château comme une île, mais l'océan de feu battit vainement le géant de granit; le géant est resté debout au milieu des ruines qui l'entourent.

Nous revenions à l'hôtel, où nous comptions manger un morceau avant de visiter le couvent des Bénédictins, la seule chose qui nous restât à voir,

lorsqu'en regardant autour de moi, je m'aperçus que Milord était devenu invisible. Chaque fois que pareille chose nous arrivait, nous connaissions d'avance les suites de cette disparition. Au bout d'un instant nous le voyions ressortir par quelque porte ou quelque fenêtre, se léchant le museau, et suivi d'un indigène mâle ou femelle tenant son chat par la queue et venant réclamer ses deux pauls. Mon premier regard m'apprit que nous étions dans la rue Saint-Ferdinand, et le second, que nous étions en face de la boutique de l'opticien; en même temps j'entendis un sabbat de possédés derrière un tonneau qui se trouvait à la porte. Je saisis le bras de Jadin et lui montrai la fenêtre où le chat manquait. Il comprit tout à l'instant même, courut au tonneau, ramassa une paire de lunettes qu'il mit à l'instant sur son nez comme si c'étaient les siennes qu'il eût égarées, et revint suivi de Milord. Quant au malheureux chat, il était trépassé obscurément dans le coin où il était imprudemment descendu et où Jadin laissa prudemment son cadavre. Or, nous étions à cette heure du jour où, comme le disent dédaigneusement les Italiens, il n'y a dans les rues que les chiens et les Français. Personne ne fut donc témoin de l'assassinat, pas même les grues du poète Ibicus; non-seulement l'assassinat resta parfaitement impuni, mais Jadin même hérita des lunettes du défunt.

Ces lunettes sont dans l'atelier de Jadin, où il les montre comme étant celles du fameux abbé Meli, l'Anacréon de la Sicile. Il en a déjà refusé cent écus qu'un Anglais lui a offerts; il ne les donnera, à ce qu'il assure, que pour vingt-cinq louis.

ALEXANDRE DUMAS.





HISTOIRE DU THÉÂTRE FRANÇAIS

—
AU XVI^e SIÈCLE.

Dès l'année 1398, plusieurs bourgeois de Paris, maîtres maçons, menuisiers, maréchaux-ferrants et autres, gens de piété plutôt que de plaisir, avaient imaginé de se réunir régulièrement les jours de fête dans le village de Saint-Maur, près Vincennes, pour y représenter les traits les plus intéressants du Nouveau-Testament, la conception, la passion, la résurrection de Notre-Seigneur, ou les miracles et martyres des saints et saintes les plus connus. Mais le prévôt de Paris, informé de cette nouveauté, y avait mis opposition. Il s'en était suivi un procès, et, après quatre ans d'instance, en 1402, les bourgeois avaient obtenu du roi Charles VI, moins difficile que ses officiers, des lettres-patentes qui érigeaient leur

société en confrérie de la Passion, et lui concédaient le privilège exclusif de jouer à Paris Dieu, la Vierge et les saints. Ils s'installèrent donc dans l'hôpital de la Trinité, situé vers la porte Saint-Denis, et là ouvrirent le premier théâtre régulier qu'on eût vu jusqu'alors en France, ou du moins à Paris. Sans doute il y avait depuis longtemps des spectacles plus ou moins analogues aux mystères, et qui même n'en différaient pas essentiellement. Les entrées solennelles des princes étaient marquées par des jeux allégoriques, par des scènes composées moitié en tableau, moitié en action, et d'ordinaire empruntées aux Écritures. Les pèlerins qui revenaient de la Palestine, le bourdon à la main et le chapeau orné de

pétoncles, donnaient probablement à leurs plaintes et à leurs récits la forme naturelle d'un petit drame, pour émouvoir plus de pitié et recueillir plus d'aumônes dans les lieux où ils passaient. La célébration des fêtes de l'*Ane*, des *Fous*, des *Innocents*, avait habitué le bas peuple des églises à porter sans scrupule dans les saints lieux et au milieu des plus vénérables objets de son culte tout autre chose que du recueillement et des prières. Même avant les croisades, des essais de drames pieux introduits et acclimatés dans les églises intéressaient à la fois les laïques et les clercs. Dans les collèges à de grands jours, au sein des abbayes lors des funérailles des abbés ou abbeses, des espèces d'épilogues sacrées se jouaient en latin et offraient comme un dernier anneau classique. Enfin les foires, les marchés, et particulièrement les réunions bruyantes qui avaient lieu dans les couvents vers la saison des vendanges, étaient d'autres occasions qui provoquaient des essais de spectacles tout populaires. Les bons moines, pour mieux assurer la vente de leurs vins, ne manquaient pas d'attirer et d'attendrir les acheteurs par quelque représentation religieuse. Quoi qu'il en soit de ces origines assez obscures et lointaines, que depuis quelque temps d'estimables travailleurs s'occupent en tous sens à débrouiller et à reculer, il demeure certain, jusqu'à nouvel ordre, que notre premier théâtre à la fois permanent et régulier ne s'ouvrit à Paris qu'en 1402 ; là seulement commence l'histoire de l'art, si encore le mot d'art est applicable à de pareils essais.

Quand les choses sont près de finir, elles ont souvent une dernière saison toute florissante ; c'est leur automne et leur vendange, c'est le bouquet. Il paraît bien que tel fut le xv^e siècle pour les mystères. De toutes parts alors ils foisonnent et s'épanouissent comme l'architecture même des églises auxquelles ils sont liés. Ils semblent vouloir profiter des derniers soleils et se grouper sous chaque clocher avec une émulation, un luxe, et dans des dimensions qu'ils n'avaient certes jamais déployées encore. Cette émulation paraît s'être étendue, vers le même temps, aux autres genres dramatiques collatéraux.

D'après l'esprit de leur fondation, les Confrères ne jouèrent d'abord que de saints mystères. L'hôtel de la Trinité n'était, en quelque sorte, qu'une succursale des paroisses de Paris, et, les jours de spectacle, on avançait dans les églises l'heure des vêpres pour permettre aux fidèles, et sans doute aussi au clergé, de se rendre à temps au théâtre. Cependant on ne s'en tint pas à ces plaisirs sérieux qui faisaient suite aux offices et étaient recommandés au prône comme de bonnes œuvres. Les Confrères, pour accroître encore la vogue dont ils jouissaient, ne tardèrent pas à joindre aux tragédies d'église quelques farces plus capables d'égayeur l'assemblée. Comme

leurs scrupules religieux, et peut-être déjà incertain amour-propre d'acteur, ne leur permettait pas de jouer dans ces petites pièces, ils prièrent la troupe des *Enfants sans souci* de les y remplacer, et ceux-ci embrassèrent avec plaisir cette occasion de se produire sur un théâtre aussi respectable.

Tandis, en effet, qu'une pensée toute sérieuse et pieuse avait donné naissance à la confrérie de la Passion, d'autres confréries s'étaient formées dans des vues plus profanes et plus badines. Sous le titre d'*Enfants sans souci*, des jeunes gens de famille, spirituels et dissipés, avaient conçu l'idée peu édifiante de tirer parti, pour leur amusement, des défauts et ridicules du genre humain. Comme s'ils avaient su que *les sots depuis Adam sont en majorité*, ils désignaient la pauvre humanité du nom de *Sottise* ; et, comme s'ils n'avaient pas moins su qu'on la gouverne souvent en s'en moquant, ils s'arrogeaient sur elle une sorte de puissance et de principauté ingénieuse : leur chef s'appelait *Prince de la Sottise* ou *des Sots*. Ils obtinrent aisément de Charles VI la permission de représenter leurs *sotties* sur des échafauds, en place publique (à la Halle) ; car le privilège exclusif des Confrères de la Passion ne s'étendait qu'aux mystères. D'un autre côté, les clercs de procureurs, formant, sous le nom de *Bazoche*, un petit royaume de Cocagne avec sa juridiction, sa hiérarchie, ses coutumes et ses fêtes, prirent l'habitude de jouer, à certains jours solennels, des *moralités* et des *farces* dont la raillerie et la satire faisaient d'ordinaire le fond. Les *moralités*, pourtant, avaient quelquefois une intention plus relevée, et il semblerait alors que les auteurs n'eussent adopté le genre allégorique que pour ne pas empiéter sur le privilège des Confrères. Mais c'est avec les *Enfants sans souci* que les *Bazochois* avaient le plus de rapports et pouvaient avoir le plus de démêlés. Ils prévirent tout sujet de querelles en négociant avec eux de puissance à puissance, de royaume à principauté. Le *Roi de la Bazoche* permit au *Prince des Sots* de faire jouer des farces ; le *Prince des Sots* permit au *Roi de la Bazoche* de faire représenter des *sotties*, et la paix resta sur les tréteaux durant les sanglants débats des Bourguignons et des Armagnacs.

Cependant, dès le milieu du quinzième siècle, les farces, les *sotties*, les *moralités* n'échappèrent pas à des querelles et à des périls d'une autre nature, auxquels on serait tenté d'assigner une date plus récente, si l'on ne savait que le pouvoir est de tout temps à peu près le même, et que ceux qui l'exercent ont d'ordinaire, sinon la même science, du moins les mêmes instincts. Un des premiers actes du parlement, après la restauration de Charles VII, fut une défense aux *Bazochois* de rien jouer qu'avec une autorisation expresse. Mais, à voir les arrêts

nombreux et parfois contradictoires qui se succèdent, on conclut aisément que les dispositions en furent sans cesse enfreintes ou éludées. D'abord les punitions infligées aux acteurs purent passer pour légères ; quelques jours de prison, au pain et à l'eau, faisaient justice de leurs espiègleries. Sous Louis XI, les prohibitions devinrent plus sévères et les peines plus graves : ce tyran, qui avait si peur d'entendre redire à ses oreilles le nom de *Péronne*, fit menacer par son parlement de la confiscation, des verges et du bannissement, tous clercs, tant du Palais que du Châtelet, qui joueraient des farces et sotties ; il y avait peine de radiation du Palais contre ceux même qui demanderaient la permission d'en jouer. Le silence forcé de la Bazoche ne fut levé que par le bon roi Louis XII, car il aimait la vérité ; et, comme dit un vieil auteur (Guillaume Bouchet en sa XIII^e Serée), pour qu'elle arrivât jusqu'à lui, « il permit les théâtres libres, et voulut que sur iceux on jouât librement les abus qui se commettoient tant en sa cour comme en tout son royaume ; pensant par là apprendre et savoir beaucoup de choses, lesquelles autrement il lui étoit impossible d'entendre. » Il rendit aux Bazochiens les privilèges accoutumés, et, par une insigne faveur, leur permit de fixer leur théâtre, jusque-là ambulante, sur la grande table de marbre qui existait alors dans la grande salle du Palais. Un jour que les courtisanes se plaignaient devant lui d'un trait lancé dans une sottie contre ses réformes économiques : « Laissons-les faire, dit ce bon prince ; j'aime mieux les voir rire de mon économie que pleurer de mes profusions. — Je leur donne toute liberté, disait-il encore, pourvu qu'ils respectent l'honneur des dames. » Et même il ne paraît guère qu'on ait été fort rigoureux sur ce dernier point. Le parlement, devenu paternel sous un monarque père du peuple, accorda souvent à ses clercs des gratifications pour subvenir aux frais de leurs *montres et jeux*. C'est sous de si favorables auspices que nos auteurs et acteurs satiriques et comiques virent commencer le seizième siècle.

Dans le même temps, les mystères avaient joui de destinées moins variées et moins orageuses. Farcis de détails ignobles, de scènes ordurières, de plaisanteries obscènes et quelquefois hardies, ils avaient dû à leur caractère sacré une faveur éclatante, une protection universelle. A Metz, à Lyon, à Rouen, à Bourges, à Poitiers, à Saumur, à Grenoble, dans toutes les villes un peu considérables du royaume, s'étaient formées des confréries d'écoliers et d'artisans qui rivalisaient de zèle et de talent avec la troupe de Paris. Bien souvent c'étaient en plein air, sur les places publiques, à la face de toute une population rassemblée, qu'ils dressaient leurs nombreux échafauds et qu'ils exécutaient leurs drames interminables, durant plusieurs jours consécutifs, du

matin au soir, avec un vaste appareil de machines et une inconcevable somptuosité de décorations, de tapisseries et de peintures. La nouveauté, la bigarrure de cet entourage et de cette *montre*, on le conçoit, devenait aisément le principal, et le texte de la pièce elle-même, le *registre*, comme on l'appelait, ne faisait souvent que fonction de *libretto*. La plupart des costumes étaient empruntés à la sacristie, et, surtout lorsqu'il s'agissait de jouer *Dieu le père*, nulle chape et nulle étole ne paraissaient assez magnifiques dans la garde-robe épiscopale. Aux divers instants de *pause*, ou pendant les scènes de paradis, les chœurs, les enfants de chœur et les assistants entonnaient les hymnes et psaumes indiqués, et, si la pièce se représentait dans la cathédrale, les grandes orgues, par leur accompagnement, faisaient l'effet de l'harmonie céleste. Les psaumes et les proses de l'église étaient à la lettre les *opéras* de ces temps-là, a très-bien dit le Père Ménestrier. Le nombre des auteurs de mystères augmentait chaque jour : c'étaient fréquemment des prêtres, et l'on cite parmi eux des évêques. Ces prêtres ne rougissaient même pas de prendre rang entre les acteurs et de remplir au besoin quelque rôle important et grave, tel, par exemple, que le rôle d'une des trois personnes de la Sainte-Trinité. Il est vrai que, la ferveur des premiers temps un peu passée, les mystères s'éloignèrent par degrés de l'esprit de leur origine, et tendirent de plus en plus à se confondre avec les autres amusements profanes. Mêlés aux sotties et aux farces, ils durent partager la défaveur dont le clergé poursuivait ces bouffonneries moqueuses, et l'on conçoit sans peine que le sacristain *Tappecoue* ait refusé une chape du couvent à la *diablerie* de Saint-Maixent, dirigée par François Villon. Les lumières, d'ailleurs, qui croissaient rapidement, éveillaient déjà l'attention sur les ridicules et les périls attachés à ce travestissement des Écritures. Toutefois, malgré ces causes inévitables d'une prochaine décadence, les mystères, jusqu'au temps de Louis XII, n'avaient rien perdu de leur immense succès populaire. Avant d'en venir aux anathèmes des prédicateurs et aux réquisitoires des procureurs-généraux qui les frappèrent sous le règne suivant, il importe de donner ici une notion générale et précise de ces singulières compositions.

On peut diviser les mystères en trois classes, d'après la nature des sujets qu'ils traitent, plutôt que d'après la manière dont ces sujets y sont traités : 1^o les mystères qui traduisent *par personages* les diverses parties de l'Ancien et du Nouveau-Testament, les histoires de Joseph et d'Hégésippe, et dont l'ensemble forme en quelque sorte une épopée dramatique continue depuis le jour de la création jusqu'à la ruine de Jérusalem, ou même jusqu'au jugement dernier ; 2^o ceux qui montrent en scène, isolément, les légendes et miracles des saints et saintes, sainte

Barbe, saint Christophe, saint Martin, etc.; 3^o ceux qui roulent sur des événements tout profanes, l'*Histoire de Troie la grant*, le mystère de *Grisélidis*, etc. A part ces différences, qui ne sont que dans le choix des sujets, la forme nous semble partout la même. Étranger à toute idée de plan et de composition, l'auteur, quel qu'il soit, suit d'ordinaire son texte, histoire ou légende, livre par livre, chapitre par chapitre, amplifiant outre mesure les plus minces détails, et s'abandonnant, chemin faisant, aux distractions les plus puérides. Il continue de la sorte, jusqu'à ce que la terre lui manque et que le livre entier soit *ystorié par personaiges*. Le plus souvent il ne s'inquiète pas de la division en journées : le mystère est livré tout d'une pièce aux acteurs, qui en jouent le plus qu'ils peuvent chaque jour, et poursuivent, sans désespérer, jusqu'à extinction. D'après cette première expérience, les divisions s'établissent pour l'avenir ; et peu importe en effet où tombent les coupures, puisqu'il n'y a pas d'action à interrompre. En général, la scène se passe tour à tour dans trois régions principales, le paradis, la terre et l'enfer ; et de plus, sur la terre, on voyage fréquemment d'une maison, d'une ville, d'une contrée à une autre, de Troie à Corinthe, de Rome à Jérusalem. Ici l'art des acteurs et du décorateur aidait merveilleusement aux conceptions du poète. Le paradis, représenté par l'échafaud le plus élevé, était fait *en manière de trône*. Dieu le père y siégeait sur une chaise d'or, entouré de la Paix, de la Miséricorde, de la Justice, de la Vérité et des neuf chœurs d'anges rangés en ordre par étages. L'enfer apparaissait à la partie inférieure du théâtre, sous la forme d'une grande gueule de dragon qui s'ouvrait selon que les diables voulaient entrer ou sortir. Ainsi, lorsque Jésus descendait pour en briser les portes (mystère de *la Résurrection*), on voyait les diables accourir en foule à l'entrée, en *mettant coulevrines, arbalètes et canons par manière de défense*. Le purgatoire, quand on avait besoin d'un purgatoire, était placé au-dessus de l'enfer et construit *en manière de chartre*, et, un peu plus haut encore, une grosse tour carrée, à jour, laissait apercevoir les âmes des justes qui soupiraient dans les limbes. La terre, située au rez-de-chaussée, entre l'enfer et le ciel, contenait un grand nombre d'échafauds figurant diverses maisons, villes et contrées, avec des écriteaux, de peur de méprise. Une telle précaution devenait surtout indispensable quand les échafauds, faute d'espace, étaient entassés les uns sur les autres, ce qui arrivait souvent à l'hôtel de la Trinité. Dans *la Destruction de Troie la grande*, Anténor, chargé de redemander aux Grecs Éxione (*Hésione*), sœur de Priam, que Télamon vient captiver, s'embarque au port de la ville, et aborde successivement à *Manise, cité de Pelleus*; à *Salanine, cité de Télamon*; à *Thaye, cité de Castor*

et *Pollax, en Pille, où règne Nestor*, etc., tous lieux qui sont représentés sur le théâtre par des échafauds séparés. Durant ces trajets divers, il y a *pause de ménestriers*. Cette pause est quelquefois éludée avec une sorte d'art. Dans le mystère de *l'Apocalypse*, par exemple, les agents de Domitien s'embarquent à Rome pour Éphèse, où saint Jean prêche le peuple, et, *pendant qu'ils passeront, parlera l'enfer*, c'est-à-dire Lucifer, Astaroth, Satan, Burgibus, que l'approche d'une persécution met en gaieté. Dès qu'ils ont pris l'apôtre, *les tirans* se rembarquent avec lui pour Rome : *Ici entrent en la nef, et pendant leur navigation parlera paradis*, c'est-à-dire Marie, Jésus et Dieu le père. Nonobstant ces petits artifices, il y avait de temps à autre des pauses très-courtes, dans l'intervalle desquelles on voyageait grand train à travers l'espace et la durée. Après une pause qui suit le meurtre d'Abel (*Vieil Testament*), Adam reprend en ces termes :

Or' y a-t-il cent ans contables
Que Caïn me destitua
De toutes joyes délectables,
Quand mon chier fils Abel tua.

Cent ans, comme on le voit, se sont écoulés en quelques minutes. Les acteurs n'abandonnaient jamais la scène avant d'avoir entièrement achevé leur rôle, et, en attendant leur tour de parler, ils s'asseyaient sur des gradins de côté, en vue des spectateurs. Pourtant, comme les personnages vieillissaient assez vite, dès que l'âge exigé par le rôle ne s'accordait plus avec le leur, ils étaient relevés par d'autres. Dans le mystère de *la Conception et Nativité de la glorieuse Marie*, sainte Anne, sa mère, accouche d'elle sur un lit placé au fond du théâtre ; bientôt elle se lève pour allaiter son enfant ; et, la chose faite, il est dit en note : *Ici sainte Anne se recouche, et sont tirées les custodes ; puis, peu de temps après, s'en ira secrètement vers Joachim, et sera Marie en l'âge de trois ans, avec eux*. La petite Marie, récitant déjà fort couramment son catéchisme, est mise au couvent sous la direction du bon prêtre Ruben. On la voit qui prie dans son oratoire, et, *quand elle y a été un demy quart d'heure, elle se absente et fait fin jusques à ce que l'autre Marie de treize ans s'aparesse*. Ailleurs, lorsque son fils a déjà une douzaine d'années, et qu'elle doit être elle-même une femme d'un certain âge, on lit ces mots : *Ici commence la grant Notre Dame*.

Sous le point de vue littéraire et dramatique, ce qui caractérise essentiellement les mystères, c'est la *vulgarité* la plus basse, la trivialité la plus minutieuse. Un seul soin a préoccupé les auteurs : ils n'ont visé qu'à retracer, dans les hommes et les choses d'autrefois, les scènes de la vie commune qu'ils avaient sous les yeux ; pour eux, tout l'art se rédui-

sait à cette copie, ou plutôt à ce *fac simile* fidèle. S'ils nous montrent une populace, on la reconnaît à première vue pour celle des Halles ou de la Cité. Tout tribunal est à l'instar du Châtelet ou du parlement. Les bourreaux de Néron ou de Domilien, *Daru*, *Pesart*, *Torneau*, *Mollestin*, semblent pris sur la place du Palais-de-Justice ou à Montfaucon; *Flagel*, *Sor-*

bin, patrons de bateaux à Rome ou à Troie, sous les règnes de Néron ou de Priam, sont des bateliers du Port-au-Vin; et *Casse-Tuileau*, *Pille-Mortier*, *Gaste-Bois*, maçons et manœuvres que Nemrod fait travailler à la tour de Babel, ont l'air de loger rue de la Mortellerie.

SAINTE-BEUVE.

A côté du théâtre primitif, disons un mot d'adieu à Miette qui vient de mourir, Miette l'héroïque comédien en plein vent dont la verve a été chantée par Champfleury.

« Le Pont-Neuf, le plus vieux des ponts, a été *étrénné* par Brioché, saltimbanque. Brioché fut le

premier qui exécuta des tours sur le Pont-Neuf. Après lui vinrent d'autres saltimbanques, des comédiens en plein vent, des montreurs de marionnettes, des arracheurs de dents. Miette vint un jour s'emparer de l'héritage de Brioché; il alla s'établir au bas du Pont-Neuf, sur le quai des Augustins. Il



est là depuis vingt-cinq ans, il le dit avec orgueil, et il a raison. Trouvez-en beaucoup de comiques qui aient conservé la faveur du public aussi longtemps? La raison de ce succès tient à des causes occultes. Ce ne sont pas la *Poudre persane*, les escamotages et le *pallas* de Miette qui ont fait son succès; son succès, il le doit au magnétisme qu'il exerce sur ses

spectateurs par deux yeux petits et brillants d'où s'échappe une flamme qui fascine l'auditoire.»

Miette, nous l'avons tous admiré, était le Talma du carrefour et du cabaret. Les tours de gobelet n'étaient pour lui qu'un prétexte à déployer sa verve, sa malice et sa gaieté philosophique.

LA FONTAINE AUX LOUPS.

Dans les beaux jours de l'automne dernier, un jeune homme, Franz Larivière, qui passait la saison en Normandie chez une vieille tante retirée du monde, se leva un matin saisi d'une idée soudaine.

Il rencontra sa tante dans l'escalier. « Ma tante, dit-il en la saluant, je vais au château de l'Écluse. »

Il ordonna à un domestique de seller son cheval.

« C'est un beau chemin, mon cher Franz, dit la tante : des bois à traverser, des prairies qui ne finissent pas, en un mot toujours des ombrages et du gazon. Heureux enfant ! toute la vie sera pour toi comme ce beau chemin. »

Franz Larivière se mit à table pour déjeuner avec sa tante. Non-seulement il ne déjeuna pas avec la bonne dame, mais il ne lui tint pas compagnie tant son esprit était loin de là.

Quand il monta à cheval, sa tante lui dit en lui faisant un signe d'adieu : « Mon cher Franz, je vous trouve bien distrait et bien bizarre aujourd'hui. Prenez garde à vous. »

Le jeune homme partit sans répondre. Il commença par galoper avec l'ardeur d'un héros qui s'élance au combat. Il fit ainsi plus d'une lieue ébloui par mille visions charmantes, sans pitié pour la noble bête qui fuyait comme le vent. En arrivant dans les bois, il voulut respirer un peu : il flatta le cou de son cheval et lui parla doucement pour le calmer.

Il se mit à rêver avec délices au château de l'Écluse ; il voyait déjà se dessiner dans son imagination les tourelles badigeonnées, le portail massif, la grande fenêtre gothique sculptée avec tant d'art où peu de jours auparavant il avait vu s'encadrer une charmante figure. Il était dominé tour à tour par la

crainte d'arriver trop tôt et par la crainte d'arriver trop tard.

« Voyons, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre. »

Ce même jour, à la même heure, dans le même pays, un jeune médecin, à peine échappé des bancs de l'école, se dit, en fumant le premier cigare du matin : « Pourquoi n'irais-je pas au château de l'Écluse ? »

Le médecin était un jeune homme élégant, qui s'était résigné depuis peu à la vie de campagne, n'ayant pas de quoi vivre ailleurs. Sa famille était pauvre : il n'avait rien à attendre que de sa science et du hasard ; il avait le bon esprit de compter beaucoup plus sur l'un que sur l'autre.

Il déposa soudainement son cigare, sella lui-même son cheval et partit par le chemin du château aussi gaiement que s'il eût été appelé par trois malades à la fois.

« C'est étonnant, dit son jardinier en le voyant disparaître dans une allée de pommiers, M. Martineau s'en va aujourd'hui sans me dire une seule parole. Que peut-il aller faire de ce côté-là ? »

M. Gustave Martineau ne songeait pas ce jour-là à son jardin ; tous ses rêves s'envolaient vers le château de l'Écluse, comme s'il devait y trouver bientôt la fortune et le bonheur.

Le même jour, toujours à la même heure et dans le même pays, un jeune homme de vingt-cinq ans à peine, fils d'un pauvre agriculteur, descendit d'une espèce de grenier qui lui servait de chambre, avec un fusil sur l'épaule.

« Où vas-tu si matin ? lui dit sa mère, bonne et franche fermière, portant à la main un seau de lait.

— Je ne sais pas, répondit-il avec distraction, après avoir appelé son chien, une magnifique bête, gaie et folle, de pure race anglaise.

— Quel enfant ! murmura la mère en l'embrassant ; il ne sait jamais où il va. Es-tu raisonnable d'aller chasser pendant les semailles ? Ton père est aux champs depuis la pointe du jour. Tu sais pourtant bien qu'il faut toujours être sur les quatre coins du terroir pour surveiller. »

Elle entra dans la maison, déposa son seau et soupira tristement.

« A propos, dit-elle en retournant sur le seuil, tu ne déjeunes donc pas aujourd'hui ? C'est cela, tu vas encore passer à jeun ta journée dans les bois. »

La fermière saisit une tasse, la plongea dans le seau et courut la présenter à son fils, qui s'éloignait déjà.

Paul Dumarsais, ainsi se nommait le jeune chasseur, était un garçon sauvage, aimant les rêves et la solitude. Depuis son retour du collège, il avait passé son temps au fond des bois, sur le versant des collines, au bord des étangs, heureux de rien, c'est-à-dire de tout ce qui fait la joie des âmes poétiques. Le spectacle splendide de la nature avait chaque jour un nouveau charme pour lui. Il l'étudiait avec une pieuse ardeur dans toutes ses métamorphoses et dans tous ses mystères. En un mot, c'était un rêveur, un poète, un poète moins la rime. Je n'essaierai pas de peindre toutes les fantaisies de cette nature qui traversait avec tant de fière liberté le printemps de la vie.

Ce jour-là, quoiqu'il eût un fusil sur l'épaule, quoique son chien l'avertit par intervalles de la présence du gibier, il ne songea pas une seule fois qu'il portait un fusil. Il allait droit devant lui, sans détour, contre sa coutume, sans faire de halte. Après avoir marché d'un pas égal pendant plus de deux heures, il s'arrêta tout d'un coup et regarda en soupirant par une clairière. Il vit les arbres centenaires qui ceignent le château de l'Écluse. A ce seul aspect, son cœur battit avec force, son regard se troubla, il devint pâle et tressaillit.

Après avoir contemplé ces vieux arbres durant quelques secondes, il se demanda s'il devait avancer encore ou rebrousser chemin. Il se promena de long en large dans le carrefour où il se trouvait ; enfin, prenant un parti violent, il se remit en marche vers le château.

Comme il touchait à l'avenue, un nouveau battement de cœur le saisit ; il n'eut plus la force d'avancer.

« Allons donc ! dit-il en cherchant à s'aguerrir, serai-je donc toute ma vie un écolier ? Est-ce que je suis venu jusqu'ici pour ne pas aller plus loin ? »

Tout en reprenant ainsi courage, il n'osa pourtant pas suivre l'avenue. Il se détourna, se promettant d'entrer par la petite porte du parc. Le bruit des pas

d'un cheval au galop lui fit tourner la tête ; il reconnut le jeune médecin.

« C'est étonnant ! dit-il en se baissant pour ne pas être aperçu, que vient donc faire ici M. Martineau ? »

Il s'arrêta dans une chenevière.

Le jeune médecin arriva très-bruyamment au perron, remit la bride aux mains d'un domestique et monta l'escalier d'un air assez dégagé.

« Voulez-vous annoncer le docteur Martineau ? » dit-il à une femme de chambre qui vint à sa rencontre par curiosité.

On ne tarda pas à le recevoir. Il entra dans un grand salon d'un aspect assez triste, d'un ameublement un peu suranné. Une jeune femme d'une beauté attrayante se souleva dans son fauteuil et le salua d'un air aimable.

« Hé bien ! docteur, quoi de nouveau dans le canton ? Êtes-vous content des malades ? »

Gustave Martineau s'inclina une seconde fois, et, s'imaginant que le temps était bien choisi, il déclara sans façon à la maîtresse du logis qu'il venait lui demander sa main.

La jeune femme fut surprise de cette impertinence.

« Il s'imagine, pensa-t-elle, qu'il est encore étudiant et qu'il parle à sa voisine du quartier latin. »

Elle ne voulut pas le mettre à la porte, tout offensée qu'elle fût. Elle se contenta de lui répondre qu'elle était résolue à demeurer fidèle à la mémoire de son mari. Elle fit cette réponse avec un dédain si digne que, malgré toute sa présomption d'homme à bonnes fortunes, le docteur Gustave Martineau jugea qu'il avait perdu son temps ; ne sachant plus quoi dire, il prit bravement son parti : il se leva, salua et s'en alla comme il était venu.

La maîtresse du château était veuve depuis près de deux ans, quoiqu'elle fût très-jeune encore. Après quelques mois de mariage elle avait perdu son mari, un vieil oncle qui lui avait laissé une fortune assez considérable. Quoique ayant presque toujours vécu en Normandie, elle avait, outre sa beauté, la grâce d'une Parisienne, avec plus de naïveté. Tout le monde vantait, à dix lieues à la ronde, la belle madame de Thierny.

Depuis la mort de son mari elle habitait le château de l'Écluse, n'ayant d'autre compagnie que celle de sa grand-mère. Elle vivait simplement, donnant aux pauvres plus que les miettes de sa table. Pour toute distraction elle lisait des romans, allait à la messe, recevait quelques visites ennuyeuses. Son seul plaisir était une promenade solitaire dans les bois du château. Là, elle se créait un nouveau monde, où s'égarèrent tous ses songes de vingt ans. Il faut l'avouer, elle aimait surtout la promenade dans les bois depuis qu'un soir elle avait rencontré un jeune chasseur qui rêvait, les cheveux au vent, son fusil à ses pieds, le regard perdu à l'horizon. Vous avez reconnu le sau-

vage Paul Dumarsais. Grâce au chien du chasseur, elle avait pu parler au jeune homme. Lui-même, sous prétexte que son père tenait à ferme quelques arpents de terre dépendant de la succession de M. de Thierny, il était entré quelquefois au château. Un jour entre autres qu'il signait un nouveau bail avec la jeune veuve, elle lui avait dit : « Ce n'est pas le dernier bail que nous signons ensemble. »

Comme ils avaient tous deux l'esprit du cœur, l'esprit de la jeunesse, ils étaient arrivés bien vite à s'entendre sans trop se demander où les conduirait le plaisir de se voir et de se parler. Un jour madame de Thierny crut s'apercevoir qu'il lui manquait je ne sais quelle quiétude de cœur si douce pour ceux qui n'aiment pas. Elle eut beau en chercher la cause, elle ne la trouva point, ou plutôt elle ne voulut point s'avouer la vérité. Pour échapper à ce malaise qui avait bien des charmes inconnus, elle résolut de passer l'hiver à Paris, où elle n'était jamais restée plus d'une semaine. Sa résolution causa une grande surprise dans le pays. Elle avait des prétendants en grand nombre; ce fut une panique soudaine dans tous les cœurs du canton.

Dès que la nouvelle du départ fut annoncée officiellement, tous les soupirants se mirent en campagne. Le jeune docteur, Gustave Martineau, un des premiers avertis, fut, on l'a vu, un des premiers à se faire éconduire; il n'en était guère venu que trois ou quatre la veille qui avaient subi la même réponse. Cette procession d'épouseurs finissait par amuser madame de Thierny, d'autant plus qu'elle devait partir le lendemain.

Pendant Paul Dumarsais était toujours à quelques pas de l'avenue, dans la chenevière, abrité par une haie de sureau.

Ce ne fut pas sans plaisir qu'il vit le docteur Martineau revenir bientôt sur ses pas penchant la tête comme un soldat vaincu.

« Qui sait, murmura-t-il en s'excitant, qui sait si, après la visite ennuyeuse du docteur Martineau, ce n'est pas pour moi la bonne heure de me présenter? »

Il allait se lever quand il vit déboucher de la lisière du bois M. Franz Larivière.

« Cette fois, dit le chasseur, je suis perdu. »

Il savait que Franz Larivière était un homme à la mode auprès des femmes. On peut le peindre en quelques traits. Franz Larivière avait quinze mille livres de rentes; il montait à cheval et fumait comme un Arabe. Il portait fièrement sa moustache rousse, racontait lestement une histoire, remettait toujours au lendemain le jour de la sagesse; en un mot, c'était un garçon charmant et spirituel.

Franz Larivière fit caracolier son cheval avec toutes les grâces imaginables dans la vaste avenue, à peu près sûr d'être en spectacle.

« Ah! murmura le sauvage Paul Dumarsais en

portant la main sur son fusil, peut-être sans savoir ce qu'il disait ni ce qu'il faisait, si jamais il est assez heureux pour être bien accueilli, je lui ferai payer cher son bonheur. »

Franz Larivière était entré au château. Son but, comme celui des autres, était d'épouser madame de Thierny, comptant sur les vingt-cinq mille livres de revenus en biens-fonds de la jeune veuve pour mettre désormais sa vie sur un bon pied.

« D'ailleurs, disait-il, comme pour se consoler déjà des ennuis du mariage, outre ses revenus, madame de Thierny a encore des qualités dignes de contenter un galant homme comme moi. »

Il se présenta devant madame de Thierny avec sa bonne grâce accoutumée. Il l'avait rencontrée à diverses reprises dans un château voisin. Elle l'accueillit par un sourire charmant.

« Madame, je suis bien heureux que la fantaisie vous prenne enfin de passer la mauvaise saison à Paris. C'est une bonne idée; tous les triomphes vous y attendent; je serai bien fier et bien heureux de me trouver dans la foule qui se pressera sur vos pas. »

Franz Larivière continua ainsi durant un quart d'heure. Toute raisonnable qu'elle fût, madame de Thierny se laissa bien un peu prendre à toutes ces jolies paroles. Elle était femme, et toutes sent ainsi faites; la plus raisonnable a bien de la peine à ne pas s'admirer dans le miroir de l'oiseleur.

Franz Larivière n'eut garde de tomber dans la niaiserie des autres; il ne dit pas qu'il se voulait marier, il confessa qu'il aimait. Il répéta qu'il serait bien heureux, à son retour à Paris, de rencontrer çà et là, aux Italiens, à la promenade, au concert, au bal, partout où s'épanouit le monde à la mode, cette charmante et gracieuse beauté qui lui avait souri, comme une image enchantée, dans tous les paysages de Normandie. Il parlait avec tant d'esprit que la jeune veuve l'écouta sans s'apercevoir qu'elle aurait dû ne pas l'entendre.

Il partit très-content d'elle et de lui. Selon l'habitude de la campagne, elle le conduisit sur le perron, ce qu'elle n'avait fait pour aucun des soupirants. Il s'inclina et lui dit adieu par le plus tendre regard. Pendant le trouble que causa ce regard à madame de Thierny, il lui saisit la main et y appuya ses lèvres avec un air si suppliant qu'elle ne trouva rien à dire à cette témérité.

Il monta gaiement à cheval et s'envola dans l'avenue.

Madame de Thierny demeura sur le perron surprise et rêveuse, séduite d'avance par toutes les joies bruyantes de Paris. Elle craignit d'autres visites et demanda son ombrelle.

Dieu donnait à la terre une de ces belles, sereines et mélancoliques journées d'automne où la nature déploie toute sa splendide poésie. La jeune veuve s'a-

vança dans l'avenue sans se demander où elle allait. Il fallait qu'elle marchât pour mieux rêver, qu'importait le chemin.

Cependant, sans y penser sans doute, elle prit un petit sentier bordé d'épines et de sureaux qui conduisait vers une prairie solitaire, presque au milieu du bois, au lieu dit *la Fontaine aux Loups*, où elle avait vingt fois rencontré le jeune chasseur.

Tout à coup elle aperçut Paul Dumarsais de l'autre côté de la haie, à quelques pas devant elle.

« Ah! c'est vous? » dit-elle aussitôt.

Il ne l'avait pas vue s'avancer. Il se leva et chercha un passage dans la haie. Son beau chien s'élança par-dessus et vint caresser madame de Thierny. Elle le caressa elle-même tout en se défendant de sa trop vive amitié. Paul Dumarsais arriva devant elle.

« Que faites-vous donc là dans cette chenevière? »

— Moi, répondit-il tristement, je suis venu comme les autres... je suis venu... pour vous dire... adieu. »

Un silence suivit ces paroles dites avec amertume et avec trouble.

« Car, reprit le chasseur, vous partez demain avant midi, et je ne vous... verrai plus... jamais. »

— Allez, j'aime trop mon pays pour n'y pas revenir. Mais pourquoi n'y venez-vous pas vous-même, à Paris?

— A Paris, madame! moi, à Paris! qu'y ferais-je? Je ne suis pas né pour ce pays-là. Vivre ici... y mourir, ajouta-t-il en baissant les yeux, voilà mon lot.

— Vous êtes un enfant : il faut marcher avec le siècle, il faut allumer son âme au foyer des belles intelligences. Vous chassez comme un sauvage, c'est à merveille; mais toute la vie n'est pas là.

— Non, toute la vie n'est plus là pour moi, je ne le sais que trop.

— Songez qu'il y a toujours de la place au soleil pour les esprits comme le vôtre.

— Non, madame, il ne reste pas une place à prendre, pas une seule pour les esprits comme le mien. »

Le chasseur leva les yeux sur madame de Thierny.

« Vous ne savez pas ce que vous dites, » murmura-t-elle en rougissant.

A peine avait-elle prononcé ces paroles, que la femme de chambre vint lui annoncer l'arrivée d'un cousin, conseiller à la cour de Rouen. Comme il était entré par la ferme, elle n'avait pu le voir passer.

« En voilà encore un, dit le chasseur avec un léger sourire. »

— Oh! pour celui-là, dit-elle... Et s'interrompant :

Adieu donc! poursuivit-elle en tendant la main à Paul Dumarsais. Vous êtes bien aimable d'être venu me dire adieu. Croyez-moi, ne restez pas davantage à la ferme, où vous ne faites rien.

— Soyez tranquille, dit-il en cachant sa douleur, je partirai... »

Il la suivit des yeux jusque sous le vieux portail du château.

« C'est fini! murmura-t-il en s'éloignant. Adieu donc! »

Il entra dans le bois et marcha à grands pas; il s'arrêta bientôt à *la Fontaine aux Loups*.

« C'est là que j'ai espéré, » dit-il en jetant un regard d'ami sur les arbres qui l'entouraient.

Il chargea lentement son fusil; après quoi il pencha sa tête pensive. Tout à coup un petit père de la ferme, qui l'avait suivi, tout surpris de son air farouche, entendit le bruit d'une détonation; il écarta les branches et vit tomber le chasseur. Dans son effroi, il n'osa s'approcher et courut à la ferme raconter cet événement.

Madame de Thierny se promenait dans le parc avec sa grand'mère et le conseiller. Le chien de Paul Dumarsais vint soudain se jeter à ses pieds en hurlant.

« Mon Dieu! » dit-elle glacée d'épouvante.

Le chien était couvert de sang. Elle chancela et s'appuya contre un arbre de l'allée. Le chien hurlait toujours; jamais elle n'avait entendu de pareils cris de douleur. Il retourna sur ses pas. Elle voulut le suivre, malgré les prières de sa grand'mère, qui avait cru comprendre. Quand le chien s'aperçut qu'elle le suivait, il ralentit sa course comme pour la conduire.

Madame de Thierny, soutenue par le conseiller, arriva bientôt près du chasseur. Elle pensa que là, un soir d'août, pendant que les moissonneurs chantaient dans les blés, il lui avait lu *Paul et Virginie*. Elle avança : dès qu'elle vit Paul Dumarsais gisant sur l'herbe, elle courut vers lui comme une folle, se jeta à ses genoux, et, n'osant regarder la figure douce, fière et pensive qu'elle avait aimée à son insu, elle prit la main de Paul Dumarsais et tomba évanouie.

Elle n'alla point à Paris. Elle a passé l'hiver à pleurer et à se promener dans les bois avec le chien du chasseur.

J'ai connu Paul Dumarsais : sa mort ne m'a point surpris. Je connais madame de Thierny : elle a été sérieusement veuve depuis le dernier automne.



A PROPOS DU DERNIER ROMAN D'ANNE RADCLIFF.

Anne Radcliff avait créé un fantastique à elle moins poétique, mais plus visible si on peut dire. Du reste, ses récits ont longtemps été la joie et la terreur des imaginations romanesques. Ses livres, comme les *Mille et une Nuits*, ont été traduits dans toutes les langues. C'est une renommée des deux mondes. Il ne faut pas lui accorder plus de talent qu'elle n'en a, mais il faut reconnaître en elle un vrai sentiment du pittoresque et de l'imprévu.

Marguerite, ce petit roman étrange et vrai comme un conte d'Hoffmann, que nous avons traduit sur le manuscrit de l'auteur, est une trouvaille très-précieuse. Le récit a beaucoup de mouvement et d'intérêt. Cette Marguerite, moitié châtelaine, moitié paysanne, aimant Édouard de Nebelstein et n'osant pas l'aimer, dérochant par une mort factice son père au déshonneur (du moins c'est ainsi que nous expliquons cette funèbre énigme), est une vraie création. Les figures du médecin et du chasseur sont très-vivement touchées. On s'intéresse de toute son âme à ce pauvre Adolphe, qui semble vivre avec la mort. Le dénouement est d'autant plus intéressant que ce n'est pas un dénouement, car l'auteur laisse le champ libre à l'imagination un peu effrayée du lecteur. En effet, Marguerite était-elle morte ou avait-elle joué la comédie de la mort? Était-ce bien elle qu'Adolphe avait vue après ses funérailles au Niedersfeinholz?

LA RÉPUBLIQUE DE 1848.

La république c'est la souveraineté du peuple, c'est-à-dire la souveraineté de l'intelligence et du labeur : Lamartine un poète, et Albert un ouvrier, tous les deux membres du gouvernement provisoire.

Notre république n'est pas celle de Platon; elle aussi couronnera de fleurs les artistes et les poètes, mais sans les bannir de son sein. Après avoir écrit sur son drapeau la sainte devise : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, elle le surmontera des palmes de l'intelligence, — l'intelligence appelée aujourd'hui à de plus radieuses conquêtes.

GRANDEUR — SANS DÉCADENCE — DE M. SCRIBE.

M. Scribe vient de recevoir en pleine poitrine la croix de commandeur de la Légion-d'Honneur. Cette nouvelle dignité, qui l'atteint au milieu du *Puff*, son dernier succès, n'étonnera personne. Bourgeois et artistes, poètes et faiseurs, tous saluent également la gloire de M. Scribe, une des moins contestées de France, populaire et vulgaire comme la colonne Vendôme. On aime l'auteur des *Premières Amours* de la même façon qu'on aime un autocrate de mérite, un peu par habitude et beaucoup par force. Il a relié tous les vaudevillistes de ce temps-ci dans le cordon de ses œuvres comme on ferait pour une

botte d'asperges; et les Athéniens de Paris, qui ne se lassent plus d'entendre appeler Aristide *le juste*, parce que ce juste-là les débarrasse de tous les autres, se sont empressés de proclamer la souveraineté absolue de M. Scribe, roi de théâtre, vêtu d'un manteau d'opéra, chaussé des brodequins de la comédie et couronné de la folle-avoine du vaudeville.

Il est très-difficile de parler de M. Scribe, — on en a tant parlé! et pourtant M. Scribe nous heurte à chaque pas; M. Scribe nous envahit; on le retrouve sans cesse à la tête du mouvement dramatique; M. Scribe a de l'audace à pétrifier les trois quarts des jeunes gens qui crient contre lui; et si nous ne craignons pas trop de tourner au paradoxe, nous dirions presque que M. Scribe est un homme de fantaisie. (*A part.*) De fantaisie sans style, entendons-nous.

Hier encore, M. Scribe donnait au Gymnase une pièce impossible intitulée *la Déesse*, toute remplie de manitous et de grands serpents verts: aujourd'hui M. Scribe prend un mot dans la rue, — le *Puff*, — un mot à peine adopté, une idée scabreuse, frisant l'argot; et, de cette société nauséabonde de *puffistes*, le voilà qui tire une comédie presque élégante, presque spirituelle, presque écrite et presque applaudie.

M. Scribe est le seul homme de lettres en France qui pourrait, — tant l'admiration qu'il inspire aux ferblantiers est unanime et profonde, — introduire au théâtre l'élément libre et capricieux. Il ne lui manque pour cela que du vouloir et un peu de style. L'esprit? Il a celui de tout le monde, que nul mieux que lui ne sait encadrer à la scène.

La popularité de M. Scribe est telle qu'une boutique s'est élevée, il y a quelque temps, dans le passage des Panoramas, avec cette enseigne: — *Magasin de Scribe*, — de la même façon qu'on eût écrit: *Magasin de chandelles*. Sans doute que là-dedans le Scribe se débite à des prix modérés, comme on débite ailleurs la camelle et la réglisse.

Peut-être aussi est-ce une épigramme du marchand?

FABLE ORIENTALE.

Le jeune Scha-Abbas aimait son peuple et s'amusa à faire des questions. Ayant rencontré un jour dans ses jardins le philosophe Sadi. « Vous connaissez, lui dit-il, les deux ministres qui ont gouverné l'empire depuis que j'occupe le trône du monde; on ne vit jamais des principes plus opposés, une conduite plus différente. Comment mon peuple trouve-t-il toujours également à se plaindre? — Sire, lui répondit le sage, on peut faire le mal si bien et le bien si mal! Il n'est qu'une manière d'être heureux; il est cent mille manières de ne l'être pas. »

LA MARQUISE DE BEDMAR.

C'était une princesse grecque, ce n'est plus qu'une marquise aujourd'hui, une marquise du XIX^e siècle. La jeune fille moldave est devenue une Parisienne à tous cheveux, femme d'un grand d'Espagne et l'une des mille déesses de ce monde étoilé, dont nous nous faisons, à nos risques et dépens, l'Arago en manchettes.

La marquise de Bedmar, dont la tournure a cette nonchalance embarrassée des femmes turques, est un des types les plus achevés de la grande dame, dans l'acception extrême de ce mot. Brune, avec des yeux immenses et des cils tellement soyeux et démesurés qu'ils en deviennent presque un phénomène: elle éblouit plus qu'elle ne charme, elle fascine plus qu'elle n'attire.

Elle a l'âge d'un roman de Balzac, et l'aura longtemps; elle a l'esprit d'un livre de Bussy-Rabutin, et elle l'aura toujours.

MOZART.

Voici en quels termes Grimm raconta l'apparition de Mozart :

« Les vrais prodiges sont assez rares pour qu'on en parle quand on a occasion d'en voir un. Un maître de chapelle de Salzbourg, nommé Mozart, vient d'arriver ici avec deux enfants de la plus jolie figure du monde. Sa fille, âgée de onze ans, touche le clavecin de la manière la plus brillante; elle exécute les plus grandes pièces et les plus difficiles avec une précision à étonner. Son frère, qui aura sept ans au mois de février prochain, est un phénomène si extraordinaire, qu'on a de la peine à croire ce qu'on voit de ses yeux et ce qu'on entend de ses oreilles. C'est peu pour cet enfant d'exécuter avec la plus grande précision les morceaux les plus difficiles avec les mains qui peuvent à peine atteindre la sixte; ce qui est incroyable, c'est de le voir jouer de tête pendant une heure de suite, et là s'abandonner à l'inspiration de son génie et à une foule d'idées ravissantes qu'il sait encore faire succéder les unes aux autres avec goût et sans confusion. Le maître de chapelle le plus consommé ne saurait être plus profond que lui dans la science de l'harmonie et des modulations qu'il sait conduire par les routes les moins connues, mais toujours exactes. Il a un si grand usage du clavier, qu'on le lui dérobe par une serviette qu'on étend dessus, et il joue sur la serviette avec la même vitesse et la même précision. C'est peu pour lui de déchiffrer tout ce qu'on lui présente; il écrit et compose avec une facilité merveilleuse, sans avoir besoin d'approcher du clavecin et de chercher ses accords. Je lui ai écrit de ma main un menuet, et l'ai prié de me mettre la basse

dessous ; l'enfant a pris la plume , et , sans approcher du clavecin , il a mis la basse à mon menuet. Vous jugez bien qu'il ne lui coûte rien de transporter et de jouer l'air. L'enfant essaya une basse qui ne fut pas absolument exacte , parce qu'il est impossible de préparer d'avance l'accompagnement d'un chant qu'on ne connaît pas ; mais l'air fini , il pria la dame de recommencer , et , à cette reprise , il joua , non-seulement de la main droite tout le chant de l'air , mais il mit , de l'autre , la basse sans embarras ; après quoi il pria dix fois de suite de recommencer ; et à chaque reprise , il changea le caractère de son accompagnement ; il l'aurait fait répéter vingt fois si on ne l'avait fait cesser. Je ne désespère pas que cet enfant ne me fasse tourner la tête , si je l'entends encore souvent ; il me fait concevoir qu'il est difficile de se garantir de la folie en voyant des prodiges. Je ne suis plus étonné que saint Paul ait eu la tête perdue après son étrange vision. »

On voit que le proverbe qui n'accorde pas de confiance aux enfants célèbres a eu tort devant ce prodige qui s'appelait Mozart.

LE GOUT GREC.

On lit dans un journal de 1763 :

« Il faut remarquer les révolutions favorables aux arts , comme celles qui contribuent à leur corruption et à leur perte. La bizarrerie dans les ornements , dans les dessins et les formes de bijoux , était arrivée à son comble en France ; il fallait en changer à chaque instant , parce que ce qui n'est point raisonné ne peut plaire que par sa nouveauté. Depuis quelques années on a cherché les ornements et les formes antiques ; le goût y a gagné considérablement , et la mode en est devenue si générale , que tout se fait aujourd'hui à la grecque. La décoration extérieure et intérieure des bâtiments , les meubles , les étoffes , les bijoux de toute espèce , tout est à Paris à la grecque. Ce goût a passé de l'architecture dans les boutiques de nos marchandes de modes ; nos dames sont coiffées à la grecque ; nos petits maîtres se croiraient déshonorés de porter une boîte qui ne fût pas à la grecque. Cet excès est ridicule , sans doute ; mais qu'importe ? Si l'abus ne peut s'éviter , il vaut mieux qu'on abuse d'une bonne chose que d'une mauvaise. Quand le goût grec deviendrait la manie de nos perreux et de nos cuisiniers (car enfin il faudra bien que d'aussi grands Grecs que nous soient poudrés et nourris à la grecque) , il n'en sera pas moins vrai que les bijoux qu'on fait aujourd'hui à Paris sont de très-bon goût , que les formes en sont belles , nobles et agréables , au lieu qu'elles étaient toutes arbitraires , bizarres et absurdes il y a dix ou douze ans.

« M. de Carmentelle , lecteur de M. le duc de

Chartres , qui dessine avec beaucoup d'esprit et de goût , a voulu se moquer un peu de la fureur du goût grec , en publiant un projet d'habillement d'homme et de femme , dont les pièces sont imitées d'après les ornements que l'architecture grecque emploie le plus communément dans la décoration des édifices. Ces deux petites estampes auraient pu fournir l'idée d'une mascarade pour les bals du carnaval. C'est une très-bonne plaisanterie qui a été copiée tout de suite par des singes qui ne savent que contrefaire ; ils ont publié une suite d'habillements à la grecque , sans esprit et d'un goût détestable. M. de Carmentelle se fait depuis plusieurs années un recueil de portraits dessinés au crayon et lavés en couleurs de détrempe. Il a le talent de saisir singulièrement l'air , le maintien , l'esprit de la figure plus que la ressemblance des traits. Il m'arrive tous les jours de reconnaître dans le monde des gens que je n'ai jamais vus que dans ses recueils. Ces portraits de figures , toutes en pied , se font en deux heures de temps avec une facilité surprenante. Il est ainsi parvenu à avoir le portrait de toutes les femmes de Paris , de leur aveu. Ses recueils , qu'il augmente tous les jours , donnent aussi une idée de la variété des conditions ; des hommes et des femmes de tout état , de tout âge , s'y trouvent pêle-mêle , depuis M. le dauphin jusqu'au frotteur de Saint-Cloud. Plusieurs de ces portraits ont été gravés. »

On voit qu'en 1763 le faux goût du faux antique avait déjà droit de cité en France pour les meubles de luxe. Le goût franchement français du siècle de Louis XV avait fait son temps ; les formes si gracieuses et si fantasques , si coquettes et si jolies , étaient alors regardées comme des bizarreries dignes de la Chine. A tout prendre , pour l'ameublement d'un intérieur de maison , j'aime mieux le goût chinois que le goût grec. Du reste , c'est l'avis de tout le monde aujourd'hui , le Musée Tahan en fait foi.

Il y a chez Tahan d'admirables jardinières en marqueterie et en malachite. Parmi les jolies créations à propos du jour de l'an , citons un calendrier du plus heureux goût , meuble indispensable à tous ceux qui veulent être de leur temps ; un plateau ciselé or et argent d'un très-délicat travail pour les lettres et les cartes de visites ; des bibliothèques à cigares pour les savants du jour ; enfin les mille et un petits meubles qui font la parure d'un salon et qui sont devenus un luxe obligé.

Espérons que la République ne nous ramènera ni les Grecs ni les Romains.

L'ancienne direction des musées royaux avait passé un marché avec des entrepreneurs en peinture pour soixante tableaux devant représenter soixante pages de la vie de Louis-Philippe. Il faudrait aujourd'hui ne faire que le soixante et unième tableau.

PARADOXE ET VÉRITÉ.

— Dans une riante campagne, l'homme d'argent ne voit que des rapports de foin, de blé, de bois, et son admiration rayonnante de calculs chiffre la nature et additionne le paysage.

— Nous sommes les derniers à reconnaître le génie d'un compatriote, et sa célébrité éclore à notre porte n'entre guère chez nous que par la fenêtre.

— Le désastre de son ennemi amollit la rancune d'un être bon, mais affermit celle du méchant; ainsi le soleil fond la neige et durcit la boue.

— Notre vin acquiert moins de valeur en bouteille que notre suffrage dans l'esprit du fat à qui nous le donnons.

— Certains orateurs disent de grands mots pour ne pas se mettre en frais d'idées; de même certains avares font de grands pas afin d'économiser leurs souliers.

— Les libéraux retardataires se mêlent aux plus avancés des conservateurs, comme les gens qui se couchent trop tard se rencontrent avec ceux qui se lèvent trop tôt.

— Les révolutionnaires et les cerfs-volants s'élèvent pendant l'orage et tombent avec le calme.

— Combien de flâneurs matamores portent de terribles moustaches, qui ne bravent que leurs créanciers, ne combattent que l'ennui et ne tuent que le temps!

— La conscience parle, mais l'intérêt crie.

— Notre succession comble presque toujours le vide que fait notre mort dans le cœur de nos héritiers.

— Souvent on ne donne certaines choses aux riches que dans l'espoir d'en tirer un meilleur parti que si on les leur vendait.

— Les personnes cérémonieuses ont une familiarité inaccessible, et l'on passe sa vie à faire solennellement antichambre à la porte de leur intimité.

PETIT SENN.

A MADAME DE ***.

SONNET.

Lorsqu'aux bois anuités sonnent de Philomèle
Les hymnes printaniers du silence advenus,
Au souffle frais des soirs lorsque le rosier mêle
Son encens d'Aphrodite, haleine de Vénus;

Nul ne dit à la fleur de l'aurore jumelle :
Retiens jusqu'à demain tes parfums ingénus ;
Ne dit à son amant qu'il attende comme elle,
Pour prodiguer ses dens, qu'ils ne soient méconnus.

Qu'avez-vous fait pourtant, lorsqu'à vos pieds, ma-
dame,

Je vins, chants et parfums, verser toute mon âme ?
Enfant, m'avez-vous dit, il n'est pas encor temps.

Soit! Mais l'amour aussi passe et n'attend personne.
Comme le rossignol et la rose, il nous donne
Des instants à saisir aux heures du printemps.

DE GRAMONT.

CLICHY.

Le Koran dit: Prêter, c'est perdre son argent et son ami. Le Koran a raison.

Tant pis pour ceux qui ont de l'argent et des amis.
Une fois pour toutes, il serait bien temps de s'entendre sur ce mot *les gens riches*.

A notre sens, les gens riches sont ceux qui vont à Clichy; c'est toujours par là qu'on rencontre la roue dorée de la Fortune.

En effet, les gens riches ne sont pas ceux qui amassent le plus, mais ceux qui dépensent le plus.

Ceux qui dépensent chaque année vingt mille livres de... dettes ne sont-ils pas plus à leur aise dans la vie privée que ceux qui *jouissent* de quarante mille livres de revenu, qu'ils ne dépensent qu'à demi et d'une main chiche?

Les premiers finissent par aller à Clichy, les seconds finissent par aller au Père-Lachaise. Prison pour prison, j'aime mieux la prison pour dettes.

Je n'y suis jamais allé, aussi suis-je en mesure d'en bien peindre les mœurs. Est-ce que Dante avait vu l'enfer? Est-ce que Milton avait vu le Paradis? Dieu a permis à notre esprit d'aller où nos pieds ne vont pas.

C'est à Clichy que j'assiste à la comédie la plus vivante de notre époque, comédie éternelle dont le pauvre créancier fait encore les frais.

Je dis le pauvre créancier, car s'il y a ici-bas une pauvreté poignante, c'est celle de l'honnête homme qui prête son argent pour que d'autres le dépensent.

D'autant plus pauvre qu'il sue sang et eau pour réparer les brèches faites à sa fortune.

Le pauvre créancier! ce n'est pas pour lui que le soleil luit, que le ruisseau coule, que les merles sifflent; ce n'est pas pour lui que la prairie s'émaille, que la forêt chante, que la nature se dore sous les moissons et s'empourpre sous la vendange.

C'est pour son insouciant débiteur qui, n'ayant pas à lui un seul arpent au soleil, possède tous les royaumes.

C'est pour cet insouciant débiteur qui, n'ayant pas le souci de songer à sa fortune, a tout le temps que Dieu accorde à l'homme pour aimer l'œuvre du créateur et s'y confondre avec volupté.

On vit à Clichy en grande liesse, on y trouve bonne compagnie; on s'y promène à l'ombre des grands arbres. C'est bien moins le prisonnier qui rêve à la liberté que le créancier n'y rêve lui-même pour son débiteur; pour l'un tous les plaisirs, pour l'autre tous les soucis; le débiteur n'attend pas pour vivre

la maigre pension que lui fournit le créancier, tandis que le créancier a besoin de toute sa vigilance pour ne pas oublier le jour de paiement de la pension; et quelque minime que soit ce paiement, il est bien cruel pour lui d'augmenter la dette à ses dépens.

Un seul jour de retard pour le dépôt de la pension rend inutiles tous les sacrifices déjà faits.

Et quand on pense que cinq ans peuvent s'écouler dans cette angoisse!

Et quand on pense qu'après cinq années aussi poignantes — pour le créancier, la dette est payée sans quittance! N'avons-nous pas vu un fameux fournisseur acquitter ainsi, dans une douce retraite, une dette de deux millions? Son créancier a pu calculer que la retraite de son débiteur lui avait coûté plus de 400,000 francs par an. On prononcerait à moins des vœux monastiques pour cinq ans.

Je n'ai point parlé de tous les avantages que peuvent tirer les gens d'esprit de cette solitude: outre qu'ils gagnent l'argent qu'ils ont dépensé autrefois, ils en gagnent encore pour l'avenir.

Beaucoup de gens, amis de la solitude et de la retraite, bâtissent à grands frais des villas dans des pays ingrats. Que ne vont-ils à Clichy? On y joue à tous les jeux et on n'y joue pas du piano! on y fait des armes; on y reçoit des amis et des maîtresses; et ce qu'il y a de charmant, c'est que les créanciers n'ont pas le droit de franchir le seuil sacré de ce logement qu'ils payent aux autres.

Aujourd'hui que la souveraineté de l'intelligence est proclamée, on ne trouve plus de souverains pour protéger les travaux de l'esprit, comme au temps des siècles de barbarie.

En 1765, l'impératrice de Russie acheta la bibliothèque de Diderot pour la somme de 15,000 livres, sans en avoir vu le catalogue, et fit mettre dans le marché la clause que le possesseur garderait cette bibliothèque jusqu'à ce qu'il plût à sa majesté impériale de la faire demander. Catherine y attacha en même temps une pension annuelle pour récompenser le possesseur du soin et de la peine qu'il aurait de la garder; et la première année de la pension fut payée d'avance, et ajoutée au capital de la bibliothèque. En 1766, cette pension n'ayant pas été payée, le général Betzky eut ordre de joindre à une de ses lettres le *post-scriptum* suivant :

« Sa majesté impériale ayant été informée, par une lettre que j'ai reçue du prince Galitzin, que Diderot n'était pas payé de sa pension depuis le mois de mars dernier, m'a ordonné de lui dire qu'elle ne voulait point que les négligences d'un commis pussent causer quelque dérangement à sa bibliothèque; que pour cette raison elle voulait qu'il fût remis à Diderot, pour cinquante années d'avance, ce qu'elle

destinait à l'entretien et à l'augmentation de ses livres, et, qu'après ce terme échu, elle prendrait des mesures ultérieures. A cet effet, je vous envoie la lettre de change ci-jointe. »

Ce *post-scriptum* était daté du 30 octobre 1766, et accompagné d'une lettre de change de 25,000 livres, payable à l'ordre de Diderot. « Je recommande, dit Grimm, cet article à l'attention de l'auteur de la *Gazette du commerce*; il n'aura peut-être de sa vie occasion de parler d'un marché pareil à celui-ci. » En vertu de ce marché, Diderot vend sa bibliothèque, en conserve la jouissance et la possession, et acquiert une aisance qu'il ne pouvait jamais se flatter d'obtenir. Trente années de travaux n'ont pu lui attirer la moindre récompense de sa patrie; il a plu à l'impératrice de Russie d'acquiescer, en cette occasion, la dette de la France: Catherine a donné à ce philosophe, en dix-huit mois de temps, plus de 40,000 livres. Que les faiseurs d'abrégés chronologiques et historiques cherchent dans leurs fastes le nom des souverains qui ont su récompenser le mérite avec cette magnificence, et allier, dans leurs dons, la délicatesse et la grâce à la plus noble générosité.

L'impôt du timbre sur les papiers publics date de 1777. Voici une lettre de l'abbé Galiani qui juge sévèrement cette question de haute politique :

« Le dialogue des tableaux du Louvre intéresse peu à cinq cents lieues de Paris; le baron Gleichen et moi, nous avons ri: personne ne nous aurait entendus. Au reste, à propos des tableaux, je remarque le caractère dominant des Français perce toujours; ils sont causeurs, raisonneurs, badins par essence. Un mauvais tableau enfante une bonne brochure; ainsi vous parlerez mieux des arts que vous ne les cultiverez jamais. Il se trouvera au bout du compte, dans quelques siècles, que vous aurez le mieux raisonné, le mieux discuté ce que toutes les autres nations auront fait de mieux. Chérissez donc l'imprimerie, c'est votre lot dans ce bas monde. Mais vous avez mis un impôt sur le papier. Quelle sottise! Plaisanterie à part, un impôt sur le papier est la faute, en politique, la plus forte qui se soit commise en France depuis un siècle. Il valait mieux faire la banqueroute universelle, et laisser au Français le plaisir de parler à l'Europe à peu de frais. Vous avez plus conquis de pays par les livres que par les armes. Vous ne devez la gloire de la nation qu'à vos ouvrages, et vous voulez vous forcer à vous taire! »

Il paraîtra prochainement dans la Bibliothèque Charpentier une quatrième édition des *Portraits du 18^e siècle*, de M. Arsène Houssaye.

La première série, renfermant Dufresny, — Du-

clos, — Fontenelle, — Marivaux, — Piron, — l'abbé Prévost, — Voltaire, — Florian, — Boufflers, — Rivarol, — Grétry, — Diderot, — Louis XV, — Marie-Antoinette, — quelques comédiennes, — Boucher et son école, sera accompagnée d'une deuxième série où l'on trouvera les figures de Crébillon le tragique, — Crébillon le gai, — le cardinal de Bernis, — Buffon, — Vadé, — Watteau, — Greuze, — Vanloo, — Dancourt, — une histoire très-curieuse de madame de Pompadour, enfin, quelques profils de théâtre, comme la Guimard.

Tous ces portraits seront ainsi réunis en deux forts volumes et formeront la galerie la plus variée de ce siècle où nous vivons encore par l'esprit; ce siècle qui nous a légué les moissons fécondes de la Révolution.

LE DERNIER FIGARO.

C'est le titre de la comédie en cinq actes que M. Beaumarchais-Lesguillon a fait jouer cette semaine au second Théâtre-Français. *Le dernier Figaro!* comme s'il n'y avait plus d'intrigues et d'intrigants, comme si la verve, l'esprit et l'audace se trouvaient à leur dernier soupir! Je ne comprends rien à cette manie des dramaturges de briser ainsi les grands types, et d'insérer pompeusement en tête de leurs œuvres : soit le *dernier* marquis, soit le *dernier* abbé, soit le *dernier Figaro*, comme si notre siècle était le dernier siècle et nos auteurs les derniers auteurs. Pour un homme de talent comme M. Lesguillon, il y avait quelque chose de mieux à faire qu'à coucher dans son lit de mort ce fougueux barbier qui ne mourra jamais.

M. Lesguillon a fait une pièce avec les personnages, l'esprit et les mots de Beaumarchais; j'ignore jusqu'à quel point cela est littérairement légal. Passe encore si l'auteur du *Premier Figaro* était toujours de ce monde; il ferait peut-être une pièce avec l'esprit de M. Lesguillon, et tout serait dit; mais la comédie d'hier, on la savait à l'avance : Figaro président de section, Figaro général d'Empire, Figaro électeur était prévu depuis longtemps. Le beau mérite de deviner que celui qui a fait la république écrasera la république; que le sans-culotte se transformera, par la force des choses, en soldat de fortune; que le soldat tombé emmanchera finalement une lame de canif à la poignée de son sabre, et qu'avec ce canif il taillera la plume qui écrira plus tard ces trois mots : Révolution de juillet!

Ensuite, cette comédie a le tort bien plus grave de n'être point traversée par le *bel oiseau bleu* de la jeunesse et de l'amour; et, en fait d'émotion, voyez-vous, la *Marseillaise* et la *Parisienne* ne vaudront jamais les strophes mélancoliques du *danné petit*

page sur l'air de *Marlborough* : *Que mon cœur, que mon cœur a de peines!* Mieux vaut encore la guitare que le tambour au théâtre; on se lasse de tout, même de l'esprit, surtout de l'esprit; va pour les grimaces de Figaro, mais à la condition qu'on nous rendra bien vite le beau sourire verdoyant de Chérubin, l'amoureux qui n'ose pas user.

La faute capitale de M. Lesguillon, c'est d'en avoir trop pris et d'en avoir trop laissé dans l'œuvre de Beaumarchais. Puisqu'il avait tant fait que de continuer Suzanne, Basile et jusqu'à ce pauvre Grippe-Soleil, traîné par lui dans la boue de l'orgue de Barbarie, pourquoi oublier volontairement cette vive figure de Brid'oison, si respelidissante de bêtise? Croit-il de bonne foi que Brid'oison n'existe plus, ou M. Lesguillon n'a-t-il jamais monté l'escalier du Palais-de-Justice? Et puis, pourquoi n'avoir pas mieux dégrasé ce Basile, odieux, répugnant, banal, tout noir, sans linge? Croyez-vous que, seul, Basile n'ait pas fait son chemin depuis la Révolution? Allez, il a été plus loin que Figaro peut-être : aujourd'hui, cravaté de blanc, ganté, verni, il ne ressemble pas plus au Basile de M. Lesguillon, que le jésuite Affnaër ne ressemblait au Basile de Beaumarchais. — Pourtant, si incomplète qu'elle soit, cette pièce, d'un écrivain généralement estimé, a obtenu du succès; quelques reliefs heureux sauvent la vulgarité de l'intrigue; le dialogue est vif, net, tapageur; l'esprit est embusqué à chaque réplique; et quoique cet esprit-là ne soit guère ni bien relevé, ni bien nouveau, ni bienvenu, encore toutefois est-ce de l'esprit, ou du moins quelque chose qui en a l'air. Que demander de plus? Du style.

M. Louis Monrose, dans le rôle de *Dernier Figaro*, a continué son père de la même façon que M. Lesguillon a continué Beaumarchais.

QUELQUES RÉFLEXIONS A PROPOS DE MONTE-CRISTO.

Il y a à Paris quelque chose de curieux à observer : c'est qu'une fois admises, les plaisanteries finissent par dépasser en longévité les plus fantastiques superlatifs d'almanach; les bons mots, quoique octogénaires, courent les rues d'un pied infatigable : les gros sous de l'épigramme passent de main en main, toujours bien reçus, quoiqu'ils perdent leur effigie. Quand donc fera-t-on, pour cette monnaie-là, ce qu'on a fait pour les pièces à l'N? — Il serait bien temps de rembourser, une fois pour toutes, cet esprit quotidien qui, non content de prendre la moitié du trottoir et de la conversation, s'en va tous les soirs défrayer la province,

Sur les ailes de plomb de Laffitte et Caillard.

On n'aurait pas cru pourtant que cette épidémie du

trait, cette grippe de la facétie eût envahi si complètement la critique du *lundi*. On ne se serait pas douté que presque tous, grands et petits, saisissent avec tant de bonheur l'occasion de raconter en huit ou dix colonnes les mises en scène du *Charivari*.

Il y a quelque six mois, en effet, que Cham avait eu l'idée de bâtir sur le théâtre Montpensier tout un monde d'hypothèses grotesques ; ainsi :

« On trouvait au théâtre des appartements fraîchement décorés, avec remise et écurie.

» On décorait un notaire avant de partir pour le spectacle.

» On faisait sa valise et son testament, ses adieux à sa femme inconsolable, et à un affreux moutard, laid comme un thème grec.

» En rentrant chez soi, on trouvait sa femme consolée, son fils majeur et avocat.

» Ses parents morts.

» Une nouvelle dynastie occupait le trône, » etc.

Ainsi l'impossibilité matérielle, le côté palpable de l'entreprise, l'audace inouïe de condamner en deux soirées d'emprisonnement un public si vite ennuyé ; et cela coup sur coup, malgré les difficultés de mille sortes : les diners, les bals, les réceptions, les cheveux blancs des académiciens vertueux, et la perruque d'Aristote ; un spectacle en deux fois enfin, voilà qui semblait reculer à jamais les colonnes de l'Hercule dramatique ; voilà où quelques-uns voyaient une *révolution dans l'art*, un 89 théâtral !

Révolution ! le mot est dit si vite et enthousiasme si fort !

Nous sera-t-il permis ici d'essayer de présenter une vérité presque nue, — la vérité telle qu'elle s'habillait avant la réclame ? — Eh bien ! large part faite à l'immense talent scénique d'Alexandre Dumas, à l'imprévu des combinaisons, à cette merveilleuse confiance en soi-même, il nous semble qu'avec le drame en deux soirées — il n'y a pas plus une révolution dans l'art dramatique qu'il n'y a eu, avec le roman en douze volumes, une révolution dans le monde littéraire.

Du moment qu'il a été convenu qu'une soirée au théâtre représentait une époque de la vie, — un *solo* du chef d'orchestre une semaine, — un entr'acte une année, — quelques heures la moitié d'une existence, — qu'y a-t-il de plus grand, de plus large, de plus vrai — dans un drame en deux jours — que dans un drame d'une journée ? Si vous avez voulu représenter la vie, — c'est une goutte de pluie dans l'Océan. — La vie au théâtre était de six heures, — vous la faites de douze ; — c'est toujours un monde de carton peint. — Et remarquez ici que ce n'est pas l'action qui vous emporte, l'unité de l'œuvre qui vous entraîne, le but qui vous éloigne ; — mais bien les épisodes, les *ajoutés*, l'*à-côté*, la floriture dramatique. C'est la multiplicité des faits — qui produit l'énorme

durée de l'œuvre. — Nul doute, si le roman eût eu vingt volumes de plus — que le théâtre ne se fût soumis aux proportions du livre.

Certes, on ne niera pas que de cette tentative hasardeuse, de ce défi jeté à la curiosité blasée du public, — il ne sorte un salutaire enseignement, — le *despotisme tout-puissant de la vogue* ; mais un progrès, un pas fait en avant, nous ne le croyons pas. — Dans la plus large sphère possible de fantaisie, nous ne voyons pas quelle témérité glorieuse, quel courage inattendu, quel triomphe heureux il y avait à détruire, au théâtre, — l'unité ; — et non pas cette vieille trinité des législateurs du Parnasse, — mais l'unité d'impression, l'ensemble, l'effet général, la perspective : — ce qui fait que le tableau est un paysage, un point de vue, au lieu d'être un panorama.

Car si ce soudain agrandissement devait abriter une construction plus grandiose, un édifice plus vaste, un plus immense palais — pour loger la pensée, rien de plus beau et de plus neuf ; mais qu'est-ce que cet édifice en dix ou vingt parties ? — Non pas un palais. — Non pas un temple. — Une suite de maisons tout au plus. — Une petite ville !

Dans cette unité, qui sera de tous les temps, se renfermaient les drames les plus hardis de Victor Hugo, l'homme qui a le plus osé au théâtre : et si nous faisons abstraction de la mise en scène, du progrès de l'art des machinistes, — je demande encore où sont les véritables hardiesses, — le vrai progrès ? — *Le Roi s'amuse* ou *Monte-Cristo* ! De quelle œuvre on emporte un souvenir plus grand ? — et aussi plus entier ? — de quelle œuvre, au contraire, on n'emporte qu'une impression brisée, un souvenir décousu comme l'action ? — Pour tout dire : à bien du monde le drame nouveau, — que n'a pas inspiré l'audace de la pensée ; — mais l'audace lucrative, — ne semblera guère une œuvre colossale, — quant à la grandeur, — mais plutôt — un feuillet — lu six mois dans un journal, — joué six mois dans un théâtre, — la description mise en récit, — le dialogue tout simplement transplanté — avec la suite au prochain numéro, — et un mot à effet sur les dernières lignes. — Pétard au bout d'une fusée !

Aussi nous souviendrons-nous toujours de ce provincial qui disait :

O Parisiens ! — Alexandre Dumas vous traite comme des petits garçons ; — il vous donne aujourd'hui une tranche de gâteau, — demain une seconde. — Soyez bien sages, si vous en voulez une troisième ; — et le public accourt friland, — heureux d'une bouchée ! — et, comme vous ne le rassasiez pas, vous le trouverez toujours en appétit. — On vous a pris par la *famine*, ô Parisiens, — vous appelez cela une révolution, — un progrès, — un monde nouveau. — Je nomme cela, moi, de la vieille politique.

Nous en étions là de notre histoire du mois quand l'orage fécond qui vient d'emporter les derniers débris de la royauté s'est abattu sur Paris.

On imprimait cette livraison de la *Revue pittoresque* quand des hommes du peuple égarés par le triomphe se sont précipités sur les presses mécaniques des principaux typographes. Celles de M. Plon, notre imprimeur, ont été brisées des premières. Mais la raison ne fleurit que sur les colères assouvies. On se rappellera demain que les journaux ont sauvé le monde de l'esclavage, et que c'est un crime de lèse-république de briser les presses, ces tables sacrées de la liberté.

Nous écrivons avec calme, mais avec la passion des grandes choses, cette page immortelle de la révolution de 1848. Ce que nous dirions à la hâte toute la France le sait. La république, ce rêve généreux des jeunes et des ardents est déjà adorée par tous les Français comme une mère nouvelle aux mamelles fécondes. Après avoir crié *Vive la république!* avec l'enthousiasme du cœur, inclinons-nous devant la majesté du génie, — la seule majesté possible désormais, — M. de Lamartine, qui porte aujourd'hui le monde entier, comme autrefois Atlas.





CAROLINE VANLOO.

Il y a dans un tableau de Carle Vanloo toute une histoire touchante et mystérieuse que je veux vous raconter. Personne n'eût donné de cette ébauche de quoi payer un cigare ou un bouquet ; moi, je l'ai vaillamment achetée un écu ; car je savais que c'était là une belle page pleine de larmes, écoutez : Caroline Vanloo fut l'œuvre la plus aimée de Carle Vanloo, un divin portrait qui est allé enrichir l'immortelle galerie du ciel. Le peintre avait dit à sa femme, Catherine Somis, surnommée la Philomène de l'Italie :

Le dieu d'amour grava ton portrait dans mon cœur,
Et je veux que l'Hymen m'en fasse une copie.

T. V.

Madame Vanloo eut une fille et deux fils ; la fille fut le digne portrait de sa mère, plus belle, plus gracieuse, plus adorable encore ; pâle sous ses longs cheveux noirs, laissant tomber de ses yeux bleus, comme le ciel d'Italie, un regard angélique et charmant, vous parlant avec une voix qui allait au cœur, une voix faite pour chanter plutôt que pour parler. « O Raphaël ! Raphaël ! » s'écriait Vanloo en contemplant sa fille. Quand le peintre avait fini de la regarder, c'était l'œil du père. Raphaël est un grand maître, mais Dieu est un plus grand maître ; Carle Vanloo regrettait de n'avoir pas eu plus tôt un pa-

reil chef-d'œuvre sous les yeux. Caroline Vanloo avait dans sa belle figure je ne sais quoi d'éclatant, ce rayon du ciel, qui est un présage de mort. En la voyant, on s'attristait comme à la vue de ces blanches visions de la jeunesse qui nous couvrent de leurs ombres fatales.

C'était moins une femme qu'un ange; une rêverie nuageuse avait de bonne heure enveloppé son âme; elle parlait peu, passait toute sa journée à lire ou à rêver, n'avait nul souci des plaisirs de ce monde; au bal, elle ne dansait pas, elle n'accordait à la fête que son ravissant sourire; on peut dire que son âme seule aimait la vie, son corps était un tabernacle de marbre. « Les livres la perdront, » disait sans cesse le bon Vanloo, qui ne savait pas lire et qui ne voyait pas sans effroi ces milliers de lignes noires, courant les unes après les autres; c'était pour lui des signes cabalistiques. Elle allait souvent lire ou rêver dans l'atelier, sous les yeux de son père, qui avait bien de la peine à lui arracher trois paroles. Il lui demandait conseil sur ses têtes de saintes ou de déesses païennes, elle ne répondait pas, mais son père l'avait vue : « Bien, très-bien; ma fille, ne m'en dis pas davantage. »

Un matin, plus pâle et plus rêveuse que de coutume, elle descend à l'atelier; n'y voyant pas Carle Vanloo, elle va s'asseoir sur son fauteuil devant une toile à peine barbouillée de quelques coups de pinceau; elle prend un crayon noir et se met à dessiner. Son père, qui la suivait, entre en silence dans l'atelier; frappé de l'air inspiré de sa fille, il s'avance dans l'ombre d'un grand tableau, en murmurant : « Voilà bien les Vanloo; ils savent dessiner avant d'avoir appris. »

Au bout de quelques minutes, Caroline Vanloo dépose son crayon, tout en contemplant la figure qu'elle vient de tracer. Carle Vanloo va vers elle. Voyant tout à coup son père sans l'avoir entendu venir, elle pousse un cri : « Tu m'as fait peur, » lui dit-elle en lui tendant la main.

A cet instant le pauvre père pâlit, il a vu la figure dessinée par sa fille; cette figure, c'est la Mort! voilà bien le linceul qui laisse entrevoir ce sein lugubre de la seule femme sans mamelles; voilà bien ces

pieds qui font le tour du monde en creusant une fosse à chaque pas; voilà bien la faux terrible de l'éternelle moisson! mais ce qui surtout effraie Vanloo, c'est qu'à la tête de cette funeste création, Caroline Vanloo, sans le savoir peut-être, a donné ses traits angéliques à la mort; ces traits sont à peine indiqués : tout autre que Vanloo ne reconnaîtrait pas là Caroline, mais Vanloo, Vanloo le peintre, Vanloo le père!

« Enfant, dit-il en cachant ses larmes par un éclat de rire forcé, ce n'est jamais par là qu'on commence; lève-toi, je vais te donner une leçon. »

Caroline se lève en silence : Carle Vanloo s'assied, efface d'une main agitée le dessin de sa fille, moins les traits de la figure, prend la sanguine et se hâte de faire une métamorphose. Déjà la tête s'anime d'un joli sourire, voilà des cheveux ébouriffés qui flottent au vent printanier, un gracieux contour a passé sur les épaules, des ailes légères y sont attachées, ce n'est plus la Mort, c'est l'Amour.

Le peintre, sans désespérer, jette quelques accessoires : un carquois et des flèches, des colombes qui se becquettent, en un mot tout l'attirail. Caroline Vanloo, qui s'est penchée au-dessus de son père, suit son crayon avec un sourire doux et amer à la fois.

Quand Carle Vanloo eut fini, fini de dévorer ses larmes, il se tourna vers sa fille : « N'est-ce pas cela? lui demanda-t-il en lui baisant la main.

— Non, » répondit-elle en penchant la tête avec mélancolie.

Son père la trouvant plus pâle, la prit dans ses bras et l'emporta dans la chambre de madame Vanloo.

« La mort! la mort! » s'écria la pauvre fille tout égarée en tendant les bras.

Dès cet instant, elle eut le délire. Je n'essaierai pas de peindre le désespoir de son père, il demeura près du lit de Caroline nuit et jour, priant Dieu pour la première fois de sa vie. Elle mourut à quelques jours de là. Ne pourrait-on pas dire qu'elle est morte du mal de la vie?

Diderot croit qu'elle aimait l'impossible ou l'inconnu, c'est-à-dire l'idéal.

LA VERTU DE ROSINE.

ROMAN PARISIEN.

I.

Le pays natal de mon héroïne était la place Maubert. La rue des Lavandières est la plus triste de celles qui affluent sur cette place. Il y passe çà et là, parmi les peuplades pittoresques du quartier, un



être reconnu de l'espèce humaine : comme un étudiant qui va au Jardin-des-Plantes, un provincial qui cherche sa famille parisienne, une jolie ouvrière qui s'élançe, légère comme un chat, sur la pointe de sa pantoufle, de la boutique de l'épicier à l'éventaire de la marchande des quatre saisons. Le reste des passants, vous le connaissez : un voleur oisif, un enfant qui secoue sa vermine, une femme vieillie avant l'âge qui part pour mendier dans l'ombre, un chiffonnier ivre qui cherche de l'œil un cabaret, une vieille ménagère qui balaie sous vos pieds, enfin

toutes les laideurs et toutes les misères humaines, si toutefois l'humanité est encore là.

En 1838, dans une noire et vieille maison (j'allais dire un repaire) de cette rue sans air et sans soleil, vivait une pauvre famille d'artisans d'origine lorraine, digne en tous points d'habiter un meilleur pays. Le père était tailleur de pierres; il avait follement quitté sa ville natale, en compagnie de sa femme, pour chercher fortune à Paris. Une fois embarqué sur cette mer trompeuse, il avait tendu la main vers la terre ferme; sans cesse ballotté par

tous les vents contraires, il subissait les plus cruelles atteintes de la mauvaise fortune, sans autre planche de salut que ses bras. A Paris, la misère est mille fois plus sombre et plus désolée que dans la plus triste province ; tant qu'il se rencontre un rayon de soleil qui égaye le chemin, un arbre vert qui donne de l'ombre, une fontaine qui coule pour le premier venu, on traîne sa misère avec je ne sais quelle force juvénile ; le sourire du ciel et de la nature vient jusqu'au cœur de celui qui travaille ; il voit Dieu à chaque pas, Dieu qui lui dit d'espérer ! Mais à Paris, dans ces repaires qui semblent bâtis pour des forçats, où le soleil ne vient jamais, où le vent ne sème pas sur le toit la plus pâle giroflée, où les fenêtres ne s'ouvrent pas sur le ciel, où l'hirondelle ne vient jamais faire son nid, la misère est une image de la mort ; la misère s'accroupit dans le foyer, s'assied au chevet du lit, ou préside au banquet de Lazare. C'est la misère de Satan, misère des ténèbres, qui soufflé le mal ; ou plutôt, c'est la misère faite par ce monde de mauvais riches et de mauvaises passions.

André Dumon, — ainsi se nommait le tailleur de pierres, — ne gagnait guère qu'un petit écu par jour, sur quoi il prélevait au moins vingt sous pour lui-même ; il ne rapportait donc le soir que quarante sous au logis. Avec ces quarante sous, — souvent moins que plus, — il fallait que sa femme nourrit et élevât sa famille, sans oublier le loyer du toit qui l'abritait. Tant qu'elle eut du lait dans ses mamelles fécondes, elle accomplit héroïquement sa mission, semblable au pélican solitaire qui, dans ses jours de mauvaise chasse, se déchire le sein à coups de bec pour nourrir sa nichée. Mais le lait tarit sous les lèvres affamées. La famille avait vécu tant bien que mal, sans se plaindre même au ciel ; mais alors il fallut se résigner à vivre de peu. Le pauvre tailleur de pierre vit bientôt la faim s'asseoir au triste seuil de sa porte. Jusque-là, sa nichée d'enfants venait toute bruyante et toute joyeuse l'attendre sur le soir au haut de l'escalier ; c'était à qui lui sauterait sur les bras, se pendrait à son cou, lui saisirait la main ; il rentrait dans ce doux cortège ; il oubliait les peines du travail ; il embrassait sa femme avec la joie dans le cœur. On se mettait à table, les enfants debout pour tenir moins de place ; on mangeait un pain béni du ciel, accompagné d'un plat de lentilles ou d'une tranche de bœuf. Sur la table était un cruchon de cidre ou de piquette que tous se passaient à la ronde. Après souper, les jours de froid, on brûlait un demi-cotret, — un vrai feu de joie qui durait une demi-heure, — après quoi, on s'endormait content et sans fatigue. Les jours de beau temps, toute la famille, moins l'enfant au berceau, descendait sur le quai de la Tournelle pour respirer un peu et voir le ciel. Tout le monde admirait au passage cette petite caravane allègre et souriante

qui secouait si bien sa misère. Les enfants étaient vêtus de rien, mais par la main d'une vraie mère. Une fois sur le quai, ils respiraient tous un certain air de fête et d'insouciance qui leur ouvrait tous les cœurs.

Mais il vint un temps où la pauvre mère perdit ses forces et son lait. Jusque-là, elle seule avait souffert sans le dire jamais, se consolant dans le sourire de ses enfants. Cette fraîche nature, éclose dans la vallée de la Meurthe, ne put résister à tant de sacrifices cachés ; elle s'étiola, elle se flétrit. En vain elle voulut lutter longtemps encore : le mal était fait, la santé détruite, il ne lui restait plus que la bonne volonté : elle redevint enceinte pour la huitième fois. Elle ne se plaignit pas ; seulement le tailleur de pierres vit bientôt qu'ils succomberaient à la peine. Ce qui lui ouvrit surtout les yeux sur sa misère prochaine, ce fut l'absence de ses enfants au haut de l'escalier quand il revenait du travail. La première absence ne l'affligea pas trop ; mais à la seconde, il respira péniblement. Il ouvrit la porte et entra sans mot dire. Ses enfants vinrent à lui, mais silencieusement, comme s'ils n'avaient rien de bon à lui apprendre ; la mère se détourna pour essuyer une larme.

« Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? demanda André Dumon.

— Rien, répondit sa femme en essayant un sourire ; rien, si ce n'est que tu as oublié de m'embrasser. »

Le tailleur de pierres se leva et alla droit à sa femme ; il l'embrassa ; mais elle n'avait pas essuyé toutes ses larmes.

Le souper fut grave et triste. Il n'y eut que les enfants qui mangèrent ; ce soir-là, on n'alla pas se promener sur le quai de la Tournelle. Le lendemain, André Dumon demanda une augmentation de salaire à son maître ; comme il n'avait pas soupé la veille, il parla avec un peu d'amertume. L'entrepreneur, qui venait de subir une faillite, répondit avec dureté : le tailleur de pierres prit ses outils et chercha un autre maître.

Quand le malheur poursuit un homme, il ne lâche pas sitôt prise ; André Dumon demeura trois semaines sans travail. Il fallut avoir recours au Mont-de-Piété. Chaque jour de ces trois fatales semaines, quand il rentrait dans son triste logis, toutes les petites bouches roses, qui naguère s'ouvraient pour l'embrasser ou babiller avec lui, ne s'ouvraient plus, hélas ! que pour lui dire ce mot terrible, digne de l'enfer : — J'ai faim !

Il retrouva du travail ; mais, après avoir gagné trois francs, il ne gagna plus que cinquante sous. La pauvre mère, malgré ses veilles, ne put parvenir à dégager son linge du Mont-de-Piété. La mère des douleurs accoucha dans une étable où il faisait

chaud ; la femme du tailleur de pierres accoucha vers le même temps, mais dans un grenier, sans feu et sans langes.

Elle résista pourtant à tant de souffrances ; elle retrouva dans ses mamelles flétries une dernière goutte de lait pour nourrir le nouveau venu.

Quelques années se passèrent encore, tristes, sombres et douloureuses. Sa première fille avait quinze ans. Elle était jolie, quoiqu'un peu pâle et un peu attristée. La pauvre Rosine ne demandait qu'à verdoyer et à fleurir, comme toutes celles qui ont quinze ans ; mais comment avoir la gaieté au cœur, quand on a sans cesse sous les yeux le spectacle d'une mère qui souffre et qui veille, d'un père que le travail a courbé, de sept enfants qui jouent dans un grenier, sans oublier qu'ils ont faim ? D'ailleurs, Rosine n'avait pas le temps de rire : du matin au soir, elle était sur pied pour veiller ses trois sœurs et ses quatre frères, dont l'aîné n'avait que dix ans. C'était la maîtresse d'école de la bande. Sa mère lui avait appris à lire ; elle répétait la leçon aux autres. A peine si la pauvre Rosine avait le loisir de coudre dans le tracas perpétuel de cet intérieur si triste. Cependant, la jeunesse a tant de ressources en elle-même, que Rosine garda, dans cette atmosphère de mort, sa beauté et sa gaieté. Un nuage passait ; mais bientôt le pur rayon de la jeunesse déchirait le nuage. Ainsi, il lui arrivait çà et là d'heureux moments, soit qu'elle s'appuyât à la fenêtre pour regarder cette ville immense, où elle espérait une meilleure place, soit qu'elle peignât ses beaux cheveux brunissants, devant un miroir cassé, qu'elle adorait, parce que seul il lui parlait de sa beauté. Le matin même, pour commencer sa triste journée, elle chantait, alouette vive, quelques airs d'orgue, que le vent apportait le soir jusqu'à la fenêtre, ou quelque vieille chanson lorraine dont sa mère l'avait bercée en de meilleurs jours.

Rosine avait la beauté agréable des Parisiennes, ces yeux noirs qui ont l'art de regarder comme le serpent, cette bouche un peu moqueuse qui sait sourire avec tant de grâce coquette. Son profil était assez pur ; quoique assez pâle, sa figure arrondie manquait un peu de noblesse. Vous vous rappelez ces vierges de Murillo, si charmantes à leur façon ? A la couleur près, c'était le portrait de Rosine.

Le logis du tailleur de pierres se composait d'une chambre et de deux cabinets ; un de ces cabinets était pour Rosine et ses petites sœurs. Même aux plus grands jours de détresse, ce lieu avait un certain air de jeunesse qui charmait les yeux. Çà et là une robe, un bonnet, une jupe cachaient la nudité des solives ; les deux lits blancs avaient je ne sais quoi d'innocent et de simple qui rejouissait le cœur ; la petite fenêtre s'ouvrant sur le toit avait un coin du ciel en perspective ; enfin, quand Rosine était là,

chantant à son réveil, tressant ses beaux cheveux, sa seule parure et sa seule richesse, ne voyait-elle pas la jeunesse en personne ?

Elle devinait Paris par instinct ; car elle ne l'avait vu que de loin. A peine s'il lui était arrivé à deux ou trois jours de fête de suivre son père dans le cœur de la grande ville. La nuit elle avait rêvé de toutes ces splendeurs factices. Le lendemain, en revoyant le sombre intérieur de sa triste famille, elle s'était ressouvenue de toutes les richesses parisiennes. Le serpent, celui-là qui perdit Ève et toutes les filles d'Ève, avait déployé sous ses yeux éblouis la soie et le velours, l'hermine et les diamants, toutes les tentations du diable, toutes les pompes humaines. « Pourquoi suis-je dans un grenier ? se demandait-elle ; qu'ai-je donc fait à Dieu pour qu'il me condamne à cette noire prison et à ce dur esclavage, quand tant d'autres, laides et vieilles, promènent bruyamment leur luxe coupable ? » Et le serpent lui répondait : « Laisse-là ton père et ta mère, descends ce sombre escalier, traverse la ville de ton pied léger ; je te conduirai au banquet où l'on chante et où l'on rit ; l'arbre de vie a des fruits pour toi comme pour les autres. » Elle comprenait vaguement que son honneur et sa vertu seraient le prix de sa place au banquet : elle s'indignait et reprenait avec une noble ardeur les chaînes de sa misère.

Un matin Rosine descendit pour prendre le lait quotidien au coin de la rue. Elle était habillée pour l'amour de Dieu : une petite jupe verte, un corsage de basin blanc, des pantoufles déchirées. Deux boucles de ses cheveux flottaient au vent sur ses joues. Elle était charmante ainsi. Un grand étudiant blond, qui l'avait vue sortir, comme un doux rêve, de l'obscur allée de la maison, la suivit pas à pas, émerveillé de tant de grâce et de légèreté. Il prit surtout un grand charme à voir sautiller ses petits pieds presque nus sur les pavés. Une charrette de maraîcher arrêta Rosine au passage. Tout naturellement l'étudiant s'arrêta près d'elle, entre deux portes. Elle le regarda et rougit.

« Mademoiselle (c'était la première fois qu'on appelait Rosine *Mademoiselle*), ne craignez-vous donc pas de gâter vos jolis pieds ? »

Elle ne répondit pas, mais elle ne songea pas à s'offenser.

« Mademoiselle, reprit l'étudiant avec un regard plus tendre, est-il possible qu'une si jolie fille, — comme vous, — demeure enfouie dans une pareille rue ? Pourquoi les belles femmes n'habitent-elles pas les belles rues ? — Je ne sais pas ce que je dis, mais on perdrait la tête à moins. »

La charrette allait passer ; l'étudiant se rapprocha de Rosine et lui saisit la main : « Monsieur... »

La voix de Rosine expira sur ses lèvres.

« Encore un mot, mademoiselle. — Voulez-vous

être de moitié dans ma fortune d'étudiant ? 200 francs par mois, — c'était hier le premier du mois, — une jolie chambre en belle vue, le cœur le mieux fait du monde, la Chaumière deux fois par semaine, un joli chapeau bleu de pervenche pour ombrager cette fraîche figure, une robe de soie claire, un collier de perles du Rhin, des bottines pour ces petits pieds blancs. C'est peu, mais quand le cœur y est, c'est un trésor. — Si vous saviez comme on est heureux de vivre là-bas autour du Panthéon, rue des Grés, n° 2. »

La charrette était partie ; Rosine, abasourdie de toutes ces paroles, qu'elle n'entendait pas, finit par dégager sa main et par s'échapper.

L'étudiant vit bien qu'il s'était mépris ; cependant il ne voulut pas s'éloigner encore ; il suivit la jeune fille des yeux ; elle paya son lait et revint sur ses pas. Il l'attendit de pied ferme, résolu de tenter encore la bonne fortune. Mais Rosine, craignant de le rencontrer une seconde fois, entra dans l'arrière-boutique d'une fruitière, d'où elle ne sortit qu'une demi-heure après. Le jeune homme n'était plus là.

Loin de se fâcher contre les airs sans façon de l'étudiant, Rosine lui sut gré de lui avoir dit avec tout l'accent de la vérité qu'il la trouvait jolie. Rentrée dans son cabinet, elle se mira vingt fois, tout en regrettant d'être sortie avec des cheveux en désordre.

« Si je l'avais suivi ! » dit-elle en rougissant.

Elle chercha à se faire le tableau de la vie de l'étudiant ; elle y prit place, elle se vit avec une robe de soie, — une robe de soie claire, se disait-elle en tressaillant, — un chapeau, — un chapeau à fleurs, poursuivait-elle en encadrant sa fraîche figure dans ses mains, que le travail n'avait pas gâtées. — Enfin elle fit passer sous ses yeux tout l'attirail du luxe du pays latin. Elle se vit suspendue au bras de l'étudiant, rangeant et dérangeant dans la petite chambre de la rue des Grés ; le matin, ouvrant la fenêtre pour respirer le bonheur et pour arroser quelques pots de jacinthe ou de verveine ; le soir, travaillant devant un vrai feu, à quelque fine collerette ou à quelque léger bonnet.

« Mais la nuit ?... » dit-elle tout à coup.

A cette pensée elle retomba du haut de ses rêves.

II.

En face du triste logis d'André Dumon, un vieillard encore vert habitait une humble baraque, toute décrépite, qu'un chiffonnier bien né n'eût pas voulue pour demeure. Ce vieillard, qui s'appelait M. Gruchon, s'était enrichi dans le commerce et dans l'avarice ; on l'a connu, durant un demi-siècle, herboriste, rue Mouffetard. Il avait bien marié ses enfants : sa fille avait épousé un notaire de campagne ; son

fils était procureur du roi dans le midi de la France. Pour lui, devenu vieux et retiré des affaires, avec six mille livres de revenu, il se contentait d'une vie obscure qui lui permettait de faire encore des économies ; s'il habitait la rue des Lavandières, c'est que la maison lui appartenait et qu'il ne pouvait la louer à d'autres.

Une vieille servante, qu'il appelait sa dame de compagnie, gouvernait sa maison. Elle mourut subitement un soir, après dîner. M. Gruchon parut longtemps inconsolable, tant il était habitué aux petits soins de cette fille. Il chercha pourtant à se consoler ; un jour il appela chez lui la femme du tailleur de pierres ; elle y vint à tout hasard.

« Vous savez, madame Dumon, le malheur qui m'est arrivé ? Vous avez une fille qui m'a l'air fort avenante ; voulez-vous, sans préambule, me l'accorder pour demoiselle de compagnie ? Je vous logerai tous dans ma maison, sans compter que je lui donnerai cinquante francs par mois.

— Non, monsieur, » dit la mère en se retirant.

Le soir, André Dumon rentra plus tard que de coutume. On était aux premiers jours de janvier ; un froid noir pénétrait partout. Les petits enfants, pâles et chétifs, se tenaient les uns contre les autres, à moitié endormis, devant deux bâtons de fagot qui brûlaient comme à regret dans l'âtre le plus désolé du monde ; la mère préparait le maigre souper ; Rosine achevait d'ajuster une jaquette pour une de ses jeunes sœurs. Un morne silence répondait aux mugissements du vent. Le tailleur de pierres entra en secouant la neige qui couvrait sa tête, ses bras et ses pieds. Sa femme alla à lui.

« Voyons, assieds-toi, j'étais inquiète ; il est près de huit heures ; aussi les voilà tous qui dorment.

— Ne les réveille pas, dit André Dumon d'un air désespéré, qui dort dîne. »

Mais à cet instant, la mère ayant fait un bruit d'assiettes, tous les enfants ouvrirent les yeux.

« Allez vous coucher, dit la mère sans écouter son cœur.

— J'ai faim, dit l'un des enfants.

— Moi, dit un autre, j'ai rêvé que je mangeais pendant deux heures.

— Vous avez diné, » reprit la mère.

Comme elle parlait avec des larmes dans les yeux, tous les enfants se regardèrent avec une surprise muette.

« Non, reprit la pauvre femme, ne m'écoutez pas, venez à table ; tant qu'il restera une miette de pain ici, chacun en aura sa part. »

Le soir, Rosine ne mangea pas ; la nuit, elle ne dormit pas. Elle entendit son père qui se désespérait. Et quand on songe, dit tout à coup la mère, que, si nous voulions sacrifier Rosine, nous sortirions tout de suite de notre misère. »

Le père, malgré ses craintes et ses angoisses, repoussa avec une douleur sauvage les coupables espérances de sa femme.

« Jamais ! jamais ! dit-il en agitant les bras, il y a encore dans mes mains assez de force pour protéger toute ma famille contre la faim, le froid et le déshonneur. »

Rosine, qui de son cabinet entendait tout, respira, s'agenouilla et remercia Dieu d'avoir si bien inspiré son père.

« Hélas ! dit la mère, je sais bien qu'à force de travail tu nous sauverais ; mais tu mourras à la peine.

— Quoi qu'il arrive, jamais je ne consentirai à faire un marché de mes enfants. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, c'est la volonté du ciel ; s'ils se trompent de chemin, cela ne me regarde plus. »

Le tailleur de pierres partit pour son travail ; Rosine sortit du cabinet d'un air abattu ; la pauvre mère vint à elle. A cet instant les enfants, à peine éveillé, s'appelèrent par leurs cris ; elle pensa avec angoisse aux tristes jours d'hiver qu'ils allaient traverser.

« Faudra-t-il donc, dit-elle en regardant Rosine, que, pour l'honneur de celle-ci, je laisse mourir tous les autres de faim ! » Mais elle aimait trop Rosine. « Non, non, dit-elle en l'embrassant avec tendresse. Va-t'en, va-t'en, je te l'ordonne, c'est Dieu qui m'inspire ; tu es belle, tu es jeune, Dieu veillera sur toi ; ne reste pas ici où le malheur est venu ; un jour nous nous retrouverons. »

Elle prit la main de sa fille, la conduisit sur l'escalier, et pour la seconde fois lui dit adieu. Rosine rentra pour embrasser ses petits frères et ses petites sœurs.

« Je prierai pour mon père, » dit-elle.

Et, tout éperdue, elle descendit rapidement l'escalier comme si elle eût obéi à une voix suprême.

« Où vais-je ? » se dit-elle quand elle fut dans la rue.

Elle alla sur le quai de la Tournelle, voyant toujours sous ses yeux sa mère à moitié folle, qui voulait tour à tour la perdre et la sauver.

Comme Rosine arrivait au pont Notre-Dame, elle se trouva devant une foule confuse qui faisait cercle autour d'une chanteuse des rues s'accompagnant d'une harpe.

Ceux qui la connaissaient d'un peu près l'appelaient la harpie. C'était une femme flétrie et ravagée par le temps et surtout par les passions. Elle avait à peine trente-cinq ans ; on lui en eût donné cinquante au premier coup d'œil. Dans son beau temps, elle avait montré ses jambes dans les chœurs de l'Opéra. De l'Opéra elle était tombée parmi les figurantes des petits théâtres ; enfin, de chute en chute (je n'ai pas la patience de les compter), elle était tombée dans

la rue avec une voix cassée et une harpe de rencontre. Elle vivait au jour le jour de ses grâces fanées et de ses chansons sentimentales. Elle passait la nuit où il plaisait à Dieu ; elle avait six semaines durant, entre les deux époques où l'on paye son terme, habité la même maison que le tailleur de pierres ; elle avait rencontré Rosine dans l'escalier ou dans la rue ; elle avait songé à diverses reprises à l'entraîner avec elle dans le vagabondage en plein vent.

Rosine, qui n'avait pas l'oreille à la chanson, allait passer outre, quand elle fut arrêtée de vive force entre un soldat et un oisif qui n'étaient pas fâchés d'écouter en si fraîche et si jolie compagnie. Les survenants ayant en moins de rien fait la chaîne autour d'elle, il lui fut impossible d'avancer ou de reculer. Elle se résigna à être du spectacle. Elle reconnut à cet instant la joueuse de harpe. Cette femme reconnut aussi Rosine. Ce jour-là, elle fut frappée de la sombre tristesse de la pauvre fille. Après avoir promené sa sébille, où tombèrent quelques sous, elle prit Rosine par le bras et l'entraîna au prochain cabaret tout en lui demandant la cause de son chagrin.

« Je n'ai rien, répondit Rosine.

— On ne pleure pas sans raison, ma chère ; voyons, essuie tes larmes et trinque avec moi. »

Rosine refusa de boire ; ce que voyant, la joueuse de harpe vida les deux verres.

« Est-ce qu'il y a une anguille sous roche, ma pauvre petite ? Est-ce que ton amoureux te trahit ? » Rosine se récria : « Un amoureux ! vous ne savez ce que vous dites.

— Vois-tu, ma chère, le meilleur n'en vaut rien. J'en sais quelque chose, moi qui te parle. J'ai eu des amoureux de toutes les façons, à pied et en équipage. J'ai changé plus de mille fois mon lot, espérant toujours mettre la main sur quelque chose de stable ; c'était comme si je chantais ! »

Disant ces mots, la joueuse de harpe se mit à entonner : *Adieu, mon beau navire.*

Rosine, choquée de la familiarité et des paroles de cette femme, voulut partir ; mais celle-ci la retint :

« Voyons, un peu de confiance, ma mie ; dis-moi pourquoi tu pleures ? Ta mère t'a battue ? Laisse donc ces braves gens dans leur grenier ; viens chanter avec moi. »

Rosine raconta naïvement, dans un coin du cabaret, comment elle avait quitté sa mère.

« Voilà mon sort, dit-elle en terminant. Est-ce que j'aurai jamais le cœur de chanter ?

— Est-ce que je chante pour mon plaisir, moi ? C'est pour avoir de l'argent. Si tu veux chanter avec moi, je te donnerai ton gîte, ton pain et tes habits.

La joueuse de harpe s'émerveillait de plus en plus de la beauté fraîche et piquante de Rosine ;

elle calculait qu'avec une pareille compagne elle ferait fortune tous les jours.

« Je suis ta providence, poursuivit-elle ; sans moi, que deviendrais-tu ? car tu ne sais rien faire ; à moins que tu ne deviennes marchande de pommes ou d'allumettes.

— Moi ? dit Rosine en secouant ses tristes rêveries, j'aimerais mieux être marchande des quatre-saisons que de chanter en pleine rue.

— Quel enfantillage ! tu changeras d'idée ; en attendant, je veux bien pousser la bonne volonté jusqu'à te mettre en boutique ; je vais t'établir à mes risques et périls, j'ai confiance en toi. J'ai là de quoi acheter un éventaire et une botte de violettes, il manque depuis cet hiver une bouquetière sur le pont au Change. C'est entendu. Nous allons souper ici ; moi, j'irai ensuite jouer dans les cafés du quartier. Si tu ne veux pas venir, tu iras te coucher là-haut, je payerai ton gîte. Dans deux heures, je viendrai te rejoindre. Va comme je te pousse ; crois-moi, je suis une bonne fille. »

Rosine ne savait que dire. La joueuse de harpe lui prit la main et l'emmena dans une arrière-salle du cabaret, où elle lui fit apporter du pain, du jambon et une bouteille de vin. Rosine refusa d'abord de manger ; mais il y avait si longtemps qu'elle n'avait été d'un pareil festin qu'elle se laissa bientôt gagner, tout en s'avouant son tort.

« Maintenant, dit la joueuse de harpe en se levant pour partir, je vais faire un tour dans le voisinage ; attends-moi ici, ou monte là-haut ; le cabaretier t'indiquera *mon appartement*.

— Je vous attendrai, » dit Rosine, ne sachant pas encore ce qu'elle devait faire.

Elle demeura une demi-heure à réfléchir tristement devant la table encore servie. Tout d'un coup elle se leva et sortit du cabaret. Elle reprit, avec un doux battement de cœur, le chemin de la maison paternelle. Mais, près de rentrer, le courage lui revint ; elle retourna au cabaret. La joueuse de harpe était couchée.

« Ah ! te voilà, dit-elle. A la bonne heure ! je comptais sur toi. Demain nous t'installerons sur le pont au Change. »

Le lendemain, elles descendirent le quai, Rosine silencieuse et résignée, la joueuse de harpe babilant comme une pie, cherchant à répandre à petites doses le poison dans ce jeune cœur naïf, qui n'avait d'autre défense que ses nobles instincts.

Elles traversèrent la Cité pour acheter des violettes au quai aux Fleurs. Le marché fut bientôt fait : pour trois ou quatre francs, la joueuse de harpe eut un éventaire, une botte de violettes, une botte de feuillage, une pelote de fil et une médaille d'emprunt.

Elle conduisit Rosine sur le pont.

« Voilà ton affaire, lui dit-elle d'un air victorieux.

Tu as une jolie voix, une figure fraîche, des yeux tendres ; tu n'as qu'à parler pour faire florès. Que tes bouquets soient joliment faits, qu'ils soient faits de rien, car c'est plutôt ton sourire qu'on achètera que tes fleurs.

— Je ne veux vendre que des bouquets, dit Rosine d'un air digne et naïf.

— Allons, ne te fâche pas. Souffle dans tes doigts et promène-toi de long en large, car il fait froid aujourd'hui. Pour moi, je vais continuer ma chanson, comme le Juif errant. A la brune, je viendrai te prendre pour t'emmener souper. »

La joueuse de harpe s'éloigna sur ces paroles. Restée seule, Rosine respira plus à l'aise. Elle dénoua les violettes et le feuillage, cassa un bout de fil sous ses petites dents blanches et fit son premier bouquet. Le bouquet fait, elle le trouva si joli, il y avait si longtemps qu'elle rêvait au plaisir d'acheter une simple fleur, qu'elle oublia un instant que son premier bouquet était fait pour être vendu : elle le mit sans façon à son corsage. Jamais peut-être femme du monde ne mit une parure brillante avec un plus doux plaisir. En voyant les violettes à sa gorge, Rosine oublia presque son chagrin, un doux sourire s'épanouit sur sa figure. Une pauvre fille de seize ans se console avec si peu, moins que rien : un bouquet de violettes !

A peine Rosine eut-elle si bien placé son premier bouquet, qu'un grand garçon, un peu dégingandé, ayant une certaine tournure chevaleresque, s'arrêta devant elle en fouillant dans la poche de son habit.

« Tenez, la belle bouquetière, voilà une pièce de dix sous, donnez-moi un bouquet.

— Je n'en ai point de fait, dit Rosine en rougissant sans oser lever les yeux.

— Eh bien ! j'attendrai ; avec une si jolie fille on ne perd pas pour attendre. Pourtant, si vous vouliez me donner celui que vous avez là ? »

Disant ces mots, le jeune homme toucha doucement le corsage de Rosine. Elle leva les yeux d'un air offensé.

« Ah ! c'est vous ! » s'écria-t-elle avec entraînement.

Elle devint plus rouge encore ; elle soupira et laissa tomber les violettes qu'elle avait à la main. Elle venait de reconnaître l'étudiant de la rue des Grès.

« Hélas ! pensa-t-elle, il ne m'a pas reconnue, lui ! »

En effet, l'étudiant avait presque oublié cette jolie figure, qui l'avait frappé et séduit dans la sombre rue des Lavandières. Cependant, dès qu'elle leva les yeux, il la reconnut aussi.

« Je suis enchanté de la rencontre, car nous sommes de vieux amis ; à ce titre, vous ne pouvez me refuser le bouquet que voilà. »

Il avança encore la main pour cueillir le bouquet.

« Attendez-donc, » lui dit-elle avec un charmant sourire.

Elle prit elle-même le bouquet et l'offrit au jeune homme.

« Quel bon parfum de jeunesse ! » dit-il en le portant à ses lèvres avec ardeur.

Il avait déposé sa pièce de dix sous sur l'éventaire.

« Adieu, reprit-il en s'éloignant, ou plutôt au revoir, car je passe souvent sur ce pont qui va devenir pour moi le pont des soupirs. »

Il revint sur ses pas.

« Ma pauvre enfant, vous allez mourir de froid ici. Que diable ! on ne se fait pas bouquetière en janvier. Je ne suis pas dans l'habitude d'enlever les femmes ; cependant vous savez que je vous offre mon hôtel garni et mon cœur, — rue des Grès, n° 2, — Edmond Laroche.

— Si vous me parlez de cette façon, monsieur, je ne vous vendrai plus de violettes.

— Vous me les donnerez, cruelle. Adieu ! »

Cette fois, Edmond Laroche s'éloigna pour tout de bon ; cependant il se retourna avant de perdre de vue Rosine pour lui faire un signe de main. La jolie bouquetière, qui l'avait suivi du regard, ne put s'empêcher de lui faire un signe de tête. Elle se remit à l'œuvre avec un rayon de joie dans l'âme. L'amour était venu pour elle, l'heure d'aimer sonnait dans son imagination. Tout en faisant ses bouquets ; elle se rappelait mot à mot de tout ce que lui avait dit l'étudiant. Elle le voyait sans cesse avec son manteau à l'espagnol fièrement et négligemment jeté sur son épaule, ses grands cheveux blonds ébouriffés, sa fière moustache, ses traits un peu sévères, qui contrastaient si bien avec sa façon piquante et gaie de parler amour.

« Si j'osais ! » dit-elle en soupirant.

Déjà, grâce à l'amour, plutôt qu'à la joueuse de harpe, qui avait tenté de jouer avec elle le rôle du serpent, Rosine perdait cette candeur divine dont les anges font aux jeunes filles un voile virginal.

Quand Rosine eut noué trois ou quatre bouquets, il lui vint un autre chaland : c'était encore un étudiant ; mais celui-ci avait une jolie fille à son bras. Ils allaient fellement par la ville, d'un air sans souci, dans toute la liberté de la jeunesse et de l'amour. Le jeune homme prit un gros sou dans son gilet, le mit dans la main de la bouquetière, et choisit sans façon son bouquet.

« Tiens, Indiana, dit-il à sa compagne, voilà pour aujourd'hui ton bouquet de mariée. »

Rosine ne comprit pas.

« D'où vient, se demanda-t-elle, que ce jeune homme ne me va pas comme l'autre ? »

Il y avait plusieurs bonnes raisons : Edmond Laroche était le premier venu ; il allait sans compa-

gnie ; il n'avait eu garde de lui glisser un gros sou dans la main.

« Au moins, dit-elle, il ne m'a pas payé le bouquet, lui. »

Elle achevait à peine ces paroles, quand elle découvrit en détournant ses violettes la pièce de dix sous.

« Oh ! mon Dieu ! dit elle en pâlisant, je ne lui ai pas rendu la monnaie de sa pièce. Comment faire ? »

Après avoir un peu réfléchi, elle reprit en souriant :

« Je suis bien sûre qu'il reviendra, et alors... »

Elle vit au bout du pont l'autre étudiant et sa maîtresse qui avaient l'air de danser en marchant, soit par accès de folle gaieté, soit pour mieux braver le froid, car ils étaient court vêtus.

« Où vont-ils ainsi ? se demanda Rosine. On est donc bien heureux quand on n'est pas seul ? »

Rosine en était là de ses rêves d'amour ou de poésie, quand la joueuse de harpe vint lui rappeler son infortune en se présentant devant elle, comme un créancier impitoyable qui n'attend pas même l'heure de l'échéance.

« Eh bien ! la belle, combien as-tu vendu de bouquets ? »

— Deux, répondit Rosine en tremblant ; deux .. et encore on ne m'en a payé qu'un... »

La jeune fille ne regardait pas comme à elle la pièce de dix sous qu'elle espérait pouvoir rendre un jour à l'étudiant.

La joueuse de harpe se fâcha tout rouge.

« Tu es une sotte !... si j'avais tes vingt ans et ton minois, j'aurais déjà vendu et revendu toutes mes violettes ; mais toi, tu es là comme une borne, sans desserrer les dents ! C'est bien la peine d'avoir de belles dents, c'est bien la peine d'avoir de la figure ! On sourit, on jase, on chante ; en un mot, on séduit son monde.

— Je vois bien que je n'entends rien à ce métier-là, dit Rosine avec orgueil ; reprenez votre éventaire.

— Point tant de façons ; tu es à mon service, tu n'auras pas d'autre volonté que la mienne. »

Et disant cela, la joueuse de harpe secoua violemment Rosine. La pauvre fille, indignée, dénoua le ruban fané qui retenait l'éventaire.

« Voilà votre bien, dit elle en pleurant ; moi, je ne suis à personne. »

L'éventaire tomba ; la joueuse de harpe se mit en fureur ; Rosine, effrayée, s'enfuit sans savoir où elle allait.

III.

Où aller dans ce pays perdu, où les malheureux ne trouvent jamais le bon chemin ? Elle marcha comme chassée par le vent. Voyant le portail de

Notre-Dame, elle franchit avec un doux battement de cœur le seuil de cette église où elle avait souvent prié. Elle pria avec plus d'ardeur que jamais. « Du moins, pensait-elle, je suis dans la maison de Dieu, je n'ai rien à y craindre ; j'y suis à l'abri de toutes les mauvaises passions ; ceux qui aiment Dieu sont protégés ici. » Elle s'était remise à prier, quand une vieille femme vint lui demander brusquement deux sous. « Deux sous ! dit Rosine effrayée.

— Oui ; il faut bien que mes chaises soient payées !

— Je n'ai pas pris vos chaises ; voyez, je suis à genoux.

— Oui, mais à genoux devant une chaise.

— O mon Dieu ! s'écria Rosine, je croyais pouvoir prier Dieu sans argent.

— Point d'argent ?

— Oui, je suis sans argent et sans famille.

— Vagabonde ! ce n'est pas ici votre place. »

Rosine se leva et s'éloigna. « Une idée ! dit la vieille. »

Elle courut à Rosine. « Écoutez, mon enfant, je ne suis pas si noire que j'en ai l'air ; voulez-vous que je vous donne des conseils ? »

Rosine, surprise, s'était arrêtée.

« Vous êtes bien jolie, poursuivait la loueuse de chaises ; des minois comme le vôtre ne sont pas faits pour les déserts. Tenez, j'ai une fille qui cherche une femme de chambre ; je crains bien que vous ne sachiez rien faire, mais vous pourrez vous entendre avec ma fille qui ne fait rien. Allez chez

elle de ce pas : madame de Saint-Georges, rue de Bréda, la maison de l'épicier.

— J'irai peut-être, dit Rosine en s'éloignant.

— C'est cela, dit la vieille en revenant dans la nef ; ma fille l'habillera avec les défaites de sa garde-robe ; elle ne la payera point, et elle aura près d'elle une jolie figure, ce qui ne nuit jamais. »

Tout en se promettant de ne pas suivre le conseil de cette vieille marchande du Temple, Rosine alla, d'après ses souvenirs, et tout en demandant le chemin, vers la rue de Bréda. Arrivée devant la maison indiquée : « Que puis-je risquer ? dit-elle en tremblant, il sera toujours temps d'aller ailleurs. »

Elle entra et demanda madame de Saint-Georges. Elle monta au second étage et sonna toute tremblante. Une femme de trente ans vint ouvrir avec humeur. Voyant Rosine, elle voulut d'abord refermer la porte.

« C'est votre mère qui m'envoie, dit Rosine.

— Qu'elle aille se promener avec ses pareilles ! Qu'est-ce qu'elle demande encore ?

— Elle m'a dit que vous cherchiez une femme de chambre.

— Elle est folle et vous aussi. »

Mademoiselle Georgine (quelquefois madame de Saint-Georges, selon la circonstance) éclata de rire. Trouvant la chose plaisante, elle prit la main de Rosine et l'emmena dans son houdoir, où un jeune homme jetait gravement des roses à une fille d'opéra qui répétait son rôle de sylphide.



« La plaisanterie passe les bornes, dit Georgine en entrant, ma mère m'envoie une femme de chambre.

— On dirait une figure de Greuzo, dit le jeune homme ; il ne lui manque guère qu'une cruche à casser. Votre mère est une femme d'esprit ; elle ne pouvait mieux choisir. »

Rosine, rouge comme une cerise, voulut s'en aller ; Georgine la retint.

« Vous êtes une enfant, vous ne savez donc pas rire ? »

— Non, madame.

— Eh bien ! apaisez-vous, nous ne rirons plus. »

Georgine avait compris que Rosine lui serait d'un grand secours. Elle la conduisit dans son cabinet de toilette et ouvrit une grande armoire où étaient jetées en désordre des robes de toutes les façons et de toutes les couleurs.

« Voyez, dit-elle en secouant ces chiffons oubliés, choisissez et habillez-vous ; après quoi nous verrons. »

Rosine, demeurée seule, fut éblouie et effrayée par tout ce luxe impertinent.

« C'est donc une duchesse, dit-elle de plus en plus émerveillée. »

Et Rosine regarda autour d'elle pour voir si elle était bien seule. Elle aperçut son image réfléchi par trois ou quatre glaces.

« Après tout, dit-elle en s'avançant vers un portemanteau, je ne fais de mal à personne. »

Elle détacha la première robe venue ; elle essaya de la mettre et n'eut pas de peine à y réussir. Dès que la robe fut agrafée, Rosine, qui ne s'était pas perdue de vue dans le miroir, se trouva plus jolie que jamais. C'était une robe de foulard, faite par quelque Palmyre du quartier. Rosine se ploya comme un roseau, monta sur une chaise, inclina le cou, croisa les bras sur sa gorge dans l'attitude d'une vierge ; en un mot, elle prit, en moins de quelques secondes, une bonne leçon de coquetterie et de grâce.

« Ah ! dit-elle presque avec regret, si ce monsieur de la rue des Grès me voyait comme je suis là ! »

Elle s'aperçut, tout en se trouvant charmante, que son petit bonnet n'allait plus à sa figure, ce pauvre et cher bonnet qu'elle avait brodé dans ses tristes veillées du dernier automne. — Elle le jeta de côté, et saisit un peigne d'écaïlle dont la vue lui fit battre le cœur. — Elle se peigna avec délices ; jamais elle n'avait pris tant de plaisir à tourmenter ses beaux cheveux. Georgine vint la surprendre.

« Eh bien ! mon enfant ? Mon Dieu que vous êtes jolie ! »

Cette exclamation avait échappé à Georgine presque malgré elle.

« Vous croyez ? dit Rosine tout effarée. C'est votre robe... »

— Quels beaux cheveux ! Venez donc ainsi dans mon boudoir.

— Non, non, dit Rosine avec candeur. — Et elle

ajouta en elle-même : Je suis trop belle ainsi pour être vue au grand jour. »

Cependant Georgine l'entraînait sans trop de résistance.

« Voyez, dit cette fille en entrant dans le boudoir, voyez quelle métamorphose ! »

Le jeune homme se leva, frappé de l'éclat de cette jeune beauté.

« Prenez garde, dit-il à Georgine, on enlèvera votre femme de chambre.

— M'enlever !

— Il ne sait pas ce qu'il dit ; ne l'écoutez pas.

— Est-ce qu'on enlève les femmes à présent ? dit l'amie de Georgine, qui avait fini sa cigarette.

— Est-ce qu'on ne m'a pas enlevée, moi ? dit Georgine avec dignité.

— Oui, dit l'autre, dans un omnibus qui allait de l'Opéra à l'Odéon. Je m'en souviens, j'étais de la partie.

— Allons, Olympe, respectez-moi devant mes gens.

— Tes gens ! Tu te figures que cette petite fille va rester à ton service !

— Oui, mademoiselle, dit Rosine avec un accent de fierté ; je servirai madame de Saint-Georges de tout mon cœur.

— Je ne veux pas contrarier une fille d'aussi bonne volonté ; mais je ne vous donne pas deux jours à vivre ensemble.

— N'écoutez pas cette folle, dit Georgine en conduisant Rosine dans la salle à manger. Vous vous tiendrez ici ; voilà une corbeille pleine de chiffons, prenez des aiguilles et travaillez un peu. »

Rosine cousait à merveille ; elle se mit à l'instant même à faire une reprise à un fichu de dentelle.

« Très-bien ! dit Georgine enchantée, quand les visiteurs furent partis. Nous nous entendrons à merveille ; je suis une bonne fille, trop paresseuse pour être exigeante. Il n'y a pas grand'chose à faire ici ; ma cuisine est au café Anglais. Le matin vous m'habillerez ; vous arroserez les fleurs de la jardinière ; vous roulerez de temps en temps des cigarettes. Le soir, quand je vous le dirai, vous viendrez me chercher à l'Opéra.

— A l'Opéra ?

— Oui. Vous voyez que tout cela n'est pas bien difficile.

— Mais c'est une vie de conte de fées, dit gaiement Rosine.

— Oui, vue d'un peu loin ; mais ne parlons pas de cela. »

Cette existence nouvelle enchantait Rosine, qui était curieuse comme toutes les femmes, — plus curieuse, elle qui n'avait rien vu ; chaque jour, chaque heure, chaque seconde lui révélait un coin de ce tableau triste et charmant, où s'ébattaient les passions profanes. La

maison de Georgine était fort gaie ; on y voyait bonne et mauvaise compagnie. Une semaine se passa. Rosine avait vu venir chez la choriste vingt nouvelles figures. Elle ne dormait plus ; elle était dans un nouveau monde, dont elle comprenait à peine la langue. Dans les rêves de son mauvais sommeil, elle se voyait à son tour parée, fêtée, aimée, belle de toutes les beautés, heureuse de toutes les ivresses.

Quoiqu'elle n'eût point l'habitude de chercher à surprendre des secrets, un matin, ayant à parler à Georgine, elle s'arrêta à la porte du boudoir, un peu retenue, il est vrai, par la crainte d'importuner. Elle entendit prononcer son nom. Georgine était avec son ancienne compagne d'aventures, mademoiselle Olympe, qui lui parlait d'une promenade à Saint-Germain.

Voilà ce que Rosine entendit : « Oui, ma chère, M. Octave, celui-là qui fleurit tous les jours sa boutonnière d'un camélia, depuis qu'il a vu Rosine, en est fou ; il veut à toute force la prendre pour sa maîtresse.

— Quelle idée !

— Comme il espère que tu seras favorable à ses projets, il te donne ce bracelet.

— Crois-tu que les pierres ne sont pas fausses ?

— Es-tu bête ! Octave est un homme comme il faut. C'est décidé, nous allons toutes les trois à Saint-Germain, où ces messieurs ont une maison de campagne ; attife un peu Rosine avec coquetterie, fais-la coiffer, et donne-lui ton collier de perles. »

Rosine s'éloigna avec indignation. Elle comprit enfin que, grâce à sa beauté et à sa pauvreté, sa vertu ne serait nulle part à l'abri ; que le mauvais esprit la reconnaîtrait et la suivrait toujours, soit qu'elle se couvrit de haillons, soit qu'elle se couvrit de soie et de bijoux. Elle se mit à pleurer.

« Je n'irai pas à Saint-Germain, dit-elle en essuyant ses larmes. »

A peine avait-elle dit ces paroles, que Georgine, venant à elle, lui ordonna de se coiffer et de s'habiller pour l'accompagner dans une promenade à la campagne.

« Hâtez-vous, ajouta Georgine ; mettez ma robe de soie verte à volants. A propos, j'ai là un collier de perles qui vous ira bien ; je vous le donne. »

Disant cela, Georgine passa le collier au cou de Rosine qui ne savait que répondre. La pauvre fille alla dans le cabinet de toilette dont elle avait fait sa chambre, bien résolue de ne point s'habiller. Mais elle ne put s'empêcher de voir un peu dans une glace quelle figure elle faisait avec le collier.

« Hélas ! dit-elle, c'est dommage, car cela me va si bien ! »

Rosine voulut détacher le collier ; mais le diable y avait la main, elle demeura longtemps devant le

miroir, égarée par mille songes dangereux. « Pourquoi dirais-je non ? murmura-t-elle. Dieu m'en voudra-t-il parce que j'aurai pris un peu de place au soleil. »

Et comme elle songeait au complot formé contre elle :

« Non, non, jamais à ce prix-là. »

Elle saisit le collier et le jeta sur le tapis.

« Eh bien ! Rosine, avez-vous fini ? lui cria sa maîtresse.

— Oui, madame. — Que vais-je devenir ? poursuivait Rosine. — Une idée ! c'est Dieu qui me l'envoie ! »

Elle ouvrit une armoire où elle avait déposé ses pauvres habits. « Hélas ! dit-elle en les dépliant, est-ce que je pourrai jamais remettre ces habits-là ? C'est impossible ! on me suivrait dans les rues. Quoi ! je suis venue ici avec un pareil trousseau ! »

On ne perd jamais l'habitude du luxe, mais on se déshabituait si vite de la misère ! Rosine soupira.

« Eh bien ! vous êtes donc folle ? dit Georgine sur le seuil ; je vous attends. Que signifie tout ce désordre ?

— Je ne puis pas parvenir à m'habiller, dit Rosine.

— L'aniaise ! Voyons, laissez-vous faire. — Olympe, viens donc à notre aide. »

Les deux amies s'empressèrent d'habiller Rosine. En moins de dix minutes elle fut parée de la tête aux pieds.

« Vous voilà belle comme une mariée, dit Olympe.

— Une mariée ! que voulez-vous dire ? demanda Rosine. Je ne vous comprends pas. »

— Tant mieux ! Il ne faut jamais comprendre, il n'y a de charmant que ce qui ne se comprend pas. »

Elles sortirent toutes les trois, préoccupées de sentiments divers. Elles descendirent jusqu'à la rue Saint-Lazare, devant aller à pied jusqu'au chemin de fer. Les deux amies se prirent par le bras ; Rosine les suivait, d'abord pas à pas, ensuite à légère distance ; bientôt, fière et résolue, elle s'envola comme un oiseau qui recouvre la liberté. Où alla-t-elle ?

Elle descendit la rue Lafitte. Sur le boulevard, ne sachant plus son chemin, elle s'approcha d'un Auvergnat et lui demanda tout en rougissant, comme si elle lui confiait un secret : « Où est la rue des Grès ? »

Quand Rosine arriva au coin de la rue des Grès, elle s'arrêta, croyant qu'elle n'aurait pas le courage d'aller plus loin.

« Mon Dieu ! dit-elle en regardant les premières maisons de la rue, si je ne vais pas là, où irai-je ? »

Elle avança lentement, pâle comme la mort, aveuglée par mille visions flottantes. Elle ne remarqua pas un élégant coupé en station devant l'hôtel, ce qui était un événement dans la rue. Tous les étudiants venaient d'ouvrir leurs fenêtres pour cher-

cher à découvrir le secret de cette visite. Ils avaient déjà échafaudé vingt romans fort compliqués.

Avant d'entrer, elle leva la tête comme si son regard dût avertir Edmond Laroche. Elle fut très-confuse de voir toutes ces figures insouciantes, couronnées d'un nuage de fumée.

Elle avait à peine regardé, cependant elle se dit : « Il n'est pas là. »

Elle avança le pied sur le seuil de la porte. Elle était éblouie et ne savait plus bien où elle allait.

Au pied de l'escalier, comme elle cherchait la portière, un homme se présenta à la fenêtre de la loge.

« Il faut, dit-elle d'une voix faible, il faut que je parle à M. Edmond Laroche.

— Numéro 17, au bout du corridor, » lui répondit-on.

Elle s'égara durant quelques minutes; elle monta d'abord trop haut, elle redescendit trop bas; enfin le numéro 17 frappa ses yeux comme des traits de feu.

« S'il n'était pas seul! » dit-elle avec terreur.

Elle écouta. Cet hôtel de la rue des Grès est un des plus agités du quartier, — à toute heure du jour, — souvent à toute heure de la nuit; — on y vit bruyamment; ce n'est pas dans le pays latin que l'étude et l'amour aiment le silence. Rosine entendit donc des cris, des éclats de rire, des chansons; il lui fut impossible de reconnaître, si l'on parlait dans la chambre d'Edmond Laroche. Enfin, elle frappa légèrement et écouta encore avec plus d'anxiété; on la fit attendre; elle allait frapper une seconde fois, quand elle distingua un bruit de pas.

Presque au même instant Edmond Laroche, vêtu d'une longue robe de chambre, vint ouvrir en homme tout disposé à renvoyer la visite à des temps meilleurs.

« C'est moi, » dit-elle naïvement.

Il ne reconnut pas la marchande de violettes sous sa brillante métamorphose.

Toute consternée par un pareil accueil, Rosine n'osait pas entrer.

« Je suppose, dit l'étudiant, que vous vous trompez de porte; il y en a tant ici. Permettez-moi de vous indiquer votre chemin.

— Mon chemin? est-ce que je le sais moi-même? Pardonnez-moi de venir pour si peu; voilà, monsieur, une pièce de dix sous que vous avez oubliée, il y a huit jours, sur mon éventaire... quand j'étais bouquetière sur le pont au Change. »

Tout en disant ces mots, Rosine prit la petite pièce et la présenta à Edmond Laroche qui ne comprenait encore que vaguement. Comme elle avait reculé d'un pas, un rayon de lumière vint frapper sa figure.

« Ah! c'est vous, dit Edmond Laroche avec un sourire inquiet, comme vous êtes devenue belle!

Est-il possible! je n'y comprends rien; mais à Paris est-ce qu'on a le temps de comprendre? »

Il prit la main de Rosine et la conduisit à deux portes plus loin.

« Où allons-nous? demanda timidement la jeune fille.

— Attendez, répondit-il en frappant; que ceci ne vous inquiète pas. — Eh bien! — on ne répond pas. — Diable! »

Il attendit en silence, sans trop s'impatienter, quelques secondes encore.

« Mais, monsieur, expliquez-moi...

— Tant pis, poursuivit-il comme en se parlant à lui-même, retournons par là. »

Il reconduisit Rosine à la porte de sa chambre. Elle entra sur un signe.

« Tenez, asseyez-vous devant le feu. Comme vous êtes jolie! morbleu! quels atours! On ne change pas si subitement sans quelque baguette enchantée. — Ah! petite fille d'Ève, l'Amour est le dieu des miracles. — Je vous en veux beaucoup de n'être pas venue me charger du soin trop doux de vous habiller ainsi. »

Edmond Laroche disait toutes ces choses d'un air tout à la fois curieux et distrait.

« Écoutez-moi, dit Rosine, car il faut que vous sachiez toute la vérité. Ne commencez point par me condamner. Ces beaux habits qui vous offusquent ne sont pas à moi. »

Elle baissa la tête pour cacher sa rougeur.

« Vous me raconterez cela plus tard, dit Edmond Laroche.

— Tout de suite, car je ne veux pas que vous ayez le temps...

— Allons, allons, se dit Edmond Laroche avec un peu d'impatience, cela devient trop édifiant. Elle va me raconter l'éternelle histoire qu'elles racontent toutes. Encore! si Caroline n'était pas là, je pourrais bien prendre le loisir d'écouter.

— J'aurai bientôt fini, poursuivit tristement Rosine. Vous ne connaissez pas madame de Saint-Georges? J'ai passé huit jours chez elle sans savoir où j'étais. Voyez à mes habits ce qu'elle voulait faire de moi: la maîtresse d'un homme de sa compagnie. Ces habits que j'ai là sont ma première, mais ma seule faute. Ils ne sont pas à moi, mais je n'ai jamais eu la force de reprendre ceux que je portais quand vous m'avez rencontrée. On voulait me parer pour un autre, j'ai gardé les habits et je suis venue ici. — C'est Dieu qui m'a conduite. — N'est-ce pas, monsieur, que vous me sauverez? car... je vous aime, vous... »

Disant ces mots, elle baissa la tête et essuya ses larmes.

Edmond Laroche lui prit la main, la regarda avec

admiration, et avec l'accent d'un cœur profondément ému, il lui dit :

« Vous voulez que je vous sauve? — Je vous aimerais. »

Un silence suivit ces paroles. Rosine porta la main à son cœur comme pour empêcher l'étudiant d'entendre qu'il battait fort.

« Voyez, reprit le jeune homme, voilà notre nid. — Tout ce que j'ai est à vous, » poursuivit-il en raillant un peu.

Il indiquait du doigt quelques meubles surannés d'hôtel garni.

— Mais, reprit-il en traînant son unique fauteuil devant Rosine, que faut-il pour être heureux? du temps à perdre. »

Rosine ne voulut pas s'asseoir; elle s'approcha de la cheminée et présenta devant le feu la pointe de ses petits pieds.

Elle regardait à la dérobée la chambre de l'étudiant. C'était une chambre garnie d'un lit, d'un fauteuil, d'une chaise, d'une commode et d'une table. Des livres de droit étaient épars depuis la porte jusqu'à la fenêtre; deux gravures anglaises ornaient les murs couverts d'un papier bleu, à légers ramages. Le manteau de la cheminée était sillonné de pipes; la commode était chargée de chiffons, de cravates et de gants. Le désordre de cette chambre attestait un esprit distingué et paresseux qui n'avait pas trop de temps pour étudier, pour rêver à sa fenêtre ou pour se promener.

« Ah! pensait Rosine, comme je serais heureuse de mettre ici tout à sa place! »

Edmond Laroche, tout inquiet qu'il fût, ne se lassait pas d'admirer cette fraîche, pure et naïve figure, qui, dans le cadre de son miroir, lui rappelait un de ces charmants portraits bien nourris de roses, comme en savait faire Jean-Baptiste Vanloo.

« Que vous êtes jolie! je ne saurais vous dire combien je suis heureux de vous voir si près de moi. Ces beaux cheveux ondulés, comme il serait doux de les dénouer! »

Disant cela le jeune homme dénoua adroitement le chapeau de Rosine. Elle leva les yeux et le regarda tendrement. Ce regard trop doux troubla violemment Edmond Laroche; il oublia qu'il n'était pas seul avec Rosine; il alla la saisir à la ceinture et l'appuyer sur son cœur, quand un léger bruit se fit entendre.

Il regarda la porte de son cabinet.

« Il y a quelqu'un ici, dit Rosine en pâlisant. Ah! monsieur, il fallait ne pas m'ouvrir la porte. Je vois bien, poursuivit-elle avec désespoir, que je suis destinée au malheur. »

L'étudiant garda le silence. Deux sentiments opposés vinrent agiter son cœur. Il ne savait plus comment accueillir cette jolie fille qui, dans toute

sa candeur charmante, venait se réfugier sous son toit. L'amour n'aime pas toujours à prendre ce qu'il a sous la main. Edmond Laroche eût été heureux d'entraîner Rosine sur son chemin le jour où il la rencontra dans la rue des Lavandières. On est accoutumé par tradition à ces aventures-là dans le pays latin; mais quand par hasard on rencontre une passion plus grave et plus digne, on se réveille aux nobles instincts, on sent tressaillir son cœur, on s'élève jusqu'au divin sentiment. Le jeune homme ressentait pour Rosine plus de vénération que d'amour; il songeait qu'il lui serait plus doux de la protéger que de la séduire.

Rosine, se détachant de la cheminée, s'était tournée vers la porte d'entrée, sans perdre de vue la porte du cabinet.

« Cependant, pensa Edmond Laroche, comme elle se l'est dit dans sa sainte ignorance, l'amour seul peut la sauver. Avec un autre, c'est une fille perdue, avec moi... »

— Je m'en vais, » dit Rosine.

La porte du cabinet s'ouvrit brusquement. Une jeune dame, fort élégamment vêtue, vint droit à Rosine.

« O mon Dieu! je suis perdue, » murmura la jolie fille.

Elle se laissa tomber presque évanouie dans les bras d'Edmond Laroche.

La jeune dame lui fit respirer des sels.

« Ne tremblez pas ainsi; revenez à vous, » dit-elle, en la secouant un peu.

L'étudiant la soutenait toujours dans ses bras: elle rouvrit bientôt les yeux.

« Oh! madame, dit-elle d'une voix faible et suppliante, je suis bien coupable; pardonnez-moi!... Si j'avais su... »

Elle se détacha tout à fait d'Edmond Laroche.

« Maintenant, je sens que j'aurai la force de m'en aller. »

— Pauvre fille, dit la jeune dame d'un air compatissant, où irez-vous?

— Où j'irai? c'est vrai; je ne sais pas où j'irai; mais je ne veux pas rester ici plus longtemps, car je comprends bien... »

Elle regarda tour à tour le jeune homme et la jeune dame.

« Pourtant je suis plus jolie, pensa-t-elle. »

— Vous ne comprenez pas du tout, car je suis la sœur d'Edmond.

— La sœur! vous êtes sa sœur? »

Rosine se jeta tout éperdue dans les bras de la nouvelle venue, soit parce qu'elle était la sœur de celui qu'elle aimait, soit parce qu'elle n'était pas sa maîtresse.

« Oui, je suis sa sœur, et vous voyez que j'ai raison de veiller sur lui... mais ne vous offensez pas... vous

êtes une noble fille qui courez à votre perte ; c'est moi qui vous saaveraï et non Edmond qui se perdrait avec vous. »

Rosine la regardait parler avec anxiété ; Edmond ne savait quelle figure faire. Il écoutait et attendait tout indécis.

« Je vais vous emmener, reprit la jeune dame ; je suis bien sûre que mon mari m'approuvera. Je ne sais pas encore ce que vous ferez chez moi ; mais soyez tranquille, vous n'y serez pas comme une servante ; j'imagine que vous savez coudre, lire, joaier avec les enfants ; les miens vous amuseront, et vous les amuserez, en attendant que, de concert avec mon mari, je vous trouve quelque chose digne de vous.

— Je vous remercie, madame, dit Rosine avec reconnaissance, mais aussi avec tristesse ; je suis prête à vous suivre et à aller où il vous plaira. Ma pauvre mère avait bien raison de me fermer sa triste porte.

— Un jour, nous irons voir votre famille ; venez dans ma voiture, nous parlerons de tout cela. »

Rosine leva timidement les yeux sur Edmond Laroché.

« Adieu, lui dit-elle ; oubliez que je suis venue ici. »

— Adieu, dit-il en lui pressant la main. — Peut-être, poursuivit-il en regardant sa sœur, peut-être Rosine ferait-elle bien d'attendre ici le sort que tu lui prépares.

— Allons, Edmond, ne rions pas des choses sérieuses.

— C'est assez comme cela, ma chère Caroline ; tu m'as fait beaucoup trop de sermons aujourd'hui. Encore, si tu ne m'avais fait que des sermons ! Je te pardonne, ce n'est pas sans regret ; mais Rosine est une fille plus digne d'habiter sous ton toit que sous le mien. »

Il embrassa sa sœur, pressa encore la main de Rosine, et rentra sans les conduire, craignant d'être le spectacle pour les étudiants bavards de l'hôtel.

Il alla ouvrir sa fenêtre pour voir encore Rosine ; quand elle monta dans le coupé, il s'imagina qu'elle lèverait la tête comme par dernier signe d'adieu ; mais elle se blottit dans un coin du coupé, sans oser faire un mouvement. Il s'était dit vingt fois qu'il la retrouverait chez sa sœur ; mais pourtant, dès que la voiture s'éloigna, il ressentit cette vague tristesse qui nous saisit quand nous voyons partir, pour un long voyage, une personne aimée. Il dînait toutes les semaines une ou deux fois chez sa sœur ; il pensa d'abord à y aller ce jour-là ; mais après avoir fermé sa fenêtre, se trouvant plus raisonnable, il remit la partie au lendemain.

La sœur d'Edmond veillait sur lui avec la sollicitude d'une mère. N'ayant pu le décider à habiter

chez elle, rue Laffitte, elle venait de temps en temps le surprendre le matin, sous prétexte qu'elle passait dans le voisinage. Elle avait épousé un banquier très-célèbre à la Bourse et à l'Opéra, — M. Bergeret. — Déjà quelques-unes de ses aventures avaient éveillé la curiosité des conteurs d'anecdotes. C'était un homme aimable, sans esprit, mais ne manquant ni d'entrain ni de bonnes façons. Ce jour-là, il avait dit à sa femme qu'il serait retenu fort tard pour une affaire importante.

Madame Bergeret fit dîner Rosine avec elle et ses enfants. Le soir elle lui donna une petite chambre où Edmond s'était quelquefois couché au temps des bals de l'Opéra. Rosine s'y endormit heureuse, avec cette réflexion un peu embarrassante : Si, pourtant, j'étais à cette heure rue des Grès !

Le lendemain elle se leva de bonne heure, et voulut elle-même habiller les enfants. Elle mit à cette œuvre gracieuse toute sa sollicitude. Rosine était si jolie et si douce, que les enfants l'aimaient déjà comme s'ils la connaissaient de longue date. La beauté n'est jamais une étrangère.

A l'heure du déjeuner madame Bergeret appela Rosine.

« Venez, dit-elle, asseyez-vous près de moi. Voilà mon mari qui m'a promis de songer à vous. »

Rosine leva les yeux ; le mari laissa tomber sa fourchette.

« Ciel ! murmura-t-elle toute pâle et toute bouleversée.

— Qu'avez-vous, Rosine ?

— Rien ! dit-elle en essayant de sourire. Je n'ai rien... j'avais oublié... »

Elle sortit de la salle à manger, passa dans sa chambre, mit son chapeau et son mantelet, et ouvrant une porte qui donnait dans l'antichambre, elle s'enfuit en toute hâte.

M. Bergeret n'était autre que M. Octave, renommé dans la rue de Bréda pour ses camélias et ses bracelets, qui, la veille, avait quitté sa femme et ses enfants pour aller dîner à Saint-Germain en folle compagnie dans l'espoir d'y trouver Rosine.

IV.

Rosine avait compris qu'elle ne pouvait pas rester une seconde de plus en face du mari sans être forcée d'expliquer son trouble à la femme.

« Je suis bien malheureuse, dit-elle en se retrouvant dans la rue ; il ne me reste donc plus qu'à mourir. »

Elle descendait la rue Laffitte sans se demander où elle allait. Comme elle marchait lentement, à chaque pas on la coudoyait. Arrivée sur le boulevard, elle s'arrêta à la vue de tout le luxe parisien qui s'épale de ce côté-là avec tant d'impertinence.

« Mourir ! » dit-elle encore.

Elle se demanda vaguement pourquoi elle ne pouvait prendre un peu de place dans la vie au milieu de tous ceux qui la coudoyaient. Elle marcha sans but durant quelques minutes. Distraite comme on l'est à son âge, elle se surprit toute prête à demander son chemin : « Hélas ! mon chemin ! Où vais-je ? »

Elle suivait des yeux toutes les jeunes filles qui passaient à ses côtés.

« Où vont-elles, celles-là ? Il y a une maison qui s'ouvrira pour elles ; il y a un cœur qui les attend... »

Elle se perdait de plus en plus dans sa tristesse. Après avoir marché durant une demi-heure, elle s'aperçut avec émotion qu'elle avait pris sans y penser le chemin de la rue des Lavandières..

« Oui, dit-elle en se ranimant un peu, je reverrai mon père et ma mère ; j'embrasserai les enfants ; au moins, si je suis condamnée à mourir, j'aurai plus de courage pour le dernier coup. »

En se retrouvant dans la rue des Lavandières, elle se rappela toutes les scènes de son enfance ; l'horrible misère vint lui ressaisir le cœur. Elle s'étonna d'avoir pu vivre si longtemps côte à côte avec la pauvreté, dévorant un morceau de pain mouillé de larmes.

« Oui, mourir, car je n'aurai jamais la force de vivre là-haut dans une pareille désolation. »

Elle monta l'escalier le cœur tout défaillant. Où était-il, ce cœur qui, la veille, dans l'escalier d'Edmond Laroche, battait avec tant de crainte, mais avec tant d'espérance ? La porte était ouverte ; Rosine s'arrêta sur le seuil, toute pâle et toute chancelante ; sa mère était occupée devant la cheminée à faire sécher du linge. Au cri d'un de ses enfants, elle tourna la tête :

« Rosine ! » s'écria-t-elle en se levant avec joie.

Elle courut à sa rencontre et lui tendit les bras.

« Comme te voilà belle ? D'où viens-tu donc ainsi ? »

— C'est vrai, dit Rosine en regardant son mantelet avec un triste pressentiment, j'avais oublié... »

Les enfants accouraient tous, curieux et surpris : « C'est ma sœur Rosine ! c'est ma sœur Rosine ! » criaient-ils gaiement.

Elle se baissa pour les embrasser. A cet instant, le tailleur de pierres descendit du grenier, où il repassait ses outils. Voyant Rosine ainsi parée, il détourna ses enfants, repoussa d'une main sa femme qui voulait encore embrasser sa fille, saisit de l'autre main Rosine et la jeta rudement dans l'escalier.

« Va, lui dit-il, fille perdue, va porter ailleurs ta joie et ta parure ! tout cela ne va pas avec notre misère. »

L'indignation de ce père, qui se croyait déshonoré, fut si terrible et si éloquente que la mère, qui avait compris, n'osa dire un seul mot pour défendre sa

fille. Tous les enfants se blottirent en silence dans un coin de la chambre.

Quand Rosine se releva, elle entendit fermer bruyamment la porte.

« C'est fini ! » dit-elle avec un morne désespoir.

Elle avait subi le plus douloureux des supplices ; elle était résignée à n'y pas survivre. Déjà elle avait descendu un étage du sombre escalier, quand un domestique en livrée, la croyant de la maison, lui demanda la porte du tailleur de pierres, André Dumon.

« Au-dessus, dit-elle sans s'arrêter.

— Mais, je ne me trompe pas, dit le domestique, c'est mademoiselle Rosine ! »

Rosine reconnut alors le domestique : « Madame Bergeret, poursuivit-il, est en bas dans sa voiture ; je crois qu'elle vous cherche, car presque aussitôt après votre départ elle m'a ordonné d'atteler.

— Hélas ! dit Rosine, c'est encore un triste moment à passer ; que vais-je dire à cette pauvre dame ? »

Le domestique redescendit pour la conduire. Dès qu'elle arriva au bout de l'obscur allée, madame Bergeret, qui avait la tête à la portière, l'accueillit par un sourire. Aussitôt la portière s'ouvrit, le marche-pied s'abaissa, madame Bergeret tendit la main à Rosine et lui dit en l'embrassant : « Je sais tout ; ne vous désolez pas ; je ne vous demande rien ; je connais M. Octave ; je sais la partie de Saint-Germain ; je comprends tout ce que votre fuite a de délicat ; j'ai pardonné à mon mari : une femme doit toujours avoir le cœur prêt au pardon. Je ne viens pas pour vous emmener encore, mais pour que vous soyez heureuse chez votre père.

— Heureuse ! madame ; si vous saviez ce que vient de m'arriver ! Mon père m'a chassée !

— Il vous a chassée ?

— Oui ; en voyant ces habits, il n'a pas voulu me reconnaître.

— Rassurez-vous, ma bonne Rosine ; j'aurai bientôt calmé votre père ; suivez-moi. »

Rosine remonta fière et heureuse. Le père lui-même ouvrit la porte. Madame Bergeret avait un air grave et digne qui le désarma. Elle prit tout de suite la parole : « Vous avez chassé votre fille qui n'est pas coupable. J'ai, monsieur, un mari et des enfants ; une mère de famille peut vous répondre de Rosine. On l'a tentée, il est vrai, par les séductions de la parure et des plaisirs ; elle n'a pas voulu se donner à ce prix. Mais, écoutez-moi, monsieur : l'argent dont on eût payé son déshonneur, ce sera sa dot : mon mari, — qui pourrait bien aussi déposer comme témoin dans cette affaire, poursuivit-elle en échangeant un sourire avec Rosine, — m'a chargée de vous remettre pour votre fille ces huit mille francs. »

Disant ces mots, madame Bergeret prit dans son sac des billets de banque.

« Voilà, monsieur; cet argent est la pieuse offrande du riche à la sagesse et au travail; aimez Rosine, elle en est digne; mais, si vous m'en croyez, mariez-la bientôt; une jolie fille comme elle ne doit pas trop courir les champs. »

Madame Bergeret était compatissante et généreuse; mais elle pensait aussi que Rosine, mariée, serait oubliée de M. Octave et oublierait Edmond Laroche.

Rosine pleurait et se cachait la figure sur la main de madame Bergeret.

Le tailleur de pierres était pâle, grave, silencieux; il craignait de ne pouvoir se faire pardonner par Rosine; il était ému; il aurait voulu la prendre sur son cœur, mais il n'osait s'abandonner à son effusion devant madame Bergeret. C'était un de ces hommes de nature timide et fière tout à la fois, qui compriment les élans de leur cœur comme une faiblesse dont ils auraient à rougir.

« Mais embrasse donc ta fille ? » lui dit sa femme avec vivacité.

Rosine se jeta dans les bras de son père, qui ne put lui dire un seul mot.

« Voyez-vous, madame, reprit la mère en se tournant vers madame Bergeret, il a bon cœur, mais il le cache.

— Adieu, dit madame Bergeret en tendant la main à Rosine; je suis bien heureuse d'avoir vu cette mansarde, que je n'oublierai pas. Surtout, Rosine, faites-moi savoir le jour de votre mariage.

— Mon mariage, dit la jeune fille en souriant: vous m'avez donné une dot, mais il me manque encore un mari.

— Que ceci ne vous inquiète pas, ma chère enfant, le mari ne se fera pas attendre. Adieu, madame, dit-elle en se tournant vers la mère de Rosine; je me charge du trousseau de la mariée. »

Rosine accompagna madame Bergeret jusqu'à sa voiture; quand elle rentra dans la mansarde elle fut presque surprise de l'air de fête qui s'y était tout à coup répandu. Les enfants, qui ne comprenaient pas du tout ce qui s'était passé, puisaient leur joie dans la figure du père et de la mère. Tous criaient en sautillant et en chantant: « *Ma sœur Rosine est revenue!* »

La mère, abattue de joie et de surprise, pria Rosine de lui raconter toute cette étrange histoire.

« Il faut avant tout, dit Rosine en l'embrassant encore, que je reprenne des habits qui soient à moi. »

Elle passa dans son cabinet, tout le monde voulait la suivre; mais elle voulut être seule. Dès qu'elle eut fermé la porte, elle dégrafa son mantelet et dénoua le ruban de son chapeau... « Pourtant, dit-elle

avec un soupir... » Comment n'eût-elle pas songé un peu à Edmond Laroche?

Elle essuya une larme, mais ce fut le dernier regret.

Elle se regarda dans son miroir cassé: cette fois, dans cette petite chambre si pauvre et si honnête, sa toilette brillante l'offensa elle-même. Elle se hâta de se déshabiller. Pas un seul regret! Elle reprit gaiement une petite robe de percale à raies bleues, un fichu de mousseline...

« Et un bonnet! » dit-elle tout à coup.

Comme elle cherchait des yeux, elle découvrit à la fenêtre, étendu au vent, un de ses légers bonnets que la veille sa mère avait lavé en souvenir de sa pauvre et bien-aimée Rosine.

Tout en mettant ce bonnet devant son miroir, elle fut surprise de se retrouver charmante.

« D'où vient donc que je n'ai pu me décider à reprendre mes habits chez madame de Saint-Georges? Il faut que je me dépêche de lui renvoyer les siens. »

Quand elle fut habillée de point en point, elle courut, toute joyeuse, vers son père.

« Eh bien! cette fois me reconnaissez-vous? »

Le pauvre et heureux tailleur de pierres ne put retenir une larme; il embrassa tendrement sa fille et la remercia d'oublier si vite sa terrible colère.

« J'ai bien compris, dit-elle en pleurant aussi. J'étais si malheureuse il y a une heure que je ne savais plus, en venant ici, comment j'étais habillée; je voulais vous dire adieu et mourir; mais ne parlons plus de cela. »

Un petit-frère, celui-là même qui ne rêvait jamais que de festins qui duraient deux heures, prit alors la parole:

« Ma sœur Rosine, est-ce que tu souperas avec nous? »

A ces mots, tout le monde se mit à rire. Ces braves gens n'étaient pas habitués aux scènes attendrissantes; le petit affamé les remit à leur aise.

« Oui, oui, dit Rosine: nous allons souper comme au meilleur temps. »

Elle donna à sa sœur cadette toute sa toilette d'emprunt: « Va, lui dit elle, va prier l'Auvergnat du coin de porter ces beaux habits à madame de Saint-Georges; il rapportera les miens si on peut les retrouver. Une fois délivrée de cette toilette, tu t'inquiéteras du souper; arrange-toi de façon que Charlot soit content; moi, je vais mettre la table: je suis sûre que Charlot va m'aider. »

Elle prouva qu'elle n'avait pas oublié les habitudes de la maison. La sœur cadette rentra bientôt; Charlot courut au-devant d'elle et fourra ses petites mains dans son cabas. Il demeura stupéfait en ne prenant qu'une poignée de radis. Il regarda Rosine d'un air de reproche; mais à cet instant un personnage inattendu montra sa figure à la porte. C'était

le marmiton du rôtisseur voisin : « Une oie ! » s'écria Charlot.

En effet, le marmiton présentait une oie avec un grand respect. Il fut bientôt suivi d'un marchand de vin qui apportait un panier de bouteilles cachetées.

« Qu'est-ce que je vois ? dit André Dumon d'un ton grave. Je n'entends pas tout cela ; nous allons ruiner Rosine ; du vin cacheté ! ce n'est pas ce qu'il nous faut ; je ne payerai pas.

— C'est bon, dit le marchand de vin ; vous payerez plus tard.

— Diable ! dit André Dumon, voilà le crédit qui vient.

— Attendez donc qu'on vous paye, dit la mère au marmiton.

— Un autre jour, » dit-il en fermant la porte sur lui.

La voiture aux deux chevaux, la scène qui s'y était passée entre madame Bergeret et Rosine, la longue visite de madame Bergeret dans la mansarde, tout cela était un grand événement dans le quartier ; le cocher avait été questionné : tous les voisins

savaient déjà que Rosine était restée sage et qu'elle était devenue riche.

La pauvre mansarde avait donc pris un air de fête ; le soleil, qui allait se coucher, éclaira la fenêtre d'un dernier rayon ; la gaieté, la bonne gaieté, celle qui vient du cœur, passait sur toutes les figures. On se mit à table. Rosine fit le signe de la croix et prit sur ses genoux sa plus jeune sœur.

Bientôt elle raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé depuis dix jours. Son récit dura longtemps ; aucun des auditeurs ne s'en plaignit. Déjà elle se rappelait avec un peu de confusion toutes ces pages de son roman d'hier ; déjà elle avait peine à croire elle-même à ces événements si rapides : « Est-ce possible ? » se dit-elle en finissant.

Charlot avait écouté avec tant d'attention qu'il s'était endormi profondément les coudes sur la table.

L'histoire de la dot de Rosine fut un événement dans le quartier. Le chiffre grossit de boutique en boutique, de mansarde en mansarde, comme celui des œufs de la fable. Des prétendants de tous les âges se présentèrent en foule, doublement attirés



par la dot et par la beauté de Rosine. M. Grachon lui-même, qui avait demandé la jeune fille pour de-

moiselle de compagnie, daigna venir la demander pour femme : pour la seconde fois il fut refusé. On en refusa bien d'autres, sinon plus riches, mais plus jeunes.

« Cependant, ma chère Rosine, disait le tailleur de pierres, il faudra pourtant prendre un parti, car je perds tout mon temps à écouter les demandeurs en mariage et à les éloigner.

.

Un jour du dernier automne, Edmond Laroche, déjà connu dans le monde intelligent et déjà célèbre au Palais, passait dans la rue Saint-Dominique : il s'arrêta tout surpris devant la boutique d'un serrurier dont la forge jetait un vif éclat. Il avait sous les yeux un vrai tableau flamand. D'un côté, deux forgerons, les bras nus et le teint bronzé, battaient le fer sur l'enclume ; de l'autre côté, éclairée par la forge et par la fenêtre, une jeune femme suivait du regard, tout en brodant une collerette, le plus jeune des forgerons. C'était un homme de vingt-cinq à trente ans, dans toute la force allègre de la jeunesse. Sans avoir les traits de la figure réguliers, il ne manquait pas de cette beauté fière et rude qui frappe par le caractère. C'était tout simplement un ouvrier, mais franc, libre, sincère, de ceux qui vivent par le travail et qui sont heureux par le tra-

vail. Edmond Laroche lui eût donné la main de tout son cœur avec le plaisir qu'on ressent toujours en rencontrant une nature forte et franche. Le jeune serrurier avait d'autres joies que les joies bénies du travail : il y avait, on l'a vu, dans la boutique, une jeune femme. Elle était jolie ; quoique vêtue en femme du peuple, on reconnaissait dans son habillement une certaine coquetterie naturelle, une certaine recherche aimable. Ce qui frappait surtout en elle, c'était sa fraîcheur et sa gaieté. La vie éclatait dans ses yeux et sur ses lèvres.

Sur le rebord de la fenêtre qui l'éclairait, étaient placés quelques pots de verveine et de marguerites.

« Quoi ! dit Edmond Laroche, pas une seule violette ! Elle ne se souvient donc pas ? »

Comme il disait ces mots, le forgeron, qui avait donné son dernier coup de marteau, vint à sa femme, s'inclina au-dessus d'elle et lui baisa les cheveux. Elle le regarda avec tendresse et avec reconnaissance comme pour lui dire : Courage !

Edmond Laroche s'éloigna en songeant à la rue des Grès et à la vertu de Rosine.

La fortune c'est le travail. Aussi un de nos amis a voulu faire de Rosine un symbole profond en la représentant sous la forme de la fortune.

ARSENE HOUSSAYE.





M. DE CUPIDON.

PETIT ROMAN DU XIX^e SIÈCLE.

On a dit que M. de Cupidon avait été enterré, il y a cent ans, sous une table où abbés et marquises s'enivraient d'amour et de vin de champagne. Rassurez-vous; on s'embrassait trop alors pour enterrer Cupidon.

UNE PRÉFACE.

On voit tous les jours de gros livres impolis qui passent fièrement devant *monsieur le lecteur* sans lui tirer leur préface. Foin des sottes gens! Nous qui ne sommes rien qu'un romancier frivole, mais élevé dans la tradition gantée des belles-lettres, nous nous empressons aujourd'hui de venir lui faire notre très-humble révérence.

Ami lecteur, disait-on autrefois; — *ennemi auteur*,

répondait-il souvent; et la préface accoudee au bord du livre le cajolait longtemps pour l'inviter à entrer. C'était une parade qui attirait quelquefois du monde à l'intérieur. On entrait alors dans un livre comme on entrait chez Nicolet.

Ces trois ou quatre feuillets d'histoire légère, dont le roman-feuilleton ne ferait qu'une bouchée, ont été écrits dans une note moqueuse et pour laquelle je

sollicite l'indulgence de *madame la lectrice*. Il est si difficile de contenter tout le monde, et surtout les femmes — quand on écrit sur les femmes ! C'est un sujet qui ne vaut pas le diable.

Je me suis peut-être trop rappelé ce mot de Ninon de L'Enclos sur le cœur humain : « Une tragédie et une farce fricassées ensemble ; » mais cette historiette à talon rouge a été écrite sous l'empire de circonstances intimes, — qui, si elles étaient connues, excuseraient sans doute la vivacité de quelques épigrammes.

Pour ce qui est du reste, je n'en dirai rien. Il se peut que mon style soit faux, mon orthographe douteuse, ma moralité chancelante ; — une chose plaide cependant pour moi, c'est que je n'ai fait qu'un conte en quelques pages de ce dont j'aurais pu faire un roman en quinze volumes.

Il me sera donc beaucoup pardonné, parce que j'aurai beaucoup abrégé.

I.

Début sans fracas. Pourquoi toutes les femmes levaient la tête en passant devant notre héros. Ah ! le fripon. Une miniature dans le genre de M^{me} de Mirbel. On ne s'attend pas à ce qui va arriver. Il jette son cigare. Trois réclames pour un tailleur, un bottier et un coiffeur. Portrait de grisette. Voyez-la montrer son brodequin et la naissance de son bas ! Événement imprévu. Notre héros s'enflamme. Comment cela finira-t-il ?

Il faisait soleil. — A l'une des croisées du café de Paris on voyait un jeune homme qui fumait en regardant sur le boulevard. — Sa mise et son air étaient ceux d'un petit-maitre, comme on eût dit autrefois. Nul doute qu'il n'eût parfaitement tenu sa place sur le sofa des vaporeuses marquises d'avant-hier, entre l'abbé et le Mondor, — côte à côte du petit ehien Pompée.

Il n'était guère plus gros que le poing ; — mais sa taille était divinement prise. On lui eût à peine donné dix-huit ans, à voir le feu de son regard et l'éclatante fraîcheur de son sourire. Il avait des cheveux blonds que lui eût enviés une femme, bouclés à profusion et jetant l'ambre à cent pas. Faublas devait être tourné de la sorte. — Mais où diantre avait-il été prendre le vermillon qui lui couvrait outrageusement la joue?....

Le tailleur qui l'avait habillé devait être un peu parent de celui de la reine Mab. — C'était la main des Elfes qui avait tissé au clair de lune les dentelles de son jabot. Il était mis à la dernière mode. Son habit venait du célèbre *choue*, ainsi que son gilet brodé. La botte vernie ne faisait point regretter le talon rouge. Un refrain d'opéra bruissait allègrement entre ses dents de perle.

Il regardait le boulevard, ai-je dit. Ajoutons que le boulevard, de son côté, le regardait quelque peu, — comme on regarde une jolie vignette aux vitres de Bernard Latte. Il n'y avait qu'une voix sur son compte. Cependant les uns lui trouvaient l'air trop freluquet, les autres trop ingénu. C'est qu'en effet il y avait sur son visage, — comme diraient les romanciers sérieux, — un *singulier mélange* de candeur et de rouerie, la timidité première du chevalier Desgriex et la hardiesse finale du don Juan de tous les poèmes. Était-ce un homme ou un enfant ? — Je crois que c'était l'un et l'autre à la fois.

Après cela, il faut supposer que les femmes ne lui trouvaient, elles, ni trop d'effronterie ni trop d'innocence, — car les œillades qu'il leur dispensait de droite et de gauche n'étaient pour la plupart que des prêtés-rendus. Bien des capotes roses se détournaient incendiées, — bien des ombrelles oubliaient de s'incliner suivant les traditions diplomatiques. Accoudé sur l'appui de la fenêtre, il regardait passer la brune et la blonde avec la nonchalance moqueuse de Joconde, et l'on s'attendait d'un moment à l'autre à voir Astolfe lui venir frapper familièrement sur l'épaule.

Quand la cendre de son cigare fut tombée jusqu'à la dernière parcelle, — il se souleva avec effort ; et soufflant sur ses manchettes, il se disposa à partir. Auparavant il jeta un dernier coup d'œil sur le trottoir.

Plus leste qu'une nymphe, — une fillette, la bouche en cœur et le nez au vent, traversait le pavé précisément en face du café de Paris. Elle avait une robe d'indienne, et sur la tête un délicieux petit bonnet à barbes qui paraissait à chaque minuto prêt à s'envoler, — semblable à un papillon qu'on aurait fixé par une épingle à la plus jolie fleur du monde.

Il s'arrêta, — et comme la jeune fille sautait le ruisseau d'une jambe fine chaussée d'un brodequin de prunelle, — il tira de sa poche une sorte de portefeuille, qui n'était autre chose qu'un imperceptible carquois de voyage, où il choisit un petit dard de la longueur et de la grosseur d'une aiguille ordinaire. — Dès qu'il l'eut saisi entre les deux doigts, le dard, sans autre impulsion, — s'élança — et alla piquer la grisette un peu au-dessous du sein gauche.

Celle-ci poussa un faible cri et leva les yeux sur la croisée du premier étage.

M. de Cupidon — après une pirouette — s'était élancé à sa poursuite.

II.

Quelques pas en arrière. L'auteur raconte les antécédents de son héros, et la façon singulière dont il arriva à Paris. Ce qui le détermina à entreprendre ce voyage. Les modes nouvelles. M. de Cupidon en carrosse. Visite au

temple de Terpsichore. Son entrée est trop bruyante. A la porte! à la porte! Il n'est pas au bout de son étonnement. Ressenvenirs du beau temps passé. La seconde flèche.

Voici ce que c'est. Il s'était sauvé depuis trois jours des classiques bosquets d'Amathonte, — comme un prisonnier pour dettes qui aurait escaladé les murs de Clichy, — et il était arrivé à Paris sans malencontre, à cheval sur un rayon de printemps. Au départ il avait volé la plume d'un vieux poète de la cour de sa mère. Comme cette plume avait longtemps servi, elle crachait beaucoup; — on s'en apercevra.

Son dernier voyage avait eu lieu vers la fin du xviii^e siècle, — alors qu'on portait encore la poudre et les mouches, et qu'il consentit à créer le rôle de Chérubin dans une certaine comédie, qui fut une révolution. Il s'attendait donc à trouver passablement de changement dans les choses et dans les mœurs, — et il ne se trompait pas.

Le lendemain de son arrivée, — comme les modes avaient subi quelques variations, — sa première affaire fut de brûler ses beaux habits de taffetas et ses rubans si fort en goût dans les ruelles. Les faiseurs les plus renommés furent appelés pour l'accommoder d'après les gravures les plus modernes. — Il loua un hôtel dans le quartier nouveau de la Boule-Rouge, et se remit sur un *faquin d'intendant* du soin de le monter sur un pied confortable. L'intendant le remplit de chevaux du haut en bas.

M. de Cupidon n'avait que quelques jours à passer à Paris, — il craignait qu'on ne s'aperçût de son absence dans l'Olympe, et il avait résolu de les mettre à profit pour s'assurer si les femmes, qui lui semblaient toujours aussi jolies et aussi coquettes qu'autrefois, n'avaient pas entièrement rompu avec les souvenirs galants du siècle dernier. — A peine avait-il eu le temps d'emporter avec lui cinq ou six de ses flèches.

En conséquence, il repassa dans sa tête les leçons de Gni le et de Paphos, avec les façons de dire les plus tourdissantes et les plus précieuses, et, le soir même, après s'être fait coiffer par Salabert, il demanda son carrosse — pour se rendre à l'Opéra. Il avait souvenance qu'au temps passé, il manquait rarement une représentation de début, et qu'il avait plusieurs fois élu domicile dans les coulisses, sous un ciel de toile azurée et au milieu des arbres en carton.

M. de Cupidon trouva fort extraordinaire que son cocher s'assit auprès de lui dans la voiture, en se renversant les bras croisés. — Il comprit néanmoins que c'était l'usage, et quoique sa vanité en fût légèrement choquée, il se décida à tenir lui-même les guides, et à crier *gâââre* aux passants.

Il arriva à l'Opéra comme c'était déjà commencé. — On donnait une traduction d'un maître italien, à

l'encontre des théâtres d'Italie où l'on ne donne que des traductions des compositeurs français. — Lorsqu'il fut assis dans une loge, il se retourna de droite et de gauche, se pencha, secoua ses cheveux, toussa, se moncha bruyamment et afficha enfin tous les airs impertinents de son répertoire. Mais sa surprise ne fut pas médiocre quand il vit le parterre en masse se lever, pour lui imposer le silence.

Alors il reporta son attention sur la scène, — et admira fort les décorations qui étaient, à ce qu'on disait méchamment autour de lui, le morceau le plus agréable de l'ouvrage. — Pour ce qui est des chanteurs, il n'en fit pas de différence avec ceux d'autrefois, et il observa que s'ils criaient moins juste, en revanche ils ne jouaient pas plus naturellement. — Il attendit donc le *divertissement* avec impatience.

Le divertissement venu, M. de Cupidon étala ses lorgnettes, ses flacons, ses montres en bagues, ses boîtes d'or à deux fonds, — comme il convenait aux gens du bel air, et commença à lorgner les danseuses qui venaient battre des entrechats devant la rampe. Il remarqua surtout un essaim de petites filles bâties en coton qui jetaient çà et là leurs regards et leurs sourires au fond des loges et dans les stalles d'orchestre, — où on les ramassait avec empressement.

La première dansense lui fit assez de plaisir; — elle lui rappela la jeune Timarette dont il était resté autrefois violemment épris pendant quinze jours. — Cependant son costume lui parut un peu pauvre. Quelques paillettes à ce corsage et des guirlandes aux coins de cette jupe de gaze auraient miraculeusement fait. — D'autant plus qu'elle était moins maigre que la Guimard, et que son œil noir semblait une flamme dansante.

Cet œil noir le décida. — Comme elle saluait le public, à la fin d'une saltarelle, — les bras arrondis au-dessus de la tête, la gorge inclinée et la jambe balancée par derrière, — il lui dépêcha un de ces petits dards que nous avons vus, et dont l'effet était infaillible. Puis, fredonnant le motif de l'orchestre, il tourna le dos à la scène pour regarder les figures de l'amphithéâtre.

La toile baissée, — il alla se promener quelques instants au foyer où plus rien ne courait de l'esprit de Chamfort et des indiscrétions de Rulhières; — et, vers le milieu de l'entr'acte, ennuyé, il se disposait à retourner à sa place, quand une habilleuse vint à lui mystérieusement, pour le prier de se rendre dans la loge de mademoiselle Marietta, premier sujet de la danse à l'Académie royale de musique.

M. de Cupidon la suivit.

III.

Qui fera crier les danseuses, les lorettes et les chaussettes d'azur, Marietta, M^{me} Trois-Étoiles et Penserosa. Où en étiez-vous de vos discours? Speech de notre héros. Il est reçu avec tous les honneurs dus à son rang. Pestel comme il boit! Théories diverses sur l'amour. M. de Cupidon en apprend de belles. Il se console avec le vin de Champagne, qui est toujours resté le même. Départ général.

Il y avait nombreuse société dans la loge où Marietta se déshabillait, — les grands noms de la finance et de l'épée, des artistes célèbres, quelques femmes aussi, en un mot les intimes de la déesse. — Tout ce monde-là était assis pêle-mêle sur des divans. — Au milieu, deux ou trois flacons de Champagne à demi décoiffés étaient posés sur une table ronde.

On se tut, à l'entrée de M. de Cupidon, — et Marietta se détourna pour lui sourire. — Il s'était arrêté au seuil de la porte et promenait ses regards sur l'assemblée.

— A la bonne heure! s'écria-t-il joyeusement.

Et faisant quelques pas en avant, il salua d'un geste cavalier, comme il eût agi en pays de connaissance.

— Bonsoir, messieurs; mille grâces, mesdames, — cela ne vaut pas la peine de vous déranger, je vous assure; — où en étiez-vous de vos discours? — Vous me voyez ravi de vous retrouver comme je vous ai laissés: — le financier à la première place, avec son ventre épais et sa perruque à frimas; — le colonel, de l'autre côté, en moustaches luisantes et en galons d'or; — Damis le bel-esprit, qui sait toutes les histoires d'aujourd'hui et celles de demain; — qui plus encore? Excepté ces dames que je ne remets pas sur-le-champ, je vous ai tous vus ailleurs et en d'autres circonstances? — Donc que le petit négrillon apporte une chaise de plus, et continuons la conversation, s'il vous plaît.

Puis, comme il s'aperçut que chacun le toisait d'un air offusqué :

— Bon! reprit-il avec une pointe d'arrogance, je suis un peu de votre famille, et l'on ne risque rien à se vanter de ma parenté. — J'ai pour le moins autant d'esprit et de richesse que le premier d'entre vous, et il n'en est pas un dont le blason, à coup sûr, porte la date du mien. — Un verre de champagne pour fêter ma bienvenue: — je suis monsieur de Cupidon!

Il accompagna ces paroles d'une énorme rasade, qu'il vida avec la facilité d'un cent-suisse, — et continua :

— Oui, Damis; oui, colonel; oui, financier; — monsieur de Cupidon, parbleu! lui-même et pas un autre; — celui qui se roule tout rose et tout nu sur les panneaux mythologiques des salons de vos grand'mères défuntés; — oui, mesdames, monsieur de Cupidon, un dieu en gants glacés, vraiment, —

qui vient vous demander compte de l'éclat de sa maison et de quelle façon vous entendez l'amour, si toutefois est-il que vous l'entendiez encore, comme je me plais à l'imaginer.

Marietta quittait en ce moment les fleurs de ses cheveux. — Elle haussa les épaules et lui répondit la première :

— Hélas! Cupido mio, comment veux-tu que j'aie le temps de faire l'amour, moi qui ai à peine le temps de faire ma fortune. Je suis une danseuse et non une courtisane. Bon an, mal an, il me faut réaliser cinquante mille francs d'économie, afin d'acheter un palais sur mes vieux jours. Tu vois bien que je ne peux jeter au vent ni ma jeunesse, ni ma santé, ni même ma réputation. Mon ambition est de mourir comtesse comme toutes les danseuses d'à présent, et je mourrai comtesse, sois-en assuré. Les cigales ont écouté les fourmis, et elles se sont faites fourmis à leur tour. Si tu veux de l'amour et rien que de l'amour, adresse-toi à madame de Trois-Étoiles que voici, et qui en a à revendre. Pour moi, le loisir me manque. Il n'est pas toujours temps de thésauriser, il est toujours temps d'aimer. J'aimerai plus tard.

M. de Cupidon se tourna vers celle qui s'appelait madame de Trois-Étoiles, une belle femme à l'œil noyé de langueur, et qui lui dit en lui prenant la main :

— Si tu m'avais mieux regardée tout à l'heure, mon petit, sans doute tu m'aurais reconnue plus vite. — On me nommait jadis Zulmé, Araminthe ou Thémire, tout court. — Aujourd'hui, j'ai changé pour madame de Trois-Étoiles, qui sonne davantage. Marietta a raison, il n'y a que moi qui comprenne l'amour, et surtout qui le comprenne sans préjugés. — Je n'ai qu'une ambition, c'est de fonder une pyramide comme fit la Rhodope au pied mignon. — Mon cœur est une république. — Tiens, voilà mon premier amour, dit-elle en montrant son collier; — et mon deuxième amour, poursuivit-elle en touchant ses boucles d'oreilles; — et mon troisième, son châle de cachemire; — et mon quatrième, sa cassolette à chaîne d'or. Je suis la véritable reine de l'époque; on m'a bâti des temples qui s'appellent Mabilly, le Château-Rouge, Notre-Dame-de-Lorette et tant d'autres, où l'on accourt de tous les points de Paris, de la province et de l'étranger pour me rendre hommage. — Mon nom est presque un nom historique; il y a des poètes pour me chanter, des sculpteurs pour faire ma statuette. — Tu vois que j'ai marché vite, mon petit, et que ton dix-huitième siècle a été par moi joliment revu, corrigé et considérablement augmenté. — Bois dans mon verre à présent.

M. de Cupidon se recula avec une répugnance visible; — et, dans ce mouvement, son regard tomba

sur une troisième femme — qui se tenait dans une attitude pensive, le coude au genou et le menton dans la main. D'abondants cheveux tombaient en désordre le long de ses joues comme des grappes de raisin noir. Ses yeux paraissaient errer constamment dans le vague.

M. de Cupidon remarqua qu'elle avait des chausettes d'azur.

— Et toi, lui demanda-t-il, qui es-tu — et quelles sont tes amours ?

— Je suis la femme qui aime et qui chante, et chez laquelle l'âme et l'esprit ne font qu'un. Je me suis tour à tour appelée Sapho, madame Gacon-Dufour et Penserosa. — J'aime avec des strophes et des chapitres divisés par sommaires. Mes soupirs sont des sonnets, mes désirs des odes, mes plaisirs des dithyrambes, mes remords des élégies. — Mes défaites sont le plus ordinairement à rimes croisées. — Ma première affection fut un poème, mon mariage une comédie, je finirai mon deuil en quatre in-octaves. — A toi mon dernier amour, jeune homme, à la condition que tu me trouves quelqu'un pour l'éditer.

L'assemblée éclata de rire.

— Bravo, Penserosa ! s'écria-t-on de toutes parts.

M. de Cupidon partagea la joie générale. — On but et l'on dit mille folies. Le bel esprit parla finance, le financier parla esprit. On déchira les réputations nouvelles pour exalter les anciennes. Aucune des rivales de Marietta ne fut oubliée dans cette nomenclature. Bref, le champagne fit parfaitement les choses et n'eut pas mal de verve ce soir-là.

Ce ne fut que vers une heure assez avancée de la nuit que l'on se sépara. — La danseuse mit des socques et se retira à pied, avec une femme simplement vêtue qu'elle appelait sa mère.

Pour mesdames Trois-Étoiles et Penserosa, — M. de Cupidon les conjura d'accepter une place dans son carrosse, et les jeta chez elles avant de rentrer.

IV.

Très-intéressant, quoique moral. Un nouveau personnage entre en scène. Pas mal, et vous ? On revoit la grisette. Paradoxes sur les bonnes fortunes. M. de Cupidon et son nouvel ami entrent dans un magasin du boulevard. La jolie bourgeoise. Traité de l'amour en vingt-six leçons ; prix : cinq francs ; à Paris, chez aucun marchand de nouveautés. Portraits et maximes. Le mari entre, notre héros s'en va.

Au début de cette histoire, — j'ai peint M. de Cupidon s'élançant du café de Paris après une jeune et fraîche grisette, — à qui il venait de décocher une flèche. Revenons-y. Déjà il n'avait plus qu'un pied sur le seuil, et il allait la rejoindre en cinq enjambées, — lorsque le trottoir lui fut barré net

par un grand garçon de belle mine qui lui envoya un éclat de rire dans une bouffée de tabac.

— Sang de Vénus ! c'est notre petit dieu d'hier soir ; — bonjour, mon bon ; je croyais que vous aviez pris votre passe-port pour l'Olympe.

M. de Cupidon leva le nez et reconnut vaguement un des convives de Marietta la danseuse. — Pendant ce temps la grisette prenait du champ et filait le long du boulevard.

— Qui êtes-vous, *mon cher ami* dont je ne sais pas le nom ? dit brusquement notre héros arrêté en chemin.

— *Je suis Lindor*, bachelier ès-amour, de plus gentilhomme à pied et à cheval. Comment trouvez-vous le nœud de ma cravate ? Ma guitare et mon manteau brun sont chez le marchand de musique, à côté ; c'est ce qui vous a empêché de me reconnaître de suite. *Fron ! fron !* — Or, savez-vous, seigneur dieu, que depuis hier cette folle de Marietta, en dépit de ses chimères aristocratiques, a la tête et le cœur à l'envers pour vous ? Oui, d'honneur, c'est à peine si elle a daigné me laisser pénétrer aujourd'hui dans son boudoir ; moi, le roi du Paris galant, le Moncade du dix-neuvième siècle !

— Ah ! vous êtes ?...

— Précisément. Le vicomte Belphégor de Saint-Gilles, pour vous servir.

— Un homme à bonnes fortunes ?

— Il faut bien continuer les traditions.

Et pendant que ce dialogue s'entamait par les deux bouts, la grisette, qui ne se devinait plus suivie, s'arrêtait sournoisement devant chaque vitrine de magasin, un peu pour s'y mirer et beaucoup pour se laisser rejoindre.

— Ça, monsieur le vicomte Belphégor, comment vont les bonnes fortunes maintenant ? Les maris sont-ils toujours aussi maris que par le passé, ou le sont-ils davantage ? Combien de fois vous a-t-on fourré dans une armoire ou poussé dans l'ombre d'un escalier dérobé ? Avez-vous souvent passé des nuits d'été dans l'herbe à regarder le jeu d'une lampe sur un rideau ? Entrez-vous dans les alcôves par la cheminée ou par la fenêtre ?

— Ma foi, non ; j'entre par la porte.

— Sous quel déguisement ? En ermite ou en jardinier, en militaire ou en nonain ?

Le vicomte Belphégor de Saint-Gilles fut saisi à ces mots d'un bruyant accès d'hilarité — dont s'effarèrent tous les passants.

La grisette se perdait dans la vapeur blonde du midi, au tournant du boulevard des Capucines.

— Ma parole d'honneur ! il me prend pour un hussard de l'Empire, extrait du Vaudeville de la rue de Chartres, et répondant au nom de Valsain ou de Séricourt ! Des balecons, une barbe postiche, des bottes jaunes à retroussis, et le clair de la lune sous un

tilleul! Par votre bandeau pailleté! M. de Cupidon, est-il possible que vous soyez aussi ignorant des coutumes amoureuses de ce temps-ci? Sachez donc qu'une bonne fortune est la chose la plus simple du monde, un rien, un coup de vent qui vous enlève votre chapeau et qui vous force à revenir sur vos pas en courant pour le rattraper. Seulement, le coup de vent, c'est un coup d'œil; le chapeau, c'est votre cœur. *Votre œil en tapinois me dérobe mon amour*, comme dit Mascarille. Tous les jours, cela se passe ainsi. Quant aux échelles de soie, la dernière s'est rompue sous une grappe de Don Juans bafoués, qui ne sont plus possibles que dans les romans grenadins commençant de la sorte : *Par une belle soirée d'automne...*

La grisette avait entièrement disparu.

— Donc, murmura M. de Cupidon en soupirant, l'amour n'est plus une comédie de cape ou d'épée; c'est à peine un vaudeville.

— A moins que ce ne soit tout à fait un drame, ajouta le vicomte Belpégor.

— Un drame?

— Tenez, je vais vous en fournir un exemple. — Entrons dans ce magasin coquet, derrière les vitres duquel respandit un visage plus coquet encore. Vous y trouverez de la science à vendre autant qu'il vous en faut; — et quand nous serons sortis, je vous dirai l'histoire de la marchande.

— Volontiers.

Là-dessus M. le vicomte Belpégor de Saint-Gilles tourna le bouton de la porte, et ils entrèrent. Une jeune femme, gracieuse et avenante au possible, vint à leur rencontre. Elle était en cheveux, les bras nus, et la robe agrafée tout juste aux épaules, comme si le bal l'attendait et qu'elle fit attendre le bal. M. de Cupidon, émerveillé, se demanda si c'était réellement la bourgeoise de jadis, ce charmant petit cœur qu'il avait laissé tout confit en dévotion, comme une fraise roulée dans du sucre blanc.

La marchande salua les deux visiteurs d'un élégant sourire.

— Voulez-vous des bijoux, des chaînes, des cachets, des pierres précieuses, — des carnets de bal ou des bronzes nouveaux, des sépias ou des porte-crayons en argent, — ou bien encore une cravate, un poignard ou un vase à fleurs?

— Quoi! vous vendez tout cela? dit M. de Cupidon.

— Et bien autre chose avec, répondit-elle, — ces chinoïseries, par exemple, — et ce petit livre aussi, dont vous pourriez peut-être vous accommoder.

Elle lui présenta un volume mince et relié, — qui était orné d'estampes jusque sur la couverture. M. de Cupidon jeta les yeux sur le titre, et lut : *Traité de l'Amour en vingt-six leçons*. Sa physionomie s'éclaira d'une expression satisfaite.

— On écrit donc toujours sur ce sujet? demanda-t-il avec une insouciance affectée.

— Eh mais! monsieur, on n'écrit que là-dessus. C'est le thème éternel. Avec quoi voulez-vous qu'on fasse des romans et de l'histoire, si ce n'est avec l'amour? *C'est l'amour, l'amour*, comme dit la chanson. Supprimez ce sentiment industriel, et voilà la France ruinée; les théâtres, les libraires, les magasins de modes n'auront plus qu'à inscrire sur leurs volets : *Fermé pour cause de dévies de l'Amour*.

— En vérité? Vous me voyez ravi de cette trouvaille, et voilà un ouvrage, j'en suis certain, dont le besoin se faisait généralement sentir. Un traité de l'amour, — c'est fort piquant, — n'est-ce pas vrai, vicomte Belpégor?

Le vicomte Belpégor répondit :

— Je pense comme vous; et je m'attends à voir s'ouvrir bientôt une chaire en Sorbonne pour l'enseignement de la galanterie et des pratiques chevaleresques. — Que paye-t-on cette belle marchandise-là, madame?

— Cinq francs, et pas davantage, monsieur.

— Cinq francs! c'est pour rien, dit M. de Cupidon. Néanmoins, permettez-moi auparavant de voir s'il me sera facile de comprendre le jargon de cet auteur. Je me défie des livres, et j'ai pour habitude de les essayer, — absolument comme je ferais pour un habit neuf.

— A votre aise.

M. de Cupidon ouvrit le volume au hasard :

— Ah! ah! l'auteur a suivi l'ordre alphabétique, car je viens de tomber sur l'F, — à l'article *Femme*. — Allons, commençons par les généralités. « Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une femme? dit Arlequin; figurez-vous un joli petit monstre qui charme les yeux et qui choque la raison, qui plaît et qui rebute, qui est ange au dehors, harpie au dedans : mettez ensemble la tête d'une linotte, les yeux d'un basilic, la langue d'un serpent, les inclinations nocturnes d'un hibou et les inégalités de la lune; enveloppez tout cela d'une peau bien blanche; donnez-lui des bras, des jambes, et cætera, et vous aurez une femme complète. »

Le vicomte Belpégor de Saint-Gilles se prit à rire.

— Cet écrivain ne pêche point en tout cas par la flatterie, dit M. de Cupidon. Mais poussons jusqu'au chapitre des grisettes; cela viendra fort à propos après mon aventure manquée d'il y a dix minutes.

— Tournez un feuillet.

— M'y voilà. — Lettre G. — « L'amour d'une grisette est semblable à du coco. Cela mousse, mais cela ne grise pas. » Le portrait n'est pas long, et je le trouve un peu dédaigneusement tracé.

— Je ne trouve pas, dit la marchande.

— Vraiment, je ne sais si je me trompe, mais il me semble pourtant que la petite, que j'ai vue tout

à l'heure, devait avoir une autre façon d'aimer.

— Monsieur défend les grisettes?

— D'abord, il faudrait savoir si elles ont besoin d'être défendues.

La marchande eut une moue.

— Malpeste! je suis curieux à présent, continua-t-il avec malice, de connaître le paragraphe qui traite de la bourgeoise.

Et ses doigts refeuilletaient le petit volume.

— Oh! pour cela, je suis tranquille; vous ne le trouverez pas.

— Pourquoi donc?

— C'est que la bourgeoise est un type effacé aujourd'hui. Il n'y a plus de bourgeoises, il n'y a que des *dames*. Cent ans ont tout fondu et tout confondu. Dans un bal par souscription, entre la marquise du faubourg Saint-Honoré et la parfumeuse du passage Verdeau, vous ne ferez pas de différence. Même parure, même regard, même ongle rose. — Les bourgeoises d'à présent, ajouta-t-elle avec un suprême dédain, c'est Manon Giroux ou madame Grégoire, la cabaretière. Pas autre chose.

— Heureusement que c'est encore *quelque chose*, murmura le vicomte Belphégor.

— Pourtant l'amour de la bourgeoise..... insista M. de Cupidon.

— L'amour de la bourgeoise, — c'est son mari.

En ce moment un homme venait d'apparaître, au fond du magasin — un homme d'environ cinquante ans, gris, placide, respectable, et dont la figure très-rouge, encadrée dans un faux-col très-blanc, représentait à merveille un bouquet dans une feuille de papier.

— C'est le mari! souffla le vicomte Belphégor de Saint-Gilles à l'oreille de M. de Cupidon.

Celui-ci se décida alors à emporter le livre qu'il venait d'*essayer*; — et, après avoir mis en poche le *Traité de l'Amour en vingt-six leçons*, — il déposa une pièce de cinq francs dans la main de la jolie marchande.

— C'est cinq de plus, lui dit-elle avec un adorable sourire, fin comme une pointe d'épigramme, traître comme une queue ajoutée à un zéro.

— Ah! blonde madame Michelin! pensa-t-il en s'exécutant de bonne grâce, que sont devenus les temps où, rougissante et amoureuse, vous vendiez des glaces à M. de Richelieu sans songer à lui surfaire!

Une fois qu'ils se trouvèrent sur le trottoir, — après avoir cheminé quelque temps en silence, — notre héros prit la parole:

— Vous m'avez promis l'histoire de cette femme, demanda-t-il d'un ton mélancolique.

— En effet, répondit le vicomte Belphégor; mais c'est plutôt l'histoire de son mari qu'il faudrait dire. Avez-vous suffisamment regardé ce visage honnête, où la bêtise rayonne dans toute sa splendeur? Eh

bien! ne vous y fiez pas, mon cher. Cet homme a tué l'année dernière à bout portant l'amant de sa femme.

— Qu'est-ce que vous me dites là?

— Voyez-vous, il faut se garder des joaillères qui vont le dimanche au Gymnase, et qui pleurent à chaudes larmes aux pièces de Bouffé. L'amour de la bourgeoise cache la cour d'assises; il y a un gendarme derrière chaque rendez-vous. Moi qui vous parle, j'ai été *traîné* quatre fois devant les tribunaux pour *délit de cœur* vis-à-vis des bourgeoises. On a lu mes lettres en les estropiant; les avocats m'ont dit des injures, j'ai été trouvé laid et mal bâti dans les gazettes. Aussi ai-je promis de ne plus braconner sur les domaines de la bourgeoisie; car là aussi les maris s'en vont, comme les rois et comme les dieux, — je ne dis pas cela pour vous, monsieur de Cupidon.

— Hélas! soupira celui-ci.

Tout en devisant, ils étaient arrivés devant la Maison-d'Or. Cinq heures sonnaient à toutes les pendules du boulevard. Le vicomte Belphégor de Saint-Gilles, qui était attendu à dîner par une figurante de l'Opéra et trois premiers sujets des Délassements, prit congé de notre héros, après lui avoir donné rendez-vous le lendemain soir.

V.

Où l'intérêt prend des proportions colossales. Nuit sombre.

Trois inconnus. Avaient-ils des manteaux? Je ne sais pas trop; mais ils devaient en avoir. Embarras de M. de Cupidon. Une prise de tabac. Quelle heure est-il? Les trois hommes l'obligent à monter dans un coupé, malgré son peu de résistance. Fouette, cocher! Le coupé s'arrête. Certainement il va se passer des choses incroyables.

Un soir, — le soir de ce même jour, — M. de Cupidon sortait de son hôtel de la Boule-Rouge, après avoir fait un excellent repas. Il allait je ne sais où, l'œil allumé, les lèvres entr'ouvertes, et contemplant avec recueillement son petit ventre qui marchait devant lui.

Cet état de douce quiétude pesa bientôt à notre héros, qui commença à se créer une foule de passe-temps, tels que de fredonner un air que personne n'avait inventé, de sourire aux vieilles femmes, de frapper sur sa tabatière sans l'ouvrir, de regarder l'heure sans la voir.

Mais il se trouva qu'il chantait juste, que les vieilles femmes lui rendaient ses sourires, que sa tabatière résonnait sous son doigt, que sa montre allait bien.

De sorte qu'il rengaina ses chansons, ses sourires, sa montre et sa tabatière.

Il songea alors à faire une pirouette ; — mais rien ne s'y opposait : il ne la fit pas.

Lecteur, je n'étais point ce jour-là dans l'habit de M. de Cupidon ; néanmoins, j'ai de fortes raisons de croire que la disposition d'esprit dans laquelle il se trouvait peut se définir par le mot *perplexe*, — pris dans toute son indétermination.

M. de Cupidon était donc perplexe, quand il lui sembla apercevoir au loin, et devant lui, une machine agitant une chose. Il reconnut bientôt que cette machine était un homme, cette chose un chapeau.

L'homme fit un premier salut. M. de Cupidon dit : — C'est un mari.

L'homme fit un second salut. M. de Cupidon dit : — C'est un créancier.

— L'homme fit un troisième salut. M. de Cupidon dit :

— C'est un exempt.

Puis il porta la main à son épée, il la trouva pesante ; il se frotta les yeux, ils restèrent voilés. Il reconnut qu'il était plus que jamais perplexe. Sur ce, faisant un demi-tour sur les talons, il prit le pas sur l'inconnu.

Mais il réfléchit qu'il avait dû faire un tour entier, car il vit toujours s'avancer vers lui l'homme et le chapeau, ce dernier toujours saluant. Il fit donc un second demi-tour, puis un autre, puis un autre ; — et il comprit que c'étaient deux inconnus.

M. de Cupidon, deux fois perplexe, prit le milieu, et les laissant derrière lui, l'un à droite, l'autre à gauche, il se dirigea vers une troisième rue.

Il ne tarda pas à apercevoir un troisième homme et un troisième chapeau.

M. de Cupidon fut persuadé qu'il était très-naturel, je dirai même très-urgent, de tirer son épée ; — c'est pourquoi il ne fit aucun mouvement.

Le premier homme l'aborda et, s'étant incliné à plusieurs reprises, lui demanda des nouvelles de sa santé.

M. de Cupidon se fouilla, et parvint à grand-peine à lui offrir sa bourse. — L'inconnu la posa dans sa main, en considérant la rotondité, et la lui remit d'un air convaincu.

Le deuxième individu l'aborda, et lui demanda une prise de tabac.

M. de Cupidon lui offrit sa tabatière à filets d'argent. — L'inconnu l'ouvrit, huma trois grains de nicotine, et, l'ayant hermétiquement refermée, la lui rendit d'un air approbateur.

Le troisième homme l'aborda et lui demanda l'heure qu'il était.

M. de Cupidon lui offrit sa montre de Genève. — L'inconnu contempla avec une vive attention la marche des deux aiguilles, et la lui remit d'un air reconnaissant.

Là-dessus, un quadruple salut fut échangé, et no-

tre héros sentit presque aussitôt deux bras passés sous les siens. Le troisième inconnu formait l'arrière-garde, emboitant tantôt son acolyte, tantôt M. de Cupidon lui-même. — Celui-ci se sentait satisfait ; il était tiré de sa perplexité, il savait enfin où il allait : — c'était, parbleu ! où le conduisaient ses compagnons.

M. de Cupidon comprit que la chose du monde la plus simple était de questionner ces gens ; — il trouva très-drôle de n'en rien faire, très-drôle de se laisser conduire.

Tout à coup, l'un d'eux :

— Si nous prenions une voiture ?

— Hum ! dit M. de Cupidon.

A ce mot, il butta contre un petit *coupé* à la mode, — plus petit que le *coupé* de madame Doche, — sans blason, sans armoiries.

— Ah ! ajouta-t-il, comme qui dit : — C'est différent.

Sur un geste réitéré avec infiniment d'instance, il fit un pas en avant ; mais, sur réflexion, il ne put s'empêcher de préférer ces paroles :

— Croyez-vous que... ? et, pour compléter sa pensée, il ramassa du regard ses compagnons, et les reporta sur la banquette exigüe

— Bah ! fit le premier.

— Bah ! fit le second.

— Bah ! fit le troisième.

— Au fait ! dit M. de Cupidon.

Alors commença le chapitre des civilités et des *après vous, s'il vous plaît* ; — ce que voyant, les trois inconnus poussèrent par les épaules M. de Cupidon, qui alla tomber sur le siège avec fracas. Tout aussitôt la porte fut fermée, les rideaux tirés, et le *coupé* partit avec la rapidité de la flèche : — un inconnu devant, — un inconnu derrière, — un inconnu à la portière.

M. de Cupidon eut une violente envie de se fâcher : il essaya même plusieurs objections ; mais le gardien de la portière se prit à tousser d'une façon tellement assourdissante, qu'il finit par se taire, — non sans rouler dans sa gorge deux ou trois jurons en guise de soulagement.

Au bout de quelques minutes, le *coupé* s'arrêta devant une maison de noble apparence dans la rue Saint-Dominique, — au faubourg Saint-Germain ; — les trois inconnus se rangèrent en haie. Il descendit bruyamment, respira avec force, et regarda autour de lui. La nuit était sombre et la rue déserte.

— Par la sambleu ! dit-il, c'est clair, on m'enlève.

Il mit le pied sur le seuil.

CHARLES MONSELET.

La fin au numéro de mai.

L'ÂME DU PURGATOIRE.

BALLADE.

Venise.

Mon bien-aimé dans mes douleurs,
Je viens de la cité des pleurs,
Pour vous demander des prières.
Vous me disiez, penché vers moi.
« Si je vis, je prierai pour toi. »
Voilà vos paroles dernières.

Hélas! Hélas!

Depuis que j'ai quitté vos bras,
Jamais je n'entends vos prières.

Hélas! hélas!

J'écoute, et vous ne priez pas.

« Puisse au Lido ton âme errer,
Disiez-vous, pour me voir pleurer! »
Elle s'envola sans alarme.
Ami, sur mon froid monument
L'eau du ciel tomba tristement,
Mais de vos yeux, pas une larme.

Hélas! hélas!

Ce Dieu, qui me vit dans vos bras,
Que votre douleur le désarme!

Moi seule, hélas!

Je pleure, et vous ne priez pas.

Combien nos doux ravissements,
Ami, me coûtent de tourments
Au fond de ces tristes demeures!
Les jours n'ont ni soir ni matin,
Et l'aiguille y tourne sans fin,
Sans fin, sur un cadran sans heures!

Hélas! hélas!

Vers vous, ami, levant les bras,
J'attends en vain dans ces demeures.

Hélas! hélas!

J'attends, et vous ne priez pas.

Souvenez-vous de la Brenta,
Où la gondole s'arrêta
Pour ne repartir qu'à l'aurore;
De l'arbre qui nous a cachés,
Des gazons... qui se sont penchés,
Quand vous m'avez dit : « Je t'adore. »

Hélas! hélas!

La mort m'y surprit dans vos bras,
Sous vos baisers tremblante encore.

Hélas! hélas!

Je brûle, et vous ne priez pas.

Rendez-les moi, ces frais jasmins,
Où, sur un lit fait par vos mains,
Ma tête en feu s'est reposée.
Rendez-moi ce lilas en fleurs,
Qui sur nous secouant ses pleurs
Rafraîchit ma bouche embrasée.

Hélas! hélas!

Venez m'y porter dans vos bras!
Pour que j'y boive la rosée.

Hélas! hélas!

J'ai soif, et vous ne priez pas.

Adieu, je ne reviendrai plus
Vous lasser de cris superflus,
Puisqu'à vos yeux une autre est belle.
Ah! que ses baisers vous soient doux!
Je suis morte et souffre pour vous.
Heureux d'aimer, vivez pour elle.

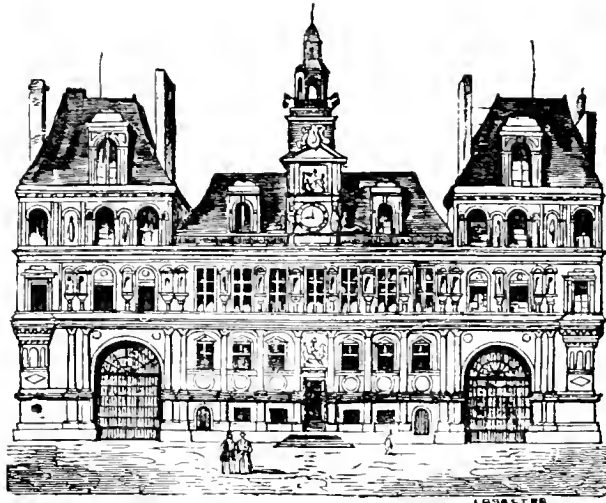
Hélas! hélas!

Pensez quelquefois, dans ses bras,
A l'abîme où Dieu me rappelle.

Hélas! hélas!

J'y descends, ne m'y suivez pas!

CASIMIR DELAVIGNE.



HISTOIRE DU MOIS.

Toutes les destinées du monde européen ont élu domicile depuis un mois à l'Hôtel-de-ville.

Et ce pauvre Paris, qu'est-il devenu sous l'influence du gouvernement nouveau? Que fait-il? que dit-il?

Hélas! le citoyen Paris s'ennuie. Il est triste et n'a pas cinq francs dans son gousset; la parlotte républicaine succède au bal masqué; le club central démocratique détrône le divan Lepelletier.

Paris est couvert de clubs; il n'en compte pas moins de cent cinquante, sans y comprendre ceux qui s'organisent.

Les plus importants, si nous jugeons de l'importance par le bruit, sont le club central républicain, présidé par le citoyen Blanqui, le club républicain pour la liberté des élections, et le club de la rue Popincourt.

Jusqu'à présent, ces clubs n'ont rien fait ni dit qui vaille la peine d'être noté; on crie, on braille tous à la fois, on s'injurie, on vocifère.

Il semble voir une troupe d'écoliers jouant à l'As-

semblée nationale: toi, tu seras le président; moi, je serai le secrétaire; lui sera l'orateur; il demandera la parole, tu la lui accorderas, et ainsi de suite. Nous finirons par nous ficher des coups.

Les clubistes ont cela de bon qu'ils se prennent très au sérieux. On fait des propositions qu'on discute et qu'on vote avec beaucoup d'aplomb, tout comme si l'on était l'assemblée constituante nommée par dix millions d'électeurs. — Citoyens, dit le président, je mets aux voix la question de savoir si la patrie habillera tous les gardes nationaux. Que ceux qui sont pour lèvent la main.

L'assemblée tout entière lève la main. — Citoyens, la proposition est adoptée; la patrie habillera tous les gardes nationaux.

Passons à une autre motion. Plusieurs citoyens sans fortune demandent à être ministres des finances.

Tous les futurs ministres lèvent la main. — La proposition est adoptée. Les citoyens clubistes sont tous nommés ministres des finances.

Comme on voit, ce n'est pas dangereux. Les personnes que les clubs effrayent sont véritablement trop timides. Il fut un temps où l'opinion des clubs contrebalançait, dominait même la majorité de la Convention. Les Jacobins, les Cordeliers firent la loi aux représentants du peuple. Mais ces deux clubs célèbres comptaient dans leur sein Robespierre, Saint-Just, Barrère, Couthon, Marat, Camille Desmoulins, Danton et Fabre d'Églantine. Frénétiquement applaudis dans les clubs, ces orateurs faisaient prévaloir dans l'assemblée la volonté des assemblées populaires.

Aujourd'hui rien de semblable n'est à craindre. Aucun clubiste ne s'est encore révélé comme orateur ni comme homme politique. A. V.

Le Salon de 1848 a ouvert ses portes mercredi à un public assez inquiet, mais toujours curieux.

On sait que, selon le vœu du ministre de l'intérieur, quarante artistes ont été élus à l'école des Beaux-Arts, non pour remplacer le jury inintelligent dont le 24 février a fait justice, mais pour placer les tableaux, dessins et marbres, au nombre de 5,180, qui encombrant le Louvre cette année. Dans cette commission, toutes les écoles étaient représentées. Or, faut-il l'avouer, ces quarante hommes de talent semblent n'avoir eu à cœur que de venger le jury de ses graves et ridicules injustices. Les tableaux, on pouvait l'espérer, auraient dû être divisés rigoureusement; ici les bons, là les mauvais, plus loin les médiocres, au bout de la galerie les impossibles; il n'en est rien, c'est le même tohu-bohu qu'il y a un an. Le salon carré, le tabernacle où doivent brûler toutes les flammes vives, renferme cinquante chefs-d'œuvre dont je ne donnerais pas cinquante louis, j'allais dire cinquante assignats. Mais par contre-coup, dans les galeries du carnaval de l'art, on découvre çà et là, enfouis entre les pages les plus grotesques, quelques petits chefs-d'œuvre de vie et de lumière. C'est un voyage à la recherche du beau idéal des Grecs dans le pays des Esquimaux.

Le secret de ce chaos d'ombres et de rayons, c'est que les hommes sont toujours des hommes, même quand ils tiennent la palette sacrée.

On disait qu'il n'y avait pas eu de carnaval à Paris, le carnaval est au Louvre, dans les radieuses galeries des Italiens et des Espagnols. C'est un travestissement invraisemblable; tous les grands maîtres sont couverts des guenilles pompeuses du bal masqué de l'Ambigu-Comique. Encore, si c'était la descente de la Courtille, si ardente en ses folies, si sublime en ses extravagances!

La veille, le jour et le lendemain des révolutions,

on voit apparaître à Paris, sur les quais et sur les boulevards, de majestueux bandits, d'héroïques drôles, qui vous rappellent plutôt les apparitions de Goya, de Rembrandt et de Callot que des hommes de votre temps. Ils sont si beaux dans leur laideur, il y a tant de fierté dans leur misère, que tous les esprits poétiques ou aventureux sont tentés de les saluer, de leur donner la main et d'entrer avec eux au cabaret du coin. C'est l'invasion des Barbares, Barbares sublimes, qui viennent au jour du danger sauver la patrie, et qui s'en vont quand tout est fini sans demander leur part de la curée, armée providentielle qui n'apprend pas la science de la guerre, et qui chasse devant elle les armées savantes appuyées par toutes les ressources du génie des combats.

Le Louvre a eu aussi son invasion des Barbares; mais combien j'aime mieux les figures enluminées du faubourg Marceau et du faubourg Antoine!

Je ne sais si les grandes scènes de la Révolution ont troublé mes yeux; j'avoue qu'en entrant au Louvre, j'ai été frappé par l'imprévu; il me semble que les tableaux n'ont plus la même couleur qu'aux dernières expositions, les peintres sont tombés dans le violet et dans le tendre; on cherche en vain les couleurs fières. Peut-être qu'en effet le spectacle des 23 et 24 février a-t-il changé par son réalisme saisissant, par ses tons rembranesques, par ses teintes à la Caravage et à la Salvator Rosa, le point de vue et l'horizon où nous étions tous peintres, poètes et critiques.

Que d'œuvres de notre temps qui ont subi ce jour-là une mortelle atteinte! Hier on portait pieusement son étincelle sur l'autel du génie; aujourd'hui, pour être admis à la porte du Temple, il faut du feu plein les mains.

Ce que je viens d'avancer ne s'applique pas à M. Eugène Delacroix, qui a exposé dans un Christ au tombeau une des plus radieuses et des plus sublimes pages de l'art moderne. Ce tableau est un chef-d'œuvre qui sera un jour placé entre une toile de Rembrandt et un panneau d'André del Sarthe. Jamais le grand révolutionnaire qui a monté sur la croix pour être vu du monde entier et crier à tous les opprimés: Levez-vous! jamais Jésus-Christ n'a été peint au tombeau dans un plus beau sentiment; nul ne passera dans la galerie sans s'incliner devant cette majesté de la douleur et devant cette majesté du génie.

Un peu plus loin on s'arrête avec émotion devant deux barques sur les côtes de Bretagne; la scène se passe en 1792, j'espère que ce n'est pas un à-propos. Dans la première barque, il y a des émigrants; dans la deuxième, il y a des républicains: que va-t-il se passer? La mer est mauvaise, la tempête mugit. Républicains, mes amis, abandonnez au flot

couronné ceux qui abandonnent leur patrie aux jours du danger; s'il n'y avait que des femmes, vous les sauveriez, mais il y a des hommes : des hommes qui émigrent, ce sont des soldats qui désertent. Ce tableau est plein de mouvement, de terreur et d'angoisse. Cela palpite et rayonne; vous direz que la couleur est mauvaise, mais au moins c'est de la couleur; on n'en pourrait pas dire autant de M. Delaroché ni même de M. Ingres.

On ne s'entendra jamais sur ce mot : les *Ingristes*; par exemple, il serait injuste de parquer M. Lehmann parmi les adorateurs du gris. M. Lehmann par sa nature allemande (il est bien Français par l'esprit, comme Henry Heine), par ses études, par ses aspirations vers la poésie, est un fervent adorateur de la ligne; mais il n'est pas de ceux qui sacrifient au contour les pompeuses ressources de la palette. Il y a de la couleur dans son tableau du salon carré représentant *les saintes Femmes au pied de la Croix* et dans cette charmante figure si fière et si originale qu'il appelle *Léonide*. Il ne faudrait pas trop d'ailleurs, sous prétexte de révolution, déclarer que la ligne est une royauté caduque qu'il faut supprimer parce que la couleur a proclamé ses droits de cité; rappelons-nous que Raphaël n'a jamais été un coloriste, ni Michel-Ange. — Il n'y a que les mauvais peintres qui n'aient pas le privilège de faire des tableaux sans couleur.

Il y a quelques paysages qui semblent déjà d'un autre temps. Je ne parle pas des jolies créations de Wattier, qui appartiennent à la Régence, ni des roses pompon de M. Jackson, mais des scènes de poésie agreste signées Jadin et Alfred de Dreux. Chasserons-nous et nous promènerons-nous désormais en si galant équipage? Depuis quelques années, la vie de château reprenait en France une élégance inaccoutumée. La mode, dans son laisser-aller plus libéral, avait permis de s'habiller avec un certain caractère. Mais la vie de château est-elle possible encore? Les paysans n'iront-ils pas crier ces paroles bibliques de Camille Desmoulins devant les châteaux : Ce sont les ossements des grandes bêtes féroces? Ces tableaux de Jadin et d'Alfred de Dreux sont peut-être déjà le souvenir d'une société qui s'en va, — qui n'est plus.

Les paysagistes n'ont pas varié. Ali n'y ressemble toujours à Aligny, Corot à Corot, Flers à Flers, Troyon à Troyon; qui s'en plaindrait? Mais Cabat ressemble-t-il toujours à Cabat? Coignard devrait bien donner des leçons à M. Brascassat et Anastasi à M. Jules Guignet.

Parmi les bonnes mascarades du Salon, il faut voir la *Loge de monsieur Bouffé* surmonté des feuilles de laurier passé au procédé Ruoltz. Le talent de M. Bouffé a beaucoup de ce procédé-là.

On pourrait dire de M. Debon et quelquefois de

M. Adrien Guignet ce que Carrache disait du Guerchin : « Nous avons ici un jeune homme qui est aussi franc dessinateur que violent coloriste; c'est un prodige, c'est un monstre; je ne vous en dis rien de trop. Nos plus grands peintres sont épouvantés par le caractère impétueux de ses ouvrages. »

Meissonnier, après quelques années d'absence, reparaît avec tout son esprit, toute sa fierté, tout son style. Comme il est adroit! Comme il groupe et comme il campe ses figures! Que d'intentions profondes et insaisissables! Les *Joueurs de quilles* de Jean Steen de si joyeuse humeur ont l'accent pittoresque des *Joueurs de boule* de Meissonnier, mais ils ont moins de style.

Diaz rayonne toujours comme un soleil espagnol. Il agrandit son horizon. Il interprète à sa manière la poésie antique. Il a peint *Diane partant pour la chasse*. Si ce n'est pas la fière Diane aux pieds de marbre tout parfumés d'herbe vierge, qu'importe! Actéon se métamorphoserait en cerf pour être poursuivi par la belle chasseresse de Diaz, — comme il a fait pour celle du Primitice.

Les deux Müller seront aimés : on s'arrêtera devant la *Folie d'Haïdée* et devant les *Fêtes d'octobre à Rome*, deux pages qui n'ont aucun rapport.

Il y a une nouvelle édition en grand format du *Serment du Jeu-de-Paume*, par M. Couder, qui s'est familiarisé depuis longtemps — avec les costumes de la Révolution.

Jeanron a prouvé qu'il a le droit de cité au Louvre, même son titre de directeur.

En sculpture, il y a trois œuvres hors ligne : la *Bacchante* de Clesinger, la *Réverie* de Jouffroy, et la *Nissya* de Pradier. Il y a encore un groupe de M. Pascal : *Laissez venir à moi les petits enfants*, et une coupe en argent repoussé représentant *l'Harmonie dans l'Olympe*. Il y a d'autres œuvres dignes de remarque que nous regrettons de ne pouvoir signaler aujourd'hui, comme la *Vittorina* de Daumas et *l'Heure de la nuit* de Pollet.

Après tout, il y a encore de charmantes femmes en France, qui, — pour n'être plus marquises ou vicomtes, — n'en ont pas moins les épaules du monde les plus magnifiques et les regards les plus révolutionnaires. Il y aurait de l'ingratitude à ne pas nous en souvenir dans ces temps de crise, et comme, Dieu merci! la République ne supprime ni les roses, ni la grâce, ni la musique, ni l'amour, ni les événements, nous ne voyons pas pourquoi nous ne basarderions pas un pied républicain dans le monde tremblant des boudoirs. — Là, comme ailleurs, n'y a-t-il pas des peurs à endormir, des nerfs à calmer, de petites moues aristocratiques à faire disparaître? Reprenons donc nos gants blancs, et remettons-nous

en course sur la pointe du pied ; nous nous ferons pardonner cette escapade en criant ce soir un peu plus fort au club, — car nous aussi, nous sommes d'un club — le *Club des clubistes*.

On nous dira peut-être qu'au milieu des questions brûlantes du moment, — lorsque tout halète autour de nous, — que le sol tremble sous nos pas, — on nous dira peut-être que la poésie a fait son temps, que le sourire dans le style n'est plus de mode, et que, hors de la métaphore républicaine, il n'y a plus de salut. N'en croyez rien. Le salut est justement dans l'*humour* et dans la fantaisie, — qui feront vivre la République. Le peuple des journées de février, qui, en passant par la rue de Richelieu, a placé un drapeau tricolore entre les mains du Molière de bronze, le vrai peuple, comprend tous les genres de courage, même le courage de l'esprit.

En cela, comme en bien d'autres choses, il ne s'agit que de savoir le prendre et d'afficher par exemple : *Bal de l'armée*, *Bal des Écoles* ou *Concert de la Garde nationale* — pour avoir le droit de danser en pleine tourmente, de rire, de chanter et de se remettre à faire l'amour jusque sous les sourcils froncés du gouvernement provisoire. C'est ce qui n'a pas manqué d'advenir ; sauf un peu plus de tricolore que par le passé, les bals et les concerts ont

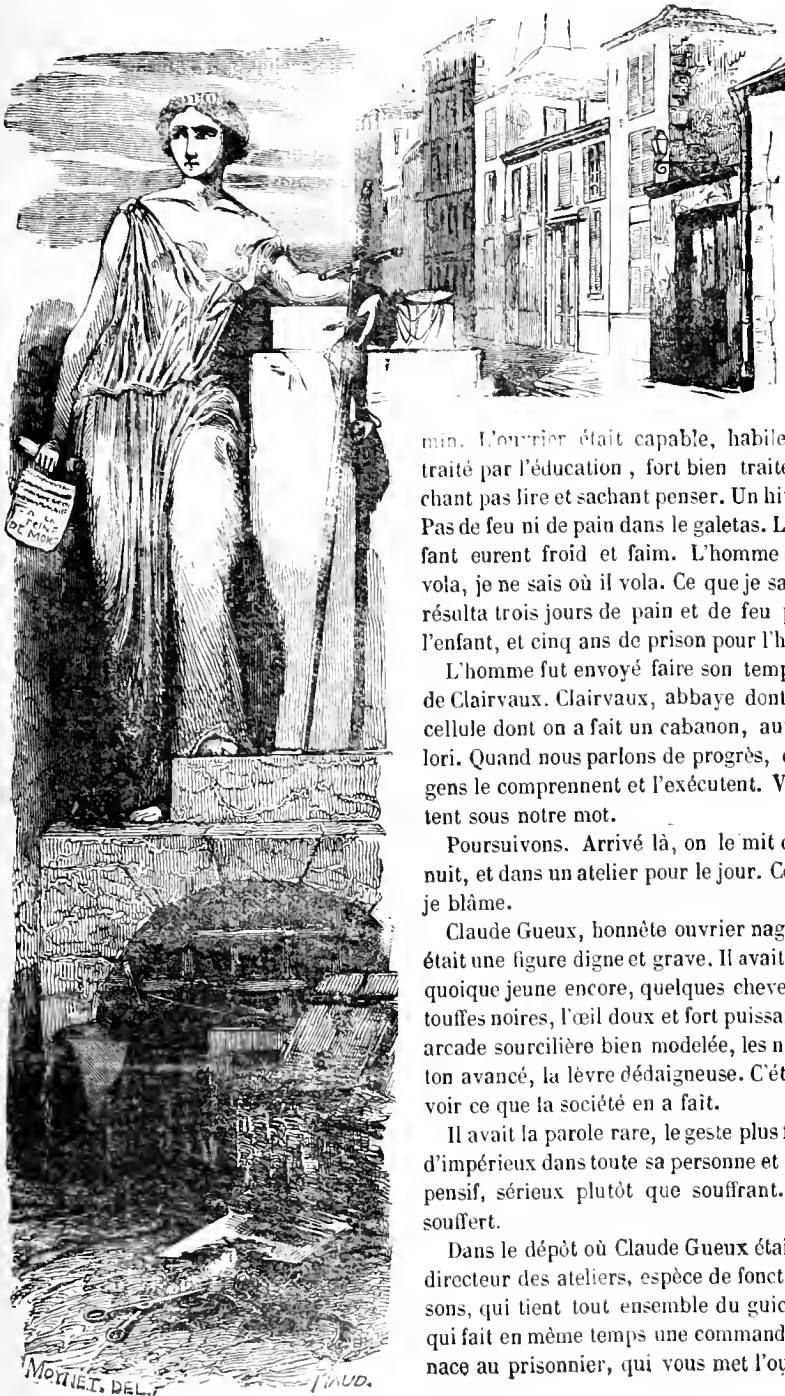
reparu doucement d'abord, à la queue-leu-leu, d'un air timide, avec la *Marseillaise* pour passe-port et l'hymne des *Girondins* pour signe particulier ; — puis bientôt, voyant qu'on les laissait faire, ils se sont épandus par la ville et ont bravement recommencé leur vacarme chantant et dansant *avec permission de la République*.

Entrons fièrement dans la République par la grande porte de la poésie, mais ne décalquons pas misérablement 1789 sur 1848 ; républicains nouveaux, soyons de nouveaux hommes, tout en restant des hommes distingués. Gardons l'aristocratie du langage, de la beauté et de l'amour, les dernières aristocraties. Soyons Athéniens au sein de Sparte ; — et l'on comprendra à la fin que l'art, la danse, les beaux vers, les mains blanches, le patchouli et la queue coupée du chien d'Alcibiade, n'ont jamais nui et ne nuiront jamais au plus austère des gouvernements possibles.

Oui, la révolution est partout excepté en France. Elle fait le tour du monde. De Paris à Berlin, de Vienne à Milan, de Naples à Palerme, tous, hommes, femmes, enfants, agitent l'arme sacrée de la délivrance. Aujourd'hui prions pour l'Italie.



CLAUDE GUEUX.



Il y a sept ou huit ans, un homme nommé Claude Gueux, pauvre ouvrier, vivait à Paris. Il avait avec lui une fille qui était sa maîtresse, et un enfant de cette fille. Je dis les choses comme elles sont, laissant le lecteur ramasser les moralités à mesure que les faits les sèment sur leur che-

min. L'ouvrier était capable, habile, intelligent, fort mal traité par l'éducation, fort bien traité par la nature, ne sachant pas lire et sachant penser. Un hiver, l'ouvrage manqua. Pas de feu ni de pain dans le galetas. L'homme, la fille et l'enfant eurent froid et faim. L'homme vola. Je ne sais ce qu'il vola, je ne sais où il vola. Ce que je sais, c'est que de ce vol il résulta trois jours de pain et de feu pour la femme et pour l'enfant, et cinq ans de prison pour l'homme.

L'homme fut envoyé faire son temps à la maison centrale de Clairvaux. Clairvaux, abbaye dont on a fait une bastille, cellule dont on a fait un cabanon, autel dont on a fait un pilori. Quand nous parlons de progrès, c'est ainsi que certaines gens le comprennent et l'exécutent. Voilà la chose qu'ils mettent sous notre mot.

Poursuivons. Arrivé là, on le mit dans un cachot pour la nuit, et dans un atelier pour le jour. Ce n'est pas l'atelier que je blâme.

Claude Gueux, honnête ouvrier naguère, voleur désormais; était une figure digne et grave. Il avait le front haut, déjà ridé, quoique jeune encore, quelques cheveux gris perdus dans les touffes noires, l'œil doux et fort puissamment enfoncé sous une arcade sourcilière bien modelée, les narines ouvertes, le menton avancé, la lèvre dédaigneuse. C'était une belle tête. On va voir ce que la société en a fait.

Il avait la parole rare, le geste plus fréquent, quelque chose d'impérieux dans toute sa personne et qui se faisait obéir, l'air pensif, sérieux plutôt que souffrant. Il avait pourtant bien souffert.

Dans le dépôt où Claude Gueux était enfermé, il y avait un directeur des ateliers, espèce de fonctionnaire propre aux prisons, qui tient tout ensemble du guichetier et du marchand, qui fait en même temps une commande à l'ouvrier et une menace au prisonnier, qui vous met l'outil aux mains et les fers

aux pieds. Celui-là était lui-même une variété dans l'espèce, un homme bref, tyrannique, obéissant à ses idées, toujours à courte bride sur son autorité; d'ailleurs, dans l'occasion, bon compagnon, bon prince, jovial même et raillant avec grâce; dur plutôt que ferme; ne raisonnant avec personne, pas même avec lui; bon père, bon mari sans doute, ce qui est devoir et non vertu; en un mot, pas méchant, mauvais. C'était un de ces hommes qui n'ont rien de vibrant ni d'élastique, qui sont composés de molécules inertes, qui ne résonnent au choc d'aucune idée, au contact d'aucun sentiment, qui ont des colères glacées, des haines mornes, des emportements sans émotion, qui prennent feu sans s'échauffer, dont la capacité de calorique est nulle, et qu'on dirait souvent faits de bois : ils flambent par un bout et sont froids par l'autre. La ligne principale, la ligne diagonale du caractère de cet homme, c'était la tenacité. Il était fier d'être tenace, et se comparait à Napoléon. Ceci n'est qu'une illusion d'optique. Il y a nombre de gens qui en sont dupes et qui, à certaine distance, prennent la tenacité pour de la volonté et une chandelle pour une étoile. Quand cet homme donc avait une fois ajusté ce qu'il appelait sa *volonté* à une chose absurde, il allait tête haute et à travers toute broussaille jusqu'au bout de la chose absurde. L'enlèvement sans l'intelligence, c'est la sottise soudée au bout de la bêtise en lui servant de rallonge. Cela va loin. En général, quand une catastrophe privée ou publique s'est écroulée sur nous, si nous examinons, d'après les décombres qui en gisent à terre, de quelle façon elle s'est échafaudée, nous trouvons presque toujours qu'elle a été aveuglément construite par un homme médiocre et obstiné qui avait foi en lui et qui s'admirait. Il y a par le monde beaucoup de ces petites fatalités têtues qui se croient des providences.

Nous avons dit qu'une fois arrivé à Clairvaux, Claude Gueux fut numéroté à un atelier et rivé à une besogne. Le directeur de l'atelier fit connaissance avec lui, le reconnut bon ouvrier, et le traita bien. Il paraît même qu'un jour, étant de bonne humeur, et voyant Claude Gueux fort triste, car cet homme pensait toujours à celle qu'il appelait sa *femme*, il lui conta, par manière de jovialité et de passe-temps, et aussi pour le consoler, que cette malheureuse s'était faite fille publique. Claude demanda froidement ce qu'était devenu l'enfant. On ne savait.

Dans la prison Claude avait un ami : par haine du bonheur d'autrui le directeur les sépara.

Après des prières pleines de force et de dignité, Claude Gueux n'avait plus qu'une arme. « Eh bien !

Claude, lui dit un de ses compagnons ! A quoi songes-tu ? tu parais triste. — *Je crains*, dit Claude, *qu'il n'arrive bientôt quelque malheur à ce bon monsieur D.*

Il y a neuf jours pleins du 24 octobre au 4 novembre. Claude n'en laissa pas passer un sans avertir gravement le directeur de l'état de plus en plus douloureux où le mettait la disparition d'Albin. Le directeur fatigué lui infligea une fois vingt-quatre heures de cachot parce que la prière ressemblait trop à une sommation. Voilà tout ce que Claude obtint.

Le 4 novembre arriva. Ce jour-là, Claude s'éveilla avec un visage serein qu'on ne lui avait pas encore vu depuis le jour où la *décision* de M. D. l'avait séparé de son ami. En se levant, il fouilla dans une espèce de caisse de bois blanc qui était au pied de son lit et qui contenait ses quelques guenilles. Il en tira une paire de ciseaux de couturière. C'était, avec un volume dépareillé de l'*Emile*, la seule chose qui lui restât de la femme qu'il avait aimée, de la mère de son enfant, de son heureux petit ménage d'autrefois. Deux meubles bien inutiles pour Claude; les ciseaux ne pouvaient servir qu'à une femme, le livre qu'à un lettré. Claude ne savait ni coudre ni lire.

Au moment où il traversait le vieux cloître dés-honoré et flanchi à la chaux qui sert de promenoir d'hiver, il s'approcha du condamné Ferrari qui regardait avec attention les énormes barreaux d'une croisée. Claude tenait à la main la petite paire de ciseaux, il la montra à Ferrari en disant : Ce soir je couperai ces barreaux-ci avec ces ciseaux-là.

Ferrari incrédule se mit à rire, et Claude aussi.

Ce matin là, il travailla avec plus d'ardeur qu'à l'ordinaire; jamais il n'avait fait si vite et si bien. Il parut attacher un certain prix à terminer dans la matinée un chapeau de paille que lui avait payé d'avance un honnête bourgeois de Troyes, M. Bressier.

Un peu avant midi, il descendit sous un prétexte à l'atelier des menuisiers, situé au rez-de-chaussée, au-dessous de l'étage où il travaillait. Claude était aimé là comme ailleurs, mais il y entra rarement. Aussi : — Tiens ! voilà Claude ! — on l'entoura. Ce fut une fête. Claude jeta un coup-d'œil rapide dans la salle. Pas un des surveillants n'y était. Qui est ce qui a une hache à me prêter, dit-il ? Pourquoi faire ? lui demanda-t-on. Il répondit : — C'est pour tuer ce soir le directeur des ateliers. On lui présenta plusieurs haches à choisir. Il prit la plus petite qui était fort tranchante, la cacha dans son pantalon, et sortit. Il y avait là vingt-sept prisonniers. Il ne leur avait pas recommandé le secret. Tous le gardèrent.

Ils ne causèrent même pas de la chose entre eux.

Chacun attendit de son côté ce qui arriverait. L'affaire était terrible, droite et simple. Pas de complication possible. Claude ne pouvait être ni conseillé ni dénoncé.

Une heure après, il aborda un jeune condamné de seize ans qui bâillait dans le promenoir, et lui conseilla d'apprendre à lire. En ce moment, le détenu Faillette accosta Claude, et lui demanda ce que diable il cachait là dans son pantalon. Claude dit : C'est une hache pour tuer monsieur D. ce soir. Il ajouta : Est-ce que cela se voit ? — Un peu, dit Faillette.

Le reste de la journée fut à l'ordinaire. A sept heures du soir, on renferma les prisonniers, chaque section dans l'atelier qui lui était assigné ; et les surveillants sortirent des salles de travail, comme il paraît que c'est l'habitude, pour ne rentrer qu'après la ronde du directeur.

Claude Gueux fut donc verrouillé comme les autres dans son atelier avec ses compagnons de métier.

Alors il se passa dans cet atelier une scène extraordinaire, une scène qui n'est ni sans majesté ni sans terreur, la seule de ce genre qu'aucune histoire puisse raconter.

Il y avait là, ainsi que l'a constaté l'instruction judiciaire qui a eu lieu depuis, quatre-vingt-deux voleurs, y compris Claude.

Une fois que les surveillants les eurent laissés seuls, Claude se leva debout sur son banc, et annonça à toute la chambre qu'il avait quelque chose à dire. On fit silence.

Alors Claude haussa la voix et dit qu'il allait tuer le directeur.

Il parla, à ce qu'il paraît, avec une éloquence singulière qui d'ailleurs lui était naturelle. Il déclara qu'il savait bien qu'il allait faire une action violente, mais qu'il ne croyait pas avoir tort. Il attesta la conscience des quatre-vingt-un voleurs qui l'écoutaient. Qu'il était dans une rude extrémité. Que la nécessité de se faire justice soi-même était un cul-de-sac où l'on se trouvait engagé quelquefois. Qu'à la vérité il ne pouvait prendre la vie du directeur sans donner la sienne propre, mais qu'il trouvait bon de donner sa vie pour une chose juste. Qu'il avait mûrement réfléchi, et à cela seulement, depuis deux mois. Qu'il croyait bien ne pas se laisser entraîner par le ressentiment, mais que, dans le cas que cela serait, il supplait qu'on l'en avertisse. Qu'il soumettait hennêtement ses raisons aux hommes justes qui l'écoutaient. Qu'il allait donc tuer monsieur D., mais que si quelqu'un avait une objection à lui faire, il était prêt à l'écouter.

Une voix seulement s'éleva et dit qu'avant de

tuer le directeur, Claude devait essayer une dernière fois de le fléchir.

— C'est juste ! dit Claude, et je le ferai.

Huit heures sonnèrent à la grande horloge. Le directeur devait venir à neuf heures.

Une fois que cette étrange cour de cassation eut en quelque sorte ratifié la sentence qu'il avait portée, Claude reprit toute sa sérénité. Il mit sur une table tout ce qu'il possédait en linge et en vêtements, la pauvre dépouille du prisonnier, et appelant l'un après l'autre ceux de ses compagnons qu'il aimait le plus après Albin, il leur distribua tout. Il ne garda que la petite paire de ciseaux.

Puis il les embrassa tous. Quelques-uns pleuraient, il souriait à ceux-là.

Il y eut dans cette heure dernière des instants où il causa avec tant de tranquillité et même de gaieté que plusieurs de ses camarades espéraient intérieurement, comme ils l'ont déclaré depuis, qu'il abandonnerait peut-être sa résolution. Il s'amusa même une fois à éteindre une des rares chandelles qui éclairaient l'atelier avec le souffle de sa narine, car il avait de mauvaises habitudes d'éducation qui dérangent sa dignité naturelle plus souvent qu'il n'aurait fallu. Rien ne pouvait faire que cet ancien gamin des rues n'eût point par moment l'odeur du ruisseau de Paris.

Il aperçut un jeune condamné qui était pâle, qui le regardait avec des yeux fixes, et qui tremblait, sans doute de l'attente de ce qu'il allait voir. — Allons, du courage, jeune homme ! lui dit Claude doucement, ce ne sera que l'affaire d'un instant.

Quand il eut distribué toutes ses hardes, fait tous ses adieux, serré toutes les mains, il interrompit quelques causeries inquiètes qui se faisaient çà et là dans les coins obscurs de l'atelier, et il commanda qu'on se remit au travail. Tous obéirent en silence.

L'atelier où ceci se passait était une salle oblongue, un long parallélogramme percé de fenêtres sur ses deux grands côtés, et de deux portes qui se regardaient à ses deux extrémités. Les métiers étaient rangés de chaque côté près des fenêtres, les bancs touchant le mur à angle droit, et l'espace resté libre entre les deux rangées de métiers formait une sorte de longue voie qui allait en ligne droite de l'une des deux portes à l'autre et traversait ainsi toute la salle. C'était cette longue voie, assez étroite, que le directeur avait à parcourir en faisant son inspection ; il devait entrer par la porte sud et ressortir par la porte nord, après avoir regardé les travailleurs à droite et à gauche. D'ordinaire il faisait ce trajet assez rapidement et sans s'arrêter.

Claude s'était replacé lui-même à son banc et il s'était remis au travail, comme Jacques Clément se fût remis à la prière.

Tous attendaient. Le moment approchait. Tout à-coup on entendit un coup de cloche. Claude dit : C'est l'avant-quart. Alors il se leva, traversa gravement une partie de la salle, et alla s'accouder sur l'angle du premier métier à gauche, tout à côté de la porte d'entrée. Son visage était parfaitement calme et bienveillant.

Neuf heures sonnèrent. La porte s'ouvrit. Le directeur entra. En ce moment-là, il se fit dans l'atelier un silence de statues. Le directeur était seul comme d'habitude.

Il entra avec sa figure joviale, satisfaite et inexorable, ne vit pas Claude qui était debout à gauche de la porte, la main droite cachée dans son pantalon, et passa rapidement devant les premiers métiers, hochant la tête, machant ses paroles, et jetant çà et là son regard banal, sans s'apercevoir que tous les yeux qui l'entouraient étaient fixés sur une idée terrible.

Tout-à-coup il se détourna brusquement, surpris d'entendre un pas derrière lui.

C'était Claude qui le suivait en silence depuis quelques instants. — Que fais-tu là, toi, dit le directeur ? pourquoi n'es-tu pas à ta place ?

Car un homme n'est plus un homme là, c'est un chien, on le tuitoie.

Claude Gueux respectueusement : — C'est que j'ai à vous parler, monsieur le directeur. — De quoi ? — D'Albin. — Encore ! dit le directeur. — Toujours ! dit Claude. — Ah çà, reprit le directeur continuant de marcher, tu n'as donc pas eu assez de vingt-quatre heures de cachot ?

Claude répondit, en continuant de le suivre : Monsieur le directeur, rendez-moi mon camarade. — Impossible ! — Monsieur le directeur, dit Claude avec une voix qui eût attendri le démon, je vous en supplie, remettez Albin avec moi, vous verrez comme je travaillerai bien. Vous qui êtes libre, cela vous est égal, vous ne savez pas ce que c'est qu'un ami ; mais moi, je n'ai que les quatre murs de la prison. Vous pouvez aller et venir, vous ; moi, je n'ai qu'Albin. Rendez-le-moi. Albin me nourrissait, vous le savez bien. Cela ne vous coûterait que la peine de dire oui. Qu'est-ce que cela vous fait qu'il y ait dans la même salle un homme qui s'appelle Claude Gueux et un autre qui s'appelle Albin ? Car ce n'est pas plus compliqué que cela. Monsieur le directeur, mon bon monsieur D., je vous supplie vraiment au nom du ciel !

Claude n'en avait peut-être jamais tant dit à la fois à un geôlier. Après cet effort, épuisé, il attendit. Le directeur répliqua avec un geste d'impatience : — Impossible. C'est dit. Voyons, ne m'en reparle plus. Tu m'ennuies.

Et comme il était pressé, il doubla le pas. Claude

aussi. En parlant ainsi, ils étaient arrivés tous deux près de la porte de sortie ; les quatre-vingts voleurs regardaient et écoutaient, haletants.

Claude toucha doucement le bras du directeur. — Mais au moins que je sache pourquoi je suis condamné à mort. Dites-moi pourquoi vous l'avez séparé de moi. — Je te l'ai déjà dit, répondit le directeur. Parce que. Et tournant le dos à Claude, il avança la main vers le loquet de la porte de sortie.

A la réponse du directeur, Claude avait reculé d'un pas. Les quatre-vingts statues qui étaient là virent sortir de son pantalon sa main droite avec la hache. Cette main se leva, et avant que le directeur eût pu pousser un cri, trois coups de hache, chose affreuse à dire, assésés tous les trois dans la même entaille, lui avaient ouvert le crâne au moment où il tombait à la renverse, un quatrième coup lui balafra le visage ; puis, comme une fureur lancée ne s'arrête pas court, Claude Gueux lui fenda la cuisse droite d'un cinquième coup inutile. Le directeur était mort.

Alors Claude jeta la hache et cria : *A l'autre maintenant !* L'autre, c'était lui. On le vit tirer de sa veste les petits ciseaux de « sa femme » ; et, sans que personne songeât à l'en empêcher, il se les enfonça dans la poitrine. La lame était courte, la poitrine était profonde. Il y fouilla longtemps et à plus de vingt reprises, en criant : « Cœur de » damné, je ne trouverai donc pas ! » et enfin il tomba baigné dans son sang, évanoui sur le mort.

Lequel des deux était la victime de l'autre ?

Quand Claude reprit connaissance, il était dans un lit, couvert de linges et de bandages, entouré de soins. Il avait auprès de son chevet de bonnes sœurs de charité, et de plus un juge d'instruction qui instrumentait et qui lui demanda avec beaucoup d'intérêt : *Comment vous trouvez-vous ?*

Il avait perdu une grande quantité de sang ; mais les ciseaux avec lesquels il avait eu la superstition touchante de se frapper avaient mal fait leur devoir, aucun des coups qu'il s'était portés n'était dangereux. Il n'y avait de mortelles pour lui que les blessures qu'il avait faites à M. D.

Les interrogatoires commencèrent. On lui demanda si c'était lui qui avait tué le directeur des ateliers de la prison de Clairvaux. Il répondit : *Oui*. On lui demanda pourquoi. Il répondit : *Parce que*.

Cependant, à un certain moment, ses plaies s'envenimèrent ; il fut pris d'une fièvre mauvaise dont il faillit mourir.

Novembre, décembre, janvier et février se passèrent en soins et en préparatifs ; médecins et juges s'empresaient autour de Claude ; les uns guérissaient ses blessures, les autres dressaient son échafaud.

Abrégeois. Le 16 mars 1832, il parut, étant parfaitement guéri, devant la cour d'assises de Troyes. Tout ce que la ville peut donner de foule était là.

Claude eut une bonne attitude devant la cour ; il s'était fait raser avec soin, il avait la tête nue, il portait ce morne habit des prisonniers de Clairvaux, mi-parti de deux espèces de gris.

Le procureur du roi avait encombré la salle de toutes les baïonnettes de l'arrondissement, « afin, » dit-il à l'audience, de contenir tous les scélérats » qui devaient figurer comme témoins dans cette » affaire. »

Lorsqu'il fallut entamer le débat, il se présenta une difficulté singulière. Aucun des témoins des événements du 4 novembre ne voulait déposer contre Claude. Le président les menaça de son pouvoir discrétionnaire. Ce fut en vain. Claude alors leur commanda de déposer. Toutes ces langues se délièrent. Ils dirent ce qu'ils avaient vu.

Claude les écoutait tous avec une profonde attention. Quand l'un d'eux, par oubli ou par affection pour Claude, omettait des faits à la charge de l'accusé, Claude les rétablissait.

De témoignage en témoignage, la série des faits que nous venons de développer se déroula devant la cour.

Il y eut un moment où les femmes qui étaient là pleurèrent. L'huissier appela le condamné Albin. C'était son tour de déposer. Il entra en chancelant ; il sanglotait. Les gendarmes ne purent empêcher qu'il n'allât tomber dans les bras de Claude. Claude le soutint et dit en souriant au procureur du roi : « Voilà un scélérat qui partage son pain avec ceux » qui ont faim. » Puis il baisa la main d'Albin.

La liste des témoins épuisée, M. le procureur du roi se leva et prit la parole en ces termes : « Messieurs les jurés, la société serait ébranlée jusque » dans ses fondements, si la vindicte publique n'atteignait pas les grands coupables comme celui » qui, etc. »

Après ce discours mémorable, l'avocat de Claude parla. La plaidoirie contre et la plaidoirie pour firent, chacune à leur tour, les évolutions qu'elles ont coutume de faire dans cette espèce d'hippodrome qu'on appelle un procès criminel.

Claude jugea que tout n'était pas dit. Il se leva à son tour. Il parla d'une telle sorte qu'une personne qui assistait à cette audience s'en revint frappée d'étonnement. Il paraît que ce pauvre ouvrier contenait plutôt un orateur qu'un assassin. Il parla debout, avec une voix pénétrante et bien ménagée, avec un œil clair, honnête et résolu, avec un geste presque toujours le même, mais plein d'empire. Il dit les choses comme elles étaient, simplement, sérieusement, sans charger ni amoindrir ;

convint de tout, regarda l'article 296 en face, et posa sa tête dessous. Il eut des moments de véritable haute éloquence qui faisaient remuer la foule, et où l'on se répétait à l'oreille dans l'auditoire ce qu'il venait de dire. Cela faisait un murmure pendant lequel Claude reprenait haleine en jetant un regard fier sur les assistants. Dans d'autres instants, cet homme qui ne savait pas lire, était doux, poli, choisi comme un lettré ; puis, par moments encore, modeste, mesuré, attentif, marchant pas à pas dans la partie irritante de la discussion, bienveillant pour les juges. Une fois seulement, il se laissa aller à une secousse de colère. Le procureur du roi avait établi dans le discours que nous avons cité en entier, que Claude Gueux avait assassiné le directeur des ateliers sans voie de fait ni violence de la part du directeur, par conséquent *sans provocation*.

— Quoi ! s'écria Claude, je n'ai pas été provoqué ! Ah ! oui, vraiment, c'est juste, je vous comprends. Un homme ivre me donne un coup de poing, je le tue, j'ai été provoqué, vous me faites grâce, vous m'envoyez aux galères. Mais un homme qui n'est pas ivre et qui a toute sa raison me comprime le cœur pendant quatre ans, m'humilie pendant quatre ans, me pique tous les jours, toutes les heures toutes les minutes, d'un coup d'épingle à quelque place inattendue pendant quatre ans ! J'avais une femme pour qui j'ai volé, il me torture avec cette femme ; j'avais un enfant pour qui j'ai volé, il me torture avec cet enfant ; je n'ai pas assez de pain, un ami m'en donne, il m'ôte mon ami et mon pain. Je redemande mon ami, il me met au cachot. Je lui dis *vous*, à lui mouchard, il me dit *tu*. Je lui dis que je souffre, il me dit que je l'ennuie. Alors que voulez-vous que je fasse ? Je le tue. C'est bien, je suis un monstre, j'ai tué cet homme, je n'ai pas été provoqué, vous me coupez la tête. Faites ! — Mouvement sublime, selon nous, qui faisait tout à coup surgir, au-dessus de la provocation matérielle, sur laquelle s'appuie l'échelle mal proportionnée des circonstances atténuantes, toute une théorie de la provocation morale oubliée par la loi.

Les débats fermés, le président fit un résumé impartial et lumineux. Il en résulta ceci : une vilaine vie ; un monstre en effet ; Claude Gueux avait commencé par vivre en concubinage avec une fille publique ; puis il avait volé ; puis il avait tué. Tout cela était vrai.

Au moment d'envoyer les jurés dans leur chambre, le président demanda à l'accusé s'il avait quelque chose à dire sur la position des questions. — Peu de chose, dit Claude. Voici pourtant. Je suis un voleur et un assassin, j'ai volé et tué. Mais pourquoi ai-je volé ? Pourquoi ai-je tué ? Posez-vous ces

deux questions à côté des autres, messieurs les jurés.

Après un quart-d'heure de délibération, sur la déclaration des deux Champenois qu'on appelait *messieurs les jurés*, Claude Gueux fut condamné à mort.

Il est certain que dès l'ouverture des débats, plusieurs d'entre eux avaient remarqué que l'accusé s'appelait *Gueux*, ce qui leur avait fait une impression profonde.

On lut son arrêt à Claude, qui se contenta de dire : *C'est bien. Mais pourquoi cet homme a-t-il volé? Pourquoi cet homme a-t-il tué? Voilà deux questions auxquelles ils ne répondent pas.*

Rentré dans la prison, il soupa presque gaiement et dit : Trente-six ans de faits !

Il ne voulait pas se pourvoir en cassation. Une des sœurs qui l'avaient soigné vint l'en prier avec larmes. Il se pourvut par complaisance pour elle. Il paraît qu'il résista jusqu'au dernier instant, car au moment où il signa son pourvoi sur le registre du greffe, le délai légal des trois jours était expiré depuis quelques minutes. La pauvre fille reconnaissante lui donna cinq francs. Il prit l'argent et la remercia.

Pendant que son pourvoi pendait, des offres d'évasion lui furent faites par les prisonniers de Troyes qui s'y dévouaient, tous. Il s'y refusa. Les détenus jetèrent successivement dans son cachot par le soupirail un clou, un morceau de fil de fer et une anse de seau. Chacun de ces trois outils eût suffi à un homme aussi intelligent que Claude pour limer ses fers. Il remit l'anse, le fil de fer et le clou au guichetier.

Le 8 juin 1832, sept mois et quatre jours après le fait, l'expiation arriva, *pelo claudo*, comme on voit. Ce jour-là, à sept heures du matin, le greffier du tribunal entra dans le cachot de Claude, et lui annonça qu'il n'avait plus qu'une heure à vivre. Son pourvoi était rejeté.

Il paraît que les paroles des hommes forts doivent toujours recevoir de l'approche de la mort une certaine grandeur.

Le prêtre arriva, puis le bourreau. Il fut humble avec le prêtre, doux avec l'autre. Il ne refusa ni son âme, ni son corps.

Il conserva une liberté d'esprit parfaite. Pendant qu'on lui coupait les cheveux, quelqu'un parla, dans un coin du cachot, du choléra qui menaçait Troyes en ce moment. — Quant à moi, dit Claude avec un sourire, je n'ai pas peur du choléra.

Il écoutait d'ailleurs le prêtre avec une attention extrême, en s'accusant beaucoup et en regrettant de n'avoir pas été instruit dans la religion.

Sur sa demande on lui avait rendu les ciseaux

avec lesquels il s'était frappé. Il y manquait une lame qui s'était brisée dans sa poitrine. Il pria le geôlier de faire porter de sa part ces ciseaux à Albin. Il dit aussi qu'il désirait qu'on ajoutât à ce legs la ration de pain qu'il aurait dû manger ce jour-là.

Il pria ceux qui lui lièrent les mains de mettre dans sa main droite la pièce de cinq francs que lui avait donnée la sœur, la seule chose qui lui restât désormais.

A huit heures moins un quart, il sortit de la prison, avec tout le lugubre cortège ordinaire des condamnés. Il était à pied, pâle, l'œil fixé sur le crucifix du prêtre, mais marchant d'un pas ferme.

On avait choisi ce jour-là pour l'exécution, parce que c'était jour de marché, afin qu'il y eût le plus de regards possibles sur son passage, car il paraît qu'il y a encore en France des bourgades à demi sauvages où, quand la société tue un homme, elle s'en vante.

Il monta sur l'échafaud gravement, l'œil toujours fixé sur le gibet du Christ. Il voulut embrasser le prêtre, puis le bourreau, remerciant l'un, pardonnant à l'autre. Le bourreau le repoussa doucement, dit une relation. Au moment où l'aide le liait sur la bidense mécanique, il fit signe au prêtre de prendre la pièce de cinq francs qu'il avait dans sa main droite, et lui dit : *Pour les pauvres*. Comme huit heures sonnaient en ce moment, le bruit du beffroi de l'horloge couvrit sa voix, et le confesseur lui répondit qu'il n'entendait pas. Claude attendit l'intervalle de deux coups et répéta avec douceur : *Pour les pauvres*.

Le huitième coup n'était pas encore sonné que cette noble et intelligente tête était tombée.

Admirable effet des exécutions publiques! ce jour-là même, la machine étant encore debout au milieu d'eux et pas lavée, les gens du marché s'ameutèrent pour une question de tarif et faillirent massacrer un employé de l'octroi. Le doux peuple que vous font ces lois-là !

Nous avons cru devoir raconter en détail l'histoire de Claude Gueux, parce que, selon nous, tous les paragraphes de cette histoire pourraient servir de têtes de chapitre au livre où serait résolu le grand problème du peuple au dix-neuvième siècle. Dans cette vie importante il y a deux phases principales, avant la chute, après la chute, et sous deux phases, deux questions, question de l'éducation, question de la pénalité; et entre ces deux questions, la société tout entière.

Cet homme, certes, était bien né, bien organisé, bien doué. Que lui a-t-il donc manqué? Réfléchissez.

C'est là le grand problème de proportion dont

solution, encore à trouver, donnera l'équilibre universel : *Que la société fasse toujours pour l'individu autant que la nature.*

Voyez Claude Gueux. Cerveau bien fait, cœur bien fait, sans nul doute. Mais le sort le met dans une société si mal faite qu'il finit par voler. La société le met dans une prison si mal faite qu'il finit par tuer.

Qui est réellement coupable ? Est-ce lui ? Est-ce nous ?

Questions sévères, questions poignantes, qui sollicitent à cette heure toutes les intelligences, qui nous tirent tous tant que nous sommes, par le pan de notre habit, et qui nous barreront un jour si complètement le chemin qu'il faudra bien les regarder en face et savoir ce qu'elles nous veulent.

Celui qui écrit ces lignes essaiera de dire bientôt peut-être de quelle façon il les comprend.

Quand on est en présence de pareils faits, quand on songe à la manière dont ces questions nous pressent, on se demande à quoi pensent ceux qui gouvernent, s'ils ne pensent pas à cela ?

Il est important, députés ou ministres, de fatiguer et de tirailler toutes les choses et toutes les idées de ce pays dans des discussions pleines d'avortements ; il est essentiel, par exemple, de mettre sur la sellette et d'interroger et de questionner à grands cris, et sans savoir ce qu'on dit, l'art du dix-neuvième siècle, ce grand et sévère accusé qui ne daigne pas répondre et qui fait bien ; il est expédient de passer son temps, gouvernants et législateurs, en conférences classiques qui font hausser les épaules aux maîtres d'école de la banlieue ; il est utile de déclarer que c'est le drame moderne qui a inventé l'inceste, l'adultère, le parricide, l'infanticide et l'empoisonnement, et de prouver par-là qu'on ne connaît ni Phèdre, ni Jocaste, ni OEdipe, ni Médée, ni Rolo-gune ; il est indispensable que les orateurs politiques de ce pays ferraillent, trois grands jours durant, à propos du budget, pour Corneille et Racine, contre ou ne sait qui, et prolitent de cette occasion littéraire pour s'enfoncer les uns les autres à qui mieux mieux dans la gorge de grandes fautes de français jusqu'à la garde.

Tout cela est important ; nous croyons cependant qu'il pourrait y avoir des choses plus importantes encore.

Que dirait la Chambre, au milieu des futiles dé mêlés qui font si souvent colleter le ministère par l'opposition et l'opposition par le ministère, si, tout à coup, des bancs de la chambre ou de la tribune publique, qu'importe ? quelqu'un se levait et disait ces sérieuses paroles :

« Vous croyez être dans la question, vous n'y êtes pas. La question, la voici : La justice vient, il y a

un an à peine, de déchi queter un homme à Pamiers avec un eustache ; à Dijon, elle vient d'arracher la tête à une femme ; à Paris, elle fait, barrière Saint-Jacques, des exécutions inédites. Ceci est la question. Occupez-vous de ceci.

» Messieurs des centres, messieurs des extrémités, le gros du peuple souffre. Que vous l'appeliez république ou que vous l'appeliez monarchie, le peuple souffre. Ceci est un fait.

» Le peuple a faim, le peuple a froid. La misère le pousse au crime ou au vice, selon le sexe. Ayez pitié du peuple, à qui le baigne prend ses fils, et le lupanar ser filles. Vous avez trop de forçats, vous avez trop de prostituées. Que prouvent ces deux ulcères ? Que le corps social a un vice dans le sang. Vous voilà réunis en consultation au chevet du malade ; occupez-vous de la maladie.

» Cette maladie, vous la traitez mal. Étudiez-la mieux. Les lois que vous faites, ne sont que des palliatifs et des expédients. Une moitié de vos codes est routine, l'autre moitié empirisme. La flétrissure était une cautérisation qui gangrénait la plaie ; peine insensée que celle qui pour la vie scellait et rivait le crime sur le criminel ! qui en faisait deux amis, deux compagnons, deux inséparables ! Le baigne est un vésicatoire absurde qui laisse résorber, non sans l'avoir rendu pire encore, presque tout le mauvais sang qu'il extrait. La peine de mort est une amputation barbare.

» Or, flétrissure, baigne, peine de mort, trois choses qui se tiennent. Vous avez supprimé la flétrissure ; si vous êtes logiques, supprimez le reste. Le fer rouge, le boulet et le couperet, c'étaient les trois parties d'un syllogisme. Vous avez ôté le fer rouge ; le boulet et le couperet n'ont plus de sens. Farinace était atroce ; mais il n'était pas absurde.

» Démonter-moi cette vieille échelle boiteuse des crimes et des peines, et refaites-là. Refaites votre pénalité, refaites vos codes, refaites vos prisons, refaites vos juges. Remettez les lois au pas des mœurs.

» Messieurs, il se coupe trop de têtes par an en France. Puisque vous êtes en train de faire des économies, faites-en là-dessus. Puisque vous êtes en verve de suppressions, supprimez le bourreau. Avec la solde de vos quatre-vingts bourreaux, vous paierez six cents maîtres d'école.

» Songez au gros du peuple. Des écoles pour les enfants, des ateliers pour les hommes. Savez-vous que la France est un des pays de l'Europe où il y a le moins de natifs qui sachent lire ? Quoi ! la Suisse sait lire, la Belgique sait lire, le Danemark sait lire, la Grèce sait lire, l'Irlande sait lire, et la France ne sait pas lire ! c'est une honte.

» Allez dans les bagnes. Appelez autour de vous

toute la chiourme. Examinez un à un tous ces damnés de la loi humaine. Calculez l'inclinaison de tous ces profils, tâchez tous ces crânes. Chacun de ces hommes tombés à au-dessous de lui son type bestial ; il semble que chacun d'eux soit le point d'intersection de telle ou telle espèce animale avec l'humanité. Voici le loup-cervier, voici le chat, voici le singe, voici le vautour, voici l'hyène. Or, de ces pauvres têtes mal conformées, le premier tort est à la nature sans doute, le second à l'éducation. La nature a mal ébauché, l'éducation a mal retouché l'ébauche. Tournez vos soins de ce côté. Une bonne éducation au peuple. Développez de votre mieux ces malheureuses têtes afin que l'intelligence qui est dedans puisse grandir. Les nations ont le crâne bien ou mal fait, selon leurs institutions. Rome et la Grèce avaient le front haut. Ouvrez le plus que vous pourrez l'angle facial du peuple.

» Quand la France saura lire, ne laissez pas sans direction cette intelligence que vous aurez développée. Ce serait un autre désordre. L'ignorance vaut encore mieux que la mauvaise science. Non. Souvenez-vous qu'il y a un livre plus philosophique que *le Compère Mathieu*, plus populaire que *le Constitutionnel*, plus éternel que la Charte de 1830. C'est l'Écriture sainte. Et ici un mot d'explication. Quoi que vous fassiez, le sort de la grande foule, de la multitude, de la *majorité*, sera toujours relativement pauvre, et malheureux, et triste. A elle le dur travail, les fardeaux à pousser, les fardeaux à trainer, les fardeaux à porter. Examinez cette balance : toutes les jouissances dans le plateau du riche, toutes les misères dans le plateau du pauvre. Les deux parts ne sont-elles pas inégales ? La balance ne doit-elle pas nécessairement pencher, et l'état avec elle ? Et maintenant dans le lot du pauvre, dans le plateau des misères, jetez la certitude d'un avenir céleste, jetez l'aspiration au bonheur éternel, jetez le para-

dis, contrepoids magnifique ! Vous rétablissez l'équilibre. Le part du pauvre est aussi riche que la part du riche. C'est ce que savait Jésus, qui en savait plus long que Voltaire.

» Donnez au peuple qui travaille et qui souffre, donnez au peuple pour qui ce monde-ci est mauvais, la croyance à un meilleur monde fait pour lui. Il sera tranquille, il sera patient. La patience est faite d'espérance.

» Doncensemencez les villages d'évangiles. Une Bible par cabane. Que chaque livre et chaque champ produisent à eux deux un travailleur moral.

» La tête de l'homme du peuple, voilà la question. Cette tête est pleine de germes utiles. Employez pour la faire mûrir et venir à bien ce qu'il y a de plus lumineux et de mieux tempéré dans la vertu. Tel a assassiné sur les grandes routes qui, mieux dirigé, eût été le plus excellent serviteur de la cité. Cette tête de l'homme du peuple, cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, éclairez-la, moralisez-la, utilisez-la; vous n'aurez pas besoin de la couper. »

VICTOR HUGO.

Ce fragment d'un beau plaidoyer publié il y a 45 ans par la *Revue de Paris*, ne prouve-t-il pas victorieusement que les hommes de poésie qu'on accuse de rêveries sont au contraire les vrais apôtres de l'humanité.

La ville de Paris doit être bien fière d'avoir repoussé de l'Assemblée Nationale M. Victor Hugo pour nommer M. Garnon ou tout autre. Aux grands hommes la République reconnaissante. Les petits esprits ont eraint que le génie ne l'emportât sur la sottise.

Et pourtant Paris est la tête de la France. Que dirions-nous de provinces où l'on n'a voté qu'avec les mains.





Comment vivent et comment meurent les Femmes.

Cornille Schut (1) était peintre et poète. Le poète est oublié ; mais qui n'a vu un des charmants camaïeux du peintre dans les guirlandes de fleurs du Jésuite Seghers ? On ne connaît rien de plus naïf, de plus délicat et de plus harmonieux.

Cornille Schut avait vingt-sept ans, l'amour du beau, le sentiment poétique, tout ce qui fait le charme et l'éclat de la jeunesse. Il avait jusque-là vécu gaiement, un peu dans le monde, beaucoup

(1) Né à Anvers en 1590, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Van-Dyck a peint Cornille Schut, c'est une figure à grandes lignes d'un caractère rêveur ; le sourcil est fin, les moustaches sont fièrement relevées, l'ajustement a toute la noblesse des costumes des gentilshommes du seizième siècle. Dans la gravure de Sornignes, ce portrait s'élève entre deux médaillons, emblèmes du talent du peintre ; l'un représente Suzanne surprise de très-près par les deux vieillards, l'autre est un Christ qui appelle les petits enfants. Cornille Schut a vécu en France durant quelques années. Il a connu les poètes de la Pléiade. Élève de Rubens, il avait comme son maître tout le feu de la création ; mais il ne fut presque jamais coloriste,

ans les tabagies ; plus d'une de ces folles équipées avait émerveillé les jolies filles d'Anvers. Il se sauvait par le travail, tantôt poète, tantôt peintre, aussi heureux d'un sonnet que fier d'un coup de pinceau.

Un soir qu'il rêvait, selon sa coutume, une pipe à la bouche, devant quelques pots de bière et quelques amis, dans un cabaret du port, il pensa qu'il éparpillait trop son cœur et sa vie, il prit une résolution subite ; il se leva de table, mit fièrement son chapeau, et, tendant la main à ses amis, il leur dit adieu.

« Où vas-tu ?

— Je ne sais, mais adieu.

— Et quand reviendras-tu ? lui dit en riant Pierre Snayers.

— Dans deux ans, dit Cornille Schut.

— Deux ans, c'est la fin du monde. »

Cornille Schut était sorti du cabaret. Il alla trouver une maîtresse qui l'aimait. Pour lui, il n'avait

pas trop pris le temps de l'aimer ; mais il voulait réparer le temps perdu. C'était une jolie fille brune comme une Anvecsoise qui descend en ligne directe des Espagnols.

« Elisabeth, m'aimez-vous pour longtemps ? »

— Pour toujours, dit la jolie fille.

— Eh bien ! préparez-vous à me suivre ; nous partons demain.

— Où allons-nous ?

— Si vous m'aimez, qu'importe ! »

Cornille Schut embrassa Elisabeth et sortit.

L'histoire ne dit presque rien d'Élisabeth Van Thurenhoudt. C'était une fille d'Ève, à coup sûr, qui vivait pour être aimée.

Cornille Schut alla ensuite trouver son oncle Mathieu.

« Mon oncle, il paraît que je suis bien placé sur votre testament. De toute votre fortune à venir, je ne réclame aujourd'hui que mon ami Wael, votre chien bien-aimé. Je vais m'exercer pour une œuvre sérieuse. Les Révérends Peres m'ont commandé deux *Assomption* pour leur église et pour leur maison de campagne : il me faut une pieuse solitude pour faire œuvre qui vive ; je vous en supplie, mon oncle Mathieu, donnez-moi votre chien. »

Le lendemain, le peintre Cornille Schut, sa maîtresse Elisabeth Van Thurenhoudt et le joyeux Wael arrivèrent, au soleil couchant, devant une petite maison toute rustique, bâtie au bord d'un bois. Déjà le peintre était venu rêver là. Cette petite maison, qui était un rendez-vous de chasse, dépendait d'une ferme voisine, formant toute sa fortune.

« Elisabeth, m'aimez-vous assez pour demeurer ici deux ans sans voir une autre figure que la mienne, avec mon chien Wael pour tout ami ? »

— Oui, dit-elle avec un peu d'inquiétude. »

En moins de quelques jours, leur vie était poétiquement organisée. De longues promenades dans les bois et dans les prés avec le bondissant Wael, de doux propos d'amour que Dieu seul entendait, le travail béni qui repose le cœur ; les chansons, les lectures, les rêveries ; le déjeuner près de la fontaine, le goûter au bord du ruisseau. Vous voyez tout ce charmant tableau d'une fraîcheur si agreste.

Cornille Schut était heureux par le cœur et par l'esprit : l'amour d'Élisabeth l'avait fait grand artiste, l'amour de l'art augmentait encore sa passion pour Elisabeth.

Sa maîtresse était belle, mais plus charmante encore que belle par je ne sais quel rayon d'ardente tendresse qui mouillait son regard et passait sur ses lèvres.

Au bout de deux ans, Cornille Schut termina ses *Assomption*. Quand il les vit partir pour Anvers, il

lui sembla qu'on emportait quelque chose de sa vie.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! se dit Elisabeth, il m'aime un peu moins depuis que ces tableaux ne sont plus là.

Cependant Cornille Schut commençait à reporter ça et là ses rêves sur la tabagie, où sans doute fumaient encore joyeusement ses camarades. Un jour il prit la main d'Élisabeth et lui dit :

« Savez-vous qu'il y a deux ans que nous vivons ainsi sans nous soucier du monde ? »

— Je n'y pensais pas, dit-elle.

— Vous n'y pensiez pas, dit tendrement Cornille Schut en baisant la main de sa maîtresse ; vous n'y pensiez pas, et pourtant c'est aujourd'hui que nous retournons à Anvers.

— Aujourd'hui ? dit-elle en pâlisant. Ah ! vous ne m'aimez plus. »

Le peintre, touché jusqu'aux larmes, dit avec transport :

« Elisabeth, consentiriez-vous donc à passer encore deux ans ici ? »

— Consentir ! mais c'est ma prière. »

Ils continuèrent amoureusement cette vie silencieuse, solitaire et charmante, n'ayant de rapport avec le monde que par le pâtre des prés voisins et par une domestique de la ferme qui venait chaque jour les servir. Un an se passa encore dans l'enchantement ; mais, dès les premiers mois de la quatrième année, Cornille Schut commença à compter les jours.

A Anvers, on le croyait en Italie. Nul ne pouvait s'imaginer qu'un beau viveur comme lui s'était retiré du monde avec tant d'obstination. Son chien trahit sa solitude. Daniel Seghers, étudiant un jour en pleine campagne, aperçut le beau Wael qu'il aimait de vieille date. Il alla à lui et renoua connaissance. Il savait que cet original de Cornille Schut avait emmené le chien de son oncle ; puisqu'il avait retrouvé le chien, il allait sans doute retrouver l'ami. En effet, quelques minutes après, il surprenait le peintre et sa maîtresse assis à l'ombre sur la lisière du bois.

Dès qu'Élisabeth aperçut Daniel Seghers, elle se leva vivement et dit à Cornille Schut : « Fuyons ! » Car, pensait-elle s'il s'arrête avec nous, notre solitude est profanée.

Mais, hélas ! Cornille Schut tendit la main à son ancien ami ; on parla d'Anvers ; Cornille Schut soupira.

« Quoi ! dit Daniel Seghers, vous êtes donc bien heureux, puisque vous n'êtes pas venu jouir de votre gloire ; car ne le savez-vous pas ? vos deux *Assomption* sont admirées de tout le monde. On vous croit à Rome. Si on vous savait ici, on viendrait vous chercher en triomphe. »

Quand le peintre et sa maîtresse se retrouvèrent seuls, ils se regardèrent tristement.

« Elisabeth, est-ce que nous serons encore huit mois sans retourner là-bas, où la vie nous attend avec des fêtes sans nombre ? »

— Partez, dit Elisabeth en voulant cacher ses larmes. »

Touché de tant d'amour, Cornille Schut oublia Anvers et ses amis et sa renommée.

« Partir ! partir sans toi, jamais ! »

Le temps passa, mais plus lentement ; on ne chantait plus, on ne courait plus ; voyant cela, le chien lui-même devint triste. De temps en temps il essayait encore ses vives gambades et ses gais jappements, mais il retombait bien vite dans son humeur taciturne.

Enfin les derniers jours de solitude allaient finir. Dans sa joie de revoir ses amis ou plutôt de se retrouver dans ses amis, le peintre ne s'aperçut pas que sa maîtresse pâlissait et s'étiolait ; elle avait d'ailleurs toujours pour lui son tendre et charmant sourire. La veille du départ il lui demanda à traverser encore les sentiers les plus aimés du grand bois où tant de fois ils s'étaient perdus. Elle se suspendit alors à son bras et marcha silencieusement. C'était un beau jour d'août : la gaieté des moissons resplendissait sur la terre ; les sillons du merle répondaient dans les bois aux sillons de la faux dans les seigles.

« Quel beau jour ! s'écria l'enthousiaste Cornille Schut ; j'ai le pressentiment que nous laisserons encore ici bien des heures charmantes. La nature ne m'a jamais parlé avec plus de poésie. Elisabeth, vous le voyez, notre amour ne vieillit pas.

— Hélas ! dit-elle en baissant la tête.

— Nous reviendrons, reprit le peintre, nous reviendrons souvent, car, je le sens comme vous, c'est ici que nous retrouverons toute notre jeunesse. On n'est heureux qu'une fois sous le ciel...

— Alors, pourquoi partir ? Vous m'avez habituée à vivre seule avec vous ; le monde effarouche le bonheur ; je perdrai tout là-bas.

— Enfant, vous le savez, la vie n'est pas seulement faite d'amour ; le monde a prescrit des lois qu'il faut suivre ; il faut vivre pour soi ; mais il faut vivre aussi un peu pour les autres.

— Moi, dit Elisabeth, je ne puis vivre que pour vous. »

A ce moment, plus pâle encore que de coutume, elle tomba agenouillée sur l'herbe, élevant vers son amant ses beaux yeux mouillés de larmes.

« Ami, lui dit-elle, partirez-vous ? »

Il la releva, l'appuya sur son cœur, et lui dit en lui baisant les cheveux :

« Il le faut.

— C'est bien ! dit-elle d'une voix tremblante, c'est bien ! Nous partirons ; mais songez-y bien, moi, je ne reviendrai plus. »

Le peintre ne comprit pas ce qu'elle voulait dire.

« Vous reviendrez, lui dit-il ; laissez-moi vivre six mois à Anvers, avec vous, toujours avec vous ; nous reviendrons ici peut-être pour toujours. »

Ils arrivaient vers le milieu du bois.

« Voulez-vous, continua Cornille Schut, aller nous reposer dans la prairie de la chèneaie, que vous aimez tant ? »

— Non, dit-elle, je le voudrais bien ; mais je n'ai plus de force ; retournons sur nos pas ; rentrons, car je ne sais ce que j'ai aujourd'hui ; mais ne vous inquiétez pas, demain je serai prête à partir. »

Le lendemain, le peintre passa la matinée dans son atelier à mettre en ordre ses tableaux, ses esquisses, ses dessins et ses livres. L'ingrat avait un peu de cette joie qui saisit l'exilé aux portes de son pays. Elisabeth, qui était restée dans sa chambre près de la fenêtre, le regard perdu sur la campagne, entendit son amant chanter gaïement cette chanson :

La vie est au cabaret. Belle hôtesse, ma mie, apportez-nous à boire ; que vos petites mains blanches nous versent la bière écumante.

On n'a pas l'idée de la douleur profonde qui saisit Elisabeth, car cette chanson était celle que Cornille chantait avec ses amis dans ses jours de fête. Son cœur bondit et se brisa : elle leva les yeux au ciel et pria Dieu avec ferveur.

Cependant il chantait toujours, de plus en plus emporté par ses gais souvenirs. La pauvre fille ressassait tout à coup ses forces évanouies ; elle se leva vivement et courut à la porte de l'atelier. La porte était entr'ouverte ; elle s'arrêta sur le seuil. La voyant apparaître ainsi les cheveux en désordre, la gorge haletante, les yeux égares, Cornille Schut vint vers elle surpris et effrayé :

« Elisabeth, qu'avez-vous ? »

Elle sourit amèrement.

« Ce que j'ai... Écoutez-moi. »

Et aussitôt elle se mit à chanter cette chanson que Cornille Schut avait rimée pour elle dans les plus beaux jours de leur solitude :

I.

Les pâquerettes se flétriront. L'hiver viendra souffler la neige. L'hiver ne passera jamais sur mon cœur, ma belle maîtresse.

II.

Mon cœur qui est un printemps éternel, quand tu me souris, sois-tu radieux ! quand je vois flotter ta chevelure, quand j'effleure ta lèvre embaumée !

III.

Non, je ne veux pas craindre l'hiver, il passera sans toucher mon cœur. Je brave son givre et sa tempête, quand je baise tes bras nus sur l'herbe.

IV.

Pourtant, il y a un hiver qui m'effraie : celui qui dans ses bras de marbre nous emportera dans le noir tombeau, et sèmera sur nous les fleurs sans parfum.

V.

Ce dernier hiver placera nos cœurs ; mais nous emporterons là-haut le souvenir des marguerites qui ont émaillé nos vertes prairies.

Au dernier mot de la chanson, Élisabeth tomba épuisée dans les bras de son amant : elle avait jeté toute sa vie dans sa voix.

Il la transporta à la fenêtre pour lui faire respirer l'air pénétrant du matin ; elle rouvrit les yeux et lui dit :

« Adieu, cette chanson-là ne te fait plus battre le cœur, c'en est donc fait. »

Elle murmura encore :

Pourtant, il y a un hiver qui m'effraie, celui qui dans ses bras de marbre...

« Ma chère Élisabeth, criait Cornille Schut glace d'épouvante, ma chère maîtresse, où es-tu ? »

— Ami, répondit-elle d'une voix mourante, tu m'as dit qu'il fallait partir ; je m'en vais avant toi. Tu m'aurais abandonnée là-bas ; j'aime mieux mourir ici. »

A peine Élisabeth eut-elle dit ces mots qu'elle ferma les yeux pour jamais. Cornille Schut la ressaisit dans ses bras et l'embrassa comme pour lui donner son âme.

On peindrait mal son désespoir ; il passa toute sa journée à pleurer et à crier comme un fou. Cent fois il prit sa maîtresse sur son cœur. Élisabeth ne se réveilla pas à ses embrassements.

Il se rappela que depuis plus d'un mois la pauvre fille pâlissait tous les jours ; il comprit qu'elle mourait pour l'avoir trop aimé ; il jura de ne pas retourner à Anvers, de vivre au milieu des bois avec le souvenir toujours palpitant de la triste Élisabeth.

Après les funérailles seulement, il s'aperçut qu'il n'avait pas son portrait. On ne fait pas le portrait de la maîtresse qu'on aime ; car peut-on rendre sur la toile le charme d'une figure adorée ? Élisabeth avait posé pour les vierges de ses tableaux, mais il n'avait saisi dans sa figure que l'angélique pureté des traits : il s'était bien gardé de donner à la mère

des anges l'expression toute profane de sa maîtresse.

Quand elle eut disparu pour toujours de devant ses yeux, il regretta avec désespoir de n'avoir pas reproduit tout ce qui faisait le caractère et le charme de sa chère Élisabeth. Il la voyait encore passer dans ses rêves, fuir comme une ombre le long des prairies ou au fond des bois. Mais ce n'était plus la fraîche et riieuse fille des premières années ; c'était la pâle et triste amante que déjà la mort avait glacée. Il tenta de faire son portrait en étudiant ses souvenirs ; mais chaque fois que la figure se ranimait sous son pinceau, il reculait avec effroi, car c'était toujours Élisabeth mourante qu'il retrouvait sur la toile.

Durant près d'un mois Cornille Schut demeura dans sa solitude, qui était devenue tout à coup une Thébaïde. Son oncle, averti par Daniel Seghers, inquiet d'un exil si obstiné, vint le surprendre un soir qu'il rêvait sur la tombe d'Élisabeth Van Thurenhoudt. Le bonhomme Mathieu fut effrayé de la pâleur et du désespoir de Cornille Schut. Le peintre raconta mot à mot toute l'histoire de son cœur.

« Tu t'en vas me suivre à Anvers, lui dit l'oncle tout ému.

— Non, dit le peintre, tant que les pâquerettes n'auront pas fleuri sur cette fosse j'y viendrai pleurer. »

Il attendit. Tous les matins il allait s'agenouiller sur la fosse de sa maîtresse. Il lui parlait comme au beau temps. « Va, lui disait-il avec effusion, nous nous retrouverons dans une autre solitude pour nous aimer toujours ; — mais retrouverai-je tes beaux yeux, si doux quand tu me parlais ? — Pauvre Élisabeth, la voilà seule couchée dans la tombe, mais elle n'est pas seule comme moi ! »

Un matin, il eut un mouvement de joie en voyant deux pâquerettes écloses dans l'herbe naissante de la fosse d'Élisabeth.

Il les cueillit, les baisa et les porta à son cœur. Enfin il partit pour Anvers avec le pauvre Wael, qui depuis longtemps ne gambadait plus. Il retourna à la taverne. Ses amis voulurent le railler sur sa mystérieuse passion ; mais, quand on le vit si pâle et si sombre, quand on l'entendit parler avec une voix brisée par les sanglots, on respecta sa douleur ; tous ses vieux amis lui tendirent silencieusement la main.

Je crois avoir remarqué cette pensée dans les vers de Cornille Schut : « L'homme le plus passionné ne trouve pas toute sa vie dans l'amour ; la femme seule peut vivre et mourir par le cœur. »



MATHÉO GOMEZ.

— Ecoute, Mathéo, me dit un jour le curé d'Aranjuez, qui m'avait recueilli après la mort de mes parents, tu n'es que le fils d'un paysan ; mais si tu apprends bien ton catéchisme et ton solfège, tu pourras devenir un jour professeur de musique et faire ton chemin dans le monde.

Tout jeune que j'étais, ces paroles me donnèrent du courage, et je me mis à frapper avec une nouvelle ardeur sur mon vieux clavecin, dont les touches étaient presque toutes muettes. A certaine heure de la journée, cependant, j'avais la permission de me reposer, mon plus grand plaisir, alors, était d'aller m'asseoir au bout du parc, où l'on construisait un petit pavillon de musique, et de manger mon morceau de pain près des ouvriers. J'avais l'habitude de conduire par la main une petite fille de mon âge, que le bon curé avait recueillie comme moi. Nos deux âges réunis faisaient à peine 15 ans. La petite Margareta était déjà si jolie et avait une

voix si fraîche et si pure, que les passants s'arrêtaient pour l'écouter, et que bien souvent de grandes dames descendaient de leurs voitures pour venir l'embrasser et causer avec elle. On pouvait déjà prédire qu'elle serait un jour d'une beauté ravissante ; mais la pauvre ne pensait guère à cela, elle m'aimait alors comme un frère ! Dès notre plus tendre enfance, nous avions pris l'habitude de nous tenir par la main ; habitude que nous avons toujours conservée depuis, car je ne me souviens pas lui avoir jamais donné le bras.

A l'âge de 16 ans, j'étais encore bien loin d'être remarquable par mon esprit ; mais je savais un peu de latin, beaucoup de musique et tout ce qui concerne le jardinage. Ma vie s'écoulait douce et heureuse ; car Margareta était toujours près de moi, je pouvais la voir à chaque heure du jour, aussi, je la regardais continuellement ; mais presque toujours sans lui parler.

Un jour, nous étions en train de couper des branches d'arbre dans le parc pour en faire un petit fagot.

— Mon Dieu! Mathéo, s'écria tout-à-coup Margareta, voilà deux belles dames qui viennent de notre côté.

Je levai les yeux et je vis, en effet, deux jeunes dames qui s'avançaient rapidement vers nous en foulant les feuilles sèches de leurs jolis pieds. La plus grande des deux avait une robe de soie jaune et courait plutôt qu'elle ne marchait, l'autre avait toutes les peines du monde à la suivre.

— Oh! la charmante enfant, dit la dame en jaune, en s'approchant de Margareta.

— C'est vrai, madame, répondit sa compagne, Elle est vraiment bien gentille.

— Mais voilà mon costume de paysanne tout trouvé pour jeudi, reprit la dame en jaune, ma belle petite, tu donneras, n'est-ce pas, ton costume, tel qu'il est, aux personnes qui viendront te le demander de ma part.

— Ah! madame, répondit Margareta en reculant.

L'autre dame se mit alors à sourire d'une manière si douce et si mélancolique, que je ne l'oublierai de ma vie, puis elle s'approcha à son tour de Margareta, la prit doucement par la main et lui dit:

— Mon enfant, il faut faire ce que cette dame te demande, car, vois-tu, tout le monde doit lui obéir.

— Surtout, ne change rien à ton costume, ma petite, ajouta la première dame en jouant avec son éventail, et si tu es bien gentille, ce grand garçon que voilà se fera soldat et deviendra un jour ton mari.

Elle était si noble et si belle, que je fus tenté — je m'en souviens encore — de m'agenouiller devant elle et de l'adorer comme une madone! . . .

Je vous vois sourire, vous qui me lisez, et moi-même, j'en ai ri bien souvent; mais, si vous aviez été à ma place, en entendant ces paroles qui me laissent tant de bien au cœur, je suis convaincu que vous eussiez eu envie d'en faire autant.

Quand les deux dames furent parties, nous retournâmes au presbytère sans prononcer une seule parole et en nous tenant toujours par la main.

Margareta était rouge comme une cerise et tenait les yeux baissés.

— Qu'avez-vous donc, mes enfants, nous dit le curé, en nous voyant tout déconcertés.

— Monsieur le Curé, je veux être soldat, répondis-je avec un grand sérieux.

Le bon vieillard pensa tomber à la renverse.

— Comment, mon enfant, me dit-il tout ému, tu veux me quitter; mais tu ne m'aimes donc plus,

Mathéo, tu n'aimes donc plus Margareta.

— Au contraire, répondis-je sans détacher les yeux de mes sabots, je vous aime de tout mon cœur;... mais je veux être soldat.

Le pauvre curé avait les larmes aux yeux. Margareta pleurait aussi; mais elle ne m'en voulait pas, car elle savait que je ne désirais me faire soldat qu'afin de pouvoir l'épouser.

A ce moment, deux grands laquais poudrés entrèrent et demandèrent à Margareta si elle avait préparé le costume que la reine lui avait demandé.

A ces mots, le curé se leva, il était si ému, qu'il pouvait à peine se tenir debout. Quand les valets furent sortis, il nous demanda ce que tout cela voulait dire. Je lui racontai alors l'histoire que vous connaissez.

— Et c'est pour cela que tu veux te faire soldat, que tu veux me quitter, me dit-il en prenant dans les siennes mes deux mains tremblantes, mais tu ne sais donc pas, mon enfant, que les grands se souviennent bien rarement des promesses qu'ils font aux paysans comme toi, et d'ailleurs, que gagneras-tu à être soldat? Tu deviendras un mauvais sujet, voilà tout. A quoi te servira tout ce que je t'ai appris: la musique, le latin, tu ne trouveras au régiment que des occasions d'oublier les excellentes maximes que je t'ai inculquées, de contracter des habitudes que la religion et la morale délient, et je ne verrai peut-être un jour forcé de rougir de toi.

— Je veux pourtant me faire soldat, dis-je enfin résolument.

Le bon ecclésiastique cessa ses objections et se contenta d'ouvrir la porte et de me montrer la route. Je compris cette pantomime et je partis.

Une fois dehors, je campai lièrement mon bonnet sur le coin de l'oreille, et après avoir relevé le col de ma blouse, je me mis à suivre la route de Madrid, avec l'intention d'aller m'engager dans la capitale; au bout d'une heure de marche, j'entrai dans un cabaret où je venais d'apercevoir trois soldats, aux chapeaux galonnés et aux cheveux poudrés, je liai la conversation avec eux, et leur parlai du projet que j'avais de me faire militaire. Ils me répondirent que je n'avais qu'à me mettre à leur table pour avoir une juste idée du bonheur ineffable dont on jouissait à perpétuité dans le régiment de Jaën, auquel ils avaient l'honneur d'appartenir. Ils me firent manger du chevreuil et boire de l'alicante, me jurant leurs grands dieux qu'il en était toujours ainsi dans le régiment de Jaën, auquel ils avaient l'honneur d'appartenir, et que ma vie allait s'écouler douce et tranquille dans cet amour de régiment, où l'on idolâtrait les musiciens. Il n'en fallait pas tant pour me décider, et le lendemain j'étais soldat.

C'est vraiment un beau corps que le régiment de Jaën; mais je ne vois ni Margareta ni monsieur le curé, et il me faut apprendre la position du soldat sans armes; l'école du soldat, l'école de peloton, la charge en douze temps et autres agréments semblables. J'ai, il est vrai un uniforme magnifique; mais je ne vois ni Margareta ni M. le curé, que le temps me paraît long, mon Dieu! et que je regrette amèrement d'avoir embrassé ce maudit métier où tout m'irrite et me déplaît.

Ici finit le récit du jeune soldat, récit écrit de sa propre main et trouvé dans ses papiers après sa mort.

Quelques mois après son entrée au régiment, le pauvre Mathéo était condamné à mort pour avoir, dans un moment de colère porté la main sur son lieutenant qui l'avait provoqué.

Le jour de l'exécution, comme nous suivions les remparts pour arriver au glacis ou cette sombre tragédie devait avoir lieu, nous ne pouvions nous figurer qu'un homme, un frère, était sur le point d'être ainsi enlevé aux douceurs de la vie pour être précipité dans l'éternité. C'était une de ces belles matines de novembre qui ne se rencontrent que sous un ciel d'Espagne. Un soleil chaud se faisait sentir et un léger vent d'est agitait à peine la surface ondoiyante de la baie, dont les eaux murmurantes venaient doucement se briser sur une berge de sables. Toute la nature semblait sourire, jusqu'aux créneaux de la citadelle, qui paraissent avoir quitté leur aspect sombre pour prendre un air de fête. Quand nous fûmes arrivés à une plate-forme qui donnait la place où devait avoir lieu l'exécution, nous vîmes un détachement de canonniers assis tranquillement autour de deux pièces de 24, pointées de manière à dommer tout le glacis. Un peu plus loin, à un endroit appelé Ployalla de las Escuelas, deux autres pièces de canon, ainsi que quelques troupes étaient prêts à partir au premier signal. Il arrivait à chaque instant de nouvelles forces. Tout le régiment auquel Mathéo avait appartenu était sous les armes. Deux compagnies d'Urbanos, deux de Capelgerri, et un piquet de tous les bataillons de l'armée arrivèrent successivement et prirent position sur le glacis. Il y avait plus de 3,000 hommes sous les armes. Les troupes se formèrent en un carré long irrégulier, le petit parapet qui bornait le glacis servant de quatrième angle.

Il y eut un moment d'attente pendant lequel les officiers paraissaient inquiets, car on craignait quelque soulèvement. Le sombre roulement des

tambours annonça bientôt l'arrivée du cortège mélancolique. Le condamné avait les coudes attachés au moyen d'une courroie et tenait un crucifix à la main, de chaque côté de lui était un prêtre, et deux hommes portant son cercueil venaient derrière.

Après avoir promené ses regards deux ou trois fois autour de lui :

— Soldats, s'écria-t-il, verrez-vous ainsi égorger un de vos camarades devant vos yeux sans rien dire, songez que si c'est mon tour aujourd'hui, le votre viendra peut-être demain.

Le colonel qui commandait l'exécution s'avança aussitôt au milieu de l'arène et, ayant tiré son sabre, dit à haute voix :

— Au nom de la reine et de la Constitution, le premier homme qui tentera d'interrompre le jugement rendu par le conseil de guerre contre Mathéo Gomez, sera fusillé sur le champ.

Un sombre silence suivit ces paroles, et quoique les soldats eussent l'air sombre et menaçant, un ordre parfait ne cessa de régner. Le malheureux condamné porta sur tous ceux qui l'entouraient des regards empreints de fureur et de désespoir; mais bientôt ils se calmèrent pour ne plus laisser sur son visage qu'une mélancolie et une résignation difficiles à exprimer, puis il s'agenouilla lentement et dit à plusieurs reprises.

— Tuez-moi! tuez-moi!

Tout le monde s'éloigna. Deux fois encore il agita les bras autant que ses liens le lui permettaient, ses gestes étaient empreints du plus profond désespoir; mais il se rendit bientôt maître de lui-même, et resta aussi ferme et aussi immobile qu'une statue. Le peloton chargé de faire feu, composé de trois hommes et un sergent, avec trois hommes de réserve, vint à ce moment se placer à six pas de sa victime. A cette vue, nous sentîmes le cœur nous manquer et, pour quelques instants, nous perdîmes connaissance de ce qui se passait. Quand nous revînmes à nous, l'infortuné était toujours immobile. Le signal fut enfin donné, et un instant après le malheureux soldat tombait percé de trois balles.

Les musiciens exécutèrent aussitôt une gaie fanfare, et les troupes défilèrent devant le corps de leur malheureux camarade; cinq minutes après, il ne restait plus que quelques gouttes de sang sur le sol.

Trois croix grossièrement taillées dans la pierre indiquent au passant l'endroit où a été immolée cette victime de la discipline militaire, et quand le paysan passe par là, il ne manque jamais de dire une prière pour le repos de l'infortuné Mathéo Gomez.

HENRI DE SAUCLIERES.

LE CLUB DU LANSQUENET.

Si la gravité des affaires publiques a fait quelque tort aux réunions dansantes, en revanche le jeu s'est assez bien maintenu au milieu des préoccupations générales. Les passions font toujours meilleure contenance que le goût et la frivolité des plaisirs. Ainsi le culte des cartes a continué ses cérémonies pendant que les violons se taisaient et que les invitations de bal étaient ajournées à l'hiver prochain. Tandis que les danseurs cherchaient vainement un salon ouvert, les joueurs se réunissaient en société et fondaient le club du Lansquenet.

Le club, dont l'origine date des premiers jours du mois de mars, est parfaitement constitué. Il a, comme les autres, son président, ses vices-présidents, ses secrétaires et son trésorier. Il compte de nombreux affiliés, parmi lesquels on rencontre des personnages distingués à plus d'un titre. On n'y est admis que sur présentation, et on y entre en montrant sa carte. Les sociétaires paient une cotisation mensuelle fixée par le règlement.

Les séances ont lieu tous les soirs et se prolongent jusqu'au matin. Là, comme ailleurs, les débats sont animés, et les exaltés s'abandonnent aux emportements d'une passion fiévreuse.

Le règlement du club interdit toute occupation étrangère au motif et au but de la réunion. Il est défendu d'y parler politique.

C'est peut-être le seul endroit de Paris où l'on ne se soit pas aperçu de la crise financière qui maltraitait le commerce et l'industrie.

Aux jours où les capitaux se cachaient ou se resserraient si étroitement, le numéraire n'a pas cessé de couler à grands flots sur les tables du club. A l'époque où les espèces métalliques étaient si rares qu'une pièce d'or était presque devenue un objet de curiosité, les napoléons pleuvaient sur le tapis vert.

Il y a bien aussi quelques réunions particulières, où le jeu est resté en honneur. Le jeu est une diversion favorable, chère aux peureux comme aux ennuyés. Les alarmes s'envoient au battement des cartes, et, quand on joue, il est facile de ne pas parler politique, à moins que ce ne soit pour renouveler quelque bon mot de circonstance, et dire, par exemple : « J'ai le gouvernement provisoire de pique, » au lieu du roi de pique, les rois étant abolis.

Ce besoin de supprimer partout les rois, d'anéantir leur titre et d'effacer leurs images a fait créer de nouveaux jeux de cartes, qu'on voit déjà figurer dans les salons et au club du lansquenet.

Du temps de la première République, il en avait

été de même. Un décret avait dit : « Il n'est pas de républicain qui puisse faire usage, même en jouant, d'expressions qui rappellent sans cesse le despotisme et l'inégalité. »

Les rois avaient été remplacés par les Génies, les dames par les Libertés, les valets par les Egalités.

Le roi de cœur s'était transformé en génie de la guerre, le roi de carreau était devenu le génie du commerce, le roi de trèfle le génie de la paix, le roi de pique le génie des arts.

La dame de cœur était la liberté des cultes, — la dame de carreau la liberté des professions, — la dame de trèfle la liberté du mariage, la dame de pique la liberté de la presse.

Le valet de cœur était devenu l'égalité des devoirs, — le valet de carreau l'égalité de couleur, le valet de trèfle l'égalité des droits, — le valet de pique l'égalité des rangs.

Des figures allégoriques représentaient ces personnages avec leurs attributs.

De plus, chacun de ces génies, de ces libertés et de ces égalités avait un nom.

Le génie de la guerre se nommait Force ; le génie du commerce, Industrie ; le génie de la paix, Prospérité ; le génie des arts, Gout.

La liberté des cultes, Fraternité ; la liberté des professions, Industrie ; la liberté du mariage, Pudeur ; la liberté de la presse, Lumière.

L'égalité des devoirs, Sécurité ; l'égalité de couleur, Courage ; l'égalité des droits, Justice ; l'égalité des rangs, Puissance.

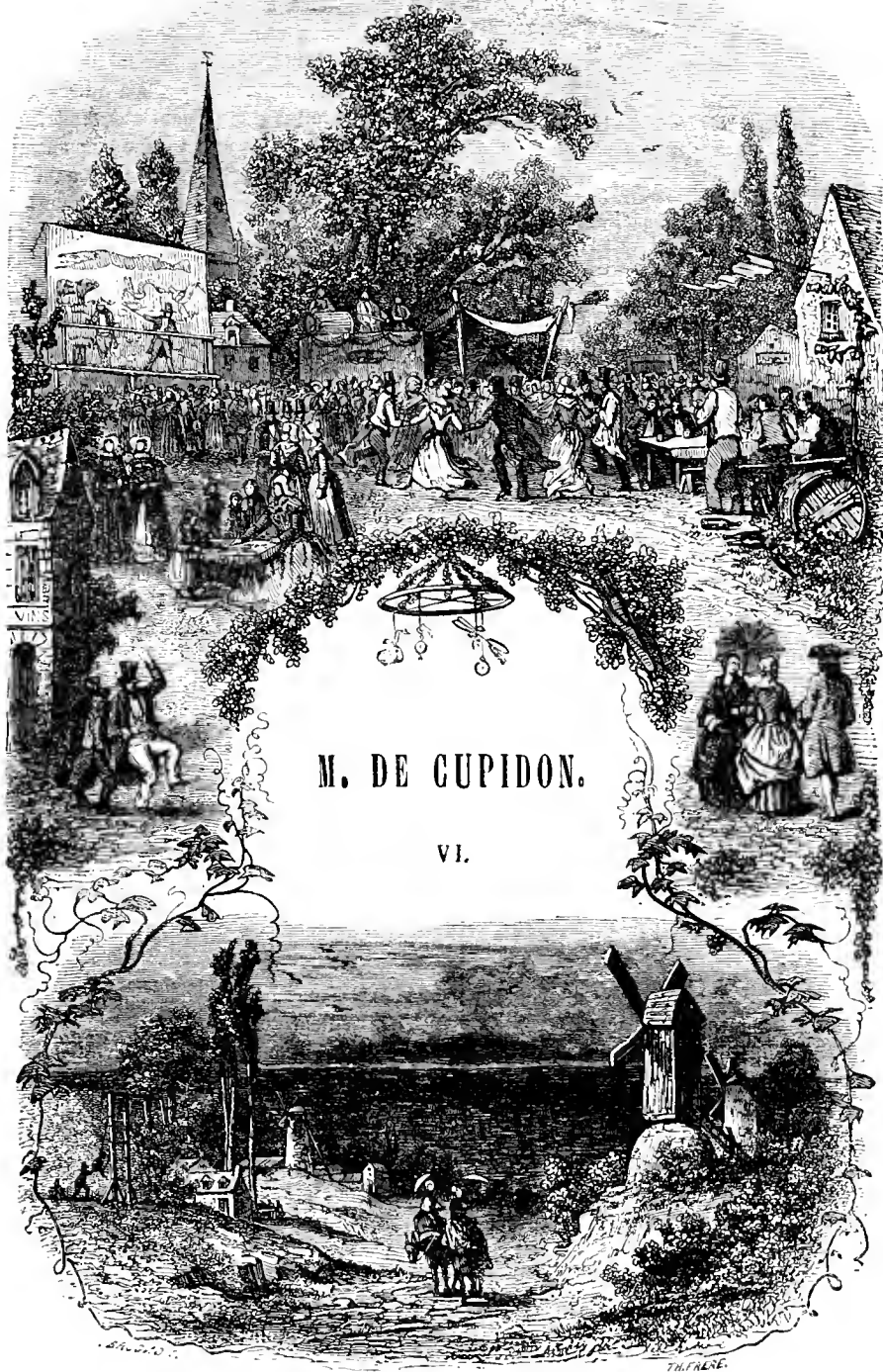
Dans les nouvelles cartes, la réforme n'est pas si radicale ni si complète.

Les dames sont restées dames ; les valets deviendront de simples domestiques, et les rois sont remplacés par des messieurs.

On dit : — J'ai le monsieur de carreau, — la dame de cœur, — le domestique de trèfle.

Ces cartes se renouvellent à chaque saison, et les figures ont l'avantage de reproduire les modes de l'époque. Rien n'est plus élégant que ces figures ; ce sont des dandys et des merveilleuses en costume de bal ou de promenade, en négligé ou en toilette. Les domestiques sont revêtus de la grande ou de la petite livrée, toujours dans le dernier genre.

La mode et la vogue se sont emparées de ces cartes, qui menacent de détrôner les vieux jeux dont les images vénérables traditions des siècles passés, ont tant de charmes pour les antiquaires ; mais tant les antiquaires et les joueurs, il y a un abîme.



M. DE CUPIDON.

VI.

Pendant que M. de Cupidon se laissait si galamment enlever, il se rappelait qu'autour de cette bonne ville de Paris il y avait eu pour lui en tout temps des paradis terrestres tout parfumés de pam-

pres et de roses. Il avait dansé à la barrière du Maine, il s'était promené à Viroflay et ailleurs au bord de l'eau, au fond des bois, déguisé en marquis ou en chiffonnier, il avait même habité les mou-

lins à vent de Montmartre. L'amour est un moulin qui tourne, qui tourne, qui tourne tant que va le vent!

Dans un boudoir. Le cordon de sonnette. Comment le somnambulisme est toujours à la mode. La baronne de Vouvant-les-Roses, et *l'et cætera* de son portrait en pied. Conversation. Deux vers du *Tartufe*. Façon ingénieuse de mettre la puce à l'oreille d'un mari. La grande dame. Que se fait-il à la cour? M. de Cupidon est myope. On revoit le cordon de sonnette. Qui veut la fin veut les moyens.

M. de Cupidon fut reçu par un grand escogrille galonné, qui le guida jusqu'à l'antichambre, où il fut remplacé avec avantage par une soubrette de vingt ans qui lui sourit de son sourire le plus rose, en l'invitant à monter l'escalier. Pour une cause ou pour une autre, M. de Cupidon la fit monter devant lui, après lui avoir caressé le menton et s'être de la sorte assuré que la femme de chambre n'avait pas trop subi de déchéance depuis Marivaux. Au bout de l'escalier, une main subtile le débarrassa de son chapeau et de son jonc à pomme d'or, sans qu'il eût à peine le temps de s'en apercevoir; et comme il avisait d'un œil curieux une portière doucement entrebâillée, on le poussa, — il entra tout à fait. Une clef grinça dans les rosaces de la serrure. Il était prisonnier.

M. de Cupidon pirouetta, sourit avec grâce, jeta son regard autour de lui, — et finissant par s'apercevoir qu'il était seul, en homme prévoyant, il se mit à examiner les lieux et leur disposition. C'était un délicieux boudoir, avec des dessus de porte peints par Diaz et quelques meubles d'une richesse incomparable, tels qu'un sofa, une glace vénitienne et une table de mosaïque. Point de pendule, mais un déluge de roses qui achevaient de mourir sur la cheminée dans de beaux vases ventrus et bleus.

Son inspection vite terminée, il se tourna résolument vers le sofa, dont l'attitude nonchalante provoquait au repos. Il leva le pied droit, s'inclina en avant, fléchit le genou, et, se renversant en arrière, il se trouva plongé dans de moelleux coussins. Une fois assis, ses yeux s'arrêtèrent avec plus d'attention sur les cadres du boudoir: j'ai le regret d'avouer qu'ils n'étaient ni de Boucher ni de Watteau. Pas possible? Ma parole d'honneur.

M. de Cupidon en fut étonné; — néanmoins il fit bonne contenance, et, fermant à demi les yeux, il croisa les jambes et fit aller son pied de droite à gauche. Cette apparence mystérieuse, cette lumière en quelque sorte palpable, cet air chaudement parfumé, et par-dessus tout la disposition de son esprit, ce soir-là, le plongèrent dans une espèce de somnambulisme. Les contours des objets se fondaient l'un dans l'autre, de même ses idées. Il vint à penser qu'il

n'était pas impossible qu'il fût en ce moment chez lui, couché sous la table, ronflant comme un mouton rouge et faisant là-bas le joli rêve dont il avait ici la réalité. — Cette idée lui fit plaisir: il cligna les yeux, changea la position de ses jambes et fit aller son autre pied de gauche à droite.

Ayant soulevé ses paupières sur les panneaux d'en face, mille petites figures moqueuses, qu'il lui sembla voir à travers les cires odorantes d'un flambeau à trois branches, lui parurent s'agiter et prendre vie; une toute mignonne bergère le regarda avec malice, glissa des bras de son amant, se détacha d'un groupe, s'avança vers lui, se pencha en souriant, — et fit bâiller son corsage.

M. de Cupidon ne se dérangea pas; il en avait vu bien d'autres.

Puis c'étaient Églé et Tircis qui lui débitaient des madrigaux pomponnés, un galant sylvain qui lui offrait des fleurs, *tendres fruits des pleurs de l'Aurore*; one Philis-Camargo qui l'éblouissait de passe-pieds et d'entrechats; et les arbres bruissaient, et les chiens jappaient, les moutons bêlaient, les faunes devenaient pressants, les nymphes devenaient tendres.

Il figurait le loup au milieu de cette bergerie.

Tout à coup la troupe champêtre s'arrêta devant lui, s'inclina révérencieusement — et lui fit signe, avec la main arrondie autour de la tête, de venir se mêler à leurs jeux.

M. de Cupidon se souleva précipitamment, ouvrit largement les yeux, avança vivement le bras; — mais les arbres, les chiens, les bergers, les agneaux, tout avait disparu, lui seul ne s'était point endormi tout à fait. Cela le fit réfléchir; il comprit le désavantage que lui pouvait causer sa nonchalance dans un cas semblable, et il entreprit une seconde tournée dans le boudoir, entremêlant cette fois ses observations de — hum! hum! — qui voulaient dire: — Eh bien!... rien encore?...

Pendant qu'il se livrait à des investigations puériles en apparence, il s'arrêta tout à coup devant — un cordon de sonnette.

C'était un cordon de soie tressé, à torsades de rubans, — un cordon de sonnette idéal — terminé par un gland large et touffu, tout de dentelles et de broderies, que le moindre souffle agitait, dont les mille fils s'entrelaçaient sans jamais se brouiller, souples, élastiques, gracieux, fantasques, scintillants, — se déployant en globules, se réunissant en treillis, toujours délicats, légers, voltigeants et fragiles.

M. de Cupidon était resté le nez en l'air, le regard fixé sur ce cordon de sonnette.

Le souffle d'une porte, qui s'ouvrit en ce moment, le tira de sa contemplation.

Néanmoins, il resta quelques minutes à décider s'il se retournerait.

Il se demanda qui ce pouvait être.

Il conclut que ce devait être une femme.

Il se demanda si elle était jolie.

Il conclut qu'elle devait être jolie.

Instinctivement il tournait déjà les yeux vers la porte, lorsque ses yeux rencontrèrent une glace en chemin. Il s'y arrêta, et vit que ses espérances n'avaient pas été déçues. Alors, et sans changer de position, il salua le plus galamment du monde, comme on savait saluer autrefois ; — la glace lui rendit son salut en y ajoutant un aimable et charmant sourire, si aimable et si charmant, qu'il voulut en avoir sur l'heure deux exemplaires : il était en face de la glace, il se mit en côté, et contempla ainsi, presque à la fois, l'image et la copie, la vision et la réalité, sans qu'il lui vint à l'idée d'opter entre elles deux.

— Nanine! s'écria une adorable petite voix, venez décrocher mon miroir ; Monsieur a juré de m'en rendre jalouse.

Notre héros regarda d'où partaient ces paroles ; et après s'être bien assuré que la glace ne rendait pas d'écho, — il se retourna tout à fait — et s'inclina devant la jeune et jolie femme qui l'examinait en rougissant. Puis, la prenant par la main, il la conduisit vers le sofa, où il prit respectueusement place à côté d'elle.

C'était une merveilleuse petite femme, qui tenait à la fois de la Chinoise et de la marquise ; elle avait de ces grands yeux qui n'en finissent pas, de ces beaux yeux noirs qui s'asseoient avec tant de volupté sur l'œil d'un amant, et qui savent si bien jouer toutes sortes de drames mystérieux sous leurs paupières aux cils fins ; — sa bouche, divinement vermillonnée, offrait d'imperceptibles ondulations de flot et de couleuvre ; — son nez, un des nez de Paris les plus spirituellement ciselés qu'on ait vus, faisait des efforts inimaginables pour avoir l'air cambré et fier. Ses cheveux étaient de la soie, son cou était de la neige ; encore ne parlé-je ni de son pied, ni de sa taille, ni de sa main, ni de toutes les autres perfections de son individu, pour lesquelles je me contente de tracer la plus admirable ligne de points qui ait jamais vagabondé dans l'*et-cætera* vaporeux des imaginations portraitistes.

— Madame, lui dit aussitôt M. de Cupidon sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche (il savait d'expérience qu'on ne doit laisser parler les femmes que le moins possible), je faisais à l'instant à cette même place le plus doux rêve qui se puisse rêver. Figurez-vous.... — et il se prit à lui raconter d'une seule haleine ses visions de tout à l'heure. Arrivé au chapitre de la nymphe au corsage entrebâillé, la jeune femme l'arrêta et lui dit à travers les fleurs de son éventail :

— Monsieur, je suis vertueuse.

— Madame, je l'espère bien.

Et il reprit :

— Du reste, ceci n'est qu'une question de corsage ; celui de ma nymphe avait six nœuds de rubans, le vôtre n'en a que trois ; ils étaient verts, les vôtres sont roses.

— Mais, monsieur, répliqua la dame, que cet examen commençait à embarrasser, je ne vois pas quel rapport....

— Pardonnez-moi, il y a d'abord celui de la grâce et de la beauté, qui est incontestable ; quant au second....

— Quant au second ?

— Mon Dieu ! que de ce point l'ouvrage est merveilleux !

On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux ;

Jamais....

— Vous plairait-il de m'avancer ce fauteuil, monsieur, et de m'accorder un instant d'entretien sérieux ?

M. de Cupidon obéit et revint s'asseoir sur une chaise, à distance bienséante.

— Evidemment, monsieur, vous vous êtes mépris sur le motif qui m'a fait vous appeler ici à cette heure. Les apparences étranges, mystérieuses, j'en conviens, auront pu vous faire croire, vous faire supposer....

— Ah ! nullement, belle dame, il n'y a point à se méprendre.

— J'attends de vous un grand service, un service dont je vous serai reconnaissante toute ma vie.

— Oh ! parbleu, cela est autre chose, et il n'y aura là-dedans d'obligé que moi.

— Il est probable que vous ne me connaissez pas.

— Faites absolument comme si je vous connaissais.

— J'arrive de province, et j'ai vingt ans.

— Vous mentez déjà ; ma nymphe n'en avait que dix-huit.

— Enfin, je me nomme la baronne de Vouvant-les-Roses.

— Ah bah ! ce cher de Vouvant !

— Vous le connaissez ? demanda la baronne.

— Je le connaîtrai, répondit M. de Cupidon.

— Mon mari est jeune, beau, bien fait, spirituel...

— Diable ! je ne vois pas alors ce que vous pouvez exiger de moi.

— Par malheur, il est atteint d'un de ces crimes bien communs aujourd'hui, et contre lesquels les lois demeurent sans effet : il n'aime pas sa femme.

M. de Cupidon bondit sur son siège, et fit à cet endroit une série d'exclamations, comme tout homme bien élevé doit faire en semblable circonstance.

— Le barbare ! le Welche ! l'ignorant ! l'académicien !

— Hélas ! soupira madame de Vouvant-les-Roses.

— Hélas ! flûta M. de Cupidon.

— A l'heure qu'il est, reprit-elle, il hante sans doute vos déesses de l'Opéra, Marietta la danseuse,

ou Penserosa l'aventurière; il passe la nuit dans les tripots; bref, depuis quinze jours, le croirez-vous, il n'a pas adressé un seul mot d'amour à sa femme.

— Depuis quinze jours! répéta notre héros avec un énorme soupir de compenction.

— Il faut que cela cesse, je le veux, je l'ai résolu. Monsieur le baron me regarde peut-être comme une pensionnaire, une petite niaise de couvent, et il se fie toujours à ma gaucherie, à ma *provincialité*; mais il se trompe, — et je le lui ferai bien voir.

— Nous le lui ferons bien voir, ajouta M. de Cupidon de l'air d'un homme qui pose un point sur un *i*.

— Certainement. Vous serez mon guide, mon soutien; je vous ai vu depuis quelques jours aux spectacles, aux promenades, partout, et, à ce que j'ai pu comprendre, vous êtes ce qu'on appelle un roué, n'est-il pas vrai? — Oh! pardonnez-moi! vous devez me trouver bien folle, bien excentrique, bien Parisienne; mais l'intention excuse tout. — Oui, du jour où je vous ai rencontré, je me suis sentie portée vers vous instinctivement, sans frayeur et sans trouble; car vous êtes un galant homme, j'en suis sûre, et vous me seconderez dans ma croisade conjugale?

— De toutes mes forces, baronne! s'écria M. de Cupidon émerveillé.

— Nous inspirerons de la jalousie à M. le baron; nous lui mettrons la peur dans l'âme; nous lui ouvrirons les yeux...

— Corbacque! le remède est excellent, — et je vous reconnais bien là, baronne de Vouvant-les-Roses; vous, la grande dame éternelle, qui représente l'esprit, l'élégance, la beauté et la passion de la France; ces choses de toujours, ces modes de tous les temps! Vous n'avez plus, il est vrai, ni falbalas, ni thérèses, ni mouches, ni paniers; mais qu'importe! et qu'avez-vous donc besoin de cet attirail? Ne vous reste-t-il pas la coquetterie, et, avec la coquetterie, la malice, cette toilette du cœur?

— Ainsi vous avez parfaitement compris?

— Je serais un bien grand ignare s'il en était autrement.

— Ainsi vous avez vu que je suis une honnête femme qui ne vise qu'à l'amour de son mari.

— C'est entendu. Il ne faut jamais se mettre mal avec sa conscience.

— Ainsi, vous consentez à me faire société une heure ou deux et... à me compromettre... de temps en temps par votre présence?..

— Si j'y consens!!!

— En ce cas, permettez-moi de prendre mon tambour à broder et d'achever cette tapisserie.

VII.

Patience! patience! cela va finir.

M. de Cupidon s'élançant, roula le tambour auprès de la céleste baronne de Vouvant-les-Roses, et, avisant un tabouret dans un coin du boudoir, il l'approcha et s'y installa dessus, presque aux pieds de la jeune femme.

— A-présent, madame, dites-moi un peu ce qui se fait à la cour? Se coudoie-t-on sans cesse au lever du roi? Quelle est la favorite en règne, le pont-neuf en vogue, le petit-maitre à succès? — Parlez-moi de la duchesse, de la maréchale, de la vicomtesse; — les petits-collets existent-ils encore avec leurs rabats de gaze et leurs manteaux de soie? Les cadets de Gascogne n'ont-ils plus que jamais rien que la cape et l'épée? — A-t-on toujours des duels, des dettes, des lettres de cachet? — Et l'aventure amoureuse du jour, quelle est-elle? Prenez votre éventail, marquise, et contez-moi cela au travers en rougissant à votre aise, — à moins que M. de Bachaumont n'ait oublié sur la dormeuse un feuillet de sa gazette.

Il continua longtemps de la sorte, — comme un feuilleton de Janin, — évoquant autour de lui les mânes enrubanés et les ombres souriantes de ce siècle unique, auquel on a eu la grossièreté de couper le cou.

Ce ne fut que lorsque l'haleine vint à lui manquer — qu'il s'aperçut enfin que la baronne de Vouvant-les-Roses l'écoutait et le regardait avec les signes du plus indicible étonnement, — comme on regarde un homme après boire, ou comme on écoute un roman macabre. Elle attendit patiemment néanmoins qu'il eût dévidé tout au long l'écheveau de sa période; — et, alors, fermant à demi les yeux et allongeant sous sa robe l'extrémité mignonne d'un soulier de satin nacarat, elle se mit à lui répondre avec la complaisance paresseuse d'une femme qui renverse à son tour dans autrui les mêmes illusions qu'on a jadis renversées chez elle.

— D'abord, monsieur, lui dit-elle, la cour est une très-prude et surtout très-bourgeoise personne, que vos discours scandaliseraient fort, si elle pouvait les entendre. Il n'y a plus ni favorite, ni petits soupers. Le roi (1) se lève et se couche sans autres témoins qu'un valet de chambre. — Quant aux abbés, ils disent la messe et pas autre chose. — Un duel coûte 50 mille francs. — L'autre jour, un tailleur a rossé

(1) Nous n'avons rien voulu changer à ce petit roman, écrit il y a un mois, c'est-à-dire au temps mythologique où il y avait encore des rois, des vicomtes et des baronnes. Ce n'est pas notre faute si les événements en ont fait un chapitre d'histoire ancienne, et si nous avons quasi l'air de revenir de l'autre monde.

le chevalier de C*** pour une centaine de pistoles ou à peu près. On a très-approuvé le tailleur. C'est mon mari qui m'a raconté cette anecdote, et qui vous en raconterait certainement bien d'autres, s'il n'était occupé dans le jour à recueillir les suffrages d'un collège d'électeurs, qui balancent entre lui et un riche forgeron.

Cette fois, — ce fut au tour de M. de Cupidon à ne pas comprendre; aussi meltant ses beaux yeux sur ceux de la marquise de Vouvant-les-Roses, il revint brutalement à son rôle de roué et d'amoureux :

— Bast! que me fait après tout, s'écria-t-il, que la cour et le monde s'en soient allés, s'il reste encore la femme du monde et de la cour! — Parce que la Vénus de l'Albane n'a plus de cadre, n'en est-ce pas moins la déité enivrante et parée de fleurs? Laissez, la cour n'est pas morte, le monde n'est qu'endormi : — tant pis pour M. le marquis s'il chausse des sabots, et s'il se commet avec des rustres. — Nous, tirons les rideaux; mettons un doigt de verrou; et causons, s'il vous plaît, baronne, de votre déshabillé galant et du bizarre bracelet d'acier qui torture ainsi votre bras de satin.

Mais madame la baronne recula son fauteuil avant de répondre.

— Fi! monsieur, nous ne sommes plus les effrontées coquettes en paniers de votre connaissance, — notre chambre à coucher n'est pas un cercle où l'on vient jouer le *pharaon* et les proverbes libertins de vos rimailleurs; — quand nous n'organisons pas de loteries de bienfaisance ou de concerts au profit des pauvres, et qu'un besoin d'aimer nous *mord au cœur*, nous ne voulons pas de vos amours mignards et pomponnés qu'un coup de vent emportait du soir au matin, — mais une grande et fière passion, à la bonne heure, un sentiment psychologique et fatal, appuyé sur la philosophie moderne et débarrassé des sophismes de la conscience. Crébillon fils n'a pas fait école, voyez-vous, et vous vous tromperiez étrangement si vous reveniez à prendre avec nous les façons de mousquetaire dont usent les héros de ses histoires dorées sur tranche.

— La peste! dit à part lui M. de Cupidon, l'amour est-il donc devenu en effet une chose aussi difficile et aussi entortillée que cela?

— J'ai cru lire sur votre front, reprit d'un ton rêveur la marquise de Vouvant-les-Roses, les traces d'un isolement amer. Il y avait certains soirs, dans votre manière de regarder la lune, une mélancolie pénétrante qui venait de l'âme et montait aux cieux dans un *rayon pâle*. — Il me sembla que vous souffriez, aussi vous, de cette indéfinissable maladie du siècle, qui a été la serre-chaude où se sont étioilées les unes après les autres les belles fleurs de mes années de jeunesse et d'insouciance. — Me serais-je trompée, dites, et votre âme mentirait-elle à votre

regard comme votre regard ment à vos paroles?

M. de Cupidon ne comprit pas.

Aussi sa réponse fut-elle beaucoup trop Louis XV, — et força la baronne à reculer tout à fait son fauteuil d'un air sérieusement sévère. Ce que voyant, il se prit à songer en mordant ses lèvres qu'il en aurait pour un mois de cabinet de lecture avant d'être au courant de cette nouvelle variété d'amour. Cependant la baronne de Vouvant-les-Roses était bien une des plus séduisantes personnes qu'il eût jamais vues de sa vie, en ce moment surtout que, penchée et attentive, son col dessinait une courbe veloutée, miroitant à la lueur des bougies.

Après trois minutes de silence, elle quitta son ouvrage, et levant sur lui ses beaux yeux :

— Ce que c'est pourtant que de se confier à un galant homme! dit-elle en souriant longuement.

M. de Cupidon fit un geste : il tressaillit comme quelqu'un qui sent un doigt imprudent fouiller sa plaie, — et lança un regard olympien sur la jeune femme ployée devant lui.

— Galant homme! galant homme! murmura-t-il mielleusement entre ses dents et en composant son visage; certainement cette qualification a son prix, mais elle a aussi ses désavantages : ainsi, ebère baronne, permettez-moi une supposition; mettons en fait pour un instant que vous ayez affaire, non pas précisément à un malhonnête homme, mais à un infortuné sur qui vos charmes ont produit une si vive impression qu'il ne peut résister plus longtemps au désir de vous en faire l'aveu...

Et M. de Cupidon, dont la voix s'éteignit à propos, se laissa glisser le plus insensiblement possible aux pieds de la baronne, sans plus de bruit qu'un peloton qui tombe.

Elle ne le regarda pas, — et répondant directement à sa question :

— Oh! j'avais pris mes mesures, dit-elle; en admettant votre supposition comme probabilité, j'eusse fait placer auprès de moi et à la hauteur de mon bras... un cordon de sonnette... tenez, absolument comme celui que vous voyez au-dessus de ma tête, et que vous examiniez si fort quand je suis entrée...

— Ah! ah! fit M. de Cupidon en se relevant à demi.

— Lequel cordon, continua-t-elle en nouant cette fois bien fixement son regard au sien, aurait communiqué à l'antichambre, où quatre de mes laquais...

— Peste! fit M. de Cupidon en se relevant tout à fait.

Il y eut un moment de silence. M. de Cupidon était désarçonné. Il alla s'asseoir sur le sofa.

— Comment trouvez-vous ce dessin? articula négligemment la jeune femme.

— Hum! hum! grommela-t-il sans se déranger.

— Mais il est impossible que vous puissiez y voir d'aussi loin, reprit-elle avec dépit.

C'était une invitation formelle; la baronne s'en aperçut presque aussitôt, et, se reprochant mentalement son imprudence, elle se mordit les lèvres jusqu'au sang.

M. de Cupidon sembla se lever avec effort, il alla lentement s'accouder sur le dossier du fauteuil, se pencha, — plus encore, — encore plus, — si bien qu'il effleura de ses lèvres le cou satiné de madame de Vouvant-les-Roses.

— Monsieur! s'écria celle-ci flamboyante de colère et de confusion.

— Je suis myope, baronne.

— Prenez-y garde, dit-elle, en montrant la sonnette vengeresse, je ne suis pas la baronne de Vouvant-les-Roses pour rien.

— Soit, mais je suis M. de Cupidon pour quelque chose, répliqua-t-il, en rompant visière et attaquant l'ennemi de front. — De grâce, baronne, humanisons-nous un peu; je ne demande pas mieux qu'à gagner mes égratignures en tout bien, tout honneur; vous voyez que j'y mets de la bonne volonté; mais songez que la vertu n'est plus de mode, que personne n'y croit et ne veut y croire; c'est un habit que personne n'ose vêtir, tant il est râpé et rapiécé en cent endroits; ce n'est plus un voile, c'est un haillon.

— Mon Dieu! monsieur de Cupidon, vous êtes un homme effrayant; mais je vous en préviens, si vous avez la monomanie de l'esprit, j'ai celle de la vertu, et d'abord je ne vous céderai en rien sur ce chapitre.

— Il ne s'agit que de s'entendre, chère baronne. — Nous avons encore notre espèce de vertu, si vous tenez absolument à vous draper de ce mot fastueux. — Notre vertu, à nous, c'est un pied plus ou moins petit, des yeux plus ou moins grands, une peau plus ou moins blanche; notre vertu, c'est un amant de moins que la comtesse de L..., c'est un amant de plus que la présidente de J..., — mais à coup sûr, et quoi que vous fassiez, ce ne sera jamais la grâce, la jeunesse, l'enjouement et la beauté.

M. de Cupidon était très-éloquent, c'est-à-dire qu'il avait des dents blanches, un geste animé et des regards pleins de feu. La baronne se sentit troublée malgré elle, et ce fut en vain qu'elle essaya de donner le change à son émotion. —

— Là, là, qu'avons-nous donc fait de si coupable pour nous attirer si verte mercuriale?

— Madame, reprit sérieusement notre héros, — qui jouait depuis quelques instants avec une magnifique paire de petits ciseaux, — « vous vous êtes « amusée sans remords de l'amour d'un malheureux, « d'un homme qui hier encore ne vous connaissait « pas, ne demandait pas à vous connaître, et qui au- « jourd'hui emporte dans son âme et pour toujours

« une passion profonde et invincible qui le conduira « au tombeau... (1). »

— Allons! êtes-vous fou? dit-elle en posant vivement la main sur le bras de M. de Cupidon, — qui brandissait déjà les ciseaux dans un mouvement dramatique.

— Eh! comment pourrait-il en être autrement, répondit-il d'un air mélancolique, « lorsque vous « avez si cruellement refoulé dans mon cœur tout « ce qu'il pouvait y avoir de bon et d'aimant... » Quoi! baronne, vous voulez inspirer de la jalousie à votre époux, et c'est moi que vous choisissez pour un semblable manège, et « cela sans me faire en- « tendre un seul mot d'espoir ou de consolation, « sans me laisser deviner seulement le prix de mon « sacrifice. » — Ah! baronne, baronne, — qui veut la fin veut les moyens....

Ici, monsieur de Cupidon coupa le cordon de sonnette de madame la baronne de Vouvant-les-Roses.

VIII.

Le plus court, mais le mieux rempli, et ce qui prouve surabondamment que les baronnes d'aujourd'hui sont plus avancées que les baronnes d'autrefois.

— Eh bien! que dites vous de mon aventure? demanda le lendemain soir M. de Cupidon à son vieil ami le vicomte Belphégor de Saint-Gilles, qui l'avait écouté avec recueillement.

Le vicomte répondit :

— Je pense qu'il y manque une moralité — et je m'en vais vous la fournir. Madame de Vouvant-les-Roses est veuve depuis deux ans.

IX.

Monologue suivi d'une églogue. M. de Cupidon part pour un village. Il y cherche des bergères et n'y trouve que des paysannes. Le premier amour. Suzon et son chevreau. Mauvaise fille! Elle se sauve. L'échelle du grenier. Un drame dans une meule de foin. Dénoûment. Cupidon vole, vole!

Le cinquième jour de son arrivée à Paris, — en s'éveillant — M. de Cupidon se tint à peu près ce discours, pendant qu'il se faisait habiller par son valet de chambre :

— Parbleu! voilà un voyage qui me coûtera infiniment moins de temps que je me l'étais imaginé. Il s'en faut peu de chose, je crois, pour que mes études soient complètes et que je sache de l'amour autant qu'un homme de France. — En moins d'une semaine, j'ai fait connaissance avec la fille d'Opéra, madame

(1) Disons, pour l'instruction du lecteur, que M. de Cupidon venait très-heureusement de jeter les yeux sur un roman entr'ouvert, — qu'il avait aperçu sur le coin de la cheminée.

de Trois-Étoiles, la femme aux chaussettes bleues, la bourgeoise et la grande dame. Il ne me reste plus aujourd'hui qu'à dénicher une Suzon en bavolet et en jupon court, pour terminer entièrement mon éducation. — Justement le soleil est beau, et le zéphyr agite doucement son éventail sur la face du soleil. — Allons donc au village, au village où j'ai coulé jadis de si heureux jours au sein des prés fleuris et sur les bords des étangs, en compagnie de mes agneaux, de mes pipeaux et de mon chien Fidèle...

Il partit pour le village.

Chemin faisant, — M. de Cupidon regretta de n'avoir pas commencé par là, car il se souvint que de temps immémorial l'amour avait toujours habité les champs, — et que la douce paix des hameaux, l'ombre des vallons ont plus d'empire sur les imaginations sentimentales que le bruit et l'éclat *imposeur des villes*. — Il se rappela à ce sujet les pastorales de Bernis et les idylles de Léonard. Le tambourin de Lycas lui revint en tête, et peu s'en fallut qu'il ne se prit à danser au milieu de la grand'route, en croyant entrevoir des rondes joyeuses à travers l'épaisseur des feuillages.

Il grava deux cœurs entrelacés sur l'écorce d'un hêtre.

Il trempa ses lèvres dans l'eau salulaire de la fontaine.

Il mit un bouquet de fleurs à son chapeau.

Il écouta le chant d'un bouvreuil dans les verts noisetiers.

Il chanta lui-même la chanson du bel Aucassin à Nicolette, et il se mit à courir comme un faon dans les herbes mouillées.

En passant devant la grille d'un parc, — il aperçut au fond d'une charmille une jeune fille en robe blanche et un jeune homme en habit de lycéen, qui se promenaient à pas lents sous la même ombrelle. M. de Cupidon ne demanda pas d'autre explication.

Il reconnut de suite le poème éternel des dix-huit ans et du premier rendez-vous, de la fleur tombée du corsage et de l'aveu rougissant, — cette fraîche histoire du cœur qui s'éveille et qui marie toutes les choses de la nature à ses nouvelles sensations, depuis les baisers des ramiers jusqu'aux prédictions des marguerites et aux paroles de la brise nocturne. — Il sourit en pensant aux lettres jetées par-dessus le mur, aux pieds pressés par-dessus la table de jeu, aux quadrilles de Bohlsman-Sauzeau joués à quatre mains, peut-être aux promenades en batelet à l'île voisine, — cette île qui se trouve partout et dont les gazons émaillés de boutons d'or semblent inviter à l'amour.

Mais ce n'était pas cela qu'il cherchait, — c'était Suzon, la naïve bergère, qui porte un chapeau de paille à l'oreille, et, la houlette à la main, mène paître ses blancs moutons.

Déjà il avait fait trois fois le tour du village, — et découragé du peu de succès de ses recherches, il s'était assis sur le banc d'un bosquet de chèvre-feuille, — lorsqu'il fut tiré de ses rêveries par un vif éclat de rire qui partit soudain à son côté. — Il se retourna et crut d'abord que c'était un vieux faune qui se moquait sous la feuillée. — Mais aussitôt une jeune fille passa rapidement devant lui, suivie d'un chevreau, qu'elle agaçait par ses bonds joyeux.

— Suzon ! Suzon ! s'écria-t-il vivement.

La jeune fille et le chevreau se cabrèrent à la fois, — et celle-là lui tirant une belle révérence :

— Comment savez-vous mon nom ? — lui demanda-t-elle en lui montrant un sourire épanoui sur ses lèvres et dans ses yeux.

Ce n'était pas tout à fait le rêve de M. de Cupidon ; — la houlette avait disparu ainsi que le corset semblable à un rosier ; — le fichu était un tantinet posé de travers et les cheveux dénoués vagabondaient sur les épaules. — Évidemment cette Suzon-là n'aurait eu que faire parmi les Églé et les Sylvanire du val de Tempé ; mais elle n'en avait pas moins sa poésie, aussi elle, — poésie chaude et sauvage, comme le parfum des mûres à demi écrasées sur leurs branches d'épines.

À défaut de mieux, M. de Cupidon dut s'en contenter. — Il lui passa le bras autour de la taille et, pour réponse à sa question, il lui jeta un gros baiser dans le cou, qui fit envoler un oiseau d'un buisson.

— Eh ben ! ne vous gênez pas, monsieur *des Grands-Airs* ! dit-elle en se débattant effarouchée. Je vous conseille d'y revenir, et nous aurons beau jeu...

— Fi ! Suzon, vous êtes revêche comme une infante, répondit-il ; — bannissez ces façons-là, ma mie, et allons ensemble cueillir des noisettes sur la lièzière du petit bois.

Suzon avança dédaigneusement les lèvres et formula un nenni bien sec, — confirmé par un brusque virement de tête — de gauche à droite et de droite à gauche.

Puis elle tenta de s'échapper, — mais M. de Cupidon la retint par la robe.

— Hélas ! poursuivit-il, un rival plus heureux, je le vois bien, a su mériter vos faveurs : Palémon sans doute, qui n'aura pas manqué de vous offrir le miel de ses abeilles, — ou Lycoris, pour avoir furtivement déposé dans votre chambre le nid de colombes qui faisait votre envie. — Ah ! volage beauté, pourquoi prêter l'oreille aux discours frivoles des bergers d'alentour ?

— Bon ! s'écria la Suzon en éclatant de rire, — parions que le Palémon dont vous parlez est ce gros monsieur qui n'a pas cessé de pêcher à la ligne depuis tantôt, — et que votre Lycoris dinait tout à l'heure sur l'herbe avec un pâté et sa femme en robe verte.

M. de Cupidon fit une légère grimace.

— Après tout, ce ne sont pas mes affaires, reprit-elle, — et je vous prie une fois pour toutes de me laisser retourner à la ferme, où l'on m'attend pour traire les vaches.

Disant cela, elle tira violemment sa robe à elle, et s'enfuit en riant à gorge déployée.

Mais M. de Cupidon ne se tint pas pour vaincu. — Avec la meilleure grâce du monde, il se mit à sauter les haies et les fossés, courant à perdre haleine après Suzon et son chevreau, — jusqu'à ce que l'une et l'autre fussent arrivées dans la cour d'une ferme, où groussaient cinq ou six poules.

— Ah ! pour le coup, ma pauvrette, on vous tient ! — dit-il d'un air triomphant en venant s'abattre au milieu des volatiles.

Suzon poussa un cri d'effroi et n'eut que le temps de monter à une échelle qui conduisait au grenier...

Il n'hésita pas à la suivre dans ce nouveau chemin, — et, parvenu au dernier échelon, il passa bravement la tête — et puis le corps — par la lucarne étroite où elle avait disparu.

Suzon s'était blottie dans une meule de foin, où il ne l'aperçut pas d'abord, — mais il tâtonna si bel et si bien, que de tâtonnements en tâtonnements il en vint à découvrir son pied — et puis sa jambe — et que, ma foi, de fil en aiguille, Suzon allait peut-être payer cher sa résistance, — lorsqu'une voix brutale vint changer le dénoûment.

Une sorte de rustre — était devant lui — et le menaçait d'un gourdin.

— Ventregué ! morgué ! criait-il furieux, — nous allons en dégoiser, monsieur l'enjôleur de filles ! — Attends, gringalet ! faisait-il en retroussant ses manches, — pare celui-là, mon beau gars !

M. de Cupidon comprit que le danger était pressant ; il se mit à tourner autour de la meule — dont il se fit un rempart. Mais, après quelques instants de ce manège, le paysan, impatienté, fendit la meule d'un coup de pied, et marcha sur lui en levant son bâton.

A ce moment, M. de Cupidon se ressouvint qu'il était dieu — et, filant à point entre les jambes de son adversaire, il s'envola par la lucarne sous la forme d'un bel enfant ailé, — et remonta vers le ciel, où on le vit peu à peu disparaître....

X.

Un mois après le départ de M. de Cupidon, — le lecteur voudra bien se transporter dans une chambre au cinquième ou sixième étage. Là, auprès d'une fenêtre chargée de fleurs, il verra une jeune fille assise, souriant avec tristesse au soleil couchant. Au-dessus de sa tête, un oiseau saute et chante dans une cage balancée. Tout autour d'elle respire un

parfum de calme et de mélancolie assoupie, et l'on se surprend à chercher dans un coin le rouet de Marguerite. Quelques vases garnissent la cheminée. Un petit miroir se penche coquettement pour ne mirer que la blancheur du mur et la suave propreté des meubles. Pauvres meubles ! une commode de noyer avec de larges anneaux de cuivre à chaque tiroir, — un buffet qui ressemble à une armoire ou une armoire qui ressemble à un buffet, — deux chaises, voilà tout, dont l'une encore avait toujours attendu.

Autrefois pourtant, il y avait eu dans cette chambre des airs de fête et des heures de gaieté. En outre de la chanson de l'oiseau, il y avait eu souvent aussi la chanson de la jeune fille, — et avec les cloches du dimanche, cela faisait un ravissant carillon, je vous assure. Il y avait eu un minois souriant devant ce miroir ; il y avait eu de petites mains joyeuses pour faire tinter les fermoirs de cuivre de la commode, et en retirer des dentelles, des chiffons, mille riens. Les bonnets de tulle et les fripons à dents de loup avaient couru çà et là sur le lit virginal.

Elle avait dans ce temps une aiguille entre les mains, et elle se levait avec le jour. Un écureuil aurait fait moins de bruit que son pied mignon, allant et venant sur le plancher. Puis, elle se mettait à l'ouvrage, non sans avoir auparavant donné son coup d'œil aux fenêtres d'alentour. L'ouvrage allait vite et bien. Pendant que ses doigts allaient, son cœur allait aussi, et avec son cœur sa tête. Elle inventait les romans les plus fabuleux, quoique les moins nouveaux ; c'étaient toujours l'amour et la richesse qu'elle mettait en jeu, et de l'union desquels elle faisait résulter le bonheur. — Quoi de moins nouveau et de plus fabuleux en effet ? Elle remplissait sa pensée de châteaux en Espagne, ces beaux châteaux étincelants de pierreries, de lumière, de dorure, dont toutes les croisées ouvrent sur des horizons enchantés, et qui jettent autour d'eux la musique et l'éclat de rire par toutes leurs portes !

Aujourd'hui l'ouvrage ne va plus, — la tête ne va plus ; — seul, le cœur va toujours ; mais sans espoir désormais. La pauvre jeune fille est malade, malade de quoi ? personne ne peut le dire, elle moins que tout autre. Seulement elle pense que la vie est une chose bien belle et que c'est grand dommage de la quitter ainsi, si vite, quand surtout il y a tant de parfums dans l'air, et que le bon Dieu verse tant de soleil sur les fleurs. Son cœur ne désire plus, il regrette. Elle rappelle les uns après les autres ses souvenirs les meilleurs, ses joies les plus grandes, et elle se dépêche à les rappeler, — car elle n'est pas sûre, voyez-vous, d'avoir le lendemain pour les rappeler encore.

On dirait parfois qu'elle attend, — et elle se tourne de temps à autre vers la porte, comme s'il allait

entrer quelqu'un. Il lui semble qu'elle n'a pas encore dit son dernier mot au monde, et qu'il serait possible de la sauver si on le voulait bien. Une vision a plusieurs fois passé dans son sommeil, avec des traits qu'elle avait vus ailleurs confusément. Mais ce ne sont là que des songes, rien que des songes; personne ne vient, et la porte demeure soigneusement fermée.

Elle aurait tant aimé! — son cœur contenait tant de trésors d'affection, tant d'abîmes de joie et de larmes! son regard était si chargé de tendres promesses, ses lèvres si fraîches appelaient tant de baisers! — Elle aurait si bien donné son âme et sa vie, et elle aurait été si heureuse de ne rien garder pour elle! — Elle aurait tant aimé! — elle n'aimera pas.

La jeune fille était couchée dans sa chaise. Elle se regardait et elle s'écoutait éteindre. Une à une s'effaçaient les couleurs de son charmant visage, un à un s'envolaient les éclairs de son charmant regard. Sa beauté s'en allait comme les feuilles d'une rose épanouie avant l'heure : les plus grandes d'abord, les plus petites ensuite, et le calice enfin avec sa poussière d'or. — Pendant son court passage sur la terre, son sourire n'avait brillé pour personne que pour elle; sa voix n'avait charmé d'autre cœur que le sien; ses cheveux ne s'étaient point mêlés et confondus avec d'autres cheveux; sa main n'avait ja-

mais frissonné à la pression d'une autre main, — et aujourd'hui main, cheveux, voix, sourire, tout cela descendait lentement, lentement au tombeau. N'est-ce pas une chose triste!

Elle ne devait point passer le printemps. Elle ne le passa point. Il lui fallut renoncer à voir se dorer les blés et ployer les treilles au temps des vendanges. Elle dit adieu à sa petite chambrette où sa jeunesse s'était si doucement écoulée, adieu à son miroir qui avait été le confident de ses rêves, adieu à sa fenêtre où l'étoile venait s'encadrer la nuit; — et, poussant un faible soupir, elle s'endormit du sommeil éternel, les bras croisés sur sa chaste poitrine, — un soir que la fleur avait manqué d'eau et que l'oiseau avait manqué de grain.

Le soir de sa mort, — on trouva une petite flèche au-dessous de son sein gauche, — une flèche oubliée par M. de Cupidon.

CHARLES MONSELET.

POST-FACE. — Après tout, M. de Cupidon, tout en voyant que le XIX^e siècle le reconnaît pour président de la république universelle, même en face de M. de Lamartine, regrette tout bas le temps où madame Dubarry était présentée à la cour sous le nom de S. M. Cotillon II.



LA LUNE DE MIEL EN 1848.

I.

Quelques citoyens, il faudrait plutôt dire quelques citoyennes, ont affiché sur les murs de Paris, en proclamant la loi du divorce, leur dédain pour le mariage absolu. Ces citoyennes sont, à ce qu'il paraît, pour un mariage démocratique qui permettrait toute liberté de politique intérieure et extérieure. On m'a assuré que la plus déterminée des citoyennes qui prêchent le divorce est une veuve de quarante ans, qui n'a jamais été mariée et qui a pu étudier assez longtemps les formes multiples du gouvernement conjugal. Il est hors de doute que le mariage subira des réformes, quoiqu'il soit d'institution divine, et que, dans les déluges politiques, il ait toujours été l'arche sainte de l'humanité.

On ne se marie guère depuis le 24 février, car on craint de ne pas voir se lever sur son hyménée la mystérieuse lune de miel. Je vais vous parler d'un mariage *accompli* le 24 février.

II.

Un de mes amis, homme d'esprit et de loisir, qui n'est jamais parvenu à rien faire parce qu'il attendait, depuis dix ans, un consulat en Orient, s'était décidé à planter sa tente à Paris.

Quoiqu'il passât pour un rêveur, il fut pris au sérieux chez un banquier du pays de la Bourse. Il faut dire que mon ami Henri Desmazures bâtissait ses châteaux en Espagne dans quelques centaines d'arpents de terre en Beauce et en Normandie.

C'était un rêveur, mais c'était un propriétaire. Le banquier lui accorda la main de sa fille, après avoir passé toute une nuit à faire des additions et des sous-

tractions pour se convaincre que sa fille serait heureuse.

Mademoiselle Mathilde Hoffmann n'était pas précisément une jeune fille habillée de billets de banque. Elle avait, au contraire, respiré je ne sais quel agreste parfum de nature et de poésie dans l'atmosphère du trois et du cinq. Le bruit des espèces sonnantes ne l'avait pas empêchée d'entendre ces voix solennelles de l'idéal qui chantent l'hymne de l'amour à tous les cœurs de vingt ans.

Rien n'était plus rare avant le 24 février qu'un mariage de cœurs : c'était la position qui épousait les écus. Qui le croirait ? il ne faut pas seulement en accuser les pères et les mères, mais encore, mais surtout, les jeunes filles elles-mêmes. La fureur des titres, la passion de l'or avait chassé pour elles toutes les adorables chimères, tous les divins romans de la vie. J'entendais dire cet hiver à une charmante enfant qui avait à peine respiré dix-sept fois la floraison de l'aubépine : « Je ne veux me marier qu'avec un pair de France ou un agent de change. » C'était une confiance à une amie, qui, de son côté, ne voulait épouser qu'un prince ou un banquier.

Mademoiselle Mathilde Hoffmann aimait beaucoup mon ami Henri Desmazures. Elle ne s'était inquiétée ni des titres qu'il n'avait pas, ni de l'argent qu'il avait. Elle l'avait vu, elle l'avait aimé, comme cela se pratiquait dans l'âge d'or. Elle était enchantée de savoir qu'il ne faisait rien, qu'il ne savait rien faire, qu'il ne voulait rien faire.

Je dirai aussi à la louange de mon ami Desmazures que ce n'était point la banque qui l'avait attiré chez le banquier.

Mademoiselle Mathilde Hoffmann lui était apparue, comme une révélation de sa vie, comme une image

visible de son idéal, à une fête du monde diplomatique. Elle était si blonde et si fraîche, si délicate et si suave, qu'elle semblait, dans le cercle des femmes renommées par leur beauté depuis quelque vingt ans, un pastel de Rosaïba ou de La Tour dans une galerie de portraits enfumés par le temps.

III.

Le mariage fut arrêté pour le 24 février. Le 23 au soir, on trouva à grand-peine M. le maire avec son écharpe tricolore. Pendant que la jeune fille signait, M. le maire daigna faire un cours de politique et de morale. Il fit une sortie violente contre ce ramas de rien-qui-vaïlle, cette invasion de barbares qui ne savent boire qu'à la barrière et qui veulent abolir l'oetroï.

En sortant de la mairie, M. Hoffmann, le marié et les témoins ne trouvèrent plus leurs voitures. Pendant que M. le maire secouait l'éloquence de son écharpe tricolore pour prouver qu'il n'y avait rien de sérieux dans cette manifestation d'enfants à la mamelle, les héroïques gamins avaient chassé les cochers pour faire des barricades avec les carrosses.

La nuit, mademoiselle Mathilde Hoffmann la passa toute seule dans sa chambre à prier Dieu pour ceux qui mouraient. Le lendemain, à onze heures, Henri Desmazures se présenta chez le banquier avec un sabre et un pistolet, en escarpins et en gilet brodé, en un mot, habillé comme la veille, mais couvert de boue et les cheveux en désordre. « Mais, mon cher ami, lui dit le banquier sans détacher son regard de trois ou quatre journaux qu'il avait à la main, mon cher ami, nous ne pouvons pas nous marier aujourd'hui. — Comment, nous ne pouvons pas nous marier! qui est-ce qui a dit cela? — Vous ne savez donc pas ce qui se passe? il y a des enfants qui font des barricades. M. Molé remplace M. Guizot; M. Thiers remplace M. Molé; M. Odilon Barrot remplace.... Tout à l'heure le peuple remplacera tout le monde... — Nous n'avons pas un moment à perdre, interrompit Henri Desmazures. Où est donc Mathilde? »

Il se précipita vers la chambre de la jeune fille; elle était habillée pour la cérémonie. « Ah! Mathilde, que vous êtes belle! Courons à l'église, car dans une heure il serait peut-être trop tard. Ne me laissez pas plus longtemps dans le flux révolutionnaire qui emporte Paris. Voyez, je me suis battu comme un enragé; si j'avais de l'orgueil, je dirais comme un gamin. Demain la république, mais aujourd'hui l'amour. »

Mademoiselle Hoffmann se jeta tout éperdue sur le cœur de Henri. « De grâce, dit-elle, emmenez-moi loin d'ici, au bout du monde si vous voulez. — Oui, Mathilde, mais il faut vous habiller tout autrement,

car nous n'arriverons à l'église qu'en franchissant les barricades. »

Une heure après, le curé de leur paroisse leur donna la bénédiction en toute hâte, dans une petite chapelle consacrée aux araignées. « Maintenant, dit Henri à Mathilde, pendant que votre père, entouré de ses amis, est là qui discute avec le sacristain, envolons-nous comme des oiseaux amoureux, allons nous percher sur quelque locomotive enflammée, qui nous emmènera plus vite que le vent, je ne sais où, mais dans un pays où l'on puisse savourer pacifiquement le miel de la première lune. »

Henri et Mathilde prirent le chemin de Rouen, et fouette, chauffeur! — Les deux amants partirent au galop d'une locomotive baptisée du matin *la République!* et, par la fenêtre de leur wagon, ils assisterent au sauve-qui-peut général de tous les satisfaits de Paris. Les morts vont vite, dit la chanson de Bürger, mais les courtisans déchus vont plus vite encore.

Ainsi virent-ils passer devant eux tout ce qui avait été la cour et la politique pendant près de vingt années, — sombre chapitre d'histoire qui se déroulait sur un grand chemin, — dernier conte inachevé de rois et de reines : *Il était une fois...*

IV.

Les deux amants arrivèrent le soir au Havre d'où ils s'embarquèrent pour Londres, mais au débarquement à Southampton on les effraya par les meetings. Ils revinrent au Havre. A leur retour, ils aperçurent, se dirigeant vers une barque à vapeur isolée, un vieux monsieur qui ressemblait prodigieusement à une pièce de cent sous. Henri et Mathilde s'arrêtèrent aussitôt. C'était la monarchie qui abandonnait la terre de France. Ils saluèrent.

Ils ne voulurent pas aller à Bruxelles, cet antipode de Clichy, où le soleil est toujours couché pour nos débiteurs, car des bruits, vrais ou faux, de contrefaçon révolutionnaire leur arrivaient de tous côtés, même de la Hollande, où le peuple demandait un peu et où le roi accordait beaucoup.

Pendant, comme il fallait bien aller quelque part, ils allèrent en Suisse, le pays classique des lunes de miel. « La Suisse est une république, se dirent-ils; par conséquent nous n'avons pas à craindre qu'elle se mette en république. » Confiants dans cet espoir, Henri et Mathilde louèrent un chalet au flanc d'une montagne, un chalet tout neuf, mignard et découpé à jour comme un panier de bois blanc, où ils installèrent leur amour sous la protection du landamman et de l'antique paix helvétique. Mais à peine étaient-ils dans le chemin, après avoir un peu erré au bord des laes, dans les herbes et sous

les arbres frémissants, qu'ils aperçurent un groupe de nationaux armés qui farandolaient alentour! Ils étaient à Neuchâtel.

Alors ils tournèrent leurs regards vers l'Allemagne.

« Partons pour l'Allemagne! dirent-ils en soupirant; là, tout le monde n'est occupé que de valse et de métaphysique; à travers les brumes ondoyantes de Prague ou de Munich, peut-être nous aussi finirons-nous par trouver le bonheur, — entre un problème et un air de violon. »

Ils partirent. Mais, au beau milieu du voyage, on leur dit : « n'allez pas à Vienne, n'allez pas à Berlin; vous rencontreriez à Vienne le roi de Prusse et à Berlin l'empereur d'Autriche. »

Comme leur voiture allait traverser un pont, une amazone, aux cheveux flottants, jeune et d'allure martiale, belle comme la Penthésilée antique et inondant de velours un cheval nedjid, vint se jeter à leur rencontre. Le postillon n'eut que le temps de retenir les guides.

« Arrière! » s'écria-t-elle en lui mettant sous le nez le canon d'un petit pistolet de poche ou de jarretière.

Le pauvre diable se renversa épouvanté sur son siège, tandis qu'Henri, passant la tête par la portière, reconnaissait la célèbre comtesse de Lansfeld dans l'amazone à tous crins.

« Madame, lui dit-il en souriant de son plus spirituel sourire de France, nous ne sommes ni des gendarmes prussiens ni des municipaux bavarois; ce serait tirer aux pierrots que tirer sur nous; gardez donc votre poudre pour une meilleure occasion politique, et laissez-nous continuer notre route, s'il vous plaît. »

Lola Montès envoya un joyeux éclat de rire aux échos des montagnes, qu'ils répétèrent en vieux courtisans, — les derniers courtisans!

« Un conseil en vaut un autre, répondit-elle. N'allez pas en Allemagne : on vient de brûler mon hôtel. »

Mathilde et Henri se regardèrent avec la même expression d'étonnement.

Disant cela, la comtesse de Lansfeld piqua des deux, et, saluant les jeunes époux avec sa cravache et son sourire — elle partit, étincelante et rapide comme une flèche d'or à travers un rayon de soleil.

Henri et Mathilde la suivirent des yeux pendant quelques instants, et lorsqu'elle eut tout à fait disparu dans le bleu de la Suisse — ils se demandèrent mélancoliquement vers quel pays il leur fallait se diriger maintenant, et quel pays voudrait bien d'eux, les éragés lunatiques, les amoureux quand même! — « Allons devant nous, » murmurèrent-ils. Et ils allèrent à travers les bois, les prés, les ravines, jusqu'à ce que le Rhin leur barrât superbement le passage. Alors ils s'embarquèrent sur le Rhin d'Allemagne, qui n'était plus, ni le Rhin de

Louis XIV et de Van-der-Meulen, ni même le Rhin de Nicolas Becker, juge de paix et poète de guerre, mais qui était bien près de devenir le Rhin de France. Une fois sur le bateau à vapeur, ils virent la procession des vieux châteaux, bannières en tête, sombres, croulants, désolés, graves comme des commandeurs de pierre et marchant lugubrement dans les roseaux, en secouant leurs robes noires, pleines de corneilles et de vautours. Les deux jeunes gens ne s'arrêtèrent qu'au Johannsberg, où ils rencontrèrent un vieillard, assis sous une tonnelle, et face à face avec un verre de cristal.

C'était M. de Metternich, qui buvait sa dernière bouteille de Johannsberg.

« Monsieur le ministre, lui dit Henri en saluant la bouteille avec respect, — pardonnez-moi si je viens peut-être, en vous parlant, déranger l'équilibre européen; mais nous sommes deux jeunes mariés de France, qui cherchons une chaumière tout juste assez petite et assez fleurie pour y loger notre amour. Dites-nous s'il y a encore des chaumières en Allemagne, monsieur le ministre, vous qui savez les nouvelles mieux que les télégraphes et les journaux. »

M. de Metternich fit flamber ses yeux de diplomate avec irritation; mais, ne lisant que la candeur et l'honnêteté sur le front du beau couple, il se versa une nouvelle rasade, l'avalala d'un trait et mit sa tête dans ses deux mains. « Monsieur le ministre, dit timidement Mathilde. — Je ne suis plus ministre! répondit-il. — Monsieur le prince, hasarda Henri. — Il n'y a plus de princes... — Alors, monseigneur l'Autrichien... »

M. de Metternich releva la tête et devint triste comme une ballade allemande. « Il n'y a plus d'Autriche, dit-il sourdement, les Autrichiens l'ont tuée en me tuant. Il n'y a plus de diplomatie, car j'étais le dernier et l'on me défend d'exercer. — Oh! Talleyrand, tu as bien fait de mourir! — C'en est fini désormais du grand art des cadenas politiques, le peuple les brise lorsqu'il ne sait pas les ouvrir, et la hache est une clef qui va à toutes les serrures. Les temps mauvais sont arrivés où la parole ne sera donnée au ministre que pour exprimer sa pensée, — même lorsqu'il ne pensera rien du tout. Plaignez-moi donc, car me voilà réduit à boire ma dernière diplomatie, c'est-à-dire mon vin de Johannsberg, cette affreuse liqueur avec laquelle j'ai mystifié l'Europe entière pendant plus de soixante années! »

Et M. de Metternich se tut, n'ayant plus rien à boire ni à dire.

V.

À partir de ce moment nous avons tout à fait perdu la trace de Henri et de Mathilde. Nous pen-

sions qu'enfin ils avaient trouvé la terre promise, lorsque ce matin nous avons reçu la lettre suivante :

Mon cher ami,

Brescia, ce 19 mars.

Nous arrivions enfin en Italie après avoir traversé vingt pays en révolution. Jusqu'ici nous n'avons pas eu une heure de loisir. Nous avons toujours voyagé dans la trombe révolutionnaire. Pas une heure de silence, toujours la vague qui monte et qui nous chasse devant elle ! Nous sommes depuis une demi-heure à Brescia et nous n'y resterons pas une heure. Nous avons peur de Milan et de Venise. Nous savions que Rome a un carnaval constitutionnel, que Florence a un grand-duc qui rédige des constitutions, que Naples a un roi aujourd'hui, et qu'elle aura demain un Mazaniello. Nous avions songé à Monaco, mais il paraît qu'on y proclame la république. Il y a bien encore la république de Saint-Marin, mais on y parle sérieusement d'y nommer un empereur. Nous entendions un hurra prophétique du côté des Cosaques du Don. L'Asie se tourne vers l'Occident et tire son épée contre l'empereur de tous les Cosaques. Nous voyons tous les jours la lune se lever, — elle nous apparaît sous toutes les formes, sous toutes les couleurs, — ne l'avez-vous pas tricolore à Paris ? — Mais ce n'est pas la lune de miel. Nous ne savons plus où la trouver. Pauvre esquif d'amoureux lancé en pleine mer un jour de tempête ! A quel rivage aimé du ciel arrivera-t-il ? Nous avons crié terre en arrivant à Brescia. — Nous voulions oublier le monde et ses révolutions dans cette bonne nature de Lombardie, où déjà le printemps est arrivé avec des fleurs et des feuilles dans les mains. Nous avions pour nos promenades le beau lac de Guarda et les romantiques villas envahies par les flots de houblon et de tabac. Mais à peine étions-nous descendus de la diligence Bonafous, qu'un grand diable de facchino me saisit au collet et me demanda si je n'étais pas le vice-roi, car le bruit venait de se répandre que le vice-roi, chassé de Milan, fuyait sur Brescia, où il se croyait des amis. — Mon cher ami, dis-je au facchino, vous me faites une injure. Je viens d'un pays où le mot *roi* est rayé du dictionnaire (à propos de dictionnaire, y a-t-il encore là-bas une Académie ?).

Cependant, la diligence était cernée par une troupe de bambinos et de grands drôles qui montraient les dents à chaque voyageur. J'essayai de parlementer. Une Anglaise vaporeuse, qui arrivait de Munich, plus blonde que le soleil, déclara qu'elle n'était pas Lola Montès. A ce moment une seconde voiture s'arrêta devant le *palais de la Commune*, cette œuvre gothique et grecque, signée Bramante. On se précipita de ce côté. Un homme descendit, qui

fut saisi sur les marches et entraîné par la foule pour être bafoué en place publique. Je ne sais si c'était le vice-roi, ou le dit.

Qu'importe ! Ce qui est hors de doute, c'est que la révolution est ici comme elle est partout. Danton disait qu'on n'emportait pas la patrie à la semelle de ses souliers, je crois que j'ai emporté la poussière féconde des révolutions, et que je symbolise presque la fatalité républicaine.

C'en est fait, Brescia est descendue dans la rue comme toutes les villes de l'Europe. Où aller ? Songe, mon ami, que je ne suis encore que l'amant de ma femme. O Platon ! Je ne veux ni de ta république ni de ton amour ! Ne faut-il pas des enfants pour la république ?

Mathilde — j'allais dire ma femme — vient de se pencher à mon oreille et de me dire tout bas qu'elle connaissait un pays où nous pourrions nous aimer en silence, une vraie Thébaidé amoureuse. — Il n'y a que les femmes pour avoir le sens commun en amour. Or, ce pays qu'elle m'indique — celui que nous avons tant cherché — c'est celui d'où nous sommes partis.

Nous retournons à Paris. Tu vas donner des ordres pour que mon appartement soit ouvert la nuit prochaine à cette trop vagabonde lune de miel.

Salut et fraternité.

HENRI DESMAZURES.

VI.

Seront-ils heureux ?

Pandore cependant ne va pas retirer un à un d'une main pieuse tous les maux qu'elle a répandus sur l'humanité. Les vautours dévoreront encore le cœur de Prométhée ; Jésus étendra toujours les bras sur la croix. La République a des mamelles fécondes, mais aura-t-elle le temps dans sa sublime maternité de préparer un peu de brouet à ses rêveurs, — un plat de lentilles à ses artistes ? Quand elle aura donné le pain matériel servira-t-elle le pain immatériel ? Pandore a laissé aux hommes l'espérance, l'archange aux ailes blanches qui nous emporte vers tous les rivages odorants de l'idéal ; mais on nous promet tant de conquêtes dans le monde où nous entrons, qu'on ne nous laisse pas même l'espérance d'en habiter un autre.

République française, ne regarde pas trop ta sœur des États-Unis ; délivre-nous des Romains, sinon des Grecs. Il y a trop long-temps que nous nous traînons sur la voie Latine. Organise le travail des bras, mais ouvre un horizon radieux à ceux qui vivent de poésie. Lance une barque pour naviguer sur la mer inconnue où chantent les nymphes amou-

reuses. N'oublie pas qu'il y a en France des millions d'âmes qui demandent à s'embarquer tous les matins pour ces voyages d'outre-mer au pays enchanté.

La Révolution n'a pas seulement suspendu le cours de la Bourse, les paiements chez les banquiers et l'heure des rois à l'horloge des Tuileries, elle a suspendu le voyage de nos âmes.

Hébé, qui versait à toute heure l'ambrosie dans la coupe d'or des olympiens, en a répandu quelques

gouttes sur le monde dans ses jours de distractions. Or, depuis que nous avons savouré l'ambrosie, nous tendons sans cesse les bras vers Hébé, car, Hébé, c'est l'idéal. — Idéal, idéal, sur quelle mer lointaine poursuivrons-nous demain ta barque de roseaux? — Mais soyons sans peur, rêveurs, mes frères : la République, c'est l'Infini, et l'Infini n'est-ce pas le monde de l'Art?

AR—II—YE.

LE DERNIER DÉBITEUR.

Il buvait tranquillement du bordeaux dans la forteresse de Clichy, lorsqu'une bande d'hommes armés vint enfoncer la porte de sa chambre, en lui criant : — Soyez heureux ! vous êtes libre. — Le débiteur répondit qu'il était parfaitement heureux à sa façon, et qu'il n'avait que faire de la liberté. Alors on le poussa hors de Clichy par les épaules. Depuis ce jour, il erre comme une âme en peine, — musique de M. de Flottow.

Je l'ai rencontré ce matin. Vainement affectait-il de passer dans les rues de ses créanciers et même devant leurs magasins, on ne voulait pas le regarder. A la hauteur du boulevard de la Madeleine, un garde de commerce le salua avec mélancolie. Ces deux grandes infortunes se comprirent dans un coup d'œil. — Que n'eût pas donné celui-là pour arrêter celui-ci, et que n'eût pas donné celui-ci pour être arrêté par celui-là!

C'était la première fois qu'il se prélassait au soleil, en plein midi, et ce bonheur lui faisait un front soucieux. — *Liberté!* ce mot, tyranniquement affiché au front de chaque édifice, lui poignait le cœur, et semblait lui lancer l'ironie par chacune de ses syllabes. Vous l'eussiez plaint, rien qu'à voir son étonnement douloureux et le négligé de sa parure, — lui qui s'habillait si bien en prison ! Il était heureux comme un nègre, le voilà plus malheureux qu'un roi.

Pour comble d'infortune, — son hôte vient de lui faire remise du terme.

Plaignez le dernier débiteur !

CLUB SUR CLUB.

M. Quatrefages, — de concert avec M. Quatrebarbes, — vient de former un club. Tous les deux ont élu M. Quatremère président.

Le premier jour, M. Quatrebarbes a lu une histoire des quatre fils Aymon ; — M. Quatremère, une ode aux quatre sergents de La Rochelle ; — et M. Quatrefages, une origine du vinaigre des quatre voleurs.

Un gentilhomme de quatre sous, qui sortait de voir le *Diable à quatre*, s'étant présenté à leurs suffrages, — a été expulsé par quatre hommes et un caporal.

Après quoi, les honorables citoyens, passant à de plus doux exercices, se sont mis à faire aux quatre coins, — à manger des quatre-mendiants — et à jouer du piano à quatre mains.

Le club de MM. Quatremère, Quatrefages et Quatrebarbes est installé dans la rue des Quatre-Vents, — numéro 4.

IDYLLÉ.

Cependant, — alors que, dans le Luxembourg, M. Blanc organise le travail pour les ouvriers, — voici que Dieu organise le printemps pour tout le monde, — même pour les riches. Le bois de Boulogne est, depuis une semaine, tout amour et tout soleil ; — les arbres de la liberté, dont quelques-uns sont enrubanés comme des mirlitons, poussent des feuilles et des faveurs roses sur les places publiques. Jules Janin voit tout en vert par sa croisée de la rue de Vaugirard. — On a rencontré un hanneton sur la route de Viroflay.

Cependant — les élections de la garde nationale

se continuent dans Paris. On fait de M. Edgar Quinet un colonel, de M. Thoré un capitaine; on fera demain un général de l'abbé de Lamennais. Pendant ce temps, le club des oiseaux, qui siège sur les branches fleuries, chante à plein gosier ses hymnes les plus ensoleillés. M. Blanc, qui penche son jeune front sur des chiffres, s'arrête, rêveur, et leur crierait volontiers comme ce philosophe d'Allemagne : — Taisez-vous, vilaines bêtes! — Aussi, pourquoi avoir logé M. Blanc au Luxembourg?...

Cependant, — quand vient le soir, les perroquets des mansardes, dandinés sur un barreau de cage, font entendre à intervalles égaux leur mélodie nouvelle : Des lampions! — des lampions! — et leur voix tombe grotesquement dans la rue emplie de brumes. La lune va luire.

SILHOUETTE DU JOUR.

La semaine a vu plusieurs inaugurations, celle de Mabile, du Château-Rouge, de l'Hippodrome, et la première représentation de l'Assemblée constituante.

C'est à celle-ci que nous nous arrêterons.

La séance d'ouverture de l'Assemblée nationale n'est pas difficile à analyser.

Le gouvernement provisoire s'est fait attendre une heure et demie.

M. Audry de Puyraveau, doyen d'âge, a prouvé qu'il ne suffisait pas d'être accablé d'infirmités pour bien présider une assemblée.

M. Dupont (de l'Eure), président du gouvernement provisoire, a prononcé d'une voix faible un faible discours en faveur du peuple français.

Là-dessus on a parqué les représentants dans leurs bureaux, où ils ont, tant bien que mal, vérifié les pouvoirs.

La séance publique a repris, et l'on a admis la plupart des membres présents; puis, sur la motion de M. Berger (des barricades) et du général Courtais, l'assemblée a fait le tour du palais de la chambre et a proclamé la République à la face du pont de la Concorde.

On a beaucoup crié *vive la République!* beaucoup aussi *vive Lamartine!* malgré les dénégations du citoyen Barbès, et l'on s'est ajourné au lendemain.

— L'attitude de l'Assemblée n'a pas répondu à l'attente générale. Rien d'imposant, rien de solennel. Sauf le nombre, on eût dit l'ancienne chambre des députés à sa rentrée annuelle.

— M. de Lamartine siège à l'extrême droite. MM. Albert, Ledru-Rollin, Flocon, Louis Blanc, ont pris place à l'extrême gauche. Le centre est désert. L'expérience parlementaire apprend que les batailles se sont toujours livrées sur ce terrain neutre; la gau-

che et la droite se battent d'ordinaire sur le dos des philosophes du juste-milieu.

— Un incident a causé une sorte d'émotion. Deux capitaines de la garde nationale voulaient pénétrer dans l'enceinte de la chambre; ils avaient le sabre au côté. Le gouverneur du palais leur a barré le passage. — Vous n'entrerez pas, a-t-il dit, à moins que vous ne passiez sur mon corps!

Ce gouverneur de mélodrame est le citoyen Château-Renaud, ci-devant ténor de l'ex-Opéra National.

— On chantait aux abords de la chambre un couplet sur l'air de la *Parisienne*; en voici les quatre premiers vers :

Les cheveux blancs de La Fayette
Ne périront jamais, jamais !
Ils ont repoussé sur la tête
Du vaillant général Courtais...

La suite nous a échappé.

— Les lettres et les arts comptent peu de représentants dans l'Assemblée. Nous mettons à part M. de Lamartine, qui désormais doit oublier qu'il fut le premier de nos poètes pour ne plus être que le premier de nos hommes d'État.

Le théâtre est représenté par MM. Étienne Arago, Félix Pyat, Emmanuel Arago.

Le journalisme, par MM. Xavier Durrieu, du *Courrier français*; Armand Marrast, du *National*; Flocon, de la *Réforme*; Louis Blanc.

M. Lamennais représente la philosophie; M. Bé-ranger, la chanson; M. Cormenin, le pamphlet; M. Paznerre représente l'éditeur de la représentation nationale.

M. Arago et M. de Lamartine sont les seuls académiciens qui siègent dans l'Assemblée.

Le jeune barreau tient bien sa place. M. Landrin et M. Auguste Avond sont deux avocats de mérite, et je les soupçonne d'être orateurs.

L'aspect intérieur de la salle est celui du bal Morel, aux Champs-Élysées, les jours de grande fête. Beaucoup de draperies rouges et blanches, des étendards, des ornements en cuivre estampé, beaucoup de papiers peints et des banquettes rouges.

Le costume officiel n'a pas eu de succès. On n'aime pas à se faire prendre pour un commissaire de police. M. Caussidière seul s'était soumis au décret. Étienne Arago portait le gilet à revers, mais point d'écharpe.

L'attitude des représentants était animée, curieuse et gauche tout à la fois. La plupart auraient pu refaire justement le mot du doge de Venise, qu'un courtisan croyait ébloui des splendeurs de Versailles. — Qu'est-ce qui vous étonne le plus ici? lui disait-il? — C'est de m'y voir.

La vérification des pouvoirs a servi de coup d'es-

sai à une foule d'orateurs, qui, peu sûrs de leurs forces, n'osaient se risquer qu'en de minces escarmouches. Sur le plus petit prétexte, l'honorable Frise-Poulet, le courageux Maravédis et l'immortel Tartempion se précipitent à la tribune.

Citoyens, s'écrie Maravédis, je demande que le représentant Chopinel ne soit admis qu'après avoir déposé sur le bureau son acte de naissance. (Bravo! bravo! Vives acclamations.)

Représentants, dit à son tour l'honorable Frise-Poulet, le citoyen Chopinel n'a peut-être pas vingt-cinq ans. Je demande qu'il ôte ses lunettes. (Assentiment unanime et prolongé.)

L'immortel Tartempion fait observer que Chopinel est couvert de cheveux blancs, et qu'il assistait, en qualité de cheveu-léger, à l'assemblée des notables en 1789. Tartempion est couvert de bravos, et Chopinel est admis au milieu de l'enthousiasme le plus patriotique.

Le gouvernement provisoire vient d'affranchir les nègres, pour le plus grand profit de nos amis les Anglais, à qui nous faisons la partie belle. Désormais la France n'a plus de colonies, mais en revanche les nègres ont des droits électoraux.

Avant quinze jours ils tiendront scrutin dans les bois pour savoir à quelle sauce fraternelle on doit manger les blancs.

Prenons garde que l'ambition politique n'étouffe l'ambition littéraire. Déjà la poésie est aux abois, et les hommes de style sont des parias. Veillons au salut de la littérature, et disons avec les rédacteurs de l'ARTISTE :

« Nous, citoyens, membres du comité de salut public de la République des lettres, décrétons :

» La République des lettres est maintenue; en conséquence :

» Nous n'admettons pas que le civisme tienne lieu de style;

» Nous condamnons tous les décrets du gouvernement qui portent une atteinte grave à la langue nationale;

» Pareillement condamnons la littérature des murs de Paris;

» Et votons comme récompense civique une grammaire à quelques membres du gouvernement provisoire et à beaucoup de citoyens qui affichent leur patriotisme au coin des rues. »

Depuis qu'on a planté les arbres de la liberté « pour en avoir l'ombre ou pour faire de Paris une forêt de Bondy, » comme disaient les femmes, car les femmes ne sont pas pour la République, rien de nouveau sous le soleil de Paris. Le lion du jour c'est toujours Lamartine ou Ledru-Rollin. *Le Constitutionnel*, qui est dynastique, donne des *nouvelles de la cour*. Au lieu d'un roi nous en avons, à ce qu'il paraît, une douzaine. Et le peuple français, ce Français né malin, qui créa la guillotine, continue à faire des calembours. « La province a peur d'être dévorée par Sobrier, parce qu'il a été sobre hier. » Les portiers disent que « le gouvernement est dans le marrast, tamps pour ceux qui ont mis tous leurs œufs dans le même Pagnerre. » — Et l'Afrique? on n'en dit plus un mot.





BÉATRIX

ROMAN DU TEMPS DE LA ROYAUTE.

1.

Si je commençais par le commencement, je te conduirais, ami lecteur, dans les coulisses de l'Opéra, où Béatrix, un peu court vêtue, apprenait, il y a deux ans, la danse et l'amour, en belle compagnie avec son amant de la veille et son amant du lendemain; mais avant de voir de trop près l'héroïne voyons le héros.

Qui d'entre nous n'a connu, dans ces dernières années, Maurice d'Orbessac? Pour les uns, c'était un enfant prodigue; pour les autres, c'était un aventurier, mais tout le monde s'accordait pour vanter ses belles manières, son esprit enthousiaste et ses paradoxes. Il donnait le pas à toute la jeunesse dorée; c'était à qui l'imiterait parmi ses amis d'un jour; mais imite-t-on l'esprit et la grâce?

C'était le plus beau fumeur de son temps à pied et à cheval. Je crois le voir encore, à la porte de Tortoni, s'amusant à jeter l'effroi parmi les joueurs à la hausse. Il avait l'art de persuader, au point que, bien qu'il sortît de chez lui ou plutôt du logis de sa dernière maîtresse, on le croyait sur parole quand il annonçait ce qui s'était dit au dernier conseil tenu chez M. de Metternich, aux Tuileries ou à Windsor. Mais c'est surtout dans les Champs-Élysées, qu'il m'apparaît encore chevauchant et fumant avec la grâce d'un Oriental. Toutes les femmes, qui le voyaient tourbillonner dans l'avenue, disaient à leurs maris ou à leurs amants : Voyez donc quel beau cheval !!

On n'a point oublié sa belle figure, si profondé-

ment intelligente, bien qu'il masquât souvent sa pensée par un air d'insouciance gaieté. Il avait frappé les peintres et surtout les sculpteurs, pour la fermeté des lignes. Pradier, dans le buste qu'il nous a laissé de Maurice d'Orbessac, a merveilleusement rendu les contours exquis de ce profil grec-français qui nous séduisait à peu près comme une élégie d'André Chénier. Depuis la Madeleine jusqu'à l'Opéra, cette figure était souvent citée au grand dépôt des amoureux. Il arrivait même que les beautés bruyantes de ces parages répétaient à quelques vieux adorateurs ce mot d'une comédienne : — Ah! si vous veniez me voir avec la figure de M. d'Orbessac!

Maurice n'était pas seulement renommé pour sa figure et son esprit; il l'était encore par ses prodigalités. Les roués de la régence, les seuls qui aient compris royalement la vie galante, n'étaient pas plus grands seigneurs que Maurice.

Nul n'était plus agile et plus brillant à tous les exercices du corps. Un jour qu'il soupait tristement en folle et joyeuse compagnie, un de ses amis, prononçant son oraison funèbre pour le rappeler à la gaieté, débuta ainsi : « Nul n'était meilleur cavalier, ni meilleur chevalier; nul ne savait mieux dompter les chevaux et les femmes indomptables. »

A la fin d'avril 1816, quatre hommes jeunes et élégants allèrent s'asseoir dans les Champs-Élysées pour assister au spectacle varié de cette promenade, où tout le beau Paris étalait son luxe et son ennui. L'un d'eux, le plus pétulant et le plus aventureux (c'était Maurice d'Orbessac), s'écria tout à coup :

— Nous vivons dans un temps misérable; quand on pense qu'il n'est pas un de nous qui soit capable de prendre un cœur au passage!

— Et d'abord, lui répondit un de ses camarades en jetant sur la chaussée le bout de son cigare, parmi toutes ces femmes qui passent, en est-il une seule digne en tout point de nous faire courir *dans la poussière de son char*?

— Voilà bien, reprit Maurice, des discours d'hommes timorés qui s'imaginent toujours qu'aux moindres de leurs actions le monde va érouler sur eux! Pour moi je vous réponds que déjà, depuis cinq minutes que nous sommes assis au pied de cet arbre, j'ai vu passer plus de jolies femmes qu'il n'en faut pour assouvir deux cents cœurs comme les vôtres.

— Je reconnais bien là tes façons de parler, dit un des quatre en faisant siffler sa cravache : tu ris des dangers de la guerre, sauf à ne jamais voir le feu.

— Moi? que dites-vous là? On connaît ma valeur.

— Quelle jactance! quel héroïsme! dirent à la fois les trois amis de Maurice.

— Écoutez, messieurs, dit le jeune homme d'un air déterminé, je gage cent louis contre vous trois, que, tout à l'heure, dans un instant, dès que je verrai passer une femme seule dans une calèche, je m'élance à côté d'elle et lui baise la main de son plein gré avant d'arriver à l'Arc-de-Triomphe.

— Je tiens la gageure, dit un des amis, car je sais que tu nous diras toute la vérité.

— Songes-y bien, reprit Maurice, c'est cent louis.

— J'y ai songé.

— C'est après tout une partie de lansquenet et je m'étonne que les joueurs effrénés de cet hiver n'aient pas trouvé un moyen plus pittoresque de perdre leur argent. Je te jure, mon cher Maurice, que je ne me plaindrai point du sort, si tu gagnes les cent louis; je te jure aussi que, dans cette partie de lansquenet, je ne demanderai point à voir le dessous des cartes. Maintenant il faut choisir, une jolie calèche, une jolie femme et une jolie main.

— Pour moi, dit un des gais compagnons, j'avoue que je me méfie un peu des femmes qui sont seules dans une voiture, car, si elles étaient belles, seraient-elles seules?

— Tu ne sais pas ce que tu dis. Il y en a qui sont seules par un surcroît de coquetterie; elles savent très bien que la place auprès d'elles n'étant pas occupée, chacun viendra s'y placer en imagination.

A cet instant, Maurice remarqua une très élégante calèche du meilleur style conduite à la Daumont, où semblait rêver une belle femme à demi voilée par le saule ondoyant de son chapeau. La calèche était si basse, que cette femme semblait avoir des airs de sultane couchée. Maurice se leva vivement.

— Messieurs, j'espère que le roman va commencer. Attendez-moi là.

Il s'avança au devant du cocher sans doute pour lui dire d'arrêter; mais, par un hasard assez heureux, un tilbury qui traversait, força le cocher de la calèche à retenir ses chevaux impatients.

Maurice ne perdit pas une seconde; alerte comme un daim, il s'élança dans la calèche je ne sais comment.

Il salua la dame de l'air du monde le plus respectueux.

C'était une comtesse, une des gloires du faubourg Saint-Honoré. Comme le soleil était ardent, madame de Fargiel, un peu éblouie, cherchait à reconnaître ce hardi visiteur. Maurice avait en passant, jeté un coup d'œil sur les armoiries.

— *Madame la comtesse*, dit-il en s'asseyant vis-

à-vis d'elle, vous cherchez à savoir d'où je viens, qui je suis et où je vais. Daignez m'entendre un peu.

— Mais, monsieur, je ne vous connais pas ; une pareille audace...

— Ah ! madame, quand vous saurez pourquoi je suis venu.

— Monsieur, descendez à l'instant, ou j'ordonne à mes gens...

— Mon Dieu, madame, monter, passe encore ; mais descendre ! Pensez donc quel danger je courrais.

— Que m'importe, monsieur ?... André, je vous ordonne...

— Remarquez, madame, qu'il y a deux ou trois cents regards attachés sur nous. Jugez du scandale si vous me faites descendre de force, car je vous jure que je ne descendrai pas de bonne volonté...

En disant ces mots, Maurice avait l'art de regarder la dame avec admiration et avec amour.

Elle ne put s'empêcher de remarquer que son audacieux et fortuit compagnon de promenade avait la main fine, l'air spirituel et distingué, les dents les plus blanches sous des moustaches brunes. La curiosité de la comtesse vint donc au secours de Maurice.

A cet instant un très joli landau qui avait l'air d'une corbeille de fleurs, tant les femmes qui s'y trouvaient étaient fraîches, jolies, parées avec éclat, passa à côté de la calèche ; une voix claire attira les regards de Maurice. Il salua les femmes du landau avec une grâce parfaite. On lui rendit son salut avec un sourire aimable et presque familial. La comtesse, qui avait tout observé, devint de plus en plus curieuse. Dès cet instant, elle ne songea plus à faire descendre de force le mystérieux personnage.

— Enfin, monsieur, expliquez-vous...

— Madame, je ne vous dirai pas que je me suis trompé de porte, comme cela arrive quelquefois dans les comédies. J'ai l'honneur d'être près de vous, parce que j'ai voulu être près de vous. Un esprit vulgaire ne manquerait pas de vous dire, pour s'excuser, qu'il croyait vous connaître, qu'il vous avait vue dans quelque endroit où il ne va jamais, comme aux eaux, aux courses, aux Italiens, aux bals des ambassades ; moi, je ne vous ai vue nulle part ; mais j'ai voulu vous voir ; comme peut-être j'eusse été très longtemps sans vous rencontrer, j'ai pris tout simplement le chemin de traverse, habitué que je suis d'ailleurs aux dangers de steeple-chase.

— Savez-vous, monsieur, que tout ce que vous me dites-là est fort impertinent ; mais ici autant emporte le vent, car je ne vous écoute pas.

— Je suis désolé, madame, d'être venu si mal à propos. Si vous l'ordonnez, je vais me précipiter hors de votre voiture ; mais, je vous le répète, prenez-y garde : il y aura à peu près le même scandale que si je me précipitais par la fenêtre de votre hôtel, car vous comprenez bien que je n'attendrai pas que votre cocher vienne ouvrir la portière et baisser le marche-pied.

— Je ne suis pas responsable des folies d'un extravagant ; il arrivera ce qu'il plaira au ciel. Mais, d'ailleurs, dans quelques minutes nous serons au bois ; là, vous pourrez descendre tout à votre aise sans vous compromettre, car de nous deux il n'y aura de compromis que vous-même.

Jusqu'à là la comtesse s'était masquée pour ainsi dire avec une ombrelle grande comme un éventail. En prononçant ces derniers mots elle baissa son ombrelle et regarda Maurice avec un léger sourire.

— Ah ! mon Dieu ! madame, dit-il avec une émotion vraie ou très bien jouée.

— Monsieur, je vous comprends de moins en moins.

— Madame, dit Maurice d'une voix affaiblie, jusqu'ici je n'étais parvenu qu'à vous entrevoir ; quand votre ombrelle est tombée sur vos genoux j'ai été surpris par trop d'éclat, mon cœur a battu plus vivement. Tout à l'heure c'était de la folie, je l'avoue, maintenant je sens trop que c'est de la passion ; l'amour va de surprise en surprise, on veut se jouer de lui, mais c'est toujours lui qui se joue de nous. Platon avait bien raison de dire que...

— De grâce, monsieur, laissons Platon dans ses discours ; je ne veux pas savoir son avis.

— Songez, madame la comtesse...

— Qui vous a dit mon nom ?

— Vos armoiries m'ont dit votre titre, je ne cherche pas à savoir votre nom. Daignez vous figurer que nous sommes au bal de l'Opéra.

— Est-ce que je vais au bal de l'Opéra ?

— Au bal d'il y a cent ans, quand la galanterie délicate florissait en France. — Je continue donc : figurez-vous que vous vous ennuyez un peu de trop de bonheur. Le bonheur est comme la vertu, pas trop n'en faut. Je vous vois passer ; malgré votre masque, je vous trouve belle. Comment ne pas le deviner rien qu'à votre manière d'incliner le cou ? Je vous aborde, j'ai un peu d'esprit, vous en avez beaucoup. C'est toute une aventure. Nous sommes-nous déjà vus ? — Si c'était la comtesse de B... ? — Si c'était la marquise de K... ? Nous nous perdons dans l'énigme ; ce qu'il y a de certain, c'est que je vous trouve charmante et que vous ne me trouvez pas ennuyeux. Nous parlons de tous, hormis de nous-mêmes, mais nous ne

pensons qu'à notre cœur qui s'inquiète un peu. Certes, si Dieu sourit et pardonne, c'est lorsque deux cœurs se rencontrent ainsi pour une heure; deux cœurs qu'un pareil rêve agite, qu'un même rayon enflamme. C'est l'ombre du bonheur qui passe. Pardonnez-moi, madame la comtesse, — nous sommes toujours au bal de l'Opéra; — M. le comte promet à cette heure à quelque Camargo de se ruiner pour elle. La foule est si bruyante et si touffue, que j'ai le droit de me croire seul avec vous comme au milieu des forêts vierges...

La comtesse semblait rêver avec distraction, elle penchait la tête et soupirait.

Cependant, pensait Maurice, voilà l'Arc-de-Triomphe qui se dessine là-bas, je n'ai pas un instant à perdre en vains discours.

— Ainsi, madame, nous sommes sous le masque. Dans une heure nous nous quitterons pour ne jamais nous revoir. Jamais, c'est bien long; mais la vie est ainsi faite: les roses ne durent qu'un jour. Cette main, digne de Dieu et de Phidias...

Maurice avait saisi la main de la comtesse, qui le regarda d'un air surpris et sévère, mais qui ne fit qu'un trop léger mouvement pour qu'il abandonnât la main digne de Dieu, de Phidias, et sans doute de M. Maurice d'Orbessac.

— Si j'étais éloquent, madame, je ferais des phrases éblouissantes sur votre beauté, si noble, si fière, si délicate et si gracieuse; mais, comme le dit Bacon, la vraie éloquence se moque de l'éloquence. Pourquoi ne pas dire tout simplement comme si le cœur pouvait parler: vous êtes belle et je vous aime... Pardonnez-moi, madame, je parle à votre main...

Disant ce mot, Maurice inclina la tête, leva la main de la comtesse et l'effleura d'une lèvre brûlante. Tout cela se fit si naturellement, l'ombrelle masqua si à propos la figure de Maurice, que nul, parmi les promeneurs les plus indiscrets, ne s'aperçut de cet incident.

— En vérité, monsieur, je ne sais comment cela finira. Vous devriez comprendre...

— Je ne comprends que trop, madame. C'est une hardiesse dont je me répons avec angoisse. Que voulez-vous? entre votre bracelet et votre gant il y avait une place pour mes lèvres.

La comtesse eut l'air d'être distraite par une amazone qui chevauchait lestement et fringante. La calèche avait dépassé l'Arc-de-Triomphe, les chevaux hennissaient déjà à l'odeur printanière du bois. Maurice était radieux, non pas seulement parce qu'il avait gagné son pari, mais parce qu'il venait de prouver encore une fois qu'il était destiné aux passions aventureuses. Il n'avait pas eu le temps, depuis qu'il se trouvait dans la calèche, de se de-

mander s'il aimerait la comtesse. Pour les chercheurs d'aventures, ce n'est pas là un point capital. En homme d'esprit, il n'avait garde de rêver et de se taire; il parlait sans cesse, ne voulant pas que la comtesse eût le loisir de penser librement. Il enviait, disait-il, le sort des poètes, qui avaient le droit, grâce à la rime, de chanter de beaux cheveux touffus comme ceux qu'il admirait; il enviait les peintres qui pouvaient reproduire, avec un pinceau amoureux, ces regards humides, si fiers et si doux, qui tombaient sur lui comme la foudre ou comme un rayon du ciel.

— Mais, poursuivait-il avec feu, bien plus heureux est celui qui n'a que le droit de vous aimer!

— C'est un droit que j'accorde à tout le monde, dit la comtesse d'un air moqueur, à condition que personne ne m'en dira rien. Ainsi donc, dans un instant, nous allons nous perdre de vue, sans doute pour ne plus nous revoir; alors qui vous empêchera de m'aimer?

— Mais qui m'empêchera de vous voir?

— Jamais, dit la comtesse d'un ton impérieux.

— Mais de loin, comme on voit une étoile qui ne pense pas à nous.

La comtesse passa son ombrelle sur sa figure.

— Nous voilà sur la lisière du bois; adieu, monsieur.

— Déjà!

— Vous prenez donc votre folie au sérieux! A quoi bon? Pour qu'elle perde son charme, s'il y en a. Écoutez-moi: j'ai un peu la philosophie du cœur. Quand vous traversez rapidement une forêt, il vous vient sous la fraîche ramée une bouffée d'arômes qui vous va au cœur. Vous ne vous arrêtez pas; ce n'est qu'un peu plus loin, en dépassant la forêt, que vous respirez, par le souvenir, tout le charme de ce parfum. Il vous arrive çà et là d'entendre au milieu de toutes les musiques qui vous ennuient une note mélodieuse, un accent tout divin, un écho de la musique des anges. Comme le parfum de la forêt, cette note vous va droit au cœur; une larme de joie passe dans vos yeux; si vous osiez, vous ouvririez les bras pour vous envoler ou pour étreindre je ne sais quelle fée inconnue; mais c'est surtout dans les jours qui suivent que vous entendez, dans votre cœur, cette note plus ravissante encore. L'amour, c'est le parfum de la forêt, c'est la note mélodieuse, un rayon qui passe, un horizon qui vous attire, une fleur flétrie, mais toujours embaumée. C'est un souvenir plus triste que doux, mais dont la tristesse même est d'un attrait infini. Ne cherchez pas dans l'amour ce qu'il ne peut donner. Croyez-en une femme qui compte vingt-quatre printemps; aimez au passage, et ne cherchez jamais à revenir sur vos pas; ayez des souvenirs et non des re-

grets. Adieu donc, et ne nous revoyons jamais!

La comtesse prononça ces derniers mots avec un peu d'émotion; elle tendit la main à Maurice et dit au cocher d'arrêter.

Le jeune homme saisit la main, et cette fois y appuya ses lèvres avec une folle ardeur.

Un laquais vint ouvrir la portière et demander le chemin qu'il fallait prendre. — Je ne sais pas, dit la comtesse, allez toujours.

Maurice avait sauté sur l'herbe, s'était retourné, et regardait la comtesse d'un air suppliant et résigné.

— Adieu, monsieur, reprit la dame avec un regard d'ange et de démon, si vous voyez aujourd'hui notre chère duchesse, dites-lui bien que je l'aime avec fureur.

Maurice entendit à peine ces derniers mots.

— Que veut-elle dire? Je ne connais pas l'ombre d'une duchesse.

Il comprit bientôt que la comtesse n'avait parlé ainsi que pour cacher sa folle équipée aux yeux de ses gens.

La calèche disparut sous les branches de l'avenue.

— Qu'importe? dit Maurice, je la reverrai. Cette femme vient sans doute ici tous les jours. Et ne fût-ce que par curiosité, elle reviendra. D'ailleurs j'ai gagné mon pari; à ne considérer que ceci dans l'aventure, c'est déjà quelque chose. Mais, en vérité, je n'ai jamais fait un si beau chemin en cinq minutes.

Il retourna vers ses camarades de l'air du monde le plus triomphant.

Tout préoccupé qu'il fût des dangers de sa position, en se plaçant dans la calèche, il avait remarqué que l'un de ses amis s'était fort rapproché de la voiture, et avait eu le temps d'en reconnaître les gens et les armoiries.

— Que vais-je leur dire? se demandait-il en redescendant vers le rond-point. Ils pourraient la reconnaître. Je ne suis pas, quoi qu'elle en ait dit, au dernier mot de mon aventure; irais-je la gêner pour un instant de triomphe devant eux? Ne vaut-il pas mieux aller un peu plus loin dans cette bonne fortune!

— Il rencontra ses amis impatientes.

— Eh bien? lui demanda l'un d'eux.

— Eh bien! répondit-il d'une voix lente en pensant à la comtesse, j'ai perdu mon pari.

Ses camarades acceptèrent cette nouvelle avec plaisir, mais avec surprise et sans songer à railler Maurice.

— Qui sait, se disait-il en se rappelant les beaux yeux de la comtesse, qui sait si elle ne me saura pas gré de perdre ainsi mes cent louis?

II. — LE COUVENT DES CARMÉLITES.

Le lendemain, Maurice d'Orbessac avait un rendez-vous avec une femme célèbre, dans le faubourg Saint-Germain, à la petite église des Carmes de la rue de Vaugivard.

Il fit arrêter sa voiture devant la porte du Luxembourg. C'était vers le soir, à l'heure où les églises, déjà désertées, ont un aspect funèbre. Maurice jeta son cigare, et entra dans la cour des Carmes comme s'il eût franchi le seuil du foyer de l'Opéra.

Cependant ce ne fut pas sans une certaine impression religieuse qu'il pénétra dans cette petite église, célèbre par les massacres de 1792. Il s'avança jusque devant l'autel sans rencontrer personne. Comme il allait revenir sur ses pas, il entendit un bruit confus, un sourd gémissement, une voix qui priait.

Il regarda autour de lui, il n'aperçut personne; et cependant la voix devenait de plus en plus distincte. Il finit par découvrir une grille noire, scellée dans le mur à côté de l'autel. Mais, dès qu'il s'en approcha, la voix qu'il entendait s'éteignit comme le bruit du vent.

Il se rappela vaguement que le couvent des Carmélites était contigu à cette église. Il y avait donc derrière cette grille une carmélite qui priait. Il voulut la voir; mais la tombe n'est pas plus obscure que le lieu où l'on priait. Il pensa d'abord qu'un voile noir était étendu, suivant la coutume, entre deux grilles, afin que ces pauvres amantes du Seigneur fussent séparées des vivants comme le sont les morts par le marbre du tombeau. Mais peu à peu il distingua une forme, vague d'abord, plus précise bientôt: le profil d'une femme agenouillée.

Jamais la prière n'avait courbé une femme avec tant de grâce. Elle semblait perdue dans ce monde ineffable, dont le Seigneur permet l'entrée aux vierges d'ici-bas, qui mettent leur gloire à porter sa couronne d'épines.

Tout un roman confus se déroula subitement dans l'imagination de Maurice. Il avait pu distinguer que la femme qui priait était jeune et triste; elle devait être belle.

Bientôt elle fit le signe de la croix, se leva lentement, s'inclina devant l'autel sans remarquer Maurice, et disparut dans l'ombre. Maurice avait oublié son rendez-vous; il ne devait d'ailleurs revoir qu'une ancienne maîtresse qu'il n'avait jamais beaucoup aimée. Une de ces mille passions du monde qui naissent et meurent par la vanité. Il sortit de l'église presque décidé à poursuivre la carmélite dans les profondeurs du couvent.

Il revint dans la cour; ses yeux s'arrêtèrent sur

deux petites portes contiguës, très artistement encadrées de vignes, comme le sont celles des cabaretiers de village. Sur l'une de ces portes, Maurice lut *Sainte-Thérèse*, sur l'autre *Sainte-Madeleine*.

Une ardente curiosité avait saisi Maurice.

— Il faut, dit-il résolument, que j'entre au parloir, et que je sache comment vivent dans la mort ces pâles amantes du Seigneur.

Ayant levé les yeux entre l'église et les ceps de vigne, il vit sur une porte entr'ouverte une Vierge avec une auréole d'étoiles d'or; sur cette porte était écrit : *SANCTA CARMELI*.

A tout hasard, Maurice franchit le seuil de cette porte; mais, au bout d'un sombre corridor voûté, il fut arrêté par une tour en pierres, qui sembla lui dire : Tu n'iras pas plus loin.

Déjà il avait respiré l'odeur austère et sépulcrale du couvent. Il retourna sur ses pas, songeant à pénétrer plus avant par les petites portes qu'il avait déjà remarquées. Comme il rentrait dans la cour, il craignit d'être arrêté par le concierge, qui montait les degrés de l'église. Il pensa d'abord à s'adresser à cet homme, mais il réfléchit qu'il avait toujours le temps d'en venir là.

Dès que le concierge fut entré dans l'église, Maurice s'avança droit aux petites portes, et les secoua violemment; il ne fut pas peu surpris, quand l'une des deux céda sous sa main; il entra à la hâte comme un voleur, referma la porte sur lui, et marcha à l'aventure.

Il se trouvait dans un parloir. A peine eut-il fait cinq ou six pas, qu'un obstacle se présenta; c'était encore une grille, car les couvents sont meublés de grilles; celle-ci lui sembla ne pas devoir résister beaucoup; en effet, il en fit justice à coups de pied.

Quoiqu'il fût brave et aventureux, toujours sans peur et non point sans reproches, quand il se fut fait un passage, il écouta avec une certaine appréhension.

On l'a déjà dit, c'était le soir, tout prenait une teinte funèbre; il s'imaginait qu'il allait voir apparaître quelque supérieure outragée qui pousserait des cris de terreur.

Il n'entendit rien que les battements de son cœur; il s'avança plus loin.

Il se trouva tout à coup dans le petit cloître, c'est-à-dire dans une petite cour des plus désolées, entourée d'un corridor à arcades, humide et glacé, où jamais le soleil n'était descendu. Pas une fleur, pas une touffe d'herbe, pas une plante grimpante n'égayait cette cour et ces murs. En levant les yeux, Maurice distingua sept ou huit petites fenêtres irrégulièrement percées, de l'aspect le plus lugubre. Il passa rapidement dans le grand cloître; cette fois

la nature se montrait un peu : quelques arbustes rabougris, des lilas et des sureaux qui n'ont jamais dû fleurir, une herbe hante comme celle des cimetières, qui n'a dû jamais exhaler l'odeur du printemps; voilà ce que Maurice vit dans la grande cour.

— Enfin, dit-il, cette cour est moins désolée que la première, les religieuses qui ont là leurs fenêtres ne sont pas si exilées que les autres.

Mais comme il disait ces mots, il aperçut sur la muraille nue une grande croix, grossièrement peinte, entourée de draperie sanglantes.

Il eut un mouvement d'effroi.

— Quelle est donc, se demanda-t-il, l'abbesse assez aveugle pour infliger à ses sœurs un pareil tableau?

Il traversa un petit jardin très primitif, assez semblable à celui d'un curé de campagne. Entre quelques tilleuls sans sève et sans force s'étendaient çà et là quelques ceps de vigne qui ne prenaient jamais au soleil de septembre, des teintes d'or et de pourpre.

Au bout du jardin Maurice s'arrêta dans une petite grotte, où il découvrit deux tombeaux sans épitaphe. En effet, à quoi bon laisser son nom quand on a passé sur la terre sans y avoir vécu?

Entre ces deux tombeaux, sur un humble piédestal était un buste en pierre. Maurice reconnut Madame Louise de France, sœur de Louis XV, représentée sous le voile et l'habit des carmélites.

Il s'étonnait, non pas sans quelque raison, de n'avoir vu jusque-là que des images de mort; il regarda aux fenêtres, il écouta : aucun bruit, aucune figure ne vint l'avertir qu'il y avait là des êtres vivants. Il se décida à retourner sur ses pas et à monter dans l'intérieur du couvent. Il s'arrêta au premier étage; de plus en plus surpris du silence de mort qui l'environnait, il ne savait trop s'il devait monter plus haut. Il suivit le corridor tout en se demandant ce qu'il allait dire à la première carmélite qu'il rencontrerait.

Une porte entr'ouverte lui donna l'idée de passer par cette porte : il se trouva dans une cellule. Or, voici ce qu'il vit dans une cellule du dix-neuvième siècle : une pièce de sept à huit pieds éclairée par une petite fenêtre grillée au dehors et couverte d'un voile noir au dedans. Le lit se composait de quatre planches, d'un peu de paille et d'une couverture de laine; or, le lit formait tout l'aménagement.

Cependant il ne faut pas oublier que la cellule avait pour ornement un Christ en buis et un bénitier en étain, des chapelets, des scapulaires et des disciplines, car, pour ces saintes filles, ce n'est point toujours assez du cilice pour vaincre les rébellions de la chair.

Comme Maurice distinguait à peine les murs

jaunâtres de cette cellule, il arracha avec une sainte colère le voile noir qui la fermait au soleil; il s'imaginait qu'au moins cette fenêtre était comme une échappée souriante sur le ciel, sur les arbres, sur les toits de la grande ville; mais il n'aperçut que la draperie sanglante de la croix peinte sur la muraille du cloître.

— Oh! mon Dieu, murmura Maurice en tombant à genoux, vous qui avez fait la lumière, le ciel et le soleil, la verdure et les fleurs, vous qui avez permis à nos cœurs d'aimer les merveilles sorties de vos mains, avez-vous donc permis de pareilles expiations?

— C'est cela, dit Maurice, quand ce moment d'exaltation fut passé, je vais tomber dans la théologie. Après tout, pour la poésie de notre siècle, il ne faut pas supprimer ces prisons sans issue qui sont pour ainsi dire la préface de la mort.

Il s'était remis à marcher dans le corridor, de plus en plus obscurci : il supposait que toutes les carmélites étaient réunies dans le chœur pour la prière du soir. Comme il jugeait que le chœur ne devait pas être loin, il s'avancait silencieusement, espérant pouvoir assister, sans les distraire, à ce pieux exercice. Mais à l'angle du corridor, il se trouva tout à coup devant une carmélite.

Elle portait le costume de son ordre dans toute sa rigoureuse tristesse. Dès qu'elle aperçut Maurice, elle baissa son voile et fit deux pas en arrière.

— Madame, dit Maurice avec respect, pardonnez-moi d'être venu ici.

La religieuse ne répondit pas.

— N'est-il pas permis, reprit Maurice, n'est-il pas permis au cœur qui souffre, de pénétrer là où l'amour de Dieu inspire de si grands sacrifices?

— Monsieur, dit la religieuse d'une voix faible en s'avancant pour passer, vous pouvez continuer votre pèlerinage.

— Madame, permettez-moi de vous arrêter un moment, je suis presque égaré ici, je ne comprends rien à ce silence et à ce sommeil; on m'avait dit que les carmélites étaient toujours en grand nombre.

— C'est vrai, monsieur; mais depuis ce matin le couvent n'est plus habité.

— Daignez m'expliquer, madame, ce que sont devenues vos compagnes.

— Les carmélites ont bâti un autre couvent un peu plus loin dans la même rue. Aujourd'hui, pour la première fois depuis bien des années, elles ont quitté cette maison.

— Mais vous, madame?

— Ah! moi, monsieur, les portes ne sont pas encore éternellement fermées sur moi; vous savez peut-être qu'après un noviciat de quatre ans on est

forcée de retourner dans le monde avant de prononcer ses vœux.

— Vous n'abusez pas de la liberté, dit Maurice avec un léger sourire; si vous passez votre noviciat, madame, en de pareilles distractions, vous n'avez rien à craindre des dangers du monde.

— Aujourd'hui, monsieur, je ne suis entrée que pour dire adieu à ces tristes murs, hospitaliers pourtant.

La religieuse qui, jusque-là, cherchait à s'en aller, eut un tressaillement subit; elle avait osé regarder Maurice; peut-être l'avait-elle reconnu. Elle s'appuya contre la porte d'une cellule.

— Qui sait, d'ailleurs? reprit-elle avec un peu d'embarras, peut-être ne viens-je ici que pour apprendre à aimer le monde.

Elle se mordit les lèvres, toute repentante d'avoir dit ces mots. Maurice, enchanté de les avoir entendus, parce qu'il espérait que la religieuse irait plus loin dans ses aveux, se rapprocha d'elle d'un air fraternel.

— Vous avez raison, madame : vu d'ici, le monde prend des perspectives plus attrayantes; pour moi, je vous l'avoue, bien que je sois philosophe et que j'aime la retraite, si je passais un jour et une nuit dans quelqu'une de ces lamentables cellules, je rouvrirais joyeusement mes bras à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. En vérité, n'est-ce point assez de passer une fois par le tombeau? Il faut que le monde soit bien cruel aux cœurs qui viennent battre ici!

La religieuse garda le silence.

— Cependant, continua Maurice, je comprends, jusqu'à un certain point, qu'on vienne ici; celles qui, par exemple, comme Madeleine, ont à se faire beaucoup pardonner après avoir beaucoup aimé.

La religieuse ne disait pas un seul mot. Maurice la regardait, tout impatienté de ne pas voir se lever son voile.

— Mais vous, madame, qui êtes jeune et belle, vous qui n'avez jamais aventuré votre cœur dans les joies de ce monde, pourquoi voulez-vous commencer là où les autres finissent?

Maurice remarqua le trouble et l'agitation de la novice.

— Pourquoi, pourquoi? Dieu le sait, Dieu seul le saura. Vous me parlez des joies du monde, et les joies du monde, monsieur, ne sont pas faites pour toutes celles qui vivent et meurent sous le soleil.

— Allons, pensa Maurice, je me suis trompé; cette religieuse, que je me figurais jeune et belle, est sans doute quelque vieille fille sans figure et sans dot.

Pendant que Maurice se parlait ainsi à lui-même, la religieuse murmurait.

— Il a dit que j'étais jeune et belle; serait-ce un

grand crime de lui prouver qu'il avait raison? Pourquoi ne leverai-je pas un peu mon voile?

— Ah! oui, reprit-elle, il faut que le monde soit bien désert, pour qu'on vienne s'exiler ici; il serait si doux cependant d'aimer et de prier Dieu en toute liberté d'âme et d'esprit! Vous le dirai-je? nulle plus que moi n'a été repoussée du monde; j'ai toujours vécu avec un secret penchant pour le mysticisme. Eh bien! je ne sais pas encore si j'aurai la force de prononcer mes vœux. Voyez, du reste, dans quelle sombre prison vous êtes entré.

Elle marcha en avant, Maurice la suivit sans dire un mot. Décidément, il pensait que le voile de la religieuse cachait quelque horrible figure qui n'avait pu toucher un seul homme.

— Si elle avait le moindre attrait, se montrerait-elle d'un abord aussi facile? Sans doute elle n'a séduit personne jusqu'ici, et malgré toute ma compassion pour les cœurs qui souffrent ou qui attendent, je ne l'aimerais pas, même par charité.

Il la suivit pas à pas, de plus en plus surpris de ce qui lui arrivait dans ce couvent abandonné.

Elle le fit entrer dans le chœur.

— Voyez, lui dit-elle en levant son voile sans avoir l'air de penser à ce qu'elle faisait, bien que depuis qu'il lui avait parlé de sa jeunesse et de sa beauté, elle n'eût songé qu'au moyen de le lever naturellement; voyez, nous venions ici à cinq heures du matin, à minuit il fallait encore y prier. Voyez ces treize tableaux qui sont les treize stations de notre Seigneur; deux fois par jour nous faisons ce que notre Seigneur n'a fait qu'une fois en sa vie. Voyez ces cinq taches blanches sur le parquet, ce sont les cinq plaies de Jésus-Christ, ce sont d'autres stations où l'on prie encore avec un accent plus funèbre.

Maurice ne regardait ni les stations ni les plaies de notre Seigneur; depuis que la religieuse avait levé son voile, il n'avait pas détaché ses yeux de la plus douce figure qui fût entrée aux Carmélites depuis mademoiselle de La Vallière.

— Madame, permettez-moi de vous dire que Dieu ne vous a pas créée si belle et si charmante pour vous enfermer dans un cloître.

La religieuse rougit et détourna la tête.

Ils étaient redescendus dans le corridor.

A cet instant, le concierge demanda si sœur Marguerite était descendue?

— Me voici, dit la religieuse en faisant un signe d'adieu à Maurice.

— Madame, lui dit-il en s'inclinant, je veux revenir étudier ici, mais je n'ose dire que j'espère vous y rencontrer encore.

— Monsieur Maurice d'Orbessac, j'espère vous rencontrer ailleurs, dit-elle en descendant l'escalier avec une légèreté fabuleuse.

— Elle sait mon nom! c'est bien singulier.

Maurice voulait la suivre; mais, arrivé au rez-de-chaussée, elle disparut dans les tours obscures du grand cloître. Il s'y égara durant quelques minutes. Quand il retrouva la porte, le portier lui dit que mademoiselle de Béthisy ou sœur Marguerite était déjà plus loin que Saint-Sulpice.

III. — BÉATRIX.

Peu de jours après les deux expéditions de Maurice d'Orbessac, par nous racontées, il y avait chasse à courre dans la forêt de Chantilly. O château de Chantilly, comme vous êtes aujourd'hui morne et délaissé! Château des fêtes et des amours, je ne crois plus à vous non plus qu'aux châteaux en Espagne. Quoique le temps fût très incertain, un assez grand nombre de Parisiens, curieux de ces spectacles qui, seuls entre tous, rappellent encore les belles époques de la royauté et de la chevalerie, entouraient les étangs de Commelles.

Maurice d'Orbessac était là, comme il était partout chaque fois que le spectacle ou les spectateurs promettaient à son esprit ou à son cœur quelque charmante distraction. Tout le monde admirait sa bonne grâce à monter son cheval, un arabe de la plus pure origine, qui prenait en pitié les locomotives de Versailles et de Saint-Germain.

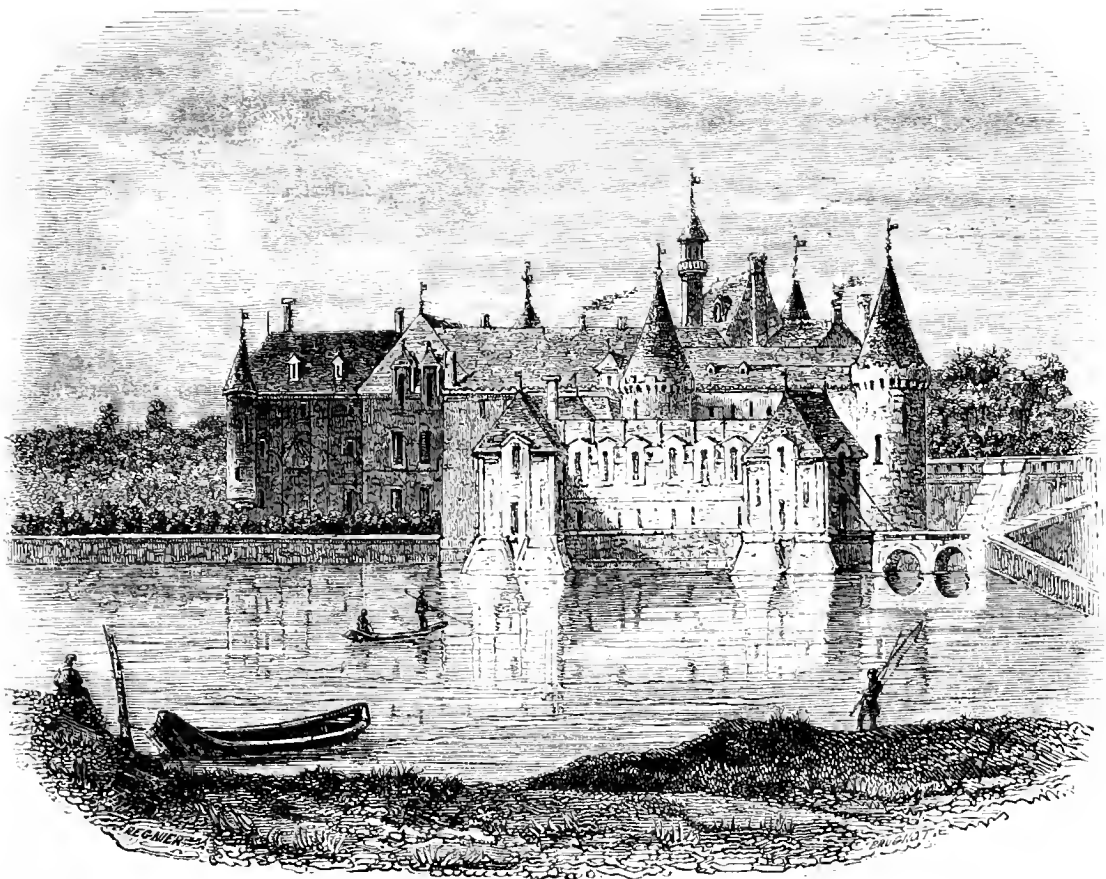
Ce jour-là, les chasseurs se firent attendre: le cerf était prêt pour le sacrifice; on entendait déjà le son du cor et le cri sauvage des chiens; mais les hôtes du pavillon de la Reine-Blanche venaient à peine d'arriver.

Pour une heure, cette silencieuse et poétique retraite, perdue dans les eaux et dans les feuilles, allait revivre par le bruit, l'éclat et la joie.

A chaque instant, on voyait déboucher quelque élégante voiture. Tout à coup la foule se retourna pour voir arriver une calèche découverte, traînée par quatre chevaux anglais, d'une fierté toute royale.

Cette calèche était d'un luxe jusque-là inconnu. Elle ne pouvait appartenir qu'à une impératrice de Russie (les reines constitutionnelles ne pouvant soutenir un pareil luxe), à une duchesse ou à une reine de théâtre.

Cette calèche, conduite à la Daumont par deux jeunes postillons harnachés avec presque autant de richesse que les chevaux, était verte et or; il n'y avait d'autre armoirie qu'un chiffre. Les deux postillons, poudrés à frimas, étaient vêtus de casques en velours vert brodé d'or. Derrière la calèche se tenait, avec une roideur toute britannique, un chasseur vraiment gigantesque, dont Napoléon eût fait un tambour-major dans la garde impériale.



Dans cette calèche, qui rappelait quelque souvenir des contes de fées, il y avait une femme.

On admirait tour à tour sa grâce et sa beauté ; elle avait plus que toute autre l'air d'être la reine de cette fête pittoresque et animée ; cependant, elle n'avait pas de couronne, si ce n'est celle de la jeunesse, si ce n'est celle que porte toute femme qui a vingt ans, qui est belle et qui est aimée. Elle était vêtue d'une robe de reps bleu foncé, presque cachée sous une mantille de dentelle noire. Elle était coiffée avec une légèreté féerique par un chapeau de crêpe rose, couvert de royales dentelles. Je ne dirai pas qu'elle était d'une beauté incomparable ; mais sa figure, qui n'avait aucun caractère bien distinct, était d'une fraîcheur éblouissante ; la rosée, quand le soleil se lève, n'a pas plus d'éclat matinal.

Au premier coup d'œil, on jugeait sans peine que cette femme était décidée à ne prendre de la vie que la gaieté, le luxe, l'insouciance et l'amour. Aussi, vivant dans ce beau dessein, elle n'avait ja-

mais pâli sous les chagrins ; ses yeux n'avaient jamais perdu leur éclat dans les larmes. Un conte persan nous dit : « Il y a des femmes qui sont des roses, il y a des femmes qui sont des épines, il y a des femmes qui sont des sourires du Créateur, il y a des femmes qui sont des grimaces. » Celle dont nous parlons n'avait voulu se charger ni des épines, ni des grimaces ; quoiqu'elle fût certainement dans l'éclat de la jeunesse, elle n'était ni svelte, ni élancée ; elle s'était laissé prendre par un embonpoint qui rehaussait encore la splendeur de son corsage. Cette femme eût surtout séduit Titien et Rubens. L'un ou l'autre de ces deux grands peintres eût rendu avec passion la vie et la couleur de cette nature riche et élégante.

Or, quelle était cette femme qui arrivait ainsi seule, avec fracas, comme en triomphe, pour voir tuer un cerf dans les étangs de Commelles !

Nul ne l'attendait là ; à son apparition, tout le monde se tourna vers elle, quelques-uns pour dire un mot sur elle, quelques autres pour dire un mot

contre elle; mais personne ne se détacha des groupes déjà formés au bord des étangs pour aller à sa rencontre.

A peine les chevaux s'étaient-ils arrêtés tout écumants, que les princesses se montrèrent discrètement sur le balcon gothique du pavillon de la Reine-Blanche.

La nouvelle venue fut presque la première à les saluer.

A sa manière simple, calme et gracieuse de saluer, on jugea que ce devait être quelque dame allant à la cour. On se dit même son nom de proche en proche, croyant reconnaître certaine beauté célèbre par ses aventures plutôt encore que par sa beauté et le nom de son mari.

Maurice s'était approché de la calèche.

— C'est bien étonnant! dit-il, en regardant la dame.

Le chasseur était descendu pour baisser le marchepied; mais ce grand diable d'homme, distrait par le spectacle du balcon, se laissa devancer par Maurice, qui en deux secondes avait sauté à terre et avait remis son cheval à son jockey.

— Est-ce que tu vas descendre? demanda-t-il familièrement à la nouvelle venue.

El, se reprenant aussitôt :

— Madame, je suis votre très humble et très obéissant serviteur.

— Ainsi soit-il, dit-elle en tendant la main. Je ne suis pas fâchée de te rencontrer, Maurice; vous n'êtes guère plus amusant que les autres, monsieur le comte, mais...

— Mais Votre Hautesse a la bonté de me trouver moins ennuyeux. Que diable viens-tu faire ici?

— Rien, moins que rien.

Et, se reprenant, elle poursuivit avec emphase :

— Je viens admirer ces vieux chênes paresseux qui n'ont pas encore une feuille verte.

Maurice était monté sur le marchepied.

— En revanche, dit-il sur le même ton, le printemps tout entier gazouille, chante et fleurit sur votre figure, ô divine... A propos, comment vous nommez-vous aujourd'hui?

— Je ne sais plus; comme il vous plaira.

— Béatrix?

— Si vous voulez.

— Je vous salue, Béatrix. Vous savez que je vous idolâtre toujours.

— Vous prenez bien votre temps.

— Vous me rappelez ce vers du poète :

La passion fleurit sur sa gorge orgueilleuse.

— Dites-moi, Maurice, est-ce que vous ne pourriez pas me parler avec respect? Ne dirait-on pas qu'il est avec quelque femme du monde?

— Madame! j'oubliais...

— Songez-y; voici d'ailleurs que les curieux entourent ma voiture. Que penserait-on de moi si on vous entendait me parler ainsi?

— Madame! vos chevaux commandent le respect.

— Et mes yeux?

— L'amour.

— Impertinent!

— Dis donc, Béatrix, est-ce que tu vas rester là? Pour moi je n'ai pas l'habitude de percher sur un marchepied. Un marchepied est bon à quelque chose, mais quand on doit s'élever plus haut; je vais m'asseoir sur ce coussin.

— Et si le prince est ici?

— Est-ce que tes chevaux ne sont pas payés?

— Allons donc, est-ce que cela me regarde?

Est-ce que vous me prenez pour une femme légitime? N'est-ce pas pour moi comme pour vous qu'on a inventé les créanciers?

Maurice venait de s'asseoir en face de Béatrix, ce qui fit chuchoter tous les groupes voisins.

— Comment passerez-vous la saison, mon ami Maurice?

— Madame, permettez-moi de refuser ce titre qui m'humilie profondément; je ne veux jamais être l'ami d'une femme; son ennemi, passe encore...

— Vous êtes un homme d'esprit...

— Vous êtes une femme de cœur; marions ces deux belles choses jusqu'à demain.

— C'est un peu long.

A cet instant, on entendit le galop retentissant d'un cheval qui suivait le bord du bois sans s'effrayer des roseaux, des buissons et des branches. On reconnaissait un cheval dressé au steeple-chase. Il était monté par un jeune cavalier d'une grâce et d'une distinction remarquables. Il saluait çà et là, en homme qui se trouve à une fête de famille.

Il allait droit à la calèche de Béatrix. A la vue du personnage nonchalamment assis en face de la dame, sa figure, ouverte et gaie comme un jour de printemps, se rembrunit tout à coup.

Cependant il salua Béatrix avec toute sa bonne grâce accoutumée.

— Ah! bonjour, prince. Prenez garde d'effrayer mes chevaux; vous savez comme ils sont étourdis.

Le prince avait lancé vers Maurice un regard foudroyant. Béatrix lui tendit très galamment la main.

— Mon cher prince, je vous ai attendu.

— Ah! dit-il avec une amertume qu'il voulait vainement cacher, vous m'avez attendu?

— Oui, pas trop longtemps; mais vous savez que je n'ai pas l'habitude d'attendre. Je vous ai accordé une minute de grâce.

— En vérité, vous êtes trop bonne, et je vous remercie.

Béatrix s'était remise à causer avec Maurice. Le prince, furieux, poussa son cheval, et courut sauter les dames du balcon.

— Ah çà, mon cher Maurice, dit Béatrix avec un rire contenu, vous comprenez bien qu'il vous faudra défendre à la pointe de l'épée la place que vous avez là. Songez que ce pauvre prince est depuis six mois mon amant... du lendemain, ce qui vous explique pourquoi il est si charmant.

— Mais n'est-on pas charmant quand on se souvient de vous, comme quand on vous espère ?

— C'est un paradoxe... Je vous disais donc que ces chevaux et cette calèche m'ont été envoyés ce matin par les ordres du prince; voyez ce billet :

« Madame, cette nuit en jouant au lansquenet j'ai pensé à vous, c'est déjà une bonne fortune : j'ai gagné la voiture que je vous envoie, avec mes chevaux, mes postillons et mon chasseur. Je suis de la chasse à courre : je vous attends à deux heures aux étangs de Commelles, devant le pavillon de la Reine-Blanche. »

— On n'est ni plus gracieux, ni plus galant, dit Maurice, en remettant le billet. En vérité, madame, je vous trouve bien cruelle pour ce pauvre prince. Une reine ne ferait pas plus de façons. Il est vrai qu'une reine de théâtre...

— Dites un mot de plus, M. d'Orbessac. Si vous ne vous sentez pas digne de votre place, j'appellerai le prince par un signe.

Cependant le prince avait été rejoint par son groom; il sauta sur l'herbe et lui remit son cheval. Maurice, tout en divaguant avec Béatrix, ne l'avait point perdu de vue.

— Tenez, dit-il à la dame, voilà qu'il vient faire le siège de sa voiture ou de ma voiture.

En effet, le prince était revenu droit à la calèche.

— Madame, dit-il en jouant le calme le plus inaltérable, j'ai deux mots à vous dire.

— Dites, monsieur, nous vous écoutons.

Le prince pâlit de colère; il poursuivit pourtant avec le même calme.

— Mais, madame, pour le moment, c'est à vous seule que je tiens à parler; tout à l'heure quand j'aurai deux mots à dire à votre voisin, je ne solliciterai pas votre présence.

— Vous comprenez bien, monsieur, dit Maurice gravement, qu'il ne me prendra pas la fantaisie de descendre pour que ma voisine vous écoute à votre gré et non pas au sien. Quand on est ici, on n'a pas envie de s'en aller; vous me comprendrez d'autant mieux que vous n'y êtes pas.

— Vous êtes des enfants, dit Béatrix, n'allez pas prendre tout cela au sérieux.

— Non, madame, répondit le prince, n'ayez pas

de souci, je ne prends jamais rien au sérieux quand je suis en bonne compagnie; seulement, poursuivit-il d'un ton impérieux, je veux vous dire deux mots à vous toute seule, et, un jour ou l'autre, je vous les dirai.

Le prince s'éloigna et trouva son groom arrêté avec un postillon de la calèche; il donna des ordres, remonta à cheval, et disparut dans la forêt.

— Il est fou, dit Béatrix.

— Nous avons un tort envers lui, remarqua Maurice, celui d'être dans sa voiture.

— Comment! sa voiture, n'est-elle pas à moi ?

— Oui, jusqu'à un certain point; il a signé la donation. Mais vous Béatrix, pour l'accepter, vous n'avez pas signé.

Cependant le groom s'était éloigné, et le postillon était remonté sur son cheval.

— Que faites-vous? s'écria Béatrix en voyant qu'il faisait claquer son fouet.

Le postillon ne répondit pas; les chevaux fendirent la foule, et gagnèrent au galop un des chemins couverts de la forêt. Maurice, debout dans la calèche, avait beau ordonner au chasseur de faire arrêter, celui-ci n'avait même pas l'air de l'entendre. Il n'était sensible qu'aux branches qui, bon gré, mal gré, lui faisaient courber la tête.

D'abord, Maurice et Béatrix s'étaient impatients; maintenant, ils ne pouvaient s'empêcher de rire de cette promenade inattendue, qui avait tout l'air d'une course au clocher.

— Après tout, madame, il ne faut pas nous plaindre; le chemin est vert, nous respirons l'odeur des jeunes pousses, le soleil nous sourit à travers les arbres; la vie est un voyage : en avant.

— En effet, puisque nous ne savons jamais où nous allons, à quoi bon nous inquiéter de notre chemin aujourd'hui ?

— Il faut rendre justice aux chevaux du prince, ils sont d'une bonne race, ils défieraient les ailes de flamme de la vapeur. Au train dont ils vont, nous irons souper à Calais.

— Vous m'effrayez. J'ai donné ce soir rendez-vous, du moins je dois aller chez...

— Chez moi où chez vous, pas ailleurs.

— Laissez-moi donc achever mes phrases; je dois aller ce soir chez ma sœur.

— Votre sœur? vous avez une sœur ?

— Peut-être deux, peut-être trois; mais nous n'avons pas le droit de parler de ma sœur qui n'entend pas la vie comme moi.

Béatrix s'attristait légèrement.

— Bah! la fin couronne l'œuvre, reprit-elle; or, l'œuvre n'est-ce pas le bonheur? Mais ne vous semble-t-il pas que les chevaux s'emportent ?

Maurice se leva et apostropha tour à tour le chasseur et les postillons avec colère; ceux-ci

continèrent à ne pas s'occuper des personnes qui étaient dans la voiture.

— Encore, dit Maurice, avec fureur, si le chemin avait des marges, je sauterais à terre et je rosserais ces coquins-là; mais je courrais risque de rester accroché dans ces maudits branchages comme feu Absalon par sa chevelure.

— Je vous conseille, dit Béatrix, de continuer gravement à me faire votre cour; cette solitude est charmante, on ne peut pas faire son chemin avec plus de mystère. Voyons, asseyez-vous près de moi, et dites-moi ce que vous avez dans le cœur. Vous savez que j'aime les confidences.

— Mon Dieu, si j'étais de bonne foi, si je ne vous aimais avec passion, depuis une heure je vous dirais peut-être que cette promenade forcée me rappelle qu'il y a trois ou quatre jours je me suis trouvé en pareille aventure.

— Et où donc ?

— Dans les Champs-Élysées.

— Racontez-moi cela.

— Rien de plus simple, ou plutôt rien de plus compliqué. Nous voulions savoir s'il était possible d'aller se promener au bois en compagnie d'une femme de bonnes vie et mœurs, de quelque gracieuse habitante du faubourg Saint-Honoré, mais sans la connaître le moins du monde. Je me suis élané dans une calèche découverte, en face d'une belle femme qui rêvait sans doute aux printemps évanouis, car elle avait près de trente ans.

— Quel extravagant vous êtes! Et que vous a dit la belle inconnue ?

— C'est toute une odyssee. Vous avez lu le *Voyage sentimental* et le *Voyage autour de ma chambre* ?

— Ce sont des livres dont je raffole, car je n'y comprends rien.

— Il faudrait un Sterne ou un Xavier de Maistre, pour vous raconter notre voyage de point en point. Dans dix ans, ce sera, si j'ai bonne mémoire, une des belles pages de ma vie..

— Et notre voyage à nous deux à travers les solitudes de cette forêt, est-ce que vous allez l'oublier ?

— Jamais!

Maurice, qui avait pris la main de Béatrix, l'éleva à ses lèvres avec passion.

— Savez-vous, mon cher Maurice, que nous n'arrivons pas ?

— Est-ce qu'on arrive jamais, si ce n'est au cimetière ?

— Je vous conseille de faire le philosophe; qui sait ce qui nous attend au bout du voyage!

— Je suis prêt à tout.

— Je connais le prince; je m'imagine qu'il va débusquer à la prochaine avenue, armé jusqu'aux dents.

— Oui, avec son imagination il a dû trouver cette péripétie. Il veut vous forcer à nous voir ferrailer ou faire feu.

Maurice continua avec emphase :

— Il veut s'abreuver de vos larmes et se repaître de vos pâleurs.

— Il ne me connaît guère; est-ce que je pleure ? est-ce que je pâlis ? Qu'importe ce qu'il arrive, je ne surveillerai pas; d'ailleurs, je compte sur la destinée qui ne m'a jamais soumise à de tristes spectacles. Vous le savez: tout ce qui m'entoure est dans une atmosphère sereine et joyeuse. On s'est plus d'une fois battu pour mes beaux yeux, mais on n'a jamais versé une goutte de sang.

— Oui, si jamais le bonheur s'est égaré sur la terre par mésaventure, sans nul doute il a pris votre image; je suis profondément fataliste; aussi je ne redoute rien en votre compagnie! pas même vos caprices.

— Remarquez-vous comme moi que ce chemin s'assombrit singulièrement ? Il me semble que les chevaux se sont emportés. Voyez donc! me voilà toute décoiffée, les branches battent mes dentelles.

Maurice se leva furieux et apostropha encore le chasseur :

— Coquin! dis-moi où nous allons, ou je te précipite sur ces épines.

Le chasseur répondit avec un air inquiet qu'il ne savait pas.

— Cependant, dit Béatrix, n'oublions pas que je dois jouer ce soir dans la pièce nouvelle.

Après des détours sans nombre par des chemins à peine fréquentés des gardes forestiers et des chasseurs, les quatre chevaux qui entraînaient Maurice d'Orbessac et Béatrix s'arrêtèrent tout à coup au rond-point de la Chenaie.

— Enfin, dit Béatrix, nous allons respirer un peu.

Elle n'avait pas achevé ces quelques mots, que le jeune prince de Waldesthal, débusquant par une avenue, vint, à cheval, se présenter devant elle avec le sourire forcé sur les lèvres.

— Eh bien! madame, que dites-vous de la promenade? Je suis bien aise de vous rencontrer. N'est-ce point un miracle que la chasse m'ait conduit sur vos pas ?

Maurice voulut descendre de la calèche.

— Un instant, s'il vous plaît.

— Il ne me plaît pas d'attendre, répliqua Maurice. Exposez-moi vos griefs sans perdre une minute. Vous savez, sans doute, que madame doit jouer la comédie ce soir ?

— Je sais que madame ne jouera pas ce soir la comédie, du moins au théâtre.

— Je serais curieuse de savoir pourquoi? dit en souriant Béatrix.

— La raison en est bien simple, répondit le prince : je vous ai donné cette calèche, madame, mais remarquez bien que je ne vous ai donné ni mes chevaux ni mes gens; voyez la conséquence...

Les postillons avaient vivement dételés les chevaux sans que Maurice et Béatrix s'en fussent aperçus; sur un signe du prince, ils remontèrent dessus et se dirigèrent tranquillement vers les étangs de Commelles.

— Pour cette fois, dit Maurice, cachant mal son dépit et s'élançant sur l'herbe, nous allons voir qui de nous deux, monsieur le prince, demeurera céans; je vous crois trop galant homme pour avoir en cette occasion oublié des armes.

— Nous nous retrouverons ailleurs, répondit le prince; mais aujourd'hui je n'ai pas d'autre raison à vous donner. Vous n'êtes qu'à trois heures de Chantilly ou à trois heures de Luzarches; avec madame, les chemins sont semés de roses, mais je vous conseille de vous mettre en route, car voilà le soleil qui décline. Du reste, je vous laisse mon chasseur pour aller à la découverte.

Maurice était furieux, il piétinait le gazon et cherchait à saisir par la bride le cheval du prince. Ayant jeté les yeux sur le chasseur, il ne put s'empêcher de rire de l'air contrit du pauvre garçon qui était demeuré derrière la calèche, fidèle à son poste, craignant tour à tour la mauvaise humeur du prince ou de Maurice.

— Voyons, grand dromadaire, lui dit Béatrix, va traîner la voiture, ou baisse-moi le marche-pied.

— Adieu, madame, dit le prince en saluant; je vous souhaite bon gîte et bonne fortune... Si je rencontre votre cheval et votre jockey, poursuivait-il, en saluant Maurice, je leur dirai où vous êtes.

En achevant ces mots il partit comme un trait.

Béatrix descendit de la calèche et passa doucement sa main sur le bras de Maurice.

— Eh bien! mon cher, où allons-nous?

— Tous les chemins vont à Rome; mais vous ne voulez pas aller par là.

— Dieu m'en garde! Je voudrais aborder quelque château de fée, où flambe un bon feu de sarments, où des mains invisibles apportent aux voyageurs égarés des alouettes toutes rôties et du vin de Champagne frappé.

— Cela peut se rencontrer. Ce qui est certain, c'est que nous trouverons dans ce petit coin de la France un château plutôt qu'une auberge. Vous savez que le département de Seine-et-Oise est peuplé de châteaux. Il y en a peut-être cinquante sur la lisière de la forêt.

— Intelligent obélisque, dit Béatrix au chasseur, prenez les devants, et, comme l'a dit le prince

votre maître, allez à la découverte. — Tenez, Maurice, ce sentier me semble très engageant.

— C'est vrai, mais en moins de cinq minutes vous aurez déchiré vos bottines de satin.

Maurice s'arrêta et se glissa sous les touffes de chêne pour cueillir quelques tiges de violettes et de primevères éparses çà et là. Il rejoignit Béatrix et lui attacha son bouquet au corsage, bien qu'elle le voulût tenir à la main. Ils se mirent ensuite à marcher sérieusement, ne parlant plus guère que pour se plaindre du soleil qui gagnait trop vite l'horizon, des branches et des épines qui déchiraient l'écharpe et les pieds de Béatrix.

IV. — LES JEUX DE LA DESTINÉE.

Depuis quelques instants, ils suivaient, en pente douce, un petit ruisseau perdu sous les herbes qu'enflaient çà et là des courants d'eau de la forêt. Après une demi-heure de marche, comme ils se trouvaient dans un fourré profond, ils retrouvèrent le chasseur gravement incliné comme un philosophe, au-dessus du ruisseau.

— Que fais-tu là? est-ce ainsi que tu nous abrèges le chemin?

— Hé! mon Dieu! monsieur, ne voyez-vous pas qu'à moins de rebrousser chemin, il faudra nous arrêter ici?

— Que veux-tu dire?

— Voyez ce ruisseau qui fait un demi-tour et nous empêche de passer.

— Comment, faquin! tu ne saurais sauter par-dessus cette goutte d'eau?

— Moi, passe encore; mais vous? mais madame?

— En effet, dit Béatrix, comment voulez-vous que je fasse?

Maurice saisit Béatrix, l'éleva galamment sur son épaule; et s'élança sans plus de façon de l'autre côté du ruisseau.

Il s'aperçut que Béatrix était pâle et émue.

— Vous avez eu peur.

Elle se rapprocha de Maurice, lui glissa les bras autour du cou, et lui dit en penchant la tête avec un trouble adorable :

— J'ai peur de vous aimer.

— Béatrix, vous n'avez jamais été si belle... du moins avec moi...

— Eh bien! Maurice, vous allez rire : mais je vous aime sérieusement. Je vous jure que cela ne m'était jamais arrivé. Vous comprenez, j'ai jamais en passant; je me laissais séduire par un peu d'esprit, de bonne grâce ou d'extravagance. Tout homme qui se montrait devant moi un frane enfant prodigue, toujours de belle humeur, se moquant du monde entier et de moi-même, sachant

dompter un cheval et donner avec grâce un bon coup d'épée, était bien sûr de me faire tourner la tête — pour un jour ou deux, — mais cela n'allait jamais plus loin; c'étaient des feux de paille toujours clairs et gais, mais autant en emportait le vent. Vous, Maurice, je vous ai vu mille fois sans y songer; vous passiez, avec raison, je crois, pour un extravagant de premier ordre; on me parlait beaucoup de vos chevaux et de vos dettes, de vos maîtresses et de vos duels. Quand j'étais un mois sans vous voir au théâtre ou au bois, on me disait que vous étiez à Londres, ou à Stockholm, que sais-je? il ne me vint jamais à l'idée d'aller vous consoler ni de faire avec vous le tour du monde. Il faut dire que vous n'êtes jamais venu à moi avec un sentiment bien profond. Vous me disiez: Je vous adore; mais vous ne me disiez pas: Je vous aime.

— Voyez, comme deux heures de solitude sont bonnes pour les cœurs bien faits! J'avoue que jusqu'ici, dans le tourbillon couleur de flamme qui nous emportait, je n'avais pas pris le temps de vous aimer. Je vous trouvais belle et charmante, comme une femme du Titien, ou comme une statue de Pradier; mais mon culte s'arrêtait dans la passion du contour et de la couleur. Maintenant que je vous ai portée dans mes bras et que j'ai senti battre mon cœur sous le vôtre, je vous aime avec...

Béatrix interrompit Maurice en lui pressant la main.

— Maurice, aimez-moi avec amour tout simplement. N'oublions jamais cette promenade romanesque à travers la forêt. Vous verrez si je m'en souviens! Tenez, Maurice, vous allez vous moquer de moi; mais laissez-moi vous dire toutes les folies qui me passent par la tête: je me figure que j'étais perdue dans je ne sais quel Océan sans fin; mon pauvre vaisseau faisait eau de toutes parts; depuis que je vous serre la main, je puis crier avec joie, comme le matelot: Terre! terre!

— Terre! terre! s'écria Maurice, sans vouloir trop prendre au sérieux ce que disait la comédienne. Voyez: cette échappée nous avertit que nous sommes à la lisière de la forêt.

— Quel beau soleil couchant, là-bas à travers ces bourgeois! C'est la première fois que je comprends quelque chose au coucher du soleil.

— Voyons, ma chère Béatrix, prenons garde de tourner à l'églogue.

Ils arrivaient au bout d'une avenue en pleine campagne dans un petit vallon désert. Le chasseur vint leur dire qu'il venait d'apprendre par un garde qu'en moins d'une heure ils arriveraient à Luzarches.

— Mais, dit Béatrix, qui jusque-là avait marché

sans se plaindre, je n'ai pas la force d'aller plus loin, d'ailleurs la nuit est venue.

— A moins que madame, poursuivait le chasseur, n'aime mieux demander l'hospitalité au château voisin.

Maurice venait d'apercevoir au-dessus d'un massif de marronniers un toit aigu et des ailes de briques à coins de pierres, dans le goût du xvi^e siècle.

— A coup sûr, dit Maurice, on ne nous attend pas là; c'est presque une raison pour y aller.

— Eh bien! allons, dit résolument Béatrix, il faut bien que le roman se continue dans toute sa bizarrerie; il faut bien que notre voyage sentimental se compose de plusieurs chapitres. Qui sait? un épisode curieux nous attend peut-être là. Qui sait si nous ne surprendrons pas quelque mystère du département de Seine-et-Oise?

Tout en parlant ainsi, Maurice et Béatrix marchaient à pas comptés vers le portail du château.

— Voyons, Maurice. Ah! que vous êtes un homme timoré! Vous ne vous décidez donc pas?

— Je me demande quelle figure nous allons faire.

— Belle et bonne figure, j'imagine.

— Enfin vous présenterai-je aux honnêtes gens qui habitent ce château comme ma sœur, ma femme ou ma maîtresse?

— Comme votre sœur, on ne vous croira pas; comme votre femme, c'est bien ennuyeux. Pourquoi pas comme votre maîtresse?

— Je veux seulement éviter de vous soumettre...

— A une humiliation? Sachez-le bien, il n'y a d'humiliées que les femmes sans cœur. Envoyez le chasseur à Luzarches; il demandera des chevaux à la poste, il ira dans la forêt chercher la calèche, il nous l'amènera ici. C'est donc pour deux heures à peine qu'il nous faut l'hospitalité.

Ils étaient arrivés dans la cour du château, ils n'avaient encore rencontré personne.

— Williams, dit Maurice au chasseur qui les suivait toujours, allez annoncer la visite forcée de M. le comte et de madame la comtesse d'Orbessac: après quoi vous irez à Luzarches, comme on vient de vous le dire.

Le chasseur obéit. Il s'était à peine éloigné, qu'un homme très gros et très court, un homme tout rond, apparut tête nue sur le perron.

— C'est sans doute le marquis de Carabas du canton, dit Béatrix. Voyez, c'est un homme bien-séant. Le voilà qui accourt à notre rencontre avec la prestesse de Lepeintre jeune.

En effet, l'homme tout rond arriva tout essoufflé devant Maurice; ce que voyant, Williams prit le chemin de Luzarches. L'homme du château salua

Maurice et lui parla avec volubilité, sans prendre garde à sa compagne de voyage.

Monsieur, monsieur, vous arrivez bien à propos.

— Monsieur, j'étais loin de me douter qu'il y eût de l'à-propos dans ma visite.

— Monsieur, nous n'avons pas un instant à perdre.

— Sans doute pour nous mettre à table, dit Maurice à Béatrix.

— J'avais compté sur M. de Limiers; mais j'avais compté sans mon hôte.

L'homme tout rond sourit et daigna saluer Béatrix.

— Cela arrive tous les jours, dit-elle avec un sourire; moi, monsieur, c'est bien pis, j'ai compté sur mes chevaux, voilà pourquoi...

— Mais, monsieur, de grâce, poursuivit l'homme tout rond, hâtons-nous; car Dieu seul sait le temps qui nous reste pour signer.

— Pour signer!

— Après lecture faite selon la coutume et selon la loi.

— Mais, monsieur....

On était arrivé au bas du perron.

— Monsieur, prenez la peine de monter; madame pourrait se promener un peu dans le parc.

— Mais, monsieur, dit Maurice, je ne signe jamais sans elle.

— Ah! permettez! pour cette fois il faudra bien signer seul; il est impossible que madame soit admise là-haut.

— Alors, monsieur, vous comprenez que je ne prendrai pas la peine de monter moi-même.

— Monsieur, je vous requiers de me suivre à l'instant, ou j'assume sur vous une grande responsabilité.

— Il faudrait pourtant s'expliquer un peu, dit Maurice avec impatience.

— C'est bien simple; vous êtes majeur?

— Je ne le sais que trop.

— Vous savez écrire?

— Peu; je n'en abuse pas.

— Vous êtes Français?

— Pas beaucoup, car je ne suis pas né malin.

— Vous n'êtes ni parent, ni allié du comte?

— Je commence à comprendre, et je vais vous dire ce que vous êtes.

— Ah! je croyais que vous me connaissiez.

— Notaire royal, dit Maurice en appuyant sur chaque mot.

— M^e Alboise, à Pontoise, dit le notaire en s'inclinant.

— Département de Seine-et-Oise, dit Béatrix, en appuyant sur la rime.

— Vous comprenez, monsieur, dit le notaire,

que j'aie le droit de vous appeler là haut comme témoin.

— Qu'est-ce qu'il y a donc à signer?

— Un testament.

— C'est une chose assez grave, je n'aime pas les testaments; il faut que l'argent aille où il plaît à Dieu, par le chemin naturel. C'est peut-être un vieillard qui déshérite une famille sans pain, pour enrichir un riche hospice qui nourrit cent pauvres.... administrateurs.

— Mon cher monsieur, dit le notaire, cela ne nous regarde pas; le malade a encore toute sa tête; nous ne sommes que des instruments, la loi nous ordonne d'obéir.

— Je ne connais pas cette vieille boîteuse louche qui se nomme la loi; c'est grâce à elle que sont faites et respectées toutes les iniquités qui peuplent la terre, mais puisqu'entin le hasard m'a conduit ici un jour où il manquait un témoin, voyons ce testament; passez, Béatrix.

— Considérez, monsieur, dit le notaire, que madame ne peut assister à la lecture de ce testament.

— Considérez, monsieur, dit Maurice, que si je ne veux pas vous suivre...

— Allons, comme il vous plaira; madame se tiendra à la fenêtre avec madame la comtesse.

On traversa le vestibule, on passa dans une salle de billard. Un domestique en livrée vint demander à Maurice le nom qu'il fallait annoncer.

— Annoncez un témoin, dit Maurice.

On passa dans une chambre à coucher d'un ameublement très suranné.

Celui qui venait de dicter son testament était couché dans un grand lit à baldaquin d'une forme carrée, couvert de rideaux de soie rouge bordés de franges d'or. Le notaire s'avança devant une petite table parsemée de papiers où brûlaient deux bougies dans des flambeaux d'argent uni; trois témoins étaient gravement assis autour de cette table. C'étaient deux paysans et un huissier. Un feu de charme brûlait gaiement dans la cheminée comme aux plus beaux jours d'hiver; une pendule allégorique qui rappelait un tableau de Prudhon, *l'Amour poursuivant les Muses*, marquait sept heures et demie.

Maurice salua le malade qui était un vieillard. Ses cheveux blancs et sa longue barbe grise lui donnaient un air vénérable.

— Où est ma fille? demanda-t-il en inclinant la tête devant Maurice.

La fille du malade était à la fenêtre de la chambre, quand Maurice s'était montré sous le portail; elle-même avait envoyé à sa rencontre le notaire, qui depuis une heure attendait un témoin. Bientôt voyant venir un homme et une

femme de bonne compagnie, elle était passée dans sa chambre pour rajuster un peu sa coiffure. A peine son père l'eut-elle demandée, qu'elle se présenta à la porte de la chambre.

Elle salua Béatrix avec une dignité glaciale. En voyant Maurice, elle tressaillit et voulut en vain réprimer la rougeur qui lui montait au front. Maurice tressaillit aussi : il avait reconnu la comtesse de Fargiel, cette belle femme un peu romanesque, avec laquelle il s'était promené si cavalièrement aux Champs-Élysées quatre jours auparavant.

Béatrix, qui s'aperçut de leur trouble, les regarda l'un et l'autre avec une surprise inquiète. Elle se rapprocha de Maurice.

— Maurice, lui dit-elle avec une pâleur subite, un vague pressentiment m'avertit que nous aurions bien fait d'aller plus loin. Il va se passer ici quelque chose d'étrange.

V. — M^{lle} DE BÉTHISY ET PIERRE MARBAULT.

A propos de cette scène de testament où Maurice d'Orhessac et surtout Béatrix allaient jouer un rôle si imprévu, nous devons vous raconter une histoire qui est l'origine ou, si l'on veut, le prologue de ce roman.

Vers la première année de la Restauration, M. le comte de Parfondval — celui-là même qui venait de dicter son testament — voulant, après la jeunesse orageuse des camps, se retirer du monde, acheta une terre dans le Bourbonnais. M. de Parfondval était un comte de l'Empire qui avait gagné sa noblesse sur le champ de bataille dans l'état-major de Napoléon. Après quelques

échecs à la cour de Louis XVIII, il résolut de vivre aux champs presque en solitaire dans les distractions de l'étude et de la classe. C'était se reposer de la guerre par la guerre.

Il avait parmi ses voisins de campagne un chevalier de Béthisy, pauvre gentilhomme ruiné depuis la Révolution, qui vivait là, comme un paysan, du produit très variable d'une petite ferme d'une cinquantaine d'arpents, où il récoltait plus d'orge que de froment, plus d'ivraie que de bon grain.

Mais le pauvre chevalier avait chez lui une vraie fortune qui l'aidait à supporter les mauvais jours. C'était sa fille, qui était belle, jeune encore, modèle de grâce, de vertu et de résignation.

M. le comte de Parfondval ne la vit pas trois fois sans en devenir amoureux, sentiment presque fraternel, pour cette belle fille qui allait s'étioler à l'ombre. Il se lia avec le chevalier, il alla chasser avec lui, et quoiqu'il se fût jusque-là promis de ne se jamais marier, il ne tarda pas à demander la main de mademoiselle Amélie de Béthisy.

— La main de ma fille ! s'écria le chevalier avec joie ; mon cher comte, tout ce que j'ai est à vous.

Ceci se passait un jour de chasse. Le soir, le vieux chevalier s'en revenait gaiement à son petit manoir ruiné qui n'avait plus rien de seigneurial qu'un colombier pratiqué dans une des anciennes tourelles du château de Béthisy.

— Quelle bonne fortune ! se disait-il en foulant l'herbe de l'ancienne avenue, qui était devenue le chemin des vaches de la ferme. Le comte de Parfondval est un galant homme ; il a cinquante mille livres de rentes, voilà ma fille qui va prendre





enfin son rang dans le monde. Qui sait ? elle est si belle et si bonne que, par tendresse pour son vieux père, elle songera peut-être un jour à relever ce pauvre château en ruines, à replanter cette avenue dont on a fait un pré, à rétablir les barrières de ce parc, dont on a fait un champ de betteraves.

Disant ces mots, le chevalier franchit le seuil de la ferme. Il fut arrêté au passage par un valet de charrue qui voulait lui dire que ses chevaux étaient sur les dents.

— Hé bien ! qu'on aille leur chercher du trèfle, de la luzerne, de l'avoine.

— Mais monsieur le chevalier sait bien qu'il n'y a plus rien dans les greniers.

— Qu'est-ce à dire, faquin ! tous les greniers du canton...

Mais à ce moment, le chevalier retombant du haut de ses rêves, comprit qu'il s'était abusé malgré lui.

— Demain, demain, dit-il au domestique, je n'ai pas le temps de te répondre aujourd'hui.

Il jeta un regard d'ami sur les ruines du château, et s'avança vers l'escalier d'un petit corps de logis de la plus modeste apparence, qui, dans des temps meilleurs, avait été l'habitation des seigneurs de Béthisy. N'ayant pas d'argent pour restaurer le château, le pauvre chevalier, résigné à tout, avait consenti à prendre la place de son fermier. Il franchit le seuil d'une porte basse avec un battement de cœur. Jetant un regard rapide dans la pièce d'entrée, qui était la cuisine et la

salle à manger, il voulait passer dans la pièce voisine qui était la chambre de sa fille, quand il aperçut Amélie assise au coin du feu comme Cendrillon, en compagnie d'une grosse Bouronnaise, fraîche et rubiconde, cheveux ébouriffés et bras nus, qui, accroupie devant lâtre, attisait sans cesse un léger feu de fagots pour hâter l'heure du souper.

Le chevalier fit quelques pas vers sa fille. Elle était là, au coin du feu, étrangère à tout ce qui se passait sous ses yeux, au point qu'elle ne vit pas venir son père.

— Amélie, est-ce bien toi ?

— Ah ! dit-elle en se levant, j'oubliais ; bonsoir, mon père.

— Tu rêvais, à ce que je vois ; c'est cela, le bonheur vient en dormant.

— Eh bien ! la chasse ? Votre gibecière est vide.

— Oui ; mais si tu mettais la main sur mon cœur...

— Mon père, comme vous êtes ému ! Ursule, allumez donc la lampe.

La paysanne prit un tison et l'éleva à une lampe de fer suspendue à la crémaillère. Peu à peu, on distingua dans le fond obscur de la salle mademoiselle Amélie de Béthisy, qui était blonde, blanche et svelte comme une vierge du vieux maître Stéphan de Cologne.

Le vieux chevalier ne pouvait garder son secret plus longtemps.

— Ma chère Amélie, passons dans ta chambre, j'ai quelque chose à te dire ; je voulais attendre

après souper ; mais, est-ce que je pourrais souper sans te dire cela ?

Il prit la main de sa fille, et, avec un cérémonial qui n'était plus d'usage à la ferme, il la conduisit galamment dans sa chambre. Déjà ses rêves avaient à ses yeux métamorphosé la cuisine de la ferme en quelque salon doré. Amélie entra la première dans une petite pièce qui exhalait un austère parfum de vertu et de pauvreté.

L'ameublement en était des plus simples, mais rehaussé par un certain caractère de distinction. Le lit était perdu sous d'amples rideaux blancs qui laissaient voir suspendu au mur au de la chambre un bûcher de cuivre doré, sculpté avec beaucoup d'art, représentant une descente de croix. Un riche chapelet serpentait autour du bûcher. Des branches de buis bénit formaient pour ainsi dire la couronne du lit. La chambre était dallée en pierre. Un bahut, grossièrement sculpté, s'élevait entre la cheminée et la fenêtre. Sur la cheminée, Amélie avait accroché, en guise de glace, un gracieux portrait au pastel représentant madame de Béthisy qui était morte très jeune. Le chevalier avait dit un jour à sa fille : « Je te prendrai ce portrait, et je te donnerai la un miroir. » Mais Amélie avait supplié son père de n'en rien faire.

Cependant la servante avait allumé une lampe dans la petite chambre de sa maîtresse.

— Va nous préparer à souper, et ferme la porte, dit le chevalier à la Bourbonnaise.

Quand la porte fut fermée, il se retourna vers sa fille, la contempla avec amour, et lui dit en éclatant dans sa joie :

— Madame la comtesse de Parfondval, je vous salue.

La jeune fille pâlit et porta la main à son cœur :

— Mon père, qu'avez-vous dit ? je ne vous comprends pas.

— Je veux dire, ma fille, qu'avant trois semaines, vous serez, par devant notaire, madame la comtesse de Parfondval.

— Mais, mon père...

— Le comte a ma parole : vous comprenez que j'ai accueilli avec ivresse un pareil titre et une pareille fortune pour vous.

— Je vous remercie, mon père, murmura Amélie, en s'asseyant.

— Quoi ! c'est ainsi que vous accueillez ce coup du sort ! Ma fille comtesse ! mais voyez, moi, je ne me contiens plus ; il me semble que je vais emporter cette ferme sur mes épaules.

— Mon Dieu, mon père, j'étais si peu préparée à ce que vous me dites là, que vous me pardonneriez de ne pas comprendre encore votre bonheur.

— Est-ce donc si difficile de s'accoutumer à la fortune ? Ah ! chère Amélie, si vous saviez comme

j'ai souffert jour par jour de voir tomber toutes mes espérances, de me voir pauvre quand vous étiez là, pour hériter de ma misère ! Car enfin, si j'étais mort, que fussiez-vous devenue ?

— Vous savez bien, mon père, que mon ambition se borne à vous aimer, à vivre d'un peu de soleil et de liberté. Si je deviens madame la comtesse de Parfondval, respirerai-je sur la terre un air plus doux ?

Le chevalier s'avança vers sa fille en piétinant de colère.

— Amélie ! Amélie ! le sang de ma race ne fait-il donc pas battre votre cœur ! Ah ! malheureuse fille, je reconnais votre fatal aveuglement. Amélie, vous n'avez point oublié Pierre Marbault, ce rustre que j'ai chassé de mon château. Quoi ! vous n'avez pas été indignée en apprenant qu'il osait aspirer à votre main !

Amélie regarda tristement son père et répondit après un silence.

— Non, mon père, je n'ai pas oublié Pierre Marbault ! son amour ne m'a point indignée, car vous avouerez vous-même que ce brave garçon n'a qu'un tort à vos yeux, c'est d'être le fils d'un maître d'école. Je veux bien qu'on soit un comte, mais pourquoi n'oserais-je pas vous dire qu'avant tout je veux qu'on soit un homme ? Pour n'être pas né dans un château, le croyez-vous moins noble par les sentiments ? Dieu est un bon père qui ne connaît pas le grand livre héraldique.

— Ainsi, vous voulez me faire mourir de chagrin ?

— Mon père, je suis prête à vous obéir. M. le comte de Parfondval a votre parole, il a la mienne. Je suis trop heureuse de reconnaître par mon obéissance tout ce que je dois à votre cœur ; je n'acquitterai jamais trop ma dette.

— Allons, allons, que je vous embrasse ; vous oublierez ce maraud que vous n'aimez pas, mais que vous protégez pour me mettre en colère. Il faut bien se venger un peu quand on est femme. Nous allons souper le plus gaiement du monde. Demain le comte viendra pour vous prier d'agréer ses vœux. Soyez-lui gracieuse ; je ne vous demande pas de vous jeter à sa rencontre, mais n'oubliez pas que je lui ai accordé votre main.

Amélie détourna la tête pour cacher une larme.

— Allons souper, dit-elle en soupirant.

Elle se leva, passa dans la cuisine et s'avança à la porte sur le petit perron rustique. Il lui fallait respirer au grand air pour ne pas tomber toute défaillante. Elle vint bientôt se mettre à table et fit semblant de manger comme de coutume. La nuit elle pria Dieu et ne dormit guère. Le lendemain, dès l'aube, elle s'habilla et dit à Ursule qu'elle allait cueillir des pêches dans le verger.

Le verger était un champ encadré de haies de sureaux, au bout de l'ancien parc du château, à la pointe de l'étang.

C'était là que, pour la première fois, elle avait vu Pierre Marbault. Il se reposait sur le bord du chemin, au retour d'un petit voyage. Amélie était de l'autre côté de la haie. C'était un soir d'octobre. Les chiens de chasse aboyaient dans les regains; les vendangeurs criaient gaiement dans les vignes. Le soleil, à son couchant, répandait un air de fête sur les montagnes et sur les vallées. Pierre Marbault et Amélie ne se dirent presque rien, mais ils se comprirent sans se parler. Amélie était belle, simple, charmante. Pierre Marbault,

quoique fils d'un de ces vieux maîtres d'école qui savaient... boire et chanter au lutrin, pouvait, à bon droit, passer pour un homme spirituel et distingué. Il est vrai de dire qu'il n'avait pas étudié à l'école de son père. Le curé de l'endroit, ayant remarqué sur son front un éclair d'intelligence, avait voulu lui donner des leçons d'histoire et de latin. Avec une belle et intelligente figure, avec la science du curé, le pauvre Pierre Marbault n'était guère plus avancé. Il avait passé quelque temps à Paris dans un atelier de peintre, se croyant artiste parce qu'il avait un cœur haut placé; mais la main n'avait pas répondu à l'intelligence. Après quelques mois de misère et de découragement dans



un grenier, il était revenu au pays. Depuis trois à quatre ans il attendait, suivant son expression, un point de départ pour se mettre en route.

Amélie avait pris l'habitude d'aller au verger, Pierre Marbault ne passait pas un jour sans aller voir le soleil couchant sur le Chemin-Vert. Plus d'une année s'écoula ainsi. Pierre Marbault avait fini par cueillir des fleurs dans la haie de sureaux,

pour les offrir tout en tremblant à mademoiselle de Béthisy. Elle voulait refuser :

— Songez, mademoiselle, que ces liserons-là sont à vous; n'ont-ils pas poussé sur votre champ?

Amélie avait accepté pour ne pas chagriner Pierre Marbault. Le lendemain, Pierre avait osé franchir la haie; le surlendemain ils s'étaient promenés ensemble, effrayés du bonheur qu'ils res-

piraient sous les arbres. Le chevalier, les ayant rencontrés sur le bord de l'étang, avait accueilli Pierre Marbault avec bonne grâce. — Venez au château, mon ami, le curé m'a dit qu'il y avait en vous l'étoffe d'un savant; il faut encourager les hommes de bonne volonté.

Pierre Marbault avait accompagné le chevalier et Amélie jusqu'à la porte de la ferme. Peu à peu, il s'était enhardi; un jour, il avait osé, voyant le chevalier en belle humeur, lui confier ses rêves et ses espérances. Le chevalier, violemment offensé, l'avait pris par les épaules et l'avait précipité au bas du perron. Depuis cette aventure, Amélie l'avait à peine entrevu à l'église de Béthisy et sur le chemin vert. Depuis plus de trois mois, d'ailleurs, il était entré dans une étude d'avoué de Moulins.

Amélie retournait souvent au verger, non qu'elle espérât y voir Pierre Marbault, mais pour y vivre dans le passé.

Cematin-là, elle s'arrêta à la porte, et respira avec de poignants souvenirs l'amer parfum de la haie.

— C'est fini, dit-elle en fondant en larmes, demain, ce soir même, quand j'aurai vu M. de Parfondval, je n'aurai plus le droit de venir ici sans être coupable; car je viens ici comme à un rendez-vous d'amour. Pierre a beau être parti depuis longtemps, il y a dans ce verger quelque chose de lui. Je l'entends qui me parle dans ces arbres; je n'ai qu'à fermer les yeux pour le voir de l'autre côté des sureaux... Ah! mon Dieu!

Mademoiselle de Béthisy avait entrevu Pierre au bord de l'étang. Il ne se doutait pas qu'elle fût là. Il était revenu la veille à Béthisy; il avait marché pendant sept heures, pour qu'il lui fût permis ce jour-là de voir la petite fenêtre d'Amélie et de cueillir un liseron dans la haie de sureaux.

Amélie n'eut pas la force de se cacher.

— Mademoiselle Amélie, s'écria-t-il, en laissant tomber son bâton.

Emportée par son cœur, elle fit un pas vers lui.

— Pierre! Pierre! Dieu nous pardonnera, car nous ne nous verrons plus.

Il vint à elle pâle et tremblant.

— Que dites-vous! Ah! comme vous êtes abattue!

— Pierre, je vais épouser M. de Parfondval. C'est mon père qui le veut, je ne puis qu'obéir. J'aurais voulu ne jamais me marier. Vous savez pourquoi. Mais enfin il faut se résigner à tout. J'étais venue ici pour vous dire adieu, mais je ne croyais pas vous voir. Adieu donc, Pierre... Mais vous ne me dites pas un mot? Pierre, vous m'effrayez!

Pierre Marbault, frappé au cœur, avait à peine la force de lever les yeux.

— Voyons, Pierre, est-ce donc à moi à vous consoler? N'est-ce pas moi qui suis le plus à plaindre des deux? Vous pourrez revenir ici, mais moi, jamais. Pierre, Pierre, parlez-moi donc?

Pierre Marbault regarda Amélie avec une expression de douleur tour à tour tendre et farouche.

— Amélie, vous m'aimez, n'est-ce pas?

Elle répondit d'une voix éteinte :

— Je vous ai aimé.

Il lui saisit la main et l'entraîna en courant comme un fou sur le bord de l'étang.

— Pierre, j'ai peur... Vous me brisez la main.

Pierre, tout éperdu, ne répondit pas; il regarda l'eau avec une joie funèbre.

— Pierre! Pierre! ne me tuez pas.

— Ah! dit-il avec colère, tu ne m'aimes pas assez pour mourir avec moi; eh bien! adieu donc.

Il s'enfuit, ramassa son bâton dans l'herbe et disparut dans les bois.

Amélie tomba agenouillée sur le bord de l'étang.

— O mon Dieu! dit-elle en versant d'abondantes larmes, faites qu'il ne revienne jamais.

A trois semaines de là, M. le comte de Parfondval épousa mademoiselle Amélie de Béthisy. Tout le département s'occupa des robes et des chevaux de la mariée. Excepté elle-même, toutes les femmes du pays auraient voulu être à sa place.

Dans le contrat de mariage, le comte lui avait reconnu une dot de cent mille francs et lui avait donné, en cas de survivance, l'usufruit de tous ses biens. Dans le château, il avait répandu le luxe à pleines mains. M. de Parfondval était un galant homme qui savait se montrer prodigue à propos. Amélie ne put s'empêcher de lui vouer, dès l'origine, un sentiment de reconnaissance. Ce n'était pas sans plaisir qu'elle voyait son vieux père, qui avait la folie des grandeurs et des titres, parler des gens, des terres et des équipages de sa fille. Que n'eût-elle pas donné cependant pour retourner dans sa petite chambre dallée en pierres, libre comme les oiseaux de la forêt, vivant d'air et de soleil!

Peu de jours après son mariage, elle demanda au comte qu'il voulût bien lui permettre d'employer une partie de la dot qu'elle lui devait, à relever le petit château de son père. M. de Parfondval offrit de rebâtir le vieux manoir à ses frais; mais voyant que sa femme insistait pour le faire avec sa dot, il comprit la pensée toute filiale de cette œuvre et donna son approbation. On n'a pas l'idée de la joie du vieux chevalier. Il se levait avec le soleil pour voir tailler les pierres; il montait sur l'échafaudage pour encourager les maçons. Jamais on n'avait vu s'élever un château, même un château en Espagne, avec un pareil bonheur.

Le pauvre homme ! on en était à la dernière assise, on avait posé les sculptures des fenêtres et des entablements, quand il fut atteint d'une fièvre maligne qui l'enleva en trois jours. A l'heure de sa mort, il dit à sa fille, ne la reconnaissant pas : « N'oubliez pas d'informer madame la comtesse de Parfondval, née mademoiselle de Béthisy, que je veux être enterré dans la chapelle du château de mes pères. » On n'en fit rien, par la raison toute simple qu'il n'y avait plus de chapelle au château de Béthisy. Le pauvre chevalier fut enterré dans le cimetière du village, côte à côte avec le maître d'école qui venait de mourir de la fièvre du vin.

Anélie pleura son père avec un profond chagrin. Elle pleurait plus qu'un père, elle perdait tout espoir de retourner à ce pays si doux où elle avait entrevu le bonheur. Dieu, qui veillait sur elle et la voulait consoler, lui donna une fille. Du jour où elle fut mère, elle vit s'ouvrir dans la vie de nouvelles perspectives. Le comte, d'ailleurs, bien qu'il eût reconnu depuis longtemps qu'elle avait pour lui plus d'estime que d'amour, ne cessait pas d'être avec elle d'une inaltérable bonté. Il l'aimait, non pas avec passion, mais, on l'a déjà dit, avec un sentiment fraternel. Il lui dit un jour :

— Est-ce donc toujours le souvenir de votre père qui vous attriste ainsi ? Permettez-moi de vous dire que je suis étonné que vous ne songiez pas à voir son tombeau. Vous étiez pourtant là l'autre semaine, quand Jacques Lebon est venu m'apprendre que la grille était posée. Tenez, Amélie, nous n'attendons personne, voulez-vous que je demande la voiture ? Nous irons aujourd'hui au petit cimetière où repose le pauvre chevalier, ce noble cœur si digne des anciens temps.

Madame de Parfondval pâlit et se troubla pour répondre. Elle avait entrevu le verger encadré de sureaux ; car, pour aller au cimetière de Béthisy, il fallait passer par là. Elle avait beau jeter un voile sur le passé, elle avait beau presser sa fille sur son cœur, un souvenir de Pierre Marbault, celui qu'elle avait aimé, reparaisait toujours devant elle dans toute la magie du souvenir, tantôt tendre et suppliant comme elle l'avait vu sous les pommiers du verger, tantôt farouche et désespéré comme à leur dernier adieu, quand il voulait se précipiter dans l'étang.

— Non, dit-elle, agitée par un vague pressentiment, je n'irai pas au cimetière.

— Il me semble, Amélie, que vous devez bien cela à la mémoire de votre père. Vous savez que je n'ai pas l'habitude de vous jamais contrarier en rien ; mais, pour aujourd'hui, je vous ordonne de venir avec moi ; voyez si nous n'avons pas la plus belle soirée du monde ?

— Oui, pensa Amélie en tressaillant, que de liserons en fleurs dans la haie du verger !

VI. — MADemoiselle de BÉthisy et Pierre MARBAULT.

On exprimerait mal la violente secousse que ressentit la jeune comtesse quand le tilbury passa sur le chemin vert devant la haie de sureaux. Les branches des pèchers ployaient sous leurs fruits ; les pommes, tombées sur l'herbe, exhalaient ce doux et triste parfum d'automne qui saisit le cœur d'une profonde et mystérieuse mélancolie.

— Comte, dit Amélie en tressaillant, donnez-moi votre main, je vais me trouver mal.

— Amélie ! quelle pâleur ! quel abattement !

— Ce n'est rien, reprit-elle en respirant avec plus de liberté, ce n'est rien, un triste souvenir. Si je pouvais pleurer comme tant d'autres, je n'étoufferais pas ainsi.

— Pleurez ! pleurez ! Amélie ; votre père est bien digne d'être pleuré.

Dans le cimetière, le comte ne vit pas sans quelque surprise la sérénité de la comtesse, quand elle s'agenouilla devant la tombe du chevalier.

Le fossoyeur de Béthisy, qui avait autrefois gardé les troupeaux à la petite ferme, fauchait de l'herbe pour ses vaches dans un coin du cimetière. Il vint saluer Anélie et lui dire à sa manière des compliments de condoléance.

M. de Parfondval se promenait de long en large à travers les tombes ensevelies sous l'herbe.

— Ah ! madame la comtesse, il y a bien du nouveau ici, dit le fossoyeur en regardant à ses pieds. Voyez le maître d'école et sa fille.

— Sa fille ! Éléonore ? dit avec trouble madame de Parfondval, en pensant à Pierre.

— Sans compter que Pierre Marbault n'en vaut pas mieux ; vous ne l'avez pas rencontré là-bas sur le Chemin-Vert ? On dirait un fantôme qui se promène par là.

— Je le croyais bien loin d'ici.

— Ah ! c'est étonnant, murmura le fossoyeur en regardant la comtesse en dessous.

Tous les paysans de Béthisy savaient qu'Amélie avait eu, comme ils le disaient, des bontés pour Pierre Marbault. Le fossoyeur, à ce point délicat de la conversation, n'osa plus ajouter un mot. Il salua et retourna d'un air discret dans le fond du cimetière, en murmurant : Tout bête que je suis, je vois plus clair que M. de Parfondval. Il avait à peine repris sa faux quand le comte s'avança vers lui.

— Mon brave homme, avez-vous un bon arpenteur à Béthisy ? Il m'en faut un sous peu de jours.

— Un bon arpenteur, répondit le fossoyeur d'un

our pensif, nous avons le vieux père Demarsais qui n'a plus de jambes. Mais, j'y pense, Pierre Marbault s'y entend le mieux du monde. Ce serait d'ailleurs une bonne œuvre, car il a sa mère qui est sans ressources.

— Voulez-vous lui dire que je l'attendrai demain jusqu'à midi?

— A vos ordres, monsieur le comte.

Le lendemain, comme madame de Parfondval traversait le vestibule pour se rendre dans le parc avec sa petite fille dans les bras, elle rencontra Pierre Marbault qui ne savait de quel côté aller.

— Pierre! s'écria-t-elle toute pâissante.

— Ah! mon Dieu! madame, je suis désolé de vous rencontrer. Je viens pour parler à M. de Parfondval.

— Vous le trouverez au pressoir avec ses vendeurs.

Disant ces mots, Amélie s'inclina d'un air glacial et descendit rapidement les marches du perron.

— Elle ne m'aime plus, dit Pierre; je puis donc venir ici sans danger.

— Le pauvre garçon! dit Amélie, quand elle se sentit à vingt pas de Pierre. Et je m'imaginais que mon pauvre cœur était le plus à plaindre!

M. de Parfondval s'entendit sans peine avec Pierre Marbault pour un arpentage contradictoire de toutes les terres du château. C'était le travail de plus d'une année. Le comte offrit douze cents francs. Pierre eût accepté pour la moitié de cette somme. Dès la même semaine il se mit à l'œuvre.

Le comte lui ordonna de commencer par le parc. Amélie, sans le vouloir, vit par la fenêtre de sa chambre passer et repasser l'arpenteur. Plutôt en chasseur qu'en paysan, Pierre conservait une certaine tournure distinguée. Il était grand et flexible comme un roseau. Quand il penchait la tête pour rêver, on reconnaissait en lui je ne sais quel caractère pittoresque et poétique. Dès qu'elle l'entrevoyait, madame de Parfondval se rappelait involontairement qu'elle avait lu *Herther*.

L'arpentage du parc devait durer plusieurs semaines; car outre que le parc contenait près de quatre-vingts arpens, il gagnait la montagne, en remontant le cours d'un ruisseau par des sinuosités sans nombre. On était en octobre; le ciel accordait à la terre les derniers beaux jours de l'année.

— C'est bien étonnant, dit le comte à sa femme, que vous persistiez, par un si doux soleil, à vous enfermer dans votre chambre.

— Avec raison, répondit-elle avec émotion, j'oublie que les dernières feuilles vont tomber.

— Après tout, dit-elle quand elle fut seule, le

parc est bien assez grand pour que je n'y promène sans crainte de rencontrer Pierre Marbault. Et d'ailleurs, je pourrais le voir sans danger.

Elle descendit dans le parc. Ce premier jour elle ne rencontra pas l'arpenteur. Elle s'était promenée dans le voisinage du château. Mais quoi de plus faible sous le soleil que le cœur de la femme! Le lendemain, madame de Parfondval s'aventura un peu plus loin. Bientôt, au détour d'une allée de lilas, elle vit Pierre assis sur l'herbe, la tête appuyée dans les mains, qui semblait rêver ou dormir. Elle voulut retourner sur ses pas en marchant sur la pointe des pieds; mais sous ses pieds les feuilles crièrent, Pierre leva la tête; et comme tout en s'éloignant elle le regardait toujours, elle vit qu'il pleurait comme un enfant. Toutes les neiges amoncelées dans son cœur pour éteindre le souvenir de Pierre fondirent tout d'un coup. Elle courut à lui tout éperdue.

— Pierre, je vous en supplie, je vous ordonne de partir.

Pierre la regarda tristement et lui tendit la main.

— Ah! madame, je vous remercie! Vous m'avez appelé Pierre comme il y a deux ans. Ah! madame! madame, continua-t-il en se jetant à genoux, ne voyez-vous pas que je vais mourir à vos pieds!

Il était effrayant; ses longs cheveux, jetés en désordre, lui tombaient sur les yeux; ses regards étaient de flamme, ses dents claquaient avec force. C'était la douleur dans sa plus touchante et sa plus sauvage expression.

— Pierre, relevez-vous; c'est de la folie.

— Oui, madame, c'est de la folie. Que voulez-vous? j'ai compris que, pour la paix de votre cœur, il y avait un homme de trop sur la terre: j'ai voulu mourir. Qu'avais-je à faire ici-bas? Il y a six mois, j'avais une sœur que j'aimais, qui me parlait de vous; mais ne le savez-vous pas? Éléonore est morte! Il me reste ma mère qui est aveugle et presque sourde, qui ne me comprend pas, qui n'attend de moi qu'un peu de pain. Vous voyez quelle est ma vie. Encore si j'avais pu vous oublier, ou plutôt, poursuivit Pierre en levant les yeux avec une tendresse infinie, si j'avais pu vous voir!

Et comme il vit qu'une expression sévère passait sur la figure de la jeune femme, il s'empressa d'ajouter:

— Ne fût-ce qu'une fois par an!

Et après un silence:

— Quel mal ferions-nous à Dieu et au monde? Vous toucher la main, attendre six mois avec délices l'heure de vous voir, s'en souvenir durant six mois; voilà tout ce que je demande au ciel et

à vous-même. Si vous voulez m'empêcher de mourir...

— Pierre, je n'ai rien à vous répondre; et comme je dois compte de ma vie à M. de Parfondval qui est un galant homme, généreux et dévoué, je veux que cette rencontre soit la dernière; si vous m'aimez, vous ne reviendrez plus au château.

— Songez-y, madame, si Dieu fermait le ciel à une âme pieuse, il ne serait pas plus cruel que vous. Pour que j'aie la force de vivre un peu plus longtemps, permettez-moi de respirer l'air qui passe pour vous.

Le jeune femme avait une seconde fois abandonné sa main à Pierre Marbault.

— Ah! mon Dieu, dit-elle en se jetant en arrière, je suis perdue.

Elle avait aperçu M. de Parfondval dans la prairie voisine. Il venait droit vers l'allée de lilas. Elle comprit qu'elle devait rester avec Pierre. Quoique la figure du comte exprimât quelque surprise, il aborda son arpenteur avec sa mine habituelle, qui était franche et ouverte.

— Eh bien! monsieur Marbault, où en sommes-nous?

— Ma foi! monsieur le comte; dit Pierre en allant à la rencontre de M. de Parfondval, vous voyez là un pauvre garçon qui ne songeait guère à planter des jalons. Je racontais à madame la comtesse, qui avait la bonté de m'écouter, comment j'avais eu le chagrin de perdre ma sœur au printemps dernier. Madame de Parfondval avait daigné maintes fois protéger ma sœur. Elle avait elle-même brodé son voile de communiante. Pauvre enfant! ce voile qui nous était si cher m'a aidé à l'ensevelir.

Ainsi se passa cette seconde entrevue. La comtesse rentra au château et ne se promena plus pendant six semaines qu'au pied du perron. Seulement, tous les matins, elle allait entendre la messe.

Dans les premiers jours de décembre, le comte fit un petit voyage à Moulins, pour un procès qu'il avait à soutenir contre la commune dont dépendait son château. En son absence, la comtesse, qui voyait Pierre çà et là dans le parc, résolut de ne pas sortir de sa chambre; mais un matin, par un de ces givres radieux qui égayent si poétiquement les arbres dépouillés, elle passa tout en rêvant dans le vestibule, et s'approcha des vitres toutes fleuries par la gelée; sans y penser, elle ouvrit la porte, descendit les marches du perron et s'éloigna au hasard.

Pierre Marbault était dans le parc. Ayant vu Amélie descendre le perron, il vint à sa rencontre; quand elle voulut se détourner, il était trop tard. Elle ne fut pas surprise de voir qu'il n'était

plus ni triste ni défait; il était pâle encore; mais sous sa pâleur on voyait écirculer la sève et la vie. Il lui expliqua qu'il se sentait renaitre depuis qu'il lui était permis de vivre pour ainsi dire sous ses fenêtres, avec l'espérance de la rencontrer, ou seulement de la voir apparaître à travers les rideaux. Elle ne lui dit pas un mot pour l'encourager, mais elle n'eut pas le courage, il faudrait dire la vertu, de le désespérer encore; la pauvre Amélie était retombée plus que jamais sous les chaînes de la passion.

Cet amour fatal, qui s'était levé sur sa vie comme un soleil radieux, devait enfin la dévorer. On le croira sans peine: dès ce jour ce fut elle qui chercha à voir Pierre Marbault.

Quand tout le parc fut arpenté, elle le pria de continuer son travail par les terres de la montagne afin qu'il lui fût permis de le voir encore.

Une année se passa, elle accoucha d'une seconde fille. Cet enfant avait les yeux verts comme Pierre; on avait un peu parlé dans le pays de la passion ancienne et toujours vivante du fils du maître d'école; le bruit se répandit bientôt, grâce à une servante classée, que madame de Parfondval n'allait si assiduellement à la messe, que pour édifier le comte sur sa vertu; que l'arpenteur de Béthisy avait à faire un arpentage qui ne finirait pas.

Cependant Pierre Marbault acheva son arpentage vers le commencement du second hiver. Le comte le paya, trinqua avec lui et le conduisit jusqu'au bout de l'avenue tout en le complimentant sur l'intelligence de son travail.

— Le reverrai-je encore? se demanda madame de Parfondval, qui s'était avancée à la rencontre de son mari.

— Madame, lui dit le comte en revenant vers elle, si je ne vous savais affable et d'un bon cœur, je vous ferais un reproche. Que diable! vous n'avez pas trouvé un seul mot aimable à dire à ce brave garçon. Il va dire là bas, à Béthisy, que madame la comtesse est devenue lière et dédaigneuse.

Amélie ne sut que répondre à ce reproche, elle jura le soir, en berçant sa seconde fille, qu'elle oublierait encore Pierre Marbault; mais... huit jours après, elle pria M. de Parfondval de la conduire au cimetière de Béthisy... Huit jours plus tard, elle voulut aller revoir le château et la ferme de son père. On avait loué les terres sans les bâtiments.

— Ah! mon Dieu! dit la jeune femme en jouant la surprise, quand sa voiture arriva devant le petit corps de ferme abandonné, j'ai oublié les clefs. Nous reviendrons demain.

— Ma foi! dit le comte, vous reviendrez si cela vous amuse. Moi je n'aime à venir ici que pour chasser.

— Non, non, je ne viendrai pas seule ici, murmura Amélie avec trouble.

L'hiver se passa sans qu'elle revît Pierre; aux premières feuilles, quand le cœur se réveille avec les bois et les prairies, madame de Parfondval ordonna à son cocher d'atteler les chevaux à la calèche pour la mener au château de Béthisy.

Elle partit toute effrayée de son audace. Quand la voiture s'arrêta dans la cour de la ferme, elle rassembla toutes ses forces pour ordonner au cocher d'aller de sa part offrir une pièce de vingt francs à la veuve du maître d'école. C'était là une aumône bien coupable, car faut-il dire ce qu'elle n'osait s'avouer? elle espérait que Pierre, s'il se trouvait chez sa mère, comprendrait qu'Amélie n'était pas loin.

Pierre ne comprit que trop bien. Le cocher s'arrêta au cabaret de Béthisy; il buvait encore que déjà Pierre arrivait à la ferme.

Madame de Parfondval comprit combien elle avait été coupable. Le soir, en voyant ses deux petites filles, elle tomba agenouillée, et jura qu'elle ne retournerait plus à la ferme.

Elle fut près d'un an sans violer son serment. Dans cet intervalle, elle accoucha d'un troisième enfant, ce qui l'obligea à garder le lit près de quatre mois, ses couches ayant été fort pénibles. Ce troisième enfant était encore une fille. Les médecins avertirent le comte qu'il devait s'attendre à perdre la comtesse dans un temps peu éloigné. Elle avait voulu nourrir ses deux premiers enfants, elle s'était épuisée à cette lutte maternelle. Elle en était venue à une extrême faiblesse; on craignait même qu'elle ne pût traverser l'hiver. Elle passa les tristes jours de l'année dans sa chambre, au coin du feu, près de ses trois enfants, dont les trois berceaux entouraient son lit. Régine, l'aînée, et Clotilde, la cadette, promettaient d'être les plus belles filles du pays. La pauvre mère cherchait à s'aveugler en jouant avec elles. Mais c'était vainement qu'elle voulait fermer les yeux sur la mort qui la touchait déjà, sur Pierre Marbault qu'elle devait aimer jusqu'au dernier jour.

Un soir, le comte la surprit toute en larmes.

— Amélie, pourquoi pleurez-vous?

— Monsieur le comte, pardonnez-moi ces larmes; depuis que je sais que je vais mourir...

— Est-ce qu'on meurt à votre âge, quand on a de si beaux enfants?

— Je vous les recommande, monsieur le comte, surtout les deux dernières; roseaux nés d'hier, soumis à tous les vents. Vous les savez comme moi, je n'ai plus que peu de jours à vivre. J'ai une grâce à vous demander.

— Je ne vous refuserai rien.

— Daignez me faire enterrer dans le petit cimetière où est... mon père...

— Vous voulez dire Pierre Marbault, madame; car vous savez que je l'ai tué.

Quelques jours après cette triste prière, le comte de Parfondval montait en berline, emmenant avec lui sa fille Régine; la comtesse, toute défaillante, entendit partir la voiture.

Le médecin, qui venait tous les deux jours, entra alors dans sa chambre; il fut effrayé des ravages du mal.

Comme il avait vu partir la berline:

— Il est bien étonnant, dit-il avec inquiétude, que M. de Parfondval s'éloigne aujourd'hui, car, s'il ne revient que demain, il ne trouvera plus sa femme.

Déjà la malade n'avait plus sa raison. Elle parlait tout à la fois de Régine, de Pierre Marbault, de son mari, de meurtre, de sang, de malédictions. Le médecin n'y comprenait rien. Elle demanda à écrire une lettre; le médecin lui fit donner du papier, des plumes et un encrier.

— Ne me quittez pas, lui dit-elle d'un air suppliant. Cette lettre, vous la remettrez vous-même au comte. Descendez dans le parc et revenez avant une heure.

En descendant, le médecin apprit que Pierre Marbault avait été tué d'un coup de fusil par le comte de Parfondval. Il savait d'ancienne date qu'Amélie avait aimé Pierre Marbault, mais il ne pouvait croire qu'elle fût coupable. Il y avait dans la figure de la comtesse une expression de pureté angélique, un accent de pieuse résignation aux devoirs d'épouse et de mère qui frappait tout le monde.

Quand le médecin remonta à la chambre d'Amélie, la pauvre malade écrivait encore.

— Attendez, dit-elle d'un air abattu, voilà que j'ai fini.

En effet, un instant après, elle déposa la plume, parcourut rapidement d'un œil éteint les quatre pages qu'elle venait d'écrire, et, se tournant vers le médecin, elle lui dit:

— Tenez, monsieur Flammerot, voici la lettre. Vous la lirez, car j'ai confiance en vous; vous la ferez parvenir au comte de Parfondval, qu'importe le lieu où il soit, car il est parti peut-être pour ne plus revenir. Dans cette lettre j'ai dit toute la vérité; or, il faut qu'il sache toute la vérité. Je remercie Dieu de m'avoir accordé pour dernière grâce la force d'écrire jusqu'au bout. Il me reste deux enfants qui vont être orphelins, puisque même avant ma mort les voilà abandonnées par M. de Parfondval; s'il ne veut pas aimer ces pauvres petites créatures, protégez-les.

— Eh! mon Dieu, madame, je suis déjà bien vieux; n'avez-vous donc plus de famille?

— Pas âme qui vive; je n'avais que mon père. Vous savez dessiner, monsieur Flammerot; pendant qu'il me reste un souffle de vie prenez un crayon et reproduisez ma triste figure, si mes petites filles me voyent si triste elles ne me maudiront pas. Mon portrait c'est tout ce que j'ai à leur laisser.

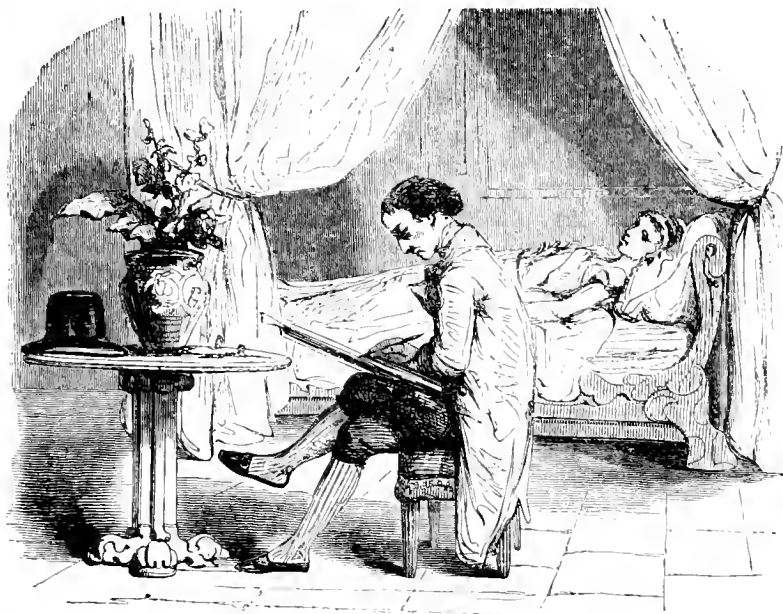
Le médecin sans mot dire se mit à l'œuvre.

La comtesse s'assoupit.

Sur le soir, elle demanda ses enfants: Clotilde était là; la nourrice apporta Marguerite.

— Régine! Régine! s'écria la comtesse.

La malade retomba et s'assoupit encore. Vers minuit, le médecin, qui sommeillait au coin du feu, fut éveillé par un léger bruit. Il se leva et alla pour voir la comtesse: elle venait de mourir.



VII. — LE TESTAMENT.

Maintenant que nous avons assisté à ce petit drame intime du Bourbonnais, à la naissance des trois filles d'Amélie, nous allons reprendre notre récit interrompu.

On se rappelle que tout était disposé pour la lecture d'un testament, au petit château de Marvy.

Grâce à l'arrivée si inattendue de Maurice d'Orbessac, les témoins étaient en nombre.

Maurice avait expliqué au comte et à sa fille comment il s'était égaré dans la forêt, comment il était forcé d'attendre que son chasseur eût retrouvé ses gens et sa voiture. La comtesse de Fargiel avait conduit Béatrix devant le feu sur un petit divan, et s'était assise sur un fauteuil entre elle et son père, en face de Maurice.

Elle avait maîtrisé sa première émotion. Peut-être elle aurait bien désiré rencontrer encore Maurice d'Orbessac, le hardi chercheur d'aventures,

mais en toute autre circonstance et sans doute en toute autre compagnie.

— Messieurs, dit le notaire d'un air officiel, je vais vous lire le testament.

Comme M^e Rougeard lisait les premiers mots du testament, il fut interrompu par le malade, qui lui fit signe d'aller à lui.

— M. Rougeard, lui dit-il à voix basse, ne pouvez-vous pas, en faisant la lecture, supprimer ce nom de Parfondval, qu'il a bien fallu inscrire sur le testament.

— C'est impossible, dit le notaire, à moins que...

— A moins que?...

— A moins que ce titre de comte de Parfondval ne soit pas bien sérieusement attaché à votre nom de famille.

— Monsieur, dit le comte avec un sentiment d'orgueil irrité, je suis bien légitimement le comte de Parfondval. Le grand livre héraldique vous

dira que Raoul Dubois a obtenu, sous Charles VII, les titres de comte, noble et puissant seigneur de Parfondval. « Fais ce que dois, advienne que pourra », c'est aussi ma devise. Lisez donc, monsieur, le testament tel qu'il est écrit.

Le notaire reprit solennellement la parole :

« Aujourd'hui dix avril mil huit cent quarante-cinq, au château de Marvy, arrondissement de Pontoise, par devant moi M^e Antoine-Edmond Rougeard, notaire royal à la résidence de Pontoise, assisté des témoins ci-après nommés et qualifiés, a comparu :

« Monsieur Louis-Valentin-Raoul Dubois, comte de Parfondval ..

A ce nom Béatrix tressaillit et leva la tête.

— Parfondval! murmura-t-elle en regardant tour à tour madame de Fargiel et Maurice. Parfondval! suis-je bien éveillée ?

Cependant le notaire continuait :

« Demeurant au château de Marvy; lequel, malade depuis six mois, mais sain d'esprit, voulait prévoir le cas où il plairait à Dieu de le rappeler à lui, et assurer l'exécution de ses volontés actuelles et finales, a résolu de faire les dispositions testamentaires suivantes.

« En conséquence, agissant de son propre mouvement, libre de toute influence ou suggestion étrangère, il déclare faire et instituer pour son légataire universel, sa fille, madame la comtesse veuve Henry-Hector de Fargiel, née Régine Dubois de Parfondval, et il lui donne tous les biens généralement quelconques, meubles, immeubles et droits incorporels de quelque valeur et de quelque nature que ce soit, qui lui appartiennent au jour de son décès.

« Pour par elle en jouir, faire et disposer comme bon lui semblera.

« A la charge par elle de faire une pension alimentaire, si besoin est, aux demoiselles Clotilde et Marguerite de Béthisy, si, contre toute attente, elles se présentaient à la succession du testateur. (*Suivait une liste de legs particuliers au profit d'amis ou de domestiques.*)

« Dont acte.

« Fait et passé au château de Marvy, en présence des témoins (*les noms et qualités des témoins*), lesquels ont signé avec le testateur et le notaire après lecture faite. »

— Clotilde et Marguerite de Béthisy! dit Béatrix avec agitation. Est-ce un rêve ?

Elle était demeurée clouée sur son fauteuil.

Elle regardait tour à tour, d'un œil égaré, Maurice, le malade et madame de Fargiel.

— Monsieur d'Orbessac, dit-elle, en faisant un léger signe de main au jeune homme.

Maurice était, depuis que le notaire lisait, sous

le charme invincible de madame de Fargiel qui lui parlait avec ses grands yeux noirs.

Cependant, quand le notaire eut fini de lire, il porta son acte et sa plume au bord du lit de M. de Parfondval. Le vieillard signa avec l'air de contentement et de délivrance d'un homme qui n'a plus rien à faire ici-bas.

Quoique Béatrix fût séparée de Maurice par madame de Fargiel, elle se leva, passa résolument devant la comtesse, et dit au jeune homme d'un air égaré : — Maurice! Maurice! ne signez pas.

A peine avait-elle dit ces mots, que le notaire vint droit à Maurice, parce qu'il était le témoin le plus distingué des quatre.

— Monsieur, voulez-vous signer? dit galamment le notaire, en présentant la plume avec respect.

— Non, répondit Béatrix,

Maurice avait l'air de rêver.

— Sans doute, madame ne sait pas de quoi il s'agit, dit le notaire en s'inclinant devant Béatrix.

— Je sais ce qu'on fait et je sais ce que je dis, répliqua-t-elle avec fermeté; je ne veux pas que M. le comte d'Orbessac signe ce testament.

La comtesse de Fargiel s'était levée tout inquiète; elle regarda Béatrix avec colère tout en la suppliant.

— Mais, madame, remarquez que M. d'Orbessac doit signer comme témoin.

— Oui, madame, M. d'Orbessac doit signer comme témoin, voilà pourquoi il ne signera pas.

M. de Parfondval s'était soulevé sur son oreiller avec une surprise inquiète.

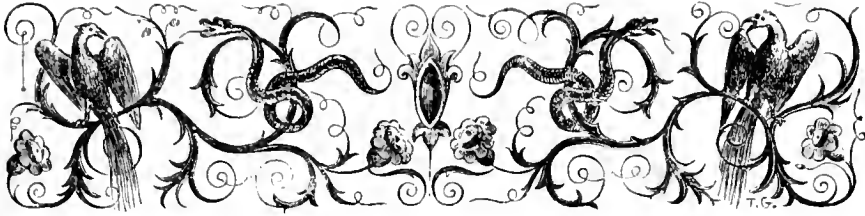
— Qu'y a-t-il? demanda-t-il au notaire.

— J'ai bien de la peine à comprendre, répondit M^e Rougeard. J'ai décidé M. le comte d'Orbessac à venir me prêter appui comme témoin; il m'a demandé s'il y avait à signer quelque testament illégal, du moins à ses yeux, c'est-à-dire deshéritant une famille. Je lui ai répondu qu'il était question d'un testament tout paternel. Après la lecture que je viens de faire, comment est-il possible que le comte d'Orbessac refuse de signer? Je n'y comprends rien.

— Mon Dieu, dit Maurice, je ne refuse pas de signer, mais comme je n'ai apposé mon nom au bas d'aucune espèce de testament, je demande la permission de réfléchir un peu.

— Quoi de plus simple? lui dit madame de Fargiel en se rapprochant de lui comme pour empêcher Béatrix de lui parler, si vous avez bien entendu, vous comprenez que mon père m'institue sa légataire universelle, à la charge par moi de servir divers legs. Il n'y avait même pas besoin de testament pour cela.

La suite au prochain numéro.



SCÈNES DE L'INQUISITION.

Nous donnerons à nos lecteurs quelques tristes exemples des supplices infligés par l'inquisition. Nous nous arrêterons aujourd'hui à cette horrible scène du fouet. Le grand inquisiteur s'enivrait de vengeance, et, il faut oser le dire, de volupté. C'était l'odieuse volupté du marquis de Sade.

Il y a vingt siècles la terre était livrée aux tyrans, c'est-à-dire aux rois et aux prêtres, qui, se servant de différentes religions qu'ils pratiquaient, asservissaient les nations et les exploitaient. Jésus-Christ n'avait pas encore apporté au monde les divins enseignements qui devaient le régénérer. Il n'était pas mort sur une croix pour donner la liberté à la terre. L'Évangile n'existait pas.

Depuis ce temps, le christianisme a été enseigné à tous.

Non contents d'avoir légué aux nations la doctrine de leur divin Maître, les apôtres et les disciples de Jésus-Christ sont morts pour la défendre.

Pendant les premiers siècles du christianisme, les pontifes et les prêtres chrétiens ont marché dans la voie que leur avaient tracée les apôtres; comme eux ils ont proclamé la foi chrétienne sous la hache des bourreaux, et le sang des martyrs a porté ses fruits.

La moitié du monde embrassa le christianisme; Rome l'idolâtre devint chrétienne : mais à ces

temps si glorieux pour l'espèce humaine succédèrent bientôt des siècles d'iniquité.

Tant que dura la persécution, les pontifes et les prêtres chrétiens furent humbles et forts; la persécution finie, les papes, auparavant si pauvres, devinrent bientôt riches et puissants. Ceux qui naguère étaient obligés de vivre sans asile, de prêcher sur les montagnes et de célébrer l'office divin dans le creux des rochers, eurent un royaume temporel, des temples magnifiques et une cour plus brillante que la cour des rois. La croix ne leur fut plus une arme suffisante pour combattre l'erreur et soumettre les peuples à la foi de Jésus-Christ. Ils eurent des armes comme les rois de la terre, ils combattirent avec le glaive ceux qu'il fallait gagner par la douceur.

De martyrs ils devinrent bourreaux!

Dès lors l'esprit de Dieu les abandonna, l'orgueil et l'ambition envahirent l'âme des prêtres du Seigneur; ils ne furent plus les humbles ministres d'un Dieu crucifié, mais les vils courtisans du pape : Rome ne fut plus la ville sainte, mais la ville de l'orgie... un *bordello*, selon l'énergique expression du Dante.

En peu de temps, Rome chrétienne devint plus païenne qu'elle ne l'avait été au temps de Néron et de Caligula : elle ne fut plus la capitale du monde

chrétien, mais un lupanar immonde où les lévites du Seigneur polluaient chaque jour leur robe sacrée.

Le palais des papes devint le palais de la débauche et un repaire de jongleurs. Les cardinaux et les évêques, ces successeurs des pêcheurs de la

Judée, transformés en princes de la terre, ne se prosternèrent plus dans la poussière des temples, s'humiliant et priant pour leurs troupeaux; mais dans ces temples, ils eurent des trônes où on les encensa comme des dieux, où ils s'enivraient de parfums et d'harmonie, où ils étalaient la pompe



fastueuse et fascinatrice des cérémonies d'un culte que le Christ aurait méconnu s'il fût redescendu sur la terre.

C'est ainsi que, pendant plusieurs siècles, le clergé romain, oubliant le ciel dans les plaisirs mondains, se fit adorer à la place du Dieu vi-

vant; et comme l'Évangile condamnait sa conduite, il défendit aux peuples la lecture de l'Évangile.

Pendant ce temps, les peuples marchaient en silence vers l'avenir; l'Espagne, civilisée par les Maures, cultivait avec succès les arts et l'indus-

trie; les lettres renaissaient en Italie, l'Allemagne préluait à la réforme, et l'Angleterre frémissait déjà d'enthousiasme aux premiers vagissements de la liberté naissante.

Rome se réveilla enfin de sa léthargie au bruit que faisaient les peuples pour briser leurs chaînes; elle vit la puissance lui échapper. Alors, au lieu de se prosterner à deux genoux et de demander pardon à Dieu d'un passé rempli d'iniquités, que fit le chef de l'Église, le successeur de saint Pierre?... il créa l'inquisition.

A dater de ce jour, le clergé catholique, assuré de régner par la terreur et par la force, dédaigna de tromper l'humanité si longtemps dupe de son hypocrisie, et il en devint le théâtre. Dès lors, il lutta ouvertement contre le progrès des lumières. Grâce à ses soins, l'inquisition surpassa bientôt toutes les espérances de Rome, et donna au pouvoir temporel des papes une extension dont on ne saurait se faire aujourd'hui qu'une faible idée.

L'inquisition, depuis longtemps préparée par les rigueurs que, dès le troisième siècle de l'ère chrétienne, les papes avaient exercées contre les peuples, préparée aussi par le concile de Vérone en 1184, l'inquisition date seulement du treizième siècle (1208). Elle fut instituée en France sous le pontificat d'Innocent III et régularisée par Dominique de Gusman, qui imposa à cette institution la règle de saint Augustin. Quelques années plus tard, l'inquisition avait passé les Alpes et régnait sur presque toute l'Italie. Enfin, en 1232, Grégoire IX adressait à l'archevêque de Tarragone, en Catalogne, un bref par lequel il lui enjoignait d'établir l'inquisition dans son diocèse. Des moines dominicains furent revêtus de la charge d'inquisiteurs; bientôt toute l'Espagne subit ce joug odieux. Toutefois, les Espagnols ont lutté sans re-

lâche pendant deux siècles contre les progrès de cette horrible institution et son envahissement. Mais en 1484, un prêtre fanatique, Thomas de Torquemada, secondant l'avaricieuse ambition de Ferdinand d'Aragon, introduisit l'inquisition en Castille et en Aragon où elle n'avait pas encore pénétré, et se fit nommer grand inquisiteur général. C'est à Torquemada que commença cette longue série de persécutions inouïes qui n'ont cessé en Espagne qu'à l'arrivée des Français en 1808; ce fut alors vraiment que périt l'inquisition avec la force morale de l'Église espagnole, après avoir épuisé l'Espagne par plus de trois siècles d'agonie.

Dans cette longue et sanglante période, le seizième siècle est celui qui offre les tableaux les plus riches d'oppositions et de contrastes aux observations de l'historien.

Ce siècle, qui a vu les règnes de Charles-Quint et de Philippe II, a assisté à la fin de celui de Torquemada et à ceux des inquisiteurs généraux Deza et Cisneros; ce siècle enfin a été le témoin des luttes du véritable esprit chrétien contre l'obscurantisme et la simonie de Rome.

D'une part, c'étaient Luther, Melancton et Zwingli dénonçant au monde les abus de l'Église romaine, confondant la théologie embrouillée des moines, dotant l'Allemagne et la Suisse de ce large code d'égalité et de liberté qui commence au pied de l'autel et s'arrête aux marches du trône. De l'autre, saint Jean d'Avila, Louis de Grenade, saint Jean de Dieu, moins audacieux dans leurs doctrines, mais animés aussi du véritable esprit des apôtres, luttant par la douceur et par la charité contre l'intolérance et les vices de Rome et frappés par l'inquisition, malgré leur douceur évangélique et leur pieuse modération.

UN ÉPISODE SOUS LA TERREUR.

Le 22 janvier 1793, vers huit heures du soir, une vieille dame descendait, à Paris, l'Éminence rapide qui finit devant l'église Saint-Laurent, dans le faubourg Saint-Martin. Il avait tant neigé pendant toute la journée, que les pas s'entendaient à peine. Les rues étaient désertes. La crainte assez naturelle qu'inspirait le silence s'augmentait de toute la terreur qui faisait alors gémir la France; aussi la vieille dame n'avait-elle encore rencontré personne; sa vue, affaiblie depuis longtemps, ne lui permettait pas d'ailleurs d'apercevoir dans le lointain, à la lueur des lanternes, quelques passants clairs-semés comme des ombres dans l'immense voie de ce faubourg. Elle allait courageusement seule à travers cette solitude, comme si son âge était un talisman qui dût la préserver de tout malheur. Quand elle eut dépassé la rue des Morts, elle crut distinguer le pas lourd et ferme d'un homme qui marchait derrière elle. Elle s'imagina qu'elle n'entendait pas ce bruit pour la première fois; elle s'effraya d'avoir été suivie, et tenta d'aller plus vite encore, afin d'atteindre à une boutique assez bien éclairée, espérant pouvoir véritablement à la lumière les soupçons dont elle était saisie. Aussitôt qu'elle se trouva dans le rayon de lueur horizontale qui partait de cette boutique, elle retourna brusquement la tête, et entrevit une forme humaine dans le brouillard: cette indistincte vision lui suffit, elle chancela un moment sous le poids de la terreur dont elle fut accablée, car elle ne douta plus alors qu'elle n'eût été escortée par l'inconnu depuis le premier pas qu'elle avait fait hors de chez elle, et le désir d'échapper à un espion lui prêta des forces. Incapable de raisonner, elle doubla le pas, comme si elle pouvait se soustraire à un homme nécessairement plus agile qu'elle. Après avoir couru pendant quelques minutes, elle parvint à la boutique d'un pâtissier, y entra et tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, sur une chaise placée devant le comptoir. Au moment où elle fit errier le loquet de la porte, une jeune femme occupée à breder leva les yeux, reconnut, à travers les carreaux du vitrage, la mante de forme antique et de soie violette dans laquelle la vieille dame

était enveloppée, et s'empressa d'ouvrir un tiroir comme pour y prendre une chose qu'elle devait lui remettre. Non seulement le geste et la physionomie de la jeune femme exprimèrent le désir de se débarrasser promptement de l'inconnue, comme si c'eût été une de ces personnes qu'on ne voit pas avec plaisir; mais encore elle laissa échapper une expression d'impatience en trouvant le tiroir vide; puis, sans regarder la dame, elle sortit précipitamment du comptoir, alla vers l'arrière-boutique, et appela son mari, qui parut tout à coup. — Où donc as-tu mis... ? lui demanda-t-elle d'un air de mystère en lui désignant la vieille dame par un coup d'œil et sans achever sa phrase.

Quoique le pâtissier ne pût voir que l'immense bonnet de soie noire environné de nœuds en rubans violets, qui servait de coiffure à l'inconnue, il disparut après avoir jeté à sa femme un regard qui semblait dire : — Crois-tu que je vais laisser cela dans ton comptoir?... Étonnée du silence et de l'immobilité de la vieille dame, la marchande revint auprès d'elle; et, en la voyant, elle se sentit saisie d'un mouvement de compassion ou peut-être aussi de curiosité. Sa coiffure était disposée de manière à cacher ses cheveux, sans doute blanchis par l'âge; car la propreté du collet de sa robe annonçait qu'elle ne portait pas de poudre. Ce manque d'ornement faisait contracter à sa figure une sorte de sévérité religieuse. Ses traits étaient graves et fiers. La jeune femme était persuadée que l'inconnue était une *ci-devant*, et qu'elle avait appartenu à la cour. — Madame?... lui dit-elle involontairement et avec respect en oubliant que ce titre était proscrit.

La vieille dame ne répondit pas. Elle tenait ses yeux fixés sur le vitrage de la boutique, comme si un objet effrayant y eût été dessiné. — Qu'as-tu, citoyenne ? demanda le maître du logis, qui repartit aussitôt.

Le citoyen pâtissier tira la dame de sa rêverie en lui tendant une petite boîte de carton, couverte en papier bleu. — Rien, rien, mes amis, répondit-elle d'une voix douce.

Elle leva les yeux sur le pâtissier comme pour

lui jeter un regard de remerciement; mais, en lui voyant un bonnet rouge sur la tête, elle laissa échapper un cri. — Ah!... vous m'avez trahie?...

La jeune femme et son mari répondirent par un geste d'horreur qui fit rougir l'inconnue, soit de les avoir soupçonnés, soit de plaisir. — Excusez-moi, dit-elle alors avec une douceur enfantine. Puis, tirant un louis d'or de sa poche, elle le présenta au pâtissier: — Voici le prix convenu, ajouta-t-elle.

Il y a une indigence que les indigents savent deviner. Le pâtissier et sa femme se regardèrent et se montrèrent la vieille femme en se communiquant une même pensée. Ce louis d'or devait être le dernier. Les mains de la dame tremblaient en offrant cette pièce, qu'elle contemplait avec douleur et sans avarice; mais elle semblait connaître toute l'étendue du sacrifice. Le jeûne et la misère étaient gravés sur cette figure en traits aussi lisibles que ceux de la peur et des habitudes ascétiques. Il y avait dans ses vêtements des vestiges de magnificence. C'était de la soie usée, une mante propre, quoique passée, des dentelles soigneusement raccommodées; enfin les haillons de l'opulence! Les marchands, placés entre la pitié et l'intérêt, commencèrent par soulager leur conscience en paroles. — Mais, citoyenne, tu parais bien faible? — Madame aurait-elle besoin de prendre quelque chose? reprit la femme en coupant la parole à son mari. — Nous avons de bien bon bouillon, dit le pâtissier. — Il fait si froid, madame aura peut-être été saisie en marchant; mais vous pouvez vous reposer ici et vous chauffer un peu. — Nous ne sommes pas aussi noirs que le diable, s'écria le pâtissier.

Gagnée par l'accent de bienveillance qui animait les paroles des charitables boutiquiers, la dame avoua qu'elle avait été suivie par un homme. — Ce n'est que cela? reprit l'homme au bonnet rouge. Attends-moi, citoyenne.

Il donna le louis à sa femme. Puis, mû par cette espèce de reconnaissance qui se glisse dans l'âme d'un marchand quand il reçoit un prix exorbitant d'une marchandise de médiocre valeur, il alla mettre son uniforme de garde national, prit son chapeau, passa son briquet et reparut sous les armes; mais sa femme avait eu le temps de réfléchir. Comme dans bien d'autres cœurs, la Réflexion ferma la main ouverte de la Bienfaisance. Inquiète et craignant de voir son mari dans quelque mauvaise affaire, la femme du pâtissier essaya de le tirer par le pan de son habit pour l'arrêter; mais, obéissant à un sentiment de charité, le brave homme offrit sur-le-champ à la vieille dame de l'escorter,

— Il paraît que l'homme dont a peur la citoyenne est encore à rôder devant la boutique, dit vivement la jeune femme. — Je le craius, dit naïvement la

dame. — Si c'était un espion? si c'était une conspiration? N'y va pas, et reprends-lui la boîte....

Ces paroles, soufflées à l'oreille du pâtissier par sa femme, glacèrent le courage impromptu dont il était possédé. — Eh! je m'en vais lui dire deux mots, et vous en débarrasser sur-le-champ, s'écria le pâtissier en ouvrant la porte et sortant avec précipitation.

La vieille dame, passive comme un enfant et presque hébétée, se rassit sur sa chaise. L'honnête marchand ne tarda pas à reparaitre; son visage, assez rouge de son naturel et enluminé d'ailleurs par le feu du four, était subitement devenu blême. — Veux-tu nous faire couper le cou, misérable aristocrate?... s'écria-t-il avec fureur. Songe à nous montrer les talons.

En achevant ces mots, le pâtissier essaya de reprendre à la vieille dame la petite boîte qu'elle avait mise dans une de ses poches. A peine les mains hardies du pâtissier touchèrent-elles ses vêtements, que l'inconnue, préférant se livrer aux dangers de la route sans autre défenseur que Dieu, plutôt que de perdre ce qu'elle venait d'acheter, retrouva l'agilité de sa jeunesse; elle s'élança vers la porte, l'ouvrit brusquement, et disparut aux yeux de la femme et du mari stupéfaits et tremblants. Aussitôt que l'inconnue se trouva dehors, elle se mit à marcher avec vitesse; mais ses forces la trahirent bientôt, car elle entendit l'espion par lequel elle était impitoyablement suivie, faisant crier la neige qu'il pressait de son pas pesant; elle fut obligée de s'arrêter, il s'arrêta; elle n'osait ni lui parler ni le regarder, soit par suite de la peur dont elle était saisie, soit par manque d'intelligence. Elle continua son chemin en allant lentement, l'homme ralentit alors son pas de manière à rester à une distance qui lui permettait de veiller sur elle. L'inconnu semblait être l'ombre même de cette vieille femme. Neuf heures sonnèrent quand le couple silencieux repassa devant l'église de Saint-Laurent. Il est dans la nature de toutes les âmes, même la plus infirme, qu'un sentiment de calme succède à une agitation violente, car, si les sentiments sont intus, nos organes sont bornés. Aussi l'inconnue, n'éprouvant aucun mal de son prétendu persécuteur, voulut-elle voir en lui un ami secret empressé de la protéger; elle réunit toutes les apparitions de l'étranger comme pour trouver des motifs plausibles à cette consolante opinion, et il lui plut alors de reconnaître en lui plutôt de bonnes que de mauvaises intentions. Oubliant l'effroi que cet homme venait d'inspirer au pâtissier, elle avança donc d'un pas ferme dans les régions supérieures du faubourg Saint-Martin. Après une demi-heure de marche, elle parvint à une maison située auprès

de l'embranchement formé par la rue principale du faubourg et par celle qui mène à la barrière de Pantin. Ce lieu est encore aujourd'hui un des plus déserts de tout Paris. La bise, passant sur les buttes Saint-Chamont et de Belleville, sifflait à travers les maisons, ou plutôt les chaumières, semées dans ce vallon presque inhabité, où les clôtures sont en murailles faites avec de la terre et des os. Cet endroit désolé semblait être l'asile naturel de la misère et du désespoir. L'homme qui s'acharnait à la poursuite de la pauvre créature assez hardie pour traverser nuitamment ces rues silencieuses parut frappé du spectacle qui s'offrait à ses regards. Il resta pensif, debout et dans une attitude d'hésitation, faiblement éclairé par un réverbère dont la lueur indécise perçait à peine le brouillard. La peur donna des yeux à la vieille femme, qui crut apercevoir quelque chose de sinistre dans les traits de l'inconnu; elle sentit ses terreurs se réveiller, et profita de l'espèce d'incertitude qui arrêtait cet homme pour se glisser dans l'ombre vers la porte de la maison solitaire; elle fit jouer un ressort, et disparut avec une rapidité fantasmagorique. Le passant, immobile, contemplait cette maison, qui présentait en quelque sorte le type des misérables habitations de ce faubourg. Cette chancelante bicoque, bâtie en moellons,

était revêtue d'une couche de plâtre jauni, si fortement lézardée, qu'on craignait de la voir tomber au moindre effort du vent. Le toit de tuiles brunes et couvert de mousse s'affaissait en plusieurs endroits, de manière à faire croire qu'il allait céder sous le poids de la neige.

Chaque étage avait trois fenêtres dont les châssis, pourris par l'humidité et disjoints par l'action du soleil, annonçaient que le froid devait pénétrer dans les chambres. Cette maison isolée ressemblait à une vieille tour que le temps oubliait de détruire. Une faible lumière éclairait les eroisées qui coupaient irrégulièrement la mansarde par laquelle ce pauvre édifice était terminé, tandis que le reste de la maison se trouvait dans une obscurité complète. La vieille femme ne monta pas sans peine l'escalier rude et grossier, le long duquel on s'appuyait sur une corde en guise de rampe; elle frappa mystérieusement à la porte du logement qui se trouvait dans la mansarde, et s'assit avec précipitation sur une chaise que lui présenta un vieillard. — Cachez-vous, cachez-vous! lui dit-elle. Quoique nous ne sortions que bien rarement, nos démarches sont connues, nos pas sont épiés. Je vois toujours cet odieux tribu-

La suite au prochain numéro.



BÉATRIX

ROMAN DU TEMPS DE LA ROYAUTE.

VIII. — LE COMTE DE PARFONDVAL.

Béatrix s'était insensiblement approchée du lit.

— Je demande à M. le comte de Parfondval, dit-elle d'une voix émue, la grâce de demeurer un instant seule avec lui. Alors je pourrai lui expliquer pourquoi M. le comte d'Orbessac ne si-

gnera pas ce testament.

De plus en plus surpris et inquiet, M. de Parfondval regarda Béatrix. Il fut quelques secondes sans lui répondre.

— Non, non, murmura-t-il tout bas en passant la main sur son front, ce n'est point un rêve.

S'adressant au notaire et aux témoins :

— Messieurs, voulez-vous avoir la bonté de passer pour un instant dans le salon ?

Quand le notaire et les témoins furent sortis, Béatrix se retourna vers madame de Fargiel.

— Madame, je désire être seule pour parler à M. de Parfondval.

Et comme madame de Fargiel, tout interdite, semblait ne pas devoir écouter Béatrix, son père, se tournant vers elle, lui dit en essayant de sourire :

— Allons, ma fille, il faut s'exécuter de bonne grâce, car c'est sans doute la dernière fois qu'une aussi jolie bouche me demande un quart d'heure d'entretien.

Maurice offrit le bras à madame de Fargiel.

Comme la pièce où ils venaient d'entrer n'était éclairée que par les dernières teintes du couchant, la comtesse de Fargiel alla droit à la cheminée et sonna vivement.

Un domestique entra avec un flambeau dans chaque main. — Madame, dit Maurice quand cet homme fut sorti, je vois qu'une certaine agitation s'est emparée de votre âme. Rassurez-vous, je suis venu ici avec une comédienne ; c'est une bonne fille qui ne sait pas souvent ce qu'elle dit ; je la connais, mais pourtant je n'ai pas le droit de l'arrêter dans ses impertinentes folies. Une aventure assez bizarre nous a réunis bon gré mal gré depuis deux ou trois heures. Mais rassurez-vous, quoi qu'elle dise, quoi qu'elle fasse, ce sera toujours de la comédie.

— De la comédie, monsieur ; mais songez que mon père est au plus mal. Je suis venu aujourd'hui en toute hâte sur une lettre du médecin qui croyait que M. de Parfondval n'avait plus que peu de jours à vivre.



CELESTIN HANTELIN.

— Je ne serais pas surpris, madame, que Béatrix ait demandé un tête-à-tête à monsieur votre père pour obtenir de lui quelques lignes dans son testament, car savons-nous si M. de Parfondval en est à son premier tête-à-tête avec les comédiennes des Variétés ?

— Il ne faut pas calomnier mon père ; mais pourtant, comme je ne suis pas sa confidente, je ne puis jurer de rien. Je serais bien curieuse de savoir ce qu'elle va dire à mon père.

Madame de Fargiel s'était rapprochée de la porte et l'avait entr'ouverte légèrement. Comme le lit du malade était à l'autre côté de la chambre elle ne put rien entendre. Elle revint vers Maurice.

— Permettez-moi de vous dire, madame, que je bénis le hasard qui m'a si étrangement conduit ici ; j'espérais vous revoir. Lundi, au bout des Champs-Élysées, quand il m'a fallu vous quitter, un doux et triste pressentiment m'a averti que je vous retrouverais bientôt, mais je ne pensais pas que je vous rencontrerais dans ce pays, presque perdu.

— Un pressentiment doux et triste ?

— Oui, madame, je réunis toujours ces deux mots ; ne croyez-vous pas comme moi que l'amour ne va jamais sans eux ?

— Cependant, dit madame de Fargiel d'un air rêveur, sans penser à répondre, cette demoiselle qui court les champs avec vous, c'est votre maîtresse ?

— Je ne sais rien encore, répondit nonchalamment Maurice. Il poursuivait avec un regard attentif.

— Si je ne vous avais pas rencontrée, peut-être deviendrais-je follement épris de Béatrix, car elle est bien jolie et bien attrayante.

— D'abord elle a un grand avantage sur... nous autres pauvres femmes du monde ; elle joue la comédie.

La conversation dura sur ce ton près d'une demi-heure. Maurice fut spirituel plutôt que tendre, galant plutôt que passionné ; madame de Fargiel se contenta de mettre en jeu ses plus vives coquetteries. Mais chacun d'eux était distrait par la singularité du rôle de Béatrix.

Or, que se passait-il entre la comédienne et le malade ?

D'abord nous raconterons en peu de mots la vie du comte de Parfondval, depuis le jour terrible où il tua Pierre Marbault, où il ne voulut pas même dire adieu à la pauvre Amélie.

Après son départ si précipité du Bourbonnais, le comte de Parfondval était passé en Allemagne, où depuis l'émigration de 1791 il avait des parents. Après un séjour de quelques années, le souvenir de son malheur étant moins vil, il revint en France, abandonnant son titre de comte de Parfondval, pour éviter toute reconnaissance entre lui et les filles d'Amélie.

Il n'avait laissé pour toute fortune à ces pauvres enfants que le château de Béthisy, ruine à moitié rebâtie, entourée de quelques arpents de pré, c'est-à-dire tout ce que leur mère avait recueilli de la succession du vieux chevalier. Comme le château de Parfondval était à son nom, il l'avait vendu en passant à Moulins à l'honneur même où expirait sa femme. Il était donc devenu étranger à ce pays.

Il s'établit d'abord à Paris pour voir plus souvent Régine qui était au couvent du Sacré-Cœur. Tourmenté par l'histoire de sa vie, il lui avait fallu voyager encore pour échapper à son inquiétude, car il avait beau vouloir oublier, le souvenir était toujours palpitant dans son cœur et dans sa pensée ; il voyait avec colère, tantôt avec compassion, tantôt même avec amour, cette pâle Amélie qu'il avait si cruellement abandonnée à la dernière heure ; il voyait sans cesse passer sous ses yeux, sous le fantôme de leur mère, ses deux pauvres petites filles qu'il avait reniées.

— Qui sait ? se disait-il quelquefois dans ses insomnies, peut-être sont-elles mes enfants comme Régine.

Il s'arrêtait à cette pensée, il se promettait de chercher à les revoir, d'écouter son cœur qui serait le vrai juge ; mais tout à coup se dressait devant lui la figure pensive de Pierre Marbault, et il repoussait avec fureur toutes les images un instant caressées.

— Ce sont ses filles, ce sont ses filles ! disait-il tout haut dans la nuit.

Le lendemain il allait au Sacré-Cœur embrasser Régine, ou bien, s'il était hors de Paris, il lui écrivait avec tout ce qui lui restait de tendresse au cœur.

Il avait fini, au mariage de Régine, par habiter le petit château de Marvy, dans l'espoir que les traces de la propriété lui feraient oublier un peu la triste page de sa vie.

En effet, à peine installé dans ce château, il avait planté, bâti, creusé une pièce d'eau, dessiné de nouvelles allées ; et, à toute nouvelle saison, il recommençait la métamorphose de son jardin et de son parc.

Depuis près de six mois, il était tombé, avant l'âge, abattu par le chagrin et par l'ennui. Sa fille était devenue une femme à la mode, elle le visitait à peine trois ou quatre fois par an, et encore c'était une vraie visite de cérémonie.

On peindrait mal toute la douleur qu'il ressentait à cet abandon de Régine qui était toute la vie de son cœur, pour laquelle il avait abandonné deux autres filles, qui étaient peut-être ses enfants !

Il avait pleuré en silence. Mais l'illusion paternelle bâtit aussi sur le sable. Dès qu'il tomba mor-

tellement atteint, Régine revint à lui avec la tendresse bien jouée d'une coquette; le malade, un jour de reproches sur son délaissement, lui avait dit :

— Qui sait ? si j'appelais les sœurs, elles viendraient peut-être toutes les deux veiller à mon lit de mort.

Régine, qui ne pleurait jamais, ne pleura pas, mais elle eut l'art de montrer des larmes à son père. Il était père : il se laissa toucher.

Le lendemain, elle revint; elle revint le surlendemain; elle revint toute la semaine, tantôt apportant un bouquet, tantôt un fruit rare, tantôt un livre curieux. M. de Parfondval s'accusa d'avoir mal jugé sa fille; il la pria de lui pardonner.

IX. — LES YEUX VERTS.

Dès que Béatrix se vit seule devant M. de Parfondval, elle tomba agenouillée et sanglota le front appuyé sur le bord du lit.

— Mais, madame, dit le comte en voulant lui prendre la main, expliquez-vous, de grâce.

Béatrix se leva subitement et répondit au comte avec un mouvement d'indignation :

— Une pension alimentaire aux demoiselles de Béthisy ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce bien vous qui avez dicté cet horrible testament ?

Le malade, tout atterré, regardait Béatrix sans comprendre.

Après un silence, Béatrix poursuivit ainsi :

— Sachez donc, monsieur, que les demoiselles de Béthisy n'ont pas besoin de votre pension alimentaire. Il est bien temps, d'ailleurs, de penser à elles quand l'une s'est faite comédienne et l'autre...

— Mes filles, des comédiennes ! s'écria le comte. Mes filles, des comédiennes !

— Vos filles... vous voyez bien qu'elles sont vos filles, car ce cri est parti du cœur.

M. de Parfondval s'était soulevé et avait saisi la main de Béatrix.

— Vous êtes donc ma fille ! s'écria-t-il d'une voix brisée... Clotilde ? c'est vous qui êtes Clotilde ? continuait M. de Parfondval, en pressant la main de Béatrix.

— Oui, autrefois, dit-elle avec un sourire et avec une larme, mais au théâtre je m'appelle Béatrix.

Le pauvre malade, tout éperdu, semblait anéanti par cette apparition si inattendue.

— Mais, mon Dieu, reprit-elle avec bonté, ne vous désolerez pas tant, je ne veux pas vous faire mourir un quart d'heure plus tôt. Après tout, je ne me plains pas de ma destinée, car je suis la fille du monde la plus heureuse. Une pension alimentaire ! mais j'ai plus de cent mille livres de rentes.

— Vous ?

— Vous vous imaginez donc que nous jouons la comédie pour rien ? J'ai une voiture, des chevaux, des laquais. Aussi, je ne parle pas, car je ne suis pas en peine; mais ma pauvre sœur !

— Marguerite ?

— Oui, Marguerite; vous ne devineriez jamais à quelle extrémité elle a été réduite il y a un an, car, il y a un an, je n'étais pas riche pour venir à son aide.

— Parlez ! parlez !

— Eh bien ! la pauvre enfant, elle s'est résignée à prendre le voile aux Carmélites. Comprenez-vous tout ce qu'elle a dû souffrir avant d'en arriver là, sans compter les souffrances du cœur ?

— Le ciel soit loué pour Marguerite ! dit M. de Parfondval; celle-là au moins priera Dieu pour sa mère coupable.

— Coupable ! s'écria Béatrix; coupable ! on vous a trompé.

— Enfant que vous êtes, est-ce que j'accuserais votre mère, si elle était restée digne de mon cœur, car je l'aimais profondément ?

— Vous avez beau dire; ma mère a peut-être été faible par le cœur; toutes les femmes le sont; mais au moins tous les enfants qu'elle vous a donnés sont bien les vôtres.

— Pauvre fille ! qui vous l'a dit ?

— Celui qui nous a recueillies, celui qui nous a nourries de son pain, car il connaissait bien ma mère. D'ailleurs, c'était le bruit du pays. Ne savez-vous donc pas ce qui se disait là-bas ? On disait que vous aviez fui ma mère en l'accusant injustement.

— Je n'aurai pas la cruauté, reprit tristement le malade, de vous dire que j'ai eu raison. Nous sommes loin de ces événements qui ont gâté ma vie; si Dieu a pardonné à votre mère, je lui pardonne.

— Pardonnez-lui dans ses enfants.

— Eh ! mon Dieu, je voudrais croire qu'ils sont les miens...

— Quel aveuglement ! Est-ce parce que vous avez devant les yeux une comédienne ? Allez, c'est bien une Parfondval. Je n'ai jamais donné de conseil à personne, pas même à moi; cependant aujourd'hui permettez-moi de vous en donner un.

— Pauvre enfant, que me conseillerez-vous donc ?...

— Je vous conseillerai de ne pas ajouter une cruauté à toutes vos cruautés. La mère n'a-t-elle pas été assez punie par votre abandon ? Les filles n'ont-elles pas assez longtemps porté la peine de leur mère ? Croyez-moi, je ne parle pas pour moi, mais pour ma sœur, car je suis bien sûre que la pauvre fille ne vivra pas longtemps dans cette solitude des Carmélites. Déchirez le testament que vous venez de signer, faites qu'elle ait sa part de

votre fortune. N'en restera-t-il pas assez à celle qui a eu toute votre tendresse depuis vingt ans ?

— Mais, madame, vous ne savez pas ce que vous dites : si je croyais que vous fussiez mes filles, vous et votre sœur, si j'avais même un doute, le doute le plus vague, pensez-vous donc que j'eusse signé ce testament ? Je ne puis reconnaître que ma fille ; à ma fille seule appartient toute ma fortune. Je veux bien, en considération de tout ce qui s'est passé, vous accorder à toutes les deux...

— Vous devriez comprendre, interrompit vivement Béatrix, que nous ne pouvons accepter. Si nous sommes vos enfants, nous demandons ce qui nous est dû ; si vous ne voulez pas nous reconnaître, nous n'accepterons pas une obole, car nous ne venons pas mendier à votre porte.

M. de Parfondval était de plus en plus ému ; la voix de Béatrix était la voix d'Amélie ; il écoutait parler la comédienne tout à la fois avec douleur et avec amour. Cette voix l'avait rajeuni de vingt ans. Toute sa vie lui semblait un rêve.

— Clotilde, dit-il en ressaisissant la main de Béatrix, est-ce votre cœur qui vous dit que je suis votre père ?

Au lieu de répondre, Béatrix se jeta dans les bras du comte de Parfondval ; il la pressa sur lui avec effusion.

— Ma fille, ma fille ! s'écria-t-il d'une voix brisée, vous êtes ma fille, dites-moi que vous êtes ma fille !

Béatrix était assise sur le lit ; elle appuyait ses lèvres sur la main du comte.

— On m'a dit, murmura-t-elle en pleurant, on m'a dit que vous étiez mon père ; je vous ai longtemps attendu, car je ne pouvais croire à un oubli si profond : vous n'êtes pas venu ; mais Dieu n'a pu vouloir que vous mourriez sans me voir, car c'est Dieu qui m'a conduite ici.

Béatrix ne put arrêter une larme. La lumière des bougies frappait alors sur sa figure. M. de Parfondval, qui l'avait vue jusque-là dans l'ombre, ranima toutes ses forces pour la contempler.

— Oui, oui, dit-il en passant la main sur son front, vous êtes ma fille ; Dieu me pardonnera-t-il d'avoir abandonné mes enfants ? La vengeance m'a aveuglé.

Il avait pris les mains de Béatrix et l'attirait doucement vers lui pour l'embrasser ; mais tout à coup il la repoussa.

— Qu'ai-je vu ? Non, non, je ne me suis pas trompé, dit-il en regardant toujours Béatrix.

— Vous me faites peur.

— Ces yeux, reprit-il avec colère, ces yeux verts, ce sont les yeux verts de Pierre Marbault.

En prononçant ce nom, le comte jeta Béatrix hors du lit, et retomba mourant sur son oreiller.

Béatrix poussa un cri. Au même instant, madame de Fargiel se précipita dans la chambre.

Elle vit son père étendu sans mouvement ; elle vit Béatrix agenouillée sur le tapis, se tordant les bras avec désespoir.

— Qu'y a-t-il ? Qu'ai-je entendu ?

La comtesse s'était arrêtée devant Béatrix.

Après un silence, elle reprit d'un ton impérieux :

— Madame, je vous ordonne de me dire ce qui s'est passé entre mon père et vous.

Béatrix leva sans répondre ses grands yeux sur la comtesse.

— Est-ce que vous êtes venue pour assassiner mon père, madame ?

— Ne parlez pas si haut, madame, dit Béatrix en se levant et en regardant madame de Fargiel des pieds à la tête, ne prenez pas ces airs d'impératrice ; je suis ici chez moi.

— Vous êtes ici chez vous ?

— Oui, car je suis comme vous une Parfondval. Madame de Fargiel recula tout atterrée.

Elle n'avait presque jamais pensé à Clotilde et à Marguerite ; elle ne pouvait s'imaginer qu'elle dût les voir un jour.

Cependant Maurice était revenu dans la chambre, non moins surpris que madame de Fargiel.

— Voyons, dit-il en essayant de rire, est-ce que la comédie dure encore ?

Il s'approcha de Béatrix.

— Madame, vous abusez un peu des droits de l'hospitalité.

Béatrix le regarda d'un œil hagard.

— Vous ne savez donc pas, dit-elle en élevant la voix, que je suis ici chez mon père ? Ce testament que vous n'avez pas signé, et que vous ne signerez pas, était destiné à nous déshériter, ma sœur Marguerite et moi.

Maurice se tourna vers madame de Fargiel, qui ne savait que dire, qui regardait tour à tour son père, Béatrix et Maurice.

— J'espère, madame, que vous ne prenez pas au sérieux cette scène ridicule.

Disant ces mots, Maurice lança à Béatrix un regard courroucé.

— Une scène ridicule ! C'est vous qui dites cela, Maurice, une scène ridicule, parce que je retrouve mon père après un abandon de vingt ans !

Béatrix avait prononcé ces mots avec un accent profondément senti.

— Madame, dit Maurice à la comtesse, dites-moi ce qu'il me faut penser de tout ceci. Béatrix est votre sœur ?

La comtesse sourit avec dédain et avec colère. — Ma sœur ! ma sœur ! cette comédienne ! Ah ! monsieur, épargnez-moi cette injure.

Béatrix court au lit comme pour interroger le malade.

— S'il pouvait parler, dit-elle en voyant que M. de Parfondval était toujours sans mouvement, s'il pouvait parler, il vous confondrait. Mais l'heure viendra où vous n'oserez plus mentir. N'avez-vous pas de honte! renier votre sœur au lieu de vous jeter dans ses bras! Vous avez raison, je ne suis pas votre sœur, du moins pour vous aimer, car je suis votre sœur, comme Marguerite, pour partager avec vous la succession de M. de Parfondval.

La scène devenait de plus en plus embarrassante pour Maurice. Tout en voulant ne rien prendre au sérieux de ce que disait Béatrix, il était vivement ému. Il regardait tour à tour la belle figure impassible, quoique inquiète, de madame de Fargiel, et la jolie tête animée de la comédienne.

Cependant la garde-malade était rentrée; elle essayait de réveiller M. de Parfondval. Il était plutôt accablé par un profond assoupissement qu'évanoui.

— J'oubliais, dit tout-à-coup la garde-malade en se tournant vers Maurice, votre voiture vient d'arriver. Votre chasseur a trouvé des chevaux et un postillon sur la route de Luzarches.

— Maurice, partons à l'instant, dit Béatrix en allant vers le jeune comte. Il faut que j'aie trouver Marguerite... Soyez tranquille, madame, poursuivit-elle en s'adressant à madame de Fargiel, je reviendrai. Quand mon père verra tout d'un coup ses deux enfants abandonnées, il retrouvera son cœur pour elles.

Disant ces mots, elle s'approcha du lit : — Adieu, mon père, dit-elle tout doucement, souvenez-vous de ma mère, et n'oubliez pas vos filles.

Pendant qu'elle était devant le lit, madame de Fargiel s'approcha de Maurice.

— Monsieur, je demeure rue de la Ferme-des-Mathurins, n. 40; je vous attends demain à deux heures.

Maurice s'inclina en signe d'assentiment.

— Allons, dit Béatrix en essuyant une larme.

Elle tendit la main à Maurice, et sortit sans regarder sa sœur.

X. — LA FIN DU VOYAGE EN CALÈCHE.

La calèche était au bas du perron. Maurice promit un louis de pourboire au postillon, qui fit claquer son fouet avec un bruit joyeux.

— N'aurez-vous pas froid, Béatrix, car vous n'étiez pas préparée à voyager la nuit avec toutes ces dentelles?

— C'est vrai, je n'y pensais pas; mais vous passerez, en guise de cachemire, votre bras sur mon épaule, et vous m'appuierez sur votre cœur. Ro-

drigues, as-tu du cœur? Mais à propos, monsieur, continua-t-elle, que voulaient dire toutes ces calèches entre vous et madame de Fargiel?

— Béatrix, dit Maurice, faisant tant bien que mal un cachemire à la comédienne dont l'épaule frissonnait déjà sous le vent humide de la nuit, si je ne vous aimais pas sérieusement depuis trois ou quatre heures, je crois que je l'aimerais par fantaisie, car elle est belle au moins.

— Vous vous étiez déjà vus, à ce qu'il paraît?

— Une fois, une seule fois... ne vous ai-je pas dit que j'avais *violemment* rencontré une comtesse en sautant dans sa calèche aux Champs-Élysées?

— C'est celle-là! Maurice, je suis jalouse.

— Ce n'est pas la peine.

— Je vous enfermerai chez moi.

— Si vous voulez.

— Je suis folle, et je ne sais plus ce que je dis. Maurice, aimez-moi; car si vous ne m'aimiez pas, que deviendrais-je? Depuis ce matin, voilà que toute ma vie est changée. J'étais venue si gaiement à cette chasse à courre; un triste pressentiment couvre mon cœur. J'ai beau me dire que je vous aime et que vous m'aimez, j'ai envie de pleurer.

— Vous êtes une enfant; c'est la nuit qui vous attriste ainsi; demain vous reprendrez, avec le soleil, toute votre folle gaieté.

— Non, je sens que c'est fini.

Béatrix pleurait.

— Quoi! dit Maurice un peu attendri, vous pleurez, vous qui n'avez jamais versé une seule larme. C'est sans doute cette scène du château. Mais dites-moi la vérité: me suis-je trompé en devinant que vous étiez la fille naturelle de M. de Parfondval?

— Sa fille naturelle! Je suis sa fille, comme madame de Fargiel elle-même.

— Expliquez-vous.

— Mon père, vous l'avez vu. Il habitait au château de Parfondval, avec ma mère et mes deux sœurs... Un jour, il revint de la chasse avec du sang à son fusil. En entrant au château, il demanda sa berline et partit avec l'aînée de ses filles, celle que vous venez de voir. Il ne reparut jamais. Ma mère mourut le jour même de son départ. Elle avait voulu lui parler; il n'avait pas voulu l'entendre. Nous restâmes orphelines, ma sœur Marguerite et moi.

Béatrix s'interrompit.

— Marguerite, ne l'avez-vous pas vue chez moi, rue de Buffault, il y a un an?

— Je ne m'en souviens pas, répondit Maurice. Qu'est-elle devenue?

— Oh! mou Dieu, c'est toute une histoire; sachez seulement qu'elle est aux Carmélites, à l'heure qu'il est.

— Aux Carmélites ! s'écria Maurice ; quel trait de lumière !

Maurice raconta à Béatrix sa singulière rencontre au couvent de la rue de Vaugirard.

— C'est peut-être ma sœur, dit la comédienne ; cependant, si elle était libre depuis trois jours, elle serait déjà venue me voir ! Faites-moi son portrait.

— Je n'ai pas eu le loisir de la voir beaucoup ; si elle n'était devenue une sainte fille vouée au Seigneur, je dirais qu'elle n'a soulevé son voile que pour me faire admirer la pureté idéale de ses traits et le doux éclat de ses yeux bleus. J'ai cru un instant voir apparaître une vierge de Raphaël.

— C'est ma sœur. Mais si elle est libre, comment ne l'ai-je pas vue ?

— Peut-être n'ose-t-elle plus aller chez une comédienne. A-t-elle d'autres amies ?

— Oui, une pauvre fille qui grave de la musique du côté de Saint-Sulpice. Sans doute Marguerite s'y sera réfugiée ; mais nous nous aimons trop pour qu'elle craigne de me voir. Il faut dire que je suis bien coupable. Depuis quatre à cinq mois j'étais si profondément perdue dans le tourbillon, que je ne trouvais pas une heure pour aller lui parler à la grille. Il faut dire aussi que cette manière de se parler est bien ennuyeuse. Si seulement il était permis de s'embrasser ou même de se voir !

— Je ne comprends pas que votre sœur se soit emprisonnée là.

— Que voulez-vous ? c'était bien assez d'avoir à répondre un jour de mes actions qui sont un peu vives, sans me charger de celles de ma sœur.

Après un silence, Béatrix dit à son compagnon de voyage.

— Savez-vous que vous êtes dans une position fort singulière ; car, si j'ai bien compris, vous êtes un peu amoureux des trois sœurs.

— C'est vrai, répondit Maurice avec un accent convaincu ; mais, reprit-il en appuyant Béatrix sur son cœur, si je suis amoureux des deux autres, je n'aime que vous.

Quoique Béatrix n'eût pas toujours l'habitude d'entendre la délicatesse du langage, elle comprit.

— D'ailleurs, reprit Maurice, je crois bien que si j'ai pris plaisir à voir votre sœur la comtesse et votre sœur la carmélite, c'est parce qu'elles m'ont rappelé quelque chose de vous.

— C'est cela, dit Béatrix d'un ton railleur... Mais je m'aperçois que nous entrons à Paris. J'arriverai à temps pour jouer mon rôle d'ingénue.

XI. — LE RÔLE D'INGÉNU.

Maurice et Béatrix étaient donc sur le point d'arriver chez *lui* ou chez *elle*, à leur retour de la forêt de Chantilly.

— Oui, oui, nous n'y songions plus, dit Maurice, il faut jouer ce soir votre rôle d'ingénue, ma pauvre Béatrix !

— Quand je ferais manquer la pièce, remarquait-elle, je n'y vois pas grand mal.

— Et les bouquets que les lions de l'avant-scène ont apportés pour vous ?

— Ils sont déjà flétris dans leurs mains.

— Songez, avec charité, à ce pauvre vaudeviliste né malin.

— Ils sont six.

— Alors la pièce est six fois moins spirituelle.

— Il y a pourtant un joli couplet final que je devais chanter.

— Eh bien ! dit résolument Maurice, si nous arrivons à temps, vous jouerez gaiement votre rôle, car nous tournons un peu trop à l'élégie et à la pastorale.

Ils arrivaient devant le théâtre en question. Le régisseur piétinait d'impatience sur les degrés du péristyle. Il accourut au-devant de Béatrix.

— Mais, madame, vous ne savez donc pas que je suis responsable ?

— Je sais, dit gaiement Béatrix, qu'il y va de votre tête.

— Vous ne savez donc pas que la pièce est commencée ? On a sifflé pendant une heure, on a brisé les violons, on a chanté *la Marseillaise*, et tout cela parce que vous vous promenez sans doute en belle humeur. Le directeur est si furieux, qu'il m'a défendu de rentrer sans vous.

— Eh bien ! mon cher, il s'en est peu fallu que Votre Excellence ne couchât à la belle étoile.

Béatrix, suivie du comte d'Orbessac, s'était élancée plus vive qu'un jeune daim vers sa loge. En moins de deux minutes, sa femme de chambre, qui l'attendait là, l'avait coiffée et habillée en paysanne. Elle se précipita sur la scène. Elle rencontra le directeur dans la coulisse, qui avisait à lui tout seul. En homme d'esprit, il la laissa passer sans lui dire un mot. Dès qu'elle fut devant les spectateurs, elle s'aperçut qu'elle avait presque oublié son rôle. Elle devait débiter par un monologue sur ce thème rebattu : *Comment l'esprit vient aux filles*. Le souffleur avait beau crier, elle ne pouvait condre deux mots ensemble. Elle prit vaillamment son parti. « Comment l'esprit vient aux filles ? Je ne vous le dirai pas, parce que je n'en sais rien. »

— Allons donc ! s'écria un plaisant du parterre.

Une conversation assez galamment scandaleuse,

s'établit à tous les coins du théâtre ; les malins s'imaginèrent que c'était une scène préparée ; on applaudit à outrance. Le soir même, les six auteurs se réunirent en conseil, avec le directeur comme président, pour savoir ce qu'il y avait à faire. Ils convinrent d'ajouter à leur pièce la scène improvisée par hasard ; on dut proposer à Béatrix des droits d'auteur.

Pour en revenir à Béatrix, son triomphe fut éclatant : elle n'avait jamais paru plus belle. Mais ce fut surtout au couplet final qu'on l'étouffa sous les roses et sous les bravos. Voici d'ailleurs ce chef-d'œuvre des six vaudevillistes ; nous l'enregistrons ici pour ceux qui l'ont oublié ou qui ne l'ont jamais entendu :

Quand vous voulez attraper les moineaux,
Vous émettez du pain sur la fenêtre,
Et les moineaux à l'instant de paraître !
Mais un matin, plus de pain. Les oiseaux
Sont attrapés. Ainsi vous allez voir !
Les spectateurs veulent tous, c'est banal,
Un trait d'esprit dans le couplet final ;
Le trait d'esprit, c'est de n'en pas avoir.

Béatrix eut l'art d'appuyer sur la rime et sur toutes les profondes malices de ce couplet. Maurice l'attendait dans la calisse.

— Béatrix, vous êtes adorable ! Je vous enlève et ne vous quitte plus. Aujourd'hui seulement, je comprends toute la folle et aveugle passion qui nous entraîne vers les comédiennes. Nous les admirons par tous les yeux des spectateurs, et nous sommes jaloux des mille regards qui tombent sur elles. Et puis, l'amour vit de prestiges ; le premier degré après le trône, c'est le théâtre ; ne pouvant aimer des reines, nous aimons des comédiennes.

Tout en berçant Béatrix de ces parodoxes, Maurice la conduisait chez elle, rue de Provence.

XII. — HISTOIRE DE BÉATRIX.

Mais n'est-ce point ici le lieu de raconter sommairement l'histoire de Béatrix ; car jusqu'ici, nous la connaissons si peu, que nous savons à peine son nom.

Elle s'appelait Clotilde et non Béatrix ; s'il fallait l'en croire (excepté nous-mêmes, personne ne la croyait sur ce point), elle avait le droit de signer ses lettres galantes Clotilde de Parfondval, ou Clotilde de Béthisy. Mais que lui importait à elle, qui jouait la comédie, que leur importait, à eux qui la voyaient jouer, qu'elle fût la fille de M. le comte de Parfondval ?

Elle était venue à Paris, n'ayant pas encore quinze ans. Elle avait jusque-là vécu dans le silence d'un village du Bourbonnais ; on s'était

donné beaucoup de peine pour l'instruire, mais elle s'était donnée beaucoup de peine pour ne rien apprendre.

C'était une charmante étourdie, toujours gaie, toujours riieuse, quoi qu'il arrivât ; n'ouvrant jamais un livre, ne comprenant rien à la grammaire, à l'histoire, à la géographie. Cependant, il y avait sur la carte de France un petit point noir qui l'attirait, comme l'oasis attire le voyageur ; ce point noir, c'était Paris. Paris, la ville des fêtes et des enchantements pour les femmes qui n'y sont pas, et même pour quelques femmes qui s'y trouvent.

Clotilde de Parfondval avait le pressentiment que sa vie s'épanouirait là. Aussi, quand mourut celui qui depuis treize ans lui servait de père, quand on lui annonça qu'elle allait partir pour Paris où elle devait, sur la recommandation du défunt, entrer au Conservatoire pour y étudier le chant et l'enseigner ensuite, car elle avait une fort belle voix, ce fut pour elle une joie sans pareille. Qu'allait-elle faire au Conservatoire, elle qui n'était pas capable de distinguer Molière d'avec Racine ?

Elle y demeura trois ans, de plus en plus ignorante ou de plus en plus bête, car on n'avait réussi qu'à gâter sa charmante ignorance en la forçant de retenir des rimes sans nombre qui n'étaient pour elle ni des pensées ni des sentiments.

Ses maîtres avaient d'abord songé à faire d'elle une tragédienne ; après une année d'étude, il fut décidé en comité sérieux qu'elle était plus propre à la comédie. Elle débuta il y a à peu près deux ans au théâtre Chantierine ; mais elle n'y eut de succès que dans les coulisses.

Après une épreuve aussi décisive, on lui donna la liberté d'aller jouer ailleurs. Elle était sans ressource ; ceux qui lui avaient donné une si belle éducation théâtrale avaient réussi sans peine à épuiser le peu qu'elle avait d'argent à son arrivée à Paris. Elle n'aurait pu trouver de quoi vivre qu'en donnant des leçons de musique ; mais elle n'était pas née seulement pour vivre, elle était née pour bien vivre.

Elle voulut à toute force se jeter dans l'enfer du théâtre, malgré les trop sages exhortations de quelques personnes pieuses qui l'aimaient et qui tremblaient pour sa vertu. Un directeur de théâtre, plus spirituel que ne le sont habituellement ces messieurs, avait compris qu'il y a deux choses qui font la vogue d'une actrice : la première, la figure ; la seconde, l'esprit. Aussi, quand Clotilde se présenta au directeur dont nous parlons, il la regarda et lui offrit 6,000 francs avant qu'elle ouvrît la bouche. On signa un dédit de 10,000 fr. Le directeur avait calculé juste. « Je la paierai



pendant six mois à 500 fr., ci. 3,000 f.

« Elle quittera le théâtre, parce qu'elle est trop jolie pour y demeurer; celui qui l'enlèvera me comptera 10,000 fr., ci. 10,000

Tout compte fait, c'est un engagement de 7,000 fr. en ma faveur, ci. 7,000

Clotilde fut effrayée de cette bonne fortune; dès ce jour elle perdit le peu de raison qu'elle avait. Elle donna dans tous les charmans travers des comédiennes du théâtre.... depuis qu'il y a des jolies femmes à ce théâtre.

Béatrix, depuis qu'elle était célèbre au théâtre *** , mais célèbre surtout dans la *jeunesse dorée*, — dorée selon le procédé Ruolz, — habitait un somptueux appartement dans la rue de Provence. On n'avait jamais plus insolemment répandu le luxe et le faste des reines d'autrefois et des comédiennes d'aujourd'hui.

Cet appartement se recommandait surtout par l'éclat des peintures. Diaz y avait peint des dessus de porte d'une lumière adorable. Trois ou quatre habiles décorateurs de l'Opéra avaient métamorphosé les plafonds en Olympes et en Édens, mais surtout en Paradis de Mahomet.

Dans le salon, une Diane au bain, œuvre attrayante d'un maître moderne, s'encadrait au-dessus de la glace de la cheminée. Cette Diane

répandait un grand charme par son sourire coquet et par ses épaules ruisselantes. Elle ne se baignait pas pour elle, mais pour ceux qui la regardaient. Béatrix avait elle-même posé pour cette Diane; il est probable que le peintre n'avait consenti à signer son œuvre qu'à cette condition. Nous ne serons pas de ceux qui blâmeront Béatrix : depuis qu'une princesse a laissé tomber sa robe devant Canova, comme autrefois Vénus sortant des eaux, il est admis que les plus belles formes appartiennent aux arts.

Quoique éclairé par trois fenêtres, ce salon était le plus souvent dans le demi-jour. Des rideaux de velours d'un rouge sombre arrêtaient l'éclat de la lumière. Il n'y avait que la nuit, au rayonnement des mille bougies des candelabres, qu'on pouvait admirer à loisir toutes les poétiques richesses de l'ameublement.

Ce qu'il fallait surtout admirer, c'était une cheminée de marbre de Carrare, sculptée d'après un dessin de vase antique par Jouffroy. Deux galantes cariatides épandaient d'une main les flots de leur chevelure et soutenaient de l'autre un bas-relief, où le sculpteur avait représenté la danse des Muses. Il y avait sur la cheminée une pendule de Boule travaillée sur ébène et sur écaille: deux candelabres d'argent ciselé par quelque vieil artiste inconnu qui avait étudié sans doute le maître florentin. Enfin, deux gigantesques coupes du

Japon, aux vives et fraîches couleurs, où l'on aurait pu sans métaphore planter deux orangers. Le meuble ne présentait aucune époque distincte. Béatrix, qui avait l'instinct des arts, avait emprunté çà et là au moyen âge, à la Renaissance, mais surtout au règne de Louis XV, ses étagères, ses fauteuils, ses canapés, ses consoles.

Un petit boudoir attenait au salon; ce boudoir, des plus coquets et des plus amoureux, était tendu de velours blanc; un lustre en porcelaine de Saxe suspendait au-dessus d'une table en mosaïque toutes ses roses épanouies. Sur la table étaient éparées de ravissantes chinoïseries, autour d'un beau lys naturel qui venait de fleurir.

XIII. — LES MÉTAMORPHOSES DE L'AMOUR

Béatrix conduisit Maurice dans le boudoir; elle y revint bientôt dans le plus joli négligé du monde, une robe ouverte, de soie grise, à guirlandes de roses enlacées, dessinait galamment ses formes plus orgueilleuses qu'exquises.

Quand Béatrix se fut assise sur le divan à côté de son compagnon de voyage, quand elle eut penché languissamment les boucles de ses cheveux sur le front rêveur de Maurice, elle lui dit :

— A quoi pensez-vous ?

— Ne le savez-vous pas ?

— Oui, vous pensez à moi; mais vous pensez aussi à mes sœurs.

— Voyons, Béatrix; tout ce que j'ai vu aujourd'hui, tout ce que vous m'avez dit, c'est encore une énigme pour moi. Racontez-moi tout naïvement votre histoire.

— Est-ce que je m'en souviens, surtout quand vous êtes là ?

Et comme Maurice insistait.

— Attendez, dit-elle, je me rappelle que celui qui nous a élevées, mais qui est mort trop tôt, me demanda un soir et me dit devant le curé qui venait de le confesser :

« Clotilde (car vous savez que je m'appelle Clotilde), je vais mourir et vous laisser seules, vous et votre sœur, sans avoir pu découvrir si votre père existe encore. J'ai fait ce que j'ai pu; Dieu m'est témoin que, depuis douze ans, je n'ai pensé qu'à vous, mes pauvres enfants; j'ai fini par vous aimer comme aurait dû vous aimer votre père. Je vous laisse à peine de quoi vivre pendant quelques années, car la petite ferme de Béthisy n'avait presque plus de valeur quand je l'ai louée pour vous. Aussitôt que je serai mort, vous partirez pour Paris où ma cousine Lefebure veillera sur vous avec toute la sollicitude d'une mère; j'ai tout expliqué pour votre voyage à votre gouvernante : Dieu ne vous abandonnera

pas. D'ailleurs, j'espère encore que vous retrouverez votre père. »

En disant ces mots, le pauvre homme prit parmi les papiers épars sur son lit une lettre cachetée, à l'adresse de M. le comte de Parfondval.

« Si jamais vous rencontrez votre père, remettez-lui cette lettre, car cette lettre, pour vous, c'est une fortune. Cette lettre lui prouvera qu'il s'était trompé en accusant votre mère. »

— Et cette lettre précieuse ? dit Maurice en s'animant.

Béatrix se leva et alla prendre sur l'étagère un coffret d'ébène qui s'ouvrait avec une petite clef d'argent que Béatrix portait à sa châtelaine.

— Voilà, dit-elle.

Elle ouvrit le coffret et le présenta au comte d'Orbessac. Il prit la lettre d'une main respectueuse, et regarda tour à tour d'un air pensif le cachet et la suscription.

— Il paraît, dit Béatrix avec émotion, que ma mère a écrit cette lettre une heure avant de mourir.

— Très bien ! dit Maurice; j'espère que cette lettre sera un testament plus sérieux que celui de ce soir. Donnez-la moi.

— A vous ! mais songez donc que c'est la première fois que je permets à quelqu'un de toucher à cette lettre.

— M'aimez-vous ?

— Ne le voyez-vous pas ?

— Croyez-vous que je vous aime ?

— Oui.

— Eh bien ! donnez-moi cette lettre; mais avant tout, dites-moi mot à mot ce que vous savez de l'histoire de votre famille.

Béatrix raconta tant bien que mal cette histoire qu'elle avait apprise dans le Bourbonnais, où tout le monde la racontait. Maurice comprit que M. Parfondval avait abandonné ses deux petites filles, dans l'horrible idée qu'elles étaient les filles de l'anant de sa femme.

— Je veux, dit-il d'un air résolu, qu'il sache la vérité avant de mourir. La mémoire de votre pauvre mère sera vengée. Vous arriverez avec les mêmes droits que madame de Fargiel à la succession de M. de Parfondval. Il n'y a pas un moment à perdre pour convaincre le comte; car, si sa fortune n'est pas en terres ou en maisons, il pourrait de la main à la main tout donner à madame de Fargiel. Je dois la voir demain; peut-être parviendrai-je à lui faire entendre raison, même avant d'avoir remis ou plutôt lu cette précieuse lettre à M. de Parfondval.

— Maurice, dit la comédienne en regardant le jeune comte avec une tendresse inaccoutumée, tout cela m'occupe l'esprit; ces espérances qui

viennent de naître sous mes yeux comme par enchantement, je les donnerais pour vivre une heure de plus avec vous. Expliquez-moi donc pourquoi je vous aime tant ?

Maurice prit les deux mains de Béatrix dans les siennes : — Est-ce que l'amour s'explique ? dit-il en la regardant avec passion.

Leurs yeux s'étaient rencontrés : Béatrix tressaillit et appuya son front sur l'épaule de Maurice.

— Je vais pourtant, lui dit-il avec un sourire, vous expliquer notre passion subite. Je vous aime, parce que vous êtes jeune, jolie, ravissante ; et vous, vous m'aimez parce que je vous aime.

— Oui, oui, je vous aime, et c'est bien vous que j'aime ; ce n'est plus, ni le plaisir, ni le luxe, ni les fêtes, ni les folies. Quelle métamorphose depuis hier ! Je ne me reconnais plus, mais je suis fier de sentir mon cœur battre.

Maurice était, en amour, plus panthéiste que spiritualiste, surtout quand il se trouvait avec des comédiennes ; il ne comprenait pas la métamorphose qu'avait subie Béatrix ; il ne croyait pas, car c'était un esprit fort, que l'amour pût régénérer et faire re fleurir si soudainement le cœur d'une comédienne. Aussi lui dit-il en riant ce passage de l'Évangile :

— Votre cœur, il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il aura beaucoup aimé.

— Ah ! Maurice, vous raillez, vous êtes cruel,

si vous saviez comme aujourd'hui tout est sérieux pour moi !

— Voyons, Béatrix, ne tournez pas trop à l'élegie, que diable ! on peut s'aimer et rire. Remarquez que nous n'avons pas de temps à perdre en sentimentalisme exagéré, songez que ce pauvre prince viendra demain.

— Le prince, jamais ! dit vivement Béatrix.

— Alors ce sera...

Maurice chercha, en retroussant ses moustaches, un nom parmi les habitués des coulisses.

— Un autre, dit-il, pour ne pas se tromper.

— Vous êtes méchant ! Est-ce que l'expiation commence déjà pour moi ?

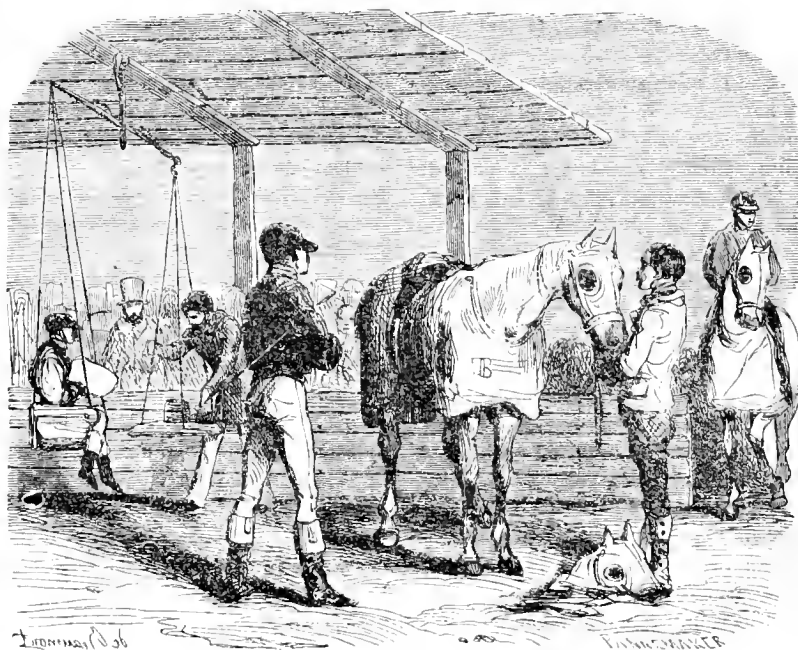
Béatrix repoussa la main de Maurice, et recula au bout du divan.

— Allons, allons, ne vous effarouchez pas, dit le jeune comte en allant à elle, je suis tout prêt à faire pénitence avec vous.

Et, partant de là, il lui fit un très beau discours sur la vertu, toujours en raillant. Sans doute le discours dura longtemps, car Maurice ne retourna chez lui que vers dix heures du matin.

Il fuma un cigare, cherchant à secouer un peu le roman confus qui s'emparait de son cœur.

Il y avait ce jour là course de chevaux au Champ-de-Mars. Malgré son émotion, il ne voulut pas perdre l'occasion de remporter un premier prix ; c'était d'ailleurs le plus clair de ses revenus.



Un peu avant trois heures, il se présentait chez madame de Fargiel tout en songeant encore à l'aventure des Champs-Élysées.

— C'est un beau rêve, se disait-il; mais ce n'est qu'un rêve interrompu par un réveil trop prompt. Je croyais avoir rencontré une femme charmante, de l'amour; mais j'ai déjà trop bien vu que c'est la soif de l'or qui dévore ces belles lèvres, qui semblent de feu, mais qui sont glacées. De ces deux sœurs, je crois que la vraie comédienne est celle qui n'a jamais mis le pied sur les planches.

Maurice avait raison : Béatrix était un de ces cœurs naïfs qui vont sans détour où la passion les emporte; la comtesse de Fargiel était trop une femme d'esprit; elle avait appris de bonne heure que dans une société de convention, gouvernée par des lois, des modes et des coutumes arbitraires, quiconque se laisse aller aux mouvements impétueux d'un cœur de vingt ans, va tout droit à l'abîme. Elle avait remarqué trop souvent que le pouvoir des femmes ne se soutient si haut qu'en entassant sous lui mensonges sur mensonges. Pendant que Béatrix débutait au théâtre, elle jouait dans les salons; pendant que sa sœur se mettait du rouge dans la coulisse, elle s'étudiait devant un miroir à rougir à propos.

XIV. — L'AMOUR DE L'OR.

Maurice sonna avec quelque émotion, en homme qui ne sait pas dans quel chemin il va s'engager.

Le valet annonça M. le comte Maurice d'Orbessac. — Je vous attendais avec impatience, lui dit la comtesse avec son plus charmant sourire.

Maurice alla s'asseoir silencieusement devant elle dans un petit fauteuil couvert d'une housse, car le luxe de la comtesse n'était pas à la hauteur de celui de la comédienne. La plus riche des deux, c'était celle qui n'avait rien, puisqu'elle avait l'art de dépenser beaucoup d'argent dans ces charmantes superfluités qui font la joie des yeux. Chez madame de Fargiel tout était convenable, mais rien n'était joli; c'était le luxe de ces gens riches qui n'ont pas le sentiment des arts, qui aiment l'or pour lui-même, et non pas ce qu'il donne.

Elle occupait un vaste appartement, un peu désert et un peu triste, qui n'avait jamais l'air habité. Il y avait des meubles de velours et de soie, mais presque toujours recouverts de ces froids et mornes linceuls qu'on appelle housses. Nous ne comprenons pas les housses pour cacher les jolis meubles; nous croyons fermement que ces robes de chambre ne furent inventées que par quelque gentilhomme ruiné, inspiré par un Caleb, qui voulait faire croire que les meubles de la maison étaient neufs et susceptibles d'être gâtés.

Maurice ne fut donc pas charmé, dans son premier coup d'œil, du salon de madame de Fargiel.

— Eh! bien! monsieur, dit la comtesse sans trop savoir comment elle devait débiter. Avez-vous accompagné la comédienne à son théâtre?

— Madame, je l'ai accompagnée jusque chez elle.

— Ah! ces femmes charmantes habitent donc quelque part!

Maurice, qui était sérieux, ne jugea pas à propos de répondre. Madame de Fargiel poursuivit en se mordant les lèvres :

— Est-ce qu'elle a continué la plaisanterie? Est-ce qu'elle s'imagine toujours que mon père a eu tort de l'oublier dans son testament?

— Oui, madame, répondit Maurice. Peut-être ne savez-vous pas toute cette histoire; sans doute M. de Parfondval qui vous a emmenée bien jeune d'un pays où vous ne deviez jamais retourner, n'aura pas voulu vous entretenir...

— Je sais tout, dit vivement madame de Fargiel. Hier, quand vous fûtes partis, mon père sortit de son assoupissement, il m'appela et me parla de ma mère. Il me dit que cette comédienne qui venait le troubler à sa dernière heure...

— Était votre sœur

— Ma sœur! ma sœur! murmura madame de Fargiel avec ennui.

— Mon Dieu! madame, il n'y a pas de quoi vous désoler, car, après tout, mademoiselle Clotilde de Parfondval est une jolie fille pleine de cœur et de grâce...

— Mais, encore une fois, monsieur, elle n'est pas ma sœur... C'est ma sœur par hasard, car certes elle n'est point la fille de mon père. Une Parfondval ne fût pas devenue comédienne.

— Des préjugés, madame, toujours des préjugés. Shakspeare et Molière étaient comédiens; quel est celui qui refuserait d'être leur frère?

— Eh bien! c'est ma sœur si vous voulez; que m'importe, après tout?

— Ah! je vous demande pardon, madame, remarquez bien que si Béatrix est votre sœur, ceci n'est plus un doute, même pour vous, les dispositions testamentaires de monsieur votre père vont être singulièrement modifiées; car, je ne sais si vous l'ignorez, Béatrix ne sera pas seule à vous disputer la succession.

— Oui, je sais tout; la comédienne a une sœur. Mais, croyez-le bien, monsieur, je ne me résignerai jamais à prendre tout cela au sérieux.

Madame de Fargiel s'était animée; un certain accent de colère venait de percer dans ses paroles.

Après un silence :

— Mais; plus j'y pense, monsieur, et plus je

trouve extraordinaire que vous vous soyez fait l'avocat d'une mauvaise cause. Vous trouvez donc du plaisir à devenir mon ennemi ?

En disant ces derniers mots, la comtesse de Fargiel avait regardé Maurice avec des yeux un peu trop tendres.

— Votre ennemi, madame ! Eh ! mon Dieu ! ne savez-vous donc pas, ne voyez-vous donc pas que je vous aime avec passion ?

Madame de Fargiel eut un mouvement de dignité. Elle fut sur le point de se lever pour faire comprendre à Maurice qu'il avait été trop loin. Mais, s'il persistait à lutter avec elle, Maurice ne pouvait-il pas lui faire perdre les deux tiers de la succession du comte de Parfondval ? Elle aima mieux prendre un air moqueur.

— Vous m'aimez, monsieur ? dit-elle en souriant ; je n'en crois pas un mot.

Maurice lui avait vaillamment saisi la main.

— Veuillez vous souvenir, madame, qu'il n'y a pas huit jours, je vous ai rencontrée, par une bizarrerie du sort, comme un de ces rêves charmants qui passent et qui reviennent quelquefois dans la vie. Vous étiez belle, comme aujourd'hui, comme vous le serez demain ; c'est tout un roman digne des autres Champs-Élysées.

— Oui, vous avez raison, dit madame de Fargiel d'un air rêveur, un roman que je voudrais oublier !

Elle pencha la tête et rougit.

— Attendez au moins, pour oublier, que le roman soit fini.

Madame de Fargiel ne répondit pas. Maurice la regardait avec un sentiment de dédain et d'amour. Il admirait les ondulations de ce beau cou, aussi gracieux que celui des égyptes, qui portait une tête si fière et si délicate, dont tous les contours étaient exquis ; il aimait ce corps souple et flexible comme un roseau : il était fou de cette main si blanche qui jouait avec les boucles de sa chevelure, et de ce pied si fin, coquettement posé sur un coussin.

Mais tout en admirant cette perfection presque idéale des formes de la comtesse, il sentait vaguement qu'une âme perverse, un cœur sans battements se cachaient là-dessous. En un mot, il était amoureux et n'aimait point.

Après un silence, il dit à la comtesse :

— Avec une beauté comme la vôtre, pouvez-vous douter un instant quand on dit : Je vous aime ? Mais, à coup sûr, ceux qui se laissent séduire par tant de charmes sont bien à plaindre ; car vous êtes trop belle pour aimer autre chose que votre beauté.

— Ma beauté, dit madame de Fargiel avec un sourire adorable, je ne la connais pas ; je ne l'ai jamais vue.

— Pour moi, madame, qui n'ai eu le bonheur que de l'entrevoir un instant, je vous jure que je vivrais un siècle sans oublier un trait, un contour, une nuance de cette adorable figure.

Maurice se contentait de dire des banalités avec l'accent de la passion ; mais comme c'était un homme d'esprit, il ne perdait pas de vue les chemins de traverse.

Il s'était d'abord levé ; bientôt il s'était assis comme par distraction à côté de madame de Fargiel. Cela c'était fait si naturellement, Maurice avait un air si naïf dans son enthousiasme et dans sa passion, que madame de Fargiel ne songea pas à s'en apercevoir.

Une minute auparavant, elle avait eu le dessein de se laisser aimer par Maurice, mais tout simplement pour le détourner de la cause qu'il voulait plaider auprès de M. de Parfondval ; maintenant, quoique avant tout ce fût une femme de tête et non une femme de cœur, elle se laissait un peu entraîner par les paroles passionnées, par l'élégance, par la belle figure et par l'esprit de Maurice.

Cette main blanche qu'il avait vantée, Maurice la tenait dans les siennes ; deux fois déjà il l'avait baisée, sans que madame de Fargiel eût pu se fâcher, tant il mettait d'exquise galanterie.

Ce n'est pas tout : ce beau cou si mollement incliné qui indiquait tant de volupté dans le sentiment, Maurice l'effleura de ses lèvres de feu.

Madame de Fargiel jugea qu'il était temps de sortir de cette rêverie charmante.

— Remarquez, dit-elle à Maurice d'un air railleur, que ce n'était pas pour cela que je vous avais prié de venir ici.

— A propos, demanda Maurice sur le même ton, que voulez-vous donc me dire ?

— Je ne sais plus.

Madame de Fargiel avait prié Maurice de venir chez elle pour savoir si Béatrix continuerait à faire reconnaître ses droits comme fille de M. de Parfondval ; mais elle ne voulait pas avouer à Maurice qu'elle l'avait fait appeler pour l'interroger à ce sujet.

— Je crois, reprit-elle d'une voix douce en regardant Maurice avec une tendresse inexprimable, je crois que je vous avais prié de venir me voir, parce que je voulais vous proposer...

— Je vous écoute.

— Non, non, c'est une folie.

— Dites toujours, cela doit être charmant.

— Je voulais vous prier de ne plus revoir cette comédienne.

La comtesse avait à dessein laissé percer un accent de jalousie.

— Madame, c'est impossible ; il y a beaucoup de choses impossibles, il est vrai, que je serais

heureux de tenter pour vous; mais vous devez comprendre qu'au moment où je me charge des intérêts de Béatrix, il faut à toute force que je la voie.

Madame de Fargiel se leva vivement et alla s'asseoir sur un fauteuil.

— Vous l'aimez donc cette fille? dit-elle d'un air profondément outragé.

Maurice fut presque surpris par son attitude fière et menaçante. Il ne l'avait jamais vue si belle. Madame de Fargiel, comme les tragédiennes grecques, était plutôt faite pour la haine que pour la tendresse. Pour la voir dans toute sa splendeur, il fallait la voir dans un mouvement de colère à demi dompté.

— Je suis vraiment désolé, madame, de ne pouvoir vous rapprocher de Béatrix.

— Jamais! monsieur.

— Songez qu'à son lit de mort, M. de Parfondval aurait vu avec un sourire de joie ineffable, comme le pardon de son injustice, ses trois filles s'embrasser dans une effusion de cœur.

— Ce sont là des phrases; c'était bon il y a dix ans; je sais ce que je dois à l'amour de mon père et à la mémoire de ma mère. Du jour où madame de Parfondval fut coupable, elle ne fut plus ma mère: pourquoi voulez-vous donc que ses deux filles soient mes sœurs?

— Vous êtes bien cruelle, madame, de condamner sans l'entendre, comme ces juges endormis qui ne prennent pas la peine d'écouter l'accusé.

Disant ces mots, Maurice tira de sa poche la lettre que lui avait confiée Béatrix.

— Voilà, dit-il en présentant cette lettre à madame de Fargiel, voilà qui vous fera reconnaître jusqu'à quel point vous avez été injuste.

Madame de Fargiel saisit la lettre d'un air calme, bien qu'un secret instinct l'avertît que c'était l'écriture de madame de Parfondval.

— Ma mère! s'écria-t-elle en pâlisant.

— Vous voyez bien que c'est votre mère, dit Maurice d'un air de triomphe, car vous avouerez que c'est votre cœur qui vient de parler.

La comtesse, tout atterrée, ne répondit pas; elle regardait la lettre, la retournait, la regardait encore.

— Cette lettre, dit Maurice, c'est un testament qui sera plus valable que celui d'hier. Quand M. de Parfondval l'aura lue, quand il aura...

— Mon père! cette lettre sera remise à mon père? demanda madame de Fargiel en regardant Maurice avec anxiété.

— Oui, madame, Béatrix la lui remettra demain.

— Demain?

— Si elle n'avait écouté, madame, elle fût al-

lée aujourd'hui même au château de Marvy; mais elle attend sa sœur, ou plutôt elle la cherche, car, par une circonstance bizarre, mademoiselle Marguerite de Parfondval a quitté depuis trois jours le couvent des Carmélites.

— Ah! Marguerite était au couvent, dit madame de Fargiel d'un air distrait, car elle était toute préoccupée par la lettre de sa mère.

— J'espère, madame, que vous assisterez, au château, à la lecture de cette lettre; je ne doute pas que ce ne soit pour votre cœur une vraie fête que d'apprendre par elle-même l'innocence de votre mère.

— Cette lettre ne parviendra pas à mon père.

— Pourquoi, madame?

— Parce que le souvenir de cette femme qui a gâté sa vie, serait un coup fatal dans l'état où il est.

— Je pense, au contraire, que cette lettre d'une mourante à un homme qui va mourir, cette lettre toute de paix et d'amour, ranimera son cœur, et prolongera peut-être sa vie.

— Vous penserez, monsieur, tout ce qu'il vous plaira; pour moi, je suis décidée à garder cette lettre.

Maurice s'approcha d'un air gracieux de madame de Fargiel.

— Madame, dit-il en tendant la main, voulez-vous me rendre la lettre de votre mère?

— Non, dit la comtesse d'un air résolu.

Il y avait du feu dans la cheminée du salon. Madame de Fargiel se leva et alla droit à la cheminée.

— Mais, madame...

Maurice devança la comtesse avec épouvante.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle d'un air adorablement gracieux, qu'il fait encore bien froid le matin?

— Je trouve, madame, qu'il fait aujourd'hui le plus beau soleil du monde.

Maurice s'était nonchalamment appuyé sur le manteau de la cheminée. Madame de Fargiel s'était indolemment renversée sur un fauteuil pour chauffer ses pieds ou plutôt pour les montrer au feu.

Elle était charmante ainsi, jamais coquette du monde ou du théâtre ne s'était assise avec tant d'art.

Maurice, qui ne perdait pas de vue la lettre, ne put s'empêcher d'admirer la grâce presque provocante de la comtesse. Après l'avoir admirée en silence, il se rapprocha d'elle imperceptiblement; il voulut lui parler, mais la parole s'arrêta indécise sur ses lèvres. Il ne savait comment lutter avec cet ennemi dangereux.

— Que vouliez-vous me dire? demanda la comtesse d'un air railleur.

— Je voulais vous dire, madame, que vous êtes toujours belle, quel que soit la situation où vous vous trouviez, quelle que soit l'idée qui occupe votre âme, quel que soit le mouvement de votre corps. Il y a des femmes qui sont nées pour aimer, pour être bonnes, pour être vertueuses, vous êtes née pour être belle.

— Vous déguisez à merveille l'épigramme sous le compliment.

— Mais ce n'est point ici l'heure de faire des compliments ni des épigrammes, vous connaissez ma profession de foi sur votre beauté; elle est écrite sur votre main.

Disant ces mots, Maurice saisit galamment la main et la lettre.

Madame de Fargiel laissa la main, mais, avec l'autre, reprit rapidement la lettre.

— Je vous dis, monsieur, que cette lettre ne sera pas remise avant huit jours à M. de Parfondval.

— Mais dans huit jours, madame, M. de Parfondval sera mort.

— Dieu le sait, moi je ne puis que veiller à la paix de ses derniers jours.

Maurice qui était demeuré penché au-dessus de madame de Fargiel, s'aperçut qu'elle essayait de jeter la lettre au feu.

— Oh! non, non, dit-il d'une voix ferme en saisissant violemment la lettre. Mais vous ne voulez pas la jeter au feu? Je ne puis encore y croire, car c'eût été un crime indigne d'une femme. Vous vous vouliez donc être plus injuste que votre père; brûler une lettre, un pieux testament qui va réhabiliter la mémoire de celle que vous avez appelée votre mère. Et ce sacrilège, pourquoi l'eussiez-vous commis? Pour que de pauvres filles, depuis vingt ans abandonnées, ne vissent pas prendre leur part bien légitime de la succession de leur père. Ah! madame, vous êtes belle; mais...

Maurice prit son chapeau pour s'en aller. — Monsieur... — Madame... — Il se retourna. Madame de Fargiel s'était levée d'un air suppliant.

— Je vous pardonne de m'accuser ainsi, car vous ne savez pas toute la haine que j'ai vouée à la mémoire de cette femme qui a été la maîtresse de Pierre Marbault, un paysan, un rustre, quand elle était la femme du comte de Parfondval!

M. d'Orbessac salua profondément et s'éloigna sans répondre.

— C'est bien, dit-il en descendant; c'est la guerre, j'aime mieux cela.

Il était venu dans le coupé de Béatrix et avec les chevaux de la comédienne. Il ordonna au cocher de retourner rue de Provence.

XV. — UNE MATINÉE CHEZ BÉATRIX.

Ce jour-là, à deux heures, pendant que Maurice était chez madame de Fargiel, Béatrix se disposait à recevoir ses visites habituelles.

Elle était d'autant plus charmante, qu'elle attendait tout le monde sans attendre personne. Elle feuilletait un roman sans y rien comprendre, selon sa coutume, car il lui était impossible, soit qu'elle aimât ou qu'elle hût, de coudre deux idées ensemble.

Elle s'était jetée éperdument dans la vie, sans regarder en avant, sans regarder en arrière, tout entière aux choses qui passaient. On pouvait dire avec raison qu'elle vivait au jour le jour, le cœur ouvert, les mains pleines de fleurs, comme ces insouciantes filles qui semblent n'exister que pour être belles, pour être aimées et pour aimer quand elles ont le temps.

— C'est étonnant, il ne vient personne aujourd'hui, dit Béatrix en regardant la pendule.

Cette pendule, de style rococo, était des plus mythologiques. Boncher en avait donné le modèle dans un biscuit de Sèvres. Elle était dominée par un vieillard ailé qui fuyait une faux en main; sous le cadran couvert d'arabesques, trois jeunes filles, de physionomies variées, passaient leurs heures, l'une à filer un certain fil qu'elles donnent à retordre aux mortels; l'autre à tenir ce fil par le bout; la troisième à le couper assez près de la quenouille. Depuis plus d'un an que Béatrix voyait chaque jour cette pendule, elle n'avait pas encore deviné toute la profondeur du mythe.

Elle se retourna trois ou quatre fois sur le divan, et trois ou quatre fois aussi elle changea de page dans le livre qu'elle feuilletait. Enfin, elle entendit son groom qui annonçait M. le prince de Waldesthal à la porte du salon.

Sans trop savoir dans quel but, elle fit semblant de ne pas entendre, et lut avec beaucoup d'attention la page qu'elle avait sous les yeux.

Le prince traversa le salon, souleva d'une main discrète la portière du boudoir. Comme elle eut l'air de ne pas le voir, il eut tout le loisir de contempler cette jolie fille, couchée avec un abandon charmant.

Un doux parfum de femme et d'amour était répandu dans ce petit paradis de Mahomet, depuis les arabesques du plafond jusqu'à la bergerie galante filée aux Gobelins qui assoupissait les pas du prince. Il entra en se dandinant comme il entrait partout.

— Ah! c'est vous, dit Béatrix d'un air distrait, je n'espérais plus vous rencontrer ici.

Elle retourna le feuillet du livre, et continua résolument sa lecture.

— Mais, madame...

— Ah! oui, je vous conseille de prendre votre défense, vous êtes gentil!

— Je vous trouve charmante vous-même, dit le prince en se mirant complaisamment, je vous donne une voiture délicieuse, qui m'avait coûté huit mille francs...

— Oui, il y a bien de quoi vous vanter, dit Béatrix en posant son livre sur ses genoux. Voilà bien les princes d'aujourd'hui: ils vous donnent une voiture sans chevaux.

— En vérité, n'ai-je pas bien fait? D'Orbessac se fût moqué de moi; ne fallait-il pas mieux me réserver le droit de me moquer de lui?

— Eh bien! grâce à vous, nous nous sommes promenés comme des chérubins amoureux l'un de l'autre, comme des bergers d'Arcadie, sans compter que j'ai fait une bonne rencontre: j'ai retrouvé mon père, un père de comédie, que je n'avais pas vu depuis vingt ans.

— Ah! je vous en prie, faites-moi grâce des malheurs de votre famille; il y a si longtemps que je m'attendris sur ces fortunes-là! Quel roman lisez-vous donc là?

— Je ne sais pas le titre; attendez...

Béatrix ferma le livre et regarda la couverture: *Le Lys dans la Vallée*, par M. de Balzac. Est-ce que vous l'avez lu?

— Oui.

— Dieu! que ce brave père Grandet m'amuse, et quel triste déjeuner fait ce pauvre garçon qui vient pour épouser sa cousine!

— Vous voyez tout cela dans *Le Lys dans la Vallée*, vous?

— Ah! je crois que je me trompe, c'est dans mon dernier rôle; mais qu'importe? Avez-vous vu Maurice?

— Vous en râllez toujours?

— Toujours.

— Ah! dit le prince d'un air distrait, c'est étonnant. Les moutons de Panurge, ce ne sont point les hommes, ce sont les femmes; quand l'une d'elles est amoureuse d'un mauvais gentillâtre, toutes les autres viennent à la suite.

— D'un mauvais gentillâtre! dit Béatrix, M. le comte d'Orbessac est plus noble que vous: il est gentilhomme, vous ne l'êtes pas. Un prince allemand, qu'est-ce que c'est que cela? Vous avez donc oublié le mot de Louis XV: Le prince de... est-il gentilhomme? demanda-t-il un jour qu'ou lui présentait un prince de votre pays.

— Où avez-vous lu cela?

— C'est Maurice qui me l'a dit. D'ailleurs chaque fois qu'on parle de vous, c'est à qui répétera le mot de Louis XV.

Le prince était furieux.

— Maurice, Maurice, dit-il en se promenant avec agitation, ce n'est pas lui qui me doit un coup d'épée.

— Du reste, poursuivit Béatrix, le plus prince des deux, ce n'est pas vous; du moins c'est mon opinion. Est-ce que vous croyez qu'il m'aurait donné une voiture sans chevaux, lui? Allons donc! il m'aurait donné plutôt les chevaux sans la voiture.

Le prince était exaspéré. On annonça mademoiselle Camille. Celle-ci, en entrant, se prosterna presque aux pieds du prince.

— Ah! bonjour, madame, lui dit-il, vous avez merveilleusement dansé dans votre pas de quatre hier; qu'est-ce que dirait la Camargo en vous voyant?

— Ah! prince, je suis touchée jusqu'au cœur.

— N'en croyez rien, elle n'en a pas, dit Béatrix.

On annonça presque en même temps un banquier, une tragédienne surnuméraire, un journaliste obèse. On se mit à parler du dernier scandale parisien et de la dernière course de chevaux. Le journaliste dépensait beaucoup de verve, le prince parlait peu, le banquier ne disait pas un mot.

— Pourquoi ne dites-vous rien? lui demanda le journaliste.

— C'est vrai, dit Béatrix, ne dirait-on pas qu'il est ici pour son argent?

— Oui, madame, dit le banquier d'un air de reproche, car le brave homme avait acheté fort cher le droit de venir chez elle. Oui, je suis ici pour mon argent. D'ailleurs, reprit-il avec un sourire malicieux, quand je suis avec cet homme d'esprit, je me repose sur son art de bien dire et de tout dire. Il parle pour lui et pour moi.

— Mais je parle en mon nom, dit le journaliste, qui avait pris une attitude triomphante.

— Ne vous fâchez pas, poursuivit le banquier avec beaucoup de calme; vous êtes assez riche pour faire tous les frais de la conversation.

— Allons, allons, dit la danseuse, tout le monde se mêle d'avoir de l'esprit.

— Il n'y a, dit le journaliste, que Béatrix qui persiste dans sa charmante bêtise.

— Oui, dit le prince encore furieux, Béatrix est toujours sur le point d'avoir de l'esprit.

— Voilà comme j'aime les femmes, reprit le journaliste. Est-ce que madame de Staël vaut Mannon Lescaut? D'ailleurs, ne vous y trompez pas: le meilleur de l'esprit français nous vient de quelque bonne bête comme La Fontaine. Béatrix, dans ses naïvetés et ses extravagances, arrive souvent à un trait inattendu.

— Moi? dit-elle, je ne suis pas, comme vous, un livre toujours ouvert... à la même page, ajouta-t-elle en souriant.

— Ah ! Béatrix, vous vous perdez, s'écria le journaliste.

— C'est vrai, dit-elle, à force de fréquenter la bonne compagnie, on prend de belles manières.

— Prenez bien garde de changer votre adorable naturel, qui est à vous, pour l'esprit qui est à tout le monde. Mais je remarque avec chagrin qu'il y a sur ce front que j'aime, parce qu'il est petit comme ceux des Étaïres, je remarque sur votre front, sur vos lèvres, dans vos yeux, un certain accent de tristesse.

— Cela vient du cœur, répondit-elle en pensant à Maurice.

On vint à parler de *Virginie*, une tragédie qui avait été jouée peu de temps auparavant.

— Moi, dit Béatrix, je n'ai pu rester jusqu'à la fin ; quand j'ai vu au troisième acte que Paul ne paraissait pas, je me suis en allée. J'entends bien mieux le roman que la tragédie.

La tragédienne surnuméraire se hâta de se moquer de Béatrix.

— Mais ma chère, *Virginie* est une vieille histoire prise dans l'Ancien Testament, si je ne me trompe.

Disant ces derniers mots, la tragédienne de la rue Saint-Georges regarda timidement le journaliste.

— Non, non, vous ne vous trompez pas, lui dit-il d'un air d'approbation.

— De l'Ancien Testament, reprit Béatrix distraite, n'ai-je pas entendu dire qu'il y en avait un nouveau ?

— Vous avez raison, dit gravement le journaliste.

Le banquier, qui n'avait guère appris l'histoire qu'en lisant les journaux, ne put cependant s'empêcher de rire de tout son cœur de la science profonde de la tragédienne et de la naïveté sublime de Béatrix.

Le groom vint dire à Béatrix qu'une jeune dame vêtue en religieuse demandait mademoiselle Clotilde de Parfondval.

— Il faut la faire entrer, dit la danseuse.

— Nous verrons son attitude, pensa la tragédienne.

— Elle va nous distraire un peu, dit le prince.

— C'est une étude, pensa le journaliste.

Le banquier ne dit pas un mot ; il se croyait presque à la comédie, il n'avait garde d'interrompre les acteurs.

Béatrix s'était levée gravement.

— Messieurs, dit-elle avec dignité, vous ne verrez pas celle qui me demande.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas. C'est la raison des femmes. Je vais recevoir la nouvelle venue dans

ma chambre. S'il vous plaît de descendre au jardin, vous y trouverez des cigares.

Béatrix s'inclina et sortit. Elle courut à l'antichambre, et se jeta dans les bras de la religieuse.

— Ma sœur ! Marguerite ! s'écria-t-elle en l'embrassant avec effusion. Comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vues !

Elle entraîna Marguerite avec mille caresses dans la chambre à coucher.

XVI. — MARGUERITE.

Le lecteur a déjà reconnu la sœur Marguerite des Carmes.

Une fois entrée dans la chambre de Béatrix, elle rejeta son voile sur ses épaules.

— Ah ! ma sœur, que tu es belle, dit la comédienne avec admiration, comme cette blancheur de marbre sied bien à ta figure sévère ! Mais comment es-tu ici ?

— Avant de prendre le voile, on m'a rendu toute ma liberté. Ne savez-vous donc pas qu'après avoir vécu dans la retraite, on nous soumet ainsi une dernière fois aux tentations du monde ? Voilà deux jours que je te cherche ; je suis allée ce matin au théâtre où tu joues ; j'ai enfin appris que mademoiselle Béatrix n'était autre que ma sœur Clotilde.

Béatrix raconta en peu de mots à Marguerite ce qui s'était passé depuis qu'elle ne l'avait vue. Elle lui parla surtout beaucoup de la rencontre imprévue de M. de Parfondval et de madame de Fargiel.

Elle avait à peine terminé son récit, vingt fois interrompu par ses charmants enfantillages, quand Maurice somma, au retour de sa visite à la comtesse de Fargiel.

— M. le comte d'Orbessac, dit le groom en entr'ouvrant la porte ; faut-il lui dire de descendre au jardin ?

— Non, répondit Béatrix en rougissant de plaisir, qu'il entre ici.

La religieuse avait rougi comme sa sœur.

— Tu ne sais pas, dit-elle à Béatrix ; il est venu au couvent il y a deux jours ; je l'ai reconnu, car, lorsque tu demeurais rue de Buffaut, je l'ai rencontré une fois dans ton petit salon.

— Il est charmant, n'est-ce pas ? dit étourdiment Béatrix.

Marguerite baissa la tête, et ne répondit pas.

Le comte d'Orbessac venait d'entrer ; il tendit la main à Béatrix, il salua avec gravité la carmélite.

— En vérité, madame, dit-il avec un peu d'embarras, il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas. J'étais loin de penser, en vous quittant au couvent des Carmélites, que je vous re-

trouverais dans l'appartement d'une comédienne

— C'est ma sœur, vous le savez, dit Marguerite en pressant à son tour la main de Béatrix.

— Oui, oui, pensait Maurice; c'est un jeu de la destinée. Jusqu'ici, il n'était arrivé d'aimer trois femmes à la fois, mais je n'avais jamais aimé trois sœurs.

— N'est-ce pas, Maurice, dit Béatrix en regardant tour à tour le jeune comte et la carmélite, n'est-ce pas que j'ai là une bien jolie sœur? Comme on ferait des folies pour cette figure-là! Ne vous offensez pas, Marguerite.

— Pourquoi m'offenserais-je? dit Marguerite en baissant la tête. Quand j'ai franchi le seuil de la porte, je savais trop que mes oreilles n'entendraient plus le chant de la mort, mais le chant de la vie.

— A propos, dit Béatrix en se tournant vers Maurice, que vous a dit madame la comtesse de Fargiel?

— Madame la comtesse de Fargiel persiste à ne pas se croire de votre famille; cependant c'est la même beauté, moins touchante, ajouta-t-il en s'adressant à Marguerite, moins aimable, poursuivit-il en souriant à Béatrix.

— Allons donc, dit la comédienne, la comtesse n'est pas belle, puisqu'elle n'est pas bonne.

On parla beaucoup de madame de Fargiel. Béatrix se rappela avoir rencontré cette farouche vertu du beau monde à quelque fête de carnaval, dans une loge des Variétés, en compagnie d'un Lovelace aux fières épaules.



Marguerite interrogeait en même temps Maurice et Béatrix; c'était la première fois qu'elle entendait parler de sa sœur.

— C'est tout un roman pour moi, dit-elle; c'est à peine si je puis y croire.

— Mais vous la verrez bientôt, dit Maurice, car, sans trop tarder, il faut que nous allions tous au château de Marvy défendre nos droits (vos droits sont les miens en cette occasion). Si vous saviez comme j'ai lutté tout à l'heure contre madame de Fargiel! Quelle sirène et quel démon! C'est à propos d'elle surtout qu'on peut dire : Si Dieu a com-

mencé la femme, le serpent l'a finie. Le croirez-vous! elle a voulu jeter au feu cette lettre précieuse de votre mère, lettre devenue sacrée, qui vous fera gagner votre procès devant votre père.

Le groom entr'ouvrit la porte.

— Va-t'en, dit Béatrix avec impatience.

— Madame, on vient de la part du directeur du théâtre pour savoir si Madame va venir à la répétition.

— Non, non; faites attendre un peu; je vais écrire un mot.

Béatrix sortit vivement.

Maurice, se voyant seul avec Marguerite, s'approcha d'elle et lui demanda si elle persistait à s'enfermer vivante dans le tombeau des carmélites.

— Oui, répondit-elle en levant vers Maurice ses grands yeux bleus si tristes et si doux.

— Cependant, bien des joies dignes de votre cœur vous attendent dans le monde; il n'y a que les vieilles filles qui aient le droit de fuir dans la solitude; vous qui êtes si jeune, vous qui êtes si belle...

Marguerite sentit le feu monter sur ses joues de marbre.

— Vous qui sentez votre cœur battre avec toutes les forces de la vie, continuait le comte d'Orbessac, pourquoi n'aimeriez-vous pas le soleil, la fleur qui s'ouvre, l'oiseau qui chante? Ah! si vous vouliez m'en croire...

Maurice avait saisi la main de Marguerite, qui ne songeait pas à s'en offenser.

— Marguerite, je vous aime comme ma sœur. Permettez-moi ce mot si doux.

Maurice sentit une larme tomber sur sa main.

XVII. — LA COMÉDIENNE ET LA CARMÉLITE.

Maurice d'Orbessac quitta Béatrix et Marguerite pour aller trouver un avocat. Il commençait à prendre la vie au sérieux. Il n'avait jamais été si profondément touché au cœur que depuis cinq jours. Le lundi, il avait aimé madame de Fargiel avec ivresse; le lendemain, il avait aimé Marguerite avec religion; quatre jours après, il aimait Béatrix avec folie.

Un philosophe a dit que, sur les choses de l'amour, quiconque veut raisonner, commence par déraisonner. Ainsi faisait Maurice. Ces trois figures adorables passaient sous ses yeux éblouis comme le mirage pour le voyageur éperdu. Hallait en avant sans savoir, sans chercher à savoir les épisodes du voyage.

Quand Béatrix fut seule avec Marguerite, elle alla se jeter en pleurant sur un petit canapé.

Marguerite, surprise, car c'était la première fois qu'elle voyait des larmes sérieuses dans les yeux de sa sœur, s'approcha d'elle et la regarda en silence.

— Pourquoi pleures-tu? lui demanda-t-elle après quelques secondes d'attente.

Marguerite la regarda tendrement et lui prit la main.

— Je ne sais pas pourquoi je pleure, répondit-elle; mais ce sont des larmes qui viennent du cœur.

— Ah! Marguerite, reprit-elle avec un soupir et en levant les yeux au ciel, Marguerite, tu es bien heureuse, toi!

— Heureuse!

Marguerite regarda sa sœur avec un sourire amer.

— Oui, bien heureuse, parce que tu appartiens à Dieu; moi j'appartiens aux hommes; tu es pure comme un ange du ciel, ma petite Marguerite, tu as le droit d'aimer, mais moi... moi, à tout le monde...

— En vérité, ma sœur, je ne te comprends plus; cette tristesse n'est pas du tout dans ton caractère. Que se passe-t-il? voyons, parle-moi.

Béatrix ne répondait pas.

— Je te connais mieux que tu ne te connais toi-même; ce qu'il te faut, c'est l'insouciance, c'est l'oubli du cœur...

Béatrix se leva subitement comme atteinte par un trait cruel.

— L'oubli du cœur! Ah! Marguerite, tu ne sais pas ce que tu dis; tu m'as connue, mais tu ne me connais plus.

Béatrix s'approcha d'un miroir de Venise.

— Tu ne vois donc pas que mon regard a changé? Mais en un seul jour une révolution s'est faite en moi. Hier, je te plaignais, je ne comprenais pas qu'on pût vivre entre quatre murs dans les sombres cellules que tu m'as dépeintes; aujourd'hui, je t'envie, je voudrais être dans une cellule où je pourrais prier Dieu de toutes mes forces et de tout mon cœur. J'y trouverais une joie austère et sainte qui rafraîchirait mon âme. Si j'avais seulement passé huit jours en prières, il me semble que j'aurais le droit d'aimer.

— Que dis-tu?

— Tu ne comprends donc pas que j'aime Maurice, tu ne comprends donc pas que je l'aime comme je n'ai point aimé les autres? Ah! cela me rend bien heureuse et bien triste!... Ma petite Marguerite, tu as bien fait de venir, car, à qui aurais-je confié ma joie et mon chagrin?

— Moi, dit Marguerite après un silence, je ne t'enviais pas; mais j'avoue que, connaissant ton caractère, je ne supposais pas que je dusse jamais te voir pleurer ainsi dans le tourbillon couleur de rose où je t'ai quittée il y a un an, où je te retrouve aujourd'hui; car c'est par les yeux, et non par le cœur qu'on te séduit, toi; pourvu que tu aies de belles robes, de beaux meubles et de beaux chevaux...

— De belles robes! s'écria Béatrix, saisie d'une colère soudaine.

Elle passa dans sa chambre; Marguerite la suivit.

— De belles robes! reprit-elle en ouvrant une armoire, les voilà, mes belles robes!

Elle prit dans ses bras une douzaine de robes de toute espèce, en velours, en soie, en gaze, en

mousseline, en cachemire; elle les jeta sur le tapis et les foula du pied avec un noble dédain.

La religieuse, toute détachée qu'elle fût des pompes du monde, dut soupirer un peu en voyant pîctiner ainsi toutes ces riches étoffes.

— Je comprends bien le sentiment qui te fait détester la fortune, ma chère Béatrix; mais enfin où veux-tu en venir?

— Est-ce que je le sais? murmura Béatrix hors d'elle-même.

Disant ces mots, elle ramassa une robe des Indes brodée de soie et d'or.

— J'étais pourtant bien jolie avec celle-là!

Mais au souvenir de Maurice, elle laissa retomber la robe.

— Je ne veux plus la voir, dit-elle en la repoussant du pied. C'est ce vieux fou de receveur-général qui me l'a donnée.

Elle rentra dans le salon, et se promena avec beaucoup d'agitation.

— Ces beaux meubles, dit-elle tout à coup en s'arrêtant tour à tour devant une console dorée avec un marbre en mosaïque, devant une pendule ciselée par un Benvenuto Cellini, devant un piano d'Érard, devant un tableau de Decamps, devant vingt autres richesses qui eussent fait honneur au salon d'un roi, ces beaux meubles ne m'appartiennent pas, je vais les renvoyer à tous ceux...

Elle sonna. Un valet de chambre apparut aussitôt à la porte.

— Jacques, vous rappelez-vous de qui me vient ce tableau?

— Oui, madame.

— C'est bien; ne me dites pas son nom. Vous allez le décrocher et le renvoyer à l'instant même à qui il appartient. Vous en ferez de même pour tous les meubles que je n'ai pas achetés moi-même.

— Est-ce qu'elle deviendrait folle? marmota le domestique.

Il regarda sa maîtresse en écarquillant ses yeux.

— Mais, madame, songez donc que ce tableau est tout à fait à sa place ici.

— Pas un mot de plus, dit Béatrix d'un ton impérieux; qu'on suive mes ordres à l'instant même. Mais, avant tout, dites à Guillaume d'atteler tout de suite, et priez la portière de monter.

Bien que le domestique fût habitué à exprimer ses opinions devant Béatrix, elle lui avait parlé d'un air si convaincu et si décidé, qu'il n'osa plus faire la moindre observation; il sortit gravement, non sans avoir jeté un regard de mécontentement sur l'habit de Marguerite, qui pourtant n'était pour rien dans tout ceci.

— Oiseau de mauvais augure, murmura-t-il en fermant la porte.

— Ma chère Marguerite, dit la comédienne en embrassant sa sœur, je suis bien fâchée de te faire assister à mes folies; mais enfin, peut-être suis-je à la dernière.

— Je ne sais que te dire, murmura Marguerite, car je ne sais encore si c'est de la folie ou de la sagesse. Seulement, je te sais gré de ce retour sur toi-même; la dernière folie est presque toujours le commencement d'une bonne action. Le repentir est déjà la vertu; mais ce repentir-là ne te conduira pas à la vertu, puisque c'est encore une nouvelle passion toute profane qui te fait haïr les anciennes.

— Écoute, ma pauvre sœur, tu ne comprends pas; mais je me garderais bien de chercher à te faire comprendre.

En cet instant, le valet vint avertir que la portière attendait dans l'antichambre.

— Dites-lui qu'elle entre.

Dès que la portière fut sur le seuil, Béatrix lui demanda s'il n'y avait pas dans la maison quelque petit appartement à louer.

— C'est selon, dit la portière en s'inclinant avec respect, pour qui? Est-ce pour cette demoiselle?

— C'est pour moi, dit Béatrix.

La portière eut l'air de ne pas comprendre; cependant, comme elle avait déjà remarqué la pâleur et la tristesse de la comédienne, elle pensa que quelque catastrophe était survenue.

— Pour vous? dit-elle d'un air tout à la fois compatissant et railleur, car la portière avait eu aussi ses jours de gloire: on l'avait vue quelques vingt ans auparavant figurer avec quelque succès dans les ballets de la Porte-Saint-Martin.

— Oui, pour moi, dit Béatrix avec dignité.

— Mon Dieu, madame, nous avons bien le petit appartement du balcon qui est de 700 fr.; il est un peu mansardé.

— C'est tout ce qu'il me faut, dit Béatrix.

— Mais je ferai remarquer à madame qu'avec cet appartement-là, il n'y a ni écurie, ni remise.

— C'est bien, allez ouvrir les fenêtres; avant une heure, j'y serai installée.

La portière sortit en hochant la tête.

— Les chevaux sont à la voiture, dit le cocher en paraissant sur le seuil.

— Attends-moi un instant, dit Béatrix à Marguerite; j'ai quelques ordres à donner; je reviens tout de suite.

Elle s'élança hors de l'appartement et descendit l'escalier quatre à quatre.

Elle avait depuis six mois dans son écurie les deux plus admirables chevaux d'outre-Manche qui fussent à Paris, deux bêtes précieuses, finement modelées, bonnes autant que belles, d'une allure noble et fière, qui avaient coûté un prix

ton « à celui qui les a achetées et même à moi, » disait naïvement Béatrix dans les coulisses du théâtre.

Quand elle fut au bas de l'escalier, un des deux chevaux hennit joyeusement. Il était habitué à ses caresses et à ses sucreries; c'était le plus jeune; il avait un petit air folâtre et enfantin; il secouait vaillamment sa crinière, il sautait comme un cheval dressé à la danse par Franconi: il était d'une légèreté fabuleuse et d'une intelligence surprenante; sa physionomie exprimait tous les nobles instincts de la bête.

Béatrix alla à lui et le flatta sur le col comme de coutume.

— Comme vous êtes joli ce matin, mon cher Phénix, quel regard impérieux! quelle narine enflammée! Voyons, baissez-moi vite.

Phénix leva la tête en hennissant vers Béatrix; elle se plaça entre les deux chevaux et les caressa tendrement l'un et l'autre.

— Guillaume, dit-elle en s'adressant à son cocher, vous allez de ce pas conduire cette calèche chez le prince de Waldesthal, rue Saint-Dominique, ensuite vous conduirez ces deux chevaux chez M. Alston, vous savez, rue de Grammont.

Le cocher regardait la comédienne d'un air tout ébahi.

— Hé bien! tu n'entends donc pas, imbécile?

— J'entends bien, madame, mais je ne comprends pas.

— Il ne s'agit pas de comprendre, suis mes ordres mot à mot. Quand tu auras conduit la calèche rue Saint-Dominique, et les chevaux rue de Grammont, tu iras te conduire toi-même chez celui qui te paie les gages.

Le cocher faillit se laisser tomber en bas de son siège.

— Moi j'irai me conduire...

— Hé bien! oui, toi.

— Mais, madame...

— Que veux-tu que je fasse de toi quand je n'aurai plus de chevaux ni de voiture?

Le cocher ne trouva rien à répondre à ce raisonnement; il parut réfléchir un peu.

— C'est vrai, madame, mais je vais bien m'ennuyer, car Dieu sait comme j'étais à mon aise ici.

— Et ces pauvres chevaux, dit Béatrix, ils vont bien s'ennuyer aussi. N'est-ce pas, mon petit Phénix que tu ne serais pas content du tout si tu savais que tu vas partir sans moi pour ne plus revenir? Ah! comme nous nous amusions tous les deux quand tu m'emportais au triple galop à travers les bois! Quelles bonnes parties nous avons faites ensemble! Pauvre Phénix! je te plains bien de retourner chez M. Alston. Qui est-ce qui te donnera du pain dans tes belles dents? Et toi ma

pauvre Rebecca, la plus douce et la plus vertueuse des bêtes, qui est-ce qui va apprécier maintenant tes belles qualités?

Elle flatta de la main les deux chevaux et regarda l'escalier tout en disant adieu au cocher qui ne voulait pas obéir. Elle avait toutes les peines du monde à retenir ses larmes.

Avant de remonter, elle appela la portière.

— Madame Duparc, avez-vous la clef du petit appartement?

— Oui, madame.

— Donnez-la moi.

Tout en prenant la clef, Béatrix glissa vingt francs dans la main de la portière.

— Ah! madame, je suis bien sensible à vos malheurs.

— Je n'ai point de malheurs, interrompit sèchement Béatrix. Ecoutez ce que je vais vous dire, Avant une demi-heure je serai là-haut tout installée dans le petit appartement, car je vais y faire transporter les quelques meubles qui me sont indispensables. Tout ce que je laisserai dans le grand appartement appartiendra à mes créanciers. Ils se partageront cela comme ils l'entendront, je ne veux plus y être pour rien. Faites-moi la grâce de dire à ceux qui viendront, que je suis partie pour l'Italie. D'ailleurs, dès aujourd'hui, je ne m'appelle plus Béatrix, mais mademoiselle Clotilde de Parfondval.

La portière n'en pouvait croire ses yeux ni ses oreilles. Béatrix monta rapidement l'escalier. Quand elle fut sur le palier, elle se retourna pour dire à cette femme que cependant, malgré sa consigne, elle y serait toujours pour M. le comte Maurice d'Orhessac.

Béatrix retrouva sa sœur toute pensive à la cheminée du salon.

— Ma chère Marguerite, je viens d'accomplir un grand sacrifice; celui-là me sera compté dans le ciel: j'ai renvoyé mes chevaux. Pauvres bêtes! j'en ai les larmes aux yeux.

Béatrix donna des ordres, et monta avec sa sœur au petit appartement, véritable refuge de poètes quand les poètes habitaient des mansardes. Rien n'était plus modeste ni plus aimable.

— C'est bien, dit Béatrix en passant sur le balcon, je transporterai là mon jardin, car tu sais, Marguerite, que j'ai, de l'autre côté, un vrai jardin avec des arbres et de l'eau.

Béatrix respirait de tout son cœur.

— Ne trouves-tu pas que l'air est plus pur ici? En vérité, il y a tout un monde entre ces trois étages. Ici c'est le ciel, poursuivit Béatrix en regardant les nues. Plus bas, c'est l'enfer! Ah! comme je m'applaudis de ma résolution! Je veux vivre de peu, de rien, s'il le faut, pourvu que j'aie toute

liberté de cœur et d'esprit. Il va être bien étonné quand il me trouvera perchée si haut; mais il comprendra...

— Qui ?

— Maurice, tu le sais bien. J'aurais dû commencer par l'aimer au lieu de finir par là : car, il est jeune, il est beau, il est brave; à la bonne heure, ce n'est pas un marchand d'argent comme les autres qui, pour tout billet doux, ne vous donnent que des billets de banque. C'est déjà quelque chose; mais j'aime mieux un simple mot parti de son cœur que cent louis puisés dans la bourse d'un autre. Ma pauvre sœur, j'offense ta candeur avec tous mes contes, mais tu me pardonnez à cause de la bonne intention. Maintenant, explique-moi pourquoi tu es sortie du couvent.

— Pourquoi? dit tristement Marguerite, pour y rentrer. Je l'ai dit que, selon la coutume, on m'a renvoyée dans le monde pour consulter mes forces une dernière fois.

— Est-ce que tu retourneras aux Carmélites ?

— Oui, car si je n'allais pas là, où irais-je? répondit Marguerite en levant ses yeux au ciel.

— Avec moi, car, moi aussi, je vais me retirer du monde. Demain, je déchire mon engagement avec le théâtre; je veux vivre seule. Oui toute seule; ainsi tu peux vivre avec moi.

— Et M. le comte d'Orbessac ?

— Ah! oui, j'oubliais; mais vivre avec lui, n'est-ce pas vivre seule, car il est toute ma vie ?

— Alors, je ne puis vivre avec toi.

— Enfant, ne vous effarouchez pas, Maurice m'épousera peut-être. Qu'aurez-vous à dire ?

— Ce que j'aurai à dire ? Mais tu ne devines donc pas que j'aime M. d'Orbessac ?

Marguerite se cacha la figure dans ses deux mains.

XVIII. — L'AMOUR FILIAL.

Retournons de la comédienne à la grande dame.

Quand Maurice fut sorti, madame de Fargiel qui était demeurée dans son fauteuil, atterrée et tremblante, se leva d'un bond, courut à sa cheminée et se regarda dans la glace; elle voulait voir si Maurice avait pu découvrir sur sa jolie figure la soif d'argent qui la dévorait.

Mais, comme beaucoup de femmes qui vivent par l'esprit et non par le cœur, madame de Fargiel avait un masque impénétrable, toujours calme et plein de séduction.

— Non, non, dit-elle en se mirant avec une certaine nonchalance, il n'a pu deviner la vérité. Quand il m'a rencontrée pour la première fois dans les Champs-Élysées, je n'avais pas un plus

charmant sourire, une bouche plus fraîche et des yeux plus veloutés.

« C'est moi qui ai lu dans le fond de son cœur, continua madame de Fargiel en se laissant tomber doucement sur une ottomane; si j'ai bien lu, il m'aime; c'est en vain qu'il luttera, c'est en vain que ses beaux sentiments l'entraîneront à se faire le chevalier errant d'une fille perdue; il finira par succomber.

« Cependant, reprit-elle après un silence, qui sait s'il n'arrivera pas à temps, comme il l'a dit, pour rendre à César ce qui appartient peut-être à César ? Il y a en lui quelque chose de généreux qui l'aveugle sur la simple vérité; il aura entendu les prêcheurs humanitaires; il serait capable de défendre la veuve et de protéger l'orphelin; je n'y comprends rien, car malgré toutes ses niaiseries, c'est un homme très spirituel. Enfin, il ne faut pas s'y fier. Je croyais pouvoir compter sur lui, il est plus sûr de ne compter que sur moi-même.

Disant ces mots, madame de Fargiel se leva pour sonner. — Adèle, dites à Bastien que je veux partir dans une demi-heure pour le château de Marvy. Vous allez m'habiller.

Une demi-heure après, madame de Fargiel monta en voiture. Comme elle passait sur le boulevard, elle ordonna à son cocher d'arrêter devant un *magasin de deuil*; le mot est consacré.

Elle descendit et regarda d'un air pensif toutes les étoffes variées du marchand. A quoi pensait-elle? vous le savez. Elle se demandait quelle étoffe siérait le mieux à son teint, à sa taille, à la couleur de ses yeux, quand son père serait mort.

Il y avait au moins huit jours que, par respect pour l'agonie de son père, elle n'était entrée dans un magasin, elle qui vivait beaucoup pour s'habiller, pour la mode, pour le caprice; elle ne put résister à cet attrait diabolique, si fatal aux maris parisiens, qui pousse toutes les femmes dans ces bazars du luxe et de la perdition.

On déploya devant ses yeux avides, toutes les sombres richesses, tous les funèbres caprices inventés pour les veuves désolées.

Elle passa une heure à caresser les étoffes du regard et de la main; elle finit par se décider pour quatre ou cinq robes, devant marquer toutes les périodes de son deuil, ou, pour parler sans métaphore, l'affaiblissement graduel de sa douleur.

Elle remonta en voiture et dit au cocher qu'il fallait arriver à Marvy, comme si elle ne s'était pas arrêtée en route. Le cocher était habitué à obéir, dùt-il tuer ses chevaux; aussi jamais coupé n'avait brûlé plus lestement le pavé de Paris.

Quand elle descendit dans la cour du château, elle ne demanda pas comment son père se trouvait. Après avoir ordonné aux domestiques de ne

laisser pénétrer personne auprès de son père, sous quelque prétexte que ce fût, elle demanda si le médecin était venu. On lui répondit qu'il venait de partir. Elle remonta dans son coupé et ordonna à son cocher de la conduire sans retard à Beaumont.

— Mais monsieur le comte serait bien heureux de voir madame, dit le vieux valet de chambre qui était venu à la rencontre de madame de Fargiel.

— Tout à l'heure, répondit-elle d'un air ennuyé.

— C'est que monsieur vient de se réveiller. Voilà déjà quatre ou cinq fois qu'il me parle de madame.

— Le médecin doit-il revenir aujourd'hui ?

— Je ne crois pas ; mais nous l'attendons demain dans la matinée.

— Ne dites pas à mon père que je suis venue ; avant une heure je serai de retour. Bastien, partons tout de suite.

Le médecin du comte était un brave campagnard, jeune encore, qui, depuis plusieurs années, se consolait de vivre loin de Paris en fumant beaucoup et en cultivant un petit jardin renommé dans tout le pays pour la variété de ses roses et de ses dahlias. Il ne vivait guère en société intime qu'avec son cheval et ses deux chiens, soit qu'il voyageât, soit qu'il demeurât chez lui. C'était un honnête homme de médecin qui laissait faire toute sa besogne à la nature.

Quand le coupé de madame de Fargiel arriva devant sa porte, il était au fond du jardin échevillant ses rosiers ; aussi ne vint-il pas au-devant d'elle. Cependant il ne lui donna pas le temps d'arriver au fond du jardin, il la reconnut en la voyant passer au-dessus d'un massif de dahlias.

Il courut à sa rencontre. — Ne vous dérangez pas monsieur Delaporte, je n'ai qu'un mot à vous dire.

Le médecin salua avec timidité, car il n'était pas accoutumé à recevoir de pareilles visites. Les gens du pays lui envoyaient quelquefois leurs voitures, mais ne venaient guère chez lui. — Madame, si vous voulez passer dans mon salon ?

— Mon Dieu ! monsieur Delaporte, ce n'est pas la peine, nous pouvons, si vous voulez, faire un tour de jardin.

— Mon pauvre jardin, dit le médecin avec un sentiment d'orgueil nauf, il a bien perdu depuis un mois. Voyez, madame, toutes les roses sont flétries.

— En vérité, monsieur, vous avez là, ce me semble, une collection, je ne dirai pas digne d'un prince, mais digne d'un amateur.

Madame de Fargiel avait touché M. Delaporte sur la corde la plus sensible ; elle continua sur le même ton.

— Est-ce que c'est vous, monsieur, qui avez dessiné ce jardin ? Ces courbes sont parfaites, un serpent n'a pas d'ondulations plus capricieuses. Quels beaux ébéniers ! Combien avez-vous d'arpents ?

— Ah ! madame, vous voulez-vous amuser d'un pauvre petit propriétaire qui a pu mettre à peine un arpent à sa maison et à son jardin.

— C'est impossible, ou bien vous avez merveilleusement l'art d'étendre la perspective et de tromper les yeux. Voyez, monsieur Delaporte, je vous prends vous-même à témoin ; voyez comme cette échappée se perd bien dans l'espace. Je ne savais que trop, hélas ! que vous étiez un habile médecin ; je n'imaginai pas que vous fussiez un architecte aussi distingué. Maintenant, je ne songerai plus à vous demander une consultation sur ma santé sans vous consulter sur les dessins de mon père de Luciennes. Mais, mon Dieu ! il est bien question de père ! Vous avez vu mon père, aujourd'hui ? Comment l'avez-vous trouvé ? Plus mal, n'est-ce pas ?

— Non, madame ; aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui.

Madame de Fargiel, qui n'avait pu cacher un secret contentement, lorsque d'abord M. Delaporte lui avait dit que le malade se trouvait assez mal, se rembrunit tout à coup.

— Mon Dieu ! pensa-t-elle, s'il allait vivre six mois, tout serait perdu.

— Ah ! monsieur Delaporte, comme je suis heureuse de ce que vous m'apprenez ! Ainsi nous pouvons espérer encore.

Le médecin garda le silence.

— Je ne sais si l'amour filial m'abusait, mais je me suis toujours imaginé que je ne perdrais pas mon père. En effet, il est jeune encore, pourquoi ne vivrait-il pas jusqu'à quatre-vingts ans ?

— Pourquoi, pourquoi ? dit le médecin d'un air soucieux.

— Monsieur Delaporte, vous êtes trop habitué à voir mourir les gens, vous vous figurez toujours que la mort ne frappe à la porte que pour entrer dans la maison. Voyons, dites-moi que vous sauverez mon père.

— Non, madame, c'est impossible, à moins d'un miracle.

— Eh ! bien je ne crois pas aux miracles, mais je crois à celui qui sauvera mon père.

Madame de Fargiel regardait M. Delaporte avec inquiétude ; elle ne voulait pas l'interroger directement, mais surprendre par hasard le secret qui la tourmentait.

— Ne croyez-vous donc pas, monsieur Delaporte, qu'il me sera possible d'emmener mon père à Paris, dans une huitaine de jours ?

— Non, madame, car, dans huit jours...

Le médecin n'osa achever. Un éclair de joie funèbre passa sur le front de madame de Fargiel.

— Monsieur, dit-elle d'une voix émue, vous m'effrayez.

Madame, au point où en est monsieur votre père, il faut s'attendre à tout d'un jour à l'autre... car maintenant, la moindre crise...

Madame de Fargiel avait à la main un très riche mouchoir qu'elle porta à ses yeux avec une grâce charmante. Le brave médecin était touché jusqu'aux larmes.

— Adieu, monsieur. Quoi qu'il arrive, comptez sur ma reconnaissance; je n'oublierai jamais avec quelle sollicitude vous avez veillé sur mon père.

Madame de Fargiel prit rapidement une petite allée qui conduisait à la porte de la cour.

Le médecin la suivit respectueusement sans lui rien dire. Quand elle arriva devant sa voiture, il lui offrit la main et la pria d'ordonner à la garde-malade d'administrer au comte la potion qu'il avait fait suspendre la veille.

Madame de Fargiel s'enfonça dans son coupé comme absorbée par la douleur. — Enfin, dit-elle, quand elle fut à quelque distance, le comte sera mort dans huit jours, et encore vivra-t-il jusque-là? Maurice aura beau faire, je parviendrai sans trop de peine, j'imagine, à ajourner ses beaux desseins chevaleresques,

Quand elle arriva au château, le comte sommeillait. — Il paraît, lui dit le vieux valet de chambre, que M. le comte commence à se reposer.

— Je vais le voir.

— Cependant, madame sait peut-être que la nuit qui vient sera mauvaise : le médecin nous l'a dit; d'ailleurs, il ne passe jamais deux bonnes nuits à la suite l'une de l'autre.

Pendant que le domestique parlait, madame de Fargiel montait l'escalier. La garde-malade se présenta à la porte.

— M. le comte vient de s'endormir, dit-elle à voix basse; si madame voulait attendre en bas.

Madame de Fargiel ne prit point garde à ce que dit cette femme, non plus qu'à ce qu'avait dit le valet de chambre. Elle alla droit au lit de son père soulever le rideau, et regarda le vieillard avec une tendresse de convention.

Le bruit des pas et le mouvement de la lumière du jour réveillèrent le comte. — Ah! ma fille, c'est vous; je vous attendais, murmura-t-il en tendant la main à sa fille.

— Eh bien! mon père, comment vous trouvez-vous? J'ai rencontré tout à l'heure le médecin, qui a beaucoup apaisé mon inquiétude.

— Que voulez-vous, ma chère Régine? le médecin a eu raison de vous rassurer; mais pourtant n'êtes-vous point assez raisonnable pour subir sans

désespoir le coup qui va vous frapper? Je ne le sens que trop : j'ai bien peu de jours à vivre. Les étouffements sont revenus. A la première crise, ils m'emporteront. Tenez, il n'y a pas une heure, M. Delaporte venait de me quitter; j'ai bien cru que je ne vous reverrais pas. Enfin, Dieu soit loué! vous voilà. Écoutez, ma fille, si vous m'en croyez, vous ne retournerez pas à Paris, pendant trois ou quatre jours.

— Trois ou quatre jours, dit madame de Fargiel en réfléchissant, mais pendant un siècle si vous voulez; savez-vous, mon père, pourquoi je passe à Paris la moitié du temps depuis que vous êtes malade? c'est pour vous donner plus de repos et de liberté. Le docteur m'a recommandé tout bas de ne vous parler qu'à certaines heures de la journée. Il connaît votre cœur : la moindre agitation vous épuiserait; j'ai dû m'absenter de vive force.

— Puisque vous me parlez de mon cœur, Régine, sachez donc que depuis trois jours il est à la torture. Je ne vous l'ai point encore dit; mais pourquoi ne point parler devant ma fille? Depuis que j'ai vu cette fille...

— Cette comédienne! se hâta de dire madame de Fargiel.

— Toute ma vie d'autrefois est venue s'agiter sous mes yeux. Dans mes heures de fièvre surtout, je revois la mère, je revois les petites sœurs, car ce sont les sœurs, puisqu'elles sont les filles de la mère.

— Mon père, à quoi bon vous tourmenter ainsi pour des créatures indignes de votre cœur et de votre nom? Ces deux enfants qui vous préoccupent ne sont pas mes sœurs, car dès que ma mère vous a eu trompé, elle m'est devenue étrangère comme à vous-même.

— C'est bien dit, murmura le comte en saisissant la main de sa fille.

Il s'était soulevé en ranimant ses forces; un éclair de vengeance avait passé devant ses yeux, mais presque au même instant il retomba sur l'oreiller et soupira tristement.

— Oui ma fille, vous avez raison : cette femme n'était plus ma femme; cette mère n'était plus votre mère; mais pourtant je n'ai jamais su toute la vérité. Depuis le soir où j'ai dicté mon testament, cette pauvre Amélie vient me voir toutes les nuits. Je ne crois pas aux revenants. Eh bien! dès que la garde-malade s'endort, je vois flotter des ombres sous mes yeux, là-bas, dans le fond de ma chambre. Peu à peu ces ombres prennent la forme d'une femme; je crois reconnaître Amélie suppliante, éperdue, atterrée, comme je l'ai vue le jour de notre départ; elle vient me recommander ses enfants. Qui sait? mes enfants peut-être!...

La suite au prochain numéro.

UN ÉPISODE SOUS LA TERREUR.

(SUITE).

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda une autre vieille femme assise auprès du feu. — L'homme qui rôde autour de la maison depuis hier m'a suivi ce soir.

A ces mots, les trois habitants de ce taudis se regardèrent en laissant paraître sur leurs visages les signes d'une terreur profonde. Le vieillard fut le moins agité des trois, peut-être parce qu'il était le plus en danger. Quand on est sous le poids d'un grand malheur ou sous le joug de la persécution, un homme courageux commence pour ainsi dire par faire le sacrifice de lui-même, il ne considère ses jours que comme autant de victoires remportées sur le Sort. Les regards des deux femmes, attachés sur ce vieillard, laissaient facilement deviner qu'il était l'unique objet de leur vive sollicitude. — Pourquoi désespérer de Dieu, mes sœurs? dit-il d'une voix sourde mais onctueuse, nous chantions ses louanges au milieu des cris qui poussaient les assassins et les mourants au couvent des Carmes. S'il a voulu que je fusse sauvé de cette boucherie, c'est sans doute pour me réserver à une destinée que je dois accepter sans murmure. Dieu protège les siens, il peut en disposer à son gré. C'est de vous, et non de moi, qu'il faut s'occuper. — Non, dit l'une des deux vieilles femmes, qu'est-ce que notre vie en comparaison de celle d'un prêtre? — Une fois que je me suis vue hors de l'abbaye de Chelles, je me suis considérée comme morte, s'écria celle des deux religieuses qui n'était pas sortie. — Voici, reprit celle qui arrivait, en tendant la petite boîte au prêtre, voici les hosties. Mais, s'écria-t-elle, j'entends monter les degrés.

A ces mots, tous trois se mirent à écouter. Le bruit cessa. — Ne vous effrayez pas, dit le prêtre, si quelqu'un essaie de parvenir jusqu'à vous. Une personne sur la fidélité de laquelle nous pouvons compter a dû prendre toutes ses mesures pour passer la frontière, et viendra chercher les lettres que j'ai écrites au duc de Langeais et au marquis de Beauséant, afin qu'ils puissent aviser aux moyens de vous arracher à cet affreux pays, à la mort ou à la misère qui vous y attendent. — Vous ne nous suivrez donc pas? s'écrièrent doucement les deux religieuses en manifestant une sorte de désespoir.

— Ma place est là où il y a des victimes, dit le prêtre avec simplicité.

Elles se turent et regardèrent leur hôte avec une sainte admiration. — Sœur Marthe, dit-il en s'adressant à la religieuse qui était allée chercher les hosties, cet envoyé devra répondre *Fiat voluntas*, au mot *Hosanna*.

— Il y a quelqu'un dans l'escalier! s'écria l'autre religieuse en ouvrant une cachette pratiquée sous le toit.

Cette fois, il fut facile d'entendre, au milieu du plus profond silence, les pas d'un homme qui faisait retentir les marches couvertes de callosités produites par de la boue durcie. Le prêtre se coula péniblement dans une espèce d'armoire, et la religieuse jeta quelques hardes sur lui.

— Vous pouvez fermer, sœur Agathe, dit-il d'une voix étouffée.

A peine le prêtre était-il caché, que trois coups frappés sur la porte firent tressaillir les deux saintes filles, qui se consultèrent des yeux sans oser prononcer une seule parole. Elles paraissaient avoir toutes deux une soixantaine d'années. Séparées du monde depuis quarante ans, elles étaient comme des plantes habituées à l'air d'une serre, et qui meurent si on les en sort. Accoutumées à la vie du couvent, elles n'en pouvaient plus concevoir d'autre. Un matin, leurs grilles ayant été brisées, elles avaient frémi de se trouver libres. On peut aisément se figurer l'espèce d'imbécillité factice que les événements de la Révolution avaient produite dans leurs âmes innocentes. Incapables d'accorder leurs idées claustrales avec les difficultés de la vie, et ne comprenant même pas leur situation, elles ressemblaient à des enfants dont on avait pris soin jusqu'alors, et qui, abandonnés par leur providence mutuelle, priaient au lieu de crier. Aussi, devant le danger qu'elles prévoyaient en ce moment, demeurèrent-elles muettes et passives, ne connaissant d'autre défense que la résignation chrétienne. L'homme qui demandait à entrer interpréta ce silence à sa manière, il ouvrit la porte et se montra tout à coup. Les deux religieuses frémissaient en reconnaissant le personnage qui, depuis quelque temps, rôdait autour de leur maison, et prenait des informations sur leur compte; elles restèrent im-

mobiles en le contemplant avec une curiosité inquiète, à la manière des enfants sauvages qui examinent silencieusement les étrangers. Cet homme était de haute taille et gros; mais rien dans sa démarche, dans son air ni dans sa physionomie, n'indiquait un méchant homme. Il imita l'immobilité des religieuses, et promena lentement ses regards sur la chambre où il se trouvait.

Deux nattes de paille, posées sur des planches, servaient de lit aux deux religieuses. Une seule table était au milieu de la chambre, et il y avait dessus un chandelier de cuivre, quelques assiettes, trois couteaux et un pain rond. Le feu de la cheminée était modeste. Quelques morceaux de bois, entassés dans un coin, attestaient d'ailleurs la pauvreté des deux recluses. Les murs, enduits d'une couche de peinture très ancienne, prouvaient le mauvais état de la toiture, où des taches, semblables à des filets bruns, indiquaient les infiltrations des eaux pluviales. Une relique, sans doute sauvée du pillage de l'abbaye de Chelles, ornait le manteau de la cheminée. Trois chaises, deux coffres et une mauvaise commode complétaient l'ameublement de cette pièce. Une porte pratiquée auprès de la cheminée faisait conjecturer qu'il existait une seconde chambre.

L'inventaire de cette cellule fut bientôt fait par le personnage qui s'était introduit sous de si terribles auspices au sein de ce ménage. Un sentiment de commisération se peignit sur sa figure, et il jeta un regard de bienveillance sur les deux filles, au moins aussi embarrassées qu'elles. L'étrange silence dans lequel ils demeurèrent tous trois dura peu, car l'inconnu finit par deviner la faiblesse morale et l'inexpérience des deux pauvres créatures, et il leur dit alors d'une voix qu'il essaya d'adoucir : — Je ne viens point ici en ennemi, citoyennes... Il s'arrêta et se reprit pour dire : Mes sœurs, s'il vous arrivait quelque malheur, croyez que je n'y aurais pas contribué. J'ai une grâce à réclamer de vous...

Elles gardèrent toujours le silence.

— Si je vous importunais, si... je vous gênaï, parlez librement... je me retirerais; mais sachez que je vous suis tout dévoué; que, s'il est quelque bon office que je puisse vous rendre, vous pouvez m'employer sans crainte, et que moi seul, peut-être, suis au-dessus de la loi, puisqu'il n'y a plus de roi...

Il y avait un tel accent de vérité dans ces paroles, que la sœur Agathe, celle des deux religieuses qui appartenait à la maison de Langeais, et dont les manières semblaient annoncer qu'elle avait autrefois connu l'éclat des fêtes et respiré l'air de la cour, s'empressa d'indiquer une des chaises comme pour prier leur hôte de s'asseoir. L'inconnu manifesta une sorte de joie mêlée de tristesse en

comprenant ce geste, et attendit, pour prendre place, que les deux respectables filles fussent assises.

— Vous avez donné asile, reprit-il, à un vénérable prêtre non assermenté, qui a miraculeusement échappé au massacre des Carmes.

— *Hosanna!* .. dit la sœur Agathe en interrompant l'étranger et le regardant avec une inquiète curiosité.

— Il ne se nomme pas ainsi, je crois, répondit-il.

— Mais, monsieur, dit vivement la sœur Marthe, nous n'avons pas de prêtre ici, et...

— Il faudrait alors avoir plus de soin et de prévoyance, répliqua doucement l'étranger en avançant le bras vers la table et y prenant un bréviaire. Je ne pense pas que vous sachiez le latin, et...

Il ne continua pas, car l'émotion extraordinaire qui se peignit sur la figure des deux pauvres religieuses lui fit craindre d'être allé trop loin : elles étaient tremblantes et leurs yeux s'emplirent de larmes.

— Rassurez-vous, leur dit-il d'une voix franche, je sais le nom de votre hôte, et depuis trois jours je suis instruit de votre détresse et de votre dévouement pour le vénérable abbé de...

— Chut! dit naïvement sœur Agathe en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Vous voyez, mes sœurs, que, si j'avais conçu l'horrible dessein de vous trahir, j'aurais déjà pu l'accomplir plus d'une fois...

En entendant ces paroles, le prêtre se dégagea de sa prison et reparut au milieu de la chambre.

— Je ne saurais croire, monsieur, dit-il à l'inconnu, que vous soyez un de nos persécuteurs, et je me fie à vous. Que voulez-vous de moi ?

La sainte confiance du prêtre, la noblesse répandue dans tous ses traits, auraient désarmé des assassins. Le mystérieux personnage qui était venu animer cette scène de misère et de résignation contempla pendant un moment le groupe formé par ces trois êtres : puis il prit un ton de confiance, s'adressa au prêtre en ces termes : — Mon père, je venais vous supplier de célébrer une messe mortuaire pour le repos de l'âme... d'un... d'une personne sacrée et dont le corps ne reposera jamais dans la terre sainte...

Le prêtre frissonna involontairement. Les deux religieuses, ne comprenant pas encore de qui l'inconnu voulait parler, restèrent le cou tendu, le visage tourné vers les deux interlocuteurs, et dans une attitude de curiosité. L'ecclésiastique examina l'étranger : une anxiété non équivoque était peinte sur sa figure, et ses regards exprimaient d'ardentes supplications.

— Eh bien! répondit le prêtre, ce soir, à minuit,

revenez, et je serai prêt à célébrer le seul service funèbre que nous puissions offrir en expiation du crime dont vous parlez...

L'inconnu tressaillit, mais une satisfaction tout à la fois douce et grave parut triompher d'une douleur secrète. Après avoir respectueusement salué le prêtre et les deux saintes filles, il disparut en témoignant une sorte de reconnaissance muette qui fut comprise par les trois âmes généreuses. Environ deux heures après cette scène, l'inconnu revint, frappa discrètement à la porte du grenier, et fut introduit par mademoiselle de Beauséant, qui le conduisit dans la seconde chambre de ce modeste réduit, où tout avait été préparé pour la cérémonie. Entre deux tuyaux de la cheminée, les deux religieuses avaient apporté la vieille commode dont les contours antiques étaient ensevelis sous un magnifique devant d'autel en moire verte. Un grand crucifix d'ébène et d'ivoire, attaché sur le mur jaune, en faisait ressortir la nudité et attirait nécessairement les regards. Quatre petits cierges flûets, que les sœurs avaient réussi à fixer sur cet autel improvisé en les scellant dans de la cire à cacheter, jetaient une lueur pâle et mal réfléchie par le mur. Cette faible lumière éclairait à peine le reste de la chambre; mais, en ne donnant son éclat qu'aux choses saintes, elle ressemblait à un rayon tombé du ciel sur cet autel sans ornement. Le carreau était humide. Le toit, qui, des deux côtés, s'abaissait rapidement, comme dans les greniers, avait quelques lézardes par lesquelles passait un vent glacial. Rien n'était moins pompeux, et cependant rien peut-être ne fut plus solennel que cette cérémonie lugubre. Un profond silence, qui aurait permis d'entendre le plus léger cri proféré sur la route d'Allemagne, répandait une sorte de majesté sombre sur cette scène nocturne. Enfin la grandeur de l'action contrastait si fortement avec la pauvreté des choses, qu'il en résultait un sentiment d'effroi religieux. De chaque côté de l'autel, les deux vieilles recluses, agenouillées sur la tuile du plancher, sans s'inquiéter de son humidité mortelle, priaient de concert avec le prêtre, qui, revêtu de ses habits pontificaux, disposait un calice d'or orné de pierres précieuses, vase sacré sans doute du pillage de l'abbaye de Chelles. Anprès de ce ciboire, monument d'une royale magnificence, l'eau et le vin destinés au saint sacrifice étaient contenus dans deux verres à peine dignes du dernier cabaret. Faute de missel, le prêtre avait posé son bréviaire sur un coin de l'autel. Une assiette commune était préparée pour laver des mains innocentes et pures de sang. Tout était immense, mais petit; pauvre, mais noble; profane et saint tout à la fois. L'inconnu vint pieusement s'agenouiller entre les deux religieuses.

Mais, tout à coup, en apercevant un crêpe au calice et au crucifix, car, n'ayant rien pour annoncer la destination de cette messe funèbre, le prêtre avait mis Dieu lui-même en deuil, il fut assailli d'un souvenir si puissant, que des gouttes de sueur se formèrent sur son large front. Les quatre silencieux acteurs de cette scène se regardèrent alors mystérieusement; puis leurs âmes, agissant à l'envi les unes sur les autres, se communiquèrent ainsi leurs sentiments et se confondirent dans une commisération religieuse; il semblait que leur pensée eût évoqué le martyr dont les restes avaient été dévorés par de la chaux vive, et que son ombre fût devant eux dans toute sa royale majesté. Ils célébraient un *obit* sans le corps du défunt. Sous ces tuiles et ces lattes disjointes, quatre chrétiens allaient intercéder auprès de Dieu pour un Roi de France, et faire son convoi sans cercueil. C'était le plus pur de tous les dévouements, un acte étonnant de fidélité, accompli sans arrière-pensée. Ce fut sans doute, aux yeux de Dieu, comme le verre d'eau qui balance les plus grandes vertus. Toute la Monarchie était là, dans les prières d'un prêtre et de deux pauvres filles; mais peut-être aussi la révolution était-elle représentée par cet homme dont la figure trahissait trop de remords, pour ne pas croire qu'il accomplissait les vœux d'un immense repentir.

Au lieu de prononcer les paroles latines: « *In troibo ad altare Dei*, etc., le prêtre, par une inspiration divine, regarda les trois assistants qui figuraient la France chrétienne, et leur dit, pour effacer les misères de ce taudis: — Nous allons entrer dans le sanctuaire de Dieu!

A ces paroles jetées avec une onction pénétrante, une sainte frayeur saisit l'assistant et les deux religieuses. Sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome, Dieu ne se serait pas montré plus majestueux qu'il le fut alors dans cet asile de l'indigence aux yeux de ces chrétiens: tant il est vrai qu'entre l'homme et lui tout intermédiaire semble inutile, et qu'il ne tire sa grandeur que de lui-même. La ferveur de l'inconnu était vraie. Aussi le sentiment qui unissait les prières de ces quatre serviteurs de Dieu et du roi fut-il unanime. Les paroles saintes retentissaient comme une musique céleste au milieu du silence. Il y eut un moment où les pleurs gagnèrent l'inconnu, ce fut au *Pater noster*. Le prêtre y ajouta cette prière latine, qui fut sans doute comprise par l'étranger: *Et remitte scelus regicidie sicut Ludovicus eis remisit semetipso*. (Et pardonnez aux régicides comme Louis XVI leur a pardonné lui-même.)

Les deux religieuses virent deux grosses larmes traçant un chemin humide le long des joues mâles de l'inconnu, et tombant sur le plancher. L'office des morts fut récité. Le *Domine, salvum fac regem*,

chanté à voix basse, attendrit ces fidèles royalistes, qui pensèrent que l'enfant-roi, pour lequel ils suppliaient en ce moment le Très-Haut, était captif entre les mains de ses ennemis. L'inconnu frissonna en songeant qu'il pouvait encore se commettre un nouveau crime auquel il serait sans doute forcé de participer. Quand le service funèbre fut terminé, le prêtre fit un signe aux deux religieuses, qui se retirèrent. Aussitôt qu'il se trouva seul avec l'inconnu, il alla vers lui d'un air doux et triste; puis il lui dit d'une voix paternelle : — Mon fils, si vous avez trempé vos mains dans le sang du roi martyr, confiez-vous à moi. Il n'est pas de faute qui, aux yeux de Dieu, ne soit effacée par un repentir aussi touchant et aussi sincère que le vôtre paraît l'être.

Aux premiers mots prononcés par l'ecclésiastique, l'étranger laissa échapper un mouvement de terreur involontaire; mais il reprit une contenance calme, et regarda avec assurance le prêtre étonné : — Mon père, lui dit-il d'une voix visiblement altérée, nul n'est plus innocent que moi du sang versé...

— Je dois vous en dire, dit le prêtre...

Il fit une pause pendant laquelle il examina de rechef son pénitent; puis, persistant à le prendre pour un de ces peureux conventionnels qui livrèrent une tête inviolable et sacrée afin de conserver la leur, il reprit d'une voix grave : — Songez, mon fils, qu'il ne suffit pas, pour être absous de ce grand crime, de n'y avoir pas coopéré. Ceux qui, pouvant défendre le roi, ont laissé leur épée dans le fourreau, auront un compte bien lourd à rendre devant le roi des cieux... Oh! oui, ajouta le vieux prêtre en agitant la tête de droite à gauche par un mouvement expressif, oui, bien lourd!... car, en restant oisifs, ils sont devenus les complices involontaires de cet épouvantable forfait...

— Vous croyez, demanda l'inconnu stupéfait, qu'une participation indirecte sera punie... Le soldat qui a été commandé pour former la haie est-il donc coupable?...

Le prêtre demeura indécis. Heureux de l'embaras dans lequel il mettait ce puritain de la royauté en le plaçant entre le dogme de l'obéissance passive qui doit, selon les partisans de la monarchie, dominer les écoles militaires, et le dogme tout aussi important qui consacre le respect dû à la personne des rois, l'étranger s'empressa de voir dans l'hésitation du prêtre une solution favorable à des doutes par lesquels il paraissait tourmenté. Puis, pour ne pas laisser le vénérable janséniste réfléchir plus longtemps, il lui dit : — Je rougirais de vous offrir un salaire quelconque du service funéraire que vous venez de célébrer pour le repos de l'âme du roi et pour l'acquit de ma conscience. On ne peut payer une chose inestimable que par une of-

frande qui soit aussi hors de prix. Daignez donc accepter, monsieur, le don que je vous fais d'une sainte relique... Un jour viendra peut-être où vous en comprendrez la valeur.

En achevant ces mots, l'étranger présentait à l'ecclésiastique une petite boîte extrêmement légère; le prêtre la prit involontairement pour ainsi dire, car la solennité des paroles de cet homme, le ton qu'il y mit, le respect avec lequel il tenait cette boîte, l'avaient plongé dans une profonde surprise. Ils rentrèrent alors dans la pièce où les deux religieuses les attendaient.

— Vous êtes, leur dit l'inconnu, dans une maison dont le propriétaire, Mutius Scavola, ce plâtrier qui habite le premier étage, est célèbre dans la section par son patriotisme; mais il est secrètement attaché aux Bourbons. Jadis il était piqueur de monseigneur le prince de Conti, et il lui doit sa fortune. En ne sortant pas de chez lui, vous êtes plus en sûreté ici qu'en aucun lieu de la France. Restez-y. Des âmes pieuses veilleront à vos besoins, et vous pourrez attendre sans danger des temps moins mauvais. Dans un an, au 21 janvier... (en prononçant ces derniers mots, il ne put dissimuler un mouvement involontaire), si vous adoptez ce triste lieu pour asile, je reviendrai célébrer avec vous la messe expiatoire...

Il n'acheva pas. Il salua les muets habitants du grenier, jeta un dernier regard sur les symptômes qui déposaient de leur indigence, et il disparut.

Pour les deux innocentes religieuses, une semblable aventure avait tout l'intérêt d'un roman; aussi, dès que le vénérable abbé les instruisit du mystérieux présent si solennellement fait par cet homme, la boîte fut-elle placée par elles sur la table, et les trois figures inquiètes, faiblement éclairées par la chandelle, trahirent-elles une indescriptible curiosité. Mademoiselle de Langeais ouvrit la boîte, y trouva un mouchoir de batiste très fin, souillé de sueur; et, en le dépliant, ils y reconnurent des taches.

— C'est du sang!... dit le prêtre.

— Il est marqué de la couronne royale! s'écria l'autre sœur.

Les deux sœurs laissèrent tomber la précieuse relique avec horreur. Pour ces deux âmes naïves, le mystère dont s'enveloppait l'étranger devint inexplicable; et, quant au prêtre, dès ce jour il ne tenta même pas de se l'expliquer.

Les trois prisonniers ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'une main puissante était étendue sur eux. D'abord, ils reçurent du bois et des provisions; puis les deux religieuses devinèrent qu'une femme était associée à leur protecteur, quand on leur envoya du linge et des vêtements qui pouvaient leur permettre de sortir sans être remar-

quées par les modes aristocratiques des habits qu'elles avaient été forcées de conserver; enfin Mutius Scævola leur donna deux cartes civiques. Souvent des avis nécessaires à la sûreté du prêtre lui parvinrent par des voies détournées; et il reconnut une telle opportunité dans ces conseils, qu'ils ne pouvaient être donnés que par une personne initiée aux secrets de l'État. Malgré la famine qui pesa sur Paris, les pros crits trouvèrent à la porte de leur tandis des rations de *pain blanc*, qui y étaient régulièrement apportées par des mains invisibles; néanmoins ils crurent reconnaître dans Mutius Scævola le mystérieux agent de cette bienfaisance toujours aussi ingénieuse qu'intelligente. Les nobles habitants du grenier ne pouvaient pas douter que leur protecteur ne fût le personnage qui était venu faire célébrer la messe expiatoire dans la nuit du 22 janvier 1793; aussi devint-il l'objet d'un culte tout particulier pour ces trois êtres qui n'espéraient qu'en lui et ne vivaient que par lui. Ils avaient ajouté pour lui des prières spéciales dans leurs prières; soir et matin, ces âmes pieuses formaient des vœux pour son bonheur, pour sa prospérité, pour son salut; elles suppliaient Dieu d'éloigner de lui toutes embûches, de le délivrer de ses ennemis et de lui accorder une vie longue et paisible. Leur reconnaissance étant, pour ainsi dire, renouvelée tous les jours, s'allia nécessairement à un sentiment de curiosité qui devint plus vif de jour en jour. Les circonstances qui avaient accompagné l'apparition de l'étranger étaient l'objet de leurs conversations, ils formaient mille conjectures sur lui, et c'était un bienfait d'un nouveau genre que la distraction dont il était le sujet pour eux. Ils se promettaient bien de ne pas laisser échapper l'étranger à leur amitié le soir où il reviendrait, selon sa promesse, célébrer le triste anniversaire de la mort de Louis XVI. Cette nuit si impatiemment attendue arriva enfin. A minuit, le bruit des pas pesants de l'inconnu retentit dans le vieil escalier de bois, la chambre avait été parée pour le recevoir, l'autel était dressé. Cette fois, les sœurs ouvrirent la porte d'avance, et toutes deux s'empressèrent d'éclairer l'escalier. Mademoiselle de Langeais descendit même quelques marches pour voir plus tôt son bienfaiteur.

— Venez, lui dit-elle d'une voix émue et affectueuse, venez... l'on vous attend.

L'homme leva la tête, jeta un regard sombre sur la religieuse, et ne répondit pas; elle sentit comme un vêtement de glace tombant sur elle, et garda le silence; à son aspect, la reconnaissance et la curiosité expirèrent dans tous les cœurs. Il était peut-être moins froid, moins taciturne, moins terrible qu'il le parut à ces âmes que l'exaltation de leurs sentiments disposait aux épanchements

de l'amitié. Les trois pauvres prisonniers, qui comprirent que cet homme voulait rester un étranger pour eux, se résignèrent. Le prêtre crut remarquer sur les lèvres de l'inconnu un sourire promptement réprimé au moment où il s'aperçut des apprêts qui avaient été faits pour le recevoir, il entendit le messe et pria; mais il disparut, après avoir répondu par quelques mots de politesse négative à l'invitation que lui fit mademoiselle de Langeais de partager la petite collation préparée.

Après le 9 thermidor, les religieuses et l'abbé de Marolles purent aller dans Paris, sans y courir le moindre danger. La première sortie du vieux prêtre fut pour un magasin de parfumerie, à l'enseigne de la Reine des Fleurs, tenu par les citoyen et citoyenne Ragon, anciens parfumeurs de la cour, restés fidèles à la famille royale, et dont se servaient les Vendéens pour correspondre avec les princes et le comité royaliste de Paris. L'abbé, mis comme le voulait cette époque, se trouvait sur le pas de la porte de cette boutique, située entre Saint-Roch et la rue des Frondeurs, quand une foule, qui remplissait la rue Saint-Honoré, l'empêcha de sortir.

— Qu'est-ce? dit-il à madame Ragon.

— Ce n'est rien, reprit-elle, c'est la charrette et le bourreau qui vont à la place Louis XV. Ah! nous l'avons vu bien souvent l'année dernière; mais aujourd'hui, quatre jours après l'anniversaire du 21 janvier, on peut regarder cet affreux cortège sans chagrin.

— Pourquoi? dit l'abbé; ce n'est pas chrétien, ce que vous dites.

— Eh! c'est l'exécution des complices de Robespierre; ils se sont défendus tant qu'ils ont pu; mais ils vont à leur tour là où ils'ont envoyé tant d'innocents.

Une foule qui remplissait la rue Saint-Honoré passa comme un flot. Au-dessus des têtes, l'abbé de Marolles, cédant à un mouvement de curiosité, vit debout, sur la charrette, celui qui, trois jours auparavant, écoutait sa messe.

— Qui est-ce?... dit-il, celui qui...

— C'est le bourreau, répondit M. Ragon en nommant l'exécuteur des hautes-œuvres par son nom monarclrique.

— Mon ami! mon ami! cria madame Ragon, monsieur l'abbé se meurt.

Et la vieille dame prit un flacon de vinaigre pour faire revenir le vieux prêtre évanoui.

— Il m'a sans doute donné, dit-il, le mouchoir avec lequel le roi s'est essuyé le front en allant au martyre... Pauvre homme!... le couteau d'acier a eu du cœur quand toute la France en manquait!...

Les parfumeurs crurent que le pauvre prêtre avait le délire.

II. DE BALZAC.



L'ANNIVERSAIRE.

Je marchais : les rayons qui brûlaient mes paupières,
Comme des diamants faisaient briller les pierres,
Et je me rappelais qu'aux Trois-Jours le soleil
Sur les dalles du Louvre étincelait pareil.
J'explorais du regard les maisons pavoisées
De bannières au vent, de femmes aux croisées :
Errant de groupe en groupe, avec des yeux ravés :
Je m'arrêtai soudain, car je vis... oh ! je vis
Une de ces beautés qu'entre mille on rencontre,
Que le ciel ironique un seul instant nous montre,
Frais mirage qui glisse aux yeux du pèlerin
Dans un désert brûlant et sous un ciel d'airain,
Types de la peinture et de la statuaire,
Si pures que leur toit devient un sanctuaire,
Si belles qu'un cœur mort s'épanouit auprès,
Et qu'en se rappelant un demi-siècle après
Cette femme sans nom qu'on n'a plus retrouvée,
On se dit : l'ai-je vue ou bien l'ai-je rêvée ?
L'étendard, agitant son ombre sur le sol,
Nous éventait tous deux de son frais parasol ;
Mais, rouge de pudeur, la figure charmante
S'abrita sous ses plis comme sous une mante ;
Immobile à la place où son œil me troubla,
Je répétais longtemps encore : elle était là.

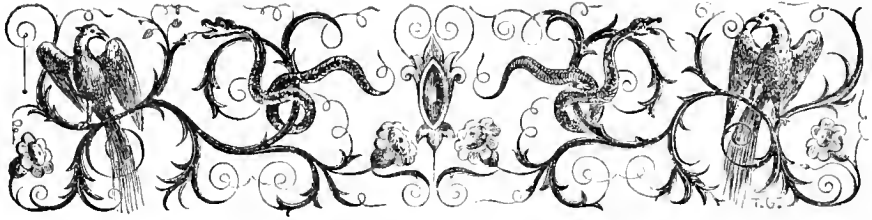
Patriotes martyrs, pardonnez .. Mais que dis-je !...
Quelle tête brûlante est pure de vertige !
Ceux que j'ai vus passer sur le fatal brancard,
Que mes pleurs ont béni dans leur fosse à l'écart,
Quand ils tombaient aux pieds des Suisses victimaux,
Soupiraient d'autres noms que le nom de leurs mères.
En donnant des baisers à ces cadavres saints,
Le peuple fossoyeur découvrait sur leurs seins
Des boucles de cheveux, odorantes encore,
Scapulaires d'amour qu'à vingt ans l'on adore.
Les tribuns précurseurs, dont le nom nous est cher,
Dans leur forte poitrine avaient un cœur de clair :
Danton, l'ours montagnard, souffrant qu'on le muselle,
Grognaient d'amour, charmé par des yeux de gazelle ;
Louvet, dans les déserts où la loi le traqua,

Comme la liberté pleurait Lodoïska ;
Un ange blond veillait au chevet de Camille ;
Vergniaud, pour parer un sein de jeune fille,
Condamné, détachait de son sein de martyr
La montre qui tintait le moment de partir ;
Et quand Chénier frappait sa tête volcanique,
Que livrait à la hache un tribunal inique,
Sentant battre son cœur qu'une image brûla,
Il pouvait dire aussi : « J'ai quelque chose là. »

Et nous prétendrions, nous, enfants que nous sommes,
Marcher droit dans la route où chancelaient des hommes !
Oh ! nous pouvons comme eux unir avec fierté
Au culte de l'honneur celui de la beauté.
Grâce à ton souvenir, toi que j'ai vu éclore
Au soleil de Juillet, sous un pli tricolore,
Avec plus de ferveur mes hymnes salueront
L'étendard amoureux qui caressa ton front,
Et je me souviendrai, si son vol me réclame,
Que ses nobles couleurs sont celles de ma dame...

Mais, paladin rêveur, mon culte extravagant
N'aura pas conquis même un baiser sur le gant :
Comme dans un harem captive au gynécée,
Nul souffle ne ternit sa limpide pensée ;
Dans les sentiers connus on ne la froisse pas,
Le grand air est trop vif pour ses frileux appas.
Ainsi dans nos vallons la rose orientale,
Que Thibaut transplanta de la rive natale,
S'exilant à l'écart, semble dire à nos fleurs :
Pâles filles du Nord, vous n'êtes pas mes sœurs.
Si la presse demain, bruyante entremetteuse,
Lui glisse, humide encor, mon épître flatteuse,
Hélas ! comme au hasard, sa main froide ouvrira
Cette page qui brûle, et rien ne lui dira
Qu'un souffle de sa bouche a fait vibrer ma lyre,
Que son regard créa les vers qu'il vient de lire ;
Et peut être la feuille où je les ai semés
Bouclera sur son front ses cheveux parfumés.

HÉGÉSIPPE MOREAU.



Que nos lecteurs nous pardonnent le retard qu'éprouve l'apparition de chaque numéro de la *Revue Pittoresque*; mais nos lecteurs savent que depuis la désorganisation du travail, il n'y a plus guère que les boulangers qui fonctionnent. Le pain de l'âme : la science, la philosophie, la poésie, tout cela est mis de côté pour des temps meilleurs. Les journaux quotidiens seuls sont sûrs de paraître à jour fixe, parce qu'ils paraissent tous les jours. Les autres paraissent quand ils peuvent.

La République sera la marâtre des arts et des lettres. Rien pour les arts, rien pour les lettres. A quoi bon les arts et les lettres à cette heure solennelle où l'on entend déjà le galop lugubre du cheval d'Attila! Attila, il est déjà parmi nous qui rédige son journal : *Ote-toi de là que je m'y mette*. Il dit qu'il faut une régénérescence à ce vieux monde sans foi. Il veut qu'elle vienne par une invasion de barbares. Il ne leur faudra qu'une semaine pour détruire l'œuvre des hommes. Le premier jour, Dieu créa la lumière; le premier jour, ils détruiront les bibliothèques et les musées, les roses et les oiseaux, les violons et les belles filles, *toutes les inutilités*.

L'ARTISTE continue sa mission avec courage. C'est toujours la République des Arts et des Lettres. Nous avons vu dans les dernières livraisons de fort belles gravures d'après les meilleurs tableaux de l'Exposition de 1848, et des travaux littéraires et philosophiques, signés A. Houssaye, J. Janin, L. Gozlan, T. Gautier, G. de Nerval. Si le luxe de l'intelligence est permis sous une république, l'ARTISTE vivra. L'ARTISTE, qui a vécu 18 ans, vivra plus de 18 ans encore.

Une petite feuille nous attaque et nous vole à la fois; nous ne lui en voulons pas. Nous sommes assez riches pour faire l'aumône, surtout aux pauvres d'esprit.

Les chapeaux gris ont du malheur. Louis-Philippe avait un feutre gris, il a été canardé sept ou huit fois. Les républicains de 1852 avaient des chapeaux gris, on les bâtonnait place de la Bourse et place de la Bastille. M. Thiers a un gibus gris, on vient de tirer sur le bolivar gris de M. Mignet un coup de fusil *avant* la rentrée du robinson de M. Thiers.

Hier, le poète Méry faisait ses compliments de condoléances à son compatriote de la place Saint-Georges, et l'engageait à prendre ses précautions.

— Que voulez-vous que je fasse? demanda M. Thiers d'un air consterné.

— Une chose bien simple. Changez votre chapeau gris contre un bonnet rouge, et je réponds de votre tête.

M. Marrast ne se doutait guère, il y a quelques années, qu'à lui était réservé l'honneur d'inaugurer le fastueux palais élevé sur les débris de l'héritage *des Condé*. Mais les hommes se suivent et ne se ressemblent pas.

Le nouveau palais n'est, à vrai dire, qu'une forte augmentation de l'ancien. Sous la dernière chambre, le président était un des plus hauts fonctionnaires de l'État; en cette qualité, il devait recevoir nombre de personnages éminents, et pour ces réunions, l'espace était trop restreint dans l'ancien palais. Ce n'est donc pas sans motif que l'on a voté la dépense d'un nouvel édifice. Aujourd'hui que le président de l'Assemblée représente en quelque sorte la souveraineté nationale, nous ap-

plaudissons encore plus à la splendeur de la résidence. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que la taille de celui qui l'habite ne soit pas plus en harmonie avec l'élévation et la grandeur du bâtiment.

En dépit des facilités d'échange qu'ils trouvent à chaque pas, les vieux employés ne peuvent s'habituer à recevoir leurs appointements en billets de banque.

— Passez à la caisse, disait-on le 31 juillet à l'un d'eux.

— A la caisse! fit-il en regardant en pitié les chiffons de papier qui garnissaient le coffre du caissier. « Vous appelez cela une caisse! dites plutôt une holte. »

Un républicain de la bonne roche, outré du discours socialiste du citoyen Proudhon, l'arrête dans la salle des Pas-Perdus.

— Tu compromets la République elle-même, s'écrie le Brutus; il faut que tu donnes ta démission.

— Y penses-tu, répond le citoyen Proudhon pris au dépourvu, mais je suis la propriété des électeurs.

— Ah! oui, une propriété grevée de trop d'hypothèses!

La liste des prenant part aux secours que le budget accorde aux gens de lettres renferme plusieurs noms de littérateurs des deux sexes entièrement inconnus. Il est à croire que quelques-uns n'ont été coupables que d'intentions plus ou moins littéraires. Voici, du reste, un mot qui confirme cette idée. — Eh! quoi, disait un écrivain à un personnage officiel, c'est ainsi que la faveur atteint des inconnus sans titre? — Nous avons fait, répondit le personnage, ce que nous avons pu pour mettre certains écrivains au-dessus du besoin... de travailler. C'est ainsi que nous entendons les encouragements.

Cela nous rappelle que pour se débarrasser d'un musicien ambulante quelconque, on commence par lui donner un sou: l'aumône est faite et les oreilles sont sauvées.

Hier matin, deux artistes se rencontrent sur le boulevard.

— Ah! mon ami, dit l'un, je viens de l'échapper belle! ces jours derniers je me suis tant ennuyé que j'ai failli me marier!

— Tiens, répliqua l'amî, jeune Richelieu révolutionnaire qui change souvent d'opinions et de maîtresses, moi, ces jours-ci, je me suis tant marié que j'ai failli m'ennuyer!

Un de nos plus charmants poètes, extrêmement fantaisiste, mais plus chauve qu'Eschyle, se brouillait l'autre soir à huis-clos avec la Léocadie qui a le privilège d'embellir depuis trois mois ses jours et ses odes.

Comme il est d'usage dans le *Dépit amoureux*, on se rendit mutuellement ces longues séries de petits cadeaux qui sont censés entretenir les amourettes.

A chaque objet échangé, Léocadie espérait que le poète repentant allait se jeter à ses pieds et passer enfin à la seconde partie de cette ode, *Donec gratus eram*, si bien racontée par Horace et depuis par Henri Murger.

Mais comme son partner n'en faisait rien et gardait le plus grand calme, la lorette, piquée au vif, finit par s'écrier avec cette petite moue à la Esméralda dont la mode commence à passer:

« Ce qu'il y a d'agréable à se brouiller avec vous, c'est qu'on n'a pas à vous rendre de cheveux! »

Un gros personnage de la République a la passion du jeu de domino; il ne peut passer un seul jour (malgré les travaux les plus importants à diriger) sans remuer les dés. Aussi est-il juste de dire qu'il est de première force.

Cela rappelle le mot de Leibnitz: « Les hommes, disait ce philosophe, n'ont jamais montré plus d'esprit que dans les jeux qu'ils ont inventés. »

M. Thiers a dit à cette occasion:

« En thèse générale, ce sont les plus spirituels qui inventent les jeux, et les plus bêtes qui les jouent les mieux. »

QUELQUES JURONS POLITIQUES ET ILLUSTRES. — Le jurement de Louis XI était: « Par la Pasque-Dieu! » — Celui de Charles VIII: « Jour de Dieu! » — Celui de Louis XII: « Le diable m'emporte! » — Celui de François I^{er}: « Foi de gentilhomme! » — Celui de Henri IV: « Ventre-Saint-Gris! » — Le juron du maréchal Soult est: « Foutriquet! »

Celui du général Cavaignac : « Marchons! »

Celui de M. Caussidière : « Sacrrrrrr! »

Celui de M. Armand Marrast : « God dam! »

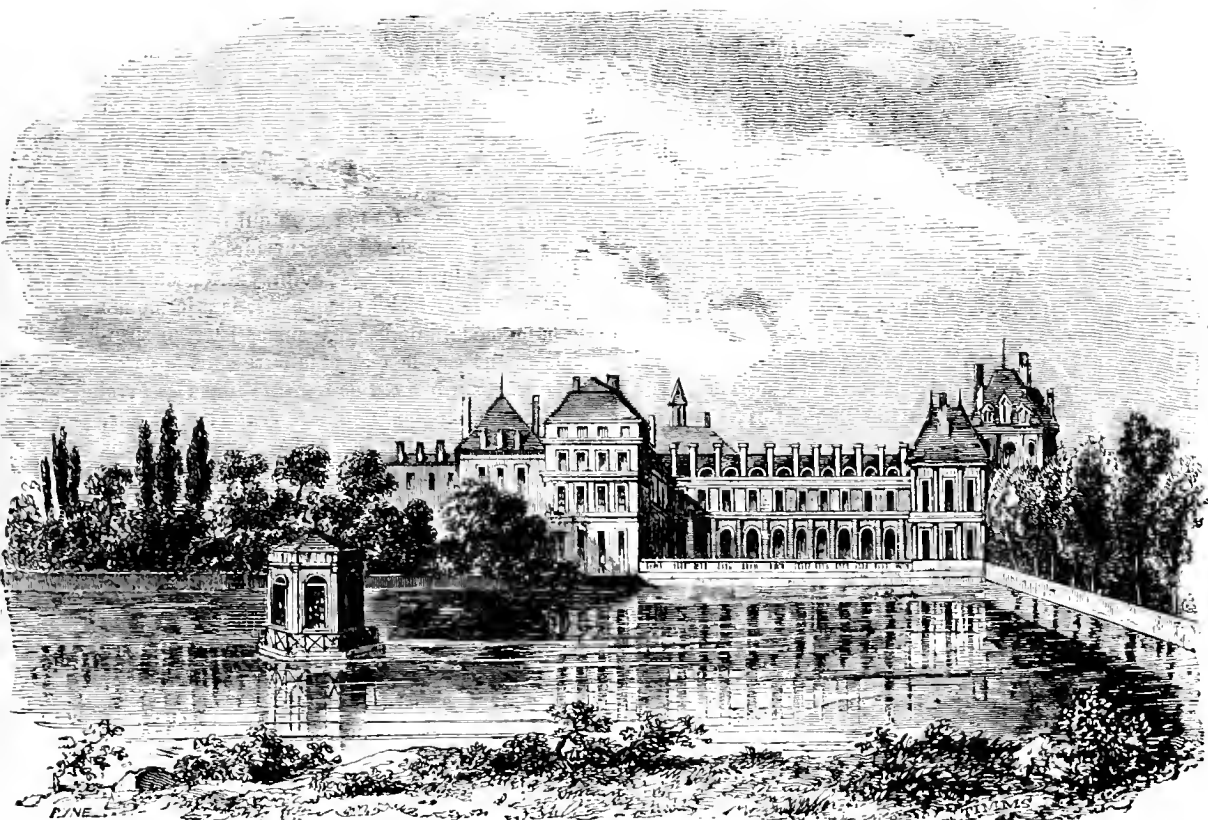
Celui de M. Flocon : « Nom d'une pipe! »

CORPS DE GORCHILLON. — Un *ex constituant* qui veut absolument être victime malgré l'Assemblée, pour être quelque chose, ce Caton, ce Brutus occupe, dit-on, un appartement tout doré. C'est sous des lambris à la Louis XV qu'il fulmine des tirades contre le *bourgeois* et le *riche*.

C'est ainsi que Sénèque écrivait son traité du *Mépris des Richesses* sur des tables de cèdre et d'ivoire incrustées d'or. Au moins Sénèque n'écrivait pas avec un goupillon.

Paris est à Londres, le Paris des gens du monde et des artistes. C'est au point que M. Guizot, se promenant dans Londres, se croit encore de temps en temps ministre des affaires étrangères. Les journaux grands et petits se sont empressés de publier le portrait de ce grand vaincu de la veille, qui n'en reste pas moins un grand écrivain du lendemain.





FONTAINEBLEAU.

Le palais de Fontainebleau reçut des mains du Primatice toute sa vraie splendeur, des statues, des statuettes, des ornements, des meubles, des fontaines, des tableaux, des plafonds chargés d'or et de couleur, de mosaïques splendides, des odysées en peinture, des merveilles inestimables qui allaient faire le Primatice le véritable maître du palais de Fontainebleau.

Que vous dirai-je de cette tâche immense, si courageusement entreprise et si noblement achevée par le Primatice? Les portes du palais vous sont ouvertes, et vous pouvez juger de toutes les charmantes merveilles de mon grand artiste de Florence; oui, vraiment, je ne sais quel miracle, qui n'est peut-être que de la patience et du travail, a ressuscité pour les yeux et pour l'esprit du XIX^e siècle la création tout entière du Primatice.

Encore une fois, allez frapper hardiment à la porte dorée du palais : vous pourrez vous promener à votre aise dans les galeries étincelantes de François I^{er}, et, à chaque pas, à chaque regard, vous reconnaîtrez la trace glorieuse de mon compagnon de voyage.

Les belles-lettres ne furent point oubliées par le roi de la renaissance, et le savant Guillaume Budé se chargea de recueillir à Fontainebleau des livres précieux, des manuscrits rares, des trésors d'esprit et de science empruntés à tous les siècles et à toutes les nations.

Ainsi métamorphosés par la royauté et par le génie, les déserts de Louis IX abritèrent, durant une belle partie du siècle de François I^{er}, toutes les grandeurs, toutes les majestés qui régnaient en France et en Europe par la noblesse, par le cou-

rage, par le génie, par la beauté. Les rois, les princes, les soldats illustres, les artistes célèbres, les femmes d'élite, trônèrent tour à tour dans le palais de Fontainebleau, à l'ombre de la couronne du roi-chevalier. Je me vante d'avoir salué, dans la *galerie d'Hercule*, la duchesse d'Angoulême et le connétable de Bourbon, madame de Château-briand et Clément Marot, Marguerite de Navarre et Diane de Poitiers, Léonard de Vinci et Éléonore d'Autriche, Lascaris et le connétable de Montmorency, la duchesse d'Étampes et Rabelais, et bien d'autres illustres représentants de cette Europe du XVII^e siècle qui laissait voir à ses horizons, Léon X et Lutlier, Henri VIII et Don Carlos, François I^{er} et Charles-Quint.

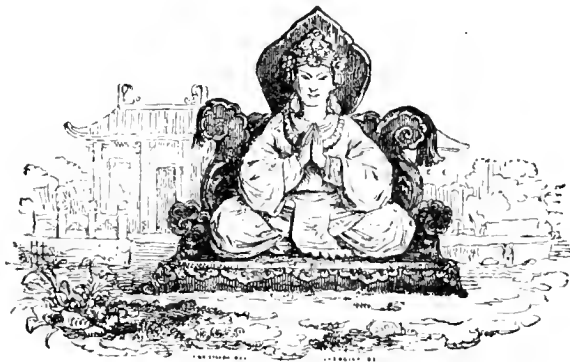
N'oubliez pas de visiter et de visiter encore cette immense forêt de Fontainebleau. Lorsque la matinée est belle, lorsque le soleil est radieux, lorsque les oiseaux s'adorent en chantant, je ne manque jamais d'aller parcourir cette forêt que j'ai parcourue si souvent et que je retrouve toujours peuplée de glorieux fantômes, de revenants illustres, d'ombres gigantesques. Les plus nobles esprits, les plus nobles cœurs, les plus nobles courages de votre histoire monarchique se cachent derrière ces massifs, au fond de ces cavernes, dans ces grottes de pierre, sous ces gazons fleuris, dans ces rochers entr'ouverts, et certes, les poètes, les romanciers, les historiens n'ont qu'à prêter l'oreille aux bruits capricieux de la forêt pour recueillir, comme dans un rêve, les légendes les plus poétiques, les récits les plus romanesques, les contes les plus vrais, les histoires les plus merveilleuses.

Il faut rendre justice aux poètes, aux artistes, aux écrivains et aux amoureux de notre temps : ils adorent le mystère, le bruit, le silence, la splendeur, l'obscurité, l'herbe fraîche et le sable brulant de la forêt de Fontainebleau. Bien des fois, j'y ai rencontré la poésie qui interrogeait deux chênes splendides que l'on a baptisés des noms de *Henri IV* et *Sully*; j'ai rencontré l'amour qui

batifolait dans la *mare aux Èves*, dans le *carrefour de Bellevue* ou dans la *gorge au Loup*; j'ai rencontré l'histoire qui s'asseyait gravement à la *table du Roi* ou à la *table du Grand-Veneur*; j'ai rencontré la chanson, la muse de Désaugiers qui fredonnait en chancelant tout près de la *grande Treille*; j'ai rencontré le roman qui demandait à la *vallée de Franchard* ses souvenirs les plus secrets et les plus terribles; enfin, j'ai rencontré la peinture qui s'arrêtait à chaque pas, dans le monde de la fantaisie pittoresque, pour assister au spectacle donné par le ciel et la terre dans la *vallée de la Selle*, sur le *mont de Henri IV*, dans les *Pres-soirs du roi*, au *Montaigu*, aux *Ventes de la Reine*, aux *Érables*, dans le *village d'Avon*, partout, dans cette forêt féérique où un génie invisible a jeté à plaisir les chefs-d'œuvre les plus variés et les plus magnifiques, des toiles mobiles, des tableaux admirables qui ont passé par la main de Dieu et par la palette du soleil.

L'on dit que la forêt de Fontainebleau contient plus de quarante mille arpents de vieux arbres; l'on dit qu'elle a vingt lieues de pourtour; l'on assure qu'elle est bornée à l'ouest par la Seine, et au midi par le canal de Briare : je n'en sais rien; lorsque je m'aventure dans cette forêt, je tâche d'être à la fois un simple promeneur, un poète, un historien, un artiste... mais je ne suis jamais un géomètre, un directeur du cadastre ou un inspecteur des eaux et forêts.

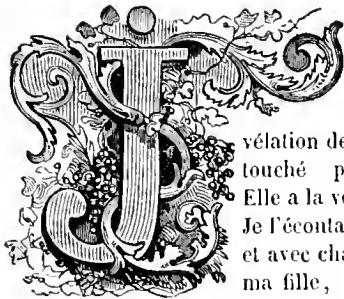
Je n'ai rien à vous dire sur le parc et les jardins du palais de Fontainebleau; nous les avons visités ensemble ce matin, et vous avez admiré avec moi des arbres modèles, de belles charmilles, des eaux transparentes, un étang qui a plus de cinq cents toises de long, une cascade magnifique, des allées superbes, un labyrinthe anglais de l'effet le plus pittoresque, des plantations de toutes les sortes, des merveilles de luxe et d'élégance que la main prodigue des rois a répandues sur cette terre privilégiée, depuis le règne de François I^{er} jusqu'au règne de Napoléon.



BÉATRIX

ROMAN DU TEMPS DE LA ROYAUTÉ.

(SUITE).



— Je vous le dirai, enfin, continua M. de Parfondval, la révélation de cette fille m'a touché profondément... Elle a la voix de sa mère. Je l'écoutais avec douleur et avec charme. Si c'était ma fille, de quoi ne serais-je pas coupable! En effet, à quelle vie pleine d'écueils et de périls ne l'ai-je pas abandonnée? Aussi, je la retrouve dans les égarements les plus effrénés. Une comédienne! la maîtresse de tout le monde!

— Mon père, mon père, pourquoi tant d'inquiétude? Je vous promets de veiller à l'avenir sur cette fille et sur sa sœur; mais, de grâce, oubliez-les; n'apprenez pas au monde, qui l'ignore, un malheur qui retomberait sur moi, après avoir frappé et après avoir terni votre mémoire.

— Mais vous ne savez donc pas, ma chère enfant, que cette comédienne, si elle est bien conseillée, peut venir à ma mort déjouer toutes mes espérances? Aux yeux de la loi elle est votre sœur; elle parviendrait à faire casser mon testament. Quel bruit, quel scandale! les proeès! les journaux! La France entière saurait mon histoire et mon dés-honneur.

— Et le moyen d'empêcher tout cela? demanda vivement madame de Fargiel.

— Heureusement que presque toute ma fortune est en rentes sur l'État. J'ai écrit hier à l'agent de change de vendre les 32,000 fr. de rentes 5 p. 0/0. Il doit m'apporter lui-même l'argent. Quoi qu'il arrive, c'est toujours plus de 800,000 fr. que vous ne partagerez pas avec celles que la loi reconnaîtrait pour vos sœurs.

— 800,000 fr., murmura madame de Fargiel, avec une voix plus douce que si elle eût prononcé: *je vous aime.*

— J'ai, en outre, un peu d'argent comptant. Vous savez que j'ai toujours eu l'habitude d'avoir des valeurs en portefeuille. Et puis, mon receveur de rentes ne m'a pas encore versé le dernier semestre échu. Quant à mes deux fermes en Picardie, il faudrait pouvoir les vendre avant ma mort; car je crois vous avoir déjà dit que si toute ma succession était en argent comptant, vous ne seriez pas obligée de partager. Parmi mes vieux amis, le colonel de Forgeville est le seul qui consentirait à nous servir en cette occasion. Nous pourrions faire ensemble un acte sous seing-privé, par lequel je lui vendrais, à une date antérieure, mes deux fermes, moyennant un prix payé comptant. Il est le seul ici, d'ailleurs, qui sache que ces deux fermes m'appartiennent. Quand s'ouvrira ma succession, personne ne viendra donc les réclamer. Si vous voulez, Régine, vous m'amènerez ce soir le colonel. Vous pourrez lui envoyer votre voiture; d'ici à l'He-Adam il n'y a pas loin.

— Si vous le désirez, mon père...

Madame de Fargiel alla nonchalamment parler à la garde-malade, qui transmit bientôt à Bastien l'ordre de courir à l'He-Adam.

— Mais, reprit le comte, quand sa fille revint auprès de lui, toi, pauvre femme sans conseil, que faire avec de l'argent comptant? Je regrette bien de n'avoir pas songé plus tôt à vendre en mon nom pour racheter au tien. Mon grand tort en tout ceci a été de m'y prendre trop tard. Que veux-tu? Je ne supposais pas qu'il me faudrait mourir si tôt.

Le comte avait prononcé ces derniers mots d'une voix éteinte. Madame de Fargiel vit bien qu'il n'avait plus la force de parler; pourtant elle lui demanda d'un air distrait, comme si elle pensait à tout autre chose :

— Et quand l'agent de change doit-il vous apporter l'argent?

— Demain, ma chère Régine, murmura le malade en fermant les yeux sous les baisers de sa fille.

— Il faut, pensa la comtesse en remarquant d'un air tout à la fois joyeux et effrayé les ravages du mal, il faut qu'il vive jusqu'à demain... Cependant, reprit-elle avec anxiété, demain peut-être cette comédienne et sa sœur viendront ici avec M. d'Orbessac. Je ne craindrais pas les deux filles; mais, après tout, M. d'Orbessac, c'est un homme, et depuis quand une femme n'a-t-elle pas raison d'un homme?

Le valet-de-chambre vint annoncer la visite de M. le prince de Waldesthal.

— Dites au prince qu'il m'attende au salon.

Elle descendit presque aussitôt.

— Il pourrait *me sauver*, pensa-t-elle au bas de l'escalier, s'il voulait se battre demain avec M. d'Orbessac; il l'empêcherait de venir... mais s'il le tuait!...

XVIII. — LE PRINCE DE WALDESTHAL.

Le prince de Waldesthal était un simple brion allemand, qui était venu depuis six mois à Paris, où il mangeait son fonds avec son revenu. Il espérait s'arrêter à temps dans sa ruine par un mariage solide; aussi le voyait-on courir avec la même ardeur les femmes du monde et les comédiennes. Peut-être ne désespérait-il pas de retrouver chez madame de Fargiel mille fois plus qu'il n'avait donné à Béatrix.

Malgré ses habitudes hautaines et dédaigneuses, madame de Fargiel reçut le prince de Waldesthal avec beaucoup de déférence.

— Prince, dit-elle en lui tendant la main, je n'espérais guère vous voir ici; car il ne faut pas plus compter sur vos promesses que sur celles des femmes.

— C'est bien dit, madame. Mais tout ce qui passe sur vos lèvres devient un précieux dicton.

La comtesse s'était assise sur un divan.

M. de Waldesthal alla, tout en se dandinant, s'asseoir devant la fenêtre entr'ouverte.

— Et votre père? poursuivit-il d'un air distrait. Je lui ai juré, il y a huit jours, de revenir bientôt. Ne trouvez-vous pas que, dans ce monde, on s'attache toujours plus vivement à ceux qui s'en vont qu'à ceux qui restent?

— Franchement, prince, vos paradoxes ne deviendront pas, j'imagine, des dictons précieux.

— C'est cela; l'impertinence à la mode; vous êtes adorablement impertinente.

— Qu'y a-t-il de neuf à l'Opéra?

— Ce qu'il y avait de neuf il y a dix ans; aussi nous n'allons plus là. Nous avons transporté nos pénates dans les théâtres du boulevard, depuis les Variétés jusqu'aux Délassements-Comiques.

— Ne connaissez-vous pas une comédienne au

théâtre ***; très renommée pour ses aventures? Une vertu primitive; je veux parler de mademoiselle Béatrix.

— Ah parbleu! une grande dame et une grande folle dans ses manières, moitié Clairon, moitié Mannon Lescaut. Chez elle tout est comédie ou roman.

— C'est bien elle. Sait-on d'où elle vient?

— On n'apprend cela qu'au tribunal quand ces dames ont des procès avec leur mère. On ne sait pas d'où elles viennent, on ne sait pas où elles vont, c'est à merveille; cela leur donne plus de ragoût. On peut bâtir tout à son aise un roman avec leur commencement et avec leur fin. Quand on cueille une rose, s'inquiète-t-on jamais du rosier, du printemps et de l'hiver? Si j'ai bonne mémoire, j'ai oui dire que Béatrix n'était pas d'une naissance obscure; on parlait d'un comte. Attendez donc: je crois bien qu'elle se nomme mademoiselle de Parfondval.

— Vous croyez?

— Ce nom-là ne sonne pas trop mal. Je me rappelle lui avoir entendu parler avec une emphase théâtrale du château de *ses ancêtres*; mais vous savez qu'il ne faut pas ajouter foi à toutes ces histoires de comédiennes.

— Elle ne parlait pas de son père?

— Est-ce qu'il est possible qu'elle ait un père? C'est d'ailleurs une fille de trop d'esprit pour entretenir ses amants des malheurs de sa famille. Il n'y a plus que les demoiselles de comptoir qui s'apitoient sur les désastres de leur maison.

— Elle a des amants?

— Beaucoup, on pas un seul, car cela revient au même.

— C'est-à-dire qu'elle n'aime personne.

— J'imagine; mais les jolies femmes sont faites pour être aimées; elles aiment quand elles ont du temps de trop.

— Cependant il m'a semblé qu'elle aimait M. d'Orbessac.

— Vous l'avez donc vue?

— Oui, par hasard, je ne sais plus où.

Madame de Fargiel se pencha vivement à la fenêtre pour cacher son trouble.

— Sans doute, elle vous aura amusée par son *humour* et ses extravagances.

— Elle était assez morose ce jour-là. M. d'Orbessac, vous le connaissez?

— Qui ne le connaît un peu? c'est lui surtout qui est *humouriste* et extravagant. Nous nous rencontrerons sans peu, car l'un de nous deux, je ne sais plus lequel, doit à l'autre un bon coup d'épée.

C'était comme un pressentiment, pensa avec joie madame de Fargiel.

— Et quand vous rencontrerez-vous? demanda-

t-elle au prince en ayant l'air de prendre beaucoup d'intérêt à la question.

— Demain peut-être, à moins qu'il n'oublie mon offense, car je me souviens que c'est moi qui l'ai offensé.

Le prince se mit à rire en se rappelant la course au clocher de Maurice et de Béatrix.

Il raconta toute cette aventure à madame de Fargiel, qui, à son tour, lui apprit que c'était à la suite de cette promenade forcée que le comte d'Orbessac et la comédienne avaient fait une halte au château de son père.

— Ah! dit-elle, pour contrarier un peu le prince, ce comte d'Orbessac est un homme charmant : beaucoup d'esprit, beaucoup de cœur ; car je dois vous avouer qu'il me fait la cour. Tout ce qu'on peut dire de galant et de tendre, il me l'a dit.

— En vérité, s'écria le prince avec un mouvement de dépit, cela passe un peu les bornes. Comment, ce n'est point assez de m'enlever les comédiennes, il ose encore se jeter à ma rencontre chez les grandes dames! ce faquin! Je lui défends de reparaitre devant vous.

Mais la comtesse, avec perfidie :

— Il pourrait bien vous dire la même chose.

— Mais vous, madame, demanda le prince d'un air à la fois surpris et suppliant, que lui diriez-vous ?

Madame de Fargiel soupira. — Vraiment, je ne sais que vous répondre.

Elle s'interrompit. — Parlez.

— La raison du plus fort est toujours la meilleure.

— Vous faites bien de me parler ainsi, madame, car si nous nous battons...

— Oh! monsieur...

— Ah! madame, j'en suis fâché pour vous, mais nous nous battons. Je suis très surpris qu'il ne m'ait pas encore envoyé ses témoins ; il n'est pas toujours libre ; on le rencontre quelquefois partout ailleurs qu'en France. On ne dépense pas deux cent mille francs par an sans être obligé, de temps à autre, de perdre de vue ses créanciers.

— M. d'Orbessac a des dettes? dit madame de Fargiel avec une voix comprimée.

— Il en a peu, répondit nonchalamment le prince ; il ne doit guère que ses chevaux, ses voitures, son loyer et les robes de sa maîtresse ; des misères ! cela ne vaut pas la peine d'en parler.

— Et ses créanciers ne sont pas toujours d'accord avec lui ?

— Ah! mon Dieu ! excepté le père Salomon, qui lui a prêté trois ou quatre cent mille francs sur je ne sais quel comté imaginaire ; les créanciers de M. d'Orbessac sont des gens bien dressés, mais le juif n'entend pas toujours raison. Quand par hasard, la nuit, il a rêvé de son argent, il est sans pitié

le matin, il met trois ou quatre gardes du commerce aux trousses de son spirituel créancier, car il a obtenu contre lui une contrainte par corps. Cet hiver, il avait fait saisir M. d'Orbessac ; mais il lui a rendu la liberté, on ne sait par quel mystère.

— Et où demeure cet honnête homme de juif ?

— Quelle idée !

— Je ne sais trop ce que je dis, mais je voulais savoir si ce n'était pas un vieillard raclitique, au regard fauve, qui demeure dans ma rue. Chaque fois que je sors ou que je rentre, j'ai l'ennui de le rencontrer.

— C'est un autre juif, sans doute, car le nôtre (je dis le nôtre, parce que nous l'avons tous un peu fréquenté) demeure rue de la Michodière, du côté du boulevard. C'est un très singulier personnage ; il remue des millions dans un entresol où vous ne voudriez pas loger une rivale. Il dispose à son gré de bien des événements. En effet, il tient à lui, à lui seul souvent, que telle aventure galante arrive à bonne fin. En amour, celui qui compte sans le père Salomon doit s'attendre à compter deux fois. Vraiment la Providence prend quelquefois d'étranges figures pour nous secourir dans les mauvais jours. Or, le père Salomon est la Providence pour beaucoup d'entre nous : c'est le ministre des finances de la jeunesse dorée.

— Peut-être aussi pour moi cet usurier sera la Providence, pensait madame de Fargiel.

— Prince, dit-elle tout haut, est-ce que vous retournez à Paris ?

— Oui, madame ; j'avais des visites à faire à l'abbaye de Royaumont ; je n'ai rencontré personne. Je voulais presque y retourner ; mais voilà le soleil qui s'en va.

— Ma voiture est partie pour l'île-Adam ; voulez-vous m'emener dans la vôtre, car les chevaux de mon père vont deux à deux, comme les bœufs de la chanson.

— Madame, je suis enchanté de l'honneur que vous me faites ; mes chevaux iront comme le vent ; si vous les voulez demain pour revenir, ils seront à votre disposition.

— Je vous remercie ; je vais donner des ordres pour que mon cocher, au retour de l'île-Adam, aille me joindre à Paris.

XIX. — UN ROI EN 1845.

Il n'était pas nuit encore, quand madame de Fargiel se présenta seule à une des maisons de la rue de la Michodière, qui avoisinent le boulevard. Le prince de Waldesthal l'avait conduite chez elle ; elle s'était jetée presque aussitôt dans le premier fiacre venu ; enfin, elle arrivait au but de son voyage.

— Monsieur Salomon, dit-elle à une portière renfrognée.

— C'est ici : qu'est-ce que vous voulez ?

— Je désire lui parler.

— C'est bel et bon, dit la portière en se relevant, mais M. Salomon ne reçoit pas tous ceux qui se présentent ; le pauvre homme, il aurait fort à faire.

La portière avait mis la tête à la fenêtre pour regarder la visiteuse. Après l'avoir considérée des pieds à la tête, elle daigna lui dire : — Après tout, peut-être est-ce qu'il voudra vous recevoir.

— A quel étage ?

— Un instant, n'allons pas si vite ; je m'en vais vous conduire.

— C'est inutile, si je savais...

— Ah ! vous croyez cela !

Craignant de fâcher ce cerbère, habituellement grognon, madame de Fargiel monta l'escalier en silence.

N'allez pas si haut ; ne dirait-on pas qu'on demeure sur le toit ?

Madame de Fargiel avait oublié que le juif demeurerait à l'entresol. La portière montra qu'elle possédait une clef pour ouvrir la porte de Salomon. Depuis que cet honnête homme était veuf, il n'avait voulu pour tout serviteur que la portière de la maison.

Madame de Fargiel traversa deux pièces obscures, encombrées de vieux meubles. Ayant entendu un bruit de pas, M. Salomon vint sur le seuil de son cabinet, comme un loup, moitié craintif, moitié affamé, qui va flairer au bord de son antre.

— M. Salomon, dit madame de Fargiel, je viens à vous sur la recommandation du prince de Waldesihal.

Le juif fit signe à la portière qu'elle pouvait le laisser seul avec la visiteuse. Elle s'en alla comme elle était venue, en grognant ; mais les propriétaires n'ont pas pour rien bâti des niches au pied de leur maison.

Madame de Fargiel était entrée dans le plus étrange cabinet qui soit à Paris, la capitale des choses singulières. Une boutique de bric à brac, un jour de déménagement, en donnerait presque une idée. On y voyait des tableaux de prix, les plus curieuses crédençes, des étagères admirablement sculptées, des porcelaines de tous les pays, des tapisseries des Gobelins fraîches comme il y a deux siècles. Une épaisse couche de poussière s'étendait sur tout cela, M. Salomon ne permettant à nul autre qu'à lui-même de balayer les araignées, dans la crainte qu'on ne lui brisât quelque fin morceau de Sèvres ou de Saxe, de Chine ou du Japon.

— Vous avez là des choses bien précieuses, dit en entrant madame de Fargiel.

— Ne m'en parlez pas, dit le juif en haussant les épaules, tous ces brimborions me coûtent assez cher, et dorment là sans me rapporter cinq sous par an.

— Vous avez du moins le plaisir de vivre au milieu des merveilles de l'art.

— Est-ce que j'y entends quelque chose ! Je voudrais bien avoir en bel argent comptant la moitié de ce que m'ont coûté ces merveilles. Que voulez-vous ? la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Quand je porte cinquante mille francs à des grands seigneurs ruinés qui ne peuvent plus me donner hypothèque sur leurs terres, je prends hypothèque sur leurs meubles. Voilà comment j'ai appris à connaître la valeur d'un Raphaël ou d'un Rembrandt. Voyez-vous là-bas cette Vierge au palmier ! Attendez, je vais secouer la poussière...

Madame de Fargiel était si étonnée de voir tant de richesses amoncelées en un si petit espace, qu'elle oubliait presque le but de sa visite. Elle suivit le père Salomon devant le tableau attribué à Raphaël.

— Eh bien ! dit-il en secouant la tête, comment trouvez-vous cela ? Est-ce que le Musée du Louvre possède une œuvre pareille ? Je suis encore assez hardi, car j'ai prêté vingt mille louis là-dessus. Que diable aussi cette Vierge vous a un petit air intéressant !

— Vingt mille louis ! dit madame de Fargiel d'un air distrait, vous les rendra-t-on ?

— Oui, oui, car cette Vierge, telle que vous la voyez, elle appartient à un musée d'Italie. C'est un grand-duc qui me l'a apportée pour un an ou deux. On croit là-bas qu'un peintre a obtenu le privilège d'en faire une copie à son atelier. En vérité, poursuisvit le juif, en penchant la tête d'un air admiratif, je me suis habitué à vivre comme en famille avec cette figure-là. Quand le grand-duc m'apportera quarante mille louis pour que je la lui rende...

— Quarante mille louis ! Je croyais que ces choses-là ne vous rapportaient aucun intérêt ?

— Je voulais dire à jour fixe. Cent pour cent, ce n'est pas trop, car je cours bien des chances : on peut me voler ; je suis obligé de veiller sur tout cela sans un quart d'heure de distraction. Et puis la guerre, l'incendie, que sais-je ! mais j'oubliais de vous offrir un siège ; tenez voilà un fauteuil sur lequel j'ai prêté dix mille francs.

— Dix mille francs ! dit madame de Fargiel ; c'est impossible, car c'est un simple fauteuil en tapisserie.

— Eh bien ! oui, un simple fauteuil en tapisserie. Vous ne comprenez donc pas ?

— J'avoue que...

— C'est bien simple. Cette tapisserie a été travaillée par une femme à la mode sous les yeux de M. son mari pour M. son amant. L'amant me l'a proposé comme bonne et valable hypothèque un jour qu'il voulait jeter de la poudre aux yeux d'une petite fille des parages de l'Opéra. Comme je sais que l'amant tient à la dame, s'il ne me donne pas 20,000 fr. au 15 juillet (c'est l'époque où ils partiront ensemble pour les eaux), je m'amuserai à brouiller les cartes. J'ai d'ailleurs un billet en bonne forme.

— On m'avait dit en effet, dit madame de Fargiel, de plus en plus surprise, que vous jouiez un grand rôle dans toutes les passions profanes du monde parisien.

— Il faut bien tenir un peu de place au soleil. Tout ce que vous voyez là, ce n'est rien. J'ai dans ce vieux meuble, décliqueté par les vers, environ deux cents autographes qui valent bien un million. C'est là surtout que l'hypothèque est bonne. En effet, quand l'amant qui m'a donné la lettre de sa maîtresse en nantissement, ne me paie pas par une raison ou par une autre, j'adresse un mot à celle qui l'a écrite, c'est toujours une femme du monde, car je n'accepte pas de mauvaises écritures. Elle accourt et ne marchandé guère longtemps. J'ai ouï parler de quelques romanciers qui vendaient leurs œuvres à deux ou trois francs la ligne; pour moi, je vends mes manuscrits à deux ou trois mille francs la ligne. Il y a pourtant des femmes qui ne veulent pas s'acheter ou se racheter si cher. Que fais-je alors? j'appelle le mari. Quand le mari est un homme spirituel sur ce chapitre, ce qui n'arrive pas souvent, il se moque de moi et de sa femme; mais j'ai encore d'autres ressources, je m'adresse au père. Vous voyez que j'ai des garanties sans nombre. Tout ce que je vous dis-là, ma belle dame, ce n'est pas pour faire étalage de mon importance, c'est pour vous mettre plus à l'aise, car j'imagine que vous venez...

— Je viens pour vous offrir une garantie sur une mauvaise créance.

— Parlez, madame, parlez. Je suis un confesseur. Tout ce qui m'est confié est là pour jamais.

Le juif se frappait la mamelle gauche, comme s'il y avait quelque chose dessous.

— Vous connaissez M. le comte d'Orbessac?

— Si je le connais! dit le père Salomon avec une figure épanouie. C'est mon enfant prodigue. Quel gouffre! quel abîme! quel volcan! Je l'ai cousu d'or, et Dieu sait quand je serai payé!

— Combien vous doit-il? demanda madame de Fargiel, qui ne voulait pas s'engager trop loin.

— C'est selon.

— Enfin?

— Je ne saurais vous dire.

— Sur la somme qu'il vous doit, je vous garantis cinquante mille francs si vous voulez faire conduire M. d'Orbessac à Clichy pendant huit jours.

— Rien n'est plus simple; j'ai toujours des contraintes par corps contre tous ceux qui dépensent mon argent; mais Clichy est un moyen usé; c'est bon pour les créanciers vulgaires: on va encore à Clichy, mais on ne paie plus ses dettes pour en sortir. Cependant, si vous croyez qu'il faille emprisonner un peu notre ami d'Orbessac, car je suppose qu'il est votre ami, puisque vous lui voulez du mal, nous y aviserons. Ce n'est pas cependant la chose du monde la plus aisée. M. d'Orbessac sort souvent à cheval; or, quand il est à cheval, on mettrait en vain tous les gardes du commerce après lui. D'ailleurs, les gardes du commerce le connaissent trop bien; même quand il est à pied, ils n'osent l'approcher, car il est capable de tout. Je ne demande pas mieux que de l'empêcher pendant huit jours de faire des folies, mais il faudrait, madame, y prêter la main.

— Moi, monsieur, que me dites-vous là?

— Qui veut la fin, veut les moyens. Est-ce qu'on aurait jamais pris Samson sans Dalila, sans comparaison, madame? Voyez-vous, il y a toujours quelqu'un de plus fort qu'un homme, c'est une femme. Je sais ce que je dis, et vous n'entendez. Avec des yeux comme les vôtres, on peut conduire M. d'Orbessac comme un enfant.

— Peut-être.

— Allons, allons, je n'aime pas une femme qui doute de ses forces. Je vous réponds du succès. Prenez la peine de vous avancer à ma petite table; voilà du papier et de l'encre, écrivez.

Madame de Fargiel obéit lentement. — Que vais-je écrire?

L'usurier prit la lampe qui était sur un balnet et la posa sur la table. — D'abord, écrivez ce que je vais vous dire.

Madame de Fargiel choisit une plume, et regarda le père Salomon avec un peu d'inquiétude.

XX. — DALILA ET MADELEINE.

— Ecrivez donc, répéta le juif à madame de Fargiel, qui semblait hésiter.

Elle écrivit sous la dictée du banquier:

« Je soussignée, avec deux e, c'est cela; je soussignée reconnais devoir et m'oblige de payer à M. Salomon, banquier, demeurant à Paris, rue de la Michodière, n°—, à sa première réquisition, la somme de cinquante mille francs, pour pareille créance que m'a déléguée M. le comte Maurice d'Orbessac... »

Madame de Fargiel laissa tomber sa plume.

— Je n'écrirai jamais cela.

— Que voulez-vous ? Il faut que tout ceci soit en règle.

— Pourquoi ce nom de M. d'Orbessac ?

— Pour vous compromettre et me garantir de votre paiement. Si vous avez de la bonne volonté, ce billet ne courra pas le monde, il rentrera dans vos mains ; ainsi, que vous importe ?

— Voyons, hâtons-nous.

— Il n'y a plus à mettre que la date et la signature.

Le juif écrivit rapidement sur une autre feuille de papier.

« Si, par ma sollicitude, M. le comte Maurice d'Orbessac ne va pas à Clichy demain, je reconnais abandonner tous mes droits sur l'obligation que m'a souscrite aujourd'hui madame, madame, madame... j'ai bien de la peine à lire votre nom. »

— Madame la comtesse de Fargiel, dit Régine, en dévorant sa honte.

— Voilà une garantie, lisez, et vous verrez si j'entends les affaires.

Madame de Fargiel lut et plia le papier.

— Maintenant, ce n'est pas tout : il s'agit de tendre une embûche à notre ami Maurice. Vous allez lui écrire pour qu'il aille demain vous saluer... Je ne sais où... Que diable ! ce n'est pas à moi à faire tous les frais d'imagination. Il serait bon de l'entraîner du côté de Clichy, car, s'il fallait le conduire bien loin, je ne réponds pas qu'un régiment y parviendrait.

— J'ai trouvé, dit madame de Fargiel en ressassant la plume.

Elle écrivit :

« J'ai un mot à vous dire, monsieur, un mot d'adieu peut-être. Venez donc demain matin, vers dix heures, sur le boulevard des Capucines ; vous reconnaîtrez ma voiture.

« Mille compliments,

« Comtesse de FARGIEL. »

— C'est bien, dit le père Salomon, qui s'était penché au-dessus de Régine, vous avez fait vos grades dans la diplomatie.

Madame de Fargiel plia la lettre, la cacheta et écrivit : « Monsieur le comte d'Orbessac, rue de la Chaussée-d'Antin. »

— Mais s'il ne rentrerait pas chez lui ? dit l'usurier en hochant la tête.

— A la grâce de Dieu, dit madame de Fargiel.

Elle se leva, et partit avec la lettre à la main.

Arrivée chez elle : — Tenez, dit-elle au domestique qui vint lui ouvrir, M. le comte d'Orbessac demeure rue de la Chaussée-d'Antin, je ne sais pas à quel numéro ; il faut à toute force qu'il lise cette lettre aujourd'hui.

Maurice rentra chez lui vers minuit ; il se laissa prendre par curiosité à la lettre de madame de Fargiel.

« J'ai un mot à vous dire ; un mot d'adieu, « peut-être. »

— J'irai, dit-il ; ce qu'elle dira ne peut que me servir dans la mission que je me suis confiée à moi-même.

Un peu avant dix heures il se promenait sur le boulevard, le regard levé sur les rares équipages qui passaient à cette heure où le vrai Paris se réveille à peine.

Il reconnut la voiture de madame de Fargiel ; les chevaux allaient au pas, il eut tout le temps de s'approcher de la portière, sans avoir l'air de se hâter. Il salua gravement.

Madame de Fargiel descendit pour forcer Maurice à attendre. Elle était avec des amis, — un monsieur et une dame, — comme si elle eût craint que le mauvais génie de Maurice ne se tournât contre elle.

— Ah ! bonjour, monsieur, dit-elle nonchalamment, j'avais oublié...

— Je vous écoute, madame.

— Attendez donc... je suis si préoccupée du danger où se trouve mon pauvre père ! Tenez, je vais au château de Marvy...

Tout en parlant, madame de Fargiel jetait un regard furtif vers la rue Basse-du-Rempart, car c'était là que devaient se trouver les alguazils de Clichy.

— Vous allez au château de Marvy ? répéta lentement Maurice ; j'espère vous y voir demain, ce soir peut-être, avec vos deux sœurs, mesdemoiselles Clotilde et Marguerite de Parfondval.

— A demain donc, monsieur, dit madame de Fargiel, qui voyait Maurice cerné de toutes parts. Je serai enchantée de vous rencontrer là-bas, continua-t-elle (c'était le chat qui joue avec la souris) ; ce que j'ai à vous dire, je vous le dirai au château... Vous voulez donc toujours lutter contre moi ? ajouta-t-elle avec un léger sourire.

— Quand on vous a vue, madame, on est forcé d'être votre ami ou votre ennemi.

A cet instant, madame de Fargiel remonta lestement ; le cocher, averti d'avance, partit au grand trot. Les gardes du commerce ne laissèrent pas longtemps seul Maurice sur la chaussée.

— M. le comte d'Orbessac, dit l'un d'eux.

— Maurice était si loin, par la pensée, des gardes du commerce, qu'il répondit avec distraction : — Oui, je suis le comte d'Orbessac.

— Eh bien ! M. le comte, dit l'alguazil en exhibant un mandat, je suis obligé de vous conduire à Clichy.

— A Clichy ! s'écria Maurice en levant fièrement la tête.

Il s'aperçut seulement alors qu'il était aux mains d'une horde de gardes du commerce.

— Pourriez-vous me dire, demanda-t-il, le nom de la bonne âme qui se charge ainsi des frais de mon logement ?

— Le jugement porte un nom que nous n'avons pas pu lire, mais les papiers sont en règle.

— Je comprends trop, dit Maurice en frappant



du pied avec indignation, me voilà joué par madame de Fargiel.

Un fiacre avait été amené; Maurice, jugeant

qu'aucune résistance n'était possible, monta dans le fiacre et se laissa conduire vers la prison, mais en songeant à sa liberté. Comme il arrivait là en

pays de connaissances, il y fut accueilli avec toutes sortes de bonnes grâces.

— Avez-vous des cigares ? lui demanda-t-on d'abord. A propos, votre ami, ce pauvre baron chevelu, est ici depuis hier.

— J'en suis bien aise pour lui, dit Maurice d'un air distrait. Voulez-vous le prier de me recevoir un instant ?

On conduisit Maurice à la chambre du jeune baron.

— Quelle bonne fortune pour moi ! dit celui-ci au nouveau venu. Est-ce que vous êtes ici pour longtemps ?

— C'est selon, répondit Maurice, peut-être jusqu'à demain matin.

— Ce ne serait pas la peine d'y venir.

— D'autant moins que j'aime quelquefois Clichy ; c'est le seul lieu du monde où j'ai le loisir de descendre en moi-même. Cependant il faut tout dire, je n'y suis guère venu que pour mes amis. Mais, vous, comment diable êtes-vous ici ? J'espère bien que c'est la dernière de vos folies.

— Sans métaphore, dit le baron qui voulait être spirituel comme un vaudevilliste pour prouver de la philosophie, les femmes m'ont conduit à Clichy par les chemins de fer ; j'ai voulu faire de bonnes actions, j'en ai pris de mauvaises. Ah ! mon cher comte, si jamais vous allez de Strasbourg à Bâle, faites-y voyager toutes mes malédictions. Je n'avais d'abord perdu que 175,000 fr. à la baisse ; je me suis retourné : hélas ! le monde entier s'est acharné à ma ruine ; tantôt c'était l'Espagne qui se battait contre l'Espagne, 10 fr. de baisse ; tantôt le roi des Français qui n'avait pas soupé, 10 fr. de baisse ; tantôt la reine d'Angleterre qui était en couches, 10 fr. de baisse.

Le baron raconta mot à mot toutes ses infortunes au jeu. Il avait fini par s'attendrir sur lui-même ; — car, dit-il en terminant, me voilà pauvre pour longtemps.

Maurice, en bon camarade, lui fit apporter du vin de Champagne frappé, et, bien qu'il prit en pitié tous les paradoxes qui font de Clichy un paradis terrestre, d'où sont bannis les créanciers, il tint joyeusement compagnie au baron, voulant aussi prouver qu'il était philosophe.

Cependant, il rêvait gravement à tous les moyens connus et inconnus d'en sortir au plus vite, non pas pour lui d'ailleurs, car il comprenait bien qu'on y passât tout une semaine, mais pour Béatrix et pour Marguerite, dont il voulait faire triompher la cause en face de madame de Fargiel.

Il prit une plume et écrivit :

« Ma belle, et douce, et charmante Béatrix, ne vous effrayez pas si je vous dis que je suis prisonnier de guerre, c'est-à-dire prisonnier de

« votre sœur, madame la comtesse de Fargiel, qui me redoute à si juste titre. Votre sœur a beaucoup de dispositions pour la diplomatie. En cette circonstance, elle espérait compter sans son hôte, mais elle comptera deux fois, car son hôte espère bien sortir demain de Clichy, toujours décidé à vous conduire, vous et mademoiselle Marguerite, au château de Marvy. Nous n'avons pas de temps à perdre. Je m'aperçois même que je fais presque des phrases, ce qui est hors de propos. Allez tout de suite rue de la Michodière, vers le boulevard, chez un vieux banquier qui s'appelle Salomon. C'est ma Providence, un juif qui serait capable de me prêter un écu sur ma parole ! Vous lui direz qu'à la veille d'une grande entreprise, on m'a conduit en prison pour quelques billets anciens. Signez tout ce qu'il vous dira de signer. C'est un honnête homme qui prend des hypothèques ; mais quand il a tiré cinquante pour cent de son argent, il est heureux. Je suis son enfant gâté ; je ne doute pas qu'à votre prière de me délivrer il ne prenne sa canne à bec de corbin et n'aille à l'instant trouver qui de droit, et n'obtienne au moins quelques jours de liberté ; c'est tout ce qu'il nous faut.

« Cette lettre vous expliquera pourquoi je ne suis pas retourné ce soir chez toi, adorable fille d'Ève. Ah ! je vous aime, Béatrix ! Mais, comme tu me le disais si bien hier, je t'aime tristement. Tiens, je m'efforce à la gaieté, mais j'ai le cœur inquiet. Est-ce qu'il y aurait un malheur entre nous ? Un poète a dit : « Le pressentiment est un écho qui répond d'avance. » J'entends déjà l'écho. Mais je ne sais plus ce que je dis. Béatrix, je t'aime, voilà tout.

« J'embrasse, madame, vos cils d'ébène et vos ongles de rose.

« Le comte d'ORBESSAC. »

Quand Béatrix reçut cette lettre, elle était seule, attendant Maurice. Elle la lut avec une surprise douloureuse.

— C'est cela, dit-elle à plusieurs reprises ; c'est mon malheur qui commence. C'était bien la peine de retrouver mon père ! Voyons, suivons les ordres de Maurice.

Elle jeta son mantelet sur ses épaules et descendit, résolue à aller à pied chez M. Salomon. Elle croyait se rappeler que déjà Maurice ou quelque autre lui avait parlé du petit banquier juif.

Elle le trouva qui respirait avec délices la poussière de ses vieux meubles. Il n'avait pas reçu de visites depuis celles de madame de Fargiel.

— Oh ! oh ! dit-il en lui-même, voilà encore une beauté inconnue.

Il salua galamment Béatrix.

Nous avons oublié de dire que le père Salomon ne daignait recevoir habituellement que les femmes jeunes et belles.

— Car, disait-il, avec celles-là il y a toujours de la ressource.

Il fut frappé de la rayonnante beauté de la comédienne.

— Quel éclat! quelle jeunesse! quel luxe! mar-mottait-il entre ses dents. J'espère que celle-ci ne vient pas, comme la comtesse de Fargiel, me priver de séquestrer son amant.

— Monsieur, lui dit Béatrix, je suis envoyée chez vous par M. le comte Maurice d'Orbessac.

— C'est bien, se dit le juif, l'affaire a réussi... Il est à Clichy? demanda-t-il à Béatrix.

— Qui vous l'a dit?

— Je sais tout.

— Alors, vous savez pourquoi je viens à vous.

— Pour le délivrer. C'est convenu. Dans huit jours.

— Huit jours! s'écria Béatrix avec terreur; mais tout est perdu s'il n'est pas libre demain.

— Demain! c'est impossible.

Le père Salomon pria Béatrix de s'asseoir sur le fauteuil même où s'était assise madame de Fargiel moins de vingt-quatre heures auparavant.

— Attendez-moi un instant.

Il alla vers son vieux meuble à papiers. Il fallait trois clefs pour l'ouvrir; ces trois clefs étaient toujours pendues à son cou. Il prit dans un tiroir l'obligation de cinquante mille francs qu'avait signée madame de Fargiel.

— Voyez, dit-il en revenant vers Béatrix.

Il lui montrait le chiffre de cinquante mille francs, tout en cachant la signature de la comtesse.

— Je sais qui a signé ce billet, dit Béatrix avec colère, c'est ma sœur, madame de Fargiel.

— Qu'importe? reprit le juif un peu surpris, quoiqu'il fût habitué à ces ententes cordiales de famille.

— Il m'en coûterait cinquante mille francs pour donner la liberté à mon cher d'Orbessac! Que diable! cinquante mille francs, cela ne se trouve pas tous les jours sous les pieds d'une jolie fille; il n'y a guère que Fanny Essler et Carlotta Grisi...

— Mais si je vous donnais les cinquante mille francs?

— C'est vrai, mais vous ne les avez pas; je sens cela tout de suite. Et puis d'ailleurs j'ai engagé ma parole pour huit jours. Ce diable de Maurice est bien heureux, en vérité, d'avoir pour maîtresses deux sœurs si charmantes.

— Monsieur, dit Béatrix en se récriant, M. le

comte d'Orbessac n'est pas l'amant de ma sœur.

— Tant pis pour lui! tant pis pour moi! Pour en revenir à vous, que puis-je faire?

— Je vous l'ai dit, il me faut la liberté pour M. d'Orbessac.

— La liberté! la liberté! vous parlez de cela comme s'il s'agissait de la liberté d'un criminel... Attendez cependant.. je me souviens que dans l'engagement que j'ai donné à madame de Fargiel, je me suis obligé seulement à emprisonner Maurice. Elle avait bien, il est vrai, dit huit jours, mais je n'ai pas signé cela. Il vous faut Maurice demain.

— Oh! oui, je vous en supplie, dit Béatrix en joignant les mains.

— Eh bien! vous l'aurez... mais vous m'en donnerez cinquante mille francs.

— Cinquante mille francs! je n'ai rien.

— Vingt-cinq mille.

— Je ne les ai pas davantage.

— Allons donc! dit le juif avec un sourire ha-surdé, vous les trouverez. Pendant plus de dix ans tous les trésors du monde sont à vous.

— Ainsi, dit Béatrix en se levant, je compte sur vous.

— C'est entendu, je vais de ce pas donner mon désistement, mais signez-moi cela.

— Allons donc! ma parole...

— Elle a raison! touchez là, dit le juif en tendant la main à Béatrix.

La pauvre fille était si heureuse d'avoir réussi dans sa mission, qu'elle donna la main de bon cœur.

— C'est étonnant, dit le père Salomon tout ému, c'est la première fois que je laisse partir une femme sans autre gage qu'une poignée de main. Ah! la belle fille!

Béatrix descendait l'escalier quatre à quatre. Arrivée dans la rue, elle se jeta dans un fiacre qui passait et se fit conduire à Clichy.

— Ah! dit-elle en embrassant Maurice avec une expansion de joie et d'amour, il me semble que tu es en prison depuis un siècle. Maurice, Maurice, je ne peux plus vivre sans toi. Dès que tu n'es plus là, je manque d'air et de soleil: demain nous irons voir mon père. S'il ne veut pas me reconnaître, qu'importe? tu seras là, Maurice; je t'aime comme une folle. Je ne vis plus que pour toi; je serais heureuse de mourir pour toi.

XXI. — HISTOIRE DE MARGUERITE.

Le lendemain, à dix heures, Maurice était libre, il courut chez Béatrix.

Il eut beaucoup de peine à trouver le nouvel

appartement de la comédienne, grâce aux indications bienveillantes de la portière; au cinquième étage, il sonna à tout hasard. La femme de chambre de Béatrix vint ouvrir, et lui expliqua tout en peu de mots.

— Mademoiselle Béatrix voulait aussi me renvoyer comme les autres, ajouta-t-elle. Mais si on ne me veut plus, il faudra qu'on me chasse.

C'était une rusée Normande qui voyait bien que tôt ou tard elle y trouverait son compte. Elle conduisit Maurice vers Marguerite, qui n'avait pas quitté sa sœur depuis deux jours. Elle était assise à la fenêtre, lisant un journal.

— Vous voyez, dit-elle en rougissant, que je comprends les mauvaises habitudes du monde. Ma sœur vient de sortir sans me dire où elle allait.

Maurice était pénétré de reconnaissance et d'enthousiasme pour la noble résolution de Béatrix, qui s'était violemment détachée des chaînes impures de la passion, et qui, pareil à l'oiseau qu'un rayon d'avril réveille à la liberté, s'était envolée de sa cage dorée pour aller se baigner dans l'air vif.

— Je vous assure, dit Marguerite à Maurice, que je n'ai jamais vu un plus noble et plus touchant spectacle. Elle a tout quitté vaillamment, sans un lâche regret. Il n'y a que pour ses chevaux qu'elle a eu des larmes; mais ses robes et ses bijoux, elle a tout jeté victorieusement à ses pieds, comme indigne d'elle.

— Tout ce que vous me dites là me va droit au cœur, car vous savez comme j'aime Béatrix.

Marguerite ne répondit pas; Maurice venait de s'asseoir à côté d'elle, il admira encore, tout en pensant à Béatrix, la beauté adorable de la religieuse. Peu à peu, l'image de Béatrix se perdit dans le lointain doré de l'imagination; il ne vit plus que Marguerite par l'âme comme par les yeux.

— Il y a, dit tout à coup Maurice en regardant toujours Marguerite d'un œil devenu trop tendre, il y a des femmes qu'on ne peut voir sans amour... J'aime Béatrix et je vous aime... comme ma sœur.

— Prenez garde, dit Marguerite avec une profonde expression de tristesse, vous ne savez pas qui vous aimez.

Ces paroles inattendues surprirent Maurice.

— Je sais toute votre vie, dit-il à tout hasard; vous êtes pure comme le ciel et douce comme le jour. Vos pieds sont trop délicats pour marcher avec les hommes, vous vous êtes tournée vers Dieu.

— A ce portrait je ne me reconnais point; vous voulez parler d'un ange, je ne suis qu'une femme. Vous croyez que je porte avec moi l'esprit de Dieu, hélas! je porte l'esprit du mal. Il y a un verset de

l'Écriture qui dit : « La douleur me suit et frappe tous ceux qui m'entourent. » Ce verset fatal, on aurait pu l'inscrire sur mon berceau. Écoutez donc.

Maurice, de plus en plus surpris, regardait avec émotion la figure plus animée de Marguerite.

— Voici, reprit-elle, mon histoire en peu de mots : « A peine étais-je née, que ma mère mourait, et que mon père, la croyant coupable, fuyait mon berceau avec horreur.

« Qu'est-ce qu'une enfance d'orpheline destinée à la pauvreté? enfance sans soleil et sans caresses. J'étudiai beaucoup, non pas pour savoir, hélas! mais pour apprendre aux autres; est-il rien de plus triste que cette idée, d'être écolière d'abord et de devenir maîtresse ensuite?

« Je commençais à me sentir vivre dans nos fraîches campagnes du Bourbonnais; j'avais quinze ans; la bonne mère nature était ma mère, je courais avec une folle ardeur à travers les bruyères et les sainfoins, m'enivrant de rayons et de rosée; mais il fallut partir pour Paris, car c'était là seulement que je devais trouver à gagner mon pain.

« Je n'ai jamais admis que dans un pays civilisé comme la France les femmes soient contraintes au travail, excepté à ce travail si doux de l'intérieur qui consiste à élever des enfants. Au moins, ce travail n'est pas payé avec de l'argent.

« Je ne pouvais pas me résoudre à devenir institutrice. Cependant une occasion se présenta. On avait parlé de moi à quelques grandes familles. Madame la vicomtesse d'A... avait une fille de huit ans qu'elle voulait garder auprès d'elle. Elle vint à moi; elle me pria de si bonne grâce d'aller chez elle instruire sa fille, ou plutôt jouer avec un enfant, que je me décidai, avec peine encore, comme si j'avais pressenti que je portais le malheur dans cette maison.

« J'habitais une petite chambre à l'entresol sous l'appartement du vicomte d'A... J'y vivais assez tristement mais assez résignée, aimant de tout mon cœur ma petite écolière.

« Un soir, il y avait bal d'enfants à la cour; la vicomtesse y conduisit sa fille. Le vicomte dit qu'il n'irait pas, sous prétexte qu'il attendait une communication du ministre, car il était dans la diplomatie. La vicomtesse partit seule. Je descendis à ma chambre, j'y rallumai le feu et je pris un livre.

« Tout d'un coup j'entendis un bruit léger; je me retournai en frémissant! c'était M. d'A... « Est-ce que madame d'A... n'est pas partie? » lui demandai-je gravement. Il parut tout déconcerté. — Ma femme est déjà aux Tuileries. Je ne viens pas pour vous parler d'elle, mais pour vous parler de vous-même. » Je commençais à être inquiète

Il avait résolument refermé la porte. — Mais, monsieur... — Marguerite, dit-il en voulant me saisir la main, ne l'avez-vous pas remarqué depuis longtemps ? Je vous aime comme un fou.

« Je fus si effrayée, que je me précipitai à la porte. Il me retint et me ramena de force au milieu de la chambre. « Marguerite, écoutez-moi, dit-il d'un air décidé, voilà ce que je veux faire : je suis nommé consul en Amérique, je vais partir ; je n'en ai rien dit à ma femme qui l'apprendra sans doute par les journaux. Dans une heure, une chaise de poste viendra me prendre ici pour me conduire au Havre. Je ne veux point partir seul, je vous enlève. » J'étais de plus en plus effrayée ; j'essayai de désarmer M. d'A... par un dédain glacial. — Pourquoi m'enlever, lui dis-je froidement, je ne vous aime pas. — Vous ne m'aimez pas ? vous m'aimez ! Songez donc que c'est pour vous seule, que c'est pour vivre en paix avec vous que je me suis fait exiler à quatre mille lieues, car j'a bien compris que vous n'étiez pas une de ces femmes dont on fait sa maîtresse, qu'on emmène pour huit jours à Fontainebleau ou à Saint-Germain. S'il en était temps encore, je vous épouserais à la face des hommes, car je vous aime de tout mon cœur et de toute mon âme. »

« Pendant qu'il parlait, je m'étais rapprochée de la porte : je parvins à l'ouvrir et je m'enfuis précipitamment. Il me rejoignit dans la cour de l'hôtel. « Si vous ne voulez pas m'aimer, dit-il en me pressant sur son cœur avec violence, si vous ne voulez pas m'aimer, il ne me reste plus qu'à mourir. » Bien qu'on m'eût dit souvent que les amants parlaient de mort à tout propos, la voix de M. d'A... avait une telle expression de désespoir, que je me sentis touchée. Je connaissais un peu d'ailleurs le caractère du vicomte ; c'était une tête légère qui prenait feu au moindre vent ; on ne comptait plus ses folies. Cependant je ne voulais pas partir avec lui pour l'Amérique. « Vivez, lui dis-je, mais oubliez-moi. » Disant ces mots, je m'enfuis vivement. Cette fois je fus assez heureuse pour arriver jusque devant la loge du portier. Le vicomte me poursuivit ; la grille venait d'être ouverte ; je m'envolai comme un oiseau. Je me blotais en face de l'hôtel, dans l'encognure d'une porte : il me poursuivit au hasard vers la rue Belle-Chasse.

« Je vis arriver la chaise de poste qui devait nous conduire tous les deux au Havre. En m'éloignant je ne pus m'empêcher de songer à la destinée singulière qui m'eût attendue dans ce voyage.

« A minuit, quand madame A... rentra chez elle, elle demanda si son mari était couché. La femme de chambre, qui attendait en dormant, lui répondit qu'elle n'en savait rien. Madame A... alla

au cabinet de son mari ; elle poussa un cri et appela au secours : le vicomte était baigné dans son sang. Il venait de se tirer un coup de pistolet ; il respirait encore. Sa femme s'approcha de lui, mais il prononça mon nom.

« J'appris le lendemain ce malheur foudroyant ; j'en fus malade d'épouvante. Je ne savais plus que devenir. Parmi les jeunes filles, pauvres comme je l'étais, que j'avais connues dans la maison de madame Lefebvre (une vieille dame où nous descendîmes à notre arrivée à Paris), il en était une plus douce et plus jolie, que je me pris à aimer de tout mon cœur, comme j'aimais ma sœur Clotilde ; c'était la joie et la providence de toute sa famille. Elle aussi gagnait son pain ; mais aussi elle pouvait se dire qu'elle travaillait pour les autres. Elle gravait de la musique ou coloriait des estampes avec une telle rapidité que plus d'une fois ses journées lui valaient jusqu'à huit francs. Il faut dire qu'elle se levait tôt et se couchait tard ; il faut dire aussi qu'hormis l'après-midi du dimanche où elle allait respirer sur les quais et les boulevards, elle ne s'accordait jamais à elle-même une heure de repos.

« J'étais si touchée de cette vie édifiante, que je la suppliai, la pauvre Hortense, de me prendre avec elle. Ce fut son malheur.

« Elle avait un amant, un jeune médecin sans maladies, qui n'avait vu d'abord en elle qu'une maîtresse, mais qui, après l'avoir connue par le cœur, s'était bien vite décidé à lui offrir son nom et sa fortune ; cette fortune était médiocre. « Mais tant mieux, disait Hortense, j'aurai tant de plaisir à travailler pour lui ! » En effet, un travail comme celui-là, c'était presque une distraction, ce n'était pas tout à fait un art, mais ce n'était pas non plus un métier. Nous aimions la musique, nous aimions la peinture, nous chantions en gravant, nous parlions du Titien et de Rubens en coloriant. Ce fut le seul temps de ma vie où je compris le bonheur ; mais vous dirai-je pourquoi j'eus quelques heures d'illusion ?

« Hortense était sur le point de se marier. Le jeune médecin, M. Richard, venait tous les jours s'asseoir devant notre table ; il était gai et ne manquait pas d'esprit. Avez-vous deviné ? le cœur est si faible à seize ans ! je l'aimai. Je n'en dis rien à Hortense, je n'osais pas me le dire à moi-même.

« La pauvre fille ! — Tu ne nous quitteras pas, me disait-elle en me prenant la main, et quand cette bonne folle de Clotilde viendra, nous la retiendrons à dîner dans notre petit paradis.

« Je la laissais dire, je rougissais, et je regardais M. Richard à la dérobée. Ce qu'il y eut de plus triste, c'est qu'il m'aimait. — Je n'y comprends rien, me dit un jour Hortense, au train dont il va,

nous ne nous marierons jamais; il lui manque toujours quelque chose : aujourd'hui c'est son acte de naissance, demain c'est le consentement de sa mère.

« Je ne répondais rien; un voile de tristesse s'était répandu sur toute la maison; M. Richard n'avait plus d'entrain, Hortense était soucieuse, sa mère était inquiète.

« Un soir, je traversais la rue pour retourner chez madame Lefébure, où j'avais toujours mon lit. Un jeune homme m'aborde tout à coup. — Mademoiselle, dit-il en jetant son cigare. Je reconnus la voix de M. Richard; je me sentis défaillir; il me prit la main, j'étais sans résistance. — Vous avez compris, me dit-il, que je n'épouserai point Hortense? — Monsieur! dis-je en dégageant ma main.

« L'avouerai-je, hélas! ce qu'il venait de me dire était allé jusqu'à mon cœur. — Je sais bien, reprit-il, que vous allez vous indigner, mais mon parti est pris; si vous ne voulez pas m'entendre, Hortense n'y gagnera rien; je l'ai aimée... Je vous aime... mais je vous aime avec mille fois plus de force. — Monsieur, murmurai-je d'une voix mourante, je suis avant tout l'amie d'Hortense; épousez-la, je ne retournerai plus chez elle. — Moi non plus, dit-il.

« Je rentrai vivement chez madame Lefébure. Le lendemain j'écrivis à Hortense que j'étais souffrante; je ne la trompais pas; la rencontre de la veille m'avait bouleversée; j'étais dans le feu de l'enfer.

« Vers le soir, madame Lefébure entra dans ma chambre avec une lettre à la main. — Tenez,



Marguerite, on m'a dit que c'était de votre sœur.

« Pour la première fois de ma vie je sentis le mensonge courir sur moi comme le serpent. — Oui, une lettre de ma sœur, dis-je en brisant le cachet. — J'avais reconnu, j'avais deviné, j'avais pressenti que c'était une lettre de Richard.

« Cette lettre, c'était la folie, la passion, le désespoir. Mon amour lui avait donné le vertige, comme s'il fût passé près d'un abîme. A cette lettre je ne répondis rien. Le lendemain, dès le point du jour, après une nuit sans sommeil, j'allai ouvrir ma fenêtre. Mon premier regard, que je

voulais lever sur le ciel, tomba sur la fenêtre d'Hortense. Le croiriez-vous? la vue de cette fenêtre ne me donna pas un bon sentiment, mais une pensée de jalousie.

« Dans la matinée, un homme se présenta chez madame Lefébure; il voulait, disait-il, me parler d'Hortense. Madame Lefébure était absente. La domestique le fit entrer dans ma chambre.

« Dès que la porte fut refermée, il se jeta à mes genoux; il fut si éloquent et si passionné, que je n'eus pas la force de prononcer le nom d'Hortense. Je me mis à pleurer, mais c'étaient des larmes

de joie bien plutôt que des larmes de douleur.

« A mon agitation, à l'égarément de mes yeux, aux battements de mon cœur, à mes larmes surtout, il comprit trop que je l'aimais. Quelle joie inespérée ! s'écria-t-il tout éperdu.

« Il me baisait les mains, il se jetait à mes pieds. La fenêtre était restée entr'ouverte ; il m'y entraîna sans savoir ce qu'il faisait ; et moi, grand Dieu ! est-ce que je savais seulement où j'étais ?

« Mais, hélas ! Hortense était à sa fenêtre ! c'était l'heure où il venait la voir ; elle regardait dans la rue comme pour hâter son arrivée.

« Tout d'un coup, voulant me faire un signe d'amitié, elle nous aperçut...

« C'en était fait, elle comprit tout ; elle poussa un cri ; elle tomba évanouie devant la petite table où elle avait rêvé le bonheur tant de fois et en notre compagnie à tous les deux. Cette pauvre fille, si courageuse pour lutter contre la misère, elle qui avait eu tant de force d'âme, elle succomba au premier coup qui la frappa au cœur !

« Sa vieille mère accourut au cri qu'elle avait jeté ; elle la releva et la transporta sur son lit. Hortense ne se releva plus : dès ce jour elle eut le délire ; elle m'appela, car, après son amant et sa mère, c'était moi qu'elle avait le plus aimée ; elle m'appela pour me parler encore de son amour.

« Je courus à elle ; mais, quand j'arrivai, l'heure du délire était passée, elle me regarda avec le triste sourire d'une amitié trahie. J'étais dans l'enfer. Dante a-t-il rêvé ce supplice horrible ? — Hortense, Hortense, lui dis-je, indignée de moi-même ; c'était un jour de folie, il ne m'aimait pas, je l'ai aimé ; mais, sur mon âme, je te jure que je ne l'aime plus.

« Hortense ne m'entendait pas. Que vous dirai-je ! elle vécut huit jours, huit siècles pour elle et pour moi, passant de la raison au délire, se berçant d'illusions perdues et retombant en pleine réalité.

« Elle mourut. Il y eut un désespoir plus grand que celui de sa mère, ce fut le mien.

« Je n'avais pas revu M. Richard. En apprenant qu'Hortense était mortellement atteinte, il s'était tenu à l'écart. Trois jours après la mort, je revenais du cimetière, désolée de ne pouvoir mourir moi-même. M. Richard m'aborda dans la rue ; je passai fièrement, sauvage dans ma douleur ; il me suivit, me dépassa et se représenta devant moi. — Marguerite, je vous aime, me dit-il avec son accent passionné. — Et moi, je vous hais, lui répondis-je avec fureur ; c'est odieux ! vous l'avez tuée et vous n'êtes pas venu une seule fois lui dire de vivre.

« Mes paroles l'avaient irrité. Je l'ai tué ! C'est vous qui l'avez tuée, me dit-il en m'arrêtant de force ; est-ce que je l'aurais délaissée si je ne vous

avais pas vue ? Est-ce que je n'aurais pas résisté si je n'avais découvert du trouble dans vos yeux quand vous me regardiez, du trouble dans votre voix quand vous me parliez. Elle est morte ; puisque je l'ai perdue, vous êtes à moi... Il m'avait saisi la main, il me prit violemment le bras et voulut m'entraîner. Je le repoussai avec colère : Tuez-moi, lui dis-je, mais ne me touchez pas.

« Les passants s'étaient arrêtés autour de nous. Il ne trouva plus rien à dire ; je m'éloignai en toute hâte sans savoir où aller. Ma sœur, pensai-je, il n'y a qu'elle seule qui voudra m'écouter.

« Béatrix demeurait rue Bullaut ; je la retrouvai en folle et joyeuse compagnie... Vous en souvient-il, Monsieur ? Ce fut là que je vous vis. Je vous remarquai même, sans doute, puisqu'un après je vous reconnus à votre pèlerinage au couvent des Carmélites. Quelle est donc cette jolie fille de la rue Saint-Jacques ? demanda-t-on à ma sœur en me voyant entrer, car je n'ava's ni les manières hardies, ni la toilette éclatante de toutes ces heureuses filles qui vivent avec insouciance. Je me sentis offensée ; j'entraînai ma sœur dans une pièce voisine et je lui parlai, tout en sanglotant, du malheur qui était venu me frapper. Elle ne me comprit pas. Des peines de cœur, ma chère, dit-elle gaiement, est-ce que je connais cela ? On se console d'un amant avec un autre ; si tu t'ennuies de l'autre côté de l'eau, viens avec moi. — Jamais, lui dis-je ; je suis bien coupable, mais j'ai trop de regret de moi-même pour tomber dans toutes ces folies. Heureusement pour toi que tu es placée à un autre point de vue ; je ne t'accuse pas, Dieu merci ! mais il m'est impossible de vivre comme toi. — Tu veux donc aller au couvent ? me dit en riant Béatrix. — Le couvent ! m'écriai-je avec une sombre volupté, le couvent ! vivre dans la mort ! marcher du sacrifice à l'expiation, et de l'expiation au sacrifice ! Oui, je veux aller au couvent : je sens trop que je ne suis pas née pour vivre des joies du monde. — Eh bien ! dit Béatrix d'un air railleur, tu iras au couvent, et s'il faut une dot, je la paierai ; il faut bien faire quelque chose pour les siens. Cependant, reprit-elle, songes-y un peu, le couvent, c'est bien noir : quel silence, quels jours, et surtout quelles longues nuits ! Je n'ose pas te donner un mauvais conseil, mais, en vérité, j'aimerais encore mieux, si j'étais la belle et pâle Marguerite, me jeter étourdiment dans les folies où nous sommes ; car, vois-tu, ma chère petite sœur, ajouta-t-elle en me baissant sur le front, on a toujours le temps de faire pénitence. — Au couvent ! au couvent ! m'écriai-je avec ferveur et avec exaltation.

« Que vous dirai-je encore ? J'allai trouver le soir même la supérieure des Carmélites, jugeant que c'était le plus triste de tous les couvents. Elle

voulut bien m'accueillir, mais à la condition pourtant que ma sœur paierait ma dot. Ce qui fit dire à Béatrix que les filles à marier étaient décidément bien malheureuses, puisque Dieu ni les hommes n'en voulaient pour rien.

« Ne connaissez-vous pas toute ma vie au couvent ? Durant les premiers jours, j'acceptai avec un saint et austère plaisir la prière et le jeûne ; cependant, malgré tout mon zèle, quand je vis tomber à mes pieds ces chers habits que j'avais souvent portés, allègre et joyeuse, des larmes s'échappèrent de mes yeux ; mais au souvenir d'Hortense, je me replongeai plus avant dans les ténèbres de la vie monastique.

« Quand vous m'avez rencontrée, je repassais dans ma mémoire les sombres angoisses du temps que j'ai vécu au couvent.

« Plaiguez-moi, j'étais si fatiguée de cette vie, que je demandais si j'aurais la force d'aller m'ensevelir dans le nouveau couvent. Je ne suis pas née non plus pour vivre sans enthousiasme. Sainte Thérèse a dit : Bienheureux ceux qui ne fleurissent que pour la mort ! Sainte Thérèse avait raison. Hortense est morte dans sa fleur, après un rêve d'amour. Mais la mort passe près de moi tous les jours sans vouloir me prendre. »

Marguerite termina ainsi son histoire. Maurice l'avait écoutée avec une sérieuse attention. Il était renommé pour une bravoure à toute épreuve ; mais, comme Turenne, il avait peur des ombres, et croyait à ces mille mains invisibles qui nous conduisent à travers tous les dangers de la vie.

— C'est étonnant, se dit-il en regardant la pâle et désolée figure de Marguerite ; voilà, en vérité, que j'ai peur de ce charme fatal et funèbre qu'elle répand autour d'elle.

XXII. — L'APPARITION.

Béatrix rentra au moment où sa sœur venait de finir son récit.

— Enfin ! dit-elle en voyant Maurice. J'étais allée à ta rencontre, mais je ne me suis pas levée assez matin : votre libérateur m'avait devancée, avec sa canne à bec de corbin. J'espérais, monsieur, poursuivait-elle sur le ton de la comédie, j'espérais moi-même briser vos fers.

— Pour mieux m'enchaîner encore à vos pieds, dirais-je si j'étais né galant, répondit Maurice en baisant la main de la comédienne.

— Dites toujours, repartit-elle. Mais non, dans l'état où est mon cœur, ne me parlez qu'avec le vôtre. J'ai beau vous voir là, tout près de moi, j'ai beau embrasser Marguerite, qui est toute ma famille, car je n'aimerai jamais Régine... A propos,

Maurice, nous n'avons pas de temps à perdre pour aller à Marvy.

— Tout est disposé, j'y ai veillé, dit le comte d'Orbessac, avant une heure mon coupé sera à votre porte.

Béatrix s'était approchée de Marguerite, qui rêvait dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Voyons, ma blanche Marguerite, soyez un peu moins sombre ; si nous donnons prise au chagrin, nous sommes perdues. Il n'y a pas de quoi tant nous désoler. Qui sait ? nous serons peut-être riches demain.

— Riches d'argent ! dit tristement Marguerite.

— C'est vrai ; mais il ne faut pas trop médire de l'argent. L'argent fait fleurir bien des espérances. Si mon père nous reconnaît, si j'ai demain vingt-cinq mille livres de rentes, qui sait ? Maurice...

Béatrix s'était détournée, en rougissant, des regards du comte d'Orbessac.

— Je vous comprends, ma chère Béatrix ; vous voulez dire que je vous épouserai par-devant les autorités. Je ne ferai cela, je vous jure, qu'à la dernière extrémité, non pour moi, mais pour vous. Vous consentiriez donc à faire, comme on dit, votre entrée dans le monde ; mais le monde, où est-il, aujourd'hui que le cheval, le cigare et le journal l'ont supprimé ? Autrefois on causait, aujourd'hui...

— On lit le journal, dit Béatrix, en achevant la phrase.

— Autrefois on s'étudiait aux belles manières, aujourd'hui...

— On fume galamment au nez des femmes.

— Autrefois on allait à la cour en gracieuse compagnie, aujourd'hui...

— On monte à cheval.

— Or, pour monter à cheval, pour fumer ou voir fumer, pour lire le journal, croyez-vous qu'il soit indispensable d'être en légitime mariage ? Cependant je vous aime trop pour ne pas en passer par toutes vos folies ; marions-nous donc, si vous voulez à toute force devenir dame de charité, quêter à Saint-Roch, faire des loteries pour les Polonais et autre menus plaisirs de l'emploi. Si vous m'en croyez, Béatrix, vous resterez comédienne, vivant à votre guise, selon votre cœur et vos adorables fantaisies.

— Maurice, vous ne me comprenez donc plus. Il y a deux ou trois jours, quel éclat de rire j'eusse jeté au nez de celui qui m'eût demandé ma main, fût-ce un prince ou un banquier ! Mais, la Béatrix d'avant-hier n'existe plus ; pleurez Béatrix qui jouait la comédie, aimez Béatrix qui vous aime. Vous me parlez du monde, est-ce que je me soucie du monde ? Ce que je veux c'est ton amour, mais ton amour pour l'éternité, amour sans fin et sans bornes.

La portière vint avertir que la voiture attendait.

— Partons, Béatrix, nous causerons en chemin. Mademoiselle Marguerite, voulez-vous prendre mon bras pour descendre ?

— Seule, dit tristement la religieuse en passant devant lui, toujours seule, vous le savez.

Ce jour-là, madame de Fargiel arrivait vers deux heures au château de Marvy. M. de Parfondval, de plus en plus affaibli, eut à peine la force de lui sourire en la voyant soulever les rideaux du lit.

— Ma pauvre Régine, je suis bien heureux de te revoir encore une fois ; demain, sans doute, il eût été trop tard. J'ai lu tout à l'heure dans les yeux du médecin que je ne passerais pas la nuit. Dieu merci ! puisque te voilà, puisque je te saurai près de moi, je mourrai content. Mais il fallait que tu fusses là ; car j'ai l'esprit si faible depuis hier, que mon imagination est pleine de fantômes. Il me semble que je vois sans cesse, au fond de cette chambre, des images funèbres ; je n'ai plus toute ma raison.

— Mon père, dit madame de Fargiel d'une voix pleine de larmes, maintenant que je suis là, vous ne verrez que moi. Je ne vous quitterai pas d'une minute.

— Oui, oui, dit M. de Parfondval en pressant la main de sa fille, car j'ai peur. Depuis que cette fille est venue me rappeler votre mère, je la vois apparaître si désolée dans son linceul, que je frissonne de la tête aux pieds. Dites-moi, Régine, vous n'avez pas revu cette fille ?

— Non, mon père. Que voulez-vous ? c'est une folle qui vous a déjà sans doute oublié. Peut-être même n'a-t-elle voulu jouer qu'une scène de comédie, car qui sait si c'est la véritable Clotilde ?

— Oh ! oui, dit M. de Parfondval en s'animant, je l'ai reconnue à ses yeux verts.

— De grâce, dit madame de Fargiel avec un peu d'inquiétude, ne parlons plus de cela.

— Cependant Clotilde et Marguerite sont les filles de votre mère ; tout en les repoussant de ma maison, ou plutôt tout en les fuyant, n'aurais-je pas dû veiller encore sur elles ?

— Comptez sur moi, mon père, dit madame de Fargiel en jouant la générosité, c'est moi qui veillerai sur elles. Je vous promets de les protéger de toute manière. Vous savez que j'aime les pauvres : Clotilde et Marguerite trouveront toujours ma bourse ouverte. Ne connaissez-vous pas mon cœur ?

— Enfin, comme il plaira à Dieu, dit M. de Parfondval, mais je crois qu'en tout ceci j'ai plus écouté ma colère que mon cœur ; peut-être me suis-je trop vengé ; mais l'outrage avait été si cruel !

Après un silence, le comte poursuivit d'une voix plus calme :

— Ma chère Régine, je n'ai pu te donner tout ce que j'ai par testament ; mais au moins j'ai voulu profiter en ta faveur des dispositions de la loi : j'ai écrit hier un testament où je te donne le quart disponible sur les immeubles que je n'ai pas eu le temps de vendre. Je regrette bien que le colonel de Forgeville ait refusé ce que nous lui demandions, mais au moins il y a là près de 900,000 fr. que tu emporteras tout à l'heure.

Le comte indiquait du doigt un petit meuble en bois de rose entre les deux fenêtres.

— Quant à ce château, il est probable qu'il sera partagé par tiers, mais que t'importe 75,000 fr. de moins dans ma succession ? c'est à peine le vingtième. Du reste, si tu veux garder le château, tu l'arrangeras aisément avec les avoués qui représenteront les filles de ta mère.

Madame de Fargiel se fit encore une fois, d'un air distrait, expliquer par son père tous les détails de la succession, après quoi elle descendit dans le parc pour réfléchir en toute liberté à la fortune qui ne devait plus maintenant lui échapper. Elle se promenait avec l'attitude d'un vainqueur ; en effet, elle avait joué à la succession avec beaucoup de machiavélisme. Elle pensait avec pitié à ce pauvre Maurice qui gémissait sous les verrous de Clichy.

— Jamais, jamais, dit-elle en riant d'un mauvais jeu de mots, bien qu'elle fût femme d'esprit, je n'avais si bien plongé un adorateur dans mes chaînes.

Quand M. de Parfondval se retrouva seul, il retourna, selon sa coutume, vers ces années pleines de charme et d'amertume où il avait aimé Amélie, où il avait tué Pierre Marbault. Depuis vingt ans qu'il cherchait à repousser ces doux et tristes souvenirs de sa vie, il ne pouvait y parvenir. Tout en habitant le château de Marvy, il vivait encore dans son château du Bourbonnais. Amélie n'était pas si morte, qu'il ne la vit à toute heure apparaître avec sa pâle et mélancolique figure, tenant un enfant sur son cœur, un autre à la main.

— Ah ! que la plaie est vive ! dit-il en soupirant.

Il se rappelait les prières et les larmes d'Amélie.

— J'ai été bien cruel, le même jour j'ai tué son amant et je lui ai arraché violemment sa première fille. Je l'ai laissée seule avec deux enfants qui ne pouvaient comprendre, abandonnée à ses remords.

Le malade passa la main sur son front.

— Mais, reprit-il comme en sortant d'un rêve, si je m'étais trompé ! Si cet amant n'était qu'un ami !

Le comte de Parfondval prit à ses pieds une

hisse de papiers de famille qu'il feuilletait en ses jours d'ennui et de chagrin.

— Si je m'étais trompé! reprit-il en retrouvant la copie d'une lettre d'Amélie à Pierre Marbault; voilà ce qu'elle lui écrivait la veille de ce jour fatal:

« Pierre, je vais mourir; les médecins ne vous
« l'ont-ils pas dit! Mais ce n'est pas pour moi un
« grand chagrin, car il y a une chose qui ne meurt
« pas, Pierre; c'est le cœur. Autrefois, dans nos
« douces promenades autour de l'étang, vous me
« parliez de l'immortalité de l'âme, je vous écou-
« lais; aujourd'hui j'y crois avec confiance, car,
« tout en pensant au cimetière où l'on va me cou-
« cher dans la nuit sans aurore, je vois déjà poin-
« dre vers un autre horizon la lumière éternelle;
« tout en m'éloignant de vous, je sens que je serai
« plus près de toi. »

— Plus près de toi, répéta avec fureur le comte de Parfondval, en s'interrompant. Mais, reprit-il, avec plus de calme, ils s'étaient connus enfants, car Amélie, malgré les airs de gentilhomme de son père, vivait en fraternité avec les enfants de Béthisy.

La malade continua la lecture de la lettre :

« Qui sait! vous me parliez aussi de la métémp-
« sycose; vous me racontiez les sublimes rêve-
« ries de Pythagore. Dans mes nuits agitées, vous
« ne sauriez croire en quelles étranges folies se
« perd mon âme. Mais après avoir parcouru les
« mondes sans fin, mon âme se retrouve toujours
« sans que je songe à la rappeler. Savez-vous où
« elle se retrouve, Pierre? Dans ce petit verger où le
« soleil est si doux à son couchant. Quand je serai
« morte, c'est là que vous irez, c'est là que vous
« me verrez dans le calice des pervenches et des
« liserons qui se cachent sous la haie, ou qui se
« montrent sous les sureaux. Mais, que vous dis-
« je là? »

M. de Parfondval s'interrompt encore.

— Après tout, cela n'est pas bien coupable; c'est la poésie de l'amour. Je suis arrivé trop tard dans le Bourbonnais pour recueillir les premières rêveries de cette pauvre fille, mais elle était d'une nature trop élevée et trop exquise pour avoir foulé aux pieds... Voyons la fin :

« Vous ne verrez que trop bien, en lisant ce
« billet, combien ma raison s'égare, Que voulez-
« vous? La mort, quoi qu'on fasse pour la braver,
« vous domine et vous donne le vertige. Je ne sais
« plus ce que je dis. J'avais saisi la plume d'une
« main toute tremblante pour vous prier... Com-
« ment oserai-je écrire... Mais je n'ai jamais rougi
« devant vous. Je vous prie donc d'aller à la ferme
« mardi, ou mercredi si le temps était trop mau-
« vais mardi. J'y serai à midi pour la dernière

« fois. Peut-être n'ai-je plus huit jours à vivre :
« mais, je serais mourante, que j'aurais encore
« la force d'aller jusque là. Avant de partir pour
« un long voyage, on veut dire adieu à tous ses
« amis. Comment ne pas vous serrer la main, à
« vous qui êtes mon seul ami?

« AMÉLIE. »

— Son seul ami! murmura le comte en jetant la lettre; voilà ce qu'elle lui écrivait sans penser à moi. Et pourtant, plus je relis cette lettre et moins je trouve Amélie coupable.

Cependant, madame de Fargiel avait à peine fait le tour du parc, quand un domestique vint l'avertir qu'on l'attendait à la lisière de la forêt.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, madame, répondit le domestique, c'est un valet de pied qui vient de me dire ce que je répète à madame. Il paraît que la compagnie qui veut voir madame, craint de troubler M. de Parfondval. Je ne serais pas surpris du tout si c'était M. le prince de Waldesthal; il me semble que j'ai reconnu sa livrée.

— Sans doute, dit madame de Fargiel en s'avançant vers une petite porte s'ouvrant dans la forêt. Que peut donc me vouloir aujourd'hui le prince de Waldesthal? est-ce que décidément il voudrait se marier? Voilà bien les hommes: c'est la succession que je vais recueillir, demain peut-être, qui lui tourne la tête; il est vrai que mes yeux sont aussi pour quelque chose dans la séduction.

Pendant que madame de Fargiel suivait avec agitation un petit sentier aboutissant au chemin de Paris, une jeune fille suivait avec plus d'agitation encore l'avenue du château.

C'était Marguerite de Parfondval.

Elle était vêtue de sa robe et couverte de son voile de carmélite. Elle avait à la main un chapelet; de temps en temps elle soulevait son voile pour voir le château.

Bien que madame de Fargiel eût défendu à tous les domestiques de son père de laisser pénétrer qui que ce fût dans la chambre du malade, hormis le curé et le médecin de Beaumont, quand Marguerite se présenta dans le vestibule et demanda à voir M. de Parfondval, le valet de chambre ne songea pas à l'arrêter, soit qu'il oubliât les ordres de madame de Fargiel, soit que le costume sévère de Marguerite lui parût devoir être celui d'une femme qui va partout où il y a des gens qui souffrent.

Il la conduisit lui-même jusqu'à la porte de la chambre de M. de Parfondval. Il frappa trois coups légers; on ne répondit pas.

— Sans doute, dit-il à Marguerite, la garde-malade vient de descendre; mais vous pouvez entrer. Si M. de Parfondval sommeille, vous attendrez en

silence et priez Dieu pour lui ; s'il est éveillé, vous lui direz ce que vous avez à lui dire.

Marguerite remercia d'un geste et entra sans bruit dans la chambre. M. de Parfondval était assoupi. Elle s'approcha d'abord du lit ; mais bientôt, voyant qu'il reposait, malgré son vif désir de se jeter dans les bras, où plutôt aux genoux de son père, elle s'éloigna à petits pas vers le fond de la chambre.

M. de Parfondval était en proie à ce demi-sommeil qui vous fatigue par des apparitions sans nombre. Les moindres idées prennent une forme, l'imagination entr'ouvre des abîmes, élève des montagnes, évoque les morts, appelle les vivants et confond l'image de celui qui n'est plus avec celui qui respire encore.

Les persiennes étaient fermées, les rideaux de damas rouge étendu, arrêtaient les vifs rayons du soleil. La chambre du malade était dans une vague obscurité qui donnait encore plus de mystère à ses rêves.

Marguerite était debout, immobile, recueillie, dans le fond de la chambre, entre la fenêtre et la bibliothèque. En la voyant tout à coup, M. de Parfondval tressaillit ; ce n'était d'ailleurs pour lui qu'une vision de plus. Mille fois depuis quelques jours il avait vu passer Amélie sous ses yeux : tantôt s'élançant du tombeau, vêtue d'un linceul pour venir s'abîmer à ses pieds ; tantôt descendant du ciel, comme un nuage, sous la forme d'une vierge ineffable avec deux enfants dans ses bras.

Cette fois, c'était encore Amélie ; seulement il ne l'avait jamais vue jusque là sous le sombre habit d'une carmélite.

Marguerite ayant aperçu les yeux de son père, pensa qu'elle pouvait aller à lui. Elle fit un pas.

— Non, non, dit M. de Parfondval en se soulevant avec effroi.

Marguerite s'arrêta, glacée comme une statue. Le malade la regardait avec des yeux égarés.

— Est-ce encore un horrible songe ?

Marguerite s'avança en tremblant. M. de Parfondval jeta son front sur l'oreiller :

— O mon Dieu ! mon Dieu ! serai-je poursuivi jusqu'au tombeau ! Mais, dit-il en relevant la tête, je suis comme un enfant qui a peur de ses songes.

Marguerite était à deux pas du lit ; elle avait soulevé son voile.

— Amélie ! Amélie ! s'écria le vieillard, plus épouvanté que jamais.

Il venait de voir distinctement la figure de la religieuse qui était le portrait vivant de sa mère : c'était le même regard, la même douceur, la même expression.

— Amélie, vous n'êtes pas morte !

Marguerite, suffoquée par l'émotion, ne pouvait

pas dire un mot : elle tendit silencieusement la main ; mais M. de Parfondval, craignant sans doute de toucher la main d'un spectre, recula d'un seul bond au fond du lit.

Marguerite, désespérée, ne put arrêter ses sanglots ; elle avait aussi la voix de sa mère. Le malade croyait entendre Amélie pleurer devant lui le jour même où il l'avait quitté pour jamais.

— Amélie, que me voulez-vous ?

Marguerite, qui ne savait pas qu'elle rappelait alors sa mère, et qui ne comprenait pas l'épouvante de son père, lui demanda d'une voix troublée.

— Pourquoi me repoussez-vous si cruellement ? Quel est donc mon crime à vos yeux.

— Ton crime ! l'as-tu donc oublié ?

— Que me dites-vous ? mon Dieu !

Marguerite était tombée agenouillée devant le lit, elle levait ses mains jointes vers M. de Parfondval. Le malade qui la regardait avec angoisse, reconnu à la main de Marguerite une bague qu'avait longtemps portée madame de Parfondval.

— Amélie, Amélie, parlez-moi, je vous écoute, dites-moi que ce n'est pas une morte que j'entends, dites-moi que c'est bien vous qui êtes là sous mes yeux.

Marguerite se leva et tendit une seconde fois la main à son père.

— Ce n'est point ma mère qui est devant vous, c'est votre fille, je suis Marguerite.

— Marguerite !

Le malade ouvrit ses bras, la religieuse se précipita sur son sein. Ils s'embrassèrent en pleurant.

La garde-malade venait d'entrer.

— Ursule, dit M. de Parfondval, allez ouvrir la fenêtre et les persiennes.

La garde-malade obéit.

— Maintenant vous pouvez descendre, car il faut que je sois seul.

Dès que la garde-malade eut refermé la porte, M. de Parfondval ressaisit les mains de Marguerite et la regarda de tous ses yeux, comme si ce plaisir ne devait durer qu'un instant.

— Ah ! comme vous ressemblez à votre mère, Je la retrouve tout entière en vous voyant ; c'est bien cela : des yeux bleus, doux comme le ciel ! une expression qui séduirait un ange. Je ne vois pas vos cheveux, mais je suis bien sûr qu'ils sont bruns ; j'y pense, ma pauvre fille, vous n'avez plus de cheveux sans doute ; cette robe, ce voile, ce chapelet... Ah ! mon Dieu, n'êtes-vous pas déjà morte comme votre mère ? Je suis bien coupable : l'une s'est faite comédienne, l'autre s'est faite religieuse, parce que, par ma faute, elles ne pouvaient vivre dans l'expression.

M. de Parfondval était retombé épuisé, mais il tenait toujours la main de Marguerite.

— Mon père, dit-elle d'une voix tremblante, comme si ce mot n'eût pas été permis à sa bouche, puisque enfin j'ai le bonheur de vous voir, je ne me plaindrai pas. Si une étoile fatale a lui sur mon berceau, pourquoi vous en accuser ?

— Accusez-moi, j'ai été injuste, mais je veux réparer mes torts. Tiens, mon enfant, ce testament où je donnais à celle qui est riche tout ce que la loi a permis de donner à un enfant trop aimé, je veux le déchirer sous tes yeux.

Disant ces mots, le comte déchira un papier qu'il venait de prendre sous son chevet.

— N'oubliez pas, ajouta-t-il d'une voix éteinte, n'oubliez pas, quand je serai mort, qu'il y a près de neuf cent mille francs dans ce petit meuble, près de la fenêtre.

Marguerite pensa au couvent.

— Neuf cent mille francs ! se dit-elle, tout éblouie.

Toutes les pompes de la vie lui étaient apparues subitement comme dans un rêve. J'aurais donc aussi, si je le voulais, une place au soleil !

XXIII. — HISTOIRE DE MADAME DE FARGIEL.

Cependant madame de Fargiel suivait toujours le petit sentier sur la lisière de la forêt.

En débusquant sur la route, elle eut tout à coup sous les yeux un coupé de fort bon style, attelé de deux chevaux anglais, d'une encolure assez fière. Elle s'avança vers le coupé avec quelque surprise, car elle ne se rappelait pas l'avoir jamais vu, soit au château de son père, soit dans la cour de sa maison à Paris. Tout en s'approchant, elle regarda les armes du comte d'Orbessac, mais elle les voyait pour la première fois.

— Si c'était lui ! C'est impossible ! dit-elle avec un mouvement subit d'appréhension et de colère.

Mais au même instant elle aperçut Maurice et Béatrix à demi cachés dans les arbres. Ils se promenaient lentement, tout en regardant de minute en minute si madame de Fargiel ne venait pas à leur rencontre par le chemin du château. Ils ne s'attendaient guère à la voir arriver derrière eux. Madame de Fargiel pensa d'abord, avant d'être aperçue, à retourner au château sans leur parler, mais elle jugea plus prudent de savoir ce qu'ils venaient faire. Elle était curieuse, en même temps, d'apprendre par quel miracle Maurice était sorti de Clichy. Elle l'aborda de l'air du monde le plus dégagé :

— Ah ! monsieur, lui dit-elle, comme je suis heureuse de vous revoir ! Je n'étais pas sans quelque inquiétude, car enfin, l'autre jour, je n'ai rien compris à ces trois ou quatre alguazils doublés de trois ou quatre sergents de ville, qui avaient l'air si en peine de votre logement

— Hé ! mon Dieu ! madame, dit Maurice d'un air railleur après un salut glacial et respectueux, je savais que les femmes avaient l'air de combattre les hommes, mais Samson n'est pas toujours vaincu par Dalila.

Madame de Fargiel se mordit les lèvres, tout en ayant l'air de ne pas comprendre.

Elle se tourna vers Béatrix.

— Est-ce qu'il y a aujourd'hui des courses à Chantilly ?

— Non, madame, dit Béatrix d'un air grave. Il y a aujourd'hui un homme qui va mourir au château de Marvy ; cet homme, c'est mon père et le vôtre, je viens prier pour lui.

La comtesse essaya de sourire.

— Savez-vous, madame, que cette manière de parler m'étonne dans la bouche de mademoiselle Béatrix, qui a le privilège d'égayer si bruyamment le parterre d'un joyeux théâtre ?

Béatrix leva la tête avec dignité.

— Madame, chacun joue la comédie sur son théâtre : le vôtre est sans doute de meilleure compagnie ; mais brisons là, je vous prie. Vous savez pourquoi je viens ?

— J'avoue que jusqu'ici je n'ai pu prendre au sérieux...

— Qu'importe ? madame, je ne suis venue ni pour railler, ni pour me plaindre ; bien que votre accueil ne m'ait pas été très favorable, je vous regarde toujours comme ma sœur, car je suis bien convaincue que vous finirez par reconnaître que je suis la vôtre.

Maurice se promenait de long en large pour laisser les deux jeunes femmes s'expliquer plus librement. Béatrix supplia la comtesse de la conduire auprès de M. de Parfondval ; mais vainement elle mit en œuvre toute cette éloquence du cœur que trouvent toujours celles qui en ont dans les graves circonstances de la vie, madame de Fargiel lui répondit froidement qu'elle ne permettait à qui que ce fût de troubler les dernières heures de son père.

— Maintenant que vous savez ma décision, ajouta-t-elle avec impatience, que me voulez-vous ?

— Rien, répondit Béatrix avec un imperceptible sourire ; sachez seulement que je vous ai attirée ici afin que ma sœur Marguerite ait le temps d'arriver jusqu'à mon père.

Madame de Fargiel bondit comme un daim blessé.

— Votre sœur Marguerite ! elle est allée au château ?

— Oui ; trouvez-vous donc si étrange qu'une fille aille voir son père ? Quand vous êtes arrivée ici, elle était déjà dans l'avenue.

— C'est un piège indigne! s'écria madame de Fargiel en s'éloignant à la hâte vers l'avenue.

Mais Maurice ne voulait pas qu'elle retournât sitôt pour interrompre Marguerite. Il alla droit à elle.

— Madame, dit-il avec une gravité respectueuse, vous ne retournerez pas seule au château; permettez-moi de vous offrir mon bras.

Madame de Fargiel regarda Maurice pour voir s'il parlait sérieusement.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit-elle avec un air dédaigneux.

Maurice voulait que Marguerite eût le temps de parler à son père; il insista avec beaucoup de bonne grâce. Pendant les prières de Maurice et les refus de madame de Fargiel, Béatrix s'avancait vers le château, du côté de l'avenue. La comtesse s'aperçut qu'elle n'avait plus qu'un parti à prendre, c'est-à-dire de laisser aller les choses et de s'en rapporter à sa destinée, qui jusque-là d'ailleurs n'avait pas été mauvaise. Elle comptait aussi beaucoup sur l'amour de son père et sur ses sentiments de vengeance. Elle prit donc le bras du comte d'Orbessac, qui commença par lui vanter les beaux sites de Marvy, les vieux arbres chenues de la forêt, les étangs, les cascades, les prairies: il ne savait pas ce qu'il disait, et madame de Fargiel ne l'écoutait pas.

Béatrix marchait toujours en avant. Maurice lui avait dit qu'il voulait tenter une dernière fois de ramener sa sœur à de meilleurs sentiments. Madame de Fargiel, se voyant seule avec le comte d'Orbessac, lui proposa de rentrer par le parc. Il inclina la tête en signe d'assentiment. Dès qu'ils furent dans le parc, Maurice aperçut la pièce d'eau.

— Voulez-vous passer par là? demanda-t-il à la comtesse.

Elle se laissa conduire devant la pièce d'eau.

— La jolie nacelle! dit Maurice en mettant un pied sur le bord d'une petite barque amarrée dans les herbes.

Tout en disant cela, il y avait entraîné madame de Fargiel, qui, en dépit d'elle-même, ne pouvait se défendre d'un secret plaisir de se trouver avec lui.

— C'est un chemin de traverse, dit-il en souriant pour la rassurer.

Il avait saisi les avirons; déjà la nacelle voguait en pleine eau. Il pensait que Marguerite devait alors plaider noblement sa cause et celle de sa sœur.

— Savez-vous, madame, que le château de Marvy est des plus pittoresques? On va quelquefois bien loin pour admirer la nature dans ses aspects farouches et riants; au château de Marvy,

on a tous les aspects: le rocher et la cascade... Maurice s'interrompit.

— Avez-vous été en Suisse, madame?

— Jamais, répondit-elle.

— C'est étonnant, reprit-il en regardant la comtesse d'un œil profond.

— Quoi d'étonnant? lui demanda-t-elle avec quelque embarras.

— C'est qu'on m'avait raconté une histoire... Tenez, c'est Salomon, le vieux juif que vous connaissez depuis peu, qui me l'a contée ce matin, car il sait tout.

— Je n'aime pas les romans, dit-elle en effleurant l'eau du bout de son ombrelle.

— Mais, madame, c'est une histoire, et non point un roman. Voici ce qu'on m'a raconté.

Madame de Fargiel avait pâli.

— Mais, remarquez bien, monsieur, que nous n'arrivons pas.

En effet, Maurice ramait à tour de bras sans s'approcher de la rive.

— C'est vrai, madame, dit-il avec un air victorieux; mais, que voulez-vous? on n'a pas si souvent le bonheur de voyager en si belle compagnie. Pourquoi ne pas faire un voyage au long cours quand on est sur l'eau? D'ailleurs, je ne vous ai pas raconté l'histoire...

— Voulez-vous que je rame à mon tour? vous jugerez de ma grâce à courir sur l'eau.

— Qui en doute? Je vous disais donc...

— Est-ce qu'il oserait? pensa madame de Fargiel.

— L'héroïne de cette histoire se nommait... prenons un pseudonyme... madame de Renneville.

— Savez-vous, monsieur, interrompit encore madame de Fargiel, que vous avez là une fantaisie assez impertinente: me faire voyager de force et me raconter malgré moi une histoire que je ne veux pas entendre.

Disant ces mots, la comtesse détourna la tête, et regarda la vague qui soulevait la barque. Maurice continua résolument:

— Voici l'histoire en peu de mots. Madame de Renneville était née pour être belle. Dans cette nature sans enthousiasme, l'esprit, ou plutôt la coquetterie, qui est souvent l'esprit des femmes, avait trop vite étouffé le cœur; madame de Renneville n'avait pour ainsi dire pas eu de vraie jeunesse, la jeunesse naïve et franche, pleine de foi dans tous les nobles sentiments. Pour quelques femmes, aimer, c'est vivre; pour quelques autres, vivre, c'est être belle. Madame de Renneville n'avait eu de culte que pour sa beauté.

Aussi, dès qu'elle eut ce qu'on est convenu d'appeler l'âge de raison, sans doute parce qu'or-

dinairement c'est l'âge de la folie, elle ne pensa qu'à trouver un beau piédestal pour élever sa beauté. Pour les unes, le piédestal, c'est l'amour; pour les autres, c'est l'esprit; pour celles-ci, c'est le scandale; pour celles-là (elles sont en petit nombre), c'est la vertu. Madame de Renneville voulut un piédestal d'argent.

Madame de Fargiel s'écria avec impatience : — Je vous dis, monsieur, que je ne vous écoute pas.

— Qu'importe ? dit Maurice d'un air déterminé, je me raconte cela à moi-même pour charmer les ennuis du voyage, comme dit la chanson.

Je continue donc :

A seize ans, à l'âge où l'âme va de mystère en mystère dans les enivrantes rêveries qui vous emportent si loin du monde et des plaisirs qui rampent sur terre à terre, madame de Renneville s'inquiétait de la fortune de son père, et se disait tout bas, de l'air le plus dégagé : quand mon père sera mort, j'aurai cinquante mille livres de revenu.

Quand elle eut dix-huit ans, deux hommes se présentèrent pour demander sa main ; l'un avait trente ans et cinq à six cent mille francs, l'autre avait cinquante ans et un peu plus d'un million; le premier avait les charmantes et folles qualités de son âge; il se fût galamment ruiné pour assouvir les caprices d'une femme aimée; le second était raisonneur et même sentencieux; il tenait ferme à son argent comme à lui-même. Elle épousa le second.

C'était le comte de Renneville, un galant homme d'ailleurs, mais qui avait eu son temps, sous la Restauration; qui se mariait à cinquante ans pour faire une fin, ce qui fut bientôt fait en compagnie de sa jeune femme.

Dès les premiers jours du mariage, madame de Renneville mit si bien en œuvre les ressources de sa coquetterie, que le comte écrivit sous sa dictée un testament où il lui abandonnait l'usufruit de tous ses biens, meubles et immeubles. Mais, dit-elle mélancoliquement quand il eut signé, je mourrai avant vous... je ne le sens que trop... Ma mère est morte jeune.

Le comte de Renneville rassura sa femme.

Trois ans après, ils voyageaient dans les glaciers de la Suisse. Ils devaient, sur la prière de la dame, qui avait, disait-elle à son mari, le sentiment du pittoresque, aller respirer sur les plus fiers sommets des Alpes.

En quittant Paris, la comtesse de Renneville avait dit à un jeune ami du comte en lui abandonnant sa main : — *Je pars sans vous; mais n'est-ce pas avec vous que je voyagerai?* Un soir dans une hôtellerie de Chamouni, elle écrivit ce petit billet à celui qui lui avait baisé la main au départ : « C'est demain que nous devons gravir la mer de

« glace. Ah! si c'était avec vous, je me repose-rais au sommet tout éblouie et tout éperdue sur ton cœur, et là, celle qui fut si coupable pour l'avoir trop aimé, demanderait pardon à Dieu et se précipiterait dans le torrent... mais en vous entraînant avec elle. »

Le lendemain, en effet, madame de Renneville partit avec son mari pour cette ascension, qui n'était pas sans périls.

M. de Renneville n'avait accepté qu'avec mauvaise grâce; mais le moyen de refuser à une femme de courir des dangers avec elle! Il partit. — Il ne revint pas.

Madame de Fargiel laissa tomber son ombrelle dans l'eau.

— Mon ombrelle! s'écria-t-elle d'un air effaré, sans doute pour cacher son trouble.

— Il s'agit bien d'une ombrelle, dit Maurice avec feu.

Il poursuivit son récit :

— Le soir, madame de Renneville rentra seule à l'hôtellerie, à demi morte de terreur.

Elle appela un médecin et lui demanda la grâce de mourir, disant qu'elle ne pouvait survivre au seul être qu'elle aimât en ce monde.

Le lendemain cependant, elle parla de son père et se résigna à vivre. Au bout de huit jours, elle partit pour l'Italie, priant le médecin qui, selon elle, l'avait sauvée, d'écrire à son père et à quelques-uns de ses amis, qu'après le terrible coup qui l'avait frappée, on l'avait conduite à Nice, où la nature si bienfaisante achèverait de la guérir, mais qu'il ne fallait pas trop se flatter de la voir bientôt retourner à Paris, car elle était atteinte presque mortellement. « Pour qu'ils soient moins effrayés là-bas, dit-elle au médecin, ne leur écrivez pas comment M. le comte de Renneville est mort. Parlez-leur, si vous voulez, d'une apoplexie foudroyante. »

A Nice, madame de Renneville eut l'art de paraître malade pendant six mois. Elle y rencontra quelques personnes de sa société; elle leur fit comprendre qu'il ne fallait pas l'interroger sur son malheur, parce qu'à certain souvenir cruel elle retombait trop profondément dans son chagrin.

Avec son confesseur lui-même, car elle en avait un comme toutes les honnêtes femmes, elle n'était jamais entrée dans ces tristes détails.

Or, voici ce que racontait le guide qui avait accompagné au sommet du Mont-Blanc le comte et la comtesse de Renneville :

Cet homme leur avait en vain recommandé de le suivre pas à pas. La comtesse semblait enivrée par l'air et l'espace, elle allait de çà et de là, tantôt seule, tantôt entraînant son mari, étourdie comme une pensionnaire un jour de liberté; arri-

vée à un certain point nommé la Roche-du-Pic, elle s'arrêta et pria son mari de venir contempler avec elle l'effrayant et sublime spectacle qui se déroulait sous ses yeux. A peine eut-il mis le pied sur le bord du précipice, qu'elle s'écria d'une voix éclatante : *J'ai le vertige!* elle tendait les bras d'un air d'épouvante; le comte voulut la saisir et l'entraîner; mais comme elle se débattait, le comte fut tout à coup renversé dans une mer de glace.

— C'est un roman! s'écria madame de Fargiel, qui n'avait pas une seule fois tourné la tête vers Maurice, et qui faisait semblant de ne pas écouter son récit.

Maurice poursuivit gravement :

— Peut-être le comte de Renneville perdit-il l'équilibre, peut-être fut-il aussi pris de vertige, peut-être... mais on n'eut jamais l'idée d'accuser la comtesse... Elle pleura si longtemps!

Cependant à Nice, vers le milieu de l'hiver, un jeune ami du comte étant venu la voir en passant, les mauvaises langues dirent qu'elle était consolée.

Elle revint à Paris, courut le beau monde, les fêtes, les spectacles, les promenades. Elle mena, en un mot, l'existence oisive d'une femme à la mode, ne s'occupant avec amour que d'elle-même et de ses chevaux.

Elle ne voyait son père qu'à de rares intervalles; il avait acheté, pour lui complaire, le petit château de Marvy, dans l'espérance qu'elle irait y vivre avec lui pendant six ou huit mois de l'année au moins durant son veuvage; mais c'était à peine si elle lui accordait six ou huit jours.

On l'accusait d'avoir des amants. Parmi les plus assidus, on citait le prince de Waldesthal, non pas qu'il fût plus agréable que les autres, mais parce qu'il était prince et qu'elle espérait devenir princesse.

Maintenant, madame, direz-vous encore que c'est un conte?

La comtesse s'était un peu remise de son émotion.

— Mon Dieu, monsieur, dit-elle en cachant son ressentiment, c'est de l'histoire si vous voulez; mais vous savez comment on écrit l'histoire. Maintenant vous dirai-je que votre piège était grossier...

— Chut! madame, je suis bon à pendre, je le sais. Mais remarquez-bien qu'en ceci j'ai tout simplement pris ma revanche : vous m'avez emprisonné à Clichy, où l'on n'entend que de mauvais propos, je vous ai emprisonnée sur l'eau pour vous faire entendre de mauvais propos.

Madame de Fargiel interrompit le comte d'Orbessac.

— Et où voulez-vous en venir?

— Mon Dieu! je ne suis pas un procureur-général. Les femmes, ne pouvant se délivrer de leurs ennemis par le duel, *préméditent* d'autres vengeances... Vous n'avez pas toujours été si orgueilleuse. Une fois, une seule fois, à la suite d'un bal masqué, vous avez bien voulu confier votre vertu à un fier à bras pour aller... où va la vertu. Ceci ne m'empêche pas de vous trouver belle, d'adorer ces longs cheveux qui révèlent tant de caprices charmants, ce cou noble et fier qu'eût envié Diane aux pieds d'argent, cette main si blanche...

Maurice avait abandonné l'aviron pour saisir la main de la comtesse. Il voulait étudier dans toutes ses phases la passion qui l'emportait malgré lui vers cette femme qu'il connaissait trop, cette femme si charmante encore dans sa perversité.

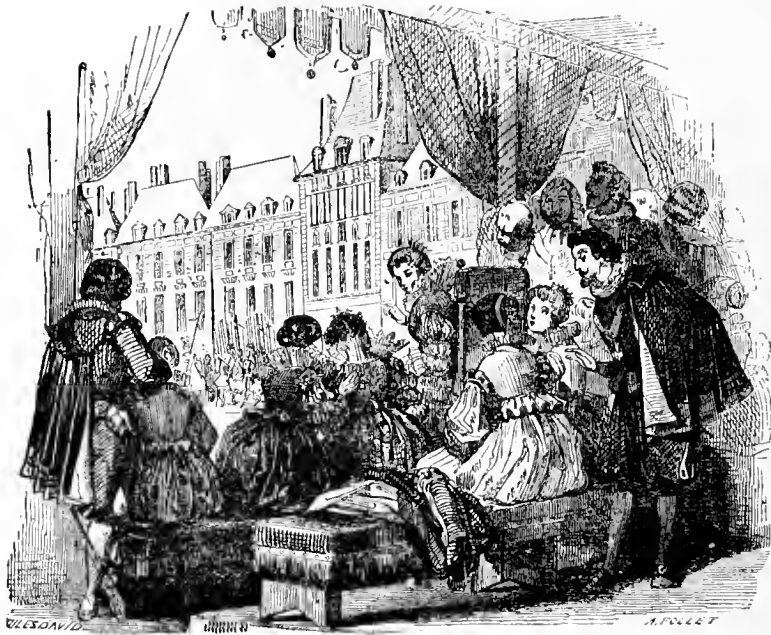
La comtesse avait abandonné sa main, en pensant que c'était le seul moyen qu'elle eût d'aborder sur la rive. Comme elle avait l'art des séductions, elle avait à propos penché son cou voluptueux, en effleurant presque les lèvres de son ennemi. Elle avait calculé juste : en effet, Maurice eut beau ramer de l'autre main, il s'embarassa dans les herbes. La comtesse se leva et sauta dans le pare avec la légèreté d'une fée. Maurice lui ressaisit la main. Se voyant libre, elle la dégageda d'un air dédaigneux.

— J'ai voulu vous prouver, madame, que j'étais capable de lutter avec vous... Vous voyez que je vous connais; je sais les côtés faibles... Croyez-m'en : vous allez trouver vos deux sœurs au lit de votre père; valent-elles moins que vous? soyez la première à leur ouvrir les bras.

— Jamais! s'écria la comtesse.

La suite au prochain numéro.





L'HOTEL RAMBOUILLET.

Ceci vous représente l'hôtel Rambouillet, en récréation sur la place Royale.

Parmi les femmes du XVII^e siècle, madame la marquise de Rambouillet est une des plus illustres par l'élevation de la naissance, le charme d'un naturel intelligent et le bonheur qu'elle eut de réunir autour d'elle l'élite des beaux esprits de son temps. Née en 1587, sous Henri III, elle vit commencer et finir le règne de Henri IV, celui de Louis XIII, et elle ne mourut pas sans jouir des premières splendeurs du règne de Louis XIV. Son père se nommait Jean de Vivonne, il était marquis de Pisani; sa mère, de la famille de Savelli, d'origine romaine, lui fit enseigner de bonne heure (car elle fut mariée à douze ans à Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, alors vicame du Mans), la langue italienne et la langue française, dont

elle posséda promptement les beautés et les finesses. Arrêtée au milieu de ses études du latin par une maladie, elle voulut connaître l'espagnol qui entraît alors, avec l'italien, dans l'éducation littéraire des personnes de qualité. Il est permis d'attribuer au goût de la marquise de Rambouillet pour ces deux langues méridionales, riches en poésie d'une extrême prétention, son penchant à vouloir plier le français, plus rebelle, à des caprices difficiles, peu dans les habitudes de sa correcte nation et de sa correcte époque. Éprise des voluptés tranquilles de la pensée, elle accepta le mariage comme une condition d'ordre, et dans l'unique but de délivrer ses parents du souci de la laisser vieille fille. Elle s'émancipa par l'acte qui enchaîne d'ordinaire la liberté des autres; elle se maria à un honnête gentilhomme, tout glorieux

de partager son nom avec une femme d'une rare distinction, ennemie de la coquetterie au point, belle et jeune comme elle était, de renoncér à paraître à la cour dès l'âge de vingt ans. Son organisation fine, exacte, cultivable, préférait une causerie instructive aux propos si vides du Louvre, et son bonheur était de passer ses journées d'été à lire sous les arbres du jardin de son hôtel, qui fut plus tard le Palais-Cardinal, plus tard encore le Palais-Royal, et ses soirées d'hiver, couchée dans son lit qu'entouraient comme un trône les écrivains les plus renommés. Par une destinée bizarre, elle fut l'architecte de cet hôtel qui devait prendre place dans l'histoire des lettres, uni intimement à son nom.

Quoique en France l'esprit de conversation n'ait jamais manqué, il prit toutefois un essor extraordinaire entre la fin du *xvi^e* siècle et le commencement du *xvii^e*. Plus de quarante ans de guerre civile amenèrent une lassitude générale, et ce repos donna naissance à des intimités douces où les femmes apportèrent leurs grâces, leur délicatesse, les hommes la gravité, la science et l'émulation. La cour de Louis XII et celle de François I^{er} avaient laissé des traditions de galanterie dont l'autorité n'était pas éteinte. Il fut réservé à la marquise de Rambouillet de grouper sous son patronage les premiers éléments d'une société choisie et qui représentât tout ce qu'il y avait en France d'imagination, de goût, de savoir, de prud'homme parmi la noblesse soumise alors à l'oisiveté domestique.

Une assez forte obscurité s'étend sur les noms des premiers familiers du célèbre hôtel. On citerait cependant avec certitude Ogier de Gombault, pensionné par Marie de Médicis, Vaugelas, Malherbe et Racan, son élève. Ce que nous nommons aujourd'hui la publicité, se composait, au temps où nous nous transportons, de l'opinion émise par ces hommes supérieurs dans ce cercle ouvert par une femme illustre; on attendait, on répétait leurs jugements, on se les transmettait de ville en ville, de contrée en contrée, par la voie épistolaire. L'éloquence de la chaire, la discussion de la tribune, la spontanéité du journalisme, toutes les formes essayées depuis deux siècles, travaillaient dans ce genre curieux; mademoiselle de Scudéry couvrait Fontenelle, comme Fontenelle couvrait Voltaire, qui couva un siècle. L'affection établie entre toutes ces belles âmes, s'élevait parfois jusqu'aux tendres erreurs. Racan aima passionnément la marquise de Rambouillet; toute genèse commence par l'amour.

Un roman, dont la vogue étonne et vous laisse inerédule quand on l'a lu: *L'Astrée* de d'Urfé, fut le premier gage littéraire de la société de la marquise. Ce livre est en partie l'histoire de l'auteur.

Homme de qualité, allié à des princes, beau, brave, aimable, passionné, d'Urfé fut tour à tour prisonnier de guerre pendant la ligue, amant de Marguerite de Valois, femme de Henri IV, de la célèbre Diane de Châteaumorand, qu'il épousa plus tard, chevalier de Malte; merveilleux événements qui remplirent tous les romans du siècle d'événements et de merveilleux!

Dans l'espace de dix ans, de 1610 à 1620, l'hôtel de Rambouillet élargit son cercle pour faire place à Balzac, à Chapelain et à Voiture. Le premier avait alors vingt-cinq ans, le second vingt-quatre, Voiture environ vingt-deux. Admis aussi vers cette époque à l'hôtel de Rambouillet, Armand Duplessis, qui était à peu près de l'âge de Voiture, se livrait au milieu de ces hommes, dont il devait être plus tard le protecteur envieux, à ses goûts pour la poésie. Quelles étaient les femmes mêlées aux littérateurs de cette première période? C'est ce qu'on ignore; on nommerait volontiers cependant Madeleine de Scudéry, âgée de treize ans, du même âge que son amie et compagne, la charmante, la divine Julie de Rambouillet, la fille de cette immortelle marquise qui fit passer les hommes de lettres sans naissance, de l'état de domesticité à une condition où ils ont eu de la peine à se maintenir, tant elle était élevée. Jean Marot, le poète d'Anne de Bretagne; Clément Marot, celui de Marguerite; Ronsard, poète de Charles IX; Baïf, de Henri III; Malherbe, Racan et Mainard, attachés à la cour de Henri IV; Malleville à Bassompierre, Théophile à M. de Montmorency, Boisrobert à Richelieu, Sarrazin au prince de Conti, Benserade au duc d'Orléans, étaient, quoique heureux à beaucoup d'égards, loin de l'indépendance à laquelle parvint Voiture, indépendance si haute, que M. le Prince disait, en parlant de lui: « Si Voiture était de notre condition, on ne le pourrait souffrir. »

Les jugements portés par les écrivains du temps sur le caractère de la marquise de Rambouillet ne sont pas indifférents à recueillir, ne fût-ce qu'afin de se convaincre de l'injustice de certaines médisances propagées contre elle comme étant le soleil de la secte des précieuses. Demeurée mère de sept enfants, entre 1600 et 1610, elle comblait ses heures de loisir avec la peinture, le dessin ou la lecture. Sa cinquième fille, la célèbre Julie, naquit en 1607. Ménage disait, en parlant de madame de Rambouillet: « C'était une femme admirable. » Voiture la qualifie de divine en plus d'un endroit, et Segrais s'exprimait ainsi: « Elle était bienfaisante et accueillante, et elle avait l'esprit droit et juste: c'est elle qui a corrigé les méchantes coutumes qu'il y avait avant elle. Elle a enseigné la politesse à ceux de son temps qui

l'ont fréquentée. Elle était aussi bonne amie et obligeait tout le monde. »

En 1620, c'est-à-dire vingt ans après sa fondation, le cercle de l'hôtel de Rambouillet avait uni pour toujours les hommes de cour et les hommes d'esprit, poli les mœurs de ces deux catégories de noblesse, créé de nouveau le règne de la conversation, du style épistolaire, celui de la critique et de la controverse, et produit une société supérieure à celle de la cour, peu digne, il est vrai, à cette époque d'entrer même dans la comparaison.

A une seconde période de son existence, la société de l'hôtel de Rambouillet comptait la marquise de Sablé, l'amie de l'auteur des *Maximes*; la princesse de Condé, cette beauté si grande par sa résistance à Henri IV; elle avait alors un peu moins de quaranté ans, ainsi que la marquise de Sablé et la marquise de Rambouillet; mademoiselle de Scudéry était âgée de dix-huit ans, Malherbe de soixante-cinq, Vaugelas et le cardinal de Richelieu de trente-cinq, Racan de trente-un, Ogier de Combault de vingt-huit, Balzac de vingt-six, Chapelain de vingt-cinq, Voiture de vingt-deux.

L'histoire littéraire, sauf une douteuse épitaphe, n'a pas une seule ligne à citer de la marquise de Rambouillet, réserve qui doit la mettre peut-être à l'abri du reproche d'avoir apporté de la préciosité dans son style.

La sévérité de mœurs était poussée si loin dans la maison de la marquise, que Voiture manqua perdre pour toujours ses grandes entrées pour avoir voulu une fois baiser le bras à la poétique Julie, après l'avoir conduite par la main d'un appartement dans un autre.

On veut que Corneille, en écrivant *Mélie*, ait transporté au théâtre le ton et les manières de l'hôtel célèbre, et par là commencé le premier dans le dialogue une révolution qui profita moins à sa gloire qu'à celle de Molière. Dans la préface de cette charmante comédie, Corneille s'exprime ainsi : « Avant *Mélie*, on n'avait jamais vu que la comédie fit rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitans, les docteurs, etc. Celle-ci (*Mélie*) a fait son effet par l'humeur enjouée des gens d'une condition au-dessus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plante et de Térence. » Le succès fut immense; le genre fit école; Molière l'agrandit en le copiant; et lui, qui devait tant se moquer un jour des précieuses, leur doit les principes de goût, de convenance et d'urbanité répandus dans ses meilleurs ouvrages.

De grossière, la cour était devenue sanglante. Le petit poète de l'hôtel de Rambouillet, nommé Armand Duplessis, avait fait son chemin autre-

ment que par les sentiers fleuris du Parnasse. Cardinal, connétable, grand amiral et premier ministre, il tua pour quatre. Il tua Chapelle et Boutteville, parce qu'ils avaient voulu se tuer en duel; il tua Marillac, il emprisonne la reine, il tua Montmorency, De Thou et Cinq-Mars : tout cela en dix ans; et son affaire faite, il meurt faute d'ouvrage.

On avait besoin de calme. L'hôtel de Rambouillet ouvrit ses frais asiles aux victimes de la politique meurtrière du cardinal. Ses salons s'élargirent, ses bosquets se peuplèrent d'hôtes nouveaux qui auraient bien voulu n'avoir jamais connu d'autres luttes que celles auxquelles ils venaient prendre part, l'olivier à la main, une pensée au front, quelque livre sous le bras.

De 1650 à 1640, on vit aussi accourir au savant portique madame de Bourbon-Condé, sœur du grand Condé et du prince de Conti, plus tard la fameuse duchesse de Longueville. A côté de mademoiselle de Condé, âgée seulement de dix-sept ans (1635), s'assirent mademoiselle de Coligny, depuis comtesse de Suze, et madame de Scudéry, femme de Georges de Scudéry, beaucoup plus jeune que sa belle-sœur, Madeleine, installée depuis longtemps sur la colline, au sommet du premier groupe des précieuses, quoiqu'elle n'ait écrit que sous le règne de Louis XIII, vers 1643. Dans la même période l'illustre société acquit Georges de Scudéry, Costart, Sarrazin, Conrart, Mairat, Patru, Godeau, tous âgés de vingt-cinq à trente ans. Malherbe avait laissé un grand vide par sa mort, arrivée en 1628; Corneille seul pouvait le remplir. Corneille, alors âgé de dix-neuf ans, Rotrou, Scarron, Benserade, Saint-Évremond, Charleval et Ménage, parurent à l'hôtel de Rambouillet, précédant de peu le duc de la Rochefoucauld, âgé de dix-huit ans, et le marquis de Salle de vingt-un. Ce dernier fut depuis le duc de Montausier, et mari de Julie de Rambouillet, homme extraordinaire, il faut bien le croire, puisque Boileau, si difficile, Molière, si inquiet, Fléchier, Bossuet, les plus grands poètes, les plus profonds penseurs, les gens les plus probes, ne mettaient rien au-dessus de ses suffrages, soit en matière d'art, soit dans les questions de goût, soit dans les choses d'honneur et les hautes spéculations religieuses. Il fit à Louis XIV l'honneur de vouloir bien être le gouverneur de son héritier.

Cette maison, qu'on a voulu représenter à la postérité comme un nid de ridicules, ne nous semble pas fort mal fréquentée jusqu'ici.

On lui doit l'incontestable honneur d'avoir produit l'Académie française, dont les premiers membres, presque tous sortis de l'hôtel de Rambouillet, furent Antoine Godeau, Jean Ogier, sieur de Gom-

bault, Jean Chapelain, Claude de Malleville, Valentin Conrart, Jean Desmarets, sieur de Saint-Sorlin, Guillaume Bautru, comte de Serran, le marquis de Raean, Guillaume Colletet, Balzac, Vangelas, Voiture et Henri-Louis-Hubert de Montmor.

Si l'Académie, excitée par le cardinal de Richelieu, publia comme premier signe énergique de son existence la critique du *Cid*, n'oublions pas que l'hôtel de Rambouillet fut pour Corneille, contre Scudéry et l'Académie. Au reste, Corneille répondit à la critique comme on devrait toujours y répondre. En 1639 il écrivit *Horace* et *Cinna*, en 1640 *Polyeucte*, en 1641 *la Mort de Pompée*, en 1642 *le Menteur*, en 1643 *Rodogune*.

C'est en 1641 que parut la fameuse *Guirlande de Julie*, hommage poétique offert par le duc de Montausier à celle dont il devait faire sa femme trois ans après. On sait que cette politesse exquise consiste en une guirlande dessinée et enluminée (car l'ouvrage existe encore) sur vélin par Robertet, et expliquée à l'aide d'un texte écrit de la main de Jarry, le seul calligraphe dont le nom soit venu jusqu'à nous. Chaque fleur de la guirlande, reproduite isolément, est accompagnée de vers faisant allusion à la fraîcheur, à la grâce, à la beauté, enfin à toutes les qualités de Julie. Au milieu de la guirlande du frontispice, on lit : *La Guirlande de Julie, pour mademoiselle de Rambouillet, Julie-Lucine d'Angennes*.

Dix-huit auteurs tressèrent la guirlande : le duc de Montausier, les sieurs Arnault d'Andilly, père et fils, Conrart, madame de Scudéry, Malleville, Colletet, Hubert, Arnault de Corbeville, Tallemant des Réaux, Martin, Gombault, Godeau, le marquis de Briote, Montmor, Desmarets et deux anonymes. A la vente des livres curieux de M. de La Vallière, il y a quarante-cinq ans, le volume où se trouve la guirlande fut vendu 14,510 francs à madame de Châillon. Sa fille, madame d'Uzès, l'a aujourd'hui en sa possession.

« Il est relié, dit Tallemant des Réaux, de maroquin du Levant des deux côtés. Il y a une fausse couverture de frangipane. »

Il n'y avait pas alors de bonne fête sans l'assaisonnement de la mythologie, mine d'allusions, prétexte à costumes, langage parlé et parfaitement compris par tout le monde, aimé des femmes surtout dont il constituait la moins douteuse érudition. Quels vers de Malherbe ou de Chapelain, quel discours académique, quel roman, quelle cérémonie au Louvre ou à Fontainebleau eût été intelligible sans la connaissance exacte et minutieuse de la théogonie païenne ? Entre le roi et la noblesse se plaçait la langue du blason, entre l'aristocratie et les lettres la langue de la mytho-

logie. C'était comme un pays idéal, une terre chimérique où l'homme de haute naissance et l'homme issu de la bourgeoisie ou l'homme de rien, se rencontraient sans affront, se conduyaient sans répugnance. Dès que chacun a le droit de se dire dieu, nul n'a à souffrir de l'inégalité. Au haut et au bas de l'échelle, les différences sont nulles.

Dans le cercle de l'hôtel de Rambouillet, la mythologie, il va sans dire, florissait comme en pleine Grèce, au temps des jeux olympiques. On jurait par Saturne, par Mercure et Vulcain ; on sacrifiait aux Grâces, on s'inspirait de toutes les Muses, on s'enivrait d'ambrosie. Aussi, lorsque Voiture, après son voyage d'Espagne et de Barbarie, rentra dans ses pénates chéris, ou pour parler comme aujourd'hui, revint à Paris au milieu de toutes ces dames dont il avait été tant regretté pendant son absence, on imagina d'inaugurer son retour par une solennité digne des dieux de l'Olympe et de lui. L'Olympe fut le château de Rambouillet. Les déesses, femmes, filles ou sœurs des dieux, furent la marquise de Rambouillet, mademoiselle de La Trémouille, madame la comtesse de Brancas, madame Aragonels, madame de La Calprenède, la duchesse de Chevreuse, madame Deshoulières, mademoiselle de Monbazon, madame de La Fayette, mademoiselle de Scudéry, madame la comtesse de Fiesque, madame la marquise d'Ilumières, mademoiselle Paullet, et beaucoup d'autres divinités des eaux, des bois, du ciel et de l'enfer.

On nous trouvera extrêmement hardi sans doute d'exprimer après Molière une opinion qui ne soit pas un blâme sur la langue inventée par les habitués de l'hôtel de Rambouillet. Après avoir ri comme tout le monde aux dépens des *Précieuses ridicules*, nous avons voulu connaître le côté sérieux, si toutefois il existait, de ces façons de dire établies chez des personnes dont la bizarrerie ne pouvait résulter de l'ignorance ou de la grossièreté de mœurs. Notre curiosité satisfaite, la petite comédie de Molière ne nous a pas paru moins gaie, mais le sujet nous a semblé beaucoup moins risible qu'au grand écrivain, fort mal placé, on en convient, pour juger de sang-froid au lieu de railer sans pitié comme il l'a fait. C'est toujours au temps qu'il appartient de réduire à leur valeur réelle les hardiesses des écrivains ou des orateurs. Contemporain des précieuses, Molière n'était qu'en position de s'en moquer, sauf à laisser dire de lui plus tard qu'on n'avait jamais bafoué une nouveauté au théâtre avec plus de verve et de talent.

Deux siècles écoulés sur la tombe des illustrations littéraires de l'hôtel de Rambouillet constituent une durée assez respectable pour qu'il soit

permis d'apprécier avec impassibilité les innovations philologiques dont Molière s'est tant divertie.

Nous tenons à rappeler d'abord au petit nombre de ceux qui les ont oubliés les noms des personnages admis à ce célèbre hôtel, où la renommée aulant que la naissance, fait honorable aux lettres, ouvrait les portes et disposait des fauteuils. Il nous est facile de mettre en regard des noms réels, et la plupart fort connus, de ces personnages, les noms d'emprunt romain et grec dont on les décorait.

NOMS REELS.	NOMS DONNÉS PAR LES PRÉCIEUSES.
Scarron.	<i>Straton.</i>
Marion Delorme.	<i>Léine.</i>
Théophile.	<i>Théophraste.</i>
Le marquis de Montausier.	<i>Menalidas.</i>
Mademoiselle de Mancini, plus tard la comtesse Colonna.	<i>Maximiliane.</i>
Ménage.	<i>Méandre.</i>
Ninon de l'Enclos.	<i>Ligdamise.</i>
Mademoiselle Paulet.	<i>Parthénie.</i>
L'abbé d'Aubignac.	<i>Horace.</i>
Le duc de Longueville.	<i>Léonidas.</i>
L'abbé de Pure.	<i>Prospère.</i>
Scudéry.	<i>Sarravides.</i>
Bussy.	<i>Burcinus.</i>
Lamotte le Vayer.	<i>Mélisandre.</i>
Madame Scarron.	<i>Stratonice.</i>
La marquise de Rambouillet.	<i>Arthénie.</i>
Somaize.	<i>Suzarion.</i>
Balzac.	<i>Bélisandre.</i>
Mademoiselle de Scudéry.	<i>Sophie.</i>
Benserade.	<i>Béopate.</i>
Madame de Calprenède.	<i>Calpurnie.</i>
Calprenède.	<i>Calpurnius.</i>
L'abbé Cottin.	<i>Citiphon.</i>
Conrart.	<i>Clérene.</i>
Sarrasin.	<i>Sésostris.</i>
Brébeuf.	<i>Bardesanne.</i>
Madame Deshoulières.	<i>Diorlée.</i>
Chapelain.	<i>Crisante.</i>
Mademoiselle de La Fayette.	<i>Féliciane.</i>
Le prince de Condé et le duc d'Enghien.	<i>Les deux Scipions.</i>

On voit par cette liste, si loin pourtant d'être complète, que ni le rang ni l'intelligence ne manquaient aux familiers de l'hôtel de Rambouillet, très fréquenté en son meilleur temps, même par les deux Corneille, qui employèrent une foule de tournures poétiques pleines de la saveur de l'endroit. Or une langue créée, employée ou soufferte par ces esprits difficiles, pouvait-elle n'être qu'un amas de phrases bouffonnes, qu'un vocabulaire en délire, qu'une contorsion odieuse, ainsi que Molière est parvenu à force d'ironie à le persuader à la postérité? On sera convaincu du contraire lorsqu'on se sera démontré par notre travail que ces tournures, ces étrangelés, se sont naturalisés

parmi nous dans des proportions diverses d'assimilation. Les unes sont aujourd'hui pleinement françaises, et même d'une physionomie déjà émoussée; les autres le deviendront moins d'un quart de siècle, si le vent des idées porte vers le rivage où elles attendent; d'autres, moins heureuses, moins bien venues, comme celles dont il a été fait un rigoureux emploi dans la scène précédente, mourront en germe, faute d'organe.

Maintenant, à côté des formules acceptées autrefois comme les seules bonnes, irréprouvables, nous allons écrire sans altération les locutions équivalentes créées à l'hôtel de Rambouillet et qui, honnies par Molière, sont aujourd'hui établies de droit dans notre langue d'une façon impérissable. Aucun épisode de notre langue n'est aussi curieux que celui-là.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

LOCUTIONS CONSACRÉES.	LOCUTIONS ÉQUIVALENTES INVENTÉES À L'HOTEL DE RAMBOUILLET.
Vous avez l'âme matérielle.	<i>Vous avez la forme enfoncée dans la matière.</i>
Cette odeur est tout à fait bonne.	<i>Cette odeur est tout à fait de qualité.</i>
Ces gens ne font pas les choses comme il faut.	<i>Ces gens-là ont un procédé tout à fait irrégulier.</i>
Les choses que vous dites sont fort communes.	<i>Les choses que vous dites sont du dernier bourgeois.</i>
Concevoir mal les choses.	<i>Avoir l'intelligence épaisse.</i>
Il danse bien.	<i>Il danse proprement.</i>
Les dents.	<i>L'ameublement de la bouche.</i>
Demenez avec moi.	<i>Ne vous éloignez pas de la portée de ma voix.</i>
Être estimé.	<i>Faire figure dans le monde.</i>
Vous nous flattez par vos civilités.	<i>Vous poussez vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.</i>
Se farder.	<i>Lustrer son visage.</i>
S'expliquer sans hésiter.	<i>S'expliquer sans incertitudes.</i>
Les joues.	<i>Les trônes de la pudeur.</i>
La lune.	<i>Le flambeau de la nuit.</i>
Les larmes.	<i>Les perles d'Iris.</i>
Les livres.	<i>Les maîtres muets.</i>
Être mélancolique.	<i>Avoir l'âme sombre.</i>
La mode.	<i>L'idole de la cour.</i>
Les oreilles.	<i>Les portes de l'entendement.</i>
Le pain.	<i>Le soutien de la vie.</i>
Des paroles superflues.	<i>Des inutilités.</i>
Je trouve que cette pensée est belle.	<i>Selon moi cette pensée est belle.</i>
Un procès.	<i>La source des chagrins.</i>
Rire.	<i>Perdre son sérieux.</i>
Railler.	<i>Dauber sérieusement.</i>
Je suis tout à fait surpris.	<i>Les bras m'en tombent.</i>
Les yeux.	<i>Les miroirs de l'âme.</i>

Si un peu de recherche se trahit encore dans quelques-unes de ces manières de parler, généralement usitées en France, on ne s'en étonnerait

pas en songeant qu'elles ont le caractère des périphrases, toujours, comme on le sait, imagées et trainantes. Quoi qu'il en soit, telles sont, on vient de les lire, ces tournures de langage contre lesquelles Molière s'est mis si fort en dépense d'esprit et de colère. Que dirait-il aujourd'hui de les voir en honneur parmi nous, les admirateurs pourtant de son génie?

C'est à l'époque du mariage du duc de Montausier avec Julie de Rambouillet que le caractère élevé de la société célèbre commença, dit-on, à s'altérer. Il y eut probablement refroidissement et scission de la part des familiers en voyant l'astre de la maison passer dans la sphère moins éthérée du mariage. La Fronde, cette guerre des salons contre les salons, acheva de tout gâter. Le duc s'y associa, rompit à cette occasion avec ses anciens amis; il fut même blessé en combattant pour le parti du roi : tristes événements dont la maison eut beaucoup à souffrir pendant quatre ans.

D'autres causes ébranlèrent le monument littéraire, vieux déjà d'un demi-siècle. En 1648, Voiture se laissa mourir; en 1653, madame de Rambouillet perdit son mari; en 1654, son fils

ainé était tué à la bataille de Nortlingen; en 1658, sa plus jeune fille la quittait pour épouser le comte de Grignan, celui qui, en troisièmes nocces, donna son nom à mademoiselle de Sévigné. De 1645 à 1658 l'hôtel de Rambouillet s'assombrit et vit disparaître en un an, dans l'obscurité de l'âge et de la mort, ses charmants, ses gracieux, ses spirituels, ses illustres habitués. Le lit de ruelle se fit tombeau; une femme, la tête pensive, les mains jointes, y passait ses journées à penser à ses morts, qui se nommaient les uns Voiture, les autres Malherbe, les autres Richelieu.

On veut qu'à cette époque seulement (1645-1648) les femmes d'autres sociétés, nées de la grande société de l'hôtel de Rambouillet, aient été frappées du surnom ironique de *précieuses*. On a consommé beaucoup d'érudition dans cette question subtile où il s'agit de séparer les précieuses de celles qui ne seraient jamais tombées sous cette qualification. Madeleine de Scudéry serait le chef du schisme. On prétend, et la remarque, je l'avoue, a son prix, qu'à la dissolution de la société de la marquise, le substantif flétrissant n'existait pas encore : on en trouverait pas de trace.

LÉON GOZLAN.





J'entends crier de toutes parts : la littérature se meurt, la littérature est morte ! Dôt-on me traiter de barbare, de sauvage, d'ennemi de la civilisation, de proudhonniste même, je n'en suis pas fâché. De quoi parle-t-on en effet ? de la littérature de ces dix dernières années. Qui est-ce qui la regrette sincèrement ? Personne, pas même ceux qui la faisaient. Fatigués, haletants, éreintés, tous se plaignaient à l'envi des nécessités du *métier*, tous montraient les plaies saignantes du collier de misère. L'orgueil du salaire, gagner cent mille francs par an, voilà ce qui les soutenait dans leur dur labeur quotidien. Et leurs lecteurs, ce peuple innombrable de clients littéraires auxquels ils faisaient délivrer dédaigneusement le sportule à la porte des feuilletons, avec quelle rapidité ne leur ont-ils pas tourné le dos pour aller chercher ailleurs d'autres distractions. Mais la véritable littérature ne périt point. Au moment où ces lignes s'impriment, un Chateaubriand inconnu jette peut-être sur le papier les premiers fragments du livre qui doit amener la résurrection littéraire : l'écho des révolutions n'apporta à l'âme de Chateaubriand que le doute. Si plus tard l'auteur d'*Atala* prit le bâton du pèlerin, et imprima ses genoux sur la poussière des lieux saints, l'eau lustrale du Jourdain ne put laver la tache originelle empreinte sur le front de l'hôte des forêts vierges, le scepticisme de René fut plus contagieux que la foi de Chateaubriand. Celui qui est appelé à remplir le même rôle que lui, son successeur ou son émule, le poète enfin que nous attendons, fils de la révolution, y puisera sa croyance, et la communiquera tout entière aux autres, le sentiment de la fraternité reconciliera René avec la vie, son mal ne se communiquera plus aux générations.

Dans un château, on délibérait récemment sur les inconvénients du communisme. Un rentier disait : La seule annonce ou plutôt la seule crainte du communisme a fait tomber les rentes de plus d'un tiers. Un propriétaire ajoutait : Mes fermiers ne me payent plus. Un industriel déclarait l'industrie morte, etc.

Au milieu de ce chœur funèbre, un mauvais sujet, ex-viveur ruiné, dit tout à coup ?

— Mesdames et messieurs, il n'y a que moi qui aie gagné au communisme.

— Et qu'as-tu gagné, mauvais garnement ? interrompit une grand'mère fort indulgente.

— J'ai gagné de ne plus regretter l'argent que j'ai dépensé, car je ne crains plus que le communisme me l'enlève !

Dernièrement, nous voulions nous procurer des nouvelles pièces d'or de la République ; nous demandâmes des louis...

— Vous êtes un philippiste, nous dit un républicain de la veille.

— Eh bien ! cela m'est égal, va pour des napoléons...

— Pour le coup, vous ne pouvez nier que vous soyez bonapartiste, nous dit un républicain du lendemain.

Impossible de trouver un mot pour exprimer une pièce d'or de la République française.

Citoyen Pelouze, directeur de la Monnaie, comment faut-il dire, s'il vous plaît ?

Faut-il demander des *Marrast* ou des *Cavaignac* ?

Le citoyen P..., représentant du peuple, habite rue Mazarine dans un hôtel garni où logent beaucoup d'étudiants visités par les jolies filles du quartier Latin. L'autre jour, comme le citoyen P... revenait de l'Assemblée, il trouve installée dans sa chambre une jeune fille qui, voyant la porte ouverte, avait cru entrer chez un jeune homme qui lui avait donné rendez-vous la veille.

— Sortez, malheureuse, dit le citoyen P... à la jeune Malthusienne. Que dirait-on si l'on vous voyait chez moi !

— Parblen ! fit la demoiselle, on m'y a vue ! Je suis restée une heure à la fenêtre.

Les théâtres italiens de Londres viennent de fermer, le nôtre va rouvrir; en attendant, les deux troupes se sont dispersées; d'harmonieuses associations se sont formées et parcourent les trois royaumes. Jenny Lind et Roger doivent visiter les principales villes de l'Angleterre; Alboni, Grisi, Mario et Tagliafico, en quittant l'Écosse, sont allés à Dublin, et, comme pour justifier son harmonieux blason, l'Irlande trouve encore, pour les leur prodiguer, des guinées malgré sa misère et de l'enthousiasme malgré ses tristesses.

New-York nous enlève Mario, mais nous prend Giulia Grisi; Pétersbourg aura Coletti et Gardoni; il nous restera cependant encore assez de talents charmants, sans compter les nouvelles recrues. Autour de cet inimitable rossignol qui a nom madame Persiani viendra se grouper un essaim de gracieuses cantatrices: mesdames Castellani, Clary, Ronconi et mademoiselle Angelina Bosio, dont on dit le talent aussi charmant que le visage. A Lablache et à Ronconi se joindront MM. Arnoldi, Morelli, dont nous n'avons pas oublié la belle voix, Calzolari et Bordas, à qui le répertoire italien réussira mieux, il faut l'espérer, que celui de l'Opéra. Nous ferons, de plus, connaissance avec quelques nouveaux ouvrages: *l'Attila*, de Verdi, sera un des premiers représentés.

Les partisans de l'état de siège auront beau supprimer la liberté de la presse et autres, ils ne parviendront jamais à supprimer la liberté — du gamin de Paris. Le gamin de Paris et l'esprit français seront toujours inséparables, ce qui a fait écrire à Boileau ce vers célèbre :

Le Français né gamin..., etc.

Avant-hier soir, nous avons eu la confiante naïveté d'accepter, au pied de l'Obélisque de Louqsor, le rendez-vous d'un jeune rêveur qui serait le plus *musard* des amis, s'il n'en était le plus inexact.

Comme nous allions désertir cette stupide faction, trois *tourlourous* passablement avinés traversèrent l'asphalte de la place en diagonales croisées.

Or, un gamin passait aussi. Il s'arrête, les regarde, puis se met à crier avec un rire charmant :

— Vive la ligne... droite!

M. Leverrier a fait deux découvertes :

1^o Il a découvert une planète sur laquelle on lui

a donné une pension, deux places, et trois ou quatre eroix;

2^o Il a découvert que la planète n'existait pas.

Que va-t-on lui donner?

Un enfant terrible lui demandait hier, à l'Observatoire, s'il rendrait l'argent?

M. d'Arincourt vient de publier, sous ce titre : *Dieu le veut*, un volume qui ne devrait pas avoir raison sous la meilleure des républiques, mais qui malheureusement n'a pas tout à fait tort aujourd'hui. Ce livre est, on le sait d'avance, la glorification du suffrage universel avec un président perpétuel qui s'appellerait Henri V. Henri IV disait : « Paris vaut mieux qu'une messe; » Henri V est accusé par les Voltairiens de penser le contraire; M. d'Arincourt prétend que ce petit-fils de saint Louis s'élève à la philosophie de la religion sans jamais descendre à la servitude de l'Église. L'auteur du Solitaire est tour à tour fervent et railleur. Il part de ce vieux principe : « La France s'agite et Dieu la mène. » Il est las de ces « républicains de la veille qui ne sont que les nantis du lendemain. Autrefois nous avons le despotisme tempéré par des chansons; nous avons aujourd'hui l'anarchie tempérée par du canon. *Ils chantent*, disait Mazarin, *mais ils payeront*. Nous payons, mais nous ne chantons plus. »

A la dernière représentation de la reprise de *Robert Bruce*, un jeune provincial se trouvait placé auprès d'un des lions à tons crins de l'ex-aristocratie mabillienne, qui décrivait la salle et mettait à haute voix des étiquettes sur tous les visages.

— Monsieur, dit timidement le provincial, avez-vous déjà vu *Robert Bruce*?

— Dix fois, monsieur.

— Et c'est très beau, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, monsieur, mais je ne sais pas pourquoi cela m'ennuie.

— Oh! je n'en suis pas surpris, reprit naïvement le provincial, puisque rien que de vous entendre parler cela me produit le même effet.

M^{me} de Gué, mère de la jolie M^{me} de Coulanges, disait toutes ses prières en latin. M^{me} de Coulanges lui dit un jour : « Ma mère, vous feriez mieux de prier en français. — Oh! non, ma fille, quand on entend ce qu'on dit, cela amuse trop. »

Les socialistes ne tiennent pas un autre raisonnement. On leur dit : « Vous lisez la *Démocratie pacifique*, la *Réforme* et autres journaux rouges, écrits dans un style où le diable n'y verrait goutte; prenez-moi des journaux plus nets, écrits en meilleur français, des journaux que vous puissiez comprendre. — Oh ! non, disent-ils, si nous comprenions, cela nous détournerait du socialisme. »

—
 Nous montons au Calvaire ! s'est écrié M. Ledru-Rollin à l'Assemblée nationale. C'est vrai ! Mais c'était la France qu'on mettait en croix.

—
 L'atelier de M. Ingres, depuis si longtemps fermé aux amis du peintre et à la critique, s'est rouvert tout à coup. On avait bien entendu parler vaguement de quelques tableaux auxquels l'artiste mettait la dernière main; mais on ne savait pas qu'immobile comme l'homme d'Horace au milieu des tempêtes républicaines, le maître eût continué le portrait de madame de Rothschild et qu'il eût eu l'esprit assez serein, le pinceau assez ferme, pour finir la *Vénus Anadyomène*. Grande a été la fête pour les admirateurs de M. Ingres; et grande aussi notre joie, car il nous est si rarement donné, dans ces temps difficiles et peu féconds, de voir des œuvres d'art pur, que lorsque l'occasion se montre il faut y courir en hâte. La critique s'est déjà évanouie de plaisir devant les deux nouveaux tableaux : l'admiration a été poussée si loin, en certain lieu, que la *Revue des Deux-Mondes* et l'*Événement* en ont presque perdu la parole.

Madame de Rothschild, dans le portrait que vient d'achever M. Ingres, est vêtue d'une robe de satin d'un rose très vif et très brillant : elle est assise; sa main droite tient un éventail fermé. La tête ne manque pas d'expression; les tons sont vigoureux, mais sans aucune harmonie : l'ensemble est assez simple et vivant.

La *Vénus Anadyomène*, qui appartient à M. Delessert, a été commencée à Rome en 1808. C'est vraiment un tour de force que d'avoir pu, comme l'a fait M. Ingres, ressaisir après tant d'années écoulées, la verve d'autrefois, l'enthousiasme éteint, pour continuer son œuvre dans un sentiment pareil. Cette curieuse Vénus est donc à la fois l'ouvrage d'un jeune homme inexpérimenté et d'un maître vieilli dans les difficultés de son art. M. Ingres y est tout entier, avec ses faiblesses de modelé, mais avec sa grâce étrange et sa persistante recherche de la distinction.

C'est une Vénus de quinze ans. N'avoir point de vêtement, c'est être admirablement habillée, mais la beauté est toujours chaste, et Vénus sort de l'onde. Le flot caresse encore ses pieds humides, et elle tord ses blonds cheveux d'où ruissellent les larmes de sa mère. C'est ainsi qu'Alfred de Musset l'avait jadis rêvée. Tout un groupe folâtre de petits Amours s'empressent autour de la déesse et lui font fête. Plus loin, les Tritons eux-mêmes s'émeuvent et la vague se complait dans son œuvre.

« La Vénus Anadyomène d'Apelles est retrouvée ! s'écrie un critique enthousiaste. Que les arts ne pleurent plus sa perte ! »

Non : la Vénus d'Apelles est à jamais perdue et nul, parmi nous, n'en retrouvera le type idéal. Mais il est très vrai que M. Ingres a fait de la sienne une œuvre savante, délicate et toute poétique.

—
 Les Autrichiens ont ressaisi leur belle proie. Ils sont à Milan, ils arrivent à Venise, sur les flots amoureux et courroucés de l'Adriatique.

Italie ! Italie ! où est ta liberté ? Tous ceux qui l'ont proclamée libre, et se sont souvenus qu'ils étaient des Romains du beau temps, seront bientôt condamnés aux chaînes odieuses de Silvio Pellico.





LE NID D'HIRONDELLES

On dansait sur l'herbe. C'était à Saint-Ouen — un jour de fête. — On dansait à bride-abattue sous les branches toutes frémissantes. — M. de Cupidon versait à pleine coupe le vin de la volupté. — Je croyais saluer un tableau de Brauwer et de Diaz.

J'étais un philosophe détaché des joies de ce monde au milieu de cette fête; — car j'étais seul — le seul homme qui n'eût pas une femme avec lui.

Une jeune fille passa qui n'était pas de la fête non plus que moi.

— Le joli pied! — disaient mes yeux obstinément attachés sur les pas de la jeune fille qui passait devant moi, et dont la bottine de couil gris laissait à peine une mignonne empreinte sur le sentier poudreux, — le joli pied!

Mes jambes se rangèrent instinctivement à l'avis de mes yeux, et me voilà suivant à distance la charmante apparition. — Après tout, pensais-je enchanté du prétexte, promenade pour promenade,

fête pour fête, autant vaut ce côté qu'un autre! — Ma jeune fille portait un grand chapeau de paille qu'entourait un ruban de velours noir, et une robe de foulard rayé que nouaient à la taille les cordons d'un tablier de taffetas vert. Comme je cherchais une forme de comparaison entre sa démarche élégante et la preste allure d'une perdrix, un coup de vent intervint et me fit découvrir un bas de jambe dont le galbe, d'une pureté antique, eût fait tressaillir d'aise toutes les fibres esthétiques de Pradier ou de Clésinger.

Ce fut ainsi que je traversai le village et que j'arrivai sur la place de l'église. La jeune fille y entra. Je la suivis un instant des yeux; elle se

perdit sous les arcades, et je restai sur la place.

Le soleil se couchait derrière les peupliers qui frangent l'horizon comme une chevelure; on eût dit une mer de feu vue à travers un sillon de gigantesques épis. — Sur la Seine, qui coulait à mes pieds, voltigeaient des nuées d'hirondelles, et, comme j'en suivais une dans les capricieuses arabesques de son vol avec plus d'attention que les autres, elle remonta le talus, me rasa le front d'un coup d'aile et disparut derrière moi. Je me retournai et je la vis commencer, au beau milieu de la façade de l'église, la patiente construction de son nid. Elle fit ainsi vingt voyages, de sorte qu'à la fin, tache noire sur la pierre jaunâtre, on distinguait déjà gros comme une noix de fondation.

En ce moment, des chants religieux arrivèrent à mon oreille... — Était-ce elle qui chantait ainsi? — J'entrai dans l'église.

La chapelle de la Vierge était illuminée, et, sous la gerbe de lumière que répandaient les cierges, je reconnus du premier coup d'œil le tablier vert et la robe de foulard de ma belle inconnue. Elle avait ôté son chapeau, et de grandes boucles de cheveux bruns retombaient sur chacune de ses joues. — Les chants avaient cessé. Mes souliers criaient sur le pavé de l'église... elle se retourna... je la vis une minute. — Elle avait un pied divin, c'est ce qui m'avait fait la suivre; une taille charmante, je l'avais assez longtemps considérée pour m'en convaincre; mais quel adorable visage! — Je tombai à genoux, — que la sainte Vierge me le pardonne! — bien moins devant l'autel que devant cette ravissante créature.

La cérémonie s'acheva sans que j'y fisse attention; puis la jeune fille se leva et disparut dans l'ombre de la nef. Je m'approchai de la chaise sur laquelle je l'avais vue agenouillée; la table d'acajou servant d'appui portait deux initiales gravées : — H. M. — Le sacristain achevait d'éteindre les candélabres; je m'avançai vers lui.

— A quel propos, lui demandai-je, une cérémonie à cette heure? — C'est le mois de Marie, me répondit-il. — Vous avez de bien jolies voix pour chanter vos cantiques! ajoutai-je; j'en ai surtout remarqué une... celle d'une jeune fille... qui précisément se trouvait sur la chaise que voici. — Ah! mademoiselle Hélène. — Elle habite donc Saint-Onen? — Pendant l'été seulement, avec sa mère. Comme elle chante! n'est-ce pas? Eh bien! elle a le cœur encore plus beau que la voix... C'est un ange, un vrai ange du ciel! — Elle se nomme Hélène, dites-vous? — Oui, Hélène M^{me}; tout le monde ici la connaît, et tout le monde l'aime. — Je le crois bien! pensai-je, moi qui l'aimais avant de la connaître.

Je remerciai le sacristain; et je sortis de l'église.

Neuf heures venaient de sonner. Le ciel était tout pailleté d'étoiles. Je descendis sur le bord de la Seine, je m'étendis sur l'herbe au pied d'un saule et je songeai à mon aventure du soir. — J'avais la voie lactée au-dessus de ma tête, et j'en suivais avec ravissement les méandres étincelants, quand mes yeux s'arrêtèrent sur une étoile plus brillante que les autres. — Tout naturellement je l'appelai Hélène, et je lui récitai les plus jolies choses du monde sans faire un geste et sans remuer les lèvres. C'était un roman mystérieux dont je feuilletais silencieusement les pages dans mon cœur.

Rentré dans ma chambrette, — un pigeonnier sur une terrasse — je cherchai mon étoile, je la retrouvai et je continuai la cour assidue que j'avais commencé à lui faire au bord de la Seine. Cette nuit-là, je ne dormis pas, je rêvai.

Le lendemain, au point du jour, j'étais levé et j'écrivais. Quand j'eus griffonné une page : — A quoi bon? fis-je avec dépit; je ne l'ai vue qu'une fois, c'est à peine si je sais son nom, et, quant à elle, c'est un bien grand miracle si seulement elle se doute de mon existence. — Sur ce beau raisonnement, je froissai la lettre et je jetai ma plume. Une demi-heure après, je recommençai; mais ma seconde lettre ne fut pas plus heureuse que la première. Pour surcroît, je criblai celle-ci de coups de canif. — Aussi mécontent de moi que de ma prose, je repoussai mon pupitre et je sortis.

Sans savoir comment j'y étais arrivé, je me trouvais devant l'église. On l'ouvrait; le sacristain me reconnut et me salua. J'allai m'agenouiller près de la chaise d'Hélène, et je demeurai là plus d'une heure, ma tête dans mes mains, les yeux fermés et poursuivant mon rêve. Je crois même que j'entendis une messe; mais je doute fort que cette messe-là me soit comptée en paradis.

Quelle existence! J'allais à la messe et au salut et pendant le reste de la journée je cherchais sur le sable de la rue du Landy les traces des petits pieds d'Hélène. Si d'aventure je la voyais passer, je restais coi, n'osant plus la suivre. — C'est ainsi que je vécus trois jours durant.

— Ça, mon bon ami, me dis-je à part moi au bout de ces trois jours, où veux-tu en venir avec ton amour? — Car tu es amoureux, la chose est péremptoire. Fréquenter l'église, c'est fort édifiant, mais par malheur ton salut n'en profitera guère. Aller et venir en long et en large dans la rue du Landy, c'est peut-être très sentimental, mais, à coup sûr, quelques paroles écrites ou parlées seraient des interprètes plus intelligibles.... Parleras-tu? écrieras-tu! ou continueras-tu tes promenades au soleil et tes pieux exercices?

Deux heures sonnèrent... deux heures après minuit. A la lueur de la bougie brûlant sur mon somno, et dont les rayons affaiblis parvenaient à peine jusqu'à moi, il eût fait beau me voir, pendant mon soliloque, arpentant ma terrasse et gesticulant avec feu, sans compter les temps d'arrêt où ma pose devait singulièrement rappeler celle du Spartacus.

— Voyons, à quoi te décideras-tu ?... — J'écrirai ! me répond-je à moi-même et à haute voix, pour plus de solennité.

En conséquence de cette héroïque détermination, je me jetai sur mon lit et je passai le reste de la nuit à tourner et à retourner en tous sens les mots et les phrases qui devaient concourir à l'agencement de mon épître amoureuse. Quand le jour fut venu, je mis mon papier le plus satiné et mon écritoire la plus triomphante au service de ma passion, et mon chef-d'œuvre achevé, je m'acheminai vers l'église.

— Deux pains à cacheter fixèrent la missive sous l'appui de la chaise d'Hélène.

Sur ces entrefaites, le curé traversa l'église. Il m'aperçut et vint à moi. — Le rouge me monta au front... Je me croyais découvert.

— Voici plusieurs jours que je vous vois ici, me dit-il avec une affectueuse bonhomie. Je vous en félicite, monsieur, car dans ce siècle d'incrédulité les vrais chrétiens sont bien rares.

— Monsieur le curé, répondis-je... — Mais mon trouble était si grand, que je ne pus ajouter un mot.

— Vous habitez Saint-Ouen, on me l'a dit, car je me suis informé de vous... Je sais même votre nom. Pardonnez-moi cette indiscretion ; mais un jeune homme qui va à la messe ! il y a presque de quoi surprendre.

— Cependant... — La même paralysie de langue me cloua là sans miséricorde.

Le curé renoua la conversation.

— Le presbytère est à côté de l'église ; venez donc m'y voir quelquefois ; nous visiterons ensemble mon jardin, et vous y trouverez peut-être quelques fleurs de votre goût.

— J'aime beaucoup les fleurs. — Voilà tout ce que je pus trouver.

Heureusement le curé me quitta. Touché de ses avances, j'eus un instant de remords et je fus tenté de reprendre ma lettre... — Mais ma grande résolution de la nuit me revint en mémoire et je m'éloignai, le cœur aussi palpitant que si ma vie tout entière eût dépendu d'un coup de dés.

A partir de ce moment je comptai les minutes. Quand Hélène arriva je me blottis derrière un pilier, tout à la fois désireux et tremblant qu'elle trouvât ma lettre... Elle ne la vit pas. — Ce sera pour ce soir, pensai-je. — Mais, au salut comme à

la messe, les yeux ni la main d'Hélène ne s'égarèrent sous l'appui de sa chaise.

La situation devenait critique. Si la lettre allait être découverte par une autre personne !... Je pris mon courage à deux mains et je suivis Hélène au sortir du salut.

Il était presque nuit. En outre, la rue du Landy est à peu près inhabitée et presque déserte. Arrivé là, je pressai le pas et j'appelai doucement.

— Mademoiselle...

Pendant quelques secondes elle demeura indécise si elle répondrait à cet appel ; mais, s'étant retournée, elle me vit, me reconnut peut-être, et s'arrêta en rougissant.

— Que me voulez-vous, monsieur ? demanda-t-elle.

Il me fallut tout l'effort d'une volonté bien arrêtée pour ne pas tourner les talons et m'enfuir, quand je la vis ainsi debout, à deux pas de moi, et m'interrogeant à la fois par la parole et par les yeux.

— Mademoiselle, lui dis-je en tremblant comme une feuille, il y a une lettre pour vous à l'église... sous l'appui de votre chaise... prenez-la...

Mon *prenez-la* à peine articulé, je me sauvai toujours courant. — Hélène prendra-t-elle ma lettre ? la lira-t-elle ? et après, qu'advient-il de tout cela ?

Au village, la dévotion fait comme le travail, elle se lève matin. A sept heures les cloches sonnaient la messe ; à huit heures je courus à l'église. — Un coup d'œil furtif jeté sur la chaise d'Hélène me montra que la lettre n'y était plus... Je sortis, bondissant de joie. Un joyeux soleil répandait sa pluie de rayons sur la verdure des arbres, et des milliers d'oiseaux chantaient et volaient dans les branches. C'était un concert de bruits d'ailes et de gazouillements. Cela me fit souvenir de mon hirondelle. — Le nid de la façade était achevé et je la vis passant par l'étroite ouverture sa petite tête d'un noir lustré. — Et nous, pensais-je, arrons-nous un jour notre nid ?

Je sonnai à la porte du presbytère. Une vieille servante vint m'ouvrir, et j'aperçus le curé assis à l'ombre d'une tonnelle de chèvre-feuilles. Il ferma son bréviaire et me tendit la main. Ce jour-là, j'étais en verve ; aussi, après des circonlocutions fort compliquées, eus-je le talent d'amener la conversation sur le sujet qui m'occupait exclusivement depuis le soir de ma rencontre dans la rue du Landy.

— Vous voulez parler de mademoiselle Hélène M^{me}, me dit le curé.

— Ma foi ! je ne savais pas son nom.

— C'est une jeune personne accomplie.

— Je l'aurais juré rien qu'à la voir.

— Pauvre fille ! ajouta le curé avec un soupir.

— Comment cela ? demandai-je, ému par un trouble inquiet.

— Si jeune, si belle, si pieuse... — Achevez.

— Et se mourir de la poitrine !

— Grand Dieu ! serait-il vrai ?

— Vous voilà comme tout le monde... vous la plaignez...

J'étais anéanti. Le curé continua : — Quel don-mage ! dix-huit ans, une fortune brillante...

Je jetai sur le curé un regard qu'il ne comprit pas et qu'il prit pour une interrogation. — Deux cent mille francs de dot, ajouta-t-il, et mourir !

J'étouffais... Tendant la main au curé : — Adieu, monsieur, lui dis-je.

L'émotion altérait ma voix ; une larme rebelle pointait entre mes cils... je me détournai, mais trop tard. — Vous pleurez, me dit le curé. — Pardonnez-moi, monsieur, mais c'est malgré moi.

Et, sans pouvoir m'en défendre, j'éclatais en sanglots.

— Vous connaissez donc mademoiselle Hélène ?

— Mardi dernier, je l'ai vue pour la première fois... mais je ne sais quelle secrète et indicible sympathie elle a éveillée en moi... je l'ai aimée sur-le-champ. Depuis ce jour-là, Hélène était ma joie, mon espérance, ma pensée constante... Je vais y penser encore, mais quelle différence ! Voyez, je pleure comme un enfant... Adieu, monsieur.

Et je partis.

Je n'avais pas fait cent pas, que je me sentis érasé de fatigue. La douleur m'avait épuisé. Je me jetai sur l'herbe au bord du sentier. Dans la haie qui m'abritait, s'épanouissaient des touffes d'églantines. — Comme elle, vous voilà jeunes, belles et fraîches, gentilles fleurs d'amour... et comme elle vous mourrez demain !

Le soir j'allai à l'église, mais pour y prier cette fois. Je versai toute mon âme dans mes invocations ; je demandais à Dieu la vie d'Hélène, je lui demandais un miracle pour la sauver. — Par une préférence amère et douce, j'avais choisi sa chaise pour m'y agenouiller. Quand la prière m'eut rendu un peu de calme, machinalement je passai la main sous la table d'acajou. — Une lettre ! — Je la détachai doucement, et, la cachant dans ma poitrine, je m'enfuis avec mon trésor.

« Pourquoi m'aimez-vous, monsieur ? mes jours sont comptés, et toute pensée, toute espérance même d'amour m'est interdite. J'ai pris votre lettre, j'ai mal fait peut-être ; je vous réponds, c'est plus mal encore ; mais ma vie doit être si courte, que c'est à peine si j'aurai seulement le temps du repentir.

« Adieu. Oubliez une pauvre mourante..., et, si vous vous souvenez d'elle à quelques jours d'ici, faites à sa tombe l'aumône d'une de vos larmes. Je vous la rendrai en prières auprès de Dieu. Adieu encore. »

« HÉLÈNE. »

A HÉLÈNE.

« Non, Hélène, vous ne mourrez point. Votre vie maintenant, c'est la mienne, et il est impossible que le ciel ne vous ait jetée sur ma voie que pour attacher à mon cœur une douleur qui me tuerait aussi.

« Adieu, non pas, — mais au revoir. »

Deux jours après, la chaise d'Hélène interrogée laissait tomber dans ma main une seconde lettre. Sous l'enveloppe, une petite aquarelle et un billet que voici :

« C'est dans la rue du Landy que vous m'avez rencontrée pour la première fois ; j'ai fait de cet endroit un méchant dessin que vous garderez pour l'amour de moi. Je me sens mal aujourd'hui. C'est à peine si j'aurai la force de porter ceci à *notre petite poste*.

« Au revoir, puisque vous le voulez ainsi ; mais je crois bien que c'est adieu qu'il faudrait dire.

« Souvenez-vous, vous qui êtes jeune et fort, souvenez-vous d'une jeune fille qui vous aurait aimé. »

« HÉLÈNE. »

Pendant les trois jours qui suivirent, je ne revis plus Hélène. Elle ne parut point à l'église. Au bout de ces trois jours, un voyage forcé m'arracha de Saint-Ouen pendant tout une semaine. — Comme je pressais les chevaux qui m'y ramenèrent !

On était à la mi-juin. Partout dans la campagne des seigles jaunes, des arbres verts, des oiseaux, des papillons, des fleurs. — On eût dit la fête du soleil.

— Hélène vil, m'écriai-je, elle est guérie ! Il y a trop de joies, trop de rayons, trop d'harmonies dans la nature, pour qu'un aussi beau jour ne soit pas un jour de bonheur.

J'arrivai. Les cloches tintaient... Ce bruit m'émut d'abord ; mais je me remis bientôt. — C'est demain la Fête-Dieu, pensai-je. — Dans les rues, je vis des jeunes filles vêtues de blanc se diriger vers l'église... puis des hommes vêtus de noir.... Mon cœur se serra. Je n'osai interroger personne, mais je courus à mon tour.

Le curé entra à la sacristie. Éperdu, j'allai droit à lui.

— Hélène ? lui demandai-je, la figure bouleversée par l'angoisse.

Il leva les yeux au ciel et m'ouvrit ses bras sans répondre. — Je tombai sur le pavé de l'église.

Quand je sortis de ma léthargie, des chants lugubres retentissaient à mes oreilles, et aux stances du *Dies iræ* se mêlaient des bruits de sanglots.

- De l'appartement du curé où j'avais été transporté, je descendis à l'église par une porte secrète, et là, sans verser une larme, j'assistai à toute la cérémonie. Je suivis le convoi au cimetière, j'entendis les dernières prières que récitait le prêtre d'une voix entrecoupée, je vis couler les larmes des yeux des assistants, j'entendis la terre retomber avec un bruit sourd sur le cercueil. — et je sortis longtemps après la foule, l'œil aride toujours, mais le cœur si désolé et le corps si faible, qu'en traversant le cimetière, je m'appuyais aux croix pour ne pas tomber.

Le curé était à la porte.

— Je vous attendais, me dit-il.

Il m'embrassa, et nous pleurâmes ensemble. Ces larmes me soulagèrent.

— Vous souffrez donc bien ? me demanda-t-il.

— Pourquoi l'avez-vous laissée mourir ?

— C'est Dieu qui l'a rappelée à lui.

— Et je n'étais pas là pour mourir avec elle !

— Vous êtes là pour prier pour elle.

— Les anges n'ont pas besoin de nous... Je serai là pour la pleurer.

Nous repassions devant l'église. J'entendis des cris joyeux, et je vis rouler à mes pieds un bloc de terre informe que garnissaient par endroits du duvet et du crin... Je levai les yeux. Une troupe d'enfants, race destructive et méchante, démolissait à coups de pierres mon nid de la façade ; — c'était lui qui venait de rouler à mes pieds. Une hirondelle volait en criant autour de ces tristes débris.

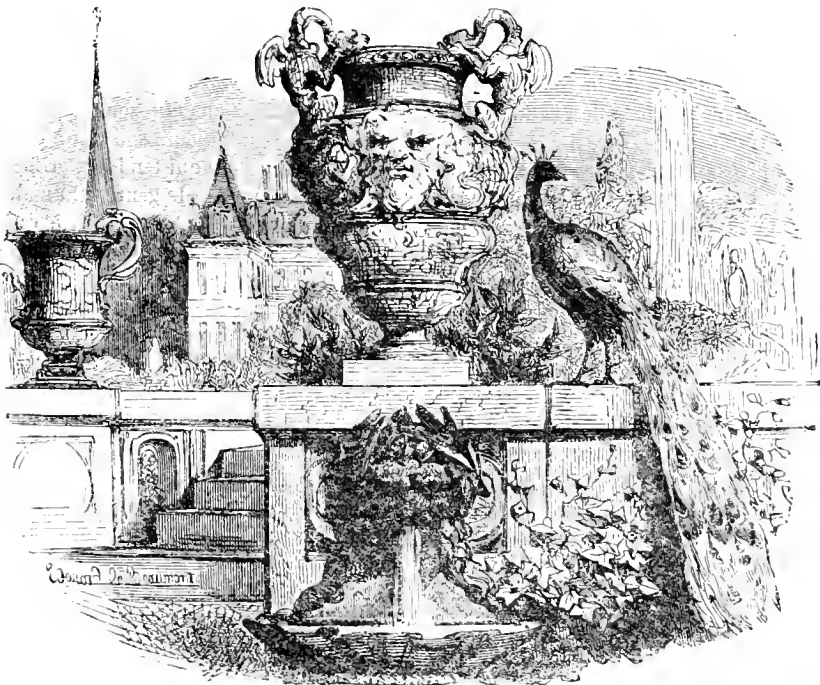
— Te voilà sans asile, ma pauvre hirondelle, et moi, me voici sans amour ; — lequel de nous est le plus à plaindre ?

Il y a encore au bord de la rivière de la terre humide pour te bâtir un autre nid, dans les frises du clocher un coin inaccessible où le suspendre, aux épines des haies de soyeuses toisons pour en garnir mollement l'intérieur ; — mais le mois de mai est passé, et avec lui la saison des nids.

Hélène est morte. Il y a encore de par le monde de belles jeunes filles aux yeux noirs, aux pieds petits et aux cheveux se déroulant en grappes brunes le long de leurs joues veloutées ; — mais la saison d'aimer est passée pour mon cœur, et il n'a plus d'écho maintenant que pour le souvenir.

Pauvre amour ! pauvre nid !

ARMAND BARTHET.



LES ENFANTS DE 1848.

L'autre jour, un vieillard et un enfant causaient ensemble comme deux enfants devant la rotonde du Palais-National. — Combien as-tu encore de jours de vacances, mon petit ami? — Deux semaines, monsieur. — T'amuses-tu beaucoup? — Oh! je crois bien, nous jouons tout le jour dans le jardin de M. Artaud. — Et à quel jeu jouez-vous, dans le jardin de M. Artaud? — Dame! nous jouons à la révolution. — Ah! dit le vieillard. — Vous ne connaissez pas ce jeu? dit l'enfant en frappant une chaise avec son sabre d'étain. — Non, mon ami. — Eh bien! venez voir dans le jardin de M. Artaud. — Je ne connais pas M. Artaud. — Il est mort; mais c'est égal, nous jouons toujours chez lui. Jules et Xavier, qui sont grands, sont les insurgés; moi et Verson, nous sommes la garde mobile; mon cousin Cassegrain est le général. Les autres font des barricades, nous brisons tout, et voilà.

Ce qui se passe dans le jardin de M. Artaud n'est pas un amusement isolé. Les enfants jouent, dans tout Paris, au jeu de la révolution; les enfants ont toujours imité leurs pères; sous Louis IX, ils jouaient aux Croisades; sous Henri II, ils jouaient aux tournois; sous Henri IV, ils jouaient à la ligue; sous Louis XIII, ils jouaient aux processions; sous Louis XIV, ils jouaient à la mythologie; sous Louis XV, ils jouaient aux bergers; sous Robespierre, ils jouaient à la guillotine; sous l'empire, ils jouaient aux batailles, et aujourd'hui ils jouent à la révolution.

Nous, leurs pères, nous n'y prenons pas garde: ils nous étudient et nous ne les étudions pas; nos yeux passent à deux pieds au-dessus de ces jeunes têtes, et comme nous ne les voyons pas, il nous semble qu'ils ne peuvent nous voir.

Les enfants de 1848 vont grandir sous des auspices qu'il est bon de signaler, afin d'y chercher des remèdes pour l'avenir.

Un jour, on les fit sortir en masse du collège, c'était le 23 février; ils demandèrent la raison de ce congé imprévu: on leur répondit qu'ils avaient une sortie pour cause de révolution. Quelle joie pour ces jeunes âmes! Leurs graves professeurs leur apprenaient chaque jour que les Grecs, les Romains, les Babyloniens, les Perses, les Mèdes, les Égyptiens, les Macédoniens, ne laissaient jamais passer une semaine sans détruire quelque trône, quelque république, quelque empire, et les jeunes élèves enviaient le sort des enfants grecs,

romains, babyloniens, qui, à coup sûr, devaient sortir de leurs collèges lorsque ces antiques pères accomplissaient de si fréquentes révolutions. Tout à coup, un beau soir de 1848, on annonce dans les collèges qu'un roi vient d'être détrôné par le peuple, comme cinq cent trente-cinq rois depuis Abimelech, qui ravit l'épouse d'Abraham, jusqu'à Tarquin, qui ravit l'épouse de Collatinus. Alors, grande joie parmi les jeunes élèves: l'aube de leur vie est une révolution; ils commencent à bénir de bonne heure le bruit des armes, le parfum de la poudre, les spectacles belliqueux, tout ce qui les arrache à la tyrannie des professeurs, et les mêle aux agitations de la place publique, comme les élèves des lycées grecs et romains.

Toutes nos anciennes générations sont nées avec l'esprit belliqueux; notre pays a toujours été essentiellement soldat, et on n'a rien négligé pour entretenir en France ce noble instinct militaire qui a fait sa grandeur; mais aujourd'hui, sans vouloir la déshériter de sa vieille gloire, nous pensons que la paix est le bien suprême des peuples; que la civilisation, si elle n'est pas un mensonge, doit extirper le fratricide des armées, et qu'il ne faut pas faire la guerre, parce qu'il y a des mères dans les deux camps. Quelle garantie l'heure présente donne-t-elle à ce philanthropique rêve d'avenir?

Le présent, c'est la jeunesse et l'enfance; ce n'est pas nous, nous qui sommes déjà le passé. Or, l'enfance est toujours soumise à cet immuable système d'éducation qui tend à glorifier et à perpétuer la guerre dans le genre inhumain.

Les hommes ne sont, hélas! déjà que trop enclins à imiter les hommes dans leur mauvais côté. Aussi l'avenir est-il toujours la reproduction sanglante du passé. On se bat parce qu'on s'est battu: on se tue parce qu'on s'est tué. Nous avons trouvé des mots superbes pour changer en vertu civique cette soif traditionnelle de sang humain. L'honneur des nations est un de ces dieux faits à l'image du Teutatès druidique et de Déera l'Indien, qui ne vivent que d'hécatombes. A la fête de *l'an nouveau*, on ne crie plus sous le chêne gaulois et sur la pierre du Dolmen, *le Dieu demande du sang*; mais *l'honneur et le patriotisme* on remplacé l'invincible divinité de nos aïeux!

Nous voulons la paix, la fraternité, le commerce, l'industrie; nous demandons enfin de vivre selon les lois de la sagesse, du bon sens, de la ci-

vilisation, d'habiter un monde habitable, et non un cimetière ouvert, de jouir enfin des progrès si laborieusement acquis, après soixante siècles arrosés de sang à chaque heure, depuis le premier fratricide jusqu'à notre bataille civile d'hier. Que faisons-nous pour arriver à la réalité de nos vœux ? Nous passons nos jours à fourbir des armes, à nous enrégimenter, à nous numéroter, à chanter faux des hymnes de guerre, à évoquer des souvenirs de destruction, si bien que nous réunissant un jour trois cent mille, pour célébrer, le fusil à l'épaulé, la fête chrétienne de la Fraternité, nous nous sommes égorgés le lendemain, malgré la foudre du ciel qui nous rappelait la fête de la veille, oubliée dans une nuit.

Et nos enfants ont vu tout cela ; l'exemple donné sera-t-il perdu pour eux ?

A peine rentrés dans leurs classes, leurs professeurs se sont mis en chaire, et ils ont poursuivi cet éternel cours d'histoire traversé par un fleuve de sang. Malheureuse histoire ! martyrologe infini, où tous ceux qui se sont servis de l'épée ont péri par l'épée, sans que jamais l'expérience ait ouvert les yeux des victimes et des bourreaux ! Les enfants meublent leur jeune mémoire de cette universelle tragédie de l'humanité ; quand l'histoire est épuisée, on ouvre la fable épique ; on leur livre cette série de poèmes enivrants, dont tous les acteurs sont des héros ou des dieux.

Massacres sur massacres, destructions sur destructions, ruines sur ruines, deuil sur deuil ; partout le sang, partout la haine, partout la mort. Couronnes de lauriers sur tous les fronts, chars de triomphe sous tous les pieds, hymnes de fête à toutes les oreilles, cadavres sur tous les chemins.

Voilà l'histoire ! Et vous voulez que nos enfants, qui se sont enivrés au collège de ces excitations belliqueuses, et qui assistent, dans les congés fréquents que leur donnent nos guerres civiles, aux exploits de leurs pères, entrent, après, dans le monde, avec ces idées de paix, de concorde, d'industrie fraternelle qui sont les besoins de l'avenir ? Vous voulez qu'ils bâtissent l'écluse qui doit arrêter ce fleuve de sang ; qu'ils tendent des mains amies par-dessus les Alpes, les Pyrénées, le Rhin, l'Océan, et qu'ils changent les baïonnettes en socs de charrue, les casernes en usines, les arsenaux en chantiers ? Vous demandez l'impossible ! Il est vrai de dire, sous forme de consolation, que l'impossible de l'homme est souvent le possible de Dieu.

Le malheur de nos sociétés modernes, c'est de vivre dans de perpétuelles anomalies et de fatales contradictions, qui se traduisent dans tous nos actes, toutes nos prières, tous nos cris. Nous sanctifions la fraternité en chantant la *Marseillaise*, nous voulons donner la vie aux peuples lointains,

et nous nous égorgeons entre frères ; nous promettons la paix à l'Europe, et Paris est un camp émaillé de tentes ; nous demandons la confiance pour ressusciter l'industrie, et nous tuons la confiance par de perpétuelles agitations. Au fond de toutes nos idées, de tous nos actes, de tous nos gestes, il y a la guerre civile et la guerre étrangère ; au fond de tous nos besoins, il n'y a que la paix.

Nous n'avons jamais aimé la paix que d'un amour platonique ; nous ne la glorifions que du bout des lèvres ; on a fait souvent des *Marseillaises* de la paix, mais personne n'a chanté ces hymnes, où aucun sillon ne demandait à s'abreuver d'un sang impur ; autour de nous, sur nos places, dans nos rues, à nos jardins, nous avons des arcs-de-triomphe, des bas-reliefs militaires, des statues de guerriers, des colonnes héroïques, des batailles de marbre et d'airain, des Victoires ailées, des Bellone et des Mars en toile, en métal et en pierre ; mais nous cherchons en vain le monument ou la statue de la Paix. Cette divinité n'est pas de notre goût. Si nous avions, comme les Romains, un temple de Janus, ouvert pendant la guerre et fermé pendant la paix, nous jetterions dans la Seine la serrure de ce monument, et malheur à qui la retirerait de l'eau.

Les Anglais — il faut toujours, hélas ! parler des Anglais — ont élevé, dans toutes leurs villes manufacturières, des statues ou des colonnes à Nelson. A Liverpool, première ville industrielle et commerçante du monde, l'illustre amiral anglais a son monument triomphal exécuté avec un soin particulier, au centre même de la cour de la Bourse du commerce. C'est une souscription qui a payé cette œuvre de reconnaissance, élevée à la mémoire de Nelson, le *Dieu guerrier de la paix*. C'est un monument de bronze avec un stibolite de marbre lancastrien. Nelson est étendu agonisant sur le banc de quart du *Victory* ; le squelette de la mort va le toucher de son doigt, et lui permet de voir la statue de la Victoire, avec son faisceau de palmes ! Liverpool est une ville de millionnaires créés par le commerce, et auxquels les intrépides corsaires français et espagnols ont donné des déplaisirs mortels ; Liverpool est assez riche pour se peupler de statues héroïques et nationales, et se meubler d'arcs triomphaux ; mais cette ville n'a pas voulu diminuer sa reconnaissance en la prodiguant ; elle a bâti une Bourse magnifique, dont Nelson est le dieu. Manchester, Birmingham, Dublin, ont fait la même chose. Cela veut dire, en style anglais : Nous ne glorifions pas la guerre pour la guerre, mais pour les services exceptionnels qu'un héros a rendus au commerce, à l'industrie et à la paix.

Londres a conclu sur cette reconnaissance ;

elle a placé Nelson dans le Panthéon de Westminster, et elle a élevé une statue d'airain à James Millingham.

Or, quel est ce Millingham? quelle place forte a-t-il emportée d'assaut? quelle bataille a-t-il gagnée? quelle veine du corps humain a-t-il ouverte? combien de mères et de filles a-t-il vêtues de noir? combien de larmes a-t-il changées en fleuves? James Millingham n'a rien fait de ce qu'ont fait les héros traduits en marbre ou en airain. On lit sur le strobate cette inscription : *A James Millingham! marchand de la cité de Londres, fondateur de ce dock!*

Ce héros, ainsi déifié par une statue publique, a simplement créé les docks. C'est la seule statue dont l'original n'a rien détruit.

En France, on n'a pas eu encore le courage d'élever des statues à de pacifiques bienfaiteurs. Vincent de Paul, Belzunce, Euthymènes, Pythéas, Beaujon, Jacquard, Parmentier, n'ont jamais été exposés à Paris à la vénération publique. Ce n'est pas encourageant pour les imitateurs; aussi n'avons-nous eu qu'un Parmentier, après avoir eu tant de héros.

La philanthropie législative a fait de louables essais pour abolir la peine de mort, mais seulement la peine de mort en miniature. Un scélérat égorge un honnête homme avec des circonstances effroyables; respectez la tête de ce monstre; ne touchez pas au meurtrier; sa vie ne vous appartient pas, sa vie appartient à Dieu; personne n'a le droit de la lui ôter! Certes, cette maxime est noble, belle, juste, religieuse en un mot; je ne m'intéresse pas au meurtrier, mais je m'intéresse à la maxime chrétienne qui le sauve de la mort: elle n'est que l'écho divin d'une parole du jardin des Olives, *remettez votre épée dans le fourreau, car celui qui se servira de l'épée périra par l'épée*; oui, lorsqu'il s'agira même de frapper un assassin, nous voulons que le glaive de la loi reste dans son fourreau; oui, nous admettons avec vous que l'homme n'a pas le droit d'ôter la vie au plus grand criminel de la terre; mais alors par quelle aberration de sophisme païen glorifiez-vous éternellement le sang versé sur les champs de bataille? A quoi sert à votre philanthropie mesquine d'abolir solennellement la peine de mort pour les assassins, si, du haut de la tribune aux harangues, vous ne prêchez pas chaque jour l'abolition de la peine de mort en matière héroïque? Si la vie de l'assassin appartient à Dieu, à qui donc appartient la vie d'une armée inconnue que vous allez égorguer au son de la musique et du tambour? Ne vous sentez-vous au cœur de la religion et de la pitié que pour les assassins?

Depuis dix-huit siècles, l'eau du baptême coule

sur les fronts, et nous restons païens comme avant. Le Christ est né au milieu d'une paix universelle, la seule paix dont le monde ait joui, comme pour annoncer au monde que la guerre ne devait plus appartenir à l'ordre nouveau et à la loi d'amour qui jaillissaient de l'aube de Bethléem. Cette paix merveilleuse dura un demi-siècle, puis la folie des hommes reprit son cours habituel. On célébra de nouveau les *fururs de Bellone et de Mars*, comme ils disaient sous Maxence, à Rome, et comme on le disait encore en 1815, dans la prose et dans les vers. Aucun dieu, aucune déesse n'ont eu un plus long succès que Bellone et Mars. Pauvre déesse de la paix! Homère l'a oubliée dans l'Olympe, et Homère savait bien ce qu'il faisait en l'oubliant. Le grand poète connaissait les païens et devinait les chrétiens.

La religion a trouvé des millions d'apôtres qui ont traversé les déserts, les forêts vierges et les océans pour prêcher la foi aux peuples barbares; la religion de la paix ne trouvera-t-elle pas des missionnaires qui s'en iront prêcher l'abolition de la peine de mort en matière d'héroïsme aux peuples civilisés. François Xavier, qui mourait en voguant vers le Japon, n'aura-t-il pas, en cette Europe sillonnée de chemins de fer, quelque jeune imitateur, chef des propagandistes de la paix? Comment se fait-il qu'à Londres, à Vienne, à Moscou, à Berlin, à Madrid, à Paris, foyers de bon sens, de morale, de justice, il ne se forme pas des clubs fraternels pour faire proclamer l'abolition de la guerre, ne serait-ce que pour donner satisfaction aux intérêts matériels de l'Europe, si mortellement compromis par tant de malheurs? Le crédit ce dieu nouveau, âme commune de toutes les nations, dernière croyance des peuples corrompus; le crédit, comme un autre Lazare enseveli depuis sept jours, ne sortira de sa tombe qu'à la voix universelle de la paix!

Songez surtout à la génération qui se lève à l'ombre trop militaire de nos collèges. A quoi nous servira de bâtir l'édifice de la paix sur un sol où nos enfants jouent à la guerre? Rallions-à la logique, après tant de fautes de calcul, et n'imitons pas ces pères de famille qui, fermes partisans de la paix, dans leur usine, sortent fièrement, le dimanche, en donnant la main à leurs petits enfants habillés en soldats.

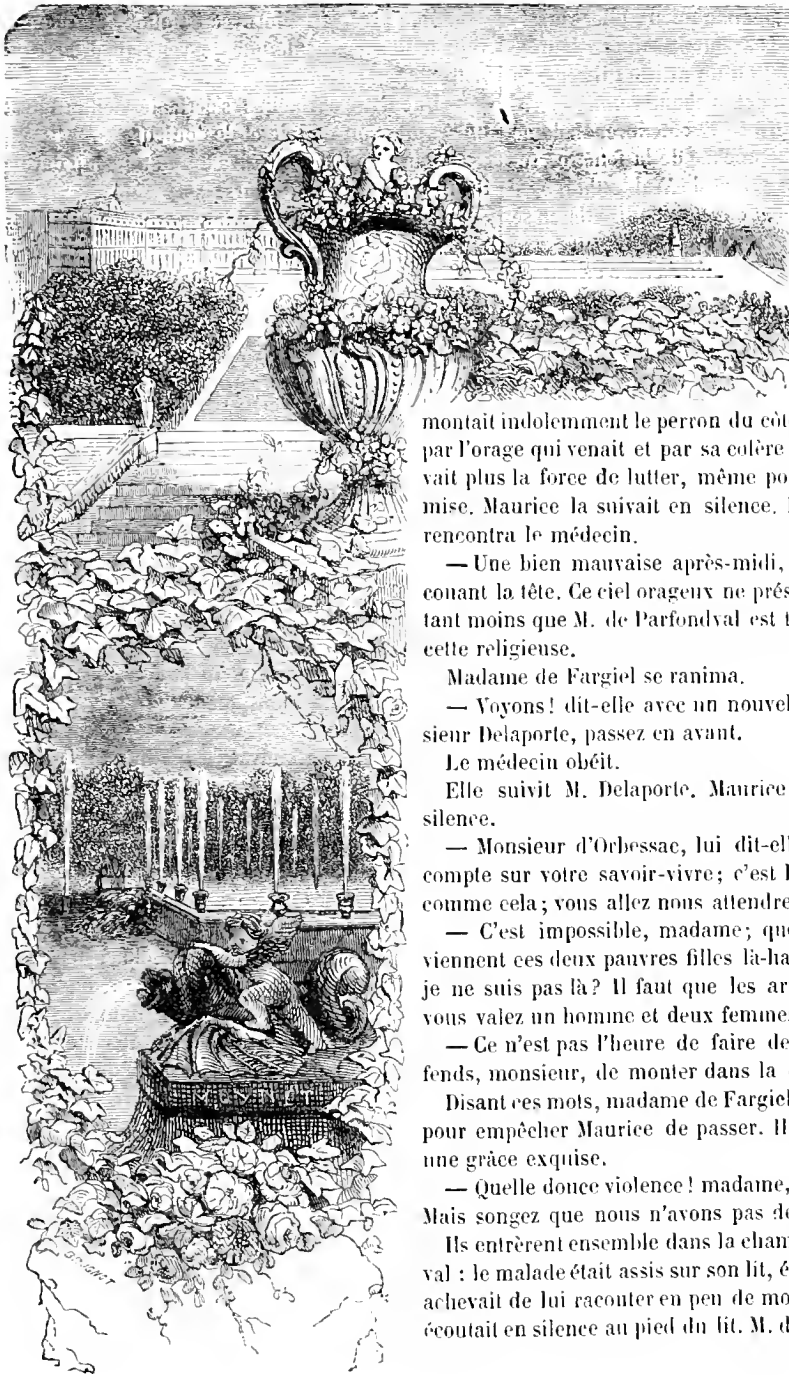
MÉRY.



BÉATRIX

ROMAN DU TEMPS DE LA ROYAULTÉ

XXIV — LA LETTRE D'AMÉLIE.



De longs nuages passaient sur la forêt. Par intervalle, le vent secouait rudement le front touffu des arbres centenaires; l'orage était dans l'air: les oiseaux inquiets se groupaient dans leurs vastes arcades, les hirondelles effleuraient les étangs.

Madame de Fargiel montait indolemment le perron du côté du pare; tout abattue par l'orage qui venait et par sa colère passée, elle ne se trouvait plus la force de lutter, même pour sa fortune compromise. Maurice la suivait en silence. Dans le vestibule, elle rencontra le médecin.

— Une bien mauvaise après-midi, madame, dit-il en secouant la tête. Ce ciel orageux ne présage rien de bon, d'autant moins que M. de Parfondval est tout en révolution avec cette religieuse.

Madame de Fargiel se ranima.

— Voyons! dit-elle avec un nouvel élan de colère; monsieur Delaporte, passez en avant.

Le médecin obéit.

Elle suivit M. Delaporte. Maurice la suivit, toujours en silence.

— Monsieur d'Orbessac, lui dit-elle avec impatience, je compte sur votre savoir-vivre; c'est bien assez de tyrannie comme cela; vous allez nous attendre au salon.

— C'est impossible, madame; que voulez-vous que deviennent ces deux pauvres filles là-haut, en face de vous, si je ne suis pas là? Il faut que les armes soient égales; or, vous valez un homme et deux femmes pour le combat.

— Ce n'est pas l'heure de faire des phrases, je vous défends, monsieur, de monter dans la chambre de mon père.

Disant ces mots, madame de Fargiel étendit le bras comme pour empêcher Maurice de passer. Il lui prit la main avec une grâce exquise.

— Quelle douce violence! madame, dit-il en passant outre. Mais songez que nous n'avons pas de temps à perdre.

Ils entrèrent ensemble dans la chambre de M. de Parfondval: le malade était assis sur son lit, écoutant Marguerite qui achevait de lui raconter en peu de mots son histoire. Béatrix écoutait en silence au pied du lit. M. de Parfondval ne l'avait

pas encore vue. Le médecin et le curé devaient ensemble dans l'embrasure d'une fenêtre.

Madame de Fargiel pâlit de colère, quand elle vit la main de Marguerite dans la main du malade.

Cependant la beauté incomparable, si pure et si suave de la religieuse, attendrit ce cœur, jusque-là inaccessible à toute charité humaine. Mais ne se sentant pas le courage de pardonner cet acte de faiblesse à son père, elle aima mieux aller vers le curé, qui avait fait un pas pour la saluer. Maurice fit comme un provincial ou un artiste : il regarda les gravures qui décoraient la chambre.

Le bruit d'une voiture se fit entendre. Madame de Fargiel qui s'était approchée de la fenêtre, reconnut les chevaux du prince de Waldesthal.

— Il m'est impossible de recevoir, dit-elle en se retournant vers son père.

Après un instant de réflexion, elle s'en alla à Maurice.

— Monsieur d'Orbessac, le prince de Waldesthal vient pour me voir ; je vous saurai bien gré de descendre au salon et de lui exprimer mes regrets de ne pouvoir descendre moi-même.

Ces paroles étaient perfides comme celles d'une femme qui cherche à se venger. Madame de Fargiel savait très bien que le prince n'accepterait ses regrets par la bouche de Maurice qu'avec beaucoup de mortification. En effet, Maurice n'aurait-il pas l'air d'être chez lui et de donner sans façon congé au nouveau-venu ? Le prince jaloux et déjà irrité, ne devait pas oublier qu'ils avaient un point d'honneur à examiner ensemble.

Maurice n'osa point refuser cette mission toute simple, bien qu'il eût désiré rester spectateur de cette scène où il devait lui-même jouer un rôle. Mais il se promit de ne pas trop parlementer avec le prince. Il le rencontra dans le vestibule.

— Monsieur, lui dit-il d'un ton glacial, si je n'étais ici, je vous parlerais en mon nom, car je vous dois compte de mon voyage dans la forêt ; mais, pour aujourd'hui, je me contenterai de vous dire que madame de Fargiel n'a pas le loisir de vous recevoir.

Quoique Allemand, le prince n'était pas très flegmatique ; il maîtrisait mal la joie ou la colère.

— Monsieur, dit-il en faisant siffler sa cravache, il serait bien temps, ce me semble, de nous couper un peu la gorge.

— Comment donc ! dit Maurice en tordant sa moustache ; c'est convenu ; demain à sept heures, si vous voulez, je serai avec mes deux témoins devant le donjon de Vincennes.

— Vous ne m'attendrez pas, dit le prince en mettant cavalièrement son chapeau.

Il sortit aussitôt ; le comte d'Orbessac remonta

vivement dans la chambre à coucher de M. de Parfondval.

Béatrix se rapprocha de son père.

— Ah ! c'est-vous, mon enfant, dit le malade qui reconnaissait Béatrix ; je vais mourir, mais je suis heureux de vous revoir encore.

Béatrix se pencha vers lui comme pour baiser sa main ; il l'attira doucement et l'embrassa sur le front.

— Mon père, dit-elle avec émotion, Marguerite vous a dit sans doute que je vous apportais une lettre de ma mère.

— Une lettre d'Amélie ! s'écria le vieillard avec une expression de joie et de douleur.

Madame de Fargiel arriva tout d'un coup devant le lit entre ses deux sœurs.

— On ne lira pas cette lettre, dit-elle d'un ton absolu.

Tout le monde la regarda avec étonnement, M. de Parfondval surtout, qui sembla l'interroger sévèrement.

— Non, dit-elle, on ne lira pas cette lettre aujourd'hui ; mon père est trop affaibli pour que je permette cette nouvelle secousse.

Le médecin, qui s'était approché, eut l'air d'approuver.

Mais, mon enfant, dit M. de Parfondval en reprenant son air paternel, je ne veux pas attendre à demain pour écouter cette lettre. D'ailleurs, demain, qui sait si je serai là ! Voyons, voyons, dit-il en se tournant vers Béatrix, remettez-moi votre message.

Béatrix prit dans son sein la lettre inespérée ; elle la baisa et la remit au malade sans dire un mot.

Le comte de Parfondval tressaillit en saisissant cette lettre.

Deux larmes tombèrent de ses yeux, une pâleur mortelle se répandit sur son visage.

— Amélie ! Amélie ! s'écria-t-il d'une voix brisée par les sanglots, ce n'est pas vous qui fûtes coupable, c'est moi.

Il regarda l'écriture de la suscription ; jusque-là il avait été presque toujours convaincu du crime de sa femme. A peine si quelques doutes avaient traversé son esprit. Il se fit, à la vue de cette lettre, une révolution dans son cœur, il sentit qu'il n'avait pas cessé d'aimer Amélie.

— Messieurs, dit-il d'une voix forte au médecin et au curé, vous avez toute mon estime, vous pouvez assister à la lecture de cette lettre.

— Oui, oui, dit Béatrix avec enthousiasme, il faut que tout le monde sache que ma mère ne fut point coupable.

— Oui, messieurs, reprit le malade, la colère m'a aveuglé ; il y a là, poursuivit-il en se frappant

le cœur, il y a là une voix qui prie pour madame de Parfondval que j'ai abandonnée! Cette lettre, messieurs, c'est son dernier adieu : je l'ai abandonnée sans vouloir l'entendre. Ses deux filles, que vous voyez là, ce sont mes filles, car puisqu'elles m'apportent cette lettre, c'est que je vais y trouver la justification de leur malheureuse mère.

Madame de Fargiel, plus pâle qu'une morte, s'approcha de son père et lui dit à voix basse :

— Mais, mon père, tous vos beaux sentiments vous emportent jusqu'au ridicule; allez-vous donc croire aux paroles d'une femme qui vous a trompé? Elle vous a trompé durant sa vie, va-t-elle maintenant vous tromper après sa mort, en vous disant, par exemple, que ces deux filles sont les vôtres?

M. de Parfondval regarda madame de Fargiel avec une indignation mal déguisée; une expression douloureuse passa sur sa figure; il porta la main à son cœur et respira péniblement.

— Régine, murmura-t-il à voix basse, est-ce bien vous qui avez dit cela? Avez-vous donc oublié que celle dont vous parlez fut votre mère? Quoi! vous voulez douter de sa vertu! vous refusez de la croire au-delà du tombeau!... Amélie! Amélie!...

M. de Parfondval essuya ses larmes et retomba affaîlé.

— Eh bien! moi, reprit-il d'une voix mourante, je vous réponds que tout ce que va me dire votre mère, dans cette lettre d'adieu, je le croirai.

Un silence solennel s'était répandu dans la chambre; tout le monde semblait attendre avec anxiété. Madame de Fargiel n'osait plus regarder ni son père, ni ses sœurs, ni Maurice; elle s'approcha du médecin, en baissant les yeux.

— Croyez-vous, monsieur, dit-elle en se cachant la figure dans son mouchoir, que mon père puisse entendre cette lettre sans danger? C'est impossible, n'est-ce pas? car vous me répondez de lui.

Le médecin était un homme assez faible qui n'osa contredire madame de Fargiel.

— Vous avez raison, madame, il y a tout à craindre d'une émotion trop vive.

Madame de Fargiel respira. Maurice qui, appuyé contre la bibliothèque, venait d'entendre cette conversation, s'avança rapidement près du médecin, lui saisit le bras avec force et lui dit de l'air d'un homme qui n'est pas habitué aux objections :

— Monsieur, je vous ordonne de déclarer qu'il faut que cette lettre soit lue; vous ne voyez donc pas qu'il y a là deux filles abandonnées qui vont retrouver leur père?

Madame de Fargiel lança un regard farouche au comte d'Orbessac; mais comme Maurice regardait le médecin en face, celui-ci dit à la comtesse :

— Je crois, madame, qu'il faut que cette lettre soit lue le plus tôt possible.

A cet instant, M. de Parfondval, revenu à lui, brisa le cachet de la lettre, et promena un regard rapide sur les trois pages écrites par Amélie. C'est en vain qu'il voulait lire avec ses yeux affaiblis, il reconnaissait l'écriture de sa femme; mais il ne pouvait voir ce qu'elle lui disait.

Madame de Fargiel s'élança vers lui; un dernier espoir venait de lui sourire, elle pourrait en atténuer le sens à son gré.

— Mon père, laissez-moi lire, car votre vue est trop fatiguée.

— C'est vrai, je ne puis pas lire, dit M. de Parfondval, lisez donc. Ou plutôt, reprit-il avec un regard presque défiant, c'est Marguerite qui va lire elle-même.

— Marguerite? dit la comtesse de Fargiel d'un air offensé.

— Oui, dit le malade avec fermeté.

Pour adoucir son refus, il ajouta :

— Car Marguerite a la voix de sa mère; il me semblera entendre encore ma pauvre Amélie.

Madame de Fargiel ne trouva plus un mot à dire; elle s'éloigna du lit, désespérée, en songeant avec rage qu'elle avait été bien naïve le jour où elle avait tenu la lettre dans ses mains sans la déchirer et la jeter au feu, eût-elle dû lutter corps à corps avec le comte d'Orbessac.

Cependant Marguerite avait pris avec un profond respect la lettre des mains de M. de Parfondval. Béatrix, appuyée au pied du lit, regardait tour à tour sa sœur, le malade et Maurice qui s'était approché d'elle et qui suivait d'un regard tristement railleur la pâle et désespérée madame de Fargiel.

Elle était allée s'asseoir près de la cheminée, entre le médecin et le curé.

— Après tout, dit-elle en regardant le petit meuble en bois de rose, il y a là neuf cent mille francs qui ne seront point partagés.

Marguerite qui était debout au chevet du lit, tomba respectueusement agenouillée pour lire la lettre de sa mère,

Jamais cette belle figure, ensevelie dans un voile presque funèbre, n'avait été animée d'une expression plus céleste; on eût dit que l'âme de sa mère venait de passer dans son regard.

— Et puis, continua madame de Fargiel, il aura beau reconnaître qu'elles sont ses filles, il ne lui restera plus le temps ni la raison de faire encore un testament. Tout au plus, il pourra me donner la mission de le remplacer auprès d'elles.

Cependant, elle tremblait que son père ne l'eût devinée et ne se souvint trop des paroles cruelles qu'elle avait dites contre sa mère quelques minutes auparavant.

Marguerite lut d'une voix profondément émue, en s'interrompant pour essuyer ses larmes :

« Parfondval, janvier 1822.

« Quand vous lirez ces lignes, monsieur, je serai
« morte depuis longtemps, peut-être; Dieu fasse
« qu'elles ne vous arrivent pas trop tard. Vous avez
« été bien cruel quand vous avez refusé de m'en-
« tendre : n'ai-je donc pas excité votre pitié par
« mes larmes et par ma douleur ? Puisse le sou-
« verain juge, quand vous paraîtrez devant lui, ne
« pas détourner la tête et vous repousser, comme
« vous avez fait en me voyant. J'espère que la
« pierre de mon tombeau apaisera votre colère;
« vous n'y viendrez pas pour prier pour moi, mais
« ma pensée ira jusqu'à vous; ne repoussez pas
« mon âme.

« Ah ! monsieur ! monsieur, si j'avais la force de
« vous dire tout ce que j'ai dans le cœur, tout mon
« chagrin, tout mon désespoir, toutes mes au-
« goisses ! Jamais une pauvre femme n'a vu venir
« la mort avec un pareil effroi. Vous qui me proté-
« giez, vous n'êtes plus là. Vous m'avez enlevé Ré-
« gine; mais pourquoi ne pas m'avoir enlevé mes
« trois filles ? Que voulez-vous que je dise à ces
« pauvres enfants qui pleurent devant mon lit ?
« Est-ce possible que vous ne reviendrez pas pour
« les voir et pour les aimer ? Dieu permettra-t-il que
« votre vengeance s'étende jusque sur elles ? On a
« maudit quelquefois des enfants, mais la malé-
« diction ne peut atteindre un berceau. Hier en-
« core, je m'en souviens, vous êtes venu jouer
« avec elles à leur réveil. Comme elles vous sou-
« riaient avec amour ! car je leur ai donné mon
« cœur pour vous aimer... »

M. de Parfondval, suffoqué par l'émotion, ten-
dit ses bras à Béatrix : les deux sœurs s'y précipitè-
rent en même temps.

La scène était simple, silencieuse et touchante.
Elle avait un si beau caractère de grandeur, que le
médecin sentit des larmes couler sur ses joues, et
que le curé fit pieusement un signe de croix,
comme s'il voyait passer Dieu dans cette effusion
paternelle et filiale.

Madame de Fargiel, seule, était insensible et
belle comme le marbre, au milieu de toutes ces
nobles émotions. Elle se leva lentement et alla ou-
vrir la fenêtre, en murmurant :

— On étouffe ici; voilà l'orage qui vient.

Maurice, qui ne la perdait pas de vue, étudiait
tous les mouvements de cette âme que la soif de
l'or avait ravagée.

— Marguerite, continuez, dit M. de Parfondval ;
cette lettre me fait du bien ; lisez-moi-la tout en-
tière. Et puis vous me la relirez encore.

— Que je continue ? balbutia Marguerite.

Une vive rougeur venait d'éclater sur sa figure
habituellement si pâle.

— Je vous écoute; car nous ne sommes, il me
semble, qu'à la moitié.

En effet, Marguerite n'avait pas lu quatre lignes
de la troisième page.

La voyant ainsi hésiter, madame de Fargiel s'é-
tait approchée avec une horrible joie.

— Voyons, dit-elle d'un air presque victorieux,
lisez donc la fin de cette lettre.

— Non, répondit Marguerite en pleurant, je ne
lirai pas.

— Eh bien ! je vais la lire ! dit la comtesse en
tendant la main vers celle de la religieuse.

— Vous ! s'écria Béatrix en saisissant la lettre ;
non, non, vous n'avez pas le droit de la lire.

M. de Parfondval regardait ses trois filles avec
anxiété.

La scène avait subitement changé d'aspect de-
vant ce lit d'un mourant, qui écoutait la voix d'une
morte. Toutes les figures qui s'étaient ouvertes au
sentiment d'une bonne cause presque gagnée, pri-
rent tout à coup un air de désolation. Un horrible
silence glaçait la chambre. Béatrix et Marguerite
se regardaient avec désespoir.

XXV. — LA FIN DE LA LETTRE.

Maurice avait saisi la main de madame de Far-
giel.

— Si vous vouliez écouter votre cœur, lui dit-il
à voix basse, vous ne permettriez pas que votre
père s'en allât de ce monde avec un sentiment de
haine contre votre mère. Pourquoi lirait-on la fin
de cette lettre ?

— Monsieur, répondit la comtesse en déga-
geant sa main, cette lettre a été écrite pour être
lue.

— Vous oubliez que ce n'était pas votre avis il
y a trois jours.

— En vérité, monsieur, je ne comprends rien à
cette persévérance à me faire la guerre. Certes,
lundi, aux Champs-Élysées, j'avais bien raison de
vous dire : *Ne nous revojons jamais*. Il y a un
homme qui m'a laissé au cœur un très vif souve-
nir; il s'appelait, comme vous, M. le comte Maurice
d'Orbessac, il vous ressemblait de point en point;
cependant, ce n'est pas vous.

— Lundi, madame, je n'avais pas rencontré vos
deux sœurs, et je les aime... sans doute parce
qu'elles sont de votre famille.

Tout cela s'était dit très vite. Madame de Far-
giel, qui aimait Maurice en dépit d'elle-même,
Maurice, qui aimait un peu madame de Fargiel
sans trop le savoir, avaient presque oublié que le
drame touchait au dénouement.

Ils furent interrompus et rappelés à l'idée domi-
nante de la scène par la voix altérée du comte de

Parfondval, qui ordonnait à Béatrix de lire la fin de la lettre.

— Je n'y vois pas, répondit Béatrix en montrant ses larmes.

— Cependant, reprit-elle en s'inclinant vers le malade, j'obéis.

Marguerite s'éloigna du lit. Le médecin prit sa montre pour faire semblant de ne pas écouter. Madame de Fargiel se rapprocha de son père, entraînant Maurice qui la voulait retenir.

Béatrix continua ainsi la lecture de la lettre d'Amélie :

« Je suis coupable, monsieur, mais je serais bien plus coupable encore si je ne vous disais tout, du moins tout ce que je sais. J'ai aimé Pierre Marbault, je l'ai aimé avant de vous connaître, je l'ai aimé étant votre femme. Dieu m'avait donné cet amour tombé du ciel; le devoir de l'épouse n'a pu effacer cette page brûlante de mon cœur; mais Dieu m'est témoin que j'ai lutté de toutes mes forces (les forces d'une femme!). J'ai fini par succomber... »

— N'achevez pas! n'achevez pas! dit M. de Parfondval avec fureur.

— Mais il n'y a plus que trois ou quatre lignes, observa madame de Fargiel, qui ne se désarmait jamais.

— Hélas! dit Béatrix, en laissant tomber la lettre sur ses genoux avec désespoir, ce qui reste à lire, c'est une prière de ma mère pour ses deux filles abandonnées.

Le délire avait subitement saisi le malade.

— Je sais tout, je sais tout, dit-il d'un air menaçant. Écoutez-moi, voilà ce que j'ai vu. Elle lui a écrit, j'ai saisi la lettre entre les mains du messenger. Amélie lui disait d'aller au petit château de son père, où elle voulait une fois encore lui presser la main. J'ai moi-même envoyé la lettre à Pierre Marbault. Le lendemain, elle est partie pour le voir. Ils se sont rencontrés dans l'avenue de Béthisy. J'étais là, armé d'un bon fusil, car j'étais parti pour la chasse. Ils sont entrés dans la petite chambre d'Amélie. Je suis arrivé à pas de loup. Les pauvres enfants, ils ne faisaient rien de mal! Amélie donnait à Pierre Marbault un bouquet de pervenches tout flétri. « Tenez, Pierre, c'est vous qui me l'avez cueilli. » Il ne disait pas un mot. — « Pierre, Pierre, je vais mourir! disait-elle. N'est-ce pas? comme je suis pâle! Ne dirait-on pas un spectre qui cherche son tombeau? Allez, je suis bien près de la tombe. — Je ne vous survivrai pas, dit Pierre. — Non, non, vivez pour penser à moi quand je serai morte. Vous savez comme les cœurs faibles tiennent à un souvenir du monde. Et puis, ces pauvres petites filles, qui est-ce qui les aimera? »

— Qui les aimera? dit le comte en s'interrompant, ah! que ce mot m'a coûté d'angoisses!

Il continua, s'animant de plus en plus :

« Quand vous serez morte, dit Pierre, je mourrai. Vous ne savez donc pas que c'était là que je vous attendais? » Depuis un instant, Amélie était plus pâle encore. « Pierre, prenez garde à moi, dit-elle d'une voix éteinte, je me sens faible comme si j'allais mourir. »

Pierre Marbault se rapprocha d'elle et la soutint dans ses bras. « Ami, dit-elle, je suis bien coupable; je voudrais mourir comme je suis là. » A cet instant, j'apparus à la porte. « Le comte! » s'écria-t-elle avec terreur. Elle tomba évanouie dans ses bras. Je ne dis pas un mot, j'armai mon fusil. « Monsieur, me dit Pierre Marbault, tuez-moi, si vous voulez, mais prenez garde d'atteindre une femme morte. » Le coup partit. Madame de Parfondval se leva subitement. « C'est une lâcheté! » dit-elle avec exaltation. L'odeur de la poudre lui avait rendu ses forces. Pierre Marbault était tombé sur la dalle, frappé à mort.

Le comte s'interrompit et s'agita violemment.

— La mort! la mort! tout est mort, et moi...

Il poursuivit encore, comme en se parlant à lui-même :

Je ne dis pas un mot; je repris à travers les bois le chemin du château, sans m'inquiéter d'Amélie, qui m'était devenue plus étrangère qu'une inconnue. A mon retour à Parfondval, elle n'était pas rentrée. Quand elle reparut, elle dut voir la berline qui m'attendait dans la cour; elle vint à moi. Je ne desserrai pas les dents. Régine avait un manteau et se tenait à l'écart. — Est-ce qu'elle va partir aussi? me demanda la mère avec effroi. — Oui, dit Régine, car vous n'êtes plus ma mère. — Je ne suis plus la mère! On emporta Amélie à moitié folle et à moitié morte. Une demi-heure après, j'allais descendre l'escalier avec Régine. Une porte s'ouvrit; je vis encore Amélie tenant à la main Clotilde et portant sur son cœur Marguerite. Ah! que ce spectacle me tortura longtemps! Elle ne me dit pas une seule parole. J'appris, à huit jours de là, qu'elle était morte le soir même. Voilà tout. Approchez-vous, Marguerite.

La jeune fille s'avança devant le malade.

— Vous au moins, vous êtes le portrait de votre mère.

Il regarda Béatrix.

— Mais elle, avec ses yeux verts...

Il s'était soulevé; il poussa un cri et tomba sur son oreiller.

Un triste silence suivit.

M. de Parfondval étouffait. Le médecin accourut à son lit et lui souleva la tête.

— Ouvrez la fenêtre! cria-t-il.

M. de Parfondval venait d'expirer.

Le prêtre et Marguerite se mirent en prières. Béatrix alla appuyer sa tête sur le cœur de Maurice.

— C'est fini, dit-elle, il est mort sans nous reconnaître. Partons.

Madame de Fargiel sonna.

— Dites à Bastien qu'il aille sans plus tarder avertir le notaire et le juge de paix.

Disant ces mots, la comtesse sortit, non sans avoir lancé un regard victorieux sur Maurice.

— Vaincu, murmura-t-il. Qui sait!

Il entraîna Béatrix à la fenêtre.

— Pourquoi partirions-nous? Votre père ne vous a pas reconnues, mais la loi vous reconnaîtra pour ses filles.

— La loi! dit Béatrix avec dignité, la loi! que m'importe! Si je ne suis pas sa fille, je ne veux pas de son argent. Partons.

Elle alla vers Marguerite, et lui fit signe de la suivre.

— Non, dit Marguerite.

— Que vas-tu faire ici? prier?

— Non, dit Marguerite.

— Tu as donc perdu l'esprit?

— Non, dit-elle une troisième fois.

Deux heures après, Béatrix et le comte d'Orbessac allaient rentrer à Paris, ne comprenant rien à Marguerite.

— Je commence à la deviner, dit Béatrix : elle vous fuit parce qu'elle vous aime! Pauvre fille! toujours repoussée, que va-t-elle devenir?

— Mais moi-même, que vais-je devenir? ajouta tristement Béatrix, en penchant la tête sur l'épaule de son amant; car, vous le savez, je n'ai plus rien que votre amour.

— Tant mieux, dit Maurice, qui était un noble cœur; vous m'avez demandé ma main, la voilà; à la vie, à la mort!

En parlant ainsi avec enthousiasme, Maurice avait saisi la main de Béatrix.

— Arrivée chez elle :

— Comme je vous sais gré, lui dit-il en lui pressant le bras, de vous être réfugiée avec ma pensée dans ce petit grenier où l'on respire de tout son cœur, loin de ce luxe offensant qui appartenait à tout le monde! Comme je vous sais gré de vous être faite pauvre, vous qui aviez sous la main toutes les richesses des reines de théâtre et des reines de Golconde! Vous avez renvoyé vos chevaux, un immense sacrifice! mais les miens sont à vous. Je ne suis ni si riche, ni si pauvre que j'en ai l'air dans ce pays d'exagération. Nous serons heureux, Béatrix, car le bonheur est un peu d'air vil qu'on respire à deux.

— Quel roman depuis deux jours! dit Béatrix d'un air pensif.

— Oui, dit Maurice, un roman quelque peu compliqué qui va finir, comme un vaudeville, par un mariage. Vous prierez vos amis, les six vaudevillistes, de faire le couplet final.

Pendant que Béatrix et le comte d'Orbessac rêvaient ainsi au bonheur du lendemain... car le bonheur n'existe jamais que le lendemain... ou quelquefois la veille, voici ce qui se passait au château de Marvy.

Le notaire, le juge de paix et son greffier venaient d'y arriver.

Le prêtre était resté en prières avec Marguerite dans la chambre du mort. Madame de Fargiel était venue trois à quatre fois pour renvoyer Marguerite; mais en la voyant si calme, si douce et si belle, elle avait pensé à sa mère, et s'en était allée en silence.

Dès qu'elle vit venir le notaire, elle courut à sa rencontre.

— Il y a là-haut, près de mon père, lui dit-elle, une religieuse dont la présence m'irrite et me fait mal. Est-ce que cette fille a le droit de rester là?

— Non, madame, dit M^r Rougeard, nous allons la prier de passer dans une autre pièce.

— Mais un instant après, à la prière du notaire, Marguerite répondit :

— J'ai le droit de prier Dieu au pied du lit de mon père.

— Encore une! reprit le notaire, qui n'avait pas oublié Béatrix, cette maudite comédienne, comme il disait, qui lui avait fait manquer un beau testament.

— Je sais bien, répondit Marguerite, que ma sœur, madame de Fargiel, aurait bien désiré rester un peu seule ici, car elle n'ignore pas qu'il y a dans ce meuble à peu près neuf cent mille francs.

— Neuf cent mille francs! s'écria madame de Fargiel, confondue.

— Oui, mon père me l'a dit, reprit Marguerite.

— Il y a un testament, reprit la comtesse tout éperdue.

— Mon père l'a déchiré, répartit Marguerite.

— Ne la croyez pas, messieurs, elle n'est pas la fille de mon père.

Le notaire, après la scène du testament, avait appris de M. de Parfondval qu'il existait deux filles nées d'un adultère, mais pendant son mariage.

— Madame, dit-il à la comtesse, s'il n'y a pas de testament, elle a les mêmes droits que vous à la succession de M. de Parfondval.

Madame de Fargiel était atterrée.

XXVI. — LES JEUX DE LA DESTINÉE.

Le soir, vers dix heures, Maurice dit adieu à Béatrix.

— Maurice, ne me laissez pas seule.

— Il faut que j'aille à l'Opéra, où je dois trouver quelques amis. Demain, à dix heures, je serai avec vous pour ne plus vous quitter.

Maurice embrassa Béatrix avec passion et avec tendresse. Il courut à l'Opéra.

— Je me bats demain, dit-il à deux de ses camarades, soyez mes témoins.

Il rentra chez lui, et écrivit un testament en faveur de son frère et de Béatrix. Il avait une sœur mariée à un maître de forges quatre fois millionnaire. Il ne lui légna que des souvenirs de famille.

— Quelle bêtise! dit-il en allumant un cigare et en relisant ce testament. Est-ce que cet imbécile de prince allemand tuerait un homme d'esprit?

Dieu, qui est un bon père, nous repose de nos douleurs et de nos angoisses, en nous envoyant des songes charmants dans le sommeil qui suit nos crises violentes. En revanche, il arrive souvent que nos jours de bonheur sont suivis de nuits funèbres, où les visions les plus lugubres viennent s'abattre à notre chevet. Béatrix avait passé une nuit agitée, mais pleine de douces visions : Maurice était venu vingt fois la visiter avec un sourire d'amour, avec un regard d'espérance.

Elle fut réveillée tout d'un coup par le bruit d'une porte qu'on ouvrait précipitamment.

— Madame! madame! dit la femme de chambre en courant à son lit, je ne sais ce qu'ils ont dans l'escalier.

— Je ne vous comprends pas, dit Béatrix en se soulevant.

— Est-ce que je sais? Ils sont là qui parlent; sans doute un malheur est arrivé, car il y en a un qui est porté par les autres; les entendez-vous? les voilà qui entrent.

Un pressentiment terrible frappa Béatrix au cœur.

— Maurice! s'écria-t-elle avec anxiété.

Elle se jeta au bas du lit, et prépara à la hâte une robe de chambre.

Presque au même instant, Maurice, soutenu par ses deux témoins, parut sur le seuil; il n'avait jamais été plus beau que dans cette pâleur mortelle, déjà répandue sur sa figure si noble, si douce et si fière.

Béatrix se jeta à sa rencontre; elle voulut le prendre sur son cœur, mais elle tomba sans force sur le tapis.

Elle se releva tout à coup.

— Maurice! Maurice! parlez-moi donc, Maurice.

On venait de déposer le comte d'Orbessac sur le lit de Béatrix.

— Que je vous parle? murmura-t-il en lui tendant la main. Que te dirai-je, Béatrix? il me reste

trop peu de temps à vivre pour que je veuille te tromper.

— Mourir! tu mourrais, toi!

Béatrix, éclatant dans sa douleur, s'était jetée éperdument sur le comte d'Orbessac.

— Oh! mon Dieu, dit-elle avec épouvante, voilà tout son sang qui s'en va.

Maurice avait été frappé au-dessus du cœur; Béatrix mit ses deux mains sur la plaie.

— Mais tout cela est impossible! Maurice, Maurice, tu ne me parles plus; quelle pâleur? Tout cela est un songe.

Elle se tourna vers l'un des témoins de Maurice :

— Monsieur de Blangey, expliquez-moi donc...

— Tout n'est pas désespéré, madame, le médecin, qui va revenir, vous dira qu'une telle blessure est dangereuse, mais qu'elle n'est pas toujours mortelle.

— Ne nous abusons pas, dit Maurice avec son charmant sourire, quand on a bien vécu, on doit savoir bien mourir. En toutes choses ici-bas, il faut prendre son parti. Je ne demandais qu'une grâce, vous le savez, c'était d'avoir encore une fois sous les yeux cette adorable figure de Béatrix, que je n'oublierai pas là-haut si l'âme se souvient.

Maurice avait épuisé ses forces en disant ces quelques mots.

On peindrait mal tout le désespoir de Béatrix. Elle se jetait sur le lit, elle courait aux amis de Maurice, elle tombait à genoux, et priait Dieu par ses soulevants.

— Allez, Béatrix, reprit le comte d'Orbessac d'une voix mourante, je ne regrette de la vie que votre amour; mais je suis heureux de mourir si près de votre cœur.

Il ne pouvait plus parler. Il s'interrompait à chaque mot.

— Tu te rappelles, ma chère Béatrix, ce beau voyage à travers champs dont nous promettons de nous souvenir toujours? Tu me disais en l'appuyant sur moi : Rodrigue, as-tu du cœur? Quand tu verras mes yeux se fermer, quand mon âme s'arrêtera sur mes lèvres, tu passeras ta blanche main sur mon cœur, et tu sentiras que je meurs plein d'amour pour toi.

Maurice pencha la tête comme s'il était assoupi.

— S'il pouvait dormir! dit M. de Blangey.

Le médecin, qui venait de rentrer, fit un signe de désespoir.

— Voyez, dit-il à voix basse, en indiquant du doigt la pendule.

Dix heures allaient bientôt sonner.

— Hé bien?

— Hé bien! quand l'heure sonnera... A-t-il une mère? une sœur?

— Est-ce que nous savons ! dit l'autre témoin, furieux contre le sort en voyant mourir un si gai et si loyal compagnon. Maurice est un puits de ténèbres. Est-ce qu'il avait d'ailleurs le temps, au milieu de ses aventures du jour, de vous raconter les aventures de la veille ! Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'est toujours montré brave et chevaleresque. Il est venu à Paris, il y a peut-être dix ans, avec une assez grande fortune : il a tout gaspillé pour les chevaux et pour les femmes ; il a beaucoup donné ou prêté à ses amis. Il parlait quelquefois de son frère Raoul, qui a fait des dettes et s'en est allé bravement prendre son parti dans l'armée d'Afrique.

Ces paroles avaient été prononcées à voix basse à quelque distance du lit ; mais les mourants, à l'heure suprême, voient tout, entendent tout.

— Il paraît, dit Maurice, que vous prononcez déjà mon oraison funèbre ; mais vous faites trop mon éloge. Je n'ai pas tout gaspillé mon bien pour de si belles causes. On trouvera chez moi un testament où je ne vous lègue pas mes dettes, où je donne ce que j'ai à Béatrix et à mon frère.

— Voilà, poursuivit-il en pressant la main de Béatrix, qui était penchée au-dessus de lui avec des yeux pleins de larmes, voilà celle qui prononcera mon oraison funèbre : elle se consolera, elle se laissera reprendre au tourbillon ; mais un soir, après souper, en portant à ses lèvres un verre de vin de Champagne, elle y laissera tomber une larme, et dira, en pâlisant tout à coup : — Ah ! Maurice d'Orbessac, en voilà un qui savait aimer !

Les deux témoins et le médecin s'étaient rapprochés du lit.

— Me consoler ! je me consolerais, ah ! Maurice, je veux mourir avec toi.

Le blessé entr'ouvrit les lèvres.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Béatrix.

La pauvre désolée porta vivement la main au cœur de son amant.

— Maurice ! Maurice ! tu m'avais dit que ton cœur...

Elle tomba elle-même inanimée sur le lit...

Quand elle revint à elle, une femme agenouillée devant le lit pria et pleura.

— Ah ! oui, dit Béatrix, tu pries pour lui et tu pleures pour moi.

— Je pleure pour moi, dit Marguerite.

Ce jour-là, vers midi, un cavalier arriva tout effaré au château de Marvy. Son cheval était écumeant et couvert de boue.

Il mit pied à terre, attacha son cheval à la grille de l'avenue et vint à grands pas vers le porron. Madame de Fargiel avait reconnu le prince de Waldesthal.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il en l'abordant, si je viens vous trouver dans un pareil jour, car je viens d'apprendre la mort de M. de Parfondval.

— Parlez, monsieur. Quel air bouleversé. Vous m'effrayez.

— Madame, je viens vous demander un refuge. Dans deux heures, je serai poursuivi, car, ne le devinez-vous pas ? je me suis battu ce matin avec M. d'Orbessac.

Madame de Fargiel devint pâle comme une morte ; elle sentit à cet instant que son cœur battait encore.

— Vous l'avez tué ? dit-elle au prince avec désespoir.

Elle n'avait pu réprimer un premier élan de passion, mais elle n'était pas femme à se laisser dominer par son cœur. Elle eut cette diabolique pensée que le comte d'Orbessac étant mort, il ne lui restait plus que le prince de Waldesthal.

— Entrez, monsieur, dit-elle au prince avec ce joli sourire qu'elle avait tant de fois étudié devant un miroir.

XXVII. — LES TROIS SŒURS.

Marguerite était demeurée toute la nuit à prier pour M. de Parfondval. Revenue à Paris le lendemain vers midi, elle avait trouvé Béatrix à moitié folle de douleur, qui jurait que, morte ou vive, on l'emporterait avec lui dans la tombe.

Marguerite avait passé une seconde nuit devant un lit mortuaire.

À l'heure des funérailles du comte d'Orbessac, trois femmes étaient agenouillées dans l'église de la Madeleine.

La première, craignant d'être reconnue, s'éloigna dès qu'elle eut salué le cercueil du regard. La seconde pria à la chapelle de la Vierge et soutenait la troisième dans ses bras.

Quand on emporta le corps, cette dernière poussa un cri sec et tomba sur les dalles.

Le même jour, madame de Fargiel partit pour l'Allemagne avec le prince de Waldesthal, après avoir chargé trois avocats célèbres de défendre ses droits. Quoique ce fût une femme sans cœur, Dieu l'avait punie par le cœur. La mort de Maurice était un coup qui l'avait blessée à jamais.

Sur le soir, Marguerite essayait de consoler Béatrix en se désolant avec elle.

La pauvre Béatrix n'avait pas même la force de se plaindre. Elle regardait sa sœur en silence, avec des yeux sans larmes.

— Marguerite, dit-elle tout à coup, retourneras-tu au couvent ?

— Non, répondit Marguerite.

— Eh bien ! moi... moi... j'irai.

— Béatrix ! Béatrix ! c'est le tombeau, et ce n'est pas la mort.

— C'est ce qu'il me faut, dit Béatrix, avec un sombre espoir. Quand tu étais au couvent, toi, tu n'avais personne à pleurer.

— J'y pleurais ma seule amie, que j'avais tuée...

— Une amie ! qu'est-ce que cela ? Moi j'y pleurerai Maurice avec une joie infinie. Le couvent, je m'en souviens, on y respire l'odeur du tombeau : il me semble que je serai là avec lui.

— Hélas ! dit Marguerite, au souvenir des sombres cellules de la rue de Vaugirard.

Béatrix s'était approchée de la fenêtre et elle regardait luire les étoiles.

— Et puis, reprit-elle avec enthousiasme, je suis une folle péchresse. A force d'expiation Dieu permettra peut-être à mon âme de retrouver Maurice là-haut.

Moi, pensait Marguerite, je veux vivre de la vie que Dieu a faite à ses enfants. Je ne suis pas assez pure pour n'aimer que Dieu ; je sais trop que mon pied tient à la terre.

— Tu sais que nous héritons chacune de 4 à 500,000 fr. de M. de Parfondval, dit-elle à Béatrix.

— Je n'en veux pas un denier, répondit Béatrix ; Maurice a écrit son testament où il me laisse presque tout ce qui lui restait. Je ne veux que ses cheveux, que j'ai eu le triste courage de couper ce matin comme s'il eût été endormi... Ainsi, ma chère Marguerite, si j'ai des droits à la succession de M. de Parfondval, je te les abandonne de tout mon cœur. Tu as raison de vivre un peu au soleil, comme les autres ; moi j'ai trop vécu. A ton tour, ne m'oublie pas tout à fait dans le tourbillon couleur de rose....

Marguerite était devenue rêveuse.

— Le tourbillon ! ah ! je voudrais qu'il m'emportât jusqu'à l'ivresse, car je ne suis plus qu'une statue ; mon pauvre cœur s'était glacé, là-bas. Quand j'ai vu Maurice, j'ai senti que je n'étais pas tout à fait morte, mais Maurice....

— Oui, dit Béatrix, j'avais oublié ;... mais tu ne l'aimais pas comme je l'aimais !

Béatrix parut soudainement frappée d'une révélation.

— Marguerite : je te hais.

Marguerite leva la tête et regarda Béatrix avec un mouvement de surprise.

— Est-ce qu'elle devient folle ? se demandait-elle.

— Oui, je te hais, poursuivit Béatrix, je te hais, parce que tu l'as aimé, parce que... ton amour donne la mort !

— Ma sœur !

— Oui, ton amour donne la mort, c'est toi qui me

l'as dit. Le jour même où tu l'as vu dans ma chambre, j'ai senti quelque chose de froid qui me passait dans le cœur. C'était comme un pressentiment.

— Oui, dit Marguerite avec désespoir, j'ai porté la douleur partout où je suis allée. Est-il donc vrai, mon Dieu ! que les filles expient les fautes de la mère ? Béatrix, Béatrix, ce n'est pas à toi à aller au couvent, c'est à moi ; car c'est en vain que je cherche la vie, je ne rencontre que la mort.

XXVIII. — UNE PRISE DE VOILE AUX CARMÉLITES.

Au mois de juillet dernier, l'archevêque de Paris fut appelé au nouveau couvent des Carmélites, pour une prise de voile. La petite église était déserte ; cependant les cloches avaient sonné joyeusement pour annoncer aux fidèles d'alentour qu'une fille de Dieu allait mourir pour ce monde.

Dès le matin, deux carmélites se présentèrent à la cellule de celle qui, désormais vouée à Dieu, devait aller le jour même au pied de l'autel offrir sa vie périssable en expiation. La jeune religieuse, sans ouvrir la porte de sa cellule, supplia les deux carmélites de la laisser seule, jusqu'au moment solennel.

Les deux carmélites retournèrent un peu plus tard à la cellule. Elles entendirent des sanglots.

— O mon Dieu ! s'écriait la jeune fille, je suis bien coupable et bien indigne de votre amour, puisque je ne viens à vous que pour me rapprocher de la tombe où il est.

Une des carmélites frappa à la porte.

— Ma sœur, l'heure va sonner.

La jeune fille ouvrit la porte. — Vous voyez mes sœurs, que je suis prête.

En effet, la jeune fille était vêtue de blanc et enveloppée d'un long voile comme une mariée.

— Ah ! ma sœur, que vous êtes belle !

La plus jeune des carmélites n'avait pu arrêter cette exclamation. La jeune fille détourna la tête en silence.

— Oui, oui, pensa-t-elle tristement, je suis belle encore ; mais nul ne me verra, pas même moi.

Elle descendit dans le chœur de la communauté où s'étaient réunies toutes les religieuses. On s'agenouilla à son arrivée pour rendre grâce à Dieu.

La vénérable supérieure lui prit le bras et la conduisit dans l'église, en lui parlant dans un accent maternel, de toutes les joies sacrées qui allaient lui tomber du ciel comme des bénédictions de Dieu.

La jeune fille ne répondait pas un mot. Ce n'était pas Dieu qu'elle aimait, c'était la mort.

Dès qu'elle fut agenouillée devant l'autel, entourée de toutes les religieuses, il se fit un grand bruit dans l'église ; l'archevêque précédé de tout son clergé, s'avancait vers l'autel ; les orgues avaient

salué joyeusement son arrivée. Quelques curieux privilégiés se disputaient les places.

C'était comme un jour de fête. Les carmélites elles-mêmes semblaient réveillées à la vie, par cette solennité : les plus courbées par la prière, les plus près du ciel par l'extase, levaient la tête tout enivrées par le bruit et par le mouvement, par l'éclat des cierges et le chant de l'orgue, car on sait que ces pauvres filles n'ont même pas les pompes du catholicisme pour soutenir leur ferveur. Elles ne prient Dieu que dans l'ombre et le silence du tombeau.

Cependant un prêtre célébrait la messe. L'archevêque monta à l'autel et fit un discours plus éloquent par le style que par la pensée robuste de la foi. La jeune fille ne parut nullement touchée des pompes de ce discours. L'instant suprême était arrivé : deux carmélites la prirent et la traînèrent vers le sombre caveau. Elle n'avait plus ni force, ni volonté ; elle allait, s'appuyant sur ses compagnes, renversant sa pâle figure, laissant tomber ses bras. Tous les spectateurs étaient émus jusqu'aux larmes comme s'ils pleuraient une belle fille morte dans son avril et dans sa fleur.

Les voix graves des prêtres entonnèrent le *Miserere*. La pauvre fille se laissa coucher sur les dalles. Quand on étendit sur elle le drap mortuaire, elle ne se plaignit pas ; mais quand elle sentit glisser sur son cou le froid des ciseaux qui allaient couper ses cheveux, un cri sourd s'échappa de son cœur.

— Maurice ! Maurice ! murmura-t-elle.

A cet instant, on put voir deux femmes vêtues avec un peu d'extravagance pour venir à une telle fête, entrer bruyamment dans l'église et demander à voix haute où on en était de la cérémonie.

Quelques jours auparavant, vers onze heures du matin, une comédienne des Variétés, qui venait de jouer en province, et une coryphée de l'Opéra qui arrivait des eaux, se présentaient ensemble devant l'ancienne demeure de Béatrix.

— Passez, madame.

— Après vous, madame.

Ces demoiselles s'étaient rencontrées en quelques folles aventures.

— Vous allez peut-être chez Béatrix ? dit l'une.

— Et vous aussi ? dit l'autre.

Elles montèrent ensemble l'escalier.

— Qui demandez-vous ? cria insolemment la portière qui les reconnut pour des femmes de théâtre.

— Nous allons chez Béatrix.

— Il n'y a plus de Béatrix. Elle a donné sa démission. Il y a maintenant mademoiselle de Parfondval.

— Ah ! oui, dit la coryphée, c'est son nom de guerre.

— Ne vous trompez pas de porte, reprit la portière, c'est au cinquième.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda la comédienne en montant. Quelle métamorphose !

— Oui, dit la coryphée sans trop de surprise, on m'a déjà parlé de cela hier au foyer. Il paraît qu'elle a tout renvoyé à ses amants, ses chevaux, sa calèche, ses tableaux, ses diamants. Quelle folie ! Est-ce qu'ils lui rendront ce qu'elle leur a donné ?

— Renvoyer ses amants, passe encore, mais ses chevaux... Est-ce que nous ne sommés pas au cinquième ? quelle drôle de mine elle va nous faire !

A cet instant, la femme de chambre de Béatrix ouvrit la porte.

— Ah ! c'est ici ! je reconnais Juliette, dit la comédienne en s'élançant comme une folle dans l'appartement.

— Attendez donc, lui cria cette fille en voulant l'arrêter.

Mais elle n'écoutait pas. Elle arriva jusque dans la petite chambre à coucher où Maurice était mort quelques semaines auparavant.

Il y avait au piano une jeune femme qui jouait la *Sérénade* de Schubert.

Elle était vêtue avec beaucoup de fraîcheur, de grâce et de simplicité : une robe de foulard brune à raies blanches, un léger col en guipure, des manchettes plissées, des brodequins de soie ; voilà tout. Elle était coiffée de ses cheveux dont les larges bandeaux encadraient chastement sa belle figure de vierge italienne.

— Ah ! ma chère Béatrix, dit vivement la comédienne, comme vous vous êtes perchée dans les nues...

Elle s'interrompit.

— Pardon, madame, je croyais que c'était Béatrix.

Celle à qui s'adressaient ces paroles, était Marguerite de Parfondval.

— Béatrix ? dit-elle d'un air affable, ne le savez-vous donc pas ? Elle est aux Carmélites.

— Vous vous trompez, j'imagine, car c'est la sœur de Béatrix qui est aux Carmélites. Voilà du moins ce qu'elle m'a dit souvent.

Marguerite répondit en rougissant :

— La sœur de Béatrix, c'est moi.

La coryphée venait d'entrer à son tour, après avoir parlé à la femme de chambre.

— Figure-toi, lui dit la comédienne, que cette bonne folle de Béatrix est au couvent.

— Juliette vient de me dire cela ; mais c'est impossible !

— Oui, au couvent, dit Marguerite en saluant ; c'est moi qui ait fait le noviciat, c'est elle qui

prendra le voile. La cérémonie funèbre aura lieu sous peu de jours, car Béatrix a écrit à l'archevêque pour le supplier d'abréger l'épreuve.

— Ah, que c'est étonnant! reprit la comédienne, une si belle fille! tant de cœur et de gaieté dans un couvent! Nous irons la voir, n'est-ce pas Lydia?

— Oui, dit la coryphée. A quelle heure s'exécute cette tragédie-là?

— A midi, répondit Marguerite.

Quand ces deux filles furent parties, Marguerite se remit au piano; mais de tristes pensées l'avaient saisie, ses mains tombèrent sans force sur les touches encore émuës.

Elle alla ouvrir la fenêtre et se promena sur le balcon. Le ciel accordait au monde une de ces belles journées devenues si rares à Paris, qu'elle y répandait la joie, même dans les cœurs les plus désolés.

Marguerite pensait tour à tour à Maurice, à Béatrix et à elle-même.

— Maurice! s'il était là?

Elle lit un long rêve d'amour.

— Si j'étais seule avec lui! s'il m'aimait, et s'il n'aimait que moi, avec quelle légèreté d'oiseau chanteur je courrais sur ce balcon, je me jetterais dans ses bras, j'écouterais battre son cœur! Hélas! j'ai pris trop tard la place de Béatrix.

Des larmes vinrent mouiller les cils de ses beaux yeux.

— Cependant, dit-elle avec un soupir, quand l'orage est passé avec toutes ses foudres, la forêt continue à fleurir et à chanter. Les orages emportent-ils donc le cœur tout entier? Quand l'hiver a tout détruit, le printemps vient, qui sème la vie dans la vallée: Le cœur n'a-t-il donc qu'un printemps?

.....
Nous avons dit qu'au moment solennel où les beaux cheveux de Béatrix tombaient déjà sous les ciseaux, deux femmes vêtues avec un peu d'extravagance étaient bruyamment entrées dans l'église. On a reconnu la comédienne des Variétés et la coryphée de l'Opéra.

— Où en est-on? demanda l'une d'elles à une jeune fille agenouillée à l'ombre d'un pilier.

La jeune fille (c'était Marguerite de Parfondval) répondit sans lever les yeux, que tout allait être fini. Les deux camarades traversèrent sans façon la nef, renversant les chaises ou déplaçant les fidèles.

— Cette pauvre Béatrix! dit l'une d'elles en voyant Béatrix couchée sur le drap mortuaire.

Béatrix reconnut cette voix.

— Où suis-je? se demanda-t-elle.

Car elle avait la tête à moitié perdue. Tout ce

qui s'était passé depuis trois mois lui sembla un songe douloureux. Cette voix qu'elle venait d'entendre lui rappela toutes les charmantes folies de sa jeunesse. En quelques secondes, elle vit passer les joyeuses années où elle avait jeté son cœur à toutes les ivresses. Elle se demanda s'il était possible qu'elle se fût si violemment détachée des pompes du monde.

— Où suis-je? demanda-t-elle encore.

Elle vit apparaître la pâle figure du comte d'Orbessac, si belle jusqu'après la mort. Elle repoussa avec horreur, d'une main victorieuse, ce passé palpitant encore qui s'était levé devant elle comme pour la ressaisir dans tous ses enchantements.

— Maintenant, dit-elle en se relevant et en contemplant ses beaux cheveux répandus à ses pieds, ses beaux cheveux qu'avait tant aimés Maurice, maintenant je sens que je suis sur le rivage.

CONCLUSION.

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE MARGUERITE A BÉATRIX.

A sœur Clotilde, au couvent des Carmélites.

« Hier, j'étais seule comme toujours, triste
« comme de coutume. Je pensais à toi. Ne te
« semble-t-il pas aussi que nous ne formons
« qu'une femme à nous deux? N'est-ce pas moi
« encore qui suis aux Carmélites? N'est-ce pas
« toi qui habites la rue de Provence? A propos,
« je n'ai pas quitté ta maison, mais je suis des-
« cendue au premier. Vanité des vanités! Aurai-je
« donc là plus d'air et de soleil? mais au moins
« on m'a donné ton jardin. C'est ce qui m'attirait
« le plus dans l'appartement. Et puis il faut bien
« dire que ma fortune exigeait que je descendisse
« de quelques étages.

« Hier donc, j'étais seule et triste quand on vint
« m'annoncer M. Raoul d'Orbessac. Il ne res-
« semble presque pas à son frère. Il a à peine un
« air de famille. Le soleil d'Afrique l'a d'ailleurs
« singulièrement bruni. Il porte très fièrement
« une croix qu'il a gagnée à la dernière campa-
« gne; cependant il avoue que son cheval a été
« pour beaucoup dans son fait d'armes. Je ne
« sais pourquoi je te dis tout cela, c'est que je ne
« sais comment arriver à un point plus intéres-
« sant.

« Il était triste en m'abordant, il aimait son
« frère et l'a beaucoup pleuré. « Je suis venu à
« Paris, m'a-t-il dit d'une voix émue, pour saluer
« sa tombe et pour régler sa succession. » Il connais-
« sait le testament; il ignorait que tu fusses aux
« Carmélites. Je lui ai tout raconté. « Vous com-
« prenez, lui ai-je dit, qu'au couvent ma sœur n'a
« que faire de la fortune que lui a laissée Mau-

« rice. Elle vous abandonne tous ses droits. » Mais
« comme c'est un noble cœur, digne de son frère,
« il a déclaré qu'il fallait respecter les volontés der-
« nières de son meilleur ami, qu'il ne voulait pas
« une obole qui ne lui fût accordée par le testa-
« ment.

« Mademoiselle Béatrix, a-t-il ajouté, a une fa-
« mille... — Je suis toute sa famille, lui ai-je ré-
« pondu. La succession de *mon père*, qui vient
« d'être liquidée, me fait plus riche que je n'espé-
« rais. » La conversation s'engagea plus familiè-
« rement; il me parla de lui. « Moi aussi, m'a-t-il
« dit, je me suis retiré du monde, la guerre d'A-
« frique a été mon couvent des Carmélites; là, j'ai
« dit un adieu éternel à cette folle vie qui a dé-
« voré les plus belles années de ma jeunesse. Tout
« à coup il m'a regardée avec une expression de
« tendresse mélancolique. Après tout, mademoi-
« selle, il y aurait un moyen bien simple de nous
« entendre sur ce testament. Mon frère a légué
« tout ce qu'il possédait à mademoiselle Béatrix
« et à moi. Mademoiselle Béatrix, en prenant
« votre place, vous a tout abandonné. Si je n'ar-
« rive pas trop tard, permettez-moi de vous de-
« mander votre main. » Je ne pouvais dire *oui*, je
« n'ai pas répondu pour ne pas dire *non*. Il est
« parti plein d'espoir, il doit revenir demain.

« MARGUERITE DE PARFONDVAL. »

Fragment d'une lettre de Béatrix à Marguerite.

17 avril 1846.

« Vous m'écrivez trop souvent, ma sœur. Pour-
« quoi me parler encore des tempêtes de la mer,
« à moi qui suis sur le rivage? Pourquoi me rouvrir
« des perspectives sur le monde, à moi qui me suis
« irrévocablement tournée vers le ciel? Mais qu'ai-
« je à craindre? je n'ai laissé là-bas, hormis le
« vôtre, nul cœur qui m'appelle. Le mien n'entend
« plus que la parole de Dieu. Je suis arrivée à cet
« amour ineffable qui remplit toutes les heures.
« Ce que vous n'avez pu trouver dans la cellule, je
« l'ai trouvé. Dieu est là près de moi qui rayonne
« dans mes yeux, qui tressaille dans mon cœur.
« Qu'importe que ma cellule soit sombre, mon
« âme n'a-t-elle pas les cieux pour horizon?

« Ah! dans les premiers jours de mon voyage

« vers ces rives inespérées, je croyais à tout ins-
« tant que j'allais succomber en chemin. J'avais
« beau aimer mes larmes, adorer ma douleur, je
« manquais de force, en songeant que peut-être il
« me faudrait traverser tout un demi-siècle dans
« la cellule qu'on m'a donnée. Mais peu à peu
« je me suis aguerrie pour ces combats sacrés.
« Pour les huit jours de joie adorable que j'ai eus
« avec Maurice, je voudrais sacrifier huit fois ma
« vie.

« Eponsez M. Raoul, ma sœur; soyez heureuse,
« je n'envierai pas votre bonheur, car je ne don-
« nerais pas les joies sacrées de ma sombre et
« glaciale solitude, pour toutes les vanités de la
« terre. Je rends grâce à Dieu qui, en me don-
« nant une âme, l'a mise dans mon cœur et non
« dans ma tête; au moins, j'aurai passé ma vie à
« aimer. En disant adieu aux joies de la terre,
« j'ai aimé les visions du ciel!

« Adieu! je vais prier pour ceux qui ne sont
« plus, pour ma mère et pour Pierre Marbault.
« Dieu, sans doute, s'est arrêté dans son châti-
« ment. Il l'accordera des petites filles et ne les
« privera point de leur mère.

« Je n'ose plus prier pour Maurice; dans mes
« prières pour lui, je me sentais saisie par je ne
« sais quelle secousse de volupté qui me ramenait
« subitement aux joies amères de ce monde. Il a
« été la chaîne invisible qui a conduit mon pauvre
« cœur à travers les nuages jusqu'aux pieds de
« Dieu. J'ai eu le courage de briser la chaîne...

« Mais pourquoi chercher à m'aveugler ainsi?
« ce que j'aime là-haut, n'est-ce pas Maurice?

« SŒUR CLOTILDE.

XXIX.

En ce dernier mois de mai, j'étais chez un de
mes amis qui habite une petite maison à Marly.
J'ai reconnu mademoiselle Marguerite de Parfond-
val dans un jardinet voisin où l'on s'amusait beau-
coup à jouer à la vie rustique. Elle avait avec son
arrosoir un certain laisser aller qui m'a surpris.
Elle paraissait très heureuse et peu mariée. Ce-
pendant elle était en compagnie de M. Raoul d'Or-
bessac. Elle essayait de continuer le doux roman
de Béatrix. La vie est un livre difficile à faire.

« ARSÈNE HOUSSAYE.





MARIE-ROSE.

Le 6 janvier 1776, jour de l'Épiphanie, il se passa sur le gaillard d'arrière du vaisseau français *le Héron*, une petite scène assez piquante pour mériter qu'on la raconte. Tous les officiers que le service de l'équipage ne réclamait pas ailleurs se promenaient, causant et fumant sur le pont, lorsqu'un jeune aspirant de marine, montant l'escalier qui conduisait à la chambre du capitaine, parut et s'écria : Chapeau bas, messieurs, voici la reine!...

Et cependant Marie-Antoinette n'avait pas quitté Versailles; à l'aide d'Asmodée ou de la *seconde vue* des montagnards d'Écosse, on l'aurait pu voir en ce moment, dans un coin du château, à l'abri de l'étiquette, son ennemie intime, jouer la comédie en famille, recevant sa réplique du comte d'Artois, et ayant pour souffleur le comte de Provence, tous

deux ses beaux-frères. Elle remplissait le rôle principal dans *le Devin du village*, et chantait ;

J'ai perdu mon serviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur...

paroles qu'elle eut depuis l'occasion de répéter bien des fois sans chanter! cette pauvre reine qui est déjà tombée dans l'histoire, et qui tombera bientôt dans le drame, aussi poétique, aussi belle et plus pure que Marie Stuart.

Quelle était donc l'usurpatrice qui ramassait alors à douze cents lieues de Versailles le sceptre que la reine légitime abandonnait un instant pour la houlette.

Hâtons-nous de le dire, il n'y avait là ni fourberie ni crime de lèse-majesté. La royauté que sa-

l'ait l'équipage du *Héron* n'était que l'innocente et fugitive royauté de la fève. Elle venait d'échoir, par la grâce du sort, à une jolie petite créole de la Martinique, parente du capitaine, et qui, sous la conduite d'une vieille tante, allait, comme la *Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, poursuivre, dans la métropole, de vagues espérances de fortune et d'héritage.

Et c'était dommage, en vérité, que la jeune reine ne fût qu'une reine pour rire; car elle s'acquittait de ses hautes et nouvelles fonctions avec un aplomb et une grâce qu'eussent enviés Catherine II et Marie-Thérèse.

« A genoux! beau page, disait-elle au jeune aspirant qui l'avait annoncée, ne voyez-vous pas que j'ai laissé tomber mon gant? — A moi! mon conseil des ministres, et ne riez pas, messieurs, car le cas à discuter est grave. J'aime mon peuple, entendez-vous, et je veux que mon peuple m'aime; il s'agit de décider si, pour attirer à mes pieds ses hommages, une rosette bleue sur mes souliers ne sérail pas mieux qu'une rosette blanche. — Comment donc! je crois que mon premier médecin se permet de lancer au nez de sa souveraine des bouffées de tabac, en guise d'encens! qu'un de mes ambassadeurs monte sur l'hippogriffe à l'instant, pour aller voir dans la lune si la raison du bon docteur n'aurait pas suivi ce matin, après boire, le même chemin que celle de feu Roland... »

Et mille innocentes saillies, mille coquets enfantillages dont tous ces bons marins riaient de si grand cœur et si longtemps que leurs grosses pipes s'éteignaient oisives entre leurs mains..

Mais celui de tous qui semblait se réjouir le plus du triomphe de l'aimable enfant était un vieux matelot breton nommé Pierre Hello, ayant moins de rides que de blessures, qui ce jour-là même avait reçu une médaille d'honneur, tardive récompense de ses longs services! et qu'à cette considération le capitaine venait d'admettre à sa table, au repas présidé par les deux dames créoles, ses parentes. Marie-Rose, ainsi se nommait la jeune fille, s'était émerveillée depuis longtemps au récit des belles actions de Pierre Hello. Elle l'avait complimenté, caressé, et le cœur du rude vieillard, neuf encore à de pareilles émotions, avait palpité, sous ces caresses d'enfant, aussi fort qu'à la réception de sa médaille d'honneur. C'était lui seul qui la servait; c'était encore, ou peu s'en faut, lui seul qui veillait sur elle: car la tante de Marie-Rose, bonne vieille clouée sur sa chaise par la goutte, passait tout le jour absorbée dans la lecture de saint Augustin, ne l'interrompant par intervalle que pour dire: « Ici, Minette! ici, Marie-Rose! » quand elle voyait son chat courir dans

la cale après une souris, ou sa nièce sur le pont après un rayon de soleil. Mais élevée, comme la plupart des filles de colons dans la plus large indépendance, Marie-Rose n'écoutait pas ou feignait de ne pas entendre. Tantôt elle montait aux échelles et se balançait aux cordages, et alors Pierre Hello la regardait d'en-bas, prêt, si elle tombait sur le pont, à la recevoir dans ses larges mains, comme il eût reçu un oiseau que la fatigue abat, ou à la repêcher à la nage si le vent l'eût jetée à la mer. Tantôt elle amusait l'équipage oisif par ses chansons et par ses danses, et alors Pierre Hello, attentif, semblait avoir trouvé tout à coup de l'intelligence pour comprendre les vers, et du goût pour sentir la grâce. Le lendemain de l'Épiphanie et de sa courte royauté, l'aimable enfant parut triste et pensif, et le vieux loup de mer se posa devant elle inquiet et silencieux comme un caniche qui voit pleurer son maître. Elle ne put s'empêcher de répondre par une confiance à ce regard compatissant et interrogateur. Une vieille négresse maronne, qui passait pour sorcière, et à qui Marie-Rose portait en cachette du pain dans les bois, lui avait fait une prédiction étrange qui la préoccupait, et dont elle avait retenu les paroles textuelles:

« Bonne petite maîtresse, moi avoir vu dans la nue grand condor monter bien haut, bien haut, avec rose dans son bec... Toi, être Rose... Toi, bien malheureuse; puis toi reine: puis grande tempête, et toi mourir. »

— J'ai été reine hier, ajouta-t-elle, et je n'attends plus maintenant que la tempête qui doit m'emporter.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, répondit Hello, s'il arrivait malheur au *Héron*, vous n'auriez qu'à saisir le pan de ma ceinture... là... comme ceci, et, avec l'aide de Dieu et de mon patron (un grand saint, voyez-vous? car il marchait sur l'eau sans enfoncer, ce qui, foi de marin, est un bien beau miracle!), vous aborderiez aussi doucement à terre qu'une goëlette remorquée par un trois-mâts.

Marie-Rose un peu rassurée, paya le dévouement du brave homme en lui chantant une romance que personne encore n'avait entendue. C'étaient, quand son départ fut décidé, ses adieux et ses plaintes qu'un jeune créole, son voisin, avait mis pour elle en vers et en musique:

Petit nègre, au champ qui fleuronne
Va moissonner pour ma couronne:
La négresse fuyant aux bois,
Maronne,
M'a prédit la grandeur des rois
Vingt fois.

Petit nègre, va, qui l'arrête ?
 Serait-ce déjà la tempête
 Qui doit offleurer si souvent
 Ma tête,
 Et jeter mon bonheur mouvant
 Au vent ?

Las ! j'en pleure déjà la perte.
 Adieu donc, pour la mer déserte,
 La rivière des Trois-Îlets
 Si verte,
 Où, dans ma barque aux blonds filets,
 J'allais !

Adieu : les vents m'ont entraînée,
 Ma patrie et ma sœur aînée !
 La fleur veut mourir où la fleur
 Est née,
 Et j'étais si bien sur ton cœur,
 Ma sœur !

Mais il est un âge où toutes les douleurs passent légères et fugitives, où la mélancolie du soir sèche au matin comme la rosée ; et Marie-Rose avait cet âge. Le lendemain, elle dansait encore ; les jours, les semaines s'écoulaient sans user cette gaieté pétulante ; mais il n'en fut pas de même de ses petits souliers. Le dernier bond d'une farandole en emporta les derniers lambeaux. Par malheur, la garde-robe de ces dames était légère ; elles allaient à Paris, et avaient cru devoir, pour la remonter, attendre les conseils de la Mode dans son empire. Bientôt Marie-Rose fut réduite à s'asseoir immobile à côté de sa tante, cachant ses pieds nus sous sa robe, remuant la tête et le corps dans un besoin fébrile de mouvement, mais n'osant risquer un pas, semblable à cette Daphné des Tuileries dont le buste est vivant encore quand ses pieds ont déjà pris racine. La petite reine pleurait là, captive comme dans une tour enchantée, en attendant qu'un chevalier, passant, la délivrât.

Ce chevalier passa, et ce fut Pierre Hello. — Laisser nus de si jolis pieds, disait-il avec l'accent de l'indignation, il faudrait n'avoir pas deux hiards de cœur ! Mais si le poète a dit : *L'indignation fait des vers*, il n'a pas dit qu'elle pût faire des souliers. Pierre Hello réfléchit, se frappant le front, se grattant la tête et promenant d'une jone à l'autre, dans sa bouche, ce morceau de tabac que les marins ont l'habitude de mâcher..... enfin sa *chique* ? C'est un vilain mot ; mais pardon, il n'y en avait qu'un pour exprimer la chose, et cette chose est trop importante, quand il s'agit de mœurs maritimes, pour qu'un narrateur consciencieux n'en parle pas. La chique est à la pensée du matelot ce que l'aiguille est à l'horloge : quand la pensée va, la chique tourne. C'est qu'aussi il s'était imposé une question bien ardue pour un mathématicien novice : *Faire quelque chose avec rien*, problème que Dieu seul a pu résoudre.

— Un morceau de cuir ! ma pipe et ma médaille pour un morceau de cuir ! disait-il avec l'énergie désespérée de Richard III criant : « Une épée, mon royaume pour une épée ! » Certes, tous les filets de l'équipage se fussent déployés bien vite à la mer s'il eût connu l'histoire de Don Quichotte, et osé se flatter d'avoir la main aussi heureuse que Sancho Pança, qui, jetant ses hameçons aux truites, y voyait mordre des savates. Il chercha, fureta, remua ; sa main passa partout où une souris pouvait passer. Enfin, il poussa un cri de joie, un cri semblable à celui d'Harpagon retrouvant sa cassette, ou de J.-J. Rousseau couvant des yeux sa pervenche. Ce n'était pas une fleur, ce n'était pas un trésor que Pierre Hello venait de découvrir, c'était quelque chose de bien plus précieux, ma foi ; c'était une botte ! la botte d'un soldat tué dans un abordage ; elle avait roulé dans un coin de la cale, Dieu sait comment ! Depuis, elle était restée là, portant le deuil de sa sœur jumelle noyée dans la mer ou ensevelie dans le ventre d'un requin, et croyant bien, comme le rat de La Fontaine, que les choses d'ici-bas ne la regardaient plus. Mais Pierre Hello en décida autrement : se servant de son poignard en guise d'alène et de tranchet, il perça, il tailla si bien qu'il fit en moins d'une heure... je voudrais bien pouvoir dire qu'il fit une paire de souliers ; mais, par respect pour la vérité, je n'ose... Ce qu'il fit, ce n'était précisément ni des souliers, ni des brodequins, ni des bottines, ni des chaussons, ni des socques, ni des cothurnes, ni des babouches, ni des mocassins ; c'était, dans l'art de la chaussure, une œuvre originale, fantastique, romantique, une chose sans nom ; mais enfin cette chose sans nom pouvait à la rigueur s'interposer comme une armure défensive entre l'épiderme d'un pied humain et le parquet. Le brave Hello courut aussitôt à la cabine de Marie-Rose, ou après avoir, à grand-peine et aux éclats de rire de la jeune fille, emboîté ses pieds nus dans cette bouffonne chaussure, il se releva, croisa triomphalement ses bras sur sa poitrine, et dit : Voilà... et, une heure après, la bayadère dansait encore, dansait avec un poids à chaque pied, aux applaudissements de son parterre, conquies cette fois à double titre, car il y avait dans cette danse le mérite combiné de l'art et du tour de force : c'était mademoiselle Taglioni et madame Saqui résumées d'avance en deux jambes.

Enfin, après une longue traversée, la vigie cria : *Terre !* Et ce fut, je vous assure, une scène vraiment touchante que celle du matelot et de la jeune créole. — Je penserai toujours à vous, et je garderai vos souliers comme un souvenir, comme une relique, disait Marie-Rose pour consoler Pierre Hello, qui passait sur ses yeux humides le revers

de sa main calleuse. — Oh! répondait-il en secouant la tête, vous allez à Paris, où de nouveaux amis vous feront perdre le souvenir du pauvre Hello qui ne vous occupera guère. — Toujours! répéta-t-elle, entraînée par sa tante. Il la suivit longtemps des yeux: elle se retourna souvent, et il ne pouvait déjà plus l'entendre qu'elle répétait encore en agitant son mouchoir: — Toujours, Hello, toujours!

Pierre Hello ne put savoir si la jeune fille tint parole, car il toucha bien rarement la terre, et fut tué dans la guerre d'Amérique. Quant à Marie-Rose...

Mais voici, au travers de mon histoire, le grand fleuve de la révolution française qui passe; fleuve étrange et qu'on ne sait comment nommer: Pactole au sable d'or, Simois teint de sang, Eurotas aux lauriers-roses. Son bruit et sa profondeur vous causeraient des vertiges. Donnez-moi la main, ma sœur, fermez les yeux et sautons par dessus.

Bien, nous voici tombés au milieu de l'empire, et nous sommes à la Malmaison, retraite de la noble et malheureuse Joséphine, veuve, par une séparation légale, de Napoléon vivant encore, mais toujours impératrice et toujours adorée des Français qui l'avaient épousée, eux aussi, dans leur cœur, et qui n'avaient point souscrit au divorce.

Accoudée dans sa chambre sur la boîte d'un piano, elle écoutait en souriant une députation de jeunes demoiselles attachées à sa personne, et qui sollicitaient, tremblantes, la permission de jouer des proverbes au château. — Volontiers, mes enfants, répondit la noble Joséphine; je veux même me charger des costumes. Grâce à la générosité de l'empereur, ma garde-robe y peut abondamment fournir. Tenez, voici ce que Marehand vient encore de m'apporter tout à l'heure.

Et elle repoussait négligemment du pied une fourrure étendue sur le tapis. Cette parure était si belle, que mademoiselle S.-R., la plus jeune des ambassadrices, ne put s'empêcher de dire, en frappant l'une contre l'autre ses blanches mains en signe d'admiration:

— Dieu! que votre majesté est heureuse!

— Heureuse! murmura Joséphine, heureuse!...

Elle parut rêver un moment, et ses doigts distraits errant sur les touches du piano, en tirèrent quelques notes de la romance que nous connaissons déjà:

La fleur veut mourir où la fleur
Est née,
Et j'étais si bien sur ton cœur,
Ma sœur! ..

Puis, seconant les souvenirs qui l'oppressaient, elle se leva:

— Qui m'aime me suive, mesdemoiselles; venez voir et choisir vos costumes.

Et, précédant le jeune et fol essaim, elle entra dans sa garde-robe. Toutes les jeunes filles ouvrirent alors des yeux émerveillés, comme le fils du bûcheron descendu pour la première fois dans la caverne d'Ali-Baba. Il y avait là des gazes si légères, qu'elles se fussent envolées comme les fils de la Vierge, n'eût été le poids des pierreries qui les bordaient; il y avait là des mantilles espagnoles, des mezzaros italiens, des peignoirs d'odalisques, tout imprégnés encore des parfums du harem et de la poudre d'Aboukir, et enfin, des robes de madone si belles, que la Vierge de Lorette elle-même ne les eût mises autrefois que le jour de l'Assomption.

— Prenez, enfants, dit la bonne impératrice, et amusez-vous bien. Je vous abandonne toutes ces belles choses qui vous font ouvrir de si grands yeux, toutes.... hormis une seule, car celle-là m'est trop précieuse et trop sacrée pour qu'on y touche.

Puis, voyant à ces mots la curiosité étincelante sous toutes les paupières: — Je puis cependant vous faire voir ce trésor, ajouta-t-elle.

Je vous laisse à penser, ma sœur, si l'imagination, cette *folle du logis*, qui en est la maîtresse à quinze ans, prit ses ébats dans toutes ces têtes enfantines.

Qu'était-ce donc que cette merveille qu'il était défendu de toucher quand on froissait à loisir tant de merveilles?

Une robe couleur du temps, de la lune ou du soleil, comme dans *Peau d'Ane*? Cet œuf d'oiseau qui, suivant les contes arabes, est un diamant et peut rendre invisible? Un éventail fait avec les ailes d'un génie de l'Alhambra? le voile d'une fée, ou bien quelque ouvrage plus précieux encore commandé par l'empereur à l'un de ses démons familiers, le *petit homme rouge* ou le *petit homme vert*? Qu'était-ce donc?

Enfin, prenant pitié de la curiosité impatiente qu'elle venait d'irriter elle-même avec une innocente malice, Joséphine fouilla dans un coin de sa garde-robe impériale et en tira.

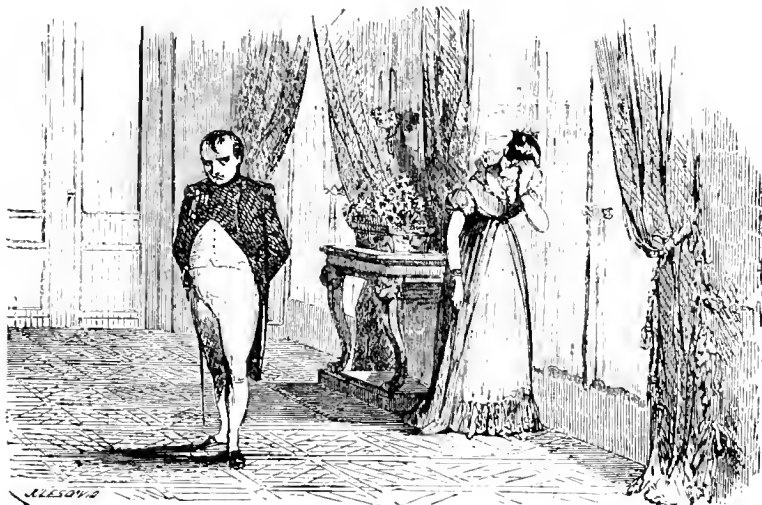
Ce n'était cette fois, ma sœur, ni un cadeau de Napoléon, ni l'œuvre d'un génie: c'était l'œuvre et le présent du marin breton, Pierre Hello, c'étaient les souliers de Marie-Rose.

Car, vous l'avez deviné déjà, l'impératrice Joséphine et la danseuse aux pieds nus ne sont qu'une même personne et qu'un même cœur. Quand l'épée de Bonaparte commençait à découper l'Europe comme un gâteau, Joséphine-Marie-Rose Tascher

de la Pagerie, heureuse cette fois, eut la fête et régna. Elle régna longtemps : mais voilà qu'un jour il se fit tout à coup une grande tempête en Europe ; les neiges de la Russie se soulevèrent d'elles-mêmes pour retomber en blanc linceul sur nos soldats ; les quatre vents nous soufflèrent des avalanches d'ennemis, et il y eut alors en France, aux éclairs du sabre et du canon, et sous les lourds

piétinements de la bataille, des tremblements de terre aussi forts que ceux des Antilles... Lorsqu'enfin notre ciel redevint beau, la prédiction de la négresse était accomplie tout entière... le grand condor foudroyé avait laissé tomber la rose, et la créole des Trois-Ilets, deux fois reine, était morte dans la tempête ! (1)

HÉGÉSIPPE MOREAU.



(1) Pourquoi Hégésippe Moreau, ce poète si profond, qui avait de si beaux livres dans le cœur, n'est-il pas descendu dans toutes les poétiques tristesses de cette histoire romanesque ? Quoi de plus dramatique, par exemple, que ces adieux de Napoléon à Joséphine ! C'étaient les adieux de l'orgueil aveugle qui fuit son étoile en croyant la suivre. Joséphine avait été jusque-là la conscience intérieure, l'âme visible de Napoléon. En la quittant, il perdit son point d'appui pour soulever le monde.

LE CHATEAU DE MONTE-CHRISTO.



le Parisien qui va visiter l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre, et qui regrette parfois de ne pouvoir aller dans la lune, comme s'il ne lui restait plus rien à connaître sur la terre, trop petite pour lui, nouvel Alexandre; le Parisien ignore parfaitement qu'en tre Saint-Germain, où il se rend souvent, et Versailles, où il se rend plus souvent encore, il existe une particularité inconnue à son goût de plus en plus prononcé pour les voyages. C'est le pays compris entre ces deux résidences fameuses; pays charmant, enchanté, plus riant que l'Italie où il n'y a pas toujours de l'ombre, plus pittoresque que l'Espagne où l'on trouve peu d'arbres, plus heureux que l'Angleterre privée du soleil, et, je crois, plus gai que la lune, dont la végétation, vue de loin, ne paraît pas très abondante. On appelle tout simplement et trop simplement, à mon avis, ce pays-là, cette terre privilégiée, la campagne de Marly. Mais c'est le sort des petites choses d'avoir de grands noms; et des grandes choses, d'en porter de petits. *Montmorency*, ce mot qui fait ouvrir la bouche quatre fois démesurément, est un village fort laid; et *Nil*, ce mot qui fait à peine remuer les lèvres, désigne le plus grand fleuve d'Afrique.

La route de Marly, tracée au milieu de la campagne de ce nom, est enfermée entre une bordure de forêts et la Seine, plus riche, plus belle à cet endroit que dans le reste de son immense parcours. La magnificence de cette route a une cause bien connue. Fréquentée pendant trois siècles par les courtisans de tous ces rois qui ont habité Versailles et Saint-Germain, elle s'est émaillée de palais, de châteaux, de maisons de plaisance; elle s'est couverte de pares aussi vastes que des bois.

Je me rendais à Luciennes, où madame du

Barry avait son pavillon si célèbre, Luciennes, où Louis XV venait oublier qu'il était roi pour un peu trop se convaincre qu'il était homme, Luciennes, une des plus brillantes étapes de la route de Marly, quand le conducteur de la voiture de Saint-Germain à Versailles, me cria, en se penchant sur son siège en basane: — Monsieur, le voici!

— Ça m'est parfaitement égal, lui répondis-je, sans cesser de promener ma rêverie du ciel au fleuve, du fleuve à l'horizon, de l'horizon aux petites clochettes blanches du chemin.

— Je vous dis que le voici, répéta le conducteur.

Je vous dis de me laisser tranquille. J'ai payé pour aller à Versailles, et non pour que vous me fassiez part de vos observations de touriste.

— C'est qu'en effet le voici, me dirent à leur tour mes compagnons de route en se portant tous du côté droit de la voiture.

— Mais qui donc? demandai-je à la fin avec impatience. Est-ce Louis XIV, Louis XV?

— Le château de M. Alexandre Dumas (les conducteurs de Saint-Germain prononcent *Dumasse*, comme s'il y avait trois *s s s*). Le château de Monte-Christo.

— Le château de Monte-Christo! m'écriai-je. C'est autre chose; cela mérite qu'on se dérange.

Et je fis comme les autres, je m'élançai à la croisée de la voiture pour connaître ce château dont on parle aujourd'hui en Europe et en Amérique, comme on parlait de Versailles sous Louis XIV, et de Sainte-Hélène en 1820. Je voulais voir de tous mes yeux, regrettant de n'en posséder que deux, cette construction qui, selon les uns, réalise les créations idéales des *Mille et une Nuits*, tant elle est splendide, étincelante, originale et riche; qui, selon d'autres enfin, n'existe pas du tout.

J'apercevais déjà les girouettes de plomb du château de Monte-Christo; et ceci éloigne tout doute sur son existence; j'allais bientôt voir de face son principal côté, en passant au bas de la côte, et en me plaignant intérieurement de ne pouvoir m'arrêter quelques minutes pour examiner à loisir des

détails d'architecture qui me paraissaient d'un fort bon goût. Tout à coup notre conducteur, d'une voix plus vibrante que lorsqu'il avait crié : *Le voici!* se met à dire : *Le voilà! le voilà!* Et son fouet claqua au même instant ses plus belles notes, ses chevaux piaffèrent; les voyageurs qu'une longue habitude mettait dans le secret de son enthousiasme passèrent, avec une précipitation périlleuse pour l'équilibre, du côté droit au côté gauche de la voiture, heureux de répéter aussi : *Le voilà, oui, le voilà!* Pour cette fois, me dis-je, c'est bien Louis XV. Car c'est quelque chose comme de peuple à roi ce qui se passe devant moi. Voltaire seul a pu autrefois... Mais je me précipitai aussi... c'était Alexandre Dumas, à pied, comme un simple homme, ou plutôt comme personne, car il faisait très chaud sur la route et la poussière était étouffante.

— Tiens! Gozlan; et où allez-vous donc?

— A Luciennes.

— Alors, descendez.

— Mais non, puisque je vais à Luciennes pour voir le château de madame du Barry; j'ai encore la faiblesse de vouloir connaître les choses avant de les décrire.

— Décrivez le mien et venez le voir. Descendez donc!

— Mais quand verrai-je Luciennes?

— Après avoir vu Monte-Christo. — Vous restez aujourd'hui avec moi; nous dînez ensemble...

Je m'interromps ici, ou plutôt j'interromps Dumas, pour dire qu'en deux enjambées il était monté sur les plus hautes banquettes de la voiture, qui n'avait pas cessé de rouler, et qu'il s'était assis près de moi et de quelques bouchers de Poissy, dans l'enthousiasme de ce voisinage illustre.

— Donc, nous dînerons ensemble; si vous voulez coucher, vous coucherez, et demain matin... Faites mieux, restez un mois à Saint-Germain, et vous écrirez une pièce pour le Théâtre-Historique. C'est entendu, vous restez. Arrête ici, mon ami; monsieur ne va pas à Luciennes; il descend à Monte-Christo avec moi.

— Allons! je vous sacrifie madame du Barry, dis-je à Dumas.

— Elle en tant sacrifié d'autres à Louis XV...

Nous descendîmes; nous étions à la grille de Monte-Christo. Dumas, qui a tant décrit de costumes, me permit de parler du sien. Il avait une veste en velours, un bonnet de même, une chemise en dentelle de trois cents francs, et il n'était pas rasé. Visage connu, signes particuliers : aucuns.

— Monsieur Dumas!

— Qui donc m'appelle?

— C'est moi.

— Monsieur Dumas!

Une autre voix appelait Dumas.

— Monsieur Dumas! monsieur Dumas! monsieur Dumas! C'était une troisième voix : il en sortait de tous les points de la propriété.

La première voix dit à Dumas :

— J'ai acheté, ce matin, quinze cents goujons.

— Quinze cents goujons!! m'écriai-je. Et qu'allez-vous faire, bon Dieu! de tous ces goujons?

La voix continua :

— Huit cents ablettes, cent cinquante truites et douze cents écrevisses.

— C'est très bien, mon ami, répondit froidement Dumas, lâchez-les maintenant dans les bassins.

— Mais les bassins ont coulé, répliqua la voix.

J'avais cru comprendre, tout à coup je ne compris plus. J'avais compris qu'il y avait des bassins dans la propriété, et que les petits poissons étaient destinés à les peupler, mais je ne comprenais pas comment les bassins avaient coulé. Ordinairement c'est l'eau.

— Cela vous étonne! dit Dumas; on voit que vous n'avez pas eu affaire aux architectes.... Figurez-vous, mon cher ami, que j'ai fait creuser une suite de petits bassins les uns sous les autres, en forme de cascade....

— Monsieur Dumas, que faut-il faire de ces goujons?

— Allons, bon!... Mettez-les dans l'île de Monte-Christo,

— Oui, monsieur Dumas.

Et Dumas reprit en me menant du côté de sa cascade : — Or ces petits bassins étaient si mal construits, qu'il est arrivé ce que j'avais prévu, même avant que l'eau les remplît. Regardez, mon bon ami. Je vis alors dix ou douze bassins, grands comme une forte poêle à frire, qui s'étaient descellés et avaient glissé les uns sur le bord des autres, comme une pile d'assiettes.

Dumas réfléchissait profondément. Puis, prenant couragement son parti, il me dit en riant : — Si les poissons s'y fussent trouvés, il n'y aurait plus eu qu'à les servir. Les bassins sont devenus des plats.

J'ai dit que d'autres voix appelaient Dumas, dont l'intelligence suffisait à tout, répondait à tout, prévoyait tout, comme celle de Napoléon.

L'homme aux goujons avait à peine fini, et nous n'étions pas encore parvenus à la hauteur sur laquelle le château de Monte-Christo a été bâti, que le jardinier lui disait :

— Monsieur Dumas, où planterons-nous le parc?

— Ici, mon cher.

— Qui le dessinera?

— Moi, mon cher.

— Quelles espèces d'arbres voulez-vous ?

— Les plus belles espèces. Mélèzes, sapins, chênes, bouleaux, charmes, tilleuls,...

— Mais où sera votre parc ? demandai-je à Dumas, ayant remarqué avec douleur que le terrain de la propriété n'était pas aussi vaste que l'imagination du propriétaire.

— Je l'ai dit à mon jardinier, et vous venez de l'entendre ; il sera ici.

— Où nous sommes ?

— Oui.

— Il sera bien petit, lui dis-je. Il ne sera guère plus grand que le foyer de la Comédie-Française.

— Il sera petit, c'est vrai, mais il sera très littéraire.

— Qu'est-ce qu'un parc très littéraire, mon cher Dumas ?

— Je veux dire que je donnerai à chaque allée le nom d'un de mes ouvrages. Il y aura l'allée *Lorenzino* et l'allée *Antony*.

— Je comprends : mais cela ne procurera pas beaucoup d'ombre aux promeneurs.

— Que voulez-vous ? La gloire d'abord, l'ombre plus tard.

Enfin j'étais au pied du château de Monte-Christo, bâti entièrement d'après les idées, au goût et sur les plans d'Alexandre Dumas lui-même, et il a prouvé que son goût comme architecte est exquis comme son talent d'écrivain. Je n'ai rien à comparer à ce précieux bijou, si ce n'est le château de la *Reine Blanche*, dans la forêt de Chantilly, et la *maison de Jean Goujon* à Paris. Il est à pans coupés, avec balcon extérieur en pierre ; avec vitraux, croisées, tourelles et girouettes ; ce qui indique assez qu'il n'appartient à aucune époque précise, ni à l'art grec, ni à l'art moyen. Il a pourtant un parfum de Renaissance qui lui prête un charme particulier. Quoi qu'il en soit, c'est la manifestation d'un grand esprit, d'un goût d'artiste supérieur ; c'est le moule adorable d'une âme rêveuse et passionnée. Quel architecte au monde aurait conçu un tel monument ? La pensée du poète s'est ligée au passage, et Monte-Christo a été. C'est un monument en vers de dix syllables et à rimes croisées. C'est encore mieux que cela : on pourrait devenir amoureux fou de ce monument, comme on aime la lune quand on est jeune.

Dumas, qui connaît mieux que personne les hommes de valeur de son siècle, a confié l'exécution de toutes les statues de son château à MM. Auguste Préault, Pradier et Antonin Moine.

Un romancier distingué oublia, et c'est exact, l'escalier de la maison de campagne qu'il avait fait construire ; Dumas n'a rien oublié, ni l'escalier, ni les caves qui sont fort belles, ni le salon qui sera admirable lorsqu'il sera meublé, ni même

la devise des girouettes. Dans la banderole de l'une on lit : *Au vent la flamme !* et dans l'autre : *Au Seigneur l'âme !*

Il a fait placer en guirlande autour de la frise du premier étage le buste des grands écrivains dramatiques de toutes les époques et même de la sienne. En admirant ce beau trait de grandeur d'âme chez un écrivain dramatique si exempt de jalousie, je lui dis : — Mon cher Dumas, permettez-moi une seule observation.

— Laquelle ?

— Je vois dans votre guirlande dramatique *Dante* et *Virgile* ; il me semble que ni l'un ni l'autre n'ont écrit pour le théâtre. Ces deux poètes lyriques seraient aussi bien ailleurs, et ils n'usurperaient pas une place déjà bien limitée, puisque la littérature dramatique moderne est à grand-peine représentée là par le buste de Victor Hugo. Un seul écrivain dramatique contemporain !... A propos, et vous, mon bon ami, vous n'y êtes pas ?

— Moi, je serai dedans, me répondit Dumas, qui eut l'indulgence de me répondre.

A peine entrés dans le château de Monte-Christo, un Turc, un véritable Turc vint se jeter au cou de Dumas, et le Turc et Dumas s'embrassèrent pendant cinq minutes.

— Savez-vous ce que c'est que ce Turc ?

— Non, répondis-je à Dumas.

— Je l'ai ramené de Tunis, où il sculptait le tombeau du bey régnant. Je dis au bey qu'il avait assez de temps devant lui pour me permettre de disposer pendant quelques années de son artiste favori ; et le bey me l'a prêté. Voyez son ouvrage.

L'ouvrage de ce Turc prêté est un travail de moulure comme on n'en voit qu'aux plafonds mauresques de l'Alhambra ; c'est un enchaînement de traits en creux, dont l'ensemble produit l'effet et le mirage de la guipure, si jamais guipure de Bruxelles fut aussi légère que celle-là. Je fus frappé d'admiration. Triana n'a pas un seul plafond comparable à celui que le Tunisien a brodé pour Monte-Christo. Du balcon principal, qu'on pourrait appeler aussi le perron du château, on découvre un paysage plus beau peut-être que celui dont la vue jouit du haut de la terrasse de Saint-Germain. La couleur ne le rendrait pas ; que pourrait l'encre, la miennne surtout ? — Voilà tout ce que l'or de votre Monte-Christo n'aurait pas produit, dis-je à Dumas. — Oui, mais il l'aurait acheté, me répondit-il.

Tandis que nous étions sur ce perron, Dumas qui raconte si volontiers et si bien, me dit : — Vous voyez de l'autre côté de la route la boutique de ce marchand de vins, qui a pris pour enseigne *la Descente de Monte-Christo* ? Cette enseigne m'a causé un jour une terreur bien grande. On la

peignait sous mes yeux. Le barbouilleur arrive enfin au nom du débitant. Il peint d'abord un D. Tiens ! me dis-je, son nom commence comme le mien. Quelques minutes après je lui vois former un U. Diable ! dis-je encore ; il s'appelle donc Du... quoi ? J'attends. Le pinceau laisse tomber un M. Comment s'appelle donc ce marchand de vins ? S'il allait s'appeler Dumas ! Et juste devant mon château ! mais une peur !... Voyons... Après l'M, succède un A. C'est fait de moi ! son nom est Dumas ! Que faire, mon Dieu ! que faire ? Je me résigne. Une dernière lettre restait à peindre ; je ferme les yeux, je les rouvre, et je lis *Dumay*, marchand de vins, restaurateur. J'étais sauvé.

Nous sortîmes du château pour aller visiter l'île de Monte-Christo. C'est bien une île, et du milieu de cette île, un peu plus grande qu'un de ces bassins à frire dont j'ai parlé, s'élève un petit pavillon. Chaque pierre de cette construction lilliputiennne porte gravé en rouge le nom d'un des

nombreux ouvrages d'Alexandre Dumas. Toutes les pierres, vous le devinez aisément, sont couvertes d'inscriptions. Je n'approuve pas entièrement ces épitaphes ; l'effet n'est pas agréable à l'œil, et l'exemple est funeste. Demain un épicier se croira en droit, lui aussi, de faire construire un pavillon, et d'écrire sur les pierres dont il sera formé : *Sucre brut, sucre en pain, mignoulette, gomme arabique, colle à bouche, cirage*. Il dira : Puisque M. Dumas grave ses titres à la gloire, je puis bien graver mes titres à la fortune.

Ne croyez pas que je vous aie fait connaître toutes les curiosités du château d'Alexandre Dumas. Il serait injuste à vous de le supposer, à moi de le prétendre. Monte-Christo était encore en construction et en fliche quand je l'ai visité. Il n'y a qu'une chose que j'expose sans réticence, c'est l'amabilité, la magnificence, l'hospitalité du seigneur châtelain. Je ne parle pas de son génie ; il est connu de tout le monde.

LÉON GOZLAN.





On ne dit plus : Rien de nouveau sous le soleil, comme sous la monarchie. Mais il y a tant de nouvelles qu'elles se confondent et se perdent les unes dans les autres comme les flots de la mer. Il est vrai qu'aujourd'hui c'est la politique qui tient toute la place; or, nous laissons la politique aux journaux des rues. Soyons, si nous pouvons, le paradis dans cet enfer qu'on nous fait avec des soldats, une constitution (la cinquantième depuis un demi siècle), des clubs, des gens qui vont en avant et des gens qui vont en arrière. Croyons encore aux beaux-arts, aux beaux livres, aux belles femmes, au soleil, à Dieu, à tout ce qui est beau, — au paradis des âmes.

On commence à reprendre le chemin du théâtre, mais que joue-t-on dans les théâtres? Nous n'y voyons encore que des pièces d'été. Les vraies pièces, celles qu'on réserve à ce critique difficile qui s'appelle l'hiver sont encore dans les coulisses.

On parle du monde, mais où est le monde? Est-ce chez madame Armand Marrast, qui joue à la marquise? M. Armand Marrast a beau marcher avec des talons rouges, il ne parviendra pas à faire croire qu'il est devenu roi de France et de Navarre, ou tout au moins marquis de la Régence.

Dans un bal de nocés qui eut lieu la semaine passée aux *Frères Provençaux*, un jeune homme, préoccupé par des questions d'échéance, se tenait isolé, dans un coin du salon, dans une attitude peut-être un peu maniérée.

Un gros monsieur, propriétaire d'un catarrhe et d'une femme charmante, raillait beaucoup le jeune solitaire.

— Ne dirait-on pas un héros de roman? Mais voyez-le donc, monsieur, disait-il à un autre jeune homme, qui était précisément le frère du beau pensif, et qui ne manqua pas d'aller lui rapporter les ironies du gros monsieur.

— Bon! dit le jeune homme, a-t-il seulement une femme ce monsieur?

— Oui; là bas, cette jolie personne en rose.

— Très bien. Je vais l'inviter à danser.

— Tiens! dit le catarrhe au frère, voyez donc

le héros de roman qui danse avec ma femme. Dieu! comme il doit lui dire des choses mélancoliques!

A la valse suivante, le mari vit sa femme passer devant lui, serrée dans les bras du jeune homme, poitrine contre poitrine.

— Tiens! dit-il en baissant son éclat de rire d'un demi-ton, Virginie qui valse avec le héros du roman.

A la polka suivante, le jeune homme, en passant une main dans ses cheveux, vint inviter la dame qui, sans consulter son mari qui voulait s'en aller, met sa main dans la main du cavalier et s'envole avec lui!

— Mon mari veut se retirer, dit-elle au jeune homme; comme c'est ennuyeux! Que faire pour le retenir?... Ah! j'ai une idée; monsieur, venez m'inviter pour le premier quadrille; je suis sûre de rester maintenant.

Et légère comme une ombre, la jeune femme se glissa au vestiaire, y prit le chapeau de son mari, et avec toute la discrétion possible le jeta délicatement par une des fenêtres du jardin.

Le mari resta toute la nuit à chercher son chapeau, et toute la nuit le héros de roman dansa avec la femme.

On appelle *canard* en style de journal, la nouvelle fautive et hasardée. Il y a toute une ménagerie : — *Ours* est une pièce de théâtre qui s'ennuie solitaire dans un portefeuille; *serpent* est une faute d'impression qui dénature le sens d'une phrase et fait qu'un journal loue ses ennemis ou attaque ses amis. Ce qu'on appelle *ours* pour une pièce de théâtre s'appelle *sapeur* pour un article de journal condamné au même sort. On dit d'un article un peu vieux, que la barbe lui vient.

Le canard est le plus perfide des animaux, il vole astucieusement la nuit et s'abat de préférence sur les journaux du soir, qui étant toujours en retard, se laissant facilement envahir. — Les journaux du matin, qui se font à une heure où il n'est plus possible de vérifier les faits, les empruntent aux journaux du soir, et les servent avec leurs plumes à leurs abonnés ravis.

Un des beaux canards qui se soient abattus sur une feuille innocente, et sans contredit celui auquel le *Courrier du Havre* a donné accès.

M. Chevalier, rédacteur en chef de ce journal, est cependant un homme d'un âge mûr, spirituel et peu naïf : — mais, je le répète, le canard est le plus rusé des animaux.

M. Chevalier a raconté que des représentants du peuple, en février, avaient suivi le char funèbre en costume romain.

On se rappelle l'enthousiasme que causa la découverte de la planète de M. Leverrier. On donna tout à M. Leverrier, — toutes les croix, toutes les places, tous les bureaux de tabacs. — Mais voici qu'il appert que la planète n'existe pas. — Quelques ennemis de l'illustre astronome veulent, le croirait-on, en tirer avantage contre lui, et lui écrient : rendez les croix, les places et les bureaux de tabac ; — mais il répond avec raison que découvrir une planète qui existe, c'est le pont aux savants, — que l'on n'a pas fait autre chose depuis qu'on découvre les planètes, que le beau, le fin, c'est d'avoir découvert une planète qui n'existe pas, — et il garde les croix, les bureaux de tabac et les places.

Ivry est un charmant petit village, à dix minutes de Paris. — Quelques moulins à vent, un bout de clocher dans les arbres verts, et cinq ou six jardins entourés de buis le font, au premier aspect, ressembler à tous les villages du monde. On le croirait le séjour de l'innocence. — Hélas ! Ivry a pourtant du sang de mélodrame dans les veines ; c'est un village Fualdès, où quand vient le soir, les branches des ormes ont toutes d'affreuses complaints à raconter au passant, ne fût-ee que celle de la trop fameuse bergère d'Ivry.

C'est dans cette oasis de cour d'assises, au milieu d'un champ de pommes de terre, que l'on vient de planter le plus adorable camp du monde. — Une centaine de tentes qui semblent de loin des capucins de cartes, gris et bleus, s'étalent au soleil et décrivent des rues aussi régulières que la rue de Rivoli.

Le camp d'Ivry ajoute un élément pittoresque au passage ; et de loin les pantalons garance ont l'air, selon une expression de V. Hugo, *des fleurs rouges dans l'épaisseur des blés*. Plus proche de Paris que le camp de Saint-Maur, le camp d'Ivry attire chaque soir un grand nombre de citadins, auxquels les soldats font la gracieuseté de jouer la musique pendant une heure ou deux. Il n'est pas rare même de voir quelques dames s'aventu-

rer jusque dans l'intérieur des tentes, sous la conduite d'un brillant officier.

Les camps sont semblables aux jolies femmes, a écrit Nestor Roqueplan, un jour qu'il était allé se promener au camp de Compiègne. « C'est le matin qu'il faut les voir pour connaître à fond la beauté et l'humeur du soldat. Il est curieux de surprendre ces secrets de toilette, de compter ces ficelles qui rassemblent les éléments de propreté, depuis les cordons de chaussettes jusqu'à la bretelle en lisière qui soutient le pantalon. Les premiers sons de la diane font tressaillir des milliers de têtes enfouies dans la paille, le tambour fait raffe de tous les rêves, bons ou mauvais. Au premier appel, cette fourmière d'hommes est sur pieds. Chacun passe en revue les articles importants de sa tenue. Le fantassin possède un habit, une capote, une veste, trois chemises, deux cols, deux paires de souliers, une paire de guêtres noires, deux *idem* de blanches, un caleçon, une calotte de coton pour la nuit, une trousse garnie, trois mouchoirs, un livret, quatre brosses, un martinet, du blanc, du savon, de la cire, un tire-balle. Où est le mobilier qui renferme cette riche garde-robe ? Elle est contenue dans ce petit parallélogramme en peau de veau qui s'adapte à ses épaules, dans son sac. Le sac, c'est la commode, le secrétaire, le bureau, l'oreiller, le cabinet de toilette du soldat. »

Par suite de ce voisinage militaire, Ivry est devenu un village tout à fait républicain, — jusqu'à l'arbre de la liberté inclusivement. Sur la route, au-dessus d'une porte, on lit cette enseigne : *Café des Rentiers*, tenu par MESSIDOR. Les murs, — et principalement ceux du cimetière, — sont tapissés d'affiches de candidatures ; enfin, il y a un club à Ivry, le club dit des *Belles-Moissonneuses*.

Ce qui n'empêche pas Ivry, le plus joyeux village après Nanterre, — de danser le dimanche et de boire volontiers. Là, fleurissent encore dans leur pureté d'origine les courses en sac et le *Colin-Maillard aux ciseaux*. Les salles de bal regorgent de couples aux regards agrandis, où l'amour vient de mettre le feu ; sous les tonnelles sont les ivrognes rouges de vin blanc. Le violon résonne de tous côtés. A minuit il y a encore du monde partout, même dans les fossés, — surtout dans les fossés.

Il y a une erreur qu'il faudrait enfin retirer de l'hospice des Incurables, et changer en vérité nouvelle, ou en paradoxe, ce qui est synonyme. Les naïfs apologistes de la paix ont inventé cette erreur, et l'ont cristallisée en axiome latin : *Si vis pacem, parbellum* : *Si tu veux la paix prépare la guerre*. Il aurait fallu dire, *si tu veux la paix,*

prêche la paix. A la faveur du vicil axiome latin, les rois et les républiques, les plus enclins à la paix, se croient obligés de faire de continuel préparatifs de guerre; tous les peuples, conduits par le même axiome, consomment leurs loisirs pacifiques, à l'étude des batailles sur terre et sur mer. A force de se préparer, un jour arrive où tout le monde est prêt. Il faut bien alors employer tant de bras oisifs que le fusil a dégoûtés de la charrue; il faut bien contenter tant de jeunes ambitions qui n'ont pas été élevées au son du tambour, pour obéir bourgeoisement à la cloche d'une usine; il faut bien donner raison à tant de monuments, de statues, de colonnes, qui ne promettent leurs exclusives et éternelles illustrations qu'aux citoyens qui affrontent les balles et les boulets.

On voulait la paix sérieusement, mais on a dû se conformer à l'axiome : une étincelle allume un incendie; les étincelles n'en font pas d'autres, et il y a toujours des étincelles. La guerre éclate, et, dans les deux camps, chacun se félicite d'avoir si bien préparé la bataille dans les loisirs de la paix.

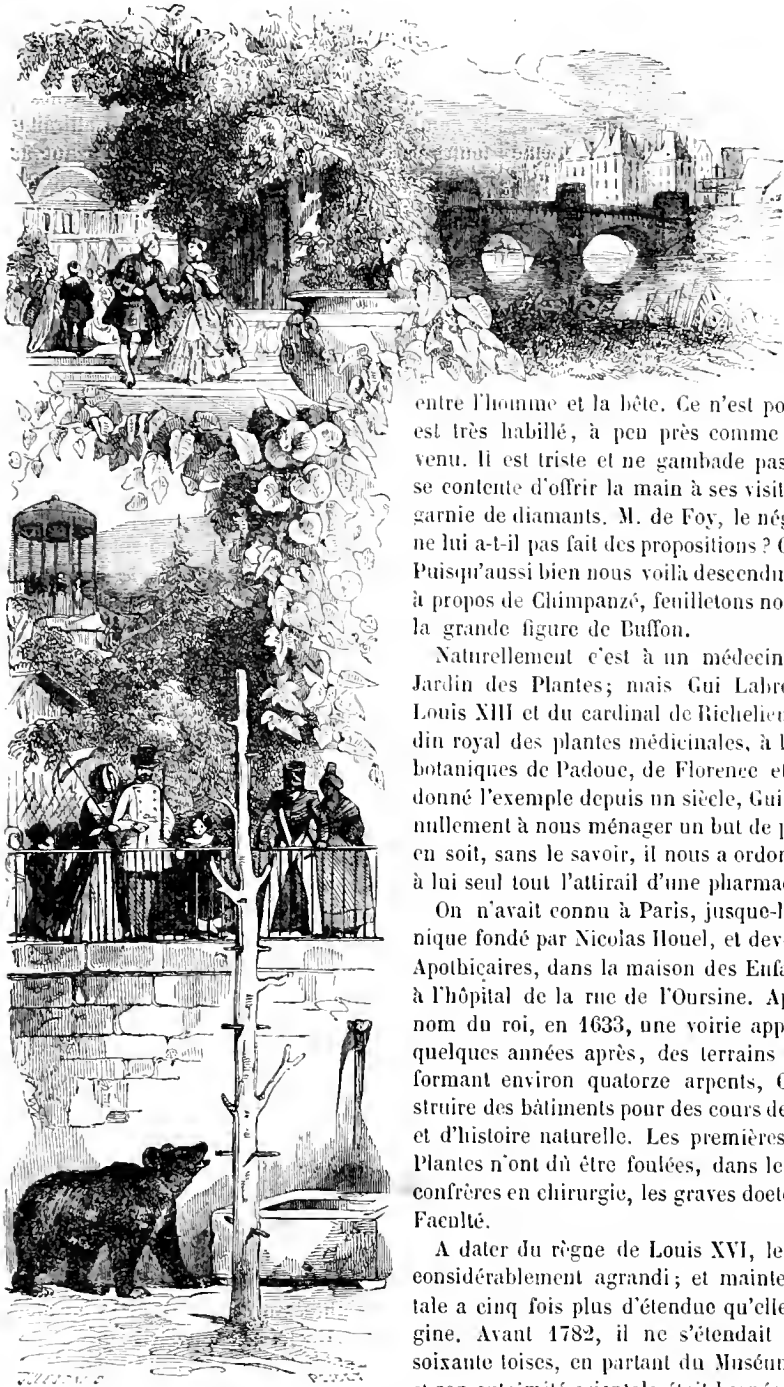
On parle toujours des rouges et des blancs, des révolutionnaires et des contre-révolutionnaires. On vous invite à dîner avec la promesse qu'on ne parlera pas politique, mais dès qu'on est à table, c'est la république qui sert d'échanson. On l'aime, on la haït, mais au moins c'est la passion qui parle. Depuis six mois on a plus vécu en France de la vie publique qu'on n'avait fait durant dix-huit ans.

Est-ce une régénération sociale? Est-ce la décadence? Sommes-nous les derniers Romains? Croyons en nous, et le monde est à nous; mais si nous nous laissons aller au découragement, nous sommes à jamais perdus. Il n'y a ni république rouge, ni république blanche, ni république tricolore : il y a la république verte, qui est celle du bon Dieu, celle des moissons et des vendanges, des forêts et des montagnes. Ne craignons pas que le sang de 1793 nous enivre et nous emporte trop loin. N'ayons pas peur de la sombre guillotine; nul de nous n'y montera, qu'il soit blanc ou rouge. Qui oserait relever cet échafaud tout fumant encore du sang de Marie-Antoinette et de Saint-Just, de Charlotte Corday et de Danton? Le tableau du passé nous préservera, Dieu aidant. Le grand malheur de 1792, c'est l'invention de la guillotine. Ça été la machine de la mort qui, comme les machines dans l'industrie, centuple la besogne. Et puis on se laissait guillotiner, mais se fût-on laissé pendre?

Le marquis de Favras, ce premier conspirateur contre la Révolution, surnommé le dernier marquis, fut aussi le dernier pendu. Un peintre d'histoire a peint son supplice pour l'exposition prochaine. Sa mort fut le premier acte de justice révolutionnaire. Comme il avait passé quatre heures à l'Hôtel-de-Ville à dicter son testament la nuit vint, il fallut le pendre aux flambeaux. Ce fut sur la place de Grève, au lieu même où Lally, baignonné, avait eu, vingt-quatre ans auparavant, la tête tranchée.



BUFFON AU JARDIN DES PLANTES.



Le Jardin des Plantes a un nouvel hôte qui fait beaucoup de bruit; ce n'est pas un monsieur ni un citoyen, mais ce n'est pas non plus un animal déraisonnable: c'est le point suprême

entre l'homme et la bête. Ce n'est point un sans-culotte, il est très habillé, à peu près comme le premier bourgeois venu. Il est triste et ne gambade pas comme les singes. Il se contente d'offrir la main à ses visiteurs, une main toute garnie de diamants. M. de Foy, le négociateur en mariages, ne lui a-t-il pas fait des propositions? C'est là un beau parti. Puisqu'aussi bien nous voilà descendu au Jardin des Plantes, à propos de Clumpanzé, feuilletons notre histoire, et saluons la grande figure de Buffon.

Naturellement c'est à un médecin que nous devons le Jardin des Plantes; mais Gui Labrosse, en obtenant de Louis XIII et du cardinal de Richelieu la fondation du Jardin royal des plantes médicinales, à l'imitation des Jardins botaniques de Padoue, de Florence et de Pise, qui avaient donné l'exemple depuis un siècle, Gui Labrosse, ne songeait nullement à nous ménager un but de promenade. Quoiqu'il en soit, sans le savoir, il nous a ordonné l'exercice qui vaut à lui seul tout l'attirail d'une pharmacie.

On n'avait connu à Paris, jusque-là, que le Jardin botanique fondé par Nicolas Houel, et devenu depuis Jardin des Apothicaires, dans la maison des Enfants-Rouges et ensuite à l'hôpital de la rue de l'Oursine. Après avoir acquis, au nom du roi, en 1633, une voirie appelée des *Copeaux*, et, quelques années après, des terrains voisins, le tout réuni formant environ quatorze arpents, Gui Labrosse fit construire des bâtiments pour des cours de botanique, de chimie et d'histoire naturelle. Les premières allées du Jardin des Plantes n'ont dû être foulées, dans le principe, que par les confrères en chirurgie, les graves docteurs et les élèves de la Faculté.

A dater du règne de Louis XVI, le jardin lui-même fut considérablement agrandi; et maintenant sa superficie totale a cinq fois plus d'étendue qu'elle n'en avait à son origine. Avant 1782, il ne s'étendait pas au-delà de cent soixante toises, en partant du Muséum d'histoire naturelle, et son extrémité orientale était bornée par un vieux mur au

bas duquel coulaient les eaux du canal de Bièvre, lorsque ce canal traversait l'abbaye de Saint-Victor et une partie de Paris.

Louis XV avait nommé Buffon à la surintendance du Jardin du Roi; Louis XVI, en 1780, fit placer solennellement, à l'entrée du cabinet d'histoire naturelle, la statue en marbre du célèbre naturaliste, sur le socle de laquelle on lit cette inscription :

Majestati naturæ par ingenium.

La belle serre près la ménagerie est de la même époque.

La révolution, qui laboura tant de jardins de luxe, respecta le Jardin des Plantes et concourut à son embellissement. En 1790, un monument fut érigé à Linnée, à mi-côte du Labyrinthe, et l'on creusa le grand bassin dont les talus sont environnés d'arbustes et de plantes aquatiques. En 1792, quand on supprima la ménagerie de Versailles, une foule d'animaux rares et féroces qui se trouvaient sans feu ni lieu, reçurent l'hospitalité dans ce paradis terrestre des hyènes et des fleurs. Aujourd'hui, chaque espèce du genre animal a son domicile bien clos, ses heures de repas bien réglées, malgré la réduction proposée naguère à la Chambre des députés sur la table et le logement des lions et des tigres. Toutes la gente volatile, y compris les oiseaux de proie, perche ou vole à son gré derrière d'élégants treillis qui n'ont d'autre défaut pour elle que celui d'être une cage; mais qui n'a pas sa cage, ici-bas? Les aquatiques se livrent aux délices du bain dans une onde transparente; toute bête ruminante a pour elle et sa famille une cabane, au milieu d'un parc... j'allais presque dire un château; enfin, les singes ont un palais de cristal, une maison de verre, comme le sage de l'antiquité. Un musée est leur dernière demeure; ils ont aussi leurs catacombes dans le cabinet d'anatomie comparée, où sont rangés, comme des statuettes de Dantan, les squelettes de toutes les races d'animaux connus.

De pareils hôtes ne pouvaient manquer d'amener des promeneurs, et quelquefois, en venant visiter l'éléphant ou la giraffe, on jette un coup d'œil sur les nouvelles serres chaudes, dont les vitraux rivalisent avec la demeure féerique des jocos, et l'on entre un instant dans la Bibliothèque et dans les vastes galeries où sont rassemblées les productions les plus rares des trois règnes, venues de toutes les parties du monde. Enfin, voici une promenade digne de ce nom et ouverte à tous les rangs, à tous les âges; mais c'est une promenade excentrique; le véritable Parisien y va une fois en sa vie, à moins qu'un tendre rendez-vous ne l'appelle sous ces discrets ombrages, dans ce nouveau

monde situé aux confins de Paris. Le Labyrinthe a vu plus d'une Ariane. Les habitués du lieu sont les étrangers, les militaires et les bonnes d'enfants. Les enfants regardent les singes; les bonnes regardent les militaires; les étrangers seuls regardent tout.

Buffon possédait une grande fortune, qu'il employait noblement. Les dépenses du Jardin du Roi absorbaient tous ses fonds, et le forçaient même à emprunter. L'ancien édifice était devenu insuffisant pour recevoir les richesses des trois règnes de la nature, que le grand nom de Buffon attirait de toutes parts au Jardin des Plantes. A chaque accroissement du cabinet d'histoire naturelle, Buffon livrait une pièce de son logement; un jour, ce fut sa bibliothèque, un autre son salon, un autre sa chambre à coucher, si bien qu'il se trouva mis à la porte par lui-même. Buffon se vit alors dans la nécessité d'acquérir un hôtel voisin. Il avait fallu qu'Alexandre fit la conquête de l'Asie pour qu'Aristote pût rassembler les œuvres de la nature. Pour composer un plus grand herbier, Buffon n'eut besoin que de sa gloire.

Buffon, en personne, était l'âme du Jardin des Plantes. Daubenton disait: « Sans Buffon, je n'aurais pas passé, dans ce jardin, cinquante ans de bonheur. » Ces deux savants aimaient véritablement la nature. Seulement Buffon la considérait en vrai philosophe, en écrivain, en poète, et Daubenton en classificateur. Buffon était myope. C'est surtout avec les yeux de l'esprit qu'il voyait. Les yeux lui semblaient des conducteurs trop grossiers pour arriver par leur seule entremise à la découverte de la vérité. L'analyse physique elle-même ne lui inspirait qu'une confiance médiocre. Un savant lui parlait d'une expérience qu'il projetait sur un diamant: « Je le ferai brûler dans un creuset d'or, disait-il. — Le meilleur creuset, c'est l'esprit, » répondit Buffon. C'est en passant la nature à ce creuset suprême qu'il sut extraire les lois générales des êtres.

Comme Descartes, ce hardi penseur, qui ébranlait par la doctrine du libre examen tout l'édifice du catholicisme et qui faisait en même temps ses dévotions à la Vierge, Buffon se montra toujours un modèle de soumission aux usages religieux. A sa campagne, les jours fériés, il suivait assidûment les offices. Il craignait par-dessus tout les censures de l'Église. Ayant appris que ses idées sur la formation de la terre avaient ému les graves docteurs de la Sorbonne, Buffon se hâta de désavouer toutes les conséquences que l'irréligion pouvait tirer de ses ouvrages. Il essaya même d'accorder ses hypothèses avec le récit de la création dans la Genèse. Un tel acte de christianisme désarma la Sorbonne. Elle retira cette main pleine de foudres qu'elle tenait déjà levée sur la tête du

savant. On a mis en doute dans cette circonstance la bonne foi de Buffon, Peut-être l'auteur de la *Théorie de la terre* se souvint-il de l'histoire de Galilée.

Buffon mourut un an avant la révolution. Son fils fut surpris par le déluge de sang qui commençait à déborder sur la tombe de son père. Ce célèbre naturaliste, qui a écrit l'histoire des anciens déluges, n'avait pas prévu celui-là.

Ce fils de Buffon avait un peu voyagé. L'impératrice de Russie l'avait reçu et fêté dans ses États. Toutes les têtes couronnées lui témoignaient le désir de l'attacher à leur service. La révolution ne lui reprocha d'autre crime que d'être le fils de son père. Ce que la vengeance de 93 poursuivait dans le comte de Buffon, c'était le titre de grand seigneur. Traîné au supplice, ce pâle jeune homme comprenait à peine l'énigme de cette sanglante comédie. Doux et courbé comme un roseau, il baissait et relevait la tête sous le vent de la foule qui accourait à son passage. Quand il fut monté sur la fatale planche, quand le bourreau se prépara pour de bon à lui lier les mains, il frissonna, il chancela et se retourna vers le peuple :

« Citoyens, je suis le fils de Buffon ! »

Le peuple garda le silence. — Qu'est-ce que cela me fait ? dit le bourreau, quand tu serais le fils du pape ! — Je suis le fils de Buffon, l'auteur de l'*Histoire naturelle*, répéta fièrement la victime. — Je ne sais pas lire, murmura le bourreau. — Quel mal ai-je fait ? reprit une dernière fois ce pauvre jeune homme avec le sentiment d'une conscience pure. — Si ce n'est toi, c'est donc ton père ! Tu as, d'ailleurs, la tête d'un aristocrate !

Ces gens de guillotine ne connaissent les hommes qu'à la tête.

Il n'y avait plus rien à dire. Le fils de Buffon se couvrit de la gloire de son père comme d'un voile, et, sous ce voile sacré, il reçut le fatal couteau.

Le fils, le tombeau, la statue et l'héritage de Buffon, la révolution dévora tout. Au même moment où l'héritier d'un nom immortel tombait sous le niveau brutal de la guillotine, le peuple rendait à un naturaliste étranger des honneurs publics. Le buste de Linnée, de l'apprenti cordonnier, était placé au Jardin des Plantes, sous le cèdre du Liban. Les femmes, les enfants, les vieillards venaient lui rendre hommage dans le nouveau temple de la nature. Sous cette espèce de culte rendu au savant suédois, perçait encore la haine contre le naturaliste français ; on relevait la gloire de l'en-

fant du peuple pour mieux humilier celle du grand seigneur. Les nuages jetés sur la mémoire de Buffon se sont heureusement dissipés avec la tempête révolutionnaire.

Comme Pascal qui devina les mathématiques et y fut inventeur, tout en faisant les *Provinciales* ; comme le géomètre créateur, qui parvint, à travers ses calculs, à écrire le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, Buffon avait le génie de la science et celui du style. Quoique entré fort tard, à près de quarante ans, dans l'histoire naturelle, l'âge où son contemporain Jean-Jacques Rousseau entra dans les lettres, il eut le temps de parcourir le cercle de la vie et de l'histoire de l'univers. Philosophe en même temps et au même degré que naturaliste, littérateur du premier ordre, il réunit en lui plusieurs mérites, dont un seul aurait suffi pour perpétuer sa mémoire. Penser, — savoir, — écrire, c'est tout l'homme ; ce fut Buffon.

Parmi tous les éloges inspirés par Buffon et son génie, voici le plus beau parce qu'il est le plus simple :

Sédaine qui faisait parler les bêtes presque aussi naïvement que La Fontaine, a envoyé de leur part ce remerciement à Pajou, qui avait sculpté la figure de Buffon :

EN LA FORÊT DE MONTEBARD,

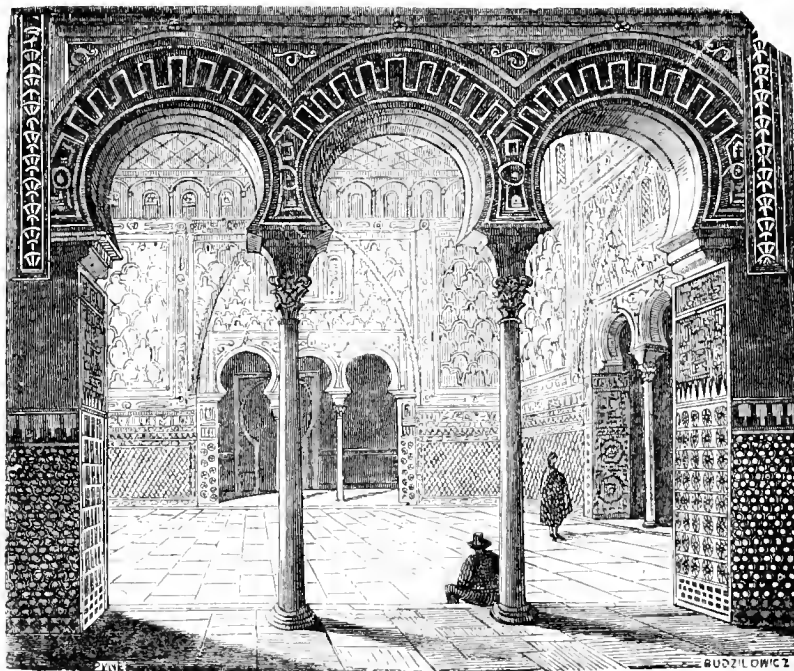
DE LA PART DES ANIMAUX DU GLOBE TERRESTRE :

« Homme Pajou ! nous te sommes bien obligés. Nous ne savions comment remercier l'homme Buffon de nous avoir peints ; et toi, avec ton instinct, ton ciseau et de la pierre, tu as rendu nos sentiments et sa figure ; tu as donné une idée de son intelligence aussi parfaitement qu'il a rendu la nôtre, avec sa réflexion et la plume d'un de nos camarades.

« Sais-tu qu'il ne faut pas être un sot pour exprimer la reconnaissance des bêtes ? Elle est pure, la nôtre, elle n'est pas comme la vôtre, toujours gâtée par l'amour-propre. Quand nous recevons un bienfait, nous ne croyons pas l'avoir mérité.

« Nous ne disons pas cela pour toi, tu dois être, comme l'homme Buffon, bon et honnête. Vous auriez dû tous deux être des nôtres ; tu aurais été un lion, et lui un aigle. Adieu. »

Ce petit chef-d'œuvre, digne de l'antique, aurait dû être gravé sur le piédestal de la statue de Buffon.



DONA MARIANA.

Vers la fin de l'été, en 1830, deux voyageurs accomplissaient le pèlerinage dont ne se dispense aucun des touristes qui parcourent la Péninsule; après avoir gravi les rues de Grenade, où achèvent de s'érouler les maisons jadis habitées par les Zégris et les Abencerrages; ils allaient visiter le séjour des rois maures, le palais arabe et la forteresse de l'Alhambra. C'étaient deux jeunes gens. L'un, celui qui paraissait le plus jeune, attirait particulièrement l'attention des rares promeneurs qui étaient venus chercher l'ombre des grands arbres et la fraîcheur des eaux sous les allées sinieuses par lesquelles on monte à la forteresse mauresque. Bien qu'aucune excentricité dans sa mise, aucun signe de race, aucune singularité ne le distinguât, il y avait dans sa tenue, dans l'ensemble de sa personne, un certain cachet auquel il était

impossible de se méprendre, une sorte d'estampille qui disait clairement : étranger et Français. Ce Français avait d'ailleurs une tournure élégante, des traits agréables, et cette fraîcheur de teint, ce léger embonpoint, qui témoignent du contentement de l'esprit et de la sérénité de l'âme.

L'autre voyageur était un beau type de la race espagnole; sa stature ne dépassait pas la dimension moyenne, mais sa manière de porter la tête, sa démarche ferme, sa taille svelte et souple, semblaient lui donner d'autres proportions. Sa figure fine, sérieuse et fière, rappelait quelques portraits des maîtres de l'école espagnole; s'il eût porté la fraise tuyautée, le pourpoint de satin rebroché d'argent et l'ordre de la Toison-d'Or en collier, il aurait ressemblé trait pour trait à l'un de ces grands d'Espagne dont les toiles de

Velasquez nous ont conservé le visage et le costume historique, à l'un de ces courtisans illustres qui osaient devenir les rivaux de Philippe IV, et suivre mystérieusement la Calderona à travers les solitaires jardins de Buen-Retiro.

Les deux jeunes gens montaient vers l'Alhambra en s'arrêtant et se retournant à chaque pas pour contempler les admirables perspectives de la Vega de Grenade. De ce point élevé, ils dominaient la ville; à leurs pieds, au fond d'un abîme de verdure, murmuraient les eaux du Darro, limpide torrent dont les ondes capricieuses laissent sur ses rives des paillettes d'or; sur leur tête, ils apercevaient les murs de l'Alhambra et la tour au sommet de laquelle fut arborée la croix le jour de la prise de Grenade. Au versant de la colline que couronne l'Alhambra, les peupliers et les ormes formaient des voûtes aussi fraîches, aussi sombres que celles des bois d'Ermenonville ou de Chantilly; mais sous ces ombrages s'épanouissaient, sauvages et magnifiques, les fleurs qui ne résistent pas à l'âpreté de nos hivers; de tous côtés, les splendides bouquets du laurier-rose se mêlaient aux myrtes odorants et aux buissons de grenadiers. De légers nuages voilaient à chaque moment le soleil; un souffle de vent, qui avait passé sur la Sierra-Nevada, répandait dans l'atmosphère de soulaines fraîcheurs, et murmurait dans le feuillage des peupliers.

A l'aspect de ces lieux célèbres, de cette plaine riante, témoin de tant de combats sanglants, de ces remparts qui virent la défaite du dernier des rois maures, de ces merveilleux paysages, de Grenade la belle enfin, le Français exprima avec beaucoup d'enthousiasme son admiration. L'Espagnol resta un quart d'heure à la même place, les bras croisés, le regard rêveur et l'âme plongée dans un ravissement silencieux; puis tous deux continuèrent à monter vers l'Alhambra.

— Mon cher Fernand, dit gaiement le Français, Grenade me réconcilie avec l'Espagne; c'en est fait, je pardonne au reste de la Péninsule ses affreux chemins, ses ponts sans rivières et ses rivières sans ponts, ses hôtelleries célèbres dans le monde entier, ses campagnes grillées, ses villes qui tombent en ruines, ses mendiants et ses moines; oui, je lui pardonne tout en faveur de Grenade.

— Merci pour elle, répliqua l'Espagnol en souriant, mais je t'assure que tu es injuste envers notre pauvre Espagne.

— L'Espagne au ciel bleu! Quelle déception! dit le Français en s'animant; j'ai vu Barcelone, Valence, Madrid; Dieu du ciel! quels restaurants! quels cafés! quels théâtres! et quel peuple! Vois-tu, je ne peux pas souffrir les Espagnols depuis que je les ai vus chez eux. Je puis te dire cela sans te

blessier, mon cher Fernand, mon vieil ami de collègue; quoique né dans la Nouvelle-Castille, tu es Français; tu es Français par tes manières, par ton éducation, par ton esprit; tu es un enfant de Paris comme moi...

— Eh! oui, dit l'Espagnol en soupirant; mais il faut bien que je l'oublie, puisque je dois vivre et mourir en Espagne. Pourtant je t'assure que tu as d'injustes préventions et que, quand tu connaîtras mieux ce pays, tu verras qu'il a encore quelques beaux aspects.

— L'aspect de Grenade, j'en conviens. Je dis l'aspect, car s'il fallait aller au fond des choses et parler de la *Fonda del Comercio*, dont nous occupons depuis hier un des appartements démeublés, il faudrait bien avouer que cet honorable logis ressemble à toutes les hôtelleries d'Espagne, ce qui est faire son éloge en un mot.

— Patience, dans quelques jours nous serons à Gibraltar, et là tu trouveras ce dont on n'a pas même l'idée ici, des auberges tenues d'une façon confortable. Au lieu d'être servi par une maritorne qui chante à plein gosier en faisant ton lit, et juge que broser chaque jour ta redingote est un luxe de propreté tout à fait inutile, tu auras un domestique anglais fort attentif, fort soigneux, fort respectueux surtout.

— J'aime encore moins les Anglais que les Espagnols, dit vivement le jeune homme; je ne puis souffrir ces visages flegmatiques encadrés entre les bords d'un chapeau pyramidal et les deux pointes d'un col de chemise bien raide. Le seul bon côté des auberges espagnoles, c'est qu'on n'y rencontre pas souvent de ces honorables insulaires. Ils voyagent en Espagne pourtant; où ne voyageaient-ils pas! Mais, ma foi, je ne sais où ils logent.

— Silence, Léonce! interrompit l'Espagnol; nous sommes à la porte de l'Alhambra.

En effet, ils étaient en face de l'arc mauresque sous lequel passèrent, il y a plus de trois siècles, les chevaliers chrétiens qui, commandés par le cardinal Gonzalès de Mendoza, pénétrèrent les premiers dans les murs de l'Alhambra. Fernand s'arrêta sous la voûte et leva les yeux vers le mystérieux emblème que l'architecte arabe a gravé dans la pierre: c'est une main étendue vers une clef. — Les rois maures ont emporté le secret de cet hiéroglyphe, dit-il; nul ne saurait l'expliquer aujourd'hui. Ceux qui prétendent à quelque connaissance des symboles de l'islamisme affirment que cette clef est l'emblème de la doctrine, et la main celui de la foi. D'autres érudits pensent que ceci signifiait tout simplement que l'ennemi prendrait l'Alhambra quand la main prendrait la clef. S'ils disent vrai, le roi Boabdil aurait dû,

avant de passer pour la dernière fois sous cette porte, faire effacer ce glorieux rébus.

Quelques soldats fumaient et jouaient aux cartes dans le corps-de-garde pratiqué sous la voûte; l'un d'eux prit la permission qu'exhibaient les voyageurs, et, après les avoir regardés avec attention, comme pour se rappeler au besoin leur figure, il leur fit signe de passer outre.

Dès les premiers pas qu'ils firent dans la cour qui précède le palais que Charles-Quint éleva près du palais arabe, une espèce de cicerone officiel vint au-devant d'eux en leur déclarant qu'il était là pour ouvrir et montrer aux étrangers les salles de l'Alhambra. Cet homme était une façon de Basile mal couvert d'une vieille redingote noire qui, à la rigueur, aurait pu passer pour une soutane, et grâce à laquelle il ressemblait à quelque chose comme un bedeau ou un chantre de paroisse.

— Ce corbeau va nous suivre partout, dit Léonce d'un air contrarié; tâche donc de lui persuader qu'il peut en toute sécurité nous laisser aller seuls dans les domaines du roi Boabdil.

— Il n'est pas besoin pour cela de tant de paroles; dès que nous aurons passé la première porte, j'userai tout bonnement de l'argument irrésistible, et il le saisira parfaitement, je t'en réponds, dit l'Espagnol en portant la main à la poche de son gilet.

Le cicerone, entendant parler français, observa les voyageurs d'un œil sournois et défiant. Depuis quelques jours, on s'entretenait tout bas à Grenade des événements qui venaient de s'accomplir en France; déjà l'on savait que la révolution de juillet était un fait certain. A cette nouvelle inouïe, le parti libéral avait été saisi tout à la fois de joie et de terreur, car notre triomphe devait attirer inévitablement sur lui une cruelle persécution. Le gouvernement espagnol manifestait sa colère et ses inquiétudes par des mesures rigoureuses et un système préventif encore plus absurde qu'odieux. Ses espions étaient partout, sa police se mêlait de tout, et multipliait les agents pour établir la plus active surveillance et le tenir au courant de toutes les menées de ses ennemis.

Le cicerone était depuis longtemps enrôlé dans cette honorable milice. A l'aspect des deux étrangers, il s'était bien promis de prêter l'oreille à leurs discours et d'en faire le sujet d'un rapport circonstancié. Aussi fut-il très mortifié en les entendant parler français, et très fâché de ne pouvoir les comprendre; car il ne se sentait pas assez d'imagination pour inventer tout à fait son rapport. Il manifesta sa mauvaise humeur en les promenant en silence et d'un pas pressé à travers les salles à demi ruinées du palais de Charles-Quint. Les voyageurs se laissèrent docilement emmener jusqu'à

l'entrée de l'édifice mauresque, cachée et déshonorée par un grand mur lézardé. Là, Fernand s'arrêta, et présentant deux duros au cicerone, il lui dit en bon espagnol :

— Ne prenez pas la peine d'aller plus loin; la plupart des salles de l'Alcazar n'ayant plus de portes, il n'est pas besoin de nous les ouvrir. Nous allons les parcourir seuls, et dans deux heures environ nous serons charmés de vous retrouver ici pour vous remercier de nouveau de votre extrême obligeance.

Le cicerone hochea la tête d'un air ébahi, et réfléchit un moment. Apparemment la proposition ne lui parut pas trop compromettante; car il mit l'argent dans sa poche, s'assit tranquillement, et dit avec un geste de condescendance :

— Vous pouvez aller.

Les voyageurs, après avoir franchi un passage obscur, s'arrêtèrent au seuil de la première enceinte, et la parcoururent d'abord d'un regard ébloui. C'était une vaste cour fermée de tous côtés par des édifices d'une architecture bizarre et merveilleuse. Un bassin immense, creusé au ras du sol, réfléchissait dans ses eaux tranquilles les sveltes colonnes, les arceaux gracieux des galeries. Ce miroir naturel était comme encadré dans une étroite plate-bande pavée de marbre; au-delà croissaient dans un riant désordre ces beaux arbustes qui fleurissent toute l'année sous le doux ciel de Grenade; les Arabes qui les plantèrent jadis nommèrent ce lieu la cour des Myrtes; c'est ainsi qu'il s'appelle encore aujourd'hui. L'air, le feuillage, les eaux, tout était immobile; le plus profond silence régnait dans cette enceinte inondée de parfums et de lumière.

Fernand, debout au milieu de la galerie qui sert de portique à la cour des Myrtes, contemplait, recueilli dans une muette admiration, ces lieux célestes qu'il avait si souvent rêvés. Il n'aurait pu trouver des paroles pour rendre ses impressions, car en ce moment aucune idée ne se formulait nettement dans son esprit; mais il sentait de toutes les puissances de son âme la poésie et les enchantements de ce séjour.

Son compagnon, qui avait suivi à Paris un cours de langues orientales, tâchait de déchiffrer les inscriptions mêlées aux arabesques dont les murs étaient ornés, et les transcrivait soigneusement sur son portefeuille. Puis, saisi d'une réminiscence poétique, il s'écria : — Ami, nous retournons au temps des rois maures; nous rentrons de trois siècles dans le passé. Ne dirait-on pas que la reine-sultane va paraître à travers ces arceaux, et que nous allons voir au fond de cette galerie l'ombre du jaloux Boabdil? L'Alhambra est encore peuplé de ces illustres morts; personne ne les a rempla-

cés. Nous croyons les y retrouver. Une telle illusion ne serait pas possible en tout autre lieu. Tous les monuments historiques ont été plus ou moins restaurés et habités par les nouvelles générations; mais ici rien n'est profané...

Comme il disait ces mots, ses yeux s'arrêtèrent par hasard au pied d'une des colonnettes, à l'angle de la galerie qu'il n'avait pas encore explorée.

— Miséricorde ! s'écria-t-il, qu'est-ce donc que cela ?

Fernand s'approcha à cette exclamation, regarda cet objet dont la vue avait épouventé son ami, et partit d'un grand éclat de rire : la reine-sultane, le farouche Boabdil, les rêves poétiques, tout avait disparu à l'aspect d'un polichinelle de carton, d'une belle poupée et d'un gros livre d'images jetés pêle-mêle dans un coin de la galerie de la cour des Myrtes.

— Il y a des Anglais ici ! s'écria Léonce d'un air de désolation comique.

— Une famille anglaise a pris l'Alhambra pour hôtellerie, c'est clair, dit l'Espagnol en riant toujours; tu te demandais tantôt où logeaient ces honorables insulaires quand ils voyageaient parmi nous... Eh ! parbleu, tu le vois, à l'Alhambra. Ils sont établis dans cette partie de l'Alcazar, et à l'heure de la récréation ils envoient les enfants jouer dans la cour des Myrtes.

La chose paraissait en effet probable; bientôt il n'y eut plus de doute : deux jeunes miss et une demi-douzaine de marmots firent irruption dans la galerie sous la surveillance d'une vieille gouvernante, qui les suivait gravement une ombrelle verte à la main, un chapeau vert sur la tête et des lunettes vertes sur le nez.

— Sauvons-nous ! dit Léonce en entraînant son ami.

Ils parcoururent les autres parties de l'Alcazar; mais la rencontre qu'ils venaient de faire les avait jetés dans une autre disposition d'esprit : elle avait mis en fuite les poétiques fantômes de Fernand et glacé l'enthousiasme un peu emphatique du jeune Français. Ils trouvèrent que la fameuse cour des Lions ressemblait à un de ces palais en miniature qu'on fabrique avec des verres de toutes couleurs, et que les lions eux-mêmes n'étaient qu'une mauvaise caricature du roi des animaux.

Cependant, au moment d'aller rejoindre le complaisant cicerone, Léonce s'arrêta; une fantaisie bizarre lui passait par l'esprit.

— Écoute, dit-il à son ami, je ne vois pas pourquoi nous ne jouirions point des mêmes privilèges que cette honorable famille anglaise, qui s'est commodément installée ici. Il y a certainement place pour nous aussi dans le palais des rois maures; restons-y pendant les quatre jours que nous

devons passer à Grenade. Sais-tu qu'à mon retour à Paris je serai charmé de pouvoir dire en toute vérité que j'ai logé à l'Alhambra ?

— Restons, si la chose est possible, répondit Fernand; je vais entrer en pourparlers.

Le cicerone souleva d'abord toute sorte de difficultés. Selon lui, pour obtenir la permission de demeurer à l'Alhambra, il fallait arriver, en remontant toute la hiérarchie des autorités, jusqu'au gouverneur général de la province de Grenade. Huit jours au moins, disait-il, huit jours de pressantes sollicitations étaient nécessaires pour obtenir cette faveur. — Fernand le laissa dire; ensuite, tirant de sa poche deux doublons, il lui répondit tranquillement : — Ayez la complaisance de remplir pour nous toutes ces formalités et de permettre que nous restions ici en attendant; la chose me paraît facile; vous n'avez qu'à ne pas vous apercevoir de notre présence. Nous ne serons pas difficiles pour l'ameublement; deux matelas jetés sur le pavé d'une salle, une petite table et une lampe nous suffiront. Vous achèterez tout cela à votre goût; car notre intention est de vous l'offrir en partant.

À la vue des deux pièces d'or, le cicerone avait oublié les dernières objections qu'il tenait en réserve; la magnifique promesse de Fernand acheva de le gagner. Il savait bien d'ailleurs que sa condescendance ne l'exposait nullement, et que ni les autorités subalternes, ni le gouverneur général, ne sauraient jamais que ces deux étrangers avaient dormi dans la forteresse de l'Alhambra. Son famélique visage prit une autre expression; il se redressa, se couvrit les pans de sa redingote râpée, et fit aux voyageurs toutes ses offres de service : le Basile se transformait à vue d'œil en Figaro.

— Je suis prêt à tout pour vous rendre service, dit-il, malheureusement je ne puis pas mettre à votre disposition toutes les salles de l'Alcazar, mais je sais un endroit où vous serez au mieux et tout à fait seuls. Les Anglais, qui rôdent partout, n'y sont jamais entrés. Pendant le jour, vous n'y rencontrerez qu'un vieux jardinier occupé de son travail, et, après le soleil couché, personne. Un ancien curé de Sainte-Marie de l'Alhambra a fait tant d'histoires sur les salles d'en bas, que bien des gens ne voudraient pas y aller la nuit, quand même ils seraient certains de mettre la main sur de vieilles poteries pleines d'or, comme celles qu'on a trouvées sous cette grande tour que vous voyez là bas...

— On a trouvé ici un trésor ? interrompit Fernand.

— Ce n'était pas de mon temps, répondit le cicerone avec un soupir; toutes ces belles pièces d'or ont passé je ne sais où; il ne reste plus que les

morceaux des espèces de cruches où elles étaient cachées : les Anglais ont une grande admiration pour ces pots cassés.

En parlant ainsi, le cicerone avait reconduit les voyageurs jusqu'à la porte de l'Alhambra. En ce moment une femme passa près d'eux et traversa, de ce pas léger et ferme particulier aux Andalouses, la petite place des citernes. Elle était entièrement vêtue de noir, et une mantille jetée sur sa tête laissait à peine deviner ses traits. En apercevant des étrangers, soit embarras, soit fierté, elle détourna la vue, et, déployant son éventail, elle cacha, sans affectation, son visage.

— Encore doña Mariana ! Que vient-elle donc faire ici ? murmura le cicerone en la suivant du regard.

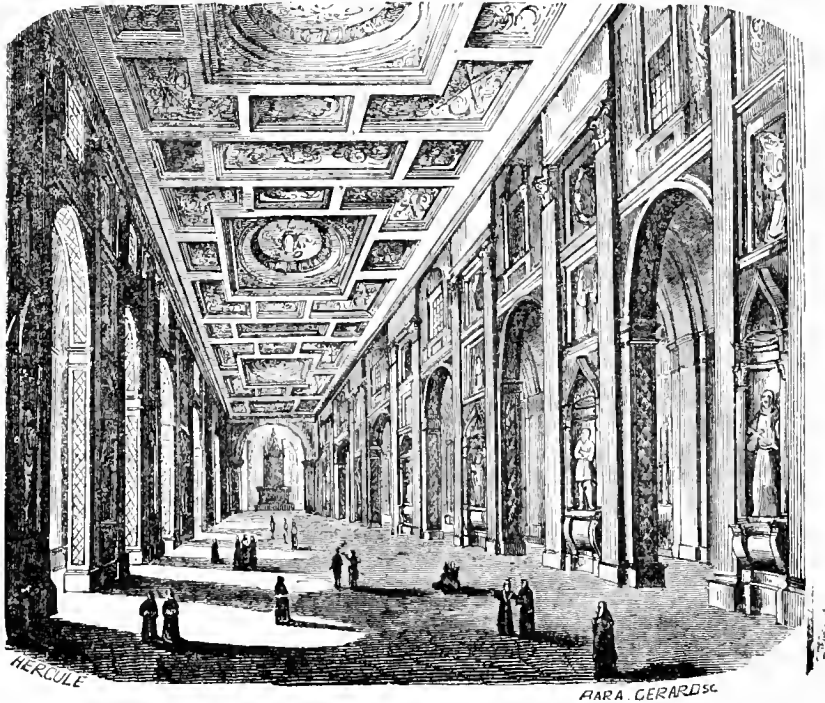
— Est-ce que cette dame demeure à l'Alhambra ? demanda Fernand.

Le cicerone fit un geste négatif et se retourna d'un air préoccupé, comme pour observer encore la jeune femme.

— Vous avez deux heures pour préparer notre logement, dit Fernand en lui donnant l'argent qu'il avait dans sa bourse ; nous allons redescendre à la ville en attendant.

— Que Dieu vous conduise ! Je tâcherai de remplir vos ordres et de tout arranger à votre satisfaction, répondit le cicerone en s'inclinant.

A ce soir donc ! s'écria le Français ; place pour nous à l'Alhambra !



II.

Le soleil avait disparu depuis longtemps derrière les montagnes d'Almança ; mais sa blanche sour se levait à l'horizon et commençait à répandre ses seréines clartés. Les myrtes et les lauriers-roses remplissaient l'air de ces vives senteurs qui embaument les tièdes nuits du midi. Le rossignol chantait dans les cyprès de l'Alhambra, et de toutes parts on entendait les doux murmures du feuillage et des eaux.

Malgré l'heure avancée, les deux voyageurs veillaient dans une des salles de l'antique Alcazar.

Le cicerone avait magnifiquement accompli leurs ordres et arrangé pour eux un logement presque confortable. Deux matelas parallèlement posés sur les dalles formaient des lits préférables à ceux des meilleures auberges d'Espagne, et où l'on pouvait espérer de dormir, sinon mollement, du moins tranquillement et fraîchement. Le banc massif qui servait de siège avait, selon toute apparence, fait partie d'un plus somptueux ameuble-

ment et figuré peut-être dans les antichambres de l'impératrice Isabelle, lorsqu'en l'année 1526, elle vint passer l'été à Grenade dans ce même palais, dans ces mêmes appartements d'où son aïeule Isabelle la Catholique avait chassé la fière Aïxa et la belle reine Zoraya. La table, en bois sculpté, était évidemment du même temps ; mais la lampe de cuivre qui complétait le mobilier n'accusait pas une aussi vénérable antiquité : c'était tout simplement un triste lumignon dont la clarté tremblotante ressemblait à un point lumineux perdu dans les ténèbres de la salle. Les panneaux de la porte n'existaient plus, et l'on distinguait, au-delà de l'arc cintré dont le temps avait rongé les sculptures, un espace rempli de fleurs, d'arbustes et de décombres. Au milieu de ce terrain, appelé le jardin de *Lindaraja*, coulait une fontaine dont la vasque épanchait ses flots presque taris dans un bassin de marbre.

Les deux jeunes gens accoudés sur la table parcouraient le livre du père Etcheverria sur les antiquités de Grenade, tandis que le cicerone fumait sans façon sa cigarette en les renseignant sur l'appartement qu'il leur avait donné.

— Il y a bien longtemps que personne ne demeure ici, dit-il, non que les plafonds menacent ruine et qu'il pleuve dans les salles, mais à cause de toutes ces histoires du curé dont je vous ai parlé.

— Voici un livre où il en est question, interrompit Fernand ; il raconte l'histoire d'une légion de fantômes habillés en franciscains qui cabriolèrent tout une nuit sur le lit de ce bon prêtre.

Le cicerone haussa les épaules. — Aussi vrai, dit-il, que je m'appelle Ignacio de la Lapida, sa dignité fit un mauvais rêve cette nuit-là et vit le diable en songe. Vous allez comprendre pourquoi.

Il quitta sa cigarette, lit un pas en avant et toussa comme un prédicateur qui monte en chaire.

— C'était vraiment la peine de venir coucher à l'Alhambra pour entendre les raisonnements de cet esprit fort ! murmura le Français en continuant sa lecture.

— Je vais vous faire voir clair comme le jour que la chose n'est pas possible, continua gravement le cicerone ; tous les fantômes qui hantent l'Alhambra sont des Maures enterrés ici depuis bien longtemps. Ils y reviennent pour chercher les trésors qu'ils y ont laissés. Or, comment voulez-vous que ces magiciens, ces damnés, osent revêtir le saint habit des franciscains ? Ils se contentent de prendre la forme de quelque animal. C'est ainsi que je les ai rencontrés.

— Vous avez vu le cheval sans tête ? interrompit Léonce en posant son livre.

— Je ne l'ai jamais vu en face ; mais je l'ai en-

tendu vingt fois derrière moi, le soir, répondit le cicerone ; au reste, il ne fait de mal à personne.

— Et cette bête qu'on appelle le fantôme velu ?

— Celle-là, c'est différent ; le vieil Anton Marti l'a vue plus d'une fois et en a même reçu quelques mauvais coups.

— Qu'est-ce qu'Anton Marti ? demanda Fernand.

— C'est un jardinier qui travaille quelquefois par ici, dit le cicerone en désignant le jardin de Lindaraja ; si vous le rencontrez, vous ferez bien de ne pas souffrir qu'il vous adresse la parole.

— C'est donc un coquin ?

— C'est un ancien soldat de Riego ; il a crié autrefois vive la constitution, et il serait capable aujourd'hui de faire pis encore ; c'est un impie, un athée, un libéral.

— Quel abominable homme ! dit ironiquement Léonce.

Un moment après, l'horloge de Sainte-Marie de l'Alhambra sonna onze heures. Les voyageurs congédièrent l'honorable don Ignacio, et firent leurs arrangements pour la nuit.

— Je ne crains ni les animaux fantastiques ni aucune espèce de revenant, dit Léonce en posant près de son lit une jolie petite paire de pistolets ; mais comme notre chambre à coucher est dépourvue de verrous, de serrure et même de porte, je prends mes précautions contre les voleurs. Don Ignacio de la Lapida m'a tout l'air d'un fieffé scélérat, soit dit en passant ; je m'en méfie beaucoup.

— Bah ! je parie qu'il n'oserait revenir seul ici après minuit, répondit Fernand ; il aurait trop peur de rencontrer le fantôme velu.

En parlant ainsi, il prit la lampe et fit lentement le tour de la salle pour reconnaître les issues. Il n'y en avait pas d'autre que la porte qui donnait sur le jardin de Lindaraja. Les murs conservaient çà et là quelques traces d'une ornementation semblable à celle des plus belles salles de l'Alcazar ; mais le temps, et plus encore la main des hommes, avaient dégradé ce précieux travail. La lueur débile de la lampe n'arrivait pas jusqu'à la voûte, qui formait comme un grand dôme ténébreux dont l'œil ne pouvait mesurer la profondeur. Le sol était nu et pavé de larges dalles, la plupart brisées.

— Mon cher, dit gaiement le Français, nous dormirons ici le plus tranquillement du monde. Je n'ai jamais vu d'endroit moins favorable aux apparitions ; pas le moindre lambris suspect, pas le plus petit morceau de vieille tapisserie cachant quelque issue secrète. Les murs sont lisses comme la main, et les fantômes, s'ils venaient nous visiter, seraient réduits à entrer tout simplement

par la porte, ce qui n'est nullement dans leurs habitudes. — Allons, bonne nuit, ajouta-t-il en se jetant tout habillé sur son matelas; tâche de ne pas rêver, comme cet ancien curé de l'Alhambra, qu'une procession de franciscains passe, en dansant, sur ton lit.

Un quart d'heure après, Léonce dormait déjà. L'Espagnol, enveloppé de son manteau et accoudé sur la valise qui lui servait d'oreiller, écoutait le silence et regardait les ténèbres de la nuit.

La lampe était éteinte, mais un rayon de lune traversait obliquement la porte et formait sur le sol une longue bande lumineuse qui se brisait au pied de la muraille; tout le reste de la salle était dans une complète obscurité. Le cintre festonné de la porte, se découpant en noir sur le ciel, ressemblait à la marge supérieure d'un grand cadre d'ébène, dont la bordure renfermait un vaste tableau peint en grisaille, de l'effet le plus sombre. Toutes les teintes que produit la lumière du jour étaient effacées, et l'on ne distinguait que des masses obscures coupées par de grands espaces où la lune projetait ses clartés argentées. Les cyprès balançaient tristement leurs lourds rameaux autour de la fontaine, dont la vasque élégante s'élève au centre du jardin de Lindaraja. Des bruits lents et plaintifs, des voix mélancoliques, résonnaient dans l'air et dans les ondes; on eût dit par moments que des accents humains, des soupirs, des sanglots étouffés, se mêlaient au murmure du feuillage et des eaux. A mesure que la nuit avançait et que la brise soufflait plus fraîche et plus vive, ces voix s'éveillaient de tous côtés plus distinctes et plus désolées.

Ce sombre tableau, ces bruits lugubres jetèrent Fernand dans une singulière disposition; une sensation étrange, inconnue, commençait à le gagner; il était sous l'influence d'une tristesse extrême et d'une vague épouvante. Certes, il était brave, et aucun danger ne l'aurait fait reculer; mais il éprouvait en ce moment ces tressaillements intérieurs, ces défaillances d'esprit que la volonté ne saurait dominer. Son imagination lui rappelait malgré lui les fantômes auxquels sa raison ne croyait pas; il n'avait pas peur, mais il était troublé. D'abord il prit une sorte de plaisir à cette sensation nouvelle; il s'y abandonna avec une naïve émotion, comme un enfant qui écoute et se presse d'un air curieux et effaré contre les genoux de sa grand'mère quand elle lui raconte des histoires de revenants. Puis, cette impression devenant plus vive, il essaya de s'en distraire, et, se soulevant brusquement, il ralluma la lampe et prit un livre. C'était le second volume du père Etcheverria. Fernand tourna rapidement les feuillets où le vénérable historien raconte avec une si can-

dide bonne foi les visions du curé de l'Alhambra; ensuite, il tâcha de lire avec attention les chapitres où le bon père décrit si minutieusement les dispositions intérieures du palais arabe; mais à mesure qu'il poursuivait sa lecture, il sentait s'augmenter le malaise auquel il était en proie; les fantômes prenaient une forme; il commençait à les voir dans son imagination.

Le livre racontait qu'en l'année du Seigneur 1574, un homme, savant dans la langue arabe, déchiffra les inscriptions de plusieurs tables d'albâtre couchées à fleur de terre dans l'une des salles basses de l'Alcazar, et découvrit ainsi les sépultures oubliées des rois maures. Or, d'après la description du père Etcheverria, cette salle était précisément celle où se trouvaient en ce moment nos deux voyageurs.

Fernand posa le livre, éteignit la lampe, et ferma les yeux; mais il ne put conjurer les visions qui le poursuivaient. Des spectres passaient devant ses paupières closes; son imagination rouvrait ces tombeaux où reposaient les rois maures et leurs sultanes; il croyait voir, sous la dalle même où il était couché, un squelette étendu dans son cercueil de bois de cèdre. Cette obsession avait éloigné de lui le repos; aucune de ses facultés ne sommeillait, et il avait conscience que tout ce qui se passait dans son esprit n'était pas un rêve.

Tout à coup un léger bruit attira son attention et le fit tressaillir. Il semblait, chose étrange! qu'une des dalles qui pavait la salle s'ébranlait, soulevée par l'effet d'un choc souterrain. L'endroit d'où partait ce bruit était éclairé par la lune; dont les rayons, plongeant à travers la porte, formaient une zone lumineuse au-delà de laquelle régnaient les plus profondes ténèbres. Fernand se souleva à demi et écouta en retenant sa respiration. Le même bruit se renouvela au bout d'une minute; le sol parut s'entr'ouvrir, et un filet de lumière rougeâtre, se glissant entre les joints, rayonna faiblement sur les dalles; puis une de ces larges pierres se dressa lentement comme une porte qui tournerait sur ses gonds, et une figure humaine sortit de dessous terre.

Fernand arrêta sur cette apparition un regard fixe, éperdu, et, il faut bien l'avouer, son front se couvrit d'une sueur glacée, un frisson nerveux ébranla tous les muscles de son corps; il eut peur. — Léonce! dit-il d'une voix étranglée et en étendant le bras.

Sa main rencontra celle de son ami. Le Français, éveillé par le grincement de la pierre, s'était relevé silencieusement et avançait la main pour saisir ses pistolets; il serra le bras de Fernand, et tous deux restèrent immobiles dans l'angle ob-

seur où étaient leurs lits. Dans l'angle opposé, le fantôme sortait tranquillement de l'espèce de trappe qu'il venait de soulever. Quand il fut tout à fait dehors, il parut sous la figure d'un homme entre deux âges, vêtu d'une redingote noire, coiffé d'un chapeau comme celui de tout le monde, et tenant à la main une petite lanterne qu'il se hâta de souffler dès que ses pieds furent affermis sur le sol. Ensuite il ôta son chapeau, s'essuya le front, et respira profondément, comme quelqu'un qui vient de se livrer à une rude fatigue. Fernand put alors remarquer qu'il ne ressemblait en rien aux momies que son imagination se représentait couchées sous les dalles, et qu'il avait tout à fait la tournure d'un honnête bourgeois de notre siècle. Ces observations dissipèrent ses puérides terreurs en même temps qu'elles augmentaient sa curiosité ; il se glissa sans bruit du côté de la porte pour barrer le passage au fantôme ; en même temps Léonce arma ses pistolets.

Mais au moment où les voyageurs se disposaient à aborder brusquement le singulier visiteur qui s'introduisait chez eux d'une façon si mystérieuse et par un chemin si étrange, ils aperçurent deux autres fantômes à l'entrée de la salle : ceux-ci étaient entrés tout simplement par la porte. Ces deux figures, se détachant en noir sur un fond faiblement éclairé, ressemblaient à des ombres : l'une, grande, svelte, élégante, avait la forme d'une jeune femme ; l'autre, boiteuse, voûtée et coiffée d'un chapeau d'uniforme, paraissait la silhouette d'un vieil invalide. Tandis que Fernand et son ami hésitaient à se montrer et observaient les nouveaux venus, le fantôme de la redingote noire s'avança en disant à voix basse : — Mariana ! me voici, mon enfant... n'aie pas peur...

— Ah ! mon Dieu ! je ne vous voyais pas dans cette obscurité, s'écria-t-elle, et je n'osais vous appeler... Nous avons été bien inquiets en ne vous trouvant pas là dehors, près de la fontaine...

— Il est vrai, je suis en retard, répondit-il ; ma montre s'est arrêtée aujourd'hui ; je ne savais plus l'heure. Jamais le temps ne m'avait paru si long. Heureusement j'ai pu m'endormir ; mais, quand je me suis réveillé, la lampe s'était éteinte, et il m'a été impossible de calculer combien d'heures s'étaient probablement écoulées... J'ai commencé à monter pourtant, mais je craignais d'arriver encore trop tôt. Ce n'est qu'en voyant ce beau clair de lune que j'ai compris qu'il faisait nuit depuis longtemps.

— Vous êtes bien fatigué ? dit la jeune femme avec une affectueuse sollicitude.

— C'est si difficile de monter cet horrible escalier.

— C'est difficile et dangereux, répondit-elle

avec un soupir ; mais du moins la police ne viendra pas vous chercher dans ce souterrain. Les espions sont dérouterés, n'est-ce pas, Anton Marti ? ajouta-t-elle en se tournant vers l'homme qui l'accompagnait.

— Si bien dérouterés qu'ils ont battu hier tout le quartier de l'Albaycin, persuadés que son excellence s'y serait cachée après avoir inutilement tenté de sortir de Grenade.

— Ainsi tous ces gens-là sont persuadés que je suis encore dans la ville ?

— Personne n'en doute ; la police surveille tous les amis de votre excellence ; elle rôde nuit et jour autour de leurs maisons.

— La police prend une peine bien inutile, dit amèrement la jeune dame ; pas un de vos amis n'aurait eu le courage de vous donner asile, ne fût-ce que pour une nuit, pour une heure... Non, personne n'aurait osé.

— Va, je le sais bien, et il n'y a qu'une porte à laquelle je serais allé frapper ; c'est la tienne, répondit l'homme à la redingote noire.

En disant ces mots, il prit le bras de la jeune femme, comme pour l'emmener dans le jardin ; mais elle l'arrêta doucement et le fit asseoir sur un banc de pierre qui était dans l'embrasement même de la porte.

— Restons ici, dit-elle en s'asseyant près de lui ; vous y êtes encore plus en sûreté que là-dehors. J'ai toujours peur que ce misérable Ignacio de la Lapida ait l'idée de faire une ronde de ce côté.

— Soyez tranquille, je fais sentinelle, dit Anton Marti en se plaçant sur la porte, le visage tourné vers le jardin de Lindaraja.

Les deux amis, inquiets, étonnés, presque confus du rôle indiscret qu'ils jouaient malgré eux, restèrent immobiles et adossés à la muraille, en dedans de la porte, à quelques pas de ceux qui se croyaient si bien cachés et si seuls, dans ce lieu où régnaient le plus grand silence et la plus profonde obscurité.

La jeune femme avait rejeté en arrière sa mantille, mais il était impossible de distinguer ses traits dans la pénombre que projetait l'arceau mauresque sous lequel elle était assise. Seulement l'ovale pur et régulier de son visage se détachait sur le mur, accompagné de longues boucles qui devaient être blondes, à en juger par le contraste qu'elles faisaient avec le noir de la mantille. Ses mains, croisées sur ses genoux et éclairées par la lune, étaient d'une blancheur de marbre. L'homme assis près d'elle avait une chevelure grise, des traits anguleux, et une tournure tout à la fois lourde et cassée qui semblait annoncer quelques années de plus que la soixantaine.

— Mariana, dit-il à la jeune femme après un

moment de silence, je suis bien décidé; je partirai sans passeport.

— Et comment? mon Dieu! s'écria-t-elle inquiète et surprise.

— D'abord, sois-en certaine, Mariana, il me sera facile de sortir de Grenade.

— Oui, je le crois; la nuit, sous un déguisement, ce sera possible; mais ensuite comment arriver à Gibraltar? comment aller seulement à Malaga sans être vingt fois arrêté et obligé de montrer vos papiers? Il n'y aurait ni prétexte ni ruse qui pût vous tirer d'embarras; quand même

vous ne seriez pas reconnu sur-le-champ, on vous retiendrait; on vous ramènerait à Grenade, et vous devez le savoir, hélas! on ne s'échappe pas deux fois de la même prison. Où est le temps où j'avais une rose dans les cheveux et un amour au cœur!

— Eh bien! alors, je subirais mon sort, répondit-il d'un air triste et résolu. Vois-tu, Mariana, je ne peux plus, je ne veux plus attendre. Il n'est pas de plus horrible prison que celle où je suis enfermé volontairement. D'ailleurs, sais-tu l'idée qui m'est venue aujourd'hui? une idée horrible...



Si un nouvel éboulement avait lieu, si une partie de ces voûtes à moitié ruinées s'écroulait, je demeurerais seul, perdu au fond de ces souterrains. Non, non, si je dois mourir, que ce soit à la clarté du soleil.

— Mon Dieu, mon Dieu! murmura la jeune femme en se parlant à elle-même, comment obtenir un passeport! comment gagner un de ces agents de police! Avec beaucoup d'argent, j'y parviendrais, sans doute; mais il faut le temps de négocier, de s'assurer qu'on ne sera pas trahi. Un moment, j'ai eu l'idée de m'adresser à cet infâme Ignacio de la Lapida lui-même.

— Garde-t'en bien, mon enfant; il prendrait l'argent, te remettrait le passeport, et irait avertir la police. Ce ne serait pas la première fois qu'il toucherait des deux mains le salaire d'une double trahison.

— Cette âme de Judas livrerait certainement son excellence, ajouta Anton Marti d'un air convaincu.

Un long silence suivit ces paroles. Le vétéran, droit à son poste, guettait au dehors. L'homme à la redingote noire s'était levé; la tête baissée, le front appuyé sur sa main, il semblait calculer en

lui-même ses moyens et ses chances de salut. La jeune femme, livrée de son côté à d'inquiètes prévisions, n'avait point quitté sa place, et plongeait machinalement un regard distrait dans les ténèbres de la salle. Or, il arriva que, par un effet naturel d'optique, ses yeux s'habitèrent graduellement à cette nuit profonde; les ombres opaques s'éclaircèrent d'une manière imperceptible; et sa vue pénétrant ce noir crépuscule, elle aperçut distinctement deux formes humaines debout et immobiles centre le mur, à quelques pas devant elle.

Son cœur cessa un moment de battre; elle se releva en frémissant, et dit à haute voix : — Nous sommes découverts, nous sommes perdus!

Par un mouvement spontané, les deux hommes qui l'accompagnaient se jetèrent devant elle, prêts à la défendre, mais sans savoir contre qui, ni de quel côté venait le danger. Les voyageurs comprirent qu'ils étaient découverts, et qu'à tout risque il fallait se montrer. Léonce passa rapidement une allumette phosphorique sur le mur; l'étincelle jaillit et illumina une de ces scènes fortuites dont les acteurs se regardent sans se reconnaître et sans savoir quelle comédie ou quel drame ils vont représenter. Fernand sentit qu'il fallait expliquer d'un seul mot la situation; et s'avancant d'un air grave, il dit avec un accent de franchise et de fierté qui valait toutes les explications et toutes les protestations imaginables :

— Le hasard seul a amené cette rencontre, et vous trouvez ici des gens d'honneur qui ne vous trahiront pas. Mon ami est Français, il se nomme le comte Léonce de Play : je suis Espagnol, et je m'appelle don Fernand de Villaroël.

Alors l'homme à la redingote noire s'avança aussi, et répondit :

— Je vous crois, monsieur; quels que soient vos sentiments politiques, je suis sûr que vous ne me dénoncerez pas, et c'est sans hésiter que je me nomme devant vous. — Messieurs, ajouta-t-il en redressant sa grande taille, je suis don Juan de Penacorva, ancien colonel de cavalerie, condamné dernièrement aux galères pour complot et rébellion contre le roi Ferdinand VII.

Les deux jeunes gens s'inclinèrent en tendant la main au vieux proscrit. Le nom et les aventures politiques de don Juan de Penacorva leur étaient bien connus; car, depuis quinze ans, il n'y avait guère eu de complot ou de rébellion à main armée dans lesquels il ne fût impliqué, et il figurait en tête de toutes les listes de proscription. Ni le jeune comte de Play ni don Fernand de Villaroël n'avaient une grande sympathie pour les opinions politiques de cet incorrigible conspirateur, mais la situation terrible où il se trouvait et

dont ils étaient devenus, sans le vouloir, les confidents leur inspira une résolution généreuse.

— Colonel, lui dit Fernand, nous vous devons un dédommagement pour le moment d'inquiétude et d'embarras que nous vous avons causé bien involontairement; j'espère que vous l'accepterez. J'ai entre les mains le moyen de salut que vous cherchiez tantôt : mon passeport est en règle, visé pour Gibraltar; je vous l'offre..

— Je l'accepte, monsieur, s'écria le colonel.

— Ah! monsieur, c'est la Providence qui vous a envoyé vers nous! dit la jeune femme d'un ton pénétré.

— La Providence est venue ainsi à mon secours dans toutes les circonstances difficiles de ma vie, reprit le colonel avec un geste de tête confiant et fier; Dieu et les gens de cœur aidant, on se tire de partout. Si j'en avais le temps, messieurs, je vous raconterais comment je me suis évadé des prisons de la Chancellerie, il y a vingt-trois jours; vous le saurez plus tard. A présent combinons, je vous en prie, le nouveau tour que je vais jouer à la police.

— C'est fort simple, dit la jeune femme : demain soir vous sortirez de Grenade comme un homme qui se promène, et vous prendrez le chemin de Santa-Fé. Anton Marty vous attendra avec un cheval à cinquante pas de la route, sous ce platane à l'ombre duquel nous nous sommes arrêtés un jour en revenant de Loxa; ensuite vous partirez.

— Le passeport est bien en règle? demanda le vétéran.

— Oui, mon brave homme, répondit Fernand; je crois qu'il n'y a pas la plus petite irrégularité. Pourtant je puis, pour plus de sûreté, le présenter une dernière fois à la police par l'intermédiaire de notre honorable cicérone don Ignacio de la Lapida.

— C'est cela, dit vivement Anton Marty. Le scélérat a le bras long; sur son rapport, la police deviendra tout à fait complaisante, et le passeport sera parfaitement en règle.

— Mais la signalément? interrompit la jeune femme en regardant l'Espagnol dont elle ne pouvait guère cependant distinguer les traits à la mourante lueur de la lampe; le signalément n'est pas le même.

— C'est une difficulté qui n'est pas insurmontable, dit Léonce; il s'agit seulement de changer avec adresse quelques lettres. Je m'en charge.

— Monsieur, dit le colonel, j'ai soixante ans, les cheveux à peu près blancs, et le teint bronzé.

— C'est à merveille. J'écrirai, au lieu de trente ans, cinquante ans; au lieu de cheveux bruns, nous mettrons des cheveux blancs. La taille est à peu

près la même, ce me semble; quant au teint, il est si difficile d'en constater exactement la nuance, que nous ne risquons rien en laissant celle qu'indique le passeport.

Pendant ce rapide colloque, la jeune femme s'était rapprochée de Fernand, qui cherchait son passeport dans un portefeuille ouvert sur la table. Il prit le sauf-conduit officiel, et l'examina près de la lampe dont la clarté faible et vacillante permettait à peine de distinguer les sceaux et le formidable grimoire apposé par la police sur cette pièce importante.

— Monsieur, dit la jeune dame à demi-voix et en se rapprochant de manière à n'être entendue que de Fernand, que le ciel récompense votre généreuse intention! Mais avant qu'elle s'accomplisse, je dois vous prévenir que ce que vous allez faire vous met en grand péril: en restant à Grenade sans passeport, vous serez exposé à toutes les vexations de la police, et tout ceci peut avoir pour vous des suites graves.

J'espère que non, madame, répondit Fernand fort touché de cet avertissement et de la noble franchise de cette femme qui n'hésitait pas à lui signaler le danger qu'il courait en lui rendant service; je crois que les bonnes actions portent bonheur, et qu'avec un peu d'adresse et de prudence je sortirai d'embarras. Seulement je veux épargner à mon ami les tracasseries de la police, et je ferai en sorte que demain soir lui aussi parte pour Gibraltar.

Ceci fut dit à voix basse, sans que les trois autres interlocuteurs entendissent l'entretien quasi confidentiel que Fernand avait avec cette femme dont il ne pouvait distinguer les traits.

— Le jour! voici le jour! dit tout à coup Anton Marti en regardant le ciel où les étoiles commençaient à pâlir.

Le colonel alla vers la trappe, et dit en soupirant :

— Il faut redescendre. Enfin, c'est pour la dernière fois que je retourne dans ces abîmes. Quelle longue journée je vais passer là-bas!

— Je la passerai avec vous, si vous me le permettez, dit la jeune femme.

— Mon enfant, y penses-tu? s'écria le colonel.

— Certainement, répondit-elle en souriant, je descendrai... Là-bas, nous serons bien seuls, bien tranquilles, et j'écouterai sans la moindre distraction tout ce qu'il vous reste à me dire.

— Mais, madame, s'écria Fernand, demain, comment sortirez-vous de ces caveaux? comment le colonel lui-même pourra-t-il remonter sans danger dans cette salle et sortir de l'Alhambra sans être reconnu par les soldats du poste?

— Le souterrain a une autre issue, répondit la

dame. Personne ne la connaît; c'est Anton Marti qui l'a découverte en réparant un éboulement. Elle donne hors des murs de l'Alhambra; c'est par là que nous sortirons à la tombée de la nuit.

— Il vaut mieux attendre jusqu'à nuit close, dit le vétéran; sinon vous pourriez rencontrer quelque promeneur attardé aux environs de l'Alhambra.

— Allons, allons! s'écria la jeune dame d'un air de gaieté résolue, voici l'aube. Hâtons-nous de disparaître au fond de ce trou noir où les rois maures ont pratiqué un si vilain escalier.

Don Juan de Penacorva descendit le premier. Au moment de le suivre, la jeune femme se tourna vers les voyageurs et les salua de la main: — Adieu, messieurs, dit-elle d'une voix émue; fasse le ciel que nous vous rencontrions encore, et que nous puissions vous témoigner notre reconnaissance autrement que par des paroles!

A ces mots, elle rejeta en arrière les boucles blondes de sa belle chevelure, et, baissant la tête, elle descendit résolument. Aussitôt la pierre, ébranlée par une légère impulsion, retomba sur elle avec un bruit qui résonna sourdement dans la profondeur du souterrain.

Les deux voyageurs frissonnèrent, frappés de la même impression: il leur semblait que cette jeune femme venait d'être enterrée vivante, et ils restèrent un moment immobiles, les yeux fixés sur la dalle qui couvrait la place où elle avait disparu.

Déjà l'aube inondait de reflets roses l'azur pâle du ciel; les ombres s'effaçaient et se fondaient dans le doux crépuscule qui précède le jour; les petits oiseaux commençaient à babiller sur le faite des vieilles tours de l'Alhambra, et le coq matinal faisait entendre son cri perçant.

— Voilà le réveille-matin qui chante; don Ignacio de la Lapida va commencer sa ronde, dit rapidement Anton Marti; à quelle heure puis-je revenir pour prendre le passeport?

— Passé midi; n'importe l'heure, je serai ici prêt à vous le remettre, répondit Fernand.

Quand les deux amis furent seuls, l'Espagnol reprit :

— Tu pars aussi, Léonce, tu pars pour Gibraltar aujourd'hui même.

— Pourquoi donc? demanda M. de Play surpris de cette brusque proposition.

— Pour trois raisons: la première, c'est que tu serais compromis en restant; la seconde, c'est que tu me compromettrais moi-même en essayant de me tirer de ce mauvais pas; la dernière, c'est que, pour ne pas faire les choses à moitié, il faut aller jusqu'à Gibraltar avec ce vieux conspirateur et ne l'abandonner que lorsqu'il sera en sûreté.

— Soit, répondit Léonce, qui ne se méprit pas sur la généreuse intention de son ami, soit; mais je te prévins que, si dans quinze jours tu n'es pas libre de me rejoindre à Gibraltar, je reviens ici pour me faire mettre en prison avec toi.

— Bah! les choses n'iront pas si loin, répliqua négligemment Fernand; tout cela s'arrangera; en attendant, tâchons de dormir pendant quelques heures et de nous réveiller dispos; car, je le prévois, la journée sera bonne.

III.

Les voyageurs se jetèrent tout habillés sur leur lit, et, cédant à un besoin excessif de repos, ils s'endormirent du plus profond sommeil. Ils ne rêvaient plus de fantômes, cette fois, et quand même toutes les dalles se seraient soulevées avec les plus sinistres grincements, ils se seraient contentés d'ouvrir à demi les yeux en criant : — Qui va là ?

Lorsqu'ils se réveillèrent dans la matinée, tout ce qui s'était passé put leur paraître un songe, une hallucination; un jour radieux éclairait la salle et ravivait les peintures de ces vieux lambris, qui leur avaient paru si sombres. Don Ignacio de la Lapida, assis au soleil dans l'embrasement de la porte, fumait commodément son cigare en attendant le réveil de ses hôtes, et, à quelques pas de lui, le vieux Anton Marti bêchait ses salades comme s'il n'eût pensé à faire autre chose de sa vie.

— *Ave Maria!* j'espère que vous avez passé une bonne nuit, dit le cicerone d'un air de politesse béate.

— Une très mauvaise nuit, au contraire, répondit brusquement Fernand, une nuit épouvantable...

— Vous avez entendu le fantôme velu! interrompu Ignacio.

— Nous l'avons vu, répliqua Léonce avec le plus grand sang-froid.

— Miséricorde! murmura le cicerone en pâlisant; vous a-t-il parlé ?

— Non, répondit Fernand d'un ton sec. Et, après avoir laissé un moment don Ignacio sous le coup de cette effroyable révélation, il ajouta : Vous comprenez que nous n'avons pas la moindre envie de revoir les esprits qui hantent ce lieu; dès aujourd'hui nous quittons l'Alcazar et peut-être Grenade.

— Que Dieu vous conduise et vous préserve des mauvaises rencontres! Puis-je encore vous servir en quelque chose ?

— Oui, peut-être, répondit Fernand en lui présentant les passeports; il faudrait que tout cela fût en règle aujourd'hui même.

— Je m'en charge, dit don Ignacio d'un air important; dans deux heures ce sera fait.

Le même jour, un peu avant le coucher du soleil, les deux amis sortirent de Grenade et prirent le chemin de Santa-Fé. Le jeune comte était à cheval; Fernand le suivait à distance, un livre sous le bras, comme un promeneur qui va chercher, dans les sentiers ombreux de la Vega, la fraîcheur, la solitude et le silence. Après avoir marché une demi-heure environ, ils se dirigèrent vers un platane qui s'élevait isolé, à cent pas de la route, près d'un vieux château en ruines. Le site choisi pour ce rendez-vous aurait été une charmante étude de paysage; le platane prenait racine dans un ravin au fond duquel on voyait sourdre une petite source dont les flots bouillonnaient entre une multitude de plantes aquatiques et allaient se perdre dans une prairie bordée de saules.

Anton Marti était déjà au rendez-vous; il alla au-devant des deux voyageurs, les salua gravement et dit en montrant le cheval qu'il avait amené : — Croiriez-vous qu'ayant cent piastres dans ma poche pour l'acheter, j'ai été obligé de le voler !

— Comment! s'écria Fernand; mais cela peut devenir pour vous une mauvaise affaire.

— Je le sais bien; mais je ne pouvais pas faire autrement: je suis connu dans Grenade; on sait que je suis un pauvre diable qui n'a pas assez d'argent pour acheter une bourrique. La police a les yeux partout; si j'eusse seulement marchandé un cheval, elle aurait été dès ce soir sur la piste. Je l'ai volé, elle ne saura la chose que demain, quand son excellence sera déjà loin.

— Mais vous? Il arrivera infailliblement qu'on vous soupçonnera, que vous serez arrêté, jugé, condamné, peut-être.

— Bah! répondit Anton Marti avec une superbe conviction, ma conscience ne me reproche rien. Je vais marcher devant moi en tournant le dos à Grenade, j'arriverai où Dieu voudra; mais j'espère que ce ne sera pas dans les prisons de la Chancellerie.

— Il faut venir à Gibraltar, dit le comte de Play.

— Je ne veux pas m'en aller avec son excellence, répondit vivement Anton Marti; par le temps qui court, on compromet les gens en voyageant à leur suite sans passeport: il vaut mieux que je m'en aille à la garde de Dieu vers les Alpujarras.

En parlant ainsi, le vétéran n'avait pas l'air de se douter qu'il accomplissait un acte de dévouement: dans l'ardeur et la sincérité de ses convictions politiques, il trouvait tout simple de se sacrifier au salut du vieux proscrit qui conspirait

pour le triomphe des idées libérales. — Son excellence ne vient pas ! reprit-il d'un air soneieux ; pourvu qu'il ne soit pas arrivé un malheur.

— Vous craignez qu'on l'ait reconnu, arrêté ? dit Léonce.

— Non, non, ce n'est pas cela que je crains ; mais, le Seigneur nous soit en aide ! il se pourrait qu'un malheur fût arrivé dans le souterrain. Pour en sortir, il faut passer à travers des éboulements, sous des voûtes qui s'écroulent ; je n'ai fait ce chemin qu'une seule fois, et je suis sûr que j'étais blême en arrivant au bout. On sent les pierres trembler sous ses pieds, et de loin en loin il y a des excavations dont il est impossible de voir le fond.

— Et cette jeune femme va tenter aussi ce périlleux trajet ? interrompit Fernand ; mais elle expose ainsi sa vie !

— Certainement ; si elle se trouble, si elle fait un faux pas, elle peut tomber dans quelque trou

d'où on ne la retirera jamais ; je le lui ai dit ; mais elle m'a répondu qu'elle marcherait avec précaution et qu'elle n'aurait pas peur.

— Quel étrange sang-froid ! dit le comte.

— Tout cela me donne le frisson ! murmura Fernand.

Il y eut un long silence. La nuit était sombre, la campagne déserte ; on entendait rien que le murmure égal et continu de la source et le doux bruissement des feuilles du platane. Les deux amis comptaient les moments avec une pénible anxiété. L'image de ce vieillard, de cette jeune femme, ensevelis peut-être au fond des souterrains de l'Alhambra, épouvantait leur imagination et remplissait leur âme de compassion et d'horreur.

— S'ils ne sont pas sortis demain matin de ses caveaux, j'y descendrai ! s'écria Fernand.

Comme il achevait ces mots. Anton Marti se leva vivement et dit, en montrant deux ombres qui s'avançaient en se tenant par la main. — Les voilà !



C'étaient en effet le colonel et la jeune dame. Les explications et les adieux ne durèrent qu'un moment. Le colonel s'élança, avec l'aplomb d'un officier supérieur de cavalerie, sur le cheval que lui avait amené Anton Marti ; le comte de Play serra la main de Fernand, et les

deux voyageurs partirent au galop. Comme ils s'éloignaient, le vétérana courut après eux.

— Que votre excellence me pardonne, dit-il en mettant une bourse entre les mains du fugitif ; j'allais oublier de lui rendre les six onces d'or qu'elle m'avait confiées. Bon voyage, mon colonel !

Il reprit brusquement sa course à ces mots, comme s'il eût craint des remerciements ou une récompense, et il se hâta de retourner vers la jeune dame, qui, accablée de fatigue, s'était assise au pied du platane.

— Mon brave Anton, lui dit-elle, je viens d'apprendre que vous aviez commis un vol.

— Ça ne me pèse pas du tout sur la conscience, répondit-il; ce cheval appartenait au pire ennemi de son excellence, à ce Judas Iscariote qui l'a fait condamner.

— Ah! c'était le cheval de don Patricio! interrompit la dame. C'est bien; j'aviserai aux moyens de lui en faire remettre le prix. Mais en attendant, vous ne pouvez pas rentrer ce soir à Grenade: partez sur-le-champ pour Loxa; là vous demanderez la maison de campagne de dona Mariana: tout le monde vous l'indiquera. Vous vous y présenterez de ma part, et vous y resterez jusqu'à ce que je vous fasse avertir que vous pouvez rentrer à Grenade.

Lorsque le vétérân fut parti, la jeune dame se tourna vers Fernand, qui était resté debout, et lui dit avec simplicité: — Vous me rendrez service, monsieur, si vous voulez me ramener à Grenade.

— J'allais vous proposer, madame, de vous accompagner, répondit-il avec empressement; mais ne voulez-vous pas vous reposer encore un instant? Il y a loin d'ici à la porte d'Elvira, et vous semblez fatiguée.

— Il est vrai, répondit-elle avec un soupir; je ne pourrais pas m'en retourner aussi vite que je suis venue.

Elle se rassit dans l'herbe, le dos appuyé au tronc d'un platane, et, laissant aller ses mains sur ses genoux, elle demeura affaissée sur elle-même. Il était évident que la pauvre femme succombait à une fatigue excessive; le son de sa voix était faible et voilé, et son attitude décelait un accablement physique qui approchait de la souffrance. Fernand, assis à quelques pas, gardait le silence, autant par l'effet de ses propres impressions que par une réserve délicate et discrète.

La situation lui semblait fort étrange, et son cœur n'était pas sans quelque émotion. Il commençait à éprouver une curiosité pleine d'intérêt pour cette jeune femme dont un hasard si singulier l'avait rapproché, et qui, tout en lui accordant une grande marque de confiance, lui laissait ignorer absolument ce qu'elle était et comment elle se trouvait exposée à réclamer, en ce moment, sa protection. Il ne concevait pas davantage à quel titre le colonel acceptait les preuves de dévouement qu'elle venait de lui donner: d'après le ton de leurs relations, elle n'était ni sa femme ni sa fille,

et il paraissait impossible qu'elle lui appartint par d'autres liens que ceux d'une simple amitié.

Ce doute irritait cependant l'Espagnol; il le prit à cœur, et fit en dix minutes tout un roman dont il se tourmentait en vain à chercher le dernier mot. Il n'avait pu distinguer les traits de dona Mariana dans les demi-éclairs où elle lui était apparue à l'Alhambra; mais il lui semblait qu'elle devait être merveilleusement belle; sa taille, sa chevelure, annonçaient qu'elle était jeune, et ses manières, sa grâce un peu hautaine, décelaient une femme accoutumée à vivre dans le monde privilégié, auquel appartenait lui-même don Fernand de Villaroël. Peu à peu cependant cette préoccupation cessa; la rêverie remplaça la réflexion, et Fernand se laissa aller à une sorte de contemplation pleine de douceur et de trouble. Son âme était secrètement enivrée par le silence de la nuit, par le murmure de l'eau, par les frais parfums que soufflait la brise, par le bruit harmonieux du feuillage.

Il lui semblait que des cordes assoupies vibraient tout à coup dans son cœur, et que, pour la première fois, il éprouvait ces émotions ineffables dans toute leur plénitude. Ses regards erraient sur l'étroit paysage que bornaient de tous côtés des escarpements de terrains, et où la lune, qui venait de se lever, commençait à projeter ses timides rayons; au fond de cette perspective, il apercevait à travers le noir crépuscule du feuillage la silhouette élégante de dona Mariana, immobile au pied du platane.

Après un long silence, la jeune femme releva la tête, ramena sa mantille sur son front, et dit en se dressant: — Vous avez eu la bonté de m'attendre bien longtemps; me voilà tout à fait reposée et prête à partir.

Fernand tressaillit à cette voix, qui lui causa une émotion tout à la fois douce et pénible; mais il sut dissimuler ses impressions et répondit d'un air froidement respectueux: — Je suis à vos ordres, madame.

En même temps il lui offrit son bras; mais elle refusa par un geste de remerciement, et dit avec une bonne grâce mêlée de gravité: — J'ai été élevée dans les vieilles habitudes espagnoles; et, pardonnez, monsieur, je préfère marcher seule.

— Vous me permettez, du moins, madame, de remplir près de vous les fonctions d'écuyer, répondit Fernand avec un sourire; je vous suivrai, prêt à vous offrir la main dans les endroits difficiles.

— Je l'accepterai souvent, dit-elle avec simplicité; le chemin est si mauvais d'ici à Grenade!...

Elle passa la première dans le sentier qui remontait à la grande route; Fernand l'accompagnait discrètement à deux pas en arrière. Quand ils eurent atteint l'endroit d'où l'on apercevait le

chemin qu'avaient suivi les voyageurs, elle regarda de ce côté, et dit en soupirant : — Fasse le ciel que le colonel puisse supporter la fatigue de ce voyage !

— Il est parti plein de force et de courage, dit Fernand.

— C'est l'énergie morale qui le soutient. Hélas ! je craignais qu'il fût hors d'état de partir, après le trajet qu'il a dû faire à travers les souterrains pour sortir de l'Alhambra.

— Et vous, madame, vous avez eu le courage et la force de le suivre à travers cet horrible chemin ! Il me semble qu'à sa place j'eusse refusé cette marque de dévouement.

— Ah ! monsieur, il ne savait pas à quel danger je m'exposais, dit-elle vivement ; il ne l'a su qu'au moment où il a fallu sortir de ces caveaux.

— Alors il a dû trembler, non pas pour lui, mais pour vous.

— Il m'a demandé mille fois pardon de m'avoir laissé descendre la nuit dernière dans ces abîmes ; il était au désespoir. C'est moi qui ai dû le consoler, l'encourager, lui montrer le chemin. Tantôt il fallait passer sous une voûte d'aqueduc ; alors nous entendions le bruit de l'eau qui s'écoulait dans des réservoirs où elle se perd comme dans un gouffre ; tantôt nous arrivions au bord d'un mur écroulé, et le sol manquait devant nous ; il fallait retourner sur nos pas et chercher un autre chemin. Toujours nous étions environnés de ténèbres ; la lanterne que portait le colonel n'éclairait qu'un petit espace autour de nous ; par moments nous sentions des courants d'air, ce qui me faisait penser que nous traversions des endroits ayant plusieurs issues. J'avais au hasard ; parfois il me semblait que j'allais marcher dans le vide. Ce trajet a duré plus d'une heure ; je commençais à croire que nous nous étions égarés et que nous ne sortirions jamais de ces caveaux, lorsque j'ai aperçu enfin une clarté, la clarté du jour.

Dona Mariana disait tout cela du ton le plus naturel et le plus simple, comme s'il se fût agi de quelque promenade sur la rive du Darro. Cette absence d'émotion contrastait si singulièrement avec les paroles de son récit, que Fernand, qui l'avait écoutée avec un sorte de frisson, s'écria : — Ainsi, madame, vous avez conservé tout votre sang-froid dans une telle situation ? Vous n'avez pas senti un seul moment votre vue se troubler, votre visage pâlir ?

— Non, monsieur, je n'ai pas eu peur, répondit-elle sans la moindre ostentation de courage.

Loin d'admirer cette fermeté d'âme, Fernand en eut une espèce de dépit ; il lui sembla qu'une telle abnégation ne pouvait s'expliquer que par la passion la plus exaltée, et il dit avec quelque ironie :

— Peu de femmes seraient capables de manifester ce rare courage, et le colonel doit être bien fier d'un tel dévouement.

— Ah ! répondit-elle avec chaleur, c'est moi qui suis fière de sa confiance, de la part qu'il me laisse prendre à l'œuvre glorieuse qu'il a commencée.

— Vous aussi, madame, vous conspirez ! s'écria Fernand ; vous conspirez avec le colonel ?

— Si l'on conspire en faisant les vœux les plus ardents pour les conspirateurs, en les sauvant de la prison, des galères, il est vrai, je suis leur complice.

— Vous avez des opinions politiques très exaltées, dit Fernand avec froideur.

— Des opinions ? Non, monsieur, répondit-elle d'un ton humble et sérieux ; je suis une jeune femme ignorante, je ne saurais avoir un avis dans ces grandes questions ; mais je partage les sentiments de ceux que j'aime et je les imite dans leur dévouement.

— Je conçois mieux cela, murmura Fernand toujours préoccupé d'un vague soupçon. Ainsi, madame, vous êtes décidée à partager la fortune politique du colonel ? à entrer dans ses complots ?

— Non, répliqua-t-elle vivement, non ; il est temps que le colonel renonce à ces terribles entreprises. Sa tâche est finie, il faut que le vieillard se repose et laisse les jeunes gens continuer son œuvre : c'est par ses conseils et non avec son épée qu'il aidera ceux qui veulent le bonheur et la liberté de l'Espagne.

Ces paroles firent comprendre tout à coup à Fernand l'absurdité de ses suppositions ; mais elles lui laissèrent une impression pénible : il en voulait à dona Mariana de l'exaltation de ses sentiments patriotiques et des résolutions qu'elle manifestait.

— Hélas ! nous sommes nés dans des temps malheureux, dit-il avec conviction ; autrefois les femmes n'étaient pas intrépides de sang-froid, et le plus souvent leur courage n'était qu'une sublime faiblesse ; aujourd'hui elles font par fanatisme politique ce qu'elles faisaient jadis, entraînés par une passion ; le cœur leur monte à la tête. Pardonnez, pardonnez-moi, madame, d'exprimer si franchement mon opinion ; mais quels trésors de dévouement vous gaspillez !

A cette espèce de reproche, dona Mariana hochait la tête et murmura, entre un soupir et un sourire :

— Allez ! monsieur, les femmes de notre époque sont encore plus femmes que vous ne pensez !

Ils étaient arrivés en parlant ainsi à un endroit où la route était traversée par un ruisseau ; quelques pierres placées en travers du courant permettaient de le passer à pied sec ; mais on les distinguait à peine dans l'obscurité.

— Jésus Maria ! j'ai peur ! dit dona Mariana en s'arrêtant.

— Vous, madame ? s'écria Fernand d'un air incrédule.

— Oui, répondit-elle avec une ingénuité quelque peu railleuse, j'ai peur de mouiller mes souliers. Essayons pourtant.

Elle posa la main sur celle de Fernand et se mit à marcher avec précaution sur les pierres glissantes. L'Espagnol ne voyait pas son visage voilé par la mantille ; mais il devinait à travers les ténèbres la grâce de sa démarche et la perfection de sa taille ; le contact de sa main frêle et douce lui causait une émotion indéfinissable ; jamais il n'avait éprouvé rien de semblable à ce qui l'agitait en ce moment ; c'était un bonheur vague, un chaste enivrement, une félicité intime et concentrée. Quand dona Mariana eut franchi les pierres tremblantes posées au milieu de l'eau, il retint la main qu'elle avait posée sur la sienne et dit en lui offrant son bras d'un air de respect et de sollicitude :

— Vous êtes horriblement fatiguée ; je vous en supplie, madame, appuyez-vous sur moi.

Elle céda silencieusement et se laissa emmener ainsi. Quand ils furent arrivés à l'espèce de place qui est en dehors de la porte d'Elvire, et qu'on appelle le champ du Triomphe, elle s'arrêta comme pour se reconnaître et respirer un instant. La nuit était fort sombre ; d'épais nuages voilaient la lune, et l'horizon était incessamment embrasé par de longs éclairs. L'immense place était déserte ; de tous côtés régnait déjà le plus profond silence ; quelques lumières brillaient çà et là dans les ténèbres et indiquaient le petit nombre de maisons habitées des quartiers à demi ruinés de l'Alcazaba et de l'Albaycin. Sur la place même, plusieurs lumières brillaient dans l'obscurité comme des points rougeâtres et jetaient de faibles clartés autour d'un monument dont la base environnée d'une grille en fer était surmontée d'une statue.

— C'est la vierge du Triomphe, dit dona Mariana en laissant aller le bras de Fernand ; c'est la protectrice de Grenade.

Elle s'agenouilla contre la grille, pria un moment le front appuyé sur ses mains jointes ; puis, se relevant, elle dit :

— Recevez mes remerciements, monsieur ; nous allons nous séparer ici ; il serait imprudent d'entrer ensemble dans la ville.

— Je ne marcherai pas avec vous, répondit vivement Fernand, mais laissez-moi vous suivre et veiller sur vous de loin ; jusqu'au moment où vous serez en sûreté.

— Non, monsieur, répondit-elle avec une douceur mêlée de décision ; n'insistez pas, je vous en

prie ; rentrez dans la ville par cette porte ; moi je vais m'en aller du côté de San-Geronimo.

Elle lui fit de la main un signe d'adieu et s'éloigna. Fernand la suivit un moment de près à travers les ténèbres, ne sachant pas s'il devait lui obéir ou la suivre à son insu ; en ce moment onze heures sonnèrent à une église voisine. La pensée que cette jeune femme courait un véritable danger en se hasardant seule à une heure de la nuit si avancée dans ce quartier solitaire, le décida subitement ; il marcha donc dans la direction qu'avait suivie dona Mariana ; mais elle avait disparu pendant ce moment d'hésitation, et il ne vit plus rien sur cette vaste place du Triomphe que la statue de la Vierge autour de laquelle les lampes votives jetaient de débiles clartés.

IV.

FERNAND A LÉONCE.

« Grenade, 20 septembre 1850.

« Eh ! mon Dieu, non, je ne suis pas enseveli dans *les profondeurs d'un horrible cachot*, et je te défends très positivement d'accomplir la promesse que tu me fis en partant, de venir me retrouver à Grenade si dans une quinzaine de jours je ne t'avais pas rejoint à Gibraltar. Laisse-moi, je t'en prie ; laisse-moi me tirer d'affaire tout seul, et ne me plains pas des embarras de ma situation ; j'en prends volontiers mon parti, je te le jure.

J'ai été fort satisfait d'apprendre que notre vieux patriote était arrivé sain et sauf à Gibraltar. Mais pourquoi s'est-il embarqué immédiatement pour l'Angleterre ? Va-t-il élaborer réellement dans cet exil le plan d'une nouvelle conspiration, et préparer ce qu'il appelle une nouvelle campagne pour le printemps prochain ? Je frémis quand je songe au résultat que pourraient avoir ces belliqueuses extravagances ! Fasse le ciel qu'il se tienne tranquille dans la brumeuse Albion ! Tu aurais dû lui conseiller d'écrire ses *mémoires*, au lieu de tramer des complots contre le roi absolu.

Je ne sais à quelle époque je pourrai quitter Grenade ; si ton frère te presse de l'aller rejoindre à Madrid, ne diffère pas ton voyage pour m'attendre, et sois bien persuadé que je prends mon sort en patience. Adieu, ami, au revoir !

P. S. Avant ton départ, le colonel ne t'a-t-il point parlé de cette jeune femme qui l'a si courageusement accompagné dans les souterrains de l'Alhambra ? »

A toutes ces recommandations et protestations, le comte de Play répondit simplement :

« Tu es amoureux. Adresse-moi ta prochaine lettre à Madrid, et souviens-toi que je suis le plus

dévoué des amis et le plus discret des confidents. Adieu, cher Fernand, adieu!

P. S. Le colonel n'a pas prononcé devant moi un seul mot qui eût rapport à la jeune dame : tu sais qu'elle s'appelle dona Mariana ? »

Léonce reçut, courrier par courrier, la lettre suivante :

« Dusses-tu me tenir pour un insensé, je vais t'avouer ce qui me retient à Grenade : ce n'est ni un amour partagé, ni un projet amoureux, ni même une espérance; c'est le seul bonheur d'aimer en silence, en secret. Amère félicité qui m'épouvante, m'enivre, et à laquelle je ne peux plus renoncer!

Le soir même de ton départ, je ramenai dona Mariana aux portes de Grenade, et m'en séparai sans savoir autre chose d'elle que ce que tu sais toi-même : son nom. La présence de cette femme, le peu de paroles que j'avais entendues de sa bouche, m'avaient jeté dans une disposition étrange; j'étais troublé, agité, presque heureux. Mais une sorte de souffrance succéda bientôt à ce bonheur sans motif. Le lendemain, je m'éveillai triste, accablé, dévoré d'inquiétude et d'ennui. J'errai la moitié du jour dans les rues de Grenade, cherchant au hasard une femme dont j'avais à peine vu les traits et que je n'étais pas sûr de reconnaître; puis je montai à l'Alhambra. Ignacio de la Lapida fit de grandes exclamations en me voyant : il me croyait parti avec toi; je jugeai à propos de lui dire à moitié la vérité; c'est-à-dire que je ne pouvais plus voyager faute d'un laissez-passer officiel. — On vous a pris votre passeport! s'écria-t-il; c'est très grave.

— On ne me l'a pas volé, lui répondis-je; il est allé avec mon portefeuille au fond du Darro, où je l'ai laissé tomber en regardant couler l'eau, au-dessous de la Plaza-Nueva. Le scélérat me regarda d'un air incrédule et sournois; puis, calculant sans doute qu'il gagnerait plus à me croire qu'à vérifier le fait, il me répondit avec des inflexions de voix que je compris parfaitement : — Nous tâcherons de faire comprendre cet accident aux gens de la police. J'ai là quelques connaissances qui se feront un plaisir de vous obliger, s'il y a moyen.

— Il y aura toujours moyen pour moi de reconnaître ce service, lui répondis-je d'un ton non moins significatif.

Ces jours derniers, ils m'a remis en effet un nouveau passeport que je suis allé déposer glorieusement au bureau de la police, et grâce auquel je puis séjourner à Grenade sans être inquiété. Pendant cette négociation, j'ai interrogé adroitement Ignacio de la Lapida, lui demandant s'il connaissait cette dame que j'avais aperçue dans la cour des

Citernes la première fois que j'avais aperçue dans la cour des Citernes la première fois que j'étais allé à l'Alhambra, et qu'il avait appelé dona Mariana. L'hypocrite coquin s'obstina à faire semblant de ne pas se rappeler cette circonstance. Je ne pus obtenir de lui le moindre renseignement. Je m'adressai ailleurs, j'essayai de parler du colonel et de demander quelques détails sur sa dernière affaire; mais, à ce nom, tout le monde se taisait, même les servantes d'auberge, tant on redoutait les oreilles de la police.

Un soir, j'étais retourné sous les ombrages qui environne l'Alhambra, et je marchais sans but à travers les allées, d'où avaient disparu déjà tous les promeneurs. A l'aspect de ces lieux, j'éprouvais tout à la fois un ravissement mélancolique et une amère souffrance; je recherchais en moi la cause de ces impressions, et je la voyais avec une confusion mêlée de remords. J'étais dominé, entraîné par une passion inexplicable, par une folie de cœur dont je ne me serais jamais cru capable.

Je redescendais vers la ville, lorsque j'aperçus dans la perspective d'une allée une femme vêtue de noir qui venait de mon côté. Elle était seule, il faisait sombre. Je craignis de l'effrayer en me rencontrant face à face avec elle dans cet étroit sentier, et par un sentiment de réserve, de discrétion, je me retirai derrière un buisson de myrtes et de lauriers-roses qui bordait le chemin. Elle passa sans me voir; on distinguait à peine ses formes dans le crépuscule de l'allée; pourtant je l'avais bien reconnue, c'était dona Mariana.

Elle gagna un petit tertre ombragé de cyprès et s'y arrêta, comme pour contempler le soleil couchant, dont les derniers rayons baignaient encore la Vega. Je la vis alors. Sa mantille rejetée en arrière voilait seulement ses épaules et découvrait ses traits, d'une beauté, d'une fierté royale. Elle a, chose étrange! le teint, les yeux bleus, la délicate fraîcheur des femmes du Nord; on reconnaît en elle le type d'une race qui ne s'est pas mêlée à la race arabe; c'est le pur sang des Goths qui coule dans ses veines, et sa noblesse remonte au temps du roi Rodrigue. La simplicité de son costume rehaussait l'éclat sévère de sa beauté : elle était vêtue d'une robe de soie noire, et selon la mode des dames de Grenade, elle portait un fleur dans ses cheveux. Ses yeux errèrent un instant sur le vaste paysage; puis elle se remit à marcher d'un air rêveur, et revint de mon côté, mais cette fois non sans tourner la tête et s'arrêter de temps en temps comme pour attendre quelqu'un. Ce fut une grande folie, mais je ne saurais dire de quel sentiment amer, de quelle poignante jalousie je fus tout à coup saisi; je me figurai qu'elle était venue là pour quelque rendez-vous d'amour, que celui qu'elle aimait al-

lait venir, qu'elle l'attendait, impatiente, troublée, inquiète, et que dans un moment je les verrais se promener ensemble sous ces ombrages, et en respirer enivrés les émanations embaumées. A cette pensée, j'éprouvais des transports de colère et de haine qui me faisaient pitié à moi-même. Je voulus

m'éloigner, et pourtant une horrible curiosité me retenait. Cet étrange supplice finit à l'apparition d'une jeune fille qui s'avança d'un pas léger entre les arbres, portant dans son tablier une brassée de fleurs. Un jeune abbé venait de prendre congé d'elle.



— Jésus! Maria! où es-tu allée chercher ce bouquet? lui dit dona Mariana d'un ton de reproche; tu savais bien que je t'attendais?

— J'ai rencontré une vieille femme qui m'a parlé... ensuite elle m'a donné ces fleurs, répondit la suivante d'un air embarrassé.

— Ah! fillette! dit dona Mariana avec une ironie mêlée d'indulgence, et en la menaçant du doigt.

Toutes deux redescendirent rapidement l'allée, effrayées peut-être de la solitude et du silence de ces lieux. Je les suivis de loin; mais, en entrant dans la ville par la rue de Gomerès, je perdis leurs traces. Alors je me repentis mille fois de n'avoir pas abordé dona Mariana à l'Alhambra, et je ne me consolai un peu que par la pensée de l'y retrouver.

Le lendemain, je montai à l'Alhambra; j'y retournai encore les jours suivants, et toujours sans succès. Je ne saurais te dire ce qu'il y avait de charme et de douleur dans cette recherche, dans cet espoir toujours déçu. Mon âme s'abreuvait de

joie et d'amertume tout à la fois; j'étais livré à des émotions si vives, si continuelles, qu'elles me détournèrent entièrement de tout ce qui m'impressionnait naguère; je n'avais plus ni admiration ni curiosité pour rien. Je passais sans les voir devant les chefs-d'œuvre de l'architecture mauresque; mes regards se tournaient à peine sur le merveilleux paysage de la Vega; mais si l'aile d'un oiseau remuait dans le feuillage, si vers le soir une ombre traversait la profondeur des allées, je tressaillais, je m'arrêtais, tremblant et la poitrine oppressée. Deux ou trois fois je retournai au jardin de Lindaraja, dans cette salle où s'est passée la singulière aventure dont le souvenir ne sortira jamais de ma pensée. Si je n'eusse été obsédé par la présence d'Ignacio de la Lapida, j'aurais essayé de descendre dans ces caveaux que dona Mariana a parcourus avec de si grands dangers.

Cependant j'avais pleinement conscience de ma folie; je résolus de partir, d'essayer de guérir ainsi mon imagination malade, mon cœur si plein de

peines insensées. Mon dessein était d'aller te trouver à Gibraltar et de retourner avec toi en France. La veille de mon départ, je voulus monter une dernière fois à l'Alhambra. En entrant dans l'allée qui aboutit à la porte du Jugement, je vis à vingt pas devant moi dona Mariana accompagnée de sa camériste, et Ignacio de la Lapida, qui semblait les épier, caché dans une contre-allée. Elles montaient vers l'Alhambra.

Parmi les rares promeneurs qui circulaient sous les arbres, j'aperçus ensuite un homme, lequel s'arrêta en voyant venir dona Mariana et la suivit du regard après l'avoir saluée. Je m'approchai de lui; c'était un homme jeune et d'une assez belle figure; mais l'ensemble de sa physionomie était dur et vulgaire. Il y avait quelque chose du moine dans le léger embonpoint de ses formes, dans les tons vermeils de sa peau et la coupe de son front couvert sur les tempes de cheveux noirs et plats. La croix rouge brodée sur le devant de son habit annonçait qu'il appartenait à l'ordre d'Alcantara. Je lui adressai la parole, et après quelques questions qu'un étranger pouvait naturellement se permettre, je lui demandai s'il connaissait la dame qui venait de passer dans l'allée.—Oui, me répondit-il avec quelque emphase; c'est dona Mariana de Pineda, une des plus nobles, des plus belles dames de Grenade.

— Est-elle mariée ? demandai-je encore presque en tremblant.

A cette question, mon interlocuteur me jeta un regard rapide, défiant, étonné, et me répondit laconiquement : — Elle est veuve. Puis il s'éloigna. Je montai résolument à l'Alhambra. Malgré la présence d'Ignacio, j'étais décidé à aborder dona Mariana, ne fût-ce que pour l'avertir que ce misérable observait ses pas. Je la trouvai seule dans la cour des Myrtes. Elle hésita un moment à me reconnaître; puis elle me dit avec une expression d'inquiétude et de joie : — C'est vous, monsieur ! Vous êtes encore à Grenade. Mon Dieu, vous n'avez donc pu partir ? Ah ! je vous croyais en sûreté à Gibraltar...

Elle regarda autour d'elle comme effrayée d'avoir parlé ainsi tout haut, et reprit d'un ton plus bas :

— Nous ne sommes peut-être pas tout à fait seuls ici; l'on surveille mes démarches, et j'ai peur de vous compromettre en m'entretenant avec vous.

— Eh ! qui donc, madame, s'arroge ainsi le droit de gêner vos actions ? m'écriai-je indigné.

— Mes juges, me répondit-elle avec calme; je suis accusée d'avoir favorisé l'évasion du colonel, et j'ai la ville de Grenade pour prison; vous comprenez que dans une situation pareille, je dois supposer que la police se mêle beaucoup de ma

conduite. Elle trace autour de moi comme un cordon sanitaire; personne n'ose m'aborder; mes amis, mes proches se sont éloignés de moi, et je vous assure que vous faites un acte de courage en me parlant :

— Si vous voulez, madame, m'accorder la faveur de prolonger cet entretien, vous verrez que je m'y prêterai intrépidement, lui répondis-je d'un ton de gaieté qui dissimulait assez mal mon émotion,

— Eh bien ! restez et parlons bas, me dit-elle avec cette bonne grâce sérieuse et même un peu fière qu'elle seule possède.

— J'ai appris avec joie par une lettre de mon ami que le colonel est arrivé heureusement à Gibraltar, lui dis-je alors; sans doute, madame, vous savez déjà cette bonne nouvelle.

— Oui, monsieur; je l'ai apprise indirectement, car je ne puis recevoir aucune lettre du colonel jusqu'au moment où nous aurons organisé quelque moyen de correspondre autrement que par l'intermédiaire de ce pauvre Anton Marti, lequel est lui-même trop compromis pour pouvoir me servir.

— Si j'osais, je vous proposerais, madame, de le remplacer.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle avec émotion, ce serait un immense service que vous me rendriez ! mais je ne puis l'accepter.

— Doutez-vous de mon dévouement ou de ma prudence ?

— Ni de l'un ni de l'autre; mais je ne veux pas, je ne dois pas en profiter. Anton Marti sait ce qu'il fait et à quoi il s'expose en me servant; vous, monsieur, vous l'ignorez, et je ne puis vous l'apprendre.

— Et si je consentais à vous servir aveuglément, sans vous demander ni le secret ni le but de cette correspondance mystérieuse ? Si je me résignais d'avance aux conséquences les plus extrêmes que puisse avoir mon dévouement ?

Elle réfléchit un peu; puis elle dit : — Vous êtes du fond du cœur patriote et libéral ?

— Non, madame, lui répondis-je franchement; mon père, le marquis de Villa-Roël, est un Espagnol de vieille souche, fort attaché aux principes de l'ancienne monarchie; je ne partage pas entièrement ses opinions; mais comme la guerre civile est une chose horrible dans les familles, je reste neutre, et n'ai d'engagement avec aucun parti. Cette position désintéressée me permet de juger sainement les choses, et c'est sans scrupule que vous pouvez accepter mes services.

Elle leva les yeux sur moi et me regarda en face un moment, comme pour pénétrer jusqu'au fond de ma pensée et s'assurer que la fermeté de

mon âme égalaît la générosité de mon intention ; puis elle me dit simplement : — J'accepte, monsieur ; demain j'écrirai au colonel ; sa réponse m'arrivera à votre adresse ; la lettre sera timbrée de Londres... Mais, ajouta-t-elle en se ravisant, serez-vous encore à Grenade dans une quinzaine de jours ?

— J'y passerai probablement l'hiver, lui répondis-je.

En parlant ainsi, nous étions arrivés dans la galerie qui précède la tour de Comares ; un silence profond régnait dans le palais arabe ; on n'entendait que le souffle de la brise entre les colonnettes, et le murmure de l'eau qui jaillissait dans les bassins de marbre. Dona Mariana s'arrêta d'un air inquiet et me dit à voix basse : — Ici l'on pourrait nous entendre, peut-être quelqu'un nous voit.

— Il n'y a personne, répondis-je en regardant autour de nous.

Elle me montra d'un signe rapide une petite fenêtre pratiquée dans la voûte et fermée par une jalousie dont les lames étaient sculptées comme des baguettes d'éventail.

— Autrefois, dit-elle, la reine-sultane a caché son beau front derrière cette jalousie pour voir passer les ambassadeurs que le roi recevait dans le salon de Comares ; maintenant, c'est Ignacio de la Lapida qui épie de là-haut ceux qui entrent ici.

— Si j'en étais certain !.... dis-je avec une indignation contenue.

— Vous lui reprocheriez cette bassesse, n'est-ce pas ? me dit-elle en souriant ; allez, il ne vaut pas la peine qu'un honnête homme s'abaisse jusqu'à lui dire qu'il est un misérable.

— Ne pourrais-je vous revoir en quelque endroit où nous ne soyons pas exposés à le rencontrer ? lui demandai-je.

— La police a des espions partout ; ailleurs, comme ici, c'est une imprudence de m'aborder.

— Et lorsque j'aurai une lettre pour vous ?

— Il faut convenir d'un endroit où vous pourrez la déposer, me répondit-elle.

— Là-bas, sous la tour de Comares, il y a deux cyprès touffus....

— Leur tronc est à moitié caché par les décombres d'un mur écroulé ; eh bien ! ce sera là ; on est accoutumé à me voir à la promenade autour de l'Alhambra, et ma présence n'éveillera aucun soupçon ; j'irai moi-même chercher la lettre ; de cette manière, vous ne pouvez être compromis. Fasse le ciel que personne ne vous ait vu me parler ici aujourd'hui !

— Non, personne, je crois ; vous le voyez, nous sommes seuls.

— Mais cette jeune fille qui m'accompagne va revenir, dès qu'elle sera lasse de courir dans les salles de l'Alcazar ; c'est une enfant babillarde et folle à laquelle je ne me fie pas : la moindre indiscretion pourrait nous être fatale !

A ces mots, dona Mariana me congédia par un geste d'adieu. J'allais m'éloigner lorsque j'aperçus une ombre se glisser dans le passage obscur qui sépare le palais de Charles-Quint de celui des rois maures. Ce n'était certainement ni la jupe rayée de la suivante, ni la souquenille noire d'Ignacio de la Lapida que j'avais vu flotter dans l'obscurité, et je crus vaguement reconnaître le personnage que j'avais rencontré en montant à l'Alhambra.

— Permettez-moi, madame, de vous accompagner jusqu'à cette porte, dis-je à dona Mariana ; je ne voudrais pas vous laisser seule ici.

Comme nous entrions dans la cour circulaire du palais de Charles-Quint, un homme se jeta pour ainsi dire au devant de nous et s'écria d'un ton de familiarité audacieuse : — *Ave Maria purissima !* C'est vous, dona Mariana ! et que faites vous ici ?

Elle s'arrêta : un éclair de dédain et d'indignation brilla dans ses yeux ; mais elle se remit aussitôt et dit, avec une fermeté calme : — Vous savez que j'ai Grenade pour prison, don Patricio, et que j'y suis obsédée par des gens qui me déplaisent ; je viens à l'Alhambra afin d'être moins importunée par la présence de ceux que je ne peux fuir.

Elle le salua en achevant ces mots et passa outre, Je la suivis inquiet, troublé, furieux contre cet homme dans lequel j'avais deviné un ennemi, un rival. Dona Mariana me laissa la reconduire jusqu'à la porte de l'Alhambra. Avant de s'éloigner, elle me dit avec un accent de douceur et de dignité : — Vous voyez de quel espionnage on m'entoure, et à quoi je suis exposée ; je vous en supplie, monsieur, ne vous compromettez plus en m'abordant quand vous me rencontrerez encore ici. Je suis désolée pour vous que cet homme nous ait vus ensemble.

— Je serais charmé de le rencontrer encore une fois, mais seul à seul ! m'écriai-je avec une colère concentrée.

— Ah ! je vous en supplie, évitez-le au contraire, dit-elle effrayée ; qu'il vous oublie si c'est possible.

— Eh ! que puis-je craindre de lui ?

— Tout, s'il voulait vous nuire ; bien qu'il n'ait aucune autorité officielle, il est tout puissant ; car il est l'ami intime, l'âme damnée d'un homme devant lequel tout le monde tremble, de l'alcade *del crimen*.

Je promis à dona Mariana la plus grande modération dans mes rapports avec ce personnage, si

je venais à le trouver sur mon chemin. Nous nous séparâmes alors. Comme elle sortait de l'Alhambra, je la vis de loin chercher sa camériste, qui accourut enfin toute rouge et troublée. Je pensai que cette jeune fille ne courait pas toute seule à travers les bosquets et y donnait ses rendez-vous à l'insu de sa maîtresse. Cette découverte me causa, je l'avoue, une certaine satisfaction; c'était un témoin importun qui de lui-même s'éloignait dans les moments où j'avais quelque chance de revoir dona Mariana.

Je ne me fis point scrupule de la suivre à di-

stance; j'avais tant désiré connaître sa demeure, je l'avais si obstinément et si inutilement cherchée! Hélas! sans m'en douter, j'avais passé vingt fois devant sa maison, qui n'est guère qu'à cent pas de la *fonda del Comercio*, devant la place même où, deux siècles auparavant, un de ses ancêtres avait été brûlé par la sainte inquisition pour crime politique, c'est-à-dire pour avoir, avec ses deux frères, osé douter de la majesté royale et de la sainteté de l'inquisition. Triste présage pour dona Mariana!

(La suite au prochain numéro).





COLLETET

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE.

Ce fut à Paris la bonne ville, le 12 mars 1598, que naquit Guillaume Colletet, le héros de cette notice : il était le premier né; aussi fut-il bien venu. Mais il ne resta pas longtemps enfant unique, et sa mère, douée d'une fécondité égale à celle de la très célèbre mère Gigogne, cette Niobé du théâtre des Marionnettes, lui donna une ample compagnie de frères et de sœurs jusqu'à la concurrence de vingt-quatre, ce qui est un nombre presque fabuleux et tout à fait déplorable. Lorsqu'il s'agit de partager un héritage, quel agrément d'avoir, à trente ans, des petits frères de six semaines!

L'aîné de toute cette marmaille, le plus long de cette flûte de Pan composée d'enfants d'inégale grandeur, ne se destinait pas d'abord à ce glorieux métier de poète qu'il fit par la suite à la satisfaction de ses nombreux amis et même d'une certaine portion du public. Il étudia le droit et se fit recevoir avocat au parlement; cependant il ne paraît pas qu'il ait jamais plaidé. Nous ne savons pas si cela tient à une horreur naturelle de la chicane, ce monstre aux griffes noires d'encre, et du style barbare des procédures, ou à la difficulté de l'improvisation, ou au manque de voix et de moyens oratoires. Pourtant il est probable que

c'est autant à une de ces dernières causes qu'à l'antipathie que toute âme un peu bien située se sent pour cet odieux métier de l'avocasserie que l'on doit attribuer cette réserve et ce bon goût qu'il eut de ne point plaider étant avocat : car l'on voit par un passage de son livre d'épigrammes qu'il n'était du tout propre à briller en société, à cause d'une espèce de bredouille et d'embarras de langue qu'il avait, et il ne feint point de dire qu'il est, en revanche, un fier champion sur le pré du cabinet et que c'est là qu'il se fait tout blanc de son épée. — Je veux dire de sa plume.

Ayant fait la connaissance de quelques jeunes débanchés du temps qui, tout en cherchant les aventures et en suçant l'âme des pots, s'occupaient des choses de la littérature et savaient ce qui courait de mieux par les ruelles et les plus galantes productions du jour, il prit goût à la poésie et se tourna tout à fait de ce côté, au grand déplaisir sans doute de ses parents. Car depuis un temps immémorial les pères sont en possession de se hérissier dès que les fils offrent le plus léger symptôme de poésie, et ce n'est pas d'aujourd'hui non plus que les femmes qui ont cette calamité d'avoir des littérateurs pour maris sont singulièrement jalouses des infidélités qu'ils font à la prose lucrative, témoin cette épigramme du bon Guillaume, datée de l'an 1633 :

Tout ce que j'ay d'acquis ma femme le possède,
Elle a trop de bonté pour lui rien refuser;
Dèsque j'ay de l'argent je vois qu'elle s'en aide :
Je ne l'en blâme point, elle sait en user.
Mais quand l'utile prose a terminé ma tâche,
Si mon esprit se donne un moment de relâche,
Et qu'en faisant des vers je ne gagne plus rien,
Elle se plaint à moi de ma paresse extrême...
Femme, éternellement jouissez de mon bien,
Et laissez-moi jouir un moment de moy-même.

Colletet eut, pour le malheur de sa réputation, un fils aussi littérateur, mais tout à fait médiocre. Ce fils, nommé François Colletet, est celui qui est si durement et si indécement raillé dans ces vers de Boileau qui font plus d'honneur à la pureté de son goût qu'à la bonté de son cœur :

Tandis que Colletet, erotte jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

On les a confondus très souvent, et le père s'est trouvé enveloppé dans le mépris fort juste d'aillieurs que l'on faisait du fils. — Voilà ce que c'est que d'être poète et d'avoir des enfants poètes. — Triste chose ! — Les grands hommes ne devraient jamais avoir de postérité : les Césars engendrent communément des Laridous, et les Racine père

des Racine le fils; c'est-à-dire qu'*Athalie* a souven pour conséquence le poème de *la Religion*. Ce n'est pas que Colletet père soit un Racine ou un César, loin de là; mais c'était un très honnête, très savant et très laborieux littérateur, versé mieux que pas un dans la connaissance de la vieille poésie, qui tournait le vers fort agréablement et qui mérita d'être un des premiers de l'Académie française. Il n'était pas riche comme un partisan, mais il n'était pas non plus réduit à cette misère extrême reprochée par Boileau à son fils. Il avait maison de ville et maison des champs. — Il n'y a pas beaucoup de poètes de maintenant, même entre les plus habiles, qui se puissent vanter d'une pareille richesse : il est vrai que sa maison de campagne ressemblait un peu à la maison de Socrate; mais enfin c'était une maison, et n'eût-on pu y tenir qu'une seule personne en deux fois, c'est pour un poète un luxe tout à fait asiatique et digne de Sardanapale. Voici quelques vers de Colletet lui-même où il en est parlé; ceux-ci sont adressés au receveur des consignations :

Courtain, j'ai fait achat d'un petit héritage,
Dans le sein d'un village;
Pour y donner carrière à mes productions.

Cette retraite était à Rungis au Val-Joyeux, et le poète y avait mis cette inscription, où il semble avoir oublié sa galanterie habituelle :

Quoique cette maison n'ait pas un grand espace,
Elle est propre en tout temps aux enfants du Parnasse,
Puisque pendant le jour, puisque pendant la nuit,
Je la vois sans fumée et sans femme et sans bruit.

Sa maison de Paris se trouvait située tout en haut du faubourg Saint-Marceau. Par une coïncidence assez bizarre, c'était la propre maison de Pierre Ronsard, l'illustre Vendômois, et pour peu que l'on sache la fortune et la vogue de ce grand poète si décrié depuis, l'on doit croire que c'était tout autre chose qu'une bicoque. Il y avait un beau portique, de grands lions de marbre, une cour magnifique, un jardin plein de fleurs avec de doubles allées, comme on le peut apprendre plus amplement par ce sonnet, qui a ce double avantage, d'avoir un assez beau tour et de contenir des détails sur un endroit habité par un personnage illustre :

Je ne vois rien ici qui ne flatte mes yeux :
Cette cour du balustre est gaye et magnifique,
Ces superbes lions, qui gardent ce portique,
Adoucissent pour moi leurs regards furieux.

Le feuillage, animé d'un vent délicieux,
Joint au chant des oiseaux sa tremblante musique :

Ce parler de fleurs, par un secret magique,
Semble avoir dérobé les étoiles des cieux.

L'aimable promenoir de ces doubles allées,
Qui de profanes pas n'ont point été foulées,
Garde encore, ô Ronsard, les vestiges des tiens!

Désir ambitieux d'une gloire infinie!
Je trouve bien ici mes pas avec les siens,
Mais non pas, dans mes vers, sa force et son génie!

Il n'y a rien là qui sente le poète et le grenier. — G. Colletet, en outre, avait des terres. Il obtint des places honorables et lucratives; il était avocat au conseil du roi, et le cardinal éminentissime Armand, duc de Richelieu, l'honorait d'une estime toute particulière; et à coup sûr, malgré quelques embarras temporaires, il n'en fut jamais réduit, comme son pauvre fils, à mendier son pain dans l'office des grands seigneurs, quoiqu'il ne se fit aucun scrupule non plus qu'aucun poète de ce temps d'accepter les cadeaux que les princes ou les personnes de qualité voulaient bien lui faire en argent ou en bijoux.

Byron, à ce qu'on dit, vendait ses vers une guinée pièce; Delille, sept francs dix sous; d'autres célébrités contemporaines, que je ne nommerai pas parce qu'il n'en est pas besoin, vendent les leurs huit francs et neuf francs; mais certainement jamais vers, même alexandrins, c'est-à-dire les plus longs qui soient, n'ont été payés aussi cher à aucun poète du monde que les six de Colletet qui contiennent la description de la pièce d'eau des Tuileries. — Il recut pour ces six vers seulement la somme de six cents livres; sur quoi il fit ce distique :

Armand, qui pour six vers m'as donné six cents livres!
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres!

La manière dont elle lui fut donnée dut en doubler le prix à ses yeux; car, en écoutant la suite du morceau, le ministre bel esprit, tout trépanant d'aise et tout hors de lui, lui dit qu'il les lui donnait pour ces six vers-là expressément et que le roi ne serait pas assez riche pour payer le reste. Ce passage se trouve dans la pièce des *Tuileries*, par les cinq auteurs, dont Colletet a fait le monologue. Le cardinal, tout en admirant cette tirade, se permit néanmoins de faire une observation et voulut faire changer un mot à son poète. — Le vers, sujet de la contestation, est ainsi fait. — On voit, dit l'auteur :

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau.

Le cardinal voulait *barbotter*, comme plus exact et plus pittoresque : Colletet prétendait que le

mot était trop bas et ne pouvait faire une figure convenable dans un vers. — En sa qualité d'académicien il avait apparemment une grande horreur du mot propre, ainsi que ses illustres successeurs, car il n'en voulut pas démordre, et quoi que le grand Armand pût dire il ne lui céda pas. Non content de lui avoir résisté en face, de retour chez lui il lui écrivit une fort longue lettre où il lui déduisait ses raisons. N'en déplaît à Colletet et sans être ministériel le moins du monde, nous sommes pour cette fois de l'avis du ministre. — Cet entêtement amusa beaucoup le cardinal; et comme quelques courtisans le félicitaient sur ce que rien n'avait l'audace de lui résister et qu'il était le vrai et le grand victorieux, il leur répondit en riant, à ce que dit Pellisson : « Messieurs, c'est ce qui vous trompe, car voici Colletet qui est en contestation avec moi pour un mot et qui me résiste bel et bien. » — Heureux siècle que celui où un ministre comme Richelieu, entre tant de grandes choses qu'il faisait ou méditait, trouvait encore le temps de s'occuper des productions de l'esprit et de disputer avec un poète sur le plus ou moins de propriété d'un terme!

Ce cardinal n'était pas moins magnifique pour les étrangers que pour les Français, car il fit donner à ce fameux poète italien, Achillini, mille écus pour un sonnet qu'il avait composé sur la réduction de La Rochelle en l'obéissance du roi Louis XIII; et comme l'auteur était absent, il eut encore le soin de les lui faire tenir jusqu'au fond de l'Italie. — Ce sonnet commence :

Ardete fuochi a liquefar metalli,

et le reste se peut voir dans un recueil de vers de différents auteurs intitulé *le Parnasse royal* et publié à Paris l'an 1635. Ce qui montre moins, quoi qu'en dise Colletet, l'excellence et la distinction du sonnet sur tous les autres poèmes que la grande générosité du cardinal-duc.

Ce serait peut-être ici le lieu de placer quelques réflexions sur le paganisme de l'art à cette époque. N'est-il pas fort singulier qu'un archevêque, un prélat chrétien, donne, pour récompense à un poète qui a fait une hymne à la Vierge, un Apollon, une idole, un démon selon l'Église? — Ce mélange perpétuel de l'Olympe et du paradis se retrouve partout dans les productions du temps. Il faut examiner les anges avec beaucoup de circonspection, car ce pourrait bien être de petits amours. Les vierges ne sont guère que des Vénus qui ont passé une chemise et mis une robe bleue. Le Père-Éternel a emprunté ses gros sourcils noirs au Jupiter-Olympien, et le Christ en croix a bien souvent l'air d'un Adonis mourant. — Il ne faut

pas croire qu'Apollon ne soit ici qu'un symbole (on ne pensait guère aux mythes en ce temps pour signifier la poésie; Apollon est bien le fils de Latone), un beau jeune homme bien fait, avec une perruque blonde, un tonnelet de brocard d'or, un grand manteau de pourpre, un violon à la main et une couronne de laurier au chef, qui descend de son coche à quatre chevaux pour aller réciter un madrigal dans la ruelle de madame Thélis, et qui de là va au coucher du roi faire prendre à ses canons l'air du Louvre ou de Versailles, où il a ses grandes et petites entrées. — A force de voir des dieux dans les jardins, dans les vers, dans les niches, au-dessus des portes, sur les éventails et les enseignes des cabarets, on est devenu tout à fait païen pour la forme, et beaucoup de gens, fort honnêtes d'ailleurs, étaient plus instruits dans la mythologie que dans le catéchisme, et tel vous aurait récité les noms des douze grands dieux fort couramment qui aurait été fort embarrassé de réciter son *Credo* à quelque baptême. Le christianisme étant, d'après la poétique de ce temps-là, entièrement banni de l'art comme n'étant pas susceptible d'ornements *égayés*, il se retira peu à peu de la vie réelle et de la cité vivante, si bien qu'on finit par oublier qu'il existait et qu'il se trouva relégué au nombre des choses respectables et surannées; quelque volcan aurait enseveli Versailles et Paris sous un manteau de lave et de cendres qu'en y fouillant mille ans après il eût été difficile de croire que ces villes eussent été des villes chrétiennes; on eût retiré des ruines force Pans, force Nymphes, des Vénus Callipyges, Anadyomènes et de cent façons, des Bacchus, des Mercurès, tout un olympé dans chaque jardin de guinguette, et pas une seule madone, une seule croix sculptée, pas un seul saint de marbre ou de pierre comme on en voyait à chaque coin de rue dans le moyen âge. Les artistes du xvi^e et du xvii^e siècle étaient de vrais païens baptisés et ont contribué pour beaucoup à la chute du catholicisme, et Voltaire n'eut pas grand'chose à faire après eux.

Cet Apollon d'argent ne fut pas le seul cadeau précieux qu'ait reçu Colletet; monseigneur le prince de Liechtenstein lui donna une belle chaîne d'or. Il faut voir comme il l'en remercie, et les compliments et les concetti qu'il lui adresse sur ce qu'il a de gracieux et de séant à un grand prince d'enchaîner les Muses avec des chaînes d'or, les seuls liens dont elles doivent être liées, suivant lui! En général, le bon Colletet est assez rapace, et il se colère fort contre ceux qui ne lui donnent rien. Il traite fort mal les beaux-fils qui lui viennent demander des vers sans avoir l'escarcelle garnie, et ne veut délivrer un soupir, une

attente ou une jouissance qu'à beaux deniers comptants. Un vers, un écu : voilà son tarif. — C'est cher! — Pas trop pourtant pour un homme à qui l'on en avait payé cent francs la pièce.

Cependant il est permis de croire qu'il n'en vendait pas beaucoup ou qu'il n'en vendait pas souvent, car en plusieurs endroits de ses ouvrages il se plaint de manquer d'argent et il se lamente sur sa destinée. Ainsi, dans des vers intitulés *Disgrâces*, adressés à Colletet, son fils, il se montre fort alarmé de la dépense qu'on fait chez lui pendant la maladie de sa femme.

Mon fils, veux-tu savoir l'état de mes affaires?
Trois savants médecins et deux apothicaires,
Faisant souffrir ma femme, agissant contre moi,
Puisque leurs récipes, en forme d'ordonnances,
Epuisent mes finances,
Qui ne sont pas les finances d'un roy,
Dans cet excès d'inquiétude,
Qui rend mon pauvre esprit incapable d'étude,
Je vois toujours chez moi trois grands feux allumés;
Et la garde qui veille, et qui veille à ma perte,
Cependant que la nuit me tient les yeux fermés
A pour tarir mon vin toujours la bouche ouverte.

La touche de ce morceau est assez fine; elle rappelle certains tableaux burlesques de l'école flamande où, pendant que l'hôtelier dort, quelque joyeux compagnon boit le vin de son vidrecome et met la main dans la gorge de sa femme. — Un trait d'un bon bourgeois admirable est celui-ci :

Je vois toujours chez moi trois grands feux allumés.

Le vers est d'un piteux et d'un solennel on ne peut plus risible. — Le brave poète se montre beaucoup moins inquiet de voir sa femme malade que de voir son bûcher et son vin au plus bas : il y a là-dedans quelque chose de naïvement et cruellement propriétaire qu'il serait très difficile d'attraper. Cette femme était demoiselle Marie Prunelle, et l'on apprend par le tombeau de quatre vers que lui dressa son mari qu'elle mourut en l'an 1641, c'est-à-dire l'année même où cette précédente épigramme a été composée. Elle avait été sa servante, car Colletet avait la maladie de prendre des maîtresses ou des femmes parmi ses servantes, et plus tard il épousa encore Claudine Le Hain, sa chambrière.

L'année 1651 et 1652 furent deux années fatales pour Colletet : il se trouva tellement dénué qu'il fut obligé de mettre en gage le bel Apollon d'argent, source de tant de concetti.

Si voyant nos exploits divers
Je ne compose plus de vers,

Ce que, pour subsister et nourrir mon ménage,
J'ay mis mon Apollon et mes Muses en gage.

Son fils, qui avait pris du service, fut fait prisonnier en Espagne, où il resta près de trois ans. — Dans son traité de la poésie morale, Colletet père, parlant des quatrains de François Colletet intitulés *les Entretiens de la Semaine sainte*, du latin du révérend père dom Dominique, chartreux, s'en exprime ainsi, avec une sensibilité tout à fait touchante : « Sans flatterie, ces quatrains sont tels, dit-il, que, comme leur jeune auteur y exhorte les pécheurs à la pénitence, il ne doit pas se repentir de les avoir faits. Les diverses et nouvelles éditions qui en ont paru pendant ces jours de dévotions et de pénitence passent, à mon avis, pour une marque visible de l'estime qu'on en a faite. — Témoignage que je rends ici les larmes aux yeux quand je me représente que ce fils unique dont je parle ne m'est plus visible que par ses lettres depuis plus de trois longues et tristes années que l'Espagne triomphe d'une jeune liberté qui m'est si chère; mais si la cour est juste et généreuse comme elle l'est en effet, et si elle me tient sa parole, comme je l'espère avec tant de raison, je reverrai ce gage précieux de ma première moitié, et ce sera lors que, par la grâce du ciel, nous nous consolons ensemble de tant de pertes et de traverses passées. — Cependant, ô mon cher fils ! si, malgré tant de forteresses et de troupes ennemies qui nous séparent, ce petit ouvrage peut tomber entre tes mains, fais-en ton profit et tes délices tout ensemble, etc. »

François Colletet était détenu au fort de Porcheresse.

Dans les troubles civils le petit manoir de Rangis avait été pillé et ravagé, et le logement des troupes lui avait causé de grands dommages.

Je soupire mon val de joye
Que nos guerres ont mis en proye,
Et je plains mon petit logis
Des belles sources de Rangis,
Où le soldat, dur et sauvage,
A fait un horrible ravage.

S'il pilloit encor le faubourg,
Adieu la campagne et la cour !
Après une telle disgrâce
Je serois le Job du Parnasse,
Couché sur le noble fumier
De quelques feuilles de laurier.

Dans cette malencontreuse année 1652, il arriva encore une autre catastrophe à notre poète. Comme il passait dans la rue des Carneaux, près

de la Ferronnerie, le 26 septembre, l'entablement d'une vieille maison se détacha et lui tomba sur la tête. Il fut très longtemps entre la vie et la mort, car il avait au front une plaie énorme en largeur et en profondeur. Quand il fut un peu rétabli, il lâcha la boude à sa colère poétique et rima de belles invectives contre cette rue de la Ferronnerie où l'on assassinait les rois et où l'on assommait les poètes, ces deux sommités de l'ordre social. Il se plaint beaucoup d'un de ses amis qui ne lui a envoyé qu'un pot de confitures pendant sa maladie, de ses protecteurs qui l'ont laissé manquer d'argent ou qui ne sont pas venus le voir, et rien n'est plus comique que la manière dont il formule ses griefs; car les littérateurs de ce temps-là ressemblent assez à ces mendiants d'Espagne qui vous demandent d'abord fort humblement et de la voix la plus moelleuse, et puis vous disent des injures et vous couchent en joue avec leur carabine si vous leur refusez. Une épître liminaire, une dédicace était une vraie lettre de change tirée sur celui à qui elle était adressée; la suscription du plus chétif sonnet avait son intention cachée et visible. — Aussi évitait-on une dédicace comme le feu; et Boursault, dans sa préface du *Jeune Polyranthe*, nous apprend-il qu'un de ses meilleurs amis se brouilla avec lui et ne voulut plus jamais le revoir parce qu'il lui avait dédié quelque chose, et déplorait-il amèrement de s'être rompu la cervelle à inventer des qualités et des vertus à de riches seigneurs qui n'en avaient effectivement point, et qui ne lui avaient rien donné pour la peine qu'il avait prise de les rendre célèbres à tout jamais. — Damoiselle Marie Prunelle, sa chère moitié, étant bien et dûment enfermée sous sa tombe rimée, le cœur naïf et tendre du débonnaire académicien ne pouvait rester plus longtemps sans occupations, et trouvant que les Isis nuagères et les fantastiques Chloris offraient de minces régals aux ardeurs des terrestres flammes, il se prit de belle passion, non pour une grande dame, mais tout bonnement pour une fraîche et grasse fillette qui lui servait de ménagère. — A quoi il n'y a pas grand mal, quoi qu'en disent toutes les biographies qui reprochent à Colletet la bassesse de ses inclinations et le mauvais choix de sa compagnie. Il vaut bien mieux posséder librement et à son aise une fille jeune et bien faite, qui se trouve fort honorée de votre choix, que de faire le pied de grue sous le balcon de quelque Philaminte surannée ou de quelque duchesse plâtrée, qui vous regarde comme un manœuvre d'amour et vous ferait volontiers manger à l'office après vous avoir fait efficacement remplacer monsieur le duc. — Et d'ailleurs, la seule et vraie aristocratie de la femme n'est-elle pas dans la jeunesse et la beauté, et ne sont-ce pas

les blanches mains qui font la reine plutôt que le sceptre d'or ?

Quoique Guillaume fût loin d'être alors un adolescent romanesque, puisqu'il avait à cette époque quelque cinquante-quatre ans, sa flamme ne fut pas moins vive, sa verve moins abondante, et ses conceits moins recherchés que s'il eût été au plus vert de ses mois ; car il a fait tout un livre de sonnets érotiques intitulés *les Amours de Claudine*, et beaucoup d'autres pièces, les unes élégiaques, les autres louangeuses, toutes en l'honneur de la jeune chambrière subitement érigée en déesse.

S'il faut en croire Colletet, elle était fort charmante, fort spirituelle, et... vierge. — Voilà beaucoup de belles qualités réunies et antipathiques de leur nature ; et si Claudine était tout cela, je ne sais trop ce que Colletet aurait pu aimer de mieux. De mauvaises langues du temps prétendent qu'elle n'était rien moins que cela. — Je n'ajoute pas foi aux mauvaises langues, et d'ailleurs, Colletet le fils étant du même avis que Colletet le père et ne parlant de sa belle-mère Claudine que comme d'un miracle de beauté et d'esprit, il fallait nécessairement que cela fût, car les fils ne sont guère portés à être de l'avis de leur père et à trouver leurs marâtres charmantes.

Cette belle était blonde, et les vers de Colletet sont pleins de jeux de mots sur ces beaux cheveux d'or qui sont les rayons lumineux de son soleil, des lacs d'amour où les cœurs se vont prendre et les chaînes visibles de sa liberté, l'Océan qui porte ses amours sur ses ondes paisibles, le fleuve qui roule plus d'or que le Pactole, et tout ce que l'on peut dire sur des cheveux blonds quand une immense érudition met à votre service tout le mauvais goût de tous les poètes de la terre anciens et modernes. Chaque madrigal ou sonnet a ordinairement pour suscription : à ma belle et sage Claudine, pour ma chère Claudine ; ce qui est d'autant plus attendrissant que l'u du nom de Claudine est écrit, selon l'orthographe du temps, avec un V à la romaine. — Voici deux de ces madrigaux :

Sur le portrait de la belle Claudine.

Ce beau visage a tant de charmes,
Et ses cheveux d'or tant de nœuds,
Que ma liberté devant eux
Fut captive et rendit les armes.

Pour ma belle et sage Claudine.

Qui veut voir la même beauté
Jointe à la sagesse divine,
L'amour et la fidélité,
N'a qu'à voir ma jeune Claudine.

Il est vraiment dommage que la jeune Claudine ait vécu en 1650, puisqu'elle renfermait en elle tant de belles qualités si rares en tous les temps, et j'aurais été fort curieux de la connaître, pour voir, par la même occasion, une jolie fille et plusieurs vertus que jusqu'ici j'ai eu passablement de peine à rencontrer, même isolées. — Mais la figure appelée hyperbole en rhétorique doit être pour quelque chose dans tout cela, et il y a nécessairement beaucoup à rabattre. — Le morceau qui suit est tout à fait appétissant.

Mais Dieu ! qui n'aimeroit d'une ardeur idolâtre
Cette plaine de lait, ces collines d'albâtre,
Cette neige qui fond et brûle les amants,
Ces globes animez d'éternels mouvements,

Qui s'approchent de nous aussitôt qu'ils soupirent,
Et de peur d'être pris aussitôt se retirent,
Qui, se montrant aux yeux et se cachant aux mains,
Font naître cent desirs et mourir cent humains !

Sublime trame d'or, vive table d'ivoire,
Thrésors étincelants de lumière et de gloire,
Trône où la grâce même établit son séjour,
Verger qui produisez les doux fruits de l'amour !
Beaux yeux, et vous, beau sein !...

Le reste est un peu trop galant pour que je le cite, mais ce que j'en ai rapporté peut servir à faire prendre une idée de la littérature anaérontique qui courait les ruelles d'alors. Ces vers représentent assez fidèlement la tournure d'esprit de l'époque ; on trouve des charretées de vers, des millions de sonnets qui ne contiennent rien autre chose que de la neige ardente, de la glace de feu, des doubles collines d'ivoire à former une chaîne plus longue que celle des Andes ou des Cordillères, des cheveux qui pêchent des cœurs à l'hameçon, des yeux qui réduisent les cieux et le soleil en poudre, et auprès de qui les diamants ne sont que des charbons, des soupirs à faire voguer un vaisseau, et mille autres belles inventions de cette espèce. — Les vers suivants, sur une *Jouissance inespérée*, ne sont pas moins curieux et renferment de véritables beautés poétiques. — Le poète a rencontré sa Philis dans un bois, et l'ombre, l'occasion et l'herbe tendre, tout le favorisant, il en a obtenu ce qu'il ne croyait jamais obtenir.

Petits globes d'argent dont la flamme connue
Sort du fond de la mer pour luire dans la nue ;
Flambeaux étincelants dont les aimables traits
Naissent du sein de l'ombre et l'étonnent après ;
Ténébreuses clartés, yeux de la nuit obscure,
Qui veillez quand tout dort au sein de la nature,
Puisque vous êtes seuls les fidèles témoins
De la douce faveur que j'espérois le moins,

Puisque votre clarté ne donne plus d'ombrage
A l'aimable sujet des plaisirs où je nage,
Astres, soyez secrets, et ne publiez pas
Que Philis me fait vivre après tant de trépas !

Sur les lis de son sein mollement je repose,
J'e baise mille fois ses deux lèvres de rose,
J'idolâtre sa joue et frise ses cheveux,
Je les épands en onde ou les resserre en nœuds,
Je me pasme aux rayons de ses douces œillades,
Qui guérissent mon corps et mes esprits malades.

Mille petits amours, nos folâtres complices,
Viennent participer à nos chères délices ;
Sur son front de crystal l'un aiguise ses dards,
L'un se mêle en sa tresse et l'autre en ses regards,
L'un nous couvre de myrthe et de fleurs immortelles,
L'autre évente nos feux du doux vent de ses ailes.

Beaux astres, qui voyez tant de ravissements,
Si vous fûtes jamais propices aux amants,
Tandis que dans le ciel vos clartés font la ronde,
Contentez vous de voir ce que je cache au monde !
Votre splendeur obscure est plus douce à mes yeux
Que les feux éclatants du soleil radieux.

Pour en finir avec Claudine, nous ajouterons que Colletet, non content de vouloir la faire passer pour un prodige de beauté, la voulut semblablement faire passer pour un prodige d'esprit. Après en avoir fait une Vénus, il voulut en faire une Muse : pour cela, dit la chronique scandaleuse,

il ne trouva rien de mieux que de composer sous son nom de petites pièces de vers qu'il lui faisait apprendre par cœur, et qu'elle venait ensuite réciter à table, d'assez bonne grâce et avec beaucoup d'intelligence : l'on ajoute même que Claudine étant fort malade, Colletet eut cette ingénieuse précaution de rimer pour elle, au cas qu'elle mourût, une manière d'adieu aux Muses. — Heureusement la Parque ne voulut point une aussi belle vie, et l'adieu ne servit pas. — Et même, quelque temps après, Colletet père ayant laissé son fauteuil vacant, Colletet fils écrivit, sous le nom de Claudine, une pièce sur la mort de son mari qui se termine en ces termes :

Pour ne plus rien aimer ni rien louer au monde,
J'ensevelis mon cœur et ma plume avec vous.

Sur quoi La Fontaine, qui n'était point bon homme, et qui avait été chez Colletet à la maison du faubourg, et qui même avait fait un doigt de cour à l'incomparable Claudine, fit cette bénigne épigramme :

Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close ;
Sa femme ne dit plus rien ;
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre chrétien.

THÉOPHILE GAUTIER.

Tandis que vingt critiques éminents vont s'asphyxier dans une salle de spectacle pour y assister à des représentations théâtrales presque identiquement semblables, — les spectacles de la rue paraissent indignes de l'observateur littéraire. — Ce fut de tout temps une injustice, c'est aujourd'hui un impardonnable oubli. — La place publique est une scène immense sur laquelle se jouent tour à tour des tragédies lamentables et d'adorables bouffonneries. — Son répertoire est varié et sa troupe se compose d'un million d'acteurs, utilités ou premiers rôles. — Pourquoi donc ne pas examiner à la loupe de l'analyse cet intéressant panorama, véritable miroir de la société ?

La rue, sous la monarchie, avait une physiologie particulière ; elle était essentiellement gouguenarde. — L'industrie y développait son charlatanisme ; le flâneur artistique y établissait le siège de ses excentricités ! Pendant les derniers

mois du règne des Orléans, la rue a été égayée par des incidents, le ballon-annoncee du *Cho'ca* et les bulles de savon du célèbre Vivier.

La République est venue donner à la rue un caractère plus tranché. — Nous y avons vu les corporations, les députations de bonnets à poils, les fêtes de la Fraternité, les illuminations, les clubs en plein vent, les attroupements, les émeutes et les camps improvisés.

Et remarquez que toujours la rue a donné des pièces de circonstance. Le lendemain du 24 février la foule entourait sur les boulevards un honnête marchand qui criait :

Aux armes citoyens, — à 39 sous ! — formez vos bataillons, — moins cher qu'un gourdin, — qu'un sang impur, — tout cela provient des ventes.

Le débitant vendait des cannes à épée.

Un mois plus tard la rue était devenue une chapellerie immense. On vendait des kèpis, on ne

vendait que des kèpis, on en vendait partout à 29 sous, à 49 sous, à 9 sous sans visière, c'était le triomphe de la garde nationale et des marchands de casquettes.

Le préfet de police Caussidière avait donné à la rue des tournures d'opéra comique. — C'est lui qui inventa ces rubans tricolores incommensurables, gigantesques ceintures qui portaient de la Madeleine pour aller finir à la Bastille; c'est lui qui mit en honneur les verres de couleur aux fenêtres à l'instar des splendeurs du Château-Rouge; c'est lui enfin qui créa les gardiens de Paris, condamnés politiques vêtus en montagnards inoffensifs du théâtre Feydeau, lesquels semblaient toujours prêts à ouvrir la bouche pour chanter à l'ombre des arbres de la liberté :

Tyrol, dont j'aime les campagnes
Sous ton ciel qu'on est heureux!

En ce temps le forum était rétabli, et des orateurs en blouse attiraient l'attention. — Il ne manquait à ces Démosthènes de la voie publique ni l'énergie de la pensée ni l'éloquence de la parole; par malheur, ils étaient égarés par des doctrines erronées. On leur avait dit : Le peuple est roi, et ils avaient ceint leurs fronts d'une couronne par personne, oubliant que la République ne connaît pas de souverainetés individuelles.

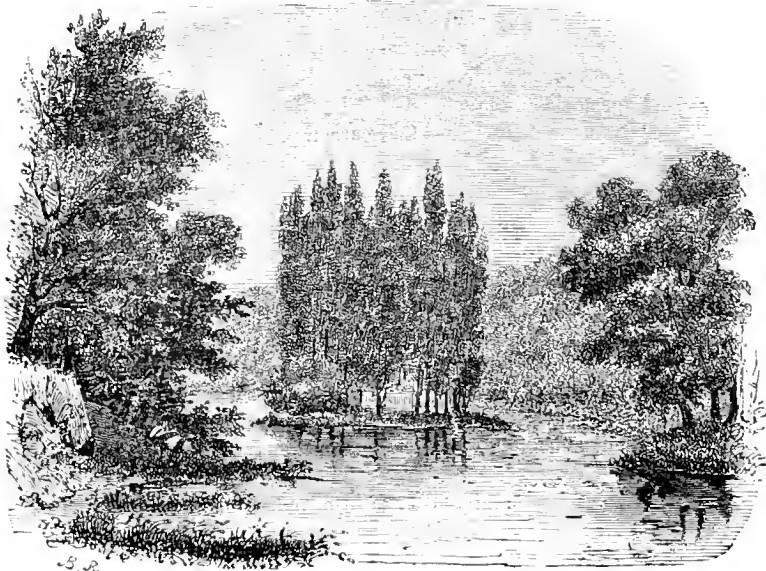
A l'Opéra, on voit des toilettes, surtout les jours de ballet; ce sont les belles soirées, celles où danse la Cerrito. Il faut toujours que Paris soit amoureux d'une danseuse. Voilà vingt ans qu'il est fidèle à cette passion. L'idole change parfois, et après avoir fait son temps, mais à cela près, la

passion est toujours la même, toujours placée dans le même cadre, toujours en extase devant une pirouette, un entrechat, une tunique de gaze qui ballonne, des pieds qui pointillent, la grâce des mouvements, la volupté des poses, le feu des regards et la séduction des sourires que la déesse jette par dessus la rampe moins allumée que ses beaux yeux. L'objet de cette passion a été d'abord mademoiselle Taglioni; puis est venue Fanny Elssler, puis Carlotta Grisi, puis enfin la Cerrito, qui règne aujourd'hui et qui régnera jusqu'à ce qu'une nouvelle divinité vienne à son tour s'emparer du cœur des Parisiens.

Les révolutions ne peuvent rien sur la passion qu'inspire la danse. On néglige la musique, on se dérobe à la tragédie, mais le ballet ne perd jamais ses droits.

Le président! le président! c'est-à-dire un autre roi qui s'appellera le président. — Le roi est parti, vive le roi! — C'en est fait, voilà Napoléon qui va marquer encore sur la mère patrie l'empreinte de son pied dominateur. Quand Napoléon disait à Sainte-Hélène : « Avant cinquante ans nous seront Cosaques ou républicains, » il comptait sans son neveu; nous ne serons ni Cosaques ni républicains, mais serons-nous Français? ô Béotiens!

Il paraît que le futur président, au lieu d'aller à l'Assemblée se morfondre devant l'éloquence des faux montagnards et des faux girondins, va souvent visiter le tombeau de celui qui a écrit *le Contrat social*. Mais que lui disent les peupliers d'Ermenouville? Est-ce là que résonne la voix sibyllique de l'avenir?





MADemoiselle DE CAMARGO.

SON HISTOIRE AMOUREUSE RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

Au Cours-la-Reine, ce n'était plus une danseuse, c'était une reine, c'était la reine. Il n'y en avait pas de si belle et de tant adorée. Aussi, marquis et financiers, hommes d'épée et hommes de plume, tous la saluaient au passage en songeant à escalader les marches de son trône ou plutôt à passer par la fenêtre.

Mademoiselle de Camargo vint au monde presque en dansant. On raconte que Grétry, à peine

âgé de quatre ans, était déjà sensible au rythme musical. Mademoiselle de Camargo dansa beaucoup plus jeune; elle était dans les bras de sa nourrice, quand les airs mariés d'un violon et d'un hautbois vinrent frapper son oreille. Elle bondit vivement, et, durant tout le temps de la musique, elle dansa, il n'y a pas d'autre mot, en mesure avec beaucoup de gaieté. Il faut dire qu'elle était d'origine espagnole. Elle est née à Bruxelles, le

15 avril 1710, d'une famille noble qui a donné plusieurs cardinaux au sacré collège, et qui marque avec éclat dans l'histoire d'Espagne, soit dans l'histoire ecclésiastique, soit dans l'histoire nationale. Elle s'appelait Marie-Anne; sa mère avait dansé, mais avec les dames de la cour, pour son plaisir et non pour celui des autres. Son père, Ferdinand de Cupis de Camargo, était un franc gentilhomme espagnol, c'est-à-dire pauvre; il vivait à Bruxelles des miettes de la table du prince de Ligne, sans compter les dettes qu'il faisait. Sa famille, assez nombreuse, s'éleva par la grâce de Dieu; le père courait les cabarets, se reposant sur cette vérité, qu'il y a un Dieu pour les enfants.

Marianne était si jolie que la princesse de Ligne l'appelait la fille des fées. Légère comme un oiseau, on la voyait bondir et s'envoler dans les charmilles: jamais biche, en matinale gaieté, n'eut des mouvements plus doux et plus capricieux; jamais daim blessé par le chasseur ne bondit avec plus de force et de grâce. Quand elle eut dix ans, la princesse de Ligne jugea que cette jolie merveille revenait de droit à Paris, Paris, la ville des merveilles, Paris où l'Opéra prodiguait alors mille et mille enchantements. Il fut décidé que mademoiselle de Camargo serait danseuse à l'Opéra; son père se récria beaucoup. « Danseuse! la fille d'un gentilhomme, d'un grand d'Espagne! — Déesse de la danse, si vous voulez, » dit, pour l'apaiser, la princesse de Ligne. Il se résigna à faire le voyage de Paris dans un carrosse du prince; il arriva en grand seigneur chez mademoiselle Prévost, que les poètes du temps chantaient sous le nom de Terpsichore. Elle consentit à donner des leçons à Marianne de Camargo. Trois mois après le départ, M. de Camargo rentra à Bruxelles avec l'air d'un conquérant: mademoiselle Prévost lui avait prédit que sa fille serait sa gloire et sa fortune.

Après avoir dansé à une fête du prince de Ligne, Marianne de Camargo débuta au théâtre de Bruxelles, où, durant plus de trois années, elle régna comme première danseuse. Son vrai théâtre n'était pas là; malgré son triomphe à Bruxelles, son imagination l'entraînait toujours à Paris; cependant elle quitta Bruxelles pour Rouen. Enfin, après un assez long séjour dans cette ville, il lui fut permis de débiter à l'Opéra. Ce fut le 5 mai 1726, car le jour fameux de son début n'a point été oublié, qu'elle apparut dans tout l'éclat de ses seize ans sur la première scène du monde. Mademoiselle Prévost, jalouse déjà, peut-être par ressentiment, lui avait conseillé de débiter dans les *Caractères de la Danse*, ce pas presque impossible que les virtuoses renommées osaient à peine aborder dans leurs plus heureux jours. Mademoiselle

de Camargo, qui dansait comme une fée, surpassa toutes ses devancières; son triomphe fut si éclatant, que dès le lendemain toutes les modes prirent son nom: coiffures à la Camargo, robes à la Camargo, manchettes à la Camargo. Toutes les dames de la cour imitèrent ses grâces; il en est bien peu qui n'eussent voulu copier jusqu'à sa figure!

Je ne l'ai point dit encore: mademoiselle de Camargo était faite par l'amour et pour l'amour. Elle était belle et jolie tout à la fois. Rien de doux et de passionné comme ses yeux noirs, rien d'enchanteur comme son doux sourire. Lancret, Pater, J.-B. Vanloo, tous les peintres alors célèbres, ont voulu reproduire cette tête charmante.

Le second jour où mademoiselle de Camargo parut sur la scène, il y eut vingt duels et des luttes sans nombre aux portes de l'Opéra; tout le monde voulait entrer. Mademoiselle Prévost, effrayée d'un pareil triomphe, intrigua si bien, que mademoiselle de Camargo fut bientôt contrainte au rôle de figurante. Elle eut beau s'indigner avec ses admirateurs, il fallut qu'elle se résignât à danser dans les espaliers. Mais elle ne tarda pas à se venger avec éclat: un jour qu'elle figurait dans une entrée de démons, Dumoulin, surnommé le diable, ne parut pas pour danser son solo quand les musiciens attaquèrent son entrée. Une inspiration saisit mademoiselle de Camargo, elle quitte les figurantes, s'élance au milieu du théâtre, et improvise le pas de Dumoulin, mais avec plus de verve et de caprice. Les applaudissements retentirent dans toute la salle. Mademoiselle Prévost jura de perdre sa jeune rivale; mais, c'en était fait, Terpsichore était détrônée. Mademoiselle de Camargo fut ce jour-là couronnée pour longtemps reine de l'Opéra. Reine absolue, dont le pouvoir était sans bornes, elle osa la première trouver ses jupes trop longues. Ici je laisse parler Grimm: « Cette invention utile, qui met les amateurs en état de juger avec connaissance de cause les jambes des danseuses, pensa alors occasionner un schisme très dangereux. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir les jupes raccourcies; les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive église, qui répugnait à voir des gargouillades et des pirouettes embarrassées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut longtemps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles. »

M. Ferdinand de Camargo veillait avec une austère sollicitude sur la vertu et sur les appointements de sa fille: il ne savait que les appoin-

tements. Enivrée par son triomphe, mademoiselle de Camargo écoutait trop volontiers tous les seigneurs de la cour qui envahissaient alors la scène de l'Opéra; il aurait fallu que le roi nommât un historiographe pour raconter toutes les passions de la danseuse. Il fut un temps où tout le monde était amoureux d'elle. On ne jurait que par la Camargo, on ne chantait que la Camargo, on ne rêvait qu'à la Camargo. On n'a pas oublié les madrigaux de Voltaire et des poètes galants de cette époque galante.

Cependant, la gloire de mademoiselle de Camargo s'éteignit peu à peu; comme la mode qui l'avait protégée, elle passa pour ne plus revenir. Quand elle demanda sa retraite, quoiqu'elle n'eût pas quarante ans, nul ne songea à la retenir; à peine fut-elle regrettée. On ne se demanda même pas où elle était retirée; on ne parla plus d'elle que de loin en loin; et encore n'en parlait-on que comme d'un souvenir. Elle était devenue un peu dévote et très charitable. Elle connaissait par leur nom tous les pauvres de son quartier. Elle voyait de temps en temps quelques célébrités d'un autre temps oubliées comme elle.

Dans *les Amusements du Cœur et de l'Esprit*, recueil destiné, comme on sait, à former l'esprit et le cœur, mademoiselle de Camargo est accusée d'avoir eu mille et un amants. Sans m'inscrire en faux contre cette accusation, ne puis-je la combattre en reproduisant dans toute sa simplicité cette histoire, qui dévoile une passion profonde? On a beau danser à l'Opéra, sourire à des adorateurs sans nombre, vivre follement au jour le jour dans toutes les bruyantes agitations du monde, il est des heures bénies où le cœur, souvent dévasté, refléurit tout d'un coup. L'amour est comme le ciel, qu'on voit bleu jusque dans le ruisseau formé par l'orage; c'est ainsi que çà et là l'amour se retrouve pur dans un cœur troublé. Mais d'ailleurs, cette passion sérieuse de mademoiselle de Camargo lui est venue dans toute la fraîcheur de la jeunesse.

Un matin, Grimm, Pont-de-Veyle, Helvétius, se présentèrent gaiement à l'humble logis de la célèbre danseuse. Elle demeurait alors dans une vieille maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Une servante centenaire vint ouvrir. « Nous désirons parler à mademoiselle de Camargo, » dit Helvétius, qui avait beaucoup de peine à tenir son sérieux. La gouvernante les fit tous entrer dans un salon d'un ameublement original et grotesque. Les boiseries étaient couvertes de pastels représentant mademoiselle de Camargo dans toutes ses grâces et dans tous ses rôles. Cependant elle n'ornait point à elle seule le salon: on y voyait un Christ au mont des Oliviers, une

Madeleine au Tombeau, une Vierge au Voile, une Vénus à Cythère, les Trois Grâces, des amours à demi cachés sous les chapelets et les luis bénits, des madones couvertes de trophées d'opéra.

La déesse du lieu ne se fit pas longtemps attendre: une porte s'ouvrit, une demi-douzaine de chiens de toute espèce se précipitèrent dans le salon; il faut dire à la louange de mademoiselle de Camargo que ce n'étaient pas des petits chiens. Elle apparut à leur suite portant dans ses bras, en guise de manchon, un chat angora de la plus belle venue. Comme elle ne suivait plus la mode depuis dix ans, elle avait l'air de revenir de l'autre monde. « Vous le voyez, messieurs, dit-elle en montrant ses chiens, voilà toute ma cour aujourd'hui; mais, en vérité, ces courtisans-là en valent bien d'autres. — Tout beau? Marquis — A bas! Duc — Conchez là! Chevalier. — Ne trouvez pas mauvais, messieurs, que je vous reçoive en cette compagnie. Mais puis-je savoir?... » Grimm prit la parole. « Vous nous pardonnerez, mademoiselle, cette visite inattendue, quand vous saurez la raison sérieuse qui nous amène. — Me voilà curieuse comme si j'avais vingt ans. Mais hélas! quand j'avais vingt ans, c'était mon cœur qui était curieux. Aujourd'hui, que l'hiver est venu pour moi, je n'ai plus rien à apprendre de ce côté-là. — Le cœur ne vieillit pas, dit Helvétius en s'inclinant. — C'est une hérésie, monsieur, il n'y a que ceux qui n'ont point aimé qui osent avancer de pareilles maximes. C'est l'amour qui ne vieillit pas, il meurt enfant. Mais le cœur! — Vous voyez bien, madame, reprit Helvétius, que votre cœur est jeune encore; ce que vous venez de dire nous prouve assez que vous êtes encore toute pleine de feu et d'inspiration. — Oui, oui, murmura mademoiselle de Camargo en soupirant, vous avez peut-être raison; mais quand on a des cheveux blancs et des rides profondes, le cœur est un trésor perdu; c'est une monnaie qui n'a plus cours. » Tout en disant ces mots, elle souleva Marquis par ses deux pattes et le baisa sur la tête. Marquis était un beau chien couchant, porteur d'une belle robe tigrée. « Au moins ceux-là m'aimeront jusqu'à la fin. Mais, à ce qu'il me semble, nous commençons par déraisonner; est-ce là tout ce que nous avons à dire? Voyons, messieurs, je vous écoute. »

Les visiteurs se regardèrent avec un peu d'embarras, ils semblèrent tous se demander qui d'entre eux prendrait la parole en cette grave circonstance. Pont-de-Veyle se recueillit et débuta par ces mots: « Mademoiselle, tout à l'heure nous déjeunions; nous déjeunions gaiement, comme font les gens d'esprit; au lieu de faire passer devant nous,

comme autrefois les Égyptiens, des momies, pour nous montrer que la chose du monde la plus précieuse est le temps, nous évoquions toutes les folles images qui ont enchanté notre jeunesse; ai-je besoin de vous dire que vous ne fûtes pas la moins charmante de ces apparitions? Qui ne vous a aimée! qui n'eût voulu vivre une heure avec vous, au prix d'un coup d'épée? Le bonheur ne se paye jamais trop cher. » Mademoiselle de Camargo interrompit l'orateur. « Ah! de grâce, messieurs, ne m'aveuglez pas par le souvenir de mon temps, ne réveillez pas des passions ensevelies, laissez-moi mourir en paix. Voyez, j'ai des larmes dans les yeux. » Les visiteurs, touchés, regardèrent tous avec une certaine émotion cette pauvre vieille qui avait tant aimé. « C'est étrange, dit Helvétius à son voisin, nous sommes venus ici pour rire, mais nous n'en prenons pas le chemin; et pourtant, rien ne serait plaisant comme cette caricature, s'il n'y avait pas une femme là-dessous. — Continuez, monsieur, dit mademoiselle de Camargo à Pont-de-Veyle. — Il faut bien vous le dire, mademoiselle, l'un de nous, la plus mauvaise tête de la compagnie, ou plutôt celui qui avait bu davantage, déclara que de tous vos amants, il était celui que vous aviez le plus aimé. « Propos d'homme qui a trop bu, » lui dit l'un de nous. Mais notre fat vida son verre et soutint son paradoxe. La discussion fut très animée. On parlait, on buvait, on parlait encore. Quand on eut vidé la dernière bouteille, ne sachant plus ce qu'on disait, sans doute, comme la dispute menaçait de finir par un duel, les plus raisonnables de la compagnie proposèrent de venir vous demander à vous-même lequel de vos amants vous aviez le plus aimé. Est-ce le comte de Melun? Est-ce le duc de Richelieu? Est-ce le marquis de Croismare, le baron de Viomesnil, le vicomte de Jumilhac? Est-ce M. de Beaumont ou M. d'Aubigny? Est-ce un poète? Est-ce un soldat? Est-ce un abbé? — Chut! chut! dit en souriant mademoiselle de Camargo, ou plutôt prenez le calendrier de la cour. — Ce qui nous importe de savoir n'est pas le nom de ceux qui vous ont aimée; mais, je vous le dis encore, le nom de celui que vous avez le plus aimé. — Vous êtes des fous, dit mademoiselle de Camargo, d'un air triste et d'une voix émue; je ne veux pas vous répondre. Laissons en paix dans leur tombeau nos passions éteintes. Pourquoi exhumer toutes ces charmantes folies, qui ont eu leur jour de fête? — Voyons, dit Grimm à Duolos, ne nous laissons pas attendrir, cela deviendrait un peu trop ridicule. — Mademoiselle de Camargo, dit-il en caressant deux chiens à la fois, quelle est donc l'époque des jupes raccourcies? car c'est encore là un des points de notre dispute philosophique. »

La vieille danseuse ne répondit pas. Tout à coup, prenant la main de Pont-de-Veyle: « Monsieur, lui dit-elle en se levant, suivez-moi. » Il obéit avec quelque surprise. Elle le conduisit dans sa chambre à coucher; c'était une vraie chiffonnière qui ressemblait fort à la boutique d'une marchande à la toilette; tout y était en désordre; on voyait bien que les chiens y tenaient beaucoup de place. Mademoiselle de Camargo s'arrêta devant une petite commode en bois de rose, couverte de porcelaines de Saxe plus ou moins ébréchées. Elle ouvrit un petit coffre d'ébène tout en le présentant sous les yeux de Pont-de-Veyle. « Voyez-vous, » dit-elle avec un soupir. Pont-de-Veyle vit une lettre en lambeaux et un bouquet desséché depuis plus d'un demi-siècle; à peine si on pouvait y reconnaître l'espèce des fleurs qui le composaient. « Eh bien? demanda Pont-de-Veyle. — Eh bien! vous ne comprenez pas? — Pas du tout. — Voyez ce portrait. » Elle indiqua du doigt un mauvais portrait à l'huile, couvert de poussière et de toiles d'araignée. « Je commence à comprendre. — Oui, dit-elle, c'est son portrait. Pour moi, je ne le regarde jamais. Il est là bien plus ressemblant, poursuivit-elle en se frappant le cœur. Un portrait! c'est bon pour ceux qui ne prennent pas le temps de se souvenir. »

Pont-de-Veyle regardait tour à tour, avec beaucoup d'intérêt, la lettre, le bouquet fané et le mauvais portrait. — « Avez-vous jamais rencontré cette figure-là? — Jamais. — Mais retournons de l'autre côté. — Non, de grâce, je vous écoute. — N'est-ce pas assez de vous avoir montré le portrait? Vous pouvez maintenant d'un seul mot terminer la dispute, puisque vous avez vu si celui que vous avez le plus aimé ressemble à votre ami... qui avait bu. — Il ne lui ressemble pas le moins du monde. — Eh bien! tout est dit. Je vous pardonne votre visite. Adieu; quand vous déjeunerez avec vos amis, vous prendrez un peu ma défense; vous leur direz, à tous ces libertins sans pitié, que je me suis sauvée par le cœur, si on peut se sauver par là... Oui, oui, c'est la planche de salut dans le naufrage. »

Disant ces mots, mademoiselle de Camargo s'avança vers la porte du salon. Pont-de-Veyle la suivit en emportant le coffre d'ébène. « Messieurs, dit-il à ses joyeux amis, notre buveur n'était qu'un fat; j'ai vu le portrait du plus aimé de la déesse de céans; maintenant vous allez joindre vos prières aux miennes pour décider mademoiselle de Camargo à nous raconter le roman de son cœur; je n'en connais que la préface, qui est triste et charmante: j'ai vu une lettre, un bouquet et un portrait.—Je ne dirai pas un mot, murmura-t-elle; les femmes sont accusées de ne pouvoir garder

un secret; il en est pourtant plus d'un qu'elles ne confient jamais. Un secret amoureux, c'est une rose qui vous embaume le cœur; si on le confie, la rose perd son parfum. — Moi qui vous parle, poursuivit mademoiselle de Camargo en s'animant, je n'ai gardé cet amour dans toute sa fraîcheur, que parce que je n'en ai jamais rien dit. Il n'y a guère que la Carton et ce vieux malin de Fontenelle qui aient surpris mon secret. Fontenelle dinait souvent chez moi; un jour, me voyant pleurer, il fut si étonné de mes larmes, lui qui ne pleurait jamais, par philosophie, sans doute, qu'il me tourmenta durant plus d'une heure pour avoir le mot de l'énigme. C'était presque une femme, il m'arracha par ses chatteries l'histoire de cette passion. Le croiriez-vous? j'espérais le toucher au cœur, mais c'était parler à un sourd. Après m'avoir écouté sans mot dire jusqu'à la fin, il murmura de sa petite voix éteinte : *C'est joli*. Au moins la Carton pleurait avec moi ! C'est bien la peine d'être un poète et un philosophe, pour ne rien comprendre à ces histoires-là ! »

Mademoiselle de Camargo se tut; un profond silence suivit ses paroles, tous les regards s'arrêtaient sur elle. « Parlez, parlez, nous écoutons, dit Helvétius, nous sommes plus dignes de vous entendre que le vieux philosophe qui n'aima que lui-même. — Après tout, reprit-elle, emportée par le charme des souvenirs, c'est une bonne heure à passer; — je parle pour moi, — et les heures bonnes ou mauvaises, il n'en sonnera plus beaucoup dans ma vie; car je sens bien que je m'en vais. Mais je ne sais plus mon commencement; il me passe du feu sous les yeux, je n'y vois plus, tant je suis éblouie : Voyons, j'avais vingt ans... Mais je n'oserai jamais lire à livre ouvert devant tant de monde. — Figurez-vous, mademoiselle de Camargo, dit Helvétius, que vous lisez un roman. — Eh bien! dit-elle, je commence sans plus de façon :

« J'avais vingt ans. Vous savez tous, car cette aventure a été un grand scandale, vous savez comment le comte de Melun m'enleva un matin avec ma sœur Sophie. Cette petite folle, qui avait beaucoup d'imagination, m'ayant surprise lisant une lettre du comte où il parlait de son dessein, elle jura sur ses treize ans qu'il faudrait bien qu'on l'enlevât aussi. J'étais loin de croire à une pareille prétention. On se figure toujours que les enfants ne comprennent rien; mais à l'Opéra et en amour, il n'y a pas d'enfants. Le comte de Melun avait, à force d'argent, gagné notre femme de chambre. J'étais bien coupable; je savais tout, et je n'avais pas averti mon père; mais mon père m'ennuyait un peu; il prêchait dans le désert, c'est-à-dire qu'il me prêchait la vertu. Il me parlait sans cesse

de notre gentillommerie, de notre cousin qui était cardinal, de notre oncle qui était grand-inquisiteur. Vanité des vanités! tout n'était que vanité chez lui, quand, chez moi, tout n'était qu'amour. Je me souciais bien d'être d'une famille illustre; j'étais belle, on m'adorait, et, ce qui vaut mieux peut-être, j'étais jeune!

« Au milieu de la nuit, voilà que j'entends ma porte qui s'ouvre; c'était le comte de Melun; je ne dormais pas; je l'attendais. N'est pas enlevée qui vent. J'allais être enlevée!

« L'amour n'est pas seulement charmant par lui-même, il l'est encore par ses extravagances romanesques. Une passion sans aventures, c'est une maîtresse sans caprices. J'étais assise sur mon lit. — Est-ce toi, Jacqueline? dis-je, en jouant l'effroi. — C'est moi, dit le comte, en tombant à genoux. — Vous! monsieur! Votre lettre n'était donc pas un jeu? — Mes chevaux sont à deux pas; il n'y a pas de temps à perdre; quittez cette triste prison; mon hôtel, ma fortune, mon cœur, tout cela est à vous! A cet instant, une lumière brilla à la porte. — Mon père! m'écriai-je avec terreur, en me cachant dans mes rideaux. — Tout est perdu! murmura le comte. C'était Sophie. Je la reconnus bientôt à son pied léger; elle s'avança, la lumière à la main et en silence, devant le comte. — Ma sœur, me dit-elle, avec un peu de trouble, mais sans trop se déconcerter, me voilà toute prête. Je ne comprenais pas, je la regardais avec surprise; elle était habillée des pieds à la tête. — Que veux-tu dire? tu es folle! — Pas du tout, ma sœur; je veux être enlevée comme vous. Le comte de Melun ne put s'empêcher de rire. — Mademoiselle, lui dit-il, vous oubliez vos poupées et vos polichinelles. — Monsieur, répondit-elle avec dignité, j'ai treize ans; ce n'est pas d'hier que j'ai débuté à l'Opéra; je joue mon rôle dans l'enlèvement de Psyché. — A merveille, dit le comte, nous allons vous enlever. Aussi bien, me dit-il à l'oreille, il n'y a que ce moyen de nous délivrer d'elle.

« J'étais fort ennuyée de ce contre-temps qui compliquait trop l'aventure. Mon père pouvait pardonner mon enlèvement, mais celui de Sophie! J'essayai de la détourner de cette folle tentative: je lui offris mes parures; elle ne voulut pas entendre raison; elle déclara que, si on ne l'enlevait pas avec moi, elle allait avertir mon père, et par là empêcher l'aventure. — Ne la contrariez pas, dit le comte: avec ces dispositions-là, un peu plus tôt, un peu plus tard, elle sera enlevée. — Eh bien! partons tous ensemble. La femme de chambre, qui s'était avancée à pas de loup, nous dit de nous dépêcher, parce qu'elle craignait que le bruit des chevaux, qui piaffaient dans le voisinage, ne réveillât M. de Camargo. Nous partîmes; le carrosse

nous conduisit à l'hôtel du comte, rue de la Culture-Saint-Gervais. Sophie riait et chantait. Le lendemain, j'écrivis à l'Opéra que, par ordonnance du médecin, je ne pouvais danser avant trois semaines. Vous le dirai-je, messieurs, huit jours après, j'allai moi-même avertir mon directeur que je danserais le soir. Ceci, vous le voyez, ne fait pas l'éloge du comte de Melun ; mais il est si peu d'hommes, en ce monde, qui soient amusants huit jours de suite ! J'aimais le comte, sans doute, mais j'avais besoin de respirer un peu sans lui. Mes yeux cherchaient l'éclat du théâtre ; j'ouvrais sans cesse les fenêtres, comme si je devais m'envoler par là.

« Dès que je reparus à l'Opéra, mon père me suivit à la piste et découvrit l'adresse de ses filles. Un soir, dans les coulisses, il alla droit au comte et le provoqua. Le comte lui dit, avec beaucoup de déférence, qu'il n'avait garde de s'exposer à tuer le galant homme qui avait donné le jour à une fille comme moi. Mon pauvre père eut beau établir et prouver seize quartiers, le comte ne se voulut point battre. C'est de ce temps-là que date la fameuse requête que mon père adressa au cardinal de Fleury. Je n'ai point oublié la teneur de cette requête : « Le suppliant expose à monseigneur le cardinal que le comte de Melun ayant enlevé ses deux filles la nuit du dix au onze de ce mois de mai 1728, il les tient emprisonnées en son hôtel, rue de la Culture-Saint-Gervais. Le suppliant ayant pour partie une personne de rang, est obligé de recourir aux législateurs ; il espère de la bonté du roi qu'il lui fera rendre justice et qu'il ordonnera à monseigneur le comte de Melun d'épouser la fille aînée du suppliant et de doter la cadette. »

« Un père ne pouvait mieux parler. Le cardinal de Fleury s'amusa beaucoup de la requête, et me conseilla pour toute pénitence, un jour que nous soupions ensemble, d'abandonner à mon père mes appointements de l'Opéra. Mais je m'aperçois que je n'avance guère dans mon récit : que voulez-vous ? le commencement est le chapitre où on revient toujours avec le plus de plaisir. Il y avait un an que j'habitais l'hôtel du comte de Melun ; Sophie était retournée chez mon père pour n'y pas rester longtemps ; mais ce n'est pas son histoire que je raconte. Un matin, un cousin du comte arriva à l'hôtel avec beaucoup de fracas : c'était M. de Martaille qui était lieutenant aux armées du roi. Il venait de la guerre ; il s'était distingué à la campagne de Flandre par des actions d'éclat ; il devait passer une saison à Paris dans toutes les folies de son âge. Il nous surprit à déjeuner ; il se mit à table, sans façon, sur la prière du comte.

« Au premier abord il ne me séduisit pas ; je

lui trouvai l'air un peu fanfaron. Il caressait beaucoup ses moustaches, les plus belles moustaches du monde, et parlait passablement de ses prouesses guerrières. Une visite nous ayant interrompus, le comte passa dans son cabinet et nous laissa en tête-à-tête. La voix de M. de Martaille, jusque-là haute et fière, s'adoucit un peu ; il m'avait regardée en soldat, il me regarda en écuyer : — Pardonnez-moi, madame, me dit-il d'une voix troublée, mes allures cavalières ; je n'entends rien aux belles manières, je n'ai point passé à l'école de la galanterie. Ne vous offensez pas de tout ce que je puis dire. — Mais, monsieur, lui dis-je en souriant, vous ne me dites rien. — Ah ! si je savais parler ! mais, en vérité, je serais plus à mon aise en face de toute une armée que devant vos beaux yeux. Le comte est bien heureux d'avoir à combattre une si belle ennemie. Disant ces mots, il me regarda avec une tendresse suppliante, qui contrastait singulièrement avec ses airs de héros. Je ne sais ce que mes yeux lui répondirent. Le comte rentra alors, et la conversation prit un autre tour.

« M. de Martaille accepta, sur les instances de son cousin, un appartement à l'hôtel. Il sortit ; je ne le revis que le soir à souper. Il ne savait pas qui j'étais ; le comte m'appelait Marianne, et, par hasard peut-être, il ne dit pas un mot à son cousin de l'Opéra, ni de mes grâces à danser. Au souper, M. de Martaille n'avait plus sa franche gaieté du matin ; une légère inquiétude passait sur son front ; plus d'une fois je rencontrai son regard attristé. — Égayez donc votre cousin, dis-je au comte. — Je sais bien ce qu'il lui faut, me répondit M. de Melun ; je veux demain le conduire à l'Opéra. Vous verrez que dans ce pays perdu il retrouvera sa belle humeur. Je me sentis jalouse sans chercher à me dire pourquoi.

« Le lendemain on représentait le *Triomphe de Bacchus*. J'apparus sur la scène en Ariane, toute couverte de pampre et de fleurs. Je n'ai jamais si mal dansé ; j'avais reconnu M. de Martaille parmi les gentilshommes de la maison du roi. Il me regardait avec une sombre attitude. J'espérais lui parler avant la fin du ballet, mais déjà il était parti. Je fus offensée de ce brusque départ. — Quoi ! me disais-je, il me voit danser, et voilà de quelle façon il me fait ses compliments. Le lendemain matin, il déjeuna avec nous ; il ne me disait pas un mot de la veille ; à la fin, ne pouvant réprimer mon impatience : — Hé bien ! monsieur de Martaille, lui dis-je d'une voix aigre-douce, vous êtes parti hier de bien bonne heure ; ce n'était guère galant. — Ah ! si vous ne dansiez pas ! dit-il avec un soupir. C'était la première fois qu'on me parlait ainsi. Craignant d'en avoir trop dit, et pour donner le change à M. de Melun, qui

le regardait d'un air étonné, il se mit à parler d'une petite chanteuse sans figure, dont la voix avait beaucoup de fraîcheur.

« Dans l'après-midi, le comte, retenu je ne sais pourquoi, pria son cousin de me conduire au bois en carrosse : il devait nous rejoindre à cheval. L'idée de cette promenade me fit battre le cœur avec violence; c'était la première fois que j'écoutais battre mon cœur avec plaisir.

« Nous montâmes en carrosse par un beau soleil d'été; tout me semblait en fête : le ciel, les maisons, les arbres, les chevaux et les passants. Un voile était tombé de mes yeux. Durant quelques minutes, nous gardâmes le plus profond silence : ne sachant quelle figure faire, je m'amusai à faire briller un diamant sous un rayon de soleil qui pénétrait dans le carrosse. M. de Martelle me saisit la main. Nous gardions toujours le silence; je voulus dégager ma main, il la pressa davantage; je rougis, il devint pâle. Un cahot vint à propos nous tirer d'embarras; le cahot m'avait soulevée; lui me fit tomber sur son cœur. — Monsieur! lui dis-je en tressaillant. — Ah! madame, si vous saviez comme je vous aime. Il me dit ces mots avec une tendresse inexprimable: c'était l'amour lui-même qui parlait. Je n'eus pas la force de me fâcher; il reprit ma main et la couvrit de baisers; il ne me dit plus rien. Je voulais parler, mais je ne savais que dire moi-même. De temps en temps, nos regards se rencontraient; c'est alors que nous étions éloquents. Que de serments éternels! que de promesses de bonheur!

« Cependant nous arrivâmes au bois; tout à coup comme saisi d'une idée soudaine, il mit la tête à la portière, et dit quelques mots au cocher. Je compris par la réponse de La Violette qu'il ne voulait pas obéir; mais M. de Martelle ayant parlé de coups de bâton et de cinquante pistoles, le cocher ne répliqua pas. Je ne comprenais guère où il en voulait venir. Après une demi-heure de course rapide, comme je regardais avec une certaine inquiétude de quel côté de la promenade nous étions, il chercha à me distraire en me parlant de quelques épisodes de sa vie. Quoique je n'écoutasse pas avec beaucoup de recueillement, je compris que jusque-là j'étais la seule femme qu'il eût aimée. Ils disent tous cela; mais lui disait la vérité; car lui parlait avec ses yeux et avec son cœur. Je m'aperçus bientôt que nous n'étions plus dans notre chemin; mais voyez jusqu'où va la faiblesse d'une femme amoureuse : je n'eus point le courage de lui demander pourquoi nous avions changé de route. Nous traversâmes la Seine en bateau entre Sèvres et Saint-Cloud, nous regagnâmes les bois, et, après une heure de traver-

sée, nous arrivâmes à la grille d'un petit parc au bout du village de Velaisy.

« M. de Martelle avait compté sans son hôte. Il croyait ne trouver âme qui vive dans le petit château de son frère; mais depuis la veille son frère était de retour d'un voyage sur les côtes de France. Voyant que le château était habité, M. de Martelle me pria de l'attendre un peu dans le carrosse. Dès qu'il se fut éloigné, le cocher vint à la portière. — Eh bien! madame, me dit-il, nous respirons enfin; m'est avis que nous ferions bien de nous éclipser : comptez sur La Violette, avant deux heures nous serons à l'hôtel. La Violette, lui dis-je, ouvrez la portière. Je courais un grand danger! La Violette obéit. Maintenant, lui dis-je, quand je fus sur le gazon, vous pouvez partir. Il me regarda avec les yeux d'un vieux philosophe, remonta sur son siège et fit claquer son fouet, mais à peine en route il jugea à propos de rebrousser chemin. — Je ne retourne pas sans madame, car si je retourne seul, je suis bien sûr d'être battu et chassé. — Ma foi! La Violette, comme il te plaira. A cet instant, je vis revenir le comte. — Tout va pour le mieux, me cria-t-il de loin; mon frère n'a que deux jours à passer à Paris; il s'est arrêté ici pour donner des ordres, il veut à toute force voir la Camargo danser ses loures et ses musettes, je lui ai dit qu'elle dansait aujourd'hui; il va partir à l'instant. Vous allez attendre dans le parc le moment de son départ. Je retourne près de lui, car il faut que je l'embrasse et lui souhaite un bon voyage.

« Une heure après, nous étions installés au château. La Violette demeura à nos ordres avec son carrosse et ses chevaux. Le soir, grande rumeur à l'Opéra. On annonça solennellement au public que mademoiselle de Camargo avait été enlevée. Le comte de Melun, surpris de ne pas nous rencontrer au bois, était allé au théâtre. On le persifla, il jura de se venger; il chercha partout, il ne retrouva ni ses chevaux, ni son carrosse, ni sa maîtresse. Durant trois mois, l'Opéra fut en deuil; on mit vingt huissiers sur mes traces; mais nous faisons si peu de bruit dans ce petit château, perdu là-bas dans les bois, que nous n'y fûmes pas découverts.»

Mademoiselle de Camargo était devenue pâle : elle se tut et regarda ses auditeurs comme pour leur dire, par ses regards rallumés à cette flamme céleste qui avait passé sur sa vie : Ah! comme nous nous sommes aimés pendant ces trois mois!

Elle reprit ainsi : « Cette saison a tenu plus de place dans ma vie que tout le reste du temps. Quand je songe au passé, c'est tout de suite là que je vais. Comment vous raconter tous les détails de notre bonheur? Quand la destinée nous pro-

tége, le bonheur se compose de mille riens charmants, que des cœurs étrangers ne peuvent comprendre. Durant ces trois mois, j'étais heureuse de tout, je voulais vivre à jamais dans cette retraite charmante pour celui que j'aimais mille fois plus que moi-même. Je voulais renoncer à l'Opéra, l'Opéra que M. le comte de Melun n'avait pu me faire oublier pendant huit jours!

« M. de Martelle avait tous les attraits de la vraie passion; il m'aimait avec une naïveté charmante; il mettait en jeu sans y penser toutes les séductions de l'amour. Que de paroles tendres! que de regards passionnés! que de propos enchanteurs! Chaque jour était une fête, chaque heure un ravissement. Je n'avais pas le temps de songer au lendemain.

« Nos journées se passaient en promenades, au fond des bois, dans les mille détours du parc. Le soir, je jouais du clavecin et je chantais. Plusieurs fois il m'arriva de danser, mais de danser pour lui. Au milieu d'un pas qui eût fait fureur à l'Opéra, je tombais tout éperdue à ses pieds; il me relevait, m'appuyait sur son cœur et me pardonnait d'avoir dansé. J'entends toujours sa belle voix qui était de la musique, mais de la musique comme j'en rêve et comme n'en fait pas Rameau... Mais voilà que je ne sais plus ce que je dis. »

Mademoiselle de Camargo se tourna vers Pont-de-Veyle. « Monsieur, lui dit-elle, ouvrez ce coffre, ou plutôt passez-le-moi. » Elle prit le coffre, l'ouvrit et prit le bouquet. « Mais avant tout, messieurs, il faut que je vous explique pourquoi j'ai gardé ce bouquet. » Disant ces mots, elle chercha à respirer l'odeur évanouie du bouquet.

« Un matin, reprit-elle, M. de Martelle m'éveilla de bonne heure. — Adieu! me dit-il, pâle et tremblant. — Que dites-vous? m'écriai-je avec effroi. — Hélas! reprit-il, en m'embrassant, je n'ai pas voulu vous avertir plus tôt, mais depuis quinze jours j'ai reçu l'ordre du départ. On va reprendre les hostilités dans les Pays-Bas; je n'ai plus une heure pour moi ni pour vous; il faut que je fasse près de quarante lieues aujourd'hui. — Ah! mon Dieu! que deviendrai-je? dis-je en plénant. Je veux vous suivre. — Mais, ma chère Marianne, je reviendrai. — Vous reviendrez dans un siècle? Allez, cruel, je serai morte quand vous reviendrez.

« Une heure se passa dans les adieux et dans les larmes; il fallait partir: il partit.

« Je retournai pleurer dans cette retraite si charmante la veille. Deux jours après son départ il m'écrivit une lettre bien tendre où il me disait que le lendemain il aurait la consolation de se battre. « J'espère, ajoutait-il, que la campagne ne sera pas longue; quelques jours de bonne guerre

et je retourne à tes pieds. » Que vous dirai-je encore? Il m'écrivit une seconde fois. »

Mademoiselle de Camargo déploya lentement la lettre en lambeaux. « Cette seconde lettre, la voici :

« Ce 17 octobre.

« Non, je ne reviendrai pas, ma chère matresse, je vais mourir, mais sans peur et sans reproches. Ah! si vous étiez là, Marianne! « Quelle folie! dans un hôpital, où, tous tant que nous sommes, nous nous voyons défigurés et mourants! Quelle idée aussi de m'élancer en avant quand je ne songeais qu'à te revoir. Aussitôt blessé, j'ai demandé au médecin si j'aurais le temps d'aller jusqu'à Paris: vous n'avez qu'une heure! m'a-t-il dit sans pitié... On m'a transporté ici avec les autres. Enfin, il faut savoir prendre tout ce qui vient d'en haut. Je meurs content de l'avoir aimée; console-toi, retourne à l'Opéra. Je ne suis pas jaloux de ceux qui viendront, car t'aimeront-ils comme moi! Adieu, Marianne, la mort passe et n'attend pas; je la remercie de m'avoir laissé le temps de vous dire adieu. A présent, c'est moi qui vais t'attendre.

« Adieu, adieu, je te sens encore sur mon cœur qui cesse de battre. »

Après avoir essuyé ses yeux, mademoiselle de Camargo continua ainsi: « Vous dirai-je toute ma douleur, toutes mes larmes, toutes mes angoisses? Hélas! comme il l'avait dit, je retournai à l'Opéra. Je n'ai point oublié M. de Martelle dans le tourbillon de mes folies. Les autres m'ont aimée, je n'ai aimé que M. de Martelle; son souvenir a passé sur mes années comme une bénédiction du ciel. Quand j'ai reparu à l'Opéra, on m'a vu aller à la messe; on s'est amusé de ma dévotion. Ils n'ont pas compris, les philosophes, que j'allais prier Dieu à cause de ce mot de M. de Martelle: « A présent, c'est moi qui vais t'attendre. »

« Quand j'ai quitté le petit château, j'ai cueilli un bouquet dans le parc, croyant cueillir des fleurs qui étaient venues pour lui; avec le bouquet, j'ai emporté le portrait qui est par-là. J'avais juré, en sortant de notre chère retraite, d'aller chaque année, à la même saison, cueillir un bouquet dans le parc. Le croiriez-vous? je n'y suis jamais retournée! »

Mademoiselle de Camargo acheva ainsi son histoire.

« Eh bien! mon cher philosophe, dit Helvétius à Duclou en descendant l'escalier, vous venez de lire un livre assez curieux. — Un mauvais livre, répondit Duclou, mais ceux-là seuls font plaisir. »

DONA MARIANA.

IV.

La maison de dona Mariana était un logis d'une apparence simple et qui semble disposé pour la vie calme et retirée. Une grande porte et un balcon dont les fenêtres sont toujours fermées, occupent toute la façade. Au-delà du vestibule, on aperçoit, de la rue, une cour au centre de laquelle il y a un petit jet d'eau dont la vasque est environnée de pots de fleurs; les fenêtres des appartements

intérieurs donnent sur cette cour, qui a l'aspect d'un cloître. Maintenant j'habite par la pensée les mêmes lieux que dona Mariana; je la suis dans tous les détails de sa vie simple et austère. Chaque matin je la devance à l'église de Notre-Dame de las Augustias, où elle rejoint la procession. Caché au milieu de la foule, je la vois pendant des heures entières à son insu. J'as-



siste à ses prières, je m'unis à ses méditations; je la contemple avec les chastes transports d'une adoration presque divine. Le reste du jour s'écoule dans les ardentes rêveries où me jettent ces premières impressions.

Voilà ma vie depuis un mois : ivresse, folie, bonheur, désespoir, joies suprêmes et mortelles langueurs où mon âme succombe. Je ne sais ce qui restera de moi-même après que je me serai arraché d'ici... Il me semble que tu reverras alors

un homme dont toutes les facultés se seront consumées et qui n'existera plus moralement que dans le passé.

Que je te fasse envie ou pitié, ne m'en dis rien... Moi-même, mon indulgent ami, ne saurais toucher sans me faire souffrir à cette vive blessure de mon cœur. Adieu! je n'ose plus dire, comme la dernière fois, au revoir! »

Fernand ne reçut aucune réponse à cette lettre; il sut seulement, par voie indirecte, que le comte de Play avait été obligé de quitter Madrid. Ce silence lui causa quelque inquiétude; pourtant il ne supposa pas que le secret de leur correspondance eût été violé, et il demeura à cet égard dans une sorte de sécurité. Il ignorait que la police ne respectait pas les correspondances privées, et qu'elle fouillait dans les bureaux de poste pour se tenir au courant des secrets politiques imprudemment confiés au papier. — Rien ne pouvait d'ailleurs éveiller ses soupçons; il vivait isolé, concentré dans les habitudes de sa passion; et comme aucun incident ne l'inquiétait dans ses promenades à l'Alhambra et dans ses stations matinales à l'église de Notre-Dame de las Augustias, il demeura sans crainte, sans défiance, et persista dans le dessein de rendre à dona Mariana le périlleux service qu'elle avait accepté de son dévouement.

Pendant ses promenades, il tournait souvent les yeux vers les deux cyprès qui s'élevaient sous les murs de l'Alhambra. Ces arbres jumaux semblaient couvrir une tombe, et Fernand sentait son cœur se gonfler de tristesse lorsqu'il voyait de loin dona Mariana gravir le sentier et s'asseoir sous ce funèbre ombrage. Depuis leur rencontre à l'Alhambra, il s'était discrètement abstenu de l'aborder; il évitait même de paraître à ses regards, bien que nul témoin ne fût là pour constater sa présence. Ordinairement la jeune femme s'asseyait au fond d'une allée; la tête inclinée, son rosaire entortillé au bras, elle rêvait et priait; la camériste bourdonnait un moment autour d'elle, se perdait entre les arbres, et finissait ordinairement par disparaître jusqu'au moment où la cloche de Sainte-Marie d'Alhambra sonnait l'angélus. A ce pieux appel, dona Mariana se levait, faisait son oraison, et redescendait lentement vers la ville.

Un jour enfin Fernand alla cacher entre les branches touffues des cyprès une lettre du colonel. La jeune femme la reçut ainsi sans intermédiaire à l'heure de sa promenade. Fernand se trouva à dessein sur son passage, lorsqu'elle achevait de lire cette missive. Dona Mariana alla vers lui.

— Combien je vous remercie de ce que vous venez de faire pour moi! lui dit-elle; je l'ai cette lettre!... Mais êtes-vous bien sûr que le cachet était intact quand vous l'avez reçue?

— Oui, je le crois, répondit Fernand; mon Dieu, d'où vous vient ce doute?

— D'une circonstance puérole; il m'a semblé que cette lettre avait contracté en restant parmi d'autres papiers un parfum pénétrant... un parfum semblable à celui-ci, ajouta-t-elle en tirant un billet de sa poche et en le présentant à Fernand.

— Il est vrai! dit-il étonné.

— Ce billet, don Patricio me l'a écrit ce matin, continua la jeune femme; si la lettre du colonel avait passé par ses mains avant d'arriver aux vôtres?

— Est-ce que cela serait possible? s'écria Fernand.

— Tout est possible dans les temps funestes où nous vivons, répondit dona Mariana; mais ceci n'est qu'un soupçon, une idée... Peut-être je me trompe.

— Comment le savoir? s'écria Fernand, et si vous ne vous trompez pas, que faire?

— Il faut agir comme si nous étions certains que cette lettre a passé sous les yeux de don Patricio, dit la jeune femme; vous allez dès demain quitter Grenade...

— Non, madame, interrompit Fernand avec véhémence, non, quoi qu'il doive arriver, je reste!

V.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que dona Mariana revint à l'Alhambra. Fernand était d'autant plus désolé de cette conduite prudente, que rien ne venait confirmer les soupçons et les craintes de la jeune femme; la police ne l'avait nullement tourmenté de ses investigations, et l'honorable don Ignacio de la Lapida, qui naguère venait journellement lui offrir ses services avec des protestations suspectes, se tenait maintenant à distance et ne l'observait plus de son dévouement intéressé.

Un soir enfin, il retrouva Mariana à la place accoutumée; elle était seule encore, et en l'apercevant elle vint au devant de lui.

— Je m'alarmais à tort, lui dit-elle; la crainte de vous voir compromis m'avait troublé l'imagination. Ah! monsieur, je ne me serais pas consolée de vous avoir jeté dans de tels dangers!

— Mais, madame, s'écria Fernand frappé seulement de ces dernières paroles, quels sont donc ces dangers auxquels vous vous exposez vous-même? Je le vois, il s'agit encore de quelque complot. Le colonel s'acharne à ces tentatives insensées. Vous êtes son intermédiaire, sa complice...

— Et vous aussi, je dois vous le dire, vous l'avouer enfin, interrompit dona Mariana avec franchise et fermeté; vous participez à cette pénil-

leuse entreprise, et si nous étions découverts, vous auriez le même sort.

— La prison, les galères ? dit Fernand.

— La mort peut-être, répondit dona Mariana ; comprenez-vous maintenant quels reproches je me suis déjà faits, quels remords j'ai, parfois, d'avoir accepté un tel service ? Allez ! j'ai prié Dieu plus pour vous que pour moi-même depuis que j'ai reçu cette lettre.

— Eh bien ! madame, à présent que je sais tout, vous pouvez en agir avec moi sans scrupule et sans crainte ; ce que vous venez de me dire ne change rien à ma résolution. Mais, au nom du ciel, songez à votre propre sûreté. — Ah ! si je l'osais, si je le pouvais, je vous détournerais de ces projets, de ces tentatives. Que les hommes périssent dans les luttes politiques, c'est leur métier ; mais une femme !

— Vous avez raison peut-être, dit-elle en souriant doucement ; mais moi je sacrifie moins qu'une autre femme en exposant ainsi mon repos, mon existence. Du reste, ces projets qui vous effraient sont ajournés ; le colonel passera tout cet hiver en Angleterre.

— Puisse-t-il y demeurer le reste de sa vie ! murmura Fernand.

Ils se séparèrent après ce court entretien, qui laissa dans l'âme de M. de Villaroël beaucoup d'émotion et de curiosité. Il aurait donné la moitié de sa vie pour apprendre de la bouche même de dona Mariana l'histoire de son existence intime ; il lui semblait qu'elle devait avoir beaucoup souffert pour être arrivée à ce degré d'abnégation et de froid courage. Il avait aussi un extrême désir de la voir dans son intérieur, de reconnaître les habitudes de cette vie austère qui semblait consacrée uniquement à des pratiques de piété et à des actes dictés par un dévouement sans faiblesse et sans passion.

La fin de l'automne approchait ; déjà les bosquets perdaient leur fraîche verdure ; les feuilles tombaient emportées par la bise, et les cyprès, les tuyas toujours verts ombrageaient seuls les allées de l'Alhambra. L'hiver de ce climat laisse fleurir dans l'herbe les marguerites et les violettes ; le ciel reste toujours d'un bleu limpide ; le rossignol ne déserte pas les frêles rameaux auxquels il a suspendu son nid ; mais les longues soirées sont froides, et avant que les cloches eussent sonné le dernier angélus, les promeneurs ont quitté les bosquets qui environnent les vieux murs du palais arabe.

Dona Mariana ne venait plus que rarement à l'Alhambra, et Fernand y passa bien des heures dans une attente inutile. Il était plus heureux chaque matin à Notre-Dame de las Augustias, où

la jeune femme ne manquait jamais d'aller entendre la messe. Cet espèce de rendez-vous, auquel il venait tout à fait à l'insu de dona Mariana, lui laissait toujours au cœur un sentiment de félicité amère, un désir ardent et craintif, un espoir persévérant de pénétrer enfin dans la retraite où elle cachait sa vie.

Une certaine sécurité avait succédé à ses craintes ; le colonel n'écrivait plus, rien n'annonçait que dona Mariana fût inquiète de son silence. Tout paraissait tranquille à Grenade, et si le gouvernement découvrait et punissait des crimes politiques, c'était sans bruit, sans mesures violentes. Fernand vivait libre et isolé ; il put regarder comme des exagérations, des calomnies de parti, ce qu'on lui avait dit des manœuvres secrètes de la police et de la vigilance avec laquelle ses gens surveillaient les étrangers. La conduite d'Ignacio de la Lapida le confirmait dans ces idées. Ce digne personnage était devenu à peu près invisible : dans ses rares apparitions à la Fonda del Comercio, il s'abstenait de toute question, et Fernand ne le trouvait jamais sur ses pas pendant ses promenades à l'Alhambra.

Il y a dans le quartier de la ville voisin de l'Alcazar une rue étroite et sombre qui a conservé le nom arabe d'Almanzora ; elle est formée par des murs lézardés, percés de rares fenêtres, et surmontés de toits saillants dont les bords, festonnés de tuiles rouges, se touchent presque. De pauvres gens habitent ces maisons où vécurent jadis les chefs de la puissante tribu d'Almanzora. Un soir, vers la fin de décembre, Fernand descendait de l'Alhambra dans une disposition d'esprit fort mélancolique. Le temps était sombre et froid ; la bise soufflait entre les ruines, et l'on entendait dans l'éloignement les eaux du Darro qui, grossi par les pluies récentes, s'engouffraient sous les ponts avec un bruit furieux. En passant devant la rue d'Almanzora, Fernand aperçut dona Mariana : elle allait seule et d'un pas rapide ; mais en le voyant, elle ralentit sa marche, comme pour lui donner le temps de l'atteindre.

— Eh bien ! madame, je n'ai plus eu aucune lettre du colonel, dit Fernand tout troublé de cette rencontre.

— Vous n'en recevrez plus, lui répondit-elle. Ce mode de correspondance était trop dangereux ; j'y ai renoncé.

— Ainsi, madame, je ne puis plus vous donner aucune marque de mon dévouement ? J'en avais pourtant la bonne volonté, dit-il d'une voix triste.

— Peut-être vous demanderai-je encore un service, répondit dona Mariana après un moment de réflexion ; mais je n'ose vous parler ici. — Elle regarda dans la profondeur de la rue d'un air

d'inquiétude, et après avoir réfléchi encore, elle ajouta, subitement décidée :

— Demain, voulez-vous prendre la peine de venir chez moi ?

— Je suis à vos ordres, madame, répondit Fernand en cachant son émotion et sa joie sous le ton le plus froid qu'il put affecter.

— Eh bien ! venez demain soir, reprit-elle ; je vous dirai ce que vous pouvez encore faire pour nous.

Elle lui indiqua alors sa demeure ; puis, le saluant d'un geste grave et amical, elle s'éloigna rapidement.

Le lendemain, Fernand frappait discrètement à cette porte devant laquelle il avait passé tant de fois sans oser s'arrêter. Une servante vint lui ouvrir, et l'introduisit dans une salle du rez-de-chaussée qui donnait sur la cour. Dona Mariana était là, assise dans un fauteuil à grand dossier, et les pieds appuyés au bord d'un brasero où se consumaient lentement quelques poignées de noyaux d'olives. Une vieille femme, une espèce de duègne tricotait, accroupie sur un consin de l'autre côté du brasero.

Dona Mariana reçut Fernand avec la grâce sériuse et triste qu'elle mettait en toutes choses.

— Vous avez été bien étonné en me rencontrant hier soir, lui dit-elle.

— Oui, madame ; mais j'ai été inquiet surtout en vous voyant aller seule ainsi dans un quartier si désert et à une pareille heure.

— Quelqu'un m'attendait au bas de la rue de Gomères, répondit-elle ; quelqu'un que vous connaissez.

— Ah ! je ne devine pas, fit-il étonné.

— Hier, reprit-elle, je sortis avec Panchita pour aller visiter sa mère, une pauvre femme malade qui va bientôt mourir. En passant sur la plaza Nueva, j'ai reconnu Anton Marti. Le brave homme m'a fait un signe ; mais il n'a pas osé m'aborder, et j'ai poursuivi mon chemin. La Panchita est une honnête créature ; pourtant je m'en méfie, elle est si indiscrète, si bornée ! Il eût été dangereux qu'elle vit Anton Marti ; je pris le parti de la laisser chez sa mère pour veiller cette nuit, et je retournais seule vers l'endroit où m'attendait ce pauvre Anton lorsque vous m'avez rencontrée.

— Est-ce que ce brave homme ne court pas quelque risque en se montrant ainsi dans la ville ?

— A chaque pas il court risque d'être arrêté. C'est pour éviter qu'il ne s'expose de nouveau à être reconnu par la police que j'ai recours à vous. Ce que je vais vous demander est facile. Vous n'êtes pas suspect ; vous allez et venez librement dans Grenade et ses environs. Il s'agirait d'aller quelquefois sur le chemin de Santa-Fé, à l'endroit

même où nous nous sommes déjà rencontrés ; là vous recevrez des mains d'Anton Marti une lettre que vous m'apporterez ici. — Voulez-vous nous rendre encore ce service, monsieur ?

— De toute mon âme, répondit-il vivement ; je vous remercie, madame, de m'avoir donné cette marque de confiance.

— Comme les lettres ne seront pas à votre adresse, en cas de malheur, vous ne seriez pas compromis, dit-elle, préoccupée bien plus que Fernand lui-même des suites que tout cela pouvait avoir ; puis, changeant brusquement de propos, elle ajouta : le séjour de Grenade vous plaît donc beaucoup, puisque vous vous décidez à rester si longtemps ?

— Oui, madame, j'aime ce pays ; j'y étais venu pour quelques jours, et je crois que j'y passerai le reste de ma vie....

Dona Mariana parut surprise de cette réponse. — Vous avez à Grenade des relations, des amitiés intimes ? dit-elle.

— Non, madame ; ce que j'aime ici, c'est le climat, le paysage, les ruines des temps passés, l'air qu'on respire au bord du Darro ; c'est Grenade enfin, Grenade la belle, Grenade, le paradis de l'Espagne et du monde.

— Oui, les cœurs heureux doivent aimer ce beau pays, dit dona Mariana en soupirant ; ici la nature entière semble leur faire fête.

Il y avait dans la manière dont elle prononça ces mots un sentiment de douloureuse tristesse qui émut profondément Fernand ; ce fut comme une révélation ; et regardant autour de lui, il acheva de comprendre quels souvenirs et quels regrets remplissaient le cœur de la jeune veuve. L'on eût dit qu'une personne absente, un jeune homme, le maître de la maison, allait revenir dans cette salle où se tenait habituellement dona Mariana ; tout ce qui avait servi à ses occupations, à ses amusements, était là encore. Une espèce de trophée d'armes de chasse ornait un des panneaux du mur ; dans un coin l'on voyait suspendu en sautoir un violon et son archet ; plus loin, sur un meuble, il y avait un chapeau de feutre, un léger jonc à pomme ciselée, et une paire de gants de daim qui semblaient avoir été jetés là au retour de la promenade. Un grand tableau était placé en face du trophée d'armes. L'homme que représentait cette peinture avait le teint brun, les mains blanches, les cheveux d'un noir lustré, la taille souple et cambrée. Il était debout au milieu d'un paysage à l'horizon duquel on apercevait les sommets de la Sierra Nevada. Ce portrait était d'une beauté vivante ; la physionomie était mélancolique et passionnée ; l'œil, un peu enfoncé sous l'arcade sourcilière, semblait abaisser dans l'intérieur de la

salle un long regard et se fixer tristement sur dona Mariana.

Fernand ne hasarda aucune question ; l'aspect de ces lieux lui avait tout appris ; il comprenait maintenant les secrets de ce cœur fidèle, inconsolable ; le principe de ce sang-froid étrange, de ce courage indifférent que la jeune femme manifestait dans les circonstances les plus périlleuses : elle risquait moins qu'une autre, en effet, car elle avait perdu depuis longtemps la meilleure moitié de sa vie.

Cette découverte remplit l'âme de Fernand d'un attendrissement amer et douloureux, d'une sorte de jalousie mêlée de tendre compassion pour celle qui en était l'objet. Par moment, un sentiment plus désintéressé s'élevait en lui ; il aurait voulu devenir l'ami de dona Mariana pour recevoir la confiance de son malheur et le pleurer avec elle.

La jeune femme s'aperçut de sa tristesse, et lui dit avec intérêt : — Malgré votre prédilection pour Grenade, vous y aurez bien des moments d'ennui si vous y vivez isolé : n'avez-vous pas essayé de vous lier avec quelques personnes ?

— Non, madame, répondit Fernand ; vous le savez, à l'époque où nous vivons, les relations ne sont ni sûres, ni faciles, surtout pour un étranger.

— Il est vrai. Si vous étiez venu ici dans des temps meilleurs, j'aurais pu vous faire connaître quelques familles avec lesquelles j'avais des liens d'amitié, de parenté ; mais aujourd'hui je ne vois plus personne.

— Il y a cependant des gens importuns auxquels vous ne pouvez pas fermer tout à fait votre porte, dit Fernand, qui se souvint en ce moment de la rencontre qu'ils avaient faite à l'Alliambra.

— Vous voulez parler de don Patricio de Lanuza ? dit-elle avec un froid sourire ; en effet, cet homme s'arroge le droit de venir ici quelquefois, d'y rester malgré moi.

— Malgré vous ! il l'ose ? il le peut ?

— Certainement, répondit-elle ; comment refuserais-je sa visite ? chaque fois qu'il vient, c'est avec un alguazil qui frappe à ma porte de par le roi...

— Mais comment ! Sous quel prétexte ?

— Sous prétexte d'une visite domiciliaire ordonnée par la police ; don Patricio me fait compagnie, tandis qu'on fouille la maison pour s'assurer que je ne cache pas des papiers, des armes.

— Et les lettres du colonel ? s'écria Fernand avec effroi.

Dona Mariana secoua la tête et montra silencieusement le brasero.

— Grand Dieu ! murmura Fernand, je comprends que l'on conspire contre une telle oppression !

— Il y a long temps déjà que je n'ai été honorée de la visite de don Patricio, reprit la jeune femme ; c'est une sorte de trêve qu'il m'accorde.

— Et vous ne connaissez pas, vous ne soupçonnez pas le motif de cette persécution acharnée ? demanda Fernand avec quelque hésitation.

— Je le sais, il a osé me le déclarer, répondit-elle avec une expression de froid dédain.

Fernand prit enfin congé de la belle veuve, et sortit de cette maison beaucoup plus amoureux et un peu plus malheureux qu'il n'y était entré. En voyant dona Mariana dans son intérieur, il avait pu se figurer toutes les habitudes de sa vie, deviner le passé, connaître le présent, et prévoir l'avenir de cette existence brisée. Il lui semblait que le deuil de ce noble cœur serait éternel, et pourtant, sans se l'avouer, il concevait un vague espoir. Mais dans l'excès de son amour, dans la générosité de son dévouement, il songait moins à son propre bonheur qu'à la joie de consoler cette âme désolée, de la rattacher à ce monde par de tendres et nouvelles affections ; il fit des plans de conduite, de doux projets, et vécut, en attendant, de la plus certaine des félicités que puisse donner l'amour, du seul bonheur d'aimer.

À dater de cette époque, Fernand revint par intervalles chez dona Mariana ; il eût eût éraint de l'effaroucher et de perdre sa confiance s'il se présentait sans prétexte, et il en usait avec une parfaite discrétion, ne paraissant guère que lorsque Anton Marti lui avait remis quelque lettre du colonel.

Dona Mariana semblait le revoir avec plaisir ; ordinairement elle mettait dans le commencement de leurs entretiens une sorte d'animation, mais bientôt sa vivacité d'esprit s'éteignait ; on eût dit que, lasse de l'effort qu'elle venait de faire, elle retombait sur elle-même plus triste, plus mortellement accablée. Tout en elle décelait une douleur tranquille, mais continuelle ; on voyait qu'elle n'oubliait jamais entièrement son malheur. Elle n'en parlait pas cependant ; elle ne faisait aucune allusion à ses regrets, au coup qui l'avait frappée ; mais on devinait qu'elle vivait intérieurement avec les souvenirs chers et funestes de son bonheur passé.

Une fois Fernand ne trouva pas dona Mariana dans la salle, et il fut reçu par cette vieille femme qui lui faisait compagnie et ne sortait jamais de la maison.

— Que Dieu soit avec vous, dona Ursula ! lui dit-il ; j'arrive trop tôt ; dona Mariana est encore à la promenade avec la Panchita ?

— Non, répondit la duègne à voix basse et en regardant la porte du fond, elle est là.

— Avec quelqu'un, peut-être ? une visite ?

— Non, elle est seule, elle prie Dieu. Aujourd'hui

elle est plus triste que de coutume, et elle a parlé de l'absent.

— L'absent! que voulez-vous dire?

Dona Ursula montra du geste le portrait.

— Je ne comprends pas, murmura Fernand en pâlisant.

— C'était son mari, reprit dona Ursula; elle l'a perdu presque subitement; il rendit le dernier souffle dans ses bras; mais elle n'a jamais voulu entendre dire qu'il était mort. Quand nous parlons de lui, nous disons toujours l'absent; et, vous le voyez, on n'a rien dérangé ici; c'est toujours comme s'il allait revenir; on croirait qu'elle l'attend.

— Ils s'aimaient? dit Fernand d'une voix altérée.

— Trop; ils étaient trop heureux; Dieu ne veut pas qu'on ait tant de bonheur en ce monde, répondit la vieille femme en soupirant.

Un moment après, dona Mariana entra; elle avait l'air triste et calme, après avoir lu la lettre que lui apportait Fernand, elle lui dit :

— Voici une heureuse nouvelle, don Fernand; le colonel est de retour à Gibraltar.

— Ah! grand Dieu! et qu'y vient-il faire? demanda Fernand.

— Vous le verrez! répondit dona Mariana avec une sourde exaltation.

Elle ne s'expliqua pas davantage, et, soit distraction, soit réserve, elle laissa tomber l'entretien chaque fois qu'il y avait une allusion, une réflexion discrète sur les intentions patriotiques du colonel. Fernand se retira saisi d'une crainte vague en maudissant au fond de son âme les plans qui ramèneraient probablement le vieux conspirateur à Gibraltar.

Cependant quelques semaines s'écoulèrent sans amener aucun événement qui justifiait les prévisions et les craintes de Fernand. On était à la fin du carême, et cette époque, qui donne à tous les pays où règnent encore les croyances catholiques une physionomie lugubre, changeait jusqu'à un certain point l'aspect de Grenade. Le théâtre était fermé, les lieux publics déserts, et la foule se pressait dans les églises, sombre et recueillie. Cette espèce de deuil religieux masquait l'anxiété, la terreur publique causée par le bruit de diverses dénonciations suivies d'exécutions secrètes, et Fernand, qui vivait complètement isolé, n'apprit rien de ces faits qu'on ne signalait d'ailleurs qu'à voix basse, et entre personnes bien sûres les unes des autres. Il commençait à oublier ses prévisions, lorsqu'un jour le domestique, qui le servait à la *Fonda del Comercio*, lui dit d'un ton mystérieux : — Si j'étais à Grenade pour mon plaisir, j'en sortirais demain, et je n'en irais bien loin d'ici faire mes paques.

— Pourquoi donc? demanda Fernand étonné.

— Parce que la police fouille toutes les auberges, comme si elle avait l'intention de loger elle-même les voyageurs qui peuvent lui être suspects.

— C'est possible, mais cela ne me regarde pas, répondit Fernand avec tranquillité, et en tirant sa bourse pour payer généreusement un avis dont il ne profitait pas.

Le même soir, cependant, il alla chez dona Mariana pour le prévenir. Elle était sortie encore, et dona Ursula dit à Fernand : — Vous ne la rencontrerez jamais à cette heure-ci; elle va maintenant tous les jours à la rue d'Almonzora, chez la mère de la Panchita, cette pauvre femme qui se meurt.

— Et elle y reste tag!?

— Fort tard quelquefois.

— Alors je viendrai dans la journée.

— Non, dit vivement la vieille femme; vous pourriez arriver dans un mauvais moment : cette semaine, la police est venue ici deux fois...

— Et qu'y a-t-elle fait?

— Elle a visité la maison, fouillé dans les meubles et cherché les papiers.

— Elle n'a rien trouvé? demanda Fernand avec anxiété.

— Rien absolument que des litanies écrites à la main dans un livre de messe, ce qui lui a paru suspect.

— Heureusement toutes les lettres du colonel sont là en sûreté, murmura Fernand en regardant les cendres du brasero.

En sortant de chez dona Mariana, il s'en alla, conduit par une sorte de pressentiment, à la rue d'Almanzora. Il était environ neuf heures du soir, et déjà la plus profonde tranquillité régnait dans ce quartier désert. La nuit était fort sombre, et un vent d'orage, s'élevant par rafales, remplissait l'air de longs sifflements auxquels succédait aussitôt un morne silence. Fernand s'approcha avec précaution d'une maison à côté de laquelle il y avait une petite cour dont le mur, à demi écroulé, se prolongeait sur l'alignement de la rue : c'était de cette espèce deasure qu'il avait vu sortir un jour dona Mariana. On n'apercevait aucune clarté aux fenêtres, garnies, en guise de vitres, de grillages rompus, auxquels cette belle plante grimpeante qu'on appelle *la flor del moro* nouait ses légères brindilles. Fernand tenta inutilement de regarder à travers ces courtines de feuillage, et, s'arrêtant sur la porte, il colla son visage contre les ventaux. Aussitôt il entendit des pas légers derrière les ais vermoulus, et comme une respiration agitée, un souffle qui arrivait jusqu'à lui. Surpris, troublé jusqu'au fond de l'âme, il écoute encore, et se hâta à frapper un léger coup contre la porte.

— Ignacio! murmura une voix claire et vibrante

que M. de Villaroël reconnut sur-le-champ. Il écouta encore, de plus en plus étonné, et sentant que la porte s'entr'ouvrait doucement, il se rejeta en arrière et se cacha derrière le mur de la cour. La Panchita avança la tête et ne vit personne; pourtant elle resta sur le seuil. Un moment après, Fernand aperçut une forme grêle qui se glissait le long des maisons, et s'avavançait d'un pas prudent et furtif. Cette fois, c'était bien celui que la Panchita attendait : c'était le cicérone de l'Alhambra, don Ignacio de la Lapida.

— Tu as bien tardé, mon âme, lui dit tendrement la Panchita. Sainte Vierge! d'où viens-tu?

— De chez un grand personnage qui est de mes amis, répondit Ignacio; et ta maîtresse?

— Elle est là. Ma pauvre mère est de plus en plus malade; nous ne retournerons pas de longtemps à l'Alhambra. Bonté divine! quelle affliction!

— Mais que fait dona Mariana? interrompit Ignacio, que fait-elle pendant des heures entières dans cette maison?

— Que l'importe cela! Je te l'ai dit, elle travaille.

— Elle brode une chasuble peut-être ou une nappe d'autel pour l'église de Notre-Dame de las Augustias? interrompit encore Ignacio d'un ton incrédule.

— Non, ce n'est pas cela, répondit la Panchita impatientée. Écoute, je crois que c'est un secret; mais puisque tu le veux, il faut bien te le dire : elle brode un beau morceau de taffetas avec des lettres d'or et d'argent. Dona Ursula n'en sait rien, car ma maîtresse y travaille ici et ne l'emporte jamais.

— Et elle travaille devant toi, elle te laisse voir son ouvrage?

— Oui, pourquoi pas?

— Sais-tu lire?

— Est-ce que les filles vont à l'école! répondit la Panchita, humiliée d'avoir à répondre négativement.

— C'est cela! murmura Ignacio. Et sais-tu ce qu'elle veut faire de ce beau travail? ajouta-t-il d'un air fin; voyons, qu'as-tu pensé?

— J'ai pensé que c'était un présent que dona Mariana voulait faire à cet étranger, ce don Fernand; qui vient lui faire visite parfois, répondit naïvement la Panchita.

— Ah! ah! c'est bien possible; tu es une fine mouche, ma fille.

— Elle l'a pris en amitié, continua la Panchita, flattée de cet éloge; parfois elle parle de lui.

— Ah! ah! Voyons un peu ce qu'elle en dit.

— Ni bien ni mal; mais quand elle ne l'a pas vu depuis quelque temps, elle s'en inquiète, et l'on voit bien qu'elle l'attend.

— Qu'est-ce que cela veut donc dire? pensa l'es-

cion; il ne reçoit pourtant plus de lettres pour elle. Est-ce qu'il aurait imaginé d'envoyer des courriers pour sa correspondance? Ah bah! c'est impossible.

— Quand il vient, elle est tout empressée, continua la Panchita, et une fois, elle a fait une chose extraordinaire.

— Vraiment! Dis-moi cela.

— Figure-toi que depuis la mort de son mari elle n'a plus quitté le deuil, et qu'elle met tous les jours dans ses cheveux un bouquet de ces fleurs violettes qu'on appelle des fleurs de veuve; eh bien! une fois, don Fernand lui ayant apporté deux belles roses, le lendemain en se coiffant elle en mit une, par distraction, dans sa coiffure; à la vérité, ce fut pour l'ôter presque aussitôt, et elle fut bien triste le reste de la journée.

Fernand entendait cette conversation, caché à deux pas de là, derrière le mur le long duquel marchaient lentement Ignacio et la Panchita. Son âme était saisie de joie et d'épouvante. Il entrevoyait un faible espoir pour son amour, et il comprenait que quelque grand danger menaçait dona Mariana. Il avait deviné, comme don Ignacio de la Lapida, que le travail dont elle s'occupait secrètement avait une mystérieuse destination, que c'était peut-être un signe de ralliement. Il s'expliquait ainsi pourquoi elle n'avait pas entrepris chez elle cette périlleuse tâche, et les précautions dont elle s'entourait pour la remplir. Malgré sa prudence, tout allait être découvert. Mais Fernand comprit que le péril n'était pas imminent, puisqu'elle n'emportait pas chez elle cette fatale pièce de conviction, et que si elle était avertie, elle aurait le temps de l'anéantir. Le cœur palpitant, la poitrine oppressée, il écouta encore, mais cette fois les deux interlocuteurs s'étaient un peu éloignés, et le bruit du vent qui s'était tout à coup levé couvrait leurs paroles. Ce funeste hasard empêcha Fernand d'entendre Ignacio qui disait à la Panchita : — Veux-tu me faire un plaisir, ma fille? Ce soir, quand dona Mariana s'en ira, rentre chez ta mère sous quelque prétexte, prends cette belle broderie, et emporte-la.

— Eh pourquoi faire? demanda la Panchita fort étonnée.

— Pour la mettre au fond de cette petite armoire qui est dans la salle, derrière le portrait du défunt.

— Tu sais qu'il y a là une armoire? s'écria la jeune fille frappée de cette indication; je ne le savais pas, moi!

— Eh bien! je te l'apprends. Feras-tu ce que je te dis?

— Quand je comprendrai pourquoi.

— Je n'ai pas le temps de te le dire à présent,

ma Panchita; mais c'est pour un bon motif, tu verras...

— Demain, quand elle viendra pour travailler, dona Mariana s'apercevra que j'ai pris son ouvrage...

— Oh! non, non. Et en tous cas elle ne te grondera pas, va! je te le promets.

— Mais si cela lui faisait de la peine? dit encore la Panchita d'un air inquiet, presque défiant.

— Tu refuses! c'est bon! interrompit brusquement Ignacio; je n'ai plus rien à te dire, Bonsoir!... Et à présent, par tout où nous avions coutume de nous rencontrer, cherche-moi...

Il fit quelques pas comme pour s'éloigner; la Panchita le retint. Ils recommencèrent à causer à voix basse.

Un quart d'heure après, la jeune fille rentra dans la maison. Ignacio écouta un moment lorsqu'elle eut refermé la porte; puis, au lieu de se retirer, il se tapit à l'angle du mur derrière lequel était caché Fernand. Celui-ci vit cette manœuvre et attendit, fort inquiet sur les intentions de cet homme. L'obscurité était profonde; on n'y voyait pas à deux pas devant soi. L'espion n'aperçut pas Fernand qui, de son côté, ne distinguait rien qu'une forme noire, immobile au coin de la rue. Enfin, la porte se rouvrit; dona Mariana sortit la première, suivie de Panchita qui portait un de ces légers falots de papier dans lesquels on met une bougie. Les deux femmes s'éloignèrent silencieusement et d'un pas pressé; elles passèrent sans le voir devant Ignacio, qui aussitôt se mit sur leurs traces. Fernand désespéra alors de pouvoir parler le soir même à dona Mariana; il se contenta d'observer à distance l'espion qui la suivait avec précaution, et semblait vouloir s'assurer qu'elle rentrait directement chez elle. Pendant ce trajet, Fernand eut vingt fois la pensée de se précipiter sur le misérable; la crainte d'attirer quelque nouveau malheur sur dona Mariana le retint. Lorsqu'elle eut passé le seuil de sa porte, Ignacio s'arrêta au lieu de poursuivre son chemin, et s'assit en face du balcon; Fernand, bien décidé à voir ce que tout cela deviendrait, s'arrêta aussi et attendit. Deux heures s'écoulèrent, et minuit venait de sonner lorsque la fenêtre du balcon s'entr'ouvrit sans bruit. Une femme se pencha en dehors et regarda dans la rue: c'était Panchita.

— Eh bien! lui cria Ignacio à voix basse.

— C'est fait, lui répondit-elle; et aussitôt elle disparut.

Le cicerone s'en alla alors, et Fernand se retira de son côté, surpris, indigné et mortellement inquiet.

VI.

Le lendemain matin, Fernand courut chez dona Mariana. Il demeura saisi d'étonnement et d'effroi en trouvant des soldats à la porte. Quelques agents de police et l'alguazil-mayor étaient dans la cour et veillaient sur les issues. Dona Mariana sortit de la salle et vint au-devant de Fernand.

— C'est une visite domiciliaire, lui dit-elle avec tranquillité; restons ici, je vous prie, pendant que ces messieurs se livreront à leurs perquisitions.

— Êtes-vous sûre qu'ils ne trouveront rien? dit Fernand à voix basse.

— Rien absolument, répondit-elle; je m'attendais tous les jours à leur visite.

Ella s'assit sur un banc, en face des fenêtres qui s'ouvraient de plain-pied sur la cour, et, jetant un regard dans l'intérieur de la salle où allaient et venaient les agents de police, elle reprit avec une douleur résignée et profonde :

— Qui m'eût dit autrefois que cette tranquille demeure, où se cachait tant de bonheur, serait ainsi profanée! Qui m'eût dit que des mains infâmes toucheraient à ces chères reliques au milieu desquelles je passe à présent ma triste vie!... Les misérables! ils ont tout insulté, jusqu'au deuil d'une pauvre veuve!

— Ah! murmura Fernand, si Dieu me donnait le droit de vous défendre et de vous venger!... — il s'interrompit et jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que personne ne l'écoutait; puis il reprit à voix basse: Vous ne savez pas tout encore... Je viens vous avertir...

Il n'eut pas le temps d'achever; don Patricio de Lanuza entra suivi d'Ignacio, lequel demeura à distance, parmi les soldats qui remplissaient le vestibule.

Don Patricio changea de visage en apercevant Fernand; il s'avança vivement, comme pour lui adresser la parole; puis il détourna la tête d'un air de dédain arrogant et de sourde menace. Le jeune Villaroël demeura impassible; un regard de dona Mariana, un regard plein d'inquiétude et de prière, lui donna la force de dominer sa colère et son inquiétude. Alors le chevalier de Calatrava se tourna vers la jeune femme et lui dit avec une sorte de politesse contrainte, d'ironie furieuse: — Pardonnez, dona Mariana, si je trouble un entretien agréable; mais il s'agit de vos propres intérêts. Sans un motif si puissant, je me serais sur-le-champ retiré: vous le savez, c'est à regret que je suis importun.

La jeune femme l'écouta d'un air froid, irrité, et répondit d'un ton bref: — Je suis prête à vous entendre, don Patricio.

— Passons dans cette salle, reprit-il; c'est sans témoins que je veux vous parler.

Tout deux entrèrent alors dans la salle, aux portes de laquelle l'algnaizil-mayor demeura avec sa suite. Dona Mariana s'assit silencieusement et comme résignée à subir l'allront d'un interrogatoire. Don Patricio resta debout devant elle; il se taisait; alors, animée d'une secrète indignation, elle le regarda en face; mais elle détourna aussitôt la vue, effrayée de la joie sinistre qui éclatait sur le visage de cet homme. Il vit ce mouvement,

et lui dit avec une espèce de sourire: — Vous tremblez, dona Mariana! vous pressentez qu'on a découvert votre crime.

— Mon crime! s'écria-t-elle avec plus d'étonnement que de frayeur; eh! de quoi m'accusez-vous, grand Dieu!

— Je ne vous accuse pas, je viens au contraire vous avertir et vous sauver, lui dit-il, en se jetant à ses pieds.



Elle le regarda avec un geste de doute, et dit froidement: Poursuivez.

— Don Juan de Penacorba est à Gibraltar; il conspire; il a des adhérents, des complices.

— Lesquels?

— Vous d'abord, dona Mariana; vous êtes l'intermédiaire entre les conjurés, vous les connaissez tous, vous savez leurs plans; vous pourriez dire leur mot de ralliement et la couleur de leur drapeau.

— Voilà l'accusation; nù est la preuve? demanda dona Mariana.

— La preuve? elle est ici, entre vos mains, entre les miennes, si je fais un pas, si je dis un mot...

— Voyons! s'écria-t-elle en se levant avec un geste d'indignation et de défi.

Au lieu de lui répondre, don Patricio alla vers le portrait, et ouvrant l'espace de niche à laquelle cette grande toile servait de porte, il dit, le regard animé d'une expression de triomphe et de cruelle joie : — La preuve? la voilà!

Un crucifix était placé dans le fond de cette cachette, au milieu de quelques images de dévotion; sur le devant, et de manière à frapper tout d'abord les regards, on voyait la fatale bannière; c'était un carré de taffetas violet sur lequel était brodé en lettres d'or le mot LIBERTÉ. A la vue de cette preuve irréfragable, dona Mariana pâlit et demeura un moment immobile, les yeux fixes, les mains serrées contre son cœur qui avait cessé de battre; puis, revenant tout à coup de ce premier mouvement de trouble et d'épouvante, elle se tourna vers don Patricio et lui dit avec fermeté : — Vous voulez ma perte, et vous n'avez reculé devant aucun moyen. J'essaierais inutilement de me défendre contre un tel ennemi; que mon sort s'accomplisse!

— Non, je n'ai pas résolu votre perte, répondit don Patricio; c'est vous-même qui prononcerez sur votre sort; me comprenez-vous, dona Mariana?

— Je ne veux pas comprendre, répondit-elle en détournant la tête avec un mouvement d'horreur.

Il se rapprocha et reprit d'une voix creuse, tremblante, qui s'anima par degrés et finit par prendre un accent farouche, plein de passion et de désespoir : — Pourquoi m'avez-vous poussé à ces extrémités, Mariana? Pourquoi m'avez-vous rendu fou d'amour et de jalousie? Ce sont vos mépris qui m'ont endurci contre vous. J'ai tâché de vous rendre ce que vous me faisiez souffrir. Je vous ai poursuivie, persécutée pour me venger de mon malheur. Un amour comme le mien ne peut s'éteindre ni se rebuter; les refus l'irritent, la haine l'enflamme. Mariana, je t'aime trop pour renoncer au dessein que j'ai fait de te perdre si tu me résistes. Vois, ton salut dépend de moi seul. Ces hommes ignorent ce qui est caché là; ils ne savent rien. Engage-toi par une promesse; donne-moi la main en signe de consentement, et cette preuve qui te condamne disparaîtra. Mariana, aie pitié de moi et de toi-même...

Il voulut à ces mots lui prendre la main, mais elle le repoussa d'un geste plein de fierté, de sombre résolution, et dit en montrant la porte : —

Éloignez-vous, don Patricio! sinon j'appelle moi-même les hommes qui sont là!

— Mariana, s'écria-t-il avec une douleur mêlée de rage, tu veux donc que je m'acharne à la perte, que je te livre à tes juges. Sais-tu que les derniers décrets prononcent la peine de mort contre quiconque participe à un acte de rébellion? Tu penses peut-être que l'alcaide del crimen n'oserait envoyer une femme à l'échafaud pour crime politique. En effet, peut-être, il ne le voudrait pas... mais tu finiras ta vie au fond d'une prison.

— J'ai souffert d'un cœur résigné de plus grandes afflictions, répondit-elle en levant les yeux au ciel; don Patricio, je ne veux plus rien entendre, et n'ai plus rien à vous dire.

A ces mots elle alla ouvrir la porte, et ajouta d'une voix ferme : — Achevez... c'est à vous de me dénoncer.

Il ne répondit rien, mais, s'avançant pâle et tremblant vers le fond de la salle, il heurta violemment le tableau, qui se détacha et tomba par terre avec fracas. A ce bruit, tous les agents de police accoururent, l'alguazil-mayor était à leur tête. — Faites votre devoir, dit don Patricio en lui montrant la bannière.

En un instant, le bruit se répandit dans la maison et au dehors qu'un complot venait d'être découvert, et qu'on avait saisi l'étendard que devaient arborer les rebelles. Tous les employés de la police arrivèrent avec la force armée. L'on eût dit qu'il s'agissait non d'arrêter une femme, mais d'attaquer dans leur repaire une troupe de bandits. La foule épouvantée remplissait la rue et regardait avec une muette stupeur ce terrible appareil.

Tout à coup une femme échevelée se précipita au milieu des sbires, c'était la Pançhita qui cherchait Ignacio de la Lapida : — Ah! misérable! cria-t-elle en l'apercevant, tu t'es servi de mes mains pour cette trahison!... C'est moi, malheureuse, qui, sans le savoir, l'ai tout révélé!... Va, maudit, Dieu te punira! Que le bourreau prenne ton corps et que le démon aie ton âme!

— Empêchez-la de faire une folie, dit tranquillement Ignacio aux soldats qui retenaient la Pançhita; elle serait capable de me tuer.

— Ah! si je pouvais, tu serais mort! lui cria-t-elle tandis qu'on l'entraînait.

Cependant, l'autorité judiciaire poursuivait ses formalités; l'alguazil-mayor, assisté d'un greffier, faisait subir à dona Mariana un premier interrogatoire. La jeune femme déclara qu'elle ne s'expliquait pas comment l'étendard qu'on l'accusait d'avoir brodé de sa main pour être arboré un jour de révolte se trouvait dans sa maison; elle ajouta qu'elle n'avait point de complices, et

qu'elle n'était instruite d'aucun complot. Après ce premier procès-verbal, elle demeura sous la garde de deux agents de police, tandis que l'alguazil-mayor présidait à de nouvelles perquisitions. Don Patricio n'avait pas quitté la salle; debout à quelques pas de dona Mariana, et les yeux fixés sur elle, il semblait contempler avec une atroce joie la situation où il l'avait réduite. Elle ne tourna pas même la vue vers lui, et parut se résigner courageusement à son malheur. Profitant de ce dernier moment qui lui restait, elle fit pour ainsi dire ses adieux à tout ce qui l'entourait, et alla prendre le crucifix placé au fond de la niche où l'on avait découvert le fatal drapeau. Comme un des agents de police voulait l'en empêcher, elle lui dit les larmes aux yeux : — C'est la croix que mon mari tenait dans ses mains quand il a rendu le dernier soupir; laissez-moi l'emporter dans ma prison.

Cet homme, touché de compassion, lui permit de garder la triste relique. Alors, encouragé par ce témoignage de sympathie, elle lui dit à voix basse : — Au nom du ciel, dites-moi, n'ai-je entraîné personne dans mon malheur? N'a-t-on arrêté personne?

L'agent de police ne répondit pas. Alors don Patricio s'avança et lui dit : — On vient de conduire en prison ce jeune cavalier qui vous a secrètement servie, don Fernand de Villaroël.

— Il est innocent! s'écria-t-elle.

— Non, car il vous aime! murmura don Patricio.

VII.

Deux mois plus tard, don Patricio et Ignacio de la Lapida descendaient un soir la rue de Gomères en s'entretenant à voix basse. Le cicerone avait l'air triste et courroucé :

— Votre seigneurie ne tient pas tous les jours ses promesses, disait-il; elle m'avait flatté que je serais récompensé de mes services par un petit emploi à la Chancellerie, et cependant, je me promène toujours dans l'Alhambra sans autre occupation que de faire jaser les étrangers. En attendant, toutes sortes de tribulations m'assiègent : ce matin la Panchita est morte de chagrin; une fille que j'aimais et dont j'avais dessein de faire ma femme. Le vieil Anton Marti est caché dans l'Albaycin, c'est certain; et il m'a promis, dit-on, un coup de couteau que la mort ne me donnera pas le temps de lui rendre. D'un autre côté, ce don Fernand de Villaroël est sorti de prison malgré tout ce que votre seigneurie a pu faire sous-main; il est libre sur le pavé de Grenade, et j'ai un terrible compte à régler avec lui.

— Patience, répondit don Patricio; tout s'arrangera à la satisfaction; j'ai en vue un emploi qui te conviendra bien mieux que celui que je t'avais promis. Sais-tu l'idée qui m'est venue? je veux te rendre aussi heureux qu'un gros bénéficiaire, te donner des pouvoirs, des revenus et point de travail...

— Vous m'en promettez trop pour que je vous croie, interrompit le cicerone d'un air de défiance sournoise.

— Mais c'est dans mon propre intérêt que je veux faire tout cela pour toi, répondit le chevalier de Calatrava, écoute : tu sais que dona Mariana est enfermée, depuis deux mois, au couvent de Sainte-Marie-Égyptienne; elle attend là son arrêt. L'alcade del crimen a prononcé contre elle la peine de mort; le tribunal l'a condamnée, mais c'est par pure forme et pour donner un exemple de la clémence du roi; la sentence, qui a dû passer à Madrid pour être soumise à sa majesté, ne sera pas confirmée; la peine de mort sera commuée en une prison perpétuelle, et dona Mariana passera le reste de ses jours enfermée dans le couvent de Sainte-Marie-Égyptienne; c'est dans cette sainte maison que je veux te donner une place, un vrai canonicat; la charge d'économe.

A cette magnifique promesse, les yeux d'Ignacio de la Lapida brillèrent d'une joie sordide, et il s'écria :

— Je manierai en conscience les intérêts des vénérables sœurs, et l'on n'aura pas de reproche à me faire sur la fidélité de mes comptes. Que mille grâces soient rendues à votre seigneurie; jusqu'à mon dernier jour je suis à elle corps et âme.

En parlant ainsi, ils étaient arrivés sur la Plaza-Nueva, aux environs de laquelle demeurait l'alcade del crimen, don Ramon P...

— Reste ici à m'attendre, dit don Patricio; je veux t'avoir sous la main dans le cas où nous aurions des nouvelles de Madrid. Je vais chez don Ramon, lequel est fort inquiet depuis ton dernier rapport. Tu affirmes toujours que nous sommes menacés de quelque rébellion; que la population est exaspérée; que l'on fait des imprécations contre le roi, contre ses ministres, et pourtant tu ne dénonces personne.

— Il faudrait dénoncer tout le monde, répondit le cicerone.

Ils se séparèrent, et don Ignacio alla attendre son protecteur en se promenant sur la Plaza-Nueva. Il y était depuis un quart d'heure à peine lorsque le chevalier de Calatrava accourut pâle, défait, hors de lui.

— Viens, dit-il d'une voix étouffée... conduis-moi... Il faut que je te parle... nous aurons affaire cette nuit...

Il était tremblant; ses genoux fléchissaient, et la respiration semblait lui manquer. Le cicerone l'entraîna en murmurant : — Jésus Dieu ! en quel état retrouvé-je votre seigneurie ! Que lui est-il donc arrivé ? Est-ce que la *Gazette de Madrid* annonce une révolution ?

Ils gagnèrent les bords du Darro; quand ils furent dans un endroit où personne ne pouvait les entendre, don Patricio s'arrêta et dit avec un calme plus effrayant que le trouble qu'il avait manifesté d'abord :

— Eh bien ! le courrier de Madrid vient d'arriver... il apporte les ordres du roi... la sentence a passé sous les yeux de sa majesté... la sentence qui condamne dona Mariana au dernier supplice. L'alcaide del crimen, en envoyant cette pièce, disait qu'il était sûr de la clémence royale. Dans une note confidentielle qui y était annexée il avait écrit : « Que faut-il faire de la coupable ? » Sur le même papier, le ministre don Tadeo Calomarde a répondu de sa main : « Sa majesté confirme l'arrêt, qu'il soit exécuté dans les quarante-huit heures... » Tu le vois, Ignacio, elle est perdue !

— J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque risque à la faire condamner à mort, observa le cicerone avec un horrible sang-froid; la justice a le bras si ferme ! Il n'est pas aisé de lui reprendre ceux qu'elle tient.

— L'ordre est déjà donné de transférer, demain matin, dona Mariana dans les prisons de la ville ; cette nuit, il faut la sauver, dit don Patricio avec décision.

— Est-ce qu'il y a moyen ? murmura Ignacio en hochant la tête d'un air de doute.

— Crois-tu que je ne puisse pas supposer un ordre de l'alcaide del crimen, me faire ouvrir la porte du couvent et emmener dona Mariana cette nuit même ? Si la prieure opposait quelque résistance, si elle refusait de me croire, eh bien ! je la forcerais, le pistolet à la main, de me livrer sa prisonnière.

— Votre seigneurie se compromettrait terriblement par un enlèvement; tout son crédit n'empêcherait pas les poursuites de la justice.

— La justice ne me fait pas peur, à moi ! interrompit violemment don Patricio; allons ! dispose-toi à me suivre ! j'ai compté sur toi pour cette nuit.

— Je suis tout à fait aux ordres de votre seigneurie, répondit Ignacio d'un air embarrassé; je lui ferai seulement observer que ceci pourrait mener loin un pauvre diable comme moi, qui a ses raisons pour craindre la justice...

— Tu veux faire tes conditions ?

— Le ciel me préserve de douter de la générosité de votre seigneurie; elle sait ce que vaut un

service; elle le paye sans marchander, j'en ai l'expérience; mais cette fois sa bonne volonté pourrait être sans effet, vu les circonstances...

— Achève, interrompit le chevalier de Calatrava avec une colère mêlée de dégoût, ce n'est pas une promesse que tu veux, c'est de l'argent. Cette nuit même, avant d'aller cacher dona Mariana dans un endroit que je ne te dirai pas, de crainte que tu ne me dénonces, je te donnerai mille réaux. Est-ce assez ?

Le cicerone s'inclina d'un air de reconnaissance, et en se disant au fond de l'âme : — Pour un semblable service le seigneur don Fernand m'en aurait bien donné dix mille.

Le chevalier de Calatrava alla faire ses préparatifs. Le cicerone écrivit sous sa dictée un ordre signé : don Ramon P., alcaide del crimen, lequel enjoignait à la vénérable mère, prieure du couvent de Sainte-Marie-Égyptienne, de remettre aux mains de ses deux envoyés dona Mariana de Pineda. Après avoir apposé sur cette pièce les sceaux qui pouvaient lui donner un caractère d'authenticité incontestable, don Patricio dit à son confident :

— Rien n'y manque, tu le vois; j'avais pris mes précautions en sortant du cabinet de l'alcaide del crimen. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que j'userai de violence envers ces bêtes, car tu dis vrai, je me mettrais une mauvaise affaire sur les bras en leur enlevant de force dona Mariana... Si les choses se passent tranquillement, au contraire, personne ne se dontera que je suis l'auteur de ce coup hardi.

— Eh ! qui donc voulez-vous en accuser ? s'écria Ignacio épouvanté.

— Toi, peut-être ? répliqua don Patricio avec un dédain ironique; tu serais homme à te laisser condamner pour ne pas me trahir.

— Sur mon âme ! ne vous y fiez pas, dit le cicerone avec une franchise cynique, il y va de ma tête, et je ne sauverais pas à ce prix mon propre frère !

— Tu n'as pas besoin de me le dire; va, je te connais; mais, rassure-toi, tu ne courras aucun risque, ni moi non plus. Demain, nous nous promènerons dans les rues de Grenade comme si de rien n'était.

— Ah ! bah ! fit le cicerone d'un air incrédule.

— Tu es mon seul complice; tu n'auras aucun intérêt à me dénoncer; qui pourra éclaircir ce qui se sera passé cette nuit ? La prieure et ses religieuses, ne nous ayant jamais vus, ne pourront nous reconnaître et nous désigner à la justice. Personne au monde ne nous soupçonnera; c'est le parti libéral qu'on accusera de cet audacieux stratagème. Me comprends-tu ?

— Vive Dieu! votre seigneurie a bien calculé la chose! s'écria Ignacio subitement remonté; je suis prêt à la seconder, là, ce qui s'appelle loyalement. Je n'ai qu'une crainte à présent.

— Laquelle?

— C'est que dona Mariana, qui nous connaît, ne se fie pas à nous, et refuse de nous suivre.

— Sa sentence à la main, je la déciderai, répondit don Patricio.

Tout ceci se passait dans la chambre la plus reculée de la maison, laquelle avait une porte qui donnait sur le jardin, de manière qu'on pouvait sortir sans être aperçu. Don Patricio vivait seul et n'était servi que par deux domestiques; il les congédia de bonne heure ce soir-là, et feignit de se retirer dans sa chambre, tandis qu'Ignacio l'attendait caché dans le jardin. A minuit, tous deux sortirent, et se dirigèrent vers le couvent de Sainte-Marie-Égyptienne.

On était à la fin de mai; la nuit était tiède et obscure; d'épais nuages voilaient la lune, dont le disque formait à l'horizon comme une lueur nébuleuse, d'où se dégageaient de temps en temps de pâles rayons. Les rues étaient absolument désertes; quelques clartés, ressortant çà et là sur la façade sombre des maisons, indiquaient les endroits où l'on veillait encore; mais aucun bruit n'interrompait le silence universel, aucune voix ne s'élevait sous les balcons de pierre. Le temps était passé où les belles filles de Grenade restaient toute la nuit derrière la jalonsie discrète, l'oreille attentive aux chansons des jeunes cavaliers, où le doux bruit des sérénades ne cessait qu'aux premières clartés de l'aube; poètes, musiciens, amants, dames amoureuses, tous avaient disparu, et la vieille capitale des rois maures était muette, désolée, comme au jour funeste qui vit finir ses antiques splendeurs.

Le chevalier de Calatrava et son digne confident s'arrêtèrent un instant pour se concerter avant de sonner à la porte du monastère. Un pan de mur, que débordaient les cimes fleuries d'une allée d'orangers, les séparait du jardin où les tristes recluses se promènent à leurs heures de *spacient*. Le cicerone s'adossa contre la muraille pour écouter plus commodément les recommandations de don Patricio.

— Oh! oh! qu'est-ce donc que ceci? dit-il en se retournant tout à coup; par l'âme de mon saint patron! je viens de faire, sans m'en douter, une découverte.

— Qu'est-ce donc? demanda don Patricio.

— Une corde à nœuds qui descend de là-haut; probablement elle n'a pas poussé sur la branche d'un oranger, et on l'y a attachée avec quelque intention....

— Pour s'introduire dans l'enclos des religieuses?

— C'est possible.

— Alors nous ne sommes pas seuls ici.

— C'est probable.

— Il faut nous en assurer, murmura don Patricio, en mesurant du regard la hauteur de la muraille; allons, Ignacio!

Ils atteignirent facilement la crête du mur, en s'aidant de la corde; puis don Patricio descendit seul dans l'enclos, après avoir recommandé au cicerone de faire le guet et de venir lui prêter main-forte au premier appel. Le jardin des religieuses était un terrain de médiocre étendue, planté d'arbres touffus, et coupé dans sa longueur par une tonnelle qui aboutissait à la porte du bâtiment principal. L'obscurité la plus profonde régnaît sous cette allée couverte, et l'herbe, qui y croissait en abondance, amortissait le bruit des pas. Don Patricio, caché sous ces épais feuillages, s'avança lentement, avec précaution, explorant du regard les endroits découverts, et prêtant l'oreille aux moindres bruits qui s'élevaient dans l'ombre. Tout était immobile et silencieux dans cette étroite enceinte; l'eau fuyait à travers les gazons avec un murmure presque insensible, et un rossignol, caché dans les orangers, soupirait faiblement ses notes plaintives. Poussé par un vague soupçon, don Patricio écouta et attendit longtemps, les yeux tournés vers la façade sombre et muette du monastère; mais aucune lumière ne se montra; il ne se fit aucun mouvement, et le chevalier de Calatrava n'entendit rien que le léger remous du ruisseau et le chant du rossignol. Il allait renoncer à ses investigations, lorsqu'il ouït à quelques pas de lui un frôlement sec et sourd, une sorte de grincement semblable à celui que produit la lime sur les métaux. Guidé par ce bruit, il se glissa entre les arbres, et parvint à l'un des angles du bâtiment, lequel était caché par un figuier, dont les vigoureux rejets avaient poussé entre les dalles de l'étroite terrasse qui régnaît le long du rez-de-chaussée. Il se trouva ainsi en face de la dernière fenêtre, et il aperçut alors distinctement deux hommes occupés à scier les barreaux de fer qui la fermaient. Presque au même instant, le bruit de la lime cessa, et l'on parla à voix basse:

— Il faudra encore une heure pour scier ce barreau, dit une voix que don Patricio reconnut sur-le-champ pour celle d'Anton Marti; je n'ose y aller de toutes mes forces; la nuit est malheureusement si calme, que le bruit de la lime doit s'entendre jusque là-haut.

— Les sœurs dorment, et j'ai fermé toutes les portes, dit une voix de femme que don Patricio reconnut aussi; courage! nous avons encore de-

vant nous plus de deux heures de nuit. Dans deux heures, je serai hors d'ici; je serai libre, n'est-ce pas, don Fernand?

— Vous le seriez déjà sans cette horrible grille! répondit-il en secouant les barreaux avec une sorte de désespoir et de fureur.

— Essayez encore, dit le vétérân.

— Oui, mon brave Anton, à mon tour, voyons....

La lime grince de nouveau avec un bruit plus fort, et qui devait s'entendre distinctement à une assez grande distance.

— Prenez garde! dit le vétérân effrayé. Si par hasard une patrouille passait dans le quartier, elle s'arrêterait à ce bruit.... Peut-être vaudrait-il mieux attendre un temps moins calme, et remettre notre entreprise à la nuit prochaine.

— Non, non! interrompit dona Mariana frappée d'un secret pressentiment, cette nuit même.... J'ai tant souffert, j'ai tant pleuré dans cette maison, que l'idée d'y passer encore un seul jour me fait frémir.... don Fernand. Hélas! emmenez-moi!....

En parlant ainsi, elle heurtait la grille de ses faibles mains, et avançait son front pâle entre les barreaux.

— Oui, cette nuit, vous serez libre! dit Fernand avec une énergie désespérée. Ah! si je pouvais, au prix de mon sang, de ma vie, briser ces barreaux!...

En ce moment, la lune, se dégageant du sein des nuages, inonda le jardin de ses froides clartés. Don Patricio vit alors la jeune femme, qui, penchée vers son libérateur, lui disait, en levant les yeux au ciel avec un mélancolique espoir :

— Vous m'emmènerez où vous voudrez, don Fernand; je vous confie entièrement mon sort... Hélas! personne au monde ne m'a donné de telles marques de dévouement... Ceux pour lesquels j'ai exposé ma liberté, ma vie, ne m'auraient pas sauvée!...

Fernand serra contre ses lèvres la main qu'elle lui tendait, et murmura avec une douloureuse joie :

— Mon Dieu! tant de bonheur au milieu de si cruelles angoisses!...

Alors don Patricio se retira sans bruit et sans que ceux qu'il venait de surprendre se fussent doutés de sa présence. Ignacio l'attendait, assez inquiet de sa longue promenade dans le jardin, et il fut presque effrayé quand il le vit revenir pâle, tremblant de fureur, et le pistolet à la main :

— Eh! bon Dieu! dit-il, qu'est-il donc arrivé à votre seigneurie? Est-ce qu'elle s'est vue en quel danger?

— Non, répondit laconiquement don Patricio.

Il s'arrêta au pied de la muraille comme pour

se remettre et reprendre haleine; le cicérone, de plus en plus étonné, ajouta :

— Faut-il sonner à la porte du couvent?

— C'est inutile, répondit don Patricio d'une voix brève et entrecoupée; dona Mariana est condamnée, elle mourra... Retirons-nous... Va! ni moi ni personne ne l'ôtera maintenant des mains du bourreau!

A ces mots, il tira son pistolet en l'air, et la détonation, répétée par l'écho, retentit avec un long fracas dans les rues silencieuses. Une patrouille, qui passait au loin, cria : — Qui vive! — et les *serenos*, disséminés dans les divers quartiers, se répondirent avec un cri d'alarme. Ce que don Patricio avait prévu et voulu arriva : dix minutes plus tard, Fernand et Anton Marti franchirent le mur et s'éloignèrent. En entendant le coup de pistolet et les voix qui s'élevaient dans l'éloignement, dona Mariana, épouvantée, les avait suppliés de fuir, et ils l'avaient quittée en lui promettant de venir la délivrer la nuit suivante.

Le chevalier de Galatrava rentra silencieusement chez lui suivi de son acolyte. Son premier soin fut de détruire le faux qu'il venait de fabriquer. Quand cette pièce, qui pouvait le compromettre, fut réduite en cendres, il dit au cicérone :

— Sur ta vie et ton salut, oublie ce qui s'est passé cette nuit. Je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage; tu sais qui je suis et ce que je peux. A présent tu es libre de l'en aller; je n'ai plus besoin de tes services.

Ignacio salua humblement et se retira le cœur gonflé de dépit, de confusion et de rage. Les promesses de don Patricio lui avaient fait oublier un moment ses anciens griefs et même la fin déplorable de la Panchita; mais l'espèce de déception qu'il venait d'éprouver, le mépris sec et cynique avec lequel son protecteur l'avait congédié, l'impuissance où il était de s'en venger, le jetaient dans des transports de haine et de fureur. En ce moment il eût été capable de tout, même de faire pour rien une bonne action. Par un étrange retour, il songea alors à la jeune fille qui fut l'instrument de ses épouvantables machinations, et se dirigeant du côté de la rue d'Almanzora, il alla rôder autour de la maison où la Panchita était morte le matin même. Il voulait, pour le soulagement de sa conscience, dire un *Pater* et un *Ave* devant le cercueil; pourtant, quand il fut devant la porte entr'ouverte, selon l'usage, il n'osa pas entrer, et s'arrêtant sous la fenêtre, il s'agenouilla contre le banc de pierre où il avait parlé à sa maîtresse pour la dernière fois. Le volet intérieur était grand ouvert, et les rameaux de la *flor del moro* grimpant contre le treillis n'empêchaient pas d'apercevoir une salle basse faible-

ment éclairée et où quelques femmes veillaient autour d'un cercueil.

Ignacio de la Lapida frissonna à l'aspect de cet appareil funèbre. Aucun remords ne pouvait naître dans cette âme dégradée et à jamais avilie, mais elle fut saisie d'une immense douleur, d'un farouche désespoir; cet homme qui avait froidement calculé et accompli d'horribles actions, resta jusqu'au matin, à genoux, le front baissé et répandant des larmes devant le cercueil de sa victime, et il ne se releva que pour suivre l'humble convoi de la malheureuse jeune fille.

Au moment où il traversait ainsi la ville, il entendit dire autour de lui que l'alcaide del crimen avait donné l'ordre de transférer aux prisons de la ville dona Mariana de Pineda, condamnée à mort pour crime de haute trahison.

La fatale nouvelle s'était promptement répandue; Grenade avait l'aspect d'une cité frappée par quelque calamité publique. La population, inquiète, terrifiée, se pressait dans les rues, aux abords de la prison et du couvent de Sainte-Marie-Égyptienne; elle attendait dans un morne silence la première scène du drame sinistre qui allait s'accomplir. Les passions politiques rugissaient pour ainsi dire autour de la triste victime; le parti libéral voyait avec une fureur impuissante cet assassinat judiciaire, et les absolutistes, décidés à en finir avec leurs ennemis, ne reculaient pas devant la sanglante exécution qui devait prouver aux conspirateurs combien était prompt et terrible la justice du roi Ferdinand.

L'alcaide del crimen, effrayé par ces indices de la haine et de l'indignation publique, avait pris ses mesures pour comprimer toutes les tentatives de rébellion; les postes furent doublés; les troupes, consignées dans leurs quartiers, se turent prêtes à marcher au premier appel, et la police dissémina ses agents sur tous les points où l'on craignait l'effervescence populaire. Tandis que Grenade assistait, consternée, à ces lugubres préparatifs, dona Mariana ignorait encore son sort.

Il était huit heures du matin environ lorsque l'alcaide-mayor, assisté de ses alguazils, se présenta au couvent de Sainte-Marie-Égyptienne et se fit ouvrir la porte du parloir, où les séculiers ont le droit de pénétrer. La prieure et deux autres dignitaires de la maison étaient derrière la grille. L'alcaide leur signifia l'ordre de remettre entre ses mains dona Mariana de Pineda. A cette lecture, les religieuses versèrent des larmes et se mirent en prières devant une image de Notre-Dame-des-Douleurs, placée dans le parloir. Un instant après, dona Mariana entra suivie du reste de la communauté. Une soudaine espérance s'était ranimée dans son cœur; elle ne savait où on voulait la

conduire, et elle eut un moment la pensée que sa captivité allait devenir moins rigoureuse. Avant de sortir, elle fit une courte prière devant l'image de la Vierge, et dit aux religieuses qui l'entouraient :

— Mes sœurs, si je n'ai pas supporté avec assez de soumission les peines qui m'étaient infligées, si je vous ai quelquefois offensées par mon peu de patience et de docilité, je vous en demande pardon... Mes sœurs, souvenez-vous de moi dans vos prières.

Une voiture était prête à la porte du couvent; dona Mariana y monta avec l'alcaide-mayor, et les alguazils se mirent aux portières. Le magistrat était douloureusement ému, presque tremblant; la prisonnière calme et concentrée. Pas une parole ne fut échangée pendant le trajet; les stores, soigneusement baissés, arrêtaient la vue. La jeune femme n'aperçut pas les figures consternées qui se pressaient sur son passage; elle entendit seulement de loin en loin de sourdes rumeurs.

La voiture s'arrêta enfin, et la prisonnière, descendant avec une sorte de précipitation, chercha à reconnaître en quel lieu on l'avait conduite. L'endroit où elle se trouvait était un passage voûté qu'éclairait à peine une fenêtre garnie d'énormes barreaux, et au fond duquel s'ouvrait une grille.

— Jésus! mon Sauveur! où m'a-t-on amenée? murmura la jeune femme en pâlisant. Puis, apercevant au delà de la grille les frères de la Charité et les religieux qui assistent les condamnés à leurs derniers moments, elle ajouta d'une voix éteinte : — Oh! Dieu! mon Dieu!... je vais donc mourir!...

On l'emmena alors à travers les soldats, les porte-clefs et les alguazils, qui formaient la hâte des deux côtés du guichet. — Hélas! que va-t-on faire de moi? dit-elle à l'alcaide-mayor, vous me conduisez comme une condamnée; pourtant je ne suis pas jugée encore, je n'ai comparu devant aucun tribunal, je n'ai pas eu de défenseur, on ne m'a pas confrontée avec les témoins qui m'accusent...

L'alcaide-mayor ne répondit pas; tout le monde autour d'elle gardait un triste silence. En ce moment, le greffier de l'alcaide del crimen se présenta tenant à la main l'arrêt fatal. A son aspect, dona Mariana frémit, et, ne doutant plus de son sort, elle murmura avec une indignation mêlée de stupeur :

— Je suis jugée!... Puis elle écouta avec une contenance assurée l'arrêt qui la condamnait à mort pour crime de haute trahison. Lorsque le greffier eut achevé cette terrible lecture, elle dit, d'une voix entrecoupée, mais ferme : — Je proteste devant Dieu et devant les hommes contre cette sen-

tence inique... Puisque je n'ai plus aucun recours sur la terre, j'en appelle à la justice divine... A l'heure de la mort, elle condamnera mes juges, mes bourreaux...

— Ma fille, dit alors un des religieux qui l'entouraient, ne songez plus qu'à votre propre salut; détournez vos yeux de ce monde que vous allez quitter, et ne regardez que le ciel où vous serez bientôt.

Ces tristes et religieuses paroles parurent faire une impression profonde sur dona Mariana; elle laissa la tête et se recueillit un moment comme

pour envisager son sort et s'y résigner courageusement. Ensuite elle se laissa docilement conduire dans le lugubre réduit où tant de malheureux avaient attendu, avant elle, leur dernière heure.

En Espagne, l'usage et la loi accordent au condamné un sursis de deux jours pour faire ses dispositions temporelles et se préparer à mourir chrétiennement. On le tire de son cachot, on le délivre de ses fers et on le fait passer dans un autre quartier de la prison où l'attendent ceux qui doivent l'assister pendant cette longue agonie. C'est ce qu'on appelle *mettre en chapelle*. Pourtant le lu-



gubre séjour où les condamnés attendent la fin de leur vie n'est point consacré au culte; c'est ordinairement une salle dont les issues peuvent être facilement gardées, et où il y a une espèce d'alcôve où se tient le prisonnier. Des sentinelles veillent à la porte et laissent librement pénétrer ceux qui lui apportent les secours de la religion. Nuit et jour, il est environné de gens qui l'exhortent et le consolent; son confesseur ne le quitte plus, et les membres de la confrérie qui ensevelit les suppliciés lui prodiguent jusqu'au dernier moment leurs soins charitables.

L'endroit où dona Mariana fut conduite était tout à fait approprié à sa funèbre destination: c'était une salle étroite, n'ayant qu'une seule issue et éclairée par des fenêtres garnies d'un grillage si serré, qu'un petit oiseau n'aurait pas passé à travers les barreaux de fer; sur l'un des côtés

s'ouvrait une espèce d'alcôve obscure et profonde où il y avait deux chaises, un prie-dieu et une table. Dans le fond de ce réduit un anneau de fer scellé dans le mur, au-dessus d'un billot, indiquait la place où l'on enchaînait le condamné dont on redoutait les violences. Dona Mariana parcourut du regard ce lieu de désolation; puis elle dit, avec une admirable sérénité: — Peu importe le séjour où l'on ne doit passer que quelques heures!

Elle demanda alors son confesseur, un vénérable prêtre, curé de Notre-Dame de las Augustias; et, comme les frères de la Charité allaient placer au-dessus du prie-dieu la croix des condamnés, elle leur montra un crucifix qu'elle portait attaché sur sa poitrine comme les religieuses de Sainte-Marie-Égyptienne; c'était le même que l'on avait trouvé avec le fatal drapeau.

— C'est une relique, dit-elle en l'approchant de

ses lèvres; elle a été sanctifiée par le dernier soufuffle de celui qui m'attend dans le ciel.

Comme elle achevait ces mots, il se fit un certain mouvement autour d'elle; tout le monde tourna les yeux vers la porte avec une sorte d'anxiété, d'espoir; c'était l'alcade del crimen qui arrivait suivi de son greffier, de l'alcade de la prison et de ses alguazils. La présence du magistrat, juge suprême de la cause, semblait annoncer sa grâce à la condamnée; peut-être le crut-elle un moment, car une vive émotion se peignit sur son visage, et elle devint tremblante; mais, réprimant aussitôt son agitation, elle attendit, dans une attitude pleine de calme et de dignité, les paroles de son juge. L'alcade del crimen ordonna aux assistants de se retirer; il ne garda avec lui que sa suite, c'est-à-dire les témoins obligés de l'entretien qu'il allait avoir avec la condamnée. Cet homme, l'un des plus hardis exécuteurs des ordres sanglants de Calomarde, n'en était pas à son premier crime politique; il était résolu, impassible dans l'accomplissement de ses fonctions, et aucun sentiment d'humaine compassion, de remords, de justice, ne s'éveilla dans son âme à l'aspect de cette jeune femme dont il avait signé l'arrêt de mort. Il songea seulement à remplir les dernières instructions qu'il avait reçues de l'autorité suprême qui venait de confirmer la sentence.

— Dona Mariana, dit-il en arrêtant sur la prisonnière un regard froid et pénétrant, je viens au nom de sa majesté vous offrir votre grâce. Le roi n'y met qu'une condition, c'est que vous déclariez le plan de la conspiration à laquelle vous avez participé et le nom de vos complices.

Le visage de dona Mariana se couvrit d'une soudaine pâleur, elle baissa la tête, et, serrant le crucifix entre ses mains jointes, elle sembla prier mentalement. Alors l'alcade del crimen la pressa de nouvelles questions, et la sollicita de sauver sa vie en nommant ses complices. Il essaya de l'ébranler en lui disant que déjà la plupart étaient entre les mains de la justice et qu'ils avouaient leur crime.

— Oui, dit-il, les coupables sont arrêtés depuis longtemps; l'un d'entre eux avec lequel vous avez eu des relations que vous ne pouvez nier, don Fernand de Villaroël, a été transféré ici ce matin même; il confesse tout, et implore la clémence du roi.

Dona Mariana respira à ces mots; elle comprit que tout ce que lui disait l'alcade del crimen n'était qu'une ruse infâme, et qu'il ne tenait pas un seul de ceux qui avaient pris part au complot, puisqu'il parlait ainsi de celui qu'elle avait vu libre cette nuit même.

— Vous gardez le silence, reprit l'alcade del

crimen; songez, dona Mariana, qu'il y va de votre vie et que vous n'avez plus qu'un moment. Le roi, dans sa clémence infinie, acceptera votre repentir si vous lui en donnez la preuve que je vous demande en son nom... Votre sort est en vos mains... Dites, qu'avez-vous résolu?...

— De me faire et de mourir, répondit-elle d'une voix faible, mais distincte.

Alors l'alcade del crimen se retira, et l'on fit entrer le confesseur.

IX.

Le même soir, à la tombée de la nuit, deux hommes rôdaient autour de la prison; l'un, pâle, égaré, se laissait conduire par l'autre qui l'entraînait machinalement çà et là sans prendre souci des passants, lesquels le remarquaient et avaient l'air de le reconnaître. De temps en temps le brave homme disait d'un ton suppliant : — Au nom de Dieu et de sa sainte mère, retirez-vous d'ici, don Fernand... laissez-moi vous ramener chez vous... Quand même vous resteriez là toute la nuit, vous ne verrez rien, vous ne saurez rien de ce qui se passe derrière ces murailles...

— Mais je suis près d'elle!... répondait obstinément Fernand, elle est là... elle y sera encore cette nuit, demain... Puis, elle sortira par cette porte...

— Venez, venez! lui disait le vétéran, les larmes aux yeux, en tâchant de l'emmener; mais il revenait toujours, comme entraîné par une horrible attraction, vers les murs impénétrables qui renfermaient dona Mariana. Tandis qu'ils vaguaient ainsi aux abords de la prison, un troisième personnage s'était placé de manière à les observer et se tenait à l'écart sous le mur de la cathédrale, dont la masse couvre d'une ombre éternelle l'obscur géole qui s'abrite à ses pieds. Lorsque la nuit fut un peu avancée et que les passants devinrent plus rares, cet homme s'approcha résolument de Fernand et d'Anton Marti. Tous deux firent un geste d'horreur à sa vue, et le vétéran murmura les dents serrées, en mettant vivement la main à la dague cachée à sa ceinture : — Enfin, je te retrouve!...

— Vous voulez me tuer, dit froidement Ignacio; vous feriez mal... attendez, auparavant, que je vous aie parlé... dona Mariana est en chapelle, elle va mourir... voulez-vous la sauver?... il y a peut-être un moyen...

— Tu nous trompes! dit violemment Anton Marti.

— Non, répondit le cicerone, non, sur l'âme de cette pauvre Panchita qui est au ciel peut-être... Mais il est inutile que je vous fasse des

serments; vous ne me croiriez pas davantage... il vaut mieux que je vous fasse comprendre l'état où je suis... Ma maîtresse est morte... une fille que j'ai jamais... J'avais un peu surmonté ce chagrin; je tâchais de prendre les consolations qui se présentaient; mais tout à coup don Patricio n'a plus eu besoin de moi, et il m'a repoussé du pied comme un chien... Je veux me venger... je veux avoir mon tour... je serai vengé si je sauve dona Mariana.

Dans les positions désespérées, la moindre probabilité de salut devient une certitude; l'on se rattache avec énergie aux élanes les plus faibles, et dans cette réaction violente l'âme passe, sans transition, de l'abattement le plus profond à la confiance la plus vive. Fernand fut près de tendre la main à cet homme qu'il aurait poignardé quelques moments auparavant, et il s'écria, animé d'un soudain espoir :

— Quelle est votre idée? Dites les moyens que vous entrevoyez pour sauver dona Mariana... Je suis prêt à tout tenter, à tout risquer. Que faut-il faire?

Le cicérone réfléchit un moment, puis il répondit :

— Il faut venir chez le bourreau.

— J'irai, dit Fernand; vous allez m'y conduire.

— Mais quel est donc votre projet? demanda le vétérane.

— De profiter du seul moyen de salut qui reste à dona Mariana. Si elle avait été condamnée à être pendue ou décapitée, elle serait perdue; mais comme elle doit mourir par la garotte, c'est-à-dire étranglée, c'est différent : tout dépend de la bonne volonté du bourreau, et je sais que ce ne serait pas la première fois qu'un supplicié serait sorti vivant de ses mains.

Alors le cicérone expliqua avec une effroyable lucidité l'appareil du supplice et les moyens qu'il y avait de sauver la victime. En écoutant ces détails, M. de Villaroël sentit ses cheveux se hérissier d'horreur, et une sueur froide mouiller son visage.

— Ah! murmura-t-il avec désespoir, elle subira ces apprêts, cette agonie, ces dernières angoisses!

— Elle subira tout, excepté la mort, dit Ignacio de la Lapida d'une voix triste; la mort, qui est en ce monde le seul mal qu'on ne puisse souffrir deux fois.

Ce sang-froid, cette façon de raisonner impassible, remontèrent Fernand :

— Achevez, dit-il; comment gagnerons-nous cet homme? par quel moyen le décider?

— Il n'y en a qu'un seul, l'argent. Pouvez-vous disposer de cinquante mille réaux?

— Oui, vous les aurez.

— Je crois que la somme sera suffisante.

— Si elle ne l'est pas, demandez davantage.

— Il s'agit à présent de gagner l'homme dont je vous ai parlé; ce soir même, il faut aller chez lui. Il ne se fierait pas à moi peut-être; mais, en vous voyant, il aura plus de confiance. Le succès de la chose ne dépend pas de lui seul cependant; il faudra s'assurer aussi des bonnes dispositions de ceux qui recevront de ses mains dona Mariana encore vivante.

— Ce sont les frères de la Charité, des gens de bien, voués au soulagement des malheureux, dit Fernand avec espoir; j'irai me jeter à leurs pieds, je les supplierai...

— Il y a parmi eux plusieurs libéraux, observa le cicérone; adressez-vous à ceux-là d'abord, ils se chargeront de gagner les autres.

— Et vous croyez que la police n'a pas un espion dans la confrérie? dit Anton Martí.

— Certainement elle en a un, répondit Ignacio; mais allez! vous n'avez rien à craindre; il ne parlera pas.

— C'est lui, pensa le vétérane.

En parlant ainsi, ils avaient atteint les rues solitaires qui conduisent à l'Albaycin. C'est dans ce quartier ruiné et à peu près désert, que vécut jadis les belliqueuses tribus chassées de Baeza par le roi saint Ferdinand. Il est habité maintenant par une population misérable qui a oublié jusqu'au nom de ses illustres ancêtres. Le cicérone s'arrêta devant une petite porte cintrée et frappa discrètement. Il eût été inutile de venir à pareille heure tenter de se faire ouvrir les autres maisons de ce quartier solitaire; chacun se serait tenu coi, crainte des voleurs; mais l'homme que venait chercher Fernand n'avait pas les mêmes appréhensions; il était suffisamment gardé par la terreur qu'il inspirait, et aussitôt que le cicérone eut soulevé le marteau, une voix cria de l'intérieur : — Qui va là? si tard!... Entrez!... Ignacio recommanda à Fernand et à Anton Martí de ne prendre la parole que lorsqu'il les interpellerait. — Vous vous expliqueriez mal, leur dit-il! je sais mieux que vous comment il faut parler à ces gens-là.

Ils pénétrèrent alors dans une salle assez vaste, et sans l'horrible préoccupation où il était plongé, Fernand eût été frappé certainement de ce tableau d'intérieur. Un homme dans la force de l'âge, et dont les traits calmes, réguliers, le front légèrement déprimé, la puissante stature, offraient le plus beau type de la force physique, était nonchalamment étendu sur une natte, devant une jeune femme pâle, frêle, et sur le visage de laquelle on ne voyait, pour ainsi dire, que deux longs yeux noirs. Un enfant brun et robuste sommeillait sur les genoux de sa mère, qui avait ramené un pan

de sa robe sur ses membres nus, et jouait de l'autre main avec le chapelet de corail attaché au cou de son fils. Évidemment, le pur sang arabe s'était transmis dans cette famille, et l'on aurait pu se croire transporté chez quelques *Xequès* de la tribu des Zénètes en entrant dans cette salle dont les fenêtres trilobées, le plafond enrichi d'arabesques, et les murs revêtus de carreaux vernissés, dataient certainement d'une époque antérieure à la conquête de Grenade.

À l'aspect des trois étrangers, l'homme se leva surpris, tandis que sa femme se retirait à l'écart d'un air timide, et que l'enfant effarouché se cachait en pleurant derrière sa mère.

— Que Dieu soit avec vous, Paco ! dit le cicerone ; nous venons pour une petite affaire qui est de votre ressort et de votre compétence ; il y a de l'argent à gagner.

— Nous pourrions nous entendre, s'il ne s'agit de rien qui puisse faire tort à la religion et me mettre mal avec la justice, répondit gravement l'exécuteur des hautes œuvres.

— Est-ce que je ne suis pas aussi bon chrétien que vous, et me croyez-vous capable de vous proposer une chose qui pourrait vous faire tort ? s'écria Ignacio ; j'ai seulement en vue votre intérêt, celui des personnes que vous voyez ici et le mien. Soyez bien persuadé de cela, et nous ne pouvons manquer de nous entendre.

Paco considéra un instant les traits bouleversés de Fernand, la figure honnête et douloureusement émue d'Anton Marti ; puis il dit, avec la même gravité : — Je vous erois ; voyons.

Alors Ignacio lui expliqua longuement le service qu'on lui demandait et les moyens qu'on avait de l'en récompenser. Paco l'écouta d'un air attentif, convaincu, et après un moment de réflexion, il lui dit :

— Dans cette affaire, je risque ma propre tête.

— C'est vrai, répondit Ignacio ; ce n'est pas à un homme de sens comme vous que j'essayerais de prouver le contraire. Mais considérez bien toutes les chances : d'abord celle de réussir à souhait, c'est la plus probable ; ensuite la possibilité où vous seriez de nier votre intention et de tout rejeter sur une maladresse. Enfin le cas où ce service rendu secrètement pourrait être hautement proclamé et publiquement récompensé. Tout change en ce monde, Paco ; les hommes d'aujourd'hui ne seront pas les hommes de demain. Eh ! eh ! ajouta-t-il avec un rire sinistre, qui sait si bientôt vous ne manierez pas devant nous tous le col de don Patricio de Lanuza, chevalier de l'ordre royal de Calatrava ? Ce jour-là, je brûlerai un cierge à la Vierge du Triomphe !

— Mais, dit encore Paco, si je consentais à ten-

ter ce que vous voulez, je pourrais ne pas réussir.

Le cicerone hocha la tête et répondit tranquillement :

— Vous feriez comme vous avez fait d'autres fois, à ce qu'on dit.

— Ne le croyez pas, interrompit vivement Paco ; sur mon âme, je n'ai jamais essayé. Une seule fois mon père l'a fait, ajouta-t-il plus bas, il y a très longtemps ; j'y étais, mais je ne m'en souviens pas.

— A-t-il réussi ? demanda le cicerone.

— Oni, Dieu lui fit cette grâce ; l'homme qu'il a exécuté ce jour-là vit encore.

Ces affreux détails ranimaient le courage et la confiance de Fernand. Les lèvres tremblantes, le regard fixe, il considérait avec une espérance mêlée d'anxiété la physionomie de cet homme, dont la vue en d'autres circonstances lui eût fait horreur. Sur un signe du cicerone, il prit la parole à son tour, et essaya de le décider en lui peignant la situation de la victime et ses propres angoisses. Paco n'était pas homme à s'attendrir, mais sa femme pleura en entendant parler de dona Mariana, et elle lui dit à demi-voix : Allons, décide-toi, Paquito ; ton père te dira comment tu dois faire.

— Oni, il faut le consulter. Va, Léla, fais-le descendre, dit Paco.

Un moment après, la jeune femme revint avec un vieillard qui s'avança d'un air de bonhomie timide, et dit en saluant Fernand avec les anciennes formules de la politesse castillane : — Que la bénédiction du ciel soit sur votre Grâce ; elle fait trop d'honneur à des gens comme nous en venant dans cette maison.

Son fils lui expliqua alors la proposition d'Ignacio de la Lapida, et tous deux se prirent à discuter sur ce sujet avec la plus étrange liberté d'esprit, la plus effroyable simplicité. Pourtant il n'y avait évidemment dans ces deux hommes ni des instincts féroces, ni une cruauté acquise, ni un complet abrutissement ; l'habitude seule les avait amenés à cette monstrueuse indifférence, et il ne fut pas difficile de faire naître en eux un sentiment humain, une résolution généreuse. Le père donna ses instructions à son fils, et raconta comment une vingtaine d'années auparavant, à l'époque où les Français étaient maîtres de Grenade, il avait ainsi sauvé la vie à un moine. — La chose se passa sous les yeux de tout un peuple, dit-il ; mais je n'avais autour de moi que les frères de la Charité, lesquels ne laissèrent toucher le corps à personne, et enterrèrent le cercueil vide. Que Dieu les récompense dans ce monde et dans l'autre de cette bonne œuvre !

Le malheureux Fernand écoutait avidement ces

paroles, qui échangeaient en certitude une douteuse espérance. Il eut le courage de s'assurer par une sorte de démonstration qu'on pouvait sortir vivant des mains de Paco, et il se retira enfin après avoir obtenu toutes les promesses et pris tous les arrangements qui pouvaient assurer le salut de dona Mariana.

— Le plus difficile est fait maintenant, lui dit Ignacio quand ils furent dans la rue; vous avez encore un jour devant vous; mais vous attireriez infailliblement l'attention de la police, et tout serait perdu si vous alliez ouvertement d'une maison à l'autre parler aux frères de la Charité. C'est un soin dont je me chargerais, s'ils ne me connaissaient pas.

— Il y a parmi eux quelqu'un dont je suis sûr, dit alors Anton Marti; c'est un homme que dona Mariana pourrait, si elle disait un seul mot, faire monter sur l'échafaud avec elle; je le verrai cette nuit même, et, soyez-en certain, il agira pour nous et mieux que nous.

Ils se séparèrent; le vétéran et M. de Villaroël s'éloignèrent ensemble; Ignacio de la Lapida s'en alla de son côté, l'imagination préoccupée de ses desseins. Depuis quelques heures cette âme vénales et souillée remontait rapidement vers de nouvelles voies; elle se relevait de sa dégradation. Pour la première fois une pensée vraiment religieuse entra dans le cœur d'Ignacio. Comme il passait sur la Plaza-Nueva, il regarda le ciel semé d'étoiles.

— La Panchita me voit peut-être de là haut, pensa-t-il; elle est satisfaite, à présent.

Quelques heures plus tard, Anton Marti et le cicerone vinrent rendre compte à M. de Villaroël du résultat de leurs démarches. Le vétéran était plein d'espoir.

— Nous avons les frères de la Charité pour complices, dit-il; le personnage dont je vous ai parlé les a décidés. Il a fait plus encore: il s'est assuré du gardien du cimetière d'Almngol, lequel assiste à l'enterrement des suppliciés; moyennant une récompense, cet homme se taira, et personne ne saura qu'il a fermé une fosse vide.

— Que le ciel nous aide ainsi jusqu'au bout! s'écria Fernand avec un élan de confiance et d'espoir. Ah! je le erois maintenant, elle est sauvée!

— Il faudrait aller dès à présent au secours de cette pauvre âme en peine, dit Anton Marti; elle transit dans les angoisses de la mort. — Ah! si l'un des frères de la Charité pouvait lui annoncer en secret sa délivrance!...

— Je supplierai celui qui a déjà tant fait pour nous, interrompit Fernand; il entre librement dans la prison, il peut parler à dona Mariana.

— Non, c'est impossible, dit alors le cicerone.

J'ai rôdé toute la matinée aux environs de la prison, et j'ai parlé à des gens qui savent ce qui se passe. Dona Mariana est gardée à vue; on craint que les libéraux ne lui envoient du poison par la main de quelque religieux ou de quelque frère de la Charité, et personne n'approche d'elle que son confesseur, l'alcaide-mayor et les hommes de la geôle.

— Quel moyen employer alors? murmura Fernand; que faire, grand Dieu!

— Rien jusqu'au dernier moment, répondit Ignacio. Cette surveillance finira quand elle passera la porte de la prison; et avant qu'elle ne soit arrivée au pied de l'échafaud, je me charge de tout lui dire.

— Vous serez donc là, près d'elle? dit le vétéran avec quelque surprise.

— J'y serai avec les frères de la Charité, répondit le cicerone. Ce ne sera pas la première fois que j'aurai mis leur habit et caché mon visage sous leur cagoule.

X.

Le temps marchait cependant, les deux jours de sursis étaient presque écoulés, et la condamnée avait reçu les derniers sacrements que la religion apporte aux mourants. A mesure que le terme fatal approchait, son âme semblait s'affermir et se calmer. Elle était continuellement en prières, et son attitude, sa physionomie manifestaient une sorte d'exaltation intérieure, de recueillement interrompu par des élans de ferveur. Parfois, cependant, ce cœur si ferme éprouvait de courtes défaillances; il tressaillait d'horreur à la pensée de la mort; il se rattachait à la vie avec désespoir. Alors la jeune femme baisait les pieds du Christ et murmurait, les yeux fixés sur ce douloureux symbole: — Jésus, mort sur la croix, consolez une faible créature qui va mourir aussi... soutenez-la dans le terrible passage de ce monde à la vie éternelle!

Vers le soir, lorsque l'angélus sonna à la cathédrale, elle leva les yeux vers la fenêtre et dit avec une sérénité mélancolique: — Le jour finit! Voilà la dernière fois que j'entends sonner l'*Ave Maria*. Puis, écoutant avec émotion ces sons lents et graves, elle ajouta: — Combien de fois, en me promenant le soir à l'Alhambra, j'ai entendu cette cloche!

A ces mots, elle s'attendrit et pleura comme si son âme, subitement ramenée vers ce monde, s'y fût rattachée avec d'involontaires regrets; mais cette faiblesse ne dura qu'un moment; elle s'agenouilla tranquille, résignée, et dit à son confesseur, en prenant le livre d'heures ouvert sur le

prie-dieu : — Mon père, il est temps, je crois, de dire les prières des agonisants.

Le vieux prêtre, saisi de douleur, pénétré de compassion, ne pouvait retenir ses larmes, et ses lèvres tremblantes articulaient à peine les lugubres versets. Dona Mariana l'interrompit et lui dit avec douceur : — Ne me plaignez pas, mon père; je quitte sans regret ce misérable monde. J'échappe aux troubles, aux tourments des passions humaines... je m'en vais, fidèle et pure, vers celui qui m'attend au ciel... Oh! mon père, c'est Dieu qui le veut dans sa miséricorde!

La soirée s'écoula ainsi. Vers minuit, le confesseur se retira dans une chambre voisine, et les agents de police, qui jusque-là n'avaient pas quitté la salle, s'éloignèrent aussi; dona Mariana demeura absolument seule; mais les gens de la geôle, chargés de la surveiller pendant cette terrible nuit, restèrent en dehors de la porte entrouverte, l'oreille attentive au moindre bruit, et s'approchant de temps en temps pour parcourir du regard la funèbre enceinte. Les sentinelles avaient été doublées, et, dans la prévision de quelque émeute nocturne, de quelque tentative pour délivrer la condamnée, des patrouilles cirentaient dans le quartier et gardaient les abords de la prison.

La salle était éclairée, dans toute sa profondeur, par une lampe suspendue à la voûte; mais la lumière, ne pénétrant qu'à demi dans l'espèce d'alcôve où se tenaient les condamnés, permettait à peine de distinguer l'intérieur de ce triste réduit. L'on avait, par faveur spéciale, dressé un lit à la place du banc où tant de misérables avaient passé la dernière nuit de leur vie; dona Mariana s'y coucha tout habillée, après avoir retourné le sablier posé à côté d'elle sur le prie-dieu. Ceux qui veillaient à l'écart et l'observaient en silence ont raconté qu'elle demeura plusieurs heures immobile, les bras croisés sur le Christ, qu'elle serrait contre sa poitrine, le visage un peu relevé et tourné vers le ciel, comme si elle priait encore dans son dernier sommeil. Elle ressemblait ainsi à une de ces belles saintes qu'on représente, à leur lit de mort, le front rayonnant déjà de la céleste auréole.

Le sablier achevait de s'écouler cependant; une pâle clarté commençait à poindre entre les barreaux de la fenêtre; le jour fatal se levait; c'était le 26 mai 1831.

Dona Mariana fit un mouvement, ses yeux se rouvrirent; elle regarda avec une sorte d'étonnement et d'effroi les lambris noirs et nus de l'alcôve, le misérable lit où elle avait dormi, et le sablier presque vide; mais, surmontant aussitôt ce mouvement tout à fait instinctif et rappelant

les forces de son âme, elle se leva et demanda son confesseur.

Alors elle eut encore avec le vénérable prêtre un long et dernier entretien. Ses biens étant confisqués, elle ne pouvait faire aucune disposition testamentaire; mais elle chargea son confesseur de transmettre au colonel don Juan de Penacorva ses dernières intentions; après lui avoir recommandé l'accomplissement de quelques legs pieux, elle le pria d'appeler près de lui le vieil Anton Marti et de le récompenser de son dévouement comme elle l'eût fait elle-même si on lui en eût laissé les moyens. Ensuite elle parla de ceux qui tramaient secrètement la délivrance de l'Espagne et qui l'avaient entraînée dans leurs complots.

— Que ma triste fin n'abatte pas leur courage, dit-elle; ma mort sera un funeste triomphe pour nos ennemis... Vivante je ne pouvais rien; mais le souvenir de mon supplice restera dans la mémoire du peuple opprimé... Quelque jour le peuple me vengera...

— Ma fille, il faut pardonner à ces hommes égarés qui vous ont condamnée, dit le prêtre.

— Je leur pardonne, mon père, répondit dona Mariana avec un accent sublime; du fond de l'âme je pardonne à celui dont les délations, les noires intrigues, les mensonges horribles me traînent aujourd'hui à l'échafaud. Si quelque jour, tourmenté par le remords, il vient se jeter à vos pieds pour soulager sa conscience, dites-le lui, mon père; dites-lui qu'avant de mourir j'ai pardonné.

Elle garda un moment le silence et reprit ensuite d'une voix moins ferme : — Il est une autre personne dont j'ai reçu les plus grandes marques de dévouement, et qui m'eût sauvé la vie si l'on eût différé d'un seul jour l'exécution de la sentence... Cette personne ira vous trouver peut-être quand tout sera fini...; dites-lui, mon père, que je me souviendrai dans le ciel des âmes généreuses que j'ai rencontrées sur la terre, et que je prierai Dieu... toujours...

Elle n'acheva pas; le nom de don Fernand de Villaroël resta sur ses lèvres, et elle parut se recueillir dans de tristes et ferventes pensées. Peut-être en ce moment acceptait-elle la mort comme l'expiation du sentiment inavoué dont elle allait emporter le secret dans la tombe.

Cependant l'heure terrible approchait; l'on entendait du fond de la prison le roulement des tambours, le mouvement des troupes qui se rendaient au lieu de l'exécution, et le bruit de la cavalerie qui se rangeait aux principaux carrefours, prête à charger le peuple à la première manifestation de révolte. Les portes et les grilles intérieures de la prison s'ouvraient successive-

ment, et une sourde rumeur, résonnant sous les voûtes, annonçait l'arrivée du sinistre cortège. Dona Mariana s'était prosternée, le front baissé, les mains jointes. Le prêtre, debout à ses côtés, pria à haute voix ; elle demeura ainsi quelques moments, et quand la porte s'ouvrit, elle se releva d'elle-même en disant : — Voici donc l'instant de ma délivrance !

L'alcade-mayor entra suivi des religieux, des frères de la Charité, et des gens de la geôle. Malgré la présence de tant de personnes, le plus profond silence régnait dans la salle, et tout le monde entendit l'alcade-mayor qui, d'une voix émue, demandait à la condamnée si elle n'avait aucune réclamation à lui adresser avant l'exécution de la sentence.

— Une seule, répondit-elle d'un ton de dignité calme ; femme noble par le sang, alliée aux plus grandes familles du royaume, je demande à être traitée selon les privilèges de mon rang.

— Votre désir sera accompli, répondit l'alcade-mayor en se retirant pour faire place aux frères de la Charité qui s'approchaient vêtus de leurs longues robes noires et le visage caché sous la cagoule, dont la pointe descendait jusque sur leur poitrine. Il était difficile de reconnaître ces hommes sous le lugubre habit qui les couvrait ; pourtant dona Mariana tressaillit lorsque l'un d'eux, se plaçant devant elle, fit signe qu'on lui remit le vêtement avec lequel les criminels de haute trahison doivent marcher au supplice : elle avait reconnu Ignacio de Lapida. Un des frères de la Charité apporta alors sur un plateau d'argent le manteau et le capuchon de serge noire destinés à dona Mariana. Le cicerone se tenait près d'elle comme pour l'aider ; il essaya de lui parler à voix basse, mais elle recula d'un pas en le repoussant avec un geste impérieux, et mit elle-même le manteau sur ses épaules, le capuchon sur sa tête ; puis, avisant un homme qui se trouvait à l'écart, une corde roulée au bras, elle dit avec résignation : — Il faut donc se soumettre à cette infamie !

Le bourreau s'avança alors et lui lia les mains. Tous ceux qui l'ont vue pendant ces funèbres apprêts disent qu'elle les supporta sans faiblesse ; rien en elle ne décelait l'anéantissement profond où tombent les malheureux dont le terme est si proche ; son regard, l'éclat de son teint annonçaient, au contraire, une secrète exaltation et le sublime effort d'une âme triomphant des terreurs de la mort. Elle tenait le crucifix entre ses mains serrées aux poignets par le double nœud de la corde, et son rosaire était passé entre ses doigts ; l'infortunée n'avait pas voulu se séparer de ces pieux emblèmes qu'elle possédait depuis longtemps et sur lesquels elle avait tant prié et tant pleuré.

L'alcade-mayor, les alguazils et les gens de la geôle commencèrent alors à descendre ; dona Mariana les suivit environnée des frères de la Charité. Elle marchait seule et d'un pas ferme, la contenance humble, mais non abattue, et les yeux baissés sur le crucifix. Sa magnifique chevelure, s'échappant de dessous le capuce, retombait en longues boucles autour de son visage dont elles cachaient le contour, de manière qu'on n'apercevait distinctement que la ligne pure et délicate de son profil. Au moment où elle arrivait au seuil de la prison, le crieur public lisait sa sentence à la foule assemblée devant les portes, et promulguait le décret royal qui défendait, sous peine de mort, de faire entendre le cri de grâce et de porter la main sur la condamnée.

Selon le privilège réclamé par dona Mariana, elle ne devait pas, comme les criminels vulgaires, aller à pied au lieu du supplice ; on lui avait amené un cheval caparaçonné de deuil et dont le bourreau tenait la bride.

Le sinistre cortège se mit en marche. Un piquet de cavalerie précédait la condamnée ; autour d'elle s'avançaient les religieux et les frères de la Charité ; puis venaient à cheval les alguazils vêtus de noir, le manteau court sur l'épaule, l'épée au côté, et la bague, marque distinctive de leurs fonctions, à la main. Un détachement d'infanterie fermait la marche.

La populace qui habite les vieux quartiers de Grenade était accourue ; elle inondait les carrefours et toutes les avenues depuis la rue de la prison jusqu'à la porte d'Elvira ; mais tout le long du chemin que devait parcourir dona Mariana, les maisons étaient fermées, et pas un visage ne se montrait aux fenêtres, aux balcons, dont les jalousies baissées ne se relevèrent pas ce jour-là.

Le cortège avançait lentement au milieu de cette foule émue, consternée, qui grossissait à mesure qu'on approchait du lieu de l'exécution. Dona Mariana avait la tête inclinée, le corps légèrement fléchi, par un instinct craintif et pudique, elle ramenait sur sa poitrine l'espèce de froc dont on l'avait couverte, et en retenait les plis d'une de ses mains liées. De temps en temps, elle levait les yeux de dessus le crucifix, et jetait un regard sur la foule. Elle ne versa pas une larme pendant ce trajet ; rien, dans sa contenance, n'annonçait les angoisses d'une âme luttant contre les frayeurs de la mort ; mais chaque fois que des clameurs confuses s'élevaient autour d'elle, une faible rougeur montait à ses joues, et le mouvement précipité de son sein, la contraction presque imperceptible de ses lèvres, manifestaient un trouble intérieur qu'elle ne pouvait entièrement dominer. Tant de sympathies l'environnaient, son supplice

excitait tant de pitié, d'indignation, qu'elle put croire jusqu'au pied de l'échafaud que le peuple l'arracherait des mains du bourreau. Tel fut peut-être l'espoir du parti libéral; mais la multitude épouvantée pleura sur la victime sans essayer de la sauver; elle vit sur tous les visages la pitié, la douleur qu'inspirait son sort; elle entendit autour d'elle des imprécations, des sanglots; pourtant les masses ne bougèrent point, et pas un cri ne s'éleva pour éveiller en sa faveur les vengeances populaires.

Le cortège atteignit ainsi la porte d'Elvira, où il fit halte un moment. De ce point, l'on découvrait la place du Triomphe, les faubourgs et les chemins qui descendent vers la Vega. Le lointain de ces riantes perspectives était encore baigné par un rayon de soleil; mais d'épais nuages étendaient leur ombre sur Grenade. L'atmosphère était lourde, l'horizon couvert de longues nuées, et tout faisait présager un violent orage.

Dona Mariana parcourut du regard la place du Triomphe; ses yeux s'arrêtèrent sur la statue de la Vierge; puis elle les reporta sur l'échafaud, et baissa la tête en frissonnant. Peut-être se souvint-elle, en ce moment suprême, que quelques mois auparavant elle s'était arrêtée aussi, avec don Fernand de Villaroël, devant la Vierge protectrice de Grenade.

L'échafaud était dressé près de la grille qui environne la statue; il formait un carré long, exhaussé de quelques pieds au-dessus du sol, et recouvert d'un tapis de serge noire. A l'une des extrémités, l'on avait disposé une espèce de selle adossée à un fort madrier; c'était là tout l'appareil du supplice. La place du Triomphe, les rues adjacentes et l'esplanade de l'Hôpital étaient remplies d'une foule immense; la multitude avait même envahi les ruines des antiques remparts qui défendaient jadis les quartiers de l'Aleazaba et de l'Albaycin, et toutes les hauteurs qui dominent la porte d'Elvira.

Au moment où dona Mariana arrivait au pied de l'échafaud, de pâles éclairs sillonnaient l'horizon, et le tonnerre grondait du côté de Guadix. L'on eût dit que le ciel même prenait part à l'épouvante universelle, et que des voix d'en haut menaçaient la terre où allait s'accomplir un si horrible forfait.

Les frères de la Charité entourèrent dona Mariana au moment où son pied toucha pour la dernière fois le sol des vivants; elle n'avait plus qu'un pas à faire pour monter à l'échafaud. Alors Iguacio de la Lapida voulut essayer encore de lui parler; mais tandis qu'il se penchait vers elle comme pour la soutenir, et murmurait à son oreille le nom de don Fernand, il fut interrompu

par de longues clameurs. La foule, repoussée par les troupes, refluit aux extrémités de la place; tous les yeux se fixaient sur un homme qui, escorté de quelques soldats, se frayait un passage jusqu'à l'échafaud: c'était l'alcade del crimen. Personne ne connaissait les instructions qu'il avait reçues de l'autorité souveraine, et les ordres secrets qu'il devait accomplir. Il y eut à son aspect un moment terrible d'attente et d'anxiété; le peuple s'agitait avec de sourdes acclamations, et ceux qui environnaient la condamnée étaient saisis tout à la fois d'étonnement, de frayeur et d'espoir. Mais cette incertitude ne dura qu'un instant; l'alcade del crimen s'approcha de dona Maria, et lui dit à haute voix: — «Mariana de Pineda, je viens encore une fois vous offrir, au nom du roi, grâce et pardon. Confessez votre crime; déclarez les noms de vos complices, et sa majesté vous accorde la vie.

Elle détourna la tête sans répondre, et monta rapidement les degrés de l'échafaud, soutenue par son confesseur. A cette vue, le peuple comprit qu'il s'était trompé, et il fit entendre sa voix formidable; un murmure sourd et furieux s'éleva de cette masse vivante. L'alcade del crimen pâlit, le péril était imminent; s'il faisait un seul pas au milieu de cette multitude, si elle osait mettre la main sur lui, c'en était fait; elle le déchirait en lambeaux, et sa mort devenait le signal d'une révolte; il n'y avait qu'un seul parti à prendre, et il le prit: faisant signe à la faible escorte qui l'avait accompagné de s'éloigner, il alla d'un air recueilli se joindre aux frères de la Charité, qui s'étaient mis en prières autour de la bière encore vide. Alors Iguacio de la Lapida se rapprocha du recteur de la confrérie, et lui dit à voix basse, avec cet affreux sang-froid qui ne l'abandonnait jamais: — Tout est perdu... Paco nous la livrera morte... L'alcade del crimen a les yeux sur lui.

Dona Mariana, assise sur le banc, pressait le crucifix contre son sein, tandis que l'exécuteur lui mettait au cou la fatale cravate et l'attachait au madrier. Il se fit alors un si grand silence parmi la foule et autour de l'échafaud, qu'on put entendre distinctement le confesseur qui, debout près de la victime, lui disait avec un accent sublime: — Je t'absous, ma fille, au nom du Seigneur... Quitte glorieuse et pure ce misérable monde. Tout est vain et méprisable ici-bas, tout est périssable. Mais l'éternelle félicité habite dans les célestes demeures où tu vas entrer.

Comme il disait ces paroles, un rayon de soleil brilla subitement, et l'azur du ciel parut à travers les nuages déchirés. Le vieux prêtre leva les yeux vers cette zone lumineuse, et reprit avec exaltation: — Regarde, Mariana! le ciel s'ouvre pour

recevoir ton âme immortelle. Va, ma fille, monte vers ces régions sereines; au-delà des orages les anges et les saints l'attendent; va, et devant Dieu prie pour tes bourreaux.

En ce moment, l'exécuteur serra le terrible pivot de toute sa force. Mariana fit un mouvement convulsif; une pâleur livide couvrit son visage; ses yeux restèrent ouverts et fixés au ciel. Le confesseur se tut et s'agenouilla. Elle était morte.

Une heure plus tard, les frères de la Charité sortaient du cimetière d'Almengol, où trois hommes étaient restés derrière eux, près de la fosse qu'ils venaient de fermer. Fernand était plongé dans un désespoir morne et muet; Anton Marti manifestait sa douleur par de sourdes imprécations, et le cicerone marchait tristement entre les

tombes nouvellement creusées, en songeant à la Panchita.

Anton Marti regarda tristement Fernand qui, pâle, anéanti, l'œil sec et fixe, ressemblait à un corps foudroyé encore debout. — Où l'emmener? dit-il à voix basse.

Pour toute réponse, Fernand tomba, pour ne plus se relever, sur la fosse de Mariana.

Cinq ans plus tard, la foule, qui avait vu le supplice de dona Mariana, assistait à une triste et magnifique solennité: les dépouilles mortelles de la noble victime avaient été exhumées, et on lui rendait les funèbres honneurs dans l'église cathédrale de Grenade. On vit un orateur plébéien raconter sa vie à la foule émue qui répéta avec enthousiasme: *Elle est morte pour la liberté!*

M^{me} CHARLES REYBAUD.





UN AMOUR MÉCONNU.

I.

Pierre cueille un bouquet dans le cimetière de Lavergny : madame de Watteau passe le long de la haie.

Ah ! madame, si vous aviez su que Pierre vous aimait à en mourir ! Vous n'avez écouté les battements de votre cœur que quand le sien ne battait plus. Vous étiez si belle, madame, que vous ne croyiez qu'à votre beauté. Mais, vous n'étiez pas seulement belle pour vous ; vous étiez surtout belle pour lui, puisque c'était lui que Dieu avait créé pour vous adorer !

J'ai dans le souvenir des romans tendres et tristes, recueillis çà et là dans mes pèlerinages aventureux. Ces romans sont des paradis enchantés, où je me promène tout seul et tout à mon aise avec des ombres aimées. J'ai souvent tenté d'écrire ces romans, mais, comme les poètes qui flétrissent à plaisir les roses de leur vie en les cueillant pour le monde, j'ai craint par là de sortir pour toujours de mes oasis. D'ailleurs, comment profaner et déchirer du bout de la plume ces mystères sacrés du cœur, au risque de réveiller, non pas le scandale, qui ne se réveille pas, mais des douleurs à peine assoupies ! Et puis, ces histoires presque toujours simples comme la vérité, ces histoires que j'ai souvent devinées et que j'ai quelquefois saisies en soulevant un coin du voile dont le diable couvre si bien et si mal les passions de la terre, seraient peut-être sans attraits pour les lecteurs accoutumés à toutes les splendeurs des imaginations ardentes. Malgré tout, je vais commencer par l'histoire d'un poète amoureux et d'une quasi grande dame qui s'ennuyait. Ne cherchez pas là les extravagances philosophiques, les coups de théâtre, les femmes échevelées : grâce à Dieu, je ne m'avise jamais d'aller si loin. J'aime, aujourd'hui, les petits horizons, les petits tableaux et les petites histoires, rassurez-vous donc.

La première aventure sentimentale de Pierre Méquignon se passe dans le cimetière de Laverigny, dans le Soissonnais, à une lieue de la forêt de Villers-Cotterêts. Je débute par là sans plus de préface.

Pierre franchit la haie du cimetière au grand scandale d'une vieille dévote qui passait là. C'était un joli cimetière verdoyant et fleuri, ombragé par un petit clocher grisâtre secouant çà et là des girouettes, des coquelicots et des ravenelles. Ce cimetière avait bien l'air d'une oasis. N'était-ce point l'oasis des paysans ? Un pommier des plus branchus, un prunier d'une belle verdure, de grandes herbes qui semblent ne croître que pour la vache brune du fossoyeur ; d'un côté, un petit mur en ruines enseveli sous le lierre et l'ortie ; de l'autre côté, une haie de sureaux, d'épines et de groseilliers sauvages ; sur les fosses, des maguerites et des myosotis ; un parfum sépulcral, malgré les fleurs et les touffes d'herbes épanouies ; un silence rêveur, malgré les rumeurs du village ; voilà le cimetière où Pierre était venu dans le dessein profane de cueillir un bouquet. Pourquoi ce bouquet presque funèbre ? Et d'abord qu'est-ce que Pierre ?

C'était le fils du fermier de M. de Watteau ; c'était un pâle garçon de vingt ans, qui sortait du collège de Soissons et qui devait, au prochain hiver, étudier la médecine à Paris. En attendant, il rêvait de poésie, en dépit de son nom. Il avait un peu

l'air d'un poète de village, ce je ne sais quoi d'abrupte et de sauvage dont le spectacle reverdit l'âme. A propos de ses cheveux ébouriffés et de son chapeau penché en arrière, les moissonneurs lui disaient en le rencontrant : Prenez garde, monsieur Pierre, le vent enlève vos cheveux. Il n'était rien moins que beau ; cependant il n'avait pas une figure commune : sa bouclie était fine, son oeil mélancolique, son front plein de lumière. Depuis son retour du collège, il était presque toujours seul, tantôt avec Ovide, tantôt avec Jean-Jacques ; à peine s'il voyait sa famille aux heures des repas. M. de Watteau l'emmenait quelquefois au château pour jouer aux échecs ; mais ce n'était qu'avec des prières infinies. Comme disait Pierre dans ses élégies, la solitude était son amante, en attendant mieux ou plus mal.

Pierre cueillait donc un bouquet dans le cimetière. Encore une fois, pourquoi ce bouquet ? Voulaient-ils l'attacher aux rideaux de son lit pour dormir à l'abri des défunts ? Voulaient-ils le respirer pour rêver sur la mort comme il avait fumé de l'opium pour rêver sur l'amour ? Voulaient-ils savoir quelles sont les fleurs qui viennent sur les débris humains ? En vérité, je ne le sais pas. Il cueillait ce bouquet avec l'insouciance d'un poète qui se croit loin du monde et la mélancolie d'une amante qui effeuille une marguerite.

Tout à coup un beau cheval gris, qui fuyait le long de la haie, sembla l'appeler par ses joyeux hennissements. Il leva la tête, et fit un profond salut en voyant madame de Watteau, dont l'amazonne flottait au vent. Elle allait dépasser le premier pilier de l'église, et Pierre, à peine distrait, se penchait déjà vers une tige de glaïeul ; mais, saisie par un caprice, la jeune femme fit bondir son cheval contre la haie, et d'une voix sonore : Monsieur Pierre, dit-elle en souriant, jetez-moi donc par-dessus ces sureaux une des fleurs de votre bouquet.

Pierre s'avança nonchalamment vers madame de Watteau, et, détournant les rameaux touffus, il offrit son bouquet sans trop rougir et sans trop se piquer aux épines des groseilliers. Madame de Watteau lui accorda pour merci le plus doux regard du monde. Une femme aurait peut-être découvert un éclair de moquerie dans ce regard, mais Pierre, qui était simple, n'y vit que du feu. Si bien que madame de Watteau s'était envolée depuis plus d'une minute que le pauvre Pierre se trouvait encore dans la haie, menaçant de prendre racine comme dans les métamorphoses d'Ovide, son bien-aimé poète.

Enfin Pierre se détacha des groseilliers et voulut refaire un bouquet, mais madame de Watteau lui cachait toutes les fleurs. Il traversa le cimetière ; il

alla s'asseoir sur le petit pan de mur et s'abandonna avec délices à une de ces nuageuses rêveries qui ne passent en nos cœurs qu'à l'aurore de la jeunesse. D'abord on ne voit que les vapeurs flottantes du matin, peu à peu la brume se disperse, on pressent et on entrevoit les premiers rayons du soleil levant.

La nuit eût surpris le rêveur sur le pan de mur, si le fossoyeur, qui était aussi le sonneur et le sacristain, ne fût venu sous ses pieds faucher de l'herbe pour sa vache.

— Eh bien! monsieur Pierre, qu'est-ce que les morts disent tout bas? Croyez-moi, on ne dit rien de bon ici.

Pierre s'éloigna à regret et suivit sans y penser le chemin du bois de Parmailles, où chevauchait madame de Watteau.

— Est-ce que je serais amoureux? dit-il tout à coup en s'arrêtant.

Il regarda le ciel, les arbres du chemin, les blés ondoyants; il écouta les bruits silencieux du soir. Pour la splendeur du soleil couchant, la nature toute réjouie donnait un concert infini; l'église sonnait l'*Angelus*, le rossignol jetait ses notes perlées, les lavandières chantaient à l'abreuvoir, la fontaine babillait avec les cailloux, le vent murmurait avec le feuillage.

— A tout cela, dit le poète Pierre, je ne comprends qu'un seul mot, c'est l'amour.

Et tout en dévorant du regard le fond de la vallée, où il espérait entrevoir madame de Watteau: — Demain, ajouta-t-il avec un soupir, j'irai jouer aux échecs avec M. de Watteau.

II.

Pierre va jouer aux échecs avec M. de Watteau

Madame de Watteau touchait à la seconde jeunesse, l'éclat de sa beauté pâlissait un peu, cependant elle était encore des plus attrayantes. Parisienne de Paris, ce qui est presque une merveille, elle était pleine de grâces et d'enjouement; ses cheveux bruns encadraient admirablement sa figure aimable, qui souriait souvent, un peu pour sourire et un peu aussi pour montrer des dents blanches comme du lait; sa main mignarde, sa main souple comme un petit serpent jouait sans cesse avec des roses, jamais avec des lys, bien entendu. Malgré ses robes traînantes, on voyait souvent son pied, vous comprenez que c'était un joli pied. Sa mère l'avait mariée à dix-sept ans; elle avait aimé son mari, d'abord par curiosité, ensuite par distraction; enfin elle l'aimait par habitude. Le mariage avait abrité sa vertu fragile, pourtant son âme avait eu quelques rayons d'inconstance :

ainsi, une fois, aux bains de Dieppe, elle avait admiré quelques secondes de trop un beau capitaine d'artillerie; à Paris, au bal masqué de l'Opéra, elle avait oublié sa main dans celle d'un cousin durant une minute au moins; enfin, au bal du sous-préfet de Soissons, elle avait valsé trois fois avec un conservateur des eaux et forêts que redoutaient tous les maris du département. Malgré ces buissons de la route, la vertu avait toujours suivi madame de Watteau sans le plus léger accroec. Avec tout cela, madame de Watteau s'ennuyait, je n'oserais dire pourquoi.

M. de Watteau était un gentilhomme galant et spirituel, cultivant de son mieux, mais avec insouciance et par boutades, le cœur de sa femme et le jardin de son château. Les plus belles fleurs venaient dans le jardin, car le cœur de la femme est si souvent stérile pour le mari! Il faut dire que le mari cultive souvent mal. A la révolution de juillet, M. de Watteau s'était à peu près retiré du monde, et depuis il vivait paisiblement loin des vanités jalouses, ne songeant qu'à sa femme, à ses enfants et à ses revenus; passant ses jours à planter et à bâtir; ne regrettant guère que ses amis les joueurs d'échecs.

Tous les ans, au beau milieu de l'hiver, M. et madame de Watteau séjournaient à Paris; vers les premiers jours de mars ils revenaient au château; dans la belle saison ils voyageaient un peu, et madame de Watteau s'ennuyait. Dû le bonheur va-t-il se nicher? Mais l'ennui, qu'est-ce autre chose que le bonheur sans fin.

Le lendemain Pierre alla donc jouer aux échecs avec M. de Watteau.

— Dieu soit loué! mon cher poète, nous allons nous battre à merveille.

Et comme dès le début Pierre jouait avec distraction: — Point de licences poétiques, à demain les élégies, morbleu!

Et Pierre jouait avec plus de distraction, car de temps en temps il admirait du coin de l'œil madame de Watteau qui faisait de la tapisserie devant une fenêtre et qui écoutait en souriant les divagations satiriques d'une voisine de campagne.

Quand Pierre se leva pour partir: — Eh bien! poète, encore battu, toujours battu.

— Je prendrai ma revanche, dit Pierre avec un sourire malin qui s'effaça bientôt sous une mélancolie amère.

Durant deux mois, Pierre se laissa battre ainsi, se contentant de décrocher par ci par là un regard plein de langueur à madame de Watteau. Son culte était silencieux; nul ne s'en doutait, pas même elle. Dans ses jours d'expansion, il suivait les sentiers solitaires, il s'égarait au fond des bois, et quand il ne voyait plus que le ciel et les arbres,

la verdure et les nuages, il confessait avec délices toutes les voluptés de son âme. La nuit, au logis paternel, quand tout dormait dans la ferme, hormis les vieux chevaux édentés qui mâchent leur fourrage en sommeillant, il ouvrait sa petite fenêtre et s'envolait sur les songes infinis; il allait dire aux auges du ciel toutes les joies de la terre. Et peu à peu son âme descendait et s'abattait dans ce vieux château, dont il voyait, au clair de la lune, les tourelles pointues transformées en colombiers. Les poètes adolescents devinèrent seuls les délices qu'il a savourées dans ces heures nocturnes. Madame de Watteau, qui parfois veillait aussi, était loin de se douter que durant ses insomnies, sous le verger du château, dans la pauvre ferme du père Méquignon, un poète, ou, ce qui vaut mieux, un amant, puisait en enfant prodigue dans toutes les richesses de l'imagination.

Quelquefois Pierre essayait de lutter avec son fatal amour. Aimer une femme mariée, c'est jouer son cœur contre rien, disait-il. Et puis, comme il n'avait pas, suivant l'exemple de philosophes imberbes du collège, jeté aux orties la morale de la religion et la sainte pudeur des familles, il s'avouait coupable et priait Dieu de jeter de l'eau sur le feu; mais, comme tous les pécheurs, il ranimait le feu après la prière.

Malgré sa timidité, il osa un jour écrire des vers d'amoureux sur l'album de madame de Watteau. Un autre jour, se trouvant seul avec elle au jardin, il osa lui cueillir une marguerite; c'était la chaste et délicate confidence du poète: — Je vous aime — un peu — beaucoup. — Rien de plus gracieux à coup sûr, mais madame de Watteau ne comprit pas; elle admira la blancheur éclatante et la couronne rougissante de cette marguerite; bientôt elle la mit avec insouciance sur le bord de sa corbeille; bientôt le vent la jeta sur l'herbe. Pierre n'osa la ramasser, et madame de Watteau s'avançant sous l'acacia pour regagner l'ombre la foula du pied. Pierre soupira et se promit d'aimer plus silencieusement que jamais.

— Oui, disait-il dans ses promenades solitaires, j'aimerai en silence, je ne dirai mon amour qu'à la chaste muse de l'élegie. — J'aimerai comme le divin Pétrarque; l'amour l'a surpris dans l'église, l'amour m'a surpris dans un cimetière; c'est la même destinée. Que n'ai-je aussi une fontaine!

— Pourtant, cethiver, à Paris, je reverrai madame de Watteau, aux prochaines vacances je reviendrai avec des façons élégantes, des habits mieux coupés, et peut-être des moustaches: alors elle aura beau faire, il faudra bien qu'elle pense un peu à moi. Qu'importe d'ailleurs si je suis seul à aimer; la fleur ne s'enivre pas d'un parfum étranger; j'aimerai pour aimer.

Et avec une apparente philosophie: Jusqu'à l'instant où dans les alentours de l'école de Médecine, je me laisserai séduire par le minois agaçant et chiffonné d'une jolie grisette.

Pierre rougit en prononçant ce mot qui éveillait d'autres rêves en lui. — Hélas! reprit-il, la grisette n'empêcherait rien en mon cœur. Et il se replongea dans son pur amour, comme dans une fontaine, pour se laver des infidélités futures.

Je n'irai pas plus loin dans cette analyse; vous devinez sans peine toutes les magnifiques extravagances, toutes les divines folies de cette âme de poète.

III.

Une comédie sentimentale qui ne finira pas gaiement.

Le 16 septembre 1830, madame de Watteau s'ennuyait comme les autres jours. On avait allumé du feu dans le salon; et comme la cheminée fumait par tous les bouts, une des croisées était ouverte. La pauvre femme, si fatiguée de son bonheur, passait tristement les heures devant l'âtre et devant la fenêtre, regardant les flammes et regardant les nuages. Ces deux spectacles innocents éveillaient en elle les mauvais desirs; à force de tourmenter les bûches et de suivre les métamorphoses du ciel, elle en vint jusqu'à dire ces paroles coupables: Ah! si mon âme avait des flammes et des nuages!

Vers le soir, madame de Watteau demanda son album, et se mit à le feuilleter pour se distraire. C'était un de ces élégants et pauvres albums que vous voyez partout: il y a des fermoirs en or ciselé, et au-dedans il n'y a rien, ou, ce qui est bien pis, de la musique, des dessins et des vers, sans parler des aphorismes sur les femmes, de M. Théophile, écolier en philosophie, et des maximes sur la jeunesse, d'un faiseur d'opéras-comiques florissant dans la république des lettres vers 1790. Du premier regard, madame de Watteau revit un paysage qui avait l'air d'une toile d'araignée. — Voilà un sot paysage, dit-elle; pourtant il est signé M. de Vermand. Elle tourna le feuillet; trois aphorismes s'épanouissaient orgueilleusement sur le revers du paysage:

« La philosophie se traîne comme une tortue vers l'arbre de la science; l'amour y vole à tire d'ailes. »

« L'amour des femmes austères est doux à cueillir comme la rose sauvage; — son parfum n'enivre pas, il charme; — on sourit en se déclinant les mains à ses vertes épines. »

« Celui qui sème dans le cœur d'une femme n'est pas celui qui moissonne. »

— Voilà qui est de plus en plus joli, reprit la pauvre ennuyée. L'amour qui nous mène à la science sur ses ailes frémissantes! C'est digne de Larochefoucauld. La seconde pensée est un peu fade. En l'écrivant, M. de R.... rêvait sans doute aux dames du Sacré-Cœur. La dernière est le chef-d'œuvre de mon mari. « Celui qui sème dans « le cœur d'une femme n'est pas celui qui moissonne. » Il n'est pas croyable que cela vienne de M. de Watteau. M. de Watteau a beaucoup lu....

Tout en se laissant aller à cet esprit conjugal, madame de Watteau regardait par la fenêtre le versant de la petite montagne d'Aulnoy. Elle entrevit tout à coup, à travers les cerisiers jaunissants, un jeune chasseur qui descendait vers le jardin du château. — Ah! M. de Vermand, dit-elle d'une voix adorablement perlée.

M. de Vermand était un homme de trente ans, qui dépensait gaiement, avec un peu d'insolence, ses revenus et les agréments de son esprit; ses amis disaient qu'il ne dépensait guère. M. de Vermand espérait être référendaire à la cour des comptes par la grâce de M. Thiers. En attendant, n'ayant rien à faire, il prônait M. Thiers. Que de gens aujourd'hui qui n'ont pas d'autre place au soleil! M. de Vermand était bien venu des femmes, grâce à sa belle stature, à ses façons élégantes, à ses aimables galanteries; il était mal venu des hommes, de Pierre surtout. Il n'avait jamais pris le temps d'aimer; il faisait patte de velours avec toutes les femmes; il avait, disait-il, allumé un éclair dans tous les cœurs; le sien avait jeté quelque feu follet; enfin, il avait joué avec l'amour, et l'amour avait joué avec lui.

Près de la forêt, à Mortfontaine, non loin du château où se passe notre histoire, il avait hérité d'une grand'tante d'une petite maison bourgeoise, où il venait tous les automnes. M. de Watteau était un de ses amis de collège; M. de Watteau possédait plus ou moins un beau château et une belle femme : vous comprenez que le chasseur, qui aimait tous les terroirs, était plus que jamais l'ami de M. de Watteau. Durant son séjour à Mortfontaine, il avait coutume d'aller toutes les semaines au château de son ancien condisciple, où il était accueilli à merveille par madame de Watteau, qui ne l'aimait guère, mais qui le trouvait amusant.

Il avait tenté maintes fois de dire à madame de Watteau ce qu'il disait à toutes les femmes : *Madame, vous êtes si belle que le cœur a des distractions près de vous; ou bien : Hélas! madame, si vous persistez à être si attrayante, que voulez-vous que je devienne?* et mille autres phrases de cette façon, par lesquelles on s'avance assez loin sans avoir trop l'air d'avancer. Mais, à son gré,

l'heure n'était pas encore venue; il attendait le plus paisiblement du monde, comme s'il eût attendu l'heure du whist ou du boston, sachant bien pourtant qu'en amour on perd tout pour attendre.

En voyant le chasseur sur la colline, madame de Watteau eut un léger battement de cœur. — Il vient à propos, dit-elle, il va me désennuyer pendant une heure. Elle sonna. — Aurore, où est donc M. de Watteau? — Monsieur vient de partir avec les jardiniers qui vont arracher des épines blanches dans votre bois des Charmilles. — A merveille, pensa madame de Watteau; il me trouvera tête à tête avec M. de Vermand; je veux qu'il devienne un peu jaloux, un mari doit être jaloux au moins une fois l'an, cela me désennuiera. Elle reprit son album, et se mit à le feuilleter; elle s'arrêta à ces vers. — C'était ceux de Pierre :

AUX ROSES DU VALLON.

Dès l'aurore, Zéphyr folâtre en ces prairies,
Et s'enivre en buvant le miel
Des roses du vallon qui s'éveillent fleuries
En regardant l'azur du ciel.

Comme vous, douces fleurs, elle s'est éveillée,
Le cœur plein d'amour, un matin,
Et les pleurs dont sa joue était toute mouillée
Arrosaient son eou de satin.

Adieu, roses! jetez votre éclat au mystère,
A l'ombre du bois verdoyant.
Si jamais elle passe en ce pré solitaire,
Inclinez-vous en la voyant.

En faisant ces vers, il ne savait encore quel vent tourner. Il aimait M. de Lamartine, mais il avait bu aux sources du seizième siècle. Pour mieux dire, il se laissait aller, il regardait le ciel en écoutant son cœur. Certes, c'eût été un grand poète, si l'amour, ou plutôt si la mort l'eût laissé faire.

— En vérité, mais ils sont charmants ces vers de Pierre, dit en souriant madame de Watteau. Mon pauvre petit poète! Il est à plaindre d'avoir un nom maudit par la poésie; si j'étais sa marraine, je crois qu'il s'appellerait Chérubin.

L'album se détacha des mains de madame de Watteau; son sourire s'attrista, son front se pencha sous la rêverie.

Bientôt elle entendit la voix de M. de Vermand; elle releva la tête et regarda dans la glace de la cheminée si sa beauté n'avait rien perdu depuis près d'une demi-heure qu'elle ne s'était mirée.

— M. de Vermand, cria Aurore en ouvrant la porte.

Le chasseur s'avança et s'inclina en souriant;

madame de Watteau se souleva avec indolence, et indiqua un fauteuil d'une main qui retomba tout de suite. Les premières minutes se passèrent dans toutes les niaiseries de la conversation. Madame de Watteau cherchait en vain à se distraire, et M. de Vermand, croyant l'heure venue, caressait plus que jamais son dessein romanesque, d'appréhender à madame de Watteau, de la façon la plus délicate, qu'elle était la femme la plus aimée de son cœur stérile. Ce jour-là, il s'abusait jusqu'à croire qu'il aimait pour tout de bon. Mais comment dévoiler son amour? comment soulever un petit coin du voile sans effaroucher tout de suite? C'était bien épineux quoique bien simple. On pouvait s'attendrir et se laisser surprendre, mais on pouvait se révolter. Comment éveiller le cœur et endormir du même coup la vertu aux aguets? — Après tout, se disait-il, de plus en plus entraîné par le désir de vaincre, — après tout, le plus grand malheur qui me puisse advenir est d'être éconduit; j'en serai quitte pour retourner à mes bécasses; on aura l'air de s'offenser, mais au fond on sera touchée de mon martyre; on me plaindra et on n'en dira rien à son mari, car madame de Watteau n'est plus dans l'âge de la confession. De tout cela il résulte qu'il faut faire la guerre.

Ce qui décida surtout M. de Vermand, ce fut l'air rêveur et attristé de madame de Watteau. Il est des instants où les femmes ont l'air d'appeler l'amour, où les femmes ont l'âme dans les yeux et le cœur sur les lèvres, comme ces roses qui le matin, au lever du soleil, s'agitent pour atteindre un rayon.

— Vous avez l'air bien sombre et bien terrible, dit tout à coup madame de Watteau en renversant sa tête sur le dossier de son fauteuil.

— Voilà le commencement de l'escarmouche, pensa l'amoureux. Pour ne pas trop s'aventurer de prime abord, il répondit par cette métaphore assez vague : — J'ai dans le cœur un buisson ardent, murmura-t-il avec un soupir.

En voyant la mine élégiaque du chasseur, madame de Watteau pensa qu'il fallait jeter de l'eau sur le feu : — A propos, dit-elle avec un air d'insouciance moqueuse, vous ne savez pas que M. de Watteau a tué ce matin un lièvre dans un champ de choux.

— L'à-propos est très drôle, madame, mais il ne m'empêchera pas de vous dire... M. de Vermand se reprit avec un malin sourire et comme entre parenthèses : — Je puis vous dire cela, à vous! — Hélas! je croyais trainer une chaîne d'or, n'est-ce donc qu'une chaîne de fer?

— Après tout, qu'importe, M. de Vermand, puisque l'amour est aveugle? N'en parlons plus, s'il vous plaît. D'ailleurs, cela vous va très mal.

Les hommes ne devraient jamais s'aviser de parler d'amour. Parler d'amour avec des lèvres profanes, je vous le demande, n'est-ce pas une ironie? Du reste, recevez mes louanges, pour vous, vous jouez la comédie à merveille.

La nuit était presque venue, madame de Watteau, qui commençait à s'inquiéter, tisonnait les bûches pour faire jaillir des éclairs.

— Ah! reprit l'amoureux en souriant un peu, pourquoi ne pas croire quand c'est le cœur qui parle? Si vous preniez la peine de tisonner mon cœur, madame...

Et en disant ces mots, M. de Vermand voulut saisir la main, — ou l'écran, — ou l'album de madame de Watteau.

— Aurore, allumez les bougies, cria-t-elle étourdiment d'une voix tremblante.

Elle s'apaisa tout aussitôt (les femmes ont toujours l'esprit présent, même quand le cœur n'y est plus, pour se tirer d'un mauvais pas); madame de Watteau se retourna vers le chasseur : — Je vais vous montrer une aquarelle que j'ai achevée hier... La nuit vient bien vite maintenant, n'est-ce pas? Il est à peine sept heures et déjà...

Dans son dépit, M. de Vermand saisit, comme par distraction, la main de madame de Watteau.

Après un silence d'une seconde, la jeune femme toute troublée murmura d'un air railleur : — Dites-moi, monsieur, touchez-vous au dénouement de votre comédie?

Elle leva la main pour sonner; mais le chasseur, se voyant trop loin pour rebrousser, arrêta cette blanche main par un baiser.

— Pardonnez-moi, madame, car c'était dans mon rôle.

M. de Vermand se jeta aux pieds de madame de Watteau. A la pâle clarté de l'âtre, elle le vit si amoureux et si suppliant qu'elle ne put se défendre d'un peu de pitié. Comment se courroucer longtemps contre celui que vos beaux yeux ont jeté à vos pieds, surtout quand on s'ennuie! Si vous ne pouvez aimer, comment ne pas plaindre la victime de vos attraits? Madame de Watteau détournait la tête et s'agitait comme sur un brasier; elle cherchait des paroles sévères, mais le moyen de les dire avec une bouche si tendre; cependant il fallait en finir. M. de Vermand avait ressaisi la main; son amour devenait presque menaçant dans ce grand salon désert à peine éclairé par un feu qui pouvait s'éteindre par caprice. Se fâcher c'était peu charitable, ne pas se fâcher c'était dangereux; et il n'y avait point de milieu : madame de Watteau aurait bien voulu que cela se finit tout seul.

IV.

Le danger d'arriver trop tôt.

Tout à coup un bruit de pas retentit à la porte du salon; c'était M. de Watteau qui survenait fort à propos.

— Oh! mon Dieu! mon mari! s'écria madame de Watteau tout éperdue.

— Je vais me cacher, dit M. de Vermand.

Le traître voulait, par ces paroles, prouver à madame de Watteau, que les choses étaient plus avancées qu'elle se l'imaginait.

— Vous êtes fou, dit la pauvre femme effrayée par cette audace, et un peu aussi par le battement de la porte du salon.

M. de Vermand se glissa vers le rideau de la fenêtre voisine de l'âtre. Les anneaux résonnèrent sur les flèches, mais ce bruit léger fut couvert par la voix sonore de M. de Watteau : — Jenny, es-tu là?

— C'est toi? — Attends, attends, dit madame de Watteau d'une voix entrecoupée.

Elle s'avança de deux pas à la rencontre de son mari en imaginant un petit mensonge véniel. Elle allait peut-être tout sauver en demandant à M. de Watteau s'il n'avait pas vu M. de Vermand; mais la femme de chambre, sans doute envoyée par le diable, apparut alors à la porte du salon avec une bougie. Madame de Watteau perdit la tête et se jeta avec effroi dans les bras de son mari. En ce moment un souffle venu de la fenêtre éteignit la malheureuse lumière. Il n'était pas encore trop tard; mais la pauvre femme ne savait plus que dire.

— Qu'y a-t-il donc? lui demanda M. de Watteau, qui pressentait un malheur.

— Rien, rien, répondit-elle en essayant de rire; il n'y a rien; j'étais là toute seule devant la cheminée; je pensais... je ne pensais à rien... Tout à coup il m'a semblé voir passer une ombre...

M. de Vermand jugea à propos d'éclater de rire et de venir à M. de Watteau.

— De Vermand! s'écria celui-ci; quelle comédie est-ce là? Ah! je comprends...

Une pensée jalouse lui déchira le cœur. Il voulut faire semblant de ne pas reconnaître son ami, afin de pouvoir naturellement le mettre à la porte ou le jeter un peu par la fenêtre; mais madame de Watteau, qui ne pouvait sans danger passer pour le complice du voleur, ayant dit avec une candeur admirable : « Quoi! c'est M. de Vermand! » Il abandonna son dessein. — Cependant, murmurait sa jalousie, ne sois pas dupe de tout cela, jette-moi ce voleur par la fenêtre. — Non, non, répondait sa raison, il se casserait le cou, et Jenny le plaindrait. Enfin M. de Watteau se résigna à la raison.

Et, disant cela, M. de Watteau, ne pouvant ar-

rêter une secousse de jalousie, s'empressa de sortir du salon; il courut à la cuisine, fit semblant d'allumer un cigare, et descendit dans la cour en rêvant à son honneur en danger. — Est-ce un horrible songe? O Jenny! Jenny! j'avais bâti tant de châteaux sur ton amour! Hélas! comme dit le proverbe, bâtir sur le cœur d'une femme, c'est tout simplement bâtir sur le sable. O Jenny, je vous croyais si loin du mensonge, et voilà que vous jouez la comédie; car j'ai bien deviné... Mon Dieu! si elle aimait ce grand tourtereau ridicule qui roucoule la même note à toutes les femmes. Pourquoi diable ai-je admis cet oiseau dans mon oasis. — O Jenny! tout est-il donc déjà perdu? — Tout! du moins, hormis l'honneur... — L'honneur! La belle part qui me restera!

V.

Pierre revient sur la scène.

La jalousie, la douleur, l'amour, la colère s'agitaient dans le cœur de M. de Watteau comme des charbons ardents. Il se démenait tout comme un traître de mélodrame; il se croyait soul, et il s'abandonnait sans crainte à tout l'éclat du monologue. Mais les murs ont des oreilles, dit le proverbe. Or, Pierre, que l'amour amenait au château pour jouer aux échecs, suivant la coutume, entendit, sans le vouloir, presque toute la litanie de M. de Watteau. — C'est mal d'écouter aux portes; mais comment ne pas écouter quand le cœur est en jeu. — Et puis, comment sonner à un pareil moment? On se laisse aller nonchalamment au cours naturel des choses : Pierre avait fait ainsi. Enfin, au premier silence du pauvre jaloux, il agita timidement la sonnette. Du reste, en écoutant à la porte, le poète n'avait pas appris grand'chose de nouveau; il savait depuis longtemps que M. de Vermand papillonnait devant les beaux yeux de madame de Watteau; et, s'il avait pu le lapider à coups d'élégies et d'épigrammes, M. de Watteau n'eût jamais été jaloux. Pierre haïssait autant M. de Vermand qu'il aimait madame de Watteau; d'abord, parce que M. de Vermand lui prenait souvent sa place au soleil; ensuite, parce que le chasseur poursuivait avec son esprit le naïf poète, sans lui faire grand mal, il est vrai. Ainsi, à chaque rencontre : Eh! bonjour, *monsieur Pierre Méquignon*; comment se porte votre dernier vers? marche-t-il sur ses douze pieds? — Ou bien : — Ah! vous voilà, cher nourrisson des Muses; il faut que jeunesse se passe; les petits garçons font des vers, les petites filles font des poupées. Le poète répondait à toutes ces estocades par un silence dédaigneux.

Aussitôt que Pierre eût sonné, M. de Watteau alla ouvrir la porte. Eh bien ! poète, dit-il en voyant Pierre, que sais-tu de nouveau ?

Le poète, à propos de nouveau, pour prouver à M. de Watteau qu'il n'avait rien entendu, se mit à parler d'un volume de Saint-Amand qu'il venait de découvrir dans un grenier de la ferme, au grand chagrin des rats ; après quoi il fit l'éloge de Corneille, de Jean-Jacques, de Lamartine ; après quoi il arriva tout droit à *lui*. — *Moi*, dit-il, je viens de finir mon second livre d'élégies. Et il raconta ses joies et ses angoisses. Tout cela dura bien un quart d'heure. M. de Watteau, qui se promenait avec lui sans l'écouter, poursuivait une idée bizarre s'il en fût : il imaginait d'envoyer à sa femme un second amant, c'est-à-dire M. Pierre Méquignon, le poète élégiaque, et à ce sujet voici ses réflexions : Pierre combattrait de Vermand par la poésie ; tout rustre qu'il soit, Pierre a plus d'esprit que l'autre. En écoutant les jolies chansons du paysan, Jenny rougira des roucoulements monotones du Parisien ; le poète lui fera voir que l'autre n'est qu'un sot. Et moi, pendant le combat, je ressaisirai Jenny, comme dans la fable de La Fontaine, *les deux Voleurs et l'Ane*.

Ce dessein de M. de Watteau était bien un peu extravagant ; cependant il y revint avec ardeur, après avoir passé en revue bien des moyens d'arracher du cœur de sa femme le petit grain d'adultère qui germait déjà. Jusqu'ici, pensait-il, le mal est dans l'âme ; si je fais voyager Jenny, l'âme restera. — Si je tue de Vermand, j'abattraï du même coup, dans cette âme égarée, la dernière branche qui reste à mon amour. Ah ! si je pouvais le perdre par le ridicule ! ce ne serait pas bien difficile ; mais le ridicule est une arme assez innocente entre les mains d'un mari. Décidément, il faut que je donne cette arme à Pierre, il s'en servira tant bien que mal ; qu'il délivre seulement la terre sainte du profane, et je ferai le reste, c'est-à-dire je replacerai le vrai dieu sur l'autel.

M. de Watteau s'était arrêté sous un des ormes centenaires ; Pierre en effeuillait les branches retombantes.

— Poète ! dit tout d'un coup M. de Watteau sans préface ni sommaire, veux-tu faire semblant d'être amoureux de ma femme ?

Pierre pâlit et chancela. — Vous vous moquez de moi ; c'est mal à propos.

— Écoute, Pierre, je ne ris pas du tout. Voici ce qui m'arrive en ce moment. Je puis te conter cela à toi : un poète de vingt ans est digne de toute la confiance du monde. J'ai bien été un peu poète dans mon temps ; voilà pourquoi je te sais par cœur. Donc, à l'heure qu'il est, il y a auprès de Jenny un fat, M. de Vermand, qui cherche à

semer le désordre en son cœur. Tout mari que je suis, j'ai vu cela tout de suite. Toi, mon cher poète, tu peux me délivrer à jamais de cette brute sentimentale, qui ne se contente pas de venir tuer les lièvres de notre terroir, et qui, depuis deux mois, te poursuit avec son esprit sans t'atteindre, il faut bien le dire. Rien de plus aisé : tantôt tu joueras la passion la plus échevelée, tantôt tu feras semblant de réciter une fable ; tu diras à Jenny du bout des lèvres les grands mots gonflés de vent dont tu auras l'air de rire un peu. Elle n'aura pas de peine à saisir le ridicule de toutes ces amours profanes où le cœur n'est pour rien.

— C'est un rôle odieux dont je ne veux pas, dit Pierre d'une voix étouffée ; et d'ailleurs madame de Watteau me chasserait sans m'entendre.

— Tu as raison, j'ai fait un rêve d'enfant ; il faut que j'aie perdu la tête pour imaginer une pareille comédie. C'est un mauvais jeu que je voulais jouer là ; pourtant...

VI.

Tout le monde souffle sur le feu.

A cet instant, M. de Vermand descendit le peron et s'en vint sous le vieil orme.

Eh bien, messieurs, est-ce que vous jouez là aux échecs ? En vérité, la lune est assez belle pour vous éclairer ; d'ailleurs, un pur esprit comme M. Pierre Méquignon, doit voir clair partout. Mais vous laissez madame de Watteau s'ennuyer avec moi.

— C'est son devoir, murmura M. de Watteau.

— Viens donc là-haut, reprit le chasseur qui n'avait pas entendu. Tu sais que je soupe ici ; mon cher ? On a mis à la broche un de tes lièvres avec une guirlande de cailles que j'ai tressée ce soir à coups de fusil sur ta montagne. Pour ton lièvre, il sent encore le chou dont il fut nourri. A propos, j'oubliais mes pauvres chiens.

M. de Vermand alla vers l'étable où ses chiens se lamentaient.

M. de Watteau ranimé à la colère, voulant se trouver en plein air avec le chasseur, pria Pierre de monter au salon.

Pierre, qui aimait en ce moment avec plus de violence que jamais, comme si la jalousie eût agité le feu, se détacha en silence du tronc de l'arbre, prit son cœur dans sa main comme pour l'empêcher d'éclater, et s'en alla vers madame de Watteau. Près d'entrer dans le salon, il chancela et ne respira qu'avec une peine horrible. On eût dit qu'il pressentait quelque catastrophe. Il aurait voulu s'abîmer sous les dalles. Enfin, il poussa la porte et s'avança lentement. Il faillit de tomber

agenouillé comme un bon catholique devant la Vierge, aux pieds de madame de Watteau, qui agitait les charbons de l'âtre avec mélancolie.

— Mon Dieu, dit-elle avec surprise en se tournant vers la porte, qu'avez-vous donc ? vous êtes pâle comme la mort.

Pierre regarda madame de Watteau avec adoration et aussi avec reproche, mais comme elle ne se doutait pas le moins du monde de l'amour du poète, elle sembla ne pas comprendre. Eh bien ! Pierre, est-ce une idylle ou une élégie ? Quelle mine funèbre ! Vous allez souper ici, n'est-ce pas ? C'est bien entendu, je veux que vous restiez, Pierre.

Madame de Watteau avait sa raison pour le vouloir. Devant Pierre on ne pouvait reparler de l'aventure du soir ; grâce à Pierre, elle ne serait pas seule en face de M. de Watteau ou de M. de Vermand. Et d'ailleurs, elle avait coutume de retenir Pierre quand par hasard on soupait au château. Le pauvre poète ne savait rien refuser à madame de Watteau.

— Madame, dit-il tout défaillant, vous le voulez, Dieu le veut et moi aussi.

— J'imagine, dit-elle, que le bon Dieu ne se soucie guère de toutes nos mille volontés.

Madame de Watteau, inquiète de ne voir rentrer ni M. de Watteau, ni M. de Vermand, passa dans sa chambre qui avait vue sur la cour. Pierre respira et s'avoua qu'il lui était plus doux d'aimer de loin. En face l'un de l'autre, les amants n'ont pas le temps ou plutôt le loisir de s'aimer.

M. de Watteau survint presque au même instant. Le chasseur avait, en jouant avec ses chiens, échappé à la colère du jaloux. Comment quereller un homme qui joue avec des chiens ? M. de Watteau se promena dans le salon avec une agitation douloureuse. En passant devant la cheminée, il prit comme par mégarde l'album de sa femme ; il le feuilleta d'un air distrait ; mais tout à coup, reconnaissant l'écriture de M. de Vermand, il arracha deux pages pour apaiser sa jalousie. C'était le premier acte de colère qu'il eût à propos de sa femme ; il en rougit bientôt en regardant à ses pieds les pages chiffonnées ; mais ce fut bien pis lorsqu'au même instant il vit venir madame de Watteau.

— On va servir le souper, messieurs..... Mon album déchiré !

Madame de Watteau regarde son mari avec indignation. — De quoi cet album était-il coupable, s'il vous plaît, monsieur ?

Elle accabla M. de Watteau d'un sourire amèrement ironique. Pierre, qui avait suivi les mouvements et les idées du pauvre jaloux, voulut le secourir en ce mauvais pas, il s'avança brusquement vers madame de Watteau et lui parla ainsi, sans trop bégayer : Madame, cet album était cou-

pable de donner asile à de mauvais vers de M. de Vermand ; par amour pour les beaux vers, j'ai d'une main aveugle délivré votre album des mauvais. Je suis sûr que M. de Watteau en a été plus courroucé que vous ne l'êtes en ce moment. Je ne sais si M. de Vermand aimera ma critique ? — Eh ! que diable ! on ne fait pas rimer plume avec lune ! Et puis il faut être horriblement maître d'école pour nous rabâcher que la vie est une rose ! Qu'en dites-vous, madame ?

— A merveille ! monsieur, à merveille ! on dirait messire Boileau déchiquetant l'abbé Cottin. Mais il me semble que les critiques les plus acharnés ne doivent mordre qu'aux choses imprimées. Je croyais de bonne foi mon album à l'abri de leurs vilaines dents.

— Madame, j'en suis fâché pour votre album, mais où diable les mauvais vers vont-ils se nicher !

— A merveille ! dit à son tour M. de Watteau. Et se parlant à lui-même : Ce brave Pierre épouse bien ma colère ; à le voir si plein de verve et de moquerie ne dirait-on pas le véritable jaloux !

Aurore vint avertir que le souper était servi. On passa silencieusement dans la salle, où M. de Vermand s'amusait à tourmenter un chat. A peine à table, le chasseur, suivant sa coutume, essaya d'avoir de l'esprit aux dépens du poète : — *Monsieur Pierre Méquignon*, pourquoi ne chassez-vous pas ? Vous aimez mieux faire des tragédies en cinq actes et en vers. Heureux passe-temps ! L'enlèvement des Sabines a dû vous inspirer bien des hémistiches ?

Pierre ne répondit pas ; il regarda le chasseur avec un dédain de poète. M. de Vermand ne se dépita si tôt ; il poursuivit avec non moins d'esprit :

— J'ai connu à Paris un petit rimeur mal peigné qui m'a fait prendre en pitié tous les poètes, et qui m'a dégouté de la poésie. Si vous allez à Paris, monsieur Méquignon, gardez-vous bien de vous trainer à la queue des mal peignés. C'est bon pour la foule et pour les hommes de génie. J'espère que vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

M. de Vermand appuya avec moquerie sur ce dernier mot.

Pierre agitait sa fourchette comme un spadassin qui tient une épée ; ses lèvres frémissaient ; son regard était terrible.

Madame de Watteau prit la parole.

— Mais M. Pierre est un grand génie ; la meilleure preuve de cela, c'est que tout à l'heure il a arraché de mon album, par un noble amour de l'art...

— De mauvais vers, s'écria M. de Watteau ; je puis le dire, car je juge sans passion.

— D'aventure, dit M. de Vermand avec beaucoup de laisser-aller, n'étaient-ce pas ceux de M. Méquignon ?

— Non, monsieur, dit le poète en levant la tête avec une noble fierté, c'étaient les vôtres.

M. de Vermand devint tout rouge de colère.

— Allons, allons, mon cher de Vermand, dit M. de Watteau, ne vas pas t'emporter comme une soupe au lait. Tu fais rimer plume avec avec lune, c'est se moquer d'Apollon. Si Pierre à la chasse s'avisait de tuer une perdrix en ajustant une alouette, tu ne l'épargnerais pas de tes sarcasmes.

— C'est un enfant, dit madame de Watteau, pour apaiser le chasseur. Et pour mettre tout le monde d'accord : — Oui, Pierre, vous êtes un grand enfant. Voyons, je vous pardonne, reprit-elle avec un peu de ces charmants sourires que Dieu a donnés aux femmes pour désarmer les hommes, — et dont les femmes ont abusé.

Pierre se jura à lui-même, pour prix de ce sourire, de ne plus dire un mot qui pût troubler le souper.

— Oui, c'est un enfant, dit M. de Vermand à madame de Watteau, si son maître d'école était là, je le ferais mettre en présence.

Pierre fit semblant de ne pas entendre ; il se tourna vers M. de Watteau et lui parla des rosiers. Madame de Watteau respira un peu et se mit à vanter à tort et à travers les tulipes et les jacinthes de son mari. Si bien que la fin du souper se passa le plus bucoliquement et le plus innocemment du monde, jusqu'à M. de Vermand qui trouva moyen de prouver son ignorance en botanique : il affirma bravement avoir admiré le matin des pervenches en cueillant des mûres au bord d'un bois. Pierre le rappela à l'ordre des saisons, mais Pierre en fut puni, car M. de Vermand, qui tenait alors une bouteille de vin de Champagne, lui lança le bouchon dans les cheveux. Le pauvre poète maîtrisa sa rage, et tendit son verre avec insouciance, mais avec un certain air insolent.

M. de Watteau fut presque effrayé de la sauvage colère qui éclatait dans les yeux de Pierre.

— Mon cher poète, lui dit-il à l'oreille, ton cheval est trop fougueux, tu vas te casser le cou.

— L'image est bien trouvée, dit Pierre en souriant avec un peu d'amertume.

Le chasseur se leva pour partir ; comme il endossait sa gibecière, M. de Watteau s'aperçut que Pierre n'était plus dans la salle.

— Est-ce qu'il s'est envolé par la fenêtre ? Jenny, l'as-tu vu sortir ?

— Mon Dieu non, répondit madame de Watteau toute surprise.

— Comme elle était fort mal à son aise, entre M. de Watteau et M. de Vermand, elle passa dans sa chambre en se plaignant de la migraine. Les deux amis descendirent dans la cour ; le chasseur pressa la main du jaloux plus vivement que ja-

mais, en lui conseillant de se garder des extravagances du petit poète. Il se mit en route le plus gaiement du monde. Mais où diable est allé Pierre ? se demanda M. de Watteau en refermant la porte.

Madame de Watteau avait ouvert la fenêtre de sa chambre ; elle regardait passer les nuages et soupirait sans savoir pourquoi.

VII.

Où Pierre était allé.

Le chasseur gravit le revers de la montagne en repassant dans son imagination la petite comédie sentimentale du château ; en arrivant au chemin de Parmailles, il s'appuya sur son fusil et siffla ses chiens.

— La belle nuit ! dit-il en respirant. Et il se remit en route ; mais à peine eut-il traversé le chemin qu'il s'arrêta soudainement à la voix de Pierre : — N'allez donc pas si loin, lui criaient le poète.

Il attendit en silence. Quand Pierre arriva au chemin : — Vous avez oublié de me tirer les oreilles, dit-il en sifflant des lèvres comme une couleuvre ; moi je n'ai pas eu le temps de vous insulter : il faut en finir.

— Mon petit monsieur Méquignon, allez donc jouer avec vos pareils, s'il vous plaît. Vous faites aujourd'hui l'école buissonnière, méliez-vous du garde champêtre.

— Voyons, voyons, dit Pierre qui n'écoutait pas, je ne suis pas venu sur la montagne pour faire de l'esprit ; finissons-en.

Et il offrit un pistolet au chasseur qui tressaillit de surprise.

— Pourquoi faire ? demanda M. de Vermand d'un air de moqueuse insouciance.

— Pour vous tuer, répondit Pierre.

— A quoi bon, reprit le chasseur en riant, nous tuer ? voilà une idée plaisante, ma foi ! — une idée de poète. — Est-ce que vous avez fait votre épitaphe ? *Ci-gît sous cette pierre, le grand poète Pierre...*

— Est-ce à bout portant ? dit Pierre avec impatience.

— Il paraît que vous y tenez, dit le chasseur. Je voudrais bien savoir d'où vous vient cette rage d'aller dans l'autre monde ?

— C'est que vous me gâtez le soleil dans celui-ci. Voilà trois mois que vous m'offusquez ; voilà trois mois que vous m'offensez lâchement pour avoir de l'esprit ; si vous en aviez eu un peu à propos de moi, je vous pardonnerais ; mais comme vous n'en avez ni plus ni moins, je vous condamne. Armons nos pistolets et finissons-en.

— Ce sont là toutes vos raisons ? reprit M. de Vermand.

— Il y en a peut-être d'autres encore, mais je n'en dirai rien. Avec vos pareils, d'ailleurs, on ne prend pas la peine de compter ses griefs. Saehez seulement que vous m'avez blessé au cœur, et je veux atteindre le vôtre, si vous en avez un.

— Vous êtes un rustre, dit M. de Vermand, en levant la main sur Pierre.

Pierre détourna la tête à propos ; et, s'abandonnant à toute sa colère, il ramassa du gravier dans le chemin et en jeta une poignée à la face de Vermand. — Maintenant, dit-il, avec agitation, êtes-vous prêt ?

M. de Vermand n'était plus maître de lui ; aveuglé par la vengeance, il voyait en l'écolier de vingt ans un ennemi de sa taille, qui l'avait outragé. — Dépêchons cela, dit-il, en examinant son pistolet ; ce sont des armes de goujat, il est fâcheux de se tuer avec de pareilles ferrailles.

— Il faut bien en passer par là, dit Pierre. Soyez tranquille, du reste, ce ne sera pas la faute des pistolets si nous ne nous tuons pas.

Pierre donna des balles, le chasseur donna de la poudre.

— Je suis bien fâché, reprit le poète, de ne pas avoir ramassé vos mauvais vers dans la cheminée du château, ils nous serviraient si bien de bourre !

M. de Vermand, qui s'était un peu calmé, redevint furieux tout d'un coup, au moment où il entrevoyait les suites terribles de ce duel.

Le sort ayant décidé que Pierre se vengerait le premier, Pierre s'éloigna de quinze pas à peu près de son adversaire, et le mit en joue. — Enfin, dit-il avec une joie effrayante.

Trois grands nuages passèrent dans sa pensée : Dieu, sa mère, madame de Watteau ; il chancela dans sa colère, il eut un défaillance. — S'il fallait mourir ! murmura-t-il avec épouvante.

Et la mort que tant de fois il avait vue dans ses rêves poétiques, il la revit agitant sa faux. Il fut tenté de jeter son pistolet et de s'enfuir : mais à la vue de M. de Vermand, il se ranima à la vengeance. Tout éperdu, il lâcha la détente et il se recommanda au ciel. M. de Vermand fut atteint à l'épaule, la balle faillit le renverser, le sang coula à flots sur sa poitrine. Son dessein (il l'a dit et il faut bien le croire) était d'épargner Pierre, mais la douleur et la vengeance l'égarèrent jusqu'au délire, le coup partit malgré lui, et Pierre fut atteint au cœur.

— O mon Dieu, s'écria-t-il en le voyant tomber, j'ai tué un enfant.

Il avait oublié sa blessure, il courut à Pierre ; le pauvre poète se débattait sur l'herbe, qu'il arrosait de son sang ; il voulait parler, mais sa voix

n'était qu'un sanglot lugubre ; la pâle lune qui s'échappait d'une nuée vint éclairer son agonie. M. de Vermand s'agenouilla, lui souleva la tête, et tenta de le secourir.

— C'est fini, dit Pierre en respirant, mon rôle est joué. La gloire, reprit-il bientôt avec un soupir, mais l'amour...

Il dit encore quelques mots sans suite. Et, tout d'un coup après un sourd gémissement, le pauvre poète rendit le dernier souffle, ce soupir du cœur qui porte l'âme au ciel.

Après l'avoir gardé pendant près d'une heure, M. de Vermand redescendit la montagne et retourna au château. Il fit éveiller M. de Watteau et lui raconta avec une douleur profonde l'horrible combat de la montagne. M. de Watteau ne devina point le sentiment qui avait perdu Pierre. Il alla lui-même avec deux domestiques chercher le cadavre délaissé, et au retour il descendit à la ferme pour avertir la famille du mort. A la ferme et dans tout le village ce fut une douleur sans pareille, tout le monde aimait Pierre ; vingt bras se levèrent pour frapper M. de Vermand qui, malgré sa blessure, s'éloigna en toute hâte du pays, au grand plaisir de M. de Watteau, qui fit semblant de le regretter.

A l'enterrement du pauvre poète, nul ne prononça de discours à sa louange, mais tout le monde versa des larmes. Un des petits journaux du département lui consacra en guise d'oraison funèbre, vingt lignes où il y avait à peine trois solécismes et quatre fautes d'orthographe ; et tout fut dit.

J'oubliais madame de Watteau qui, en apprenant sa mort, murmura d'un air rêveur : — Pauvre enfant, l'orgueil l'a tué, il faisait de jolis vers !

VIII.

Tout n'est pas fini.

Cette année-là, M. et madame de Watteau partirent de Laverigny plus tôt que de coutume ; ils y revinrent aux premiers jours d'avril. Cette fois, ce fut avec un sombre plaisir que madame de Watteau franchit le seuil solitaire du château. L'ennui l'avait poursuivie jusqu'au milieu des plus belles fêtes du monde et des plus folles mascarades de l'hiver. A Paris, l'ennui est un spectre horrible qui nous jette sans cesse sur les épaules son linceul de plomb. Tantôt c'est un importun qui nous prodigue des visites sans fin ; tantôt c'est un lutin invisible qui nous mène presque malgré nous à un théâtre désert où se joue de lamentables mélodrames ; hier, parce qu'il pleuvait, il nous a donné l'envie d'enfourcher un beau cheval et d'aller au

bois; aujourd'hui, parce qu'il fait le plus beau temps du monde, il nous enchaîne au logis entre une vieille parente qui radote et un parasite qui parle sans rien dire, tout simplement pour être plus affamé. A la campagne, l'ennui a moins de métamorphoses à son service; il va bien vous trouver un peu sous la robe empesée de la femme du notaire. A la campagne, on a contre l'ennui le soleil, le ciel, les orages, les merveilles de la nature; l'ennui n'ose pas souvent lutter contre tous ces grands spectacles, la solitude elle-même préserve du moins de ses atteintes.

Mais si madame de Watteau voyait sa solitude avec un charme mélancolique, ce n'était pas seulement comme un refuge contre l'ennui, c'était surtout par une souvenance confuse d'un rêve commencé dont ses regards distraits cherchaient depuis longtemps la fin dans le bleu des nues. Quel était ce rêve? Elle-même l'ignorait. Elle s'était réveillée un matin avec un rayon dans l'âme, un sourire sur la bouche, une larme dans les yeux; elle avait rejeté sa chevelure éparse; elle avait échassé les vapeurs du sommeil, elle avait tourné son front vers la lumière, tout cela en vain; elle n'avait pu revoir l'image du rêve, elle était redescendue sur la terre sans se rappeler le ciel, et pourtant elle se souvenait d'avoir monté là-haut.

Un soir que les brises de mai lui versaient les parfums amoureux du printemps, elle revêtit son amazone et demanda son cheval. A peine à la porte de la cour, elle fit siffler sa cravache et lança son cheval avec un plaisir presque farouche; mais à la vue du cimetière, elle le flatta de la main, l'apaisa de la voix, et parvint à l'arrêter dans son élan. Et à demi-penchée contre la haie touffue, elle promena ses regards attristés sur les fosses verdoyantes du cimetière et s'abandonna à la rêverie. Devant elle, à quelques pas de la haie, sous une branche de pommier, ses yeux s'arrêtèrent bientôt sur une tombe en pierre chamarrée de couronnes, parsemée de larmes et sillonnée d'épithames. La tombe de Pierre! dit-elle en pâlisant, et elle le plaignit de ne point avoir tout simplement, comme ses voisins, d'humbles fosses vertes et lleuries. Hélas! faut-il le plaindre? murmura-t-elle; il a passé si vite en ce mauvais monde où l'on s'ennuie! Il est mort dans tout l'éclat de la jeunesse et de la poésie; il s'est envolé là-haut sur les ailes frémissantes des plus douces chimères. En vérité, il ne faut pas le plaindre, il n'a eu que le temps de rêver au bonheur, qui n'est qu'un rêve...

Et tout en disant cela, madame de Watteau relisait l'épithame de Pierre :

Console-toi, ma pauvre mère,
La mort est le chemin du ciel.

— Il a bien aimé sa mère, bienheureux amour!
— Eh! que sais-je, Pierre a peut-être eu d'autres amours...

En ce moment un clair éclat de rire retentit dans le sentier. Madame de Watteau détourna la tête et entrevit dans le verger d'un paysan un jeune gars tout réjoui qui luisait le moins galamment du monde une jeune fille de vingt ans. L'amoureux fauchait du sainfoin, la belle était venue pour le ramasser; mais elle avait bien le temps! la jolie fille se débattait contre l'agresseur dans la belle verdure du sainfoin, les parfums amers des épinés et des sureaux, le coucher du soleil dans un lit de pourpre, le frémissement des feuilles, le chant des oiseaux, toutes ces teintes ardentes, tous ces bruits languissants; ce tableau si joli et si animé, cette scène toute souriante où s'épanouissait la jeunesse, tout cela égara l'esprit de madame de Watteau, ou plutôt tout cela lui dévoila le mystère de la vie. Et comme Pierre un an plus tôt elle murmura à son insu : — L'amour.

Et son regard retourna à la tombe de Pierre, et elle plaignit le poète de n'avoir point aimé. — Qui sait? dit-elle. Parmi toutes les filles de Lavergny, elle chercha une maîtresse à Pierre : d'abord, elle songea à une jolie fermière du val de Parmailles; elle songea ensuite à une petite lingère de Paris, qui avait passé une saison au château; mais elle eut beau chercher dans ses souvenirs, elle ne trouva pas l'amour de Pierre. Enfin, la vue de quelques myosotis étoilant le gazon lui rappela le bouquet funèbre du poète. — Mon Dieu! dit-elle tout à coup, quand il m'a offert ce bouquet, mon regard n'était-il pas trop tendre? Je me souviens que ce pauvre enfant est devenu pâle comme la mort. Je me suis enfuie; et là-bas, du coin de l'église, quand mon regard est revenu vers la haie, Pierre y était encore, la tête penchée, les mains tombantes... et puis cette pâleur, quand il me trouvait seule au château... et puis cette marguerite qu'il m'offrit un jour avec une si charmante maladresse... et puis ces vers amoureux... et puis cet horrible combat avec M. de Vermand...

Madame de Watteau contempla tristement le mausolée du poète. Et s'assurant que nul ne la voyait :

— Pierre, Pierre, dit-elle d'une voix émue, est-ce donc moi que vous avez aimée?

Elle sentit des larmes dans ses yeux; ces larmes tombèrent sur la haie.

— Hélas! reprit-elle, si ces larmes tombaient un peu plus loin.

Elle partit lentement. Quand elle eut dépassé le petit portail de l'église, elle ranima son cheval et son cheval s'élança impétueusement à travers la vallée. A la lisière du bois de Parmailles, à la vue

des mille fleurettes qui émaillaient la verdure, elle descendit et laissa pâturer son cheval dans les branches de noisetiers. Elle se mit à cueillir des myosotis et des marguerites, les fleurs des chastes amours; les fleurs bleues comme le ciel et blanches comme les anges. Cependant la nuit tombait : déjà le fond de la vallée se perdait dans l'ombre, la première étoile scintillait, le silence devenait solennel. Madame de Watteau cacha son bouquet dans son sein et remonta à cheval. Elle retourna lentement comme les promeneurs qui craignent d'arriver. Elle arriva pourtant, ou plutôt ce fut son cheval; elle arriva, vous devinez où : devant la haie du cimetière. Et là elle saisit son bouquet d'une main tremblante et le jeta sur la tombe du poète Pierre. Une marguerite lui resta dans la main. Elle regarda vers la tombe sans respirer comme si le mort allait sortir de la terre pour ramasser le bouquet. Le feuillage du pommier frémissait aux baisers du vent, les ramiers du clocher battaient des ailes, le coq grinçait, le drapeau flottait bruyamment, les dernières rumeurs du soir venaient mourir au pied de l'église comme la prière

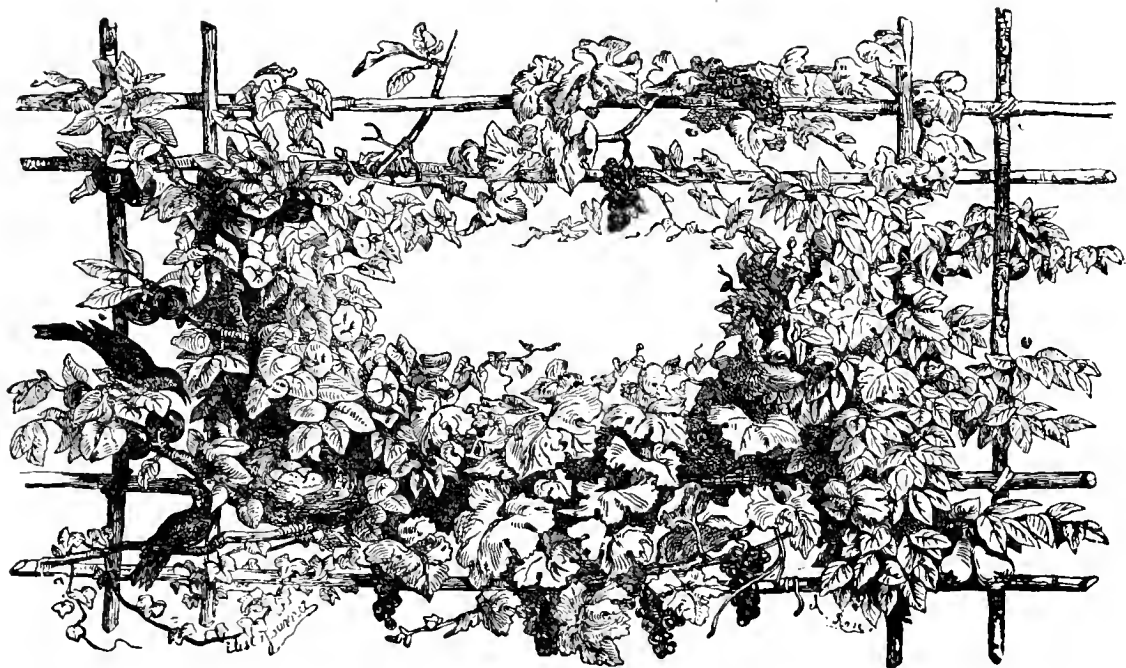
de tous. Madame de Watteau, perdue dans son rêve, se laissa un peu effrayer par tous ces bruits fantastiques, elle s'imagina bientôt que les âmes des défunts voltigeaient autour d'elle, et le dirai-je, elle tendit ses bras avec égarement et les ferma sur une ombre déjà aimée.

Et le rêve fini, elle se détacha de la haie et partit en voulant se moquer de cet amour étrange qui lui venait doucement comme un écho lointain; mais le cœur parla plus haut que l'esprit; et à peine fut-elle au bout de la haie qu'elle se mit à effeuiller la marguerite, comme aux premiers printemps de sa jeunesse; la marguerite lui dit ce qu'elle savait déjà : l'amour de Pierre.

Durant toute la saison, sur la tombe du poète, sa jeune sœur trouva chaque matin un nouveau bouquet.

Un jour que l'herbe n'avait pas de rosée, elle remarqua que le bouquet mystérieux était humide, — humide de larmes! — D'une main distraite elle en secoua les perles et les parfums au-dessus du dernier gîte de Pierre. — Digne prêtresse d'un amour si pur!

LORD PILGRIM.



ENTRE QUATRE MURS.

Armand habitait, dans un des corps de bâtiment de l'hôtel de Sens, une petite tourelle gothique très haut perchée, à laquelle, à moins d'être hirondelle, on arrivait pas en moins de dix minutes, car l'escalier qui y conduisait avait été bâti par un architecte ivre de perpendiculaire. Pour tenter sûrement l'ascension de cette *Jung-Frau* de l'architecture moyen âge, il fallait avoir, comme Auriol, le génie de l'équilibre. Armand avait choisi ce domicile escarpé pour des raisons où le bon sens se mêlait à la fantaisie.

Habitant des frontières célestes, il échappait d'abord aux poursuites de ses créanciers, car aucun n'avait pu franchir au-delà du quatrième étage. Un Allemand, nature obstinée et tailleur, s'était seul acharné après Armand ; et ne pouvant arriver jusqu'à lui, il avait dressé un pigeon qui allait porter au jeune homme des mémoires de fournitures avec requête de paiement, le tout proprement attaché à son cou par une faveur.

À la troisième visite, qui eut lieu dans la saison des petits pois, Armand retint l'intelligent messager de son créancier et en fit hommage à sa gourmandise.

En outre, grâce à sa position aérienne, Armand se trouvait préservé de la visite des amis importuns ; et dans les plates-bandes de sa solitude, il pouvait, tout à son aise, cultiver cette fleur de la poésie qu'on nomme le sonnet, et qu'il aimait comme un Hollandais ses tulipes.

Peu de jours avant son emménagement à l'hôtel de Sens, Armand avait ébauché une aventure avec une jeune fille qui se nommait Rose et était première demoiselle dans un magasin de fleurs de la rue Richelieu. Cette profession presque artistique avait séduit Armand, à cause des nombreux prétextes à sonnets printaniers qu'elle devait lui fournir. Mademoiselle Rose avait consenti à se laisser prendre au langage d'Armand, dont les discours étaient toujours pleins de phrases traînant après elles une queue de métaphores qui les faisaient ressembler à des comètes de style. C'était, du reste, la manie d'Armand, qui, pour se perfectionner dans son métier, habillait les plus vulgaires conversations en grand costume de rhétorique. Ce qui avait fait dire de lui, par un de ses amis :

« Il a toujours l'air de descendre du Parnasse, et, jusqu'à : — le cordon s'il vous plaît, — il demande toutes choses avec des phrases dont la

« moindre aurait jadis suffi pour ouvrir à son auteur les portes de l'Académie française. »

Mademoiselle Rose n'avait pas été longtemps néanmoins sans s'apercevoir que son adorateur était beaucoup moins riche que les rimes d'un sonnet dans lequel il comparait ses mains au mois de mai, à cause de leur habileté dans l'art de faire naître les fleurs. — Le dernier tercet renfermait des conceitti capables de faire tressaillir les œuvres de Dorat dans toutes les bibliothèques :

O fille du printemps ! quand donc suivrez-vous, Rose,
L'ordre doux et charmant que vous dicte l'amour, —
Ce fleuriste divin qui vous a mise au jour ?

Mademoiselle Rose trouvait certainement cela fort galant, mais elle pensait aussi que la plus habile couturière n'aurait pas pu en faire une robe de soie.

Une autre fois, dans un autre sonnet, Armand committ l'imprudenc d'écrire cet alexandrin :

Je veux orner ton front d'une blanche auréole !

— Oui, répondit Rose avec une ingénuité de haute comédie, le blanc me va bien. Et le lendemain, comme elle passait avec lui devant un magasin de modes, elle montra à Armand un joli chapeau de velours blanc.

— Voilà une *machine* comme celle que vous me promettiez dans vos vers, dit-elle.

— Cette artiste printanière ignore la valeur des mots, pensa Armand, il faudra que je la mette en rapport avec le dictionnaire.

Quelques jours après, il s'installait à l'hôtel de Sens. Il invita pour cette circonstance mademoiselle Rose à venir pendre avec lui une petite crémaillère sentimentale. La jeune fille, qui n'avait jamais été chez Armand, imagina une petite chambre bien close, un divan profond fait pour les duos de rêverie ; un joli souper, dinette amoureuse, composé de friandises, et servi auprès d'un bon feu flambant, clair. — Enfin, elle se livra à une grande dépense d'imagination.

Mais une fois arrivée à l'hôtel de Sens, et au fur et à mesure qu'elle montait l'escalier d'Armand, toutes ses petites imaginations redescendaient degré par degré l'escalier de l'espérance. Enfin, arrivée au quatrième étage qui formait à peine la moitié du chemin, mademoiselle Rose était incertaine, craintive, fatiguée surtout. Elle avait froid

dans cet escalier humide et obscur, où le vent soufflait lugubrement. Elle eut peur, et voulut continuer sa route; mais la force lui manqua réellement. Elle s'appuya à la muraille glacée, sentit ses jambes fléchir, poussa un petit cri, tomba à terre et s'évanouit.

Au cri qu'elle avait poussé, et au bruit de sa chute sur l'escalier, une porte s'ouvrit, laissant échapper une bouffée de bruits joyeux, — indices sonores qui trahissaient l'aimable existence qu'on menait à l'intérieur de la chambre. C'étaient, en effet, des jeunes gens qui, emmenagés de la veille, donnaient, ce soir même, une petite fête d'inauguration. L'un de ces jeunes gens recueillit mademoiselle Rose, et la fit entrer dans sa chambre, toujours évanouie.

Cet évanouissement dura trois mois.

Lorsqu'elle revint à elle, mademoiselle Rose ne se souvenait aucunement d'Armand, qui, de son côté, ne pensait plus du tout à la fleuriste.

L'un et l'autre, ils avaient, du reste, une excuse à leur oubli réciproque.

L'excuse de Rose, c'était le même jeune homme qui l'avait recueillie le soir où elle allait chez Armand, et le cœur de la jeune fille était resté suspendu aux croes des blondes moustaches de ce personnage hospitalier.

L'excuse d'Armand, c'était une figure aristocratique qu'il béatrisait tout à son aise, et qu'il avait rencontrée — dans ses rêves.

L'amour sur la mousse, au clair des étoiles, au chant des cigales; l'amour dans une petite chambre visitée du soleil, et de la bise aussi! l'amour qui s'attable à un couvert frugal, et boit dans le même verre; l'amour en petit bonnet de tulle, en robe de guingamp, en souliers de peau de chèvre et en gants de fil d'Écosse; l'amour enfin qui s'allume par un caprice et s'éteint par un autre; cet amour-là est quelque chose de charmant, surtout quand on est encore sous le soleil levant de la première jeunesse. Mais il arrive un jour où l'orgueil de l'esprit commence à disputer au cœur la liberté de ses sympathies et de ses enthousiasmes. Alors tout change : le naïf vous paraît vulgaire, le caquetage d'une jolie bouche rose vous semble monotone; le refrain burlesque d'une chanson populaire dont s'égaie votre amie vous impatient, et vous commencez à trouver tiède le baiser de sa lèvre ardente.

C'est alors qu'on rêve un autre amour. Celui qui marche sur les tapis, se drape dans la soie ou le velours, se panache de plumes, se constelle de diamants, — habite, comme disent les poètes classiques, — sous de fastueux lambris, va au bois, à l'Opéra, parle un langage pur, écrit sur vélin couronné de vignettes héraldiques, et

s'appelle d'un nom qui a ses entrées dans l'histoire.

C'est ce qui arrivait pour Armand. — Il refaisait en rêve la vieille histoire du jeune homme pauvre et obscur, amoureux de la grande dame, éternelle histoire qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin, à moins que nous n'arrivions à cette égalité de positions rêvées par l'école humanitaire.

Il avait ainsi trouvé une femme qui comprenait son langage, un être qu'il habillait de nuages et couronnait d'étoiles, une idole qui posait à son gré sur l'autel qu'il lui avait édifié, créature malléable à loisir pour tous ses caprices d'amant, et pour toutes ses fantaisies de poète, enfin, une maîtresse chef-d'œuvre, exacte, venant toujours au premier appel de désir, fidèle à l'exagération, et ne faisant jamais quitter à son amant les olympes de l'imagination pour le faire descendre brutalement au terre à terre de la réalité par une demande de robe nouvelle ou de bottines neuves.

Amour Charmant, poétique, économique — et platonique, mais au régime duquel ne sauraient se faire longtemps les charmantes créatures qui étouffent lorsqu'on veut les enlever trop avant, au milieu de l'éther poétique; pour qui l'économie est une vertu de nécessité, et le platonisme un substantif sauvage, dont elles aiment à rire en croquant, tant qu'il leur reste des dents, les fruits qui pendent à l'arbre de la Genèse.

Depuis le jour de sa rencontre avec cet être imaginaire, Armand s'était résolu à mener la vie de Stylite. Il ne quittait absolument plus son paradis escarpé, devenu pour lui la banlieue de l'idéal. Il ne tenait plus à la vie réelle que par un fil, — c'est-à-dire par une corde glissant sur une poulie, et à laquelle était attachée une corbeille qu'il descendait, chaque matin, de sa fenêtre dans la cour, — et qu'il remontait ensuite chargée des provisions quotidiennes, que lui procurait son portier.

Afin de n'être même pas troublé par les visites d'un ou deux amis courageux qui, de temps en temps montaient jusqu'à son aire pour lui serrer la main, il avait arboré en permanence à sa fenêtre un drapeau. — Ce qui était un signal convenu entre lui et ses amis, pour indiquer son absence.

Armand se trouvait on ne peut mieux de cette vie solitaire. Paresseux comme un lazaronne, l'activité physique lui avait toujours fait horreur, — et l'immobilité lui paraissait être le seul état supportable en ce monde. Il croyait à la métempsychose, et voulait passer sa vie à faire de très beaux sonnets, — dans l'espérance qu'après sa mort, Dieu, pour le récompenser, le changerait en ligne horizontale.

Il passait donc ses jours étendu sur son lit, pêchant, dans le dictionnaire des rimes, toutes sortes de merveilleux joyaux poétiques qu'il étalait aux pieds de son idole, — aux heures où il la faisait paraître devant lui, en faisant *toc-toc* à la porte de son imagination.

Cette divinité chimérique pour laquelle il avait un amour véritable lui apparaissait sous la forme d'une grande dame; il avait arrangé le roman de sa rencontre avec elle, et son cœur avait fini par croire à la réalité de toutes les chimères sorties de son cerveau.

Un soir, pendant le carnaval, Armand, enfoncé dans son fauteuil et les pieds devant son âtre, s'imaginait qu'il avait rendez-vous avec sa fabuleuse comtesse, et en attendant l'heure, songeait aux mystérieuses voluptés qui l'attendaient au bal masqué de l'Opéra, où il devait rejoindre son idole. Trois coups frappés à sa porte l'arrachèrent à son hallucination éveillée. Il alla ouvrir.

C'était un de ses amis qui, ayant vu dehors la fenêtre d'Armand éclairée, avait forcé la consigne donnée au portier. — Quelle visite importune! — pensa Armand, — et la comtesse qui m'attend!

Sans dire un mot, — l'ami tira de sa poche deux bouteilles enveloppées dans du papier et les posa en face d'Armand, après les avoir débouchées: — l'arôme d'un vin d'Espagne monta aux narines d'Armand.

— Xérès et Porto, dit l'ami Raymond — versant à petits flots chanteurs la liqueur divine dans des verres en cristal. — C'est du soleil en flacon, — nous allons boire ça en causant littérature — et femmes charmantes, — et d'abord, qu'est-ce que tu fais depuis trois mois qu'on ne te voit plus?

Armand était sorti de son rêve pendant dix minutes; mais trois verres de Xérès l'y firent rentrer précipitamment.

— Mon cher, répondit-il à Raymond, je suis l'amant d'une grande dame; et il raconta ses amours fantastiques avec un tel accent de sincérité, une si grande abondance de détails, que Raymond s'y laissa prendre, et sortit à deux heures du matin pour laisser à son ami la liberté d'aller rejoindre sa comtesse à l'Opéra.

En descendant l'escalier, Raymond rencontra précisément une jeune femme en domino noir. Il pensa que c'était la maîtresse d'Armand qui, impatientée de ne pas le voir arriver, venait le chercher.

— Madame, dit Raymond, en passant auprès du domino, n'en veuillez pas à mon ami Armand, s'il ne vous a pas rejointe plus tôt: c'est moi qui

suis la cause de ce retard, et je vous prie de m'excuser.

Ce masque et ce domino cachaient mademoiselle Rose. La fleuriste arrivait toute courroucée du bal de l'Opéra, où elle avait surpris les moustaches blondes de son amant à portée de baiser de la barbe d'un domino blanc. — Rose avait demandé des explications à M. Léon, — lequel lui avait expliqué poliment qu'il était très amoureux de la femme en domino blanc.

— Eh bien! et moi? avait dit Rose.

— On ne peut pas faire deux besognes à la fois, répondit le jeune homme.

— Nous verrons bien s'il a l'audace d'amener une autre femme chez lui, moi y étant, murmura entre ses dents Rose furieuse.

Mais en arrivant à l'hôtel de Sens, et comme elle demandait au portier la clef de la chambre de son amant, le portier répondit que M. Léon l'avait emportée, contre son habitude.

— Bien, avait répondu Rose. — C'est un oubli de la part de M. Léon. — Je vais l'attendre sur le carré.

C'est au moment où elle attendait, que Raymond, qui descendait de chez Armand, l'avait trouvée sur l'escalier, et l'avait prise pour la grande dame dont son ami lui avait parlé.

— Armand! dit Rose, qui n'avait compris que ce nom dans les excuses que Raymond lui avait adressées. Mon ancien adorateur... Il est mon voisin;... c'est vrai, je l'avais oublié; voilà ma vengeance. — Et d'un pas rapide elle monta jusqu'à la chambre du poète, poussa sa porte qu'elle trouva entre-bâillée, et, sans être entendue, arriva jusqu'auprès d'Armand. Le coude appuyé sur une table où brûlait une bougie mourante, Armand était — en rêve — à l'Opéra avec sa comtesse. Mais cette fois, au lieu de mettre une anrêole au front de sa Béatrix, le poète semblait vouloir éteindre celles qu'il y avait allumées. Rose était fort étonnée de voir que sa présence n'étonnait point Armand, qui ne dormait pas pourtant, puisqu'il avait encore les yeux ouverts.

— Est-ce qu'il m'attendrait encore depuis trois mois, pensa Rose pendant qu'Armand couvrait ses mains de baisers.

Un violent coup de marteau, frappé à la porte, ébranla toute la maison. — C'était M. Léon qui rentrait avec le domino blanc.

— Voilà l'heure de la vengeance qui sonne, murmura Rose. Et elle abrégéa d'un souffle l'agonie de la bougie.

HENRY MURGER.



LE HAUT-DE-CHAUSSE.

C'était au bon temps où les Saisons et les Heures, représentées par des duchesses et des marquises, allaient faire leur cour à Louis XIV, à Versailles. — Versailles, l'Olympe ! — Louis XIV, Jupiter amoureux !

Le seul endroit de Versailles où l'on puisse s'enivrer décentement, c'est le cabaret des *Deux Cigognes*. Il est vrai qu'il est situé à l'extrémité de la ville, fort éloigné de ce château en tuiles rouges et de ces belles allées où se promène madame de Montespan ; mais c'est un joyeux cabaret. En été, il est protégé par un large tilleul dont les fleurs tombent par intervalle sur les tables de pierre ; en hiver, il est chauffé par un poêle aux larges bords, autour duquel se réunissent les mousquetaires et les gardes peu ambitieux, plus amoureux de bon vin et de gais propos que de bruit et d'éclat ; en un mot, les *Deux Cigognes* n'ont pas d'égal dans le monde, et je vivrais mille ans que je les aurais toujours devant les yeux ; oiseaux plus unis que les frères d'Hélène, s'envolant du même vol, flanc contre flanc, à la tête élevée, au bec long, à l'œil malicieusement ou-

vert ; oiseaux hospitaliers dont la queue était cachée par le bouchon du cabaret qui flottait au moindre vent.

Un jour que ma femme, et vraiment elle était jolie ma femme alors, et ce jour-là elle avait de vastes paniers, de blanches dentelles, un chignon relevé avec des épingles d'or, et un petit pied que M. Fouquet avait daigné remarquer quand ma femme n'avait que douze ans ; un jour donc que ma femme avait été présenter, après la messe, un placet à Sa Majesté Louis XIV en personne, relativement aux affaires du régiment de monsieur son père, mon beau-père à moi, feu M. le baron de Saint-Romans, tué en duel sous le cardinal vis-à-vis Notre-Dame-des-Champs, j'étais allé attendre le résultat de cette audience au cabaret des *Deux Cigognes*.

J'étais là depuis deux heures environ, aussi heureux que peut l'être un honnête bourgeois qui boit du vin de Mâcon, qui respire un air pur et chaud, et qui attend sa femme ; j'avais épuisé tous les sujets récréatifs de cette belle ville ; j'avais vu passer la maison de Monsieur, vert et or, la mai-

son du grand Condé toute jaune, puis la Maintenon avec ses deux jeunes élèves, enfants charmants qui promettaient d'être de jolis princes et qui saluaient à droite et à gauche; puis monseigneur de Louvois qui venait de commander une belle dragonnade; j'avais même aperçu M. de Condom avec une grande croix violette sur la poltrine, et M. Despréaux en habit neuf: tout ce bruit, tous ces laquais, toute cette foule en habits brodés; et que suis-je, moi, pauvre diable dans ce tumulte? Si bien que l'ennui finit par me prendre. Eh! messieurs, vous qui allez à la cour, renvoyez-moi ma femme, s'il vous plaît.

Vous savez peut-être ce que fait un homme qui boit tout seul; la machine de Marly n'a pas de mouvements plus réguliers; un verre suit un autre verre, un soupir un autre soupir; on est là comme une plante en plein midi: la plante est penchée, elle souffre; arrive le jardinier qui l'arrose et lui rend quelque vigueur: s'il l'arrose plus longtemps, la plante s'affaisse de nouveau, mais cette fois elle ne souffre plus, elle succombe sous cette bienheureuse fraîcheur. Je vous prie, au reste, de ne pas vous étonner de cette comparaison poétique; je l'ai entendue sortir de la bouche même d'un célèbre M. de Bachaumont, un jour que j'eus l'honneur de dîner avec lui.

J'étais donc entre l'être et le non être de l'ivrognerie, et déjà les premiers arbres de la grande route se mettaient à défilier devant moi avec leurs têtes rondes et poudrées comme des têtes de chambellans. En général, j'aime ce sabbat champêtre, les sapins élancés qui se mêlent aux chênes revêtus de chèvre-feuille, les ormes habillés de lierre qui semblent vouloir renverser les bois taillés en pyramides, pendant que le saule qui voile un petit lac apparaît en dessous de l'onde: l'onde est alors comme un clair miroir d'argent... Le sabbat commençait fort bien, quand dans ce miroir d'argent j'aperçus un homme. — Ventrebleu! corbleu! disait-il; et je vous prie de croire qu'il disait mieux que ventrebleu... Garçon! une veste, un haut-de-chausse!... Ah! malheur! ah! damnation! que je souffre! que je suis meurtri! Je brûle comme la pucelle Jeanne!... Au secours, garçon! un haut-de-chausse!... Du diable si je ne vous traite pas comme des Anglais! corbleu! ventrebleu! sacrebleu!

Disant ces mots, l'homme se jeta sur un banc. Ah! malheur! ah! damnation! dit-il en se relevant tout à coup... Puis il tira son sabre, et déchirant les aiguillettes de son haut-de-chausse, il l'envoya à dix pas de là. Le haut-de-chausse tomba tout raide! on aurait dit un homme sans tête et sans jambes. Puis il ôta sa veste qui fut rejoindre le haut-de-chausse. La sueur ruisselait de tout le

corps de ce pauvre homme: ses cuisses et ses bras étaient rouges comme du sang; son cou était rouge; une écrevisse n'est pas plus rouge en sortant de l'eau bouillante... De sorte que l'homme en question resta en chemise devant moi, dans une espèce d'affaissement satisfait qui lui donnait le plus extraordinaire de tous les airs.

Oh! vraiment, c'était une hardie figure, une peau de visage tannée, un poil rude et roux, les membres d'un Hercule, le cou tors, un véritable brigand; il avait conservé sur sa tête un chapeau fin orné de belles plumes blanches et d'une cocarde brodée, le chapeau d'un noble officier du roi.

Il s'approcha de moi, il prit un verre de mon vin et il but, il but tout d'un trait; il prit ensuite la bouteille et il but. Cependant un attroupement assez nombreux se faisait au dehors; messeigneurs du gobelet et de la bouche, qui revenaient dans de grands fourgons chargés de viandes et de légumes, les femmes du voisinage, tout le faubourg fut bientôt là à la porte, bouche béante, espérant voir un fou.

Alors il me prit la main, et sans se soucier de son haut-de-chausse, de son habit et de ses épaulettes d'or, il emporta mon verre et son sabre; il traversa le salon de rez-de-chaussée sans que personne eût envie de rire, et il me conduisit dans l'arrière-jardin, toujours à une table; car dans un cabaret il y a des tables partout.

— Garçon, du vin! garçon, des habits et du vin; mais avant tout du vin!... Puis il ajouta, en me parlant: Vous êtes un brave homme, bon-jour!

Un garçon se présenta.

— Nous n'avons à vous offrir, monsieur, que des habits à moi, de pauvres habits de coton très légers et qui seront peut-être un peu courts.

Il pensa embrasser le garçon.

— Oui, mon ami, reprit-il, des habits à toi, une culotte légère et fraîche, une veste dont les revers ne montent pas jusqu'aux yeux, et dont les basques n'inquiètent pas mes talons; un habit comme le tien, voilà ce qu'il me faut... Et en même temps il passait le pantalon de coutil, il mettait la veste à raies jaunes et vertes, gardant toujours son chapeau à plumes sur son front.

— Voilà une pièce à votre genou gauche qui jure horriblement, lui dis-je en lui montrant le pantalon.

— Si monsieur voulait mettre un tablier tout blanc sur cette pièce, on ne l'apercevrait pas, dit le garçon.

— Non, pas de tablier; à présent je suis bien: va chercher mes habits, mon garçon, je te les donne pour les tiens; prends garde surtout à la doublure, mon ami, elle est en or la doublure,

et tu pourras avec elle acheter un caharet à toi.

— Une culotte en or, monsieur !

— Oui, en or, me répondit-il; j'ai voulu être habillé comme un grand seigneur une fois dans ma vie; j'avais imaginé cette doublure pour me distinguer des autres courtisans qui mettent tout leur or en dehors; mais que j'ai souffert! mais que je suis tout en sang! O bienheureuse culotte! disait-il; et il regardait amoureusement la pièce noire qui se détachait à son genou sur un foud blanc.

Je lui servis à boire, comme on sert à boire partout : vous prenez la bouteille et le verre, et vous versez en ayant soin, si vous êtes honnête, que le verre soit rempli jusqu'au bord.

Il me regarda fixement; il avait Pair mécontent; il vida son verre d'un seul trait. — Vous ne savez pas verser le vin dans un verre, me dit-il sérieusement.

— N'êtes-vous donc pas honteux, ajouta-t-il, d'y aller si vite dans une affaire si importante? Remplir un verre est une grande action, sur ma parole, quand on en a le temps; mais quand on a une bonne culotte et une bonne veste, il faut prendre ses aises, et vous y allez comme un fils de famille qui vient de dérober sa première bouteille à la cave paternelle.

Disant ces mots, il se posa d'aplomb sur son banc; il se plaça vis-à-vis son verre, le coude appuyé sur la table; il prit la bouteille de sa pleine main, puis il renversa lentement le petit vin qu'elle contenait. En même temps, un large sourire, un sourire de bon homme, un sourire de buveur, laissait entrevoir dans sa bouche deux larges rangées de dents blanches et bien faites, pendant que son œil de feu suivait dans le verre la liqueur.

— Entendez-vous ce son léger, disait-il, cette imperceptible musique aussi douce que le son du canon? Tin! tin! tin!... le son vibre dans le cœur, le vin est plus souriant, l'écume plus blanche... Tin! tin! Mon Dieu, la bonne culotte! mon Dieu, mon cher ami, que je suis heureux!

Puis il vidait son verre, puis il reprenait :

— C'est une découverte que j'ai faite dans mes voyages, une grande découverte : quand le temps est calme et que le vaisseau file dix nœuds, je m'amuse souvent à interroger ma bouteille, ma harpe italienne, mon théorbe, mon clavecin, mon violon, ma viole, tout mon orchestre, mon orchestre, ma fanfare; mon ami, mon bon ami! Pardieu! la bonne culotte que j'ai là!

Il s'interrompait pour s'asseoir plus à l'aise; puis il reprenait sur le même ton : — Par ce moyen, par le son, par l'odorat, je devine quel vin je me verse; le bourgogne rend un son sonore et grave

comme une voix de chanteur tel qu'en avait M. le cardinal; le bordeaux a la voix de la première jeune fille que vous rencontrez quand vous êtes resté deux ans à votre bord, et que vous trouvez le soir, au coin d'une rue de comédie, marchant légèrement et fredonnant un air nouveau; le vin de Champagne frémit et erie, et se démène comme une passion de tragédie qui hurle des vers de douze pieds. Ne parlez pas du vin des îles, muet comme un empoisonneur qui attend un homme sur la grande route : j'aime le vin qui parle : sur mon honneur et sur ma cocarde, croyez-moi.

J'admirais, j'écoutais, j'étais transporté, je ne pensais plus à ma femme ni à son régiment; j'étais seulement honteux de mon silence vis-à-vis un si bon et agréable parleur; je lui fis donc une question pour être moins honteux.

— Et à votre sens, monsieur, quel langage trouvez-vous au punch?

— Oh! pour le punch!... en même temps il portait sa main à ses lèvres... pour le punch!... Il se pencha à mon oreille, me passa le bras au-dessus du cou, il me fit pencher la tête jusque sur la table, et s'étant bien emparé de mon oreille, il murmura ces solennelles paroles :

— Pour le punch, aussi vrai que je suis un loyal marin, et que j'ai reçu le baptême sous la ligne, j'aime le punch comme j'aime l'odeur de la poudre. Le punch est un poème à faire plus difficile que tous ceux de mademoiselle de Scudéry; le punch est un enfant qu'on met au monde, un cœur de femme qu'on fait battre, c'est une âme légère qui folâtre et qui se joue comme une fée; le punch est le produit des deux mondes, le lien des deux mondes; j'aime à le faire quand j'ai le temps. — Puis il ajoutait : Mon Dieu, la bonne culotte et la bonne veste! que je suis heureux, mon Dieu!

Puis il reprenait : Cet esprit de feu est rempli de courage; mes marins et moi nous en avions bu avec de la poudre un certain jour que nous allions couler bas, et qu'en échange d'une méchante barque nous donnâmes au roi de France un galion d'Espagne chargé des trésors de l'Amérique; de l'or, des piastres, des diamants, de la cannelle, du rhum. Vive le punch!

Il se versa un verre lentement, selon sa méthode, et après s'être assuré de la qualité de son vin par le bruit de son verre :

— J'oubliais de vous dire, me dit-il, que dans la cargaison il y avait encore du sucre et du café, un café parfumé qui vous monte au front comme une couronne, qui vous fait découvrir une voile à sept lieues en mer. Hourra! hourra! mes braves, aux voiles! pointez! silence! virez de bord! jetez le pont! montrez-vous, encore un de pris! Vive le roi!

Et il agitait son chapeau en l'air, et il était rayonnant, et c'était plaisir de voir ce brave marin se promenant de long en large dans le jardin du cabaret, en veste et en pantalon de nankin. Je criai comme lui : Vive le roi !

Après un instant d'enthousiasme guerrier, le digne homme vint se rasseoir près de moi. — Quel grand roi ! mais aussi quel ennui dans son palais ! Il fronça les sourcils, et il reprit : — Bu-
vons !

Je m'aperçus alors que sa main gauche était saignante et déchirée. — Qu'avez-vous donc là ? lui demandai-je en souriant ; une petite main a déchiré la vôtre ? O le mauvais coup ! les jolies femmes de Paris n'en font pas d'autres depuis longtemps !

« Ce n'est pas une jolie femme, monsieur, qui m'a égratigné de cette sorte, c'est le chat du roi. C'est un beau chat, gros et tout blanc, au collier d'or : ce chat se promène gravement dans l'antichambre ; j'aperçois le ministre qui le salue et le confesseur qui le salue, et chacun qui lui fait place ; je n'avais rien à faire, j'attendais, je m'approche du chat : Minet ! Minet ! viens, Minet !... On s'étonnait de mon audace... Minet, Minet, ici !... Et Minet faisait le gros dos, et je me baisse pour le caresser, et, niais que je suis ! je veux passer la main sur la fourrure de Minet ; tout à coup voilà Minet qui jure et qui s'emporte, et qui me donne ce violent coup de griffe, et qui entre chez le roi avant moi, comme pour le prévenir contre moi. — Sacrédié ! m'écriai-je, vaincu par la douleur. Un huissier s'approcha de moi. — On ne jure pas chez le roi, me dit-il. J'allai m'asseoir dans un

coin. Le même huissier revint près de moi. — On ne s'assied pas chez le roi. Je me levai, et pour mieux vaincre ma colère, je me mis à siffler un air de mon pays : tout mon vaisseau tremble quand je siffle cet air ; les matelots sont à leur poste, le pilote à son gouvernail, les soldats à leurs canons ; quand je siffle cet air, c'est comme une tempête en pleine nuit. Je sifflais donc cet air, quand le même huissier vint à moi, et avec le même sang-froid : — On ne siffle pas chez le roi. Cet huissier me poursuivait toujours... Je voulus voir si au moins je pourrais fumer ; je tirai donc ma pipe, je la remplis de tabac ; l'huissier me laissait faire, et je pensais que du moins à la cour la fumée était permise... — On ne fume pas chez le roi, me dit l'huissier. J'ai brisé une pipe de dépit. Me traiter ainsi, moi, serviteur du roi ! m'empêcher de fumer, et de jurer, et de siffler, et de faire chez le roi tout ce que j'ai appris à faire au service du roi ! Je l'ai dit au roi, qui m'a promis de donner des ordres à son huissier quand je reviendrai. »

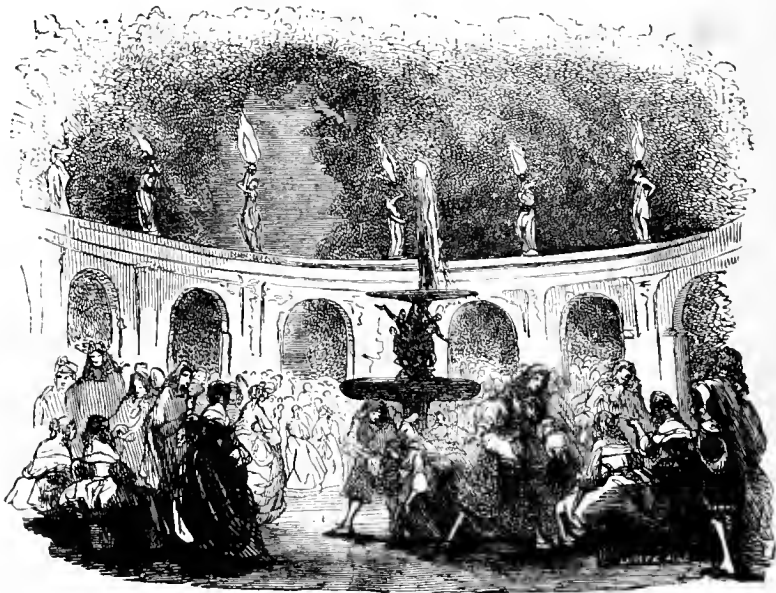
Ainsi il parla. Il était si heureux de sa culotte de nankin !

La conversation de cet homme m'intéressait au dernier point ; rapporter tout ce qu'il me raconta m'est impossible : je n'ai jamais passé d'heure de bonheur plus courte et mieux remplie ; j'en oubliai ma femme et son régiment, même son régiment !

D'ailleurs je retrouvai ma femme le soir à Paris, qui me gronda plus doucement que je ne m'y étais attendu.

Quant à notre buveur, il s'appelaît Jean Bart.

JULES JANIN.





TOUTE LA VIE POUR UN JOUR.

Je veux, après avoir menti toute ma vie, dire une fois la vérité. Mais à qui la dirai-je, cette vérité ? Une femme a-t-elle un ami qui écoute avec intérêt l'histoire de sa jeunesse, si ce n'est pour en rire ? Existe-t-il un être à qui je puisse confier que je viens de perdre encore une illusion ? A mon âge ! non, c'est impossible ! Eh bien ! j'écrirai, j'écrirai pour moi seule. Je serai franche ; que gagnerais-je à ne l'être pas ? C'est un soulagement que je cherche, c'est une sorte de testament que je vais faire. Oh ! oui, c'est un testament ; car, après avoir posé la plume, il ne me restera ni passé ni avenir ! — Le passé ! — Mon Dieu ! qu'il est loin, et qu'il me paraît près de moi ! — Je vais coucher ce soir dans cette chambre, où je ne suis pas entrée depuis quarante ans. J'ai revu les choses presque

dans le même état : mon imagination m'a ramenée à l'époque où j'habitais les mêmes lieux, et m'en a rendu un tableau si vrai que j'ai tressailli en apercevant dans la glace mon vieux visage ridé ; il me semblait que je devais l'y retrouver jeune. Hélas ! depuis aujourd'hui il n'y a plus rien de jeune en moi ?

Je perdis ma mère en naissant, et mon père ne lui survécut que de dix années. Je me trouvai donc, bien enfant encore, sous la tutelle de ma sœur, la duchesse de Saint-Melaye, qui venait de se marier, et qui, dans la fleur de sa beauté, dans l'ivresse de ses premiers succès, ne songea qu'à se débarrasser de moi. Elle me mit à Panthemont. Ce couvent, fort à la mode alors, renfermait beaucoup de filles de qualité et de riches héritières.

On y restait d'ordinaire jusqu'à seize ou dix-sept ans; à cet âge on se mariait et on entra dans le monde. C'est ce que ma sœur me déclara en se comparant de moi et en me laissant sous la garde immédiate de ma gouvernante.

Parmi les pensionnaires en chambre, il y en avait une à laquelle je m'attachai sur-le-champ, la baronne de Stermann. C'était une personne de beaucoup d'esprit, d'une imagination désordonnée, mais parfaitement bonne et honnête. Je restais des journées entières à l'écouter lorsqu'elle me racontait ses douces rêveries. Moi aussi, j'avais l'imagination vive; et ces entretiens portèrent des fruits dans l'avenir. Pourtant, madame de Stermann avait soin de me prévenir du peu de réalité de ses chimères :

« Le monde n'est point ainsi, mademoiselle, vous le saurez plus tard. Je le vois tel, moi, enthousiaste, visionnaire. Tâchez de le mieux juger, vous serez plus heureuse et surtout mieux comprise. »

Aussitôt que mon jugement se forma, j'adoptai sans restriction les idées de mon amie. Je vécus dans un monde idéal, dont elle et moi étions les seuls habitants. Je fuyais les compagnes de mon âge, je passais toutes mes récréations à lui entendre lire la Nouvelle Héloïse, et surtout des espèces de romans de sa composition, mille fois plus exaltés encore. Ma gouvernante s'occupait à peine de moi, les religieuses s'en rapportaient à elle, de sorte que ces dangereuses conversations demeuraient ignorées de tous.

Madame de Stermann mourut, j'avais quinze ans; elle me légua en secret sa bibliothèque de quelques volumes et ses cahiers. Je les emportai en quittant le couvent; j'en fis mon unique lecture. J'attendis avec impatience le moment de voir de près ce monde que j'avais fait si beau; je ne le reconnus pas.

D'abord, au lieu de me laisser aimer, choisir celui que je devais épouser, ma famille me présenta le marquis de Neville, me dit que notre mariage était décidé, qu'il avait un beau nom, une immense fortune, une grande considération, et qu'il me convenait à merveille. Je hasardai quelques observations : on me rit au nez, on m'appela petite fille, et je fus toute surprise de me trouver mariée sans avoir eu le temps de m'y opposer, sans savoir presque comment cela s'était fait. Mon mari avait soixante ans; il ne l'ignorait pas. D'un esprit peu étendu, ses connaissances étaient nulles; son caractère, d'une jovialité repoussante. Il ne m'aima jamais; on me disait heureuse parce qu'il ne me contrariait point, qu'il riait toujours et que j'étais libre comme l'air; que pouvais-je exiger de plus ?

On soupirait en nous voyant passer dans les promenades; lui si grotesque, moi si jolie. Que de fois je me suis caché ou je l'ai caché sous mon parasol !

Heureuse ! qu'est-ce donc que le bonheur ?

Je me le suis toujours représenté habitant un temple élevé. Ce temple a une multitude de portes, et chacun de nous s'élançait vers celle qui lui semble la plus belle. On a peint sur ces portes mille attributs divers, des hochets de toutes sortes : les unes sont couvertes de lauriers, les autres de fleurs. Mais, ces portes, comment les franchir ? Quelquefois notre vie se passe à frapper à toutes; quelquefois nous nous attachons à une seule. Après bien des efforts, elle s'entr'ouvre, un génie moqueur nous montre ce dieu que nous désirons si passionnément atteindre, puis il nous repousse, et nous en sommes plus éloignés que jamais. Ce fut là ma destinée. Le bonheur, c'était pour moi l'amour; je n'en comprenais pas d'autre, c'est le seul qui m'ait manqué.

Au milieu des folies de mon imagination, il y avait, dans le commencement de mon mariage, un profond sentiment de mes devoirs. Je souffrais de mon isolement, mais j'en souffrais avec orgueil; car tous les hommages m'entouraient, et je les rejetais tous. Il faut bien le dire, plus tard ce sentiment du devoir s'affaiblit; je succombai sous le poids de mes chagrins, je désirai un cœur qui m'aimât, et je me mis à le chercher.

Il se fit en moi une singulière révolution; je créai une chimère, un homme inconnu auquel rien ne ressemblait. Je regardais autour de moi, et je souriais de pitié en le comparant à ceux que je rencontrais chaque jour. Peu à peu mes pensées se fixèrent sur lui, je l'aimai de toute mon âme, il devint le héros d'une histoire dont j'étais l'héroïne. Je lui écrivais, je lui parlais, je le faisais jaloux. Il allait à l'armée, il était en danger, je me dévouais pour lui. Ensuite nous nous retrouvions. J'avais des moments de délices ineffables, *il me devinait si bien !* Dans le monde, il me suivait : j'observais toutes mes démarches afin de ne pas le blesser. Je lui offrais mes succès, je lui sacrifiais mes goûts les plus chers. C'était un véritable roman. Ce roman dura trois ans; mon caractère s'en ressentit, ou ne me reconnaissait plus, on s'inquiéta de mon changement. Je les laissai croire ce qu'ils voulurent : qu'est-ce que cela me faisait ?

J'avais vingt-cinq ans lorsque je vins passer un mois ici chez ma cousine; *mon amant* ne m'y avait pas suivi, il me fallait alors une séparation. Je souffrais réellement de l'absence, je soupirais après l'instant de la réunion. Mon départ était fixé au lendemain, lorsque mon cocher vint m'an-

noncer que ma voiture était cassée et qu'il faut au moins un jour pour la réparer. J'étais horriblement contrariée de ce retard : ma cousine essaya de m'en consoler.

« Mon père nous arrive demain? me dit-elle, et devinez qui l'accompagne, chère Nathalie? votre poète favori, celui que toutes les femmes s'arrachent et que vous désirez depuis si longtemps connaître, lord Arthur Eton. »

Je fus bien aise que ma voiture fût cassée. Pourtant je me faisais un reproche de ce sentiment; mon autre Arthur, celui que j'avais laissé à Paris, ne devait-il pas avoir toutes mes pensées? Je m'en voulais de ma curiosité. La journée se passa en conjectures : nous étions là quatre jeunes folles, et chacune de nous avait sa version sur le personnage célèbre. Au déjeuner, le lendemain, nos toilettes étaient plus soignées, il y avait un air de coquetterie dans tout le château. On eût juré que nous allions adorer lord Eton, à voir nos regards impatients, dirigés de la pendule à l'avenue. Enfin midi sonne, un courrier entre dans la cour, une voiture se fait entendre, nous nous précipitons à la croisée; c'est-à-dire mes compagnes, moi je ne trouvais rien de mieux que de m'enfuir. Je ne saurais en vérité me rendre raison de ce mouvement. Il me fallut un grand effort pour aller retrouver la *compagnie*. J'ouvris la porte du billard, les yeux baissés, prête à ressentir une émotion violente. — Une seule voix parvint à mon oreille, — celle de mon oncle, qui me disait bonjour. Je lui répondis à peine, je cherchai autour de moi, nous étions seuls.

« Où sont ces dames? repris-je après un instant de réflexion.

— Dans le parc avec milord, ma belle Nathalie. »

Et, sans rien ajouter, mon oncle s'approcha d'une armoire vitrée, renfermant des objets précieux. Machinalement je le suivis, j'écoutai sans les entendre ses dissertations; on marchait près de moi, *c'était lui!*

« Lord Eton, ma nièce; milord, la marquise de Nerville. »

Après ces paroles sacramentelles, nous échangeâmes un salut assez froid. Il m'avait vue sans doute, j'attendais qu'il parlât pour le regarder. Il prit part à la conversation; malgré sa célébrité, il montra de la modestie : elle lui sciait à merveille. Toutes ses remarques sentaient l'homme de goût; je les trouvais si justes que je croyais les avoir faites moi-même.

La maîtresse de la maison revint, et conjura le poète de nous lire quelques passages d'un manuscrit qu'il avait posé sur la table. Il y consentit; nous l'entourâmes, je me plaçai en face de lui :

ses yeux ne me quittaient pas; il avait l'air de m'adresser tout ce que ses vers renfermaient de tendre. Tout le monde s'en aperçut; je me levai pour me soustraire à cette inquisition, il vint près de moi. Mon cœur battit à briser ma poitrine; je me sentais entraînée vers lui par un mouvement irrésistible, il s'en aperçut certainement.

« Vous partez demain, madame?

— Oui, milord, répondis-je en jetant un coup d'œil sur la grande route qui bornait l'horizon.

— Pourquoi sitôt?

— Mon Dieu, j'en suis bien fâchée, il le faut, on m'attend! »

Ces mots me rendirent au souvenir du passé, je le quittai. Une de ces dames se mit au clavecin et chanta; les autres lui succédèrent : je craignais et je désirais de les imiter. Mon oncle m'en pressa tant, j'avais l'âme si pleine, que je n'y résistai pas. Jamais je n'avais mis tant d'expression, jamais ma voix n'avait été si touchante. Le comte d'Eton, debout à mes côtés, ne me parlait pas; mais il semblait partager toutes mes impressions.

Je m'étends beaucoup sur cette journée; c'est qu'elle est la seule dont j'ai gardé les détails dans mon cœur, la seule jusqu'à aujourd'hui, le commencement et la fin.

On se promena dans la forêt; Arthur m'offrit son bras. La conversation demeura générale et roula sur les mille riens qui composent les entretiens les plus spirituels; enfin, on retomba sur cet éternel sujet, traité sans cesse, d'une manière toujours nouvelle, puisque chacun ne peint que ce qu'il éprouve, on parla d'amour : je me taisais, lord Eton demanda mon avis.

Je n'en avais pas.

« Vraiment, madame? quoi! vous ne pensez pas comme moi? Vous ne croyez pas que dans notre siècle les hommes s'accordent beaucoup à la passion; du moins ceux qui peuvent en ressentir, je ne m'occupe pas des autres? Cherchez donc autour de vous, on ne rencontre que des amoureux!

— Des amoureux! non, milord; des hommes galants, à la bonne heure.

— Madame, vous êtes injuste; et je suis certain que vous devez mieux qu'une autre apprécier l'amour vrai. Peut-on vous aimer autrement? »

Et son regard était si tendre! il reprit :

« N'allez pas me prendre pour un Amadis; je ne prêche pas d'exemple, je n'ai jamais aimé! je cherche en vain la femme qui me conviendrait; jusqu'à ce moment j'ai rencontré des goûts, des fantaisies, rien de véritable et de profond. Comme j'appelle de tous mes vœux cet ange qui doit me révéler la vie! Quel trésor de dévouement je lui garde! Que de reconnaissance je lui de-

vrai ! O madame ! un poète sans maîtresse, c'est comme un ciel sans étoiles ! »

Cette causerie était bien dangereuse. Je le sentais, et je ne pouvais m'y arracher. On nous sépara en rentrant au château. Le reste de la soirée il ne me quitta pas ; ses yeux, ses discours entrecoupés pénétraient jusqu'à mon cœur, c'était une fascination. Lorsque je remontai dans ma chambre, je me laissai tomber sur mon fauteuil, je cachai ma tête dans mes mains, et je restai de la sorte pendant deux heures. Je repassais toute la journée. Les moindres incidents se gravaient dans mon imagination d'une manière ineffaçable. Ses paroles, je les voyais écrites autour de moi. Je ne dormis pas, cela n'est pas étonnant. Quand on vint m'éveiller on me trouva prête à partir. Dieu ! que j'avais le cœur gros !

Je montai en voiture, ma femme de chambre me remit une lettre. Je n'en connaissais ni l'écriture ni le cachet. A l'émotion qui s'empara de moi, je devinai de qui elle venait. Je l'ouvris en tremblant, impatientée de ne pas être seule. C'étaient des vers, des vers pour moi, pleins de regrets, de mélancolie. Je les cachai dans ma poche, résolue à ne les montrer à personne. Je les relisais encore à la dernière poste, quand *mon amant* me revint à l'esprit, et avec cette pensée le remords. Quelle fut ma surprise, lorsqu'en cherchant cette image dans mon cœur, je n'y trouvai que celle de lord Eton ! Ma chimère avait pris un corps, car elle s'était réalisée. Il n'y avait pas plus de danger pour moi, je ne devais point le revoir.

De ce moment je ne vécus que pour lui, entourée de ses ouvrages, les relisant sans cesse, partageant toutes ses opinions. S'il écrivait un livre, je l'avais la première, je le dévorais. Je croyais y rencontrer une foule d'allusions à notre sentiment. Toutes les héroïnes, c'était moi ; tous les amants, c'était lui. Les tourments de l'absence, les extravagances de la passion, il songeait à moi en les écrivant. J'avais seulement changé de folie ; et je l'aimais avec une telle ivresse, que son nom seul me faisait pâlir. Rien n'était plaisant comme le dédain avec lequel je recevais les autres hommes, s'ils s'avisaient de me faire la cour. Je ne leur accordais qu'un sourire de pitié ; je les mesurais à ma grande idole, et que je les trouvais petits ! J'ai plus de cinq cents lettres adressées à cet amant d'un jour : on en ferait une histoire complète ; je lui racontais tout, mes chagrins et mes joies, mon amour surtout, j'en déraisonnais. Ainsi se passa ma jeunesse : c'était bien la peine d'être jeune, en vérité !

La révolution éclata ; M. de Neville voulut émigrer dès 89, je le suivis. Nous allâmes à Coblenz, et de là en Angleterre. Malheureusement lord

Eton, ambassadeur à Berlin, était alors à sa résidence diplomatique. Une de ses sœurs, personne fort ordinaire, me séduisit seulement parce qu'elle portait son nom. Je me mis dans la tête qu'il avait dû lui parler de moi. Je l'interrogeai mille fois ; elle finit par se rappeler qu'il avait laissé en France l'objet d'une passion brûlante. C'était moi, il n'y avait pas de doute. Certainement, je n'aurais pas été plus ravie s'il me l'eût avoué lui-même. Folle !

Nos ressources diminuaient, on nous offrit un établissement économique en Allemagne ; nous nous y rendîmes. J'y restai jusqu'en 1814 : alors je n'étais plus jeune du tout, mon exaltation s'était amortie. Je conservais un souvenir bien tendre à lord Arthur ; j'y pensais très souvent, mais je ne lui écrivais plus. Je relisais avec délices les vers qu'il m'avait adressés, nul ne les lisait que moi ; c'était l'unique lien qui existait entre nous, c'était l'unique mystère de mon existence : jugez ! A force de rêver à lord Eton, je me persuadai que nous avions eu réellement les relations que j'avais imaginées. Souvent, quand on causait de lui, il m'échappait de dire : J'ai beaucoup connu lord Eton ! — Cette phrase était accompagnée d'un sourire de triomphe et de regret qui devait convaincre mes auditeurs que je l'avais en effet *beaucoup connu*.

A mon retour en France, ceux de nos biens qui n'étaient pas vendus nous furent restitués. J'avais perdu M. de Neville dans l'émigration ; je me trouvai donc veuve et sans enfants, à la tête d'une belle fortune : aussi tous mes parents s'empresèrent autour de moi. Ma bonne cousine, dont j'ai déjà parlé, ne fut pas la dernière ; elle, ce n'était pas par intérêt. Nous passions nos étés ensemble, dans une terre que je possède en Normandie. Elle regrettait sans cesse ce château de Soisey, où j'étais aujourd'hui. Un conventionnel l'avait acheté. L'hiver dernier, cet homme mourut ; ses héritiers offrirent sa propriété à ma cousine, qui saisit cette occasion, et s'y installa de nouveau avec un vif plaisir. Je lui promis de venir la rejoindre : des affaires me retenaient chez moi, à mon grand chagrin, car je brûlais du désir de revoir ces lieux où j'avais passé ma seule journée de bonheur.

Il y a huit jours, je reçois une lettre ainsi conçue :

« Ma chère Nathalie, il faut absolument que vous soyez à Soisey le 28 juillet, à onze heures du matin ; je n'accepte pas d'excuses. Je vous prépare une véritable joie : c'est vous dire que je ne me consolerais pas si vous vous refusiez à ma demande. »

Comment résister à cela ? On a beau avoir soixante-cinq ans, on est toujours femme et tou-

jours curieuse. — Ce matin, j'entraï à onze heures dans le salon de ma cousine.

Elle se précipita au-devant de moi avec la vivacité de ses jeunes années.

« Voyons, quelle est, parmi vos anciennes connaissances, celles que vous désirez le plus revoir? Dites vite, et soyez franche. »

J'en nommai quelques-unes; elle s'impacienta.

« Ce n'est pas cela, plus anciennes encore. Une connaissance faite ici et continuée dans votre tête. Eh bien! y êtes-vous? Oui, lord Eton! Il va venir; je l'attends à chaque instant, cet aimable Arthur qui avait une si jolie tournure, de si beaux cheveux blonds et des yeux si perçants. Nous verrons ce qu'il a fait de tout cela.

— Probablement ce que nous avons fait de notre beauté, un vieux et laid visage. »

Je parlais ainsi pour qu'elle ne le fit point; je ne le pensais. Il m'était impossible de me figurer le comte autrement que je ne l'avais laissé. Le cœur est fait ainsi. Nous ouvrîmes nos souvenirs, nous nous rappelâmes le jour où nous l'attendions aussi: quelle différence! Il arriva pourtant comme la première fois, et comme la première fois je n'allai point au-devant de lui. Je ne me sauvai pas, je me contentai de le regarder descendre. La portière s'ouvrit, je reculai. — C'était là Arthur! — On ne devrait plus s'appeler Arthur passé cinquante ans.

Un vieillard cassé, dont la grande taille était presque ployée en deux, dont la figure, couverte de rides, n'avait même pas la majesté de son âge, quelques cheveux blancs épars sur son front chauve, c'était là Arthur! J'entendis ma cousine qui lui disait :

« Venez, venez, milord; il y a là quelqu'un que vous serez bien aise de voir. »

Un peu remise alors, je m'approchai.

« Vous ne la connaissez pas, la marquise de Nerville, que vous trouviez si jolie, si séduisante? »

— Oh! certainement! »

Il me salua; je vis qu'il m'avait entièrement oubliée, ce fut pour moi une poignante douleur. Ma cousine, qui le comprit aussi, lui raconta notre unique entrevue; il écoutait, et semblait chercher jusqu'au fond de sa mémoire. Ils parlaient bas, néanmoins j'entendis sa réponse :

« Je ne m'en souviens pas. Je sais bien qu'il y avait ici plusieurs femmes, toutes charmantes; je ne me rappelle que vous! »

Deux grosses larmes tombèrent sur ma main. C'était toute ma vie que je pleurais, c'était tout le passé qu'il venait de m'enlever par un mot, cet homme cruel; et que me reste-t-il pour m'en dédommager? quelques jours de souffrance et puis la mort!... Il s'assit près de moi; j'essayai de me

vaincre assez pour lui adresser quelques phrases polies. Il me répondit à peine jusqu'au moment où je m'occupai exclusivement de lui. Alors il éleva la voix; on fit cercle pour l'écouter: il était clair qu'il jouissait de cette attention. Mais on se lasse de tout, et surtout de la conversation d'un égoïste; ma nièce se mit au piano et chanta. Milord montra de l'humeur, il n'était plus le but unique de tous les regards. Je restai près de lui; il avait trouvé en moi un auditeur bienveillant, il essaya de renouveler l'entretien: je le désirais moi-même, il n'eut donc qu'à vouloir.

Je remis en question le premier voyage de Soisey; il s'étendit fort sur le plaisir qu'il y avait trouvé.

« Comment! dis-je, milord, vous ne vous souvenez plus de nos promenades, de nos chansons?... De votre amour? allais-je ajouter: la réflexion me sauva ce ridicule.

— Si, parfaitement, madame.

Je savais qu'il n'en était rien.

— A propos, n'ai-je pas fait pour vous quelque madrigal, quelque épître à Chloé? Cela doit être. Dans mon séjour en France, je n'ai pas vu une jolie femme à qui je n'aie payé ce tribut. Vous aimez cela, mesdames: quand on vous chante en vers, on arrive bien plus vite à votre cœur. *Amours* rime avec *toujours*, et puis c'est une manière d'aller à la postérité. Si vous avez encore mes chiffons, donnez-les-moi. Je n'ai point gardé copie de ces bluette; quelques-unes en valaient la peine. On imprime mes œuvres, ne voulez-vous pas y occuper une place?

Je ne pus garder mon sang-froid. Mes souvenirs se changèrent en colère. Je ne résistai pas au désir de tourmenter un vieux fat, qui m'avait fait pleurer tant de fois, et qui m'avouait que ce qu'il avait daigné me donner d'attention s'était partagé entre toutes les Françaises qu'il avait vues. Quoi! je ne lui avais inspiré que ce que lui avaient inspiré mille autres? Et mon trésor! il me le redemandait pour le livrer au public, moi qui l'avais refusé à l'amitié; moi qui voulais que ses yeux seuls et les miens eussent parcouru ces lignes brûlantes! Oh! non.

— Milord, je suis désolée, j'ai perdu ces précieuses pages. Je crois bien que vous m'avez adressé au moins une élégie; mais quand j'ai cessé d'être jeune, j'ai brûlé toutes ces fadaïses; la vôtre se sera trouvée parmi les autres. »

Je ne pouvais mieux choisir ma vengeance. Son amour-propre était si vivement blessé, qu'il se leva en me jetant un: *J'en suis fâché, madame!* avec un tel air de mépris que mon âme féminine se réjouit d'avoir si bien dirigé son dard. Je ne raconterai pas ce qui s'ensuivit: à quoi bon?

Me voilà assise ce soir où j'étais quand je croyais en lui. Je viens de brûler ses vers, mes lettres, son portrait; à présent, je ne suis plus qu'une vieille femme, dont la raison n'a pas été très saine toute sa vie, qu'une forte secousse rend à elle-même, et qui peut sans honte rappeler ce qui n'est plus. N'importe quel soit le motif qui m'a sauvée d'une faute, je dois le bénir. J'ai beaucoup réfléchi depuis quelques heures, j'ai arraché le

voile qui couvrit mes yeux pendant tant d'années, et je n'ai rien trouvé à mettre à la place. J'avais juré de ne pas devenir dévote; j'appelais extravagance ce besoin d'aimer qui nous domine jusqu'à la fin. Que Dieu me le pardonne! Je crois aujourd'hui qu'il n'y a que lui de vrai, et je lui apporte mes derniers jours. Pourquoi n'ai-je pas commencé plus tôt? j'aurais moins de regrets, moins de chagrins, surtout plus d'espérance!

COMTESSE DASH.

LE PRÉTEXTE¹.

Un prétexte, c'est l'hypocrisie d'un intérêt, d'un sentiment, d'un besoin, d'une opinion.

En amour, le prétexte est quelquefois charmant; quand il s'agit d'argent, il est quelquefois ignoble; quand il s'agit de politique, il est quelquefois terrible.

Les femmes ont toujours des prétextes qui ne sont d'ordinaire que des caprices calculés. Un *bain* est presque toujours un prétexte pour les jolies femmes qui sortent le matin.

La religion est souvent le prétexte de la dévotion.

L'économie est souvent le prétexte de l'avarice.

La guerre est souvent un prétexte chargé à mitraille.

L'amour est souvent le prétexte de la galanterie.

La liberté peut devenir tour à tour le prétexte du despotisme et de l'anarchie.

La légalité elle-même peut servir de prétexte à l'iniquité.

La diplomatie, c'est le grand art d'exploiter avec esprit les prétextes de la politique.

Au fond de presque toutes les conquêtes, il y a un prétexte.

Dans les révolutions des peuples, il y a toujours une cause légitime, un principe, une idée; mais la plupart des révolutions n'ont lieu que sur un prétexte.

¹ Un homme d'esprit qui connaît les hommes, M. Louis Larine, vient d'écrire cette page pleine de trait et de sens dans le journal d'Alphonse Karr.

La réforme a été le prétexte de la révolution de Février, comme la Charte a été le prétexte de la révolution de Juillet.

Le fameux article 14 de cette Charte était un prétexte monarchique.

Sous prétexte de défendre un client, les avocats dilapagent un adversaire.

Sous prétexte de ne vous rien coûter, il y a des maîtresses qui vous ruinent.

Sous prétexte de vous obliger, il y a des amis qui vous déshonorent.

Dans de certains cas, une femme devient le prétexte de l'égoïsme de son mari; quand un mari a répondu à un camarade malheureux: *C'est ma femme qui tient la clef de la caisse!* il laissera ce camarade mourir de faim faute d'un petit écu.

Quand on n'a point de droits à une distinction, à un emploi, à une place, on peut l'obtenir avec des prétextes.

La plus belle chose du monde peut servir de prétexte aux actions les plus méchantes, les plus bouffonnes ou les plus ridicules.

On peut dire que depuis le mois de février, le prétexte a exploité la République au profit de toutes sortes de petits intérêts.

La République a fourni à bien des gens un prétexte admirable contre leurs maîtresses, contre leurs domestiques, contre leurs créanciers, contre leurs amis, contre leurs femmes, contre tout le monde. On écrirait un gros volume avec tous les expédients inspirés par le *prétexte de la République*.

Il vous plaît de briser quelques chaînes du 13^e arrondissement, qui vous blessaient déjà sous la monarchie : vous prétextez l'avènement imprévu de la République !

On s'avise de rentrer, le soir, ailleurs que chez soi : c'est la faute de la République.

On veut reprendre au mariage l'argenterie ou les bijoux dont on a besoin pour l'amour : c'est la faute de la République.

On vend les chevaux qui n'étaient point payés : c'est la faute de la République.

Avez-vous promis, à votre corps défendant, d'épouser une vierge qui n'était pas sage ou une héritière qui n'était pas riche ? Votre rupture devient facile : c'est la faute de la République.

Avez-vous oublié de teindre vos cheveux blancs ? vos cheveux ont blanchi en une seule nuit : c'est la faute de la République.

Avez-vous fait banqueroute, sous prétexte de faire faillite ? dans les jours de crise, il est facile de s'y tromper : c'est la faute de la République.

Êtes-vous changeur ? vous n'avez point d'argent pour escompter les billets de banque ; mais vous avez de l'or à deux francs la pièce : c'est la faute de la République.

Voici un enfant prodigue qui recule devant le pardon de son père et devant le sacrifice du veau gras ; désormais, qu'il se mette en route... Il peut étaler sans rougir son infortune, ses folies et ses guenilles : c'est la faute de la République,

Si vos amis malheureux vous empruntent cinquante francs, parce que vous possédez cinquante mille francs de rentes, vous leur prêtez... un bon conseil, et vous devenez pauvre comme par enchantement : c'est la faute de la République.

Si vos gens vous parlent de leurs gages fort arriérés ; si le tailleur frappe à votre porte avec le mémoire de l'an passé ; si le propriétaire vous demande le montant de trois termes échus ; si votre portier réclame les étrennes trop oubliées ; si les dettes criardes recommencent à crier, retournez vos poches, vides depuis longtemps : c'est la faute de la République.

Je connais une marquise millionnaire qui a renvoyé à un pauvre peintre, sans le payer, un portrait qu'elle avait accepté depuis six mois, sous prétexte de la République.

Je connais des journaux riches qui repoussent le luxe de la littérature, en s'excusant sur les exigences de la République.

Je connais des libraires opulents qui ne demandent pas mieux que de ruiner la librairie tout entière, en s'excusant sur les misères de la République.

Je connais des propriétaires qui achètent à vil prix les meubles de leurs locataires insolubles, en s'excusant sur les impôts de la République.

Je connais des médecins qui déplorent l'absence d'une clientèle qu'ils n'ont jamais eue, en prétextant l'influence de la République.

Il y a une autre façon d'exploiter le prétexte de la République : on lui demande, par exemple, le droit de souder la révolution de 1848 à la révolution de 1793, d'empourprer le drapeau tricolore dans le sang du peuple, d'imiter le langage et l'audace de Danton, de jouer à la Montagne avec les traditions du *Moniteur*, de ressusciter le génie financier de Cambon, d'infliger au présent et à l'avenir le recommencement du passé.

Ces prétentions rétrospectives ne sont pas les seules faiblesses qu'aient inspirées le prétexte de la République.

Sous le prétexte de la République, les légitimistes veulent faire un roi et les bonapartistes veulent être un empereur ; — madame G. Sand se coiffe du bonnet rouge de madame Roland ; — les socialistes demandent un décret qui renouvelle le monde ; — M. Dénjoy soulève des tempêtes politiques dans le verre d'eau de la tribune, pour parodier le courage des vieux Girondins ; — des gens qui ont étudié la diplomatie à l'école de madame la Ressource revendent des ambassades ; — les bas-bleus les plus fanés et les plus troués essaient de pénétrer dans les buissons d'Égypte ; — tous les avocats, tous les avoués, tous les médecins, tous les apothicaires s'avisent de vouloir défendre ou guérir la France républicaine.

Enfin, pour tout dire en deux mots, aujourd'hui, sous prétexte de la République,

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit !

La politique a tout envahi; depuis l'hôtel du faubourg Saint-Germain jusqu'à l'hôtel garni, depuis le salon jusqu'à la guinguette. Il n'y a plus de gaie science, — cette gaie science que prêchait Montaigne. Les étudiants eux-mêmes, au lieu d'aller étudier au Prado, étudient gravement dans les premiers-Paris pour savoir s'ils joueront la rouge ou la blanche. O braves étudiants! la fleur et la vie de Paris au moyen âge! braves tapageurs,

héroïques amoureux! qu'êtes-vous devenus? Le caractère, le caractère, voilà ce que nous perdons tous les jours. Les étudiants ne sont plus jeunes aujourd'hui. Ils ont tous cinquante ans, ils veulent jouer aux hommes mûrs. Au moyen âge, ils avaient l'esprit d'avoir toujours vingt ans, tout en les dépensant vingt fois par jour, — sans compter la nuit.



AUX SOUSCRIPTEURS DE LA REVUE PITTORESQUE.

Le directeur de la *Revue Pittoresque* remercie ses lecteurs de n'avoir pas abandonné ce recueil, tout littéraire, au milieu des tempêtes politiques. Il a plus d'un tort à expier, mais c'est la faute de la révolution, qui avant d'organiser a désorganisé. Les retards sont venus tantôt des imprimeurs dont on avait brisé les machines, tantôt des ouvriers eux-mêmes les semaines de vote, tantôt du fabricant de papier dont les fabriques chômaient, tantôt enfin des graveurs ou des écrivains, qui manquaient leurs dessins ou corrigeaient trop leurs épreuves; ce qui n'empêche pas qu'il y ait des barbarismes en gravure et en rédaction: mais qu'en trouve-t-on pas, excepté dans les discours des représentants du peuple. Ce volume n'en est pas moins un des plus beaux et des plus intéressants de la collection.

Le volume de 1849, dont trois livraisons sont toutes prêtes, ne méritera de reproches, nous l'espérons, ni pour sa rédaction, qui sera inédite en général, ni pour la gravure, car nous voulons rivaliser avec les Anglais, c'est-à-dire faire mieux qu'on n'a fait jusqu'ici.

FERDINAND SARTORIUS.

FIN DU VOLUME.







